

après la conquête de l'Égypte : son étude analyse la place de ces notions de *προσποίημα* et *δόλοισις* dans ces différents moments et leur rôle déstabilisateur dans le récit. L'analyse de la présentation du rapport de Tiberius Gracchus et des peuples d'Italie dans l'œuvre d'Appien par M. Stone part d'une comparaison avec l'autre source qu'est Plutarque ; il expose comment tous deux font une analyse socio-économique de la situation de l'Italie divisée en fonction des statuts des habitants et montre comment le récit des événements de 90 permet de comprendre ce qui restait allusif dans son évocation de 133 : la division pan-italienne entre riches et pauvres à propos de la terre, l'imbrication du social et du politique et ses conséquences. L'étude de T. Stevenson porte sur l'explication donnée à la défaite de Pompée en 48 et sur les thèmes de la Fortune (*τύχη* / *Fortuna*) et de la Chance (*εὐτυχία* / *Felicitas*) analysés dans les six parties qui composent le récit de la campagne de Pharsale, ce qui conduit là encore à la question des sources et de leur exploitation. La contribution de K. Welch part d'une remarque d'A.M. Gowing qui présente Appien et Dion Cassius comme des auteurs qui ont plus interprété l'histoire qu'ils ne l'ont purement transmise. Si la capacité d'interpréter les faits historiques est aujourd'hui bien reconnue, il faudrait encore, selon K. Welch, réévaluer son rôle dans la transmission des récits historiques, ce qu'elle fait à propos de l'épisode des Ides de Mars et de la bataille de Philippes où le texte d'Appien ne peut s'expliquer que par le recours à au moins deux sources qui sont contradictoires, ce dont Appien est conscient, mais sans qu'il ne fasse aucun effort pour harmoniser en fonction de la source qui a sa préférence. L'un des points révélateurs est le fait qu'Appien s'intéresse plus à Antoine qu'à Octavien, à Cassius qu'à Brutus. Appien, qui consacre les deux tiers du récit des neuf années qui vont de la mort de César à celle de S. Pompée aux 31 mois qui séparent l'assassinat de César de la bataille de Philippes, s'attache tout particulièrement au thème de la vengeance en recourant au vocabulaire religieux de la souillure et du sacrilège. L'étude de B. Hopwood sur le discours d'Hortensia comme *patrona* des matrones romaines interprète les ressemblances avec le discours contre la loi Oppia dans l'*Histoire romaine* à l'inverse de la tradition historiographique, en faisant du discours d'Hortensia le modèle du discours que Tite-Live prête au tribun Valerius Tappo, personnage autrement inconnu. La dernière contribution, celle de K. Brodersen, s'intéresse à l'homme Appien dans sa vie privée, à partir d'une inscription funéraire gravée au II^e siècle ap. J.-C. sur le sarcophage d'un couple conservé au Campo Santo Teutonico de Rome. Le nom de l'homme, prêtre du culte de Rome et de Vénus institué par Hadrien dans un double temple au sud du Forum, Appianos, est très rare à Rome. K. Brodersen propose de voir dans cet homme qui vécut 31 ans de félicité conjugale avec Eutychia l'historien, ami de Fronton.

Anne JACQUEMIN

Florence GHERCHANOC, *Concours de beauté et beautés du corps en Grèce ancienne. Discours et pratiques*. Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol., 228 p., fig. noir et blanc et couleur (SCRIPTA ANTIQUA, 81). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-148-5.

Dans cet ouvrage, Florence Gherchanoc s'attache à un sujet qui a été très peu traité : les concours de beauté féminine et masculine qui sont largement attestés dans les cités grecques antiques. Sur base des textes littéraires, de l'iconographie (surtout

vases attiques) et de l'épigraphie, l'auteure s'interroge sur la beauté corporelle et les normes qui lui sont accolées dans l'Antiquité, sur la récupération du concept dans le discours et les pratiques rituelles, sociales et politiques, et sur la mise en relief du beau dans ces sociétés. L'ouvrage est divisé en trois parties. La première partie s'ouvre sur le jugement de Pâris qui met en compétition trois déesses et permet à l'auteure de s'interroger sur la beauté des divinités et la place du beau dans la manière de penser la société des dieux. Le premier chapitre caractérise les formes de beauté des trois déesses tout en soulignant leur polysémie et leurs similitudes. La beauté est artificielle et travaillée dans le cas d'Aphrodite et de Héra mais est au contraire naturelle, athlétique et presque virile dans le cas d'Athéna. Après avoir analysé les textes narrants le jugement de Pâris, l'auteure présente l'évolution et les différentes compositions de la scène représentée par les peintres sur les vases attiques, béotiens et d'Italie du Sud. La différenciation des déesses au moyen d'attributs ou de vêtements spécifiques n'intervient qu'à partir du VI^e siècle. Le second chapitre envisage les conséquences qu'ont ces attributs spécifiques : la querelle sur la beauté finit par porter sur les attributs qui sont la manifestation des pouvoirs des déesses et de leur sphère d'influence : royauté, mariage/érotisme, guerre. Ces attributs sont des dons, des choix de vie qui sont offerts à Pâris par ces déesses comme le montre le troisième chapitre. Ce choix devient rapidement dichotomique dans les textes : il n'est possible qu'entre la Mauvaise Vie (*Kakia*) proposée par Aphrodite et la Valeur (*Aretê*) proposée par Athéna. La décision de Pâris est donc bien mal jugée dans les textes philosophico-politiques antiques et l'on peut dès lors se poser la question de l'instauration des concours de beauté dans le monde grec dans la mesure où le concours mythique et fondateur ne fut finalement qu'une source de malheur. La compétition issue de la discorde permettrait de garantir l'ordre social, politique et religieux du monde tel qu'il fut instauré par Zeus. La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux concours de beauté féminine qui concernent les jeunes filles, les épouses et les courtisanes. Avec pour point de départ la figure mythique d'Hélène, le chapitre 4 s'intéresse ainsi au mariage comme concours de beauté symbolique dont la jeune fille est le prix et qui permettrait au futur mari de choisir la meilleure des épouses. Le mariage permet de canaliser la beauté des jeunes filles par un cadre rituel et assure l'ordre dans la cité. Le chapitre suivant traite de la question des concours de beauté où rivalisent des épouses. Encore une fois, ces concours servent à garantir l'ordre et la bonne marche sociale, politique et religieuse de la cité mais ils ont cette fois une dimension collective car ils interviennent dans le cadre de fêtes en l'honneur de divinités liées à la fertilité (du sol et des femmes). Outre les traits physiques, ils mettent l'accent sur le comportement et les vêtements alors que les critères de beauté retenus pour les jeunes filles impliquent également la démarche. Les concours de beauté entre courtisanes ont en revanche une portée érotique et sexuelle et se focalisent sur certaines parties du corps féminin, en particulier les fesses. Dans les trois cas, ces concours de beauté, qui ont une portée différente en fonction de l'âge ou du statut des participantes, mettent non seulement en avant la beauté des femmes mais aussi leur place sociale. Dans la troisième et dernière partie, l'auteure explore la thématique des concours de beauté masculine, qui sont beaucoup plus nombreux que les concours féminins. Le chapitre 7 permet de comprendre les différentes valeurs qui sont liées à la beauté masculine. Cette dernière n'exerce pas qu'une puissance érotique mais agit comme un médiateur pour d'autres

qualités politiques, militaires ou religieuses. Les deux chapitres suivants envisagent des formes de beauté spécifiques via les concours de virilité (*euandria*) ainsi que les concours de prestance (*euaxia*) connus à partir de l'époque classique et organisés dans le cadre de fêtes religieuses comme par exemple les Hermaia. Ces compétitions peuvent être vues comme des moyens d'affirmation de la cité à travers la puissance et la force qui se dégagent des vainqueurs et qui sont données à voir lors des festivités. La conclusion interroge la notion de beauté dans le monde grec et l'ouvrage se clôt sur une abondante bibliographie, un index des sources et un index général. Il s'agit d'un livre très bien construit avec un fil conducteur clair et qui a le grand mérite d'aborder un sujet ayant jusqu'ici peu suscité l'intérêt des chercheurs.

Isabelle ALGRAIN

Véronique DASEN, *Le sourire d'Omphale. Maternité et petite enfance dans l'Antiquité*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. 1 vol., 408 p. (CAHIERS D'HISTOIRE DU CORPS ANTIQUE, 4). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7535-4015-6.

In the last decades, studies on ancient families and childhood received a strong boost. While pregnancy, birth and early infancy often were first chapters in broader overviews on ancient children, the available source material has now been studied so intensively that a separate monograph on the subject can be written. The aim of the present study by Véronique Dasen is overtly ambitious: to write a history of early childhood which goes beyond the traditional approaches dealing with infant mortality, infanticide, contraception and abortion – all themes which are often treated from the traditional male/medical point of view. Instead, Dasen proposes to bring together the study of the history of women with that of early infancy. Writing the history of the intimate connection between mothers and their young offspring needs to be done by resorting to a wide range of approaches: folklore, comparative anthropology, iconography and the study of ancient artefacts are as much part of the picture as the ancient literary sources and, to a lesser extent, papyri and inscriptions. As such, the reader is confronted with a wide range of often unexpected facts, stories and sources. While few will perhaps ever have heard about the healing or procreative capabilities of stones, the first chapter *Sexe et sexualité des pierres* (p. 25-51) introduces the reader to a catalogue of more than 200 such stones, to speaking stones, to their animalisation or gender, and to ancient views on the healing power of magnets. Such beliefs were shared by both what we now call folkloristic medicine and reputed physicians as Soranus or Galen. The second chapter *Métamorphoses de l'utérus, de la ventouse à la Gorgone* (p. 53-85) brings us as close as one can get to the intimate life of mothers in Antiquity. Literary testimonies on female masturbation, sensing early pregnancy, and the uterus are confronted with artefacts as diverse as suction cups, keys to guard the uterus, gems with images of octopuses and their tentacles protecting the uterus from possible incidents such as eclampsia, and monsters such as the Gorgo which stood as a symbol for the womb. All this is illustrated by beautiful parallels, from pharaonic Egypt up to the Modern Age. *Le secret d'Omphale* (p. 87-112) deals with the legendary story about the slavery and the inversion of gender roles of the hero Heracles while he was with Omphale. As such, Heracles' swollen belly is sometimes

période classique et dont un des exemplaires porte un décor en relief. Enfin, les lécythes décorés d'un motif réticulaire sont tous trois attribués au Groupe Bulas comme l'alabastre muni du même motif (F3129). Il serait toutefois sans doute nécessaire de réexaminer l'ensemble des vases trop rapidement attribués à ce groupe en raison d'un motif commun et qui rassemble à l'heure actuelle plusieurs dizaines de vases certainement produits dans des ateliers différents. Chaque notice est exhaustive et comprend les dimensions de la pièce, son état de conservation, l'aspect de la pâte et du vernis, une description des éléments morphologiques, décoratifs et de la représentation figurée, une étude de la technique du peintre, une attribution éventuelle et une bibliographie relative au peintre, à la forme et à l'iconographie. La fin du catalogue reprend également la liste des exemplaires qui ont disparu des collections du musée. Chaque vase est accompagné d'une excellente série de photographies en couleurs d'ensemble et de détails qui permettent de mieux apprécier le décor de certains vases, en particulier ceux à fond blanc et en technique de Six. Les planches 1 à 18 présentent la quasi-totalité des profils des vases qui sont indispensables à toute étude morphologique. Dans le corps du texte, 13 autres figures, pour la plupart des dessins, mettent l'accent sur l'ensemble ou sur certains éléments des décors figurés, notamment les inscriptions. Le volume comporte également de nombreux index établissant de manière attendue une concordance des planches et des figures, les lieux de découverte connus des pièces, leur provenance (anciennes collections privées ou ventes), une série de mesures incluant leur taille et leur poids, leurs caractéristiques techniques, une liste de leurs sujets décoratifs, leurs inscriptions et leurs ateliers de production. On pourra toutefois regretter l'absence d'informations sur la capacité des vases, mentionnée dans plusieurs autres volumes récents du CVA. Hormis ce détail, on saluera la régularité de la publication du *Corpus Vasorum Antiquorum* allemand qui offre ainsi aux chercheurs des volumes presque thématiques et permet la publication de nombreux vases qui étaient jusqu'alors inédits.

Isabelle ALGRAIN

Erich KISTLER, Birgit ÖHLINGER, Martin MOHR & Matthias HOERNES (Ed.), *Sanctuaries and the Power of Consumption. Networking and the Formation of Elites in the Archaic Western Mediterranean World*. Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2015. 1 vol., 554 p., nombreuses fig. noir et blanc (PHILIPPIKA, ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE ABHANDLUNGEN, CONTRIBUTIONS TO THE STUDY OF ANCIENT WORLD CULTURES, 92). Prix : 120 €. ISBN 978-3-447-10507-1.

Ce volume réunit les vingt-six contributions présentées lors d'un colloque qui s'est tenu à Innsbruck en 2012, colloque qui avait pour objectif d'explorer le lien entre sanctuaires et consommation entre le VIII^e et le V^e siècle av. J.-C. sur différents sites de la Méditerranée occidentale. Le volume est divisé en trois parties thématiques. La première regroupe divers articles sous l'intitulé « Things in motion and Western Mediterraneanization » et s'intéresse aux flux de biens et de marchandises, à la place des communautés locales dans ces échanges ainsi qu'à l'importance des Étrusques dans l'émergence d'une *koiné* liée aux élites dans l'ouest de la Méditerranée. L'article de Mauersberg examine, sur base de la littérature d'époque

archaïque, les perceptions des Grecs quant aux contacts interculturels et à la manière dont fonctionnent les échanges. Celui de Sossau questionne l'idée, généralement répandue, qu'il est possible d'identifier l'origine ethnique/culturelle de certains individus à l'intérieur de réseaux interculturels complexes en utilisant les traces matérielles. La contribution de Pappa traite des lieux de culte du Sud de l'Ibérie pendant la période phénicienne. La nature duelle des sanctuaires (lieux de culte et de commerce) a facilité les échanges entre Phéniciens et indigènes et a abouti à une forme de syncrétisme dans les cultes et les rituels de la région. Amann examine les objets dotés d'une inscription étrusque mentionnant un don (*mulu/muluvanice*) ainsi que leur nature, leur distribution, l'onomastique et leur contexte de découverte. Ces objets sont la marque d'une tradition de « dons » à haute valeur idéologique au sein de l'élite. À partir du matériel de la « Tombe du Guerrier » de Montagna du Marzo en Sicile, Steger réétudie les « inscriptions parlantes » siciliennes depuis la période archaïque jusqu'au milieu du V^e siècle et contribue à les replacer dans leur contexte. Russenberger se penche sur la production d'images dans les communautés indigènes de Sicile à l'époque archaïque et remarque que les communautés de l'Ouest de l'île utilisent le plus souvent les images pour marquer et définir leur identité locale (non grecque) alors que celles du centre de la Sicile produisent des images indiquant un plus grand degré de participation à la construction d'une identité méditerranéenne plurielle. Les objets métalliques de Sélinonte étudiés par Baitinger mettent quant à eux en exergue le réseau complexe de relations et d'échanges dans lequel s'insère la cité à l'époque archaïque. Vassallo présente les différents éléments attestant des contacts entre Himère et les différentes régions de la Méditerranée occidentale : mouvements de biens, circulation de thèmes iconographiques, présence d'étrangers dans la cité, dissémination et intégration d'éléments culturels. L'article de Gönster se penche sur les échanges impliquant un type de bien, le silphium, plante endémique de Cyrénaïque aujourd'hui disparue et examine son importance économique, sociale et culturelle. Le sanctuaire *extra-muros* de Déméter et Perséphone à Cyrène a probablement servi de centre de distribution du silphium. Dans la deuxième partie, les différents articles s'insèrent dans la thématique « Coastal and inland sanctuaries as centers of a Western Mediterranean elite network » et traitent de l'importance des sanctuaires comme lieux d'échanges et d'intégration entre les colonies côtières et l'arrière-pays indigène, menant ainsi à la formation d'une élite commune. Fabbri explore les liens unissant les Tarquins au complexe architectural archaïque de Gabies. Dans son article, Fiorini retrace les différentes phases d'occupation du sanctuaire de Gravisca, port de Tarquinia et lieu de contact entre Grecs et Étrusques. Baglioni, Belevi Marchesini, Carlucci, Gentili et Michetti s'intéressent quant à eux à Pyrgi et au rôle fondamental que jouent ce port et surtout son sanctuaire pour la cité de Caere. L'article de Bertessago et Garaffa traite de la zone sacrée de Grotte delle Fontanelle à Garaguso (Basilicata), des dépôts votifs qui y ont été découverts et du rôle du lieu comme espace neutre dans les échanges entre coloniaux et indigènes. Corretti, Cambi et Pagliantini s'interrogent sur les lieux de culte de l'île d'Elbe, mal connus par l'archéologie et mentionnés dans l'épopée des Argonautes, et sur les communautés accueillies dans ces sanctuaires (indigènes, marins et marchands étrangers). Parra présente les données issues des dernières fouilles menées dans la colonie de Kaulonia, en particulier les traces de contacts entre Grecs et indigènes

visibles dès le VII^e siècle. Spatafora note la réorganisation profonde des territoires adjacents suite à la fondation de Sélinonte et les changements subséquents dans les croyances religieuses locales. Dans sa contribution, de Cesare s'intéresse aux zones sacrées de Ségeste, en particulier le sanctuaire de Contrada Mango et la zone sacrée de l'Acropole Nord qui constituait un lieu d'échange, de contact, d'alliance et d'ostentation. Marconi, Tardo et Trombi présentent une première analyse de la céramique votive archaïque du sanctuaire urbain de l'Acropole de Sélinonte ; la céramique grecque côtoie des vases indigènes et témoigne d'interactions culturelles. Bergemann explore la question des sanctuaires ruraux comme lieux de contacts et d'échanges entre Grecs et indigènes sur les territoires de Gela et Agrigente. La thématique abordée dans la troisième partie concerne les « Sanctuaries and the formation of elites: power of consumption – consumption of power » et se concentre sur les biens et techniques qui forment la base des échanges au sein de l'élite et qui servent à la définir. Crielaard aborde la thématique des biens de prestige déposés dans les sanctuaires grecs de la seconde moitié du VIII^e siècle et tente de reconstruire la « biographie » de ces objets. La contribution de Gleba traite des usages et de la fabrication des textiles dans les sanctuaires et de l'implication des élites dans ces processus. Sur base d'une étude céramologique, Kistler et Mohr s'intéressent aux différences entre deux lieux de fête mis au jour au Monte Iato (Sicile), l'un conçu pour les locaux et l'autre pour des rencontres inter-élites impliquant des contacts avec l'extérieur de la communauté. Öhlinger retrace l'évolution des lieux de culte indigènes locaux et interrégionaux, évolution marquée par une influence grecque de plus en plus manifeste au fil du temps. L'article d'Osanna nous renseigne sur les fouilles menées à Torre di Satriano et en particulier sur le « palais ». Son décor architectural en terre cuite fut réalisé par des artisans grecs de Tarente et la céramique qui en provient indique qu'il s'agissait probablement de la demeure de membres de l'élite locale qui y tenaient des banquets et d'autres rituels de commensalité. Zuchtriegel montre l'évolution des pratiques rituelles au sein des sanctuaires du Latium entre le VIII^e et le VI^e siècle, période qui se clôt par une baisse significative de la qualité et la quantité de matériel retrouvé dans ces sanctuaires, sans doute pour des raisons idéologiques. Enfin, l'article de Graells i Frabregat traite de l'adoption de la pratique du banquet dans le Nord-Est de la Péninsule ibérique au VI^e siècle. À la suite d'une brève conclusion écrite par Isler, les éditeurs présentent un long débat sur les apports de ce colloque et du volume qui en découle. Ils présentent notamment huit pistes exploratoires, sorte de grille d'analyse permettant de mieux aborder dans le futur le phénomène de proto-globalisation qui se développe durant l'époque archaïque. Cette partie est, à tous égards, exemplaire et l'on souhaiterait voir plus souvent des conclusions aussi bien pensées clore un volume d'actes de colloque.

Isabelle ALGRAIN

Milena MELFI & Olympia BOBOU (Ed.), *Hellenistic Sanctuaries between Greece and Rome*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol. 13,5 x 21,6 cm, XVI-326 p. Prix : 80 £ (relié). ISBN 978-0-19-965413-0.

passant par le type de structure de l'inventaire. L'auteure démontre également qu'un inventaire et un enregistrement de terrain détaillé et systématique du mobilier joue un rôle fondamental dans la conservation de la future collection. Après la fouille, l'auteure s'intéresse aux problématiques liées à la structure de l'institution de conservation/restauration. En effet, la qualité des infrastructures de conservation disponibles est en définitive peut-être aussi déterminante que la qualité du travail du conservateur/restaurateur. Pour ce faire, l'auteure a décidé de prendre pour exemple son propre laboratoire. Au moyen de photographies des locaux et de diagrammes explicatifs, S. Païn nous présente l'organisation et le fonctionnement d'un laboratoire de gestion et conservation de mobilier archéologique. Par comparaison, elle s'interroge sur les besoins d'un laboratoire de conservation « idéal ». Pour ce faire, chaque élément, des espaces de vie aux lieux de stockage en passant par la largeur des espaces de circulation, est pensé et analysé. L'auteure imagine ensuite la construction de ce nouveau laboratoire ainsi que sa gestion au quotidien. Au-delà de son aspect purement pédagogique et informatif, cet ouvrage est aussi l'occasion d'ouvrir le débat sur quelques réflexions et introspections relatives à l'avenir de la discipline. S. Païn rappelle à juste titre la difficulté pour les institutions de conservation existantes d'autoévaluer leur travail et les processus mis en place depuis des années en leur sein. Les études publiées sur l'efficacité de ces démarches et protocoles sur le long terme demeurent extrêmement rares. Selon l'auteur, ceci peut s'expliquer par le fait que ces évaluations peuvent impliquer la mise en évidence d'effets négatifs et remettre en cause de décisions prises par une hiérarchie qui, garante de l'usage des précieux « deniers publics », verraient d'un mauvais œil la remise en question de projets de conservation souvent très coûteux. Ce conflit d'intérêt se traduirait dès lors par une absence de « regard rétrospectif » (p. 178) et de remise en question pourtant si nécessaire à l'évolution de la discipline. Pour conclure, cet ouvrage témoigne plus généralement de la difficulté et de la rigueur nécessaire à l'exercice d'un « jeune » (p. 211) métier qui comme celui de l'archéologue s'apprend en grande partie par la pratique. Plus qu'une tentative de théorisation exhaustive de la profession, il s'agit davantage pour l'auteure de participer à la formation du futur conservateur/restaurateur mais aussi de sensibiliser le gestionnaire du mobilier et l'archéologue aux enjeux de la conservation/restauration par un manuel complet et détaillé destiné à servir de référence. On en soulignera la qualité des illustrations, la bibliographie fournie, la présence d'un index et d'un récapitulatif des textes de lois relatifs à la conservation/restauration. On pourra toutefois regretter le format choisi par l'auteur, inadapté à un usage sur terrain. Enfin, on s'interrogera sur l'évolution très rapide des techniques et de la recherche de la discipline qui nécessiteraient de nombreuses rééditions futures de ce manuel et de son contenu. Antoine DARCHAMBEAU

Caroline TRÉMEAUD (Dir.), *Genre et archéologie*. Clamecy, Éditions de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme, 2015. 1 vol. 21 x 29,7 cm, 64 p., fig. n. b. (LES NOUVELLES DE L'ARCHÉOLOGIE, 140). Prix : 12 €. ISBN 978-2-7351-2052-9.

Ce numéro des « Nouvelles de l'Archéologie » est consacré à la thématique « Genre et archéologie ». Il regroupe des contributions relatives aux études de genre

dans le domaine de l'archéologie, une thématique qui trouve un écho de plus en plus important et bienvenu dans les publications scientifiques francophones. Les articles couvrent une période s'étendant de l'Âge du Bronze au I^{er} s. ap. J.-C. et concernent des zones géographiques variées allant de la Champagne au Moyen-Orient. L'avant-propos pointe l'intérêt de s'intéresser à la culture matérielle pour étudier les constructions sociales du genre. Si les historien.ne.s travaillent à reconstruire la vie des femmes à partir de leurs propres mots, le matériel à leur disposition reste limité car, à travers l'histoire, l'écrit, le savoir et la connaissance ont été placés entre les mains des hommes. La culture matérielle offre donc un aperçu différent et potentiellement plus large permettant de se construire une image plus fidèle de la réalité sociale et culturelle des femmes. Les nouvelles recherches montrent également la polysémie des objets : il n'est plus réaliste d'associer systématiquement les bijoux aux femmes et les armes aux hommes car toute une gamme nuancée d'« interactions » entre les objets et les femmes ou les hommes est possible. La première contribution de l'ouvrage, que l'on doit à M.-E. Handman, présente un état des lieux et un historique de la notion de « genre » en anthropologie sociale. À partir d'une réflexion sur la place des femmes en France, A. Coudart s'intéresse à la mixité et à la place des femmes au sein de la profession archéologique. Sur base d'analyses de strontium et des relations génétiques, S.S. Reiter s'attache à déconstruire les liens habituellement proposés dans la littérature entre l'origine géographique des défunt.e.s et les objets qui les accompagnent dans la tombe à l'Âge du Bronze et met à mal le concept de *Fremder Frauen* – un objet exotique ne signifie pas forcément que la femme est originaire d'une région éloignée. Ch. Belard traite de la notion de genre appliquée à l'archéologie funéraire à partir du matériel des tombes de Champagne de l'Âge du Fer et montre la nécessité de requalifier les objets désignés comme « marqueurs sexuels » (armes, parures...) car leur dépôt dans les sépultures est loin d'être aussi systématique et dichotomique que l'on pourrait le croire. L'article d'E. Luneau synthétise les informations disponibles sur la structuration sociale et les relations de genre en Asie Centrale durant l'Âge du Bronze et pointe les lacunes qui compliquent les études de genre dans cette région. C. Trémeaud étudie les sépultures ostentatoires en France, Suisse, Allemagne, Autriche et République tchèque entre le début du Bronze final et le second Âge du Fer via une approche genrée. La contribution de S. Péré-Noguès analyse un texte de Plutarque (*Œuvres morales*, 246b-d) mentionnant les femmes celtes et les mécanismes de transfert de pouvoir et d'autorité entre hommes et femmes. C. Michel étudie la place des femmes dans les textes cunéiformes (lettres et documents administratifs ou juridiques, officiels et privés) ; ceux-ci indiquent que, dans certains milieux, les femmes jouissent d'une certaine autonomie et exercent une influence familiale importante. K. Kowarik et J. Leskovar consacrent leur article aux représentations des rôles des hommes et des femmes préhistoriques dans les musées autrichiens et constatent que les femmes sont présentées de manière passive et ne pratiquent presque aucune activité (y compris les activités traditionnellement considérées comme « féminines » comme la préparation de la nourriture). Enfin, C. Trémeaud livre une brève réflexion sur l'importance de la détermination du sexe des individus en archéologie funéraire à la suite d'un compte rendu sur l'ouvrage d'E. Peyre et J. Wiels, *Mon corps a-t-il un sexe ? Sur le genre, dialogues entre biologies et sciences sociales* (2015). Cette même auteure résume les

différents apports des contributions du volume en conclusion et met en exergue l'importance du concept de genre comme outil permettant de mieux comprendre les rapports sociaux de sexe et de domination entre hommes et femmes et leurs mécanismes.

Isabelle ALGRAIN

Carole TALON-HUGON, *L'Antiquité grecque*. Paris, Presses universitaires de France, 2014. 1 vol. 12,5 x 19 cm, 132 p., 5 fig. (UNE HISTOIRE PERSONNELLE ET PHILOSOPHIQUE DES ARTS). Prix : 12 €. ISBN 978-2-13-060912-4.

Ce petit livre s'inscrit dans un projet plus vaste intitulé « Une histoire personnelle et philosophique des arts » mis en œuvre depuis 2014 par Carole Talon-Hugon, spécialiste d'esthétique et de philosophie de l'art. Ce premier titre de la collection, qui traite de l'Antiquité grecque et a paru avant les tomes *Moyen Âge et Renaissance*, *Classicisme et Lumières* et *Modernité*, est une synthèse éclairée des concepts esthétiques fondamentaux qui ont vu le jour durant l'Antiquité classique – pas seulement grecque d'ailleurs, Vitruve et Plin le Vieux étant également convoqués. Le livre comprend quatre parties : « À l'origine, poésie et tragédie », « Les arts visuels » (c'est-à-dire la peinture et la sculpture), « Penser l'imitation avec Platon » et « Les passions, l'utile et le beau », qui compare les visions aristotélicienne et pythagoricienne de l'art à celle du fondateur de l'Académie. Les concepts-clés comme la *technè*, la *mimèsis*, la *catharsis* ou la *kalokagathia* sont présentés de manière simple mais jamais simpliste. Le cas échéant, les différentes approches philosophiques d'un même concept sont mises en regard. Le travail est sous-tendu dans son ensemble par une perspective diachronique. Ainsi le statut de l'artiste/artisan est-il évoqué en relevant l'aspect paradoxal de son évolution : alors que se dessine un mouvement vers une individualisation et une valorisation de l'artiste (premières signatures au VI^e siècle av. n.è., premières biographies d'artistes à l'époque classique), celui-ci restera, sinon mal, du moins peu considéré, comme en atteste, au II^e siècle de n.è., le témoignage de Lucien, lequel a renoncé à la sculpture pour cette raison (*Le Songe*). L'auteure décrit par ailleurs l'évolution de l'art grec qui fut à l'origine intimement lié au fait religieux et y resta toujours attaché, à des degrés divers, tout en s'en émancipant progressivement. Le poète, d'abord considéré comme « un demi-dieu (Homère) ou un magicien (Orphée) », deviendra un « individu ordinaire » tout en restant un être inspiré, un porte-parole des dieux. Au théâtre, les histoires perdent progressivement leur caractère héroïque. Cette émancipation allait permettre une prise en considération grandissante du caractère esthétique et plus seulement fonctionnel de l'art. C. Talon-Hugon montre en outre comment les représentations grecques, peintes et sculptées, ont évolué vers toujours plus de réalisme. Plin le Vieux a donné un sens à cette évolution ; il « note chaque étape qui lui apparaît comme un progrès dans le sens d'une imitation toujours plus fidèle du sujet » (p. 51). Il serait, selon l'auteure, « le premier historien de l'art » (p. 7). C. Talon-Hugon est soucieuse d'expliquer ces manières antiques de penser les arts et ce qui les différencie des visions renaissantes, modernes ou contemporaines, tout en mettant en garde contre toute démarche anachronique. L'écueil le plus grave serait en l'occurrence d'oublier que les Grecs ne connaissaient pas de mots pour qualifier certains concepts esthétiques dont il est justement question ici.

ayant pour modèle le *proskênion* hellénistique. À côté de ces problèmes séculaires, H. P. Isler met en exergue trois autres tendances de la recherche actuelle : les particularités régionales des théâtres à l'époque hellénistique (traitées ici par lui-même et par K. Piesker dans le cas de l'Asie Mineure et par M. Germani pour la Béotie), les conditions de terrain favorables à l'établissement d'un théâtre (sujet abordé par E. R. Gebhard au travers des orchestras creuses et par Ch. Hayward et Y. Lolos pour le cas de Sicyone) et les fonctions du théâtre à l'époque hellénistique. L'étude des transformations opérées durant l'époque impériale constitue lui aussi l'un des champs de la recherche qui appelle des développements futurs ; en témoignent les contributions de V. Di Napoli sur l'adaptation des théâtres grecs à l'époque augustéenne et de N. de Chaisemartin sur le caractère hybride du théâtre d'Aphrodisias. Enfin la question de la fonction des passages souterrains sous l'orchestra mériterait, selon J. R. Green, Cr. Barker et G. Stennett, d'être remise en chantier. Généreusement illustré, l'ouvrage livre un stimulant état de la recherche dans tout ce qu'il a de mouvant. Nombreux sont les auteurs qui exhortent à pousser plus loin les investigations : de nouvelles fouilles, y compris sur des sites explorés de longue date, pourront apporter les éclairages attendus sur les questions résumées ci-dessus ; et il apparaît tout aussi prioritaire de compléter la documentation graphique, encore souvent lacunaire voire inexistante pour certains sites, afin d'assurer des fondations solides au renouvellement de ces études.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Nina ZIMMERMANN-ELSEIFY, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland, Band 99. Berlin, Antikensammlung, ehemals Antiquarium, Band 16. Attische Salbgefäße*. Munich, Verlag C. H. Beck, 2015. 1 vol., 127 p., 13 fig. et 24 p. de fig. n. b., 60 pl. coul. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-68353-4.

Ce seizième volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* de la collection de l'Antikensammlung de Berlin est consacré aux vases à parfums attiques et en particulier aux alabastres, à un aryballe à figure rouge, aux lécythes en technique de Six, aux lécythes aryballisques et aux lécythes décorés de motifs réticulaires. La première partie du volume est consacrée à l'alabastré et s'ouvre par une introduction précisant son évolution morphologique, son iconographie, ses usages, l'histoire des vases au sein de la collection et leur éventuelle publication. Le volume présente une série de vases qui n'avaient jamais été publiés avec des photographies, à l'instar de l'alabastré attribué au cercle de Lydos, qui est l'un des plus anciens exemplaires connus avec celui d'Amasis conservé à Athènes, au Musée de l'Agora. Les alabastres de la collection sont représentatifs de l'évolution morphologique et stylistique de cette forme et appartiennent à certains des grands ateliers producteurs de la fin de l'époque archaïque et du début de l'époque classique. L'aryballe à figure rouge appartient à la production du Peintre de la Clinique. À l'instar de la partie sur l'alabastré, une brève introduction précise l'histoire, l'iconographie, l'usage des lécythes en technique de Six et des lécythes aryballisques. Les cinq lécythes décorés en technique de Six sont attribués à l'atelier des potiers-peintres de Sappho et de Diosphos et en sont des productions tout à fait classiques. La majorité du catalogue est consacrée aux lécythes aryballisques à figure rouge de la collection qui datent de l'ensemble de la

période classique et dont un des exemplaires porte un décor en relief. Enfin, les lécythes décorés d'un motif réticulaire sont tous trois attribués au Groupe Bulas comme l'alabastre muni du même motif (F3129). Il serait toutefois sans doute nécessaire de réexaminer l'ensemble des vases trop rapidement attribués à ce groupe en raison d'un motif commun et qui rassemble à l'heure actuelle plusieurs dizaines de vases certainement produits dans des ateliers différents. Chaque notice est exhaustive et comprend les dimensions de la pièce, son état de conservation, l'aspect de la pâte et du vernis, une description des éléments morphologiques, décoratifs et de la représentation figurée, une étude de la technique du peintre, une attribution éventuelle et une bibliographie relative au peintre, à la forme et à l'iconographie. La fin du catalogue reprend également la liste des exemplaires qui ont disparu des collections du musée. Chaque vase est accompagné d'une excellente série de photographies en couleurs d'ensemble et de détails qui permettent de mieux apprécier le décor de certains vases, en particulier ceux à fond blanc et en technique de Six. Les planches 1 à 18 présentent la quasi-totalité des profils des vases qui sont indispensables à toute étude morphologique. Dans le corps du texte, 13 autres figures, pour la plupart des dessins, mettent l'accent sur l'ensemble ou sur certains éléments des décors figurés, notamment les inscriptions. Le volume comporte également de nombreux index établissant de manière attendue une concordance des planches et des figures, les lieux de découverte connus des pièces, leur provenance (anciennes collections privées ou ventes), une série de mesures incluant leur taille et leur poids, leurs caractéristiques techniques, une liste de leurs sujets décoratifs, leurs inscriptions et leurs ateliers de production. On pourra toutefois regretter l'absence d'informations sur la capacité des vases, mentionnée dans plusieurs autres volumes récents du CVA. Hormis ce détail, on saluera la régularité de la publication du *Corpus Vasorum Antiquorum* allemand qui offre ainsi aux chercheurs des volumes presque thématiques et permet la publication de nombreux vases qui étaient jusqu'alors inédits.

Isabelle ALGRAIN

Erich KISTLER, Birgit ÖHLINGER, Martin MOHR & Matthias HOERNES (Ed.), *Sanctuaries and the Power of Consumption. Networking and the Formation of Elites in the Archaic Western Mediterranean World*. Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2015. 1 vol., 554 p., nombreuses fig. noir et blanc (PHILIPPIKA, ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE ABHANDLUNGEN, CONTRIBUTIONS TO THE STUDY OF ANCIENT WORLD CULTURES, 92). Prix : 120 €. ISBN 978-3-447-10507-1.

Ce volume réunit les vingt-six contributions présentées lors d'un colloque qui s'est tenu à Innsbruck en 2012, colloque qui avait pour objectif d'explorer le lien entre sanctuaires et consommation entre le VIII^e et le V^e siècle av. J.-C. sur différents sites de la Méditerranée occidentale. Le volume est divisé en trois parties thématiques. La première regroupe divers articles sous l'intitulé « Things in motion and Western Mediterraneanization » et s'intéresse aux flux de biens et de marchandises, à la place des communautés locales dans ces échanges ainsi qu'à l'importance des Étrusques dans l'émergence d'une *koiné* liée aux élites dans l'ouest de la Méditerranée. L'article de Mauersberg examine, sur base de la littérature d'époque

peuvent pas accompagner la transcription du texte en raison du manque d'espace. Si nécessaire sont présentées des éditions d'autres auteurs. Certaines inscriptions dont le texte est long ou compliqué, comme c'est le cas du *carmen epigraphicum* d'Alcolea de Tajo, ont reçu une traduction en espagnol. Le cas échéant, la fiche comprend des commentaires onomastiques et une datation. Enfin, la fiche est signée et datée par l'auteur ou les auteurs de celle-ci. – Un total de 31 fiches inclut les numérisations des brouillons faits par G. Alföldy qui correspondent principalement à ses missions épigraphiques menées en 1983 et 1985. La section concernant les textes faux, interpolés ou modernes contient 23 textes d'un intérêt inégal pour l'histoire de la discipline. En particulier, l'attention est attirée sur les textes épigraphiques 8* et 9*, déjà mentionnés dans l'introduction, que l'antiquaire Roman de la Higuera avait forgés pour prouver l'existence d'une *res publica Monetensis* dans le hameau de Malamonedá. Les six *inscriptiones alienae* conservées dans la province de Tolède sont citées de façon sommaire et accompagnées d'une bibliographie. Quatre appendices de longueur variable rédigés par divers auteurs et portant sur des inscriptions inédites complètent le catalogue principal. Le premier et le quatrième appendice concernent une *tabula cerata* (la première découverte dans la péninsule Ibérique) et une inscription funéraire provenant du rempart élevé à l'époque islamique à Talavera de la Reina. Le deuxième appendice concerne l'édition de huit inscriptions inédites, dont au moins sept funéraires (et un autel anépigraphe), trouvées en fouilles entre 2007 et 2011 dans l'Alcazaba de Talavera de la Reina. Les fiches suivent le même format que dans le catalogue principal. Enfin, l'appendice 3 présente un total de 27 monuments inédits de la province de Tolède, dont trois sont anépigraphes et 24 proviennent de Talavera de la Reina. Le volume est accompagné d'index épigraphiques très complets listant principalement l'onomastique latine et indigène, mais aussi les empereurs, les consuls, l'armée, les divinités, les tribus, les *origines*, les charges municipales, les rapports de parenté, sociaux ou de servilité. De même sont répertoriés les éloges, les mentions de monuments, les formulaires des dédicaces, qu'elles soient votives, honorifiques ou funéraires, tout comme les indications concernant l'emplacement des monuments et le lieu de sépulture. On trouve encore les équivalences épigraphiques avec tous les autres *corpora* précédents présentant les mêmes inscriptions et, enfin, une liste détaillée des lieux de provenance des inscriptions. Il s'agit d'un *corpus* régional qui, malgré sa limitation chronologique, fait preuve d'exhaustivité et de souci du détail. On pourrait regretter l'absence d'une section contenant les principes de publication et la légende des signes diacritiques. Néanmoins, les fiches possèdent une structure cohérente et uniforme, et les signes employés dans les transcriptions suivent les conventions des *corpora* publiés récemment. Hernán GONZÁLEZ BORDAS

José Manuel IGLESIAS GIL & Alicia RUIZ GUTIÉRREZ (Ed.), *Paisajes epigráficos de la Hispania romana. Monumentos, contextos, topografías*. Rome, "L'Erma" di Bretschneider, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 286 p., 77 fig. (HISPANIA ANTIGUA. SERIE HISTÓRICA 9). Prix : 175 € (relié). ISBN 978-88-913-0010-2.

Ce volume constitue les actes d'un colloque consacré aux « paysages épigraphiques » qui s'est tenu à Santander les 2 et 3 mai 2013. Ce concept doit beaucoup à

Giancarlo Susini (1927-2000), qui plaidait pour prêter attention non seulement au support sur lequel est gravée l'inscription, à sa paléographie et à son contenu, mais aussi aux contextes topographique et historique dans lesquels elle s'insère. En d'autres termes, il s'agit ici d'approfondir l'idée selon laquelle le paysage est un élément-clé dans l'interprétation des textes, choisis dans le cadre de cette réunion dans un certain nombre de cités. Une inscription est en effet un moyen de communication dont on ne peut saisir toute la portée qu'en la reliant avec le milieu où elle fut gravée et en la mettant en relation avec les édifices, les monuments ou autres représentations figurées qui parsèment ces localités et régions. Pour ce faire, les éditeurs ont réuni quatorze contributions, divisées en trois sections. La première regroupe les travaux relatifs à des problèmes de théorisation et de méthode (p. 11-54). Il est ainsi question d'historiographie et des différentes acceptions du concept défini par le savant italien (p. 13-27) et des contributions au sujet d'étude fourni par l'exploitation de manuscrits épigraphiques apparus entre le ^{xvi}^e et le ^{xix}^e s. (p. 29-54). La deuxième partie traite de territoires et de cités d'Hispanie (p. 55-179), où l'archéologie a permis d'approfondir nos connaissances, avec des travaux consacrés à Hispalis (p. 57-68), Astigi (p. 69-93) – où l'on signalera au passage l'apparition, à l'occasion des fouilles de la *piscina* mise au jour dans l'enceinte du *temenos* entourant le temple sis sur le forum colonial, de fragments de plaques faisant allusion au chevalier P. Postumius Acilianus, possible procurateur de Gaule belgique –, Regina (p. 95-107), Segóbriga (p. 109-125), Los Bañales (p. 127-143), *Lucus Augusti*, *Bracara Augusta* et *Aquae Flaviae* (p. 145-158), pour s'achever par les groupes de l'Hispanie de parenté indo-européenne, correspondant plus ou moins à la Meseta Nord (p. 159-179). Enfin, la dernière partie (p. 181-285) offre des contrepoints intéressants avec des exemples issus d'Italie – Aquilée à l'époque républicaine (p. 183-203), Tusculum (p. 205-224) et Pola (p. 225-236), la Sardaigne (p. 237-265) et la Gaule Narbonnaise – bien que centrés ici sur les *termini publici* (p. 267-285). Au terme de la lecture de ces actes, on décèle les potentialités de ce thème de travail, qui ne sont que brièvement esquissées ici. Ceci étant, aucune grande cité ne fait l'objet d'un traitement détaillé – tout au plus des capitales de *conventus* telles que Hispalis ou Astigi – et, lorsque c'est le cas, comme avec Aquilée, l'ampleur des informations dont on dispose désormais empêche d'être exhaustif. Cela révèle donc les limitations de l'approche, dues aux vicissitudes historiques qui ont affecté le patrimoine urbain, à l'absence de fouilles systématiques ou au désintérêt des chercheurs pour ces aspects externes, complémentaires à l'analyse du texte gravé, mais offre, dans le même temps, de nombreuses perspectives de recherche aux épigraphistes.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Christine HAMDOUNE (Ed.), *Parure monumentale et paysage dans la poésie épigraphique de l'Afrique romaine. Recueil de Carmina latina epigraphica*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2016. 1 vol., 312 p. ill. coul. (SCRIPTA ANTIQUA, 85). Prix : 25 € (broché). ISBN 978-2-35613-154-6.

Cet ouvrage constitue l'aboutissement d'un travail de relectures et de recherches mené depuis de nombreuses années par le Groupe de Recherches sur l'Afrique antique de l'Université Paul-Valéry de Montpellier, qui a réuni latinistes et historiens

Christiane KUNST (Ed.), avec la collaboration d'Anja SCHULZ, *Matronage. Handlungsstrategien und soziale Netzwerke antiker Herrscherfrauen*. Beiträge eines Kolloquiums an der Universität Osnabrück vom 22. bis 24. März 2012. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2013. 1 vol. 21 x 29,5 cm. 164 p., 13 tabl., 15 fig., 1 carte. (OSNABRÜCKER FORSCHUNGEN ZU ALTERTUM UND ANTIKE-REZEPTION, 20). Prix : 59,80 €. ISBN 978-3-89646-741-6.

Réunis à Osnabrück au printemps 2012, les participants du colloque organisé par Christiane Kunst, ont réfléchi ensemble au « matronage » (néologisme qui désigne le patronage féminin) de ces filles, épouses ou mères vis-à-vis non seulement d'hommes et de femmes de leur entourage, mais aussi, ce qui concourt à porter un regard neuf, vis-à-vis d'individus extérieurs au noyau familial, par le biais de l'évergétisme ou de recommandations. En retour, comme marque de gratitude, ces personnalités illustres issues de la haute société pouvaient compter sur la loyauté de celles et ceux qu'elles avaient comblés de bienfaits ou recevoir des hommages de leur part. Comme en témoignent les quinze contributions éditées dans ce volume, il s'agissait d'étudier, en recourant à l'anthropologie historique, la sphère d'action publique et privée de ces dames, et de mettre au jour leurs stratégies pour y parvenir, qui leur octroient une position à laquelle leur sexe ne pouvait prétendre. Sont concernées les princesses des dynasties d'Ur (XXI^e s. avant notre ère), mais aussi les impératrices byzantines (VI^e s.) ou carolingiennes (IX s.), en passant par les souveraines hellénistiques (IV^e-I^{er} s.), les membres des élites locales de Milet ou de l'Occident romain et les *Augustae* de la famille impériale (I^{er}-II^e s.). En conclusion, un ouvrage qui permet d'apporter un nouvel éclairage sur ces dames proches du pouvoir, par l'examen par exemple de leurs actes d'évergétisme envers d'autres personnes des deux sexes, socialement inférieures, ou de leurs stratégies pour se mouvoir et paraître en public, telles que la gestion de leur patrimoine, leurs recommandations, les commémorations qu'elles reçoivent ou dont elles sont les dédicataires, qui dévoilent leurs réseaux sociaux, en dépit des obstacles heuristiques qui entravent généralement, dans le cas des femmes, la perception de ces phénomènes.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Bertrand GOFFAUX, *La vie publique des cités dans l'Occident romain*. Édition présentée par Delphine ACKERMANN et al. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 473 p., 91 fig. (HISTOIRE ANCIENNE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7535-4317-1.

La vie publique des cités dans la partie occidentale de l'Empire constitue un sujet fortement travaillé ces dernières années et la dispersion des études qui y sont consacrées demanderait une synthèse qui permette de s'informer de tous les aspects traités mais aussi, et surtout, qui organise et articule ces différentes approches en un tout cohérent. Bertrand Goffaux aurait pu en être l'auteur. Malheureusement, il nous a quittés en 2013 déjà, laissant, à un âge de plein essor, une série de travaux significatifs sur le thème. C'est un choix de ces publications que ses collègues ont rassemblées et indexées, qui paraît aujourd'hui, doté d'une préface de John Richardson et d'une postface de Patrick Le Roux, l'un et l'autre soulignant l'importance des apports

rend bien compte du rôle de ces « grands sanctuaires » dans le paysage des Gaules romaines. – Nous sommes très heureux de disposer de ce recueil d'études toutes de grande qualité et novatrices, mais notre satisfaction serait bien plus grande encore si c'était là le bilan d'un début de carrière prometteur. Que les félicitations que nous lui adressons à titre posthume conservent sa mémoire dans nos travaux.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Sabine LEFEBVRE (Ed.), *Identités et dynamiques provinciales du I^{er} siècle avant notre ère à l'époque julio-claudienne*. Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2013. 1 vol. 15 x 23 cm, 143 p., 1 tabl., 34 fig. Prix : 18 €. ISBN 978-2-36441-050-3.

Prenant la suite, dans une certaine mesure, des actes du colloque de Séville sur les identités provinciales qu'elle a édités conjointement avec A. Caballos Rufino et dont nous avons rendu compte dans un précédent volume (AC 82 [2013], p. 600-603), Sabine Lefebvre se propose d'approfondir les réflexions issues des conclusions de la rencontre sévillane, mais en s'intéressant cette fois à l'époque républicaine et au début de l'Empire. Il s'agit de voir si les populations conquises, et en particulier leurs élites, ont créé ou bien se sont approprié un nouveau référent identitaire, celui de la province, cadre inconnu avant l'arrivée de Rome. Pour ce faire, quatre contributions en français et une en espagnol, sont ici réunies afin de juger de la pertinence de l'hypothèse. En premier lieu, E. García Riaza s'intéresse aux alliances conclues entre populations indigènes des Gaules dans les trois derniers siècles de la République, afin d'établir si celles-ci ont contribué ou furent la conséquence de l'émergence d'une identité collective (p. 13-27). Si de telles ententes aux motivations variées se mettent effectivement en place à l'initiative des chefs de tribus, elles ne sont pas nécessairement fondées sur des affinités ethniques, familiales ou culturelles, ce qui permet à chaque peuplade de conserver sa spécificité. Pour sa part, S. Lefebvre réfléchit sur les réunions de notables de Citérieure et d'Ultérieure à l'époque de la guerre civile qui opposa César à Pompée, puis à ses partisans dans la Péninsule ibérique (p. 29-59). Selon elle, ces assemblées, convoquées à l'instigation du Dictateur, semblent suggérer l'existence d'une organisation provinciale, sans pour autant qu'elles soient le creuset d'une prise de conscience d'appartenance à la province. Nous menant en Bithynie et en Asie, régions aux fortes identités civiques, en passant par Éphèse, H.-L. Fernoux s'interroge sur l'éventuelle apparition d'un sentiment identitaire lié aux structures administratives que sont la province ou aux *κοινά*, datant des dernières décennies avant notre ère (p. 61-86). En réalité, tant dans le cas de la Bithynie que de sa voisine anatolienne, on ne relève pas le surgissement de nouveaux référents durant le Haut-Empire, car la vieille *πόλις* demeure, sur cette question, le seul point d'ancrage identitaire. Un constat similaire peut être posé pour les provinces maurétaniennes, qui font l'objet de la contribution de G. Bernard (87-106). En effet, initialement, les cités romaines de la région dépendaient administrativement d'autres provinces, mais elles ne furent pas davantage le socle d'une identité provinciale, même après la création des Maurétanies Césarienne et Tingitane par Claude. Toutefois, celle-ci finira par émerger, grâce à la figure du gouverneur, au culte impérial, aux garnisons cantonnées sur le *Limes*, comme en témoigne l'ère provinciale, dont l'usage subsistera par

endroits jusqu'au VII^e s. Enfin, C. Vernou examine la problématique du volume par l'étude de l'iconographie à thématique religieuse des Santons (p. 107-119) ; il y décèle le maintien, dans les premiers temps de l'Empire, d'une tradition celtique vouée à disparaître, pour l'analyse de laquelle nous regrettons l'absence d'une perspective qui tienne compte des panthéons des cités, dans le fil des travaux de W. van Andringa (cf. *AC* 72 [2003], p. 474-476), par exemple. En conclusion, on peut affirmer que l'ouvrage, en dépit de quelques *lapsus calami*, contribue à nourrir la réflexion sur la genèse et le développement des identités provinciales, issues de structures administratives décidées par Rome, dont l'examen est complexe parce qu'une réponse univoque est impossible.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Emily HEMELRIJK & Greg WOOLF (Ed.) *Women and the Roman City in the Latin West*. Leyde-Boston, Brill, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XXII-408 p., 40 fig. (MNEMOSYNE. Supplements, 360). Prix : 151 €. ISBN 978-9-0042-5594-4.

Le volume édité par Emily Hemelrijk et Greg Woolf constitue les actes d'un colloque tenu à l'Université d'Amsterdam en 2011 et consacré à la vie urbaine à Rome, en Italie et dans les provinces occidentales, examinée du point de vue des « gender studies ». Quelle était la place des femmes dans ces activités urbaines, qu'elles soient politiques, économiques, évergétiques ou de représentation ? Un colloque sur le même thème avait fait l'objet d'un ouvrage très intéressant publié à Faenza en 2005 : *Donna e vita cittadina nella documentazione epigrafica*. Les sujets précis examinés alors comprenaient des problématiques proches insuffisamment mises à profit ici, comme d'ailleurs, souvent, la recherche continentale. Après une courte introduction, cinq parties divisent la matière. Dans la première section, cinq articles traitent des rôles civiques, ce qui correspond essentiellement aux questions de patronage et d'évergétisme. F. Cenerini s'intéresse aux cas de femmes « *matres* » de leur cité, A. Cooley et E. Hemelrijk envisagent plusieurs aspects des activités de bienfaisance publique, la première dans la perspective d'une imitation par les provinciales des pratiques italiennes et impériales, la seconde dans l'essai de tracer un tableau, d'une part des catégories sociales impliquées dans l'évergétisme, et d'autre part des types de dons offerts. E. Hemelrijk offre une bonne synthèse des connaissances, quoique moins originale qu'il n'y paraîtrait étant donné la bibliographie lacunaire. Une plus fine définition de chacune des couches de population et une mise en parallèle plus étroite des donations auraient permis des conclusions plus nuancées, en ce qui concerne notamment les distributions et les banquets. W. Eck étudie l'image de la femme dans l'épigraphie en distinguant les types d'inscriptions (funéraires, privées, publiques) et les ordres sociaux et constate que les femmes sont plus rarement mentionnées que les hommes dans l'épigraphie publique, où elles ne figurent seules que dans une faible proportion de cas. L'épigraphie ne donne qu'un reflet amoindri de la place de la femme dans la société, une conclusion que la perception générale des dames romaines donnait à prévoir. Un cas précis illustre le questionnement : Chr. Witschel décrit la représentation féminine publique à Cuicul et à Timgad et parvient à des constatations très proches. Le deuxième thème est celui de la religion. On touche là immédiatement à un débat important qui divise les chercheurs : la participation ou

effets architecturaux » qui l'ornait, il reste peu de choses (p. 57, fig. 45), pas assez en tout cas pour déterminer si le motif peint entretenait quelque rapport que ce fût avec le panneau inspiré par la pièce de Ménandre. – Le dossier épigraphique présenté dans la seconde partie de l'ouvrage est largement inédit ; il vient de faire l'objet de notices dans la dernière livraison du *SEG* : cf. vol. 62, n^{os} 1528-1564. Les inscriptions funéraires dominent largement ; le formulaire est peu diversifié : la pierre salue le défunt ou la défunte au moyen d'une épithète au vocatif (ἄλυπε, « qui n'a pas causé de peine », parfois ἄωρε, « avant son heure »), suivie de l'impératif χαῖρε. Une épitaphe de Zeugma est métrique (p. 156-157, n^o 4) ; elle célèbre une jeune femme morte en couches. « L'ensemble forme trois distiques élégiaques corrects », notent les éditeurs. Je ne partage pas ce jugement : au v. 5, εἰκοσιέτης, « âgée de 20 ans », présente une suite de trois syllabes brèves incompatible avec le schéma d'un hexamètre dactylique. On devine que le graveur s'est inspiré d'un modèle qui portait un autre âge ; des difficultés du même genre se présentaient sans doute dans le secteur occupé par le nom (aujourd'hui mutilé) de la défunte, comme il arrive souvent. R.A. Tybout, dans le *SEG* (vol. 62, n^o 1531) a rétabli avec brio la lecture et la traduction du v. 6 : πρῶτως ἡρώσθη τέκνον ἔχειν φθιμέν[η], « pour la première fois j'eus envie d'avoir un enfant, moi qui suis morte ».

Alain MARTIN

Luca MAURIZI, *Il cursus honorum senatorio da Augusto a Traiano. Sviluppi formali e stilistici nell'epigrafia latina e greca*. Helsinki, Societas scientiarum Fennica, 2013. 1 vol. 17,5 x 25 cm, xii-324 p., ill., 17 graphiques, 18 tableaux (COMMENTATIONES HUMANARUM LITTERARUM, 130). Prix : 30 € (relié). ISBN 978-951-653-394-3.

Conçu à l'origine comme thèse de doctorat, cet ouvrage s'intéresse à l'expression formelle du *cursus honorum* comme mode de communication épigraphique servant l'auto-représentation des sénateurs, avec un double objectif : premièrement, puisqu'il s'agit d'un phénomène typique du monde romain, il convient d'en décrire les critères et les règles stylistiques ; ensuite, il est nécessaire de saisir dans quelle mesure les inscriptions sont fiables en tant que sources historiques, en mettant en évidence le sens à accorder aux altérations ou aux modifications dans les formulaires gravés (selon que l'on soit en présence d'un cursus direct, indirect ou structuré), quand il est possible de comparer des textes relatifs à un même sénateur, preuve de l'emploi par ce dernier de différentes minutes mises à la disposition du dédicant. En d'autres termes, les évolutions et les divergences de style peuvent-elles servir à dater et à fournir des données prosopographiques ? Pour ce faire, dans la section liminaire (p. 1-11), l'auteur initie son propos en retraçant la genèse du phénomène à l'époque républicaine, surgi dans un contexte funéraire, lorsque mention était faite aux différentes étapes de la carrière politique du défunt et à ses *res gestae*, tandis que les hommages rendus ne faisaient état que de la dernière magistrature obtenue, puisque le dédicataire était toujours en vie. À la fin de la période, si l'on commence peu à peu à fournir la liste des honneurs remplis sur des inscriptions au caractère non funéraire, il faudra toutefois attendre le règne d'Auguste pour voir se développer l'habitude épigraphique de graver le *cursus honorum* (entendu ici comme l'énumération de la succession d'au moins deux fonctions publiques, chronologiquement rangées ou non), selon le modèle

de la titulature impériale et du nouvel emploi, à fin de propagande, des *elogia* par le Prince. Le choix de s'arrêter à Trajan s'explique par la relative stabilité des carrières à partir de Néron, quand les variations dans l'ordre et la durée étaient jusqu'alors la norme. Cela permet donc de mieux cerner la mise en place des canons stylistiques et formels, avant l'apparition des curatelles de cités qui viennent troubler cette homogénéisation des *cursus*. Sur la base des 422 inscriptions récoltées, c'est à une très fine analyse que se livre l'auteur de ce volume, qui organise son propos en trois parties, agrémentées de nombreux graphes et tableaux. La première (p. 13-42) traite de questions générales, telles que celle de la répartition spatio-temporelle des textes. Il en résulte que le *cursus honorum* en tant que phénomène se développe à partir d'Auguste, pour croître de manière exponentielle au tournant des I^{er} et II^e siècles de notre ère. En outre, comme il fallait s'y attendre, c'est l'Italie qui offre le plus de témoignages, bien que son importance décroisse avec le temps au profit des provinces. Enfin, la part des épitaphes se restreint elle aussi pour céder la place aux hommages. Il est ensuite question du rapport entre le dédicant et le dédicataire, qui tirent tous deux bénéfice de l'érection de l'inscription. En général, les *cursus* gravés sont complets, selon que l'auteur est un corps public (cité, province, etc.) ou privé (membre de la famille du sénateur, p. ex.), même si ce constat ne semble pas toujours de mise si le monument est élevé dans un contexte en rapport avec l'activité administrative du magistrat, car seules les mentions des charges les plus illustres suffisent. Enfin, l'attention est portée aux courtes énumérations d'*honores*, qui sont une version « minime » des *cursus honorum*, où l'allusion au consulat, conjointement à une autre fonction, sert de prélude aux usages postérieurs au règne d'Auguste. La deuxième partie aborde le *cursus honorum* du point de vue de sa structure (p. 43-132). Il s'agit en fait de saisir les critères et facteurs réglant l'organisation de la carrière gravée de manière directe, indirecte ou structurée et de s'intéresser au rôle dévolu au dédicant, au dédicataire, au type d'inscription ou à l'époque de son érection. En général, le *cursus* en ordre direct, qui allie clarté et linéarité du texte, moyennant la postposition en fin de formulaire des honneurs les plus tardifs (mais certains sont parfois anticipés), est le plus communément employé, même s'il cède de plus en plus la place au *cursus* indirect. En effet, tant l'extension des carrières que la mode épigraphique expliquent le succès croissant de ce dernier, qui est davantage privilégié par le sénateur quand il peut choisir la formulation, puisqu'il met en relief les magistratures les plus illustres rangées au début, sans négliger non plus le *cursus* direct qui se maintient sur les épitaphes et les hommages. En revanche, les *cursus* structurés, où le texte est organisé en blocs au sein desquels les honneurs sont classés selon un ordre ascendant ou pas, sont fort rares. Quelquefois, certaines fonctions sont regroupées et/ou déplacées hors de la séquence chronologique régulière, pour les réunir dans un ensemble de charges semblables, dans le but parfois de mettre en évidence un honneur. Quand en revanche une sélection est faite, on privilégie la mention des magistratures à partir de la préture ou du consulat, les plus prestigieuses et les plus fréquemment attestées en épigraphie. Si l'on passe aux sacerdoces, on affronte davantage de problèmes de datation, car il ne nous est que rarement permis de savoir quand le sénateur a été admis à intégrer tel ou tel collège sacerdotal. En effet, les sacerdoces ne sont pas toujours insérés au moment exact de l'entrée en fonction, mais en début ou fin de *cursus*, aux côtés du consulat, p. ex. Si, en revanche, ils sont rangés dans le

corps du texte, cela peut nous fournir un indice de poids pour fixer l'époque de la cooptation. Quant aux éléments associés aux *cursus*, tels que les décorations militaires (*ornamenta triumphalia* et *dona militaria*), les *adlectiones* ou les patronats, ceux-ci sont tantôt mentionnés à leur place (*dona* et *adlectiones*, sauf exception), tantôt extrapolés (*ornamenta* et patronats). Enfin, la question des omissions de charges est brièvement traitée et il en ressort qu'elles sont plus fréquentes dans les inscriptions honorifiques érigées par des particuliers ou dans celles rédigées en grec. La dernière partie est tout entière consacrée aux aspects stylistiques relatifs à la mention de simples fonctions (p. 133-204). En d'autres termes, l'accent est porté à la formulation de chacune des charges détenues par le sénateur et des variations chronologiques. L'examen effectué par l'auteur est ici très détaillé et ne laisse rien au hasard. C'est ainsi que l'on lit, p. ex., que les questeurs, *quaestores*, ne faisaient en général état d'aucune précision jusqu'à Néron, sauf si l'on était *quaestor Augusti* ou dans une province. Dans ce dernier cas, le *quaestor pro praetore* ne faisait initialement pas allusion à la province, qui apparaît plus fréquemment après le règne de Tibère, tandis que la séquence *pro praetore* tend à disparaître avec les Flaviens et se poursuit sous Trajan. En revanche, la variation est la norme si l'on passe aux légations de province impériale, de légion, d'un proconsul, quand il ne s'agissait pas d'une charge extraordinaire (cens, III^e légion Auguste, Germanies, *iuridicus*, etc.), ce qui complexifie notre interprétation. En général, les divergences se centrent sur la présence de la mention de la province, du nom de la légion ou de l'empereur, remplacé par le générique *Augustus*. La tendance, avec le temps, est à l'adjonction de détails et à une rédaction de plus en plus en précise, qui laisse peu de place à l'ambiguïté, sans toutefois en venir à bout. Du reste, l'auteur démontre que l'emploi de l'asyndète et de la polysyndète (avec *et* et *item*) n'est pas innocent. Si l'asyndète est la norme, le recours à *item* signale une succession chronologique des charges, tandis que *et* indique que celles-ci furent contemporaines, sauf lorsqu'on a affaire à une formulation du type *legatus legionis X et Y*, où il faut lui attribuer la même signification qu'*item*. Pour finir, l'auteur termine cette section par l'analyse des textes en grec, qui sont majoritairement honorifiques, toujours en sens direct, postérieurs aux Julio-Claudiens, issus principalement des provinces d'Asie Mineure et dont les dédicants sont des particuliers, jusqu'à ce qu'au règne de Trajan ce soient des cités qui s'en occupent. Les formulations varient elles aussi, de même qu'en latin, même si le soin accordé aux détails y est moindre. Suivent ensuite les conclusions (p. 205-210), puis la bibliographie, les index et le corpus d'inscriptions qui a servi de base au présent travail, mais dont les renvois faits dans le corps du texte ne sont pas toujours clairs (p. 211-324). En conclusion, l'ouvrage présente une analyse fouillée d'un aspect important de l'auto-représentation des sénateurs, à savoir leur *cursus honorum*, sans malheureusement prêter attention aux supports, qui font l'objet, il est vrai, de publications plus spécifiques. Toutefois, cela n'enlève aucun mérite aux conclusions apportées par l'auteur, qui contribuent grandement à une meilleure compréhension des *cursus* et à affiner leur datation, par le cumul des données qu'il fournit. Il serait donc souhaitable de voir se poursuivre ce travail et de l'appliquer, pourquoi pas, à l'ordre équestre et aux élites locales, aux carrières sujettes à davantage de variations, mais dont les enseignements pourraient se révéler aussi instructifs.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

section (chronologie et généralités), en fonction des principaux sujets abordés par le rhéteur, en particulier : la doctrine rhétorique rattachée explicitement au nom de Caecilius (II), sa doctrine des figures (III), la doctrine caecilienne du sublime telle qu'elle a été conservée par le Pseudo-Longin (IV), les remarques critiques formulées par Caecilius sur les orateurs et quelques auteurs (V), les remarques formulées par Caecilius à propos de la définition de certains termes (relevant principalement du domaine juridique) (VI). Une seconde section (*incertum*) contient le long texte de l'*Ineditum Vaticanum* (conservé dans le *Vat. Gr.* 435, fol. 220), placé dans un appendice par Ofenloch comme *Pseudocaecilianum* (p. 206-210). Ce fragment n'est pas authentique. La traduction est précise. Elle respecte les termes techniques qui se retrouvent d'un témoignage à l'autre. Très utile pour l'étude de la rhétorique et de la critique de l'époque hellénistique est le lexique final (p. 197-204) réunissant les principaux termes techniques mentionnés ainsi que les équivalences entre les notions grecques et latines. Il aurait peut-être fallu une bibliographie récapitulative des travaux modernes, ce qui aurait permis d'alléger les références dans les notes (parfois assez lourdes, d'autant plus qu'elles comportent régulièrement de longues citations de travaux modernes). Je ferai deux remarques ponctuelles. À la page xxx, n. 60, à propos du bilinguisme de Caecilius, il n'est plus nécessaire de citer l'article pionnier d'Émile Egger (1855). Sans parler de mon ouvrage *Le latin dans le monde grec* (1997), il existe quelques synthèses récentes et utiles sur les Grecs parlant latin à Rome : Th. HIDBER, « Vom Umgang der Griechen mit lateinischer Sprache und Literatur », *Paideia* 61 (2006), p. 237-254 et H.-G. NESSELRATH, « Latein in der griechischen Bildung? Eine Spurensuche vom 2. Jh. v. Chr. bis zum Ende des 3. Jh. n. Chr. », dans P. SCHUBERT, P. DUCREY, P. DERRON (éd.), *Les Grecs héritiers des Romains : huit exposés suivis de discussions* (Fondation Hardt. Entretiens sur l'Antiquité classique, 59), Vandœuvres-Genève, 2013, p. 281-308. P. 43-44, sur la question du judaïsme de Caecilius, je renvoie à mon article « Les *Caecilii*, la Sicile et le judaïsme », *Maia* 51 (1999), p. 243-246. Il y a peut-être eu des confusions, mais je ne mettrais pas en doute le témoignage de la *Souda* sous prétexte que c'est la seule source. Par la précision de la traduction et la richesse des informations contenues dans le commentaire, cette édition constitue un instrument de travail désormais indispensable.

Bruno ROCHETTE

Danièle GAILLARD-GOUKOWSKY & Paul GOUKOWSKY, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique*. Tome XI. *Livre XVI*. Texte établi par D. G.-G., présenté, traduit et annoté par P. G. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CCXXXIV - 202 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 519). Prix : 55 € (broché). ISBN 978-2-251-00603-1.

La Collection des Universités de France s'est enrichie en 2016 de la publication du tome XVI de l'*Histoire universelle* de Diodore de Sicile, avec un texte établi par Danièle Gaillard-Goukowsky et traduit et commenté par Paul Goukowsky, grand connaisseur s'il en est de l'œuvre de l'historien d'Agyrion. Le livre XVI, qui couvre la période 359/8 à 336/5 avant J.-C., fait alterner selon le principe annalistique des chapitres consacrés à l'histoire grecque, centrée sur le règne de Philippe II de

Macédoine (accession au trône, guerre des Alliés, guerre de Phocide et ses conséquences, assassinat du roi) et des chapitres consacrés aux événements extérieurs au monde grec mais qui lui sont liés (affaires de Sicile, chères à l'auteur, expédition d'Artaxerxès Ochos pour mater les révoltes en Égypte et en Phénicie). Le texte et sa traduction, assortie de très nombreuses notes complémentaires, sont précédés d'une imposante notice de 234 pages destinée à en éclairer l'étude, et qui sera l'objet essentiel de cette recension. Après avoir très rapidement brossé le contenu du livre XVI, P. Goukowsky étudie les rapports de Diodore avec l'art de la rhétorique et souligne la connaissance que cet auteur avait de l'œuvre de ses prédécesseurs, à commencer par Démosthène qu'il n'hésite pas à paraphraser, sans doute parce qu'il en connaissait des passages entiers par cœur. Cela étant, si Diodore se montre pétri de culture classique, il n'est pas pour autant esclave de ses sources et le petit chapitre de P. Goukowsky sur la III^e guerre sacrée et le déclin d'Athènes et de Sparte tend à montrer que Diodore propose de ce déclin une interprétation personnelle : il serait un châtement divin pour avoir participé au pillage des offrandes sacrées par les Phocidiens, et les Macédoniens n'auraient été en quelque sorte que les instruments de la vengeance des dieux. P. Goukowsky revient ensuite dans le détail sur l'ossature du livre XVI et met en lumière la manière dont Diodore a travaillé à partir d'œuvres de chronographes et d'un épitomé dont il propose de retrouver le modèle dans un fragment de papyrus du début du III^e s. (avec texte intégral et traduction). Il n'est pas certain que ce document soit un épitomé mais il donne une idée du type de documents qu'a pu utiliser Diodore, en les enrichissant au cas par cas par des « souvenirs d'école » et par d'autres sources historiques que P. Goukowsky cherche à déterminer épisode par épisode dans la suite de sa notice. Se succèdent ainsi des chapitres qui suivent l'ordre du livre XVI et sont consacrés respectivement à « L'histoire de Dion vue par Diodore », à « La guerre de Phocide ou III^e guerre sacrée », à « La reconquête de l'Égypte par Artaxerxès III Ochos », au « Retour aux affaires d'Europe », à « Timoléon en Sicile », à l'action de « Philippe en Thrace », à « La rupture de la Paix de Philocrate », à la marche « Vers Chéronée », à la question de la présence de « Démosthène à Chéronée », aux « Négociations après Chéronée », au destin de « Philippe après Chéronée » et enfin à « La mort de Philippe ». Pour chacun des épisodes ainsi considérés, P. Goukowsky s'attache à l'étude des sources qu'a pu utiliser Diodore et montre à plusieurs reprises que ce dernier, loin de les reprendre servilement, est au contraire capable de les manipuler s'il en éprouve le besoin. C'est le cas en particulier à propos de l'action de Timoléon en Sicile. On aurait pu penser que ce traditionnel exercice de *Quellenforschung* serait moins indigeste en étant ainsi fragmenté mais cette pratique aboutit en fait à un émiettement du propos qui contrarie la vue d'ensemble de la question. Cette minime réserve n'ôte rien à la qualité de l'enquête et les conclusions de P. Goukowsky, toujours mesurées et prudentes, sont rarement prises en défaut. Surtout, sa minutie et son souci de l'exhaustivité le conduisent à réexaminer tous les détails de la narration, comme par exemple la date de la révolte de la Phénicie (p. CXXXI à CXLV). En effet, P. Goukowsky considère que la chronologie adoptée par Diodore dans son récit de la reconquête de l'Égypte par Artaxerxès III Ochos reproduit le décalage de 3 à 4 ans constaté au livre XV, où la mort d'Artaxerxès II est mentionnée en 362/1 avant J.-C. alors qu'elle s'est produite en 359/8. Il considère donc que la révolte de Sidon doit dater de 348/7 et non de 351, date donnée par

Diodore. Pierre Briant, sur qui P. Goukowsky s'appuie – entre autres – dans son raisonnement, ne s'oppose pas à cette datation dans son *Histoire de l'Empire perse* : selon lui, si l'on admet en effet que ce sont les préparatifs des Perses contre les Égyptiens, avec toutes les réquisitions auxquelles ils ont donné lieu dans la base arrière phénicienne, qui ont allumé l'étincelle de la révolte, on peut raisonnablement considérer que cette révolte n'est pas immédiatement contemporaine de l'expédition infructueuse contre l'Égypte de 351 avant J.-C. Dans la mesure où Isocrate, dans le *Philippe* (§ 102) fait allusion en 347 à une révolte qui semble durer depuis quelque temps déjà, la date de 348 pourrait effectivement convenir. Il faudrait par conséquent renoncer à dater la révolte de Sidon de 351 avant J.-C. alors même que c'est encore la date la plus communément avancée. On regrettera cependant que la démonstration de P. Goukowsky, comme souvent dans la notice, soit malheureusement difficile à suivre. C'est une des réserves que l'on peut d'ailleurs émettre à l'encontre de cette notice malgré les immenses qualités du travail fourni : l'ensemble est peut-être trop dense et d'exploitation difficile. Par exemple, c'est dans le chapitre IX de sa notice, à propos des relations entre Diodore et Timoléon, que P. Goukowsky livre quelques indications sur la vie de Diodore. C'est également à propos du récit de l'activité de Timoléon en Sicile qu'il reprend la question de la datation du livre XVI avec des arguments tout à fait convaincants. Certes, on peut supposer le lecteur capable de se reporter à la notice biographique qui figure dans l'introduction générale du premier tome de la *Bibliothèque historique*, mais on reste surpris que ces indications biographiques et plus encore que les éléments qui permettent de préciser la datation du livre XVI n'apparaissent que de manière incidente et donc au seul usage de ceux qui ont entrepris de lire l'intégralité de la notice, puisqu'il n'y a ni index ni table des matières ou sommaire qui permette de se repérer dans cette riche introduction. Un sommaire existe bien mais il faut se rendre sur le site internet de la CUF pour le trouver, et il ne comporte pas de pagination : il permet donc d'avoir une vue synthétique du schéma suivi par P. Goukowsky mais il n'aide guère la navigation du lecteur. Cela peut paraître un point de détail mais, plus largement, c'est la question du public auquel s'adresse l'ouvrage et celle de la politique éditoriale de la collection qui sont ici posées. En effet, au-delà du cercle assez étroit des enseignants et chercheurs, ce sont les étudiants qu'il faut amener à la lecture et à l'analyse des sources anciennes, qui passent trop souvent – à tort – pour particulièrement ardues. Ils risquent fort d'être découragés, voire rebutés, par une notice touffue, dépourvue de points de repère, dans laquelle ils peineront à trouver commodément les renseignements qu'ils sont venus y chercher pour replacer l'œuvre dans son contexte et la comprendre. Il est dommage aussi, là encore sans doute pour des raisons éditoriales, que l'ouvrage ne propose aucune bibliographie. Avant d'en venir à l'histoire du texte et à son établissement, P. Goukowsky cite les deux ouvrages dont il s'est le plus servi pour ses notes complémentaires : M. Sordi, *Diodori Siculi Bibliothecae Liber Sextus Decimus, Introduzione, testo e commento* (1969), travail qui repose sur le texte établi par Fischer dans la collection Teubner, et E. I. Mac Queen, *Diodorus Siculus : The Reign of Philip II, The Greek and Macedonian Narrative from Book XVI* (1995). Pour le reste, et en particulier pour les très nombreuses notes de la notice, c'est au lecteur de s'y retrouver et la tâche s'avère particulièrement ardue en raison du système de références adopté : comment se rappeler au bout de plusieurs pages à quel ouvrage en

particulier renvoie l'abréviation latine *o.c.* ? Il faut alors s'armer de patience et traquer le nom de l'auteur dans toutes les notes précédentes en espérant retrouver la référence idoine... Si l'on devait exprimer ici un regret, ce serait que la forme de la notice introductive au livre XVI de la *Bibliothèque historique* risque d'empêcher une partie des lecteurs auxquels elle serait particulièrement utile d'y avoir facilement accès et de profiter de l'érudition bien connue de Paul Goukowsky et des précieux résultats de ses enquêtes approfondies.

Catherine APICELLA

Pierre-Olivier LEROY, *Strabon. Géographie. Tome XII. Livre XV. L'Inde, l'Ariane, la Perse*. Texte établi et traduit par P.-O. L. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CCV-320 p. en partie doubles, 4 cartes (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 523). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00607-9.

Le douzième volume de la *Géographie* de Strabon est particulièrement intéressant parce qu'il contient une description de l'Inde, la première qui nous ait été transmise dans son intégralité après celle d'Hérodote. De plus, il permet de confronter à propos du sous-continent l'usage que Strabon fait des œuvres de ses prédécesseurs après avoir mis en cause – parfois très sévèrement – leur fiabilité. C'est ce que démontre Pierre-Olivier Leroy dans sa remarquable notice introductive, divisée en six paragraphes, qui situe l'analyse dans une perspective vaste. Le premier paragraphe présente l'objet et le plan d'ensemble du livre XV, montrant d'emblée que l'Inde, l'Ariane et la Perse ne sont pas traitées de la même façon par le géographe d'Amasée. Le deuxième paragraphe aborde la question de la date et du mode de composition de l'ouvrage sur lesquels les avis sont partagés et qui, selon Leroy, ne peuvent être tranchés vu l'état de la documentation et les incertitudes de la critique interne. Le troisième paragraphe envisage la perception de l'Inde et du monde iranien dans la tradition grecque et dans l'ensemble de l'ouvrage de Strabon, le quatrième, les sources de notre géographe, le cinquième, la géographie et l'ethnographie des trois contrées envisagées ; c'est dans l'élaboration de ces trois paragraphes que P.-O. Leroy montre l'étourdissante érudition et l'analyse rigoureuse que sa thèse de doctorat lui a permis d'acquérir. Citons trois exemples illustrant ces qualités. Notre auteur remarque, à la suite d'autres, que Strabon, tout en proclamant son refus d'intégrer le mythe comme source d'information, produit non sans complaisance la liste des peuples monstrueux fournie par Mégasthène ; il attribue cette démarche à un goût refoulé de l'étrange (alors qu'il est explicitement affirmé chez d'autres) et au désir, manifeste dans d'autres passages, de produire une œuvre littéraire en même temps que scientifique (p. XXXVIII-XXXIX). Très intéressante est également l'analyse de la méthodologie de Strabon, laquelle est moins systématique que ce qu'annonce l'introduction générale de notre géographe : si la hiérarchie des sources, établie en fonction de leur fiabilité, est claire – au sommet de celle-ci figure Ératosthène, au second rang, Néarque et Aristobule, tandis qu'Onésicrite et Mégasthène occupent la dernière place et sont utilisés faute de mieux –, elle est souvent mise à mal dans la pratique : ainsi plusieurs auteurs sont compilés à propos d'un sujet identique soit pour donner plus de détails sur une information soit quand Strabon hésite à trancher entre témoignages divergents, soit encore quand il tient à définir sa propre position face aux auteurs qui

ments ou des doutes (par exemple page 150, *quadam verborum altercatione*, « en s'exprimant comme dans une altercation » ; page 130, *vitia* = maladies, traduction particulièrement irritante pour qui a cherché à plusieurs occasions à distinguer *vitium* de *morbus*). Malgré de petites réserves, je suis convaincue que ce livre sortira du petit monde des antiquisants et touchera un large public. Danielle GOUREVITCH

Martin DEGAND, *Sénèque au risque du don. Une éthique oblatrice à la croisée des disciplines*. Turnhout, Brepols, 2015. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 440 p. (ANTIQUITE ET SCIENCES HUMAINES, 2). Prix : 100 € + taxes (broché). ISBN 978-2-503-55491-4.

Issu d'une thèse de doctorat, le livre de Martin Degand propose d'étudier la réflexion que Sénèque a conduite sur le *beneficium* en mettant à profit les outils créés par l'anthropologie et la sociologie pour l'analyse du don. Il faut d'emblée souligner l'intérêt que suscite un tel projet, reconnu autant par les spécialistes de Sénèque que par les héritiers contemporains de M. Mauss, et dont l'un des mérites est de rappeler que l'approche interdisciplinaire est dictée moins par une mode que par l'objet d'étude lui-même. Mais l'interdisciplinarité exige une méthode rigoureuse fondée sur des justifications théoriques précises. Il ne suffit pas de dire, avec A. Caillé, que le traité *De beneficiis* de Sénèque est une « anticipation » de l'*Essai sur le don* de M. Mauss (p. 30) : il faut surtout clarifier comment les analyses anthropologiques du cycle oblatif peuvent apporter une meilleure compréhension de l'œuvre de Sénèque. Or M. Degand a choisi de présenter distinctement les analyses qui portent sur Sénèque et les études empruntées à d'autres domaines : cette juxtaposition (formellement indiquée par un trait latéral gris placé en marge) suggère tout au plus des « résonances » ou des « échos ». Le procédé, utilisé dans tous les chapitres, laisse en suspens sans les aborder les questions qui portent sur la pertinence et l'efficacité des outils d'analyse mis en œuvre et sur les types de rapprochement qu'il est légitime d'établir entre le monde de Sénèque et les études sociologiques contemporaines : il serait pourtant utile à l'ensemble de la démonstration de montrer que les observations faites dans telle ou telle société, à une époque précise, offrent un point d'appui et le recul nécessaire pour faire apparaître ce qu'une étude strictement disciplinaire laisse de côté. Encore faut-il consacrer à l'étude du texte même tous les moyens disponibles : M. Degand s'en prive délibérément en refusant de prendre en compte, sauf très ponctuellement, les considérations d'ordre historique, les références au contexte socio-politique et, plus grave encore, l'ancrage de la réflexion de Sénèque dans la philosophie stoïcienne (p. 45-46). Ce parti pris, difficilement compréhensible pour qui veut apprécier une œuvre qui est à la fois largement déterminée par des pratiques sociales et une situation politique particulières tout en étant pensée dans le cadre du système stoïcien, semble aussi avoir fait obstacle à l'élaboration du plan : les liens qui unissent la première partie (« Les temps du don ») à la seconde (« Autour du *beneficium* ») sont présentés de manière peu rigoureuse dans l'introduction (p. 27) et la lecture de l'ensemble confirme cette fragilité. Dans la première partie, quatre chapitres de longueur très inégale s'attachent chacun à un moment du processus (*dare-accipere-debere-reddere*) mais le découpage temporel utilisé est abandonné dans le dernier chapitre au profit de l'idée de circularité. La composition de la seconde partie

rend plus perplexe encore : aucun des huit courts chapitres n'a une place pertinente par rapport à ce qui précède. Ainsi, la réflexion sur le temps de la demande initiale du bienfait, qui occupe le premier chapitre, pourrait plus utilement amorcer la dynamique de la première partie. On s'étonne surtout que la mention du public et des relations visés par Sénèque, objet du deuxième chapitre, n'apparaisse qu'à la page 265. Si la philosophie stoïcienne avait été mieux connue et invoquée autrement que dans des remarques ponctuelles, les considérations sur la joie (chapitre 3), sur les dieux (chapitre 7) et sur la métaphysique (terme dont il faudrait au moins donner une justification dans le chapitre 8) auraient pu fournir dès le début les instruments indispensables pour aborder dans toutes ses dimensions l'éthique du bienfait élaborée par Sénèque. Enfin, une étude plus rigoureuse de l'usage des métaphores et du rôle des paradoxes stoïciens dans l'écriture de Sénèque aurait sans doute permis d'éviter les fausses questions abordées dans le chapitre 4 consacré au vocabulaire économique et juridique. Dans ces conditions, il est difficile de tirer profit de bonnes observations dispersées et comme englouties dans des paraphrases et des répétitions causées par une construction et une problématisation beaucoup trop floues. Cela est d'autant plus regrettable que le texte est observé avec minutie, que les études de vocabulaire sont précises et nuancées et que l'abondante bibliographie des différents champs disciplinaires parcourus est connue et citée avec probité.

Clara AUVRAY-ASSAYAS

Antony AUGOUSTAKIS (Ed.), *Flavian Epic*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 538 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : 90 £ (relié). ISBN 978-0-19-965066-8.

Suivant la formule bien rodée des *Oxford Readings*, le présent recueil propose un certain nombre d'articles jugés importants par l'éditeur sur un corpus donné (en l'occurrence les épopées flaviennes : *Argonautiques* de Valérius Flaccus, *Thébaïde* et *Achilléide* de Stace, *Punica* de Silius Italicus). La plupart des articles sont récents (à deux exceptions près) et illustrent assez bien la vogue des études flaviennes des vingt-cinq dernières années. La plupart sont d'origine anglo-saxonne (ce qui reflète à la fois l'habitude des *Oxford Readings* et la réalité des études flaviennes actuelles) ; trois d'entre eux traduits en anglais de l'italien (aucun de l'allemand ou du français ; les causes en sont probablement multiples et il serait trop long d'en disserter ici). La bibliographie est elle aussi, comme on pouvait s'y attendre, bien actualisée mais surtout anglo-italienne. Les copieux *indices* (*index locorum* et index général) sont dans la meilleure tradition de la collection. Une introduction d'A. Augoustakis proposant un panorama des études flaviennes depuis 1990 et présentant brièvement les articles retenus précède utilement l'ensemble. Les dix-sept articles, parus antérieurement dans diverses publications, sont repris ici avec, pour certains, une réactualisation perceptible à travers les notes, les références bibliographiques ou des appendices. La plupart sont bien connus des spécialistes de l'épopée flavienne, à l'exception de l'un d'entre eux, extrait d'une thèse de Cambridge non publiée (J. Brown, « *Lacrimabile nomen Archemorus: the Babe in the Woods in Statius' Thebaid 4-6* »), que beaucoup de lecteurs découvriront avec intérêt à la faveur de cette publication. Le recueil intéressera donc surtout, conformément à sa visée, le public universitaire non spécialiste,

plutarchéenne règne encore trop souvent. Un dernier détail : je ne vois pas pourquoi (p. 159) Thucydide s'appuyait « sur des témoignages spartiates pour l'essentiel ». En exil en Thrace, Thucydide avait plus de chance de rencontrer des gens de l'empire athénien que des Spartiates, si peu nombreux, et si occupés par leurs fonctions (contrairement à Hérodote qui, à Thourioi, pouvait côtoyer quotidiennement le père de Gylippe par exemple). Après 413, il a en revanche pu s'informer auprès d'Alcibiade. Il me semble en tout cas qu'on puisse saisir, malgré toute sa volonté d'objectivité et sans que cela diminue sa recherche de la vérité, à quel point son regard est fondamentalement athénien, qu'il le veuille ou non et le conduit à voir les choses à travers ce prisme. Le sujet était peut-être un peu mince pour en faire un livre, mais l'histoire bataille connaît un retour en force (Marathon, les Thermopyles...). Si ces ouvrages permettent de rappeler des épisodes qui appartiennent non pas à notre histoire certes, mais à notre culture (voir par ex. J. Christien & Y. le Tallec, *Léonidas, Histoire et Mémoire d'un sacrifice*, Paris 2014), c'est une bonne chose. Pour Athènes, la documentation de ce livre est évidemment de qualité, pour Sparte, j'émetts quelques réserves ou plutôt mes réflexions.

Jacqueline CHRISTIEN

Krzysztof NAWOTKA, *Boule and Demos in Miletus and its Pontic Colonies*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol., XVIII-220 p. (PHILIPPIKA, 77). Prix : 48 € (broché). ISBN 978-3-447-10279-7.

Cet ouvrage représente une version élargie et améliorée du livre *Boule and Demos in Miletus and its Pontic Colonies from Classical Age until Third Century A.D.*, Wrocław, 1999. Comme dans la première édition, Krzysztof Nawotka ne prend en compte, malgré l'intitulé, que les cités situées sur les côtes occidentale et nord-ouest du Pont-Euxin : « I decided to concentrate on the better researched Western and Northern Pontus, from Apollonia in the South to Olbia in the North » (p. XIII). Choix, à mon avis, discutable : pour ma part, je trouve qu'il n'aurait pas été dépourvu d'intérêt d'élargir les enquêtes sur les témoignages fournis par les cités milésiennes du royaume du Bosphore, malgré les – ou peut-être justement à cause des – particularités que celles-ci présentent à titre de communautés sujettes à une autorité royale, de même que par Sinope, sur la côte sud du Pont, où les documents épigraphiques sont maintenant aisément accessibles grâce au corpus consacré par D. French à cette cité (*The Inscriptions of Sinope* [IK, 64], Bonn, 2004). La période concernée par les enquêtes, majoritairement épigraphiques, de l'auteur est comprise entre le V^e siècle a.C. et le III^e siècle p.C. L'ouvrage est divisé en quatre sections : 1) Documents and Formulae (p. 1-92) ; 2) Probouleusis (p. 93-126) ; 3) Boule and Demos at Work (p. 127-173) ; 4) Inscriptions and Democracy (p. 174-184). Font suite une riche bibliographie (p. 185-198), un index général mélangeant noms propres et matières (p. 199-205) et un index des références épigraphiques (p. 206-219). Dans le cadre de chaque section est observé l'ordre géographique. K. Nawotka commence par Milet, qui concentre, bien évidemment, le gros de la documentation, pour passer ensuite en revue les témoignages fournis par Olbia, Istros, Tomis, Dionysopolis, Odessos et Apollonia du Pont. Les trois premières sections sont divisées par chapitres. Dans la première partie, Nawotka fait le point sur les sources (1), les *nomoi* (2), les

décrets (3), le groupe qu'il désigne comme « abbreviated decrees » (4), les dédicaces (5) ; l'insertion de ce petit chapitre d'une seule page ne me paraît pas vraiment utile, les *tituli honorarii* (6). Les chapitres de la seconde partie suivent l'ordre géographique : Milet (1), Olbia (2), Istros (3) et les autres colonies (4). Ces deux premières parties se présentent d'ailleurs plutôt comme un inventaire critique des sources. Les commentaires synthétiques trouvent leur place dans la troisième partie, laquelle comprend les chapitres suivants : The Assembly: Size and Meeting Place (1) ; Voting, Election, Selection by Lot (2) ; Internal Organization and Officers of the Assembly (3) ; Ostracism (4) ; The Boule: Size and Meeting Place (5) ; Internal Organization and Officers of the Boule (6) ; The Boule's Position within the Polis (7). Enfin, la dernière partie n'est plus divisée en chapitres, car elle fait plutôt figure de conclusion générale. L'approche de Kr. Nawotka repose sur une quantité immense de documents épigraphiques, agrémentés parfois de quelques sources littéraires bien moins significatives (par exemple une scholie à Aristophane, *Eq.* 855, prétendant que l'ostracisme était également pratiqué « chez les Argiens, les Milésiens et les Mégariens », brièvement commentée aux p. 150-151). L'auteur a notamment utilisé les grands corpus et, seulement dans une moindre mesure, la littérature secondaire (surtout, comme il était tout à fait normal, dans les pas du *SEG*, sans pour autant tirer aussi profit des contributions parsemées dans le *Bulletin épigraphique*) : ce qui explique les quelques hésitations concernant les dates à attribuer à certains des documents commentés, pour lesquels il existe pourtant des mises au point dignes d'être prises en considération. Les considérations de Kr. Nawotka sont pourtant convaincantes dans leur grande majorité, ce qui rend utile la consultation de son livre. Grâce à ses enquêtes, on voit une fois de plus le rôle fondamental de Milet dans la transmission des traditions politiques vers ses fondations pontiques. Une question que l'auteur n'arrive pas toujours à tirer au clair est posée par les *synédroi*, attestés à la fois à Milet, à des époques différentes, et dans certaines de ses colonies. Si, quant à Milet, Kr. Nawotka a raison de distinguer dans l'emploi du terme, selon le cas, entre membre du Conseil et membre d'une « *ad hoc* commission for particular task » (p. 98-109 ; citation, p. 100), il n'en va plus de même dans certaines inscriptions d'Olbia (*SEG* 39, 702), Istros (*SEG* 52, 724 [voir maintenant, pour une réédition commentée, A. Avram, « Les premiers peuples germaniques sur le Bas Danube. Autour du décret *SEG* 52, 754 », dans B. Virgilio (Ed.), *Studi ellenistici*, XXIX, Pise – Rome, 2015, p. 27-76] ; *ISM* I 55), d'Odessos (*IGBulg* I² 39) et d'Apollonia du Pont (*IGBulg* I² 388 bis = *ISM* I 64). Kr. Nawotka estime que dans le décret d'Olbia (p. 115) et dans *ISM* I 55 (p. 121) les *synédroi* constitueraient une « probouleptic commission », une formule qui aurait sans doute été héritée de Milet (« in all probability it was a feature of the constitution of Miletus in the period of colonization, transplanted to the *apoikiai* of the Western and Northern Pontus », p. 176). En revanche, bien qu'il mentionne à deux reprises le célèbre décret précité d'Apollonia (p. 57-58 : « probouleptic body » ; p. 125), il ne s'attarde pas à en discuter la formule pourtant révélatrice [ἐδ]οξε τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ, τῶν συνέδρων γινώμῃ. Mieux encore, le décret d'Istros *SEG* 52, 754, l. 26, mentionne, à son tour, un *synédriou* : [ἐν τε τῷ] συνεδρίῳ καὶ ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ]. Tout cela m'amène, pour des raisons que j'aurai à développer ailleurs, à la conclusion que les *synédroi* de ces inscriptions sont des délégués dans le cadre d'un conseil fédéral (*synédriou*) d'un *koinon* réunissant, à

l'époque hellénistique, les cités milésiennes des côtes ouest et nord-ouest du Pont-Euxin. Il n'y a donc aucune tradition milésienne à détecter ici. Plusieurs inscriptions d'Istros sont présentées presque uniquement sur la foi du corpus *ISM* I, alors que j'avais apporté des changements divers dans un article de 2007 (*SEG* 57, 649, cité d'ailleurs à plusieurs reprises par Kr. Nawotka). Selon l'auteur, Istros fournirait 62 décrets, car à ceux figurant dans le corpus de 1983 il convient d'ajouter les documents publiés depuis lors (p. 6). Sauf qu'il oublie de dire que les fragments *ISM* 2 et 3 sont parfaitement jointifs (ce qui n'en donne qu'un seul, qui est d'ailleurs lui-même la copie fidèle du décret *ISM* I 1), que les fragments 4 et 16 appartiennent en fait à la même stèle (cf. *SEG* 51, 934 ; voir pourtant p. 120, n. 203) ou que *ISM* I 34 (également invoqué à la p. 51, n. 383, pour la « closing formula ») n'a rien à voir avec Istros, car il n'est que la partie inférieure du décret apolloniate déjà cité *IGBulg* I² 388 bis = *ISM* I 64. Le chiffre est donc à revoir à la baisse. Toujours à propos d'Istros, il n'est pas vrai que « no Istrian closing formula has survived intact » (p. 51), car dans le décret cité à la même page, *SEG* 52, 724, cette formule est en réalité complète (les restitutions allant de soi), voire complexe. Pour l'inscription *ISM* I 65, il aurait fallu utiliser l'étude de V. Cojocar (p. 879 ; cf. *Bull. ép.* [2011], 453 ; [2012], 304 ; [2013], 293), où l'on donne de bons arguments pour la provenance olbienne de ce décret. Enfin aurait-il fallu mentionner – et utiliser – les décrets importants, encore inédits mais dont on connaît quelques extraits significatifs, récemment exhumés à Dionysopolis dans le sanctuaire de la « Mère des Dieux » (voir maintenant *SEG* 60, 758-764). Ce qui, du coup, invite à revoir le constat pessimiste de l'auteur (p. 53) : « only two decrees of Dionysopolis are extant, both mutilated ».

Alexandru AVRAM

Noémie VILLACÈQUE, *Spectateurs de paroles ! Délibération démocratique et théâtre à Athènes à l'époque classique*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013. 15,5 x 24 cm, 432 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-7535-2214-5.

S'appuyant sur un discours de Cléon rapporté dans le livre III de l'œuvre de Thucydide dans lequel l'orateur reproche au peuple réuni sur la Pnyx d'être « spectateurs de paroles », l'auteur propose une analyse des pratiques délibératives dans le régime démocratique athénien afin de comprendre le lien qui existe entre celles-ci et le théâtre et de voir si le *topos* de la politique-spectacle a évolué entre les réformes d'Éphialte à la fin du VI^e siècle et la domination macédonienne de la fin du IV^e siècle av. J.-C. Dans l'introduction générale, N. Villacèque, rappelant les études déjà menées dans le domaine, explique sa démarche. Pour elle, l'analogie qui existe entre les différents lieux de rassemblement pourrait induire une similitude de comportement de leur public. Pour cette recherche, il sera fait appel à des ressources iconographiques, archéologiques et textuelles, ces dernières impliquant des auteurs dramatiques, des orateurs mais aussi des historiens ainsi que des philosophes. Un chapitre préliminaire permet de rappeler la situation politique à Athènes de 508 à 429 av. J.-C., l'auteur considérant que les termes de « gouvernants » et « gouvernés » ne sont pas pertinents. En effet, les sources indiquent que les *ekklēsiarhontes*, issus du corps civique, de même que les *dikastai* des tribunaux, citoyens tirés au sort, conservent un

apports d'un regard aussi attentif porté sur les surfaces peintes débouche dans un dernier chapitre sur la définition des méthodes de travail des artisans (tracés préparatoires, techniques du rendu des matériaux : pointillisme, tamponnages, rôle essentiel du pinceau) et – par voie de conséquence – permet aussi parfois d'identifier des mains et les modèles qu'elles utilisaient (le problème des « cahiers de modèles » est évoqué) ; une intéressante réflexion enfin concerne la difficulté de distinguer repentirs immédiats et restaurations postérieures. On l'aura compris : ce qui fait l'originalité de ce travail, c'est l'optique résolument technique qui a été adoptée dès le début : on ne s'en étonnera pas puisque Maud Mulliez, outre ses études d'histoire de l'art, a également bénéficié d'une précieuse formation dans le domaine artistique. Quatre annexes complètent utilement le volume (sources textuelles antiques, liste des 135 décors du *corpus*, banque de données qui sert de base à la recherche, et en annexe 4 : tableaux, graphiques, statistiques, carte des carrières des marbres utilisés à la fin de la République romaine). Insistons pour terminer sur un point essentiel : la qualité des illustrations et leur mise en œuvre toujours démonstrative.

Janine BALTÿ

Julien BOISLEVE, Alexandra DARDENAY & Florence MONIER (Ed.), *Peintures et stucs d'époque romaine. Une archéologie du décor*. Actes du 27^e Colloque de l'AFPMA, Toulouse, 21 et 22 novembre 2014. Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol., 433 p., nombr. ill. coul. (PICTOR, 5). Prix : 45 €. ISSN 2273-7669 ; ISBN 978-2-35613-171-3.

Ce 5^e volume de la collection *Pictor* (Ausonius) publie les actes du 27^e Colloque de l'Association française pour la peinture murale antique (AFPMA), organisé à Toulouse en novembre 2014. Comme dans le cas du colloque précédent (Strasbourg 2012, voir AC 85 [2016] p. 625-626), une exposition sur la peinture antique (*L'Empire de la couleur, de Pompéi au Sud des Gaules*) avait été organisée parallèlement, au musée Saint-Raymond, dans le but « de concrétiser, par une confrontation physique, nombre de travaux érudits et une recherche contemporaine fort dynamique mais ne bénéficiant pas toujours d'une très large audience » (Pascal Capus, Préface). La réussite fut au rendez-vous : le colloque comme l'exposition ont recueilli un grand succès, démontrant que la revue *Archéothéma* avait eu tort d'oublier, dans son hors-série de 2012 sur les métiers de l'archéologie, les « toichographologues » parmi les spécialistes présentés (cf. Yves Dubois, Conclusion, p. 427). Le très beau livre qui vient perpétuer la mémoire de la rencontre toulousaine renforce encore l'idée qu'il serait temps de tenir compte aujourd'hui des résultats de plus en plus spectaculaires des recherches sur les décors peints ou stucqués antiques en contexte architectural. Trente-cinq communications (contre vingt-sept à Strasbourg) ont constitué un programme dense et diversifié. Elles ont été regroupées sous quatre grands titres : le premier s'intéresse plutôt aux décors du sud de la Gaule et le deuxième, le plus fourni, à l'actualité de la recherche en général (privilegiant évidemment les découvertes en Gaule mais n'excluant pas cependant les régions voisines) ; le troisième chapitre est consacré à des problèmes déjà débattus anciennement ainsi qu'aux documents d'archives, offrant en quelque sorte une exploration du passé, tandis que le quatrième se tourne résolument vers l'avenir (méthodes, analyses, conservation et restauration). Vu l'abondance d'articles intéressants, on comprendra l'impossibilité de citer ici des

noms d'auteurs (tous mériteraient de l'être) ; nous nous bornerons à évoquer rapidement quelques décors spectaculaires ressuscités grâce à une technique sans faille : les enduits peints de Roquelaure (au nord d'Auch) mis au jour dans une maison augustéenne, lors des nouvelles fouilles menées de 2011 à 2013, ou la peinture murale de Die (Drôme) découverte à la faveur d'une opération d'archéologie préventive sur le parvis de la cathédrale – que des confrontations précises pour le style des candélabres invitent à rapprocher des créations rhodaniennes ; toujours pour la Gaule du Sud, on rappellera les exceptionnels décors de II^e style pompéien du site de la Verrerie à Arles, où les fouilles (qui avaient livré de nombreuses mosaïques) ont repris en 2012 après une interruption de vingt-huit ans (particulièrement intéressants sont les panneaux d'imitations de marbres). Beaucoup de nouveauté encore dans le reste de la Gaule : à Lyon, dans la Chaufferie de l'Hôtel-Dieu ou sur le plateau de Fourvière ; à Grand (Vosges), dans la *domus* de la Fontainotte ; ou encore à Reims (Marne), où le traitement des inter-panneaux apporte un intéressant témoignage sur l'évolution des candélabres dans le nord de la Gaule ; l'Italie n'est pas absente, avec Aquileia ou Cumes. Au plan de l'iconographie, c'est la fouille préventive du site de Bordeaux-Auditorium qui apporte l'originalité : une illustration du mythe d'Héro et Léandre (Ovide, *Héroïdes*) y a été en effet identifiée. Parmi les articles tournés vers le passé, on constatera que la plongée dans les archives permet sans aucun doute de se faire une bonne idée des premiers balbutiements de l'intérêt pour les vestiges peints ; on y apprend même que c'est en 1840 que naît, sous la plume de Jean-Antoine Letronne, l'appellation de « peinture murale », remplaçant « peinture sur mur », désagréable à l'oreille selon l'auteur. Cet article montre surtout, à mon sens, l'énorme progrès (un pas de géant !) qui s'est opéré dans l'étude, la conservation et la restauration des enduits peints ces dernières décennies. C'est bien ce qui donne aussi au quatrième chapitre toute sa signification. On soulignera en particulier l'article « La fresque antique : retrouver les gestes et les couleurs. Un exemple d'archéologie expérimentale », qui raconte la création d'une fresque « neuve » réalisée selon la technique antique et met en lumière les apports de cette expérience inédite. Plusieurs autres communications du même ordre complètent le chapitre. Ainsi, grâce aux progrès des techniques d'étude et de restauration et grâce aux publications de qualité qui les diffusent, le nombre des témoignages sur la peinture murale romaine s'accroît-il d'année en année, un peu partout dans l'Empire, permettant enfin d'élaborer des synthèses qui ne sont plus uniquement tributaires des sites campaniens. On ne peut que s'en réjouir et souhaiter que les progrès continuent.

Janine BALTÉ

Roger J. A. WILSON, *Caddeddi on the Tellaro. A Late Roman Villa in Sicily and its Mosaics*. Leuven – Paris – Bristol, CT, Peeters, 2016. 1 vol., 200 p., nombr. ill. coul. (BABESCH. ANNUAL PAPERS ON MEDITERRANEAN ARCHAEOLOGY, Suppl. 28). Prix : 80 €. ISBN 978-90-429-3388-0.

La villa de Caddeddi sur le Tellaro, en Sicile, est connue depuis longtemps : découverte en 1971 à la faveur d'une fouille clandestine, elle fut fouillée pendant de nombreuses années par Giuseppe Voza, surintendant de la région. Ensuite restaurée et enfin ouverte au public en 2008, elle n'avait toujours pas fait l'objet de la publication

Maud MULLIEZ, *Le luxe de l'imitation. Les trompe-l'œil de la fin de la République romaine, mémoire des artisans de la couleur*. Naples, Centre Jean Bérard, 2014. 1 vol., 236 p., 103 fig. (COLLECTION DU CENTRE JEAN BÉRARD, 44 ; ARCHÉOLOGIE DE L'ARTISANAT ANTIQUE, 8). Prix : 49 €. ISBN 978-2-918887-68-3.

Le livre de Maud Mulliez, issu de sa thèse de doctorat (co-dirigée par A. Rouveret et I. Bragantini), porte sur le décor du II^e style dans la peinture campanienne – un thème sur lequel la bibliographie ne manque certes pas. L'optique qu'a choisie l'auteure lui a cependant évité le risque de la banalité ; c'est en effet au plan technique de sa réalisation qu'est envisagé l'« illusionnisme architectural » qui s'impose sur les parois à la fin de la République romaine : un *corpus* de 135 décors est soumis à l'examen, essentiellement originaire de la Campanie (Boscotrecase, Herculaneum, Oplontis, Pompéi, Stabies) mais aussi de Rome et de Brescia. Dans un premier chapitre, c'est aux modèles de ce style architectural que s'intéresse Maud Mulliez ; à l'influence des décors de théâtre ou des palais hellénistiques, elle en ajoute une autre, à son avis également importante, celle des espaces sacrés (l'exemple du temple de Brescia est notamment développé) : le prestigieux décor des temples aurait été détourné vers le domaine privé, qui se serait sacralisé (le témoignage de Cicéron, *Contre Verrès*, est ici abondamment utilisé). Le processus se traduit en peinture « par une véritable *invention* du luxe à travers les procédés du trompe-l'œil » (p. 28). On passe ainsi, dans le chapitre 2, au thème central de la couleur et à l'examen des procédés picturaux destinés à inventer l'espace : monochromie parfois, mais surtout polychromie – liée à la *varietas* et à son équivalent grec, la *poikilia* –, dans des décors où la moyenne des champs chromatiques se situe, pour chacun, entre sept et huit (p. 36). Mais il ne s'agit pas seulement de l'abondance des couleurs : compte aussi le rapport avec la fonction des pièces. Maud Mulliez s'attache à la question, comparant au texte théorique de Vitruve à ce sujet les informations que lui fournissent les exemples de son *corpus* : il semble qu'au total, aucune règle vraiment systématique ne puisse se dégager, même si quelques remarques intéressantes émergent sur les emplacements choisis pour les décors les plus prestigieux (*triclinia*, *oeci* et exèdres). Deux autres développements retiennent l'attention, tous deux intimement liés à la technique même de la peinture : le premier est relatif à l'évolution du modèle architectural, qui passe de l'imitation réaliste à la fantaisie décorative (de nombreux exemples précis permettent de suivre la démonstration) ; le second concerne les moyens mis en œuvre par les artisans dans la réalisation pratique du trompe-l'œil (dégradés de couleurs, contrastes d'éclairage, éclats de lumière, sources de lumière). Abondamment illustrée, cette section du livre réussit à montrer comment l'architecture de base perd peu à peu sa matérialité pour devenir un motif purement décoratif. Vu l'importance des « marbres feints » au sein de ce décor qui vise au luxe, l'auteure y consacre tout son troisième chapitre, où sont utilement rassemblées nombre d'informations relatives tant aux marbres (bien réels) importés à Rome à partir du début du I^{er} siècle av. J.-C. qu'aux marbres imités en peinture, jusqu'aux marbres imaginaires (dont sont analysées ici les techniques de création). Après le marbre sont examinés tous les autres matériaux précieux abondamment repris dans le décor peint (métaux, gemmes ou cabochons de verre, bois précieux, écaille de tortue, ivoire, textiles ou végétaux) – examen surtout centré sur la manière dont est réalisée l'imitation. Sans surprise, les

apports d'un regard aussi attentif porté sur les surfaces peintes débouche dans un dernier chapitre sur la définition des méthodes de travail des artisans (tracés préparatoires, techniques du rendu des matériaux : pointillisme, tamponnages, rôle essentiel du pinceau) et – par voie de conséquence – permet aussi parfois d'identifier des mains et les modèles qu'elles utilisaient (le problème des « cahiers de modèles » est évoqué) ; une intéressante réflexion enfin concerne la difficulté de distinguer repentirs immédiats et restaurations postérieures. On l'aura compris : ce qui fait l'originalité de ce travail, c'est l'optique résolument technique qui a été adoptée dès le début : on ne s'en étonnera pas puisque Maud Mulliez, outre ses études d'histoire de l'art, a également bénéficié d'une précieuse formation dans le domaine artistique. Quatre annexes complètent utilement le volume (sources textuelles antiques, liste des 135 décors du *corpus*, banque de données qui sert de base à la recherche, et en annexe 4 : tableaux, graphiques, statistiques, carte des carrières des marbres utilisés à la fin de la République romaine). Insistons pour terminer sur un point essentiel : la qualité des illustrations et leur mise en œuvre toujours démonstrative.

Janine BALTÿ

Julien BOISLEVE, Alexandra DARDENAY & Florence MONIER (Ed.), *Peintures et stucs d'époque romaine. Une archéologie du décor*. Actes du 27^e Colloque de l'AFPMA, Toulouse, 21 et 22 novembre 2014. Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol., 433 p., nombr. ill. coul. (PICTOR, 5). Prix : 45 €. ISSN 2273-7669 ; ISBN 978-2-35613-171-3.

Ce 5^e volume de la collection *Pictor* (Ausonius) publie les actes du 27^e Colloque de l'Association française pour la peinture murale antique (AFPMA), organisé à Toulouse en novembre 2014. Comme dans le cas du colloque précédent (Strasbourg 2012, voir AC 85 [2016] p. 625-626), une exposition sur la peinture antique (*L'Empire de la couleur, de Pompéi au Sud des Gaules*) avait été organisée parallèlement, au musée Saint-Raymond, dans le but « de concrétiser, par une confrontation physique, nombre de travaux érudits et une recherche contemporaine fort dynamique mais ne bénéficiant pas toujours d'une très large audience » (Pascal Capus, Préface). La réussite fut au rendez-vous : le colloque comme l'exposition ont recueilli un grand succès, démontrant que la revue *Archéothéma* avait eu tort d'oublier, dans son hors-série de 2012 sur les métiers de l'archéologie, les « toichographologues » parmi les spécialistes présentés (cf. Yves Dubois, Conclusion, p. 427). Le très beau livre qui vient perpétuer la mémoire de la rencontre toulousaine renforce encore l'idée qu'il serait temps de tenir compte aujourd'hui des résultats de plus en plus spectaculaires des recherches sur les décors peints ou stucqués antiques en contexte architectural. Trente-cinq communications (contre vingt-sept à Strasbourg) ont constitué un programme dense et diversifié. Elles ont été regroupées sous quatre grands titres : le premier s'intéresse plutôt aux décors du sud de la Gaule et le deuxième, le plus fourni, à l'actualité de la recherche en général (priviliégiant évidemment les découvertes en Gaule mais n'excluant pas cependant les régions voisines) ; le troisième chapitre est consacré à des problèmes déjà débattus anciennement ainsi qu'aux documents d'archives, offrant en quelque sorte une exploration du passé, tandis que le quatrième se tourne résolument vers l'avenir (méthodes, analyses, conservation et restauration). Vu l'abondance d'articles intéressants, on comprendra l'impossibilité de citer ici des

l'avenir. C'est le propre de toute recherche quantitative, mais les grandes lignes demeurent et l'extraordinaire diminution du nombre de bases inscrites par an pour les empereurs qui se sont succédé des Sévères jusqu'aux alentours de 600 (reprise en diagramme à la fig. 1.7, p. 9) ne risque guère de changer de sitôt... Reste à expliquer ce déclin, progressif certes mais lent, ce à quoi s'applique Ward-Perkins (p. 302-308) dans une conclusion qui a su mesurer l'importance relative des différents facteurs à envisager : disparition des idéaux civiques et diminution du pouvoir des notables dont le rôle, dans chaque ville, avait été si important pour maintenir ce « statue habit » ; montée en puissance du christianisme, induisant un certain impact négatif sur la statuaire assimilée en quelque sorte aux idoles – notamment en ce qui concerne la vénération dont étaient l'objet les images impériales – ; obligation de plus en plus fréquente d'obtenir l'autorisation de l'empereur pour l'érection d'une statue en bronze, puis en marbre ; obligation aussi (loi de 444) pour le dedicataire de payer lui-même les frais de la statue destinée à l'honorer, afin d'éviter de dépenser à cela l'argent public. Le manque de compétence technique, autrefois souligné, n'aurait finalement joué qu'un rôle tout à fait secondaire dans ce déclin ; mais, à moins sculpter qu'auparavant ou à ne plus faire que retailer d'anciennes statues (en adaptant le portrait tout en conservant le corps), les ateliers durent indiscutablement « perdre la main » ; on y sera quand même attentif. – Dans l'impressionnante masse de données de ce livre, les erreurs factuelles sont minimes. On en redressera ici quelques-unes. La tête d'empereur couronnée de laurier de Shahba-Philippopolis (fig. 9.6) ne saurait être datée de l'époque tétrarchique (p. 116), voire « later third century » (comme indiqué sur la légende de la photo) ; c'est un portrait tout à fait « canonique » de Philippe l'Arabe (244-249), le fondateur de la colonie ; à la bibliographie citée, on ajoutera K. S. Freyberger, *DaM* 6 [1992], p. 304-309, pl. 65-66). Welschbillig n'est pas un « imperial palace outside Trier » (p. 262), mais une villa. La tête de Sévère (p. 76, fig. 5.6) n'est pas conservée dans l'abbaye de Flaran, Valence-sur-Baïse, mais au musée de Montréal (Gers). On regrettera aussi que C. Witschel n'ait pas connu la publication monographique du groupe de Chiragan (J. Ch. Balty et D. Cazes, *Sculptures antiques de Chiragan (Martres-Tolosane)*, I. *Les portraits romains*, 5. *La Tétrarchie*, Toulouse, 2008) qui fournit toute l'argumentation nécessaire en faveur d'une datation nettement plus haute que celle ici retenue (« later 4th c. », p. 76 n. 17). Ce ne sont, bien sûr, que brouillies dans un ouvrage d'une infinie richesse d'informations, procurant une précieuse mise en perspective historique de tous ces portraits, statues et inscriptions.

Jean Ch. BALTÏ

Gerhard STEIGERWALD, *Die frühchristlichen Mosaiken des Triumphbogen von S. Maria Maggiore in Rom*. Regensburg, Schnell & Steiner, 2016. 1 vol., 239 p., 51 fig. Prix : 49,95 € ISBN 978-3-7954-3070-2.

Les mosaïques de la basilique romaine de Sainte-Marie-Majeure ont fait, dans le passé déjà, l'objet de nombreux livres ou articles (on rappellera Joseph Wilpert 1916, pour un état des mosaïques antérieur aux restaurations de l'époque de Pie XI (en 1938), et Beat Brenk 1975, synthèse la plus généralement utilisée ici). L'étude de Gerhard Steigerwald se distingue immédiatement toutefois par le choix restrictif que

s'impose l'auteur : il ne traite, en effet, que de la décoration de l'art triomphal, à laquelle il ajoute celle des quatre premières mosaïques du retour sur les longs côtés, qui lui est intimement liée, tant par le style monumental des figures qu'au plan d'un programme commun. C'est ce programme très construit que G. Steigerwald s'attache à décrypter par une analyse minutieuse de la composition d'ensemble et d'un commentaire éclairé des détails révélateurs de chaque scène. Le premier chapitre introduit les éléments fondateurs du raisonnement : sont successivement évoqués l'épigramme de Sixte III (432-440) – placée au bas de l'*hetoimasia* – qui commémore l'investiture de ce pape le 31 juillet 432, le texte (conservé par les sources médiévales) du *titulus* de l'église, qui se trouvait sur la mosaïque de l'entrée – texte qui mentionne la dédicace à Marie vierge (et non à Marie mère de dieu ; car c'est la virginité de Marie qui atteste la nature divine de l'enfant), les martyrs connus à Rome (Sixte II et Laurent) qui sont les témoins de Jésus évoqués dans le *titulus*, et enfin le rôle conflictuel du patriarche de Constantinople Nestorius qui nie l'incarnation du *Logos*, une négation qui entraîne les synodes de Rome et d'Alexandrie en 430 et le concile d'Éphèse en 431, tous trois condamnant Nestorius. Le problème est ainsi posé d'emblée : contrairement à ce que prétendent certains, ce n'est pas – aux yeux de G. Steigerwald – la maternité divine de Marie qui avait été au centre des discussions d'Éphèse, mais la divinité de Jésus. C'est là, selon lui, le thème illustré, de manière évidente ou sous-jacente, dans la plupart des dix tableaux de l'arc triomphal dont l'examen constitue le deuxième chapitre du livre. L'étude des quatre mosaïques en style monumental de la nef est réservée à un troisième chapitre. Chacune des scènes de ce décor est étudiée suivant un même schéma où sont présentés, dans le même ordre, les remarques sur l'état de conservation de la mosaïque, la description, la source littéraire (le plus souvent biblique) rappelant le sujet, un commentaire de la mosaïque par rapport à cette source et un résumé. Il ressort de cette analyse que, même quand le récit biblique existe, il ne sert pas strictement de base au détail de l'image et, par ailleurs, celle-ci est toujours un *unicum* par rapport à l'iconographie paléochrétienne. C'est que les mosaïques de l'arc triomphal ne sont pas narratives mais ont pour but, à travers des épisodes choisis des enfances du Christ, de démontrer que Nestorius avait tort de ne pas croire à la nature divine de l'être humain Jésus. Telle est la thèse qui sert de fil rouge à toute l'exégèse de G. Steigerwald ; le commentaire qu'il fournit de la scène de l'Annonciation à Marie (doublée d'une Annonciation à Joseph, tout à fait unique) offre un excellent exemple de la méthode qu'il applique : une série de détails minutieusement observés (la colombe, symbole du Saint Esprit, qui vole vers Marie, la robe que porte Marie – la *cyclas*, vêtement typique des vierges fiancées –, les gestes précis des différents anges) démontrent que Marie, désignée comme vierge puisque revêtue de la *cyclas*, devient mère sous les yeux du spectateur, en raison de la présence de la colombe placée au-dessus d'elle ; et sa virginité prouve la divinité de Jésus. Les autres scènes (présentation au Temple, adoration des Mages ; massacre des Innocents, notamment) revêtent toutes la même originalité iconographique, que l'auteur réussit à replacer chaque fois dans le contexte particulier de la thèse qu'il soutient. Mais, parallèlement à cette thèse principale, s'en dégage une autre, celle du passage des fastes impériaux de la Rome antique à la puissance de la Rome chrétienne, désormais définitivement installée. Citons, à cet égard, le commentaire proposé pour l'image de Jésus recevant l'hommage des Rois Mages

en présence de la Sibylle d'Érythrée ou l'interprétation qui suppose une rencontre entre l'empereur Auguste (accompagné de Virgile) et la Sainte Famille ; ou l'analyse du trône vide sur l'image de l'*Hetoimasia*. On pourrait évoquer d'autres exemples encore mais il est évidemment impossible, dans un cadre limité comme celui-ci, de rendre compte de toute l'érudition et de l'originalité audacieuse de cette exégèse. Certes, il peut arriver au lecteur ébloui de se dire : « se non è vero, è ben trovato » ; mais la plupart du temps, les instants de doute critique s'évanouissent, ou du moins s'atténuent, devant les arguments développés à partir des textes. Quant aux scènes traitées en style monumental sur les côtés de la nef, il apparaît clairement qu'elles se rattachent bien à l'ensemble de la thèse exposée sur l'arc triomphal. Le quatrième chapitre, intitulé : « Une vue d'ensemble des mosaïques », aurait pu faire croire qu'il s'agissait d'une étude concernant plus directement les mosaïques, au plan de l'histoire de l'art. Ce n'est cependant pas le cas : si G. Steigerwald est bien conscient que le décor de l'arc triomphal doit encore beaucoup à l'héritage culturel classique, il ne s'appesantit guère sur cette question de la tradition artistique dans laquelle pourraient s'inscrire les mosaïques. Selon lui, le programme décrypté était si important aux yeux des concepteurs que pour le traduire en images un nouveau langage avait été créé (le style monumental, p. 210-211), affirmation toutefois indémontrable vu le peu de témoignages conservés de l'art de l'époque ; on touche ici au point le plus faible de la démonstration. Au total cependant, beaucoup des hypothèses développées entraînent l'adhésion, quand il s'agit d'analyse iconographique sur base théologique. L'enthousiasme de l'auteur est communicatif et convaincant, grâce à sa très grande connaissance des textes et à sa profonde compétence en matière de vêtements antiques ; en dépit d'assez nombreuses répétitions relatives au but poursuivi, l'intérêt ne faiblit donc pas, stimulé de surcroît par une illustration excellente. Voilà un ouvrage qui devrait susciter la réflexion et la discussion.

Janine BALTZ

Renate Johanna PILLINGER (Ed.), *Neue Forschungen zum frühen Christentum in den Balkanländern*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2015. 1 vol. 20,5 x 29,5 cm, 157 p., nombr. plans, ill. n.b. & coul. (ÖSTERREICHISCHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE, DENKSCHRIFTEN 484. ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 26). Prix : 71 € (relié). ISBN 978-3-7001-7817-0.

Cet ouvrage est issu d'un symposium interdisciplinaire organisé le 15 octobre 2012 par l'Institut des civilisations de l'Antiquité de l'Académie autrichienne des Sciences. La parole a été donnée en majeure partie à de jeunes chercheurs impliqués dans des projets sur les débuts du christianisme dans les pays balkaniques (Slovénie, Croatie, Serbie, FYROM, Albanie, Bulgarie et Roumanie) ainsi qu'en Hongrie. L'un des objectifs de cette rencontre, qui était de mettre en évidence l'importance des découvertes archéologiques effectuées dans cette zone géographique pour mieux comprendre l'histoire de la construction de l'Europe, a bel et bien été atteint. L'ouvrage comprend douze contributions richement illustrées (nombreuses photos, plans et coupes en couleur), la plupart sont écrites en allemand (8 sur 12). Sept articles offrent

noms d'auteurs (tous mériteraient de l'être) ; nous nous bornerons à évoquer rapidement quelques décors spectaculaires ressuscités grâce à une technique sans faille : les enduits peints de Roquelaure (au nord d'Auch) mis au jour dans une maison augustéenne, lors des nouvelles fouilles menées de 2011 à 2013, ou la peinture murale de Die (Drôme) découverte à la faveur d'une opération d'archéologie préventive sur le parvis de la cathédrale – que des confrontations précises pour le style des candélabres invitent à rapprocher des créations rhodaniennes ; toujours pour la Gaule du Sud, on rappellera les exceptionnels décors de II^e style pompéien du site de la Verrerie à Arles, où les fouilles (qui avaient livré de nombreuses mosaïques) ont repris en 2012 après une interruption de vingt-huit ans (particulièrement intéressants sont les panneaux d'imitations de marbres). Beaucoup de nouveauté encore dans le reste de la Gaule : à Lyon, dans la Chaufferie de l'Hôtel-Dieu ou sur le plateau de Fourvière ; à Grand (Vosges), dans la *domus* de la Fontainotte ; ou encore à Reims (Marne), où le traitement des inter-panneaux apporte un intéressant témoignage sur l'évolution des candélabres dans le nord de la Gaule ; l'Italie n'est pas absente, avec Aquileia ou Cumes. Au plan de l'iconographie, c'est la fouille préventive du site de Bordeaux-Auditorium qui apporte l'originalité : une illustration du mythe d'Héro et Léandre (Ovide, *Héroïdes*) y a été en effet identifiée. Parmi les articles tournés vers le passé, on constatera que la plongée dans les archives permet sans aucun doute de se faire une bonne idée des premiers balbutiements de l'intérêt pour les vestiges peints ; on y apprend même que c'est en 1840 que naît, sous la plume de Jean-Antoine Letronne, l'appellation de « peinture murale », remplaçant « peinture sur mur », désagréable à l'oreille selon l'auteur. Cet article montre surtout, à mon sens, l'énorme progrès (un pas de géant !) qui s'est opéré dans l'étude, la conservation et la restauration des enduits peints ces dernières décennies. C'est bien ce qui donne aussi au quatrième chapitre toute sa signification. On soulignera en particulier l'article « La fresque antique : retrouver les gestes et les couleurs. Un exemple d'archéologie expérimentale », qui raconte la création d'une fresque « neuve » réalisée selon la technique antique et met en lumière les apports de cette expérience inédite. Plusieurs autres communications du même ordre complètent le chapitre. Ainsi, grâce aux progrès des techniques d'étude et de restauration et grâce aux publications de qualité qui les diffusent, le nombre des témoignages sur la peinture murale romaine s'accroît-il d'année en année, un peu partout dans l'Empire, permettant enfin d'élaborer des synthèses qui ne sont plus uniquement tributaires des sites campaniens. On ne peut que s'en réjouir et souhaiter que les progrès continuent.

Janine BALTÉ

Roger J. A. WILSON, *Caddiddi on the Tellaro. A Late Roman Villa in Sicily and its Mosaics*. Leuven – Paris – Bristol, CT, Peeters, 2016. 1 vol., 200 p., nombr. ill. coul. (BABESCH. ANNUAL PAPERS ON MEDITERRANEAN ARCHAEOLOGY, Suppl. 28). Prix : 80 €. ISBN 978-90-429-3388-0.

La villa de Caddiddi sur le Tellaro, en Sicile, est connue depuis longtemps : découverte en 1971 à la faveur d'une fouille clandestine, elle fut fouillée pendant de nombreuses années par Giuseppe Voza, surintendant de la région. Ensuite restaurée et enfin ouverte au public en 2008, elle n'avait toujours pas fait l'objet de la publication

qu'on attendait : « such a volume is forthcoming from its excavator Giuseppe Voza » (p. VII). Vu l'importance cependant des mosaïques de cette villa pour l'histoire de l'art de l'antiquité tardive en Sicile, R.J.A. Wilson a décidé de donner déjà une courte monographie qu'il publie avec l'accord du fouilleur. Un premier chapitre est destiné à brosser à larges traits le contexte économique florissant de la Sicile au IV^e siècle de notre ère, redevenue le « grenier à blé » de la nouvelle capitale Constantinople, situation qui avait incité les riches propriétaires à construire là de luxueuses villas rurales, telle la célèbre villa de Piazza Armerina, mais aussi celles, moins importantes sans doute, de Patti Marina, Pistunina, Gerace ou Settefrati, que l'auteur, spécialiste de l'archéologie sicilienne, connaît mieux que personne. Dans un deuxième chapitre est présentée la « villa du Tellaro », à Caddeddi, son histoire, son extension (incomplète aujourd'hui malgré ses 55 pièces) et le plan qu'il est possible de restituer sur une surface totale de 60 x 60 m à différents niveaux. La date de 350-360 proposée par G. Voza repose sur la trouvaille d'un petit trésor dont la monnaie la plus récente date de 346 ; selon l'auteur, on peut se demander si le tremblement de terre de 365 en Méditerranée orientale n'aurait pas provoqué à Caddeddi un tsunami qui justifierait plutôt une date vers 370 pour la construction de la villa. Mais même si l'hypothèse n'est pas invraisemblable, elle est impossible à démontrer. Dans ce chapitre est étudiée la mosaïque qui orne le corridor : la composition à médaillons, formée par une guirlande de laurier, rencontre deux confrontations frappantes en Afrique du Nord ; ce sera également le cas des trois autres tapis découverts dans la villa, qui font chacun l'objet d'un chapitre. Le premier, très fragmentaire, illustre une scène homérique rare, à savoir la négociation du corps d'Hector entre Achille et Priam, une scène dont l'iconographie retient l'attention par la représentation centrale de la balance portant d'un côté le corps d'Hector et de l'autre les vases en or qui constituent le montant de la rançon, comme c'est le cas aussi sur l'œnochoé d'argent du trésor de Berthouville. Le détail du masque théâtral placé dans l'angle de la large guirlande de laurier qui borde la mosaïque rappelle d'ailleurs l'imposant masque (également de théâtre) qui sert d'attache à l'anse de l'œnochoé ; mais l'auteur hésite toutefois à reconnaître dans l'un comme dans l'autre de ces masques une allusion à la pièce d'Eschyle *Les Phrygiens*, ou à toute autre pièce de même sujet, vu que les représentations de tragédies classiques avaient disparu depuis longtemps au IV^e siècle, tant en Orient qu'en Occident (p. 49-50). L'exemple de deux mosaïques (datables du début du V^e siècle), découvertes dans une importante demeure de Soran (Syrie du Nord), rappelant l'une *Les Bacchantes*, l'autre le *Méléagre*, d'Euripide – sous la forme de deux masques tragiques intercalés parmi les *xenia* du décor de l'une des mosaïques (J. Balty, dans *Mélanges Robert Turcan*, 1999, p. 73-80 ; *Ead.*, dans *Hommages à Pierre Chuvin*, 2013, p. 209-216) – tend à montrer cependant que les masques pourraient faire allusion au genre de la tragédie en général, même si les pièces d'Euripide n'étaient certainement plus jouées à l'époque. C'est dans ce sens aussi que s'exprime K. Dunbabin (*Theatre and Spectacle in the Art of the Roman Empire*, 2016, p. 80-84) sur la base d'autres exemples, dans sa conclusion sur la permanence, dans l'art romain tardif, de ce qu'elle appelle le « canon traditionnel » (entre autres les masques, comiques ou tragiques), qui garde tout son pouvoir en tant que symbole culturel par excellence, jusqu'au IV^e siècle et parfois même plus tard encore (p. 84). Le deuxième tapis conservé (à thème dionysiaque) offre une composition très originale, dessinée par des

guirlandes de laurier jaillissant de cratères aux angles, dans le style bien africain des « pyramides végétales », largement répandu aussi en Aquitaine et en Espagne. C'est toutefois le troisième tapis, presque complet et le plus connu, figurant une scène de chasse, qui retient surtout R.J.A. Wilson : il en analyse très finement ce qui le relie, au plan iconographique, aux mosaïques de Piazza Armerina et ce qui l'en sépare au plan stylistique. À cet égard, la chasse de Caddeddi est, en effet, un véritable *unicum* : l'auteur relève, parmi beaucoup d'autres éléments, le rendu impressionniste du feuillage des arbres – qui ne se rencontre jamais ailleurs ; on pourrait insister aussi sur le traitement, en lignes de tesselles parallèles, pour traduire le mouvement dans l'eau des animaux traversant une rivière : un effet absolument efficace. On notera encore les remarques très justes sur l'extrême densité de la composition et la réduction au maximum des zones du fond rendu en blanc. Même si aucune confrontation précise ne peut être mise en lumière, c'est encore d'Afrique du Nord et plutôt de Carthage que seraient originaires, selon Wilson, les artisans qui ont réalisé les mosaïques ; les comparaisons qu'il met en œuvre ne peuvent qu'entraîner l'adhésion. Deux intéressants appendices sont consacrés l'un au type de selles représenté, l'autre aux modes militaires en matière de souliers. Un important appareil de notes accompagne l'étude et l'abondante illustration est d'excellente qualité. Enfin, on saluera une initiative bienvenue et sympathique : les lecteurs italiens (et sans doute plus particulièrement siciens) trouveront, à la fin du livre, un très copieux résumé dans leur langue (p. 161-180) ; pour attendre plus patiemment, sans doute, la publication de G. Voza.

Janine BALTU

Gregor KALAS, *The Restoration of the Roman Forum in Late Antiquity. Transforming Public Space*. Austin, University of Texas Press, 2015. 1 vol., xv-228 p., 102 fig. et plans (ASHLEY AND PETER LARKIN SERIES IN GREEK AND ROMAN CULTURE). Prix : 32,95 \$. ISBN 978-1-4773-0993-3.

Le Forum Romain est resté le centre de la vie politique et judiciaire jusqu'à la déposition de Romulus « Augustule » en 476 et la fin de l'Empire d'Occident : la plupart des empereurs ne résidant plus dans l'*Vrbs* depuis la Tétrarchie, c'est sur le Forum que se déroulèrent cependant, en 303, la cérémonie des *vicennalia* de Dioclétien et Maximien en même temps que se célébraient les *decennalia* de leurs *Caesares* ; puis, en 312, 315 et 326, l'*adventus* de Constantin après sa victoire sur Maxence, ainsi que les *decennalia* et *vicennalia* de l'empereur ; en 357 la procession triomphale de Constance II après sa victoire sur Magnence ; en 389, celle de Théodose après la défaite de Maximus ; enfin, en 404, l'*adventus* d'Honorius, à l'occasion de son 6^e consulat (ce devait être la dernière de ces rencontres entre l'empereur, le Sénat et le peuple de Rome, avant que Théodoric ne réactive ce type de manifestation du *consensus*, en 500). C'est sur le Forum que continuèrent aussi à être dressées les statues destinées à célébrer les empereurs successifs et celles qui honoraient les sénateurs ayant occupé les plus hautes charges de l'État ; et les monuments qui entouraient la place continuèrent à être restaurés par ces derniers, car il devint même, en 376 (*Cod. Theod.* XV, 1, 19) conseillé de le faire plutôt que d'en ériger de nouveaux qui vinssent concurrencer ceux autrefois construits par les empereurs – la

cheurs français ; on ne peut que se réjouir, pour nos études, de l'intérêt soutenu qu'ils continuent à porter à cette partie si importante du monde classique, quelle que soit l'époque (archaïque, classique, hellénistique ou romaine) envisagée. Ce volume est donc infiniment utile, qui fait le point sur certains problèmes longtemps débattus et ouvre de nouveaux horizons sur quelques autres ; l'illustration, importante en ce domaine, est de très bonne qualité. *Notes de lecture* : p. 96, n. 94-95 : à la liste des exemplaires aujourd'hui connus de plaques de terre cuite de Düver, passées dans le commerce d'antiquités et acquises par différents musées (Stockholm, Birmingham, Berlin et vente Christie's 2000), il y a lieu d'ajouter celui de Bruxelles, inv. O.3304, *Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles. Antiquité* (Museum Nostra, 11), Bruxelles, 1988, p. 54-55, fig. couleurs ; p. 161-163 : il n'y a plus lieu d'hésiter, me semble-t-il, entre le masculin Hosios et Dikaïos et le neutre Hosion Dikaion puisque sont également attestées, maintenant que l'on dispose du *corpus* très complet de M. Riel, Hosia et Dikaia et que nombre de dédicaces sont faites Θεῶ Ὅσιω καὶ Δικαίω, voire Θεοῖς Ὅσιος καὶ Δικαίου ; p. 172 : je ne puis croire que ce soit en raison de l'« anticonformisme » que présenteraient deux stèles à l'image de soldats, en regard de sept autres stèles de la maison de l'instituteur de Yakaafşar où « quasiment tous les personnages sont drapés à la grecque, avec *chiton* et *himation* » (p. 170), que ces deux monuments auraient été mutilés « dès l'Antiquité » ; c'est assurément surinterpréter un bris qui pourrait n'être qu'accidentel ; p. 224 et n. 7 : avec une hauteur de 60 cm, les deux répliques de l'Éros archer de Lysippe provenant de Kymé sont tout à fait dans la norme des échelles de reproduction habituelles signalées pour les *opera nobilia* par E. Bartman, *Ancient Sculptural Copies in Miniature*, Leyde – New York – Cologne, 1992 ; comparées aux exemplaires du catalogue de H. Döhl, *Der Eros des Lysipp. Hellenistische Erosen*, Göttingen, 1968, elles semblent bien avoir été réalisées à l'échelle 1/2.

Jean Ch. BALTÿ

Cristina-Georgeta ALEXANDRESCU (Ed.), *Cult and Votive Monuments in the Roman Provinces*. Proceedings of the 13th International Colloquium on Roman Provincial Art. Bucharest – Alba Iulia - Constanța, 27th of May – 3rd of June 2013 – within the framework of *Corpus Signorum Imperii Romani*. Cluj-Napoca, Mega Publishing House, 2015. 1 vol., 384 p., nombr. ill. (IMAGINES. STUDIES IN ANCIENT ARTS AND ICONOGRAPHY, 3). ISBN 978-606-543-592-6.

Les actes des colloques internationaux sur l'art provincial romain qui se tiennent tous les deux ans dans un des pays actuels de l'ancien *Imperium Romanum* paraissent avec une régularité digne de tous les éloges, quels que soient les pays organisateurs ; ceux de la réunion de 2013 ont été publiés en 2015, alors que se tenait à Dijon le 14^e colloque ; et Graz, où avaient eu lieu les premières assises de ces bien utiles rencontres, accueillera à nouveau, en 2017, les participants d'un 15^e colloque anniversaire – trente ans déjà ! –, participants toujours plus nombreux à s'intéresser à ces problèmes. Depuis plusieurs années, il était devenu nécessaire de fixer un cadre spécifique, de définir un thème pour tenter de centrer quelque peu les problématiques. Pour 2013, c'est autour des monuments cultuels et votifs que s'était organisée la session, un thème qui se prêtait à être traité sous différents aspects et qui fut donc subdivisé en quatre sections principales : étude de cas de divinités ou de sites particuliers ; icono-

graphie et symbolisme ; « afterlife » des monuments cultuels et votifs ; contexte et installation, décoration architecturale. Comme il se fait souvent aussi, une section particulière avait été consacrée aux *varia* et surtout à la présentation de découvertes récentes et de nouveaux projets de recherche – éventuellement sous la forme de « posters ». 32 des 65 communications présentées au colloque sont reprises dans ce volume d'actes, dont l'édition doit beaucoup aux soins de C.-G. Alexandrescu et qui paraît grâce à l'aide financière de l'Académie roumaine de Bucarest. Une majorité d'articles concerne les provinces d'Europe centrale et des Balkans, dont les chercheurs ont, dès le début, très largement contribué au succès de ces rencontres ; trois concernent le Proche-Orient, deux la péninsule Ibérique, deux aussi les Germanies, un seul l'Italie ou l'Afrique du Nord, aucun les Gaules... On regrettera, certes, une disparité aussi flagrante, qui ôte au lecteur toute possibilité de confrontation, d'une province à l'autre de l'Empire, et prive ce volume de toute conclusion, de toute synthèse finale. De ce fait, il n'est guère aisé, pour le « recenseur », d'éviter la simple énumération des communications présentées, qui n'aurait guère plus d'intérêt d'ailleurs qu'une table des matières. Qu'il me soit donc permis d'attirer plus spécialement l'attention sur certaines contributions qui vont au-delà de l'étude de cas, quelque intéressants qu'aient été les monuments étudiés sous cette rubrique. Autels, reliefs cultuels ou votifs, statues de culte, représentations de divinités destinées au contexte domestique ou au contexte funéraire – dans le cas notamment de *consecrationes in formam deorum* – ont été tour à tour examinés, qui témoignent de la diffusion du panthéon gréco-romain et de ses images dans toutes ces régions ; mais rares sont, à vrai dire, les contributions qui aient véritablement abordé ce « provinzialrömisches Kunstschaffen » qui figure dans le titre allemand de plusieurs colloques et que ne rend pas de la même manière le « Roman provincial art » anglais. On ne citerait, en effet, à cet égard, que l'étude des variantes régionales des reliefs aux cavaliers danubiens (S. Nemeti), celle d'une forme locale de monument funéraire, l'édicule « pannonicodace » (L. Bianchi), voire l'analyse pétrographique systématique des monuments du Musée national d'histoire de la Transsylvanie, à Cluj-Napoca (I. Nemeti – L. Săsăran – E. Săsăran). J. Söldföldi rappelle, de son côté, la nécessité d'une étude critique des méthodes d'analyse utilisées et présente le site www.missmarble.de, une interface destinée à collecter, diffuser et critiquer les résultats obtenus par les différents laboratoires ayant pratiqué ces analyses. La conférence de clôture du colloque constituait également un examen attentif de la production locale d'une région déterminée : G. Koch s'y penchait sur l'importation de sarcophages dans les Balkans (Mésie Inférieure et Dacie plus particulièrement) et la manière dont elle influença les réalisations locales. C'est ce texte précis et remarquablement informé qui clôt également le volume, un volume qui viendra très utilement prendre place dans nos bibliothèques à côté des précédents et qui aidera, comme ces derniers, à côté des fascicules du *Corpus Signorum Imperii Romani* (CSIR), à mieux appréhender les caractères mêmes de cette production provinciale si variée si l'on s'astreint à dépasser le stade de l'inventaire et du catalogue ; mais il faut bien, le plus souvent, commencer par là.

Jean Ch. BALTU

des volumes suivants, consacrés aux statues et reliefs grecs et romains de la célèbre « Museumsinsel ».

Jean Ch. BALTZ

Piccoli Grandi Bronzi. Capolavori greci, etruschi e romani delle collezioni mediceo-loranesi nel Museo Archeologico Nazionale di Firenze. Florence, Edizioni Polistampa, 2015. 1 vol., 234 p., nombr. ill. couleurs. Prix : 34 €. ISBN 978-88-596-1481-4.

À côté des répliques de marbre, les « petits grands bronzes » nous ont souvent conservé le souvenir d'originaux célèbres de la statuaire classique et hellénistique ; les chercheurs n'en ont donc jamais négligé l'intérêt à cet égard. Mais il y en a quantité d'autres, de qualité eux aussi, qu'on ne peut que difficilement mettre en relation directe avec ces *opera nobilia* et qui posent le problème de leur éventuelle dépendance par rapport à ceux-ci, qu'il s'agisse de simples variantes ou d'œuvres à première vue plus éloignées. L'iconographie de certaines divinités du panthéon gréco-romain doit beaucoup, on n'en disconvient pas, à quelques créations majeures (Athéna Parthénos de Phidias, Aphrodite de Cnide de Praxitèle, etc.) et les statuette qui s'en inspirèrent – fût-ce pour une attitude ou un simple geste parfois – devinrent vite l'objet de collections, parfois aussi – mais plus rarement – d'offrandes dans des sanctuaires (on songe au magnifique Hercule de Sulmone) et, pour les plus modestes, d'« images de piété » (dans des laraires, notamment) en contexte domestique. À côté de ces dieux et héros de la mythologie, à côté de quelques portraits (souverains hellénistiques, philosophes et hommes de lettres), nombreuses sont aussi les figures de genre renvoyant par exemple au monde pastoral mis au goût du jour par l'hellénisme alexandrin. L'exposition du Musée archéologique de Florence, réalisée en parallèle à la présentation de quelques grands bronzes sous le titre *Potere e pathos. Bronzi del mondo ellenistico* au Palazzo Strozzi, regroupait 171 pièces des collections médicéennes, pour une bonne part inédites et que les transformations opérées dans les salles depuis l'inondation de 1966 ne permettaient plus de présenter au public (celui-ci y avait-il d'ailleurs été toujours sensible auparavant, dans les vieilles vitrines où ces objets de petite taille n'accrochaient pas directement le regard ?). Toutes ces œuvres bénéficient aujourd'hui, dans ce beau catalogue, d'une notice parfois assez développée, illustrée de photographies en couleurs ; pour ce faire, B. Arbeid et M. Iozzo ont su s'entourer de collaborateurs compétents et rédiger eux-mêmes de nombreux textes de qualité – on leur en saura infiniment gré. Cinq essais introductifs confèrent par ailleurs à ce volume un intérêt particulier. S. Settis envisage les débuts du collectionnisme en Italie ou, plus exactement, ces différentes phases qui vont du remploi médiéval – « stratégie d'ostentation » qui s'attache à faire revivre l'antique dignité et le prestige de Rome, auto-légitimation ou auto-promotion des grandes familles de la ville au ^{xii} siècle – au collectionnisme de la Renaissance. C. Frulli rappelle la rareté des trouvailles de statuaire au milieu du Quattrocento et l'intérêt porté dès lors à ces petits bronzes ; elle s'attache à en retrouver la trace et à préciser l'endroit où ils furent exposés dans le palais de la via Larga, mais aussi à analyser l'atmosphère qui s'en dégageait – dont cette *brevitas* qui les caractérise et en a souvent fait le succès. F. Paolucci revient sur la signification du *sigillum Florentinorum*, sceau à l'image

d'Hercule, symbole officiel de Florence depuis la fin du ^{xiii}^e siècle, et sur celle du héros qui, de symbole de la vertu chrétienne qu'il est au début, devient héros politique sous les Médicis, donnant naissance à des œuvres aussi célèbres que le groupe d'Hercule et Cacus de Baccio Bandinelli placé devant le Palazzo Vecchio, groupe réalisé en 1534 pour marquer le retour des Médicis et leur victoire sur ceux qui les avaient chassés de la ville sept ans plus tôt. M. Koortbojian s'interroge sur le problème même de la miniaturisation – et ce, qu'elle affecte des figures de dieux, des *opera nobilia*, des figures de genre, des portraits ou de monuments qui, comme la fameuse Tyché d'Antioche, évoquaient un tout autre horizon culturel encore – et le degré de fiabilité qu'il y a lieu d'accorder à ces « petits grands bronzes ». M. Cadario s'intéresse aux différents contextes dans lesquels apparaissent ces œuvres, qu'il s'agisse d'ex-votos, de simples *ornamenta* domestiques ou d'objets de collection. Tous les aspects et problèmes posés par cette petite statuaire de bronze sont abordés ici, qui aident à entrevoir le caractère et la signification des objets arrivés dans les collections médicéennes. De quoi leur redonner, indiscutablement, un regain d'intérêt salutaire.

Jean Ch. BALTÿ

Hélène MÉNARD & Rosa PLANA-MALLART (Ed.), *Espaces urbains et périurbains dans le monde méditerranéen antique*. Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2015. 1 vol., 201 p., nombr. ill. n.b. et coul. (MONDES ANCIENS). Prix : 21 € (broché). ISBN 978-2-36781-168-0.

Les marges urbaines sont décidément à la mode : dans le sillage du colloque de C. Belarte et R. Plana-Mallart, *Le paysage périurbain en Méditerranée occidentale pendant la Protohistoire et l'Antiquité*, Tarragone, 2012 et une année à peine après la publication de l'ouvrage de P. Darcque, R. Étienne et A.-M. Guimier-Sorbets, *Proasteion. Recherches sur le périurbain dans le monde grec*, Paris, 2014 (voir AC 84 [2015], p. 473-475) paraissait ce nouveau livre, fruit de deux journées d'études organisées en 2011 et 2012 à Montpellier. En 2012 toujours, se tenait à Versailles un autre colloque *Franges urbaines, confins territoriaux. La Gaule dans l'Empire* dont les actes, publiés en 2016 à Bordeaux, nous sont parvenus trop tardivement pour en rendre compte dans ce numéro. Le volume qui nous intéresse ici s'ouvre sur un excellent état de la question des éditrices qui tirent parti de l'acquis des rencontres précédentes pour explorer les cadres urbains et périurbains de l'Âge du fer méditerranéen (grec et indigène) et de l'Occident romain, à l'aune des deux principaux modèles analytiques généralement envisagés, *polis* grecque et *surburbium* romain. H. Ménard et R. Plana-Mallart offrent ici un tableau nuancé des problèmes posés, à la fois de conception et de modélisation d'un espace hybride situé entre ville et campagne et qui associe plusieurs fonctions essentielles, pôles religieux définissant des circulations symboliques, nécropoles qui agissent comme limites (mouvantes) et activités de production qui ne sont du reste pas du ressort exclusif de la périphérie. Ces modèles et questionnements sont explorés dans une quinzaine de contributions, divisées entre quatre parties : les définitions et états de la question (trois contributions), la protohistoire récente (trois contributions), les cultes et nécropoles (cinq contributions) et, adoptant un point de vue original, l'animal dans la ville et sa

Méditerranée. Enfin l'ouvrage s'achève sur l'étude de synthèse du port et de la cité de Ravenne, par Simon Malmberg (p. 323-346). Profitant d'une position géographique stratégique, près de l'embouchure du Pô, Ravenne accueille, depuis le règne d'Auguste, l'une des principales bases navales de l'Empire. Mais l'importance commerciale de son port ira croissant du I^{er} au V^e s. ap. J.-C., lorsque la ville devient la capitale de l'Empire romain d'Occident. L'auteur souligne le caractère cosmopolite de la société ravennoise et dresse un portrait de ses importations. – On ne peut que recommander cet excellent volume qui aborde, à travers des contributions très complémentaires, la vaste problématique de la fonction et de la nature des ports dans l'Antiquité. Au-delà des ports, ce passionnant ouvrage s'intéresse en fait à l'histoire méditerranéenne durant l'Antiquité en général, dans une perspective qui doit beaucoup au livre de P. Horden et N. Purcell (*The Corrupting Sea*, Oxford, 2000) parce qu'il met l'accent sur la *connectivité* entre régions de la Méditerranée et, partant, sur la notion de réseau. On se réjouira aussi de la diversité des approches : textes littéraires, épigraphiques, mais aussi matériaux archéologiques en tous genres sont convoqués pour apprécier les contacts qui se matérialisent dans les ports. Quant à la comparaison entre périodes chronologiques ou zones géographiques très différentes, elle permet de mettre à l'épreuve des modèles d'interprétation et de susciter de nouvelles interrogations. Car, au-delà des cas particuliers qui nous sont présentés, avec rigueur et intelligence, de nombreuses problématiques générales traversent l'ensemble de l'ouvrage, comme, par exemple, la notion de « région », concept multiforme, qui tire sa définition de différents critères, d'ordre géographique, économique ou politique et dont la configuration peut varier d'une époque à l'autre en fonction des dynamiques qui la créent.

Didier VIVIERS

Sandro DE MARIA (Dir.), *L'Augusteum di Fanum Fortunae. Un edificio del culto imperiale nella Fano d'età romana*. Cinisello Balsamo / Milan, Silvana Editoriale, 2015. 1 vol., 160 p., 184 fig. en n. & b. et coul. Prix : 24 €. ISBN 9788836632886.

La construction de l'école L. Rossi à l'emplacement d'un ancien couvent du XVI^e siècle avait donné lieu, de 1899 à 1902, à une série de fouilles dont E. Brizio a immédiatement procuré un rapide rapport dans les *Notizie degli scavi* de 1899 ; dans les vestiges mis au jour, qui comportaient notamment une salle rectangulaire, de très nombreux éléments de placages de marbre, différents fragments de statues et quelques lambeaux d'inscriptions où l'on pouvait lire, entre autres, *[Ca]ESAR* et *[Aug]VSTAE*, le savant archéologue de Bologne reconnaissait un *Augusteum* – ce que font également les auteurs de la présente publication. Mais à Fano, comme l'écrit R. Villicich (p. 37), le fantasme de la basilique qu'y construisit Vitruve (*De arch.* V, 1, 6-8) pèse toujours sur la moindre découverte... L'identification de Brizio tombe dans l'oubli. Aussi l'occasion de reprendre l'ensemble du problème ne pouvait-elle mieux se présenter que lorsqu'on envisagea, en 2006, grâce au mécénat de la Fondation Montanari, de restructurer la vieille école et de la transformer en médiathèque. Sous le bâtiment, subsistaient encore d'importants éléments de la colonnade d'un grand péristyle et du sol de la salle qui lui était adossée (*l'Augusteum* de Brizio) et qui ouvrait en direction du *decumanus* principal de la colonie. Dans les archives locales,

différents documents précieux (un journal de fouilles assez détaillé, plusieurs rapports, quelques photographies et un plan très précis) invitaient également à se pencher à nouveau sur le monument. En charge de ce travail de réexamen de la fouille de 1899-1902, d'une nouvelle fouille – certes limitée – et de sondages stratigraphiques destinés à préciser la chronologie de toute la zone, plusieurs chercheurs de l'Université de Bologne sous la direction du prof. S. De Maria signent ici la publication de ces différents travaux. Il est désormais parfaitement établi que le péristyle appartient à la phase de fondation de la colonie augustéenne entre 31 et 27 av. J.-C., tandis que la belle salle oblongue (12,20 x 17,70 m) qui lui tourne le dos a été construite 0,90 m plus haut, vers le milieu du I^{er} siècle de notre ère, sur un remblai recouvrant un quartier d'habitation auquel appartient notamment une intéressante mosaïque à décor de bouclier, dont un bon relevé figure dans un des dossiers de la fouille de 1899-1906 (fig. 6.3). R. Villicich s'est chargé de réexaminer attentivement les documents anciens (p. 17-33) et l'interprétation qui en avait été donnée en 1992 comme ensemble thermal avec palestine (p. 35-39) ; il présente également la fouille des années 2006-2008 et les résultats stratigraphiques obtenus (p. 41-51). M. Podini (p. 53-69) a recherché parmi les quelque 500 fragments de placages et d'ornements en marbre fort heureusement conservés au musée ceux qui, à la lecture des rapports de 1899-1902, paraissent avoir appartenu à cette salle richement décorée et tente une restitution de l'organisation de ses parois, la comparant à des ensembles comme l'« aula del Colosso » du Forum d'Auguste ou le complexe récemment mis au jour (2005) sur le Janicule ; St. Lugli e P. Pallante identifient ces différents marbres (p. 70-73). Le matériel archéologique des unités stratigraphiques isolées au cours de la fouille est publié par F. Galazzi (p. 75-85). S. De Maria s'intéresse à la place et aux caractéristiques de la salle et à la restitution que l'on peut en proposer (p. 87-107 ; images de synthèse aux fig. 6.4 B et C), à son identification aussi, que confortent, selon lui, des comparaisons avec la salle contigüe à la « sede degli Augustali » de *Scolacium* ou avec une salle avoisinant le *macellum* de Sepino. Le maître d'œuvre de toute la publication présente ensuite les fragments de statues mis au jour en 1899 (p. 103-119) : il y reconnaît les éléments d'un groupe dynastique comprenant au moins des statues de Claude et de Britannicus, ainsi peut-être que de Germanicus et de Drusus l'Ancien, et réédite trois portraits provenant de ces mêmes fouilles anciennes (deux effigies masculines d'époque julio-claudienne présentant des traces de retaille ultérieure et un important portrait féminin coiffé « à la manière d'Octavie »). M. Silani (p. 121-131) replace l'*Augusteum* dans le plan de la ville tel que les dernières recherches et quelques hypothèses de travail permettent de le reconstituer. S. De Maria (p. 133-149) revient enfin sur l'origine, le plan et la signification des *Caesarea* et *Augustea*, mais aussi des *Kaisareia* et *Sebasteia* orientaux, dans une large conclusion, illustrée de photographies et de plans des principaux édifices connus. La recherche, je l'ai dit, a été conduite avec méthode et l'on ne saurait contester les résultats d'ordre chronologique obtenus par une fouille rigoureuse. C'est, en revanche, l'interprétation des résultats, du moins en ce qui concerne l'identification du groupe statuaire et celle de la salle elle-même, qui aurait dû être présentée avec plus de prudence et suscitera peut-être la controverse. Les fragments de statues ont été mis au jour, en effet, dans les portiques du péristyle – à la décoration desquels certains ont tout aussi bien pu appartenir – et souvent à proximité immédiate de deux fours à

chaux – ce qui avait dû conduire à concentrer dans ces parages la statuaire de plusieurs édifices voisins ; il ne faut donc pas nécessairement tout attribuer à l'*Augusteum*. La reconstitution, dans ce dernier monument, du podium sur lequel auraient figuré, côte à côte (telles qu'elles apparaissent sur l'image de synthèse choisie pour illustrer la jaquette du livre), les statues de Claude, haute de 2,35 m, et de Britannicus, haute de 1,05 m, me paraît personnellement tout à fait invraisemblable, tant est grande la différence de taille entre les deux œuvres. L'identification de Britannicus n'est d'ailleurs pas absolument assurée, et l'on regrettera de ne pas disposer de photographies de détail suffisantes de la tête ou d'un dessin précis des mèches de la chevelure (le visage est, certes, en grande partie détruit, mais la chevelure ne l'est pas) pour exclure à coup sûr qu'il ne puisse s'agir d'un portrait de Néron. L'identification des deux autres statues, l'une cuirassée (Drusus l'Ancien), l'autre en « Hüftmantel » (Germanicus), est évidemment séduisante, mais demeure très hypothétique – comme l'est également leur appartenance au groupe ; le plissé du manteau de cette dernière statue n'est pas sans rappeler celui de la statue de Claude, mais il est très différent de celui du petit *togatus* (« Britannicus ») que H. R. Goette datait d'ailleurs du règne de Tibère (*Studien zu römischen Togadarstellungen*, Mayence, 1990 p. 117 : « Tiberisch : ca. 20-30 n. Chr. »). Comment, dès lors, reconstituer un groupe statuaire unitaire ? Quant à l'*Augusteum*, comment en comprendre l'articulation avec les autres édifices du centre urbain et le mettre en parallèle avec d'autres constructions du même ordre alors même que la localisation du forum demeure très discutée ? La publication de S. De Maria et de ses collaborateurs est parfaitement conduite et infiniment méritoire ; elle vient aussi à son heure dans un débat que tant de nouvelles découvertes enrichissent d'année en année, ici ou là dans l'Empire, et apporte de nouveaux éléments d'appréciation, quelles que soient les hésitations formulées ci-dessus qui se veulent essentiellement constructives. C'est au mécénat de la Fondation Montanari, déjà évergète de la médiathèque qui porte désormais son nom, que l'on doit aussi la publication de ce beau volume édité avec soin par la maison Silvana Editoriale. Qu'auteurs, mécène et éditeur en soient vivement remerciés !

Jean Ch. BALTU

Fedora FILIPPI (Dir.), *Campo Marzio. Nuove ricerche*. Atti del Seminario di Studi sul Campo Marzio. Roma, Museo Nazionale Romano a Palazzo Altemps, 18-19 marzo 2013. Rome, Edizioni Quasar, 2015. 1 vol., 472 p., très nombr. ill. en n. b. et en coul., 2 plans en portefeuille. Prix : 75 €. ISBN 978-88-7140-696-1.

Voilà longtemps qu'une publication ne nous avait autant apporté d'informations et de conclusions nouvelles sur le sous-sol archéologique de Rome et, plus précisément, sur une région de la ville où subsistent encore, certes, nombre de monuments impressionnants et relativement bien conservés (Panthéon, *Hadrianeum*, mausolée d'Auguste) mais où le détail de l'occupation humaine fait cruellement défaut dans toute son épaisseur archéologique et historique. Les actes de ce séminaire tenu au Palazzo Altemps en 2013 réunissent les résultats de recherches conduites depuis quelques années par différentes institutions romaines (Deutsches archäologisches Institut, Soprintendenza speciale per il Colosseo, il Museo Nazionale Romano et

Marina DE FRANCESCHINI, *Villa Adriana. Accademia. Hadrian's Secret Garden, I. History of the Excavations, Ancient Sources and Antiquarian Studies from the xvth to the xviith Centuries*. Pise – Rome, Istituti editoriali e poligrafici internazionali, 2016. 1 vol. 234 p. nombr. ill. en n. et b. et coul., 4 plans en portefeuille. Prix : 180 €. ISBN 978-88-6227-827-0.

L'emprise de l'anglais se fait tellement sentir dans tous les domaines de la recherche que l'on n'ose plus utiliser aujourd'hui ces quatre langues (français, italien, allemand, espagnol) qu'avec celle de Shakespeare, tout archéologue classique digne de ce nom était encore capable, il n'y a guère, de lire et de comprendre... Signe des temps, cet important volume est donc rédigé en anglais, ce qui a très certainement facilité l'obtention d'un subside de publication de la Samuel H. Kress Foundation administrée par l'Archaeological Institute of America – deux institutions auxquelles on saura particulièrement gré de cette aide précieuse – et qui confèrera indiscutablement au livre une plus grande audience. La partie de la villa d'Hadrien correspondant au secteur où l'empereur avait voulu évoquer l'Académie (*Hist. Aug., Hadr.*, 26, 5) est située en dehors de la zone appartenant depuis 1870 à l'État italien et qui est gérée par la Surintendance ; demeurée propriété privée, elle se trouve dans un état d'abandon qui, par endroits, ne manque pas d'être préoccupant. Moins connue puisque moins accessible – encore que ses propriétaires en aient toujours accordé l'autorisation d'étude aux chercheurs, comme ils l'ont encore fait pour l'auteur –, elle n'en a pas moins été fouillée par ses propriétaires successifs depuis le xvi^e siècle, a procuré plusieurs œuvres d'art et a fait l'objet de très nombreux relevés que M. De Franceschini publie et analyse systématiquement ici, en les comparant salle par salle à ceux de ses propres travaux réalisés de 2006 à 2010 sur la base de la plus récente technologie digitale grâce à l'utilisation d'un scanner à laser. Le livre qui vient de paraître et constitue le premier volume d'une série qui en comportera trois ne s'en tient pas cependant à cette seule zone de la villa ; s'attachant à la redécouverte du site au xv^e siècle (Biondo Flavio entre 1448 et 1453 ; premiers plans du Canope et de Roccabruna par Fra' Giocondo en 1465 ; premiers plans de l'Académie par Francesco di Giorgio Martini la même année) et à l'histoire des fouilles aux xvi^e et xvii^e siècles (le deuxième volume poursuivra l'enquête pour les xviii^e et xix^e siècles), c'est à l'ensemble de la villa que s'intéresse l'auteur, fournissant au lecteur une rapide biographie et un portrait de tous ceux qui en dessinèrent les différents secteurs ou y entreprirent des fouilles, reproduisant et examinant ces plans – où certains, tel Palladio, avaient recherché les proportions les plus parfaites de l'architecture antique –, énumérant, cataloguant et reproduisant aussi les œuvres d'art mises au jour à l'Académie, comme celles qui résultèrent des recherches menées vers 1630 par G.G. et G.F. Bulgarini, les premiers fouilleurs de cette zone. Aux chapitres généraux relatifs à ces fouilles successives (p. 43-62 pour le xvi^e siècle, p. 117-135 pour le xvii^e) font suite des chapitres monographiques sur les principaux protagonistes de ces fouilles, ceux qui les patronnèrent, tel Hippolyte II d'Este (p. 103-108), comme ceux qui les pratiquèrent, de Pirro Ligorio (p. 77-101) – auteur d'un premier plan d'ensemble de la villa, malheureusement perdu – aux Bulgarini (p. 137-163). Un important chapitre est également consacré au premier plan complet qui nous ait été conservé de l'ensemble de la villa, celui de Francesco Contini, réalisé entre 1634 et

1637, publié en 1668 et dont est ici reproduit le bel exemplaire conservé au Deutsches archäologisches Institut de Rome (plan 3 en portefeuille). La documentation graphique et photographique recueillie par M. De Franceschini est impressionnante et rendra les plus grands services aux chercheurs. Tout au plus regrettera-t-on que certaines notices s'attardent à des détails et considérations qui n'ont guère de rapport avec la villa – et les illustrent (sur le luxe affiché par Hippolyte II et ses travaux à la Villa d'Este, p. 103-104 et fig. 2 ; sur les recherches d'acoustique d'Athanase Kircher, p. 213-214 et fig. 3-4, par exemple) ; mais « abondance de biens ne nuit pas », me rétorquera-t-on, d'autant que toute cette illustration est de grande qualité, qu'il s'agisse de la reproduction des dessins et plans anciens ou des photographies en couleurs et plans modernes. Une très belle réalisation de l'éditeur Fabrizio Serra et des Istituti editoriali e poligrafici internazionali ! M. De Franceschini s'étend beaucoup sur l'histoire du candélabre Barberini, sa vente, sa restauration, et en fournit une description très détaillée, abondamment illustrée (p. 144-163, fig. 15-35), ce dont on ne se plaindra pas non plus (c'est un des détails de cette œuvre célèbre qui orne la jaquette du livre). S'agissant de Pirro Ligorio, on ne manquera pas de rappeler que l'authenticité du *codex* de Turin, qui procure la description la plus complète de la villa par le savant antiquaire, est aujourd'hui garantie par la similitude d'écriture constatée par G. Vagenheim (2003) avec une lettre autographe ; M. De Franceschini reproduit ici (p. 99-100) le texte original, établi par A. Ten (2005), des passages de Ligorio qu'elle utilise dans le chapitre qui lui est consacré (p. 91-97) et qu'elle cite (*ibid.*) dans sa traduction anglaise. Un détail, certes, mais il y aurait lieu de le vérifier et de le corriger éventuellement : Ligorio écrirait dans le *codex* de Turin qu'« il commença à explorer le site de la villa en 1538 afin de trouver des marbres et des statues pour décorer les résidences romaine et tiburtine du Cardinal Hippolyte II » (p. 81) ; or, partout ailleurs dans le livre (p. 43, 77 et 80 notamment), ces fouilles sont datées des années 1550-1555, Ligorio n'étant d'ailleurs entré au service du Cardinal qu'en 1549 (p. 77). Est-ce bien la date donnée par le *codex* qui est erronée ? Ce n'est évidemment que vétille dans la masse d'informations fournie par ce beau volume. Inutile de dire que l'on attendra maintenant avec impatience et intérêt la publication des deuxième et troisième tomes qui doivent respectivement prolonger l'enquête sur les XVIII^e et XIX^e siècles et procurer l'étude architecturale définitive des différents bâtiments de l'Académie dont les plans 2 et 4 (en portefeuille) fournissent déjà le relevé récent (De Franceschini – Pavanello – Andreatta, 2010).

Jean Ch. BALTÿ

Laurent BRASSOUS & Alejandro QUEVEDO (Dir.), *Urbanisme civique en temps de crise. Les espaces publics d'Hispanie et de l'Occident romain entre le II^e et le IV^e siècle*. Madrid, Casa de Velazquez, 2015. 1 vol., 388 p., nombr. ill. (COLLECTION DE LA CASA DE VELAZQUEZ, 149). Prix : 31 €. ISBN 978-84-9096-010-3.

Les dix-sept contributions rassemblées dans ce beau volume rendent compte des résultats d'un programme de recherche consacré aux espaces civiques dans la partie occidentale de l'Empire. Les provinces de la péninsule Ibérique sont les mieux représentées, avec neuf contributions, suivies par les Gaules, avec quatre articles ; la Bretagne et l'Italie du Nord font l'objet d'une contribution chacune, tandis que deux

chaux – ce qui avait dû conduire à concentrer dans ces parages la statuaire de plusieurs édifices voisins ; il ne faut donc pas nécessairement tout attribuer à l'*Augusteum*. La reconstitution, dans ce dernier monument, du podium sur lequel auraient figuré, côte à côte (telles qu'elles apparaissent sur l'image de synthèse choisie pour illustrer la jaquette du livre), les statues de Claude, haute de 2,35 m, et de Britannicus, haute de 1,05 m, me paraît personnellement tout à fait invraisemblable, tant est grande la différence de taille entre les deux œuvres. L'identification de Britannicus n'est d'ailleurs pas absolument assurée, et l'on regrettera de ne pas disposer de photographies de détail suffisantes de la tête ou d'un dessin précis des mèches de la chevelure (le visage est, certes, en grande partie détruit, mais la chevelure ne l'est pas) pour exclure à coup sûr qu'il ne puisse s'agir d'un portrait de Néron. L'identification des deux autres statues, l'une cuirassée (Drusus l'Ancien), l'autre en « Hüftmantel » (Germanicus), est évidemment séduisante, mais demeure très hypothétique – comme l'est également leur appartenance au groupe ; le plissé du manteau de cette dernière statue n'est pas sans rappeler celui de la statue de Claude, mais il est très différent de celui du petit *togatus* (« Britannicus ») que H. R. Goette datait d'ailleurs du règne de Tibère (*Studien zu römischen Togadarstellungen*, Mayence, 1990 p. 117 : « Tiberisch : ca. 20-30 n. Chr. »). Comment, dès lors, reconstituer un groupe statuaire unitaire ? Quant à l'*Augusteum*, comment en comprendre l'articulation avec les autres édifices du centre urbain et le mettre en parallèle avec d'autres constructions du même ordre alors même que la localisation du forum demeure très discutée ? La publication de S. De Maria et de ses collaborateurs est parfaitement conduite et infiniment méritoire ; elle vient aussi à son heure dans un débat que tant de nouvelles découvertes enrichissent d'année en année, ici ou là dans l'Empire, et apporte de nouveaux éléments d'appréciation, quelles que soient les hésitations formulées ci-dessus qui se veulent essentiellement constructives. C'est au mécénat de la Fondation Montanari, déjà évergète de la médiathèque qui porte désormais son nom, que l'on doit aussi la publication de ce beau volume édité avec soin par la maison Silvana Editoriale. Qu'auteurs, mécène et éditeur en soient vivement remerciés !

Jean Ch. BALTU

Fedora FILIPPI (Dir.), *Campo Marzio. Nuove ricerche*. Atti del Seminario di Studi sul Campo Marzio. Roma, Museo Nazionale Romano a Palazzo Altemps, 18-19 marzo 2013. Rome, Edizioni Quasar, 2015. 1 vol., 472 p., très nombr. ill. en n. b. et en coul., 2 plans en portefeuille. Prix : 75 €. ISBN 978-88-7140-696-1.

Voilà longtemps qu'une publication ne nous avait autant apporté d'informations et de conclusions nouvelles sur le sous-sol archéologique de Rome et, plus précisément, sur une région de la ville où subsistent encore, certes, nombre de monuments impressionnants et relativement bien conservés (Panthéon, *Hadrianeum*, mausolée d'Auguste) mais où le détail de l'occupation humaine fait cruellement défaut dans toute son épaisseur archéologique et historique. Les actes de ce séminaire tenu au Palazzo Altemps en 2013 réunissent les résultats de recherches conduites depuis quelques années par différentes institutions romaines (Deutsches archäologisches Institut, Soprintendenza speciale per il Colosseo, il Museo Nazionale Romano et

L'Area archeologica di Roma, Dipartimento di Scienze dell'Antichità de l'Università de Rome La Sapienza) sous la direction de F. Filippi, également maître d'œuvre de cet important volume et auteur ou co-auteur de plusieurs articles. D'entrée de jeu, c'est à elle que s'adressent nos remerciements et nos plus vives félicitations pour l'action menée sans relâche durant toutes ces années, profitant des occasions qui se présentaient (travaux de restauration de certains édifices ou de restructuration de l'un ou l'autre bâtiment, fouilles sur le tracé de la future ligne C du métro, etc.) pour intervenir personnellement ou faire intervenir avec la plus grande efficacité les différentes équipes associées au projet. Le trop court compte rendu qui suit n'a d'autre but que d'attirer l'attention sur quelques résultats majeurs pour la topographie de l'*Vrbs*, mais l'ensemble est bien plus riche encore de détails que je ne puis reprendre ici un à un. Un des deux plans encartés en portefeuille permet de localiser les différentes interventions, désormais positionnées avec une plus grande précision que par le passé grâce au perfectionnement de nos instruments de mesure ; le second développe les restitutions que ces dernières découvertes autorisent à proposer (*Hadrianeum*, temple de Matidie, thermes d'Agrippa, théâtre de Pompée notamment). On notera aussi que toutes les cotes altimétriques données au-dessus du niveau de la mer ont été recalculées, ce qui fournit d'utiles repères pour établir des équivalences, d'un endroit à l'autre, entre les niveaux des principales grandes périodes de l'histoire de Rome (cf. les tableaux comparatifs des p. 99 et 459). On rappellera, à cet égard, qu'il faut aujourd'hui compter avec quelque 6 m de stratigraphie au Champ de Mars, dans une zone de la ville qui a, plus que toute autre, connu une occupation continue depuis l'Antiquité et, de ce fait, d'importantes modifications au cours des siècles. Il en est résulté, depuis plus de cent cinquante ans, bien des essais de restitution et d'interprétation par les spécialistes de la topographie romaine ; c'est donc souvent à une réelle « reconstruction » (F. Filippi, p. 14) qu'il y a lieu de procéder maintenant, tout en reconstruisant sur de nouvelles bases, infiniment plus sûres. Les recherches conduites dans la zone du théâtre de Pompée en administrent la preuve la plus éclatante, qui ont mené à la découverte d'un *cuneus* complet et d'éléments précieux de plusieurs autres obligeant à réviser l'idée qu'on se faisait du plan même du monument : la *cavea* n'était établie que sur 22 *cunei* – et non 25, comme sur les plans de Canina et Lanciani –, et comportait 4 secteurs demi-circulaires – et non 3 –, avec une subdivision inattendue de l'*ima cavea*. Mais on peut désormais en entrevoir aussi l'élévation de la *scaenae frons*, F. Filippi et H. von Hesberg lui attribuant une série de blocs décorés, dont un curviligne s'inscrivant dans une exèdre d'un diamètre de 14 m correspondant assez exactement aux dimensions attestées par le plan de la *Forma Vrbis* sévérienne. Les travaux de l'équipe de la Sapienza, sous la direction de L. Migliorati, ont permis, par ailleurs, de revenir sur le plan, l'identification et la distribution des différentes salles des thermes d'Agrippa, ainsi que sur le rapport architectural de l'ensemble avec le Panthéon, dont C. F. Giuliani réétudie ici certains aspects de la construction qui avaient occasionné, on le sait, des lézardes dans le tambour et la calotte du monument. Pour le temple de Matidie, ce sont à la fois des sondages autour de l'église S. Maria in Aquiro et un réexamen systématique des fragments architecturaux qui conduisent H.-J. Beste et H. von Hesberg à proposer une nouvelle restitution planimétrique et une reconstitution de l'ordre du temple et de ses portiques. L'ensemble déjà mis au jour en 1979 et 1985 auprès de l'église S. Carlo ai Catinari est réétudié par L. Attilia et repo-

sitionné par rapport aux portiques du théâtre de Pompée. Revisités également, sur la base de sondages récents et d'un réexamen attentif de la riche documentation graphique retrouvée dans diverses sources d'archives de la ville, l'arc de la Minerve et l'arc dit « di Camilliano » enjambant un axe viaire aujourd'hui matérialisé par la via Piè di Marmo conduisent A. Ten à s'interroger sur la différence d'orientation existant entre les édifices de la partie centrale du Champ de Mars, voisine du Panthéon, et ceux qui s'alignent, au-delà de ce deuxième arc, sur la via Flaminia. Les sondages, plus limités, de F. Filippi aux abords du Palazzo Venezia ne manquent pas d'intérêt et d'enseignements variés non plus (on signalera notamment le réexamen par M. Wolf des éléments architecturaux d'une colonnade précédemment mis au jour dans les environs). Mais c'est la fouille extensive de quelque 5000 m² au largo Perosi – occasion rarissime à Rome d'opérer sur une pareille superficie – qui complète le plan de la ville de la façon la plus spectaculaire. L'équipe de F. Filippi y a fait merveille, mettant au jour, au sud d'un élément de voie qui devait franchir le Tibre en amont de l'actuel pont G. Mazzini, l'écurie de la faction des Rouges (*stabulum factionis Russatae*) et plusieurs salles d'un *balneum* voisin : l'écurie à 5 nefs parallèles, dont le plan remonte à l'époque augustéenne mais a été transformé sous Hadrien, constitue indiscutablement une des découvertes les plus surprenantes de ces dernières années. Signalons enfin, dans ces mêmes fouilles, la trouvaille de deux nouveaux cippes de bornage des rives du Tibre. Ailleurs, sous un bâtiment ouvrant via Tomacelli, c'est celle de l'angle d'un tombeau d'époque républicaine qui conduit B. Porcari à mettre à jour le plan de distribution des différents monuments funéraires attestés jusqu'ici au Champ de Mars (p. 264). D'intéressantes précisions sont apportées aussi par A. Vella sur le plan et la structure même (en particulier, le système de couverture en voûte de la *peristasis*) de l'*Hadrianeum*, piazza di Pietra. M. Wolf réexamine les éléments architecturaux, recueillis de 1907 à 1910, des *ustrina* de Montecitorio et en propose une restitution ; il en profite aussi pour revoir le matériel provenant des fouilles de 1937-1938 près du Palais de la Chancellerie, un chapiteau de pilastre, un élément d'architrave et de frise inscrite et une portion de voûte à caisson qui pourraient provenir d'un arc ou de l'entrée monumentale d'un monument voisin. On le voit bien, c'est un volume essentiel en matière de topographie de l'*Vrbs* que ces actes de deux journées de rencontre et une remise en perspective des plus stimulantes de ce qu'on sait aujourd'hui, archéologiquement parlant, du Champ de Mars.

Jean Ch. BALTÿ

Kristine IARA, Hippodromus Palatii, *Die Bauornamentik des Gartenhippodroms im Kaiserpalast auf dem Palatin in Rom*. Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2015. 1 vol, 22 x 29 cm, 269 p., nombr. ill. (PALILIA, 30). Prix : 29,90 € (broché). ISBN 978-3-95490-088-6.

Le complexe du Palatin est l'un des ensembles monumentaux les plus mal connus de Rome. Du palais plusieurs fois agrandi, rénové, restauré, ne subsistent que de hauts murs en *opus caementicium* qui, s'ils permettent au visiteur d'apprécier les imposantes dimensions du monument, renvoient du palais impérial une image austère bien éloignée de la réalité passée. Avec son ouvrage, *Hippodromus Palatii*, Kristine Iara

guirlandes de laurier jaillissant de cratères aux angles, dans le style bien africain des « pyramides végétales », largement répandu aussi en Aquitaine et en Espagne. C'est toutefois le troisième tapis, presque complet et le plus connu, figurant une scène de chasse, qui retient surtout R.J.A. Wilson : il en analyse très finement ce qui le relie, au plan iconographique, aux mosaïques de Piazza Armerina et ce qui l'en sépare au plan stylistique. À cet égard, la chasse de Caddeddi est, en effet, un véritable *unicum* : l'auteur relève, parmi beaucoup d'autres éléments, le rendu impressionniste du feuillage des arbres – qui ne se rencontre jamais ailleurs ; on pourrait insister aussi sur le traitement, en lignes de tesselles parallèles, pour traduire le mouvement dans l'eau des animaux traversant une rivière : un effet absolument efficace. On notera encore les remarques très justes sur l'extrême densité de la composition et la réduction au maximum des zones du fond rendu en blanc. Même si aucune confrontation précise ne peut être mise en lumière, c'est encore d'Afrique du Nord et plutôt de Carthage que seraient originaires, selon Wilson, les artisans qui ont réalisé les mosaïques ; les comparaisons qu'il met en œuvre ne peuvent qu'entraîner l'adhésion. Deux intéressants appendices sont consacrés l'un au type de selles représenté, l'autre aux modes militaires en matière de souliers. Un important appareil de notes accompagne l'étude et l'abondante illustration est d'excellente qualité. Enfin, on saluera une initiative bienvenue et sympathique : les lecteurs italiens (et sans doute plus particulièrement siciens) trouveront, à la fin du livre, un très copieux résumé dans leur langue (p. 161-180) ; pour attendre plus patiemment, sans doute, la publication de G. Voza.

Janine BALTU

Gregor KALAS, *The Restoration of the Roman Forum in Late Antiquity. Transforming Public Space*. Austin, University of Texas Press, 2015. 1 vol., xv-228 p., 102 fig. et plans (ASHLEY AND PETER LARKIN SERIES IN GREEK AND ROMAN CULTURE). Prix : 32,95 \$. ISBN 978-1-4773-0993-3.

Le Forum Romain est resté le centre de la vie politique et judiciaire jusqu'à la déposition de Romulus « Augustule » en 476 et la fin de l'Empire d'Occident : la plupart des empereurs ne résidant plus dans l'*Vrbs* depuis la Tétrarchie, c'est sur le Forum que se déroulèrent cependant, en 303, la cérémonie des *vicennalia* de Dioclétien et Maximien en même temps que se célébraient les *decennalia* de leurs *Caesares* ; puis, en 312, 315 et 326, l'*adventus* de Constantin après sa victoire sur Maxence, ainsi que les *decennalia* et *vicennalia* de l'empereur ; en 357 la procession triomphale de Constance II après sa victoire sur Magnence ; en 389, celle de Théodose après la défaite de Maximus ; enfin, en 404, l'*adventus* d'Honorius, à l'occasion de son 6^e consulat (ce devait être la dernière de ces rencontres entre l'empereur, le Sénat et le peuple de Rome, avant que Théodoric ne réactive ce type de manifestation du *consensus*, en 500). C'est sur le Forum que continuèrent aussi à être dressées les statues destinées à célébrer les empereurs successifs et celles qui honoraient les sénateurs ayant occupé les plus hautes charges de l'État ; et les monuments qui entouraient la place continuèrent à être restaurés par ces derniers, car il devint même, en 376 (*Cod. Theod.* XV, 1, 19) conseillé de le faire plutôt que d'en ériger de nouveaux qui vinssent concurrencer ceux autrefois construits par les empereurs – la

restitutio de ces monuments leur conservait leur ancienneté et, par là même, le prestige qui y était attaché. Ce sont les différentes étapes de cette « transformation de l'espace public » ou, plus exactement, cette mise à jour continue du passé (p. 11) que retrace G. Kalas dans ce livre. « Lieu de mémoire », pour reprendre la formulation désormais célèbre de P. Nora, le Forum Romain doit donc être lu « as a "text" that was constantly under revision » (p. 18). Aussi les six chapitres de ce volume sont-ils successivement consacrés à la Tétrarchie, qui modifia si profondément le caractère de la place avec ces deux Rostres et ces deux ensembles de cinq colonnes qui rappelaient combien la reprise en mains de l'État par Dioclétien refondait le Principat sur un tout autre modèle (p. 23-45) ; à Constantin, qui rétablit le lien avec l'aristocratie sénatoriale (p. 47-74) ; aux statues qui ornèrent la place jusqu'à la fin de l'Antiquité et honorèrent tant les empereurs que les membres les plus influents du Sénat (p. 75-103) ; aux basiliques Émilienne et Julienne, auprès desquelles furent regroupées nombre d'œuvres antérieurement dispersées dans la ville (p. 105-124) ; aux temples, qui furent encore restaurés après 382 (p. 125-140) ; à la curie enfin et aux modifications qu'elle subit encore après sa reconstruction de l'époque tétrarchique (*Atrium Libertatis*, *Secretarium Senatus*), sans oublier les péripéties de la fameuse affaire de l'Autel de la Victoire (p. 141-165). G. Kalas, on le sait, est un des concepteurs, avec D. Favro, Chr. Johanson, T. Presner, M. Saldaña et P. Yoncaci, du site « Visualizing Statues in the Late Antique Roman Forum » (<http://inscriptions.etc.ucla.edu>) qui offre un catalogue des 101 inscriptions honorifiques recueillies sur le Forum et replace les statues qui se dressaient sur ces bases dans leur contexte topographique le plus précis parmi les différents monuments qui les entouraient (« Mapping Statues »). Quelques photos de ces reconstitutions 3D illustrent d'ailleurs le présent volume, qui fournit en quelque sorte le commentaire détaillé de cette expérimentation didactique et livre en même temps les conclusions de ces essais de mise en perspective topographique. L'auteur n'est pas, cependant, sans forcer le trait à certains égards et certaines reconstitutions 3D vont indiscutablement trop loin. Il me paraît peu vraisemblable que la statue équestre de Constantin ait tourné le dos à la *platea* (fig. 2.4) et ait été disposée dans le sens de la procession triomphale qui se déroulait sur la *via Sacra*, alors même que l'empereur fut le premier à renoncer au sacrifice sur le Capitole et que les cérémonies ne dépassèrent plus la zone située devant la Curie (il en allait évidemment de même pour la statue de Constance II qui vint y répondre de l'autre côté de la voie, avant que celle-ci ne s'engage sous l'arc de Septime Sévère). Tout aussi peu vraisemblable, à mon sens, la reconstitution proposée pour l'arc d'Honorius sur la base des deux socles de travertin – infiniment trop étroits (1,40 x 5,50 m) – qui portaient les *anaglyphs Traiani* au moment de leur découverte en 1872 ; l'arc de la fig. 3.18 paraît bien ridicule à côté de la statue voisine de Stilichon, plus grande que lui... On rappellera d'ailleurs que seul Fr. A. Bauer identifie l'arc à cet endroit ; P. Liverani (cité cependant n. 102) le cherchait sur la *via Lata*, à près d'1,5 km de là sur le parcours triomphal. Il y a, certes, quelque exagération aussi à considérer que la rotonde construite par Maxence à l'est du temple d'Antonin et Faustine, qui communiqua avec le *Forum Pacis* à partir de Constantin, ait permis à l'empereur « to acquire the lasting memory of the city's publicly displayed artworks and the variety of interlinked spaces » et à considérer dès lors ce dernier comme « the guardian of the memories recorded in the Via Sacra complex » (p. 67). Les traductions de textes littéraires et

épigraphiques sont parfois assez libres, peu précises en tout cas, voire erronées (*CIL* VI, 36953 = *AE* 1903, 13 : *ex aerario* ne signifie pas que la statue mentionnée ait été « a bronze work » ; pourquoi aurait-elle été d'ailleurs restaurée par « a local aristocrat » ? Le texte, infiniment fragmentaire, précise uniquement qu'il s'agissait d'une *statuam civili [habitu]*). N'est-il pas exagéré aussi de considérer que l'installation des sept colonnes du côté sud de la *platea*, devant la *basilica Iulia*, installation ici attribuée à Maxence, répondrait aux deux groupes de cinq colonnes des Rostres et serait « anti-Tetrarchic » (p. 49 et 77), Maxence ayant été écarté de la succession des premiers Tétrarques ? De chapitre en chapitre, le livre souffre de nombreuses répétitions qu'une écriture plus serrée eût permis d'éviter ; les propositions souvent stimulantes de l'auteur y eussent gagné en force persuasive. Fruit de très nombreuses lectures et bien informé de tout le contexte historique, politique et institutionnel de l'époque, ce volume constituera néanmoins pour beaucoup de lecteurs, à côté des travaux pionniers de R. Chenault et de C. Machado, une bonne initiation aux problèmes que posent la restauration et les réaménagements successifs du Forum dans l'Antiquité tardive.

Jean Ch. BALTZ

R. R. R. SMITH & Bryan WARD-PERKINS (Ed.), *The Last Statues of Antiquity*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., XXXIII-410 p., 212 fig. Prix : 100 £. ISBN 978-0-19-875332-2.

Le chercheur intéressé par la statuaire honorifique de l'Antiquité tardive connaît, certes, le site d'Oxford <http://laststatues.classics.ox.ac.uk> qui regroupe près de 3 000 statues et bases de statues pour cette époque. Les responsables du projet qui conduisit à la constitution de cette base de données livrent à présent la synthèse de ces trois années (2009-2012) de collecte et d'analyse des textes et des monuments, un volume indispensable pour comprendre les raisons de la fin de ce « statue habit » ainsi que les formes et les dates qu'il a prises dans les différentes provinces de l'Empire. Après deux chapitres introductifs dus aux éditeurs eux-mêmes (« Statue Practice in the late Roman Empire : numbers, costumes, and style » par R.R.R. Smith, p. 1-27 ; « Statues at the end of antiquity : the evidence of the inscribed bases » par Br. Ward-Perkins, p. 28-40), sept chapitres envisagent successivement les différentes régions de l'Empire (l'Italie ; l'Afrique du Nord ; l'Hispanie, la Gaule et la Rhétie ; les provinces danubiennes et le nord des Balkans ; la Grèce continentale et insulaire ; l'Asie Mineure ; l'Égypte, le Proche-Orient et Chypre) ; huit autres sont consacrés à quelques grandes villes (Rome ; Constantinople ; Aphrodisias ; Éphèse ; Corinthe ; Athènes ; Lepcis Magna ; Gortyne) ; sept chapitres encore abordent en conclusion différents aspects chronologiques, sociologiques ou stylistiques particuliers (le III^e siècle ; les gouverneurs de province et les dignitaires de l'ordre sénatorial ; les femmes ; les statues de philosophes et hommes de lettres du passé, « cultural heroes of the classical past » ; les remplois de statues-portraits ; le style des portraits ; une synthèse, enfin, sur la disparition de ce « statue habit »). Tous ces chapitres ont été confiés à des spécialistes de ces régions, de ces villes ou de ces problèmes. Magnifiquement « orchestrée », la recherche fera date et ce beau volume, très largement illustré de cartes, tableaux, graphiques et photographies de plusieurs œuvres essen-

découvertes archéologiques ; elle a mis à contribution les travaux récents sur l'équipement de l'armée et sur les amphithéâtres, les apports de l'épigraphie grâce aux sept volumes déjà parus de *l'Epigrafia anfiteatrale dell'Occidente romano* (EAOR). Mais il importe de souligner les limites de l'archéologie expérimentale – les combattants ne manient que des armes en bois –, celles des comparaisons avec les armes militaires, les casques des soldats devant parer les coups d'armes beaucoup plus diversifiées que celles de l'arène, celles encore des comparaisons avec les médaillons des lampes où des détails « inhabituels » peuvent relever du surmoulage, de la maladresse du décorateur et non signaler une évolution de l'équipement. Le présent volume est fondé sur l'analyse des scènes de gladiature figurant sur des monuments funéraires d'Italie du Centre et du Sud, le plus célèbre étant sans conteste celui du riche affranchi C. Lusius Storax (A 27 du catalogue) retrouvé à Chieti, datable selon P. Zanker de l'époque tibérienne. Ces reliefs proviennent de monuments funéraires, généralement de frises, qui pouvaient avoir jusqu'à deux mètres de haut. Les monuments ont certes fait l'objet d'études spécifiques (von Hesberg 1992, *Römische Grabbauten*) mais leur décor n'a pas été analysé pour mieux connaître la gladiature et le contexte dans lequel elle évolue. C'est l'objectif que s'est fixé M. Flecker. Il croise les données de plus de soixante-dix reliefs, dont certains bien fragmentaires, avec celles fournies par le luminaire en terre cuite. Deux catalogues parfaitement illustrés, l'un des reliefs (p. 186-282), l'autre des lampes (p. 283-300), aux descriptions détaillées et aux propositions de datation prudentes appuient l'argumentation en faveur d'une représentation réaliste des équipements. Plusieurs grands chapitres constituent le cœur de l'ouvrage. Le chap. III présente les fondements de la chronologie (p. 35-48) où l'auteur mène une étude de l'habillement, de l'équipement, des armes et en particulier du casque « intégral » à visière introduit à la fin du principat d'Auguste ; le chap. IV traite de la relation entre l'iconographie et la signification des *armaturae* (p. 49-72) ; le chap. V, le plus important (p. 73-152), porte sur le discours de l'image, un discours « romain » puisque cette thématique iconographique n'avait pas d'antécédents hellénistiques ; enfin dans le chap. VI (p. 153-166) l'iconographie est replacée dans son contexte socio-historique. Au total, M. Flecker montre avec maîtrise que ces images glorifiant la *liberalitas* de magistrats ou de riches affranchis témoignent du relèvement des villes de l'Italie du Centre et du Sud après les terribles guerres de 91-89 avant J.-C. et préparent l'iconographie gladiatorienne de l'Empire, après la réforme augustéenne. Reliefs et lampes ne montrent que les moments dramatiques, d'abord les combats, ensuite l'issue de la lutte, vraisemblablement en reprenant des codes mis en place par le pouvoir. Pour Manuel Flecker, cette évolution traduit un glissement dans ce que l'éditeur des jeux attend de l'iconographie : il n'est pas seulement l'évergète qui offre le spectacle, il est celui qui est investi du droit de vie et de mort. Cette proposition est tout à fait recevable pour les monuments funéraires chargés de célébrer la *memoria*, mais l'est-elle aussi pour le luminaire ?

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Sophie MONTEL (Dir.), *La sculpture gréco-romaine en Asie Mineure. Synthèse et recherches récentes*. Colloque international de Besançon – 9 et 10 octobre 2014. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015. 1 vol., 278 p., nombr. ill. Prix : 34 €. ISBN 978-2-84867-541-1.

Pour célébrer le cinquantième anniversaire des fouilles italiennes d'Hiérapolis de Phrygie, Fr. D'Andria et I. Romeo avaient réuni à Cavallino (Lecce), en 2007, fouilleurs et spécialistes de plusieurs grands sites d'Asie Mineure (Aphrodisias, Éphèse, Hiérapolis, Nysa, Troie, Lagina, Perge, Sagalassos, Laodicée du Lycos, Pergame) pour étudier la sculpture de ces différents centres à l'époque romaine et, en ordre principal, celle des grands ensembles publics ; il en est résulté un beau volume des suppléments au *Journal of Roman Archaeology* sous le titre *Roman Sculpture in Asia Minor*. Le colloque dont il est ici rendu compte élargit le champ chronologique et géographique puisqu'il remonte, d'une part, jusqu'à l'époque archaïque – à laquelle sont consacrées plusieurs communications (A. Hermary sur les *kouroi* et *korai* de la Grèce de l'Est ; H. Aurigny sur la présence de bronzes anatoliens dans les sanctuaires grecs depuis le VIII^e siècle ; A. Duplouy sur la plastique lydienne et la nécessité de se débarrasser de certains *a priori* diffusionnistes pour traiter, à l'avenir, de cet art hybride « ni tout à fait grec ni parfaitement anatolien » ; L. Rohaut sur les *naiskoi* de Milet, leur typologie et leur diffusion ; K. Eren sur les lions d'Aphrodisias, qui semblent bien ne pas appartenir au sanctuaire d'Aphrodite mais pourraient tout aussi bien provenir de la décoration de *tumuli* des alentours ; Fr. Prost sur les très rares témoignages de la sculpture parienne en Asie Mineure et l'écho qu'en offrent surtout les *korai* de l'hérôn G de Xanthos) – et plonge, d'autre part, au cœur même de l'Anatolie (Pisidie notamment), s'intéressant aux aspects locaux et populaires de la sculpture (G. Labarre s'attachant à la figure d'Héraklès ; H. Bru publiant et commentant les stèles aujourd'hui murées dans la maison de l'instituteur de Yakaafşar, sur le territoire de l'ancienne *Tymbriada*). Il n'a pas négligé certains aspects techniques, comme l'examen d'œuvres inachevées de Kyme et de Délos par S. Moureaud (avec de très utiles photos de détail des traces d'outils), tendant à mieux cerner les phases successives du travail et à reconstituer parfois le geste même du sculpteur, ou les résultats des analyses de marbres conduites au Louvre sous la direction de L. Laugier par Annie et Philippe Blanc, qui apportent parfois leur lot de surprises dont il y aura lieu désormais de tenir compte. L'ornementation architecturale n'a pas été oubliée, qui permet d'entrevoir certains liens d'ateliers (L. Cavalier, à propos de Xanthos et de Limyra et de l'activité, sur ces deux sites, de sculpteurs venus vraisemblablement de Didymes). Revenant sur les stèles de Smyrne auxquelles s'était intéressé P. Zanker, il y a une vingtaine d'années, M. Szewczyk envisage en terme de « motifs » plutôt que de « types » – tant les variantes sont nombreuses – le problème de la dépendance de ces représentations de défunts par rapport aux types de la statuaire honorifique contemporaine ; mais il s'attache surtout à en retrouver la signification, dans le cadre des « idéaux éthiques, sociaux et culturels de la cité grecque hellénistique » (p. 52) auxquels ils renvoient. On ne pouvait enfin faire l'impasse sur les mentions, assez nombreuses dans la *Périégèse* de Pausanias, de statues, d'artistes ou de techniques d'Asie Mineure : J.-Chr. Vincent s'est employé à rechercher ces différents passages et à comprendre le pourquoi de ces allusions alors même qu'elles apparaissent dans des livres qui ne traitent pas de l'Asie Mineure, mais de la « vieille Grèce ». Si l'on excepte deux communications relatives aux ateliers de Cnide à l'époque hellénistique (Chr. Bruns-Özgan présentant de magnifiques pièces de Marmaris) et aux sculptures d'époque romaine du musée d'Anamur (catalogue par E. Laflı et E. Christof), ce colloque aux approches si variées a surtout concerné, on le voit, les travaux de cher-

cheurs français ; on ne peut que se réjouir, pour nos études, de l'intérêt soutenu qu'ils continuent à porter à cette partie si importante du monde classique, quelle que soit l'époque (archaïque, classique, hellénistique ou romaine) envisagée. Ce volume est donc infiniment utile, qui fait le point sur certains problèmes longtemps débattus et ouvre de nouveaux horizons sur quelques autres ; l'illustration, importante en ce domaine, est de très bonne qualité. *Notes de lecture* : p. 96, n. 94-95 : à la liste des exemplaires aujourd'hui connus de plaques de terre cuite de Düver, passées dans le commerce d'antiquités et acquises par différents musées (Stockholm, Birmingham, Berlin et vente Christie's 2000), il y a lieu d'ajouter celui de Bruxelles, inv. O.3304, *Musées royaux d'art et d'histoire, Bruxelles. Antiquité* (Museum Nostra, 11), Bruxelles, 1988, p. 54-55, fig. couleurs ; p. 161-163 : il n'y a plus lieu d'hésiter, me semble-t-il, entre le masculin Hosios et Dikaïos et le neutre Hosion Dikaion puisque sont également attestées, maintenant que l'on dispose du *corpus* très complet de M. Riel, Hosia et Dikaia et que nombre de dédicaces sont faites Θεῶ Ὅσιω καὶ Δικαίω, voire Θεοῖς Ὅσιος καὶ Δικαίου ; p. 172 : je ne puis croire que ce soit en raison de l'« anticonformisme » que présenteraient deux stèles à l'image de soldats, en regard de sept autres stèles de la maison de l'instituteur de Yakaafşar où « quasiment tous les personnages sont drapés à la grecque, avec *chiton* et *himation* » (p. 170), que ces deux monuments auraient été mutilés « dès l'Antiquité » ; c'est assurément surinterpréter un bris qui pourrait n'être qu'accidentel ; p. 224 et n. 7 : avec une hauteur de 60 cm, les deux répliques de l'Éros archer de Lysippe provenant de Kymé sont tout à fait dans la norme des échelles de reproduction habituelles signalées pour les *opera nobilia* par E. Bartman, *Ancient Sculptural Copies in Miniature*, Leyde – New York – Cologne, 1992 ; comparées aux exemplaires du catalogue de H. Döhl, *Der Eros des Lysipp. Hellenistische Erosen*, Göttingen, 1968, elles semblent bien avoir été réalisées à l'échelle 1/2.

Jean Ch. BALTÿ

Cristina-Georgeta ALEXANDRESCU (Ed.), *Cult and Votive Monuments in the Roman Provinces*. Proceedings of the 13th International Colloquium on Roman Provincial Art. Bucharest – Alba Iulia - Constanța, 27th of May – 3rd of June 2013 – within the framework of *Corpus Signorum Imperii Romani*. Cluj-Napoca, Mega Publishing House, 2015. 1 vol., 384 p., nombr. ill. (IMAGINES. STUDIES IN ANCIENT ARTS AND ICONOGRAPHY, 3). ISBN 978-606-543-592-6.

Les actes des colloques internationaux sur l'art provincial romain qui se tiennent tous les deux ans dans un des pays actuels de l'ancien *Imperium Romanum* paraissent avec une régularité digne de tous les éloges, quels que soient les pays organisateurs ; ceux de la réunion de 2013 ont été publiés en 2015, alors que se tenait à Dijon le 14^e colloque ; et Graz, où avaient eu lieu les premières assises de ces bien utiles rencontres, accueillera à nouveau, en 2017, les participants d'un 15^e colloque anniversaire – trente ans déjà ! –, participants toujours plus nombreux à s'intéresser à ces problèmes. Depuis plusieurs années, il était devenu nécessaire de fixer un cadre spécifique, de définir un thème pour tenter de centrer quelque peu les problématiques. Pour 2013, c'est autour des monuments cultuels et votifs que s'était organisée la session, un thème qui se prêtait à être traité sous différents aspects et qui fut donc subdivisé en quatre sections principales : étude de cas de divinités ou de sites particuliers ; icono-

liés à l'archéoméallurgie. En définitive, ce livre constitue un excellent témoignage de l'évolution actuelle de la recherche en archéoméallurgie qui ne se conçoit plus que comme pluridisciplinaire.

Maxime CALLEWAERT

Andreas SCHOLL (Ed.), *Katalog der Skulpturen in der Antikensammlung der Staatlichen Museen zu Berlin, I. Griechische und römische Bildnisse*. Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2016. 1 vol., XII-435 p., très nombreuses ill. Prix : 79 €. ISBN 978-3-7319-0387-1.

Une fois encore, c'est une réalisation exemplaire de nos collègues allemands et une véritable réussite éditoriale que ce catalogue des portraits grecs et romains des Musées de Berlin, premier tome d'une série de volumes destinés à mettre à la disposition de tous l'ensemble des sculptures antiques de ces collections. On ne peut que s'en réjouir et en féliciter les différents acteurs, directeurs du projet et conservateurs du musée, spécialistes chevronnés et étudiants avancés qui ont rédigé les notices, restaurateurs, photographes et éditeur, sans oublier les organismes qui ont financé ce judicieux programme de recherche. Les utilisateurs du site *Arachne* (ancien « Forschungsarchiv für römische Plastik ») de l'Université de Cologne savent, certes, que les quelque 2 600 sculptures des séries berlinoises sont accessibles en ligne depuis 2013 – un magnifique outil de travail où l'on trouve descriptions détaillées, bibliographies exhaustives et de nombreuses photographies, et dont on souhaiterait que s'inspirent bien des musées. Il était assurément inutile aujourd'hui de publier intégralement cette très riche documentation sous la forme de volumes ; une formule plus concise s'imposait, « im Sinne eines Handbuchs » (p. V), qui soit aisément consultable et fournisse un résumé substantiel des longues notices d'*Arachne*, une bibliographie de base et une illustration comportant en tout cas les traditionnelles prises de vue de face, des deux profils et de dos pour chaque œuvre cataloguée. C'est cette formule qui a été retenue. Dans un beau format (24 x 28,5 cm) et sous une solide couverture cartonnée, pour un prix extrêmement raisonnable, ce volume présente les 312 portraits qui appartiennent ou appartinrent à ces collections. Les notices ne dépassent jamais deux pages, les photographies (en couleurs, sauf pour les objets disparus depuis la Deuxième Guerre mondiale) sont d'une très bonne lisibilité, même celles des profils et du dos des sculptures reproduites à plus petite échelle que la vue de face (parfois en léger trois-quarts). On se souviendra que le beau volume de Carl Blümel, *Römische Bildnisse*, le seul qui s'intéressât à des œuvres proprement romaines à côté des différents tomes de son catalogue des sculptures grecques archaïques et classiques (1928, 1940, 1963) remontait à 1933 ; c'est assez dire combien le présent volume est le bienvenu après plus de quatre-vingts ans. L'ordre de présentation adopté est, en gros, l'ordre chronologique, mais au sein de quelques grandes catégories qui regroupent successivement, pour Rome, les portraits d'empereurs et de membres de la famille impériale, dynastie après dynastie, puis les portraits privés – les portraits masculins précédant, dans chaque catégorie, les portraits féminins et les portraits d'enfants, ce qui isole ces portraits privés des effigies impériales qui donnèrent le ton et nuit un peu à la perception des différents « Zeitgesichter ». Le catalogue ne se limite pas aux seules têtes-portraits, mais reprend également les

statues et bustes acéphales dont il est quasiment assuré qu'il ne s'agissait pas de statues idéales, ainsi que divers fragments, bras et jambes dont certains éléments de vêtement, chaussures ou attributs garantissent l'appartenance à une statue-portrait, torsos cuirassés etc. Les réserves du Pergamon Museum livrent ainsi nombre de morceaux méconnus, sinon tout à fait inédits. Il est également heureux que le catalogue enregistre les « Nachantike Bildnisse » – et ce, qu'il s'agisse d'œuvres Renaissance et modernes ou de faux. Une table de concordance permet, à partir du numéro d'inventaire, de retrouver aisément les différents portraits, non seulement dans ce volume-ci mais également dans les *Berlin's antike Bildwerke* de Gerhard (1836) et les catalogues successifs de Blümel. La publication d'un ouvrage aussi complet aura certainement pour effet d'attirer l'attention sur quelques œuvres problématiques que les uns et les autres commenteront à leur tour ; je ne puis manquer de le faire ici, fût-ce brièvement, tout en rappelant que ce genre de « notes de lecture » ne se veut nullement critique mais vise à établir un dialogue constructif autour des œuvres : n° 19 : je persiste à penser que l'inscription SENECA du double hermès associant un portrait d'homme imberbe au portrait de Socrate est gravée *in rasura* et que, comme souvent, ce portrait imberbe ne figure pas nécessairement un Romain, mais sans doute un Grec de l'époque hellénistique dont le nom aura été effacé (mais quand ? Cf. Balty, *Ann. hist. art arch. ULB* 3 [1981], 53 n. 35) ; n° 126 : j'ai bien du mal à reconnaître Antinoüs dans cette tête idéale dont la coiffure, qui dégage en triangle toute la partie centrale du front, ne correspond pas à celle des différentes répliques du « type Mondragone » – ce que montre, dans ce même volume, la comparaison avec l'Antinoüs de l'ancienne collection von Stauß (n° 274), malheureusement aujourd'hui perdu ; n° 225 : ces petites têtes d'empereurs couronnés de laurier, réalisées en albâtre, nous sont de mieux en mieux connues au fur et à mesure de la publication de catalogues qui, comme celui-ci, ne négligent pas cette production de la Renaissance ou du début des Temps modernes, auxquelles G. Heres s'était également intéressé autrefois ; pour d'autres exemplaires encore, cf. Balty, *AC* 52 (1983), p. 551 ; n° 230 : nouvel exemplaire, très vraisemblablement ; n° 229 : on s'étonnera que l'auteur de la notice s'en tienne à l'opinion de K. Türr qui voyait dans cette petite tête (haut. 0,128 m) la reproduction moderne « eines von ihr nicht näher identifizierten Antinoos-Porträts » et la rapproche d'une variante des effigies du jeune Bithynien (« Stirngabelvariante » de Meyer, *Antinoos*, 1991, 108-109, pl. 98) alors qu'il s'agit de toute évidence d'une réplique réduite, mais assez précise, du soi-disant « Antinoüs » du Capitole qui n'a rien à voir avec les portraits du favori d'Hadrien (Helbig⁴, II, n° 1424 ; Meyer, *cit.*, 15-16) ; n°s 244-312 : le catalogue reprend aussi un certain nombre d'œuvres qui appartinrent, je l'ai dit, aux collections du musée ; parmi celles-ci, plusieurs bustes de l'ancienne collection Melchior de Polignac, acquis à Paris en 1742 par Frédéric II et aujourd'hui à Poznań, bustes pour lesquels un renvoi systématique au *CSIR* Pologne, I, 1972, sinon à l'article de K. Majewski, *Archeologia* 7 (1955), p. 185-187, eût été utile. Mais ce ne sont là que brouilleries. L'importance de cette collection, le soin mis à l'établissement des notices du catalogue, la présence de nombreuses œuvres rarement reproduites, la qualité de l'illustration et celle de l'édition font de ce volume une acquisition indispensable pour les bibliothèques de nos universités et de nos musées. On attendra désormais avec impatience la publication

des volumes suivants, consacrés aux statues et reliefs grecs et romains de la célèbre « Museumsinsel ».

Jean Ch. BALTZ

Piccoli Grandi Bronzi. Capolavori greci, etruschi e romani delle collezioni mediceo-loranesi nel Museo Archeologico Nazionale di Firenze. Florence, Edizioni Polistampa, 2015. 1 vol., 234 p., nombr. ill. couleurs. Prix : 34 €. ISBN 978-88-596-1481-4.

À côté des répliques de marbre, les « petits grands bronzes » nous ont souvent conservé le souvenir d'originaux célèbres de la statuaire classique et hellénistique ; les chercheurs n'en ont donc jamais négligé l'intérêt à cet égard. Mais il y en a quantité d'autres, de qualité eux aussi, qu'on ne peut que difficilement mettre en relation directe avec ces *opera nobilia* et qui posent le problème de leur éventuelle dépendance par rapport à ceux-ci, qu'il s'agisse de simples variantes ou d'œuvres à première vue plus éloignées. L'iconographie de certaines divinités du panthéon gréco-romain doit beaucoup, on n'en disconvient pas, à quelques créations majeures (Athéna Parthénos de Phidias, Aphrodite de Cnide de Praxitèle, etc.) et les statuettes qui s'en inspirèrent – fût-ce pour une attitude ou un simple geste parfois – devinrent vite l'objet de collections, parfois aussi – mais plus rarement – d'offrandes dans des sanctuaires (on songe au magnifique Hercule de Sulmone) et, pour les plus modestes, d'« images de piété » (dans des laraires, notamment) en contexte domestique. À côté de ces dieux et héros de la mythologie, à côté de quelques portraits (souverains hellénistiques, philosophes et hommes de lettres), nombreuses sont aussi les figures de genre renvoyant par exemple au monde pastoral mis au goût du jour par l'hellénisme alexandrin. L'exposition du Musée archéologique de Florence, réalisée en parallèle à la présentation de quelques grands bronzes sous le titre *Potere e pathos. Bronzi del mondo ellenistico* au Palazzo Strozzi, regroupait 171 pièces des collections médicéennes, pour une bonne part inédites et que les transformations opérées dans les salles depuis l'inondation de 1966 ne permettaient plus de présenter au public (celui-ci y avait-il d'ailleurs été toujours sensible auparavant, dans les vieilles vitrines où ces objets de petite taille n'accrochaient pas directement le regard ?). Toutes ces œuvres bénéficient aujourd'hui, dans ce beau catalogue, d'une notice parfois assez développée, illustrée de photographies en couleurs ; pour ce faire, B. Arbeid et M. Iozzo ont su s'entourer de collaborateurs compétents et rédiger eux-mêmes de nombreux textes de qualité – on leur en saura infiniment gré. Cinq essais introductifs confèrent par ailleurs à ce volume un intérêt particulier. S. Settis envisage les débuts du collectionnisme en Italie ou, plus exactement, ces différentes phases qui vont du remploi médiéval – « stratégie d'ostentation » qui s'attache à faire revivre l'antique dignité et le prestige de Rome, auto-légitimation ou auto-promotion des grandes familles de la ville au ^{xii} siècle – au collectionnisme de la Renaissance. C. Frulli rappelle la rareté des trouvailles de statuaire au milieu du Quattrocento et l'intérêt porté dès lors à ces petits bronzes ; elle s'attache à en retrouver la trace et à préciser l'endroit où ils furent exposés dans le palais de la via Larga, mais aussi à analyser l'atmosphère qui s'en dégageait – dont cette *brevitas* qui les caractérise et en a souvent fait le succès. F. Paolucci revient sur la signification du *sigillum Florentinorum*, sceau à l'image

épigraphiques sont parfois assez libres, peu précises en tout cas, voire erronées (*CIL* VI, 36953 = *AE* 1903, 13 : *ex aerario* ne signifie pas que la statue mentionnée ait été « a bronze work » ; pourquoi aurait-elle été d'ailleurs restaurée par « a local aristocrat » ? Le texte, infiniment fragmentaire, précise uniquement qu'il s'agissait d'une *statuam civili [habitu]*). N'est-il pas exagéré aussi de considérer que l'installation des sept colonnes du côté sud de la *platea*, devant la *basilica Iulia*, installation ici attribuée à Maxence, répondrait aux deux groupes de cinq colonnes des Rostres et serait « anti-Tetrarchic » (p. 49 et 77), Maxence ayant été écarté de la succession des premiers Tétrarques ? De chapitre en chapitre, le livre souffre de nombreuses répétitions qu'une écriture plus serrée eût permis d'éviter ; les propositions souvent stimulantes de l'auteur y eussent gagné en force persuasive. Fruit de très nombreuses lectures et bien informé de tout le contexte historique, politique et institutionnel de l'époque, ce volume constituera néanmoins pour beaucoup de lecteurs, à côté des travaux pionniers de R. Chenault et de C. Machado, une bonne initiation aux problèmes que posent la restauration et les réaménagements successifs du Forum dans l'Antiquité tardive.

Jean Ch. BALTZ

R. R. R. SMITH & Bryan WARD-PERKINS (Ed.), *The Last Statues of Antiquity*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., XXXIII-410 p., 212 fig. Prix : 100 £. ISBN 978-0-19-875332-2.

Le chercheur intéressé par la statuaire honorifique de l'Antiquité tardive connaît, certes, le site d'Oxford <http://laststatues.classics.ox.ac.uk> qui regroupe près de 3 000 statues et bases de statues pour cette époque. Les responsables du projet qui conduisit à la constitution de cette base de données livrent à présent la synthèse de ces trois années (2009-2012) de collecte et d'analyse des textes et des monuments, un volume indispensable pour comprendre les raisons de la fin de ce « statue habit » ainsi que les formes et les dates qu'il a prises dans les différentes provinces de l'Empire. Après deux chapitres introductifs dus aux éditeurs eux-mêmes (« Statue Practice in the late Roman Empire : numbers, costumes, and style » par R.R.R. Smith, p. 1-27 ; « Statues at the end of antiquity : the evidence of the inscribed bases » par Br. Ward-Perkins, p. 28-40), sept chapitres envisagent successivement les différentes régions de l'Empire (l'Italie ; l'Afrique du Nord ; l'Hispanie, la Gaule et la Rhétie ; les provinces danubiennes et le nord des Balkans ; la Grèce continentale et insulaire ; l'Asie Mineure ; l'Égypte, le Proche-Orient et Chypre) ; huit autres sont consacrés à quelques grandes villes (Rome ; Constantinople ; Aphrodisias ; Éphèse ; Corinthe ; Athènes ; Lepcis Magna ; Gortyne) ; sept chapitres encore abordent en conclusion différents aspects chronologiques, sociologiques ou stylistiques particuliers (le III^e siècle ; les gouverneurs de province et les dignitaires de l'ordre sénatorial ; les femmes ; les statues de philosophes et hommes de lettres du passé, « cultural heroes of the classical past » ; les remplois de statues-portraits ; le style des portraits ; une synthèse, enfin, sur la disparition de ce « statue habit »). Tous ces chapitres ont été confiés à des spécialistes de ces régions, de ces villes ou de ces problèmes. Magnifiquement « orchestrée », la recherche fera date et ce beau volume, très largement illustré de cartes, tableaux, graphiques et photographies de plusieurs œuvres essen-

tielles à la démonstration des auteurs rendra les plus grands services, d'autant que figurent, en appendice (p. 309-370), la liste des 2 839 entrées du site *LSA* (*Last Statues of Antiquity*) et une substantielle bibliographie (p. 371-398). Le livre a tenu compte, jusqu'au dernier moment, de l'extraordinaire documentation recueillie : 1 644 bases de statues inscrites, 876 éléments de sculpture (têtes, bustes et statues) et 213 références textuelles dans nos sources grecques et latines (n. 1 p. 1). Mais le site s'accroît au fur et à mesure des nouvelles découvertes et d'éventuelles corrections et mises au point ; on ne se privera donc pas de le consulter régulièrement. Un des apports majeurs de la recherche est assurément d'avoir aussi scrupuleusement répertorié toutes ces bases inscrites, autrefois quelque peu délaissées (que l'on songe simplement au travail de pionnier que représentait, en 1938, la publication de M. Stuart, *The Portraiture of Claudius. Preliminary Studies*, New York) mais aujourd'hui plus systématiquement prises en compte (cf. J. M. Højte, *Roman Imperial Statue Bases from Augustus to Commodus*, Aarhus, 2005). « Without an inscription, the statue became an ornament. [...] Without a statue, the inscribed base was merely a civic record », écrit Smith (p. 3). Car, si ce sont les inscriptions qui livrent le nom du personnage représenté et celui du ou des dédicants, si ce sont elles aussi qui précisent parfois les circonstances de l'hommage rendu, la statue elle-même, par le vêtement que porte le dédicataire, par le type de portrait choisi, par sa mimique et bien d'autres détails encore auxquels on est maintenant plus attentif qu'autrefois, apporte son lot d'informations précieuses qui complètent utilement les données du texte inscrit. Il ne peut être question de relever ici tous les aspects de cette vaste enquête qui s'est beaucoup penchée notamment – et lui a accordé toute l'importance qu'elle revêtait – sur la réutilisation à partir de la Tétrarchie, le « recyclage » en quelque sorte, de ce que Smith n'hésite pas à considérer comme une surproduction de portraits au Haut-Empire (« the vast over-production of the high empire », p. 4 ; « the huge availability of surplus old statuary kept in stock », p. 20) ; mais considérera-t-on toujours que cette réutilisation de statues anciennes s'explique vraiment par « a preference for unchanging classical statue costumes », « a choice rather than an economic necessity » (p. 20) ? Sur les quelque 1 600 bases inscrites du *corpus* ici étudié, 500 environ ont été recyclées et nombreuses sont celles sur lesquelles on ne peut malheureusement plus faire ce type de contrôle (une inscription de Sparte, *LSA* 357, a même été réutilisée à deux reprises (p. 31 et n. 9) ; or, dans ce cas, on ne saurait incriminer qu'une récupération de type économique. Il est, par ailleurs, difficile de se faire une idée équilibrée de l'ensemble de ces hommages statuaire tant sont parfois importantes les différences observées d'une ville à l'autre, et même d'une province à l'autre ; mais c'est un des points forts de ce volume que d'avoir essayé de les chiffrer : en regard des quelque 350 bases inscrites de Rome, ce ne sont que 8 monuments qui ont été découverts à ce jour à Constantinople (la ville a été infiniment moins fouillée que le Forum romain d'où proviennent tant de textes) ; et le Proche-Orient est demeuré bien avare de documents... « The statue habit was not universal in the Roman Empire » (p. 302) et l'on ne peut donc, par là seulement, juger du déclin économique ou démographique d'une cité, non plus que de ses rapports avec le pouvoir, Br. Ward-Perkins l'a bien montré (*ibid.*). Comme tout ce qui touche aux fouilles et aux découvertes, ces chiffres sont donc susceptibles d'être modifiés pour certains sites et les différences d'une ville à l'autre pourraient éventuellement s'estomper à

l'avenir. C'est le propre de toute recherche quantitative, mais les grandes lignes demeurent et l'extraordinaire diminution du nombre de bases inscrites par an pour les empereurs qui se sont succédé des Sévères jusqu'aux alentours de 600 (reprise en diagramme à la fig. 1.7, p. 9) ne risque guère de changer de sitôt... Reste à expliquer ce déclin, progressif certes mais lent, ce à quoi s'applique Ward-Perkins (p. 302-308) dans une conclusion qui a su mesurer l'importance relative des différents facteurs à envisager : disparition des idéaux civiques et diminution du pouvoir des notables dont le rôle, dans chaque ville, avait été si important pour maintenir ce « statue habit » ; montée en puissance du christianisme, induisant un certain impact négatif sur la statuaire assimilée en quelque sorte aux idoles – notamment en ce qui concerne la vénération dont étaient l'objet les images impériales – ; obligation de plus en plus fréquente d'obtenir l'autorisation de l'empereur pour l'érection d'une statue en bronze, puis en marbre ; obligation aussi (loi de 444) pour le dedicataire de payer lui-même les frais de la statue destinée à l'honorer, afin d'éviter de dépenser à cela l'argent public. Le manque de compétence technique, autrefois souligné, n'aurait finalement joué qu'un rôle tout à fait secondaire dans ce déclin ; mais, à moins sculpter qu'auparavant ou à ne plus faire que retailer d'anciennes statues (en adaptant le portrait tout en conservant le corps), les ateliers durent indiscutablement « perdre la main » ; on y sera quand même attentif. – Dans l'impressionnante masse de données de ce livre, les erreurs factuelles sont minimes. On en redressera ici quelques-unes. La tête d'empereur couronnée de laurier de Shahba-Philippopolis (fig. 9.6) ne saurait être datée de l'époque tétrarchique (p. 116), voire « later third century » (comme indiqué sur la légende de la photo) ; c'est un portrait tout à fait « canonique » de Philippe l'Arabe (244-249), le fondateur de la colonie ; à la bibliographie citée, on ajoutera K. S. Freyberger, *DaM* 6 [1992], p. 304-309, pl. 65-66). Welschbillig n'est pas un « imperial palace outside Trier » (p. 262), mais une villa. La tête de Sévère (p. 76, fig. 5.6) n'est pas conservée dans l'abbaye de Flaran, Valence-sur-Baïse, mais au musée de Montréal (Gers). On regrettera aussi que C. Witschel n'ait pas connu la publication monographique du groupe de Chiragan (J. Ch. Balty et D. Cazes, *Sculptures antiques de Chiragan (Martres-Tolosane)*, I. *Les portraits romains*, 5. *La Tétrarchie*, Toulouse, 2008) qui fournit toute l'argumentation nécessaire en faveur d'une datation nettement plus haute que celle ici retenue (« later 4th c. », p. 76 n. 17). Ce ne sont, bien sûr, que brouillies dans un ouvrage d'une infinie richesse d'informations, procurant une précieuse mise en perspective historique de tous ces portraits, statues et inscriptions.

Jean Ch. BALTÏ

Gerhard STEIGERWALD, *Die frühchristlichen Mosaiken des Triumphbogen von S. Maria Maggiore in Rom*. Regensburg, Schnell & Steiner, 2016. 1 vol., 239 p., 51 fig. Prix : 49,95 € ISBN 978-3-7954-3070-2.

Les mosaïques de la basilique romaine de Sainte-Marie-Majeure ont fait, dans le passé déjà, l'objet de nombreux livres ou articles (on rappellera Joseph Wilpert 1916, pour un état des mosaïques antérieur aux restaurations de l'époque de Pie XI (en 1938), et Beat Brenk 1975, synthèse la plus généralement utilisée ici). L'étude de Gerhard Steigerwald se distingue immédiatement toutefois par le choix restrictif que

suitable” participants and to receive a subsidy for rearing cattle, but the purpose for doing so is clearly to augment the sumptuousness of the festival of the goddess with more sacrifices; as in the Athenian Hephaistia, the metics receive only the meat from the five oxen thus reared, not from any others. In short, it remains to be more amply demonstrated if the “integration” or “acculturation” of foreigners was something that communities truly sought; more likely, the “goodwill” and contributions of the metics, stimulated through a closely circumscribed involvement in cult, was the prime consideration at play. Before concluding, it deserves to be underlined that the book has been both expediently and ably published from a recent thesis. This not only demonstrates that such a feat is still possible –and that Wijma needs to be commended for it– but it also stands in patent contrast to not a few of the relatively careless recent publications of Franz Steiner Verlag and other presses (but cf. still here p. 88 n. 103, *inter alia*). The book is generally well-written and exhibits a firm command of the different types of available evidence: epigraphic, literary, and archaeological – though the latter is much less frequently deployed. Factual mistakes are few, though some are glaring (e.g. historians of Greek religion will be surprised to read in the Introduction, p. 23, that “Parker’s *Athenian History* [sic] boils down to a chronologically ordered description of rites, cults...”). There are useful indices (Sources, Inscriptions and General) and a thorough bibliography.

Jan-Mathieu CARBON

Dobrinka CHIEKOVA, *Cultes et vie religieuse des cités du Pont Gauche (VII^e-I^{er} siècles avant J.-C.)*. Berne, Peter Lang, 2008. 1 vol. 22,5 cm x 15,5 cm, XV-325 p., 1 carte (EUROPÄISCHE HOCHSCHULSCHRIFTEN. SÉRIE XXXVIII, ARCHÄOLOGIE, 76). Prix : 99 CHF. ISBN 978-3-03911-448-1 ; ISSN 0721-3530.

Le Pont Gauche désignait dans l’Antiquité le littoral occidental de la mer Noire, celui que les navigateurs suivaient au sortir du Bosphore jusqu’à l’embouchure du Danube. C’est cet espace géographique, qui regroupe de nos jours les façades maritimes de la Bulgarie et de la Roumanie, que l’auteur a choisi pour inscrire cette étude consacrée aux cultes et à la vie religieuse dans les colonies grecques pontiques. La volonté affichée est de décloisonner les recherches conduites sur les cités de l’Ouest de la mer Noire en interrogeant l’existence éventuelle d’une identité régionale. Elle exclut toutefois de son périmètre deux colonies, pourtant indissociables de la région, à commencer par Olbia, et son noyau initial Borysthène, dont le territoire succède immédiatement à celui d’Istros et qui tant par ses cultes, sa chronologie ou l’importance des recherches qui lui ont été consacrées, demeure indissociable de sa voisine. Héraclée du Pont est ici l’autre absente alors qu’elle n’est autre que la métropole de Callatis. Dobrinka Chiekova rassemble dans cette perspective une bibliographie éparse, rédigée de surcroît parfois en bulgare, roumain ou russe, qu’elle met ainsi à disposition du lecteur. Le plan adopté s’avère particulièrement clair et efficace puisqu’il s’articule autour d’une opposition binaire entre colonies d’ascendance « milésienne » et celles d’origine « mégarienne » que l’auteur décline dans la plupart des dix-neuf chapitres qui structurent cette étude. Ces derniers regroupent l’ensemble des divinités majeures ou secondaires, ainsi que des figures héroïques qui composent les panthéons poliades depuis la fondation des premiers établissements, vers le milieu

du VII^e s. av. J.-C., jusqu'à leur intégration dans l'Empire romain. L'auteur ajoute à cette liste quatre annexes qui synthétisent ces informations en rappelant la répartition des cultes par cité, en listant les noms théophores avant de rassembler les données disponibles sur les calendriers régionaux. Cette approche permet de nourrir une confrontation fertile entre métropole et colonie destinée à identifier l'héritage que ces établissements d'outre-mer doivent à leur patrie d'origine, tout en soulignant l'originalité de certains développements régionaux dont l'auteur cherche à entrevoir une origine locale, thrace en l'occurrence. Ce faisant, D. Chiekova reprend à son compte l'opposition récurrente entre cités doriennes et ioniennes, bien souvent défendue dans les recherches pontiques, laquelle ne fait pas toujours l'économie d'une analyse simplificatrice de l'origine réelle des colons attribuée de façon réductrice à Milet ou à Mégare. Pourtant, la participation d'autres cités grecques au phénomène colonial est bien renseignée par les auteurs antiques, comme le rappelle le cas d'Antheia (absente de cette étude), fondation conjointe de Milet et de Phocée, ou d'Apollonia, supposée milésienne et rhodienne, tout du moins suivant le témoignage d'Étienne de Byzance (s. v. Apollonia), tandis que Callatis est avant tout la colonie d'Héraclée du Pont dont Pausanias (V 26, 7), Pseudo-Scymnos (972-975) ou Apollonios de Rhodes (*Scholia ad Apol. Rhod.* II 351 et 845) soulignent la double ascendance, à la fois béotienne et mégarienne. Cette subtilité pourrait expliquer quelques-unes des particularités que D. Chiekova souligne à juste raison, à commencer par l'importance d'Apollon Iétros, divinité tutélaire d'Apollonia et d'Istros et qui n'est pas en effet l'Apollon delphinios de Milet. L'auteur en est d'ailleurs elle-même consciente, puisqu'elle fait référence à Claros sans pour autant en tirer toutes les conclusions attendues. De même, l'importance supposée de l'apport thrace reprend les arguments développés par la thracologie, sans toutefois lui apporter l'appareil critique nécessaire. Pour mener cette recherche, D. Chiekova recourt ici à un riche répertoire épigraphique et numismatique qu'elle étend de façon ponctuelle à l'archéologie. Ce choix délibéré est parfaitement compréhensible au moment de la rédaction de ce travail, issu d'une recherche doctorale, présentée en 2002. Ni le sanctuaire d'Apollon Iétros à Apollonia, ni le supposé Thesmophorion sur la péninsule de Skamni n'avaient alors été mis au jour, pas plus que le sanctuaire de la mer Pontique à Dionysopolis ; autant de découvertes qui souvent rendent grâce aux hypothèses judicieuses présentées par l'auteur. Il aurait cependant été intéressant de mettre à profit les six années qui ont précédé la publication de ce volume pour intégrer certaines recherches comme l'article synthétique de D. Nedev et K. Apollonia qui détaille l'existence à Apollonia d'un culte d'Aphrodite, ainsi que de nombreux ostraka portant l'épiclèse Iétros, déjà connus depuis les premières fouilles d'A. Degrand (D. Nedev, K. Panayotova, « Apollonia Pontica (end of the 7th – 1st Centuries B.C.) », in D.V. Grammenos, E.K. Petropoulos (dir.), *Ancient Greek Colonies in the Black Sea*, Thessalonique, 2003, p. 95-155). Il aurait été également bienvenu d'exploiter certaines revues, notamment bulgares comme *Les découvertes et fouilles archéologiques (Arheologicheski razkopki i otkritya)*, à même de compléter la documentation archéologique. L'ensemble de ces remarques, tout comme les coquilles récurrentes, n'enlève rien au final à l'intérêt de ce volume qui représente la seule synthèse actuellement disponible en langue française sur les cultes et la vie religieuse dans les cités grecques du littoral occidental de la mer Noire. Il constitue donc le pendant de l'ouvrage de B. Isaac sur la colonisation grecque le long

des rivages de Thrace (*The Greek Settlements in Thrace until the Macedonian Conquest*, Leyde, 1986) et s'offre en ce sens comme un outil utile pour tout chercheur désireux de disposer d'un ouvrage synthétique sur cette région ou d'une première entrée sur la bibliographie existante.

Alexandre BARALIS

Vincent GABRIELSEN & Christian A. THOMSEN (Ed.), *Private Associations and the Public Sphere*. Proceedings of a Symposium held at the Royal Danish Academy of Sciences and Letters, 9-11 September 2010. Copenhagen, Marita Akhoj Nielsen, 2015. 1 vol, 362 p. (SCIENTIA DANICA, SERIES H, HUMANISTICA 8, 9). Prix : 300 DKK. ISBN 978-87-7304-389-9.

Issu d'un colloque tenu à l'Académie royale danoise en septembre 2010, ce volume est consacré aux relations entre associations privées et sphère publique, dans les cités de Méditerranée hellénophone, de l'époque classique jusqu'à la période romaine. La nature de ces relations varie : coopération, coexistence ou rivalité. Quoi qu'il en soit, ces interactions entre associations privées et sphère publique méritaient d'être approfondies, d'autant plus que ces associations étaient omniprésentes dans les cités et contribuaient à l'intégration des « non-citoyens » qui y étaient installés. I. Arnaoutoglou s'intéresse à l'introduction et au développement du culte de Bendis à Athènes. Il suggère une nouvelle hypothèse quant à son introduction : celle-ci pourrait être liée à une tentative athénienne, ambiguë et peut-être cynique, de revendiquer des zones autour d'Amphipolis, où Artémis Tauropole et Bendis étaient des divinités majeures. Il passe ensuite en revue les sources relatives aux associations de Bendis, à Athènes et à Salamine, montrant comment celles-ci ont gardé vivant le culte de la déesse jusqu'au III^e s. : il s'agissait là toutefois d'un culte privé, sans interaction avec la cité. M. Haake suggère de voir dans les écoles philosophiques des *θῆαισσι* (dédiés au culte des Muses) : l'abrogation de loi de Sophocle (306-305), qui conduisit à l'exode des philosophes d'Athènes, pourrait avoir été basée sur la loi de Solon sur les associations – ce qui impliquerait dès lors que les écoles philosophiques étaient considérées comme des associations. M. Paz de Hoz se penche sur les associations de professeurs en Asie Mineure, sur leur organisation interne et sur leurs privilèges (elles avaient notamment obtenu l'autorisation de se réunir dans des sanctuaires publics). A. Avram analyse des inscriptions du Bosphore, récemment publiées, qui offrent des renseignements sur des associations culturelles locales. St. Maillot étudie les associations d'étrangers dans la Rhodes hellénistique. La plupart d'entre elles regroupaient des étrangers d'origines diverses et avaient des rapports étroits avec les membres de l'élite locale, formant ainsi une sorte de « social platform » pour les riches étrangers, installés ou nouveaux venus, à Rhodes. J. Perry revient sur la grève des boulangers d'Éphèse et l'intervention de l'État qu'elle provoqua. K. Zamfir montre que les caractéristiques des communautés chrétiennes telles qu'elles apparaissent dans les épîtres apostoliques présentent une série de similitudes avec les associations. Les quatre dernières contributions portent sur les associations de l'Égypte ptolémaïque ou romaine. M. Gibbs présente les associations de commerçants de l'Égypte ptolémaïque, leur structure qui tend à s'inspirer de celles des *nomes* et leurs relations avec l'État. Th. Kruse examine les *koina* et *politeuma* ethniques, tandis que

pauvre qu'au siècle précédent, notamment parce qu'elle avait dû compenser la perte des revenus de l'*archè* en contribuant massivement de ses derniers aux ressources communes. À ce dernier propos, on peut toutefois se demander si l'auteur n'est pas tombée ici dans le piège qu'elle dénonçait dans son introduction, en confondant la réalité avec le ressenti de la société : il est vrai que les plaintes à propos d'*eisphorai* lourdes et répétées sont récurrentes dans le discours des orateurs du IV^e s., mais une étude quantifiée (Chr. Flament, *Une économie monétarisée*, 2007, p. 202-206) indique que le montant des *eisphorai* perçues entre 378 et 357 fut néanmoins particulièrement bas. Le chapitre IV analyse l'emploi de plusieurs stéréotypes dans les plaidoyers du IV^e s., notamment celui de l'appauvrissement du *dèmos* (qui concernait également les classes supérieures, selon l'auteur) qui était invoqué pour rendre plus scandaleux encore l'enrichissement de certains orateurs ou généraux, ou employé pour justifier aussi bien la reprise que l'arrêt des campagnes militaires qui devaient mener à la reconstitution de l'*archè*. Dans le dernier chapitre, L. Cecchet étudie comment les arguments relatifs à la pauvreté étaient utilisés par les orateurs pour provoquer la pitié, la colère ou l'indignation des jurés. Les orateurs tendent en effet à opérer une distinction entre une « bonne » et une « mauvaise » pauvreté, la première forme étant celle du pauvre qui tente de s'en sortir, sans devenir pour autant un parasite ou un criminel. Cette « bonne » pauvreté est généralement associée, à Athènes, au monde rural. De même, il existe aussi une distinction entre le « mauvais » riche, qui élude les liturgies, et le « bon » riche, qui met sa fortune au service de la cité, au point de tomber parfois lui-même dans l'indigence. Les orateurs auront beau jeu, pour les besoins de leur argumentation, d'opposer ces différents stéréotypes. De même, la pauvreté peut également être invoquée dans certains cas comme une circonstance atténuante, ou bien comme élément destiné à apitoyer le jury (principalement dans les affaires d'héritage), appuyé parfois par une mise en scène digne de la tragédie. On l'aura compris, l'ouvrage de L. Cecchet ne s'adresse donc pas en priorité aux historiens de l'économie athénienne, mais à ceux qui s'intéressent à l'histoire des mentalités. De par son analyse des différentes perceptions de la pauvreté qui se font jour dans les discours publics et de l'impact émotionnel qu'elles suscitaient, l'auteur a très clairement démontré qu'il existait à Athènes un « imaginaire collectif » de la pauvreté.

Christophe FLAMENT

Alexandre BLAINEAU, *Le cheval de guerre en Grèce ancienne*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. 1 vol., 348 p. (HISTOIRE). Prix : 20 €. ISBN 978-2-7535-4136-8.

Convoquant des sources variées (historiques – au premier rang desquelles, bien sûr, Xénophon –, mais aussi épigraphiques, archéologiques, archéozoologiques, iconographiques ou encore numismatiques), cet ouvrage tiré de la thèse de doctorat de l'auteur nous entraîne à la découverte du cheval de guerre en Grèce ancienne. Comme A. Blaineau l'explique en introduction, le cœur de son propos n'est pas la guerre (on ne trouvera rien dans cet ouvrage sur les techniques de combat de la cavalerie par exemple) mais bien le cheval lui-même, dont le « cycle », depuis la production du poulain jusqu'à son insertion dans la maison du cavalier, est présenté en sept

chapitres. Le premier chapitre traite de l'apparence du cheval grec. Si la petite taille des chevaux antiques est une caractéristique bien connue, l'auteur en précise l'ampleur en montrant que la hauteur moyenne au garrot des chevaux grecs s'élevait à 130-140 cm seulement. L'image de Bucéphale en prendrait un coup si A. Blaineau ne précisait pas que la variabilité était grande autour de cette moyenne. L'auteur se penche en outre sur la robe des chevaux grecs, dont les sources indiquent qu'elle était baie ou alezane dans la majorité des cas – ces deux robes connaissant cependant de très nombreuses nuances. – Le deuxième chapitre s'interroge sur les régions d'élevage équin dans le monde grec. Il rappelle d'abord les caractéristiques nécessaires à une terre d'élevage de chevaux (de grandes quantités de fourrage et d'eau) avant de passer en revue les régions grecques en décrivant les contextes sociaux, géographiques, politiques et culturels qui ont pu jouer dans le plus ou moins grand développement de l'*hippotrophia*. La Thessalie apparaît, sans conteste, comme la principale « terre de cheval », devant la Macédoine et la Thrace, mais aussi le Péloponnèse. Si l'auteur présente les différentes régions grecques dans un ordre globalement géographique, il eût peut-être été plus clair pour le lecteur de classer les régions directement en fonction de leur plus ou moins grande implication dans l'élevage des chevaux. Le résumé synthétique en fin de chapitre permet cependant de dépasser la légère confusion induite par le choix de cette présentation géographique – plus objective, sans doute, mais moins efficace. On peut cependant émettre des doutes sérieux sur l'idée avancée (prudemment) par l'auteur selon laquelle les expéditions coloniales auraient choisi le lieu de fondation de certaines colonies en fonction des possibilités d'élevage de chevaux. – Le troisième chapitre s'intéresse aux acteurs et aux pratiques de l'élevage équin. Il établit notamment une distinction entre l'*hippotrophos* (l'éleveur, le dresseur) et l'*hippophorbos* (le simple gardien de troupeaux) avant de s'intéresser plus particulièrement à la pratique de l'élevage en troupeau. Celui-ci pose en effet des problèmes spécifiques (identification, reproduction, soins, etc.), notamment s'il est pratiqué dans une perspective spéculative – une pratique peu connue pour la Grèce ancienne. Cette réflexion conduit logiquement au chapitre 4, qui s'interroge sur l'existence d'une recherche zootechnique visant à la constitution, la préservation et l'amélioration de « races » de chevaux dans l'Antiquité (le terme étant employé avec toute la prudence requise et après une longue discussion). L'auteur montre ainsi comment, pour les chevaux comme pour les autres animaux y compris les hommes, les Grecs semblent avoir considéré que la perfection résidait dans les modèles originels de chaque lignée. L'objectif principal de l'élevage était alors de reproduire et de transmettre les qualités de ces modèles en se gardant le plus possible de toute hybridation, considérée comme une forme de dégénérescence. La jument n'avait que le rôle de matrice, destinée à reproduire le plus fidèlement possible le modèle et la nature de l'étalon. – Le chapitre 5 énumère les qualités recherchées par les Grecs dans le cheval de guerre idéal. L'auteur y passe en revue les éléments de la tête, du corps et des membres (tout en indiquant que, dans l'Antiquité comme aujourd'hui, l'examen du cheval doit toujours commencer par les pieds car, comme dit l'adage bien connu, « Pas de pied, pas de cheval » !). En se basant essentiellement sur les sources écrites, l'auteur montre comment le cheval de guerre le plus recherché devait ressembler aux chevaux de Camargue, plutôt petits et courts, mais énergiques, réactifs et francs, pour autoriser des déplacements rapides et des demi-tours serrés dans les situations les plus

déliçates. – Le sixième chapitre est peut-être le plus passionnant car l’auteur s’y livre à une véritable enquête pour comprendre les rouages de la remonte de la cavalerie athénienne – qui atteignait théoriquement 1 200 cavaliers au IV^e siècle av. J.-C. alors même que l’Attique n’est pas une terre d’élevage de chevaux. L’auteur y montre notamment que l’engagement dans la cavalerie n’était sans doute pas particulièrement prisé car il était à la fois extrêmement exigeant du point de vue technique et particulièrement coûteux (à l’époque de Xénophon, l’*hippotrophia* était d’ailleurs une liturgie militaire), ce qui ébranle l’image valorisée que l’on se fait traditionnellement du cavalier dans cette société « à écuyers » où le cheval est l’apanage de l’élite. À partir des tablettes de plomb athéniennes des IV^e et III^e siècles av. J.-C. qui livrent des listes de montures avec leur robe, leur marque, leur valeur et le nom de leur cavalier, A. Blaineau s’efforce en outre de suivre la carrière des chevaux de la cavalerie athénienne depuis leur achat au marché après un examen minutieux (la *dokimasie*) jusqu’à leur intégration dans la cavalerie civique (symbolisée par un marquage spécifique de certains chevaux) et leur décote progressive avec l’âge. – Le septième et dernier chapitre, consacré à l’intégration du cheval dans la maisonnée, revient à des questions plus matérielles sur l’organisation de l’écurie et les soins que le palefrenier (*hippokomos*) doit prodiguer quotidiennement au cheval (pansage, nourriture, désensibilisation, etc.). Ces considérations assez générales sur le soin et l’entretien des chevaux (quelle que soit leur destination) auraient peut-être été mieux placées dans la continuité du chapitre 4 sur l’élevage et la zootechnie. Cela aurait permis de conclure l’ouvrage par les deux chapitres plus spécifiquement consacrés au cheval de guerre, en particulier le chapitre 6, qui constitue, selon moi, un des acquis majeurs de ce travail, offrant une transition heureuse pour le lecteur curieux vers les ouvrages consacrés au cheval à la guerre dans le monde grec antique. Les cavaliers apprécieront l’évidente expérience personnelle de l’auteur en matière équestre – ce qui rend néanmoins certains passages plus difficiles d’accès aux non-cavaliers, qui pourraient être déroutés par le vocabulaire technique spécialisé. La lecture est cependant rendue aussi facile qu’agréable par l’abondance des illustrations, schémas et tableaux explicatifs ainsi que par les conclusions de chaque chapitre qui en récapitulent les acquis et ouvrent vers le chapitre suivant de manière logique et efficace. Le choix de l’auteur de placer des annexes spécifiques à la fin de chaque chapitre (présentant le détail des sources exploitées ou approfondissant certains points techniques) apparaît en outre comme une bonne manière de permettre à ceux qui le souhaitent d’aller plus loin sans entraver la lecture d’un public moins spécialisé qui y trouvera également son compte, qu’il soit passionné de cheval, ou d’Antiquité, ou des deux. Reine-Marie BERARD

Jacqueline CHRISTIEN & Bernard LEGRAS (Ed.), *Sparte hellénistique – IV^e-III^e siècles avant notre ère*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2014. 1 vol., 326 p. (DIALOGUES D’HISTOIRE ANCIENNE. SUPPLEMENT 11). Prix : 27 €. ISBN 978-2-84867-493-3.

Ce volume, qui rassemble, p. 13-296, les treize communications présentées lors la table ronde sur Sparte hellénistique, organisée à Paris les 6 et 7 avril 2012, comprend en outre une introduction des deux maîtres d’œuvre J. Christien et B. Legras (p. 9-12),

marketing moderne, nuit au propos. Anna Paule présente son étude comparée de la parure à Chypre et dans le monde grec, mettant en lumière les relations entre les deux entités à la fin de l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer (*Some Notes on the Jewellery of Cyprus and Greece: the Art of Goldsmiths and Coppersmiths from the Late Bronze Age to the Early Iron Age*). Alexander Vacek, dans un article consacré à l'épineux problème de l'imitation dans l'art et les productions artisanales, s'intéresse à la céramique géométrique grecque et chypriote (*Imitation or Innovation? Style, Decoration and Syntax of Greek and Cypriot Pottery during the Geometric Period*). Le sujet, difficile, est abordé avec lucidité et selon une démarche intelligente, dont l'auteur reconnaît lui-même les limites. Cela constituera néanmoins certainement une contribution qu'il conviendra de connaître. Iva Chirpanlieva livre ensuite une étude sur la céramique attique de Kition aux ^v^e et ^{iv}^e siècles et propose une interprétation contextuelle qui préfère l'idée d'une mode grecque à Chypre et dans les cités phéniciennes, plutôt qu'une hellénisation précoce de l'Orient méditerranéen (*The Attic Pottery from Kition – A Contextual Approach*). Caroline Autret consacre sa présentation à la production et à la circulation des amphores entre Chypre et la Cilicie au début de l'époque romaine (*Cyprus and Cilicia: Amphora Production, Trade and Relations in the Early Roman Era*). Enfin, Iosif Hadjikyriakos rend compte des éléments vénitiens dans l'iconostase chypriote et en souligne les liens avec la société insulaire médiévale (*Venetian Elements in the Iconostasis of Cyprus*). En définitive, au-delà du témoignage que porte ce volume du dynamisme actuel de l'archéologie chypriote et de la jeune génération de chercheurs, particulièrement active pour les hautes périodes, sa valeur tient essentiellement à celle des contributions individuelles qui le constituent.

Raphaël ORGEOLET

Elizabeth R. GEBHARD & Timothy E. GREGORY (Ed.), *Bridge of the Untiring Sea. The Corinthian Isthmus from Prehistory to Late Antiquity*. Athènes, The American School of Classical Studies at Athens, 2015. 1 vol., 386 p., 140 fig. n./b. et 11 coul. 6 tables, 4 plans (HESPERIA SUPPLEMENT 48). Prix : 75 \$. ISBN 978-0-87661-548-5.

Cet ouvrage rassemble les actes du colloque international qui s'est tenu à l'American School of Classical Studies at Athens du 15 au 17 juin 2007 pour célébrer cinquante-cinq ans de fouilles américaines dans la région de l'Isthme de Corinthe, ce « pont jeté entre deux mers » selon la métaphore de Pindare qui donne son titre au recueil. Il contient dix-sept contributions en anglais, numérotées en autant de chapitres classés par ordre globalement chronologique – bien que quelques irrégularités surprennent (pourquoi avoir intercalé le chapitre 4, qui traite de l'habitat hellénistique, entre les chapitres 3 et 5, qui traitent tous deux du sanctuaire archaïque ?). Si près de la moitié des contributions concernent le sanctuaire de Poséidon et les pratiques qui l'entourent, l'habitat et les fortifications sont également abordés et tous les champs de l'archéologie (architecture, sculpture, céramique, coroplastie, numismatique, urbanisme, etc.) sont sollicités. L'unité de l'ouvrage repose donc avant tout sur l'identité géographique forte de la région envisagée sur le temps long – comme l'indiquent les éditeurs en introduction. Deux chapitres traitent d'abord de la présence mycénienne autour d'Isthmia, longtemps peu connue. Une

maison du Mycénien ancien découverte lors de fouilles d'urgence en 2006 fait ainsi l'objet de la communication d'E. Balomenou et V. Tassinou (chapitre 1). T. Tartaron (chapitre 2) présente quant à lui l'impressionnant port de Kalamianos, découvert sur la côte saronique grâce au modèle prédictif numérique élaboré dans le cadre du projet *Eastern Korinthia Archaeological Survey* qui permet d'en dresser un tableau très complet. Cinq chapitres sont consacrés au premier sanctuaire archaïque, détruit dans un incendie au milieu du V^e siècle av. J.-C. F. Hemans (chapitre 3) analyse d'abord l'exceptionnel *hekatompodon* de la première moitié du VII^e siècle av. J.-C., illustrant les origines de l'architecture monumentale en pierre dans le monde grec. À travers l'étude du matériel céramique, M. Risser (chapitre 5) met en évidence l'importance de Corinthe pour la production des vases de banquet utilisés pendant les jeux et l'importance économique que ces jeux avaient en retour sur la cité. Au chapitre 6, L. Houghtalin étudie 130 monnaies d'argent (principalement d'Égine et de Corinthe) découvertes dans les dépôts rassemblant les débris du temple archaïque, à partir desquelles elle propose de réévaluer la chronologie de plusieurs séries monétaires. A. Thomsen (chapitre 7) montre quant à lui, en étudiant quelque 628 terres cuites archaïques, la large prédominance des chevaux et des cavaliers, une particularité probablement liée à un aspect spécifique du culte au sein du sanctuaire de Poséidon à Isthmia. Enfin, K. Arafat (chapitre 8) s'attache plus particulièrement à l'analyse d'un alabastré du Protocorinthien récent qu'il place dans la lignée du peintre de l'Olpe Chigi. Deux chapitres traitent de l'époque hellénistique. V. Anderson-Stojanović (chapitre 4) analyse l'architecture domestique d'une vingtaine de maisons de la seconde moitié du IV^e siècle av. J.-C. sur le site de Rachi. Son interprétation de l'étroitesse et de l'imbrication des maisons en termes anthropologiques comme l'indice d'une étroite proximité et interdépendance des familles, dans la vie quotidienne comme pour les travaux de production est particulièrement intéressante. A. Jackson (chapitre 9) propose quant à lui d'expliquer l'influence macédonienne forte dont témoigne le cénotaphe dit « West Foundation » et les armes qu'il contenait par un recours aux sources historiques qui affirment l'amitié précoce de Philippe II avec les deux officiers corinthiens Demaratos et Deinarchos. Quatre chapitres sont ensuite consacrés à la renaissance du sanctuaire à l'époque romaine après deux siècles d'abandon, entre le sac de Corinthe par les Romains en 146 av. J.-C. et le retour des jeux isthmiques au milieu du I^{er} siècle. J. Wiseman (chapitre 11) présente d'abord une des rares inscriptions d'époque romaine relative aux jeux isthmiques, ornant un pilier hermaïque découvert dans la zone du Gymnasium de Corinthe. À partir de la liste de noms d'organisateurs et de vainqueurs de trois séries de jeux tenus en 57 ap. J.-C., il propose une réflexion nouvelle sur la périodicité des jeux et leur déroulement, probablement moins immuable qu'on se l'imagine aujourd'hui. M. Sturgeon (chapitre 10) restitue un groupe de statues monumentales en marbre parmi lesquelles elle identifie notamment le fondateur du nouveau sanctuaire du Palaimonion à l'époque antonine – étude qui permet à l'auteur de proposer une réflexion plus large sur les pratiques rituelles à Isthmia à l'époque romaine. En comparant le complexe monumental des thermes construit au milieu du II^e siècle ap. J.-C. du côté Nord du *temenos* central avec les autres grands « thermes de sanctuaire » du monde grec, F. Yegül (chapitre 12) souligne l'importance de cette structure qui servait à la fois pour les ablutions et comme lieu de sociabilité, au moment

des jeux mais pas seulement. S. Ellis et E. Poehler (chapitre 13) présentent les résultats préliminaires de leur étude spatiale, chronologique et fonctionnelle de la zone située à l'Est du *temenos*. Grâce à l'élaboration d'un SIG de pointe, ils proposent une première hypothèse de phasage chronologique des nombreux vestiges découverts dans cette zone encore très mal connue. Étrangement placé vu la fourchette chronologique prise en compte, l'article de D. Pettegrew (chapitre 14) analyse, à partir des résultats de prospections récentes l'évolution de l'occupation romaine sur le territoire de Corinthe et met en évidence l'existence d'un véritable espace « périurbain », densément occupé et exploité du I^{er} au VII^e siècle ap. J.-C. Les trois derniers chapitres sont enfin consacrés à la forteresse d'Isthmia à la fin de l'Antiquité. En analysant deux portions du rempart du V^e siècle, J. Frey (chapitre 15) montre à la fois l'unité globale du projet (manifeste notamment par le remploi généralisé de blocs provenant du sanctuaire de Poséidon dans une perspective à la fois utilitaire et décorative) et l'hétérogénéité de sa réalisation, sans doute confiée à différentes équipes d'ouvriers qui travaillaient de manière largement autonome. W. Caraher (chapitre 16) revient sur deux inscriptions d'époque justinienne à travers lesquelles il démontre l'importance de l'Isthme comme lieu d'affirmation du pouvoir politique, militaire et religieux unifié dans la personne de l'empereur. B. Wohl (chapitre 17) propose enfin un réexamen des lampes à huiles circulaires tardives découvertes dans la forteresse, autrefois considérées comme une production sicilienne et qu'elle propose au contraire de resituer comme une production majoritairement corinthienne, démontrant, une fois de plus, les liens étroits qui existaient entre Corinthe et Isthmia. L'ouvrage s'achève ainsi assez abruptement alors qu'une conclusion générale aurait été bienvenue pour aider le lecteur à dépasser la très grande hétérogénéité des contributions, tant du point de vue chronologique que thématique, et ressaisir l'histoire de l'Isthme dans son ensemble en proposant des pistes de réflexion diachroniques. Cela n'enlève rien cependant à la très grande qualité des contributions dans lesquelles on appréciera de trouver tant des exemples des résultats spectaculaires que l'on peut espérer d'un usage raisonné des nouveaux outils informatiques (chapitres 2, 13 et 14 notamment), que des études qui démontrent l'utilité de reprendre avec patience et minutie la documentation et le matériel des fouilles anciennes, trop souvent négligés (chapitres 10 et 17 entre autres). L'ouvrage apparaît ainsi non seulement comme une nouvelle référence de l'archéologie corinthienne mais aussi comme une source de réflexion et d'inspiration sur l'évolution des méthodes de la recherche en archéologie, depuis les années 1950 jusqu'à aujourd'hui.

Reine-Marie BÉRARD

Rosario Maria ANZALONE, *Gortina VII. Città e territorio dal protogeometrico all'età classica*. Athènes, Scuola archeologica italiana di Atene, 2015, 1 vol. 21 x 30 cm, 321 p., cartes, plans, ill. (MONOGRAPHIE DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA DI ATENE E DELLE MISSIONI ITALIANE IN ORIENTE, 22). Prix non communiqué. Broché. ISBN 978-960-9559-05-8.

Cet ouvrage, composé, outre la préface, de quatorze chapitres (p. 9-239, le dernier étant la conclusion), de la très riche bibliographie (p. 241-295), de la liste des illustrations (p. 297-301), d'un utile résumé (p. 303-310) et d'index (p. 311-321), se propose

Épictète utilise beaucoup d'impératifs ; U. Brandt offre aux p. 31 et suivantes des réflexions utiles sur les implications de l'usage fréquent de ce mode verbal (cf. aussi la p. 53). Le philosophe recourt souvent à la parataxe, l'antithèse, la répétition, la sentence gnomique, l'exemple et la comparaison (p. 34). – La cinquième partie de l'introduction porte sur la transmission du texte de l'*Encheiridion* et sa réception ; la présentation concise de la transmission du texte se base sur l'édition de l'*Encheiridion* de G. J. Boter (1999 et 2007). Le livre d'U. Brandt se termine sur une vaste bibliographie et trois index étendus (« Sach- und Personenregister » ; « Sachregister Griechisch » ; « Stellenregister ») aux p. 325-411. – À la différence de G. J. Boter (voir la note 109), U. Brandt estime qu'il s'agit dans l'*Encheiridion* de « Selbstkommunikation ». Je suis d'accord sur le fait qu'on peut parler de « Selbstappellen » en ce sens que l'*Encheiridion* d'Épictète doit amener le lecteur à s'exhorter lui-même. Mais il est certain qu'Épictète n'est pas absent en tant que maître ; à mon avis, on ne peut pas dire que l'*Encheiridion* soit un soliloque comparable à l'ouvrage *Ta eis heauton* de l'empereur Marc Aurèle (voir Brandt aux p. 29-32). – Encore quelques petites remarques. (1) À plusieurs reprises, U. Brandt identifie le but de l'*Encheiridion* comme étant la formation du caractère (par exemple aux p. 13, 22, 27-28, 45). Mais le terme de « caractère » est-il approprié dans ce cas ? Épictète dispense des leçons morales et des exercices spirituels (« geistige Übungen » / « sittliche Exerzitien », voir les p. 27-28), qui doivent aider les lecteurs à parvenir à une attitude rationnelle durable (« eine dauerhaft vernünftige seelische Verfassung », p. 29). (2) Dire que le plan que M. Pohlenz a proposé pour l'*Encheiridion* est un peu forcé (voir les p. 26-27) est trop généreux. (3) Concernant *mède epistrepomenos* (au chapitre 7, voir les p. 97-98), on pourrait renvoyer à Lot et sa femme dans *Gen.* 19, 17 et 26. Concernant le philosophe Euphrate (nommé à la p. 195 concernant le chapitre 29, 4), il aurait été utile de renvoyer à Pline, *Epist.* I, 10. – Pour finir, une suggestion concernant la recherche future sur l'*Encheiridion* : il serait utile de comparer le projet philosophique de l'*Encheiridion* et celui des *Epistulae ad Lucilium* de Sénèque. La comparaison pourrait couvrir entre autres le contenu philosophique, la méthode pédagogique, la construction de l'ensemble et les (dés)avantages de la forme littéraire choisie. – Le commentaire d'U. Brandt répond à la promesse faite dans l'introduction de fournir un commentaire philologique et philosophique. Il s'agit d'un livre important écrit par une chercheuse compétente qui a étudié de façon consciencieuse Épictète et la littérature scientifique. Elle renvoie d'une manière systématique aux passages pertinents des *Diatribai*, se positionne régulièrement d'une façon précise à l'égard de ses prédécesseurs, et revient très souvent sur le texte d'Épictète édité par G. J. Boter. En outre l'exposé de l'auteur est toujours très clair.

Willy EVENEPOEL

Paul SCHUBERT, *Anoubion. Poème astrologique. Témoignages et fragments*. Texte établi, traduit et annoté par P. S. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXLIV-159 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 517). Prix : 53 €. ISBN 978-2-251-00601-7.

Après la parution en 2006 de l'édition d'*Anoubion* par Dirk Obbink dans la collection Teubner (*Anubio. Carmen astrologicum elegiacum*, Munich-Leipzig,

2006 ; voir AC 79 [2010] p. 406-407), les travaux concernant ce poète astrologue du Haut Empire n'ont guère cessé. Parmi les publications relatives à ce dernier, à son œuvre, aujourd'hui fragmentaire et principalement connue grâce aux papyrus d'Égypte, à sa versification et à ses sources, on citera d'abord l'édition du *P.Gen.* 4.157, par Paul Schubert (*CRAI* [2009], 399-432), trouvaille papyrologique qui, selon S. Heilen (*Aestimatio* [2010], p. 178), « increases the total of the preserved verses of this poet (*scil.* Anoubion) by roughly 25%, adding substantially to our knowledge of his vocabulary », et l'article de S. Heilen lui-même (*loc. cit.*, p. 127-192), qui représente un important apport dans les études sur Anoubion, et plus particulièrement sur la raison des similitudes entre le texte de ce dernier et celui des astrologues antiques Dorotheos, Firmicus Maternus et Manéthon. Il paraissait donc nécessaire de produire une nouvelle édition de l'unique poète astrologue connu ayant fait usage du distique élégiaque, tâche à laquelle s'est attelé P. Schubert dans la collection des Universités de France. Son édition comporte trois parties. La première est une introduction détaillée, traitant plus de sujets que la table des matières (p. 159), limitée aux grandes subdivisions de l'ouvrage, ne le laisse croire. Elle aborde en effet des thématiques variées comme la figure d'Anoubion, sa période d'activité et le mètre qu'il utilise (sections 1.1, 1.2 et 1.3), l'astrologie antique, non seulement dans les mondes grec, égyptien et babylonien, mais aussi dans les différentes classes sociales de la population antique (sections 2.1 à 2.8), les sources d'Anoubion et les parallèles entre le texte de ce dernier et celui de plusieurs auteurs d'ouvrages astrologiques antiques (sections 3.1 à 3.7), et la typologie des prédictions (section 4). L'introduction évoque également les points communs entre astrologie et roman grec et le rôle joué par celle-là dans celui-ci (section 5), et livre une analyse des divers témoignages et fragments retenus dans l'édition, tout en commentant les critères d'attribution des fragments à Anoubion (sections 6.1 à 7). À l'introduction font suite le catalogue des manuscrits, celui des papyrus, une liste des signes papyrologiques, les éditions d'auteurs et textes anciens utilisés, les ouvrages et articles de référence employés, ainsi que plusieurs tables de concordance, très utiles, entre la numérotation des fragments et témoignages par P. Schubert d'une part, et celle par D. Obbink et par S. Heilen d'autre part : celles-ci mettent particulièrement en évidence les apports de l'édition de P. Schubert, tant dans l'ordre des différents témoignages et fragments que dans l'inclusion de nouveaux textes, absents de l'édition de D. Obbink et/ou de l'article de S. Heilen. Dans la deuxième partie, P. Schubert reprend les témoignages relatifs au personnage d'Anoubion d'abord (T1-T5) et au poème de celui-ci ensuite (T6a-T13) ; entre autres choses, on soulignera l'intérêt du tableau synoptique (p. 9 et 10) mettant en parallèle les mots de F2, T6a et T6b. L'en-tête de chaque *testimonium* indique son numéro dans la présente édition, ainsi que son numéro dans l'édition de D. Obbink et dans l'article de S. Heilen, et les références exactes du passage retenu ; il renvoie également à la section de l'introduction qui commente le témoignage. La troisième partie contient l'édition des fragments d'Anoubion, qu'ils lui soient attribués de manière quasi certaine (F1a-b – F10f) ou incertaine (F11-F18b). Pourvu, comme tous les *testimonia*, d'une traduction française, chaque fragment comporte également un en-tête avec les informations essentielles à son sujet (n° dans la présente édition, n° chez D. Obbink et S. Heilen, références du papyrus contenant le fragment ou de l'auteur citant ce dernier, références à la section de l'introduction fournissant le commentaire le con-

cernant), et, comme dans les *testimonia* également, les références aux passages parallèles chez d'autres auteurs astrologues antiques sont données en bas de page, souvent accompagnées d'une traduction française. Les fragments papyrologiques ont été traités autrement que dans l'édition de D. Obbink : à la différence de celle-ci, l'édition de P. Schubert ne fournit pas la transcription diplomatique des papyrus, mais seulement l'édition critique. Cependant, on trouve quelques indications précises sur le papyrus et sur la « mise en page » du texte qui y est écrit (sens des fibres, numéro des colonnes, mains, etc.). L'édition est en outre enrichie de nombreuses notes, soit en bas de page, soit à la fin du volume, complétée par un index thématique et un index des mots grecs. L'édition d'Anoubion par P. Schubert présente donc un progrès certain par rapport à celle de D. Obbink, parue neuf ans plus tôt : outre le fait qu'elle tient compte des dernières publications concernant Anoubion et de l'apport important du *P.Gen.* 4.157, elle fournit de nombreuses informations sur Anoubion, les fragments et les *testimonia* de ce poète, absentes de l'édition Teubner, ainsi qu'une traduction française, aussi bien des fragments que des *testimonia*. S'il peut s'avérer utile de consulter les éditions des différents papyrus repris dans cet ouvrage pour obtenir des données plus nombreuses et précises quant à leurs caractéristiques physiques ou internes (dimensions, écriture, signes utilisés, etc.), ou encore pour savoir comment leurs éditeurs ont justifié telle ou telle leçon, et si l'on aurait aimé avoir dans les commentaires de P. Schubert davantage d'explications concernant l'ordre selon lequel les différents fragments ont été classés, l'édition des Belles Lettres s'avère excellente. Elle intéressera aussi bien les historiens de l'astrologie antique que les papyrologues ; en dépit de la difficulté du sujet traité, l'ouvrage est en outre accessible à un public relativement large.

Tatiana BERG

Marie-Christine FAYANT et Pierre CHUVIN, *Hymnes orphiques*. Édités et traduits par M.-Chr. F. et P. Ch. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CII-776 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 509). Prix : 117 €. ISBN 978-2-251-00593-5.

L'édition des *Hymnes orphiques* dans la Collection des Universités de France vient très heureusement pallier une absence puisque aucune autre édition n'a vu le jour depuis celle de Quandt en 1955, sur laquelle Anne-France Morand s'était fondée dans ses précieuses *Études sur les Hymnes orphiques* (2001). Commencée en collaboration avec le professeur Francis Vian auquel, dans son avant-propos, Marie-Christine Fayant rend hommage parmi d'autres comme Pierre Chuvain, cette édition se présente selon la loi du genre, avec texte (et appareil critique) et traduction juxtaposée. L'ouvrage s'ouvre par une introduction dans laquelle l'auteure commence par rappeler la généalogie d'Orphée, son lien avec Dionysos et les mystères, soulignant au passage l'absence, dans le recueil des *Hymnes*, de toute allusion à sa descente chez Hadès et à sa mort. Elle y replace ensuite les *Hymnes* parmi les œuvres attribuées à Orphée, insistant sur l'importance de la connaissance de la théogonie orphique pour la compréhension des *Hymnes*. Vient ensuite une présentation du recueil : le titre des hymnes – fournissant deux informations, le nom du dieu et l'offrande –, les offrandes

des jeux mais pas seulement. S. Ellis et E. Poehler (chapitre 13) présentent les résultats préliminaires de leur étude spatiale, chronologique et fonctionnelle de la zone située à l'Est du *temenos*. Grâce à l'élaboration d'un SIG de pointe, ils proposent une première hypothèse de phasage chronologique des nombreux vestiges découverts dans cette zone encore très mal connue. Étrangement placé vu la fourchette chronologique prise en compte, l'article de D. Pettegrew (chapitre 14) analyse, à partir des résultats de prospections récentes l'évolution de l'occupation romaine sur le territoire de Corinthe et met en évidence l'existence d'un véritable espace « périurbain », densément occupé et exploité du I^{er} au VII^e siècle ap. J.-C. Les trois derniers chapitres sont enfin consacrés à la forteresse d'Isthmia à la fin de l'Antiquité. En analysant deux portions du rempart du V^e siècle, J. Frey (chapitre 15) montre à la fois l'unité globale du projet (manifeste notamment par le remploi généralisé de blocs provenant du sanctuaire de Poséidon dans une perspective à la fois utilitaire et décorative) et l'hétérogénéité de sa réalisation, sans doute confiée à différentes équipes d'ouvriers qui travaillaient de manière largement autonome. W. Caraher (chapitre 16) revient sur deux inscriptions d'époque justinienne à travers lesquelles il démontre l'importance de l'Isthme comme lieu d'affirmation du pouvoir politique, militaire et religieux unifié dans la personne de l'empereur. B. Wohl (chapitre 17) propose enfin un réexamen des lampes à huiles circulaires tardives découvertes dans la forteresse, autrefois considérées comme une production sicilienne et qu'elle propose au contraire de resituer comme une production majoritairement corinthienne, démontrant, une fois de plus, les liens étroits qui existaient entre Corinthe et Isthmia. L'ouvrage s'achève ainsi assez abruptement alors qu'une conclusion générale aurait été bienvenue pour aider le lecteur à dépasser la très grande hétérogénéité des contributions, tant du point de vue chronologique que thématique, et ressaisir l'histoire de l'Isthme dans son ensemble en proposant des pistes de réflexion diachroniques. Cela n'enlève rien cependant à la très grande qualité des contributions dans lesquelles on appréciera de trouver tant des exemples des résultats spectaculaires que l'on peut espérer d'un usage raisonné des nouveaux outils informatiques (chapitres 2, 13 et 14 notamment), que des études qui démontrent l'utilité de reprendre avec patience et minutie la documentation et le matériel des fouilles anciennes, trop souvent négligés (chapitres 10 et 17 entre autres). L'ouvrage apparaît ainsi non seulement comme une nouvelle référence de l'archéologie corinthienne mais aussi comme une source de réflexion et d'inspiration sur l'évolution des méthodes de la recherche en archéologie, depuis les années 1950 jusqu'à aujourd'hui.

Reine-Marie BÉRARD

Rosario Maria ANZALONE, *Gortina VII. Città e territorio dal protogeometrico all'età classica*. Athènes, Scuola archeologica italiana di Atene, 2015, 1 vol. 21 x 30 cm, 321 p., cartes, plans, ill. (MONOGRAPHIE DELLA SCUOLA ARCHEOLOGICA DI ATENE E DELLE MISSIONI ITALIANE IN ORIENTE, 22). Prix non communiqué. Broché. ISBN 978-960-9559-05-8.

Cet ouvrage, composé, outre la préface, de quatorze chapitres (p. 9-239, le dernier étant la conclusion), de la très riche bibliographie (p. 241-295), de la liste des illustrations (p. 297-301), d'un utile résumé (p. 303-310) et d'index (p. 311-321), se propose

de faire le point sur les fouilles de la mission archéologique italienne effectuées sur le site crétois de Gortyne et de ses environs. L'auteur, après un survol des recherches en Crète depuis la Renaissance (voyageurs et savants), et un clair panorama de la Gortyne proto-archaïque (p. 15-43), décrit avec précision la géographie de cette partie de la Messara, qui comprend les monts Asterousia (terres de pacages et également lieux de sanctuaires), les rivières Anapodaris, Hiéropotamos, les ports ou les mouillages, les plaines cultivables. Il souligne qu'à partir du IX^e siècle, Gortyne connaît une phase de dynamisme territorial, qui se poursuivra jusqu'au VII^e siècle avec l'abandon du village situé sur la colline Profitis Ilias au profit d'établissements dans la plaine près de l'Odéon, maisons d'habitation dès les X^e-IX^e siècles, sanctuaire d'Apollon Pythien, quartier artisanal (p. 132-149). Cette nouvelle orientation géographique, bien attestée au VII^e siècle, procède d'une volonté politique : Gortyne devient peu à peu une cité-État, une *polis*, dont l'épigraphie de l'époque archaïque offre des témoignages directs, sollicités par l'auteur. L'épigraphie permet aussi de saisir les raisons des menées hégémoniques de Gortyne sur les villes ou bourgs côtiers voisins (Phaestos, Lasaea, Lébéna, Pyloros) : il s'agit pour la cité d'assurer des débouchés maritimes à ses produits manufacturés ou autres (p. 150-165). Or cette véritable révolution spatiale et politique, aux origines de la *polis*, s'accompagne d'une fidélité dans la dévotion aux divinités des époques antérieures sans que soit exclue l'introduction de nouveaux dieux (culte de Welchanos et d'une divinité féminine, p. 121, construction du Pythion p. 128) et une évolution des pratiques funéraires. Les résultats très appréciables, fournis par l'archéologie ou l'épigraphie, ne permettent cependant pas de répondre à toutes les questions. Celles-ci, nombreuses, portent sur plusieurs points. Ce peut être la localisation d'une ville : les archéologues discutent encore de l'emplacement de l'antique Rhizénia, p. 73 (dont le nom exact n'est d'ailleurs pas assuré) ou d'une Amyklaion, p. 158-160, dont l'existence est supposée par une glose et par le Code de Gortyne (col. III 8). La discussion porte également sur l'agora de Gortyne, p. 142-146 : y en a-t-il existé une ou deux, cette seconde solution étant celle de M. Guarducci, l'éditrice des *Inscriptiones Creticae* IV, Rome 1950 ? La question n'est pas anodine, dans la mesure où elle concerne l'activité civique de Gortyne. Il est d'ailleurs difficile de trancher entre les arguments des deux thèses en présence, les quelques textes épigraphiques qui mentionnent une agora n'apportant pas d'éléments décisifs. Ces textes, par ailleurs, sont exploités à bon escient par R. M. Anzalone à propos des monnaies gortyniennes ; s'appuyant sur les conclusions de G. Le Rider, *Monnaies crétoises du V^e au I^{er} siècle av. J.-C.*, Paris (1966), il conclut au rôle politique fondamental de la monnaie (accord avec Phaestos, destiné à faciliter le commerce extérieur de Gortyne, dévaluation de la monnaie gortynienne remplacée par une monnaie fiduciaire au IV^e siècle). C'est dire tout l'intérêt d'une recherche archéologique dont les hypothèses s'appuient sur des éléments scientifiques sûrs. On regrettera d'autant plus que R. M. Anzalone se contente de discuter en quelques pages seulement de questions fondamentales, telles que le statut de la terre (inaliénable ou non ?), la division de la *chôra* en lots par les conquérants doriens selon certains commentateurs (p. 180-186), ou le type d'esclavage pratiqué (hilotique ou non ?, p. 192-207) : ces questions sont loin d'avoir reçu une réponse satisfaisante, mais R. M. Anzalone les considère comme résolues, parce qu'il adhère sans discussion à des théories ne prenant pas en compte les textes, dont la syntaxe

importe peu à leurs auteurs et à lui-même (p. 182 n. 1086). C'est le côté faible de cet ouvrage, qui souffre aussi d'une fâcheuse coïncidence : l'auteur ne mentionne pas, parce qu'il n'a sûrement pas eu la possibilité de le consulter, l'ouvrage de D. Lefèvre-Novaro, *Du massif de l'Ida aux pentes du mont Diktè. Peuples, territoires et communautés en Messara du XIII^e au VII^e siècle av. J.-C.*, 2 volumes, Paris (2014), voir *AC* 85 (2016), p. 516-518, qui traite en grande partie des mêmes données (peuplement, économie, nécropoles, sanctuaires) sur une échelle plus grande, mais qui recouvre, évidemment, Gortyne et les autres cités étudiées par R. M. Anzalone. Il reste que les résultats archéologiques, bien exposés, de *Gortina VII* sont une source de renseignements précieuse pour l'historien et le dialectologue, confrontés aux épineux problèmes que pose la compréhension des textes gortyniens.

Monique BILE

Jean-Charles MORETTI (Dir.), Lionel FADIN, Myriam FINCKER et Véronique PICARD, *Atlas*. Athènes, 2015. 1 coffret, 25,5 x 32,5 cm, 1 livret de 39 p., 51 plans libres en couleur (EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE DE DÉLOS, 43). PRIX : 215 €. ISBN 978-2-86958-264-4.

Cette quarante-troisième livraison de la collection « Exploration archéologique de Délos » rassemble une très précieuse documentation graphique, composée de cartes, de plans et de profils, réalisés entre 2004 et 2010, et qui entend reproduire l'« état actuel » des vestiges de l'île, par ailleurs en constante évolution, ce qui obligera à une mise à jour régulière. Les deux premiers plans, au 1/5000, reprennent l'ensemble de l'île et la situation des autres plans réalisés à une échelle inférieure. Sont ensuite fournis sept cartes et plans généraux de l'île, englobant la côte orientale de Rhénée et les îlots Rhevmatiaris et Kherroniso pour la grande carte de l'île (pl. 3) qui a été levée au 1/2000 mais est ici reproduite au 1/5000 pour en faciliter le maniement. Une carte au 1/5000 reprend les parties fouillées de la ville antique (pl. 4), ville antique qui fait l'objet d'un plan général au 1/2000 (pl. 5) et de quatre plans de secteurs au 1/1000 (pl. 6-9). Au dos de chacun d'eux, le plan complet est reproduit pour faciliter l'identification du secteur représenté (sans doute aurait-il été cohérent d'en offrir une représentation au 1/5000). Viennent ensuite trente-sept plans au 1/200, balayant d'Ouest en Est et du Nord au Sud les secteurs fouillés. La répartition en secteurs tient compte du format de la publication et de la volonté de rendre le maniement des cartes le plus facile possible. L'équipe reconnaît, dans le livret qui accompagne les planches, que l'échelle 1/100 eût été plus commode pour la zone du sanctuaire, comme le choix en fut fait pour le « plan Maar » (d'ailleurs non exempt d'erreurs), mais la cohérence de l'ensemble a ici prévalu. Contrairement aux cartes et plans précédents, ils ne présentent pas d'échelle graphique. Au dos de chaque planche au 1/200 est représenté son plan au 1/1500. Enfin, cinq planches (pl. 47-51), toujours au 1/200, livrent treize profils qui permettent de rendre les élévations conservées et le relief qui accueille les structures. Ces documents sont accompagnés d'un petit fascicule qui éclaire l'*Atlas* sous différents angles et en constitue un utile *vade mecum*. Son « avant-propos » est daté de mai 2011, ce qui met en lumière les délais de publication qui finissent par rendre obsolètes jusqu'à certaines mentions d'universités qui,

déliçates. – Le sixième chapitre est peut-être le plus passionnant car l’auteur s’y livre à une véritable enquête pour comprendre les rouages de la remonte de la cavalerie athénienne – qui atteignait théoriquement 1 200 cavaliers au IV^e siècle av. J.-C. alors même que l’Attique n’est pas une terre d’élevage de chevaux. L’auteur y montre notamment que l’engagement dans la cavalerie n’était sans doute pas particulièrement prisé car il était à la fois extrêmement exigeant du point de vue technique et particulièrement coûteux (à l’époque de Xénophon, l’*hippotrophia* était d’ailleurs une liturgie militaire), ce qui ébranle l’image valorisée que l’on se fait traditionnellement du cavalier dans cette société « à écuyers » où le cheval est l’apanage de l’élite. À partir des tablettes de plomb athéniennes des IV^e et III^e siècles av. J.-C. qui livrent des listes de montures avec leur robe, leur marque, leur valeur et le nom de leur cavalier, A. Blaineau s’efforce en outre de suivre la carrière des chevaux de la cavalerie athénienne depuis leur achat au marché après un examen minutieux (la *dokimasie*) jusqu’à leur intégration dans la cavalerie civique (symbolisée par un marquage spécifique de certains chevaux) et leur décote progressive avec l’âge. – Le septième et dernier chapitre, consacré à l’intégration du cheval dans la maisonnée, revient à des questions plus matérielles sur l’organisation de l’écurie et les soins que le palefrenier (*hippokomos*) doit prodiguer quotidiennement au cheval (pansage, nourriture, désensibilisation, etc.). Ces considérations assez générales sur le soin et l’entretien des chevaux (quelle que soit leur destination) auraient peut-être été mieux placées dans la continuité du chapitre 4 sur l’élevage et la zootechnie. Cela aurait permis de conclure l’ouvrage par les deux chapitres plus spécifiquement consacrés au cheval de guerre, en particulier le chapitre 6, qui constitue, selon moi, un des acquis majeurs de ce travail, offrant une transition heureuse pour le lecteur curieux vers les ouvrages consacrés au cheval à la guerre dans le monde grec antique. Les cavaliers apprécieront l’évidente expérience personnelle de l’auteur en matière équestre – ce qui rend néanmoins certains passages plus difficiles d’accès aux non-cavaliers, qui pourraient être déroutés par le vocabulaire technique spécialisé. La lecture est cependant rendue aussi facile qu’agréable par l’abondance des illustrations, schémas et tableaux explicatifs ainsi que par les conclusions de chaque chapitre qui en récapitulent les acquis et ouvrent vers le chapitre suivant de manière logique et efficace. Le choix de l’auteur de placer des annexes spécifiques à la fin de chaque chapitre (présentant le détail des sources exploitées ou approfondissant certains points techniques) apparaît en outre comme une bonne manière de permettre à ceux qui le souhaitent d’aller plus loin sans entraver la lecture d’un public moins spécialisé qui y trouvera également son compte, qu’il soit passionné de cheval, ou d’Antiquité, ou des deux. Reine-Marie BERARD

Jacqueline CHRISTIEN & Bernard LEGRAS (Ed.), *Sparte hellénistique – IV^e-III^e siècles avant notre ère*. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2014. 1 vol., 326 p. (DIALOGUES D’HISTOIRE ANCIENNE. SUPPLEMENT 11). Prix : 27 €. ISBN 978-2-84867-493-3.

Ce volume, qui rassemble, p. 13-296, les treize communications présentées lors la table ronde sur Sparte hellénistique, organisée à Paris les 6 et 7 avril 2012, comprend en outre une introduction des deux maîtres d’œuvre J. Christien et B. Legras (p. 9-12),

deux index (p. 297-309) et les résumés des textes en français et en anglais (p. 311-319). Sparte continue à intriguer, à cause du flou entourant ses spécificités sociales, économiques, politiques, décrites seulement par des auteurs extérieurs, admirateurs (Xénophon) ou critiques (Thucydide, Aristote, entre autres), qui donnent de la cité une vision parfois contradictoire, pour laquelle l'épaisseur chronologique fait souvent défaut. L'ouvrage, en confrontant la Sparte archaïque et classique à la Sparte hellénistique, entend corriger ces aperçus trop schématiques. Selon N. Birgalias (p. 13-21), les défaites spartiates à Leuctres en 371 et à Mantinée en 362 n'entamèrent pas la cohésion sociale à Sparte ; l'auteur place à cette époque la création de la cryptie, corps de surveillance destiné à contrer les éventuels mouvements de révolte de divers défavorisés sociaux, dont les citoyens privés de terre, qui n'avaient alors d'autre ressource que de se mettre sous la protection de citoyens riches, les *homoioi*. J. Christien (p. 23-43) aborde le problème de la monnaie spartiate, la cité ayant frappé monnaie tardivement, ce qui est une particularité remarquable en Grèce ; elle analyse en détail les différentes phases et les causes politiques de ces émissions monétaires, en nuancant les conclusions d'un ouvrage paru précédemment sur la question. J.-Chr. Couvenhes (p. 45-76) revisite le thème de la cryptie, envisagée comme opération militaire de défense du territoire ou comme rite de passage, en étudiant les sources relatives aux *kryptoi* : il en conclut que la perte de la Messénie en 369 a entraîné comme conséquence la création de cette troupe d'élite, ce qui va dans le sens d'une définition militaire de la cryptie. M. della Santa (p. 77-92) propose une interprétation personnelle du parcours de Pausanias dans la Sparte de son temps, de la méthode de travail du Périégète, si souvent critiquée par Willamovitz, mais qui avait compris les changements survenus dans l'urbanisation de la Sparte hellénistique. J. Ducat (p. 93-110), autre grand spécialiste de Sparte, s'intéresse à l'environnement historique du contenu de la *Lakedaimoniôn Politeia* de Xénophon, qu'en interrogeant le texte il place entre 404-394, donc au moment de la suprématie politique de Sparte en Grèce. G. Hoffman (p. 111-127) démontre que les rois Agis IV, en 244-241, et Cléomène III, de façon plus violente, en 235-222, voulurent recréer le corps civique spartiate par l'intégration de nouveaux citoyens – *anaplêrôsis* – et l'instauration de l'*agôgê*, système éducatif des jeunes, les *neoi*. La tâche était difficile et les rois se heurtèrent à une opposition des possédants qui causa leur perte. A. Jacquemin (p. 129-147) examine l'importance politique de Sparte à travers ses relations avec le sanctuaire d'Apollon à Delphes : la cité, très présente à la fin du V^e siècle, l'est beaucoup moins après Leuctres, mais retrouve sa place au III^e siècle lors de la reconstruction du temple, cependant qu'en 160/159 avant J.-C. une querelle avec une petite cité marque son déclin dans l'Amphictionie. Y. Le Tallec (p. 149-170) produit une étude originale sur les carrières de roches marbrières du cap Ténare et de la péninsule du Magne, exploitées du VI^e au II^e siècles, qui permet de définir les relations commerciales entre Etats méditerranéens et qui est illustrée, aux pages 166-170, par dix-huit photographies couleur de sites, de roches et de monuments. J. Christien (p. 171-191) complète ces informations par une synthèse des différents types de marbre en Laconie, dont l'usage a pu être commandé par des circonstances historiques : la carte du territoire lacédémonien, p. 185, et les dix-sept photographies couleur des pages 186-191 (paysages, roches, sculptures) soulignent l'importance de ces marbres dans l'économie, la politique, voire l'idéologie spartiates. B. Legras

(p. 193-202) étudie le rôle de « la diaspora spartiate », quinze personnes dont le roi Cléomène III, à la cour d'Alexandrie, en sollicitant les sources littéraires, épigraphiques et papyrologiques qui renseignent sur la vie sociale et économique de l'Égypte ptolémaïque. A. Paradiso (p. 203-218) suggère que Dicéarque, élève d'Aristote, doit être la source des informations de Proclus et de Plutarque relatives aux syssities, les repas en commun des citoyens spartiates, cet auteur ayant entretenu d'excellentes relations avec les autorités de Sparte. M. Piérart (p. 219-236), d'après de nombreux documents financiers d'Argos récemment publiés par C. Kitzas, définit à nouveau les relations de cette cité avec ses voisins, donc avec Sparte, au IV^e siècle. Enfin J.-G. Texier (p. 237-296) reprend, à l'aide des sources (historiens), l'examen de la période politiquement mouvementée de 192-182 avant J.-C., qui vit Sparte s'allier à la confédération achéenne, s'en détacher, être contrainte de la réintégrer, faire appel à Rome, pour finalement trouver un compromis avec cette confédération. Toutes ces contributions, reposant sur une riche documentation très sollicitée, permettent, sinon de répondre à toutes les questions concernant la Sparte hellénistique, du moins d'exposer scientifiquement les nombreux points d'achoppement à notre connaissance de la grande rivale d'Athènes.

Monique BILE

Julien ALIQUOT & Corinne BONNET (Ed.), *La Phénicie hellénistique*. Actes du colloque international de Toulouse (18-20 février 2013). Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2015. 1 vol., 396 p., nombr. ill. (TOPOI, ORIENT-OCCIDENT SUPPLÉMENT, 13). Prix : 30 €. ISSN 1764-0733.

Une quinzaine de chercheurs réunis autour de la Phénicie hellénistique, et autant de points de vue destinés à dépasser une lecture binaire opposant un hellénisme triomphant à des identités locales par définition moins vigoureuses, une réunion visant à cerner les dynamiques propres et les modalités permettant de définir ces expressions et cadres culturels régionaux, marqués par des traditions – politiques, religieuses, matérielles – spécifiques et d'actifs réseaux commerciaux intra-méditerranéens, dans un monde désormais soumis à la convoitise de grands ensembles hellénistiques concurrents, voilà ce que nous proposent J. Aliquot et C. Bonnet, les éditeurs de ce volume. L'espace d'étude ne se limite pas aux frontières étroites du Liban actuel mais s'étend à la côte du Levant, d'Arados à Ascalon, suivant la définition géographique livrée par le périple du Pseudo-Skylax, s'élargissant ici à l'arrière-pays, à la présence phénicienne à Chypre, à la communauté sidonienne de Marisa et aux relations entretenues entre Carthage et Tyr. Les angles sont variés : évolution des cadres institutionnels antérieurs et consécutifs à la conquête d'Alexandre sur base des sources textuelles phéniciennes et grecques (C. Apicella & Fr. Briquel-Chatonnet) ; rôle des élites locales dans la transition politique, des royaumes indépendants à l'annexion lagide, sous l'angle des institutions politiques et religieuses (S. Fourier) ; publication par J.-B. Yon d'un beau dossier fondé sur deux textes inédits conservés au Musée national de Beyrouth, parmi lesquels une version locale de l'inscription de Marisa SEG 57, 1838, affichée en 178 av. n.è. dans l'un des sanctuaires de Byblos et dont l'étude permet de caractériser les évolutions et certaines survivances des cadres politico-religieux, après la transition politique Lagides –

relais du volume J35 de la *Tabula Imperii Romani*, (*Smyrna, I: Aegean Islands*), paru en 2012 et dont le répertoire s'arrêtait aux sites du IV^e siècle (voir AC 83 [2014], p. 569-570). G. Deligiannakis parvient à pallier les difficultés d'accès au matériel et aux rapports de fouilles pour dessiner le paysage économique, social et architectural de la région, sur base de la littérature savante et de ses observations de terrain et en ayant recours à des sources variées (épigraphie, numismatique et mobilier céramique). Après discussion des données historiques concernant chacune des communautés religieuses présentes dans la région (p. 11-17), l'auteur se concentre sur la transition entre paganisme et christianisme ; sont successivement considérés les réoccupations de sites païens (p. 19-23), le sort que connaissent les principaux sanctuaires (p. 24 -27) et le développement des premières communautés monastiques (p. 27-38). Dans un second temps, les îles sont envisagées individuellement, avec deux études de cas qui analysent en détail le site de Palatia (Saria) et le territoire de Mesanagros (Rhodes). Enfin, un dernier chapitre tire des conclusions concernant la situation économique du Dodécanèse durant l'Antiquité tardive (p. 87-95). Le principal attrait de l'ouvrage est l'exhaustivité dont l'auteur tend à faire preuve dans le catalogue des monuments datés entre la fin du III^e et la fin du VII^e siècle (p. 115-205). La bibliographie qui les accompagne reprend les publications de fouilles des deux dernières décennies ; les découvertes récentes sont présentées aux côtés des recherches anciennes dont certains aspects, par exemple des questions de chronologie, sont attentivement réexaminés. Les sites sont décrits avec précision et accompagnés de plans détaillés, de cartes, de coordonnées GPS et de photographies. L'on regrette toutefois, pour les édifices religieux, majoritaires et généralement bien conservés, l'absence d'une approche typologique qui aurait été nécessaire pour enrichir les conclusions liées au développement architectural de l'Égée orientale, particulièrement en ce qui concerne les églises et les complexes interprétés comme palais épiscopaux. En découle néanmoins une vue d'ensemble des vestiges tels qu'ils se répartissent sur le territoire étudié et permettant de sérier des monuments que des publications éparses n'associent que rarement. Cette lecture globale permet de situer la province des îles par rapport au reste de l'Empire romain d'Orient en mettant en exergue les liens aussi bien ecclésiastiques que culturels qui l'unissent à Constantinople. Cette analyse de grande ampleur, qu'il serait par ailleurs intéressant d'appliquer à d'autres parties du monde antique, retrace ainsi le développement du Dodécanèse aux premiers temps de la Chrétienté et constitue de fait une réelle redécouverte de l'Antiquité tardive égéenne.

Maria NOUSSIS

Peter R. BROWN, *Treasure in Heaven. The Holy Poor in Early Christianity*. Charlottesville – Londres, University of Virginia Press, 2016. 1 vol. 14,5 x 22,1 cm, XXV-162 p. (PAGE-BARBOUR AND RICHARD LECTURES SERIES). Prix : 22,95 \$ (relié). ISBN 978-0-8-1393828-8.

Ce livre tire son origine des conférences – ayant pour thème la nature des dons religieux du I^{er} au V^e siècle – présentées en novembre 2012 par P. Brown dans le cadre des James W. Richard Lectures de l'Université de Virginie. Depuis 2000, P. Brown a publié deux ouvrages traitant essentiellement de la façon dont les riches parvenaient à concilier les injonctions bibliques à l'égard des pauvres et les valeurs de la société

romaine : il s'agit de *Poverty and Leadership in the Later Roman Empire* publié en 2000 et de *Through the Eye of a Needle* paru en 2012. Mais tout en écrivant ces livres, il a peu à peu pris conscience qu'une catégorie de nécessiteux – les “*holy*” *poor* (p. XII) qui ont choisi d'épouser une pauvreté volontaire pour se consacrer à Dieu – n'avait pas fait l'objet d'une étude sérieuse. Dès l'apôtre Paul, la question de la pauvreté volontaire s'est posée puisque ce dernier a tenu deux affirmations contradictoires : *Si quelqu'un ne veut pas travailler, qu'il ne mange pas non plus* (2 Th 3, 11) et *Si nous avons semé parmi vous les biens spirituels, est-ce une grosse affaire si nous moissonnons vos biens temporels* (1 Co 9, 11). Toute l'histoire de l'Église est traversée par la tension autour de la notion de travail créée par cette dichotomie paulinienne, jusqu'au V^e siècle dans les communautés chrétiennes égyptiennes, syriennes et caucasiennes. Alors que l'Occident latin était au centre de ses deux derniers ouvrages – *Through the Eye of a Needle* et *The Ransom of the Soul* en 2015 –, P. Brown plonge ses lecteurs dans l'Orient méditerranéen avec cette nouvelle étude au cœur de laquelle il cherche à distinguer la part des dons des chrétiens revenant aux pauvres économiques de celle que ces *holy poor* touchaient. En étudiant ces communautés orientales, il utilise l'expression de *Tiers monde* (p. XXII) non pour dénoncer une pauvreté orientale en comparaison d'un riche Occident, mais pour souligner toute la richesse culturelle, politique et économique de cet espace géographique qui apparaît alors comme une autre option chrétienne par rapport à celles de l'Occident latin et du monde grec, qui s'étendrait de la Turquie actuelle à l'Éthiopie. Le premier chapitre, intitulé “*Treasure in Heaven*” and “*The Poor among the Saints*”: *Jesus and Paul – Leadership and the Escape from Labor* (p. 1-16), présente les principales figures du christianisme des premiers siècles et leur rapport aux dons. Ainsi, il montre d'emblée l'opposition évidente entre les propos tenus par Jésus de Nazareth au jeune homme riche vers 30 « “[...] va vendre tout ce que tu possèdes et donne l'argent aux pauvres, alors tu auras des richesses dans les Cieux ; puis viens et suis-moi” » (Mt 19, 21) ou encore « Jésus le regarda avec amour et lui dit : “Il te manque une chose : va vendre tout ce que tu as et donne l'argent aux pauvres, alors tu auras des richesses dans le ciel ; puis viens et suis-moi” » (Mc 10, 21). Jésus liait alors directement la perte des biens terrestres à l'obtention d'un trésor dans les Cieux. Cette pensée n'était pas propre au christianisme puisqu'on la retrouvait également à cette époque dans les cercles juifs. Ce principe était en revanche rejeté par les païens. C'est d'ailleurs non sans cynisme, mais bien dans le but que les chrétiens puissent bénéficier d'un trésor dans les Cieux que l'empereur Julien priva l'Église d'Édesse de ses richesses en 362. Des théologiens ont cependant cherché à rendre les propos de Jésus moins inquiétants. Origène d'Alexandrie (185-254) affirmait avoir eu accès à des sources apocryphes dans lesquelles Jésus aurait tenu des propos bien moins exigeants, incitant simplement à faire montre de davantage de générosité envers les autres. Mais ces discours chrétiens et cette influence juive ont permis de faire émerger la notion d'échange spirituel et matériel, en créant un lien entre les riches et les pauvres. De son côté, Paul ne prône pas le rejet des richesses. Très rapidement, la question du financement des communautés chrétiennes s'est posée et tout particulièrement le soutien envers les pauvres, mais aussi la rémunération des chefs des communautés. Ces derniers appartenaient-ils à la catégorie des pauvres économiques ou à une autre catégorie de pauvres – des *holy poor* – qui avaient pour devoir de subvenir aux besoins des pre-

miers ? Le chapitre suivant – “*Do It through the Bishop: Tricksters, Bishops and Teachers, AD 200-300* (p. 17-35) – propose d’analyser comment cette classe d’enseignants, en vertu de leur compétence théologique, se sont peu à peu imposés comme chefs de la communauté, au détriment des laïcs fortunés au III^e siècle. En effet, au nom de cette supériorité religieuse, les évêques ont obtenu le monopole d’accès aux richesses de l’Église, devenant ainsi légitimement ceux qui étaient les seuls à entretenir les pauvres par le truchement des dons des laïcs. Par ailleurs, ces mêmes dons qui enrichissaient l’Église permettaient également de pourvoir aux traitements des clercs. Outre des salaires, le clergé recevait également des honneurs et Peter Brown considère que dans chaque cité, le traditionnel *ordo* romain avait été reconstitué par le clergé et les artisans chrétiens. Ainsi, ce n’est pas tant le christianisme qui a été attaqué durant la Grande persécution de Dioclétien, mais ces riches *ordines* (p. 28). Le troisième chapitre – “*The Treasuries That Are in the Heights: The Elect, the Catechumens, and the Cosmos in Manichaeism* (p. 36-50) – étudie le modèle développé par les manichéens. Dans une Syrie bien plus étendue qu’aujourd’hui, à la fin du III^e siècle, des ascètes errants ont rencontré des missionnaires de Mésopotamie, qui croyaient au prophète Mani, martyrisé en 277 en Iran. L’Église manichéenne était composée de deux catégories : les auditeurs – les laïcs – et les catéchumènes – que l’on appelle aussi les *élus* – qui avaient renoncé au monde en se démarquant par leur très rigoureuse pratique ascétique. Les auditeurs entretenaient leurs *Élus* qui correspondaient à leurs *holy poor*. Les pauvres économiques ne pouvaient bénéficier d’un quelconque échange spirituel qui concernait exclusivement les élus – dont la fonction était incompatible avec un quelconque travail manuel – et leurs auditeurs. Le concept de travail est étudié à travers le prisme de l’épisode de la chute d’Adam et Ève au sein du chapitre 4, intitulé “*In the Likeness of the Angels: Syria and the Debate on Labor* (p. 51-70). Les manichéens, comme les écrivains syriens, croyaient que le travail était une conséquence de la chute d’Adam. Or, la piété syriaque avait perçu le Christ et ses disciples comme étant ceux qui avaient été capables de s’extraire de ce destin pour vivre à la façon des anges, sans travailler. À ce titre, les ascètes sont ainsi ceux qui vivent le plus en conformité avec cet idéal d’existence sans travail, comme les anges. Le chapitre 5 – “*The Work of the Hands... an Ornament to the Men of Egypt: Monks and Works in the Fourth-Century Egypt* (p. 71-88) – présente une conception bien différente du modèle syrien puisqu’il nous plonge chez les moines égyptiens, qui à l’inverse des Syriens défendent la nécessité du travail humain, seule façon de vivre possible, tout comme le défendait Paul de Tarse. Cependant, à partir de l’exemple de la *Vie d’Antoine* d’Athanasie d’Alexandrie, Peter Brown montre habilement qu’une partie d’entre eux – les intellectuels appartenant à la catégorie sociale des propriétaires terriens – sont avant tout des « bobos » (*sic*, p. 87) déguisés en paysans. Il existait donc une véritable mixité sociale chez ces moines égyptiens. Le dernier chapitre – “*You are a Human Being... You must Work... in Order to Eat: The Meanings of Work in Monastic Egypt* (p. 89-108) – explique l’importance du travail pour ces moines égyptiens. Le fait de travailler de leurs mains justifie l’autarcie dans laquelle vivaient ces moines, et donc leur indépendance à l’égard de l’argent, préoccupation matérielle qui ne semblait pas les atteindre. Cette absence d’inquiétude financière, conjuguée à leur travail, rendait donc ces moines d’autant plus légitimes pour recevoir l’argent des laïcs. P. Brown propose même de considérer ce travail des moines

comme le point commun qui les unissait aux laïcs : les moines étaient aussi humains que les autres chrétiens, et comme tous les autres, dépendaient du pain qu'ils consommaient. Par ailleurs, reprenant les conclusions récentes d'Ewa Wipszycka, il affirme que les Églises locales égyptiennes ne détenaient pas de fonds propres dédiés aux pauvres, ce qui conduit à penser que ce rôle incombait donc aux moines. En conclusion (p. 109-118), P. Brown revient sur la différence entre les moines vivant à la façon des anges en Syrie et ceux d'Égypte, se sustentant par leurs travaux manuels, en remettant en perspective son concept de Tiers monde exposé plus haut. En Asie, les monastères vivaient complètement de la mendicité des laïcs, aussi cette opposition entre monastères syriens et égyptiens paraît complètement superflue, voire très occidentale. Finalement, Peter Brown nous livre une fois encore, plus qu'un simple livre d'histoire, un nouvel essai brillant. Outre une table des matières figurant en tout début d'ouvrage, une introduction (p. XI-XXV), la conclusion et les six chapitres présentés, il contient des remerciements (p. IX), une section composée des notes, qui ne sont hélas pas infrapaginales mais regroupées par chapitre (p. 119-133), une bibliographie (p. 135-150), et un index des anthroponymes, des substantifs et des noms de lieux (p. 151-162). Avec ce très bel *opus*, Peter Brown rend une fois de plus intelligible ce que sont les pauvres dans l'Antiquité tardive.

Ariane BODIN

Séverine CLEMENT-TARANTINO et Florence KLEIN (Dir.), *La représentation du « couple » Virgile-Ovide dans la tradition culturelle de l'Antiquité à nos jours*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015. 1 vol. 16 × 24 cm, 362 p., 20 fig. (CAHIERS DE PHILOGIE, 32 – APPARAT CRITIQUE). Prix : 29 €. ISBN 978-2-7574-0906-0.

La notion de « couple » Virgile-Ovide est une donnée tellement fondamentale de l'histoire de la littérature latine depuis tant de siècles que la publication d'un volume entier consacré à la question ne peut qu'être saluée comme une initiative qui n'avait que trop tardé. Les éditrices, spécialistes l'une de Virgile et l'autre d'Ovide, retracent dans une introduction à la fois très claire et très nuancée la genèse de cette idée ; c'est de la part d'Ovide un coup de génie, puisque cette notion dont il est l'inventeur, voire le créateur, est devenue pour nous une évidence absolue. Les contributions réunies, au nombre de vingt (en comptant l'introduction et un appendice sur quelques éditions anciennes prises aux collections patrimoniales des universités de Lille), répondent véritablement à ce qu'annonce la mention « de l'Antiquité à nos jours » ; loin de couvrir seulement l'Antiquité et l'humanisme néo-latin, comme trop souvent, le volume donne place au Moyen Âge comme aux époques moderne et contemporaine. L'Antiquité fait l'objet de sept contributions, toutes (sauf une, sur Pétrone), consacrées à des poètes, depuis le premier siècle jusqu'à Sidoine Apollinaire. Une étude de la « préface » des arguments pseudo-ovidien à l'*Énéide*, par Paolo Marpicati, assure la transition vers le Moyen Âge en démontrant que ces quelques vers sont nettement postérieurs aux arguments eux-mêmes, et en proposant de les attribuer à Modoin, poète de cour sous Charlemagne avant de devenir évêque d'Autun ; c'est une hypothèse séduisante, qu'il faudrait confirmer en étudiant plus en détail la facture des vers « authentiques » de celui que, à Aix-la-Chapelle, on appelait Nason. Par la suite, le

questions d'énonciation, la dimension politique, l'approche intertextuelle et la théorie poétique n'aient pas fait l'objet d'un traitement systématique dans le commentaire ou dans l'introduction au volume. Si la bibliographie est riche et presque exhaustive (on pourra compléter ici ou là par quelques références données par M. Cuypers dans sa bibliographie hellénistique en ligne : <https://sites.google.com/site/hellenisticbibliography/epigram/posidippus>), on ne peut que regretter l'absence de tout index, ce qui est fort dommageable dans un volume écrit par plusieurs auteurs, rend la lecture plus difficile et réduit considérablement l'utilité de l'ouvrage. Christophe CUSSET

Suzanne AMIGUES, *Théophraste. Les causes des phénomènes végétaux*. Tome II. *Livres III et IV*. Texte établi et traduit par S. A. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, XVI-352 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 513). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-00597-3.

L'édition des Livres III et IV des *Causes des phénomènes végétaux* par Suzanne Amigues complète la première partie (Livres I et II) de l'ouvrage de Théophraste que S. Amigues a déjà publiée en 2012 dans la Collection des Universités de France (voir AC 83 [2014], p. 248-250). On attendait avec impatience la suite de cette belle édition avec traduction et commentaires : la voici. Ce deuxième volume vient encore enrichir tous les travaux indispensables à qui étudie la botanique antique, que S. Amigues a publiés sur le sujet. Il complète en particulier l'édition que S. Amigues nous a déjà offerte (entre 1988 et 2006) des *Recherches sur les plantes* de Théophraste. Si *Les recherches* s'attachent surtout à décrire les espèces végétales, *Les Causes* sont davantage consacrées à la physiologie des végétaux, à leur croissance, à leur reproduction, à l'influence que l'environnement a sur eux. Les Livres I et II sont tournés vers la physiologie des plantes dans leur milieu sauvage, tandis que les Livres III et IV, qui forment donc aussi un ensemble, traitent des plantes cultivées et s'attachent à décrire les procédés de l'agriculture et leurs effets sur les végétaux. Le Livre III développe en vingt-quatre chapitres les techniques de culture des arbres, de la vigne et des céréales (adaptation aux espèces et aux milieux, préparation et entretien du sol, plantation, soins apportés aux végétaux), tandis que le Livre IV s'intéresse plus particulièrement aux graines (reproduction, germination et croissance des végétaux, conservation des graines). Comme pour mieux marquer le lien qui unit les Livres I et II traitant des végétaux à l'état de nature et les Livres III et IV sur les pratiques culturelles, S. Amigues ne propose pas d'introduction à cette deuxième partie, précise avec raison qu'elle n'est pas nécessaire et renvoie à celle du premier volet. En revanche, un sommaire très clair et très utile, placé au début de l'ouvrage, décrit le contenu des deux livres de Théophraste. Avec ces Livres III et IV, Théophraste dit lui-même, comme le traduit S. Amigues, « qu'il passe des plantes à l'état de nature, à celles que transforme l'art » (III, 1, 1). Il expose ainsi en toute logique les conditions, les caractéristiques et les difficultés de cette transformation de la plante par l'homme, en expliquant par exemple que certaines plantes, comme les plantes médicinales, ne profitent pas de la culture, et s'affaiblissent. S. Amigues rappelle avec raison que cette idée est très présente chez Théophraste. On peut ajouter qu'elle l'est aussi dans de nombreux traités antiques s'intéressant aux plantes médicinales qui vantent l'efficacité particulière des

médicinales sauvages. Ainsi, à l'image des notes que S. Amigues a proposées pour les *Recherches sur les Plantes*, les commentaires de la présente édition, qui occupent plus de cent dix pages à la fin du volume, sont un extraordinaire outil de travail sur les plantes antiques. Ils complètent ceux des *Recherches sur les Plantes*, tout en apportant un nouvel éclairage, comme en témoignent les nombreux renvois aux notes de cette édition majeure. Le commentaire de S. Amigues est toujours d'un grand intérêt, d'une grande richesse et d'une grande variété, qu'il rappelle l'usage oublié du fruit acidulé du cornouiller ou qu'il souligne l'importance de certaines idées évoquées par Théophraste, comme l'élaboration du concept d'écologie ou l'intégration de la relativité fondamentale de tout savoir. Le texte de Théophraste est ici magnifié par le commentaire et forme avec lui un ensemble des plus complets et des plus riches. Une preuve incontestable de cette collaboration très intéressante entre le botaniste de l'Antiquité et son editrice et interprète concerne les pages que Théophraste écrit sur le palmier (Livre III, chapitres 17-18) lorsqu'il évoque, par exemple, l'épandage de sel au pied des palmiers pour reproduire leur habitat naturel ou encore le saupoudrage des « fruits » du palmier femelle avec la « poussière » de l'arbre mâle. Dans ce dernier cas, la longue note de S. Amigues montre l'importance mais aussi la limite du savoir de Théophraste en complétant et corrigeant ses dires et en indiquant notamment, photographies à l'appui, que les naturalistes anciens prenaient la fleur femelle globuleuse du palmier pour un fruit qui se formerait sans fleur. Les remarques de Théophraste sont aussi mises en valeur par une traduction précise, à la fois rigoureuse et accessible à un lecteur qui n'est pas botaniste. Souvent aussi, les notes, élucidant certaines expressions grecques ou corrigeant des traductions antérieures jugées erronées, précisent la traduction proposée, comme lorsque S. Amigues explique son choix de la leçon *ὀλιωτέρας* (au lieu des *ἐλιωτέρας* et *ἐλτικωτέρας* proposés ailleurs) et renonce à corriger le manuscrit U, mettant ainsi en lumière le caractère à la fois concret et imagé du mot qui désigne ici la capacité d'absorption des racines de l'arbre accrue par le sel ajouté à la terre. Ainsi, une fois encore, S. Amigues nous offre, à travers cette édition, une fructueuse collaboration entre un botaniste de langue grecque d'autrefois et une helléniste et botaniste d'aujourd'hui. Valérie BONET

A. HARDER, R. REGTUIT & G. WAKKER (Ed.), *Hellenistic Poetry in Context*. Louvain, Peeters, 2014. 1 vol., 349 p., nombr. ill. Prix : 64 €. ISBN 978-90-429-2985-2.

Ce vingtième volume de la collection « Hellenistica Groningana » reprend les actes du « workshop » qui s'est tenu à l'Université de Groningen en 2010 et qui cherchait à étudier différents aspects des rapports qu'entretient la poésie hellénistique avec le monde contemporain dans lequel elle voit le jour. Cette approche, qui remet à juste titre en question l'image trop longtemps véhiculée d'une poésie d'érudits qui ne se comprendraient qu'entre eux et qui ne rechercheraient que le pur plaisir de l'art pour l'art, a été l'objet d'un réel intérêt de la communauté scientifique depuis quelques années et c'est donc tout naturellement que cette rencontre proposait une sorte de survol des différents aspects de cette vaste question permettant de mettre au jour le rôle de la poésie hellénistique dans le contexte social et culturel de son époque, en dépit de son caractère érudit. Parmi les principaux domaines qui reçoivent ici un

emanating from the Holy Spirit (*uera mens*, p. 507) is opposed to that issuing from the pagan Muses. Incidentally, Cullhed formulates interesting comments on the persistence of Classical education, based on the *Bildung*-oriented cycle of liberal arts and characterized by its esoteric nature, its specific reading practices, and its focus on Vergil's *œuvre*. As regards the formal presentation of the study, it should first be emphasized that the translator has done a very good job in providing a correct and enjoyable English text. The number of typographical errors is low for a work of this size, but there are a couple of awkward editorial choices, such as the (inconsistent) use of ligatures in Latin quotations. A more important inconvenience, in my opinion, is Cullhed's tendency towards prolixity. On a general level, the study's broad scope sometimes results in a lack of focus, which makes it difficult at times to follow the global thread. Moreover, the chapter titles are vague and thus make it hard to find out what exactly a particular chapter is going to deal with. This, however, is certainly made up for to a good extent by the index with which the volume concludes. Another useful component at the end of the volume is the appendix with the full Latin text of important source passages. All in all, Cullhed's study can be called an innovative, engaging, and highly readable investigation of a complicated topic in a still under-researched historical period.

Tim DENECKER

Charles Edwin Vandervord NIXON & Barbara Saylor RODGERS, *In Praise of Later Roman Emperors: The Panegyrici Latini*. Introduction, Translation and Historical Commentary with the Latin Text of Roger Aubrey BASKERVILLE MYNORS. Berkeley, University of California Press, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, XII-736 p., 1 carte (THE TRANSFORMATION OF THE CLASSICAL HERITAGE, 21). Prix : 44,95 \$. ISBN 978-0-520-28625-2.

Dieser Band bietet den Text, eine englische Übersetzung und einen in Form von Anmerkungen eingearbeiteten historischen Kommentar zu den *Panegyrici latini* (unter Ausschluss des Plinius). Wenngleich es sich bei dieser neuen Paperbackausgabe um einen unveränderten Nachdruck der Erstauflage von 1994 handelt, erscheint es angesichts der Bedeutung dieses Buches sinnvoll, mehr als nur einige wenige Worte darüber zu äußern. Beginnen wir mit seiner direkten Aufnahme durch die Forschung in Form der vorhandenen Rezensionen. Fünfzehn ließen sich ermitteln, die angesichts der diesbezüglichen Fehlstellen der *Année Philologique* (die nur zwölf davon kennt; besonders ärgerlich ist die Auslassung der ausführlichen Kritik Whitbys) hier vollständig zusammengestellt sind: T. D. Barnes, *Journal of Roman Archaeology* 9 (1996), S. 532-552 (Sammelrezension, davon S. 534-535 zu der Ausgabe und S. 539-542 zum Spezialproblem der Datierung der *Panegyrici*); M. Clauss, *Klio* 80/1 (1998), S. 277-278; S. Corcoran, *Bryn Mawr Classical Review* Oktober 1999, Nr. 13 (<http://bmcr.brynmawr.edu/1999/1999-10-13.html>); J.-M. Demarolle, *L'Antiquité Classique* 66 (1997), S. 464; J. Gruber, *Gymnasium* 105 (1998), S. 153-160 (Sammelrezension, davon S. 157-158); A. P. Keaveney, *Greece & Rome* 2.S. 43 (1996), S. 240 mit S. 242, Anm. 3; C. Kelly, *Times Literary Supplement* 4873 (23. August 1996), S. 26-27; R. Klein, *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 108/4.F. 46 (1997), S. 254-255; J. Kramer, *Zeitschrift für romanische Philologie* 113 (1997), S. 283-285; F. Paschoud,

Latomus 58 (1999), S. 180-183; R. Rees, *Classical Review* 111/N.S. 47 (1997), S. 63-64; M. Roberts, *New England Classical Newsletter and Journal* 24 (1996/97), S. 119-120; P. Salmon, *Revue Belge de Philologie et d'Histoire* 76 (1998), S. 235-236; R. Van Dam, *Journal of Early Christian Studies* 5 (1997), S. 312-313; L. M. Whitby, *Hermathena* 165 (1998), S. 136-147. Die genannten Rezensenten urteilen durchgehend positiv; schwerwiegende grundlegende Kritikpunkte werden nicht geäußert. Als Mängel werden lediglich genannt: Der Text von Mynors wird unverändert abgedruckt, die Übersetzung geht aber stellenweise von abweichenden Lesarten der Herausgeber aus; zudem werden Text und Übersetzung getrennt voneinander abgedruckt. Wiederholt beschränkt sich der Kommentar auf ein (vereinzelt übertrieben langes) Referat der Forschung ohne eigene Stellungnahme oder tendiert zur selektiven Untersuchung einzelner Probleme. Manchmal werden die Reden nach den Maßstäben von Geschichtswerken als Quelle herangezogen. Die Behandlung der philologischen Probleme weist nicht dieselbe Qualität wie diejenige der historischen Probleme auf. Zuletzt ist der Preis des Buches recht hoch. Auch die Einzelkritik (Übersetzung, Text, Kommentar, fehlende Forschungsliteratur oder Quellenbelege) ist überschaubar. Dem steht die Betonung der zahlreichen Vorzüge gegenüber: Eine als Ganzes zuverlässige und lesbare Übersetzung, ein umfangreicher und zugleich kompakter Kommentar von hervorragender Qualität und eine informative allgemeine Einleitung. Dies ist nun der Stand der 1990er-Jahre. Hat nun aber dieses Werk einen so bleibenden Wert, dass es auch jetzt noch unverändert nachgedruckt werden kann? Um das zu rechtfertigen, müssen grundsätzlich zwei Bedingungen erfüllt sein: Erstens darf ein entsprechendes Werk keine gravierenden Mängel enthalten, die unbedingt zu beseitigen sind; zweitens darf es nicht durch zwischenzeitlich erschienene Forschungsbeiträge widerlegt oder veraltet sein. Die erstgenannte Bedingung kann, wie das Urteil der Rezensenten zeigt, bedenkenlos als erfüllt akzeptiert werden. Schwieriger verhält es sich jedoch bei der zweiten Bedingung. Hierzu bietet sich zunächst ein Vergleich mit dem jüngsten Konkurrenzunternehmen an. Brigitte Müller-Rettig hat 2008 und 2014 eine zweibändige deutsche Übersetzung der *Panegyrici* vorgelegt (dazu zuletzt Rezensent, H-Soz-Kult 23. November 2015: <http://www.hsozkult.de/publicationreview/id/rezbuecher-24709>); zur 2000 erschienenen italienischen Übersetzung von Lassandro/Micunco siehe die unten genannten ausführlichen Rezensionen Bruzzones und Hosteins. Bei einem Vergleich erweist sich keine der beiden Übersetzungen als gegenüber der anderen eindeutig überlegen, so dass die Entscheidung darüber, ob zuerst Nixon/Rodgers oder Müller-Rettig heranzuziehen ist, vermutlich hauptsächlich von der Sprache des Benutzers abhängt. Da beide Ausgaben keine Editionen sein wollen und textkritische Fragen daher nur in minimalem Ausmaß berücksichtigt werden, kann auch hier kein definitiver Vorzug ausgesprochen werden. Ein grundlegender Unterschied besteht allerdings im Kommentar: Den umfangreichen und ausführlich die Forschungsliteratur verwertenden Fußnoten von Nixon/Rodgers stehen minimale Endnoten von Müller-Rettig gegenüber, deren Hauptziel es ist, im Text auftretende Namen und Sachen zu erklären. Somit verbleibt der Kommentar von Nixon/Rodgers noch immer als einzige ausführliche Erläuterung zu den einzelnen Reden. Schwerwiegender sind allerdings die Dissertationen von Christian Ronning (*Herrscherpanegyrik unter Trajan und Konstantin. Studien zur symbolischen Kommunikation in der römischen Kaiserzeit*,

Tübingen 2007, Diss. Münster 2003) und insbesondere von Johannes Wienand (*Der Kaiser als Sieger. Metamorphosen triumphaler Herrschaft unter Constantin I.*, Berlin 2012, Diss. Konstanz 2010; dazu zuletzt Rezensent, *Frankfurter elektronische Rundschau für Altertumskunde* 28, 2015, S. 63-71: <http://s145739614.online.de/fera/ausgabe28/Brendel.pdf>). Beide Werke analysieren die jeweiligen *Panegyrici* als Mittel der Kommunikation zwischen Kaiser und Untertanen, verorten sie in ihrem jeweiligen Kontext und prüfen die Bedeutung möglicher Einflussfaktoren (Kaiser, Publikum, politische Lage) auf Form und Inhalte der einzelnen Rede. Als Nebenprodukt der eingehenden und sehr stark ins Detail gehenden Analyse Wienands ergeben sich immer wieder Detailsbeobachtungen und -korrekturen gegenüber den älteren Ausgaben (vor allem Nixon/Rodgers und Müller-Rettig; siehe beispielsweise die textkritische Bemerkung S. 228, Anm. 91), die auch in Einzelfragen einen Fortschritt bedeuten. In jedem Fall kann jede ernstzunehmende Untersuchung zur spätantiken Panegyrik (insbesondere, aber nicht nur der unter Konstantin) es sich nicht leisten, diese beiden Bücher zu übergehen. Da der Band von Nixon/Rodgers auf dem Stand seiner Erstpublikation ist, bietet es sich an, hier einige Worte über die Forschung der letzten zwei Jahrzehnte zu äußern. Für die *Panegyrici* der diokletianisch-konstantinischen Zeit liegt mit der bereits erwähnten Dissertation Wienands ein zentraler Forschungsbeitrag vor, über den die vorhergehenden Forschungen größtenteils erschlossen werden können. Mit der Erforschung der Rede des Mamertinus auf Julian ist nun vor allem der Name des spanischen Forscherin María Pilar García Ruiz verbunden, die 2006 eine gelungene Einzelausgabe mit spanischer Übersetzung und Kommentar herausgegeben (dazu Roger Rees, *Classical Review* 122/N.S. 58 [2008], S. 306-307) und auch in den darauffolgenden Jahren relevante Aufsätze zu Mamertinus und der Zeit Julians publiziert hat (insbesondere *Emerita* 76 [2008], S. 231-252 und *Minerva* 21 [2008], S. 137-153). Mit der Textkritik und den Vorbildern dieser Rede hat sich zudem Nicola Baglivi auseinandergesetzt (*Bollettino di studi latini* 35 [2005], S. 119-128 und S. 129-134). Für die Rede des Pacatus unter Theodosius I. sind zum einen die Ausführungen Alan Camerons zu nennen, der sich zuletzt mit der Frage auseinandergesetzt hat, ob Pacatus Christ oder Heide war, und sich für die erstgenannte Option ausspricht (*The Last Pagans of Rome*, Oxford, 2011, S. 227-230). Mehrere kompetente Einzelstudien zu Pacatus und seiner Rhetorik hat Roger Rees vorgelegt (Paul Roche [Hrsg.], *Pliny's Praise. The Panegyricus in the Roman World*, S. 175-188; L. Grig/G. Kelly [Hrsg.], *Two Romes. Rome and Constantinople in Late Antiquity*, Oxford, 2012, S. 203-222; *Arethusa* 46 [2013], S. 241-259; *Talanta* 45 [2013], S. 41-53). Von den zahlreichen weiteren Einzelstudien zu Pacatus seien noch hervorgehoben: S. Lunn-Rockliffe, "Commemorating the Usurper Magnus Maximus. Ekphrasis, Poetry, and History in Pacatus' Panegyric of Theodosius", *Journal of Late Antiquity* 3 (2010), S. 316-336 und C. Kelly, "Pliny and Pacatus. Past and Present in Imperial Panegyric", in Johannes Wienand (Hrsg.), *Contested Monarchy*, Oxford, 2015, S. 215-238. Allgemein für rechtshistorische Fragen ist noch relevant: J. L. Cañizar Palacios, "Tortura y castigo en los panegíricos latinos", in *Organizzare, sorvegliare, punire. Il controllo dei corpi e delle menti nel diritto della tarda antichità*, Roma, 2013, S. 203-227; für religionsgeschichtliche Aspekte: A. Starbatty, "Kaiser und Gott in den *Panegyrici Latini*", *Antike und Abendland* 53 (2007), S. 141-165 und J. L. Cañizar Palacios, "Algunas

consideraciones sobre la ambiguitas religiosa en el s. IV d. C. los discursos de Claudio Mamertino y Pacato”, *Klio* 91/2 (2009), S. 443-457. Wichtig ist zudem noch das bibliographische Hilfsmittel D. Lassandro/R. Diviccaro, “Rassegna generale di edizione e studi sui *XII Panegyrici latini*”, *Bollettino di studi latini* 28 (1998), S. 132-204; ergänzend A. Bruzzone, “Due recenti studi sui *Panegyrici latini*”, *Rivista di filologia e di istruzione classica* 129 (2001), S. 110-120 und A. Hostein, “Le corpus des *Panegyrici latini* dans deux ouvrages récents”, *Antiquité Tardive* 12 (2004), S. 373-385 (das zweite besprochene Buch neben der zweisprachigen Ausgabe von Lassandro/Micunco ist bei Bruzzone die Monographie von Lassandro über das Bild des Kaiser in der spätantiken Rhetorik [2000] und bei Hostein die Monographie von Rees über die Panegyrik der Jahre 289 bis 307 [2002]). Zum Schluss füge ich einige bei Lassandro/Diviccaro übergangene relevante Forschungsbeiträge an: A. Klotz, Rezension von Stadler (*Die Autoren der anonymen gallischen Panegyrici*, Diss. München, 1912), *Berliner Philologische Wochenschrift* 33 [1913], S. 744-750; W. A. Baehrens, Rezension von Grinda (*Der Panegyrikus des Pacatus auf Kaiser Theodosius*, Diss. Straßburg, 1915 [gedruckt 1916]), *Berliner Philologische Wochenschrift* 36 [1916], S. 892-895 (kürzer auch *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft* 203 [1925], S. 112); W. A. Baehrens, Rezension von Schaefer (*Die beiden Panegyrici des Mamertinus und die Geschichte des Kaisers Maximianus Herculus*, Diss. Straßburg, 1914), *Jahresbericht über die Fortschritte der klassischen Altertumswissenschaft* 203 (1925), S. 109-112; S. Mazzarino, “Il de rebus bellicis e la gratiarum actio di Claudio Mamertino”, in *Antico, tardoantico ed età costantiniana I*, Castello, 1974, S. 221-228 (durchgesehene Neupublikation des drei Jahre zuvor erschienenen Aufsatzes); C. H. Dirks, *The Historical Value of Pacatus' Panegyric upon Theodosius I (with special reference to the usurpation of Magnus Maximus)*, M.A.-Thesis Carleton University, 1976; L. Demullier, “De Consul en de Redenaar. Retorische techniek in een nieuwjaarsrede tot Julianus de Afvallige”, *Hermeneus* 57 (1985), S. 14-21; W. Schetter, Rezension der Edition von Mynors, in *Kaiserzeit und Spätantike. Kleine Schriften 1957-1992*, Stuttgart, 1994, S. 184-192 (unveränderte Neupublikation der Rezension im *Gnomon* von 1967, die allerdings nun durch das Gesamtregister des Bandes erschlossen ist). Zuletzt noch einige Worte zur Paperbackausgabe als Buch: Der Nachdruck ist ordentlich, ebenso die Papierqualität. Die einzige Schwäche besteht in der umständlicheren Handhabung: Während man die alte Ausgabe problemlos aufgeschlagen vor sich liegen lassen kann, klappt die Neuauflage durch die abweichende Bindung sofort wieder zu, so dass man das Buch stets mit einer Hand oder einem Gewicht offenhalten muss. Kritik ist zudem an der Präsentation des Werkes auf der Verlagsseite zu äußern: Dort wird angegeben (Stand: 14. März 2016), dass die Erstauflage 744 Seiten umfasst (<http://www.ucpress.edu/book.php?isbn=9780520083264>), die Neuauflage hingegen 750 Seiten (<http://www.ucpress.edu/book.php?isbn=9780520286252>). Zunächst einmal ist beides nicht korrekt, da beide Auflagen XII + 735 (oder 736) Seiten umfassen. Aber selbst wenn das der Fall wäre, sind die voneinander abweichenden Angaben ungünstig, da sie, auch wenn der Verlag das gewiss nicht beabsichtigt, irreführend sind und den Eindruck erwecken können, es handle sich um eine erweiterte oder ergänzte Neuauflage. Ein mit Addenda und Corrigenda versehener Nachdruck ist natürlich immer die wünschenswerteste Variante. Von

diesem Grundprinzip abgesehen stellt sich nun die Frage, ob ein unveränderter Nachdruck in diesem konkreten Fall zu rechtfertigen ist. Dies ist grundsätzlich zu bejahen, da die eigentlichen Inhalte des Werkes (Übersetzung und Kommentar) als Ganzes noch immer von größtem Wert sind und die Rezensenten sowie die Spezialforschung zwar weitere Erkenntnisse in Einzelfragen hervorgebracht haben, ohne dass damit jedoch große Teile des Kommentars als überholt anzusehen wären. Eine gewisse Unzufriedenheit bleibt jedoch, da der Verzicht auf die Einarbeitung der Forschungen der letzten zwei Jahrzehnte auch den Verzicht auf die Berücksichtigung elementarer und wegweisender Studien bedeutet, die zum Verständnis der spätantiken *Panegyrici* maßgeblich beigetragen haben. Dennoch wäre es unklug, deswegen den Wert der Neuauflage dieses wichtigen Werkes zu verkennen und es ist dem Verlag dafür zu danken, dass er den von Raymond Van Dam am Schluss seiner Rezension der Erstpublikation geäußerten Wunsch nach einer Paperback-Ausgabe nunmehr erfüllt hat. Es besteht kein Zweifel daran, dass die aktuelle Generation der Spätantikeforscher, für die die spätantike Panegyrik – nicht zuletzt durch die Vorarbeiten von Nixon/Rodgers – immer wichtiger geworden ist und es auch weiter werden wird, diese Möglichkeit zu würdigen wissen wird.

Raphael BRENDEL

Saskia PEELS, Hosios. *A Semantic Study of Greek Piety*. Leiden – Boston, Brill, 2016. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XIII-295 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 387). Prix : 115 €. ISBN 978-90-04-29463-9.

Les enquêtes lexicologiques peuvent être une voie d'accès privilégiée pour approfondir la connaissance de la religion grecque. Chacun pense à l'ouvrage célèbre que Jean Rudhardt a consacré, en 1958, à l'étude des *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique* qui a fort heureusement connu une réédition en 1992. Sous le rapport de la qualité, le livre de Saskia Peels, fruit d'une thèse doctorale soutenue à l'Université de Leyde, s'inscrit dans cette tradition de recherches. Il ne porte pour sa part que sur une notion, et l'on pourrait, à première vue, s'étonner qu'il faille près de 300 pages pour la sonder. Mais on a tôt fait de réprimer cette impression quand on apprend que l'adjectif *hosios* totalise à lui seul 245 occurrences dans les textes littéraires jusqu'à la fin du V^e siècle avant notre ère, à quoi s'ajoutent une trentaine d'occurrences des mots de sa famille nombreuse (l'antonyme *anosios*, le substantif *hosia* et trois verbes) ainsi qu'une dizaine d'autres trouvées dans les inscriptions durant la même période ; en outre, comme on va le voir, plusieurs notions voisines quant au sens trouvent place aussi dans l'enquête. À prendre en compte enfin le soin que met l'auteur à étudier les emplois de ces mots dans leur contexte et à produire à cette fin de nombreuses citations (texte grec et traduction), méthode qui n'est pas le moindre mérite du travail. Une question cependant à propos de la chronologie : s'arrêter à la fin du V^e siècle, n'est-ce pas amputer la période classique de représentants de grand poids, comme sont la plupart des orateurs et Platon ? Il est vrai que ce dernier, par exemple, sera un moment convoqué avec son *Euthyphron*, centré sur la notion, et que d'autres dialogues sont parfois cités, mais un témoin de cette importance, et d'autres avec lui, mériteraient sans doute, pour caractériser l'époque classique, un traitement systématique. D'une grande netteté, la

Giancarlo Susini (1927-2000), qui plaidait pour prêter attention non seulement au support sur lequel est gravée l'inscription, à sa paléographie et à son contenu, mais aussi aux contextes topographique et historique dans lesquels elle s'insère. En d'autres termes, il s'agit ici d'approfondir l'idée selon laquelle le paysage est un élément-clé dans l'interprétation des textes, choisis dans le cadre de cette réunion dans un certain nombre de cités. Une inscription est en effet un moyen de communication dont on ne peut saisir toute la portée qu'en la reliant avec le milieu où elle fut gravée et en la mettant en relation avec les édifices, les monuments ou autres représentations figurées qui parsèment ces localités et régions. Pour ce faire, les éditeurs ont réuni quatorze contributions, divisées en trois sections. La première regroupe les travaux relatifs à des problèmes de théorisation et de méthode (p. 11-54). Il est ainsi question d'historiographie et des différentes acceptions du concept défini par le savant italien (p. 13-27) et des contributions au sujet d'étude fourni par l'exploitation de manuscrits épigraphiques apparus entre le ^{xvi}^e et le ^{xix}^e s. (p. 29-54). La deuxième partie traite de territoires et de cités d'Hispanie (p. 55-179), où l'archéologie a permis d'approfondir nos connaissances, avec des travaux consacrés à Hispalis (p. 57-68), Astigi (p. 69-93) – où l'on signalera au passage l'apparition, à l'occasion des fouilles de la *piscina* mise au jour dans l'enceinte du *temenos* entourant le temple sis sur le forum colonial, de fragments de plaques faisant allusion au chevalier P. Postumius Acilianus, possible procurateur de Gaule belgique –, Regina (p. 95-107), Segóbriga (p. 109-125), Los Bañales (p. 127-143), *Lucus Augusti*, *Bracara Augusta* et *Aquae Flaviae* (p. 145-158), pour s'achever par les groupes de l'Hispanie de parenté indo-européenne, correspondant plus ou moins à la Meseta Nord (p. 159-179). Enfin, la dernière partie (p. 181-285) offre des contrepoints intéressants avec des exemples issus d'Italie – Aquilée à l'époque républicaine (p. 183-203), Tusculum (p. 205-224) et Pola (p. 225-236), la Sardaigne (p. 237-265) et la Gaule Narbonnaise – bien que centrés ici sur les *termini publici* (p. 267-285). Au terme de la lecture de ces actes, on décèle les potentialités de ce thème de travail, qui ne sont que brièvement esquissées ici. Ceci étant, aucune grande cité ne fait l'objet d'un traitement détaillé – tout au plus des capitales de *conventus* telles que Hispalis ou Astigi – et, lorsque c'est le cas, comme avec Aquilée, l'ampleur des informations dont on dispose désormais empêche d'être exhaustif. Cela révèle donc les limitations de l'approche, dues aux vicissitudes historiques qui ont affecté le patrimoine urbain, à l'absence de fouilles systématiques ou au désintérêt des chercheurs pour ces aspects externes, complémentaires à l'analyse du texte gravé, mais offre, dans le même temps, de nombreuses perspectives de recherche aux épigraphistes.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Christine HAMDOUNE (Ed.), *Parure monumentale et paysage dans la poésie épigraphique de l'Afrique romaine. Recueil de Carmina latina epigraphica*. Bordeaux, Ausonius Éditions, 2016. 1 vol., 312 p. ill. coul. (SCRIPTA ANTIQUA, 85). Prix : 25 € (broché). ISBN 978-2-35613-154-6.

Cet ouvrage constitue l'aboutissement d'un travail de relectures et de recherches mené depuis de nombreuses années par le Groupe de Recherches sur l'Afrique antique de l'Université Paul-Valéry de Montpellier, qui a réuni latinistes et historiens

autour de la conviction que des éclairages variés offrent la meilleure lecture possible des *carmina epigraphica*. Il prend la suite d'une série d'articles et du volume *Vie, mort et poésie dans l'Afrique romaine d'après un choix de Carmina latina epigraphica*, paru à Bruxelles en 2011 (voir AC 82 [2013] p. 496-498) et dédié aux poèmes funéraires, et s'inscrit dans un renouveau des études sur ces documents. Considérés comme de la poésie au rabais, et à ce titre peu prisés des littéraires, souvent délaissés par les historiens qui les considéraient comme une source d'information peu fiable, ces poèmes ont suscité un regain d'intérêt dans la communauté scientifique en raison des éclairages qu'ils offrent sur les préoccupations des dédicants, les croyances, la culture ou l'évolution de la langue. Exclusivement consacré aux textes évoquant un monument, ici pris au sens large de *monumentum*, le volume est divisé en trois parties, dont la première, la plus courte, évoque la diversité d'un corpus de quarante-cinq textes et la nature des dédicaces. Christine Hamdoune présente (p. 15-34) une synthèse historique sur l'ensemble de ces documents. Le bilan chronologique montre qu'un seul poème, dédié à Medaurus, divinité d'origine illyrienne comme son dédicant, le légat de la III^e légion Auguste, est attribuable aux années 176-180 (n° 20). Sept textes appartiennent à la période sévérienne et aux années qui suivent (n° 1-3, 21-23, 36), tous les autres ont été rédigés pendant l'Antiquité tardive, avec une prédilection pour les IV^e et V^e siècles, tandis que cinq d'entre eux célèbrent des travaux effectués à l'époque byzantine (n° 5, 6, 14, 16, 28). On constate, sur ce point, une différence avec les poèmes funéraires étudiés dans le précédent volume, majoritairement plus précoces. Les supports se révèlent très variés, que ce soient de simples dalles scellées dans le monument, des mosaïques, des linteaux, des bases ou des autels. Cette variété se retrouve au niveau des dédicants ou des commanditaires. G. Devallet, p. 35-40, souligne de son côté que l'inscription ne constitue pas toujours la dédicace du monument qu'il accompagne et que rares sont celles qui répondent à la définition actuelle du mot dédicace. Mais, en tant que tel, le poème inscrit le monument dans la durée et lui donne son identité. L'édition, la traduction et le commentaire des textes retenus forment le cœur de l'ouvrage (p. 41-212) et leur présentation respecte l'ordre du *CIL*, VIII et de l'*AE*, d'est en ouest selon la division provinciale instaurée par Dioclétien. Trois poèmes de Tripolitaine, auxquels s'ajoute une dédicace de défenses d'éléphant trouvée à Lepcis Magna, ouvrent le corpus. La Byzacène et la Proconsulaire sont peu représentées avec respectivement quatre et sept poèmes, alors que la Numidie se distingue avec dix-sept textes. L'ancienne province de Maurétanie Césarienne se révèle riche de cinq textes en Sitifiennne et de dix-sept en Césarienne, tandis que la Tingitane est absente. Chaque poème, présenté tel qu'il a été gravé sur la pierre ou composé avec les tesselles, est accompagné d'une photo ou d'une reproduction, d'un appareil critique, d'une bibliographie, de la liste des *loci similes* établie par J. Meyers, d'une analyse de la métrique par M. Griffe, d'une traduction et d'un commentaire historique. Depuis les deux longues dédicaces de Bu Njem (n° 1 et 2) jusqu'à celles des remparts de Cululis, Guelma et Kenchela datant de l'époque byzantine (n° 5, 14, 16), les inscriptions à connotation militaire ponctuent l'évolution politique de la région. Elles traduisent le passage d'un contexte de conquête et d'affirmation de la puissance romaine à un temps où s'exprime la volonté de conserver les acquis de la romanité dans un environnement troublé. Les textes se rapportent à diverses catégories de monuments. Les plus nombreux évoquent les nymphées,

piscines, fontaines, ce qui n'étonnera pas dans des régions où l'eau est symbole de prospérité pour les cités et de luxe pour les *domus*. Les sanctuaires, églises, chapelles et baptistères, ainsi que statues et autels occupent le deuxième rang. Les poèmes évoquant des bâtiments publics et ceux célébrant tout ou partie de demeures privées complètent l'ensemble. Une annexe donne les références des documents qui n'ont pas été retenus (p. 213-224), deux en raison d'une publication antérieure, une vingtaine parce trop allusifs ou trop fragmentaires. Ont aussi été écartées les inscriptions à caractère apotropaïque, les légendes, les prières et mentions de sacrifices, les exhortations et *sententiae*. Ouvrant une troisième partie destinée à élargir les perspectives, J.-N. Michaud, p. 227- 234, revient sur l'interprétation de quatre de ces poèmes et sur les réflexions qu'ils ont suscitées. Il développe l'idée que, au-delà ou à côté d'une information utilitaire, le texte constitue un message autonome, difficile à décrypter, où se glisse parfois un passage ironique (n° 2). Une base de statue dédiée à la Victoire (n° 17) et des vers évoquant les travaux de restauration d'une source (n° 25) lui offrent l'occasion d'en dégager la dimension poétique et la part de l'invisible ; une dédicace à Constantin (n° 22) le conduit à interroger de nouveau les historiens. En incorporant dans son étude les *carmina* funéraires, M. Griffe, p. 235-251, s'est attaché à l'évolution rythmique des formes métriques tardives. Les hexamètres dactyliques conservent leur prestige, suivis des distiques, qui se raréfient à partir du IV^e siècle ; les dactyliques appelés « mixtes » sont une particularité des *carmina*, tandis que les sénaires et autres formes tendent à disparaître. Quant aux *commatica*, les isoler des autres catégories est mission impossible, car on trouvera toujours des défauts aux hexamètres les plus parfaits ; il est donc préférable de chercher les caractères qui définissent la poésie par rapport à la prose dans la poésie tardive. En comparant des épitaphes et des représentations figurées, F. Baratte, p. 253-261, montre qu'une statue est susceptible de susciter des sentiments, voire de déclencher des passions au-delà du raisonnable. N. Lamare, p. 263-273, associe les témoignages de la littérature et de l'architecture grecques aux *carmina* africains pour tenter de restituer l'aspect de fontaines en Afrique et en Orient. S'intéressant tout d'abord aux jardins des maisons privées, il note l'association de la treille à la fontaine (n° 42), avant d'évoquer le thème de l'abondance de l'eau, source de vie, d'un texte de Lambèse (n° 22), thème qui devient un *topos* de l'éloge de la ville à l'époque tardive. Un passage de Libanios décrivant le nymphée d'Antioche et le grand nymphée de Lepcis Magna sont mis en parallèle, non pas tant pour leur réalité architecturale que pour leur insertion dans la trame urbaine. Enfin, plusieurs épigrammes mettent en avant le thème de la nature apprivoisée et de l'œuvre civilisatrice accomplie par l'évergète. F. Bejaoui, p. 275-286, dresse l'inventaire des dédicaces trouvées dans les églises situées sur le territoire tunisien. Dans la plupart des cas, les textes, surtout mosaïqués, très simples, concernent des ex-voto. Les plus anciens appartiennent à un contexte funéraire, certains se réfèrent au culte d'un saint ou de martyrs. Jamais versifiés, anonymes ou mentionnant le nom du donateur, parfois celui de membres de sa famille, beaucoup d'entre eux proviennent de domaines ruraux. Dans le dernier article, É. Wolff, p. 287-292, mentionne et résume les vingt-huit épigrammes de l'*Anthologie latine* d'époque vandale décrivant des monuments, les plus nombreuses, et des paysages. Qu'ils soient de Luxorius, de Caton ou de l'Anonyme, ces poèmes datent de la fin du royaume

vandale et célèbrent l'activité des rois et des riches propriétaires. On retrouve fréquemment le thème des bains à côté du cirque et de l'amphithéâtre, ce qui montre la permanence du mode de vie romain. Cependant, le statut de ces épigrammes reste incertain : on ignore si elles ont été gravées ou s'il s'agit de fausses inscriptions. Deux poèmes sont cités et traduits, le n° 119 de l'Anonyme et le n° 346 de Luxorius. Une bibliographie, des *indices* et une table de concordance, p. 293-312, permettent de se repérer. Ce volume constitue donc, on l'aura compris, un ouvrage de référence sur lequel devra s'appuyer toute étude ultérieure de ce type de documentation, et il convient de féliciter les membres du groupe de recherche pour l'ensemble du travail accompli.

Claude BRIAND-PONSART

George W. HOUSTON, *Inside Roman Libraries: Book Collections and Their Management in Antiquity*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2014. 1 vol. 15,5 cm x 23,5 cm, XVI-327 p., 13 fig. n/b (STUDIES IN THE HISTORY OF GREECE AND ROME). Prix : 59,95 \$ (Relié). ISBN 978-1-4696-1780-0.

Plusieurs ouvrages traitant des bibliothèques de l'Antiquité gréco-romaine ont paru ces dernières années : dans *Archives et bibliothèques dans le monde grec : édifices et organisation, v^e siècle avant notre ère - II^e siècle de notre ère* (Oxford, 2013), Gaëlle Coqueugniot proposait une étude et un corpus des espaces accueillant βιβλιοθήκαι et ἀρχεῖα dans le monde grec ; de son côté, le volume *Ancient Libraries* (Cambridge – New York, 2013) réunissait une vingtaine de dossiers brossant un vaste tableau des pratiques (organisation, usages) et des enjeux (politique, éducation) liés aux bibliothèques antiques, tant privées que publiques, aux époques hellénistique, républicaine et impériale ; enfin, le catalogue de Roberto Meneghini et Rossella Rea, *La biblioteca infinita : i luoghi del sapere nel mondo antico*, publié en marge d'une exposition présentée en 2014 au Colisée, se centrait sur les supports et les espaces de diffusion de la culture écrite, en faisant la part belle à quelques découvertes romaines récentes, celle d'un auditorium de l'époque d'Hadrien apparu en 2008 sous la place Notre-Dame de Lorette, non loin de la colonne Trajane, et celles occasionnées par les travaux du Jubilé menés de l'autre côté du forum, sur le *Templum Pacis*. Le point de vue adopté ici par G. W. Houston est radicalement différent puisqu'il centre son développement sur les informations livrées par les *volumina* eux-mêmes, qu'elles soient issues des sources littéraires ou, bien entendu, papyrologiques ; il livre ainsi une lecture approfondie de la bibliothèque au sens moderne (et non du dépôt d'archive) sur base de critères internes donc, ce qui fait l'originalité et l'intérêt de la démarche. Plusieurs ensembles sont ainsi exploités, tant du point de vue du contenu (textes, qualité, copies) que des supports (formats, date, réparations, mains, annotations) : le corpus de la *villa dei papiri* d'Herculanum (dont le contenu est également synthétisé en annexe 2, p. 280-286), les divers fragments de bibliothèques antiques retrouvés par lots successifs à Oxyrhynque (parmi lesquels les manuscrits des Fonds Breccia+GH₃ présentés en annexe 3, p. 287-296) et huit des dix-neuf listes d'ouvrages qui nous sont parvenues sur papyrus, utilement rassemblées par Rosa Otranto dans *Antiche liste di libri su papiro* (Rome, 2000), et dont cinq sont détaillées par G. W. Houston en annexe 1 (p. 265-279, avec traduction anglaise et commentaires). Une des forces de

de Blicquy (E. Gillet, p. 144-149), de Sains-du-Nord (P. Naud, p. 138-143) et Les-Rues-des-Vignes (D. Gaillard & M. Gustiaux, p. 151-155). Autre sujet bien développé, l'alimentation : un nombre conséquent de sites récemment fouillés, tant côté belge que français, permet une vision globale de l'élevage (F. Pigière, p. 79-82), de l'alimentation des élites (F. Pigière & T. Oueslati, p. 83-86), des céramiques de cuisine (S. Willems, p. 115-121 et A. Lepot, p. 122-127) et des boucheries et artisans associés (F. Pigière, p. 131-134). Mentionnons enfin l'intéressante synthèse consacrée aux pratiques funéraires des Nerviens, avec des usages et des monuments différents d'une région à l'autre (P. Herbin & N. Soupart, p. 156-169), notamment les spectaculaires mausolées monumentaux découverts à Marquion/Sauchy-Lestrée (Cl. Barbet & B. Untereiner, p. 171-179). On sera cependant surpris de voir au sein d'un même ouvrage la frontière sud-est de la cité située tantôt au niveau de Fontaine-Valmont et de la Hantes (p. 9 et 19), tantôt plus à l'est sur l'Eau d'Heure (p. 32), alors que l'on pensait que la question avait été résolue en 2009 (X. Deru, « Cadres géographiques du territoire des Nerviens », *Revue du Nord. Archéologie* 91, n° 383 [2009], p. 181-201). Enfin, on regrettera l'absence de notices consacrées aux sites et aux campagnes plus méridionales (Flandre belge) qui auraient peut-être permis de nuancer certaines questions liées à l'occupation du territoire. Au final, une belle synthèse dont on soulignera la qualité du propos et des illustrations.

Nicolas PARIDAENS

Nicolas AUTHOM & Nicolas PARIDAENS, *La villa gallo-romaine du « Champ de Saint-Éloi » à Merbes-le-Château*. Namur, SPW Éditions, 2016. 1 vol., 398 p., 204 ill. (ÉTUDES ET DOCUMENTS ARCHEOLOGIE, 30). Prix : 35 € (broché). ISBN 9782930711065.

Quinze années après la remarquable publication de la villa de Champion par Paul Van Ossel et Ann Defgnée, la série Archéologie du Département du Patrimoine (SPW) enrichit sa collection *Étude et Documents* d'une nouvelle villa gallo-romaine wallonne, au « Champ de Saint-Éloi » à Merbes-le-Château. La publication regroupe des études spécialisées qui lui confèrent un caractère pluridisciplinaire. Cet ouvrage, qui compte 398 p. et 204 illustrations, se compose de huit chapitres qui décrivent les contextes (chapitre 1 : historique des recherches, chapitre 2 : contexte géographique, chapitre 3 : contexte archéologique ; p. 15-42), les résultats archéologiques (chapitre 4 : une fosse hallstattiennne ; p. 43-46, chapitre 5 : la villa ; p. 43-108), le mobilier (chapitre 6 ; p. 109-302), le dépôt d'objets de valeur (chapitre 7 ; p. 303-350) et la synthèse (chapitre 8 ; p. 351-358). L'ouvrage s'achève par un résumé en anglais (p. 359-360) et une bibliographie (p. 361-396). Le livre relate la destinée d'une villa de première importance qui était absente des radars archéologiques jusqu'en novembre 2005. Après un long cheminement administratif et grâce à une fouille préventive de dix-huit mois, menée dans les règles de l'art, la zone menacée a été étudiée alors que l'extension du site était classée en zone Natura 2000. En bref, une opération exemplaire qui permet de livrer cette synthèse dans un délai raisonnable. Durant l'Antiquité, les gallo-romains ont mis à profit des terres fertiles et bien drainées, localisées sur un versant peu pentu de la rive droite de la Sambre. Une villa est fondée à la

fin du 1^{er} s. ap. J.-C. sur ce terroir de la cité des *Nervii*. À l'origine, un bâtiment sur des fondations de pierre est doté d'une galerie de façade et de pavillons d'angle ; il présente les caractéristiques des *villae* à portique. Depuis la pièce centrale, on accédait à une cave (P25) dont le niveau de sol en terre battue était préservé grâce à un remblaiement très rapide et inexplicé. Un deuxième état marque le déploiement du corps de logis en direction du sud-ouest. Durant cette phase, datée du II^e s. ap. J.-C., la résidence double sa surface utile (500 m²) et se pare d'une grande salle (P20) – peut-être un *tablinum* ? –, de bains et d'une enfilade de huit *loculi* sur la façade arrière. Dans l'angle sud-ouest de l'emprise, un cellier est excavé dans la cour. La crête des murs porte les négatifs de cinq trous de poteau qui permettent d'émettre la judicieuse hypothèse d'un grenier dont l'ossature de bois serait fondée dans les murs du cellier. Son comblement a livré un mobilier archéologique abondant (*e.g.* céramique, 547 NMI et faunique dont 521 coquilles d'huître) piégé dans différents niveaux de remblais dont l'analyse pertinente décrit une dynamique de comblement en deux temps. L'état 3 correspond à l'extension maximale de la demeure en direction du sud-ouest avec l'adjonction d'une grande pièce de 89 m² (P7) entourée de sept pièces agencées avec symétrie et d'une nouvelle galerie qui longe la façade. Le contexte le plus spectaculaire est logé au nord-ouest (P17) : une cave, à laquelle on accédait par un escalier en bois, qui était décorée de peintures murales en place. Ce décor, dans un espace enterré, entraîne de nombreuses hypothèses, notamment celle d'un espace cultuel. Au sud de la cour, un gros mur marque une limite. Sa mise en place paraît impérieuse puisqu'elle nécessite le démantèlement du cellier. Un grand bassin bordé d'un muret de pierre et dont le fond était habillé de dalles est aménagé perpendiculairement à l'axe central supposé de la demeure. Le dernier état témoigne de travaux colossaux sur une surface de près de 1000 m² avec la construction d'une aile perpendiculaire au corps de logis originel. La partie occidentale serait en partie dévolue au stockage (P49). L'angle nord-ouest est desservi par une arrivée d'eau qui alimente un puits et les bains. Ce complexe balnéaire, beaucoup plus évolué que le premier, se composait d'une quinzaine de salles sur 300 m². – La présentation des résultats est servie par des illustrations de bonne qualité mais n'est pas facilitée par le passage d'une logique chronologique (état 1 à état 4) à une logique topographique (la *villa*, la cour, les structures périphériques) ; l'intérêt de dissocier le cellier de l'état 2 ou le bassin de l'état 3, pour les décrire en fin de chapitre est discutable. Les stratigraphies bénéficient de trames de couleur, malheureusement non légendées. Certains relevés auraient pu être ajoutés pour juger de l'état de conservation ou faciliter l'interprétation (les profils des tranchées, des murs, des fosses de la pièce P49, etc.). Le plan de masse est présenté à une échelle difficilement exploitable (1/625) mais de beaux relevés des secteurs clefs apportent la précision nécessaire. Toutes les catégories d'artéfacts sont examinées ainsi que la faune et les macro-restes végétaux. Une analyse pédologique, dont les auteurs (K. Fechner, Y. Devos) ne figurent pas à la liste des signataires, est par ailleurs utilisée dans trois argumentaires. Le catalogue des cinq monnaies romaines constitue un corpus extrêmement maigre pour un site de ce statut ; il pose la question du pillage éventuel et du recours à un mode de détection approprié lors du décapage. Avec près de 134 pages, l'étude de la céramique provoque un déséquilibre thématique d'autant qu'une large part est consacrée au cellier. À propos du choix des contextes étudiés, une palette plus large aurait été souhaitable (un seul pour

l'étude carpologique, cinq pour la céramique). On aurait évidemment aimé connaître le cortège de taxons contenu dans le sol de cave remblayée durant l'état 1 (P25) pour voir évoluer (ou pas) les pratiques alimentaires à la lumière des données du cellier de l'état 2. Les fosses aux comblements grisâtres interprétées comme des négatifs d'amphores (P49) auraient pu renfermer des éléments permettant d'identifier les stocks. La typologie des vases découverts dans les tranchées de récupération des murs pourrait préciser la date d'abandon. Si ces données ne sont pas fournies, c'est certainement par défaut (absence de matériel, échantillon stérile, etc.). Mais en expliquant cela, les auteurs auraient dissipé l'impression de « morceaux choisis ». Trois options ont été prises pour la présentation des études : l'étude consacrée aux enduits muraux est insérée dans la description ; une grande partie du mobilier est cataloguée dans le chapitre 6 à la manière d'un rapport de fouille tandis que le clou du spectacle, le formidable dépôt métallique aux Cavaliers Danubiens (sur le « Champ de Saint-Éloi », patron des orfèvres, quelle coïncidence !), est relégué en fin de volume, dans l'esprit d'un article de revue. Si bien que, les monnaies qui le composent n'entrent pas en considération dans le catalogue du chapitre 6 ou que les chaudrons ne sont pas inventoriés avec le vaisselier (à ce sujet, le parallèle avec l'ensemble contemporain – chaudrons, plats étamés, etc. – découvert à Givry « Vieille Bruyère » pourrait être opportun). La première option de présentation, certes plus fastidieuse à mettre en œuvre, aurait facilité la synthèse. Une des singularités de l'établissement réside dans la chronologie : une fondation « tardive » à la fin du I^{er} s. ap. J.-C. et un abandon dans le dernier quart du III^e s. alors que le domaine semblait prospère et qu'il gagnait en importance. Eu égard à la très faible quantité de céramique résiduelle, les importations de sauce et de vins ibériques (Dr. 7/11 et 2/4) constituent peut-être un indice suffisant pour évoquer une fréquentation plus haute. Ce type de site très abîmé laisse peu de témoignages matériels, toutefois les argumentaires chronologiques se réduisent trop souvent ici à la portion congrue. L'état 1 est daté par l'absence de mobilier ; l'état 2 sur la base du recoupement d'une fosse (F002) par un mur (M15). Le *terminus post quem* de l'état 3 est fourni par le seul comblement du cellier (qui se situe au fond de la cour sans relation stricte avec le logis) et l'abandon daterait des années 260 sur la base du dépôt d'objet (ce qui semble convaincant). Une reprise des éléments de datation dans un chapitre consacré à l'attribution chronologique aurait probablement été profitable pour une approche plus substantielle du phasage. Ces infimes détails, difficiles à gommer dans la synthèse d'une telle somme d'informations, concernent essentiellement la forme et n'enlèvent rien à l'intérêt de ce travail. Cette publication est précieuse car la documentation est indigente à l'est de Bavay (en dehors de la « villa du Bois Brûlé » à Maubeuge). Ces données nouvelles apportent nombre de questions : sur l'emprise du domaine et sa matérialisation ; sur l'économie de subsistance de la villa ; sur le rôle de la Sambre en termes de ressources, d'énergie hydraulique ou de transport ; sur l'emplacement de la *pars rustica* (à l'est, face au corps de logis primitif ou au sud-ouest face au bassin). On souhaite donc aux auteurs l'énergie nécessaire pour entreprendre la fouille programmée qu'ils évoquent en introduction ou la réalisation d'une campagne de prospection géophysique. Ce livre intéressera les archéologues qui étudient le monde rural gallo-romain ; sa mise en page soignée et ses images flatteuses séduiront également un public moins spécialisé.

Gaël BRKOJEWITSCH

commentaire (p. 205), l'auteur n'aborde pas à juste titre la question pénible de savoir si ce texte doit être considéré comme un témoignage de la *σεισάχθεια* solonienne (à ce sujet, voir Maria Noussia-Fantuzzi, *Solon the Athenian, the Poetic Fragments*, Leyde - Boston, Brill, coll. « Mnemosyne Supplements, 326 », 2010, p. 38 et 455-485). Le commentaire philologique et littéraire, qui donne un appui indispensable à l'établissement du texte et à certains choix faits dans la traduction, est notamment important pour l'étude de l'intertextualité qui caractérise de façon si marquante ce discours. On l'aura compris : cet ouvrage contribuera sans aucun doute, comme l'espère l'auteur (p. 57), « a sottrarre quest'opera, e altre opere di questo tipo, al pregiudizio negativo di cui sono state a lungo vittime ». Koen VANHAEGENDOREN

Michel CASEVITZ, Odile LAGACHERIE & Catherine SALIOU, *Libanios. Discours*. Tome III. *Discours XI. Antiochicos*. Texte établi et traduit par M. C. et O. L., notes complémentaires par C. S. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CIII-213 p. en partie doubles, 2 cartes (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 524). Prix : 47 €. ISBN 978-2-251-00608-6.

Ce récent volume de la Collection des Universités de France propose une nouvelle édition, traduite et commentée, de l'éloge d'Antioche que prononça le rhéteur Libanios en 356 de notre ère devant ses concitoyens à l'occasion de l'ouverture des Jeux olympiques antiochéens à Daphnè, célèbre faubourg de la ville qui accueillait de nombreuses festivités. Cette publication était très attendue dans la mesure où le texte de Libanios n'avait jamais été traduit dans son intégralité en langue française (la fin du discours, § 196-272, avait été traduite par A. J. Festugière dans son *Antioche païenne et chrétienne*, Paris, 1959), tandis que la dernière édition critique du texte était toujours celle de Foester, publiée en 1903 dans la collection Loeb. L'intérêt de cet ouvrage remarquable par sa qualité et son ampleur réside aussi dans l'introduction et les notes complémentaires qui permettent de bien comprendre l'importance de ce texte unique en son genre. Dans l'introduction (p. VII-LIV), Catherine Saliou expose en quelques pages la nature, les circonstances et la date du discours. Ce texte, vraisemblablement remanié par Libanios quelques années après avoir été prononcé, se présente comme « une succession de variations sur des lieux communs de la rhétorique de l'éloge », tels qu'on les retrouve dans d'autres éloges de cités, surtout chez les auteurs de la Seconde Sophistique, mais aussi tels qu'ils ont été théorisés dans les manuels de rhétorique, parmi lesquels les deux traités attribués à Ménandre le Rhéteur. Suit une analyse détaillée du discours, dont la structure est utilement synthétisée dans un tableau reproduit aux p. XII-XVII, qui révèle la conformité des différents éléments du discours de Libanios avec le genre littéraire très codifié de l'*enkômion poleôs* : après l'éloge du territoire et de sa situation géographique vient l'évocation de l'histoire de la cité, depuis les temps héroïques jusqu'à son intégration dans l'Empire romain. Ensuite, le discours de Libanios passe en revue les institutions et les mœurs locales, avant de livrer une description particulièrement développée de la ville, de ses faubourgs et des plaisirs de la vie à Antioche. De façon surprenante, Libanios, avant de conclure, ne consacre que deux paragraphes au concours olympique à l'occasion duquel a été prononcé le discours. — Étant donné le caractère purement rhétorique de

l'exercice auquel se prête Libanios, on est en droit de s'interroger sur ce que peut nous apprendre l'*Antiochicos* sur les réalités de son temps. C'est à cette question que C. Saliou répond dans la troisième partie de l'introduction (« L'*Antiochicos* comme source »), en synthétisant plus de vingt ans de recherche. Pour la spécialiste, l'*Antiochicos* est tout d'abord une source précieuse pour notre connaissance du processus de constitution et du fonctionnement de la mémoire urbaine d'Antioche. On connaît par exemple le rôle particulièrement important de l'évocation des mythes de fondation dans la constitution des identités civiques. Chez Libanios, l'histoire de la cité a pour principale fonction de mettre en valeur l'Antioche de son temps. Ensuite, l'*Antiochicos* est analysé pour son apport dans les études urbaines. S'il convient de distinguer ce qui relève de la topique de l'éloge de cité et ce qui relève de la description des éléments spécifiques du paysage ou de la vie d'Antioche, l'auteure note que tout éloge tire justement une part de son pouvoir de conviction du repérage par l'audience des spécificités de l'objet loué. Enfin, l'étude montre bien que le discours répond à des enjeux politiques contemporains de la pratique de l'éloge : d'une part, l'*Antiochicos* est le témoin de la recherche d'un consensus pour définir un espace commun à tous les Antiochéens, qu'ils soient païens ou chrétiens ; d'autre part, le discours peut être lu comme une défense auprès des autorités provinciales et impériales des intérêts de cette cité, qui aspirait encore à l'époque à la première place en Orient, se plaçant par là en concurrence tant avec les autres cités de la région qu'avec la nouvelle capitale de Constantin. – Après une présentation des différents manuscrits collationnés, dont plusieurs n'avaient pas été pris en compte par Foester (p. LV-LVII), M. Casevitz et O. Lagacherie produisent une nouvelle édition critique du texte, juxtaposée de la traduction française (p. 2-74). D'importantes notes complémentaires (p. 75-197) complètent le travail, tantôt précisant les termes employés par Libanios et leur intertextualité, tantôt envisageant la valeur documentaire du récit. Le volume est clos par plusieurs index (noms, lieux et termes grecs étudiés dans les notes du commentaire), ainsi que par une carte de la Syrie du Nord et par un plan de la cité, tous deux réalisés par Fr. Baudet.

Aude BUSINE

Delphine LAURITZEN, *Jean de Gaza. Description du tableau cosmique*. Texte établi et traduit par D. L. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. CIII-279 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 515). Prix :65 €. ISBN 978-2-251-00599-7.

L'édition et la traduction commentée de la *Description du Tableau cosmique* de Jean de Gaza (ca 520) par D. Lauritzen offre enfin au public ce texte important sous une forme intégrale, dans une présentation extrêmement soignée, et avec tous les appareils nécessaires à sa lecture, sinon à sa pleine compréhension. Dans son introduction, D. Lauritzen qui a pris le parti d'éditer le texte seul, sans les poèmes anacréontiques et les quelques épigrammes conservées dans l'*Anthologie Palatine* et attribuées à Jean, présente les dernières hypothèses sur l'auteur (voir aussi E. Amato, « Sur l'identité de Timothée, commanditaire de la fresque de Gaza », *RET* 3 [2013-2014], p. 69-86 ; D. Lauritzen « Sur l'identité de Jean de Gaza : *grammatikos* et notable », *RET* 5 [2015-2016], p. 177-210). Cette parution s'inscrit dans une vaste entreprise de

apprécier la prouesse de la comparer aux extraits de L. Renaut [« La description d'une croix cosmique par Jean de Gaza, poète palestinien du VI^e siècle » *Iconographica*. Mélanges offerts à Piotr Skubiszewski, Lavauzelle, Poitiers, 1999, p. 211-220)]. Si la traduction des quelques iambes (dodécasyllabiques) en alexandrins, empruntant une syntaxe et des tours désuets, est modérément convaincante (le style de Jean, parnassien avant l'heure, y chavire), le texte est généralement servi par une langue qui en montre la préciosité (presque excessive) et le baroque (ἀελλήεντι δὲ τὰρσῶ/κινύμενοι μίμνουσι καὶ ὁ δρόμος ἵσταται ἔρπων, « Avec leur sabot d'ouragan ils se meuvent sans bouger et leur course avance statique »...). Les choix de traduction sont scrupuleusement justifiés, y compris pour les termes techniques et un lexique complet (p. 211-250) met en valeur les nombreux hapax (essentiellement des noms composés) et les emprunts à Nonnos. D. Lauritzen propose une éclairante mise en perspective littéraire, en consacrant un long et méthodique développement à la métrique de Jean (p. XXX-LXIII), et à ses sources : Nonnos (par les *Dionysiaques* mais aussi la *Paraphrase de Jean*) s'y taille la part du lion (voir index des principaux passages cités des *Dionysiaques*, p. 251-254). D. Lauritzen souligne aussi l'influence de ce texte sur Paul le Silencieux (auteur de deux descriptions éditées conjointement dans l'édition précédente de Friedländer [1912] sur laquelle s'est appuyée D. Lauritzen), bien que l'étude de la postérité byzantine de ce texte soit cependant assez limitée. Cet ouvrage n'est pas seulement l'édition désormais de référence et la première traduction moderne d'un texte élégant et méconnu, c'est une véritable boîte à outils pour les lecteurs intéressés par la poésie grecque du V^e-VI^e siècle. Arnaud ZUCKER

Laurent PERNOT, *Epidictic Rhetoric. Questioning the Stakes of Ancient Praise*. Austin, University of Texas Press, 2015. 1 vol. XIV-166 p. (ASHLEY AND PETER LARKIN SERIES IN GREEK AND ROMAN CULTURE). Prix : 50 \$. ISBN 978-0-292-76820-8.

Issu d'une série de séminaires organisés en 2012 à l'Université de Philadelphie, ce livre a été conçu par son auteur comme une synthèse accessible sur la rhétorique de l'éloge dans l'Antiquité gréco-romaine. Les textes épideictiques antiques, pour la plupart grecs mais aussi latins, restent encore aujourd'hui difficiles à appréhender dans leur ensemble dans la mesure où les éloges sont à envisager à la fois comme des œuvres littéraires, des réflexions sur des problèmes moraux et des rituels sociaux. Il faut d'emblée dire que Laurent Pernot fournit ici bien plus qu'une version abrégée de son fameux double volume *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* publié en 1993. Ceux qui ont lu ce premier *opus*, ainsi que l'abondante production scientifique du spécialiste, mesureront l'importance et la nouveauté du livre ici recensé. Le but de l'auteur y est double : d'une part, retracer l'histoire de la rhétorique de l'éloge, de l'époque classique jusqu'à son développement extraordinaire durant les quatre premiers siècles de n. ère ; d'autre part, en comprendre les différentes fonctions. Les sources utilisées par l'auteur sont extrêmement variées (variété dont on aurait pu mieux mesurer l'ampleur si un index des sources avait été compilé), comprenant bien évidemment les discours et les traités théoriques qui en conceptualisent la forme et le contenu, mais aussi des inscriptions, des papyrus, des textes

historiques et philosophiques ou encore des notices d'encyclopédies byzantines. D'un côté, l'étude des éloges eux-mêmes permet à l'auteur d'aborder la relation de cette pratique rhétorique avec la société ; de l'autre, l'étude de l'élaboration conceptuelle de ce genre littéraire mène à une meilleure compréhension des domaines relevant de l'enseignement, de la recherche théorique et des débats philosophiques. Dans le premier chapitre (« The unstoppable rise of epideictic »), l'auteur étudie l'éloge comme objet historique, en envisageant sa définition et les contextes dans lesquels ces productions rhétoriques avaient été produites et puis prononcées. Sont ainsi retracées les différentes étapes du développement de l'éloge en prose depuis sa naissance à Athènes au V^e siècle avant n. ère jusqu'à sa cristallisation en tant que genre rhétorique sous l'Empire, à une époque où la prise de parole en public avait dépassé le cadre des tribunaux et des assemblées pour prendre une part toujours plus importante dans de nombreuses cérémonies. Le contexte politique, social et culturel de l'Empire romain a joué un rôle crucial dans le développement extraordinaire de la rhétorique de l'éloge, multipliant, grâce à la structure hiérarchique du pouvoir, les occasions pour les élites de s'adresser aux empereurs et à leurs représentants, mais aussi multipliant, grâce à la stabilité politique, les célébrations de concours, festivals et cérémonies au cours desquels les rhéteurs exerçaient leur art. Le deuxième chapitre au titre limpide « The grammar of praise » synthétise les différentes techniques de l'éloge telles qu'elles ont été formulées par les théoriciens et mises en pratique par les rhéteurs. Sont exposés les différents *topoi* (ou lieux communs) que les auteurs devaient passer en revue pour louer des personnes, des cités, un dieu, des animaux ou des objets inanimés. Pernot consacre ensuite quelques pages aux différents types de discours, que le rhéteur devait adapter en fonction des circonstances (ambassade, anniversaire, funérailles, arrivée, etc.), au style de ces textes et aux figures de style qui y sont déployées. Ensuite, dans le troisième chapitre intitulé « Why epideictic rhetoric ? », l'auteur s'interroge sur les fonctions de la rhétorique de l'éloge dans la société gréco-romaine, après avoir envisagé la codification aristotélicienne du genre littéraire et les différentes critiques formulées durant l'Antiquité à l'égard de la rhétorique épideictique. Prenant en compte à la fois les différentes missions confiées aux auteurs d'éloges, les fonctions exercées par leurs mots et les messages qu'ils voulaient faire passer, l'analyse de Pernot permet de dégager l'importance de ces discours dans la société : ils contribuaient à fournir aux communautés des représentations et des croyances communes, rendant explicites, et parfois justifiant même, certaines valeurs (par ex. la philanthropie) et certains modèles de vertu (par ex. la noblesse de naissance). Aussi ne faut-il pas voir ces productions rhétoriques comme de simples discours ampoulés vides de sens, ni les considérer, comme on l'a parfois fait, comme les outils d'une propagande totalitaire. Pour l'auteur, les fonctions de la rhétorique épideictique résident plus subtilement dans la consolidation du corps social autour de valeurs communes. Dans le quatrième et dernier chapitre (« New approaches in epideictic »), l'auteur présente quelques pistes pour l'analyse des éloges antiques à la lumière des courants interprétatifs récents, comme la dimension rituelle de la rhétorique, le non-dit, la psycho-pathologie de l'éloge, la rhétorique épideictique religieuse et enfin la rhétorique comparative. Une riche bibliographie et un index général viennent clore ce livre essentiel, clair, condensé et lumineux, qui fera bien plus qu'initier le lecteur non francophone aux éloges dans le monde gréco-romain.

Aude BUSINE

émanant de levantins et des cultes attestés aux III^e et II^e s. av. n.è. dans le tophet de Carthage (voir aussi les remarques de M. Sartre, p. 372). Le volume se clôture par l'excellente contribution de J. Aliquot, qui se livre à une minutieuse exploration des récits de fondation de Byblos livrés par Malalas puis par Eustathe de Thessalonique (XII^e s.) ; les couplant à d'autres sources, il y décrypte le rôle joué vers 66/65 av. n.è. par M. Calpurnius Bibulus, alors légat de Pompée – il sera consul en 59 avec César et proconsul de Syrie en 51/50 – dans la déposition du tyran de Byblos mais aussi dans celle du dernier souverain séleucide d'Antioche (p. 360-361), inaugurant ainsi en 66 une nouvelle ère antiochéenne. Commentant chacune des contributions, M. Sartre signe les remarques conclusives de la rencontre. Un très utile colloque donc qui apporte son lot de précisions et de nouveautés et incite à poser un regard renouvelé sur la Phénicie à l'époque hellénistique. Textes rédigés en français (11), anglais (2), allemand (1) et italien (1). Index des sources et index général. Laurent THOLBECQ

Michał MARCIAK, *Izates, Helena, and Monobazos of Adiabene: Study on Literary Traditions and History*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol., 324 p., 2 ill., cartes (PHILIPPIKA, 66). Prix : 62 € (Relié). ISBN 978-3-44710-108-0.

Ce livre est le premier à être entièrement consacré à la famille royale d'Adiabène (nom donné à l'Assyrie depuis la période perse) qui, au milieu du I^{er} s. ap. J.-C., s'est convertie au judaïsme et a construit à Jérusalem plusieurs palais ainsi qu'un vaste monument funéraire où, d'après les auteurs anciens, furent inhumés Hélène (la reine mère), le roi Izatès (son fils) et le roi Monobaze (son frère et successeur). L'ouvrage de M. Marciak est tiré de sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Leyde en 2012. Pour nourrir sa recherche, l'auteur polonais a séjourné dans différentes universités en Europe, aux Etats-Unis et en Israël. Il s'est également rendu à Jérusalem pour visiter les sites en rapport avec son sujet. En introduction, l'auteur souligne les points qui ont déjà retenu l'attention des chercheurs (Flavius Josèphe et ses sources, conversion et circoncision, l'Adiabène dans les écrits rabbiniques, les vestiges archéologiques à Jérusalem) et ceux qui ont été délaissés (portée du récit de Flavius Josèphe, l'Adiabène et la révolte juive, l'aspect socio-historique de la conversion et des liens avec Jérusalem, la perceptions de l'Adiabène dans les sources latines, enfin l'Adiabène dans le jeu des relations entre Rome et les Parthes). – La première des trois parties de l'ouvrage est consacrée au passage de Flavius Josèphe (*AJ* 20 : 17-96) qui constitue, de loin, la source littéraire la plus importante. M. Marciak cherche à déterminer quelles étaient les intentions de son auteur et comment le récit s'inscrit dans le genre biographique de l'époque. Il analyse le texte en suivant sa progression puis en étudiant les thèmes suivants : la vie d'Izatès, Izatès comme roi, Izatès comme juif, pitié humaine et divine providence. La seconde partie étudie tout ce qui présente la famille royale d'Adiabène comme une dynastie juive exemplaire. L'analyse porte d'abord sur les actions qui l'ont promue au rang de bienfaitrice du judaïsme et de modèle de pitié. Elle aborde ensuite son établissement à Jérusalem, matérialisé par la construction du mausolée royal et de trois palais. La troisième et dernière partie est dévolue au contexte culturel et politique de l'Adiabène à cette époque. Les textes géographiques et ethnographiques, les sites archéologiques, les données épigraphiques,

numismatiques et anthroponymiques sont rassemblés, puis la chronologie dynastique est retracée du I^{er} s. av. au II^e s. ap. J.-C. Enfin, les liens avec la Judée sont analysés dans le contexte des relations entre Rome et l'Empire parthe, jusqu'à la première révolte juive (66-73 ap. J.-C.). L'ouvrage, bien structuré, est rédigé dans un anglais concis et accessible. Il offre un inventaire exhaustif et une analyse rigoureuse de toutes les sources disponibles. Les points étudiés ont été parfaitement traités. L'approche narratologique constitue sans doute l'un des apports majeurs de la recherche de M. Marciak. Certains aspects qui auraient pu renouveler le questionnement historique n'ont toutefois pas été abordés. L'auteur reprend et actualise le débat autour des sources utilisées par Flavius Josèphe et ce qui relève de sa composition propre dans *AJ* 20 : 17-96. Il montre que tout le passage est construit autour de l'épisode central de la conversion du roi Izatès. La prédestination et la piété du roi justifient la réussite du règne, conformément aux conceptions de l'historien juif qui le dépeint en « ideal king ». Il aurait été intéressant de comparer le traitement fort élogieux d'Izatès avec celui très critique que Flavius Josèphe fait des Hérodiens. En quoi un tel contraste entre les deux familles royales est-il historique ou idéologique ? Comment la famille d'Adiabène, étrangère et convertie de fraîche date, peut-elle être présentée comme un modèle de la royauté juive ? En quoi Flavius Josèphe assimile-t-il le roi Izatès aux grandes figures du judaïsme (Isaac, Jacob, Joseph, David, Salomon), notamment en relayant sans réserve les traditions sur sa prédestination ? Les conclusions de M. Marciak concernant les sites qui, à Jérusalem, sont associés à la famille royale paraissent convaincantes et semblent confirmées par les résultats des études archéologiques à paraître : le Tombeau des Rois est bien le monument funéraire de la famille d'Adiabène, le sarcophage découvert avec une inscription mentionnant une reine n'est pas forcément celui d'Hélène elle-même, mais plutôt celui d'une autre souveraine de la famille. Quant aux vestiges des palais, leur nature et leur attribution à la famille d'Adiabène doivent encore être confirmés. Dans l'analyse des indications géographiques fournies par les auteurs anciens, il manque la brève mention de Pomponius Mela (*Chorographia*, I, 11 : 62-64), qui présente l'Adiabène comme une partie de la Syrie. Cela mériterait un commentaire, d'autant que le texte est contemporain du règne d'Izatès. L'identification du toponyme Carron (*AJ* 20 : 24) avec la Gordyène plutôt qu'avec Carrhes/Harran est argumentée et semble convaincante. Toutefois, la question des relations territoriales et matrimoniales entre l'Adiabène et l'Osrhoène n'est pas encore clairement établie à cette période. L'analyse pourrait être poursuivie pour vérifier si Abias, le roi des Arabes vaincu par Izatès (*AJ* 20 : 76-80), correspond à un roi d'Osrhoène. Dans ce cas, il resterait à déterminer de quelle manière Izatès aurait pu exercer une emprise sur ce territoire, sachant qu'Abgar VII d'Osrhoène (109-116 ap. J.-C.) était le fils d'un certain Ezad/Izatès, ce qui n'est pas relevé par M. Marciak. Le livre aborde enfin la question des relations entre l'Adiabène et Rome à travers une analyse essentiellement littéraire et narrative, qui pourrait être prolongée du point de vue de l'histoire politique. L'engouement de la famille royale pour Jérusalem ne peut pas être considéré de manière anodine, tant vis-à-vis des Adiabéniens que des autorités romaines. Jusqu'à présent, il n'a été envisagé que d'un point de vue religieux mais ses enjeux politiques posent question. Une conversion au judaïsme n'impose pas de vivre et de se faire enterrer à Jérusalem, si loin de son royaume et de ses sujets. À elle seule, la piété peut-elle justifier un tel choix et

ses répercussions en Adiabène ? En outre, comment expliquer l'attentisme bienveillant des Romains face à l'influence grandissante, sur son territoire, d'une famille royale en lien avec l'ennemi parthe ? Dans ce premier ouvrage, Michal Marciak ne pouvait pas traiter toutes les problématiques soulevées par la famille royale. Sa monographie de grande qualité deviendra vite une référence fondamentale pour ceux qui étudient l'Adiabène, le judaïsme et les royaumes de l'Orient hellénisé, mais aussi les relations politiques et religieuses entre Romains, Juifs et Parthes.

Jean-Sylvain CAILLOU

Henning BÖRM, Marco MATTHEIS & Johannes WIENAND (Ed.), *Civil War in Ancient Greece and Rome. Contexts of Disintegration and Reintegration*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2016. 1 vol. 17 x 24 cm, 437 p. (HEIDELBERGER ALTHISTORISCHE BEITRÄGE UND EPIGRAPHISCHE STUDIEN, 58). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-11224-6.

Ce volume, qui rassemble les travaux de neuf contributeurs, envisage les stratégies de communication à l'œuvre lors des processus de désintégration et de reconstitution en temps de guerre civile. Après une introduction (« Civil Wars in Greek and Roman Antiquity: contextualising Disintegration and Reintegration », p. 15-28) où H. Börm met en évidence la difficulté à donner une définition satisfaisante du phénomène, conçu dans l'ouvrage (p. 18) comme « un conflit violent entre deux partis armés, organisés de manière au moins paramilitaire et qui considéraient auparavant qu'ils appartenaient au même groupe », le livre choisit de s'intéresser à la guerre civile de manière chronologique, avec deux parties allant respectivement de l'époque classique grecque au début du Principat et du Haut Empire à l'Antiquité tardive. La première contribution, proposée par H.-J. Gehrte (« Stasis und sozialisation. Überlegungen zur Funktion des gymnastischen in der Polis », p. 31-52) souligne que les écrivains antiques comme Platon, Aristote, Polybe ou Lucien, ainsi que les sources épigraphiques mettent en évidence le rôle majeur joué dans la cité par le gymnase comme instrument de cohésion sociale dès la fin de la période classique : les jeunes gens n'y subissaient pas seulement un entraînement militaire mais apprenaient à contrôler leurs passions pour ne pas risquer de devenir des fauteurs de guerres civiles. B. Gray (« Civil War and Civic Reconciliation in a small Greek Polis: two acts of the same drama ? », p. 53-85) considère pour sa part la guerre civile dans de petites cités grecques du IV^e siècle av. J. C. sous l'angle de la « performance », et comme une pièce jouée selon des règles précises. Il commence par énumérer les rituels de réconciliation complexes (sacrifices, purifications et serment), vecteurs d'une certaine conception de l'ordre civique, décrits dans deux documents épigraphiques, l'un de Nakone en Sicile, et l'autre de Dikaia en Chalcidique, puis se demande si la représentation dans les textes de la guerre civile, conçue comme une inversion – mais parfois aussi comme une réalisation mal comprise – des normes du comportement civique, et la réconciliation qui suit ne constituent pas deux actes du même drame destiné à faire comprendre aux citoyens les processus politiques. L'article suivant (B. Dreyer, « Harmonie und Weltherrschaft. Die stasis bei Polybios », p. 87-97) explore la notion de *stasis* chez Polybe et en fait dans la pensée de cet écrivain une clef de compréhension du déclin de nombreuses cités contemporaines et de la crois-

riduzione della lussazione della spalla del cavallo », dans *La trousse du vétérinaire*, 2016, p. 115-141. Dans l'ensemble, cet ouvrage sera donc extrêmement utile aux archéologues désireux d'identifier les objets qu'ils mettent au jour, ainsi qu'aux traducteurs de textes médicaux grecs et latins. Valérie GITTON-RIPOLL

Claudio GIARDINO (Ed.), *Archeometallurgia: dalla conoscenza alla fruizione*, Atti del Workshop, 22-25 maggio 2006, Cavallino (LE), Convento dei Domenicani. Bari, Edipuglia, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 405 p., nombr. Ill. (BENI ARCHEOLOGICI – CONOSCENZA E TECNOLOGIE, 8). Prix : 50 € (broché). ISBN 978-88-7228-649-4.

Ce riche ouvrage rassemble une trentaine de communications présentées à l'occasion de la table ronde « Archeometallurgia : dalla conoscenza alla fruizione » organisée en mai 2006 à Lecce sous l'égide de l'Université du Salento. L'ambition de ce travail est grande : l'objectif annoncé est de fournir une synthèse sur l'état de la recherche au travers d'une approche holistique. La métallurgie antique et médiévale en Europe est ainsi abordée sous différents aspects tels que l'étude de traces archéologiques, la restauration des artefacts, les analyses physico-chimiques, l'étude des sources écrites, l'approche expérimentale et les analogies ethnologiques. La recherche italienne fait figure de proue en matière d'archéométaballurgie (e.g. E. Antonacci Sanpaolo (Ed.), *Archeometallurgia, Ricerche e prospettive*, Bologne, 1992 ; M. Cavallini & G. E. Gigante (Ed.), *De re metallica. Dalla produzione antica alla copia moderna*, Rome, 2006 ; AA.VV., *Archaeometallurgy in Europe*, Milan, 2003) et cet ouvrage s'inscrit bien dans cette tradition. Les différents travaux sont rassemblés en six sections : la métallurgie préhistorique et protohistorique ; la métallurgie grecque, romaine et médiévale ; l'exploitation des gisements métallifères ; les techniques d'investigation scientifique, le diagnostic et la restauration ; le potentiel d'utilisation : éducation, parcs et musées ; l'archéologie expérimentale et l'ethnoarchéologie. Outre la présentation des résultats de nombreuses études de terrain, l'ouvrage comprend des articles de synthèse essentiels sur la métallurgie de différentes régions (e.g. S. Rovira, « Contribution of the Analytical Work to the Knowledge of the Early Metallurgy in the Iberian Peninsula » ; A. Quercia, « Forge e ferro dell'Italia meridionale in età romana »). D'autres travaux abordent plusieurs catégories d'artefacts (e.g. Th. Lejars, « L'armement celtique en fer » ; R. Ciardiello, « La argenterie romane nel Museo Archeologico Nazionale di Napoli »), archéométrie (e.g. A. De Giacomo *et al.*, « LIBS (Laser Induced Breakdown Spectroscopy Technique for Chemical Analysis of Ancient Artworks Made of Copper-based Alloys ») et ethnoarchéologie (e.g. Fr. Lugli, « Osservazioni sulla metallurgia nepalese attuale »). Saluons la volonté des éditeurs d'offrir une section entièrement dédiée à la réflexion sur l'utilisation didactique des données de la recherche dans les institutions culturelles que sont les musées et les parcs archéologiques (e.g. L. Dallai, « Parchi archeominerari pre-industriali fra la Val di Cornia e le Colline Metallifere »), approche innovante qui aurait cependant mérité d'être développée. Par ailleurs, nous regrettons le petit nombre de travaux relatifs à la métallurgie médiévale et l'absence quasi totale d'études sur l'or et le plomb. Enfin, un lexique anglais-italien, qui contribue à la compréhension des articles, définit un cadre de correspondance des nombreux termes

liés à l'archéoméallurgie. En définitive, ce livre constitue un excellent témoignage de l'évolution actuelle de la recherche en archéoméallurgie qui ne se conçoit plus que comme pluridisciplinaire.

Maxime CALLEWAERT

Andreas SCHOLL (Ed.), *Katalog der Skulpturen in der Antikensammlung der Staatlichen Museen zu Berlin, I. Griechische und römische Bildnisse*. Petersberg, Michael Imhof Verlag, 2016. 1 vol., XII-435 p., très nombreuses ill. Prix : 79 €. ISBN 978-3-7319-0387-1.

Une fois encore, c'est une réalisation exemplaire de nos collègues allemands et une véritable réussite éditoriale que ce catalogue des portraits grecs et romains des Musées de Berlin, premier tome d'une série de volumes destinés à mettre à la disposition de tous l'ensemble des sculptures antiques de ces collections. On ne peut que s'en réjouir et en féliciter les différents acteurs, directeurs du projet et conservateurs du musée, spécialistes chevronnés et étudiants avancés qui ont rédigé les notices, restaurateurs, photographes et éditeur, sans oublier les organismes qui ont financé ce judicieux programme de recherche. Les utilisateurs du site *Arachne* (ancien « Forschungsarchiv für römische Plastik ») de l'Université de Cologne savent, certes, que les quelque 2 600 sculptures des séries berlinoises sont accessibles en ligne depuis 2013 – un magnifique outil de travail où l'on trouve descriptions détaillées, bibliographies exhaustives et de nombreuses photographies, et dont on souhaiterait que s'inspirent bien des musées. Il était assurément inutile aujourd'hui de publier intégralement cette très riche documentation sous la forme de volumes ; une formule plus concise s'imposait, « im Sinne eines Handbuchs » (p. V), qui soit aisément consultable et fournisse un résumé substantiel des longues notices d'*Arachne*, une bibliographie de base et une illustration comportant en tout cas les traditionnelles prises de vue de face, des deux profils et de dos pour chaque œuvre cataloguée. C'est cette formule qui a été retenue. Dans un beau format (24 x 28,5 cm) et sous une solide couverture cartonnée, pour un prix extrêmement raisonnable, ce volume présente les 312 portraits qui appartiennent ou appartinrent à ces collections. Les notices ne dépassent jamais deux pages, les photographies (en couleurs, sauf pour les objets disparus depuis la Deuxième Guerre mondiale) sont d'une très bonne lisibilité, même celles des profils et du dos des sculptures reproduites à plus petite échelle que la vue de face (parfois en léger trois-quarts). On se souviendra que le beau volume de Carl Blümel, *Römische Bildnisse*, le seul qui s'intéressât à des œuvres proprement romaines à côté des différents tomes de son catalogue des sculptures grecques archaïques et classiques (1928, 1940, 1963) remontait à 1933 ; c'est assez dire combien le présent volume est le bienvenu après plus de quatre-vingts ans. L'ordre de présentation adopté est, en gros, l'ordre chronologique, mais au sein de quelques grandes catégories qui regroupent successivement, pour Rome, les portraits d'empereurs et de membres de la famille impériale, dynastie après dynastie, puis les portraits privés – les portraits masculins précédant, dans chaque catégorie, les portraits féminins et les portraits d'enfants, ce qui isole ces portraits privés des effigies impériales qui donnèrent le ton et nuit un peu à la perception des différents « Zeitgesichter ». Le catalogue ne se limite pas aux seules têtes-portraits, mais reprend également les

trois sections : I. Boeotian History: New Interpretations; II. The New Epigraphy of Thebes; III. Boeotian Epigraphy: Beyond Thebes): H. Beck, "Ethnic Identity and Integration in Boeotia: The Evidence of the Inscriptions (6th and 5th Centuries BC)", p. 19-44; E. Mackil, "Creating a Common Polity in Boeotia", p. 45-67; D. Knoepfler, "Ἐχθρόνδε τᾶς Βοιωτίας. The Expansion of the Boeotian *Koinon* towards Central Euboea in the Early Third Century BC", p. 68-94; A. Robu, "Between Macedon, Achaea and Boeotia: The Epigraphy of Hellenistic Megara Revisited", p. 95-118; Chr. Müller, "A *Koinon* after 146? Reflections on the Political and Institutional Situation of Boeotia in the Late Hellenistic Period", p. 119-146; V.L. Aravantinos, "The Inscriptions from the Sanctuary of Herakles at Thebes: An Overview", p. 149-210; A.P. Matthaiou, "Four Inscribed Bronze Tablets from Thebes: Preliminary Notes", p. 211-222; N. Papazarkadas, "Two New Epigrams from Thebes", p. 223-251; M. Bonanno-Aravantinos, "New Inscribed Funerary Monuments from Thebes", p. 252-310; A. Schachter, "Tlepolemos in Boeotia", p. 313-331; Y. Kalliontzis, "Digging in Storerooms for Inscriptions: An Unpublished Casualty List from Plataia in the Museum of Thebes and the Memory of War in Boeotia", p. 332-372; R. Pitt, "Just as It Has Been Written: Inscribing Building Contracts at Lebadeia", p. 373-394; Cl. Grenet, "Manumission in Hellenistic Boeotia: New Considerations on the Chronology of the Inscriptions", p. 395-442; I. Pernin, "Land Administration and Property Law in the Proconsular Edict from Thisbe (*Syll.*³ 884)", p. 443-459. – On se rendra compte de l'ampleur du spectre couvert par le volume en comparant, en toute subjectivité, deux de ces contributions. Le sanctuaire d'Héraclès, au sud-est de la Cadmée de Thèbes, fouillé en 2004-2005, a livré un abondant matériel de céramiques inscrites (n^{os} 1-70), présenté avec soin par V.L. Aravantinos. Il s'agit de dédicaces fragmentaires à Héraclès, tantôt peintes, tantôt incisées, attribuables majoritairement au VI^e siècle av. J.-C. (s'y ajoutent deux textes sur bronze). Ces modestes tessons jettent un éclairage précieux sur la vie religieuse de la Thèbes archaïque. À l'autre extrémité, si l'on peut dire, de l'arc-en-ciel épigraphique, N. Papazarkadas publie deux inscriptions thébaines sur pierre, une stèle et une colonne, qui intéresseront à part égale philologues et historiens, les premiers parce qu'elles sont métriques et qu'elles présentent une rédaction double (en dialecte et en alphabet béotiens, d'une part; en ionien, d'autre part), les seconds parce qu'elles se rapportent respectivement à un événement majeur et à une figure illustre du passé grec. La stèle rend hommage à des soldats tombés pour Thèbes, πατρίδος πέρι Θέβας (une fin d'hexamètre), soit à Platées (479), soit à Tanagra (458 ou 457). La colonne porte une dédicace à Apollon et à Amphiaraos où figure le nom de Crésus. L'éditeur rapproche magistralement le texte, qui prend ainsi tout son sens, du témoignage d'Hérodote 1, 52. De la belle et bonne épigraphie, où l'on sent battre le pouls de l'Histoire.

Alain MARTIN

Sezioni antichistiche dei Dipartimenti di Filologia, Letteratura e Linguistica e di Civiltà e forme del sapere dell'Università di Pisa, *Epigrafi di Iasos, Nuovi Supplementi, II*. Pise, Pisa University Press, 2015. 1 vol., 217 p. (STUDI CLASSICI E ORIENTALI, 61, t. 2). Prix : 20 €. ISBN 978-88-6741-549-6.

Well-illustrated and carefully researched, the volume is an exemplary and remarkably coherent collection of recent work by the Italian Archaeological Mission at ancient Iasos in Karia. Dedicated to the memory of the late Giovanni Pugliese Carratelli, it is especially an apt testimonial to the always enterprising and enriching efforts of this team, which have resulted in numerous publications over the past decades. Fede Berti, the “doyenne” of Iasos and former leader of the excavations, opens the proceedings with an archaeological report on the Western Stoa of the Agora at Iasos in the Roman period (p. 5-22). This suitably sets the stage for many of the rich contributions that follow: most of these are concerned with monuments and inscriptions which have been found in this area. However, Berti is commendably cautious and rejects any easy identifications: none of the pre-Roman inscriptions have been located in their original setting; all were reused (p. 5). Berti’s piece constitutes a helpful overview of the overall layout of the Agora, a crucial zone around which many sanctuaries and honorific spaces were situated; the final architectural phase discernible is datable between the Augustan period and the first half of the second century AD (p. 18-19). One could have wished for more clarity regarding the find-spots of some of the monuments discussed later in the volume; the zones identified as A, B1 and B2 can only be guessed on the plan presented here (p. 14, fig. 6), while one has to wait for a different paper (p. 60, fig. 20) for a relatively complete and detailed plan of the whole Agora. The remaining essays are focused on specific inscribed monuments, nearly all revolving around the Agora as well as the theme of dynastic rule and its impact on the city of Iasos. One of the recent sensational discoveries, already a cornerstone of Iasian epigraphy, is here fully published by Nicolò Masturzo and Massimo Nafissi in a pair of complementary papers (p. 23-99; preliminary publications have appeared since 2010). The “Monument for the Kings” (i.e. the Hekatomnid dynasts in the fourth century BC, ruling until the arrival of Alexander) is a large pedestal for multiple bronze statues of which two principal blocks have been identified by the Italian scholars: one was long known though neglected in the Museum in Istanbul, its true provenance ignored; the other was discovered by the archaeologists in zone B of the Western Stoa, reused (bottom-up) as a statue-base for an athlete (ca. 89 AD). The former statue-base is labelled Aba, daughter of Hyssal-domos; the other contains a four-line epigram set up by the Iasians in honour of their rulers, which mentions Idrieus, younger brother of Mausolus, son of Hekatomnos, followed by an enigmatic rasura. Masturzo offers a meticulous study of the bases and attractively proposes that the statue of Aba, slightly larger than life-size, would not have been dissimilar to the female marble statue known from the Maussolleion at Halikarnassos (the other base will probably have partly supported an analogous male statue; see p. 47-51, with figs. 15-16). Nafissi, for his part, skilfully edits the inscriptions. The previously known base for Aba leads the scholar towards the inescapable conclusion that she was not only the daughter of Hyssal-domos but, as presented as part of this sculptural group, must also be the wife of Hekatomnos and mother of the satrap Idrieus and his sister-wife Ada. We thus have evidence for a foundational act of brother-sister marriage in the dynasty, and the base with the epigram augments our knowledge still further. It suggests a return to good political order, *eunomia* (line 4), after the unrest of the final period of Mausolus’ rule (cf. *I. Iasos* 1, ca. 354/3 BC). And according to the more evolved state of the text presented by Nafissi here, the

name erased was that of Ada, the wife and sister of Idrieus (confirming Nafissi's interpretation of line 3, I read the traces from the photograph of the squeeze on p. 77, fig. 5, as: [Λ.Κ.Α.Σ.] , thus indeed: [Λδ[α] Κ[αδ]α[ς]). After her husband's death, she is known to have entered into a power-struggle with the youngest fraternal scion of the dynasty, Pixodaros (in 341/0-336/5 BC; see here p. 76 with n. 25), until being brought back into favour as Alexander's "adoptive mother". The monument thus informs us that there was a temporary reaction against her at Iasos, as elsewhere in Karia. Many publications have already resulted from the study of this outstanding monument; the final word has surely not yet been written. In fact, both of the authors do not always agree on how the monument might be dated (Masturzo: under Idrieus; Nafissi: Ada's sole rule in 344/3-341/0 BC) or reconstructed (see p. 24). The more minimal option for the latter, namely that it showed the parents and founders of the dynasty, Hekatomnos and Aba, flanking Idrieus and Ada, has much to recommend it (but compare the different proposals of Masturzo, p. 51-57, figs. 17-19). Again, while there may be good hints that the statues were to some degree intended for cultic purposes (see the lexical argument of Nafissi concerning the phrase ἐπ' ἐδύχα[ι]ς, p. 81-87), the possible setting of the monument, near the Eastern Stoa where the other Maussoleion now known from Iasos was perhaps also located, remains only a good hypothesis. – Another pair of papers focusses on yet one more epigraphic find from the Western Stoa. Gianfranco Maddoli publishes an inscribed stele relating to the cult of the Mother of the Gods at Iasos (p. 101-118). The text is carefully edited – with the exception of the first line, where the initial lacuna is longer by 2-3 letters than that given in the edition and the suggested traces read there (see p. 107) should be doubted – and the brief commentary is ably established. The document, dating to the end of the third century BC, sets a contract (*diapraphe*) for the sale of the priesthood, providing details about the organisation of the cult as well as the privileges of the priestess purchasing the office. In a further contribution, Nafissi (p. 119-136) brilliantly develops the information provided by the new text. Adding further new pieces of evidence, such as a dedication to Basileia (an epithet of Meter) from the same area of the Western Stoa, as well as unpublished material relating to a sanctuary of the Mother at the extra-urban site of Çanakik Tepe near Iasos, he acutely remarks how the goddess known as Meter or Mother was multifaceted. In the sale of priesthood at Iasos, the priestess of the Mother of the Gods is also granted the priesthood of the Phrygian Mother (Meter Phrygie); in other sources too, such as from Attica, the goddess could have this plural aspect, while her cult might remain served by a single priestess. Such divine "unity in diversity" is one of the true hallmarks of ancient Greek polytheism. – Moving back to rulers, Maddoli (p. 137-143) publishes an altar set up in honour of Alexander and his mother Olympias, also from the area of the Agora. Palaeographically, the inscription is probably to be dated to the first century BC or AD. It thus seems to represent a revival of the cult of this famous sovereign, which started to become prevalent sometime after his death, in the third century BC. Both Maddoli and Anna Maria Biraschi, in an accompanying study (p. 145-161), generously outline the relations between Alexander and the city of Iasos, but they seem to be at pains to reveal the context of this late altar. Is the presentation of Augustus as a "new Alexander" a good explanation of why one would choose to have this altar inscribed at Iasos? Pending further evidence, the final phase of the Agora at

Iasos, securely dated to this period (see Berti, above), would seem to provide a firmer basis for investigation. On much more secure ground is Roberta Fabiani's reedition of *I. Iasos* 52 (p. 163-202), a decree granting the priesthood of Zeus Idrieus to one Theodoros son of Hegyllos. This is admirably complemented and elucidated by comparison with another decree, *I. Iasos* 27, and dated to the 330s or 320s BC. Theodoros is attractively situated as a member of a distinguished family at Iasos. The cult of Zeus Idrieus is particularly intriguing: Fabiani argues that the epithet must be a regional one, related to the (unlocated) area known as Idrias in Karia. But she does not completely exclude the possibility, argued by some, that it resonated with the name of the satrap Idrieus himself. The text begs historical questions which remain to be solved: why was the priesthood of this distinctive cult awarded at this particular date to a prominent individual? For some reactions to the text of this new edition, see already J.-M. Carbon in *Epigraphica Anatolica* 49 (2016), p. 67-69. – The book concludes with Maddoli's publication of an inscribed base in honour of Valerian (p. 203-212), now in the Museum in Istanbul, in which the name of the emperor has also been erased. Invoking parallels from Iasos, Maddoli determines 254-259 AD, the period of his many military expeditions in Asia, as the historical context for the honour bestowed on Valerian. The erasure of the base, however, remains more murky and hints to other factors, "di preoccupazione et di paura" (p. 210). In much the same way, the volume actually opened on an ominous note, touching on unfortunate economic circumstances for the ongoing Italian excavations (p. 2). This snapshot of research at Iasos is extremely stimulating and the state of the art must be kept evolving. The book is a considerable achievement; here's hoping for many more.

Jan-Mathieu CARBON

Catherine ABADIE-REYNAL (Ed.), *Zeugma III. Fouilles de l'habitat (2) : la maison des Synaristôsai. Nouvelles inscriptions*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée (diffusion De Boccard, Paris), 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 200 p., nombr. fig., 14 pl. coul. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE, 62). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35668-025-9.

Le troisième volume de la publication des fouilles menées entre 1995 et 2000 à Zeugma s'articule en deux volets : dans le premier, Catherine Abadie-Reynal présente de manière détaillée la maison où a été trouvé un splendide tableau de mosaïque mettant en scène les *Synaristôsai*, c'est-à-dire les *Femmes au (petit-)déjeuner*, de Ménandre (p. 11-150) ; dans le second volet, Rifat Ergeç et Jean-Baptiste Yon publient une série d'inscriptions découvertes à Zeugma et dans la région (p. 151-200). – La maison des *Synaristôsai* est établie sur une terrasse, préalablement occupée par une nécropole (de la fin de l'époque hellénistique au 1^{er} siècle ap. J.-C.). La maison elle-même a connu trois phases de développement (entre le 1^{er} siècle et le milieu du 6^e siècle). L'état de la construction auquel appartient la fameuse mosaïque date des premières décennies du 3^e siècle ; cette phase se termine par une destruction violente dès le milieu du siècle. Le tableau des *Synaristôsai* occupe le sol de la pièce P 13 (p. 55-60), qui faisait partie des appartements de réception. On lit avec intérêt que le mur M 15, qui occupe un côté de cette pièce, était décoré : de la « scène figurée avec

réflexions de Gordon Campbell qui étudie ensuite, chez Lucrèce, comment le poète a pu inclure un exposé « scientifique », celui du matérialisme épicurien fondé sur la doctrine atomiste de Démocrite, dans un poème en hexamètres, forme par excellence de la poésie inspirée. Dans la cinquième contribution, David T. Runia rappelle précisément les deux modèles cosmogoniques issus du monde grec (celui du *Timée* de Platon et celui de Démocrite) tels que les avait présentés Rémi Brague (*La sagesse du monde*, 1999) aux côtés de deux autres modèles, l'un dérivé des Écritures de la tradition judéo-chrétienne et islamique, l'autre issu de la Gnose. Il prolonge la perspective de Brague en soulignant l'importance du lieu de production des cosmologies et, à Athènes et Jérusalem, il ajoute une troisième cité, Alexandrie, montrant le rôle important qu'elle a joué dans leur évolution, à travers la Septante, les écrits de Philon et d'Origène. La communication de Jason David BeDuhn concerne la cosmologie manichéenne : on y retrouve une multiplicité de traditions, mésopotamienne, indo-européenne (grecque et indo-iranienne), anatolienne, présentant des motifs semblables, comme les combats entre dieux, les défaites de certains ou encore le cosmos issu du démembrement d'un dieu, traditions que Mani a voulu unifier et incorporer dans son discours comme des traces de la vérité. C'est au poème didactique en hexamètres d'Aratos que Katharina Volk consacre sa communication. Abondamment traduit, ce poème, résultant de la mise en vers du traité astronomique d'Eudoxe, qualifié de *leptos* par Callimaque – terme dont K. Volk montre qu'il est un mot-clef des *Phénomènes* –, fut chez les Grecs, comme à Rome, la première source pour la connaissance des étoiles. Enfin, l'intervention de Rémi Brague pose la question fondamentale, celle de la légitimité du terme « cosmologie » dont il donne sa conception personnelle, à savoir que le terme implique une réflexion sur le *kosmos* et la façon dont l'homme « comprend et ressent sa présence dans le monde » (p. 306), ce qui en fait une spécificité antique. Cette réflexion de R. Brague sert de point de départ à l'épilogue de Ruth Durrer qui aborde la question par le biais de la physique moderne, exempte de dimension philosophique. Le volume se termine par des illustrations et des *indices*, les notices bibliographiques accompagnant chaque exposé, une bibliographie essentiellement anglo-saxonne et germanophone, sans aucune référence aux travaux de Lambros Couloubaritsis à propos du discours ambigu des Muses, pourtant point de départ de la réflexion de J. S. Clay (p. 109) et revenant également chez G. Campbell (p. 152-153). Il n'en reste pas moins qu'une fois encore, ces *Entretiens* offrent aux spécialistes et aux chercheurs de savantes réflexions qui se déploient avec de belles transitions sur une aire chronologique et géographique large. L'Antiquité classique n'y est pas seule convoquée. À cet égard, puisque l'Antiquité orientale y trouve également sa place, on regrettera une grande absente, l'Égypte, qui offre pourtant une multiplicité de cosmogonies.

Carine VAN LIEFFERINGE

Sara M. WJMA, *Embracing the Immigrant. The Participation of Metics in Athenian Polis Religion (5th-4th Century BC)*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol., 197 p. (HISTORIA – EINZELSCHRIFTEN, 233). Prix : 53 €. ISBN 978-3-515-10642-9.

In our world, globalising yet more than ever riven by conflicts of ethnicity, migration and social integration, the study of ancient metics is appropriately very much in

vogue. Athens is of course the prime, most amply documented case-study. After E. Meyer's focussed *Metics and the Athenian Phialai-Inscriptions* (Wiesbaden, 2009), D. Kamen's *Status in Classical Athens* (Princeton, 2013), for instance, devotes two chapters to these "resident foreigners"; R.F. Kennedy's *Immigrant Women in Athens* (London/New York, 2014) has also recently appeared. Now comes a book proposing to sketch a history of the beginnings of *metoikia* in the city, primarily in the fifth century BC. S. Wijma's effort is focussed, carefully researched, insightful, and considerably successful; the book deserves to be widely read and engaged with. Aptly beginning with Fustel de Coulanges' definition of a citizen as "l'homme qui a la religion de la cité" and building on this notion, Wijma develops an attractive argument, namely that the integration –or at least the participation, see below– of metics in the wider community operated principally through their increasing inclusion in the rites and festivals celebrated by the city and its subgroups. The discussion is rich and one may easily single out certain sections for approval. First and foremost, there is an original revisiting of the famous Panathenaia, also taking into account visual representations (p. 38-64, with App. I, 165-166). Though the argument could have been more incisive, Wijma builds a coherent case for the consideration of metics as a well-defined group (perhaps already in the 470s), in light of their different religious duties during the procession. All of this is not elaborated without some special pleading, however; for instance, that the carrying of *diphroi* (stools) by metics "need not always signal subordination" (p. 63); nor without speculation, for instance when Wijma also adduces other groups of young girls, boys, and old men who participated in processions, viewing these "as *metoikoi* in some sense" (cf. the strange excursus, "What the Future Beholds [*sic*]", p. 56-62). Amid fairly thin evidence from other local communities in Attica (e.g. Ikarion, p. 109-116), Wijma develops an admirable analysis of the regulations of the deme of Skambonidai (p. 103-108, *IG I³* 244, ca. 460 BC), which testify to an equitable distribution of sacrificial meat for metics and demesmen during a periodic sacrifice to the hero Leos. As a result, Wijma hypothesises that the Attic demes were perhaps "testing grounds for notions that would eventually be taken over by the abstract level of the *polis*" (p. 124; for instance, the three oxen and their meat given to the *metoikoi* during the Hephaistia starting in 421 BC: *IG I³* 82, with p. 88). Indeed, Piraeus was another hotspot for the phenomenon. A discussion of the cult of the Thracian goddess Bendis, probably incorporated into the cultic framework of Athens by 429/8, and certainly by the time of the inaugural civic procession of the Bendideia in 413/2, forms the culmination of Wijma's work. Chapter 4 (p. 126-155, with App. III, p. 169-171), wholly devoted to this subject, represents a valuable contribution, tracing the evolution and popular appeal of the cult through a detailed examination of the epigraphic material (e.g. *IG I³* 136). Though there is an avowed difficulty in determining whether any Thracians involved in the cult actually had the status of metics or not (p. 131 with n. 31), Wijma is certainly right to underline "how the special position of Thracians within Athens" –they were present in good numbers already in the sixth century– "was given shape by the careful and gradual acceptance of the cult of Bendis as a *polis* cult" (p. 156). This is an eloquent case for the full-fledged acceptance of a foreign cult by a city and for the participation of foreigners alongside citizens during the rituals. That being said, Wijma also readily ventures into hazardous territory (p. 154-155, e.g. "Can we, then,

imagine the unimaginable?” – rhetorical questions abound in the book). Since the members of the association concerned with the cult of the goddess were called *orgeones*, she wonders whether this implies that they therefore qualified for acceptance into phratries and for integration into the citizenry; this supposed prerogative of traditional groups of *orgeones* in Athens is far from uncontroversial. The fact is that we know little about the status of any foreigners who may have been involved in the association; in fact, by the middle of the third century BC, the Thracian precursors of the *orgeones* already seem to be a thing of the past (cf. *IG II²* 1283). Overall, then, Wijma’s study provides a compelling and intriguing snapshot of the increased participation of metics in cult starting in the Classical period. But the efforts of Athens and its demes in that regard raise the difficult and often unanswerable questions of why they were attempted in the first place, and what effect they had in later centuries (when data are much more scant). It will be interesting to see how much acceptance this book finds. For my part, I suspect that Wijma’s version of Fustel de Coulanges is only partly right: “having the religion of the city” was but the first step on a possible path for the *metoikoi*, and a small or precarious one at that; this path did not inevitably lead to “acculturation” or to “integration”. As marshalled by Wijma, the evidence regularly highlights just how limited or exceptional the role of metics in cult truly was: meat only from the sacrifice to one hero, from only three oxen at the Hephaistia, etc. Despite Wijma’s best efforts to convince us otherwise, the “differentiation” between metics and citizens during processions and sacrifices was an adequate reflection of existing “hierarchical perspectives” about foreigners (p. 36). In much the same way, Wijma’s analysis of the festival of the Lenaia rests to my mind on a misleading interpretation of Dikaiopolis’ comments in *Ar. Ach.* 508 about the metics present at the occasion. To call them the *achura tōn astōn* was perhaps an underhanded compliment – metics are part of the same “grain” as Athenian citizens – yet they are still the comparatively useless husks, the chaff of the citizenry. We cannot jump from this to speak, as Wijma does, of a “homogeneous composition of the Lenaian audience” (p. 71, etc.). In other words, the *metousia tōn hierōn* acquired in the fifth century certainly entailed a measure of cultic participation for foreigners, but a highly controlled one, and one which was not tantamount to *metechein tēs poleōs* (see Wijma’s Conclusion). As ever, fully embracing the immigrant was a rare feat. It is in attempting to study ancient categories that Wijma’s argument also reveals its weaknesses. Eager to read an Athenian wish to incorporate the *metoikoi* into civic rites, she misinterprets (p. 53) passages from Aeschylus’ *Eumenides* (1028-1031) and Hesychius as testifying to an Athenian “benevolent disposition towards metics participating in the Panathenaia”. This is not quite the same thing as what both passages actually state: that the participation of metics was meant to foster *their own* “goodwill” or “kindly disposition” (*euphrōn* and *eunoi* are the terms used). Turning *metoikoi* into well-wishers by awarding them some degree of involvement in the rites was very much in the interests of the state and its citizenry: it fostered the *philotimia* and the propensity of foreigners to contribute to liturgies (cp. p. 54 with n. 74; Wijma only occasionally acknowledges such “contributions” by the metics, e.g. p. 158). This type of participatory mechanism is still in evidence well into the Hellenistic period, for example, in one of the decrees augmenting the festival of Artemis Kindyas at Bargylia (*SEG* 45, 1508B). There, five individual metics are to be chosen as “the most

suitable” participants and to receive a subsidy for rearing cattle, but the purpose for doing so is clearly to augment the sumptuousness of the festival of the goddess with more sacrifices; as in the Athenian Hephaistia, the metics receive only the meat from the five oxen thus reared, not from any others. In short, it remains to be more amply demonstrated if the “integration” or “acculturation” of foreigners was something that communities truly sought; more likely, the “goodwill” and contributions of the metics, stimulated through a closely circumscribed involvement in cult, was the prime consideration at play. Before concluding, it deserves to be underlined that the book has been both expediently and ably published from a recent thesis. This not only demonstrates that such a feat is still possible –and that Wijma needs to be commended for it– but it also stands in patent contrast to not a few of the relatively careless recent publications of Franz Steiner Verlag and other presses (but cf. still here p. 88 n. 103, *inter alia*). The book is generally well-written and exhibits a firm command of the different types of available evidence: epigraphic, literary, and archaeological – though the latter is much less frequently deployed. Factual mistakes are few, though some are glaring (e.g. historians of Greek religion will be surprised to read in the Introduction, p. 23, that “Parker’s *Athenian History* [sic] boils down to a chronologically ordered description of rites, cults...”). There are useful indices (Sources, Inscriptions and General) and a thorough bibliography.

Jan-Mathieu CARBON

Dobrinka CHIEKOVA, *Cultes et vie religieuse des cités du Pont Gauche (VII^e-I^{er} siècles avant J.-C.)*. Berne, Peter Lang, 2008. 1 vol. 22,5 cm x 15,5 cm, XV-325 p., 1 carte (EUROPÄISCHE HOCHSCHULSCHRIFTEN. SÉRIE XXXVIII, ARCHÄOLOGIE, 76). Prix : 99 CHF. ISBN 978-3-03911-448-1 ; ISSN 0721-3530.

Le Pont Gauche désignait dans l’Antiquité le littoral occidental de la mer Noire, celui que les navigateurs suivaient au sortir du Bosphore jusqu’à l’embouchure du Danube. C’est cet espace géographique, qui regroupe de nos jours les façades maritimes de la Bulgarie et de la Roumanie, que l’auteur a choisi pour inscrire cette étude consacrée aux cultes et à la vie religieuse dans les colonies grecques pontiques. La volonté affichée est de décloisonner les recherches conduites sur les cités de l’Ouest de la mer Noire en interrogeant l’existence éventuelle d’une identité régionale. Elle exclut toutefois de son périmètre deux colonies, pourtant indissociables de la région, à commencer par Olbia, et son noyau initial Borysthène, dont le territoire succède immédiatement à celui d’Istros et qui tant par ses cultes, sa chronologie ou l’importance des recherches qui lui ont été consacrées, demeure indissociable de sa voisine. Héraclée du Pont est ici l’autre absente alors qu’elle n’est autre que la métropole de Callatis. Dobrinka Chiekova rassemble dans cette perspective une bibliographie éparse, rédigée de surcroît parfois en bulgare, roumain ou russe, qu’elle met ainsi à disposition du lecteur. Le plan adopté s’avère particulièrement clair et efficace puisqu’il s’articule autour d’une opposition binaire entre colonies d’ascendance « milésienne » et celles d’origine « mégarienne » que l’auteur décline dans la plupart des dix-neuf chapitres qui structurent cette étude. Ces derniers regroupent l’ensemble des divinités majeures ou secondaires, ainsi que des figures héroïques qui composent les panthéons poliades depuis la fondation des premiers établissements, vers le milieu

éventuelles conclusions. Le résultat est néanmoins globalement très convaincant : l'ensemble des textes dépouillés, consignés dans l'index placé en fin de volume (p. 117-142) et qui font tous l'objet dans le corps de l'ouvrage d'une description détaillée, la volonté de leur adjoindre, quand cela était possible, une étude comparative des graffiti et des tablettes de bois et de cire parvenus jusqu'à nous, l'étude de textes encore inédits jusqu'à ses recherches (cf. par exemple les papyrus de Berlin cités p. 89) lui ont permis de déterminer des phases caractérisées par de vraies constantes et une évolution nette tout au long de la période choisie. L'auteur s'appuie en outre beaucoup sur les travaux qui l'ont précédée, et en particulier sur une bibliographie qui s'est beaucoup renforcée ces dernières années, mais elle sait aussi proposer des hypothèses originales souvent convaincantes. *Last but not least* : la présentation du livre est extrêmement soignée et la recherche agrémentée de planches d'illustrations (p. 163-195). On ne peut donc que recommander la consultation de l'ouvrage aux philologues versés dans la paléographie et la codicologie latines.

Agnès MOLINIER ARBO

Sofia TORALLAS TOVAR & Klaas A. Worp (Ed.), *Greek Papyri from Montserrat (P.Monts.Roca IV)*. Barcelone, Publicacions de l'Abadía de Montserrat, 2014. 1 vol., 327 p. + 55 planches couleurs. (SCRIPTA ORIENTALIA, 1). Prix : 28 €. ISBN 978-84-9883-700-1.

Située en Catalogne, l'abbaye bénédictine de Montserrat conserve en ses murs des trésors inestimables. Parmi ceux-ci, on compte une collection de papyrus constituée de deux fonds. Le premier, dénommé *P.Montserrat* (abrégé *P.Monts.*) a été légué par le père B. Ubach (1879-1960). Constitué par le père R. Roca-Puig (1906-2001) et légué à l'abbaye à la fin des années 1990, le second fonds, appelé *P.Montserrat Roca-Puig* (abrégé *P.Monts.Roca*), comprend notamment le célèbre codex *miscellaneus* de Montserrat. Chargée depuis 2002 de l'édition des papyrus du fonds Roca-Puig, S. Torallas Tovar (Associate Professor à The University of Chicago) a publié, soit seule, soit en collaboration, plusieurs pièces de cet ensemble, notamment dans *P.Monts.Roca I* (S. Torallas Tovar & K.A. Worp, *To the Origins of Greek Stenography*, Barcelone, 2006), *P.Monts.Roca II* (S. Torallas Tovar, *Biblia Coptica Montserratensia*, Barcelone, 2007) et *P.Monts.Roca III* (J. Gil & S. Torallas Tovar, *Hadrianus*, Barcelone, 2010). À nouveau publié par elle-même et K.A. Worp, le quatrième volume des *P.Monts.Roca* contient l'édition de trente-deux papyrus inédits (39, 58 à 60, 62 à 72, 76, 78 à 89, 91, 93, 94 et 96) et de trente-deux déjà édités (33 à 38, 40 à 57, 61, 73 à 75, 77, 90, 92 et 95), pour la plupart, par R. Roca-Puig dans des périodiques ou des volumes difficilement accessibles. Les papyrus de ce recueil sont datés du III^e s. avant notre ère au VIII^e s. de notre ère. Le volume s'ouvre sur une préface du père P. Tragan, conservateur des papyrus à l'abbaye de Montserrat, suivie d'une introduction des deux éditeurs, d'un *conspectus siglorum* et d'une liste des abréviations. Pour chaque papyrus, les éditeurs fournissent le numéro d'inventaire, les dimensions, les numéros Trismegistos (TM) et, le cas échéant, ceux de la Leuven Database of Ancient Books (LDAB), du catalogue des manuscrits vétérotestamentaires d'A. Rahlfs et du catalogue des papyrus littéraires juifs et chrétiens de

J. van Haelst, ainsi que la datation et la provenance. La description formelle du papyrus est suivie de l'édition, de la traduction et du commentaire *ad lineam*. Les éditeurs ne manquent pas de signaler les autres attestations papyrologiques, tant des textes littéraires que des textes paralittéraires et documentaires, de même que la bibliographie sur le sujet. Le recueil lui-même est divisé en trois chapitres. Le premier est consacré aux papyrus littéraires, répartis en cinq sections. Les deux premières rassemblent les papyrus homériques ptolémaïques (33 et 34) et d'époque romaine (35 à 37). Le n° 33 (MP³ 851.1) présente des variantes par rapport à la vulgate alexandrine, tandis que 34 (MP³ 1093.2) fournit la seule attestation papyrologique de *Od.*, XI, 73-78. Paléographiquement, 36 (MP³ 914.103) pourrait être lié aux archives d'Hérôninos. La section suivante est dédiée aux textes littéraires classiques (38 à 40). Le n° 38 (MP³ 302.21) conserve un passage du *Contre Midias* de Démosthène. Daté du III^e s. avant notre ère, 39 (MP³ 2201.02) est sans doute la plus belle pièce du recueil. Il conserve les restes d'une œuvre historique hellénistique en prose, relatant un événement militaire, peut-être relatif aux campagnes d'Alexandre. Daté du IV^e s. de notre ère, le coupon de papyrus 40 (MP³ 1495.121) contient un commentaire aux *Idylles* de Théocrite (I, 45-152, puis VII, 5), qui atteste l'ordre de succession antique de celles-ci. Les papyrus 41 à 52 contiennent des passages bibliques, classés selon l'ordre conventionnel. Le fragment de codex 41 (*2Chroniques*) pourrait faire partie du même codex que *P.Egerton* 3, tandis que 44 (*Cantique des Cantiques*), appartient au même papyrus que *P.Lit.Lond.* 269 ; 46 et 47 (*Daniel*) constituent les deux feuillets d'un même codex auquel appartiennent également *P.Chester Beatty* IX et X et des fragments conservés à Cologne, Princeton et Madrid ; 48 (*Évangile de Matthieu*) appartient au même codex que le célèbre *P.Oxford Magdalen College* 17 (fin du II^e s.) ; 49 est un fragment de codex de parchemin palimpseste (*scriptio inferior* latine) contenant une version bilingue grec-copte de l'évangile de Matthieu (pour la version copte, voir *P.Monts.Roca.* 2.14) et 52 conserve l'*Évangile de Jean* avec commentaire (*hermeneia*). Classés dans la catégorie de la littérature chrétienne, les coupons 53 à 59, datés entre le V^e et le VI^e s., sauf 58, daté du IV^e/V^e s., partagent une série de caractéristiques communes : outre qu'ils contiennent des citations d'œuvres littéraires chrétiennes (*Hippolyte* dans 54 [MP³ 546.01], au verso des vers de la *Comparatio Menandri et Philistionis* de 53 [MP³ 1322.02], Jean Chrysostome dans 55 et 56, Méthode d'Olympe dans 57, et deux textes chrétiens non identifiés dans 58 et 59), ils présentent une écriture semblable et sont tous écrits sur des chutes de papyrus ou de parchemin. Le deuxième chapitre regroupe les papyrus paralittéraires (60 à 65). Daté du II^e/III^e s., 60 (MP³ 2686.01) porte une liste de dieux, et 65 (II^e s.), un nom de personne et de mois. 61 et 62 sont deux amulettes, respectivement datées du II^e/III^e s. et du V^e/VI^e s., tandis que 63 conserve, au recto (MP³ 2408.001), un texte littéraire non identifié, peut-être médical, et, au verso (MP³ 2408.002), une prescription médicale. 64 est un horoscope. Le troisième chapitre est consacré aux papyrus documentaires (66 à 69), répartis en cinq sections. La première répertorie les documents publics (66 à 70), parmi lesquels une pétition du II^e s. avant notre ère (66), une demande de livraison de graines de semence du règne de Domitien (67), une déclaration de décès (68), une déclaration au *logistès* d'Oxyrhynchos (69) et les restes d'un dossier juridique alexandrin (70). Parmi les cinq documents relatifs à la taxation qui constituent la deuxième section (71 à 75), on signalera la perception de taxe 73 (fin du VII^e/début du

VIII^e s.) portant un sceau, et le reçu de taxe 75 (12 février 779), qui porte des traces d'encre rouge. L'édition de douze contrats, le plus souvent fragmentaires, forme la troisième section (76 à 87). Conservé presque intégralement, le contrat de location 77 (148 avant notre ère) présente la *scriptio interior* et la *scriptio exterior*, ainsi que l'*hexamarturos suggraphè*. Les notaires des documents 85, fragment de contrat du milieu du V^e s., et 86, reconnaissance de prêt du VIII^e s., ont été identifiés respectivement à ceux de *P.Fouad* 20 et de *SPP* 3².190. La quatrième section contient des comptes et paiements (88 à 92). Les comptes 88, datés du III^e s. avant notre ère, pourraient provenir des archives de Zénon. L'ordre de paiement 89, daté de 336/7 de notre ère, est écrit au verso de l'horoscope 64. Enfin, la dernière section est consacrée aux documents privés (93 à 96), dont une lettre (94), datée du III^e/IV^e s., mentionnant un graveur d'hieroglyphes et un prêtre (*hiereus*), et une autre évoquant des églises en Syrie (95) (IV^e/V^e s.). La fin du volume contient treize index thématiques répertoriant notamment les termes attestés dans les papyrus littéraires et paralittéraires, les noms de rois, les mots liés à la géographie, à la religion et aux professions. Un index général répertorie les autres termes grecs, latins et démotiques. La liste des corrections et rééditions d'autres textes publiés, ainsi que celle des papyrus, inscriptions et manuscrits cités suivent. Clôturent le volume, les cinquante-cinq planches fournissent de très belles illustrations en couleur de chaque papyrus. Par la variété des textes choisis et le caractère exceptionnel de certaines pièces, ce quatrième volume des papyrus de Montserrat Roca-Puig démontre une fois de plus la richesse de la collection espagnole, qui devrait intéresser tant les papyrologues que les spécialistes de christianisme des origines, les historiens de l'Égypte gréco-romaine et byzantine et les historiens du livre.

Nathan CARLIG

Sergio ALESSANDRÌ, *Un registro di beni confiscati. P.Pher. (P.Vindob. inv. G 257 + 24568 + 29781)*. Bari – Santo Spirito, Edipuglia, 2015. 1 vol. 17 x 24 cm, 156 p. (DOCUMENTI E STUDI, 61). Prix : 25 €. ISBN 978-88-7228-777-4.

Sergio Alessandrì enseigne le droit romain et byzantin dans la Faculté de droit de l'Università Aldo Moro à Bari. Il s'est imposé comme un spécialiste de la littérature fiscale de l'Égypte romaine. Cet ouvrage se place dans la lignée de ses deux volumes consacrés à cette même thématique et parus en 2005 et 2012 aux éditions Edipuglia. L'auteur propose de revisiter le *P. Pher.*, un document dont le *recto* a été publié en 1993 par P. J. Sijpesteijn et K. A. Worp. Ce document datant de la fin du II^e siècle de notre ère, jadis interprété comme une liste de taxes, serait plutôt selon l'auteur une liste de terrains dont le revenu et les taxes ont été calculés et vérifiés pour un quinquennat donné. Cette liste a fini par servir de base à l'évaluation fiscale du quinquennat suivant. Le *verso*, qui nous livre un extrait des *Helléniques* de Xénophon, n'est pas abordé. À la lumière de remarques formulées en 1995 par D. W. Rathbone et en 1997 par D. Hagedorn dans leur compte rendu respectif de l'édition de 1993, l'auteur propose une nouvelle interprétation et une nouvelle lecture de ce document, mentionnant explicitement qu'il n'entend pas en réaliser une édition à proprement parler. Après une courte introduction (p. 7-20) dans laquelle il expose brièvement et de manière limpide l'histoire du texte, sa datation et la structure des différentes

sitionné par rapport aux portiques du théâtre de Pompée. Revisités également, sur la base de sondages récents et d'un réexamen attentif de la riche documentation graphique retrouvée dans diverses sources d'archives de la ville, l'arc de la Minerve et l'arc dit « di Camilliano » enjambant un axe viaire aujourd'hui matérialisé par la via Piè di Marmo conduisent A. Ten à s'interroger sur la différence d'orientation existant entre les édifices de la partie centrale du Champ de Mars, voisine du Panthéon, et ceux qui s'alignent, au-delà de ce deuxième arc, sur la via Flaminia. Les sondages, plus limités, de F. Filippi aux abords du Palazzo Venezia ne manquent pas d'intérêt et d'enseignements variés non plus (on signalera notamment le réexamen par M. Wolf des éléments architecturaux d'une colonnade précédemment mis au jour dans les environs). Mais c'est la fouille extensive de quelque 5000 m² au largo Perosi – occasion rarissime à Rome d'opérer sur une pareille superficie – qui complète le plan de la ville de la façon la plus spectaculaire. L'équipe de F. Filippi y a fait merveille, mettant au jour, au sud d'un élément de voie qui devait franchir le Tibre en amont de l'actuel pont G. Mazzini, l'écurie de la faction des Rouges (*stabulum factionis Russatae*) et plusieurs salles d'un *balneum* voisin : l'écurie à 5 nefs parallèles, dont le plan remonte à l'époque augustéenne mais a été transformé sous Hadrien, constitue indiscutablement une des découvertes les plus surprenantes de ces dernières années. Signalons enfin, dans ces mêmes fouilles, la trouvaille de deux nouveaux cippes de bornage des rives du Tibre. Ailleurs, sous un bâtiment ouvrant via Tomacelli, c'est celle de l'angle d'un tombeau d'époque républicaine qui conduit B. Porcari à mettre à jour le plan de distribution des différents monuments funéraires attestés jusqu'ici au Champ de Mars (p. 264). D'intéressantes précisions sont apportées aussi par A. Vella sur le plan et la structure même (en particulier, le système de couverture en voûte de la *peristasis*) de l'*Hadrianeum*, piazza di Pietra. M. Wolf réexamine les éléments architecturaux, recueillis de 1907 à 1910, des *ustrina* de Montecitorio et en propose une restitution ; il en profite aussi pour revoir le matériel provenant des fouilles de 1937-1938 près du Palais de la Chancellerie, un chapiteau de pilastre, un élément d'architrave et de frise inscrite et une portion de voûte à caisson qui pourraient provenir d'un arc ou de l'entrée monumentale d'un monument voisin. On le voit bien, c'est un volume essentiel en matière de topographie de l'*Vrbs* que ces actes de deux journées de rencontre et une remise en perspective des plus stimulantes de ce qu'on sait aujourd'hui, archéologiquement parlant, du Champ de Mars.

Jean Ch. BALTÿ

Kristine IARA, *Hippodromus Palatii, Die Bauornamentik des Gartenhippodroms im Kaiserpalast auf dem Palatin in Rom*. Wiesbaden, Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2015. 1 vol, 22 x 29 cm, 269 p., nombr. ill. (PALILIA, 30). Prix : 29,90 € (broché). ISBN 978-3-95490-088-6.

Le complexe du Palatin est l'un des ensembles monumentaux les plus mal connus de Rome. Du palais plusieurs fois agrandi, rénové, restauré, ne subsistent que de hauts murs en *opus caementicium* qui, s'ils permettent au visiteur d'apprécier les imposantes dimensions du monument, renvoient du palais impérial une image austère bien éloignée de la réalité passée. Avec son ouvrage, *Hippodromus Palatii*, Kristine Iara

offre une publication très complète d'un secteur du palais aussi énigmatique que fascinant dont le promeneur, qui l'aborde par le haut, a du mal à comprendre la fonction. Cet ensemble, établi à l'est de la *Domus Augustana* se présente sous la forme d'un vaste parterre rectangulaire de 161 m nord-sud sur 48 m de large dont l'extrémité sud est incurvée, bordé, par un portique à deux étages. D'abord considéré comme un stade, il a été reconnu à la fin du XIX^e siècle comme appartenant à un type de jardin décrit et nommé « *hippodrome* » par Pline le Jeune (*Epist.* 5, 6, 32-40). Le livre de K. Iara, issu de sa thèse de doctorat soutenue en 2007, s'articule en deux grandes parties : la première décrit le monument, présente et étudie le matériel architectural associé ; la seconde propose une étude de l'ensemble de la décoration architecturale qui ornait l'édifice. En tout onze chapitres articulent les 205 pages de texte auxquelles il faut ajouter un catalogue détaillé des blocs ainsi qu'un index. De belles photographies en noir et blanc illustrent le propos. Après une introduction générale (historiographie, objectifs et méthode), K. Iara décrit très précisément les vestiges du portique du niveau inférieur de l'hippodrome, tout d'abord érigé sous le règne de Domitien mais qui, après l'incendie de 191, est restauré à l'époque sévérienne. L'auteur présente du point de vue des formes et de la technique de construction les éléments structurels de l'hippodrome : piliers à trois quarts de colonne adossée, mur de fond et ses pilastres. Une courte synthèse incluant des repères chronologiques est proposée en fin de chapitre. Les chapitres suivants sont consacrés au catalogue détaillé des éléments architecturaux conservés, bases, colonnes et pilastres, chapiteaux, blocs d'entablement et enfin, blocs moulurés n'appartenant à aucune des précédentes catégories. Une fois établi et commenté cet important corpus architectural de près de mille entrées, l'auteur s'attaque à la restitution du monument au chapitre VIII. Comme elle le souligne, l'entreprise est périlleuse : seul le niveau inférieur est conservé, on ne dénombre que peu de blocs appartenant aux entablements et les observations stylistiques ne sont pas toujours déterminantes quant à la chronologie. Cependant, en tenant compte des anciennes hypothèses de restitutions mais, surtout, sur la base de ses propres analyses très argumentées de l'ornementation des blocs de l'édifice qui lui permettent de dater ceux-ci et de les attribuer aux différents niveaux, K. Iara est à même de proposer une restitution graphique du portique dans son état sévérien, avec indication des parties d'époque flavienne. Le chapitre suivant est consacré à l'étude des matériaux et techniques utilisés dans la décoration de l'édifice (marbres blancs, marbres colorés, mosaïques, peinture). Le dixième chapitre traite la typologie de l'édifice : l'*hippodrome* est un jardin de forme rectangulaire allongée, avec un petit côté de forme semi-circulaire et un espace intérieur majoritairement dépourvu de constructions. C'est une installation de ce type, plantée de platanes et de cyprès, que décrit Pline à propos de l'une de ses villas. K. Iara compare enfin l'*hippodrome* du Palatin avec certains aménagements d'une douzaine de villas du monde romain, dont celle de Domitien à Castelgandolfo, la villa Hadriana à Tivoli, la villa de Piazza Armerina, le palais d'hiver d'Hérode à Jéricho ou encore la villa de Silin à Leptis Magna. Une importante partie de ce même chapitre est réservée à l'étude de l'architecture (choix des ordres) et de son ornementation (tradition ou innovation ; distinction entre ornementation d'époque flavienne et ornementation d'époque sévérienne). Le décor paysager (*Ars toparia*) est rapidement évoqué de même que la statuaire, la dernière partie du chapitre se concentrant sur la place de l'hippodrome

dans l'ensemble palatial. Cette monographie très riche offre un éclairage unique sur un secteur des palais impériaux qui n'avait que peu retenu l'attention à ce jour. L'auteur précise la chronologie et souligne le caractère exceptionnel de ce jardin, une version extrêmement raffinée d'autres jardins que l'on trouve dans des villas aristocratiques. Le rôle de représentation et de démonstration du pouvoir impérial de l'« hippodrome » – qui n'est qu'une partie d'un ensemble plus vaste de jardins – ne fait aucun doute.

Laurence CAVALIER

Olivier DEVILLERS (Ed.), *Neronia IX. La villégiature dans le monde romain de Tibère à Hadrien*. Ausonius, Bordeaux 2014. 1 vol. 17 x 24 cm, 380 p., nombr. fig. (SCRIPTA ANTIQUA, 62). Prix : 25 €. ISBN 9782356131041.

Il volume sviluppa gli atti di *Neronia IX*, nono convegno della S.I.E.N. (*Société internationale d'Études néroniennes*), tenutosi nei pressi di Como, ad ottobre 2012. È evidente quindi che si tratti di una miscellanea che raccoglie ben trentun contributi, a vocazione internazionale e a natura interdisciplinare: la storia, l'analisi testuale, l'epigrafia e la numismatica sono in primo piano rispetto ad archeologia e storia dell'arte, i cui testi, per massa critica, risultano meno numerosi. Le chiavi di lettura dell'opera sono saggiamente ricordate, dopo il *Sommaire* (p. 7-8), nell'*Avant-propos* (p. 9) e nell'*Introduction* (p. 11-14) entrambi di Y. Perrin: il presidente del *Bureau de la S.I.E.N.*, infatti, fornisce in *incipit* uno strumento ermeneutico, fondato sull'analisi di lessico e metodi di analisi, utile a comprendere la densa e polisemica natura (antica e moderna) del termine “villeggiatura”, nel suo connotato, storico, sociale, culturale e geografico. Stante la complessità e la ricchezza dei temi, essi sono stati ripartiti in tre sezioni che elencheremo di seguito, soffermandoci maggiormente laddove le nostre competenze ci permettano maggior agio nella discussione. Nella *Partie 1*, intitolata *Activités, société et agréments de la villégiature*, gli autori si soffermano particolarmente sulla nozione di *otium*, sulla sua pratica (soprattutto in *villa*), sull'immaginario (ideale e paesaggistico) che esso veicola, sugli stereotipi ad esso sottesi, commentati dalle fonti in plausi e critiche. G. Vogt-Spira, *Villeggiatura und Eudaimonie. Seneca, Plinius und der Diskurs in der frühen Kaiserzeit* (p. 17-25) esamina l'evolversi dell'idea di villa rustica nel mondo romano ed evidenzia con ricchezza di riferimenti letterari l'originale sintesi che si sviluppa nella prima età imperiale. Il concetto di villa come luogo capace di rendere *felix* è del resto destinato ad una fortuna durevole fin nel mondo moderno. Se infatti alla base dell'idea culturale di villa sta il profondo influsso del mondo culturale greco e delle più importanti dottrine filosofiche tra II e I sec. a.C., il saggio, a partire dall'esame di alcuni passi di Seneca e di Plinio il Giovane, mira a dimostrare come nel mondo romano si attui quella sovrapposizione o “aggancio” tra l'idea di villa dal punto di vista economico – quale fondamento del sostentamento – e l'idea di villa che da spazio materiale diviene spazio spirituale, divenendo appieno fondamento dell'idea filosofica di εὐδαιμονία. In Seneca la villa è ancora interpretata in senso filosofico-moraleggiante, ora come espressione del *tempus rapax*, ora come esempio di *mores antiqui*, basati sul lavoro dei campi come scelta di vita. In Plinio il Giovane la villa appare compiutamente come il luogo il cui il proprietario, attraverso la cura dello spazio, dispiega il proprio io e raggiunge la

dans l'ensemble palatial. Cette monographie très riche offre un éclairage unique sur un secteur des palais impériaux qui n'avait que peu retenu l'attention à ce jour. L'auteur précise la chronologie et souligne le caractère exceptionnel de ce jardin, une version extrêmement raffinée d'autres jardins que l'on trouve dans des villas aristocratiques. Le rôle de représentation et de démonstration du pouvoir impérial de l'« hippodrome » – qui n'est qu'une partie d'un ensemble plus vaste de jardins – ne fait aucun doute.

Laurence CAVALIER

Olivier DEVILLERS (Ed.), *Neronia IX. La villégiature dans le monde romain de Tibère à Hadrien*. Ausonius, Bordeaux 2014. 1 vol. 17 x 24 cm, 380 p., nombr. fig. (SCRIPTA ANTIQUA, 62). Prix : 25 €. ISBN 9782356131041.

Il volume sviluppa gli atti di *Neronia IX*, nono convegno della S.I.E.N. (*Société internationale d'Études néroniennes*), tenutosi nei pressi di Como, ad ottobre 2012. È evidente quindi che si tratti di una miscellanea che raccoglie ben trentun contributi, a vocazione internazionale e a natura interdisciplinare: la storia, l'analisi testuale, l'epigrafia e la numismatica sono in primo piano rispetto ad archeologia e storia dell'arte, i cui testi, per massa critica, risultano meno numerosi. Le chiavi di lettura dell'opera sono saggiamente ricordate, dopo il *Sommaire* (p. 7-8), nell'*Avant-propos* (p. 9) e nell'*Introduction* (p. 11-14) entrambi di Y. Perrin: il presidente del *Bureau de la S.I.E.N.*, infatti, fornisce in *incipit* uno strumento ermeneutico, fondato sull'analisi di lessico e metodi di analisi, utile a comprendere la densa e polisemica natura (antica e moderna) del termine “villeggiatura”, nel suo connotato, storico, sociale, culturale e geografico. Stante la complessità e la ricchezza dei temi, essi sono stati ripartiti in tre sezioni che elencheremo di seguito, soffermandoci maggiormente laddove le nostre competenze ci permettano maggior agio nella discussione. Nella *Partie 1*, intitolata *Activités, société et agréments de la villégiature*, gli autori si soffermano particolarmente sulla nozione di *otium*, sulla sua pratica (soprattutto in *villa*), sull'immaginario (ideale e paesaggistico) che esso veicola, sugli stereotipi ad esso sottesi, commentati dalle fonti in plausi e critiche. G. Vogt-Spira, *Villeggiatura und Eudaimonie. Seneca, Plinius und der Diskurs in der frühen Kaiserzeit* (p. 17-25) esamina l'evolversi dell'idea di villa rustica nel mondo romano ed evidenzia con ricchezza di riferimenti letterari l'originale sintesi che si sviluppa nella prima età imperiale. Il concetto di villa come luogo capace di rendere *felix* è del resto destinato ad una fortuna durevole fin nel mondo moderno. Se infatti alla base dell'idea culturale di villa sta il profondo influsso del mondo culturale greco e delle più importanti dottrine filosofiche tra II e I sec. a.C., il saggio, a partire dall'esame di alcuni passi di Seneca e di Plinio il Giovane, mira a dimostrare come nel mondo romano si attui quella sovrapposizione o “aggancio” tra l'idea di villa dal punto di vista economico – quale fondamento del sostentamento – e l'idea di villa che da spazio materiale diviene spazio spirituale, divenendo appieno fondamento dell'idea filosofica di εὐδαιμόνεια. In Seneca la villa è ancora interpretata in senso filosofico-moraleggiante, ora come espressione del *tempus rapax*, ora come esempio di *mores antiqui*, basati sul lavoro dei campi come scelta di vita. In Plinio il Giovane la villa appare compiutamente come il luogo il cui il proprietario, attraverso la cura dello spazio, dispiega il proprio io e raggiunge la

propria εὐδαιμονία, nella consapevolezza di sé, che ha negli *studia* una componente fondamentale. È nel contesto romano della prima età imperiale che si attua per l'autore quel processo di sintesi tipicamente romano che unisce concetti filosofici di ascendenza greca all'idea di *villa rustica* quale elemento fondamentale della società romana, per giungere all'idea di villeggiatura in cui la villa dispiega l'io del proprietario e lo rende *felix* e *beatus*. X. Lafon, *Pêcher, nager et naviguer : trois activités spécifiques dans les villas littorales d'époque impériale* (p. 27-36) consacra il suo testo alle attività fisiche che si praticavano in villa, quali pesca, nuoto e navigazione. Nell'approfondito uso delle fonti letterarie, l'autore assume quale lente di analisi il principio della "convenienza" di tali pratiche da parte del *dominus*, arrivando a sintetizzare che navigazione e pesca fossero pratiche la cui percezione evolve nel tempo da posizioni di condanna a successive di approvazione. Meno evidenti sono i dati inerenti ad una valutazione del nuoto. G. Galimberti Biffino, *Amoenitas, utilitas e voluptas in ville e villeggiatura: testimonianze di Vitruvio e di Plinio il Giovane* (p. 37-46) si presenta come un testo ricco di dottrina e metodo nell'approfondita analisi testuale dei due autori ricordati nel titolo, che, come si sintetizza in conclusione al testo, costituiscono "teoria e prassi" della villeggiatura in villa. Infatti, se Vitruvio nel *De Architectura*, in *primis* nel libro VI, teorizza, sulla base dei principi di *amoenitas, utilitas* e *voluptas*, la struttura e la funzionalità della residenza abitativa di villeggiatura, Plinio il Giovane, nelle *Epistulae*, riporta le proprie esperienze e sensazioni nel vissuto personale in villa. Altra densa analisi delle fonti è quella di L. Castagna, *Ville, villeggiatura, viaggi di piacere in Seneca e Plinio il Giovane* (p. 47-54), laddove emerge, fin dall'introduzione, la differenza che vige tra una ascesi morale compiuta con fatica, così come descritta nelle pedagogiche *Lettere* senecane a Lucilio, ed il *savoir vivre* (fondato su una moderata raffinatezza ed un buon comportamento sociale) espresso nelle parole di Plinio. Due approcci al tema che rivelano, da parte del filosofo di Cordova, la ricerca della *tranquillitas* da vivere non fuggendo il mondo o la città, ma in sé stessi; da parte di Plinio, invece, la villa è *locus amoenus* in cui dedicarsi all'*otium* associato al conforto dell'*amicitia*. La vita religiosa vissuta in villa, connessa ad ancestrali tradizioni rurali riportate dagli autori latini di agronomia (soprattutto Columella), è oggetto del contributo di S. Wyler, *Pratiques et représentations religieuses dans les villas de Campanie à l'époque néronienne* (p. 55-66). Il saggio è particolarmente interessante per una *démarche* che integra alla ritualità religiosa i dati archeologici soprattutto della regione vesuviana, non dimenticando, per altro, la documentazione iconografica delle pitture: in esse la dimensione dionisiaca assume un significato di sintesi tra *utilitas* (nel processo della vinificazione) e la *delectatio* di una villeggiatura produttiva, secondo una visione arcaicizzante della vita rurale (cf. Varrone e Columella). Nell'approfondita e dotta disamina dei testi e del significato religioso delle pratiche rurali attribuite al *pater familias*, sarebbe stato comunque interessante integrare e prendere in considerazione i numerosi spunti di riflessione già contenuti nel volume di M. Bassani, F. Ghedini (ed.), *Religionem significare. Aspetti storico-religiosi, strutturali, iconografici e materiali dei sacra privata*, Antenore Quaderni 19, Roma, Edizioni Quasar, 2011. Ancora sull'analisi delle Lettere di Seneca a Lucilio si basa il testo di M.-F. Delpeyroux, *Architecture, luxe et thermalisme chez Sénèque le Philosophe : une critique morale* (p. 67-77), dove pone l'accento sull'ottica moraleggiante espressa nelle descrizioni del filosofo in merito

alle ville campane di Vatia e Scipione l'Africano, monito all'interpretazione archeologica delle fonti non fondata su un attento spirito critico. Le figure dei due personaggi, inoltre, costituiscono un pretesto per considerazioni in merito al concetto di *luxuria* – condizione di vita all'opposto di quella del filosofo per natura *frugalitatem professo* – e potenzialmente inquinante anche l'architettura abitativa così come pratiche di per sé benefiche quali il termalismo terapeutico. A. Basile, *Alcune riflessioni sulla rappresentazione letteraria delle ville campane in età flavia* (p. 79-87), sulla base della descrizione nelle fonti di cinque ville residenziali campane – cui vengono associati anche dati archeologici tratti da altri contesti non altrimenti noti, quali, ad esempio, la villa dei Pisoni ad Ercolano – delinea una trasformazione tra la percezione della villa campana d'età tardo-repubblicana e quella d'età flavia. Nel primo caso, essa costituiva una manifestazione di ricchezza, connessa anche alla posizione politica del proprietario; successivamente, in età flavia, le fonti invece sottolineano come le ville diventino rifugi di *quies* e *tranquillitas*, per altro soggiacendo a tale trasformazione anche un mutamento sociale dei proprietari: non più membri delle grandi famiglie romane, ma espressione delle *élites* italiche chiamate dal potere a sostituire la decimata aristocrazia repubblicana. L'estetica del compiacimento che procura la presenza dell'acqua in villa è quanto si tratta in F. Delarue, *L'eau et l'imaginaire : les villas des Silves de Stace* (p. 89-98). Rispetto ai testi fin qui esaminati, di natura storica, qui si passa ad un'analisi del testo prettamente letteraria, ove la poesia di Stazio è oggetto di studio per la sua *ἐνάργεια*, la capacità di far immaginare e di rendere perspicuo al lettore quanto l'*amoenitas* d'una villa, ad esempio, sia in rapporto alla presenza anche dell'acqua, elemento che arriva a connotare di sé l'identità stessa del proprietario. In M. Rivoltella, *Ritratto di gentiluomo in posa da cacciatore. Su caccia e rusticatione nell'epistolario pliniano* (p. 99-103) si resta in una dimensione prevalentemente letteraria dell'esegesi delle lettere pliniane, mostrando di quali attività potesse dilettarsi il *dominus* in un contesto comportamentale altro rispetto allo spazio e all'etica del vivere urbano. In tal senso la rappresentazione del *lusus* della vacanza, vissuto nella *rus*, consentiva anche lo svago della caccia, attività per tradizione non tra le più confacenti allo *status* di un nobile romano, ma consentita qualora praticata con equilibrio e, per certi versi, autoironia, rispetto al fondamentale *studium* intellettuale. A. Gonzalez, *La villa plinienne expression de l'humanitas ? Conditions de vie, statuts, santé et obsequium* (p. 105-114) porta l'argomento sull'*humanitas* pliniana in rapporto al vivere in villa, manifestazione dell'identità del proprietario ancor più che il vivere la *domus* urbana. Uno spazio, quello della villa, che viene sentito come l'espressione dei valori aristocratici romani, quelli ancora repubblicani, così cari a Plinio quanto la sua *humanitas* di marca stoica; questo modo *humanus* di rapportarsi alla *familia* (*servi, villicus, conductor*), non sempre si concilia con una gestione della proprietà fondiaria – che alla villa fa capo – ove i subalterni, a fronte di una mite condotta del *dominus*, dimentichi del rispetto della gerarchia sociale, costituiscono un *vulnus* economico ed intellettuale al *buen retiro* di Plinio. Si qualifica per il diverso approccio, giuridico, il testo di G. Minaud, *Villégiature, absence et gestion. De Néron à Hadrien* (p. 115-120) che analizza la natura e l'origine dell'istituto della preposizione (in diritto, l'espletamento di una mansione su incarico e nell'interesse di altro soggetto) nel mondo romano attraverso un approccio modernista, quindi azzardato quanto interessante, di confronto con il sistema di

funzionamento di una *holding*. A questo primo tema, si aggiunge, in maniera complementare, anche la disamina delle fonti giuridiche (Digesto, Ulpiano etc.) in merito alla complessa fase della *redditio rationum* da parte del *vilicus* all'erede del *dominus*, al fine di ottenere la libertà e quindi divenire *libertus* del nuovo *patronus*. Un contributo certamente utile giacché sottolinea come il concetto di villeggiatura a Roma non fosse sinonimo di astinenza dagli affari, ma solamente allontanamento fisico dalla vita politica ed agitata dell'Urbe. *Partie 2, Lieux de la villégiature*. La seconda sezione del volume si apre con F. R. Berno, *Seneca contro Baia, ovvero il vizio in villeggiatura. Lettura di Sen., Ep., 51*, (p. 123-132), una dettagliata critica testuale che approfondisce con interesse il rapporto tra Seneca, la *luxuria* e la località Baia; nonostante la profondità dell'analisi e dei commenti, il saggio ripete molti concetti (la *frugalitas*, la mitizzazione dei costumi antichi in merito alla critica della pratica della sauna, la fenomenologia del vizio baiano) già espressi precedentemente in altri contributi del volume, anch'essi, pur se parzialmente, focalizzati sull'analisi della lettera senecana. Una ridondanza che di certo non nuoce all'apporto del contributo soprattutto laddove esso approfondisce la dialettica argomentativa della fonte. In un certo senso, a partire dai successivi interventi, si apre il *volet archéologique* della sezione: É. Wolff, *La villégiature dans les îles d'Italie à la fin de la République et au début de l'Empire* (p. 133-138) e C. Krause, *Apragopolis. Villégiature et présence impériale permanente à Capri* (p. 139-146). Si tratta di due contributi in qualche modo complementari, il primo enumerando, sulla base delle fonti in rapporto ai dati archeologici, le più importanti ville marittime del Tirreno, ponendole in una dimensione cronologica; il secondo approfondendo la natura e la funzione della villeggiatura imperiale a Capri, dai tempi di Augusto fino a quelli di Tiberio. Questo secondo testo, corredato (finalmente!) di carte e piante, ha catturato la nostra attenzione, costituendo una sintesi argomentata in merito alla conoscenza della dislocazione delle residenze imperiali sull'isola con particolare riferimento alla più celebre – soprattutto archeologicamente – *villa Iovis*. A tal riguardo la precisa descrizione dell'edificio si conclude con un audace confronto planimetrico che evoca i *basileia* dell'architettura ellenistica: tra questi, la reggia di Verghina. Una proposta certo interessante ma che ci lascia piuttosto perplessi, la restituzione del complesso caprese, soprattutto negli alzati a più livelli e nella funzionalità (l'amministrazione imperiale), alludendo a nostro parere a ben meno esotici modelli, *in primis* quello della residenza imperiale palatina a Roma, così come concepita dagli anni 30 a.C. Ricchissimo il dossier di F. Tassaux, *La villégiature en Istrie d'Auguste à Domitien : une « autre Campanie »* (p. 147-163), laddove si enumera, sulla base dell'*Atlas informatisé de l'Adriatique antique* una lunga serie di ville, di grande, media e piccola dimensione, rinvenute lungo la costa istriana, da Trieste fino a Sud di Pola. Non a caso la costa in questione, proprio per la sua bellezza paesaggistica e la ricchezza produttiva olearia, è comparata alla Campania tirrenica. Il contributo si qualifica per chiarezza, qualità della documentazione grafica e fotografia e soprattutto per un tentativo di ricomposizione sociale delle proprietà, ipotizzando, con dati indiziari ma conseguenti, la presenza di proprietà imperiali, risalenti fino ad Augusto. Approfondisce l'analisi il testo di F. Fontana, *La villa di Barcola. Un esempio di residenza di lusso lungo la costa tergestina* (p. 165-176) che si concentra su un caso esemplare, già citato dalla Tassaux, ma qui ripreso con dovizia di dati e precisazioni cronologiche, per esempio

relative alle diverse fasi di restauro della villa, che l'autrice, nel 1993 prima editrice del sito, riassume in maniera chiara, per altro inserendole in un orizzonte discorsivo di ricontestualizzazione storica e funzionale del sito anche dal punto di vista amministrativo ed economico. Con i successivi contributi, l'attenzione si sposta verso altre aree provinciali dell'Impero, rispettivamente Egitto, Grecia e Africa: P. Rodriguez, *Des Alexandrins en villégiature à Oxyrhynchos aux deux premiers siècles p.C. : une sociabilité intéressée* (p. 177-184), S. Zoumbaki, *More negotium than otium. Social and Economic Aspects of Leisure in the Villas of the Roman Province of Achaia* (p. 185-194) e S. Guéron, *La villégiature dans l'Afrique romaine sous le Haut-Empire* (p. 195-203). In particolare il testo della Zoumbaki, l'unico in inglese, si qualifica per la solidità argomentativa che pone attenzione sia alle fonti che al dato archeologico, mostrando un'evidente diffusione del *vivere per villas* e di tecniche edilizie romane, anche al di là del Mar Ionio. In tal senso si evince che, anche sotto il profilo della diffusione del modello "villa", il mondo antico fosse assai più osmotico di quanto solitamente si ritenga. Divagazione, per certi versi al tema è considerabile F. Coarelli, *La Piazza d'Oro: la Diaeta Adonaea di Villa Hadriana?* (p. 205-212), interpretazione certamente affascinante di uno dei più problematici complessi di Villa Hadriana a Tivoli, la cosiddetta Piazza d'Oro. Con argomenti utili, ancorché non sempre verificabili, si pone in essere il confronto con la Vigna Barberini sul Palatino, ancorando il discorso a modelli architettonico-funzionali tolemaici che solo future ricerche potranno confermare. É. Chassillan, *De la villa aux grandes demeures urbaines en Gaule romaine : le jardin comme rappel de la villégiature* (p. 213-225) porta l'attenzione del lettore su alcuni grandi contesti di *otium* ed *amoenitas* delle Gallie, sottolineando il profondo legame esistente tra *domus* e *villa*, quali ambiti privilegiati di villeggiatura, simbolica e reale. Metro d'analisi risulta il giardino, quale richiamo all'allontanamento dal *negotium*: in tal senso il testo prende in considerazione, comparandoli, diversi casi di dimore urbane e rurali con ampi spazi verdi, decorati e arredati con una ricchezza comparabile a quella delle più ricche dimore romane in altri contesti provinciali ed italiani dell'Impero. *Partie 3, Villégiature, pouvoir et politique*. V. Hollard, *Villégiature et construction de la figure du gouvernant dans la Rome impériale du I^{er} s. p. C. Éléments de réflexion à partir des œuvres historiques de Suétone et Tacite* (p. 229-240), la sezione si apre con un contributo che ha come obiettivo un'analisi politica delle due fonti in merito alla condotta imperiale, sulla base della maniera di vivere la villeggiatura da parte di diversi sovrani, a partire da Augusto fino a Nerone. In modo assolutamente convincente, si dimostra come l'atteggiamento imperiale, compreso tra *bonum et malum otium*, costituisca una cartina di tornasole ad un'intera condotta politica, quasi esistesse una corrispondenza biunivoca tra costumi del governare e modo di vivere la villeggiatura del governante. Di notevole interesse è anche il contributo di M. de Souza, *À l'ombre des tombeaux. Villégiature et sépultures en Italie de Tibère à Hadrien* (p. 241-249) laddove si evidenzia, attraverso una sistematica analisi ed interpretazione delle fonti letterarie (non archeologiche né epigrafiche!) che le tombe illustri o monumentali potevano improntare di sé il territorio e la percezione che di esso ne avevano i villeggianti: tale assunto giacché *le urne dei forti* costituivano un luogo della memoria, favorevole alla meditazione *otiosa*. Il testo, inoltre, si conclude ricordando il rapporto conflittuale, ancora tra I e II sec. d.C., tra potere e villeggiatura, intesa come momento di sospen-

sione dell'ordine stabilito. In quanto tale la villeggiatura non ricopriva una dimensione ufficiale nella vita dell'imperatore le ceneri del quale, defunto *extra Urbem*, ad esempio, non potevano che essere ricondotte a Roma, sede reale del potere almeno fino al II secolo. Quali i modi e i tempi dell'*otium* da parte di un magistrato in carica di un governo provinciale è materia d'esame di A. Bérenger, *Gouverneurs de province et villégiature* (p. 251-258). Facendo uso delle fonti letterarie, *in primis* delle Verrine, e dell'epigrafia, si rende noto quanto fosse limitato nella pratica l'*otium* di un governatore oculato – non Verre evidentemente! – che per cautela politica e per evitare conflitti d'interesse era bene che vivesse la villeggiatura in una dimensione separata dal suo mandato ufficiale. F. López Sánchez, *Tibère à Capri et la flotte impériale de Misène* (p. 259-270) attraverso pagine limpide e con argomenti convincenti sostiene la tesi per cui l'interpretazione, sorta sulla base della faziosità della storiografia antica, in merito alla scelta di Capri da parte di Tiberio quale volontario allontanamento da Roma e dai suoi intrighi, non sia corretta. Al contrario, l'isola, posta al centro del Tirreno, lungo rotte fondamentali verso Africa, Sardegna e Spagna, costituiva un punto privilegiato di controllo della politica di controllo del Mediterraneo da parte imperiale, così come paiono confermare le numerose emissioni monetarie provinciali in cui l'autore ha potuto ricostruire, anche attraverso nuove interpretazioni, la presenza ed il ruolo della flotta. F.M. Prokoph, *Inselblick und Historikersicht. Velleius Paterculus, Tacitus und Sueton über Tiberius auf Rhodos und Capri* (p. 271-286) offre una brillante dissertazione sull'interpretazione che la storiografia antica ha dato dei due soggiorni lontano da Roma dell'imperatore Tiberio, quello a Rodi, prima dell'elezione, e quello più tardo a Capri. Come noto, la lettura negativa della figura imperiale in relazione al soggiorno a Capri e al suo abbandono della capitale, centro nevralgico del costituendo potere imperiale in epoca giulio-claudia, è affidata al celebre passo della *Vita di Tiberio* di Svetonio, in cui al ritiro a Capri è associata la feroce caratterizzazione dell'imperatore dedito a pratiche lussuose e lascive. Prokoph però, con rigoroso metodo storico, mette a confronto le fonti storiografiche contemporanee all'imperatore, con quelle successive di un secolo (Svetonio e Tacito), al fine di riesamire come e quando si sia consolidata la valutazione negativa del binomio Tiberio-Capri. Brillante la disamina proposta dell'opera di Velleio Patercolo, la cui totale dedizione all'imperatore lascia valutare positivamente il ritiro a Rodi, come atto di dedizione verso il *princeps*, e per non ostacolare l'ascesa dei nipoti di Augusto, Caio e Lucio; il racconto di Velleio, però, senza volerlo, getta le fondamenta del concetto di *dissimulatio*, poi associata a tanti imperatori-despoti della storiografia successiva. Connotazione certamente diversa hanno i soggiorni di Tiberio a Rodi e a Capri in Svetonio e Tacito: nel primo, la permanenza sull'isola greca, per quanto originata dalla campagna contro Tigrane III, è meditata e foriera di conseguenze nei confronti dell'esercizio del potere imperiale. Preludio, in un certo senso, al "programmato" ritiro a Carpi. La meditazione e l'organizzazione del ritiro nell'isola campana sono ugualmente stigmatizzate e argomentate da Tacito. In sintesi, il binomio Tiberio-Capri codificato in Svetonio e Tacito non ha solo valenza aneddotica: Capri è il punto di arrivo della vita e della reggenza da imperatore e l'inizio di un principato senza freni: con il precedente di Rodi i due storici creano una cornice non priva di richiami interni per la caratterizzazione politica Tiberio, dando adito ad una visione storiografica che giudica negativamente il con-

cetto di vita sull'isola. O. Devillers, *Tibère à Capri dans les livres 4 et 5 des Annales de Tacite* (p. 287-296) propone un'analisi puntuale di due libri tacitiani in cui si ritiene emergano principalmente due concetti, quello della tirannia di Tiberio e di un progressivo deterioramento della comunicazione tra l'imperatore e il Senato, condizione aggravata proprio della lontananza della sede imperiale insulare rispetto a Roma. S. Stucchi, *Nerone e il rovesciamento dei codici comportamentali: la Domus Aurea e la villeggiatura in città* (p. 297-307) riprende, non senza interesse, il noto tema del superamento della *mediocritas* nell'agire di Nerone, analizzandolo alla luce dell'idea-chiave, espressa nel *De Officiis* di Cicerone, di *decorum*, inteso come ciò che conviene fare e che è bello a vedersi. In tal senso, anche il voler vivere in città, con i criteri del vivere in villa, per altro senza alcun limite di *luxus* e dimensioni architettoniche – *Veios occupat ista domus* – apre nuove prospettive esegetiche allo studio della *Domus Aurea*. Quasi psicologico è l'approccio analitico di F. Galtier, *Le motif du rivage dans l'épisode de la mort d'Agrippine (Tac., An. 14, 1-10)* (p. 309-316) all'esegesi del passo tacitano. Ne si apprezza la suggestione di un affrancamento dalla dimensione topografica del racconto per guadagnare piuttosto una connotazione moraleggiante circa la descrizione anche di un contesto evenemenziale. L. Takacs, *Itinerario di Seneca* (p. 317-323) ripercorre la storia dei rapporti tra Seneca e Nerone, dal 62 d.C., attraverso l'epistolario del filosofo. In esso, infatti, riuscendo a ricostruire gli spostamenti del protagonista, si arriva a formulare l'ipotesi che l'allontanamento di Seneca dalla corte del sovrano non fu completo: un'approfondita analisi del testo porta a presupporre altre occasioni d'incontro tra i due, al di là del contesto urbano, in località di villeggiatura, *in primis* della costa campana, ove Nerone amava soggiornare, non lungi da Baia, presso le ville di amici, non ultima quella di Pisone. La serie dei contributi termina con A. Galimberti, *Adriano e la villeggiatura politica* (p. 325-331), un testo alquanto isolato nel volume per scelta del tema, incentrato su Adriano, ma proprio per questo più in risalto. La tesi sviluppata e condivisibile, rappresenta Adriano come un adepto del viaggiare attraverso l'Impero per tre ragioni: militare, organizzativa e non ultima, culturale. Seguono la *Bibliographie* (p. 333-354), l'*Index passages cités* (p. 355-367), l'*Index locorum* (p. 369-373) e l'*Index variorum* (p. 375-380). Il volume, in definitiva, si qualifica, per la sua ricchezza di dati, interpretazioni e considerazioni, talora forse sovrabbondanti per ripetitività: soprattutto nell'analisi storico-letteraria alcuni passaggi delle fonti (Seneca, Tacito, Plinio il Giovane) ricorrono in diversi contributi con ampie zone di *overlap*, e per tanto con il rischio di affaticare la lettura per mancanza di *varietas* metodologica e contenutistica. Inoltre anche una suddivisione dei saggi più disciplinare che tematica, certo più banale, ma immediata per categorizzazione, avrebbe semplificato l'organizzazione e quindi la comprensione dei principi adottati nella creazione del *Sommaire*. Quanto detto, comunque, non pregiudica il valore di un testo miscelaneo il cui *atout* principale, ai nostri occhi, è di ricondurre il tema della villeggiatura in una dimensione geografica alla scala dell'Impero e diacronica, e di conseguenza facendone apprezzare la natura ed il ruolo in una dimensione spazio-temporale "fluida".

Marco CAVALIERI et Debora BARBAGLI

sur les notions de croissance économique et de politique, abordées pour les productions agricoles (l'auteur remet en question l'existence de monocultures) et artisanales (céramique, travail de la pierre et du métal), le commerce maritime entre les cités siciliennes et avec l'extérieur, le développement et l'usage de la monnaie, ou encore l'exploitation des ressources naturelles. Ce point de vue économiste considère les fluctuations entre des périodes d'inflation ou de déflation des complexités sociale (de la cité-état à l'état territorial) et économique (croissance et décroissance) pour analyser l'histoire des peuples de Sicile. L'auteur parvient ainsi, avec un recours très important aux recherches pluridisciplinaires, en particulier archéologiques et paléo-écologiques, à une nouvelle lecture de l'expression sicilienne du « miracle grec » : il ne peut être que le résultat des apports mutuels entre les Grecs et les populations locales, qui ont donné lieu à des régimes politiques et économiques propres aux cités de Sicile, mais qu'il n'est pas pertinent de considérer en tant qu'isolat, en périphérie du monde grec.

Marie DE WIT

Philippe LAFARGUE, *La bataille de Pylos. 425 av. J.-C. Athènes contre Sparte*. Paris, Alma Édition, 2015. 1 vol, 257 p., ill. Prix : 22 €. ISBN 978-2-36279-167-3.

Ce livre est en quelque sorte un sous-produit de la thèse de l'auteur parue en 2013 sous le titre *Cléon : Le guerrier d'Athènes*. Ceci explique l'introduction (p. 11-21), et ses considérations sur les rythmes et les découpages chronologiques chez Thucydide, ainsi que la réflexion sur le fait que Thucydide n'accorde au final pas une très grande importance à cet épisode (ce qui se comprend très bien, car Thucydide connaissait la fin de la guerre, même s'il n'a pas eu le temps de conduire son ouvrage jusque-là !). Le premier chapitre intitulé « La grande guerre des Grecs » permet de comprendre comment, au bout de six ans de guerre, on en est là. Le second chapitre « Démosthène à Pylos » décrit la prise de décision et les lieux. Il me semble dommage de ne pas rappeler que Syracuse (p. 52) est une colonie de Corinthe, une puissance maritime, et qu'Athènes craint qu'elle n'appuie les Péloponnésiens (cette peur les conduira au désastre en 413). Il me semble aussi que déclarer que Pylos est non loin de Sparte est nier la géographie antique et les dimensions minuscules habituelles des états grecs ; certes, à vol d'oiseau, Pylos est à une soixantaine de kilomètres de Sparte, mais en réalité, il faut un jour pour franchir le Taygète (pour de bons marcheurs, et certainement plus pour le train des équipages) et encore un jour complet pour atteindre Pylos (et ce pour des troupes d'élite sans bagages). Dans le cadre d'un état grec, c'est loin ; difficile donc de prendre rapidement les décisions appropriées. De plus, le Roi Agis, qui est désormais à la tête de l'armée, n'est pas encore très expérimenté, et, surtout, n'a aucune expérience de la guerre maritime. Son retour d'urgence – il ravageait l'Attique – et son envoi sur les lieux a sans doute empêché le navarque d'agir correctement plus qu'il ne l'a aidé. Dans le chapitre III, j'ai relevé quelques détails qui appellent de ma part des commentaires. Sur la cryptie (p. 74), j'ai évidemment un tout autre point de vue exposé dès 2006 et 2007 en Anglais (dans *Sparta and War*) et en Français (dans *Sparte : Géographie, Mythes et Histoire*, ch. 14). À cette date, elle n'existe pas. Les fantasmes romains de Plutarque sont un point à revoir comme un appât de la Sparte hellénistique et romaine et non comme

une réalité de la Sparte grecque classique. D'ailleurs l'oliganthropie n'est pas un manque d'hommes, mais un manque d'hommes de la caste des guerriers. Les Lacédémoniens vont bientôt y remédier en partie d'ailleurs ; à Mantinée, ils alignent de nouvelles troupes, qui ne sont plus « lacédémoniens » mais qui sont des hoplites (les Néodamodes et les Brasidiens), et la guerre va prendre un nouveau tournant. Le chapitre IV « la bataille de Sphactérie » rappelle la thèse de l'auteur et de façon convaincante. Le récit de Thucydide cache sans doute une alliance de Démosthène et de Cléon, et un projet bien préparé par un Démosthène militairement expérimenté et un Cléon politiquement assuré. En tout cas, le résultat est là, et effectivement Sphactérie détruit l'aura que les Spartiates avaient retiré de leur sacrifice aux Thermopyles. C'est le sujet du chapitre V où l'auteur note que Sparte va bientôt se doter d'une flotte importante (p. 115). L'auteur reprend (p. 119) l'antienne de Thucydide sur la peur des Spartiates d'une révolte, mais j'aurai là aussi quelques remarques à faire. Est-ce qu'il ne s'agit pas du regard d'un Athénien sur un système qu'il ne comprend pas ? Les faits sont très « contrariants ». En fait, on voit armer des hilotes en hoplites pour accompagner Brasidas, et l'on fera pareil pour accompagner Gylippe à Syracuse... Ceux de Brasidas, en revenant, seront honorés (et non supprimés). Durant Sphactérie, les hilotes pouvaient se révolter ; au contraire ils ont approvisionné les troupes lacédémoniennes. Ils accompagnent en masse l'armée lors de l'invasion de l'Argolide un peu plus tard. Il aurait été intéressant de revoir ce *topos* de la pensée esclavagiste athénienne. L'hilote est un indigène. Il défend sa terre et sa famille contre celui qui débarque ; ce sont ses récoltes qui sont saccagées, sa femme et ses enfants qui sont emmenés comme esclaves, ses troupeaux qui sont abattus, même si une part de son travail est due à son maître. Il relève de l'État pour sa dépendance, il n'est pas un bien meuble. Certes, P. Lafargue rappelle (p. 118-119) l'épisode des hilotes libérés et massacrés, mais Thucydide nous rapporte un récit qu'il dit lui-même n'avoir pu vérifier. Le problème est celui de ses sources : est-ce que Diodore, écrivain vivant du temps de César, sait vraiment ce qu'il en est du *v^e* siècle ? Il brode sur une donnée qui est un témoignage unique (certes repris après Thucydide par la source de Diodore, sans doute Éphore). En tous cas, dans les faits, on voit à cette date tout autre chose. J'ai l'impression qu'en l'occurrence Thucydide nous transmet une vision athénienne de la guerre avec la peur de l'intervention de l'Occident, arrière-cour des Péloponnésiens (la peur étant mauvaise conseillère, les Athéniens finiront par provoquer ce qu'ils redoutaient) et une espérance : voir implorer ce système lacédémonien incompréhensible (l'hilote étant vu, soit comme une face du thète, soit comme une face de l'esclave). Oui, même Thucydide peut être pris dans une grille de lecture idéologique et ce n'est jamais aussi clair que dans ce passage de son histoire où ses certitudes ont été mises à rude épreuve. Le chapitre VI examine les suites de la victoire : trophées, monuments et... relèvement important du tribut. Il n'est décidément pas certain que les alliés aient apprécié la victoire de Sphactérie autant que les Athéniens (p. 145) ; mais désormais, leurs procès se jugent bien souvent à Athènes ; il faut payer sa propre servitude... Les chapitres VII et VIII sont une étude de méthodologie : « la guerre vue par Thucydide » et « Guerre et Paix », réflexions sur l'histoire de la guerre du Péloponnèse, puis sur l'histoire ancienne et les problèmes méthodologiques. J'y ajoute donc, on l'aura compris, mes propres réflexions de laconologue car, quand il s'agit de Sparte, la vision mythifiante

plutarchéenne règne encore trop souvent. Un dernier détail : je ne vois pas pourquoi (p. 159) Thucydide s'appuyait « sur des témoignages spartiates pour l'essentiel ». En exil en Thrace, Thucydide avait plus de chance de rencontrer des gens de l'empire athénien que des Spartiates, si peu nombreux, et si occupés par leurs fonctions (contrairement à Hérodote qui, à Thourioi, pouvait côtoyer quotidiennement le père de Gylippe par exemple). Après 413, il a en revanche pu s'informer auprès d'Alcibiade. Il me semble en tout cas qu'on puisse saisir, malgré toute sa volonté d'objectivité et sans que cela diminue sa recherche de la vérité, à quel point son regard est fondamentalement athénien, qu'il le veuille ou non et le conduit à voir les choses à travers ce prisme. Le sujet était peut-être un peu mince pour en faire un livre, mais l'histoire bataille connaît un retour en force (Marathon, les Thermopyles...). Si ces ouvrages permettent de rappeler des épisodes qui appartiennent non pas à notre histoire certes, mais à notre culture (voir par ex. J. Christien & Y. le Tallec, *Léonidas, Histoire et Mémoire d'un sacrifice*, Paris 2014), c'est une bonne chose. Pour Athènes, la documentation de ce livre est évidemment de qualité, pour Sparte, j'émetts quelques réserves ou plutôt mes réflexions.

Jacqueline CHRISTIEN

Krzysztof NAWOTKA, *Boule and Demos in Miletus and its Pontic Colonies*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol., XVIII-220 p. (PHILIPPIKA, 77). Prix : 48 € (broché). ISBN 978-3-447-10279-7.

Cet ouvrage représente une version élargie et améliorée du livre *Boule and Demos in Miletus and its Pontic Colonies from Classical Age until Third Century A.D.*, Wrocław, 1999. Comme dans la première édition, Krzysztof Nawotka ne prend en compte, malgré l'intitulé, que les cités situées sur les côtes occidentale et nord-ouest du Pont-Euxin : « I decided to concentrate on the better researched Western and Northern Pontus, from Apollonia in the South to Olbia in the North » (p. XIII). Choix, à mon avis, discutable : pour ma part, je trouve qu'il n'aurait pas été dépourvu d'intérêt d'élargir les enquêtes sur les témoignages fournis par les cités milésiennes du royaume du Bosphore, malgré les – ou peut-être justement à cause des – particularités que celles-ci présentent à titre de communautés sujettes à une autorité royale, de même que par Sinope, sur la côte sud du Pont, où les documents épigraphiques sont maintenant aisément accessibles grâce au corpus consacré par D. French à cette cité (*The Inscriptions of Sinope* [IK, 64], Bonn, 2004). La période concernée par les enquêtes, majoritairement épigraphiques, de l'auteur est comprise entre le V^e siècle a.C. et le III^e siècle p.C. L'ouvrage est divisé en quatre sections : 1) Documents and Formulae (p. 1-92) ; 2) Probouleusis (p. 93-126) ; 3) Boule and Demos at Work (p. 127-173) ; 4) Inscriptions and Democracy (p. 174-184). Font suite une riche bibliographie (p. 185-198), un index général mélangeant noms propres et matières (p. 199-205) et un index des références épigraphiques (p. 206-219). Dans le cadre de chaque section est observé l'ordre géographique. K. Nawotka commence par Milet, qui concentre, bien évidemment, le gros de la documentation, pour passer ensuite en revue les témoignages fournis par Olbia, Istros, Tomis, Dionysopolis, Odessos et Apollonia du Pont. Les trois premières sections sont divisées par chapitres. Dans la première partie, Nawotka fait le point sur les sources (1), les *nomoi* (2), les

VIII^e s.) portant un sceau, et le reçu de taxe 75 (12 février 779), qui porte des traces d'encre rouge. L'édition de douze contrats, le plus souvent fragmentaires, forme la troisième section (76 à 87). Conservé presque intégralement, le contrat de location 77 (148 avant notre ère) présente la *scriptio interior* et la *scriptio exterior*, ainsi que l'*hexamarturos suggraphè*. Les notaires des documents 85, fragment de contrat du milieu du V^e s., et 86, reconnaissance de prêt du VIII^e s., ont été identifiés respectivement à ceux de *P.Fouad* 20 et de *SPP* 3².190. La quatrième section contient des comptes et paiements (88 à 92). Les comptes 88, datés du III^e s. avant notre ère, pourraient provenir des archives de Zénon. L'ordre de paiement 89, daté de 336/7 de notre ère, est écrit au verso de l'horoscope 64. Enfin, la dernière section est consacrée aux documents privés (93 à 96), dont une lettre (94), datée du III^e/IV^e s., mentionnant un graveur d'hieroglyphes et un prêtre (*hiereus*), et une autre évoquant des églises en Syrie (95) (IV^e/V^e s.). La fin du volume contient treize index thématiques répertoriant notamment les termes attestés dans les papyrus littéraires et paralittéraires, les noms de rois, les mots liés à la géographie, à la religion et aux professions. Un index général répertorie les autres termes grecs, latins et démotiques. La liste des corrections et rééditions d'autres textes publiés, ainsi que celle des papyrus, inscriptions et manuscrits cités suivent. Clôturent le volume, les cinquante-cinq planches fournissent de très belles illustrations en couleur de chaque papyrus. Par la variété des textes choisis et le caractère exceptionnel de certaines pièces, ce quatrième volume des papyrus de Montserrat Roca-Puig démontre une fois de plus la richesse de la collection espagnole, qui devrait intéresser tant les papyrologues que les spécialistes de christianisme des origines, les historiens de l'Égypte gréco-romaine et byzantine et les historiens du livre.

Nathan CARLIG

Sergio ALESSANDRÌ, *Un registro di beni confiscati. P.Pher. (P.Vindob. inv. G 257 + 24568 + 29781)*. Bari – Santo Spirito, Edipuglia, 2015. 1 vol. 17 x 24 cm, 156 p. (DOCUMENTI E STUDI, 61). Prix : 25 €. ISBN 978-88-7228-777-4.

Sergio Alessandrì enseigne le droit romain et byzantin dans la Faculté de droit de l'Università Aldo Moro à Bari. Il s'est imposé comme un spécialiste de la littérature fiscale de l'Égypte romaine. Cet ouvrage se place dans la lignée de ses deux volumes consacrés à cette même thématique et parus en 2005 et 2012 aux éditions Edipuglia. L'auteur propose de revisiter le *P. Pher.*, un document dont le *recto* a été publié en 1993 par P. J. Sijpesteijn et K. A. Worp. Ce document datant de la fin du II^e siècle de notre ère, jadis interprété comme une liste de taxes, serait plutôt selon l'auteur une liste de terrains dont le revenu et les taxes ont été calculés et vérifiés pour un quinquennat donné. Cette liste a fini par servir de base à l'évaluation fiscale du quinquennat suivant. Le *verso*, qui nous livre un extrait des *Helléniques* de Xénophon, n'est pas abordé. À la lumière de remarques formulées en 1995 par D. W. Rathbone et en 1997 par D. Hagedorn dans leur compte rendu respectif de l'édition de 1993, l'auteur propose une nouvelle interprétation et une nouvelle lecture de ce document, mentionnant explicitement qu'il n'entend pas en réaliser une édition à proprement parler. Après une courte introduction (p. 7-20) dans laquelle il expose brièvement et de manière limpide l'histoire du texte, sa datation et la structure des différentes

entrées, S. Alessandri retranscrit le texte grec avec annotations philologiques, commentaires et notices bibliographiques en notes de bas de page (p. 21-60). Ceci en rend la lecture malaisée : il est ardu de distinguer clairement les commentaires philologiques qui devraient se trouver dans l'apparat, des commentaires d'analyse du texte et des notices bibliographiques. De plus, le texte des notes est peu aéré et souvent long. L'absence d'apparat critique se justifie dans la mesure où l'auteur n'entend pas rééditer le texte, mais s'attache tout de même à donner des conjectures pertinentes, personnelles ou non, dans les notes. En outre, aucune lettre incertaine n'est pointée dans le texte grec, ce qui rend l'utilité de la reproduction du document hors de cette étude relativement restreinte. La troisième partie de cet ouvrage est constituée de la traduction en italien du document (p. 61-77) : rédigée dans une langue limpide, la traduction souffre toutefois de sa position après le texte grec ce qui rend la manipulation de l'ouvrage difficile. Il aurait à notre sens été préférable d'organiser le texte, ses commentaires et la traduction par entrée, ce qui en aurait facilité la compréhension et la manipulation pour le lecteur. La quatrième partie de l'étude s'attache à définir la nature et la finalité du document (p. 79-122) en reprenant et dépassant les observations de Sijpesteijn et Worp en 1993 : les observations de l'auteur sont toujours pertinentes et rédigées dans son style clair habituel, même si elles traînent parfois en longueur. À titre d'illustration, citons la liste de documents qui attestent l'existence de locations quinquennales aux différentes époques de la domination romaine en Égypte, chaque exemple étant muni d'une description fournie du contenu du document qui ne semble pas toujours nécessaire, qui s'étend de la p. 106 à la p. 120. Notons dans le troisième point de cette partie, qui porte sur les locations quinquennales et la définition de l'*oktodrachmia* (p. 93-105), une organisation surprenante des arguments puisque la discussion sur la définition de l'*oktodrachmia* n'a lieu qu'après la discussion au sujet de son rôle dans le document. Si l'analyse de S. Alessandri est excellente et bien argumentée, on peut regretter l'absence d'une conclusion clairement délimitée, celle-ci semblant se réduire au dernier paragraphe du livre, dans la continuité du dernier sous-titre de la quatrième partie. Les p. 123 à 156 de l'ouvrage comprennent la bibliographie, claire et exhaustive, les index, aisés à manier, ainsi que des planches reproduisant en noir et blanc le *recto* du papyrus. L'auteur nous livre donc un travail fouillé et qui actualise à juste raison les connaissances qui concernent le *P. Pher*. Toutefois, ce travail est réalisé sous une forme qui manque parfois de structure et traîne quelque peu en longueur.

Garance CLAPUYT

Andrea COZZO, « *Nel mezzo* ». *Microfisica della mediazione nel mondo greco antico*. Pise, Pisa University Press, 2014. 1 vol., 494 p. (SCIENZE PER LA PACE, 38). Prix : 18 €. ISBN 978-88-6741-466-6.

C'est un essai très stimulant que donne à lire Andrea Cozzo, qui part du constat aujourd'hui largement admis que les tensions et les conflits sont inhérents à toute vie en société, qu'ils insufflent leur dynamique aux rapports aussi bien politiques que sociaux. Confrontées à cet état de fait universel, le monde grec, ou plus précisément les cités-états grecques, ont mis en œuvre des pratiques destinées à apaiser les

Ergün LAFLI & Arthur MULLER, *Figurines de terre cuite en Méditerranée grecque et romaine. 2 – Iconographie et contextes*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015. 1 vol., 832 p. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 93 € (broché). ISBN 978-2-7574-1133-9.

Ce volume paru dans la collection *Archaialogia* et consacré aux figurines de terre cuite présente les résultats du colloque tenu à Izmir en 2007, issu du partenariat entre l'Université d'Izmir, l'École française d'Athènes et le Centre de recherche HALMA de l'Université de Lille 3. Un premier volume, consacré plus spécifiquement aux questions de production, de diffusion et d'étude, a été édité par l'EFA dans les suppléments du *Bulletin de Correspondance Hellénique* (BCH Suppl. 54, 2016). Le rassemblement de 90 chercheurs et du même nombre de contributions dont sont composés ces actes témoigne de l'intérêt croissant pour l'étude des terres cuites figurées. À l'instar du volume dédié aux figurines grecques en contexte (cf. la recension dans ce volume p. 587-588), le présent ouvrage établit le lien entre ces objets souvent dénigrés au cours des fouilles anciennes et leur contexte de découverte. Le champ d'étude est toutefois élargi à la fois géographiquement et chronologiquement puisqu'il couvre ici une période allant du VII^e s. av. notre ère au IV^e s. de n.è.. L'ouvrage s'organise en trois parties. La première rassemble des questions d'iconographie, d'interprétation et de fonction, en dressant des répertoires des offrandes mises à jour dans chacun de ces contextes. L'intérêt principal réside dans la publication de figurines longtemps restées inédites, contrairement au reste du matériel des sites dont elles proviennent ; c'est le cas des figurines de sirènes de Myrina et des jouets d'Éphèse étudiés respectivement par N. Mathieux (p. 67-82) et C. Lang-Auinger (p. 83-94), ou encore de la présentation de types iconographiques uniques d'Harpocrate provenant de Délos par C. Barret (p. 195-204). Le deuxième chapitre est davantage centré sur les contextes privés, publics ou funéraires. Les contextes privés restent minoritaires ; l'on notera toutefois le réexamen particulièrement intéressant des figurines d'Olympe par H. Sharpe (p. 221-236) qui mène à l'hypothèse de l'adoration, au sein de la maison, de divinités féminines largement méconnues, aux côtés des dieux traditionnellement attendus. La troisième partie est consacrée aux figurines en contexte votif et comprend des catalogues de figurines issues de fouilles anciennes ou récentes. On soulignera l'aspect exhaustif de ces catalogues qui ne négligent ni les pièces les moins réussies ni les fragments. Les sites d'Asie Mineure sont mis en exergue et offrent un aperçu des études menées par les archéologues turcs au cours des dernières années. L'ouvrage présente également du matériel inédit, récemment mis au jour ou faisant depuis longtemps partie de collections muséales et réétudié, dont sont fournies des illustrations détaillées. Ainsi, le cas des figurines de Tégée (p. 425-430 et p. 31-436) offre une belle illustration de la perte d'informations qui découle de la dispersion des objets à travers l'Europe peu après leur découverte. La primauté accordée alors au bel objet, primant sur l'artefact contextualisé amène une perte irrémédiable d'information, obérant d'autant la compréhension du contexte et l'interprétation des figurines. L'on regrette néanmoins, malgré l'importance accordée au contexte de fouille, l'absence de mise en rapport de ces figurines avec le reste du mobilier retrouvé dans les contextes concernés. Le colloque d'Izmir peut toutefois être considéré comme un des jalons dans la redécouverte de la coroplastie antique comme domaine d'étude à

part entière et qui peut jouer un rôle capital dans la compréhension des relations sociales, des échanges culturels et des gestes rituels dans le bassin méditerranéen.

Maria NOUSSIS

Lawrence J. BLIQUEZ, *The Tools of Asclepius, Surgical Instruments in Greek and Roman Times*. Leiden, Brill, 2015. 1 vol., xxxv-439 p., ill. (STUDIES IN ANCIENT MEDICINE, 43). Prix : 150 € (Relié). ISBN 978-90-04-27907-0.

Avec ce livre, l'objectif de L. J. Bliquez était de remplacer la seule synthèse actuellement existante sur les instruments chirurgicaux antiques : J. S. Milne, *Surgical Instruments in Greek and Roman Times*, Oxford, 1907. Depuis cette époque en effet, les découvertes archéologiques se sont multipliées, nombre d'articles et de synthèses ont été écrits, notamment par L. J. Bliquez lui-même ; ils ont permis d'avoir une vue plus précise du sujet (voir la synthèse bibliographique d'E. Künzl datant de 1996, parue dans *ANRW* 37.3, p. 2433-2639). Le livre de L. J. Bliquez compte quatre parties, dont la première est une introduction exposant l'objectif de l'ouvrage et précisant les conditions d'exercice de la chirurgie dans l'Antiquité gréco-romaine ; l'organisation est ensuite chronologique : le premier chapitre expose les instruments cités dans le *Corpus hippocratique*, le deuxième chapitre les instruments hellénistiques d'après le témoignage de Celse ; le dernier chapitre, bien plus fourni, développe l'*instrumentarium* de l'Empire, en s'appuyant sur les œuvres de Celse, de Galien, d'Oribase, de Cassius Félix, de Célius Aurélien, d'Arétée de Cappadoce, de Paul d'Égine... Une annexe est consacrée aux accessoires qui participaient aux opérations sans être forcément des objets de métal, comme les pansements, les bandages, les sutures... Il s'agit donc d'une étude lexicologique qui concerne les deux langues, grec et latin, qui ne sont en médecine pas séparables, dans la mesure où le grec médical a fortement influencé le latin. La méthode de L. J. Bliquez, qui avait été aussi celle de J. S. Milne, est de mettre en relation les témoignages littéraires et les découvertes archéologiques. Son ouvrage se termine donc par les planches photographiques des objets étudiés, figures p. 383-439, qui renvoient systématiquement au texte, dès lors qu'on peut associer un objet et un mot ; et c'est l'une des principales forces de cet ouvrage en même temps qu'une nécessité – bien qu'on ne puisse faire tout coïncider. Cette perspective explique que le chapitre impérial soit le plus fourni, puisque la majeure partie des objets retrouvés date de l'Empire : de l'époque hippocratique, nous n'avons que des ventouses. Beaucoup de ces illustrations sont des photos ou dessins inédits, comme le montre la liste des autorisations photographiques p. xxxiii-xxxv. À l'intérieur des chapitres, les noms d'instruments sont classés par type de forme ou de fonction : ventouses, scalpels, aiguilles, cautères, sondes, instruments de chirurgie osseuse ou dentaire, pinces, crochets, tubes, instruments gynécologiques, matériel de préparation ou d'administration des remèdes comme le mortier, la balance... La fiche de chaque instrument comprend son nom en grec et en latin, la traduction anglaise, sa description et son usage d'après les témoignages littéraires, cités par ordre alphabétique d'auteur et non par ordre chronologique – les références visent l'exhaustivité, contrairement à celles de Milne. Le deuxième volet de chaque fiche étudie les objets archéologiques pouvant correspondre à la fonction décrite, et renvoie aux illustrations

pratique, dans les *Formenkatalog* et *Fundkatalog*, les franges latérales grisées avec appels de formes et de tableaux sont les bienvenues. Plus qu'une mise à jour sur les connaissances des verres d'*Augusta Raurica*, cet ouvrage se révèle être une véritable somme sur le verre antique, où la forme du récipient tient la première place.

Chantal FONTAINE-HODIAMONT

Philippe BRIDEL, avec des contributions de Slobodan BIGOVIC & Yves DUBOIS, *Le sanctuaire de la Grange des Dîmes à Avenches. Les temples et le péribole. Étude des architectures*. Lausanne, Cahiers d'archéologie romande, 2015. 2 vol., 256 p. + 1 portefeuille de 18 dépliants, nombr. ill., cartes et plans (CAHIERS D'ARCHEOLOGIE ROMANDE, 156 ; AVENTICUM 20). Prix : 98 CHF. ISBN 978-2-88028-156-7.

Le sanctuaire de la Grange des Dîmes appartient à cette catégorie particulière d'ensembles religieux périurbains des capitales, où se mêlent cultes indigènes et romains. Le complexe trouve ses origines dans un lieu de culte laténien peut-être consacré au départ à la vénération d'un héros. Les grandes lignes de cette période d'occupation, antérieure à la monumentalisation du site, ont été exposées dans la publication, sous la direction de D. Castella et de M.-F. Meylan-Krause, des actes du colloque international d'Avenches, 2-4 novembre 2006 : « Topographie sacrée et rituels. Le cas d'Aventicum, capitale des Helvètes » (*Antiqua*, 43), p. 35-47. Notre monographie porte sur le complexe monumental du II^e siècle ap. J.-C. Étant donné l'ampleur du site et de la documentation archéologique réunie depuis près d'un siècle à son sujet, elle se veut axée uniquement sur la conception et la réalisation du cadre architectural mis en place à cette période charnière de son histoire. Après avoir exposé brièvement la filiation des vestiges du complexe monumental avec les structures antérieures au II^e siècle, la première partie de l'ouvrage livre une stricte analyse archéologique du bâti. Chaque tronçon de mur du complexe est décortiqué sur le plan technique selon un canevas similaire, conjuguant ou confrontant les informations recueillies lors des différentes opérations menées sur ce site depuis le début du XX^e siècle. Il en résulte une longue série de descriptions extrêmement détaillées. Chaque structure conservée est ensuite traitée comme un ensemble architectural dont l'analyse projette la vue en élévation, « théorique mais argumentée » selon les mots choisis par l'auteur (p. 45), exposant de cette façon à la critique d'anciennes hypothèses d'interprétation. La vue proposée s'appuie par ailleurs sur l'étude d'un nombre important d'éléments architectoniques et sculptés se rapportant essentiellement à l'aspect extérieur de la superstructure des édifices, dont un catalogue sélectif est présenté à la suite. Cette approche permet de rétablir, pour certains d'entre eux, leur place originelle dans le riche programme décoratif de cet ensemble religieux et de discuter les thèmes iconographiques en fonction de leur position dans la hiérarchie décorative des différents monuments qui le composent. La comparaison du plan et de ses ornements en pierre avec ceux reconnus sur d'autres bâtiments avenchois et sur certains temples de la partie occidentale de l'Empire situe le sanctuaire dans le cadre du développement de l'architecture impériale à Avenches. Peintures et décors stuqués font également l'objet d'une étude spécifique, incluant les analyses par spectrométrie Raman menées sur les peintures appliquées sur les décors en pierre, mais l'on regrettera que les relations et le

dialogue entre ces trois techniques décoratives ne soient cependant pas approfondies. Enfin, si la monumentalisation des structures renouvelle profondément l'apparence du site, il doit en aller de même des cultes rendus, dans une recherche de conciliation, de la part des élites locales, entre les pratiques cultuelles ancestrales et la religion romaine officielle ; les réflexions menées sur l'intégration du groupe statuaire de la famille impériale apparenté à celui identifié sur le forum éclairent ainsi le statut du sanctuaire et son rôle dans l'exercice de la religion à Avenches. Quant aux hypothèses relatives à la fonction commémorative ou de lieu d'offrandes du tétrastyle et du tétrapyle, elles se verraient volontiers alimentées par une vue d'ensemble sur le mobilier recueilli dans les différentes phases d'occupation rythmant l'évolution de ce grand complexe religieux.

Catherine COQUELET

Franck GABAYET (Dir.), *La marge orientale du vicus de Boutae. Les fouilles Galbert à Annecy (Haute-Savoie)*. Lyon, ALPARA – Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2015. 1 vol., 445 p., nombr. ill. nb et coul. (DOCUMENTS D'ARCHEOLOGIE EN RHONE-ALPES ET EN AUVERGNE, 42). Prix : 43 €. ISBN 2-916125-09-4.

Cette monographie consacrée à la marge orientale du *vicus* de *Boutae*/Annecy en Haute-Savoie vient une fois de plus contredire l'adage selon lequel l'archéologie préventive n'est que trop rarement à la hauteur des attentes de la communauté scientifique pour publier les résultats de ses opérations de terrain. L'ouvrage dirigé par Frank Gabayet est d'une qualité absolument remarquable. Il est consacré aux résultats de la fouille, entre 2001 et 2005, d'une série de parcelles totalisant 16 750 m² à l'emplacement de l'ancienne caserne Galbert. Comme il se doit dans ce genre de publication, les résultats présentés reflètent une équipe pluridisciplinaire regroupant archéologues, historiens, anthropologues, archéozoologues, archéobotanistes, numismates et géologues (outre le directeur de publication, l'ouvrage compte six contributeurs principaux et une douzaine d'autres intervenants). Le volume est bien écrit et richement illustré en couleur (plans, photos, restitutions et reconstitutions, planches et graphiques). La mise en page est agréable et dynamique, avec l'ajout fréquent d'encarts de couleur différente sur des thèmes particuliers. L'ouvrage est divisé en six chapitres, suivis de six études spécialisées plus ou moins longues et majoritairement consacrées au mobilier. Le chapitre 1 propose un état de la question général sur Annecy et sa région entre la préhistoire et l'Antiquité tardive, en particulier du point de vue géomorphologique et archéologique. On y trouve, entre autres, un utile résumé des connaissances sur le *vicus* de *Boutae*, ses origines et les fouilles anciennes. Les chapitres suivants sont consacrés à la fouille de 2001-2005, qui est divisée en cinq zones. Les zones 2, 3 et 5, à l'ouest et au centre sont considérées comme appartenant à l'espace urbain, alors que les zones 1 et 4, à l'est, appartiennent à l'espace suburbain. C'est cette position à cheval entre la ville et la « campagne » qui fait tout l'intérêt du secteur fouillé et dont l'évolution et l'organisation sont étudiées en détails. Le chapitre 2 traite des cinq zones et aborde les prémices de l'urbanisation avec l'implantation de fossés parcellaires au milieu du I^{er} s. av. J.-C. puis l'établissement d'un réseau viaire entre l'époque augustéenne et le premier tiers du I^{er} s. ap. J.-C. Fossés et voies définiront les principaux axes autour desquels s'organiseront par la suite les

médicinales sauvages. Ainsi, à l'image des notes que S. Amigues a proposées pour les *Recherches sur les Plantes*, les commentaires de la présente édition, qui occupent plus de cent dix pages à la fin du volume, sont un extraordinaire outil de travail sur les plantes antiques. Ils complètent ceux des *Recherches sur les Plantes*, tout en apportant un nouvel éclairage, comme en témoignent les nombreux renvois aux notes de cette édition majeure. Le commentaire de S. Amigues est toujours d'un grand intérêt, d'une grande richesse et d'une grande variété, qu'il rappelle l'usage oublié du fruit acidulé du cornouiller ou qu'il souligne l'importance de certaines idées évoquées par Théophraste, comme l'élaboration du concept d'écologie ou l'intégration de la relativité fondamentale de tout savoir. Le texte de Théophraste est ici magnifié par le commentaire et forme avec lui un ensemble des plus complets et des plus riches. Une preuve incontestable de cette collaboration très intéressante entre le botaniste de l'Antiquité et son editrice et interprète concerne les pages que Théophraste écrit sur le palmier (Livre III, chapitres 17-18) lorsqu'il évoque, par exemple, l'épandage de sel au pied des palmiers pour reproduire leur habitat naturel ou encore le saupoudrage des « fruits » du palmier femelle avec la « poussière » de l'arbre mâle. Dans ce dernier cas, la longue note de S. Amigues montre l'importance mais aussi la limite du savoir de Théophraste en complétant et corrigeant ses dires et en indiquant notamment, photographies à l'appui, que les naturalistes anciens prenaient la fleur femelle globuleuse du palmier pour un fruit qui se formerait sans fleur. Les remarques de Théophraste sont aussi mises en valeur par une traduction précise, à la fois rigoureuse et accessible à un lecteur qui n'est pas botaniste. Souvent aussi, les notes, élucidant certaines expressions grecques ou corrigeant des traductions antérieures jugées erronées, précisent la traduction proposée, comme lorsque S. Amigues explique son choix de la leçon *ὀλιωτέρας* (au lieu des *ἐλιωτέρας* et *ἐλτικωτέρας* proposés ailleurs) et renonce à corriger le manuscrit U, mettant ainsi en lumière le caractère à la fois concret et imagé du mot qui désigne ici la capacité d'absorption des racines de l'arbre accrue par le sel ajouté à la terre. Ainsi, une fois encore, S. Amigues nous offre, à travers cette édition, une fructueuse collaboration entre un botaniste de langue grecque d'autrefois et une helléniste et botaniste d'aujourd'hui. Valérie BONET

A. HARDER, R. REGTUIT & G. WAKKER (Ed.), *Hellenistic Poetry in Context*. Louvain, Peeters, 2014. 1 vol., 349 p., nombr. ill. Prix : 64 €. ISBN 978-90-429-2985-2.

Ce vingtième volume de la collection « Hellenistica Groningana » reprend les actes du « workshop » qui s'est tenu à l'Université de Groningen en 2010 et qui cherchait à étudier différents aspects des rapports qu'entretient la poésie hellénistique avec le monde contemporain dans lequel elle voit le jour. Cette approche, qui remet à juste titre en question l'image trop longtemps véhiculée d'une poésie d'érudits qui ne se comprendraient qu'entre eux et qui ne rechercheraient que le pur plaisir de l'art pour l'art, a été l'objet d'un réel intérêt de la communauté scientifique depuis quelques années et c'est donc tout naturellement que cette rencontre proposait une sorte de survol des différents aspects de cette vaste question permettant de mettre au jour le rôle de la poésie hellénistique dans le contexte social et culturel de son époque, en dépit de son caractère érudit. Parmi les principaux domaines qui reçoivent ici un

éclairage particulier, on peut relever le rapport entre poésie et religion, l'interrogation sur la position des femmes à différents niveaux de la société, l'importance du contexte idéologique et politique dans la production poétique ainsi que l'interaction entre littérature, épigraphie et art monumental. Si les treize communications réunies sont présentées dans l'ordre alphabétique de leur auteur, selon les pratiques de la collection, nous en proposons ici une présentation organisée thématiquement. – Le rapport au contexte religieux est d'abord illustré par l'étude de l'un des trois hymnes mimétiques de Callimaque par Keyne Cheshire : « Callimachus' *Hymn 5* and an Alexandrian audience » (p. 59-83). L'auteur s'interroge sur la possibilité de faire coexister piété et jeu intellectuel au sein d'un même poème, c'est-à-dire sur la double fonction religieuse et civique des *Hymnes* de Callimaque, pour se demander comment la population grecque d'Alexandrie peut recevoir un poème comme l'*Hymne 5* dont l'action se trouve localisée dans la cité d'Argos, laquelle se trouve prendre en fait une dimension panhellénique. Les différents niveaux du poème, d'une part cultuel et mimétique, d'autre part narratif et mythologique, sont bien mis en valeur ainsi que la stratégie poétique à l'œuvre qui permet de donner une place à la voix du poète lui-même. Évitant l'épiphanie redoutable de la déesse, Callimaque invite surtout le public alexandrin à s'interroger sur son identité civique à travers l'expérience argienne. Amanda Regan (p. 285-301 : « "In such a Night": Hellenistic Magic in the *Argonautica* ») s'intéresse au portrait de Médée comme magicienne hellénistique dans l'épopée d'Apollonios de Rhodes. Elle montre que cette dimension de la jeune fille ne repose pas seulement sur la tradition littéraire qui remonte notamment à Hésiode et à la Circé homérique, mais aussi sur la connaissance qu'a le poète de la magie contemporaine. La Médée d'Apollonios, qui n'a aucune faiblesse dans sa pratique magique, semble proposer une sorte de syncrétisme de ces diverses influences combinant les usages altruiste et égoïste de la magie qu'assument d'ordinaire de manière distincte vieilles sorcières et jeunes magiciennes. Ingo Schaaf (p. 303-322) propose l'étude d'une inscription hymnique : « Trick and Trade? The Eretrian "Hymn to the Idaean Dactyls" (*IG XII*, 9. 259) ». Après une présentation de cette inscription de la fin du IV^e siècle, l'auteur propose un texte critique de l'inscription fondé sur l'autopsie de la stèle et les travaux scientifiques antérieurs, ainsi que sa traduction et propose plusieurs lignes d'interprétation(s). Replaçant l'œuvre dans le contexte religieux grec, égyptien et eubéen du début de l'époque hellénistique, il analyse le rôle dans le récit des trois personnages principaux – Apollon, Eurythéos et les Dactyles –, ainsi que les liens que ces derniers entretiennent avec d'autres personnages mythologiques. – Un second ensemble de contributions est orienté autour de la question très actuelle de l'importance des femmes dans la société hellénistique, dans les arcanes du pouvoir royal et aussi dans les domaines artistiques. Stefano Caneva (p. 25-57 « Courtly love, stars, and power. The Queen in 3rd-century royal couples, through poetry and epigraphic texts ») s'intéresse ainsi d'une façon dynamique et éclairante au rôle tenu par les femmes et au pouvoir d'éros entre *eris* et *homonoia* dans la représentation du couple royal dans les dynasties ptolémaïque et séleucide. Il mobilise des textes poétiques comme les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes (à travers notamment le couple royal d'Alcinoos et Arété) ou les *Idylles* 15 et 17 de Théocrite et des documents épigraphiques (autour de Laodicé, l'épouse d'Antiochos III) pour montrer l'importance accordée à la coopération des époux, à leur complémentarité et à la

réciprocité du sentiment amoureux ; la figure de la reine n'est plus mise de côté, mais se trouve au centre des représentations du pouvoir et son association étroite au culte d'Aphrodite à Alexandrie sert fortement l'idéologie ptolémaïque. Ce corpus est heureusement complété par l'étude de Dee L. Clayman (p. 85-102, « Historical context for two *Aitia* from book III : "Acontius & Cydippe" (fr. 67-75 Pf.) and "Phrygius & Pieria" (fr. 80-83 Pf.) ») qui porte sur deux épisodes mythologiques rapportés par Callimaque qui sont développés avec l'arrière-plan nettement politique du mariage de Ptolémée III et Bérénice II, contre la datation proposée par A. Cameron. L'auteur montre comment ces deux épisodes entretiennent des liens entre eux et en quoi ils doivent être aussi rapprochés de la *Boucle de Bérénice* du même Callimaque : cet ensemble poétique a aussi une valeur de propagande officielle et réhabilite l'image de la reine en montrant en quoi elle est une figure de femme et de reine idéale. – À travers l'évocation de figures féminines, c'est déjà le contexte idéologique et politique qui transparaît. Celui-ci est plus directement examiné dans plusieurs contributions. Ainsi Andreas Fountoulakis (p. 103-124, « The Poet and the Prophetess : Lycophron's *Alexandra* in context ») montre comment le poème de Lycophron fait écho à l'idéologie de la dynastie ptolémaïque. Aussi bien la forme que le contenu du poème répondent à une demande idéologique et au milieu culturel alexandrins, en posant notamment la question du rapport entre Est et Ouest, entre Asie et Europe. Il est dommage que l'auteur ne fasse pas ici mention des travaux d'E. Prioux et C. Pouzadoux sur ces mêmes questions. Dans ce poème oraculaire total à visée didactique, les motifs empruntés aux historiens comme Hérodote et aux Tragiques permettent de traduire obliquement les desseins politiques des souverains alexandrins, tandis que le poète lui-même, prenant une position de prophète, peut tenir un discours pénétrant jouant d'une ambiguïté calculée entre passé, présent et futur. André R. Looijenga étudie le motif de la lance (p. 217-245 « The spear and the ideology of kingship in Hellenistic Poetry »). Chez des auteurs variés (Théocrite, Lycophron, Apollonios de Rhodes et les épigrammatistes), ce motif du combattant à la lance, qui permet de représenter les Ptolémées, se trouve lié à la figure d'Alexandre à travers les modèles guerriers d'Achille ou d'Agamemnon. Une conclusion synthétique aurait été bienvenue après cette revue de la poésie hellénistique. Jackie Murray propose une contribution vraiment décisive et pleine d'acribie et d'intelligence pour une nouvelle datation des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes en s'appuyant sur les données astronomiques qui parcourent le poème (p. 247-283, « Anchored in time : the date in Apollonius' *Argonautica* »). Après un rappel des rapports entre astronomie et poésie chez différents poètes (Homère, Alcman, Pindare, Théocrite et Plaute), elle analyse le calendrier astronomique des *Argonautiques*, dont le paysage stellaire correspond à celui de l'année 238 av. J.-C., moment clef du règne de Ptolémée Évergète. Dans ce contexte politique, le poème d'Apollonios serait une pièce maîtresse dans la construction du règne de Ptolémée III. Cette lecture des *Argonautiques* devrait assurément faire date et renouveler la compréhension de l'épopée d'Apollonios. On appréciera particulièrement les schémas astronomiques présents en annexe. La dernière contribution du volume, celle de Rolf Strootman (p. 323-339, « The dawning of a golden age: images of peace and abundance in Alexandrian court poetry in relation to Ptolemaic imperial ideology ») montre comment l'image de l'âge d'or est étroitement connectée à l'idéologie ptolémaïque ; après un rappel des données de l'âge d'or dans

la poésie de cour, il montre comment ces images poétiques sont reliées à la représentation du pouvoir monarchique. Le souvenir de la dynastie ptolémaïque justifiera par l'avènement d'une nouvelle aire de paix l'expansion d'un empire, donnant du souverain l'image d'un vainqueur sauveur. – Le contexte d'une œuvre poétique se trouve parfois matérialisé dans le support concret de diffusion des textes littéraires. À l'ouverture du volume (p. 1-24, « Inscribed epigrams in and out of sequence »), Peter Bing montre, dans un texte extrêmement stimulant, quelle influence exerce un changement de contexte sur la réception d'inscriptions épigrammatiques. Il étudie successivement trois exemples : une inscription de Delphes présente dans une série poétique qui reprend une épigramme unique servant de dédicace à une statue de Lysippe à Pharsale ; cet exemple pose plus largement la question de la constitution des collections poétiques ; cinq épigrammes de Dioscoride ; trois inscriptions de l'agora d'Athènes citées par Eschine dans le *Contre Ctésiphon*, mais dans un ordre qui n'est pas sans manifester les intentions polémiques de l'orateur. L'épigramme peut ainsi avoir une double vie et le changement de lieu de son inscription peut entraîner de nouveaux effets esthétiques. Deux autres contributions au centre du volume s'intéressent à des modalités de l'épigraphie. Valentina Garulli (p. 125-169, « Stones as books : the layout of Hellenistic inscribed poems », avec les reproductions des inscriptions étudiées) montre avec précision technique et finesse littéraire, comment pour la première fois à l'époque hellénistique des épigrammes inscrites sont écrites comme des textes imprimés. Elle étudie huit inscriptions de provenances fort diverses. Elle conclut sur le fait qu'il y a un rapport entre la forme du texte et son message, entre le monument et le texte inscrit ; ces inscriptions d'apparence livresque révèlent une ambition poétique qui donne une certaine image de l'auteur et cherche à attirer l'attention de son lecteur futur. Regina Höschle (p. 171-194) s'intéresse, comme Peter Bing, à un ensemble épigraphique de neuf épigrammes écrites par Honestus, auteur contemporain d'Auguste, et présentes sur les socles d'un ensemble statuaire monumental représentant les neuf Muses, érigé dans le sanctuaire du Mont Hélicon. Elle discute l'ordre dans lequel les épigrammes devaient être disposées et lues, et propose une lecture linéaire qui se construit avec des liens thématique et lexicaux qui unissent les épigrammes entre elles comme dans un recueil, et une lecture qui suppose une interaction avec d'autres monuments et d'autres épigrammes retrouvées sur le site. – Jan Kwapisz se consacre enfin à la composition de l'épigramme dans l'espace du banquet (p. 195-215, « *Kraters, Myrtle and Hellenistic Poetry* »). Ce cadre de la performance poétique est modifié à l'époque hellénistique, ce qui entraîne un changement dans la mécanique du *symposion* avec notamment le déclin du jeu de coupes de sorte que l'improvisation poétique n'est plus la manière ordinaire de composition. – Le volume est complété par trois index utiles. La variété des approches fait la richesse de ce volume qui comporte également certaines contributions remarquables qui devraient faire date dans l'étude de la poésie hellénistique. L'approche retenue pour ce workshop, à savoir le rapport de la poésie à son contexte, devait être riche de sens et ce volume confirme tout l'intérêt qu'il y a à étudier cette poésie jugée souvent uniquement érudite et abstraite dans la complexité même des contextes littéraires, idéologiques, politiques et éventuellement archéologiques. L'année 2017 verra se tenir le dernier workshop organisé par M.A. Harder, R.F. Regtuit et G.C. Wakker, après plus

de vingt années de rencontres régulières et enrichissantes qui ont suivi les progrès et développements des études hellénistiques durant toute cette période.

Christophe CUSSET

Frédérique WOERTHER, *Caecilius de Calè-Actè. Fragments et témoignages*. Texte établi, traduit et annoté par Fr. W. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, XL-204 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 518). Prix : 43 €. ISBN 978-2-251-00602-4.

Cette édition des fragments et témoignages de Caecilius de Calè-Actè est le troisième volet d'un triptyque consacré à la théorie rhétorique grecque de l'époque hellénistique. Les deux premiers tableaux représentent les éditions, parues respectivement en 2012 et 2013, d'Hermagoras de Temnos (*fl.* 150/130 av. J.-C.) et d'Apollodore de Pergame (120 av. J.-C. – *ca* 40 av. J.-C.) ainsi que Théodore de Gadara (né à la fin des années 70 av. J.-C.). La production littéraire de Caecilius de Calè Aktè en Sicile, rhéteur, mais aussi critique littéraire, est variée : histoire, rhétorique, étude des figures, doctrine du sublime, remarques critiques, définitions de termes historiquement marqués. Ces textes sont aujourd'hui perdus. Cette édition comporte une introduction (p. VII-XL), une édition critique avec traduction française en regard (30 pages doubles), des notes complémentaires (p. 31-42), un commentaire continu (p. 43-143), un répertoire bio-bibliographique des sources (p. 145-181) et six index (183-204). L'introduction se compose de quatre sections : Caecilius de Calè-Actè en contexte, les éditions antérieures (Theophil Burckhardt [1863], Ernst Ofenloch [1907, réimpr. 1967], Irene Augello [2006]), présentation de cette édition, bref aperçu de la vie et de l'œuvre de Caecilius de Calè-Actè. Éditer des fragments n'est pas une tâche facile : le danger est grand d'y mettre trop ou trop peu. À la différence d'Ofenloch, qui rassemble dans son édition des textes qui n'entretiennent qu'un rapport très lâche avec la doctrine de Caecilius (ce qui donne un ensemble de 168 extraits), dans une présentation confuse, avec des choix typographiques difficiles à comprendre, Fr. Woerther a davantage le sens de la mesure. Un juste équilibre a été trouvé, car seuls ont été sélectionnés les témoignages mentionnant *explicitement* le nom du rhéteur. C'est heureux, car, sinon, où va-t-on ? C'est ainsi que, contrairement aux éditions antérieures (fr. XIV 168 Ofenloch ; fr. 45 Augello), Fr. Woerther ne retient pas un passage de l'*Institution oratoire* de Quintilien (VIII, 3, 34-35), car le texte ne présente pas, selon l'édition de Winterbottom, le nom de Caecilius. Le but de cette édition n'est pas de reconstruire les traités de Caecilius, comme tentait de le faire Ofenloch, mais de réunir les témoignages, découpés sans que le cotexte, c'est-à-dire l'environnement linguistique, soit inclus, afin de faire mieux ressortir l'information pertinente. La situation textuelle et le contexte historique et littéraire de chaque passage sont présentés dans le commentaire. Fr. Woerther estime que la plupart des textes retenus sont des témoignages (T) et que très peu méritent d'être identifiés comme des fragments (F), ceux-ci étant considérés comme des citations *verbatim* des auteurs envisagés. Témoignages et fragments sont réunis dans un même classement thématique. Les témoignages (au nombre de 50) et fragments (seulement 4 en comptant l'*Ineditum Vaticanum*, inauthentique) ont été rangés, après une première

tous deux relevé la présence des lettres γε, dues à une deuxième main, dans la marge droite du papyrus à la hauteur de ce vers, ce dont rend compte à nouveau l'apparat d'A. Fries. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une variante (la particule γε ferait violence au mètre), mais plutôt de l'amorce d'une glose. La photographie montre que le papyrus est brisé immédiatement après γε. La marge était peut-être plus large à l'origine ; je croirais volontiers que la deuxième main avait tracé une lettre supplémentaire, soit γε[ω-], pour signifier que la forme γαπωνεῖν est équivalente à γεωπωνεῖν. A. Fries explique (p. vii) que le projet dont est issu son livre s'inspire d'un séminaire animé à Oxford il y a une quinzaine d'années par le regretté M. West, dont les travaux sont abondamment mis à profit dans le commentaire. Le volume est d'ailleurs dédié, "with a sense of privilege and gratitude", à M. West et à son épouse.

Alain MARTIN

Bernd SEIDENSTICKER, Adrian STÄHLI & Antje WESSELS (Ed.), *Der Neue Poseidipp*. Text – Übersetzung – Kommentar, Griechisch und deutsch. Darmstadt, WBG, 2015. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 442 p., 2 ill. n/b. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 108). Prix : 59,95 € (relié). ISBN 978-3-534-24356-3.

Ce volume est le résultat des recherches et discussions des ateliers organisés par le centre de recherche *Ästhetische Erfahrung im Zeichen der Entgrenzung der Künste* de la Freie Universität Berlin. Il s'agit d'une collaboration de douze auteurs (présentés en fin de volume p. 441-442) dont trois sont aussi les éditeurs scientifiques du volume. Après l'*editio princeps* de G. Bastianini et C. Gallazzi en 2001 et l'*editio minor* de G. Bastianini et C. Austin en 2002, la communauté scientifique a connu une grande effervescence autour de cette découverte et les travaux, d'ampleur variable, se sont multipliés pour améliorer le texte des 112 nouvelles épigrammes de Posidippe mises au jour et pour comprendre les tenants et aboutissants d'une découverte qui a produit une petite révolution dans la connaissance de la poésie hellénistique du III^e siècle avant J.-C. Depuis les volumes *Labored in Papyrus Leaves* dirigé par B. Acosta-Hughes, E. Kosmetatou, M. Baumbach (Cambridge Ma. – Londres, 2004) et *The New Posidippus. A Hellenistic Poetry Book*, dirigé par K. Gutzwiller (Oxford, 2005), c'est un nouveau volume collectif d'ampleur sur la collection d'épigrammes, mais à la différence des précédents ouvrages, il s'agit ici surtout d'un commentaire linéaire sur le texte, ce qui n'avait pas encore été proposé. L'introduction signée par les éditeurs scientifiques du volume fait une rapide mise au point sur la production épigrammatique de Posidippe, et sur l'apparition du nouveau papyrus qui ne livre aucune épigramme érotique ou symposiaque contrairement à l'essentiel de ce que nous connaissions jusque-là du poète de Pella. Le nouveau recueil offre une certaine proximité en revanche avec la poésie didactique tout en instaurant des jeux savants avec la tradition épigrammatique en mettant en place notamment de nouveaux sous-genres parmi les formes canoniques de l'épigramme funéraire ou de l'épigramme dédicatoire et en offrant une nouvelle vision de la poésie de cour. L'introduction rappelle aussi un certain nombre de questions qui ne peuvent que rester sans réponse ou ne peuvent que recevoir des réponses partielles ou temporaires : le recueil est-il l'œuvre de Posidippe ou d'un éditeur autonome ? En l'absence de tout nom d'auteur

dans le recueil, doit-on considérer que toutes les épigrammes sont du même auteur, à savoir Posidippe que l'on identifie par le fait que les épigrammes 15 et 65 de la collection étaient déjà connues par ailleurs et attribuées à cet auteur ? Le recueil proposait-il une édition complète des épigrammes de Posidippe ou seulement un choix ? La seule certitude que l'on puisse avoir est que nous avons là le plus ancien recueil d'épigrammes de l'Antiquité. L'ouvrage est ensuite divisé en autant de parties qu'il y a de sections dans le papyrus de Milan, à savoir : *Lithika* (p. 19-111), *Oionoskopia* (p. 113-153), *Anathematika* (p. 155-182), *Epitymbia* (p. 183-246), *Andriantopoiika* (p. 247-281), *Hippika* (p. 283-317), *Nauagika* (p. 319-342), *Iamatika* (p. 343-374), *Tropoi* (p. 375-391) et la dernière brève section sans titre (p. 393-394). Chaque partie est confiée à la rédaction d'un auteur, à l'exception de la deuxième confiée à deux auteurs et de la quatrième qui est divisée entre quatre auteurs. Chaque partie est composée de la même façon : elle s'ouvre par une introduction de quelques pages qui rappelle le contexte littéraire et générique de la forme épigrammatique concernée, s'interroge sur le titre donné à la section dans le papyrus, sur l'organisation des épigrammes au sein de la section, sur les éventuelles particularités linguistiques, sur les motifs littéraires particuliers à ladite section. Puis chaque épigramme est commentée de manière linéaire : après une brève phrase d'introduction, le texte grec du papyrus est donné dans un état initial avec un appareil critique, et accompagné d'une double numérotation, à gauche une numérotation suivie qui suit l'ensemble du texte du papyrus colonne par colonne et à droite une numérotation propre à l'épigramme qui sera ensuite reprise pour le commentaire. Une première traduction est fournie de cet état premier du texte. Suit le commentaire linéaire proprement dit qui s'efforce surtout de préciser le texte et de résoudre les difficultés de compréhension du texte fourni. Enfin, lorsque c'est possible ou nécessaire (c'est-à-dire lorsque le texte n'est pas trop lacuneux ou lorsque inversement il n'est pas déjà complet), ce commentaire est suivi d'une proposition de reconstruction plus ou moins complète du texte de l'épigramme accompagnée d'une nouvelle traduction et d'un commentaire cette fois plus global sur le sens du poème. La richesse du commentaire empêche d'en rendre compte de manière exhaustive. On se contentera de quelques remarques par section. Dans la première partie, A.-M. Gasser souligne avec raison l'importance de l'organisation des différents poèmes de la section, et des motifs qui se répètent avec variation d'un poème à l'autre, ainsi que la valeur métopoétique que présente ce premier ensemble dans le cadre d'une réflexion générale sur la production et la réception de l'épigramme. Dans la deuxième partie, M. Baumbach insiste sur la nouveauté de la thématique de la mantique dans le genre épigrammatique, qui serait une marque de Posidippe pour élargir et renouveler les limites du genre. La section suivante au contraire s'inscrit dans la vaste tradition des épigrammes dédicatoires, mais la longueur de la section avec seulement 38 vers surprend par rapport à l'horizon d'attente du lecteur : A. Wessels et A. Stähli proposent d'expliquer cette brièveté par le fait que la forme dédicatoire n'est pas limitée à cette seule section, mais trouve d'autres variations dans les autres parties du recueil. La dernière épigramme, jouant sur une anecdote concernant la mort d'Eschyle, pourrait servir de lien avec la section suivante qui concerne un autre sous-genre également très développé dans la production épigrammatique, à savoir l'épigramme funéraire, et qui correspond au livre VII de l'*Anthologie Palatine* (dont le titre est également repris). Les auteurs (A. Petrovic,

B. Seidensticker, F. Angio et S. Bär) remarquent que 17 des 20 épigrammes de cette section concernent des femmes : ils s'interrogent sur la raison de ce quasi-monopole qui pourrait être l'indice que le destinataire du recueil est une femme ou l'expression d'une recherche d'originalité poétique de la part de Posidippe. Dans la cinquième section qui concerne des épigrammes ecphrastiques dont la production se développe à l'époque hellénistique, B. Seidensticker insiste sur le caractère particulièrement soigné de l'organisation de la section qui fait apparaître deux sous-groupes, l'un centré sur Lysippe, l'autre sur Myron, ainsi que sur les reprises thématiques et les effets de contraste entre les différents poèmes. Pour M. Hose, l'organisation de la section des *Hippika* serait beaucoup moins claire, mais l'intérêt de cette section pourrait consister dans l'importance accordée à la maison royale ptolémaïque, et aux variations multiples qui concernent la voix du locuteur, les différents lieux des Jeux concernés et le changement de dialecte avec le choix du dorien pour les poèmes olympiques. E. M. Mateo Decabo remarque ensuite que les *Nauagika* constituent une sous-catégorie par rapport à la quatrième section du recueil ; elle se demande pourquoi cette section ne réunit pas toutes les pièces de Posidippe sur les naufrages puisque l'épigramme AP 7. 267 ne fait pas partie de la série ; Posidippe aurait ici repris un *topos* établi de son époque, à moins que ce ne soit lui-même qui l'établisse dans une recherche constante d'originalité poétique. Pour la huitième section, I. Männlein-Robert rappelle que le terme *ἱματικόν* qui sert pour le titre connaît ici son premier emploi ; elle établit pour ce sous-genre épigrammatique un parallèle avec les stèles inscrites évoquées par Pausanias qui évoquent des guérisons à Épidaure, que Posidippe s'efforcerait de transposer dans la forme voisine de l'épigramme avec pour originalités, par rapport à ce modèle épigraphique, à la fois la brièveté du poème et la recherche de la pointe ; cette section serait particulièrement représentative des innovations que Posidippe apporte au genre épigrammatique et l'on peut noter les excellentes interprétations proposées pour les épigrammes 95 et 101, respectivement aux p. 354-356 et 372-374. La dernière section complète, celle des *Tropoi*, relève du sous-genre de l'épigramme funéraire, mais les épigrammes ici réunies se distinguent de la quatrième section, pour M. Baumbach, selon le principe esthétique de la *poikilia*. Posidippe chercherait encore à exprimer son goût de l'innovation, ce que peut, parmi d'autres interprétations possibles, suggérer le titre même de la section. Pour la dernière section très lacunaire, B. Seidensticker rappelle sans trancher les différentes options qui ont été suggérées pour son contenu (et qui ne s'excluent d'ailleurs pas nécessairement) : poèmes érotiques, symposiaques, protreptiques ou nautiques. Le volume est complété par plusieurs annexes. La première consiste en la livraison des autres poèmes connus de Posidippe avec leur traduction, numérotés ici de 113 à 142, mais il est dommage que la provenance de ces différents poèmes ne soit pas rappelée. La seconde est une forme de post-scriptum synthétique dû à M. Baumbach et U. Müller, qui analyse les aspects géopoétiques du recueil de Posidippe (p. 411-419) en insistant plus particulièrement sur les sections des *Lithika*, *Hippika* ainsi que *Nauagika* et *Tropoi*. L'analyse, qui s'appuie sur le concept de K. White, est souvent plus descriptive des mentions géographiques que réellement problématique et théorisante, mais offre au moins certaines ouvertures intéressantes. Aucune justification n'est donnée à ce développement conclusif, ni au choix de l'ouverture géopoétique proposée qui ne peut que faire regretter que les approches narratologiques, les

questions d'énonciation, la dimension politique, l'approche intertextuelle et la théorie poétique n'aient pas fait l'objet d'un traitement systématique dans le commentaire ou dans l'introduction au volume. Si la bibliographie est riche et presque exhaustive (on pourra compléter ici ou là par quelques références données par M. Cuypers dans sa bibliographie hellénistique en ligne : <https://sites.google.com/site/hellenisticbibliography/epigram/posidippus>), on ne peut que regretter l'absence de tout index, ce qui est fort dommageable dans un volume écrit par plusieurs auteurs, rend la lecture plus difficile et réduit considérablement l'utilité de l'ouvrage. Christophe CUSSET

Suzanne AMIGUES, *Théophraste. Les causes des phénomènes végétaux*. Tome II. *Livres III et IV*. Texte établi et traduit par S. A. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, XVI-352 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 513). Prix : 45 €. ISBN 978-2-251-00597-3.

L'édition des Livres III et IV des *Causes des phénomènes végétaux* par Suzanne Amigues complète la première partie (Livres I et II) de l'ouvrage de Théophraste que S. Amigues a déjà publiée en 2012 dans la Collection des Universités de France (voir AC 83 [2014], p. 248-250). On attendait avec impatience la suite de cette belle édition avec traduction et commentaires : la voici. Ce deuxième volume vient encore enrichir tous les travaux indispensables à qui étudie la botanique antique, que S. Amigues a publiés sur le sujet. Il complète en particulier l'édition que S. Amigues nous a déjà offerte (entre 1988 et 2006) des *Recherches sur les plantes* de Théophraste. Si *Les recherches* s'attachent surtout à décrire les espèces végétales, *Les Causes* sont davantage consacrées à la physiologie des végétaux, à leur croissance, à leur reproduction, à l'influence que l'environnement a sur eux. Les Livres I et II sont tournés vers la physiologie des plantes dans leur milieu sauvage, tandis que les Livres III et IV, qui forment donc aussi un ensemble, traitent des plantes cultivées et s'attachent à décrire les procédés de l'agriculture et leurs effets sur les végétaux. Le Livre III développe en vingt-quatre chapitres les techniques de culture des arbres, de la vigne et des céréales (adaptation aux espèces et aux milieux, préparation et entretien du sol, plantation, soins apportés aux végétaux), tandis que le Livre IV s'intéresse plus particulièrement aux graines (reproduction, germination et croissance des végétaux, conservation des graines). Comme pour mieux marquer le lien qui unit les Livres I et II traitant des végétaux à l'état de nature et les Livres III et IV sur les pratiques culturelles, S. Amigues ne propose pas d'introduction à cette deuxième partie, précise avec raison qu'elle n'est pas nécessaire et renvoie à celle du premier volet. En revanche, un sommaire très clair et très utile, placé au début de l'ouvrage, décrit le contenu des deux livres de Théophraste. Avec ces Livres III et IV, Théophraste dit lui-même, comme le traduit S. Amigues, « qu'il passe des plantes à l'état de nature, à celles que transforme l'art » (III, 1, 1). Il expose ainsi en toute logique les conditions, les caractéristiques et les difficultés de cette transformation de la plante par l'homme, en expliquant par exemple que certaines plantes, comme les plantes médicinales, ne profitent pas de la culture, et s'affaiblissent. S. Amigues rappelle avec raison que cette idée est très présente chez Théophraste. On peut ajouter qu'elle l'est aussi dans de nombreux traités antiques s'intéressant aux plantes médicinales qui vantent l'efficacité particulière des

la terminologie autour de *misthoô* et *misthothès*, *synthèkai*, *syngraphè* et *prorrhèsis* et les conditions et clauses générales des baux. Viennent ensuite les bailleurs, propriétaires de terres privées ou publiques, et les bailleurs de biens sacrés ; les procédures d'adjudication qui font entrer en scène les magistrats et collèges compétents, précisent les clauses et engagements, procédures en cas de rupture de contrat ou de réadjudication, les garants et garanties apportées par le preneur, ainsi que la durée des baux, déterminée ou « à perpétuité ». À travers les contrats se dessinent les structures agraires avec des précisions parfois insoupçonnées sur les contenus des biens, des prescriptions sur les entretiens, les plantations, les améliorations du bien-fonds, données que l'on a bien du mal à entrevoir sur le terrain. À Délos où l'on dispose à la fois de nombreux contrats et de fouilles récentes de fermes, il est un peu frustrant de ne pas pouvoir lier les deux approches. À travers les pratiques locatives, Isabelle Pernin tente également de reconnaître les statuts et motivations des bailleurs, fermiers et garants. Ce sont plutôt des notables ou gens aisés qui louent des terres et développent des stratégies pour les maintenir dans un réseau familial ou dans un milieu social. D'après les quelques exemples où l'on connaît la valeur du bien et son prix de location, on peut être assuré que les revenus sont assez intéressants et sans doute plus sûrs que d'autres. C'est un revenu régulier et l'assurance que le bien est entretenu, voire amélioré. Côté fiscal, en principe le locataire n'est pas soumis à autre chose que son loyer, mais le bien rentre dans l'estimation du patrimoine du propriétaire. La question de la part, dans l'économie agraire, du faire-valoir direct par le propriétaire et de la mise en location, reste ouverte. Même à Délos où l'on connaît bien les contrats de prises à ferme par des particuliers des terres du dieu, il existe une propriété privée importante. Ces contrats de location et baux ruraux, qu'on peut reconnaître dans le monde hellénique à l'époque mycénienne, apparaissent, dans le présent corpus, au milieu du V^e siècle pour les documents les plus anciens et se prolongent durant l'époque hellénistique. Nous n'avons rien d'équivalent pour l'Empire romain, sinon en Égypte. Les supports de contrats y sont différents et ont généralement péri. Nous avons ici assurément un travail exemplaire.

Georges RAEPSAET

Pierre CABANES, Faïk DRINI, avec la collaboration de Miltiade HATZOPOULOS, *Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire 3. Inscriptions d'Albanie (en dehors des sites d'Épidamne-Dyrrhachion, Apollonia et Bouthrôtos)*. Athènes, École Française d'Athènes, 2016. 1 vol. 21 x 29,7 cm, 336 p. + 46 pl. (ÉTUDES ÉPIGRAPHIQUES, 2). Prix : 85 €. ISBN 978-2-86958-262-0.

Ce quatrième tome du corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire (*CIGIME*) recueille la production épigraphique de l'intérieur de l'Albanie, à l'exception des trois grands sites grecs, cités dans le sous-titre. Les inscriptions sont présentées par région : d'abord la Chaonie, un *koinon* avec deux centres majeurs, Phoinikè (Finiq) et Antigoneia (Jerma), ainsi que Gjirokastra, Hadrianopolis (Sofratike) et Onchesmos (Saranda) ; les confins illyro-épirotes, avec Amantia, Olympè (Mavrovë), Treport, Aulon (Vlora), Kanina, Orikos, la côte ionienne (Himara, Borshi, Grammata), le *koinon* des Bylliones et Antipatreia (Berat) ; enfin, le centre, l'est et le nord de l'Albanie, avec Lissos et Scodra. Dans les deux premières

régions, les inscriptions grecques sont plus nombreuses : ainsi, le long de la mer Ionienne (région d'Himara, Grammata, Orikos) et dans les collectivités établies de part et d'autre de la basse vallée de l'Aôos ou Vjosa (Amantes et Bylliones). Elles se font en revanche beaucoup plus rares au nord du fleuve Shkumbin – à l'exception de la cité d'Épidamne-Dyrrhachion, dont le corpus a été publié en 1995 par les mêmes éditeurs – et dans la région sud-orientale (le bassin de Korça). Pour chaque site ou chaque communauté établie sur une région donnée, les auteurs fournissent, de manière très soignée, les sources littéraires accompagnées de traductions ainsi que les résultats des recherches archéologiques, avant de retracer l'histoire des collectivités. Dans la mesure du possible, des photos (parfois tirées d'archives) et des facsimilés de bonne qualité sont livrés. Le progrès de lecture et d'interprétation est manifeste pour l'ensemble des entrées, d'autant plus que nombre des premières éditions étaient fautives, s'agissant de publications albanaises parfois confidentielles, sans une illustration photographique adéquate. Des traductions et des commentaires pertinents accompagnent chaque inscription, en particulier pour le lexique et l'onomastique ; comme pour les autres tomes, ce corpus a bénéficié des observations de M. Hatzopoulos. L'un des sites les plus intéressants est celui de la baie de Grammata (dont le nom est parlant), sur la côte de la mer Ionienne, au pied des Monts Acrocérauniens, qui fut consacré dans l'Antiquité aux Dioscures, protecteurs des marins. Pour ce site, déjà présenté par A. Hajdari, J. Reboton, S. Shpuza, P. Cabanes (« Les inscriptions de Grammata (Albanie) », *REG* 120 (2007), p. 353-394), les éditeurs ont fait l'excellent choix de donner, avec les inscriptions grecques antiques, les graffites latins et même chrétiens d'époque médiévale et moderne, gravés dans ses falaises (n^{os} 171-301). On peut surprendre ainsi des solidarités de groupe (compagnons d'esclavage et compagnons d'armes) et apercevoir la circulation de personnes, qui sont, d'après les ethniques conservés, venues d'Asie Mineure (Phocée, Ilion, Héraclée du Pont) ou de Palestine (Sébastè). Un autre choix a été d'inclure les inscriptions d'époque byzantine qui figurent sur les mosaïques d'églises des v^e-vi^e siècles. L'on remarque un groupe assez significatif d'inscriptions inédites ou quasi inédites, ce qui enrichit un répertoire marqué par des disparités régionales évidentes. Aux 476 numéros du corpus s'ajoutent quelques inscriptions extérieures concernant des Illyriens, provenant d'Athènes, Sparte, Oropos, Delphes et Dodone (n^{os} 477-485). Pour certains sites, sont également publiées des inscriptions venant de l'extérieur, lorsqu'elles concernent une communauté précise : citons, à titre d'exemple, deux lamelles oraculaires en plomb du sanctuaire de Dodone, mentionnant des citoyens d'Orikos (n^{os} 164-165). Des indices, des tables de concordances, des cartes et des illustrations (46 planches), ainsi que des *addenda* aux volumes précédents (p. 331-332) complètent l'ensemble. La répartition géographique des inscriptions témoigne de la pénétration plus ou moins marquée de la culture hellénique et de la langue grecque sur le territoire antique de l'Albanie. Le nouveau corpus complète fort heureusement la documentation épigraphique pour cet espace et devrait être utilisé en parallèle avec la documentation latine, rassemblée dans deux corpus qui publient le même matériel : S. Anamali, H. Ceka, É. Deniaux, *Corpus des inscriptions latines d'Albanie*, Rome, 2009 (*ColLEFR* 410) ; U. Ehlig, R. Haensch, *Die lateinischen Inschriften aus Albanien (LIA)*, Bonn, 2012 (voir mes recensions dans *AC* 80 [2011], p. 438-440 et *AC* 83 [2014], p. 394-396). On compte, comme attendu, des décrets, des dédicaces,

des actes d'affranchissement, de nombreuses épitaphes, des mosaïques, des graffites, mais aussi des timbres d'amphore, sur tuile ou sur *pithoi*, dont certains avec des noms illyriens (n^{os} 420, 422, 432, 445, 447, 460). À ce sujet, on n'est pas étonné par la fréquence de l'onomastique indigène, plus précisément de facture illyrienne (*e.g.* Γενθιος, Δαζος, Επιχαδος, Πλατωρ, Πρευρατος); signalons aussi quelques noms nouveaux (Δρώπας) et des noms grecs épichoriques (*e.g.* Λυσήν, Παρμήν) ou rares (Ανδροόκκας). Parmi les étrangers, les plus nombreux sont les ressortissants de Corcyre, la grande île située dans le voisinage; s'y ajoutent des personnes originaires d'Acarmanie, de la Grande Grèce (Syracuse, Sicile, Lucanie) et de plus loin (Héraclée du Pont, Phocée). Quelques notules: N° 453, dans l'épitaphe perdue de Verri Slatinë (sans photo; *editio princeps* fautive), la première ligne, Δαζειωνος, comporte sans doute le génitif du nom du défunt, Δαζ(ε)ίων, hypocoristique grec à partir du nom indigène banal Δαζος; après Γενθιανός Πλατορος, la séquence κατὰ ΔΙΧΟΗ|ΙΟΠΙΧΦ[---], approximativement transcrite, est à comprendre sans doute comme κατὰ διαθή|κην κτλ. – N° 462, épitaphe sur la base d'un buste féminin (Shetaj, nord de l'Albanie): Δάζα Τά[---] | χαίρει (photo floue); le nom *hapax* de la défunte, de facture illyrienne, est expliqué comme étant la forme féminine du très fréquent Δαζος. Ne pourrait-on pas comprendre *Δαζατα, un nom féminin suffixé? On retrouve ce suffixe dans ce domaine onomastique: Audata, l'épouse illyrienne de Philippe II; Κλευατα à Mieza (*I. Basse Macédoine* 112) et *Clevata* en Dalmatie (*ILJug* III 1978) et dans la région de Scodra (*CIA* 17 = *LIA* 9); en revanche, le nom Κλεβέτα (*I. Epidamnos* 267, 268) est considéré hellénique par O. Masson, *OGS*, III, 92. – N° 469, épitaphe latine de Gorno Solnje (près de Scupi/Skopje; l'édition de référence en est *IMS* VI 142), le nom d'un ressortissant d'Albanopolis n'est pas *Fl(avius) Delus*, mais *Fl(avia) Delus Mucati f(ilia)*, car il s'agit d'un nom thrace occidental de femme; ce toponyme est de localisation incertaine, soit en Albanie (propositions: Zgërdhesh ou Persqop), soit plutôt en Macédoine, comme l'indique par ailleurs Ptolémée et également l'onomastique, qui n'est pas de facture illyrienne. Saluons un nouveau corpus de qualité, qui présente les inscriptions dans leur contexte géographique et historico-culturel et qui rendra de grands services pour la meilleure connaissance de cette région de confins dans l'Antiquité.

Dan DANA

Dimitris BOSNAKIS & Klaus HALLOF (Ed.), *Inscriptiones Graecae*. Volumen XII. *Inscriptiones Graecae insularum maris Aegaei praeter Delum*. Fasciculus IV. *Inscriptiones Coi, Calymni, insularum Milesiarum*. Pars II. *Inscriptiones Coi insulae. Catalogi, dedicationes, tituli honorarii, termini*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2012. 1 vol. 25 x 35 cm, VI-341 p. et IX-644 p. Prix: 309 €. ISBN 978-3-11-022227-2.

Le vol. XII des *IG*, consacré aux îles de la mer Égée (à l'exception de Délos), a connu un sommeil long de 85 ans, entre 1915 et 2000. Le xxi^e siècle a donné le signal d'une nouvelle vigueur, qui a profité en particulier aux inscriptions de Cos: une première livraison, parue en 2010, réunissait les décrets, les lettres, les édits et les textes sacrés (1-423); la deuxième livraison, dont je rends compte ici, regroupe les listes, les dédicaces, les inscriptions honorifiques et les bornes (424-1239); une troisième livraison, consacrée aux épitaphes, est annoncée au moment où j'écris ces

Xeron, qui datent du III^e siècle, en les comparant aux noms connus dans la région par le matériel du VI^e siècle. Il parvient à la conclusion qu'on ne peut être certain du caractère purement blemmyde de l'onomastique attestée à Xeron. En l'état, il faut sans doute supposer que les noms identifiés dans le matériel de ce fortin trouvent vraisemblablement leur origine dans un substrat apparenté à la langue blemmyde. Une autre approche consiste à lire les sources littéraires, grecques, romaines et sémitiques, pour voir ce qu'elles nous apprennent sur les nomades d'Arabie et d'Égypte. C. Whately (p. 215-233) montre comment ces nomades arabes sont présentés dans les sources tardives et suggère que ces dernières sont largement influencées par les descriptions qui sont faites des Barbares (Scythes ou autres) dans les sources classiques. H. Elton (p. 235-247) étudie le récit des historiens Priscus et Malchus pour voir ce qu'elles nous apprennent sur les relations diplomatiques qui purent exister entre l'Empire romain et les Arabes au V^e siècle. G. Greatrex (p. 249-264) examine, à la lumière des récits de Procope, les fluctuations de la politique de l'empereur à l'égard des Arabes et des habitants des déserts égyptiens. Les informations que l'archéologie est susceptible d'apporter à la problématique traitée restent, à mon avis, sous-exploitées. Ceci est d'autant plus incompréhensible que de nombreuses missions archéologiques ont été organisées, en particulier ces dernières années, dans les zones géographiques étudiées. Seule la contribution de S. T. Smith (p. 91-109) fait largement appel à l'archéologie pour montrer comment les populations nubiennes, en particulier leurs souverains, conservèrent des traditions artistiques héritées de l'art méroïtique tout en se montrant ouvertes aux modes romaines. Au final, l'impression générale qui se dégage des contributions est que les sources littéraires produites dans les grands centres urbains de l'Empire romain n'apportent pas grand-chose à notre connaissance de ces populations des marches orientales de l'Empire. Il faut se tourner vers les sources documentaires, épigraphiques ou papyrologiques, qui furent produites localement, pour saisir au mieux leur histoire et leur culture. La contribution de J. H. F. Dijkstra (p. 299-330) est à ce titre exemplaire : il démontre le biais des sources romaines qui présentent les tribus blemmydes et nubiennes du sud de l'Égypte comme inféodées à Rome par des traités, alors que les sources épigraphiques découvertes dans le sud de l'Égypte, notamment à Philae, suggèrent que, si traités il y eut de temps à autre, ces tribus restaient largement maîtres de leur destin et de leur politique. Les éditeurs ont su réunir dans ce volume des contributions de qualité autour d'une thématique cohérente, même si quelques rares communications, comme celle de P. C. Salzman (p. 83-90) qui traite des bédouins jordaniens au XX^e siècle, ne me paraissent pas contribuer pleinement à leur projet.

Naïm VANTHIEGHEM

Silvia PAÏN, *Manuel de gestion du mobilier archéologique. Méthodologie et pratiques*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2015. 1 vol., 21 x 29,7 cm, 233 p., nombr. ill. (DOCUMENTS D'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE, 109). Prix : 40 €. ISBN 978-2-7351-1762-8.

Silvia Païn, diplômée en conservation/restauration de biens culturels et restauratrice pour le Service archéologique départemental des Yvelines présente ici un

ouvrage conséquent dont l'ambition est de « proposer une méthodologie d'approche globale réunissant en un seul livre des informations parfois disponibles mais dispersées » (p. 17). Le côté disparate et assez inégal de la bibliographie disponible sur la discipline nécessitait selon elle la mise au point d'un nouvel instrument de travail. Celui-ci se voudrait être le fruit d'une synthèse de la bibliographie disponible ainsi que des quinze années d'expérience et de réflexions de son auteur. L'ouvrage s'organise en neuf chapitres et passe en revue un très grand nombre de questions relevant de la conservation des objets archéologiques depuis leur découverte sur terrain jusqu'à leur mise en exposition. Dans un premier temps, il s'agit pour S. Païn de définir son sujet, de s'interroger sur la définition même du « mobilier archéologique », sur sa terminologie dans la bibliographie et la législation française. Ensuite, il s'agit de définir avec précision les particularités de chaque type d'objet susceptible d'être rencontré en fouille et les facteurs qui provoquent son altération éventuelle. Si bon nombre de ces éléments peuvent paraître élémentaires au lecteur familier du travail de terrain, la rigueur et la profondeur du développement de l'auteure livrent toutefois ici une synthèse de qualité sur le sujet. Il s'agit ensuite de mettre en évidence l'ensemble des éléments entrant en jeu lors de l'établissement d'un processus de conservation. Dans cette « démarche globale », l'archéologue, le gestionnaire du mobilier et le conservateur doivent travailler en collaboration en tenant compte des contraintes spécifiques à chaque discipline. C'est de la difficulté de ce travail interdisciplinaire dont il est question ici. L'auteure tente en effet de théoriser le processus d'intervention du conservateur/restaurateur en reprenant chaque étape du travail de conservation afin de sensibiliser le néophyte aux « bons gestes » à avoir tout en rappelant néanmoins « les restaurateurs ne sont pas des archéologues, mais que les archéologues, pas plus que les gestionnaires du mobilier, ne peuvent s'improviser restaurateurs » (p. 63). L'auteure insiste particulièrement sur l'importance de la communication entre les différents acteurs impliqués dans la conservation du mobilier archéologique et rappelle les différents moyens de mettre en place une communication « officielle ». S. Païn s'interroge également sur les moyens de garantir une conservation de l'objet sur le long terme et rappelle ainsi quelques principes de base concernant par exemple les températures de conservation, l'hygrométrie, l'exposition à la lumière ainsi que l'importance du choix des contenants. Le contexte du travail du terrain est une nouvelle fois l'occasion d'enfoncer le clou sur quelques précautions à prendre face au matériel archéologique. On soulignera par exemple la proposition d'un « protocole de prélèvement assisté » (p. 102) destiné au gestionnaire de mobilier ou à l'archéologue lorsqu'ils sont amenés à devoir y procéder faute de conservateur/restaurateur sur le terrain. Chaque étape du parcours de l'objet est ensuite analysée afin de minimiser les risques d'altération de ce dernier et ainsi d'obtenir un contexte de conservation idéal. On appréciera la présence, tout au long de ce manuel, de tableaux de synthèse reprenant les différents éléments abordés par l'auteure et auxquels le lecteur pourra se référer en pratique. Les principes de conservation physique du mobilier établis, il est aussi important pour l'auteure d'insister sur la mise en place d'un inventaire de qualité pour la future exploitation scientifique de la collection. Les différentes problématiques récurrentes liées à la gestion des collections sont alors abordées en détails depuis le choix de la numérotation des objets jusqu'à la gestion des transits en

passant par le type de structure de l'inventaire. L'auteure démontre également qu'un inventaire et un enregistrement de terrain détaillé et systématique du mobilier joue un rôle fondamental dans la conservation de la future collection. Après la fouille, l'auteure s'intéresse aux problématiques liées à la structure de l'institution de conservation/restauration. En effet, la qualité des infrastructures de conservation disponibles est en définitive peut-être aussi déterminante que la qualité du travail du conservateur/restaurateur. Pour ce faire, l'auteure a décidé de prendre pour exemple son propre laboratoire. Au moyen de photographies des locaux et de diagrammes explicatifs, S. Païn nous présente l'organisation et le fonctionnement d'un laboratoire de gestion et conservation de mobilier archéologique. Par comparaison, elle s'interroge sur les besoins d'un laboratoire de conservation « idéal ». Pour ce faire, chaque élément, des espaces de vie aux lieux de stockage en passant par la largeur des espaces de circulation, est pensé et analysé. L'auteure imagine ensuite la construction de ce nouveau laboratoire ainsi que sa gestion au quotidien. Au-delà de son aspect purement pédagogique et informatif, cet ouvrage est aussi l'occasion d'ouvrir le débat sur quelques réflexions et introspections relatives à l'avenir de la discipline. S. Païn rappelle à juste titre la difficulté pour les institutions de conservation existantes d'autoévaluer leur travail et les processus mis en place depuis des années en leur sein. Les études publiées sur l'efficacité de ces démarches et protocoles sur le long terme demeurent extrêmement rares. Selon l'auteur, ceci peut s'expliquer par le fait que ces évaluations peuvent impliquer la mise en évidence d'effets négatifs et remettre en cause de décisions prises par une hiérarchie qui, garante de l'usage des précieux « deniers publics », verraient d'un mauvais œil la remise en question de projets de conservation souvent très coûteux. Ce conflit d'intérêt se traduirait dès lors par une absence de « regard rétrospectif » (p. 178) et de remise en question pourtant si nécessaire à l'évolution de la discipline. Pour conclure, cet ouvrage témoigne plus généralement de la difficulté et de la rigueur nécessaire à l'exercice d'un « jeune » (p. 211) métier qui comme celui de l'archéologue s'apprend en grande partie par la pratique. Plus qu'une tentative de théorisation exhaustive de la profession, il s'agit davantage pour l'auteure de participer à la formation du futur conservateur/restaurateur mais aussi de sensibiliser le gestionnaire du mobilier et l'archéologue aux enjeux de la conservation/restauration par un manuel complet et détaillé destiné à servir de référence. On en soulignera la qualité des illustrations, la bibliographie fournie, la présence d'un index et d'un récapitulatif des textes de lois relatifs à la conservation/restauration. On pourra toutefois regretter le format choisi par l'auteur, inadapté à un usage sur terrain. Enfin, on s'interrogera sur l'évolution très rapide des techniques et de la recherche de la discipline qui nécessiteraient de nombreuses rééditions futures de ce manuel et de son contenu. Antoine DARCHAMBEAU

Caroline TRÉMEAUD (Dir.), *Genre et archéologie*. Clamecy, Éditions de la Fondation Maison des Sciences de l'Homme, 2015. 1 vol. 21 x 29,7 cm, 64 p., fig. n. b. (LES NOUVELLES DE L'ARCHÉOLOGIE, 140). Prix : 12 €. ISBN 978-2-7351-2052-9.

Ce numéro des « Nouvelles de l'Archéologie » est consacré à la thématique « Genre et archéologie ». Il regroupe des contributions relatives aux études de genre

OGIS 64, Memphis ?, à Sarapis et Isis, sous Ptolémée III et Bérénice II) et aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (inv. A.1484, SEG 1964, n° 641, Fayoum ou delta ?, à Boubastis/Bastet, sous Ptolémée VI et Cléopâtre II ; inv. E.493, *Archiv für papyrusforschung* 2 [1903], delta ?, à Isis et d'autres divinités, sous Cléopâtre III, Ptolémée IX et Cléopâtre Sélénè ; p. 86-103). Suit une présentation collective d'un ensemble de bijoux en or des époques hellénistique et romaine conservé au Musée royal de Mariemont comprenant un catalogue remarquablement illustré de dix numéros – deux pièces étant écartées comme remontage moderne et pièce douteuse –, et une étude stylistique et matérielle (analyses physico-chimiques et technologiques ; p. 105-147). A. Verbanck-Piérard livre ensuite une très belle étude stylistique et iconographique (remise des armes à Achille par Thétis et les Néréides, représentation du défunt héroïsé entouré de porteurs et porteuses d'offrandes) d'un cratère à volutes apulien monumental attribué au peintre de Baltimore (inv. Ac.85/14, dernier tiers du IV^e s. av. n.è. ; p. 148-171). Paul Fontaine referme le dossier par le réexamen d'un miroir étrusque connu depuis le XVII^e s. (inv. B.206, fin du IV^e s. av. n.è.) ; il résout subtilement un problème qui avait laissé les premiers commentateurs interdits, supposant une erreur (par interversion de termes) du graveur chargé de nommer les personnages représentés et restitue ainsi un groupe associant *Menrva*, *Herlce* et *Thetis* face à une *Eris* (la Discorde) ailée (p. 174-180). Assurément un très beau dossier.

Laurent THOLBECQ

Mary C. STURGEON (Ed.), *Ancient Mediterranean Art in the Ackland Art Museum*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2015. 1 vol., 344 p., 727 ill. Prix : 100 \$. ISBN 978-1-4696-2551-5.

L'Ackland Art Museum est le musée universitaire de l'Université de Caroline du Nord située à Chapel Hill. Il y a là un foyer très vivant pour la recherche universitaire en général (surnommé « the triangle » et qui comprend aussi Duke University) et les études classiques en particulier (c'est à Chapel Hill qu'est logé le secrétariat américain de *L'Année philologique*). L'histoire de ce musée universitaire est emblématique de ce que les États-Unis ont de meilleur : des réussites privées éprises de culture et soucieuses du progrès commun par l'éducation, le tout sur fond d'évergétisme collectif. Qu'une femme, Katherine Pendleton Arrington of Warrenton (1876-1955), ait été à la base de l'entreprise ne fait qu'ajouter au tableau. Quant au généreux mécène dont le musée porte à présent le nom, William Hayes Ackland (1855-1940), il est enterré dans le musée même comme stipulé dans son testament. Par sa libéralité, il entendait que « the people of his native South to know and love the fine arts ». Le musée, qui dispose d'un budget important d'acquisition (les plus belles pièces sont le plus souvent entrées de cette manière), s'est progressivement enrichi, beaucoup grâce aux généreux dons faits par les *alumni*, au premier rang desquels figurent souvent des membres du corps académique. Parmi ses pièces de prestige, on trouve notamment « Cléopâtre et le paysan », un tableau peint par Eugène Delacroix en 1838 (Inv. 59.15.1). L'ouvrage ici recensé fait connaître un florilège de ce que le musée possède en termes d'art ancien méditerranéen. Il a été dirigé par Mary Sturgeon, spécialiste de sculpture grecque à qui l'on doit la publication de tout ce que les fouilles américaines

menées à Corinthe et son Isthme ont retrouvé à ce sujet. Aidée pour les notices par une quinzaine d'étudiant(e)s de Chapel Hill et de Duke University qui participèrent aux séminaires de 2001-2002 (p. 11-12), elle fait connaître 227 pièces (+ 211 monnaies données fin 2012 par William H. Race, et présentées sommairement en appendice). On notera que la décision de ne plus acquérir d'œuvres antiques, par souci de ne pas enfreindre les lois sur le commerce des antiquités, avait été prise dès 1998. Comme attendu pour un musée universitaire, les collections se veulent didactiques et sont tributaires des aléas des donations. Pour l'Égypte, on notera une stèle du prince Ankh-Nef-Neru (n° 4) et un ensemble d'amulettes provenant de Gizeh (fouilles de l'Université d'Harvard et du Musée des Beaux-Arts de Boston) acquises en 1962 auprès du MFA (n° 9-29). Pour la Mésopotamie, une série de sceaux-cylindres provenant de la collection du Dr Elie Borowski de Bâle (n° 36-41 : acquis en 1972). Un bel ensemble de sculptures chypriotes, donné soit par W.A. Whitaker, un évergète majeur du musée, soit par Grace Kehaya qui les tenait elle-même d'une vente de doubles du Metropolitan Museum de New York et donc reliées à la collection Cesnola (n° 70-85). Pour la Grèce, on signalera un beau petit Éros en or acquis chez Leo Mildenberg (et venant de chez Jacob Hirsch) (n° 97), une petite suite de monnaies, surtout hellénistiques, en partie achetées chez Hesperia Art à Philadelphie (n° 106-115), quelques vases de belle qualité (n° 124, 132, 139 et 140 [retenu en couverture]) provenant notamment de chez Münzen und Medaillen, ainsi qu'une coupe à boire, à la parfaite forme de « mug » contemporain (n° 151), s'insérant dans une intéressante série de coupes attiques à vernis noir donné par Henry et Sara Immerwahr (n° 151-162). L'Étrurie n'est représentée que par un seul et intéressant objet : une petite figurine en bronze de danseur (n° 178). Enfin, l'art romain se signale par quelques sculptures en marbre, publiées par Mary Sturgeon elle-même (n° 179-182), et une belle suite de récipients en verre, dont la plupart proviennent de la collection formée et donnée par M. et Mme Henry Bodman (n° 190-222). Catalogue scientifique, l'ouvrage donne encore, sous la rubrique « Modern works », les notices de quelques contrefaçons modernes, dont une inévitable idole cycladique (n° 223 : achetée par le musée en 1966) et un non moins attendu groupe coroplastique dit de Myrina (n° 227). Terminons ce rapide tour d'horizon par les monnaies. Le musée possédait déjà quelques tétradrachmes royaux hellénistiques. S'y ajoute à présent la collection donnée par William H. Race. Cette suite de 211 monnaies survole l'ensemble du panorama monétaire antique de la Grèce archaïque jusqu'à Byzance et aux Sassanides (mais pas les Celtiques). L'état moyen des pièces est assez quelconque et on n'y trouve pas de rareté insigne. Acquis avec avidité à diverses sources de 1998 à 2002, cette collection généraliste était en réalité faite pour un musée universitaire. On se réjouira qu'elle ait rejoint une institution aussi dynamique et soucieuse de mettre en valeur son patrimoine que l'Ackland Museum de Chapel Hill qui la publie ici intégralement, un honneur que lui aurait sans doute refusé un cabinet des médailles mieux fourni. Un exemple du sort heureux, sous le rapport de l'étude, qui caractérise souvent les collections de musées universitaires.

François DE CALLATAÏ

usurpateurs. L'exemple de Julien, présenté par J. Wienand, est à cet égard certainement le plus révélateur : frustré, contre toute attente, d'une victoire par la mort de son adversaire, il chercha à pallier par différentes stratégies ce qu'il percevait évidemment moins comme un atout que comme une faiblesse de son tout jeune principat. Les interprétations de ce livre ne remporteront pas toujours forcément l'adhésion du chercheur : il propose néanmoins de nombreuses analyses nouvelles d'un sujet fondamental pour la connaissance de l'Antiquité et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous les spécialistes de l'histoire politique et sociale gréco-romaine.

Agnès MOLINIER ARBO

Christophe BURGEON, *La troisième guerre punique et la destruction de Carthage. Le verbe de Caton et les armes de Scipion*. Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2015. 1 vol. 24 x 15,5 cm, 189 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-8061-0254-6.

Doctorant en histoire à l'Université catholique de Louvain, Christophe Burgeon vient d'écrire ce qui est, à notre connaissance, la toute première synthèse consacrée spécifiquement à la troisième guerre punique. L'introduction permet à l'auteur d'exposer les buts de son ouvrage : « revoir l'histoire de ce conflit en sortant des sentiers battus et en versant au dossier des pièces nouvelles, autrement dit en analysant la destruction de la métropole punique sous différentes perspectives : événementielle, historiographique, socio-économique, politique, juridique, morale, etc. » (p. 11-12) ; Chr. Burgeon présente également le contenu et la finalité de chacun des six chapitres. Dans le premier chapitre (p. 15-27), l'auteur dresse un panorama des sources sur lesquelles ses recherches se sont fondées : après avoir mentionné l'important problème que constitue l'absence de sources carthaginoises, il présente les auteurs grecs et romains qui nous renseignent sur la troisième guerre punique, dont les principaux sont Polybe, Appien et Dion Cassius (abrégé par Zonaras). Ensuite, il aborde la question des sources archéologiques, qui permettent de remédier à un écueil non négligeable des sources grecques et romaines : « La chute de Carthage a [...] été déclinée chez une pléthore d'auteurs, mais la cité [...] est une cité stéréotypée, dont les citoyens sont le plus souvent dépourvus de vertus et de qualités morales [...]. La composante du *metus Punicus* [...] est un classique de la pensée romaine : elle est omniprésente dans les littératures grecque et surtout latine. Au total, ces passages forment une image peu flatteuse et, en partie, erronée des Carthaginois » (p. 26-27). D'une manière générale, tout au long du premier chapitre, Chr. Burgeon donne des explications bienvenues sur le crédit que l'on peut accorder à chaque auteur et aux différents types de sources. Dans le deuxième chapitre (p. 29-49), il dresse un portrait du roi numide Massinissa et décrit ses relations avec Scipion Émilien, ainsi que sa politique d'annexions et de pillages sous le regard officiellement impartial, en réalité bienveillant, de Rome, notamment lors de la guerre numido-carthaginoise de 150 : « Des députés avaient bien été dépêchés sur place, mais ils avaient reçu pour mission de mettre fin à la lutte si Massinissa avait été en mauvaise posture et d'encourager la poursuite de la guerre s'il avait été en position de force » (p. 47). Le troisième chapitre (p. 51-73) est intitulé : « *Delenda est Carthago* ». L'auteur y revient sur la fameuse phrase de Caton, rapportée dans différentes versions par les auteurs de

l'Antiquité, et sur son contexte historique ; puis il évoque un motif possible du sénateur, à savoir le combat contre l'hellénisme : « À notre humble avis, en souhaitant voir Carthage détruite, le sénateur conservateur avancé en âge songeait à rayer de la carte une contrée fortement hellénisée très proche de Rome géographiquement » (p. 58). Ensuite, l'auteur aborde le problème très complexe des causes de la troisième guerre punique, en mentionnant aussi bien les motifs psychologiques et moraux que les motifs d'ordre économique, géopolitique ou stratégique ; il se garde de trancher définitivement en faveur d'une des catégories de motifs, et estime que « la prise de décision – rationnelle – d'entreprendre une dernière guerre contre les Carthaginois devait résulter d'une corrélation de facteurs psychologiques, moraux, économiques et géopolitiques » (p. 69). Enfin, il évoque la question de l'opposition à la destruction de Carthage au sein même de la République romaine (voir p. 70-73). Dans le quatrième chapitre, Chr. Burgeon explique le processus qui a mené au déclenchement de la troisième guerre punique : ayant enfreint les conditions du traité de 201 en menant une guerre défensive contre les Numides, les Carthaginois doivent se résoudre à la *deditio* (reddition sans conditions), mais ils reprennent le combat après que les consuls romains ont annoncé leur intention de détruire leur ville et « de transférer ses habitants sur un autre lieu de leur territoire, à une distance minimale de quatre-vingts stades (14,2 km) de la mer » (p. 82). L'auteur mentionne également les opinions des Grecs et, en particulier, celle de l'historien Polybe au sujet de l'attitude des Romains. Le cinquième chapitre (p. 93-109) est consacré au début de la guerre et aux premiers échecs des armées romaines, avant l'intervention de Scipion Émilien. Grâce à des indications d'auteurs anciens et à des données fournies par l'archéologie, l'auteur décrit le tracé de la muraille de Carthage. Il aborde également les vaines tentatives romaines contre cette muraille, le règlement de la succession de Massinissa par Scipion Émilien – pour laquelle Chr. Burgeon évoque différentes explications possibles – et, enfin, l'attitude de Calpurnius Pison, qui est présenté par les auteurs anciens comme « amoral et incapable de remporter la moindre victoire militaire » (p. 108) ; Chr. Burgeon exprime ses doutes sur cette vision des choses, qui est manifestement destinée à mettre en valeur le rôle de Scipion Émilien. Enfin, le sixième chapitre (p. 111-154), d'une ampleur nettement supérieure aux précédents, est consacré à Scipion, au sujet duquel les auteurs anciens ne tarissent pas d'éloges : « Scipion Émilien a suscité l'admiration des Anciens, car, selon eux, il possédait toutes les qualités requises du bon Romain » (p. 112) ; cette admiration est particulièrement visible chez Polybe (voir p. 113). Aussi Chr. Burgeon doit-il régulièrement faire la part des choses et comparer avec un regard critique les textes anciens, dont certains sont parfois « jugés trop favorables à Scipion Émilien » (p. 117). Avant d'en venir à la fermeture du port de Carthage, la prise de Mégara et l'assaut de l'acropole de Byrsa, l'auteur décrit la situation des lieux et recourt avec profit aux découvertes archéologiques, qu'il confronte au texte d'Appien (voir p. 124-127) et qui s'avèrent parfois cruciales : ainsi, dans les années 1980, la découverte par un archéologue écossais de signes peints sur les planches d'un navire carthaginois a permis de conclure à « un processus de préfabrication, évitant ainsi le long façonnage des planches de bordé et accélérant le travail des charpentiers » (p. 127). Chr. Burgeon évoque l'attitude d'Hasdrubal le Boétharque – au sujet duquel Polybe « écrit qu'il est consterné par la bassesse d'esprit de ce tyran » (p. 130) –, l'*euocatio* et la *deutio* de

Carthage, et l'anéantissement final de Carthage, qui aurait donné lieu à quelques larmes de Scipion. À ce sujet, l'auteur écrit : « Nous nous rangeons à l'avis de H. H. Scullard qui suppose que tout cet acharnement contre cette vieille ville a provoqué chez Scipion une exaltation mentale et/ou une crise émotive et psychologique profonde » (p. 140). Le chapitre se termine par un examen des relations entre Caton l'Ancien et Scipion Émilien, qui furent cordiales « en dépit d'une divergence de vue quant à la portée de l'hellénisme en Méditerranée » (p. 147), et par des considérations sur le sort de Carthage, pour lequel « la légende s'est inextricablement mêlée à l'Histoire » (p. 152). Dans la conclusion du livre (p. 155-158), Chr. Burgeon revient sur le redressement économique de Carthage après la deuxième guerre punique – qui a pu susciter les inquiétudes des Romains et les inciter à intervenir militairement –, les rôles joués par Caton et par Scipion, l'idéalisation de ce dernier par les auteurs de l'Antiquité, et les conséquences de la disparition de Carthage pour la République romaine. Tout au long de l'ouvrage, l'on peut apprécier la simplicité et la clarté de la langue utilisée par l'auteur et sa présentation accessible de problèmes parfois complexes, par exemple les causes du déclenchement de la guerre, la comparaison d'auteurs anciens présentant des points de vue différents, ou encore la confrontation de textes anciens à des données archéologiques. Les limites du livre et la méthodologie de l'auteur sont parfaitement définies : dès l'introduction, Chr. Burgeon explique clairement sa volonté d'envisager la troisième guerre punique sous ses différents aspects, et le lecteur peut constater qu'il recourt à tous les types d'auteurs et, plus généralement, à tous les types de sources pour accomplir sa tâche. En conclusion, cet ouvrage est une vraie réussite, une synthèse qui s'impose comme une référence pour tous ceux qui s'intéressent aux derniers jours de Carthage. Julien DELHEZ

Adalberto GIOVANNINI, *Les institutions de la République romaine des origines à la mort d'Auguste*. Bâle, Schwabe, 2015. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 245 p. (SCHWEIZERISCHE BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 42). Prix : 78 CHF. ISBN 978-3-7965-3458-4.

Il est rare, dans l'énorme production scientifique actuelle, de pouvoir saluer un ouvrage qui comble une lacune importante de la littérature de base. C'est le cas avec le manuel que nous offre A. Giovannini qui propose la première synthèse en langue française consacrée aux institutions romaines républicaines qui tienne compte des avancées de la recherche depuis près d'un siècle. Depuis la monographie de L. Homo en 1927, les historiens, en ce compris les étudiants débutants, ont dû s'informer d'une matière aussi complexe dans une langue étrangère, dont l'expression elle-même recourt à des termes compliqués et à des structures de phrase nuancées qui souvent obscurcissent le propos. C'est donc en termes de félicitations que nous traiterons de ce volume au contenu exprimé de manière limpide par un des meilleurs connaisseurs de la matière. L'ouvrage se divise en trois parties clairement distinctes : une présentation relativement théorique des institutions romaines structurées de manière à la fois thématique et chronologique, des origines obscures au début du Principat, suivie d'une histoire de ces mêmes institutions pendant la même période cette fois d'un point de vue essentiellement chronologique. Enfin un « état des recherches », plus

utilisation fine des subtilités du texte grec et sur une réfutation rigoureuse et claire des interprétations produites antérieurement. Boris Nikolsky parvient en deux centaines de pages à développer un propos plutôt dense, mais sans jamais perdre son lecteur.

Marc-Antoine HUBERT

Susanne FROELICH, *Handlungsmotive bei Herodot.* Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013. 1 vol., 226 p. (COLLEGIUM BEATUS RHENANUS, 4). Prix : 44 €. ISBN 978-3-515-10411-1.

Cet ouvrage est la version révisée de la thèse doctorale de l'auteur. Pour permettre une meilleure compréhension de la méthode de travail d'Hérodote, Susanne Froehlich y analyse les motifs d'action attribués par l'historien aux protagonistes de son œuvre. Dans l'introduction (p. 11-33), l'auteur explique que ces motifs d'action sont un aspect important de l'œuvre d'Hérodote, qui s'efforce d'expliquer les causes des événements qu'il raconte : « An etwa 600 Stellen thematisiert er ausdrücklich, was jemanden zu einer bestimmten Handlung bewegt hat, und immer wieder widmet er dieser Frage eine eigene Diskussion. Diese Abschnitte nehmen mehrfach eine Schlüsselposition ein und gipfeln in der kunstvollen Darstellung der reichen Palette von Motiven, die Xerxes zu seiner Entscheidung für den Zug nach Griechenland führen (VII 5-19) » (p. 11). Elle déplore également le manque de considération de certains historiens modernes pour l'analyse des motifs, en citant Golo Man : « Unsere neuen Theoretiker [...] lieben die erzählerische Methode nicht, weil sie ihnen als altmodisch, als reaktionär, elitär, erfolgsverherrlichend, beschönigend, oberflächlich gilt, als blind gegenüber dem Hintergrund wirtschaftlicher, sozialer Bedingungen, welche allein den Gang der Ereignisse verstehen lassen » (cité par l'auteur, p. 14). S. Froehlich explique que son ouvrage a largement bénéficié de la monographie d'Emily Baragwanath, *Motivation and Narrative in Herodotus* (voir p. 24), tout en soulignant une différence importante : « Mein Vorgehen ist daher weniger narratologisch als typologisierend: Die detaillierte Einzelanalyse von Motiven wird eine empirische Basis für die systematische Betrachtungen bilden » (p. 25). Le premier chapitre (p. 34-85) consiste en une typologie détaillée des motifs d'actions ; S. Froehlich distingue les motifs d'ordre émotionnel ou liés au caractère des personnages (voir p. 34-47), les motifs d'ordre social (voir p. 47-60), les motifs d'ordre politique (voir p. 60-64), les motifs d'ordre économique (voir p. 64-65), les motifs d'ordre esthétique (voir p. 66-67), les motifs d'ordre religieux (voir p. 67-78), et enfin, les facteurs externes (voir p. 78-80). L'auteur évalue ensuite l'importance respective des différentes catégories : « Die beiden wichtigsten Bereiche der Handlungsbegründung sind gesellschaftlich sowie emotional und charakterlich begründete Motive, gefolgt von den etwa gleichgewichteten Bereichen der Politik, der Religion und der externen Faktoren » (p. 81). Dans le chapitre 2 (p. 85-134), l'auteur s'intéresse à la manière dont Hérodote utilise son inventaire de motifs au bénéfice de son écriture historique, notamment en attribuant certains motifs, respectivement, aux protagonistes appartenant au passé lointain et à ceux des époques récentes (voir p. 85-88), aux Grecs et aux non-Grecs (voir p. 88-98), aux hommes et aux femmes (voir p. 98-101), aux groupes et aux communautés (voir p. 101-104), et enfin aux dieux et aux héros (voir p. 104-

108). Elle s'intéresse ensuite aux motifs pouvant fonder des décisions politiques telles que le déclenchement d'une guerre ou d'une insurrection, ou encore la fondation d'une colonie (voir p. 108-134). Le chapitre 3 (p. 135-148) est consacré à Xerxès. S. Froehlich dit que, pour expliquer les actions de ce dernier, Hérodote invoque aussi bien des motifs rationnels que des motifs émotionnels. L'auteur exprime son désaccord avec Emily Baragwanath, qui pense qu'à la fin de la guerre, Hérodote montre « the King being carried away by emotion and no longer by the reasoned approach of earlier » (voir p. 142). S. Froehlich compare ensuite la vision qu'Hérodote dresse de Xerxès avec ce que nous rapportent les inscriptions perses ; ces dernières nous dressent un portrait évidemment élogieux de Xerxès, qui est présenté comme rationnel et agissant uniquement dans l'intérêt du faible opprimé, étant généreux avec les hommes généreux et dur avec les hommes durs. Le portrait dressé par Hérodote est très différent de celui des inscriptions perses, dans la mesure où ces dernières n'évoquent aucun motif irrationnel pour les actions de Xerxès. Hérodote est donc très nuancé dans ses explications : « Das Beispiel des Xerxes zeigt somit auch, daß Herodot sich nicht darauf beschränkt, Traditionen zusammenzutragen und neu zu arrangieren. Seine erzählerische Methode erlaubt es, die Frage nach den Handlungsmotiven in komplexer Weise zu erörtern, verschiedenen Aspekten des Problems nachzugehen und so zu einem begründeten eigenen Urteil zu kommen » (p. 148). Le chapitre 4 (p. 149-162) consiste en un intermède, où l'auteur dresse des conclusions en se fondant sur ce qui précède. Ainsi, elle rappelle qu'Hérodote ne se contente pas de décrire des événements ; il en donne des causes possibles : « Die Kunst des Autors besteht nur darin, dennoch Spannung zu erzeugen, indem er die Darstellung nicht darauf konzentriert, was geschieht, sondern darauf, wie und warum es dazu kommt. Die Motivzuschreibungen, die Herodot gibt, sind nun gerade Antworten auf die Frage nach warum » (p. 160). S. Froehlich ajoute que l'historien donne souvent plusieurs motifs possibles, ce qui permet au lecteur de se faire sa propre opinion (voir p. 162). Dans le chapitre 5 (p. 163-180), l'auteur s'intéresse aux motifs d'actions chez Eschyle et chez Thucydide, à des fins de comparaison avec Hérodote. S. Froehlich souligne qu'une place beaucoup plus importante est accordée aux émotions dans la pièce *Les Perses* d'Eschyle que dans l'œuvre d'Hérodote, et que les motifs d'actions ne font pas l'objet de développements spécifiques dans cette pièce : « Der entscheidende Unterschied zwischen beiden Texten besteht darin, daß Beweggründe bei Aischylos zwar hier und da *en passant* erwähnt werden, aber nirgends grundsätzlich thematisiert sind » (p. 169). Thucydide, quant à lui, s'intéresse beaucoup aux causes des événements, comme Hérodote. Dès lors : « Es erstaunt jedenfalls nicht, daß Thukydides mindestens ebenso häufig nach Handlungsmotiven fragt wie Herodot » (p. 169). Il existe cependant une importante différence en ce qui concerne le type de motifs invoqués par les deux historiens : « Politisch begründete Motive sind bei Thukydides tendenziell stärker gewichtet als bei seinem Vorgänger, ebenso die externen Einflüsse. Religiöse Aspekte treten in den Hintergrund » (p. 171). Enfin, le dernier chapitre (p. 181-187) permet à l'auteur de présenter un bilan global de ses recherches. L'ouvrage de S. Froehlich se fonde sur des recherches empiriquement fondées, qui fournissent une base solide pour une meilleure compréhension de la manière dont Hérodote dépeint les protagonistes de ses *Histoires*. Sans doute l'auteur aurait-elle bien fait de distinguer plus de deux catégories lorsqu'elle examine les motifs

attribués, respectivement, aux Grecs et aux non-Grecs. Pour parler des motifs attribués aux non-Grecs, elle utilise l'exemple de la construction des pyramides d'Égypte ; or, il importe de garder à l'esprit que les Égyptiens occupent une place à part dans l'imaginaire grec, et l'analyse de l'auteur ne permet pas de savoir si les motifs attribués aux Égyptiens sont représentatifs des motifs des non-Grecs en général. Par ailleurs, en ce qui concerne la catégorie « *Freiheitsliebe* », l'auteur souligne à raison qu'Hérodote attribue le désir de liberté non seulement à des Grecs d'avant l'Athènes démocratique, mais également à des non-Grecs ; cependant, S. Froehlich parle ensuite d'une « *anachronistische Voraussetzung dieses Konzepts von Freiheit* » (p. 96, note 40). Elle confond deux choses : d'une part, l'attachement à des institutions garantissant des libertés et à des droits au niveau individuel – institutions et droits qui sont liés à des périodes et à des aires géographiques spécifiques –, et d'autre part, le désir de liberté au niveau du groupe, autrement dit la volonté que des êtres humains ont d'être gouvernés par leurs semblables, par exemple lorsque les Mèdes se révoltent contre les Assyriens *περὶ τῆς ἐλευθερίας* (I, 95, 2). Il n'est pas anachronique d'attribuer cette volonté à des non-Grecs ou à des Grecs du VI^e siècle, car il s'agit là d'une préférence humaine universelle (voir J. P. RUSHTON, « *Ethnic Nationalism, Evolutionary Psychology and Genetic Similarity Theory* », dans *Nations and Nationalism* 11, 4 [2005], p. 490 : « *Patriotism is almost always seen as a virtue and extension of family loyalty and is typically preached using kinship terms. Countries are called the "motherland" or the "fatherland". Ethnic identity builds on real as well as putative similarity. At the core of human nature, people are genetically motivated to prefer others genetically similar to themselves* » ; p. 503 : « *Genetic similarity, of course, is only one of many possible influences operating on political alliances. Causation is complex and there is no value in reducing relationships between ethnic groups to a single factor* »). Ces remarques, qui portent sur un aspect particulier de la liste de motifs fournie par l'auteur, ne doivent pas faire oublier la grande utilité de cet ouvrage pour les recherches futures. Parce qu'il apporte un éclairage bienvenu sur les motifs d'action qu'Hérodote attribue aux protagonistes de ses *Histoires*, et donc sur le caractère attribué – à tort ou à raison – à ces protagonistes, le livre de S. Froehlich contribue d'une manière significative à notre compréhension de l'œuvre d'Hérodote.

Julien DELHEZ

Claudia BRUNELLO, *Storia e paideia nel Panatenaico di Isocrate*. Rome, Sapienza Università Editrice, 2015. 1 vol. 16 x 23 cm, 273 p. (STUDI E RICERCHE. STUDI UMANISTICI – ANTICISTICA, 31). Prix : 22 €. ISBN 978-88-98533-55-8.

Le présent ouvrage se focalise sur deux aspects de l'*opus magnum* d'Isocrate qu'est le *Panathénaïque* : *primo*, le traitement qui y est réservé au matériau historique et, *secundo*, les reflets de la méthode éducative prônée par l'école d'Isocrate. Il s'agit plus précisément de déterminer comment, par l'usage des *exempla* historiques, le rhéteur transpose et réélabore un grand nombre de traditions relatives au passé athénien, où la réflexion sur les hégémonies athénienne et lacédémonienne occupe par ailleurs une place importante. Du point de vue de l'enseignement, l'auteur tente de déterminer quelle place occupait la discipline historique dans le *cursus* proposé dans

autre question sur laquelle je voudrais m'attarder est celle-ci : l'affirmation selon laquelle « the departure from the norm indicates expressiveness » est-elle toujours valable (p. 1) ? Pour ma part, je soulignerais avec plus d'insistance la fonction capitale que peuvent remplir certaines particularités de l'ordre des mots sur le plan de la composition d'un vers ou d'un passage. Certes, à la p. 56, P. Dainotti parle à juste titre de « symmetry and balance », à la p. 221 de « words framing the line » (cf. aussi / *condunt... complent* / dans *Aen.* 9, 39, à p. 176), à la p. 240 de la « closure function of the enclosing word order ». – Quoi qu'il en soit, P. Dainotti analyse l'*Énéide* avec prudence et son exposé est très lucide. Il attire l'attention sur le fait que la poésie latine était lue à haute voix (voir les p. 19-26) et il est conscient du fait que nous ne connaissons pas toutes les particularités de la prononciation du vers latin dans l'Antiquité (l'incertitude subsiste, par exemple, sur la prononciation de la synalèphe [voir la p. 152]). Abstraction faite de l'aperçu systématique des occurrences d'ordre expressif des mots et de diverses particularités liées à cet ordre, l'étude de P. Dainotti nous offre des observations stylistiques utiles et attrayantes sur des vers et des passages de l'*Énéide* caractérisés par un tel ordre des mots ; une partie de ces observations se trouve d'ailleurs dans les très riches notes de bas de page. Cette étude ne présente pas une vue d'ensemble des recherches menées sur l'ordre expressif des mots dans l'*Énéide*, mais beaucoup d'informations de cet ordre se retrouvent dans les notes infrapaginales. P. Dainotti ne nous offre pas de conclusion générale et, à moins que je ne m'abuse, il n'a pas réalisé une étude vraiment novatrice, mais il nous a en tout cas offert un aperçu systématique, utile et clair de l'usage expressif de l'ordre des mots dans l'*Énéide* de Virgile.

Willy EVENEPOEL

Stephanie MCCARTER, *Horace Between Freedom and Slavery. The First Book of Epistles*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2015. 1 vol. 23,5 x 15,8 cm, 378 p. Prix : 65 \$. ISBN 978-0-299-30570-3.

Ce livre est la version révisée de la dissertation doctorale de Stephanie McCarter, qui enseigne à l'University of the South à Sewanee (Tennessee) depuis 2008. L'auteur se donne pour but d'examiner, dans le livre I des *Épîtres*, « how Horace carefully negotiates, over the course of the collection, what degree of freedom works best for someone who wants to remain engaged while retaining independence » (p. 3). Dans l'introduction, S. McCarter explique que le poète latin a opté pour « a moderate, stabilizing degree of freedom removed from the volatile extremes of license and servitude that contributed to the Republic's demise » (p. 11). Chaque chapitre est consacré à l'examen d'une, deux, trois ou quatre épîtres. Dans le premier chapitre (p. 25-42), l'auteur s'intéresse à l'épître 1.1, adressée à Mécène, où Horace affirme avec franchise son désir de liberté. Le poète se compare à un gladiateur, ce qui est une analogie révélatrice : « To be a published poet is a dangerous and humiliating spectacle that makes one dependent on the whims of the crowd, at whose will a gladiator may be spared or put to death » (p. 28). Horace souhaite que sa relation avec son mécène ne soit pas préjudiciable à sa liberté. Son texte exprime par ailleurs un antagonisme « between urban slavery and rural freedom » (p. 31), qui sera nuancé dans d'autres épîtres. D'autre part, S. McCarter s'intéresse au positionnement philo-

sophique du poète, qui cite le nom d'Aristippe à plusieurs reprises et s'inspire de son adaptabilité : « What Horace stresses about Aristippus is not his hedonism, but his extraordinary ability to adapt and to make every circumstance suitable to himself without becoming enslaved to it » (p. 37). Le chapitre 2 (p. 43-66), intitulé « Horace the Student », a pour thème commun l'apprentissage de cette liberté modérée par Horace, qui apparaît comme « a student whose rocky progress will unfold across the collection » (p. 43). Après avoir mentionné l'attitude d'autocritique du poète dans le deuxième livre de *Satires*, S. McCarter met en évidence les passages qui montrent « Horace's vacillations and inconsistencies » (p. 55) ; ces vacillements contribuent au désarroi du poète, à la maladie qu'il mentionne dans l'épître 8 (voir p. 56) ; le remède, c'est l'adaptabilité (voir p. 60-62). Bien des passages des épîtres du chapitre 2 montrent donc un Horace en plein apprentissage. En revanche, ce n'est pas le cas dans le chapitre 3 (p. 67-92), consacré à des passages des épîtres 1 et 2 où Horace prodigue des enseignements philosophiques en se fondant sur des extraits de l'*Odyssée* qu'il applique à sa propre situation : « he reasserts the educational role of Homer and assigns to him the same power of illumination that Lucretius finds in Epicurus » (p. 73). Dans le chapitre 4 (p. 93-123), S. McCarter s'intéresse d'abord aux épîtres 4 et 5, qui contiennent des conseils en matière d'éthique ; puis elle aborde l'épître 6, qui commence par le conseil *Nil admirari* : « *Nil admirari* promotes, therefore, an indifference to circumstances over which we are powerless, and this indifference is a moderate position between the intense desire for certain outcomes and the crippling fear that things will not turn out as we had hoped. Above all, *nil admirari* implies that we should not be surprised or overwhelmed when events turn out contrary to our expectations » (p. 108-109). Bien qu'elle ne soit pas exprimée dans les mêmes termes, la même leçon figure dans l'épître 12, adressée à Iccius, dont les investigations philosophiques l'entraînent loin du monde et n'ont aucune portée éthique ou pratique (voir p. 115-123). Le chapitre 5 (p. 124-160) est consacré aux épîtres 7 et 16, où Horace exprime son désir de liberté en affirmant son attachement à la campagne, à laquelle il a accès grâce à la ferme offerte par Mécène. Le ton de l'épître 7 « has been difficult to gauge, and interpretations of it have diverged widely » (p. 125) ; ainsi, pour faire comprendre son attachement à sa liberté personnelle, Horace raconte à Mécène la fable du renard qui « becomes trapped in the corn bin and loses his freedom. The story is a warning against the indiscriminate acceptance of gifts without considering whether they might ultimately compromise autonomy » (p. 133). En contrepartie, Horace accepte « some of the responsibility for the tension within their relationship » (p. 127). Le poète se montre toutefois nettement plus intransigeant dans l'épître 16, qui « shows him at his most stubborn and inflexible » (p. 146). Influencé par des conceptions stoïciennes (voir p. 151), Horace y décrit le *vir bonus*, caractérisé par « the possession of an inner core of freedom and virtue that cannot be compromised » (p. 151) ; S. McCarter estime que cette épître ne doit cependant pas être perçue comme « unambiguously hostile to Augustus » (p. 156). Dans le chapitre 6 (p. 161-189), l'auteur s'intéresse aux épîtres 10, 11 et 14, qui ont pour thème commun les avantages de la vie à la campagne. Dans l'épître 10, Horace oppose à Aristius Fuscus, qui vit en ville, la liberté dont il jouit à la campagne ; cependant, à la fin du poème, après avoir opposé les deux situations, « Horace suggests that Fuscus is just as able to live a morally sound life in the city as Horace is in the country, and the oppositions

that Horace has been at pains to set up are called into question » (p. 163). Dans l'épître 11, Horace explique que ce n'est pas tant le lieu où l'on habite que l'état d'esprit qui est essentiel, et que l'on peut être heureux aussi bien en ville qu'à la campagne ; S. McCarter compare son texte à une lettre de Sénèque le Jeune où le philosophe écrit : « magis quis veneris quam quo interest » (cité par S. McCarter, p. 179). Enfin, en ce qui concerne l'épître 14, adressée au fermier d'Horace, S. McCarter estime que le fermier et le poète sont tous deux asservis par leur attachement, respectivement, à la ville – pour le fermier – et à la campagne – pour Horace (voir p. 189). Le chapitre 7 (p. 190-225) porte sur les épîtres 17 et 18, où « Horace encourages his young *amici* to cultivate friendships with the great and advises them how best to do so while retaining their virtue and independence » (p. 190). Ainsi, dans l'épître 17, Horace oppose l'attitude modérée d'Aristippe à celle de Diogène, qui s'isole entièrement de la société (voir p. 196-204) ; dans l'épître 18, le poète met en garde Lollius Maximus contre sa farouche indépendance. À ce sujet, l'auteur écrit : « The advice that Horace gives to Lollius therefore provides us with a stance that has fundamentally changed since the first epistle » (p. 215). Vient ensuite le chapitre 8 (p. 226-255), où l'auteur montre comment, dans l'épître 3, Horace applique sa modération au problème de l'imitation poétique : « Whereas Titius aims to stand apart and do what no one else has done before, Celsus wants only to conform. In the middle of these stands Florus, who achieves originality through selectively adapting what is best in his poetic forerunners to suit his own literary goals and by practicing imitation with a free hand » (p. 234) ; enfin, dans l'épître 19, qui conclut le premier livre des *Épîtres*, « Horace successfully applies to his own circumstances the various ethical lessons he has recommended to others. These lessons involve adaptability, compromise, and moderation » (p. 255). Dans la conclusion (p. 256-273), S. McCarter s'intéresse encore à deux autres épîtres : l'épître 13, où l'auteur explique dans quelle mesure l'œuvre d'Horace est destinée à un petit nombre de lecteurs d'élite, à Mécène et à l'empereur (voir p. 262), et l'épître 20, qui constitue l'acte de publication du livre : « *Epistles* 1.20 will be the final compromise between freedom and slavery made by Horace in the collection and the one that ultimately ensures that his poetic accomplishment is not forgotten » (p. 263). Tout au long du livre, S. McCarter fournit de nombreux passages parallèles permettant de cerner les influences d'autres auteurs sur Horace, par exemple Cicéron (voir p. 212) ou Callimaque (voir p. 231) ; inversement, elle mentionne aussi « a letter of Seneca (28) that Horace's poem seems to have inspired » (p. 179). Chaque chapitre contient des réflexions intéressantes sur les épîtres auxquelles il est consacré ; il est difficile d'en citer un qui serait considéré comme nettement plus marquant que les autres, même si une place particulière est accordée à l'épître 1 dans le premier chapitre (et ailleurs). Cet ouvrage suscitera l'intérêt des lecteurs modernes de l'œuvre d'Horace, et il les aidera à comprendre la situation parfois délicate d'un poète soucieux à la fois de rester en bons termes avec Mécène et avec l'empereur et de ne pas renoncer à la liberté qui lui était chère.

Julien DELHEZ

auto-censure qui mit fin à ces efforts d'imagination. Sorte d'étude de cas illustrant le travail de M. Beretta, l'article d'Elena Colli s'applique avec finesse à débusquer les efforts de l'humaniste commentateur de Lucrèce Giovan Battista Pio, qui parvenait par le détour de mille ruses à rendre justice au poète et à exposer les thèses épicuriennes tout en s'alignant sur leur condamnation « canonique » chez Lactance. Enfin Sara Elisa Stangalino et Nicola Badolato réunissent dans la contribution finale deux divertissements d'époques et d'intention très différents. Le *drama per musica* intitulé *Gl'atomi d'Epicuro*, de Nicolò Minato, dramaturge vénitien devenu poète de cour à Vienne, et du compositeur Antonio Draghi, remonte à 1672 et s'inspire de la *Vie d'Épicure* par Diogène Laërce, dont il mêle un épisode (l'installation d'Épicure à Athènes) à une intrigue amoureuse complexe, non sans faire exposer à Épicure ses thèses atomistiques à l'archonte du moment : le plus grand peut naître du plus petit ! L'opéra-comique *Épicure*, de Demoustier, héritier de Gassendi et des Lumières, et du duo de musiciens Cherubini et Méhul, n'eut que trois représentations à Paris en 1800. Le théâtre devenait en ce temps-là le porte-voix du culte civique, national et laïc. La perte du livret de Demoustier et de la quasi-totalité de la partition n'interdit pas des conjectures sur l'intrigue. Épicure y prêchait sans doute un plaisir vertueux et la physique des atomes jusque devant l'aréopage où le menait la malveillance d'amoureux éconduits par son élève Aspasia, autre Léontion. Mais le public, malgré la vogue de l'Antiquité en ce temps-là, avait dû boudier ses longs discours. Revenons pour finir au titre de l'ouvrage, qui met en relief « le culte d'Épicure ». Dans l'Antiquité, c'est pour avoir assimilé la science d'Épicure et atteint le saut d'une conversion que ses disciples pouvaient trouver dans le modèle du maître, y compris ses portraits sculptés et peints, l'image de la félicité atteinte pour la propager à leur tour. Les στοιχεῖα, éléments de la doctrine, rendaient compte des éléments de la nature, et leur science procurait une sagesse béatifique dont l'inventeur méritait un culte enthousiaste, mais n'avait pas attendu ce culte pour être (et rendre son disciple) l'égal de Zeus, sans pour autant, au contraire, perdre son humanité ni disputer son culte à Zeus. Nous ne devrions pas hésiter à dire, nous semble-t-il, que la divinité d'Épicure en ce sens se donnait comme réelle et entière – si du moins nous évitons d'entendre sous le mot « dieu » un pur esprit ou des abstractions anachroniques. À partir de la redécouverte de l'épicurisme dans l'Europe renaissante, trois des auteurs nous montrent que quelque chose de ce culte impressionne encore ; s'il ne trouve pas dans l'environnement chrétien une traduction religieuse adaptée, mais au contraire une embarrassante condamnation, la pensée audacieuse dont il naquit accompagne au contraire et inspire les progrès de la science et les lumières. La philologie et l'archéologie qui depuis deux siècles nous restituent une part toujours plus riche de l'histoire de l'épicurisme sauront-elles nous rendre aussi l'intelligence de sa dimension religieuse ? C'est là sans doute la question essentielle posée par ce livre.

Renée KOCH PIETTRE

Alfonso MORENO & Rosalind THOMAS (Ed.), *Patterns of the Past. Epitēdeumata in the Greek Tradition*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 22 x 14 cm, 272 p. Prix : 55 £ (relié). ISBN 978-0-19-966888-5.

Bien que ce ne soit pas précisé dans le titre, ce livre est un *Festschrift* offert à Oswyn Murray, « Fellow of Balliol College » (Oxford) jusqu'en 2004. Comme l'expliquent Rosalind Thomas et Alfonso Moreno dans l'introduction, les contributions présentes dans l'ouvrage (celle d'Oswyn Murray constituant cependant un cas à part) sont liées au thème des *epitēdeumata*, terme grec qui « encompasses both traditional customs and practices and particular individual practices » (p. 3) ; ainsi, chez Thucydide, il peut s'appliquer aussi bien à la Perse qu'au seul Alcibiade. La contribution de Bruno d'Agostino (p. 23-37) porte sur un monument représentant le cheval de Troie, érigé par Chaeredemos en 415 av. J.-C. Si, pour l'auteur, l'emplacement de l'érection (au sanctuaire d'Artémis Braunonia) « appears puzzling » (p. 24), il existe une explication vraisemblable à ce choix : pour les Grecs, la déesse Artémis « presided over departure for war » (p. 27). B. d'Agostino ajoute : « This role of Artemis was, of course, prominent in 415 BC, the year when the Athenian campaign in Sicily began » (p. 27). L'auteur ajoute que le thème du cheval de Troie était très populaire à cette époque (voir p. 29) et il émet une hypothèse sur les intentions de Chaeredemos : « I imagine that Chaeredemos was among the advocates of the expedition » (p. 33). Ewen Bowie (p. 39-55) s'intéresse à Sacadas d'Argos, joueur d'aulos du VI^e siècle mentionné par Plutarque et par Pausanias (voir p. 39-40). L'œuvre d'Athénée contient une référence à un poème de Sacadas, le *Sac de Troie* (voir p. 41), et ce poème est l'objet principal de la contribution d'E. Bowie. Ce dernier explique le choix du sujet du poème par la volonté des Argiens « to stress their central role in the Trojan War » (p. 43) ; à la question : « Where, then, is it most likely that Sacadas gave this poem its première? » (p. 44), E. Bowie suggère deux réponses possibles : Argos et Delphes (voir p. 44-45). Pour sa part, François Lissarague (p. 57-65) s'intéresse aux premiers trophées grecs ; dans un premier temps, il rappelle que les trophées étaient, à l'origine, des monuments provisoires déposés sur les champs de bataille avec les armes du vaincu, et que le vainqueur pouvait utiliser ces armes pour ériger un mannequin. Dans un second temps, Fr. Lissarague étudie les vases peints sur lesquels figurent des mannequins de ce type. Certains vases montrent le mannequin au moment où il vient d'être érigé, d'autres le montrent bien après sa mise en place, contemplé par un visiteur (voir p. 60-61). Nino Luraghi (p. 67-92) propose une analyse de la figure du tyran grec, en précisant que les sources historiques dont nous disposons sont bien postérieures aux faits et ne sont pas toujours fiables. Paradoxalement, N. Luraghi y voit un avantage : si les récits sont peu instructifs en ce qui concerne les pratiques politiques des tyrans, ils nous renseignent sur « the history of mentality and ideology » (p. 70). En particulier, N. Luraghi s'intéresse à un trait de caractère fréquemment prêté au tyran, la ruse, et il affirme que ce trait pourrait provenir d'une figure présente dans de nombreuses cultures, à la fois comique (contrairement au tyran) et méprisée, le « trickster » : « traits of the trickster are likely to have infiltrated tyrant stories in the process of patterning typical of oral traditions; it is precisely the permeability between the two character types that illuminates the cultural logic of the Greek image of the tyrant » (p. 88, note 75). Pour sa part, Pauline Schmitt Pantel (p. 93-120) utilise les *Vies* de Plutarque pour évaluer les traditions politiques de l'Athènes classique. Plusieurs domaines sont envisagés : l'entrée dans la vie politique (qui nécessite d'avoir fait ses preuves sur le champ de bataille, voir p. 99), les attitudes à l'égard de l'assemblée et les modes de gouvernement, l'usage de

la richesse à des fins personnelles ou publiques, la participation à la vie religieuse de la cité, les relations entre personnes de sexe différent ou de même sexe, et enfin, la représentation de la mort. L'helléniste française estime que, malgré l'époque à laquelle il vit, Plutarque peut être considéré comme une source fiable en ce qui concerne les *epitēdeumata* du V^e siècle à Athènes (voir p. 115-118). La contribution de James Davidson (p. 121-144) porte sur la « culture of feet » (p. 122) des Grecs. Ainsi, explique-t-il, les activités relatives à la course étaient fortement valorisées ; par ailleurs, les individus qui restaient généralement assis, « such as potters, who worked indoors, by the fire and in sedentary posture, were firmly positioned wronged at the end of the scale of locomotive values » (p. 127). Remarque intéressante : « The ability to run well is contrasted with the ability to father well » (p. 140). La contribution de J. Davidson est généralement intéressante. Toutefois, il nous paraît peu approprié de dire que les Grecs agissaient « by forcing young men to run a lot » (p. 143) ; sans doute est-il plus exact de parler d'émulation, ou à la rigueur de pression culturelle – qui ne doit pas être assimilée à l'usage de la force ou à la menace d'utiliser la force. D'autre part, en raison des nombreux processus non culturels qui sous-tendent le vieillissement, il est délicat de parler de « cultural construction of age » (p. 143), même si la division de la vie en périodes peut varier selon la culture où l'on vit. Rosalind Thomas (p. 145-172) étudie un aspect particulier de l'historiographie grecque antique, la « *polis history* », meaning the published history of a single *polis* » (p. 146). Plusieurs récits de ce type sont désignés sous le terme *Horoi* : ainsi, « *Horoi of Klazomenae* are attested as written by Artemon of Klazomenae » (p. 153). Ces *Horoi* ne représentent cependant pas l'ensemble des histoires locales : ils « were a sub-genre or sub-species of the local histories and *polis* histories » (p. 159). Autre élément important pour les recherches à venir sur le sujet : « The late Classical and early Hellenistic period is the period when *polis* histories seem to proliferate in the greatest numbers » (p. 168). Paul Kosmin (p. 173-198) s'attache à l'examen du cylindre d'Antioche I de Borsippa, cylindre qu'il considère non comme « totally Babylonian » (p. 176), mais comme « imbued with Seleucid monarchic ideology and artfully reformulated Babylonian tradition » (p. 176) ; pour étayer ses dires, P. Kosmin propose un rapprochement entre deux dieux, Nabû et Apollon, et estime que les mentions répétées de titres tels que *Nabû aplu šīri*, « Nabû héritier exalté », ou *Nabû aplu/apal*, « Nabû héritier », pourraient bien être « an aural indication of the Nabû-Apollo syncretism » (p. 178). Par ailleurs, selon P. Kosmin, la mise en parallèle de la généalogie royale et de la généalogie divine « serves to legitimize Antiochus' position as a son of the founder-king » (p. 184). Enfin, entre autres éléments, P. Kosmin souligne que le cylindre « encodes the dynasty's Macedonian origins, Syrian heartland, and restless mobility. The ultimate effect is to provincialize Babylonia » (p. 193). Particulièrement intéressante est la contribution d'Alfonso Moreno (p. 199-216), qui porte sur Théopompe de Chios. Dès l'Antiquité et jusqu'à l'époque contemporaine, ce dernier fut décrit comme rigoureux, à l'instar de Thucydide : « his account of Zoroastrianism [...] has been accepted by modern scholarship as accurate and as an example of pioneering research » (p. 202). L'œuvre de Théopompe contient également des mythes tels que ceux d'Hérodote, ce qui incite A. Moreno à dire : « The *Philippika* thus seems to have integrated Herodotean and Thucydidean qualities simultaneously » (p. 202). Une troisième source d'inspiration peut être trouvée en

Platon : comme le fondateur de l'Académie (avec l'Atlantide), Théopompe décrit des sociétés réalistes mais non réelles, qui servent de (contre-)modèles (voir p. 209-210). L'œuvre de Théopompe accorde aussi une place importante aux *epitēdeumata* de Philippe II (voir p. 211-214). Simon Hornblower (p. 217-231) s'intéresse à la liste des prétendants d'Agariste de Sicyone (énumérés par Hérodote, VI, 127), plus précisément à leurs noms ethniques. Il affirme qu'ils « come from places which for the most part make good sense in the light of the early list of Olympic victors » (p. 218). Pour autant, cela n'implique pas que tous les détails de ce récit d'Hérodote soient vrais : « the best fiction is improved by a degree of circumstantiality » (p. 228). Enfin, la contribution d'Oswyn Murray (p. 233-244) consiste en une réflexion sur l'amitié, en particulier « friendship as an intellectual pleasure » (p. 234). À la fin de l'ouvrage, on trouve une bibliographie d'O. Murray (p. 245-262) et un index (p. 263-267). D'une manière générale, ce *Festschrift* contient des réflexions très diverses, et les contributeurs du volume ne partagent pas nécessairement les mêmes vues (voir p. 14). Le lecteur pourra constater que les contributions de N. Luraghi et P. Kosmin sont relativement spéculatives ; elles n'en sont pas moins dignes d'intérêt. En fin de compte, le livre s'avère instructif aussi bien en ce qui concerne les traditions culturelles, telles que celles des Babyloniens ou des Séleucides (contribution de P. Kosmin), qu'en ce qui concerne les mœurs d'individus, tels que Philippe II (contribution d'A. Moreno).

Julien DELHEZ

Andrew T. ALWINE, *Enmity and Feuding in Classical Athens*. Austin, University of Texas Press, 2015. 1 vol. XVI-253 p. (ASHLEY AND PETER LARKIN SERIES IN GREEK AND ROMAN CULTURE). Prix : 55 \$. ISBN 978-1-4773-0248-4.

Kathryn WELCH (Ed.), *Appian's Roman History. Empire and Civil War*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2015. 1 vol. XI-403 p. (ROMAN CULTURE IN AN AGE OF CIVIL WAR). Prix : 62 £ (relié). ISBN 9781910589007.

Ces deux ouvrages abordent un même thème, celui de la haine qui se perpétue entre concitoyens dans l'Athènes classique et dans la Rome du dernier siècle de la République, à travers l'étude de productions littéraires de natures différentes, des discours destinés à accuser ou à défendre lors de procès athéniens, essentiellement au IV^e siècle, et un travail d'historien, la partie d'*Histoire romaine* d'Appien consacrée aux guerres civiles, du tribunat de Ti. Sempronius Gracchus à la mort de S. Pompée en 35 qui marque la fin de quelque cent ans de guerres civiles. Si les œuvres à la base de ces travaux ont été écrites en grec, elles relèvent de genres différents, l'éloquence judiciaire et l'historiographie, et poursuivent des buts précis, persuader dans le premier cas un jury de plusieurs centaines d'individus de voter l'acquittement ou la condamnation, interpréter, dans le second, des faits antérieurs de plus de 150 ans et fournir à des lecteurs vivant dans un monde en paix les clés pour comprendre un univers de violence. Les deux livres ont aussi leur diversité, puisque le premier est l'œuvre d'un auteur unique qui cherche à dégager le rôle de la démocratie athénienne dans le

plan, globalement chronologique, conserve avec bonheur une certaine souplesse, pour permettre des rapprochements fructueux entre des contributions que leur époque d'étude éloignerait. Regrettons toutefois qu'une contribution sur Antoine de Baïf, par Juliette Lormier, soit reléguée entre des pages consacrées aux beaux-arts à l'époque moderne et l'appendice, là où on ne l'attendait plus ; c'est d'autant plus regrettable que c'est l'une des meilleures études du volume (j'en profite pour y signaler un détail, p. 360 principalement : si l'assimilation de Virgile à Tityre est « commune à l'époque de Baïf » – mais pas seulement – c'est surtout à cause de Servius, *In Ecl.* 1, 1, *hoc loco Tityri sub persona Vergilium debemus accipere*). S'il y a un problème que pose ce volume excellent, il se trouve, me semble-t-il, dans le fait que n'est pas démontrée l'existence d'une réception du « couple » Virgile-Ovide. Cela a tout l'air d'une évidence à partir du Moyen Âge : sans doute peut-on s'en passer à compter, disons, de la fin du VIII^e siècle. Mais il n'en va pas de même avant ; on trouve ici ou là, au fil des contributions, la trace du fait qu'Ovide est l'un des auteurs les plus rarement mentionnés explicitement par les auteurs antiques ; mais ce que cela implique reste latent : sauf erreur, parmi tous les passages où Virgile et Ovide sont cités ensemble, si l'on exclut les cas où leurs noms sont en compagnie au minimum d'un tiers (d'ailleurs, la postface évoque brièvement le problème des « troisièmes termes », Horace au premier chef), la seule occurrence qui puisse donner l'impression que l'association des deux poètes a une valeur particulière et définitoire est Martial 3, 38, 10 (*omnes gelidis quicumque lacernis / Sunt ibi, Nasones Vergiliosque vides* ; Sen., *Suas.* 3, 7, d'ailleurs non cité dans le volume, est un cas intéressant mais qui relève d'Ovide et non de sa réception). En l'absence de démonstration historique, au vu des éléments en présence, tout porte à croire que ce qu'a semé Ovide ne commence à germer qu'après l'Antiquité – mais avec un succès inouï. Le corollaire à cela est que, dans un certain nombre de cas, il n'est pas sûr que lorsque l'on met en parallèle Virgile et Ovide on fasse autre chose que mettre en parallèle classicisme et maniérisme (pour reprendre la terminologie de Curtius), avec toutes les simplifications abusives que cela implique – Virgile épique et grandiose, Ovide léger et badin – et dont, du reste, l'introduction a pleinement et explicitement conscience. Aussi a-t-on l'impression qu'un certain nombre de contributions, assurément de très bonne qualité, auraient mieux trouvé leur place dans un recueil « atticisme-asianisme », « apollinien-dionysiaque », etc., notions auxquelles on ne peut réduire Virgile et Ovide (et que l'on ne peut réduire à Virgile et Ovide), à plus forte raison dans l'Antiquité si les auteurs eux-mêmes se refusent à juger paradigmatique cette association.

Franz DOLVECK

Zara Martirosova TORLONE, *Vergil in Russia. National Identity and Classical Reception*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 22 x 14 cm, 320 p. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 65 £. ISBN 978-0-19-968948-4.

Professeur à l'Université de Miami, Zara Martirosova Torlone se donne pour tâche d'explorer la perception de Virgile en Russie, du règne de Pierre le Grand à nos jours. Plusieurs des thèmes abordés dans le livre ont déjà fait l'objet de publications de l'auteur par le passé (voir l'adresse <http://miamioh.edu/cas/academics/departments/classics/about/faculty-staff/torlone/>). Dès l'introduction (p. 1-25), l'auteur indique que

la perception de la littérature latine – et donc de Virgile – par les Russes est fortement influencée par les questions qu'ils se posent sur leur identité nationale. Ainsi, sous Pierre le Grand et Catherine II, la Russie s'eupéanise sans renoncer à son identité propre, et « Vergil in Russia certainly cannot be considered in isolation from his European reception » (p. 4). L'auteur souligne par ailleurs que, si Rome a bel et bien influencé la Russie, ce fut moins l'empire romain de l'Antiquité que l'empire byzantin orthodoxe, dont l'influence culturelle et religieuse sur l'empire des Tsars fut considérable (voir p. 16-20). Le premier chapitre (p. 26-77) comporte deux parties ; la première est consacrée aux poèmes épiques composés par Mikhail Lomonosov et par Mikhail Khersakov, dont le but était « the creation of a national epic in the likeness of the *Aeneid* » (p. 29). Lomonosov se réfère explicitement à Virgile au début de son épopée (voir p. 31) et tente une comparaison entre Énée et Ivan Mapaza, le chef des cosaques ukrainiens qui a marché contre Pierre le Grand en 1708 (voir p. 33-34) ; son œuvre restera inachevée, et « the Russian national heroic epic remained a dream » (p. 41). L'épopée de Khersakov, la *Rossiada*, consacrée à la conquête du khanat de Kazan, n'aura quant à elle que peu de succès, de même que les épopées qui la suivront, en raison des préférences de la période romantique selon l'auteur (voir p. 48). La deuxième partie du premier chapitre porte sur la première traduction russe de l'*Énéide*, celle de Vasili Petrov. En comparant le texte latin d'origine à sa traduction par Petrov, et en traduisant les deux en anglais, l'auteur démontre que la traduction de Petrov est très inexacte, et elle donne beaucoup d'exemples de « Petrov's careless translation techniques » (p. 61). Dans le deuxième chapitre (p. 78-107), intitulé « Subversion and Mockery », l'auteur s'intéresse à deux figures : Iakov Kniazhnin et Nikolai Osipov. Dans sa première tragédie, *Didon*, Kniazhnin dresse un contraste entre le caractère fort d'Énée et la passion immodérée de Didon (p. 88) ; Z. M. Torlone envisage que la tragédie fasse allusion aux aventures amoureuses de la tsarine, mais admet que c'est loin d'être sûr : un contemporain de Kniazhnin, Mikhail Murav'ev, « saw no hidden message in Kniazhnin's mythological play. Perhaps there was none » (p. 89). L'œuvre composée par Osipov est clairement une parodie de l'*Énéide*, mais Z. M. Torlone précise : « Osipov's subversion, if there was any, can barely be detected » (p. 98). L'auteur aurait aussi bien pu ajouter un point d'interrogation au titre du chapitre, tant le caractère subversif des œuvres de Kniazhnin et d'Osipov est incertain. Le troisième chapitre (p. 108-136) est consacré aux liens entre Virgile et Pouchkine. Après avoir évoqué l'éducation de Pouchkine et sa découverte de Virgile au cours de ses études, Z. M. Torlone constate : « Although Pushkin shows awareness of Virgil in his writings and even familiarity with the Vergilian texts, it would be an exaggeration to say that Vergil had any direct influence or impact on his writings » (p. 111). Plus loin dans le même chapitre, l'auteur compare le *Cavalier de Bronze* à l'*Énéide*, et estime que les deux œuvres ont eu un rôle similaire à des époques différentes : « The *Bronze Horseman* became a true Russian epic because, like Vergil's *Aeneid*, it spoke "for a moral order in society if civilization is to be worthy of its name" » (p. 131). À la fin du chapitre, Z. M. Torlone estime que le rôle de Pouchkine au sein de la littérature russe est devenu comparable à celui de Virgile au sein de la littérature latine : « As subtle as Pushkin's response to Vergil (even if unintentional) was, it also showed that Russian literature had matured and now had a poet who, like Vergil in Rome, became the pivot in the national literary landscape »

(p. 133). Le lecteur peut légitimement s'interroger sur les limites fixées par l'auteur pour son domaine d'investigation : a-t-elle pour but d'étudier l'influence de Virgile sur les auteurs russes et la manière dont ils l'ont perçu ? Dans ce cas, il était certes utile de mentionner le jugement de Pouchkine sur Virgile, mais sans doute n'était-il pas nécessaire de consacrer un chapitre entier à des comparaisons entre les deux auteurs. Souhaitait-elle inclure, dans son ouvrage, les auteurs russes ayant joué un rôle similaire à celui de Virgile, ou dont l'œuvre peut être comparée à celle de Virgile ? Un tel choix apparaîtrait comme peu raisonnable, car il serait difficile de déterminer quelles sont exactement les œuvres russes qui doivent faire l'objet d'une discussion. En fin de compte, il semble que le chapitre 3 doive son existence à la raison suivante, donnée par l'auteur au début du chapitre : « No discussion of any aspect of Russian literature can avoid Alexander Sergeevich Pushkin » (p. 108). Le chapitre 4 (p. 137-177) comporte trois parties, respectivement consacrées à Vladimir Solov'ev (voir p. 138-149), à Viacheslav Ivanov (voir p. 150-162) et à Georgii Fedotov (p. 163-170). Le premier « believed that Russia had a special mission to give back to Europe the sense of the Divine » (p. 139), et « tried to apply his beliefs to the *Aeneid* » (p. 144). Par ailleurs, Solov'ev « preferred the medieval view of the Fourth Eclogue as a prophecy of the birth of Christ » (p. 144). Pour le second, Ivanov, influencé par Solov'ev, « Russia needed to reposition itself towards its spirituality, more specifically Christ. This idea persists in most of Ivanov's writings about Vergil » (p. 152). Le dernier auteur, Georgii Fedotov, « also voiced a reception of Vergil closely connected with his hopes of Russia's mission in the world » (p. 163). Par ailleurs, exilé aux États-Unis, il dresse un intéressant parallèle entre Troie, patrie perdue pour toujours, et la Russie regrettée (voir p. 168-169). Le chapitre 5 (p. 178-223) est consacré à Joseph Brodsky, avec qui « the Russian Vergil enters the postmodernist stage, an era of sceptical interpretation of previous conventions and self-irony » (p. 179). Entre autres, l'auteur explique que les églogues de Brodsky présentent le voyage d'Énée d'une manière très mélancolique (voir p. 179). Plus loin, Z. M. Torlone s'intéresse en particulier aux poèmes *Didon et Énée* (voir p. 197-211) et *Dédale en Sicile* (voir p. 212-217). Enfin, dans le sixième chapitre (p. 224-248), l'auteur confronte les différentes traductions de Virgile, principalement celles de l'*Énéide*. Pour cette dernière, les trois traductions les plus connues sont celles de Fet, de Briusov et d'Osharov ; les deux premières sont très littérales et difficiles à lire, tandis que la troisième est plus accessible mais peu fidèle. Dans le post-scriptum (p. 249-251), qui porte sur la situation actuelle, l'auteur estime que l'éloignement géopolitique et culturel de la nation russe vis-à-vis de l'Europe et son rapprochement de l'Asie ne permettent pas de conclure que Virgile gagnera en importance en Russie, bien que « Greek and Latin are experiencing a renaissance of sorts and are now taught in secondary schools (which was not the case in the Soviet era) » (p. 250). Viennent ensuite, en appendices, une traduction commentée d'un texte de Viacheslav Ivanov (p. 252-270), et une traduction d'un texte de Georgii Fedotov (p. 271-279). À la fin du livre, on trouve une bibliographie (p. 281-295) et un index (p. 297-300). L'ouvrage de Z.M. Torlone a le mérite de contenir de nombreuses citations d'auteurs russes, traduites pour la première fois en anglais et accompagnées d'explications détaillées, qui permettent au lecteur de comprendre le contexte littéraire de leurs œuvres et la manière dont ils ont perçu et reçu l'œuvre de Virgile ; peu de personnes étaient en

mesure d'accomplir cette tâche, qui nécessitait à la fois une maîtrise de la langue et de la littérature russes et une connaissance approfondie de Virgile, et l'on saura gré à l'auteur d'avoir mené à bien son projet. L'on peut regretter que la question de l'enseignement du latin en Russie, du XVIII^e siècle à nos jours, n'ait pas été davantage évoquée ; le lecteur ne sait pas nécessairement quelle place était réservée au latin dans l'enseignement en Russie, et quelle place était réservée à Virgile dans l'enseignement du latin. Or, il s'agit là d'une donnée importante pour connaître l'influence de Virgile sur les auteurs russes. Par ailleurs, comme expliqué plus haut, l'auteur aurait pu donner davantage d'explications sur les limites de son domaine de recherches. Néanmoins, pris séparément, les différents chapitres contiennent des réflexions intéressantes, même si certaines d'entre elles ne portent pas directement sur la perception de Virgile en Russie. Tout au long du livre, l'auteur traite de manière détaillée et accessible la question de l'identité russe, tantôt prise entre la Grèce et Rome, tantôt prise entre l'Europe et l'Asie. En fin de compte, les caractéristiques de cet ouvrage incitent à le considérer davantage comme un intéressant recueil d'études sur un même thème que comme une monographie à proprement parler.

Julien DELHEZ

Sophie BASCH (Ed.), *Portraits de Victor Bérard*. Actes du colloque international organisé à l'École française d'Athènes (5-6 avril 2013). Athènes, École française d'Athènes, 2015. 1 vol. 18,5 cm x 24 cm, 319 p., ill. n/b (MONDES MEDITERRANEENS ET BALKANIQUES, 6). Prix : 59 €. ISBN 978-2-86958-275-0.

Frédérique DUYRAT, Françoise BRIQUEL-CHATONNET, Jean-Marie DENTZER & Olivier PICARD (Ed.), *Henri Seyrig (1895-1973)*. Actes du colloque Henri Seyrig (1895-1973) tenu les 10 et 11 octobre 2013 à la Bibliothèque nationale de France et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris. Beyrouth, Presses de l'Institut français du Proche-Orient, 2016. 1 vol. 22 cm x 28 cm, 409 p., nombr. ill. (SYRIA SUPPLEMENT, 3). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35159-801-6.

Hasard de calendrier ou besoin partagé de renouer avec leur passé, l'École française d'Athènes, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et le Département des Médailles, Monnaies et Antiques de la Bibliothèque nationale de France organisaient en 2013, à quelques mois d'intervalle, deux colloques réunissant antiquistes et modernistes autour de deux grandes figures de la recherche française : Victor Bérard (1864-1931) pour l'École française d'Athènes et Henri Seyrig (1895-1973), le fondateur de l'Institut français d'archéologie de Beyrouth. À la lecture de ces actes, l'on ne peut manquer d'être frappé, en dépit de la différence de génération, par le parallélisme de ces destins d'hommes de terrain et d'hommes de science : athéniens l'un et l'autre, aimantés par une conscience profondément ancrée des liens tissés entre le monde grec et le Levant, qu'il s'agisse du prisme phénicien pour Bérard ou d'une mosaïque d'identités locales pour Seyrig ; deux Français de l'Est pourrait-on ajouter, le premier, né à Morez, traduisant son attachement au pays natal comme sénateur du Jura de 1920 à 1931 ; le second, né à Héricourt (Haute-Saône), se retirant en 1967 à Neuchâtel où sa famille avait des attaches, après une carrière d'exception largement dédiée à l'archéologie levantine ; deux hommes également marqués par l'institution militaire,

M. C. Nelson, en particulier dans son chapitre 7 « Context and Style », qui renvoie à des parallèles judicieux sans chercher à tout prix à livrer une explication historique à l'apparition de telle ou telle forme architecturale dans cette région du monde antique : ainsi l'auteur souligne-t-il la parenté de vocabulaire entre le premier téménos (« Early Shrine », premier état) et le *naos* hellénistique découvert à *Gerasa* sous l'autel du temple de Zeus ; de même des rapprochements proposés entre le plan du second état de ce monument et l'architecture romaine des années 40-30 av. n.è. ; s'agissant de l'état égrandi du tournant de l'ère (temple 1), l'auteur ne tranche pas entre le temple au culte impérial signalé par Flavius Josèphe d'après *Ant.* XV, 363-364 / *B.J.* I, 404) et érigé selon ce dernier par Hérode « dans le voisinage » de Panion/Banias/Panéas, et un sanctuaire lié à la fondation en 2 av. n.è. de *Caesarea Philippi* par Philippe le Tétrarque, site qui pourrait être l'agglomération qui jouxte le temple et est actuellement en cours de fouille (p. 77-81), mais l'on était en droit d'espérer plus de précision sur les moments charnière et la cause des ruptures parfois intervenues dans des moments clefs de l'histoire locale (transformation de l'« Early shrine », reconstruction du temple 1, destruction du temple 2...). Pour le détail, j'ai retenu deux petites notes de lectures : que faire du mur absidial d'époque byzantine retrouvé dans l'*adyton* central (p. 8 et p. 112, fig. 37) ? Ne peut-on y rechercher le témoignage d'une chapelle chrétienne ? Rappelons aussi que la restitution en plan de l'*adyton* du temple 2 (p. 105, fig. 26) dont ne subsistent que les fondations – qui induisent sa tripartition – et quelques éléments de colonnes, n'est qu'illustrative et n'a nullement valeur de preuve. Mais ce ne sont en effet que détails. En attendant la parution des études de matériel qui permettront sans doute d'asseoir et de préciser le phasage présenté dans ce premier volume ainsi que l'interprétation historique qu'il faut apporter à ces découvertes, nous ne pouvons que nous réjouir de la parution rapide de ce travail particulièrement utile et dont la qualité tranche avec celle de plusieurs tentatives de synthèses récentes (e.g. A. Ovadiah & Y. Turnheim, *Roman Temples, Shrines and Temene in Israel*, Rome, 2011 ; A. Segal, *Temples and Sanctuaries in the Roman East*, Oxford – Oakville, 2013) qui n'avaient pas emporté l'adhésion.

Bibliographie et index général.

Laurent THOLBECQ

Manuel FLECKER, *Römische Gladiatorenbilder. Studien zu den Gladiatorenreliefs der späten Republik und der Kaiserzeit aus Italien*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2015. 1 vol. 24 cm x 32 cm, 309 p. (STUDIEN ZUR ANTIKEN STADT, 15). Prix : 98 € (relié). ISBN 978-3-95490-097-8.

Depuis une vingtaine d'années et plus de vingt ans après l'ouvrage posthume fondateur de Georges Ville, les recherches sur la gladiature ont connu un grand développement que suffisent à évoquer dans le monde académique les noms de M. Junkelmann qui a classé les équipements des *armaturae*, de F. Coarelli ou d'E. Teyssier. Dans le public, le succès de grandes expositions à Lattes (*Les gladiateurs* en 1987), à Rome en 2001 (*Sangue e arena*), celui des reconstitutions de jeux à partir de groupes spécialisés (*Ars Dimicandi* en Italie du Nord, *Britannia* en Grande-Bretagne, *Acta* en France) et du film *Gladiator* témoignent d'un réel engouement. La recherche scientifique a pris appui sur des mobiliers jusqu'ici peu sollicités, sur des

découvertes archéologiques ; elle a mis à contribution les travaux récents sur l'équipement de l'armée et sur les amphithéâtres, les apports de l'épigraphie grâce aux sept volumes déjà parus de *l'Epigrafia anfiteatrale dell'Occidente romano* (EAOR). Mais il importe de souligner les limites de l'archéologie expérimentale – les combattants ne manient que des armes en bois –, celles des comparaisons avec les armes militaires, les casques des soldats devant parer les coups d'armes beaucoup plus diversifiées que celles de l'arène, celles encore des comparaisons avec les médaillons des lampes où des détails « inhabituels » peuvent relever du surmoulage, de la maladresse du décorateur et non signaler une évolution de l'équipement. Le présent volume est fondé sur l'analyse des scènes de gladiature figurant sur des monuments funéraires d'Italie du Centre et du Sud, le plus célèbre étant sans conteste celui du riche affranchi C. Lusius Storax (A 27 du catalogue) retrouvé à Chieti, datable selon P. Zanker de l'époque tibérienne. Ces reliefs proviennent de monuments funéraires, généralement de frises, qui pouvaient avoir jusqu'à deux mètres de haut. Les monuments ont certes fait l'objet d'études spécifiques (von Hesberg 1992, *Römische Grabbauten*) mais leur décor n'a pas été analysé pour mieux connaître la gladiature et le contexte dans lequel elle évolue. C'est l'objectif que s'est fixé M. Flecker. Il croise les données de plus de soixante-dix reliefs, dont certains bien fragmentaires, avec celles fournies par le luminaire en terre cuite. Deux catalogues parfaitement illustrés, l'un des reliefs (p. 186-282), l'autre des lampes (p. 283-300), aux descriptions détaillées et aux propositions de datation prudentes appuient l'argumentation en faveur d'une représentation réaliste des équipements. Plusieurs grands chapitres constituent le cœur de l'ouvrage. Le chap. III présente les fondements de la chronologie (p. 35-48) où l'auteur mène une étude de l'habillement, de l'équipement, des armes et en particulier du casque « intégral » à visière introduit à la fin du principat d'Auguste ; le chap. IV traite de la relation entre l'iconographie et la signification des *armaturae* (p. 49-72) ; le chap. V, le plus important (p. 73-152), porte sur le discours de l'image, un discours « romain » puisque cette thématique iconographique n'avait pas d'antécédents hellénistiques ; enfin dans le chap. VI (p. 153-166) l'iconographie est replacée dans son contexte socio-historique. Au total, M. Flecker montre avec maîtrise que ces images glorifiant la *liberalitas* de magistrats ou de riches affranchis témoignent du relèvement des villes de l'Italie du Centre et du Sud après les terribles guerres de 91-89 avant J.-C. et préparent l'iconographie gladiatorienne de l'Empire, après la réforme augustéenne. Reliefs et lampes ne montrent que les moments dramatiques, d'abord les combats, ensuite l'issue de la lutte, vraisemblablement en reprenant des codes mis en place par le pouvoir. Pour Manuel Flecker, cette évolution traduit un glissement dans ce que l'éditeur des jeux attend de l'iconographie : il n'est pas seulement l'évergète qui offre le spectacle, il est celui qui est investi du droit de vie et de mort. Cette proposition est tout à fait recevable pour les monuments funéraires chargés de célébrer la *memoria*, mais l'est-elle aussi pour le luminaire ?

Jeanne-Marie DEMAROLLE

Sophie MONTEL (Dir.), *La sculpture gréco-romaine en Asie Mineure. Synthèse et recherches récentes*. Colloque international de Besançon – 9 et 10 octobre 2014. Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2015. 1 vol., 278 p., nombr. ill. Prix : 34 €. ISBN 978-2-84867-541-1.

Anders CULLHED, *The Shadow of Creusa: Negotiating Fictionality in Late Antique Latin Literature*. Translated by Michael KNIGHT. Berlin – Boston, De Gruyter, 2015. 1 vol. 15,5 x 23 cm, XXI-703 p. (BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSKUNDE, 339). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-031086-3.

This English translation is to be welcomed as making available to a wide scholarly audience the content of the Swedish original *Kreousas skugga: Fiktionsteoretiska nedslag i senantikens latinska litteratur* (Stockholm/Stehag, 2006). In his rich and impressive study, A. Cullhed explores Late Antique conceptions of, and attitudes towards literary fiction and fictionality, designated in the source texts by terms such as *fabulae*, *ficta* or *figmenta* (p. 18). The theme of this study directly relates to the variety of strategies adopted in the Christian reuse of the pagan legacy (*chrêsis*, cf. the volumes authored and/or edited by C. Gnifka), including rejection, appropriation, compromise and juxtaposition. At the outset, Cullhed tries to come to grips with the concept of fiction, stressing that it is not a static but rather a dynamic one, evolving over time. Therefore, it cannot be taken for granted that Late Antique intellectuals conceived of “fiction” exactly the way we do, in spite of several evident continuities. Without formulating an actual definition, Cullhed suggests that the “as if” element – fiction as counterfactual or hypothetical “make-believe” – is an important distinctive criterion of fiction in ancient literature: “fictional literary works like to operate as if the persons or the events referred to actually existed” (p. 12). Whereas the study’s philological foundation could have been stronger, and whereas the interaction with scholarly literature is not very dense (the latter fact is acknowledged to some extent, p. VIII), the author demonstrates a firm grasp of literary history and theory, and of the different sociocultural and religious backgrounds to the topic of his investigation. Examples of this sound contextualization are Cullhed’s helpful outline of Late Antiquity by means of a number of historical landmarks, and his discussion of the various precedents that influenced Late Antique approaches to fictionality. In the latter discussion, Cullhed – following the lead of modern scholars like K. Pollmann – roughly discerns between two concepts of fictionality, viz. (1) a Platonic-Aristotelian, mimetic model, based on the criteria of truth and probability, and (2) a Stoic, referential or substitutive, “sign-based” model. Other important influences are (a) Xenophanes’ and Plato’s criticisms of the poetic licence and licentiousness of Homeric-Hesiodic myth, (b) conceptions of imagination (*phantasia/imaginatio*) in the Neoplatonist tradition, esp. Proclus, (c) Cicero’s and Quintilian’s discussions of rhetorical *inuentio* (in an Aristotelian vein), and (d) ancient categorizations of figurative language, as proposed by teachers of grammar and rhetoric. Cullhed’s study covers a wide range of authors from Late Antiquity, including (a) Christian apologists such as Minucius Felix and Lactantius, (b) “Church Fathers” in the strict sense such as Jerome and Augustine, (c) Biblical epic poets (or authors of Biblical poetry, among other works) such as Paulinus of Nola, Proba, Prudentius, Juvencus, Sedulius, Avitus, and Arator, (d) authors often considered “nominal Christians” such as Ausonius and Boethius, (e) encyclopaedic authors with either (preponderantly) pagan or Christian profiles, such as Macrobius, Martianus Capella, Fulgentius the Mythographer, and Isidore of Seville, and (f) the pagan Vergil commentator Servius, who according to Cullhed has a remarkably open-minded, non-exclusive approach to literary fiction.

The main advantage of Cullhed's choice to discuss both pagan and Christian authors is that it clearly brings to the fore the basic incompatibility perceived by many Christian intellectuals between, on the one hand, the necessary and exclusive truth of the Christian message and the Biblical account and, on the other, the *uanitas* or *error* of Classical literary fiction. Nevertheless, Christian authors polemically criticizing the fictional contents of pagan literature at least occasionally had to recognize the "cognitive value and theoretical legitimacy" (p. 177) of fiction, as well as its pedagogical value, in that it managed to teach general truths more easily by stimulating the reader's pleasure. In addition, Christian authors were bound to use the very language and discursive strategies of the literary works they were criticizing. As a consequence, they continued to struggle with the fictional contents of Classical literature and to reflect extensively upon them in their writings. Among the authors enumerated above, pride of place is rightly given to St. Augustine of Hippo (354-430), who held a nuanced and innovative attitude towards literary fiction (in particular Vergil's literary "lies"), and for whom, according to Cullhed, fiction remained "an unsolved problem" (p. 292). It is telling that for the main title of his study, Cullhed harks back to Augustine's reflections in his *Confessiones*, where at 1.13 he echoes Vergil's *ipsius umbra Creusae* (*Aen.* 2.771), presenting it as a paramount pagan fiction opposed to the reality of Christian faith and its God. It is also in Augustine's works that issues of linguistics, semiotics, and Biblical hermeneutics are integrated into the "truth-fiction" opposition most elaborately. Important themes are the superiority of "inner speech" (the *uerbum cordis*) over exteriorized language and, relatedly, the inadequacy of human language to express the reality of God's greatness. Augustine also elaborates upon the precise relation between fiction and lie (to which he devotes his *De mendacio* and *Contra mendacium*), and tries to tackle the phenomenon of "lying" characters in the Old Testament by interpreting these apparent *mendacia* as *mysteria* standing for (future) true events. In order to do so, he has recourse to a wide range of interpretive strategies going back to the Classical tradition and "baptized" in the context of Christian hermeneutics (figures of speech, allegory, the relation of prefiguration or typology between the Old and the New Testament). Cullhed pays due attention to this double influence on Augustine and on Christian authors in general, viz. (a) the Classical school tradition of grammar, rhetoric, and literary commentary, and (b) the Biblical tradition, with its Pauline and Johannine theology and with prominent Jewish-Hellenistic elements. Throughout the study, a number of further general tendencies can be singled out. Cullhed repeatedly draws attention to a gendered presentation of the "truth-fiction" opposition, which associates truth with male adults and fiction with "children, girls and old women" (p. 65). In Cullhed's words, fiction is often presented as "an outcome of female fantasies in contrast to a male, sound and solid principle of reality" (*ibid.*). Similarly, fiction is often associated, by way of imagination and fantasy (and talkativeness), to the "sinful" temptations of sexuality. Another recurrent opposition, related with the previous ones to some extent, is that between "Roman truth" and "Greek lies" (p. 428). The negative moral evaluation of fiction is evident in the associations with dreams, madness, drunkenness and raving, to the extent that Classical myths are often presented as "drunken writings" (p. 420-421). Fiction is also associated with heresy as opposed to the truth of orthodox faith, and with an overly sophisticated, rhetorical style, while the poetic inspiration

emanating from the Holy Spirit (*uera mens*, p. 507) is opposed to that issuing from the pagan Muses. Incidentally, Cullhed formulates interesting comments on the persistence of Classical education, based on the *Bildung*-oriented cycle of liberal arts and characterized by its esoteric nature, its specific reading practices, and its focus on Vergil's *œuvre*. As regards the formal presentation of the study, it should first be emphasized that the translator has done a very good job in providing a correct and enjoyable English text. The number of typographical errors is low for a work of this size, but there are a couple of awkward editorial choices, such as the (inconsistent) use of ligatures in Latin quotations. A more important inconvenience, in my opinion, is Cullhed's tendency towards prolixity. On a general level, the study's broad scope sometimes results in a lack of focus, which makes it difficult at times to follow the global thread. Moreover, the chapter titles are vague and thus make it hard to find out what exactly a particular chapter is going to deal with. This, however, is certainly made up for to a good extent by the index with which the volume concludes. Another useful component at the end of the volume is the appendix with the full Latin text of important source passages. All in all, Cullhed's study can be called an innovative, engaging, and highly readable investigation of a complicated topic in a still under-researched historical period.

Tim DENECKER

Charles Edwin Vandervord NIXON & Barbara Saylor RODGERS, *In Praise of Later Roman Emperors: The Panegyrici Latini*. Introduction, Translation and Historical Commentary with the Latin Text of Roger Aubrey BASKERVILLE MYNORS. Berkeley, University of California Press, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, XII-736 p., 1 carte (THE TRANSFORMATION OF THE CLASSICAL HERITAGE, 21). Prix : 44,95 \$. ISBN 978-0-520-28625-2.

Dieser Band bietet den Text, eine englische Übersetzung und einen in Form von Anmerkungen eingearbeiteten historischen Kommentar zu den *Panegyrici latini* (unter Ausschluss des Plinius). Wenngleich es sich bei dieser neuen Paperbackausgabe um einen unveränderten Nachdruck der Erstauflage von 1994 handelt, erscheint es angesichts der Bedeutung dieses Buches sinnvoll, mehr als nur einige wenige Worte darüber zu äußern. Beginnen wir mit seiner direkten Aufnahme durch die Forschung in Form der vorhandenen Rezensionen. Fünfzehn ließen sich ermitteln, die angesichts der diesbezüglichen Fehlstellen der *Année Philologique* (die nur zwölf davon kennt; besonders ärgerlich ist die Auslassung der ausführlichen Kritik Whitbys) hier vollständig zusammengestellt sind: T. D. Barnes, *Journal of Roman Archaeology* 9 (1996), S. 532-552 (Sammelrezension, davon S. 534-535 zu der Ausgabe und S. 539-542 zum Spezialproblem der Datierung der *Panegyrici*); M. Clauss, *Klio* 80/1 (1998), S. 277-278; S. Corcoran, *Bryn Mawr Classical Review* Oktober 1999, Nr. 13 (<http://bmcr.brynmawr.edu/1999/1999-10-13.html>); J.-M. Demarolle, *L'Antiquité Classique* 66 (1997), S. 464; J. Gruber, *Gymnasium* 105 (1998), S. 153-160 (Sammelrezension, davon S. 157-158); A. P. Keaveney, *Greece & Rome* 2.S. 43 (1996), S. 240 mit S. 242, Anm. 3; C. Kelly, *Times Literary Supplement* 4873 (23. August 1996), S. 26-27; R. Klein, *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 108/4.F. 46 (1997), S. 254-255; J. Kramer, *Zeitschrift für romanische Philologie* 113 (1997), S. 283-285; F. Paschoud,

which cannot be considered to be a mere continuation of classical ideas (esp. regarding capital punishment). The commentators cite many parallel sources for what Ammianus has to say, but the interdependency of these sources could be taken more into account: e.g. at p. 142 it does not have much sense to quote both Socrates and Sozomen as the latter does not do much more than rewrite the former. Only rarely there is too much information: that the Greek ἀναβλεψς is the equivalent of the Latin *strator*, “groom”, does not add anything to our understanding of Ammianus (p. 138). There is repetition of the material of the burial of Valentinian I (p. 148, 196).

Peter VAN NUFFELEN

Matthias GERTH, *Bildungsvorstellungen im 5. Jahrhundert n. Chr.: Macrobius, Martianus Capella und Sidonius Apollinaris*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2013. 1 vol. VIII-269 p. (UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKEN LITERATUR UND GESCHICHTE, 111). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-030197-7.

In this slightly revised version of his doctoral dissertation (Georg-August-Universität Göttingen, 2011), Matthias Gerth sets out to analyse Late Antique views on “learning” or “education” – civil or intellectual education, designated more comprehensively by the German term *Bildung*. As such, the study can in a way be considered a supplement to and refinement of the authoritative *Das lateinische Christentum und die antike pagane Bildung* (Tübingen, 2007) by the author’s doctoral supervisor Peter Gemeinhardt. Limiting the historical scope of his analysis to the 5th century AD, the author selects three literary works, viz. Macrobius’ symposiastic dialogue *Saturnalia*, Martianus Capella’s allegorically framed encyclopaedia of the liberal arts *De nuptiis Philologiae et Mercurii*, and Sidonius Apollinaris’ collection of literary letters. An important common feature of these three works (prominent in the cases of Macrobius and Martianus Capella) is that the authors style themselves as fathers addressing their sons with educational advice. Although Gerth duly motivates his choice not to include technical texts on specialist issues (*Spezialschriften*) nor Augustine’s (allegedly) specifically Christian reflections on *Bildung*, it might have been rewarding to include the other works composed by Macrobius and Sidonius Apollinaris, as well as other authors who wrote on the subject during the 5th century AD. This would have resulted in a more complete outlook on the differences and possible “interactions” between Christian and pagan authors, as well as between “specialist” and more “vulgarizing” writings. In general, one can say that Gerth builds his study on a thorough, carefully contextualized and philologically informed close-reading of his source texts. In the course of the study, he raises and (tentatively) answers interesting questions relating to (1) the philological or textual nature of ancient learning in general, and the importance of etymology within learning (the author should have taken into account Mark Amsler’s *Etymology and Grammatical Discourse in Late Antiquity and the Early Middle Ages*. Amsterdam/Philadelphia, 1989); (2) the presence and relevance of bilingual competence in Late Antiquity and the continuing transfer of “Greek learning” to a Latin context; (3) the backward orientation or *Rückwärtsgewandtheit* (cf. Thorsten Fögen in *Listy filologické* 121 [1998], p. 206) prevailing in the intellectual climate of Late Antiquity, manifesting itself clearly in the

central importance given to Vergil's works in this period (the author pays extensive attention to the question whether Vergil's oeuvre can be considered a "pagan Bible"); (4) the connection between eloquence and linguistic correctness on the one hand, and the societal and intellectual concern of "being taken seriously" on the other; (5) the social role played by (the public display of) learning in the construction and identification of elite intellectual in-groups (in this respect, it might have been useful to establish a more explicit theoretical framework); (6) the structure and organization of heterogeneous fields and topics of knowledge in the homogenizing context of encyclopaedic or miscellaneous works. Although Gerth's methodology is sound in principle, it could have been improved upon in a number of ways. Most importantly, it might have been better to formulate a systematic set of research questions at the outset of the study, serving as the structural frame for the investigation. As they stand now, the three main chapters are rather unlike in form. In the chapter on Macrobius' *Saturnalia* the author chooses to discuss the respective interlocutors individually, almost prosopographically. This approach is useful in reconstructing the interlocutors' mutual positioning in their intellectual network, but the drawback is that the author at times seems to be concerned primarily with distilling factual information from his source texts. The chapter on Martianus Capella nearly exclusively consists in a general discussion of *De nuptiis Philologiae et Mercurii* as a literary work, and breaks off where the actual analysis with regard to *Bildung* should begin. In my opinion, the best chapter is definitely that on Sidonius Apollinaris. There, the author proceeds from Sidonius' views regarding the education of his son Apollinaris (I), over the socio-intellectual connections between Sidonius, Claudianus Mamertus and Sapaudus (II), to Sidonius' discourse of overall intellectual decay vs. exceptional "bulwarks of learning" (III), and, lastly, Sidonius' complicated attitude towards Christianity and towards barbarians (IV). Of particular interest are Sidonius' explicit statements regarding the sociocultural value of *Bildung*, in close connection with his attitude towards a correct usage of Latin as well as towards foreign, "barbarian" languages. Many of these "language" or "speaker's attitudes" in Sidonius' works can be explained with reference to the "social connotations hypothesis", as I have argued in *Vigiliae Christianae* 69 (2015), p. 393-421. This involves that Sidonius' evaluations of languages or language varieties are in fact strongly biased by the sociocultural stereotypes he holds about the *speakers* of these languages or language varieties. On the whole, Gerth's study would have profited from the integration of more extensive synthetic and comparative components. Now it is only in the (short) global conclusion that Gerth actually compares the respective authors and works involved. The volume closes with a bibliography of primary and secondary sources and useful indices of names, subjects, and *loci citati*. Readers less acquainted with the Late Antique source texts at issue will appreciate the highly readable German translations provided by the author. The volume is carefully edited, although it is not devoid of typographical mistakes. One can conclude that this study is a valuable contribution to a fascinating field, but that it would have profited from a more substantial revision, extending the scope of the original doctoral dissertation.

Tim DENECKER

l'époque hellénistique, les cités milésiennes des côtes ouest et nord-ouest du Pont-Euxin. Il n'y a donc aucune tradition milésienne à détecter ici. Plusieurs inscriptions d'Istros sont présentées presque uniquement sur la foi du corpus *ISM* I, alors que j'avais apporté des changements divers dans un article de 2007 (*SEG* 57, 649, cité d'ailleurs à plusieurs reprises par Kr. Nawotka). Selon l'auteur, Istros fournirait 62 décrets, car à ceux figurant dans le corpus de 1983 il convient d'ajouter les documents publiés depuis lors (p. 6). Sauf qu'il oublie de dire que les fragments *ISM* 2 et 3 sont parfaitement jointifs (ce qui n'en donne qu'un seul, qui est d'ailleurs lui-même la copie fidèle du décret *ISM* I 1), que les fragments 4 et 16 appartiennent en fait à la même stèle (cf. *SEG* 51, 934 ; voir pourtant p. 120, n. 203) ou que *ISM* I 34 (également invoqué à la p. 51, n. 383, pour la « closing formula ») n'a rien à voir avec Istros, car il n'est que la partie inférieure du décret apolloniate déjà cité *IGBulg* I² 388 bis = *ISM* I 64. Le chiffre est donc à revoir à la baisse. Toujours à propos d'Istros, il n'est pas vrai que « no Istrian closing formula has survived intact » (p. 51), car dans le décret cité à la même page, *SEG* 52, 724, cette formule est en réalité complète (les restitutions allant de soi), voire complexe. Pour l'inscription *ISM* I 65, il aurait fallu utiliser l'étude de V. Cojocar (p. 879 ; cf. *Bull. ép.* [2011], 453 ; [2012], 304 ; [2013], 293), où l'on donne de bons arguments pour la provenance olbienne de ce décret. Enfin aurait-il fallu mentionner – et utiliser – les décrets importants, encore inédits mais dont on connaît quelques extraits significatifs, récemment exhumés à Dionysopolis dans le sanctuaire de la « Mère des Dieux » (voir maintenant *SEG* 60, 758-764). Ce qui, du coup, invite à revoir le constat pessimiste de l'auteur (p. 53) : « only two decrees of Dionysopolis are extant, both mutilated ».

Alexandru AVRAM

Noémie VILLACÈQUE, *Spectateurs de paroles ! Délibération démocratique et théâtre à Athènes à l'époque classique*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013. 15,5 x 24 cm, 432 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-7535-2214-5.

S'appuyant sur un discours de Cléon rapporté dans le livre III de l'œuvre de Thucydide dans lequel l'orateur reproche au peuple réuni sur la Pnyx d'être « spectateurs de paroles », l'auteur propose une analyse des pratiques délibératives dans le régime démocratique athénien afin de comprendre le lien qui existe entre celles-ci et le théâtre et de voir si le *topos* de la politique-spectacle a évolué entre les réformes d'Éphialte à la fin du VI^e siècle et la domination macédonienne de la fin du IV^e siècle av. J.-C. Dans l'introduction générale, N. Villacèque, rappelant les études déjà menées dans le domaine, explique sa démarche. Pour elle, l'analogie qui existe entre les différents lieux de rassemblement pourrait induire une similitude de comportement de leur public. Pour cette recherche, il sera fait appel à des ressources iconographiques, archéologiques et textuelles, ces dernières impliquant des auteurs dramatiques, des orateurs mais aussi des historiens ainsi que des philosophes. Un chapitre préliminaire permet de rappeler la situation politique à Athènes de 508 à 429 av. J.-C., l'auteur considérant que les termes de « gouvernants » et « gouvernés » ne sont pas pertinents. En effet, les sources indiquent que les *ekklésiazontes*, issus du corps civique, de même que les *dikastai* des tribunaux, citoyens tirés au sort, conservent un

pouvoir de décision équilibré par rapport aux propositions des orateurs. La première partie de l'ouvrage est consacrée au théâtre ainsi qu'à l'idée de spectateur-citoyen. Une introduction revient brièvement sur l'histoire du théâtre de Dionysos, l'architecture de ce bâtiment, avec un koilon à flanc de colline, présentant des similitudes avec la Pnyx. Le premier chapitre s'intéresse à Aristophane. L'analyse des parodies politiques des *Acharniens*, des *Cavaliers* et des *Thesmophories* montre que l'auteur comique non seulement interpelle son public à travers le coryphée et le chœur mais que, se faisant didaskalos, il rappelle aussi plus précisément aux citoyens leur rôle quotidien, le but restant ici de gagner un concours poétique. Dans le deuxième chapitre, il est question de la tragédie ainsi que de deux aspects par lesquels ce genre théâtral pouvait impliquer les spectateurs. Le premier est que, s'il n'y a pas, comme dans la comédie, d'adresse directe au public, les « leçons de vie » et les injonctions destinées au chœur l'invitaient à se sentir concerné par l'intrigue. Le second est le personnage du messenger. En effet, ce dernier, par sa condition sociale plus modeste que les protagonistes ainsi que par son récit d'événements hors-scène, semble représenter un membre du corps civique, transposé dans le monde archaïque aristocratique pour mieux faire réfléchir ses « concitoyens » massés sur les gradins sur leur propre rapport aux puissants. Enfin, le troisième chapitre rappelle que l'assemblée du peuple se réunissait une fois l'an dans le théâtre de Dionysos au sujet de la gestion des concours dramatiques tandis que les théâtres des dèmes attiques ainsi que ceux d'autres cités grecques accueillaient des réunions politiques, l'espace civique et théâtral tendant ainsi à se confondre. Les tribunaux d'Athènes font l'objet de la deuxième partie. Une introduction fait l'état des lieux de la topographie ainsi que de l'aménagement des espaces judiciaires au vu des fouilles archéologiques couplées à l'épigraphie et à la littérature. Il en ressort que ces espaces semblent s'être concentrés sur l'agora ou dans ses environs, certains s'occupant d'affaires courantes tandis que d'autres étaient chargés de juger des crimes plus graves. Dans le chapitre quatre est analysé le *topos* de la « mise en scène » des procès. Après avoir démontré que les orateurs étaient conscients de la théâtralité de leurs prestations, l'auteur distingue plus précisément trois niveaux dramatiques : les discours des deux parties, pouvant être vues comme les moitiés d'un dialogue dramatique, constituent aussi chacun une sorte de pièce, le but étant d'en présenter une plus convaincante que celle de son adversaire ; enfin, à l'intérieur de ces plaidoiries peuvent intervenir des narrations servant de témoignages et pouvant inspirer la sympathie des juges et du public. Ce *topos* est également repris dans le cinquième chapitre par l'examen de l'agôn de pièces d'Aristophane. Dans les *Guêpes*, le protagoniste présente les plaignants comme les acteurs de pièces dont le but est d'émouvoir le juge tandis que, dans les *Grenouilles*, ce sont les auteurs tragiques Eschyle et Euripide qui se transforment en orateurs dans une joute verbale mêlant scène judiciaire et concours tragique. Pour terminer, le sixième chapitre présente deux cas de procès où les règles du *topos* sont perverties, celui des stratèges vainqueurs aux Arginuses et celui de Thérémène. En effet, dans le récit que livre Xénophon des deux événements, l'accusateur, ne réservant aucun rôle à la partie adverse, l'empêche de se défendre et scelle son sort, le public-juge devenant alors une foule juste avide de spectacle avant la condamnation. La troisième et dernière partie analyse le déroulement des réunions de la Pnyx. Après un récapitulatif des trois phases d'aménagement du lieu, N. Villacèque insiste sur le caractère unique

de cette colline athénienne, aucune autre cité grecque n'ayant réservé d'espace spécifique aux assemblées politiques. Le septième chapitre se concentre sur la personnalité de Cléon, présenté par Aristophane, dans les *Cavaliers*, mais aussi par Thucydide ainsi que d'autres comme le prototype du démagogue dirigeant le peuple parmi la nouvelle génération succédant à Périclès. Cependant, celui qui aurait été le premier à se faire acteur à la tribune reproche précisément aux citoyens de ne plus distinguer fiction dramatique et réalité. Ainsi, ce qui constituait le pouvoir du *dèmos* était la compétition incessante entre les orateurs. Le huitième chapitre élargit le sujet en analysant les critiques des adversaires du régime démocratique. Les partisans de l'oligarchie déplorent que les nouveaux « politiciens », souvent issus du peuple, flattent la masse, trop ignorante pour juger correctement les affaires civiles. Or, la conséquence sonore de cette agitation, le *thorubos*, semble au contraire avoir été la manifestation de la présence et de la participation active des citoyens. L'élite en aurait d'ailleurs tellement eu conscience que, lors des deux coups d'État oligarchiques, on évita la Pnyx, symbole du pouvoir populaire. Dans le neuvième chapitre, l'auteur traite de l'évolution de cet argument anti-démocratique au cours du IV^e siècle av. J.-C. Il ressort de cette analyse que le *topos* de la démocratie comme spectacle aurait été dépolitisé, les orateurs tels que Démosthène ou Eschine se servant davantage de cet argument comme attaque *ad hominem* que comme dénonciation d'un système. Enfin, le dixième chapitre tente d'expliquer ce changement. N. Villacèque, suivant l'historiographie, commence par préciser que l'on ne peut parler d'un déclin par rapport au siècle précédent, des inscriptions juridiques allant plutôt dans le sens d'une meilleure protection du régime. Cependant, le rapport entre les orateurs et les citoyens a changé. De même qu'au théâtre, les acteurs deviennent des vedettes internationales, ce sont désormais des « professionnels », ayant une bonne formation rhétorique, qui apparaissent aux tribunes. La théâtralité de l'orateur, dépassionnée, est théorisée. En conclusion, l'auteur, suite à l'analyse du *topos* du spectacle démocratique, distingue deux dates de rupture. La première est la mort de Périclès en 429 av. J.-C. car, après lui, des démagogues, souvent issus de la classe sociale des nouveaux riches, auraient, selon le ressenti du peuple, accentué la mise en scène de leurs interventions. La seconde est la restauration du régime en 403 av. J.-C. correspondant cette fois à un véritable changement des lois. Des « techniciens » de la politique, assumant leur art oratoire, sont à présent davantage au centre de la scène que la délibération du peuple. Il n'y a donc plus seulement analogie mais identité entre la Pnyx, restant le siège de l'expression civique, et le théâtre, vecteur d'éducation des citoyens. Bien structuré, cet ouvrage offre une vue intéressante de ce qu'était le système politique d'Athènes à l'époque classique ainsi que son lien avec le monde théâtral, permettant de mieux le distinguer de notre « scène politique » moderne. Une préface écrite par Pascal Payen ainsi que des plans, des illustrations et un index accompagnent le corps du livre.

Nathalie DENIS

Lucia CECCHET, *Poverty in Athenian Public Discourse. From the Eve of the Peloponnesian War to the Rise of Macedonia*. Stuttgart, Frank Steiner Verlag, 2015. 1 vol., 17,5 x 24 cm, 283 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 239). Prix : 59 €. ISBN 978-3-515-11160-7.

la question de la capacité ou de l'incapacité juridique pour aboutir au constat que « the evidence is not conclusive » et qu'une réponse complète à l'interrogation n'est pas possible. Certains aspects du thème ont cependant pu être éclaircis. La dernière partie consacrée à la mobilité ne comprend que deux articles. G. Woolf envisage la thématique de manière générale dans les provinces occidentales à la lumière de répertoires existants, de J. Krier notamment pour les Trévires et de L. Wierschowski ; il signale les nombreuses réserves émises à l'encontre des travaux de ce dernier mais exploite cependant ses chiffres, pourtant sujets à caution. Ses conclusions sont sans surprise : les hommes circulent plus que les femmes, les membres de l'élite plus que les couches inférieures, les militaires plus que les civils. L. Foubert ensuite se penche sur le cas de la Bretagne d'après les tablettes de Vindolanda et analyse deux cas : Iulia Livilla et Vibia Pacata, exemples qui illustrent l'accompagnement des époux dans les provinces de garnison ou de gouvernement. La bibliographie est trop courte et par ci, par là on relève des erreurs : l'affranchi qui accompagne Lucilla dans sa dédicace n'est pas d'origine grecque d'après son nom. On sait depuis longtemps qu'à Rome et dans les provinces occidentales l'usage de noms grecs pour les esclaves est sans relation aucune avec leur origine géographique. – Un volume riche d'informations mais dispersées et loin d'épuiser le sujet. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lukas LEMCKE, *Imperial Transportation and Communication from the Third to the Late Fourth Century: The Golden Age of the cursus publicus*. Bruxelles, Latomus, 2016, 161 p. (COLLECTION LATOMUS). Prix : 30 €. ISBN 978-90-429-3356-9.

Ce livre concis – environ 120 pages de texte sans carte ni chronologie mais avec de précieux index – est tiré d'une thèse soutenue en 2013 devant le département de lettres classiques de l'Université canadienne de Waterloo (province d'Ontario) sous la direction du professeur Altay Coşkun. Jusque-là, la question du *cursus publicus*, c'est-à-dire le service officiel de transport des fonctionnaires, des nouvelles administratives et des ressources de l'État tardo-antique, demeurait le domaine privilégié de la recherche érudite de langue allemande. Il faut rappeler l'étude pionnière, bien qu'un peu vieillie, d'Ernst Eduard Hudemann, *Geschichte des römischen Postwesens während der Kaiserzeit*, 1^{re} éd., Berlin, 1876 ; la notice intéressante, malgré sa sinuosité, d'Otto Seeck, « Cursus publicus », dans *Realencyclopädie*, IV, 2 (1901), col. 1846-1863 ; la thèse encore utile d'Erik J. Holmberg, *Zur Geschichte des cursus publicus*, Uppsala, 1933 ; l'article pratique d'Ernst Kornemann, « Postwesen », dans *Realencyclopädie*, XXII, 1 (1953), col. 988-1014 ; à compléter pour le réseau routier par les synthèses, de valeur inégale, de Thomas Pekáry, *Untersuchungen zu den römischen Reichsstrassen*, Bonn, 1968, de Gerhard Radke, *Viae publicae Romanae*, Stuttgart, 1971, et de Hans-Christian Schneider, *Altstraßenforschung*, Darmstadt, 1982. Enfin, plus près de nous, ajoutons les deux belles études, documentées et méthodiques, de Pascal Stoffel, *Über die Staatspost, die Ochsenespanne und die requirierten Ochsenespanne. Eine Darstellung des römischen Postwesens auf Grund der Gesetze des Codex Theodosianus und des Codex Iustinianus*, Berne, 1994, et d'Anne Kolb, *Transport und Nachrichtentransfer im Römischen Reich*, Berlin, 2000. Après tant d'études érudites et marquantes consacrées à la question des origines, de la

mise en place, de l'organisation, du fonctionnement, des utilisateurs et de l'évolution du système du *cursus publicus*, il était difficile et téméraire de proposer une brève synthèse qui fût à la fois originale et utile. L'A. a néanmoins tenté de relever avec courage ce défi scientifique en portant son attention sur certains aspects moins connus ou davantage oubliés, comme la transformation entre le III^e et le IV^e siècle de l'ancien système de la *uehiculatio* établi par Auguste en un *cursus publicus* organisé sous Dioclétien (le terme apparaît vers 300) et subdivisé sous Constantin entre le *cursus uelox* et le *cursus clauularius*. L'auteur met en relief la présence, pour la première fois, de chariots (réquisitionnés) tractés par des bœufs sur deux inscriptions publiques d'époque sévérienne (*SEG* 16, 754 à Sülümenli en Phrygie ; *SEG* 37, 1186 à Takina en Pisidie). Pour cette seconde inscription, nous renvoyons à notre étude « La frontière orientale de la province d'Asie : le dossier de Takina », *Epigraphica Anatolica*, 40, 2007, p. 147-173, en particulier p. 162 et 166. L'utilisation de chars à bœufs est considérée par l'auteur comme l'indice indéniable d'un accroissement important du volume des denrées et des valeurs publiques transportées (p. 24-27). Ces (nouvelles ?) exigences du pouvoir romain vis-à-vis des populations provinciales sont mises en relation avec les besoins accrus de l'État en espèces monétaires pour entretenir une armée plus nombreuse et plus mobile, même si les deux inscriptions invoquées n'illustrent pas tout à fait ce cas de figure et ne permettent pas de savoir si ces exigences sont structurelles ou ponctuelles (p. 32-33). Dans l'état actuel des sources documentaires, la prudence reste de mise. Pendant les soixante-dix pages suivantes, le livre offre l'intérêt de récapituler avec une grande clarté d'exposition, et sans érudition excessive ou vertigineuse, la plupart des connaissances actuelles relatives au *cursus publicus* durant le IV^e siècle. Cette période est bien mieux connue que les siècles suivants en raison essentiellement de la soixantaine de lois, échelonnées entre 316 et 407, conservées sous une forme abrégée dans le *Code Théodosien*, VIII, 5 (éd. Theodor Mommsen, p. 375-393), auxquelles on peut ajouter une vingtaine de lois datées entre Constantin et Anastase connues par le *Code Justinien*, XII, 50 (éd. Paul Krueger, p. 480-482). L'auteur examine rapidement les infrastructures routières avec le cas des rares *mutationes* et *mansiones* connues par l'archéologie. Leur polyvalence est mise en valeur à bon droit, puisqu'il ne s'agit pas seulement de relais ou d'auberges mais encore d'étapes officielles possiblement associées à une agglomération routière et à un centre de perception et de redistribution des impôts. Il faut à ce propos évoquer le cas, ici omis, de la *mansio* cappadocienne de *Sasima* décrite de manière à la fois vivante et effrayante par Grégoire de Nazianze, *Poème autobiographique*, v. 439-446, *PG*, 37, col. 1059-1060). Les différents animaux et véhicules « publics » sont également passés en revue, mais peu de cas est fait de la mule qui constitue pourtant le principal animal de trait employé par l'État comme par les particuliers sur les routes de l'Antiquité tardive, à l'exception de l'Égypte où il est supplanté par l'âne. Les chameaux sont également négligés, mais ils sont destinés surtout à ravitailler les troupes stationnées au Proche-Orient. L'interprétation de la riche terminologie animale présente dans les codes juridiques a beaucoup progressé avec les recherches de Pascal Stoffel. Il est d'ailleurs difficile de savoir ce que désignent de manière précise certaines dénominations propres au latin juridique tardif, comme par exemple l'adjectif *agminalis* qui a suscité des interprétations variées et parfois contradictoires dans la littérature scientifique antérieure (cf. p. 56 et n. 156).

Le livre offre un aperçu des aspects administratifs (de la supervision exercée par les hauts fonctionnaires au petit personnel affecté à l'entretien des *mansiones* et des *mutationes*) et des aspects financiers (entretien et fournitures à charge des communautés locales), des différents usagers (officiels, militaires, ecclésiastiques) et des principaux usages (circulation de l'information, transferts de fonds). Ce chapitre central se termine par une énumération des magistrats habilités à délivrer des permis d'utilisation du système et dresse une brève esquisse du service des *curiosi* chargés de contrôler et de réprimer les abus attestés par les sources juridiques et littéraires. Si, dans le détail, on peut regretter l'oubli de telle référence bibliographique importante, l'omission d'une source pertinente ou le manque de développement sur certains points, il faut reconnaître que ce livre offre une synthèse commode et accessible sur un aspect important de l'histoire administrative du Bas-Empire.

Sylvain DESTEPHEN

Arnaldo MARCONE (Ed.), *L'imperatore Giuliano. Realtà storica e rappresentazione*. Milan, Mondadori Education S.p.A., 2015. 1 vol., 349 p. (STUDI SUL MONDO ANTICO, 3). Prix : 23,80 €. ISBN 978-88-00-74586-4.

This volume contains fifteen articles on the Roman emperor Julian the Apostate which were originally delivered as lectures in the spring of 2014. The book opens with *Per delle biografie dell'imperatore Giuliano* by Ignazio Tantillo, who not only draws attention to some recent trends in Julianic scholarship, including the presence of the apostate emperor on the internet, but also points to some topics which deserve closer attention, for example the relationship between Julian and his uncle Constantine the Great. In what I consider one of the best contributions, Fabio Guidetti deals in *I ritratti dell'imperatore Giuliano* with Julian's outward appearance, in as much as this can be reconstructed on the basis of iconographic, literary and, above all, numismatic material. Umberto Roberto argues in *Giuliano e la memoria politica della tetrarchia* that the reputation of the emperor Diocletian and his co-tetrarchs, which Constantine the Great had tried to devalue, was revaluated in the time of Julian. One of the texts which Roberto adduces to support his view is derived from Julian's *Symposium* or *Kronia*, generally known as *Caesares* (Or. 10 Lacombrade). Roberto is right when he states that Julian says in this satire that "the gods admired the unanimity" of the four emperors (315b), and that Julian speaks of "a harmonious quartette" (315c). However, Julian also states that one of the tetrarchs was so grossly immoral that he was removed from the symposium, and that "into that harmonious symphony of four there crept a terrible harsh and discordant strain. For this reason Justice would not suffer the two so much as to approach the door of that assembly of heroes" (315c-d, tr. Wright). Roberto duly mentions the dissolute tetrarch, but fails to explain the implication of the rest of the quoted words. Andrea Pellizzari's *Testimonianze di un'amicizia: il carteggio fra Libanio e Giuliano* depicts the relationship between Julian and the Antiochene rhetor Libanius who in the course of time became close friends. It is obvious that Pellizzari leans heavily on Pierre-Louis Malosse's *Les alternances de l'amitié : Julien et Libanios (349-363 et au-delà)*, published in *RPh* 69 (1995), p. 249-262, but because of a wealth of details and keen observations he

Franco DE ANGELIS, *Archaic and Classical Greek Sicily. A Social and Economic History*. New York, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 23,5 x 15,6 cm, xviii-437 p., 44 fig. n. & b. (GREEKS OVERSEAS). Prix : 55 £ (relié). ISBN 978-0-1951-7047-4.

Franco De Angelis propose une nouvelle synthèse des apports anciens et récents sur l'histoire économique et sociale de la Sicile archaïque et classique. L'intérêt de ce volume réside dans l'attention particulière accordée à la recherche archéologique, qui permet une mise à jour des ouvrages de R. Ross Holloway (*The Archaeology of Ancient Sicily*, 1991 ; AC 62, 1993, p. 534) et de Christopher J. Smith et John Serrati (*Sicily from Aeneas to Augustus. New Approaches in Archaeology and History*, 2000). L'auteur se distingue également de ses prédécesseurs en intégrant totalement les questions sociales et économiques, abordées dans une perspective diachronique selon une alternance de périodes de centralisation des pouvoirs et de l'économie ; il s'émancipe ainsi des deux grands courants suivis par les historiens de la colonisation grecque, qui ont tantôt abordé l'histoire de ces cités comme celle de Grecs de la périphérie, tantôt comme celle de Siciliens grecs dont le destin est totalement dépendant de l'élément « indigène ». L'auteur n'ignore évidemment pas l'importance des influences phéniciennes et indigènes sur le destin des Grecs de Sicile : le volume est introduit par un premier chapitre sur la géographie et l'histoire de la Sicile depuis le XII^e s. av. J.-C. et la place de l'île au regard des autres régions influentes en Méditerranée centrale ; il parvient ainsi à une conclusion intéressante sur la situation de la Sicile, qui évolue alors dans l'ombre des grandes puissances de Sardaigne et d'Étrurie, ce qui pourrait avoir été un argument d'attraction pour les colons grecs qui y ont trouvé de vastes surfaces agricoles à exploiter sur les côtes (p. 28-61). Les trois chapitres formant le cœur du volume sont traités en diachronie, articulés en quatre sous-chapitres correspondant aux grandes césures chronologiques de l'histoire politique de la Sicile grecque : des premières fondations à une centralisation politique (c. 735 – VI^e s. av. J.-C.) ; la première génération de centralisation politique (fin du VI^e s. – début du V^e s. av. J.-C.) ; de la chute au retour de la centralisation politique (seconde moitié du V^e s. av. J.-C.) ; la fin du classicisme, entre centralisation politique et indépendance (405 - 320 av. J.-C.). Le deuxième chapitre s'intéresse aux colonies du point de vue de la logique d'implantation territoriale, du cœur urbain et son architecture à l'exploitation des plaines agricoles. De Angelis y exprime la ligne directrice de l'ouvrage, considérant l'histoire de la Sicile grecque au travers du prisme d'épisodes alternés de croissance et de décroissance politiques et économiques, ici appliqués à la transformation du paysage (p. 62-133). Le chapitre III traite de l'organisation sociale, de l'évolution de la démographie, des classes sociales et politiques – en particulier le terrain fertile qui a permis la longévité particulière des tyrannies – ainsi que ce que l'on connaît des textes de lois de ces cités ; l'accent est mis sur le caractère fortement multi-ethnique de ces sociétés, qui se démarquent ainsi des cités de Grèce propre (p. 134-221). Le dernier chapitre traite des économies des cités grecques de Sicile, à la lumière des structures sociales examinées dans le chapitre précédent (p. 222-318). L'analyse concentre une très grande variété de données visant à couvrir l'entièreté du spectre des activités économiques des cités (production, distribution, consommation) au-delà de ce qui nous a été transmis par les sources littéraires, qui traitent essentiellement de la production du blé. À nouveau, l'argument est mu par une préoccupation

sur les notions de croissance économique et de politique, abordées pour les productions agricoles (l'auteur remet en question l'existence de monocultures) et artisanales (céramique, travail de la pierre et du métal), le commerce maritime entre les cités siciliennes et avec l'extérieur, le développement et l'usage de la monnaie, ou encore l'exploitation des ressources naturelles. Ce point de vue économiste considère les fluctuations entre des périodes d'inflation ou de déflation des complexités sociale (de la cité-état à l'état territorial) et économique (croissance et décroissance) pour analyser l'histoire des peuples de Sicile. L'auteur parvient ainsi, avec un recours très important aux recherches pluridisciplinaires, en particulier archéologiques et paléo-écologiques, à une nouvelle lecture de l'expression sicilienne du « miracle grec » : il ne peut être que le résultat des apports mutuels entre les Grecs et les populations locales, qui ont donné lieu à des régimes politiques et économiques propres aux cités de Sicile, mais qu'il n'est pas pertinent de considérer en tant qu'isolat, en périphérie du monde grec.

Marie DE WIT

Philippe LAFARGUE, *La bataille de Pylos. 425 av. J.-C. Athènes contre Sparte*. Paris, Alma Édition, 2015. 1 vol, 257 p., ill. Prix : 22 €. ISBN 978-2-36279-167-3.

Ce livre est en quelque sorte un sous-produit de la thèse de l'auteur parue en 2013 sous le titre *Cléon : Le guerrier d'Athènes*. Ceci explique l'introduction (p. 11-21), et ses considérations sur les rythmes et les découpages chronologiques chez Thucydide, ainsi que la réflexion sur le fait que Thucydide n'accorde au final pas une très grande importance à cet épisode (ce qui se comprend très bien, car Thucydide connaissait la fin de la guerre, même s'il n'a pas eu le temps de conduire son ouvrage jusque-là !). Le premier chapitre intitulé « La grande guerre des Grecs » permet de comprendre comment, au bout de six ans de guerre, on en est là. Le second chapitre « Démosthène à Pylos » décrit la prise de décision et les lieux. Il me semble dommage de ne pas rappeler que Syracuse (p. 52) est une colonie de Corinthe, une puissance maritime, et qu'Athènes craint qu'elle n'appuie les Péloponnésiens (cette peur les conduira au désastre en 413). Il me semble aussi que déclarer que Pylos est non loin de Sparte est nier la géographie antique et les dimensions minuscules habituelles des états grecs ; certes, à vol d'oiseau, Pylos est à une soixantaine de kilomètres de Sparte, mais en réalité, il faut un jour pour franchir le Taygète (pour de bons marcheurs, et certainement plus pour le train des équipages) et encore un jour complet pour atteindre Pylos (et ce pour des troupes d'élite sans bagages). Dans le cadre d'un état grec, c'est loin ; difficile donc de prendre rapidement les décisions appropriées. De plus, le Roi Agis, qui est désormais à la tête de l'armée, n'est pas encore très expérimenté, et, surtout, n'a aucune expérience de la guerre maritime. Son retour d'urgence – il ravageait l'Attique – et son envoi sur les lieux a sans doute empêché le navarque d'agir correctement plus qu'il ne l'a aidé. Dans le chapitre III, j'ai relevé quelques détails qui appellent de ma part des commentaires. Sur la cryptie (p. 74), j'ai évidemment un tout autre point de vue exposé dès 2006 et 2007 en Anglais (dans *Sparta and War*) et en Français (dans *Sparte : Géographie, Mythes et Histoire*, ch. 14). À cette date, elle n'existe pas. Les fantasmes romains de Plutarque sont un point à revoir comme un appât de la Sparte hellénistique et romaine et non comme

ces fonctions dans le dialogue avec les dieux : si d'un point de vue institutionnel, l'augure et le sénateur contrôlent effectivement par les auspices l'action du magistrat, d'un point de vue divinatoire, ils certifient la réception régulière des avis divins et peuvent aider à leur juste compréhension. De même, les strates d'*auctoritas* qui s'accumulent sur la *potestas* du magistrat (prise d'auspices d'entrée en charge, assistance et contrôle des augures lors de la prise d'auspices, obligation de prendre les auspices depuis un lieu inauguré) donnent certes de la légitimité à son action, mais parce qu'elles sont d'abord les garanties d'une bonne et intelligible communication avec Jupiter (par un individu plusieurs fois « autorisé », dans des conditions favorables ou conformes à la volonté du dieu). C'est là en définitive une force de l'ouvrage d'Y. Berthelet : si la complexité de la matière le destine naturellement aux spécialistes de droit religieux à Rome, il lui donne souvent une simplicité éclairante, qui stimule la réflexion et mérite le plus vaste public.

Romain LORIOU

Jean-François CHEMAIN, *L'économie romaine en Italie à l'époque républicaine*. Paris, Picard, 2016. 1 vol., 192 p., 16 fig., 1 carte (ANTIQUITE/SYNTHESES, 17). Prix : 33 €. ISBN 978-2-7084-1010-7.

Dix-septième volume de la collection Antiquité/Synthèses, qui a pour objectif de rendre accessible à tous la recherche scientifique, l'ouvrage de J.-Fr. Chemain, historien spécialiste du droit et des questions financières à Rome, se présente comme une synthèse des études les plus récentes sur l'économie romaine d'Italie à la période républicaine. Le livre respecte une découpe chronologique de la matière et s'axe en trois grandes phases : une description du cadre géographique et humain de l'Italie avant la montée en puissance de Rome (p. 11-36), une analyse de la société et de son économie jusqu'à la deuxième guerre punique (p. 37-79), et de même pour les deux derniers siècles de la République (p. 81-166). La première partie décrit l'environnement dans lequel s'est développée l'économie italienne entre le VIII^e et le I^{er} siècle av. J.-C. Elle est divisée en cinq sections, traitant chacune d'une zone géographique (Latium, Étrurie, Campanie, Apennin et Grande-Grèce) et s'articulant selon une même structure : caractéristiques du territoire d'abord, peuplement et habitat ensuite, type d'activité économique enfin. L'auteur consacre en outre une section supplémentaire au site même de Rome (p. 14-16) et une autre à la pratique des pillages et du « printemps sacré » (p. 30). Dans les deuxième et troisième parties, il entre dans l'étude proprement dite de l'économie romaine et de son évolution sur les cinq siècles de la République. Il y traite principalement des grands pôles de l'agriculture, de l'artisanat et du commerce, et les ancre dans le contexte des conquêtes romaines, qui ont façonné et alimenté cette économie. De plus, il s'intéresse aussi aux conséquences sociales de l'évolution de celle-ci et aux nouveautés juridiques, techniques et monétaires qui ont favorisé sa croissance. L'ouvrage est enrichi de quelques cartes (p. 10 ; p. 82 ; p. 130-132), plans et schémas (p. 58 ; p. 70 ; p. 71 ; p. 87 ; p. 156), ainsi que photographies (p. 78 ; p. 103 ; p. 104 ; p. 152), et complété en fin de volume par trois index succincts (*index rerum*, p. 183-188 ; *index nominorum*, p. 188-190 ; *index locorum*, p. 190-192). Puisqu'il est conçu comme une synthèse, le travail de J.-Fr. Chemain se heurte aux problèmes inhérents à ce type de production, dont le

principal est la concision. En effet, il est régulièrement amené à restreindre son propos et à ne donner que les éléments qu'il juge les plus importants (p. 32 ; p. 70-71 ; p. 82 ; etc.), notamment lorsqu'il aborde des questions controversées d'économie romaine comme celles qui opposent les « modernistes » aux « primitivistes » (p. 7-8 ; p. 74-75 ; p. 154-155 ; etc.). L'auteur se borne alors à présenter objectivement les opinions des chercheurs, tout en faisant preuve d'esprit critique et de distance par rapport à leurs hypothèses. Au-delà de ces limites, le livre est de qualité. Tout d'abord, le cadre temporel et spatial défini dans l'introduction est bien respecté, hormis quelques écarts toujours justifiés par l'auteur en raison de la proximité temporelle des sources et de l'analogie des situations (p. 110, n. 202 ; p. 125 ; p. 135 ; p. 141). En ce cas, J.-Fr. Chemain se montre toutefois prudent et nuance son propos, comme l'illustre son utilisation des données de l'édit de Dioclétien pour évaluer les prix des moyens de transport aux trois premiers siècles de la République (p. 75-76). Ensuite, l'auteur accorde une place importante aux sources anciennes, qu'elles soient littéraires, papyrologiques, épigraphiques ou archéologiques, et en fait régulièrement l'état en début de chapitre, indiquant les limites de notre connaissance quand celles-ci font défaut (p. 67 ; p. 69 ; p. 73 ; p. 75 ; p. 97 ; etc.). Les sources littéraires sont sans conteste les principales (Caton, Cicéron, Columelle, Denys d'Halicarnasse, Pliny l'Ancien, Tite-Live, Varron, etc.) et sont soit citées *in extenso* en traduction française (le texte original est rarement reproduit), soit seulement mentionnées, avec ou sans référence au texte original ou à l'auteur moderne qui en parle. À l'inverse, l'utilisation des textes papyrologiques et épigraphiques est rare (seules références directes à des papyrus p. 75, n. 264-266 ; à des inscriptions p. 94, n. 91 ; p. 144, n. 451 ; p. 149, n. 488 et 489). Lorsque ces sources demeurent muettes, l'auteur fait volontiers appel à l'archéologie et aux disciplines connexes, souvent par l'entremise d'un auteur moderne comme Jean-Paul Morel (p. 37 ; p. 51 ; p. 58 ; p. 59-60 ; p. 61 ; p. 68 ; p. 70 ; p. 73 ; p. 76 ; p. 89 ; p. 155). Il est dommage que ces trois derniers types de témoignages ne soient repris ni dans la bibliographie, à l'inverse des auteurs anciens, ni dans un quelconque index. Enfin, J.-Fr. Chemain prête une attention particulière à la terminologie latine. Il consacre par exemple un paragraphe aux notions d'*otium*, de *negotium* et de *militia* (p. 42-43), d'*officium*, de *ministerium* et de *beneficium* (p. 141-142), et de *sponsio*, de *fidepromissio* et de *fideiussio*, ces dernières dans le cadre du développement du cautionnement à Rome (p. 147-151), sujet de prédilection de l'auteur, qui en a étudié les formes. Le traitement des mots latins au sein de son exposé est cependant inconstant : ils sont soit traduits, soit accompagnés d'une brève périphrase ou d'une définition, soit à comprendre par le seul contexte de la phrase. Les traductions et explications se trouvant de plus parfois plusieurs pages après une première mention, le lecteur non initié pourrait trouver difficile de s'y retrouver. C'est également valable pour le vocabulaire français (par exemple, pour la navigation, p. 135 : halier, rade, noria, caboter, hauturier). Si le volume possède un *index rerum*, celui-ci ne liste qu'un choix de termes latins et français confondus et on regrettera l'absence d'un lexique qui en aurait repris, traduit et expliqué systématiquement l'ensemble. L'ouvrage comporte quelques erreurs typographiques (par exemple, p. 15 : « régions » au lieu de « raisons » et n. 25 : « p. 130 » au lieu de « p. 100 », p. 32 : « sur l'actuelle île d'Ischia » ; d'autres p. 33, p. 44, p. 96, p. 99, p. 105, p. 111, p. 114, p. 126, n. 314, p. 138-139, p. 153, p. 163) et la multiplication des

subdivisions, – jusqu'à cinq par endroits, qui ne sont d'ailleurs pas toutes reprises dans la table des matières –, s'avère déroutante. En dernier lieu, on aurait peut-être souhaité une liste récapitulative des figures utilisées dans l'ouvrage et, de temps à autres, des cartes, plans ou schémas supplémentaires, comme par exemple pour la structure des viviers (p. 95-96) ou les itinéraires maritimes (p. 116). En somme, l'ouvrage de J.-Fr. Chemain remplit parfaitement son rôle de synthèse. L'auteur y fait preuve de méthode et de rigueur en respectant son objectif ainsi que le cadre d'étude qu'il s'est fixé. Si dans cette optique, l'exposé est parfois restreint, il n'en demeure pas moins bien documenté, technique et précis. L'auteur accorde une importance appréciable aux termes latins, même si leur traitement inégal rend par endroits le propos moins accessible, et il n'hésite pas à se répéter et à procéder à des renvois internes. Il fait également un usage adéquat des notes de bas de page, s'en servant notamment pour apporter des précisions ou définitions utiles au lecteur non aguerri, tout en évitant de submerger ce dernier d'un surplus d'informations. Le style et la langue de l'auteur, à la fois simples et concis, contribuent encore à la clarté de l'exposé et à sa compréhension par le plus grand nombre, spécialistes ou non.

Laëtitia DOLNE

Caroline RÖDEL-BRAUNE, *Im Osten nichts Neues? Stiftungen und Ehrungen römischer Magistrate im Osten des römischen Reiches vom Ende des 3. Jahrhunderts v. Chr. bis zum Ende der Augusteischen Zeit*. Heidelberg, Morio Verlag, 2015. 1 vol. 18,7 x 24,8 cm, 672 p. (MORIO WISSENSCHAFT, 1). Prix : 49,95 €. ISBN 978-3945424261.

Le titre pourrait égarer qui se souviendrait trop du grand roman d'E. M. Remarque, mais le sous-titre donne de façon claire le sujet et ses bornes spatiales et temporelles. C. Rödel-Braune livre ici une version revue et mise à jour jusqu'en 2012 de la thèse qu'elle a rédigée sous la direction de T. Hölscher et soutenue en 2008 à Heidelberg. Après une brève présentation du travail et de ses objectifs, deux chapitres d'une trentaine de pages chacun s'intéressent à ce qu'il faut entendre par *Stiftung* et *Ehrung*, termes qui permettent de saisir les différentes formes de la présence des magistrats romains dans l'espace sacré ou public de l'Orient romain, comme sujets de l'acte de dédier ou comme objets de celui d'honorer ; puis aux traces matérielles de ces actions et à leur répartition géographique documentée par huit cartes. Le cœur de l'ouvrage est constitué par le grand développement historique de 120 pages organisé en cinq séquences chronologiques inégales en durée et en importance documentaire – des premières attestations à la fin du III^e siècle, du début du II^e siècle à 146, du milieu du II^e siècle à 44 –, le second triumvirat jusqu'à l'affirmation du pouvoir d'Auguste et les monuments de M. Vipsanius Agrippa. Quelque quinze pages étudient la place de ces monuments dans les sanctuaires et trois brefs chapitres s'interrogent sur le succès de ces formes de communication pour les magistrats romains, sur les échanges dont elles témoignent entre Romains et Grecs, sur l'existence d'un mode romain de la consécration et des honneurs, avant une rapide synthèse. Un catalogue de 375 pages présente de façon chronologique les interventions des magistrats romains (101 cas), les consécérations (91 cas) et les honneurs qui

comme le point commun qui les unissait aux laïcs : les moines étaient aussi humains que les autres chrétiens, et comme tous les autres, dépendaient du pain qu'ils consommaient. Par ailleurs, reprenant les conclusions récentes d'Ewa Wipszycka, il affirme que les Églises locales égyptiennes ne détenaient pas de fonds propres dédiés aux pauvres, ce qui conduit à penser que ce rôle incombait donc aux moines. En conclusion (p. 109-118), P. Brown revient sur la différence entre les moines vivant à la façon des anges en Syrie et ceux d'Égypte, se sustentant par leurs travaux manuels, en remettant en perspective son concept de Tiers monde exposé plus haut. En Asie, les monastères vivaient complètement de la mendicité des laïcs, aussi cette opposition entre monastères syriens et égyptiens paraît complètement superflue, voire très occidentale. Finalement, Peter Brown nous livre une fois encore, plus qu'un simple livre d'histoire, un nouvel essai brillant. Outre une table des matières figurant en tout début d'ouvrage, une introduction (p. XI-XXV), la conclusion et les six chapitres présentés, il contient des remerciements (p. IX), une section composée des notes, qui ne sont hélas pas infrapaginales mais regroupées par chapitre (p. 119-133), une bibliographie (p. 135-150), et un index des anthroponymes, des substantifs et des noms de lieux (p. 151-162). Avec ce très bel *opus*, Peter Brown rend une fois de plus intelligible ce que sont les pauvres dans l'Antiquité tardive.

Ariane BODIN

Séverine CLEMENT-TARANTINO et Florence KLEIN (Dir.), *La représentation du « couple » Virgile-Ovide dans la tradition culturelle de l'Antiquité à nos jours*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015. 1 vol. 16 × 24 cm, 362 p., 20 fig. (CAHIERS DE PHILOGIE, 32 – APPARAT CRITIQUE). Prix : 29 €. ISBN 978-2-7574-0906-0.

La notion de « couple » Virgile-Ovide est une donnée tellement fondamentale de l'histoire de la littérature latine depuis tant de siècles que la publication d'un volume entier consacré à la question ne peut qu'être saluée comme une initiative qui n'avait que trop tardé. Les éditrices, spécialistes l'une de Virgile et l'autre d'Ovide, retracent dans une introduction à la fois très claire et très nuancée la genèse de cette idée ; c'est de la part d'Ovide un coup de génie, puisque cette notion dont il est l'inventeur, voire le créateur, est devenue pour nous une évidence absolue. Les contributions réunies, au nombre de vingt (en comptant l'introduction et un appendice sur quelques éditions anciennes prises aux collections patrimoniales des universités de Lille), répondent véritablement à ce qu'annonce la mention « de l'Antiquité à nos jours » ; loin de couvrir seulement l'Antiquité et l'humanisme néo-latin, comme trop souvent, le volume donne place au Moyen Âge comme aux époques moderne et contemporaine. L'Antiquité fait l'objet de sept contributions, toutes (sauf une, sur Pétrone), consacrées à des poètes, depuis le premier siècle jusqu'à Sidoine Apollinaire. Une étude de la « préface » des arguments pseudo-ovidien à l'*Énéide*, par Paolo Marpicati, assure la transition vers le Moyen Âge en démontrant que ces quelques vers sont nettement postérieurs aux arguments eux-mêmes, et en proposant de les attribuer à Modoin, poète de cour sous Charlemagne avant de devenir évêque d'Autun ; c'est une hypothèse séduisante, qu'il faudrait confirmer en étudiant plus en détail la facture des vers « authentiques » de celui que, à Aix-la-Chapelle, on appelait Nason. Par la suite, le

plan, globalement chronologique, conserve avec bonheur une certaine souplesse, pour permettre des rapprochements fructueux entre des contributions que leur époque d'étude éloignerait. Regrettons toutefois qu'une contribution sur Antoine de Baïf, par Juliette Lormier, soit reléguée entre des pages consacrées aux beaux-arts à l'époque moderne et l'appendice, là où on ne l'attendait plus ; c'est d'autant plus regrettable que c'est l'une des meilleures études du volume (j'en profite pour y signaler un détail, p. 360 principalement : si l'assimilation de Virgile à Tityre est « commune à l'époque de Baïf » – mais pas seulement – c'est surtout à cause de Servius, *In Ecl.* 1, 1, *hoc loco Tityri sub persona Vergilium debemus accipere*). S'il y a un problème que pose ce volume excellent, il se trouve, me semble-t-il, dans le fait que n'est pas démontrée l'existence d'une réception du « couple » Virgile-Ovide. Cela a tout l'air d'une évidence à partir du Moyen Âge : sans doute peut-on s'en passer à compter, disons, de la fin du VIII^e siècle. Mais il n'en va pas de même avant ; on trouve ici ou là, au fil des contributions, la trace du fait qu'Ovide est l'un des auteurs les plus rarement mentionnés explicitement par les auteurs antiques ; mais ce que cela implique reste latent : sauf erreur, parmi tous les passages où Virgile et Ovide sont cités ensemble, si l'on exclut les cas où leurs noms sont en compagnie au minimum d'un tiers (d'ailleurs, la postface évoque brièvement le problème des « troisièmes termes », Horace au premier chef), la seule occurrence qui puisse donner l'impression que l'association des deux poètes a une valeur particulière et définitoire est Martial 3, 38, 10 (*omnes gelidis quicumque lacernis / Sunt ibi, Nasones Vergiliosque vides* ; Sen., *Suas.* 3, 7, d'ailleurs non cité dans le volume, est un cas intéressant mais qui relève d'Ovide et non de sa réception). En l'absence de démonstration historique, au vu des éléments en présence, tout porte à croire que ce qu'a semé Ovide ne commence à germer qu'après l'Antiquité – mais avec un succès inouï. Le corollaire à cela est que, dans un certain nombre de cas, il n'est pas sûr que lorsque l'on met en parallèle Virgile et Ovide on fasse autre chose que mettre en parallèle classicisme et maniérisme (pour reprendre la terminologie de Curtius), avec toutes les simplifications abusives que cela implique – Virgile épique et grandiose, Ovide léger et badin – et dont, du reste, l'introduction a pleinement et explicitement conscience. Aussi a-t-on l'impression qu'un certain nombre de contributions, assurément de très bonne qualité, auraient mieux trouvé leur place dans un recueil « atticisme-asianisme », « apollinien-dionysiaque », etc., notions auxquelles on ne peut réduire Virgile et Ovide (et que l'on ne peut réduire à Virgile et Ovide), à plus forte raison dans l'Antiquité si les auteurs eux-mêmes se refusent à juger paradigmatique cette association.

Franz DOLVECK

Zara Martirosova TORLONE, *Vergil in Russia. National Identity and Classical Reception*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 22 x 14 cm, 320 p. (CLASSICAL PRESENCES). Prix : 65 £. ISBN 978-0-19-968948-4.

Professeur à l'Université de Miami, Zara Martirosova Torlone se donne pour tâche d'explorer la perception de Virgile en Russie, du règne de Pierre le Grand à nos jours. Plusieurs des thèmes abordés dans le livre ont déjà fait l'objet de publications de l'auteur par le passé (voir l'adresse <http://miamioh.edu/cas/academics/departments/classics/about/faculty-staff/torlone/>). Dès l'introduction (p. 1-25), l'auteur indique que

lorsque j'affirme que Cicéron, Virgile et les autres ont eu des désirs, un vrai corps, des douleurs, des flatulences et qu'ils se sont gratté le nez comme le reste ; peut-être y a-t-il là une des raisons qui font déferler les troubles anxieux sur les actuelles Facultés des lettres ?

Carole FRY

Dániel KISS (Ed.), *What Catullus Wrote: Problems in Textual Criticism, Editing and the Manuscript Tradition*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2015. 1 vol., 194 p. Prix : 58 £ (relié). ISBN 978-1-905125-99-9.

Ce livre regroupe six des huit contributions présentées lors d'une conférence qui s'est tenue en mai 2011 à la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich. L'ouvrage illustre les progrès considérables que la recherche catullienne a connus durant cette dernière décennie pour ce qui touche à l'étude de la tradition manuscrite, à l'histoire éditoriale, à l'identification correcte des conjectures et de leurs auteurs et, enfin, à l'établissement d'un texte correct et philologiquement fondé. Dans son introduction et dans l'article liminaire, l'éditeur Dániel Kiss, auquel on doit le remarquable site *Catullus Online*, plaide en faveur d'une tradition bifide dont les représentants les plus anciens sont, d'une part, les mss O, G et R et d'autre part, pour le poème 62 seulement, le ms T et le ms perdu S dont le témoignage nous serait partiellement transmis par des notes marginales de Parrasio. Sur l'archétype de OGRST, les opinions divergent. Invoquant la faute *imbres* pour *ignes* (62, 7), Thomson le supposait écrit en semi-onciale, mais l'argument ne convainc guère. Les confusions entre les formes de *ignis* et les formes en *imbr-* de *imber* ne manquent pas (Lucr. I, 784-785 ; Tib. I, 1, 48 ; Germ. Arat. 63, 70) ; depuis Heinsius, certains éditeurs corrigent *ignes* en *imbres* dans V.-Flac. V, 414. Plutôt qu'à la simple dérive paléographique imaginée par Thomson, ou même qu'à la « conscient « correction » » qu'envisage Kiss (p. 17), nous avons affaire à une contagion déclenchée par la collocation fréquente des deux lemmes en poésie (35 attestations avec un intervalle de 9 mots maximum dans la base de données *Musis Deoque*) et, si l'on postule pour le digraphe *gn* une prononciation romaine [ɲn] que justifie l'orthographe *ingnes*, par l'instabilité phonétique des groupes consonantiques à nasale initiale *nd*, *mbr*, *gn* (devenu *mn* en roumain), *mn* (devenu *mbr* en espagnol) ; en Ov. M. XI, 523, la variation entre la faute *undae* et la leçon admissible *ignes*, à laquelle Housman et d'autres après lui substituent *imbres*, s'explique par la prégnance mémorielle d'une famille de termes incluant *ignes*, *imbres*, *umbrae* et *undae* – les formes de *umbra* et *unda* alternant dans de nombreux passages. Kiss (p. 22) privilégie l'hypothèse d'un archétype écrit en minuscule, mais il néglige le fait que, si l'on accepte le texte qu'il choisit d'éditer en 62, 35 (p. 18 : *Hesperie, mutato deprendis nomine Eous*) et l'explication fournie par Baehrens pour la corruption supposée de *Eous* en *eosdem* (OGR), le manuscrit T porte trois leçons qui proviennent de la mélecture d'un ms écrit en capitale : *eospem* au vers 35 (D > P), *apsi* pour *at si* (OGR) au vers 54 et *tuignare* pour *pugnare* (OGR) au vers 64 (T > P ou P > T avec, dans la seconde corruption, le graphème *ig* notant la mouillure de la nasale [ɲ] issue de [ɲn]). À l'instar de Kiss, Giuseppe Gilberto Biondi, Julia Haig Gaisser et Antonio Ramírez de Verger montrent ensuite tous les enseignements qu'on peut tirer d'une connaissance approfondie des *recentiores*, ainsi que des éditions, commentaires

et conjectures que nous ont légués nos prédécesseurs des ^{xv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. David Butterfield examine l'apport critique de Baehrens et de Housman, tandis que Stephen J. Heyworth clôt le volume en explorant les quatre poèmes dialogués de Catulle (10, 45, 62, 67). L'ensemble de ces réflexions conduit à s'interroger sur le texte que la vulgate catullienne offre pour divers passages. Aux vers 16, 8-11 (*Si [uersiculi]... quod pruriat incitare possunt / non dico pueris, sed his pilosis / qui duros nequeunt mouere lumbos*), *his pilosis* devrait, selon Biondi (p. 34-35), se voir préféré *hispidosis* (une *scripta lectio* reprise par Avanzi), au double motif que *pilosis* « does not properly fit the realities of old age (cf. l. 11 : if anything, you get more *pilosus* when you are in the bloom of your manliness!) » et que le démonstratif *his* est oiseux. Mais outre qu'on ne voit guère en quoi l'hapax *hispidosis* différerait sémantiquement de *pilosis*, l'opposition topique entre les *pueri delicati* et les mâles âgés que dépare une pilosité malvenue rend vain le premier argument, d'autant que *pilosus*, en raison de son lien paronomastique avec *pila*, véhicule peut-être une allusion aux testicules (voir Adams, p. 69). Et s'il paraît effectivement souhaitable d'éliminer *his*, pourquoi ne pas éditer *non dico in pueris, sed in pilosis*, d'après Sen. *Epist.* 95, 63 (*Denique cum monemus aliquem ut amicum eodem habeat loco quo se, ut ex inimico cogitet fieri posse amicum, in illo amorem incitet, in hoc odium moderetur, adicimus « iustum est, honestum »*) ? Pour le vers 55, 17 (*nunc/num te lacteolae tenent puellae* ?), Ramírez de Verger (p. 97-100) plaide en faveur de la correction humaniste *lacteolae... papillae*, que légitimerait 64, 65 (*non tereti strophio lactentes uincta papillas*), auquel on ajoutera d'autres passages parallèles comme Petr. 86, 5 (*lactentibus papillis*) et Anth. 941, 13 (*lactenti... papilla*). Mais, dans ce poème où le pyrrhique du phalécien se laisse librement remplacer par une syllabe lourde, Catulle aurait pu recourir à l'épithète usuelle *lactentes*. De plus, le vers ainsi édité se réduit à un écho littéral des mots précédemment mis dans la bouche d'une prostituée (*en hic in roseis latet papillis*), alors que ce propos ironique n'a pas à être contesté ou infirmé. Dans la mesure où le vers 16 se termine par la proposition *crede luci*, il est permis de croire que Catulle exploite ici la métaphore stéréotypée qui rapproche la lumière du lait, et que les *lacteolae... puellae* contrastent avec les filles publiques (les *pessimae... puellae*) du vers 10 ; cette solution s'impose d'ailleurs si l'on choisit d'imprimer *dum uestri sim particeps amoris* au vers 22. Butterfield (p. 119-120) suit Housman, qui corrigeait *parit* en *aperit* au vers 64, 282 (*aura parit flores tepidi fecunda Fauoni*), de façon à écarter « the unwelcome idea that the breeze, rather than the soil as we would expect, “begets” flowers » ; il ne tient compte, alors, ni du parallélisme (avec paronomase) entre *aura parit* et *ora creat* (vers 281), ni des travaux d'Armelle Deschard sur la puissance génératrice des vents. Le même Butterfield (p. 124-125) suit encore Housman (et Morgenstern) en 114, 5-6 (*quare concedo sit diues, dum omnia desint. / saltum laudemus, dum domino ipso egeat*) ; mais le poème nous dit que si Mamurra manque de tout à cause de sa prodigalité, il n'en est pas moins propriétaire de son riche domaine – j'ai proposé ailleurs (CQ, 65 [2015], p. 651-652) *dum modo ope ipse egeat*. Aux vers 66, 93-94, Heyworth (p. 136) privilégie *sidera corruerint ! iterum ut coma regia fiam, / proximus Hydrochoi fulguret Oarion* ! Ce choix compromet l'économie paléographique de l'émendation *corruerint* (Lachmann, pour *cur iterent* des mss) : il faut en effet supposer que *iterum* (ut) a provoqué l'altération de *corruerint* par anticipation avant d'être, à son tour, confondu avec *utinam*. Par ailleurs,

Heyworth suggère que seul le souhait irréaliste qu'exprime *sidera corruerint!* explique le rapprochement entre le Verseau et Orion malgré la distance qui les sépare ; mais les deux constellations se trouvaient associées par l'épithète *aquosus* d'Orion (Verg. *Én.* IV, 52 ; Prop. II, 16, 51) et par la croyance que l'Éridan se mêlait au fleuve du Verseau (voir Le Bœuffle, p. 140). Je proposerais volontiers *sidera tu cum iteres, utinam coma regia fiam, / proximus Hydrochoi fulgeat Oarion!* avec *iteres* pris au sens de « parcourir périodiquement » en contexte astronomique (Prop. IV, 1, 82 ; IV, 3, 7 ; voir *MH*, 72 [201]5, p. 34-36). Pour *tu cum*, voir 13, 13 (*quod tu cum olfacies...*) ; puisqu'il faut un subjonctif présent, *fulgeat* est plus conforme à l'usage (Cic. *Arat.* 33, 368 : *Orion... fulgens* ; Man. V, 58-59 : *Orion... / quo fulgente* ; Luc. I, 665 : *fulget latus Orionis*), avec la confusion banale entre *a* et *re*.

Marc DOMINICY

Elizabeth Marie YOUNG, *Translation as Muse. Poetic Translation in Catullus' Rome*. Chicago – Londres, The University of Chicago Press, 2015. 1 vol. viii + 259 p. Prix : 50 \$ (relié). ISBN 978-0-22627-991-6.

Le lecteur qui découvrira l'ouvrage d'Elizabeth Marie Young en s'attendant à y lire une étude tout entière consacrée aux deux fameuses traductions / transpositions par Catulle de poèmes grecs que sont les *carmina* 51 et 66, respectivement traduits de Sappho et de Callimaque, sera assurément surpris, et – pensons-nous – agréablement surpris : l'ouvrage de Young ne se limite pas à ces deux cas évidents et déjà bien étudiés, ni même ne débute par eux. En ré-inscrivant la pratique romaine de la traduction dans le contexte plus général de l'appropriation littéraire de la culture et des modèles grecs et au terme d'un itinéraire de six chapitres consacrés successivement au poème 64, à un petit groupe de poèmes brefs polymétriques, au poème 4 puis, pour finir, aux poèmes 66 et 51 (non sans avoir regardé de près leurs « préfaces », les poèmes 65 et 50), Young nous permet de considérer ces derniers textes avec un regard neuf et enrichi des analyses toujours subtiles et très souvent convaincantes qui étayent l'ensemble du livre. Ainsi, sa thèse, selon laquelle l'œuvre de Catulle est tout entière informée par la traduction sous des formes que nous, modernes, ne reconnaissons pas spontanément comme telles, est séduisante et parfaitement stimulante. L'introduction de l'ouvrage fait le point sur ce qui distingue la conception de la traduction à l'époque actuelle et dans la Rome de Catulle. Rappelant que notre vision de la traduction comme nécessairement « soumise » au texte source, visant à un idéal de fidélité et d'effacement maximal au profit du texte traduit, a infléchi l'idée que nous nous faisons de l'histoire littéraire de Rome comme progressivement affranchie d'une dépendance servile par rapport à la culture grecque « victorieuse de ses vainqueurs », Young insiste, dans la lignée de l'ouvrage de Siobhán McElduff (*Roman Theories of Translation: Surpassing the Source*, New York, 2013), sur la compétition et la volonté de pouvoir qui se manifestent dans la pratique romaine de la traduction. C'est cette affirmation de l'ascendant et du contrôle exercés par le poète-traducteur sur ses sources grecques que révèle l'œuvre catulléenne qui la thématise dans les divers poèmes étudiés ici, non sans mettre en scène, pourtant, l'inquiétude également suscitée par l'arrivée de cette culture étrangère dans la Rome tardo-républicaine. Le

créent un hiatus, un vide qu'il s'agit de combler par le plaisir esthétique et intellectuel. M. Lowrie, « Foundation and Closure », s'inspirant de Machiavel et Arendt, se penche, dans le cadre de la refondation de Rome par Auguste, sur le modèle romain de la fondation, caractérisé par la continuité, traversée de répétitions violentes, chez Virgile, ou apaisée, chez Tite Live. Enfin, V. Rimel, « (En)closure and Rupture: Roman Poetry in the Arena », à travers Martial, Horace, Virgile, Ovide et Lucain, démontre que l'image récurrente du cirque/clôture, qui coexiste avec l'idéologie de l'*imperium sine fine*, aboutit à un paradoxe intenable : « Through the microcosmic circus/amphitheatre, the *orbis* as *orbis terrarum*, we see the paradoxes of *imperium sine fine* in action: to enclose is to celebrate limitlessness » (p. 10) qui culmine avec Lucain dont le *Bellum Civile* « turns the world into an open prison, in the tightest imaginable-creative dynamite » (p. 127). Dans la partie IV, « Performing Closure/Reading False Closure », I. Petrovic, examinant les hymnes grecs, spécialement l'*Hymne à Apollon*, doté de pas moins de six fausses fins, affirme que, en tant qu'offrandes et images des dieux éternels, ils ne sauraient avoir une fin : « Hymns last » (p. 215). J. Wallis considère la fausse fin des *Élégies* de Propertius en 3. 24, présentée comme *renuntiatio amoris*, dans la perspective du lecteur de poésie érotique, qui connaît aussi Catulle et Ovide, et montre que, malgré le dévoilement du caractère fictif de *Cynthia*, il n'est pas possible de rompre. C'est à travers la conception romantique du fragment, « a fragment of an unfinished project » (p. 271), que M. Baumbach justifie que l'*Histoire vraie* de Lucien n'ait pas de fin. A. Kirichenko s'attaque, lui, au difficile problème de la fin de *L'Âne d'or* d'Apulée, qui accumule les épisodes, et il avance l'hypothèse que l'auteur, philosophe platonicien, utilisant la réflexion de Platon sur le mensonge, la fiction et la *mimesis*, produit un héros qui admire ce qui est mimétique et fait de son existence une métamorphose mimétique ; par ce biais, Apulée s'interroge sur la nature mimétique de son œuvre. Il revient à Ph. Hardie, unique contributeur de la partie V « Beyond Closure », de donner une fausse fin à ce volume par une étude consacrée à *Fama* (« Fama—The Last Word ? »), dont la polysémie (renommée/rumeur/tradition) dit assez qu'elle est à la fois ce qui parachève et ce qui est fluctuant ; à travers le recours à Milton, Pétrarque, Vida, il note que le christianisme renouvelle la notion. Au terme de ce parcours, le lecteur aura compris que c'en est fini du modèle rassurant de l'œuvre théorisé par Aristote, avec un début, un milieu et une fin, et que, par l'entrebâillement de la porte, est signifiée une ouverture sur la création toujours recommencée du sens. *The Door Ajar* est donc un excellent instrument mis à notre disposition dans cette quête herméneutique : une liste des ouvrages cités et un *index locorum* sont utiles, contrairement aux illustrations en noir et blanc, de qualité très médiocre.

Patrick ROBIANO

Raffaele PERRELLI & Paolo MASTANDREA, *Latinitas est, et legitur. Metodi e temi dello studio dei testi latini*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2011. 1 vol., 402 p. (SUPPLEMENTI DI LEXIS, 65). Prix : 80 €. ISBN 978-90-256-1275-7.

Ce volume, issu d'une conférence qui s'est tenue du 4 au 6 novembre 2009 à l'Università della Calabria, regroupe non moins de vingt-sept contributions portant sur des approches très diverses des textes latins. L'ensemble pâtit, dès lors, d'une

certaine dispersion, encore accrue par le fait que de nombreux auteurs traitent de passages spécifiques sans nécessairement situer leur propos à l'intérieur d'un cadre méthodologique ou théorique véritablement explicite. L'article le plus programmatique, dû à Paul Allen Miller (*Tibullus 1.2 : A Postmodern Reading*, p. 99-115), poursuit une réflexion entamée dans un ouvrage désormais bien connu (*Subjecting Verses: Latin Love Elegy and the Emergence of the Real*, 2004). Après avoir rappelé les trois thèses fondamentales du postmodernisme (l'opacité des intentions et des significations, l'incomplétude des « grands récits » explicatifs, la nature exclusivement différentielle de la signification), Miller commente quelques extraits de l'élegie 1.2. Cet exposé souffre des insuffisances et des défauts qui caractérisent le postmodernisme. Pour commencer, la première thèse de la doctrine autorise des pirouettes herméneutiques fort discutables. Au sujet des vers 59-60 (*quid credam nempe haec eadem se dixit amores / cantibus aut herbis soluere posse meos*), où les éditeurs hésitent entre trois ponctuations (*quid, credam...*, *quid? credam...*, *quid credam?*), Allen écrit : « all such punctuation is postclassical. The Tibullan text would have necessarily exploited all such ambiguities » (p. 109, n. 23) ; mais rien ne justifie le postulat, énoncé comme allant de soi, que toute ambiguïté aujourd'hui descriptible au moyen d'un choix entre deux ou plusieurs ponctuations reflète nécessairement une ambiguïté inhérente au texte lui-même. Quant à la troisième thèse, elle revient à une absurdité, que met à nu l'affirmation suivante : « *cat* does not mean “feline” because of its inherent nature but because it is not *rat* or *fat*, let alone *dog* » (p. 102). En tant que signe arbitraire, *cat* n'est certes pas voué à désigner les félins en vertu d'une nécessité *a priori*, mais sa seule différence vis-à-vis d'autres signes arbitraires ne saurait rendre compte de l'usage qui, en vertu d'une nécessité *a posteriori*, le destine à désigner les félins, plutôt que les rats ; la différence entre *cat* et *rat* subsisterait telle quelle si le premier mot servait à désigner les rats, et le second à désigner les félins. Par ailleurs, Allen maintient que Tibulle « should be read as a postmodern author » (p. 115). Cette affirmation nous renvoie à l'ouvrage de 2004 déjà cité, où « Tibulle le postmoderne » se trouvait opposé au « Properce moderne » immortalisé par Ezra Pound. Outre que la « modernité » de Properce demeure contestée, il y a là une curieuse confusion entre l'approche critique (« moderne » ou « postmoderne ») et les objets étudiés : si la « modernité » et la « postmodernité » sont des traits susceptibles de se manifester chez des poètes anciens, bien avant que ces deux concepts aient pris naissance et se soient stabilisés, n'avons-nous pas affaire, en l'occurrence, à l'une de ces catégorisations intemporelles que le postmodernisme s'acharne précisément à déclarer inopérantes ? Fort heureusement, l'ouvrage recensé se recommande aussi par l'intérêt que présentent les interventions touchant aux problèmes de l'édition et de la critique textuelle. Vittorio Citti (*Intertestualità: un termine nuovo per una prassi antica*, p. 3-18) et Paolo Mastandrea (*Musae quae pedibus. Memorie enniane e tecnica versificatoria*, p. 19-43) soulignent, à partir d'exemples pertinemment commentés, l'apport immense que constitue, pour le philologue, le développement de bases de données donnant accès non seulement à la recherche de collocations, mais aussi aux divergences de leçons et de conjectures. Orazio Portuese (*Lo Schlusdistichon di Epigr. Bob. 54.9 s.: una σφραγίς indipendente ?*, p. 309-328) mobilise un riche inventaire de passages parallèles, grecs et latins, à l'appui du texte établi, pour le poème en question, dans l'édition digitale des *Epigrammata Bobiensia* qu'il a

procurée avec Angelo Luceri pour le site *Musis Deoque*. Une approche aussi attentive aux désaccords de la tradition ou de la critique ne peut faire l'économie d'une interrogation véritable sur le statut de la variation textuelle. Paolo Chiesa (*Il metodo genealogico oggi da un osservatorio mediolatino*, p. 61-70) livre, à cet égard, un plaidoyer à la fois rationnel et éclairé sur les dangers d'une « nouvelle philologie » qui se résoudrait, par avance, à l'incertitude en matière de choix éditoriaux. Une illustration particulièrement intéressante des débats en cause nous est fournie par Alessandro Fusi (*Marziale e il fantasma di Scorpo. Nota a 10.48.23*, p. 261-280). On sait que, pour le vers X, 48, 23 de Martial, la tradition se divise entre le texte privilégié par la très grande majorité des philologues (*de prasino conuiua meus uenetoque loquatur*) et deux versions alternatives où *ueneto* cède la place soit à l'inattendu *scuto*, soit à la leçon évidemment incorrecte *scipio*. Fusi soutient, à raison, que toute critique textuelle de cette ligne doit expliquer la présence de *scuto* et de *scipio* ; mais il développe également une argumentation très robuste contre l'hypothèse de Lindsay, selon laquelle Martial aurait écrit *Scorpo* (déjà proposé par Gruterus) dans l'édition de 95, avant de remplacer ce nom propre par *ueneto* dans l'édition de 98. Il n'y a donc pas, aux yeux de Fusi, « variante d'auteur » : *scuto* est la leçon authentique et *ueneto* se réduit à une faute produite par banalisation à partir de XIV, 131, 1 (*si ueneto prasinoue faues, quid coccina sumes ?*). La réfutation opposée à Lindsay aurait été plus convaincante si Fusi ne s'était pas contenté de décrire *scipio* comme « una corruttela meccanica » de *scuto* (p. 276), passant ainsi trop vite sur le fait que *Scorpo* permet de comprendre immédiatement l'apparition de *scipio*. Mais, comme l'a noté Raoul Verdière (*RBPh*, 55/2 [1977], p. 601), la tradition transmet *luci* à côté de *Lupi* en I, 59, 3 ; il est permis de croire, par conséquent, qu'une confusion analogue entre T/C et P, causée par la mélecture de l'écriture capitale, a produit ici †*scupo*†, dont *scipio* n'est qu'une normalisation manquée. La leçon *scipio* ne saurait donc justifier le *Scorpo* de Gruterus et Lindsay ; tout au contraire, elle témoigne de l'ancienneté de *scuto*. À l'appui de son choix éditorial, Fusi (p. 273) mentionne encore un passage de Marc Aurèle (*In semet ipsum*, I, 5) : παρὰ τοῦ τροφῆως τὸ μήτε Πρασιανὸς μήτε Βενετιανὸς μήτε Παλμουλάριος ἢ Σκουτάριος γενέσθαι. Mais il s'agit là d'un parallèle discutable, dans la mesure où les couples qu'il exhibe favorisent davantage *ueneto* que *scuto*, à moins que l'on ne préfère une correction qui paraît inédite à ce jour : *de parma conuiua meus scutoque loquatur*, pour laquelle on peut invoquer XIV, 213, 2 (*parma tibi, scutum pumilionis erit*). L'éventualité d'une « variante d'auteur » regagne alors quelque plausibilité, puisque tant *prasino...* *ueneto* que *parma...* *scuto* se trouvent légitimés par la formulation de Marc Aurèle.

Marc DOMINICY

Denis FEENEY, *Beyond Greek. The Beginnings of Latin Literature*. Cambridge (Mass.) – Londres, Harvard University Press, 2016. 1 vol. 16 x 24 cm, 377 p. Prix : 31,5 €. ISBN 928-0-674-05523-0.

Dans l'histoire littéraire de Rome, 240 av. J.-C. est une date essentielle. C'est le *dies natalis* de la littérature latine. Cette année-là, après la victoire de Rome sur Carthage, un affranchi de Tarente, Andronicus, fit représenter le premier drame grec

aux campagnes. En outre, il est surprenant que le lien entre temple et boucherie, mis en évidence en Gaule du Nord, ne soit pas évoqué pour ces territoires. Ceci étant, M. Groot nous livre une synthèse régionale exemplaire par la quantité et la diversité des informations croisées et dont l'interprétation proposée est un véritable modèle de production agro-pastorale pour le territoire de la Cité des Bataves.

Fabienne PIGIÈRE

Vilma RUPPIENE, *Natursteinverkleidungen in den Bauten der Colonia Ulpia Traiana. Gesteinkundige Analysen, Herkunftsbestimmung und Rekonstruktion*. Darmstadt, LVR-Archäologischer Park Xanten und LVR-Römer Museum, Verlag Philip von Zabern, 2015. 1 vol., 368 p., 199 fig. (XANTENER BERICHT, 28) Prix : 59 €. ISBN 978-3-8053-4971-0.

This comprehensive and well-illustrated publication covers the results of over five years of research, as part of a Ph.D. dissertation conducted at the Julius-Maximilians-Universität in Würzburg. It is the first archaeological publication that deals with a detailed and multidisciplinary provenance study of marble and decorative stone incrustations within the antique metropole of *Colonia Ulpia Traiana* (Xanten). This work represents an excellent handbook for starting or experienced geo-archaeologists interested in the exact geological nature and geographical provenance of colored decorative stones and marbles used for the revetment of Roman public buildings and private houses in the Roman province of Germania Inferior, but also for archaeologists interested in provincial Roman archaeology. The first chapter deals with the main objectives, research history and methodology. The aims of the current work consisted of identifying the exact nature and provenance of numerous fragments (3 256 pieces) of floor and wall tiles (including profiles and panels), establishing the ratio of regional over exotic import material and reconstructing the public building decorations of *Colonia Ulpia Traiana* (CUT). Because of the obvious lack of stone quarries in the immediate surroundings of Xanten, the bulk of the decorative material has to be considered as merchandise. The marble and decorative stone fragments have not been found *in situ*, but they represent the infillings of medieval robbed-out foundation trenches. Due to the expansion of the city, there was a growing need for construction materials, so that the antique buildings have been used as quarries and their building materials have been re-used. Most probably, a large part of the incrustations has also been used for lime burning. The used methodology includes a whole series of analytical tools, depending on the nature of each rock type, applied to representative samples. After a first macroscopical examination of their polished surfaces, optical, chemical and geochemical analytical techniques have been applied to representative decorative stone samples: petrographical microscopy (of over 400 thin sections), optical grain size analysis (average and maximum grain sizes of true marbles), X-ray diffractometry and electron probe micro analysis (mainly for fine-grained rock types, especially antique metamorphic marbles), near infrared spectroscopy (mainly for sandstones), X-ray fluorescence (mainly for discriminating between various igneous and metamorphic rocks) as well as oxygen and carbon stable isotope geochemistry (applied to antique marbles, preferentially in combination with thin

section optical microscopy). The second chapter represents the main body of this book and deals with the classification and description of the main rock types, their provenance and trade. The description of each stone type includes: information about findings within CUT, its occurrence and historical utilisation (geological characteristics, provenances and usages), a detailed macroscopical and petrographical description (including color photographs and micrographs), its infrared spectroscopical, X-ray diffraction and/or X-ray fluorescence characteristics, its stable O- and C-isotope geochemical composition. The succession order is based on the color of the stone types and on the certainty of their provenance: white and grey metamorphic marbles with known and unknown provenance, and colored metamorphic marbles of known or unknown origin. The first group of white and grey metamorphic marbles of known origin includes: fine-grained Pentelic and Carrara-type marbles, Thassian marble, Proconnesian marble, *Greco scritto*, Hymettic marble and Odenwald marble. Mylonitic marble represents a white-grey metamorphic marble of uncertain origin. The combination of isotope data and petrographical characteristics is particularly useful in order to discriminate between macroscopically analogous white marble types. The presence of a German white marble (Odenwald marble) is quite interesting. Several geological samples of this particular marble have been taken as reference samples for further comparative analysis. The second group represents colored decorative stones of certain origin and contains the following species: *Fior di Pesco*, *Breccia di Sciro*, *Breccia Corallina*, *Pavonazzetto*, various red marbles (including *Rosso Antico*, *Marmo Iassense*), *Porfido Rosso*, *Cipollino Verde*, *Verde Antico*, *Porfido Verde Antico*, *Africano*, *Granito Verde Minuto della Sedia di San Lorenzo*, Drachenfels trachite, Berkum trachite, Diabase, Lower Carboniferous limestone, Belgian red marbles, light-brown limestones, Lorraine limestone, Pouillenay limestone, Ruhr sandstone, Jotnian sandstone and Kordeler sandstone. The group of colored decorative stones of uncertain origin or provenance includes the following species: orange limestone, pink-orange limestone, pink limestone, grey-brown limestone with white veins, light-brown limestone with grey veins, yellowish-white limestone. Some suggestions are given for their possible origin, pointing to potential source areas, e.g. from particular areas in northern France. However, extra comparative petrographical investigation, possibly also extra geochemical work and most importantly, the availability of reference material is needed here in order to unravel their exact origin and provenance. At the end of the same chapter, the author makes clear that the amount of decorative stone fragments derived from the Mediterranean (83%) is quite high in comparison with material from regional quarries (Germany, Northern France, Belgium: 15%). However, when looking at their respective total weight, this figure becomes somewhat different (66% versus 32%). Most of the stones were used for decorative purposes, but regional decorative stone fragments, which are mostly thicker and heavier, were rather used as floor tiles. Most Mediterranean marbles come from Asia Minor, Greece and the Greek Islands. From Egypt, we only have *Porfido Rosso* and *Granito Verde*, from Italy only Carrara marble. Other luxury marbles, like *Giallo Antico* and *Africano*, are underrepresented in Xanten. Surprisingly, some regional stone varieties come from the right banks: Drachenfels trachyte and Odenwald marble were certainly quarried by the Roman army. It is not certain if this is also the case for Ruhrsandstein: this one was possibly quarried and

traded by native inhabitants. The occurrence of Odenwald marble proves that local marble workers – although we do not know where to locate them – were part of the *chaîne opératoire*. For architectural elements like columns or capitals, regional stones like Jurassic limestone, tuff, basalt, grauwacke, sandstone or trachyte, were used. The import of Mediterranean marbles did not started in the 3rd or 4th Century, but already existed during the 2nd Century when CUT became a *colonia*, and when it was monumentalized. Cologne did not play any role as a transshipment port, but the marbles were directly imported via the Rhine-Rhone axes. The author stresses also that a comparison with other sites, cities as well as rural properties, is quite difficult, because of the lack of good data, based on modern petrographic and geochemical research. In the last chapter the author writes her concluding remarks about the abundance of stone varieties and the decorative architectural schemes. The studied material counts over 40 varieties of which the Mediterranean marbles represent its major part. In fact, only the Port Temple, the Capitol Temple and to a lesser degree the forum, delivered some statistically interesting stone material. Here, different assortments of decorative stones were used, depending on the status, function and symbolic connotation of the building. On the forum, a lot of *Pavonazzetto* is used, which is comparable with Rome. But when looking in detail at the Port Temple, the situation is different: here, *Fior di Pesco* is abundant whereas *Cippolino Verde*, *Greco Scritto* and white marble are strongly represented as well. In the Capitol Temple, we see a lot of *Breccia di Sciro*, *Fior di Pesco*, *Breccia Corallina*, *Cippolino Verde* and grey limestones, whereas the most important buildings in Rome were abundantly decorated with *Pavonazzetto*, *Giallo Antico*, and *Africano*. So, it seems that in CUT, we are dealing with somewhat cheaper counterparts, as often seen in provincial cities. It is likely that the reddish-pink *Fior di Pesco* is replacing the more expensive and “imperial” purplish *Pavonazzetto*, so often used in Rome. Sometimes, e.g. in the Public Baths, a lot of regional stones are used. So, an own regional decorative style was found in Xanten – with Rome and other provincial cities as examples – whilst integrating somewhat cheaper regional materials. In private buildings, we see that more expensive materials such as *Pavonazzetto*, *Porfido Rosso* and *Porfido Verde Antico* were used, pointing to the relative wealth of their inhabitants. Marbles, and in a broader sense also colored decorative stone, reflected thus the luxury and the “*Romanitas*” of the elite on the borders of the Roman Empire. According to the author, future research needs to focus on far more urban, as well as rural settings, using well-documented and statistically representative datasets.

Roland DREESSEN & Guido CREEMERS

Sylvia FÜNFSCHILLING, *Die römischen Gläser aus Augst und Kaiseraugst. Kommentierter Formenkatalog und ausgewählte Neufunde 1981-2010 aus Augusta Raurica*. Muttenz, Augusta Raurica, 2015. 2 vol., 713 p., 644 fig., 98 pl., 5 tabl. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 51). Prix : 160 €. ISBN 978-3-7151-0051-7.

Le sujet principal de l'ouvrage est l'étude des récipients en verre trouvés de 1981 à 2010 à *Augusta Raurica*, colonie romaine fondée entre 20 et 10 avant J.-C. sur la rive sud du Haut-Rhin, à une douzaine de kilomètres à l'est de Bâle. La chronologie

Dominique BRIQUEL, *Catalogue des inscriptions étrusques et italiques du musée du Louvre*. Paris, Musée du Louvre – Picard, 2016. 1 vol., 398 p. nombr. ill. coul. (LES MANUELS D'ART ET D'ARCHÉOLOGIE ANTIQUES). Prix : 59 €. ISBN 978-2-7084-1003-9.

Le Louvre possède une riche collection d'objets inscrits en langue étrusque, au nombre de cent quinze, et un petit nombre d'inscriptions dans d'autres langues d'attestation fragmentaire de l'Italie républicaine, trois textes sabelliques et un texte messapien. Le catalogue que publie Dominique Briquel de tous ces textes est très riche et fournit une contribution de premier plan, surtout à l'étruscologie, mais aussi aux études linguistiques et historiques sur l'Italie d'époque républicaine en général. Même à l'échelle du très vaste corpus des inscriptions étrusques, les textes du musée du Louvre, tant en nombre que pour leur contenu, représentent une source importante. Les textes étrusques sont regroupés selon le genre épigraphique auquel ils appartiennent, c'est-à-dire selon le contenu et la fonction du texte ainsi que la nature et la destination de son support, tous ces traits étant considérés comme des éléments largement standardisés caractéristiques d'un genre aux yeux des sociétés concernées. Sont d'abord traitées les inscriptions funéraires, elles-mêmes classées selon leur support (urne, sarcophage, cippe, amphore) et selon leur provenance. D. Briquel range à part un groupe bien représenté dans la collection du Louvre, les textes qui comportent le dérivé *śuθina*, « lié à une sépulture ». Après ces soixante-deux inscriptions liées à des contextes funéraires, viennent les marques de possession, au nombre de trente-six, regroupées selon leur formulaire (inscriptions parlantes, formes onomastiques ou lexèmes isolés, abréviations renvoyant vraisemblablement à une forme onomastique). Une troisième partie rassemble dix-sept textes qui appartiennent à des genres divers, commémoration de don, indications de contenu, inscriptions sur miroir, marques d'atelier à fonction publicitaire ou technique. Après les inscriptions étrusques sont édités les textes sabelliques et messapien. L'ouvrage comprend encore des appendices sur les inscriptions considérées à tort dans le passé comme étrusques, sur les faux, et enfin sur des textes de quelques lettres dont le rattachement à l'étrusque est incertain. Un des points forts du catalogue est le soin extrême apporté à l'établissement du texte inscrit. En effet, nombre d'inscriptions sont inédites ou mal éditées, car le travail de recensement des inscriptions du Louvre n'a jamais été opéré de manière systématique, ce qui est d'autant plus surprenant que la grande majorité des objets ont été acquis dès le XIX^e siècle. Par ailleurs, nombre d'objets semblent s'être dégradés depuis leur arrivée au Louvre, et, à présent, la lecture en est souvent extrêmement difficile. La situation de l'abondante collection du Louvre était donc jusqu'à présent très mauvaise, faute d'éditions anciennes sûres et étant donné l'état de nombreux objets. D. Briquel a reconstitué avec autant de précision que possible le parcours des objets depuis leur découverte jusqu'à leur acquisition, ce qui, s'agissant de trouvailles anciennes, est un travail considérable. Il a recensé méthodiquement les lectures proposées dans le passé, publiées ou non. En particulier, il a eu accès aux carnets de l'étruscologue suédois Olof August Danielsson, venu à Paris en 1909 précisément pour examiner les inscriptions du Louvre. Ces carnets sont restés inédits et n'ont jamais encore été exploités pour l'édition des textes. D. Briquel a lui-même procédé à une autopsie soigneuse des objets tels qu'ils sont conservés à présent. Il résulte de ce travail une édition sensiblement améliorée, pour tous les textes déjà parus, et une

editio princeps sûre pour les douze textes qui étaient inédits ou dont seule l'existence était connue. L'iconographie (photographies, reproductions de dessins réalisés dans le passé) est très riche et permet la comparaison des différentes lectures qui ont été proposées. D. Briquel propose pour chaque texte un commentaire onomastique et linguistique aussi précis que possible, tenant compte de tous les parallèles connus. C'est ainsi qu'à propos de l'inscription n° 109, un *askos* du II^e siècle avant notre ère avec marque de fabrique *atrane*, provenant sans doute de Pérouse, le lecteur trouve des notices complètes à propos de l'ensemble des inscriptions sur lesquelles a été inscrit à différents cas ce nom de propriétaire d'atelier. L'auteur prend aussi en compte des problématiques qui relèvent de l'histoire sociale, culturelle ou politique. C'est ainsi que la notice n° 108, à propos de l'acquisition la plus récente de la collection, un miroir de bronze du dernier quart du IV^e siècle avant notre ère de provenance inconnue acheté en 2003, fournit une synthèse complète sur la scène mythique représentée, à savoir le retour de Méléagre après la chasse au sanglier de Calydon. Le nom porté par l'un des personnages, *purthaun*, pose en effet des problèmes d'identification : il s'agit d'un oncle de Méléagre, tué par ce dernier, mais la forme attendue en est *Prothoos* et l'inscription étrusque atteste une confusion avec le grand-père de Méléagre, qui portait pour sa part bel et bien le nom de *Porthaon*. Malgré cela, l'inscription montre la maîtrise de la mythologie grecque parmi les commanditaires et les artisans étrusques, jusque dans des détails comme l'existence de figures peu importantes comme *Prothoos*. D. Briquel fournit aussi par exemple un riche commentaire sociolinguistique et historique de la coupe de *Caere*, datée du deuxième quart du VII^e siècle avant notre ère, qui livre la formule onomastique au génitif *laucies mezenties* (n° 70) : cet objet publié correctement pour la première fois par Françoise Gaultier et Dominique Briquel lui-même en 1989 livre le nom d'un personnage qui peut être identique ou apparenté à un roi de *Caere* dont le personnage épique de Mézence serait le lointain souvenir. Le texte étrusque le plus long du corpus est celui de la fibule en or, chef-d'œuvre de la collection du Louvre, sur laquelle est gravée une inscription de don datant d'environ 630 avant notre ère, qui provient d'Étrurie méridionale (n° 99). D. Briquel offre ici une étude complète de l'histoire des éditions : le support est en mauvais état et l'édition a longtemps posé d'autant plus de problèmes que l'interprétation des formes n'était pas complètement assurée. L'objet renvoie aux échanges de dons et contre-dons précieux entre aristocrates étrusques de l'époque orientalisante. En ce qui concerne les inscriptions non étrusques, la statuette de bronze n° 116, dont le texte est *apols*, est l'objet d'une notice qui modifie sensiblement ce que l'on croyait pouvoir dire de l'inscription jusqu'à aujourd'hui. Une hypothèse souvent acceptée était que ce texte avait été découvert en pays marse lors des travaux d'assèchement du lac Fucin débutés en 1855. Cette hypothèse s'autorisait de ce que la statuette, qui représente Hercule, a été achetée en 1861, ce qui pouvait faire penser à une découverte immédiatement antérieure, donc possiblement sur le site des travaux. Mais D. Briquel montre que l'objet est déjà documenté sur un catalogue de vente londonien de 1852. L'hypothèse d'une découverte lors des travaux du lac Fucin tombe, et avec elle toute localisation de la trouvaille – l'objet peut provenir du pays marse, mais aucun indice précis ne renvoie plus à cette provenance qu'à une autre. Or l'inscription pose des problèmes linguistiques et historiques importants. La forme *apols* paraît renvoyer à une variante du nom d'Apollon. Mais le statut linguistique

d'*apols* – forme abrégée ? à quel cas ? appartenant à quelle variété linguistique ? – est obscur. L'impossibilité de rattacher le texte à un dialecte précis faute de localisation de la découverte est une grave difficulté pour l'élucidation de la forme. L'alphabet employé est latin, mais ce critère ne suffit pas à établir une provenance ni un rattachement dialectal, puisque cet alphabet ne note pas nécessairement du latin. D'autre part, le support est incontestablement une statuette représentant Hercule, datable de la première moitié du IV^e siècle avant notre ère. L'incrustation en lettres d'argent du théonyme *apols* sur la cuisse gauche renvoie sans doute à une assimilation des deux dieux archers Hercule et Apollon. Mais cela même pose la question du contexte dans lequel a eu lieu cette assimilation. Dans quelle société les bronzes votifs d'Hercule, si courants dans l'Italie sabellique de l'époque, ont-ils pu être considérés comme des effigies d'Apollon ? Qu'est-ce que cette confusion indique sur le culte des deux divinités dans la société en question ? Les parallèles fournis par Giovanni Colonna (« Novità sui culti di Pyrgi », dans *Atti della Pontificia accademia romana di archeologia - rendiconti* 57 (1984-1985), p. 57-88, en l'occurrence p. 87-88) montrent que les deux divinités ont pu recevoir un culte dans les mêmes sanctuaires en zone étrusque, mais l'assimilation que semble documenter l'inscription sabellique demeure obscure, si même l'inscription doit bien être considérée comme sabellique, ce que le type d'objet laisse supposer sans le démontrer à proprement parler. L'ouvrage de Dominique Briquel, qui contient en annexe des concordances, une bibliographie et un index des formes, constitue à tous égards un outil de travail précieux à propos d'une collection importante et négligée jusqu'à présent dans les études étruscologiques et sabelliques.

Emmanuel DUPRAZ

Aldo Luigi PROSDOCIMI, *Le Tavole Iguvine. II. Preliminari all'interpretazione. La testualità : fatti e metodi*. Firenze, Leo S. Olschki, 2015. 1 vol. VI-1457 p. (LINGUE E ISCRIZIONI DELL'ITALIA ANTICA, 8). Prix : 180 €. ISBN 978-8-822-26340-7.

Aldo Luigi Prosdocimi, disparu à l'été de 2016, a publié peu avant sa mort le volume II de son édition commentée des Tables Eugubines, dont le volume I, comprenant une excellente édition du texte, était paru en 1984. L'inscription à laquelle est consacré l'immense travail de ce chercheur est d'une importance fondamentale pour l'histoire linguistique, sociolinguistique et religieuse de l'Italie antique, Rome comprise : il s'agit de sept tables de bronze retrouvées à Gubbio (*Iguvium*), gravées approximativement entre le début du II^e siècle avant notre ère et le début du siècle suivant, qui contiennent les descriptions de rituels les plus détaillées de l'Italie républicaine ainsi que des réglementations générales relatives aux Frères *Atiedii*, la confrérie en charge de ces rituels. Les textes, gravés en langue ombrienne, proche parente du latin au sein de la famille italique, sont largement compréhensibles, notamment grâce aux méthodes de la grammaire comparée, mais le détail de leur interprétation continue à nécessiter des efforts de recherche importants. La spécificité des travaux d'A. L. Prosdocimi, et notamment du nouveau volume, consiste dans une étude systématique des modes de rédaction et de composition des textes, qui ne peuvent pas être considérés comme de simples et mécaniques enregistrements des gestes à accomplir dans les rituels. Les descriptions ont une visée communicative

d'*apols* – forme abrégée ? à quel cas ? appartenant à quelle variété linguistique ? – est obscur. L'impossibilité de rattacher le texte à un dialecte précis faute de localisation de la découverte est une grave difficulté pour l'élucidation de la forme. L'alphabet employé est latin, mais ce critère ne suffit pas à établir une provenance ni un rattachement dialectal, puisque cet alphabet ne note pas nécessairement du latin. D'autre part, le support est incontestablement une statuette représentant Hercule, datable de la première moitié du IV^e siècle avant notre ère. L'incrustation en lettres d'argent du théonyme *apols* sur la cuisse gauche renvoie sans doute à une assimilation des deux dieux archers Hercule et Apollon. Mais cela même pose la question du contexte dans lequel a eu lieu cette assimilation. Dans quelle société les bronzes votifs d'Hercule, si courants dans l'Italie sabellique de l'époque, ont-ils pu être considérés comme des effigies d'Apollon ? Qu'est-ce que cette confusion indique sur le culte des deux divinités dans la société en question ? Les parallèles fournis par Giovanni Colonna (« Novità sui culti di Pyrgi », dans *Atti della Pontificia accademia romana di archeologia - rendiconti* 57 (1984-1985), p. 57-88, en l'occurrence p. 87-88) montrent que les deux divinités ont pu recevoir un culte dans les mêmes sanctuaires en zone étrusque, mais l'assimilation que semble documenter l'inscription sabellique demeure obscure, si même l'inscription doit bien être considérée comme sabellique, ce que le type d'objet laisse supposer sans le démontrer à proprement parler. L'ouvrage de Dominique Briquel, qui contient en annexe des concordances, une bibliographie et un index des formes, constitue à tous égards un outil de travail précieux à propos d'une collection importante et négligée jusqu'à présent dans les études étruscologiques et sabelliques.

Emmanuel DUPRAZ

Aldo Luigi PROSDOCIMI, *Le Tavole Iguvine. II. Preliminari all'interpretazione. La testualità : fatti e metodi*. Firenze, Leo S. Olschki, 2015. 1 vol. VI-1457 p. (LINGUE E ISCRIZIONI DELL'ITALIA ANTICA, 8). Prix : 180 €. ISBN 978-8-822-26340-7.

Aldo Luigi Prosdocimi, disparu à l'été de 2016, a publié peu avant sa mort le volume II de son édition commentée des Tables Eugubines, dont le volume I, comprenant une excellente édition du texte, était paru en 1984. L'inscription à laquelle est consacré l'immense travail de ce chercheur est d'une importance fondamentale pour l'histoire linguistique, sociolinguistique et religieuse de l'Italie antique, Rome comprise : il s'agit de sept tables de bronze retrouvées à Gubbio (*Iguvium*), gravées approximativement entre le début du II^e siècle avant notre ère et le début du siècle suivant, qui contiennent les descriptions de rituels les plus détaillées de l'Italie républicaine ainsi que des réglementations générales relatives aux Frères *Atiedii*, la confrérie en charge de ces rituels. Les textes, gravés en langue ombrienne, proche parente du latin au sein de la famille italique, sont largement compréhensibles, notamment grâce aux méthodes de la grammaire comparée, mais le détail de leur interprétation continue à nécessiter des efforts de recherche importants. La spécificité des travaux d'A. L. Prosdocimi, et notamment du nouveau volume, consiste dans une étude systématique des modes de rédaction et de composition des textes, qui ne peuvent pas être considérés comme de simples et mécaniques enregistrements des gestes à accomplir dans les rituels. Les descriptions ont une visée communicative

injonctive : rédigées fondamentalement à l'impératif futur, elles doivent être appliquées par ceux qui dirigent les rituels auxquels elles se réfèrent. Or la terminologie employée est précise et doit être analysée comme telle. Les choix stylistiques et syntaxiques mis en œuvre par les rédacteurs nécessitent eux aussi une étude. En effet, il existe des catégories structurées, des dénominations réfléchies pour les phases des rituels, pour les instruments, pour les participants et pour les offrandes, qui doivent être étudiées comme les composantes linguistiques d'une pensée ritualiste savante. C'est seulement au travers de l'étude des choix linguistiques effectués par les auteurs des textes et des catégorisations auxquelles ceux-ci renvoient qu'il est envisageable d'analyser le déroulement effectif des rituels. A. L. Prosdocimi insiste à juste titre, et c'est l'apport principal et innovant de sa réflexion, sur la nécessité d'examiner les procédés de rédaction à l'œuvre dans les Tables, avant toute tentative pour faire coïncider le document, qui est un texte, avec des pratiques effectives. Le volume nouvellement publié se compose d'une suite d'études, sans lien direct entre elles, consacrées à ces problèmes dans le texte des Tables. Parmi les apports du nouvel ouvrage, qui fait suite aux longs articles déjà consacrés par A. L. Prosdocimi aux Tables Eugubines depuis les années 1970, il y a une étude précise des deux versions des rituels de *piaculum* et de *lustratio*, respectivement sur la table I et sur les tables VI et VII : l'auteur montre que les textes ne permettent pas complètement de reconstruire le déroulement effectif des actions rituelles, faute de la connaissance encyclopédique de ceux-ci qu'avaient les lecteurs pris en compte par les rédacteurs, qui n'ont pas souvent indiqué, par exemple, quel préposé doit accomplir quel geste (p. 271-382). Intéressante est par ailleurs la discussion du concept de « nom » (*nome*), qui peut être employé pour faire référence à l'essence d'une entité à côté de la désignation de celle-ci, ainsi qu'à un regroupement fédéral de cités-États comme c'est aussi le cas en latin (p. 963-1052). A. L. Prosdocimi effectue aussi le réexamen d'une difficulté textuelle importante, celle que pose la présence au moins apparente d'une double prise d'auspices au début du rituel de la *lustratio* (p. 1285-1306), même si sa solution ne nous semble pas ruiner complètement celle de son devancier immédiat Simone Sisani (*Tuta Iuvina. Sviluppo e ideologia della forma urbana a Gubbio*, Roma, Quasar, 2001, p. 171-183). Cependant, il faut émettre plusieurs mises en garde. Le lecteur doit tout d'abord savoir que le volume qui vient de paraître se compose dans une mesure très importante de textes déjà publiés, certains remontant aux années 1970, qui n'ont pas été retouchés depuis la publication. La bibliographie – citée à la fin de l'ouvrage – n'inclut pas les recherches sur les Tables Eugubines qui ont été effectuées depuis le début des années 2000 : parmi les études couramment citées par l'auteur, la plus récente est l'ouvrage de 2001 de Simone Sisani. Ces deux faits ont pour conséquence, d'une part, que l'ouvrage est composite (A. L. Prosdocimi, parfois, il est vrai, ajoute un *addendum* à telle étude ancienne reproduite telle quelle, mais l'impression d'hétérogénéité n'en est guère atténuée), d'autre part et surtout, qu'il ne tient pas compte des renouvellements récents de la recherche, par exemple de l'étude majeure de Michael Weiss, *Language and Ritual in Sabellian Italy. The Ritual Complex of the Third and Fourth Tabulae Iguvinae*, Boston et Leiden, Brill, 2010. Ceci fait que des termes techniques fondamentaux, par exemple *aruio*, « offrande de céréale », *erus*, « part des hommes [dans une offrande] », sont analysés sans nouvelle discussion conformément à une traduction que la recherche récente considère majoritairement

comme dépassée, avec des conséquences importantes pour l'interprétation des structures textuelles attestées dans les descriptions. Une autre réserve touche à la méthode employée par A. L. Prodocimi. Ce dernier analyse des passages entiers, ce qui est un progrès par rapport aux études du passé, souvent cantonnées à l'examen de tel lexème isolé, selon les seules méthodes de la grammaire comparée, ou de tel énoncé séparé de son contexte. Mais le chercheur italien n'aborde pas l'échelle des descriptions de rituel dans leur ensemble. Il ne tente pas, par exemple, de reconstituer de manière systématique et méthodique les différentes phases des rituels telles qu'elles sont catégorisées et décrites par les auteurs de chaque texte pris un à un. Il en résulte une impression d'éparpillement. Le règlement général V a 14 à V b 7 indique que tout rituel ombrien comprenait trois grandes phases, dénommées *apelust*, *purtitu* / *fust* et *subra* : *spafu* : *fust*, avant un banquet final. Le lecteur qui cherche à comprendre comment sont décrites ces trois grandes phases dans chacune des descriptions de rituels, au-delà de la réglementation générale V a 14 à V b 7, ne trouve pas dans le nouveau volume d'explicitation claire de la représentation de ces trois phases dans chaque texte. Par ailleurs, A. L. Prodocimi, partant du principe que la mise en texte ne peut pas être considérée comme une reproduction mécanique du déroulement effectif des rituels, défend l'hypothèse d'écarts importants entre la succession des injonctions dans les descriptions (à l'impératif futur) et celle des gestes devant effectivement être accomplis. L'auteur va, en vertu de ce principe en soi intéressant et souvent juste, jusqu'à des positions qui relèvent du paradoxe pour le paradoxe, ainsi lorsqu'il affirme (p. 840-845) que le connecteur *enom*, « alors », ne sert pas essentiellement à coordonner deux injonctions renvoyant à des actions successives, mais simplement, à la manière de deux points, à énumérer des injonctions indépendamment de leur ordre effectif de mise en œuvre. C'est négliger qu'*enom* apparaît typiquement dans les mêmes passages qu'*ape* ou *pune*, « quand, lorsque », suivis de l'indicatif futur antérieur, lesquels indiquent sans aucun doute que l'opération ordonnée dans la principale à l'impératif futur dont dépend la subordonnée temporelle doit être accomplie après l'opération précédente. Le connecteur *enom*, lui aussi, renvoie à une succession temporelle d'opérations. Au reste, l'emploi (marqué) d'un connecteur pour relier entre elles des injonctions qui se suivent paraît difficile à justifier pragmatiquement, s'il s'agit de noter une succession purement textuelle (graphique) et non référentielle (temporelle, liée au déroulement effectif des gestes à accomplir), puisque la simple apparition des injonctions les unes derrière les autres sur la table de bronze suffit à garantir leur lecture les unes après les autres, en sorte qu'il n'est pas besoin d'un connecteur pour mettre en évidence la simple succession des injonctions dans le texte. Le volume qu'A. L. Prodocimi vient de faire paraître doit être considéré comme un ouvrage important. Les études à venir s'y référeront sans aucun doute, comme à une incitation permanente et souvent convaincante à analyser avec précision la relation entre représentation linguistique textuelle et déroulement effectif d'un rituel. Cependant, l'ouvrage ne peut à notre avis être considéré ni comme une lecture d'initiation, ni non plus comme une synthèse. Son caractère composite et parfois confus, les lacunes bibliographiques qui concernent au moins les quinze dernières années de la recherche, ainsi que l'absence d'élucidation explicite et complète, texte par texte, de chacune des descriptions et réglementations contenues dans les Tables Eugubines, sont des éléments dont le lecteur pressé doit prendre conscience avant

d'utiliser l'ouvrage. Si intéressante, et parfois fascinante, que soit la dernière monographie d'Aldo Luigi Prosdocimi, elle demande à son lecteur des connaissances étendues pour être appréciée conformément à son véritable intérêt. Emmanuel DUPRAZ

Juan Manuel ABASCAL & Géza ALFÖLDY, *Inscripciones romanas de la provincia de Toledo (siglos I-III)*. Madrid, Real Academia de la Historia, 2015. 1 vol., 366 p. nombr. ill. (BIBLIOTHECA ARCHAEOLOGICA HISPANA, 42). Prix : 50 €. ISBN 978-84-15069-65-2.

L'ouvrage *Inscripciones romanas de la provincia de Toledo (siglos I-III)* comporte une présentation, une introduction, une bibliographie, le catalogue, reprenant également les textes faux, interpolés ou modernes, et les *inscripciones alienae*, quatre appendices et des index épigraphiques. Ce *corpus* qui se veut exhaustif contient plus de trois cents inscriptions provenant de soixante-dix localités modernes de l'actuelle province de Tolède (centre de l'Espagne). Il est, comme J. M. Abascal l'indique dans l'introduction, le résultat des missions épigraphiques menées par le regretté G. Alföldy dans la région depuis 1979 ainsi que du travail de J. M. Abascal lui-même. Cette entreprise était, au départ, impulsée par le projet de réédition du deuxième volume du *Corpus Inscriptionum Latinarum* ; J. M. Abascal a néanmoins souhaité publier les inscriptions incluses dans cette province moderne (Tolède) sans attendre la publication des volumes correspondant aux différents *conventus*, un des buts de cette initiative étant de publier le travail du savant hongrois. L'introduction propose une description approfondie de la géographie de la région étudiée, en se concentrant sur l'organisation territoriale de la province de Tolède à l'époque romaine, et une présentation de ses trois cités principales, Tolède, Talavera de la Reina et Consuegra. J. M. Abascal survole leur historiographie ; il reprend ainsi la question des limites de leur territoire durant l'Antiquité à partir des sources littéraires, archéologiques et, bien sûr, épigraphiques. Il mentionne ensuite à grands traits les provenances des inscriptions du catalogue ; le récit des allées et venues, aux époques moderne et contemporaine, d'une grande partie des inscriptions de Talavera de la Reina est particulièrement intéressant (p. 20-21). La connaissance des antiquaires (et des faussaires...) est notable. S'ensuivent de sommaires annotations sur les matériaux, sur les formules épigraphiques ou encore sur l'onomastique employées dans la région. La bibliographie est très riche : les références aux antiquaires ne sont pas négligées, tout comme les ouvrages récents dont la liste approche les six cent cinquante titres. Le catalogue est divisé selon les sites de provenance, présentés par ordre alphabétique. Au sein de chaque site, une fiche reprend chacune des 278 inscriptions publiées. Elle comprend une description reprenant le type de monument, son matériau, sa forme générale, son état de conservation, son décor, ses dimensions, les dimensions du champ épigraphique, la taille des lettres, le lieu de trouvaille s'il est connu, le lieu de conservation si le monument est conservé et enfin la date de création de la fiche ; cette description, généralement illustrée par une photographie, peut intégrer des mentions d'antiquaires lorsqu'elles sont utiles ; la transcription du texte est présentée avec son développement, puis la bibliographie qui est suivie par des observations : celles-ci peuvent porter sur la forme des lettres ou sur de possibles développements qui ne

l'introduction aborde la question de l'établissement du texte. Prenant ses distances par rapport au choix de sources primaires opéré par François Lasserre, B. Laudenbach fournit d'une part, une description des manuscrits contenant le livre XVII à partir de ses propres collations et des travaux publiés dans l'intervalle, d'autre part, une liste d'éditions (à partir de l'*editio princeps* fournie par la maison des Alde en 1516), de traductions et de commentaires, qui lui ont fourni des corrections dignes d'intérêt ou qui l'ont amené à porter un autre regard sur les variantes des manuscrits. De façon assez regrettable, les descriptions de manuscrits ne mentionnent pas systématiquement l'usage qui en est fait dans la nouvelle édition ; ces lacunes sont heureusement palliées dans la liste des *Sigla*. On ne s'étonnera donc pas que la liste des *testimonia* et l'apparat critique soient bien fournis, car l'établissement du texte a manifestement été minutieux. La traduction qui l'accompagne est précise et élégante. Quant au commentaire, il fournit de nombreux renseignements dans différents domaines ; citons à titre d'exemple les notes relatives à l'extrait XVII, 2, 1 décrivant les conditions misérables dans lesquelles vivent les habitants proches de la zone torride et des zones glaciales : (note 1) un rapprochement avec une évocation semblable de la part de Diodore de Sicile, III, 2-10 ; (note 2) une justification du choix de la leçon *gumnētēs* au lieu de *gumnētai* et de la leçon *tracheis* au lieu de *ei tacheis* ; (note 3) une analyse de l'ethnocentrisme et du déterminisme promus par Posidonios, avec la mention de leurs limites dans la réalité ; (note 4) un développement consacré aux Pygmées et à leur combat contre les grues (sources textuelles, identification à des peuplades réelles, situation géographique et bibliographie minimaliste). Par ailleurs, les notes consacrées aux nombreux monuments et cultes mentionnés dans la première partie du XVII^e livre fournissent de façon exemplaire une information succincte mais utile les concernant. Sans doute ces quelques sondages ne rendent-ils pas justice à l'immense travail accompli ; ils suffisent néanmoins à montrer que ce nouveau volume de la *Géographie* de Strabon fait honneur à l'*opus* strabonien dans lequel il s'insère et qu'il constitue un outil précieux pour l'enseignement et la recherche dans le domaine des sciences grecques.

Monique MUND-DOPCHIE

Ulrike BRANDT, *Kommentar zu Epiktets Encheiridion*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2015. 1 vol., 411 p. (WISSENSCHAFTLICHE KOMMENTARE ZU GRIECHISCHEN UND LATEINISCHEN SCHRIFTSTELLERN). Prix : 98 €. ISBN 978-3-8253-6477-9.

Dans la première partie de son introduction, U. Brandt passe en revue la recherche sur l'*Encheiridion* et définit les contours de son projet. Le commentaire de Keith Seddon (*Epictetus' Handbook and the Tablet of Cebes. Guides to Stoic Living*, London, 2005) ne porte pas sur les termes mêmes du texte grec d'Épictète ; le fondement du commentaire d'U. Brandt est le texte grec de l'*Encheiridion* édité par Gerard J. Boter (Leiden, 1999 ; Berlin, 2007, Teubner). L'auteur veut examiner le texte d'Épictète de près, éclaircir cette synthèse remarquable de rhétorique et de philosophie et étudier la terminologie et l'arrière-plan philosophique des exercices spirituels de l'*Encheiridion*. – Dans la deuxième et la troisième partie de l'introduction, qui concernent la genèse de l'*Encheiridion* et la relation avec les *Diatribai* d'Épictète, U. Brandt souligne que l'*Encheiridion* n'est pas un résumé des *Diatribai* (p. 15-17). –

Dans l'importante quatrième partie de l'introduction (p. 17-36), U. Brandt traite successivement du genre et du titre de l'*Encheiridion*, de la structure et du but de l'ouvrage, du style et des destinataires. Le genre de l'*Encheiridion* (un 'Handbüchlein') se rapproche de celui des *Kuriai doxai* et de celui des *Lettres* d'Épictète. Dans ces genres comparables, les philosophes enseignent l'art de vivre raisonnablement et prennent soin que les lecteurs aient sous la main un ensemble de conseils moraux (*procheiron echein*, p. 22 ; notons bien le titre *Encheiridion* !) (p. 17-21). – Les 53 chapitres de l'*Encheiridion* ne sont pas disposés selon une logique très stricte, mais certainement pas non plus d'une façon arbitraire. Les chapitres 1 et 53 constituent le début et la fin ; les chapitres 2-21 apprennent au lecteur à distinguer les images vraies et fausses qui s'offrent à notre esprit, les chapitres 22-52 visent à ce que tout ce qui est appris devienne un acquis durable (cf. la p. 36). Certains types d'exercices se retrouvent surtout dans la première partie du texte, d'autres surtout dans la deuxième partie (voir les p. 21-22 et 26). – Aussi bien dans l'introduction que dans le commentaire, une grande attention est accordée aux différents types d'exercices spirituels que l'*Encheiridion* contient ; à ce propos U. Brandt s'appuie surtout sur le livre *Seelenführung* de Paul Rabbow (Munich, 1954) et sur les publications de Pierre Hadot concernant les exercices spirituels (entre autres son livre paru à Paris en 1981 ; 1987, 2^e éd.). L'*Encheiridion* contient des exercices mélétiques (p. 22-24) et des exercices ascétiques (p. 25-26). *Meletè* et *askèsis* sont des termes qu'on emploie comme synonymes mais aussi dans un sens plus strict (p. 22 et p. 25). En ce qui concerne les *meletai* (*stricto sensu*) (« méditations », Hadot) U. Brandt parle de « Vergewöhnungsübungen » (e.a. *praemeditatio malorum*), de « Memorisationsübungen » (« exercices de mémorisation » [Hadot], avec le mot caractéristique *memnèso*), de « Verinnerlichungsübungen » (exercices d'intériorisation) et d'*epilogismoi* (« argumentations persuasives » [Hadot], réflexions efficaces contre certains dangers, voir les p. 23-24 et 58). En ce qui concerne les *meletai*, l'auteur distingue également, à la p. 24, trois types d'exercices de concentration (« Konzentrationsübungen ») : *dokimasia*, *prosochè* et *ethismos* ; la *dokimasia* est un exercice qui nous aide à distinguer les images vraies et fausses qui s'offrent à notre esprit ; il s'agit de « l'analyse des représentations » (Hadot) (« dihairetische Vorstellungsprüfung ») ; *prosochè* et *ethismos* doivent faire en sorte que l'attitude apprise devienne un acquis durable. Il est nécessaire de réfléchir à l'avance sur tout ce qui peut troubler une attitude raisonnable et sur les moyens de résistance. Alors que les *meletai* concernent surtout la vie intérieure, les *askèseis* (exercices ascétiques) se rapportent plutôt à l'action (voir les p. 25 et 28). Les *askèseis* contiennent « Ertragens » –, « Entsagens » – et « Ersetzungsübungen » (exercices qui aident à endurer une épreuve, à renoncer à tout ce qui nous séduit et à remplacer par autre chose tout ce qu'il faut s'interdire). – L'*Encheiridion* d'Épictète n'offre pas au lecteur un résumé de la doctrine stoïcienne, mais un ensemble d'exercices spirituels qui doivent avoir une influence directe sur notre vie intérieure (voir à la p. 27) ainsi que sur nos désirs et nos élans contradictoires (p. 32). Il s'agit d'éthique pratique, non pas de théorie. L'*Encheiridion* n'est pas une introduction à la philosophie (une *eisagoge*) (p. 35) ; le public visé n'est pas constitué de débutants mais de *prokoptontes* qui ont déjà étudié la théorie stoïcienne et qui ont déjà parcouru une partie du chemin (voir la p. 30 et les p. 34-36 ; voir par exemple le chapitre 46). – Le style de l'*Encheiridion* est celui de l'exhortation (la *parainesis*) :

Épictète utilise beaucoup d'impératifs ; U. Brandt offre aux p. 31 et suivantes des réflexions utiles sur les implications de l'usage fréquent de ce mode verbal (cf. aussi la p. 53). Le philosophe recourt souvent à la parataxe, l'antithèse, la répétition, la sentence gnomique, l'exemple et la comparaison (p. 34). – La cinquième partie de l'introduction porte sur la transmission du texte de l'*Encheiridion* et sa réception ; la présentation concise de la transmission du texte se base sur l'édition de l'*Encheiridion* de G. J. Boter (1999 et 2007). Le livre d'U. Brandt se termine sur une vaste bibliographie et trois index étendus (« Sach- und Personenregister » ; « Sachregister Griechisch » ; « Stellenregister ») aux p. 325-411. – À la différence de G. J. Boter (voir la note 109), U. Brandt estime qu'il s'agit dans l'*Encheiridion* de « Selbstkommunikation ». Je suis d'accord sur le fait qu'on peut parler de « Selbstappellen » en ce sens que l'*Encheiridion* d'Épictète doit amener le lecteur à s'exhorter lui-même. Mais il est certain qu'Épictète n'est pas absent en tant que maître ; à mon avis, on ne peut pas dire que l'*Encheiridion* soit un soliloque comparable à l'ouvrage *Ta eis heauton* de l'empereur Marc Aurèle (voir Brandt aux p. 29-32). – Encore quelques petites remarques. (1) À plusieurs reprises, U. Brandt identifie le but de l'*Encheiridion* comme étant la formation du caractère (par exemple aux p. 13, 22, 27-28, 45). Mais le terme de « caractère » est-il approprié dans ce cas ? Épictète dispense des leçons morales et des exercices spirituels (« geistige Übungen » / « sittliche Exerzitien », voir les p. 27-28), qui doivent aider les lecteurs à parvenir à une attitude rationnelle durable (« eine dauerhaft vernünftige seelische Verfassung », p. 29). (2) Dire que le plan que M. Pohlenz a proposé pour l'*Encheiridion* est un peu forcé (voir les p. 26-27) est trop généreux. (3) Concernant *mède epistrepomenos* (au chapitre 7, voir les p. 97-98), on pourrait renvoyer à Lot et sa femme dans *Gen.* 19, 17 et 26. Concernant le philosophe Euphrate (nommé à la p. 195 concernant le chapitre 29, 4), il aurait été utile de renvoyer à Pline, *Epist.* I, 10. – Pour finir, une suggestion concernant la recherche future sur l'*Encheiridion* : il serait utile de comparer le projet philosophique de l'*Encheiridion* et celui des *Epistulae ad Lucilium* de Sénèque. La comparaison pourrait couvrir entre autres le contenu philosophique, la méthode pédagogique, la construction de l'ensemble et les (dés)avantages de la forme littéraire choisie. – Le commentaire d'U. Brandt répond à la promesse faite dans l'introduction de fournir un commentaire philologique et philosophique. Il s'agit d'un livre important écrit par une chercheuse compétente qui a étudié de façon consciencieuse Épictète et la littérature scientifique. Elle renvoie d'une manière systématique aux passages pertinents des *Diatribai*, se positionne régulièrement d'une façon précise à l'égard de ses prédécesseurs, et revient très souvent sur le texte d'Épictète édité par G. J. Boter. En outre l'exposé de l'auteur est toujours très clair.

Willy EVENEPOEL

Paul SCHUBERT, *Anoubion. Poème astrologique. Témoignages et fragments*. Texte établi, traduit et annoté par P. S. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CXLIV-159 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 517). Prix : 53 €. ISBN 978-2-251-00601-7.

Après la parution en 2006 de l'édition d'*Anoubion* par Dirk Obbink dans la collection Teubner (*Anubio. Carmen astrologicum elegiacum*, Munich-Leipzig,

Place Rouge, mais à une élite cultivée, comporte un degré de subtilité et de complexité supérieur à celui que nous propose H.-P. Stahl ? Mais même si elle appelle quelques nuances, la thèse de H.-P. Stahl sur la stratégie de légitimation *morale et religieuse* de la cause d'Énée emporte assez largement la conviction. Plus largement, cet ouvrage constitue un salutaire antidote, au-delà du Harvardisme *stricto sensu*, à un certain nombre de dérives et d'illusions qui parasitent parfois la lecture interprétative de l'*Énéide*. Tout d'abord, la « dérive universalisante », qui, à partir de la confusion entre le projet de l'auteur dans son contexte spécifique de rédaction et la résonance universelle que peut revêtir secondairement son œuvre du fait des problématiques qu'elle aborde, aboutit à assigner arbitrairement à cette œuvre un « message » atemporel qui fait perdre de vue son dessein premier et prépare en fait la voie à l'anachronisme interprétatif. Ensuite, la « dérive lyricisante », qui consiste à voir dans ce poème, pourtant longuement mûri et médité, l'expression éruptive et aléatoire des états d'âme conjoncturels de l'auteur, et le reflet de ses prétendus doutes et fluctuations éthico-politiques. Enfin, la « dérive polyphonique », qui à partir de la vieille « two-voices theory » de Parry ou d'une lecture maladroite et biaisée des analyses de G.-B. Conte (plutôt que de Conte lui-même, mis en cause sans trop de nuances par Stahl) revient à faire de cette œuvre une cacophonie contradictoire, aporétique et relativiste. Gageons que Virgile, en écrivant l'*Énéide*, savait parfaitement ce qu'il faisait, et ce n'est pas le moindre mérite du livre de H.-P. Stahl que de réaffirmer la dimension de construction intentionnelle de l'*Énéide*, et sa manipulation délibérée des affects du lecteur dans une visée parénétique bien déterminée. Au-delà de sa fonction de « bréviaire de l'anti-Harvardisme », cette étude s'affirme donc comme un ouvrage fondamental de la meilleure critique virgilienne, aux côtés de ceux de Ph. Hardie et de F. Cairns.

François RIPOLL

Paolo DAINOTTI, *Word Order and Expressiveness in the Aeneid*. Translated from Italian by Alisa CAMPBELL. Berlin – Boston, De Gruyter, 2015. 1 vol., xi-294 p. (UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKEN LITERATUR UND GESCHICHTE, 121). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-038422-2.

Le livre que nous présentons ici est une révision de la thèse de doctorat de l'auteur. Dans l'introduction (p. 3-18), P. Dainotti explique les concepts d'expressivité et d'iconicité et rend compte de son approche du sujet. Le vaste premier chapitre (p. 19-151) traite des effets expressifs de l'enjambement. Dans le deuxième chapitre (p. 152-216), l'auteur parle successivement de la synalèphe, des « vers à la grecque » (il s'agit entre autres de l'hiatus et des vers spondaïques) et de l'usage expressif des césures et des monosyllabes en fin de vers. Dans le troisième chapitre (p. 217-263), P. Dainotti étudie la relation entre l'ordre des mots et la sémantique et attire l'attention sur le début et la fin des vers, sur des juxtapositions frappantes comme le polyptote et l'oxymore ainsi que sur l'hyperbate. Après la bibliographie, le lecteur trouvera un *index locorum* et un *index rerum*. – P. Dainotti s'attarde plusieurs fois sur sa méthode. Une disposition expressive des mots (cf. « a marked or emphatic order », à la p. 217) est pour lui, par définition, une disposition qui s'éloigne d'un « *neutral*, purely denotative, way of ordering the words » (p. 1 ; cf. e.a. la page 26). Il souligne

avec raison qu'on ne peut pas étudier un ordre des mots expressif d'une façon isolée, mais qu'il faut tenir compte des autres particularités stylistiques des vers concernés ; de plus, il insiste sur le fait qu'il faut interpréter l'ordre des mots expressif à la lumière de la sémantique des mots. Dans ce contexte, il parle d'une « significant convergence with other stylistic factors » (p. 152 ; cf. la p. 2 et 48) et d'une « relationship to the sense of the passage within which [expressivity] is found » (à la p. 2). En outre, il compare brièvement la pratique de Virgile avec celles d'Homère dans l'*Illiade*, d'Ennius, de Lucrèce, et de Catulle dans son *Carm.* 64 (voir la p. 27). Pour chaque phénomène étudié, P. Dainotti rassemble les cas parallèles dans l'*Énéide* (« passages which display clear thematic and formal analogies », à la p. 152 ; « passages which present clear semantic and rhythmical affinities », à la p. 200), pour faire voir dans quels contextes et avec quelles intentions Virgile utilise les différentes possibilités expressives d'un *ordo verborum* spécial. De cette façon, l'auteur de cette étude veut éviter le plus possible les jugements purement subjectifs (voir la p. 26). – Beaucoup de cas cités et commentés par P. Dainotti ont déjà bénéficié d'annotations stylistiques dans les commentaires philologiques à l'*Énéide* ; on peut même dire que l'auteur part souvent de cas convaincants et d'observations qu'il a trouvées dans ces commentaires et dans des ouvrages comme le *Traité de stylistique latine* de J. Marouzeau. On pourrait dire que le principal mérite de l'étude de P. Dainotti se situe dans la systématisation des différents types et des différents aspects d'un ordre des mots expressif dans l'*Énéide*. Il faut faire remarquer aussi que P. Dainotti n'étudie pas seulement l'*ordo verborum* au sens strict (par exemple la juxtaposition et l'hyperbate), mais aussi une série de particularités stylistiques et rythmiques qui sont liées à un ordre expressif des mots (par exemple l'enjambement). – L'inconvénient de l'approche choisie par P. Dainotti est que son étude ressemble parfois à une énumération ; parfois aussi, force est de constater que le large commentaire stylistique promis par l'auteur n'est pas fourni : au lieu d'*Aen.* 2, 172-173 (à la p. 249), l'auteur aurait pu analyser les v. 172-175 ; *ad Aen.* 4, 143-144 (à la p. 260), il aurait pu signaler *hibernam / Lyciam* vs *Delum / maternam* ; *ad Aen.* 4, 388-389 (p. 157), l'auteur aurait pu mentionner *sermon(em) abrumpit* et *avertit + aufert* ; au lieu d'*Aen.* 8, 31-32 (à la p. 247) auraient pu être étudiés les v. 31-34 et au lieu d'*Aen.* 8, 452, les v. 449-453 ; au lieu d'*Aen.* 12, 473-474 (à la p. 256-257), le passage 473-480 aurait mérité un commentaire et au lieu d'*Aen.* 12, 666-667 (p. 250), les v. 665-668, etc. – Dans l'étude des cas d'ordre expressif des mots, P. Dainotti pointe en premier lieu la mise en évidence d'un mot ou de plusieurs mots. Il fait aussi remarquer, par exemple, qu'une synalèphe peut suggérer la hâte, l'urgence, l'agitation ou parfois la disparition de quelque chose (voir par exemple *ad Aen.* 4, 570, à la p. 153 et 248). Mais l'auteur reste prudent et son interprétation d'un cas d'ordre expressif des mots (et des phénomènes rythmiques liés à cet ordre) ne va en général pas plus loin. En effet, l'interprétation des faits est moins évidente dès lors qu'on dépasse l'indication d'une « emphase » ou d'une « agitation » et que l'on suppose que l'ordre des mots et les phénomènes qui lui sont liés suggèrent des sensations ou des sentiments plus délicats. Quand la sémantique des mots exprime, par exemple, le mépris et que ce mépris est suggéré en outre par les sons (par exemple *Aen.* 4, 211-214, à la p. 49, et *Aen.* 7, 361-362, à la p. 242), P. Dainotti a raison de ne pas conclure purement et simplement que ce mépris relève également d'un ordre expressif des mots. – Une

autre question sur laquelle je voudrais m'attarder est celle-ci : l'affirmation selon laquelle « the departure from the norm indicates expressiveness » est-elle toujours valable (p. 1) ? Pour ma part, je soulignerais avec plus d'insistance la fonction capitale que peuvent remplir certaines particularités de l'ordre des mots sur le plan de la composition d'un vers ou d'un passage. Certes, à la p. 56, P. Dainotti parle à juste titre de « symmetry and balance », à la p. 221 de « words framing the line » (cf. aussi / *condunt... complent* / dans *Aen.* 9, 39, à p. 176), à la p. 240 de la « closure function of the enclosing word order ». – Quoi qu'il en soit, P. Dainotti analyse l'*Énéide* avec prudence et son exposé est très lucide. Il attire l'attention sur le fait que la poésie latine était lue à haute voix (voir les p. 19-26) et il est conscient du fait que nous ne connaissons pas toutes les particularités de la prononciation du vers latin dans l'Antiquité (l'incertitude subsiste, par exemple, sur la prononciation de la synalèphe [voir la p. 152]). Abstraction faite de l'aperçu systématique des occurrences d'ordre expressif des mots et de diverses particularités liées à cet ordre, l'étude de P. Dainotti nous offre des observations stylistiques utiles et attrayantes sur des vers et des passages de l'*Énéide* caractérisés par un tel ordre des mots ; une partie de ces observations se trouve d'ailleurs dans les très riches notes de bas de page. Cette étude ne présente pas une vue d'ensemble des recherches menées sur l'ordre expressif des mots dans l'*Énéide*, mais beaucoup d'informations de cet ordre se retrouvent dans les notes infrapaginales. P. Dainotti ne nous offre pas de conclusion générale et, à moins que je ne m'abuse, il n'a pas réalisé une étude vraiment novatrice, mais il nous a en tout cas offert un aperçu systématique, utile et clair de l'usage expressif de l'ordre des mots dans l'*Énéide* de Virgile.

Willy EVENEPOEL

Stephanie MCCARTER, *Horace Between Freedom and Slavery. The First Book of Epistles*. Madison, The University of Wisconsin Press, 2015. 1 vol. 23,5 x 15,8 cm, 378 p. Prix : 65 \$. ISBN 978-0-299-30570-3.

Ce livre est la version révisée de la dissertation doctorale de Stephanie McCarter, qui enseigne à l'University of the South à Sewanee (Tennessee) depuis 2008. L'auteur se donne pour but d'examiner, dans le livre I des *Épîtres*, « how Horace carefully negotiates, over the course of the collection, what degree of freedom works best for someone who wants to remain engaged while retaining independence » (p. 3). Dans l'introduction, S. McCarter explique que le poète latin a opté pour « a moderate, stabilizing degree of freedom removed from the volatile extremes of license and servitude that contributed to the Republic's demise » (p. 11). Chaque chapitre est consacré à l'examen d'une, deux, trois ou quatre épîtres. Dans le premier chapitre (p. 25-42), l'auteur s'intéresse à l'épître 1.1, adressée à Mécène, où Horace affirme avec franchise son désir de liberté. Le poète se compare à un gladiateur, ce qui est une analogie révélatrice : « To be a published poet is a dangerous and humiliating spectacle that makes one dependent on the whims of the crowd, at whose will a gladiator may be spared or put to death » (p. 28). Horace souhaite que sa relation avec son mécène ne soit pas préjudiciable à sa liberté. Son texte exprime par ailleurs un antagonisme « between urban slavery and rural freedom » (p. 31), qui sera nuancé dans d'autres épîtres. D'autre part, S. McCarter s'intéresse au positionnement philo-

attribués, respectivement, aux Grecs et aux non-Grecs. Pour parler des motifs attribués aux non-Grecs, elle utilise l'exemple de la construction des pyramides d'Égypte ; or, il importe de garder à l'esprit que les Égyptiens occupent une place à part dans l'imaginaire grec, et l'analyse de l'auteur ne permet pas de savoir si les motifs attribués aux Égyptiens sont représentatifs des motifs des non-Grecs en général. Par ailleurs, en ce qui concerne la catégorie « *Freiheitsliebe* », l'auteur souligne à raison qu'Hérodote attribue le désir de liberté non seulement à des Grecs d'avant l'Athènes démocratique, mais également à des non-Grecs ; cependant, S. Froehlich parle ensuite d'une « *anachronistische Voraussetzung dieses Konzepts von Freiheit* » (p. 96, note 40). Elle confond deux choses : d'une part, l'attachement à des institutions garantissant des libertés et à des droits au niveau individuel – institutions et droits qui sont liés à des périodes et à des aires géographiques spécifiques –, et d'autre part, le désir de liberté au niveau du groupe, autrement dit la volonté que des êtres humains ont d'être gouvernés par leurs semblables, par exemple lorsque les Mèdes se révoltent contre les Assyriens *περὶ τῆς ἐλευθερίας* (I, 95, 2). Il n'est pas anachronique d'attribuer cette volonté à des non-Grecs ou à des Grecs du VI^e siècle, car il s'agit là d'une préférence humaine universelle (voir J. P. RUSHTON, « *Ethnic Nationalism, Evolutionary Psychology and Genetic Similarity Theory* », dans *Nations and Nationalism* 11, 4 [2005], p. 490 : « *Patriotism is almost always seen as a virtue and extension of family loyalty and is typically preached using kinship terms. Countries are called the "motherland" or the "fatherland". Ethnic identity builds on real as well as putative similarity. At the core of human nature, people are genetically motivated to prefer others genetically similar to themselves* » ; p. 503 : « *Genetic similarity, of course, is only one of many possible influences operating on political alliances. Causation is complex and there is no value in reducing relationships between ethnic groups to a single factor* »). Ces remarques, qui portent sur un aspect particulier de la liste de motifs fournie par l'auteur, ne doivent pas faire oublier la grande utilité de cet ouvrage pour les recherches futures. Parce qu'il apporte un éclairage bienvenu sur les motifs d'action qu'Hérodote attribue aux protagonistes de ses *Histoires*, et donc sur le caractère attribué – à tort ou à raison – à ces protagonistes, le livre de S. Froehlich contribue d'une manière significative à notre compréhension de l'œuvre d'Hérodote.

Julien DELHEZ

Claudia BRUNELLO, *Storia e paideia nel Panatenaico di Isocrate*. Rome, Sapienza Università Editrice, 2015. 1 vol. 16 x 23 cm, 273 p. (STUDI E RICERCHE. STUDI UMANISTICI – ANTICISTICA, 31). Prix : 22 €. ISBN 978-88-98533-55-8.

Le présent ouvrage se focalise sur deux aspects de l'*opus magnum* d'Isocrate qu'est le *Panathénaïque* : *primo*, le traitement qui y est réservé au matériau historique et, *secundo*, les reflets de la méthode éducative prônée par l'école d'Isocrate. Il s'agit plus précisément de déterminer comment, par l'usage des *exempla* historiques, le rhéteur transpose et réélabore un grand nombre de traditions relatives au passé athénien, où la réflexion sur les hégémonies athénienne et lacédémonienne occupe par ailleurs une place importante. Du point de vue de l'enseignement, l'auteur tente de déterminer quelle place occupait la discipline historique dans le *cursus* proposé dans

l'école d'Isocrate et, plus fondamentalement, de mettre en lumière les pratiques de ce dernier en matière de composition et d'enseignement. Après une introduction faisant le point sur quelques grandes questions relatives à Isocrate et à son œuvre, notamment la date de composition du *Panathénaïque* (l'auteur conclut que l'on ne peut y appliquer les mêmes critères de datation que ceux habituellement retenus pour les discours d'orateurs), les intentions qui ont guidé le rhéteur lors de la rédaction de cette œuvre (se mesurer aux maîtres des autres écoles, influencer sur la vie politique contemporaine ?), l'unité de sa pensée (on rappelle, à juste titre, que les discours d'Isocrate sont totalement fictifs et qu'ils s'adaptent donc à la situation pour laquelle ils sont censés avoir été rédigés) et le genre duquel relève le discours examiné (l'auteur estime qu'il est plus proche des dialogues de Platon que des discours de Démosthène), l'ouvrage se divise en cinq chapitres. Le premier est consacré à la conception qu'avait Isocrate de l'Histoire et de l'historiographie. Si le rhéteur déclare que la maîtrise d'une solide connaissance historique est indispensable à la formation d'un jugement correct sur les faits (§ 156), il paraît évident, cependant, qu'il conçoit principalement l'Histoire, non comme une enquête cherchant à mettre en lumière l'enchaînement des faits pour comprendre les causes des événements, mais comme un patrimoine commun d'exemples où puiser en fonction des circonstances, et à présenter sous le jour le plus favorable pour l'argumentation. Il n'est pas étonnant, dès lors, que le *Panathénaïque* prenne beaucoup de liberté avec l'enchaînement des faits (notamment à propos de la domination des Cariens et de Minos sur les Cyclades), ou simplifie certaines situations pour les rendre comparables (les prises de Mélos, Skionè et Toroné). Sans surprise, même s'il connaissait probablement les travaux des historiens comme Hérodote ou Thucydide, Isocrate préfère suivre la tradition populaire. De ce point de vue, il ne se démarque donc pas des autres orateurs, si ce n'est qu'il n'hésite pas, dans bien des cas, à réélaborer ces « lieux communs ». Le chapitre II analyse plusieurs événements de l'Histoire grecque relatés dans le *Panathénaïque* (Salamine, Platées et les Thermopyles) et révèle qu'Isocrate possédait une bonne connaissance historique qui reposait, peut-être, sur la consultation de documents écrits. On ne trouve en effet pas d'erreurs flagrantes, mais plutôt des variantes par rapport aux traditions établies, des imprécisions ou de légères modifications pour mieux faire entrer le propos dans l'argumentation du discours. Selon Cl. Brunello, le principal mérite d'Isocrate est d'avoir donné à ces *topoi* historiques une perfection formelle, de manière à les ériger en modèles que ses élèves pouvaient imiter. Le chapitre III se focalise sur la fonction du dialogue entre Isocrate et un de ses élèves à propos de l'éloge d'Athènes reproduit dans le *Panathénaïque*. S'il peut être conçu comme un exercice reflétant ses méthodes d'enseignement (le but étant de démontrer qu'il est possible de soutenir deux thèses contraires à partir des mêmes éléments), Cl. Brunello estime cependant que ce dialogue est avant tout destiné à remédier aux inconvénients que présente un texte écrit par rapport au discours oral (impossibilité de s'adapter au public, mauvaise interprétation possible des propos) en donnant à Isocrate l'occasion de préciser les arguments de son discours, de manière à ce qu'ils ne présentent aucune ambiguïté pour le lecteur. Les deux derniers chapitres mettent davantage l'accent sur la *paideia*. Le chapitre IV s'ouvre par une comparaison entre Isocrate et Thucydide à propos de la nature de l'hégémonie, qu'elle soit athénienne ou spartiate. Le *Panathénaïque* doit en effet être conçu comme un discours voué au passé, dans lequel les événements relatifs

à Athènes et Sparte sont évoqués afin d'identifier les erreurs commises par ces cités dans la gestion du pouvoir et de tirer ainsi de l'Histoire des modèles utiles à la réflexion sur l'hégémonie. C.I Brunello tente ensuite de situer le modèle éducatif prôné par Isocrate par rapport aux sophistes du siècle précédent et à Platon. C'est néanmoins dans le dernier chapitre (V) que Cl. Brunello traite véritablement de la position d'Isocrate par rapport à la *paideia* traditionnelle, notamment en ce qui concerne la place des poètes dans la formation. Platon, dans ses *Lois* (811c), insistait sur la nécessité de fournir aux élèves des modèles, que ce soit en poésie ou en prose, reconnaissant ainsi que le principe de l'imitation était l'un des fondements sur lesquels reposait l'éducation. Isocrate adhère d'une certaine façon à ces principes, sauf qu'il entend forger lui-même ces modèles – n'hésitant pas ainsi à transposer en prose les préceptes de la poésie –, d'où le fait que les seules citations littérales que l'on retrouve chez lui soient celles de ses propres discours ! En dépit de son titre, le présent ouvrage ne traite pas uniquement du *Panathénaique*, mais englobe dans la réflexion la plupart des autres écrits d'Isocrate. De même, celui qui s'intéresse à la *paideia* dans les dialogues de Platon y trouvera bon nombre d'éléments pertinents. On déplorera néanmoins que l'ouvrage soit dépourvu d'une conclusion qui remette adéquatement en perspective les acquis d'une analyse dont on peine parfois à suivre le cheminement.

Christophe FLAMENT

Christian BOUCHET & Pascale GIOVANELLI-JOUANNA (Ed.), *Isocrate. Entre jeu rhétorique et enjeux politiques*. Colloque de Lyon 5-7 juin 2013. Lyon, Centre d'étude et de recherche sur l'Occident romain, 2015. 1 vol., 414 p. (ÉTUDES ET RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 47). Prix : 36 €. ISBN 978-2-36442-057-1.

Isocrate n'est sans doute pas l'un des personnages les plus flamboyants du IV^e siècle athénien. Il véhicule une image de professeur tranquille et solennel, qui excellait dans la prose d'apparat et sut se tenir à l'écart, contrairement à certains de ses contemporains, des vicissitudes de la politique. Il fut pourtant aussi un éducateur soucieux d'éthique et préoccupé par le fonctionnement de la démocratie, qui vit venir à lui de tout le monde grec des hommes séduits par sa science et désireux de bénéficier de son enseignement. Un maître dont l'œuvre méritait sans doute d'être revisitée, comme le relève Maddalena Vallozza dans l'introduction du volume, en pointant le regain d'intérêt que suscite depuis près de deux décennies le texte d'Isocrate, avec la multiplication de travaux qui ont produit des avancées dont témoigne en premier lieu la mise au point effectuée par Stefano Martinelli Tempesta sur la transmission manuscrite du corpus d'Isocrate qui ouvre le volume. Le colloque, d'où sont issues les présentes contributions, avait choisi d'éclairer ce qui est au cœur même de cette œuvre : l'articulation entre rhétorique, réflexion politique et visée éducative. C'est l'efficacité qu'ambitionne d'atteindre l'orateur et les stratégies qu'il déploie pour y parvenir qu'explorent précisément les premières contributions du volume. En commençant par deux portraits, élaborés par Isocrate : celui d'Alcibiade, dans le plaidoyer judiciaire *Sur l'attelage* dont Bernard Eck démonte le mécanisme, et l'éloge d'Évagoras, le monarque chypriote défunt, qu'analyse Evangelos Alexiou. Un éloge qui concerne chaque fois un personnage controversé. Dans le cas d'Alcibiade, dont la

de cette colline athénienne, aucune autre cité grecque n'ayant réservé d'espace spécifique aux assemblées politiques. Le septième chapitre se concentre sur la personnalité de Cléon, présenté par Aristophane, dans les *Cavaliers*, mais aussi par Thucydide ainsi que d'autres comme le prototype du démagogue dirigeant le peuple parmi la nouvelle génération succédant à Périclès. Cependant, celui qui aurait été le premier à se faire acteur à la tribune reproche précisément aux citoyens de ne plus distinguer fiction dramatique et réalité. Ainsi, ce qui constituait le pouvoir du *dèmos* était la compétition incessante entre les orateurs. Le huitième chapitre élargit le sujet en analysant les critiques des adversaires du régime démocratique. Les partisans de l'oligarchie déplorent que les nouveaux « politiciens », souvent issus du peuple, flattent la masse, trop ignorante pour juger correctement les affaires civiles. Or, la conséquence sonore de cette agitation, le *thorubos*, semble au contraire avoir été la manifestation de la présence et de la participation active des citoyens. L'élite en aurait d'ailleurs tellement eu conscience que, lors des deux coups d'État oligarchiques, on évita la Pnyx, symbole du pouvoir populaire. Dans le neuvième chapitre, l'auteur traite de l'évolution de cet argument anti-démocratique au cours du IV^e siècle av. J.-C. Il ressort de cette analyse que le *topos* de la démocratie comme spectacle aurait été dépolitisé, les orateurs tels que Démosthène ou Eschine se servant davantage de cet argument comme attaque *ad hominem* que comme dénonciation d'un système. Enfin, le dixième chapitre tente d'expliquer ce changement. N. Villacèque, suivant l'historiographie, commence par préciser que l'on ne peut parler d'un déclin par rapport au siècle précédent, des inscriptions juridiques allant plutôt dans le sens d'une meilleure protection du régime. Cependant, le rapport entre les orateurs et les citoyens a changé. De même qu'au théâtre, les acteurs deviennent des vedettes internationales, ce sont désormais des « professionnels », ayant une bonne formation rhétorique, qui apparaissent aux tribunes. La théâtralité de l'orateur, dépassionnée, est théorisée. En conclusion, l'auteur, suite à l'analyse du *topos* du spectacle démocratique, distingue deux dates de rupture. La première est la mort de Périclès en 429 av. J.-C. car, après lui, des démagogues, souvent issus de la classe sociale des nouveaux riches, auraient, selon le ressenti du peuple, accentué la mise en scène de leurs interventions. La seconde est la restauration du régime en 403 av. J.-C. correspondant cette fois à un véritable changement des lois. Des « techniciens » de la politique, assumant leur art oratoire, sont à présent davantage au centre de la scène que la délibération du peuple. Il n'y a donc plus seulement analogie mais identité entre la Pnyx, restant le siège de l'expression civique, et le théâtre, vecteur d'éducation des citoyens. Bien structuré, cet ouvrage offre une vue intéressante de ce qu'était le système politique d'Athènes à l'époque classique ainsi que son lien avec le monde théâtral, permettant de mieux le distinguer de notre « scène politique » moderne. Une préface écrite par Pascal Payen ainsi que des plans, des illustrations et un index accompagnent le corps du livre.

Nathalie DENIS

Lucia CECCHET, *Poverty in Athenian Public Discourse. From the Eve of the Peloponnesian War to the Rise of Macedonia*. Stuttgart, Frank Steiner Verlag, 2015. 1 vol., 17,5 x 24 cm, 283 p. (HISTORIA EINZELSCHRIFTEN, 239). Prix : 59 €. ISBN 978-3-515-11160-7.

Issu d'une dissertation doctorale défendue en 2012 à la Ruprecht-Karls-Universität d'Heidelberg, ce livre propose d'étudier le thème de la pauvreté à Athènes, principalement au travers des œuvres littéraires produites entre la fin du V^e s. et le milieu du IV^e s. L. Cecchet précise cependant d'emblée, dans un chapitre introductif stimulant, qu'il ne s'agit pas d'étudier la pauvreté en tant que telle, mais l'image qu'avaient alors les Athéniens de ce phénomène. La plupart des travaux antérieurs se focalisent en effet sur le premier aspect, qu'ils tentent d'appréhender par le biais de méthodes quantitatives appliquées aux textes ou aux vestiges archéologiques. En tirant parti des recherches en sciences sociales, L. Cecchet met en avant que la perception qu'une société a de la pauvreté coïncide rarement avec la réalité du phénomène. Cette perception est en effet déterminée par l'imaginaire commun et l'idéologie publique, insérée qu'elle est dans un système de valeurs et de relations sociales. L'auteur insiste également sur le rôle important que joue le groupe social de référence dans cette perception : c'est lui qui définit les paramètres selon lesquels la pauvreté et la richesse sont définis. Ainsi, est pauvre non pas celui qui manque du nécessaire, mais celui dont le mode de vie ne correspond pas à ce que ce groupe considère comme propre à une vie décente et honorable. Si l'auteur insiste à raison sur ce point, on peut toutefois regretter qu'elle ne précise pas davantage l'identité de ceux qui font partie du groupe qu'elle se contente de qualifier d'"upper class". Les chapitres suivants proposent d'étudier les différentes facettes de l'imaginaire athénien relatif à la pauvreté et leur utilisation dans le discours public, en repartant pour cela des origines des stéréotypes associés à la pauvreté : la figure du mendiant chez Homère, si souvent incarnée par le personnage d'Ulysse (chap. I). Le mendiant y est dépeint comme un être effrayant, dépourvu de moyens d'existence, qui n'a pas de relation sociale pour l'aider et qui est parfois contraint de vagabonder. L'auteur estime qu'Homère a forgé ainsi le prototype du mendiant et des exclus mis en scène par Euripide, dont plusieurs œuvres sont analysées au chapitre II. Mettre en scène des mendiants au théâtre était nouveau au V^e s., comme n'ont d'ailleurs pas manqué de souligner les contemporains du tragédien. L. Cecchet conclut que ces derniers tiennent chez Euripide un rôle particulier, celui de transmettre une vision de la guerre qui diffère radicalement de celle véhiculée par les discours officiels : les personnages d'Euripide ne sont en effet pas des héros, mais des vaincus qui rappellent aux Athéniens que ce sort pourrait également être le leur. Euripide utilise donc à dessein la figure du pauvre pour susciter l'émotion de son auditoire et faire passer ce message. Toujours selon l'auteur, les pièces produites après 420 proposent, quant à elles, un autre type de réflexions sur la pauvreté : dans quelle mesure le niveau de vie détermine-t-il l'aptitude à être un bon citoyen ; quels sont les liens entre la vertu et la pauvreté ? Ce chapitre s'achève par une analyse des *Acharniens* d'Aristophane où L. Cecchet détecte dans les propos de Dicéopolis le reflet de débats politiques où le thème de la pauvreté était bien présent (il aurait notamment été invoqué par une partie de la population pour justifier l'arrêt des hostilités). Le chapitre III se démarque clairement des autres : il s'agit de déterminer si la guerre du Péloponnèse avait réellement appauvri les Athéniens, afin d'établir le contexte dans lequel les arguments invoquant la pauvreté ont été déployés au IV^e s. Selon l'auteur, ce siècle ne correspond pas à un temps de dépression économique pour Athènes et il n'y a pas de preuve formelle d'un appauvrissement généralisé de la population. Elle admet cependant que la classe supérieure devait être plus

pauvre qu'au siècle précédent, notamment parce qu'elle avait dû compenser la perte des revenus de l'*archè* en contribuant massivement de ses derniers aux ressources communes. À ce dernier propos, on peut toutefois se demander si l'auteur n'est pas tombée ici dans le piège qu'elle dénonçait dans son introduction, en confondant la réalité avec le ressenti de la société : il est vrai que les plaintes à propos d'*eisphorai* lourdes et répétées sont récurrentes dans le discours des orateurs du IV^e s., mais une étude quantifiée (Chr. Flament, *Une économie monétarisée*, 2007, p. 202-206) indique que le montant des *eisphorai* perçues entre 378 et 357 fut néanmoins particulièrement bas. Le chapitre IV analyse l'emploi de plusieurs stéréotypes dans les plaidoyers du IV^e s., notamment celui de l'appauvrissement du *dèmos* (qui concernait également les classes supérieures, selon l'auteur) qui était invoqué pour rendre plus scandaleux encore l'enrichissement de certains orateurs ou généraux, ou employé pour justifier aussi bien la reprise que l'arrêt des campagnes militaires qui devaient mener à la reconstitution de l'*archè*. Dans le dernier chapitre, L. Cecchet étudie comment les arguments relatifs à la pauvreté étaient utilisés par les orateurs pour provoquer la pitié, la colère ou l'indignation des jurés. Les orateurs tendent en effet à opérer une distinction entre une « bonne » et une « mauvaise » pauvreté, la première forme étant celle du pauvre qui tente de s'en sortir, sans devenir pour autant un parasite ou un criminel. Cette « bonne » pauvreté est généralement associée, à Athènes, au monde rural. De même, il existe aussi une distinction entre le « mauvais » riche, qui élude les liturgies, et le « bon » riche, qui met sa fortune au service de la cité, au point de tomber parfois lui-même dans l'indigence. Les orateurs auront beau jeu, pour les besoins de leur argumentation, d'opposer ces différents stéréotypes. De même, la pauvreté peut également être invoquée dans certains cas comme une circonstance atténuante, ou bien comme élément destiné à apitoyer le jury (principalement dans les affaires d'héritage), appuyé parfois par une mise en scène digne de la tragédie. On l'aura compris, l'ouvrage de L. Cecchet ne s'adresse donc pas en priorité aux historiens de l'économie athénienne, mais à ceux qui s'intéressent à l'histoire des mentalités. De par son analyse des différentes perceptions de la pauvreté qui se font jour dans les discours publics et de l'impact émotionnel qu'elles suscitaient, l'auteur a très clairement démontré qu'il existait à Athènes un « imaginaire collectif » de la pauvreté.

Christophe FLAMENT

Alexandre BLAINEAU, *Le cheval de guerre en Grèce ancienne*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. 1 vol., 348 p. (HISTOIRE). Prix : 20 €. ISBN 978-2-7535-4136-8.

Convoquant des sources variées (historiques – au premier rang desquelles, bien sûr, Xénophon –, mais aussi épigraphiques, archéologiques, archéozoologiques, iconographiques ou encore numismatiques), cet ouvrage tiré de la thèse de doctorat de l'auteur nous entraîne à la découverte du cheval de guerre en Grèce ancienne. Comme A. Blaineau l'explique en introduction, le cœur de son propos n'est pas la guerre (on ne trouvera rien dans cet ouvrage sur les techniques de combat de la cavalerie par exemple) mais bien le cheval lui-même, dont le « cycle », depuis la production du poulain jusqu'à son insertion dans la maison du cavalier, est présenté en sept

traded by native inhabitants. The occurrence of Odenwald marble proves that local marble workers – although we do not know where to locate them – were part of the *chaîne opératoire*. For architectural elements like columns or capitals, regional stones like Jurassic limestone, tuff, basalt, grauwacke, sandstone or trachyte, were used. The import of Mediterranean marbles did not started in the 3rd or 4th Century, but already existed during the 2nd Century when CUT became a *colonia*, and when it was monumentalized. Cologne did not play any role as a transshipment port, but the marbles were directly imported via the Rhine-Rhone axes. The author stresses also that a comparison with other sites, cities as well as rural properties, is quite difficult, because of the lack of good data, based on modern petrographic and geochemical research. In the last chapter the author writes her concluding remarks about the abundance of stone varieties and the decorative architectural schemes. The studied material counts over 40 varieties of which the Mediterranean marbles represent its major part. In fact, only the Port Temple, the Capitol Temple and to a lesser degree the forum, delivered some statistically interesting stone material. Here, different assortments of decorative stones were used, depending on the status, function and symbolic connotation of the building. On the forum, a lot of *Pavonazzetto* is used, which is comparable with Rome. But when looking in detail at the Port Temple, the situation is different: here, *Fior di Pesco* is abundant whereas *Cippolino Verde*, *Greco Scritto* and white marble are strongly represented as well. In the Capitol Temple, we see a lot of *Breccia di Sciro*, *Fior di Pesco*, *Breccia Corallina*, *Cippolino Verde* and grey limestones, whereas the most important buildings in Rome were abundantly decorated with *Pavonazzetto*, *Giallo Antico*, and *Africano*. So, it seems that in CUT, we are dealing with somewhat cheaper counterparts, as often seen in provincial cities. It is likely that the reddish-pink *Fior di Pesco* is replacing the more expensive and “imperial” purplish *Pavonazzetto*, so often used in Rome. Sometimes, e.g. in the Public Baths, a lot of regional stones are used. So, an own regional decorative style was found in Xanten – with Rome and other provincial cities as examples – whilst integrating somewhat cheaper regional materials. In private buildings, we see that more expensive materials such as *Pavonazzetto*, *Porfido Rosso* and *Porfido Verde Antico* were used, pointing to the relative wealth of their inhabitants. Marbles, and in a broader sense also colored decorative stone, reflected thus the luxury and the “*Romanitas*” of the elite on the borders of the Roman Empire. According to the author, future research needs to focus on far more urban, as well as rural settings, using well-documented and statistically representative datasets.

Roland DREESSEN & Guido CREEMERS

Sylvia FÜNFSCHILLING, *Die römischen Gläser aus Augst und Kaiseraugst. Kommentierter Formenkatalog und ausgewählte Neufunde 1981-2010 aus Augusta Raurica*. Muttenz, Augusta Raurica, 2015. 2 vol., 713 p., 644 fig., 98 pl., 5 tabl. (FORSCHUNGEN IN AUGST, 51). Prix : 160 €. ISBN 978-3-7151-0051-7.

Le sujet principal de l'ouvrage est l'étude des récipients en verre trouvés de 1981 à 2010 à *Augusta Raurica*, colonie romaine fondée entre 20 et 10 avant J.-C. sur la rive sud du Haut-Rhin, à une douzaine de kilomètres à l'est de Bâle. La chronologie

du matériel pris en compte s'étend du début du 1^{er} siècle ap. J.-C. jusqu'au début du Moyen Âge. Par sa contribution, S. Fünfschilling reprend le flambeau de l'auteur de la préface de l'ouvrage, B. Rütli qui livra, en 1991, la première étude de synthèse des verres d'*Augusta Raurica* portant sur les découvertes du début des fouilles au XIX^e siècle jusqu'en 1980 (Forschungen in Augst, 13). La vaste entreprise de B. Rütli, unanimement saluée par les spécialistes du verre, se solda alors par l'élaboration d'une nouvelle typologie de référence qui vint compléter celles de C. Isings (1957) et de K. Goethert-Polaschek pour les verres de Trèves (1977). Si la publication de B. Rütli constituait jusqu'ici un incontournable pour celui qui étudie le verre antique, il faut considérer que celle de S. Fünfschilling vient à présent s'y adosser avec la livraison des verres plus récents. Pourtant, au départ, il a de quoi être dérouté par la table des matières du premier volume intitulé *Text und Formenkatalog*, contenant une avalanche de 22 chapitres et 64 sous-chapitres non numérotés. Ils couvrent en préambule la présentation générale du site avec l'historique des fouilles, l'inventaire, la méthodologie adoptée pour l'étude des formes de récipients ainsi que les références bibliographiques. La suite est plus didactique et relève davantage du manuel pratique pour l'étude du verre, destiné tant au néophyte qu'au spécialiste aguerri. L'auteur veut avant tout faire partager son expérience de terrain, sa méthode d'investigation et son approche analytique. Tout est mis en place pour familiariser le lecteur avec le verre antique. On retiendra la synthèse relative à la production du verre, intégrant les ateliers, l'outillage, les déchets et les analyses de composition. Mais ce sont surtout les chapitres consacrés au repérage visuel des techniques, des traces d'outils, des défauts de production, des altérations, des variétés de lèvres, d'anses et de fonds qui donnent les clés de lecture et d'interprétation pour un tesson sorti de fouille, un tesson qui devra être rapproché d'une forme. Les décors – des motifs mosaïqués aux diverses expressions de la gravure, en passant par le verre doublé, la peinture, les filets rapportés, les appliques, les côtes et les dépressions, les motifs soufflés-moulés –, décors toujours liés à une technique précise, ne sont pas en reste. Un inventaire exhaustif nous en est donné, richement illustré par des artefacts provenant d'*Augusta Raurica* ou par d'autres pièces antiques remarquables d'origines variées. Les figures consacrées aux verres mosaïqués sont des plus réussies, mettant en vis-à-vis la face et le revers des fragments d'aspect souvent discordants. Vient ensuite un chapitre important, d'ordre général, consacré aux formes de récipients et aux regroupements de formes. Toute la typologie, abondamment illustrée, est ici passée en revue et commentée à la lumière des dernières découvertes, intégrant même les formes qui ne sont pas représentées sur le site. Mais la richesse typologique des verres d'*Augusta Raurica* est telle que seule une petite vingtaine de formes connues par ailleurs est absente. Puis l'ouvrage se poursuit en envisageant diverses thématiques reflétant divers aspects de la recherche actuelle, tels l'importation de la vaisselle en verre, la fonction des verres, le verre en contexte funéraire, les interactions entre la vaisselle en verre et celle en métal et en terre cuite, le contenu des récipients, leur fermeture, leur transport, la question du recyclage... L'archéologie aussi est mise à l'honneur dans le chapitre traitant des quelques zones fouillées particulièrement riches en matériel verrier. À cet égard, les figures 246 et 247 constituent un modèle du genre, présentant les découvertes en stratigraphie. Sont aussi signalés les fragments de verre à vitre, les bijoux et autres petits objets en verre comme les jetons de jeux ou *calculi*, ou encore

les plaques architecturales décoratives. Une petite synthèse replace ensuite les types de récipients d'*Augusta Raurica* dans le cadre plus large de la Suisse romaine. On pourrait regretter ici l'absence d'une carte localisant les divers sites évoqués. Deux contributions isolées s'insèrent à la suite. La première, de P. Cosyns, consacrée au verre d'apparence noire ne manque pas d'intérêt puisque la production d'un tel verre est pressentie sur le site même, en particulier pour les bouteilles prismatiques de couleur vert émeraude, intense à noir. Toutefois, on s'étonnera de constater que les références renvoient à une typologie propre à l'auteur et difficilement accessible puisque demeurée inédite et que la figure 295 ne reprend ni la mention des couleurs de base ni la référence aux numéros du catalogue, ce qui détonne avec la précision et la rigueur de l'ensemble. La seconde contribution, signée F. Cattin, P. Degryse, A. Fischer, S. Fünfschilling et B. Gratuze, présente une petite trentaine d'analyses de composition de verres de diverses époques et couleurs, provenant tant du site que d'un atelier de verrier. Ici, on aurait souhaité précisément trouver les analyses des fameuses bouteilles prismatiques vert émeraude, confrontées à celles des vitrifications noires des creusets, dans la perspective de vérifier l'hypothèse d'une production locale. Seconde partie du premier volume, le *Kommentierter Formenkatalog* ravira les typologues. Il intègre, complète, commente, compare et date les formes de façon argumentée. Aux 180 formes recensées par B. Rütli, 35 nouvelles formes sont à présent ajoutées (les formes *AR 181 à *AR 215). De nombreuses variantes ont également été introduites. Afin que le lecteur ne puisse s'égarer ou être troublé par la suite discontinue de la numérotation, les ajouts sont précédés d'un astérisque, tant pour les formes que pour les variantes. Au passage, on s'émerveille sur la forme *AR 188 mise en évidence par un fragment d'amphorisque soufflé-moulé à décor géométrique (p. 452) et on est plein d'admiration pour l'identification du petit fragment 1000 qui renvoie à un type d'amphorisque à épaule prononcée, du type *AR 190 (p. 301). Le second volume, intitulé *Fundkatalog und Tafeln*, s'ouvre sur le véritable catalogue qui opère une sélection des verres identifiables à partir des quasi 20 000 nouveaux artefacts exhumés. La séquence des formes suit à peu de chose près celle du catalogue commenté et la nouvelle numérotation s'inscrit à la suite de celle de B. Rütli, qu'elle intègre très souvent. Pas moins de 1 881 nouveaux numéros de catalogue viennent ainsi s'ajouter aux 5 121 anciens, tous décrits, localisés, datés et reprenant le n° d'inventaire. Seul petit bémol à noter, le parti pris de ne pas mentionner la dimension des fragments, laissant au lecteur le soin d'interroger l'échelle des dessins. Concrètement, ce catalogue est une fusion de l'ancien et du nouveau. Les 98 planches d'illustrations des artefacts suivent ensuite, intégrant avec bonheur dessins et photos. L'ouvrage s'achève sur de bien utiles tables de concordances, les premières reliant les numéros d'inventaire aux numéros de catalogue, en passant par le contexte de fouille et éventuellement un numéro de tombe ; une autre est le reflet de l'état de la recherche, associant les numéros de catalogue aux pièces déjà publiées par ailleurs ; les dernières présentent en vis-à-vis les diverses typologies de référence. En finale, se déploient cinq tableaux synthétiques typo-chronologiques, qui couronnent cette entreprise colossale. La mise en page et la présentation sont avenantes, le tout rehaussé par une illustration abondante et de grande qualité. Bien souvent, les légendes des illustrations, également traduites en anglais, livrent une double lecture, complétant le texte. Ajoutons aussi que d'un point de vue très

pratique, dans les *Formenkatalog* et *Fundkatalog*, les franges latérales grisées avec appels de formes et de tableaux sont les bienvenues. Plus qu'une mise à jour sur les connaissances des verres d'*Augusta Raurica*, cet ouvrage se révèle être une véritable somme sur le verre antique, où la forme du récipient tient la première place.

Chantal FONTAINE-HODIAMONT

Philippe BRIDEL, avec des contributions de Slobodan BIGOVIC & Yves DUBOIS, *Le sanctuaire de la Grange des Dîmes à Avenches. Les temples et le péribole. Étude des architectures*. Lausanne, Cahiers d'archéologie romande, 2015. 2 vol., 256 p. + 1 portefeuille de 18 dépliants, nombr. ill., cartes et plans (CAHIERS D'ARCHEOLOGIE ROMANDE, 156 ; AVENTICUM 20). Prix : 98 CHF. ISBN 978-2-88028-156-7.

Le sanctuaire de la Grange des Dîmes appartient à cette catégorie particulière d'ensembles religieux périurbains des capitales, où se mêlent cultes indigènes et romains. Le complexe trouve ses origines dans un lieu de culte laténien peut-être consacré au départ à la vénération d'un héros. Les grandes lignes de cette période d'occupation, antérieure à la monumentalisation du site, ont été exposées dans la publication, sous la direction de D. Castella et de M.-F. Meylan-Krause, des actes du colloque international d'Avenches, 2-4 novembre 2006 : « Topographie sacrée et rituels. Le cas d'Aventicum, capitale des Helvètes » (*Antiqua*, 43), p. 35-47. Notre monographie porte sur le complexe monumental du II^e siècle ap. J.-C. Étant donné l'ampleur du site et de la documentation archéologique réunie depuis près d'un siècle à son sujet, elle se veut axée uniquement sur la conception et la réalisation du cadre architectural mis en place à cette période charnière de son histoire. Après avoir exposé brièvement la filiation des vestiges du complexe monumental avec les structures antérieures au II^e siècle, la première partie de l'ouvrage livre une stricte analyse archéologique du bâti. Chaque tronçon de mur du complexe est décortiqué sur le plan technique selon un canevas similaire, conjuguant ou confrontant les informations recueillies lors des différentes opérations menées sur ce site depuis le début du XX^e siècle. Il en résulte une longue série de descriptions extrêmement détaillées. Chaque structure conservée est ensuite traitée comme un ensemble architectural dont l'analyse projette la vue en élévation, « théorique mais argumentée » selon les mots choisis par l'auteur (p. 45), exposant de cette façon à la critique d'anciennes hypothèses d'interprétation. La vue proposée s'appuie par ailleurs sur l'étude d'un nombre important d'éléments architectoniques et sculptés se rapportant essentiellement à l'aspect extérieur de la superstructure des édifices, dont un catalogue sélectif est présenté à la suite. Cette approche permet de rétablir, pour certains d'entre eux, leur place originelle dans le riche programme décoratif de cet ensemble religieux et de discuter les thèmes iconographiques en fonction de leur position dans la hiérarchie décorative des différents monuments qui le composent. La comparaison du plan et de ses ornements en pierre avec ceux reconnus sur d'autres bâtiments avenchois et sur certains temples de la partie occidentale de l'Empire situe le sanctuaire dans le cadre du développement de l'architecture impériale à Avenches. Peintures et décors stuqués font également l'objet d'une étude spécifique, incluant les analyses par spectrométrie Raman menées sur les peintures appliquées sur les décors en pierre, mais l'on regrettera que les relations et le

opinor, pour adoucir une assertion (ainsi que *ut opinor, mea quidem sententia...*). La troisième partie (chap. 12-13) s'intéresse aux éléments qui structurent, redirigent ou interrompent la conversation : comment saluer et attirer l'attention, comment ouvrir une conversation et comment la clore : *heus, eho, audin, quid ais?, salve, saluus sis, salueto, iubeo te saluere, di te ament, numquid uis, uale*. Tandis que la quatrième partie (chap. 14-15) analyse la langue de l'amitié, dans une relation d'égal à égal, et celle de la domination à travers les interactions entre maîtres et esclaves, la cinquième (chap. 16-17) montre comment Plaute et Térence créent certains effets en mettant en scène des personnages déguisés qui adoptent la langue propre au protagoniste en qui ils sont déguisés : Philocrates et Tyndarus dans les *Captivi* de Plaute, Chaerea dans l'*Eunuchus* de Térence, Demea dans les *Adelphes*. Il s'agit de jeunes citoyens déguisés en esclaves, sauf Demea qui, de *senex iratus*, se transforme en *lepidus senex*. L'ouvrage est doté de cinq appendices. Le premier présente des statistiques concernant le nombre de lignes par type de personnage masculin et féminin. Le second explique quel type de matériel est inclus ou exclu du corpus. Le troisième donne une liste des expressions de politesse dans la comédie romaine. Le quatrième et le cinquième ne sont pas dans le livre (ils sont disponibles sur le site personnel de l'auteur, dont l'adresse est donnée, de façon assez discrète, p. 287, n. 94). On trouve un ensemble de passages dans lesquels Donat discute le caractère poli d'une phrase ou d'un mot dans son commentaire à Térence ainsi qu'une longue liste de références permettant d'étayer des assertions particulières faites dans le livre. L'ouvrage, que l'on peut situer dans la voie tracée par J.N. Adams, *Social Variation and the Latin Language*, Cambridge, 2013, est doté d'une bibliographie finale et de plusieurs index. Il s'agit incontestablement d'une étude qui fait progresser la connaissance des stratégies langagières de Plaute et de Térence.

Bruno ROCHETTE

Jean-Pierre DE GIORGIO, *L'écriture de soi à Rome. Autour de la correspondance de Cicéron*. Bruxelles, Latomus, 2015. 1 vol., 305 p. (LATOMUS, 347). Prix : 51 €. ISBN 978-90-429-3238-8.

Cette monographie est l'incarnation d'une frustration, celle que ressentent tous ceux qui ont un jour tenté de se faire une idée un peu claire de ce qu'a été la vie personnelle de Cicéron. De l'homme, les faits sont connus ; il en va plus inconfortablement des répercussions de ceux-ci sur celui-là. Pour les appréhender entre les lignes de son histoire, sa correspondance joue un rôle qu'on lui connaît au moins depuis les désespoirs de Pétrarque découvrant en 1345 que le Cicéron qui s'adresse à Atticus n'est pas aussi présentable que celui qui se montre dans l'ordinaire de son œuvre. Cette discordance, qui s'observe jusque dans l'usage linguistique, incitait à l'interprétation. Depuis *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, le livre cruellement mal intentionné d'un Jérôme Carcopino publiant en 1947 un texte endurci de déception politique, la critique tente de faire façon du corpus des *Lettres*. L'hétérogénéité de celui-ci ne facilite pas la tâche ; varié de tons, de contenus, d'époques et de destinataires, il épouse en compliqués méandres la sinuosité de relations dont nous saisissons à peu près les enjeux matériels et sociologiques mais dont nous mesurons mal les dimensions cognitives, émotionnelles ou, si l'on préfère, psychiques. Sur cette

question, le point de vue de Jean-Pierre de Giorgio est aussi clair qu'il est celui d'une actuelle *communis opinio* qui relègue l'énonciation antique à celle d'une topique. Dans sa substantielle et remarquable *Introduction générale* (p. 13-40), il intitule dès l'abord et bien franchement son premier chapitre (p. 14-23) *Pour en finir avec l'expression libre et spontanée des échanges familiers*. L'ambiance est à la liquidation certes, mais qui avait jamais pris la correspondance de Cicéron pour le lieu d'un épanchement où *l'on va tout se dire* ! Pour étayer son propos, J.-P. de Giorgio soumet la correspondance de Cicéron à une investigation certes orientée mais extrêmement bien conduite tant par sa méthode que par son expression. Autant le dire ici et tout de suite, J.-P. de Giorgio possède une maîtrise de l'écriture tout à fait inhabituelle, ferme et agile, riche et efficace, élégante, économique, mise au service d'un sens des objets et des relations particulièrement aigu ; l'esprit s'en ravit et s'y repose de la prose pompeuse et maladroite qui envahit peu à peu les débuts des carrières académiques francophones. Il envisage la relation épistolaire comme une relation de soi vers l'autre et de soi vers soi. La première partie de son travail (*Face à face* : p. 41-156) est donc dévolue à l'examen de la relation envisagée comme centrifuge ; il y est question des modes de cette projection d'un soi sociologiquement conformé que le sujet se sent l'obligation de revêtir sauf à vouloir s'exclure de son environnement socio-affectif – perspective traumatisante pour un Cicéron narcissiquement incapable d'autonomie. Il va de soi que les faiblesses constitutives de la personnalité de celui-ci l'amènent à s'emparer des codes énonciatifs de l'épistolographie avec cette ardeur créative qui fait le faux « self » efficace et souvent admiré des déficitaires talentueusement hyper adaptés. L'analyse proposée est celle de quatre substitutions, supplétives à l'absence ; il y est question de la lettre en substitut de l'énonciateur (p. 43-65) ; en véhicule de l'*amicitia* (p. 66-85) ; en moyen d'un face-à-face différé (p. 87-106) ; en commodité d'une conversation où paraderait l'*ingeniosa urbanitas* (p. 107-156). Ces quatre chapitres sont les champs d'application de la sociologie et de la linguistique. Ces deux disciplines ne sont toutefois pas mobilisées dans leurs développements modernes ; il ne s'agit pas de recourir à notre regard de modernes mais de tenter de retrouver celui des anciens. Ce sont donc des influences philosophiques et oratoires qui seront recherchées ; tâche éminemment facilitée par la ressource interprétative fournie par l'opulence multiforme de l'œuvre cicéronienne. L'analyse proposée est par conséquent de facture très classique et se trouve en parfaite conformité avec le *propositum auctoris*. On y trouve décomposé jusque dans ses extrêmes détails tout ce qui relève d'une mécanique sociologiquement déterminée. On arrive au bout de ces chapitres acquis à cette conviction que le phatisme règne en maître dans cette correspondance qui semble ne devoir qu'au génie de l'auteur d'être sauvée de cette artificialité qui rigidifie la correspondance d'un Symmaque. Ces remarques valent évidemment pour la seconde partie (*L'expérimentation de soi-même* : p. 157-264). On y trouve examiné l'aspect centripète de la correspondance de Cicéron, la manière dont s'incarne l'image de lui-même dans sa propre correspondance. J.-P. de Giorgio l'affirme dès l'abord de son *Introduction* (p.157-162) : il ne peut être question d'y repérer quelque tentative autobiographique. L'argument majeur opposé à la constitution d'une pensée autobiographique est évidemment celui de la conscience d'un soi organique rendue impossible d'une part par les restes d'une conception fragmentée de l'individu – l'on est rapide parce que l'on a des pieds rapides –, et d'autre part parce que cet individu

ne semble pas encore capable de se concevoir autrement que comme l'élément constitutif et collectivement fonctionnel d'une communauté, seule détentrice de la capacité organique. Notre difficulté à conceptualiser l'image de soi antique nous vient peut-être simplement de cette croyance que nous avons en notre propre autonomie psychique – ce que nous appelons communément « liberté » – et qui ne résulte que du déni des contraintes internes – psychiques – et externes – socio-économiques – qui limitent sans doute plus lourdement encore notre autonomie que celle des anciens. Leur mode de représentation de soi par soi n'est pas moins net que le nôtre, il répond de manière différente à des contraintes qui sont du même ordre que les nôtres. Cette partie du livre est l'essai d'une appréhension de cette appréhension de soi par soi. On la trouvera envisagée dans son extériorité, comme la réaction de Cicéron à un environnement événementiel (p. 163-188), matériel (p. 189-223) ou conceptuel (p. 225-264). J.-P. de Giorgio, fidèle à ce qu'il veut nous faire voir de la psychologie cicéronienne, nous montre un personnage dont tout acte, toute pensée, tout affect, en quelque circonstance que ce soit, est présenté en conformité sociale selon une vision particulièrement mécaniste qui efface l'individu. Il va de soi, et J.-P. de Giorgio le montre avec force et pertinence, que le faux « self » épistolaire de Cicéron n'est que topique. Il reste que le jeu de la personnalité et de la psychologie individuelle s'aperçoit dans une singularité d'autant plus entêtante que l'on peut le comparer avec ce qui se lit dans les lettres des correspondants de Cicéron, que J.-P. de Giorgio n'examine malheureusement pas. Ce jeu s'observe non pas malgré la topique mais comme en transparence, à travers des choix et manières qui, convenablement observés, permettent de saisir un psychisme dans sa structure – sa personnalité – et ses accidents – Cicéron est un dépressif. Et de fait, une lecture bien faite des lettres de l'exil montre l'auteur, certes en manieure de topique, mais surtout perclus de sentiments de tristesse, d'abattement, d'impuissance, d'inhibition, de perte d'espoir, de mort imminente, de déprivation, de deuil ; il se sent victime d'un insurpassable malheur. On lui observe un ralentissement moteur et cognitif, des troubles de la concentration. Il est victime d'un véritable repli involutif qui l'amène à l'auto-centrement égotique, affaiblit sa capacité empathique et le porte à préférer le monologue au dialogue. On le voit en proie à des émotions négatives toujours passives ; il pleure souvent et beaucoup et s'abandonne à une rumination paranoïde qui prend des dimensions obsessionnelles où la honte et la culpabilité ont une part prédominante. Ses idéations suicidaires sont d'une constance et d'une consistance qui alarmerait tout psychiatre qui se respecte. De ce qui n'est rien d'autre qu'un tableau clinique, on tire une cohérence étiologique, clinique et pronostique assez solide pour asseoir un diagnostic de dépression réactionnelle d'intensité moyenne mais suffisante à justifier l'introduction d'un antidépresseur et l'application d'une psychothérapie. Ce constat n'invalide en rien ce que propose J.-P. de Giorgio mais doit amener à moduler le jugement négativement définitif qui se porte aujourd'hui sur l'expression antique d'une spontanéité. Assurément, de spontanéité au sens moderne du terme, il serait ardu d'en trouver ; l'absence de celle-ci, toutefois, ne signifie pas que l'individu antique n'est qu'une machine sociale apte à la seule modulation de *topoi* et dont l'expression ne serait que phatique. Je dois avouer que je suis humainement un peu inquiète mais scientifiquement passionnée par une forme de phobie défensive qui dresse de plus en plus mes collègues littéraires à refuser l'humanité des auteurs anciens – je suscite toujours des sentiments intéressants

lorsque j'affirme que Cicéron, Virgile et les autres ont eu des désirs, un vrai corps, des douleurs, des flatulences et qu'ils se sont gratté le nez comme le reste ; peut-être y a-t-il là une des raisons qui font déferler les troubles anxieux sur les actuelles Facultés des lettres ?

Carole FRY

Dániel KISS (Ed.), *What Catullus Wrote: Problems in Textual Criticism, Editing and the Manuscript Tradition*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2015. 1 vol., 194 p. Prix : 58 £ (relié). ISBN 978-1-905125-99-9.

Ce livre regroupe six des huit contributions présentées lors d'une conférence qui s'est tenue en mai 2011 à la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich. L'ouvrage illustre les progrès considérables que la recherche catullienne a connus durant cette dernière décennie pour ce qui touche à l'étude de la tradition manuscrite, à l'histoire éditoriale, à l'identification correcte des conjectures et de leurs auteurs et, enfin, à l'établissement d'un texte correct et philologiquement fondé. Dans son introduction et dans l'article liminaire, l'éditeur Dániel Kiss, auquel on doit le remarquable site *Catullus Online*, plaide en faveur d'une tradition bifide dont les représentants les plus anciens sont, d'une part, les mss O, G et R et d'autre part, pour le poème 62 seulement, le ms T et le ms perdu S dont le témoignage nous serait partiellement transmis par des notes marginales de Parrasio. Sur l'archétype de OGRST, les opinions divergent. Invoquant la faute *imbres* pour *ignes* (62, 7), Thomson le supposait écrit en semi-onciale, mais l'argument ne convainc guère. Les confusions entre les formes de *ignis* et les formes en *imbr-* de *imber* ne manquent pas (Lucr. I, 784-785 ; Tib. I, 1, 48 ; Germ. Arat. 63, 70) ; depuis Heinsius, certains éditeurs corrigent *ignes* en *imbres* dans V.-Flac. V, 414. Plutôt qu'à la simple dérive paléographique imaginée par Thomson, ou même qu'à la « conscient « correction » » qu'envisage Kiss (p. 17), nous avons affaire à une contagion déclenchée par la collocation fréquente des deux lemmes en poésie (35 attestations avec un intervalle de 9 mots maximum dans la base de données *Musis Deoque*) et, si l'on postule pour le digraphe *gn* une prononciation romaine [ɲn] que justifie l'orthographe *ingnes*, par l'instabilité phonétique des groupes consonantiques à nasale initiale *nd*, *mbr*, *gn* (devenu *mn* en roumain), *mn* (devenu *mbr* en espagnol) ; en Ov. M. XI, 523, la variation entre la faute *undae* et la leçon admissible *ignes*, à laquelle Housman et d'autres après lui substituent *imbres*, s'explique par la prégnance mémorielle d'une famille de termes incluant *ignes*, *imbres*, *umbrae* et *undae* – les formes de *umbra* et *unda* alternant dans de nombreux passages. Kiss (p. 22) privilégie l'hypothèse d'un archétype écrit en minuscule, mais il néglige le fait que, si l'on accepte le texte qu'il choisit d'éditer en 62, 35 (p. 18 : *Hesperie, mutato deprendis nomine Eous*) et l'explication fournie par Baehrens pour la corruption supposée de *Eous* en *eosdem* (OGR), le manuscrit T porte trois leçons qui proviennent de la mélecture d'un ms écrit en capitale : *eospem* au vers 35 (D > P), *apsi* pour *at si* (OGR) au vers 54 et *tuignare* pour *pugnare* (OGR) au vers 64 (T > P ou P > T avec, dans la seconde corruption, le graphème *ig* notant la mouillure de la nasale [ɲ] issue de [ɲn]). À l'instar de Kiss, Giuseppe Gilberto Biondi, Julia Haig Gaisser et Antonio Ramírez de Verger montrent ensuite tous les enseignements qu'on peut tirer d'une connaissance approfondie des *recentiores*, ainsi que des éditions, commentaires

Rome et peuvent utilement servir pour les typologies et les corpus, et il évoque peu les contraintes techniques (résistance des matériaux, risques d'explosion ou d'incendie) qui permettent, parfois, de trancher entre telle ou telle hypothèse. Une archéologie du bâti, une étude des modes de fermeture et d'accès aux entrepôts, une différenciation des périodes où ceux-ci ont été construits et utilisés s'avèrent nécessaires et sont en germe dans de nombreux programmes de recherche actuellement. Tout aussi méthodologique, l'article de Julie Dalaison, Fabrice Delrieux et Marie-Claire Ferriès (p. 91-206) traite de l'atelier monétaire d'Abônoteichos-Ionopolis (Paphlagonie), cité dont l'oracle s'inscrit dans le réseau des grands sanctuaires. Le succès, malgré les déboires de la peste de 165 et les affres de la bataille de 166, est largement dû à l'abondance d'images, d'amulettes, de plaquettes de bois ou de bronze, de statues qui circulèrent dans tout le monde romain, à l'effigie du serpent Glycon. Un monnayage autonome se fait jour vers 150. L'ensemble des documents prouve « le triomphe de la culture hellénique dans l'empire » (p. 107). Un constat indéniable même s'il est parfois assez éloigné des conceptions d'Yves Roman lui-même qui considère, dans son dernier ouvrage *Rome, de Romulus à Constantin. Histoire d'une première mondialisation*, Paris, 2016 « que les Romains acceptèrent longtemps d'être des barbares » (p. 425), que l'Empire resta dans un « inachèvement culturel » (p. 348), qu'il y eut des « réticences grecques » (p. 353) voire une « relative sécession » de la cité grecque (p. 405) face à Rome. Les deux cents oracles délivrés chaque jour par l'oracle prouvent le succès du sanctuaire et son caractère très évidemment gréco-romain. L'étude des coins, la comparaison avec d'autres ateliers comme Héraclée s'appuient sur une abondante documentation et un catalogue fourni. La distance entre le texte de Lucien, d'autres témoignages littéraires et le matériel numismatique incite à une grande prudence. L'approche que font les trois auteurs du rapport entre masse monétaire et activité économique, entre abondance ou pénurie d'un certain type de monnaie et croissance ou récession, le passage à une monnaie pratiquement fiduciaire dès le second siècle, sont un apport indéniable à la connaissance du fonctionnement de l'économie romaine. Ce premier volume est encore riche d'articles sur l'Empire romain dans les systèmes mondes (Philippe Beaujard), les dédicaces religieuses en Narbonnaise (Nicolas Mathieu), sur les objets de plomb, sur Marseille chrétienne (Paul Mattei), sur les accidents de la circulation (Michel Molin), sur le patrimoine et l'héritage des femmes à Rome à propos des princesses antonines (Marie-Odile Charles-Laforgue), sur les images positives ou négatives qu'ont eues certains empereurs (Pierre Cosme). Nous l'avons dit en introduction, nous ne voulions ni ne pouvions rendre compte de toute la richesse de cet ouvrage et n'avons insisté que sur les apports qui nous ont paru majeurs.

Jean-Pierre VALLAT

Joël THOMAS, *Mythanalyse de la Rome antique*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol., 288 p. (VERITE DES MYTHES, 45). Prix : 27 € (broché). ISBN 978-2-251-38570-9.

La mythanalyse est un rejeton du structuralisme. Elle se fonde sur le postulat selon lequel la conscience humaine se projette sur un appareil mythique réductible à une abstraction illustrative d'un état mental collectif et transcendantal. On y sent une pensée essentialiste, de tendance jungienne, mâtinée d'un saussurisme oublié et

revendiquée comme anthropologique. Cela fait beaucoup. L'introduction (p. 17-27) amène à entrer plus avant dans une manière analytique qui fait apercevoir dans le mythe une manière de *coping* ou, si l'on préfère, un moyen que se donne le psychisme de rendre supportables des discordances cognitives ainsi que des traumatismes qui autrement ne le seraient pas. Saisi sous cet aspect, l'évitement par le mythe apparaît comme l'une des défenses psychiques parmi d'autres. Cette défense opérerait en propre par la transformation simultanée du réel en symbolique et du singulier en collectif. En ce sens, le mythe se révélerait comme le moyen d'une défense individuelle qui se serait gagnée la capacité à être partageable – Anna Freud l'aurait placé quelque part entre la sublimation et cette pratique religieuse que son père dévouait au soin de la névrose par délégation collective du syndrome phobo-obsessionnel qui lui est constitutif. La force du mythe ne résiderait toutefois pas que dans sa capacité à agir comme une défense collective, il vaudrait aussi par sa capacité à l'apaisement des tourments existentiels. Joël Thomas voit ceux-ci résulter d'interrogations portant plus particulièrement sur « la création du monde, sa fin possible, la mort des individus, l'existence de la souffrance et du mal » (p. 19). La clinique, et plus particulièrement celle de la dépression lorsque celle-ci atteint suffisamment le sujet pour l'amener à renoncer à ces dénis sains qui permettent de vivre, montre que, si la crainte de mort domine assurément et en constance l'entier de l'édifice psychique, trois autres composantes existentielles méritent toujours une investigation ; ces composantes sont la liberté que se prête le sujet, la relation qu'il se sent entretenir avec son environnement humain et non humain et enfin le sens qu'il prête à son existence. À considérer un appareil mythique, que je n'appréhende toutefois que très imparfaitement, je me demande si quoi que ce soit y répond assez suffisamment à ces interrogations où la métaphysique la plus essentielle se fait l'origine d'angoisses qui, selon les capacités psychiques de l'individu, le construiront ou le détruiront. Cette remarque n'invalide en rien la démonstration de Joël Thomas, elle ne fait que la remettre en perspective. On émettra cependant une réserve d'importance motivée par la croyance qui semble sienne en un inconscient collectif qui affrontera des mythanalystes plus ou moins perfusés de théorie jungienne à l'ensemble de la communauté des chercheurs et praticiens du monde psychique. Cette manière de voir le mythe conduit Joël Thomas, ainsi que ses maîtres et confrères en mythanalyse, à porter sur le mythe le regard d'un structuralisme particulièrement dur puisqu'il évacue le singulier du récit qui le porte pour le constituer en une entité abstraite analysable en tant que telle ; on sent, comme en basse continue, le murmure de la vieille opposition saussurienne entre l'immanence de la parole et la transcendance de la langue. En retirant au dit du mythe sa singularité énonciative, le mythanalyste obtient ainsi un objet assez désincarné pour permettre la mise en œuvre de quelque chose que J. Thomas qualifie, non sans une certaine audace, de « méthode d'analyse scientifique » (p. 25). Il reste malheureusement que le mythe n'est porté que par la singularité de son énonciation et que sa transformation en objet *mythanalysable* est affaire procustéenne ; les lectures virgiliennes et ovidiennes telles que les propose J. Thomas (p. 33-126) sont là pour en apporter la preuve immédiate. Pressé par l'évidente richesse d'une pensée densément fiévreuse qui le porte parfois au discours tangentiel, J. Thomas se heurte aux limites de sa propre méthode et livre une analyse moins mythanalytique que simplement littéraire de thèmes qu'il considère le plus souvent par l'opposition de paires mini-

males – un autre souvenir saussurien – que l'on peine à voir s'articuler en un ensemble cohérent. L'allant de la démonstration est souvent entraînant, toutefois l'œil clinique aperçoit de ces biais qui bien souvent échappent aux littéraires. Ainsi, opposer l'Énée de Virgile et Ovide l'exilé, c'est mettre d'affront deux personnalités antinomiques. L'un, Énée, laisse voir tous les traits distinctifs d'une personnalité dépendante – il faut toujours lui dire quoi faire, à cet homme qui tombe sous le charme manipulateur de la narcissique Didon ! –, légèrement mais chroniquement affecté d'un trouble dépressif persistant, autrement dit d'une dysthymie – des larmes du premier livre au mouvement elastique de colère disruptive à l'issue duquel Turnus trouve la mort, quoi de plus typé ! Ovide, quant à lui, se montre en personnalité histrionique, émotionnelle, labile, séductrice, superficielle, mais très résistante à la dépression. Opposer, comme le fait J. Thomas, les productions de l'un et l'autre individu, ne permet pas de toucher à cet absolu du mythe que recherchent les mythanalystes. De leur confrontation, on ne tire de paires minimales significatives que de cette incompatibilité des personnalités que se devrait de constater le thérapeute systémicien qui recevrait un couple constitué de pareilles personnalités. De cela, il faut hélas tirer cette leçon selon laquelle l'interprétation d'un fait ne vaut que pour celui qui la propose. Imagine-t-on la manière dont le mythe d'Antigone pourrait être interprété au travers d'une de ces structures de personnalité dont l'une est nécessairement celle de chacun ? Le dépendant prendra le parti de Créon, le détenteur de l'autorité ; l'histrionique tentera une réconciliation et proposera de passer à autre chose de plus amusant ; le paranoïde proposera un système qu'il défendra de sa parole densément fiévreuse, incantatoire ; l'obsessionnel s'offusquera de la violation de règles qu'il se sera lui-même fixées ; le borderline hurlera à l'injustice, prendra violemment parti pour Antigone puis s'en ira en claquant la porte ; le schizoïde se taira mais pensera que l'on fait beaucoup de bruit pour rien ; l'évitant susurrera que l'on ne devrait pas se mettre dans une pareille situation ; le narcissique se mettra à la place de Créon et le trouvera bien trop clément à l'égard de cette petite teigne d'Antigone ; le schizotypique entendra des voix qui lui conseilleront de se replier dans son propre monde ; l'antisocial se verra bien punir Antigone ; quant au psychopathe, il se demandera comment il aurait fait pour évincer Créon et prendre sa place sur le trône de Thèbes. La diversité individuelle est un fait et constitue un filtre si variable que l'on doit accepter que la constitution d'un récit, de même que son interprétation, ne soient elles-mêmes qu'individuelles. Il faut donc se résoudre à accepter que la mythanalyse nous informe avant tout sur la psyché de l'interprète et guère sur celle d'une collectivité éclatée dans l'espace et le temps. En somme, le mythe n'est qu'un test projectif qui aurait eu du succès. On en tirera ce bien triste constat qu'il n'y a peut-être rien d'objectivable dans le mythe et que son interprétation ne nous apporte presque rien sur les contenus mentaux des anciens mais beaucoup sur ceux de leurs interprètes modernes. Dans son chapitre *Mythe et psychanalyse* (p. 189-214), J. Thomas explore une relation qui doit retenir l'attention. On sait l'échec radical de la psychanalyse freudienne lorsqu'elle s'applique hors de l'ici et du maintenant thérapeutiques ; on sait aussi combien en furent fascinés des intellectuels qui l'ont appliquée au gré de leurs désirs et surtout en absence de pratique clinique. J. Thomas, qui ne considère pas ce *caueat* méthodologique, ne révoque le freudisme que pour son obsession pansexualiste ; il penche plutôt vers un jungisme auquel il doit adhérer par tempérament, puis,

par attrait sans doute et fidélité doctrinale aux sources de l'anthropologie, dérive du côté de la théorie sociologique de la liance. On peine à suivre et cela pour trois raisons qui s'appliquent non seulement à ce chapitre en particulier mais qui valent pour l'entier de son ouvrage. La première est que sa pensée est peu continue et que son propos, de souffle court et capricant, voire tangentiel, ne propose jamais un vrai fil conducteur ; la seconde est que jamais il ne s'applique à analyser quoi que ce soit en véritable détail ni profondeur et que l'esprit de synthèse lui est étranger ; la troisième est qu'on sent que les faits, bien souvent disjoints, picorés de-ci de-là au profit d'associations brandies avec une force apodictique qui doit faire preuve, ne sont jamais sélectionnés que dans la mesure où ils illustrent une théorie préconçue et non déduite. Le tout donne un ouvrage de ton toujours fiévreusement incantatoire, certes riche mais dispersé et d'une écriture hyperactive, naufrageuse de l'attention de son lecteur.

Carole FRY

Philip STINSON, *The Civil Basilica, with a Contribution by Ulrike Outschar on the Excavated Ceramics*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2016. 1 vol. 31 x 23 cm, XII-150 p., 120 pl. (APHRODISIAS, 7). Prix : 79 € (relié). ISBN 978-3-95490-111-1.

L'ouvrage de Ph. Stinson, issu de sa thèse, constitue la publication finale sous forme de monographie d'un des monuments majeurs d'Aphrodisias de Carie : la basilique civile. Passé les remarques préliminaires, les 90 premières pages composent l'essentiel du livre et se divisent en cinq chapitres : une sorte d'introduction qui, en fournissant des éléments de datation, place le monument dans son contexte urbain et résume les travaux conduits ; une description architecturale ; une analyse de l'architecture en comparaison avec d'autres sites d'Asie Mineure ; un examen des transformations de l'Antiquité tardive, à partir du début du IV^e s. ; une brève conclusion. Suivent trois appendices : le résumé des différentes opérations de fouille, année par année ; l'étude par U. Outschar d'un choix de 116 céramiques utiles à la datation du monument ; une liste des inscriptions grecques. Le tout est complété par un catalogue des blocs qui sert de table de concordance pour les photos des planches finales, par une bibliographie et par un index. Les pages de texte comprennent 65 figures au trait, depuis des pages complètes de plans et coupes, relevés ou restitutions, jusqu'aux vignettes réduites des dessins de céramiques. Les 120 planches situées à la fin de l'ouvrage présentent des photos en noir et blanc et d'assez nombreux dessins de blocs. Deux planches en couleur permettent de juger de l'apparence de certaines pierres qui étaient incrustées dans le décor ou qui étaient peintes. – À ce jour, la célébrité de la basilique civile d'Aphrodisias était surtout due au fait qu'on y avait retrouvé d'importants fragments de l'Édit du Maximum qui avait été gravé au début du IV^e s. sur sa façade nord. On avait aussi remarqué la présence de tracés d'architecture incisés sur le dallage du South Hall et celle de reliefs inscrits sculptés sur les plaques intercalaires de l'ordre supérieur de la salle principale, avec les représentations des fondateurs légendaires de la cité, dont Ninos et Sémiramis. Ph. Stinson ne néglige pas ces documents, mais il s'intéresse principalement à l'architecture du bâtiment, un rectangle allongé de 29 m O/E sur 146,50 m N/S, qui constitue le plus vaste espace couvert de la ville, avec une surface d'environ 4 200 m². Depuis 1962 jusqu'à 2010, la basilique a été fouillée sur les deux tiers de son emprise au sol, et sa publication marque l'aboutissement de travaux longs et discontinus, conduits bien évidemment avec des méthodes différentes livrant des informations difficiles à harmoniser. Du Nord au Sud, le plan du monument se subdivise en une façade nord percée de trois portes par lesquelles on accède à la basilique depuis l'agora sud ; un vestibule ; une salle (Long Hall) à colonnades de 108 m de long, qui appartient en coupe au type basilical à trois nefs avec une partie centrale sur deux niveaux ; une salle sud (South Hall) de 26,40 m O/E sur 16,40 m N/S, sorte de construction autonome couverte à un niveau plus élevé que le reste du bâtiment ; trois salles qui prolongent et achèvent le South Hall, à savoir une chambre centrale à plate-forme entourée de deux corridors ; enfin une façade sud. La basilique civile – appellation dont l'auteur montre l'exactitude tant pour l'architecture que pour les fonctions – a été construite sur un espace inoccupé, en une seule opération, dans le dernier quart du I^{er} s. ap. J.-C. Trois types de documents justifient cette datation : d'une part les données stratigraphiques associées à celles de la céramique là où elles ont été étudiées, d'autre part le décor architectural

et enfin les quelques restes d'une grande inscription de dédicace qui était gravée sur les architraves de l'ordre intérieur. Aucun des arguments qu'ils fournissent n'est décisif, mais les indices paraissent converger. Le bâtiment n'a guère connu de transformations avant l'Antiquité tardive. Au IV^e s., une réfection de ses pavements s'est accompagnée de l'installation de statues anciennes déplacées depuis le lieu où elles étaient exposées auparavant jusqu'à ce nouvel abri ; ce phénomène avait été déjà bien mis en valeur à Aphrodisias, en particulier dans le cas des bains d'Hadrien, et on le repère désormais dans plusieurs sites de Méditerranée orientale. Dernier avatar mal expliqué, le South Hall a été transformé considérablement vers le VI^e s., peut-être en relation avec l'édification de l'église triconque voisine, et le reste du bâtiment a perdu son usage public en se détériorant progressivement. À l'origine, l'insertion de ce superbe monument de marbre dans la trame urbaine le long d'une grande rue N/S, selon un axe perpendiculaire à celui de l'agora sud, résultait de la présence gênante de la colline du théâtre au centre de la ville. Conséquence peu banale de cette orientation, le contact de la basilique avec l'agora s'est fait par le petit côté nord du bâtiment qu'une luxueuse façade a alors mis en valeur. Quant au South Hall, à qui son élévation supérieure à celle du reste du bâtiment offrait une visibilité plus importante, il constituait un vaste espace libre dépourvu de colonnes, qui se prolongeait au Sud par une pièce centrale, au sol surélevé, entourée de deux corridors. Ces passages couverts conduisaient à une rue O/E qu'on atteignait après avoir passé la façade sud. L'auteur, faisant du South Hall le cœur et la raison d'être du bâtiment, y concentrerait volontiers les activités judiciaires et économiques habituelles dans les basiliques romaines. Outre les trois portes de la façade nord et les deux de la façade sud, seule une porte est permettait l'accès au Long Hall dont la fonction pratique en ferait le substitut d'une *stoa*, c'est-à-dire une promenade couverte, à l'image du portique de Tibère qui occupait le nord de l'agora sud. L'auteur compare la basilique d'Aphrodisias avec d'autres monuments micrasiatiques du même type basilical à trois nefs allongées et salle monumentale adjacente. Le prototype de ces basiliques originales, qui combinent des caractères romains et grecs, serait la basilique tardo-augustéenne d'Éphèse, et leur représentant le plus spectaculaire, la gigantesque basilique de Hiérapolis de Phrygie datée du milieu du II^e s. ap. J.-C. – Les plans et dessins des figures du texte, en général d'une grande sûreté de trait, distinguent bien les restitutions, d'une part, de l'état des lieux, d'autre part, avec des informations plus détaillées pour les secteurs les plus récemment fouillés. La qualité remarquable des photos est contrebalancée par leur caractère redondant et par une certaine surabondance, surtout pour les clichés des fouilles anciennes, probablement pour compenser l'absence de certains plans de chute d'époque. De même, quelques croquis de restitution surchargés (fig. 6-8 et 37) ainsi que les nombreux relevés de blocs – au trait mou et incertain – qui parsèment les planches n'apportent que peu, alors que le décor architectural fonde la datation, en particulier à travers les considérations sur les deux types d'acanthé, et qu'il aurait été utile d'appuyer ces remarques par des démonstrations nettement illustrées au trait. Du coup, il devient très difficile de comparer les chapiteaux ou les entablements et de les inclure dans des séries. Si les coquilles restent rares (« Gordion III », p. 8, n. 28), on peut regretter quelques afféteries sans apport, comme une citation de Mark Twain, p. 11, ou une photo de porte de maison villageoise moderne, pl. 24. Ces reproches mineurs ne sauraient diminuer les qualités d'une monographie qui sait décrire et ana-

lyser des vestiges, mais aussi les replacer dans leur environnement urbain local et leur contexte régional, comme dans l'histoire de la construction romaine. Le lecteur retiendra également des détails, comme la constatation que le seuil de la porte ouest de la façade nord a été le plus usé par les passants ; il s'intéressera aussi au raisonnement sur le fonctionnement du chantier de construction, p. 63-65, en notant par exemple que les tailleurs de pierre réalisaient la presque totalité du décor architectural au sol, pour qu'il ne reste plus que des retouches minimales à effectuer sur les blocs mis en place.

Pierre-Louis GATIER

Urs PESCHLOW, *Ankara. Die bauarchäologischen Hinterlassenschaften aus römischer und byzantinischer Zeit. Mit einem Beitrag von Wolfram Brandes*. Vienne, Phoibos, 2015. 2 vol. reliés, Textband, 306 p., Tafelband, 176 pl. 586 fig. n./b. et coul. Prix : 119 €. ISBN 978-3-85161-132-8.

En dépit de son importance, l'archéologie d'*Ankyra* (Ankara) reste mal connue : à l'exception insigne du temple à Auguste et à Rome qui doit sa notoriété à la préservation sur les murs de sa cella de la plus complète des copies des *Res Gestae* – son naos transformé en église ayant, à l'inverse de la péristasis, échappé aux spoliations –, les autres vestiges de la ville ne sont guère documentés. Ce n'est pas le moindre des paradoxes pour une cité dont l'origine remonte assurément au royaume phrygien (IX^e-VIII s.) – reliefs, céramiques et tumulus situés au sud-ouest de la ville en témoignent –, développée autour d'un *phrourion* des Galates tectosages (Strabon, *Géogr.* 12.5.2) sans doute situé sous l'actuelle citadelle, sur la rive gauche de la rivière Ankara, capitale de la province de Galatie dès l'époque augustéenne (25 av. n.è.), siège de son gouverneur donc et nœud routier essentiel de l'Asie Mineure romaine si l'on en croit les mouvements de troupes et les voyages impériaux signalés du II^e au IV^e s. : toujours convoitée, elle a vu ses principaux édifices dépouillés par la construction de remparts – ainsi du stade partiellement démantelé dès le III^e s. –, mais surtout lors de la construction de la citadelle byzantine sous le règne de Michel III (842-867), véritable conservatoire de spolia comprenant nombre d'inscriptions, de sculptures et d'éléments d'architecture monumentale. Contrôlée par divers pouvoirs aux époques byzantine, perse, arabe, seljoukide et ottomane, puis promue capitale de la Turquie moderne en 1923, Ankara s'est largement étendue à l'ouest et au sud de sa citadelle, à l'emplacement même des cités romaine et ottomane, à une époque où l'archéologie préventive n'existait pas. La documentation, longtemps limitée à quelques études pionnières (G. de Jerphanion, D. Krencker & M. Schede), s'est heureusement enrichie ces dernières années : tout d'abord par le petit volume de M. Kadioğlu, K. Gökay & S. Mitchell, *Roman Ancyra* paru en 2011 à Istanbul, tentative de synthèse rassemblant une bonne introduction historique de S. Mitchell articulée sur les données épigraphiques, et la documentation de fouilles de sauvetage ponctuelles menées au XX^e siècle par diverses instances archéologiques turques, travail qui a permis de produire une première cartographie des vestiges connus ; ensuite par le désormais fondamental ouvrage de S. Mitchell & D. French, *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara (Ancyra). 1. From Augustus to the End of the Third Century AD*, Munich, 2012 (voir AC 82 [2013], p. 486-488), dont le second volume portant sur les époques

Coptic Speakers Learned Latin ? A Reconsideration of P. Berol. inv. 10582, ZPE 193, 2015, p. 65-77. Cette édition est reprise ici. Un autre papyrus, le *P. Berol. inv. 21860*, dont une nouvelle édition est proposée ici, est sans doute un glossaire plutôt qu'un *colloquium*, mais il contient parmi ses entrées une grande proportion de phrases de la conversation, parfois groupées en unités de sens. Un troisième papyrus, *P. Lond. II 481*, dont E. Dickey fournit également une nouvelle édition, est certainement un glossaire, mais il comporte aussi quelques phrases de la conversation. Ce fragment est sans doute un témoin d'un phénomène plus répandu, dans la mesure où nous disposons au moins d'un autre glossaire contenant quelques phrases parmi ses entrées : le *P. Louvre inv. E 2329* ou *Folium Parisinum*. Deux autres papyrus ont été sélectionnés pour illustrer le contexte dans lequel les *colloquia* se sont développés. Il s'agit de *P. Sorb. inv. 2069 verso*, un glossaire d'homonymes présentant des similitudes avec les listes de vocabulaire dans les *colloquia*, et le *P. Louvre inv. E 7332*, qui contient un ensemble de paradigmes grammaticaux illustrant comment l'étude de la grammaire décrite dans les scènes d'école des *colloquia* devait se dérouler dans la réalité. Ces deux textes ont fait l'objet de réévaluations récentes (E. Dickey-R. Ferri, *A New Edition of the Latin-Greek Glossary on P. Sorb. inv. 2069 (verso)*, ZPE 175, 2010, p. 177-187 et E. Dickey - R. Ferri - M.Ch. Scappaticcio, *The Origins of Grammatical Tables: a Reconsideration of P. Louvre inv. E 7332*, ZPE 187, 2013, p. 173-189) et sont repris dans le recueil de M. Ch. Scappaticcio, *op. cit.*, p. 184-226 (*P. Louvre inv. 7332*) et 445-460 (*P. Sorb. inv. 2069*). Le volume est doté de neuf planches dans le texte, d'une bibliographie et d'indices pour les deux volumes : mots et phrases grecs, mots et phrases latins, sujets mentionnés dans les *colloquia*, sujets abordés dans l'introduction et le commentaire. Je ne puis que réitérer l'appréciation positive que j'exprimais dans mon compte rendu du premier volume. Nous sommes à présent bien armés pour mieux comprendre comment le latin était enseigné comme langue étrangère dans l'Antiquité et comment ces *colloquia* se situent dans le contexte des outils didactiques mis au point à cette fin, comme l'a déjà montré E. Dickey elle-même, *Teaching Latin to Greek Speakers in Antiquity*, dans E.P. Archibald - W. Brockliss - J. Gnoza (Ed.), *Learning Latin and Greek from Antiquity to the Present*, Cambridge, 2015 (Yale Classical Studies, 37), p. 30-51.

Bruno ROCHETTE

Giovanni CERRI, *La Poétique de Platon*. Traduit de l'italien par Myrto GONDICAS, préface de Bruno GENTILI. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 224 p. (L'ÂNE D'OR). Prix : 25,5 €. ISBN 978-2-251-41054-7.

Ce livre est la traduction française d'un ouvrage paru pour la première fois en 1991, sous le titre original de *Platone sociologo della comunicazione*, dont la troisième édition – révisée, augmentée et rebaptisée *La poetica di Platone* – date de 2007. À travers les deux parties qui le composent, de longueur inégale en dépit d'un nombre de chapitres identique, G. Cerri examine comment et à quelle fin Platon, dans le processus d'écriture, développe et illustre une théorie de la composition littéraire dont la dimension sociale est patente. « Mythe et poésie », la première partie, pose les jalons de ce que l'auteur appelle une interprétation psychosociale du mythe, en tant qu'il

constitue le vecteur essentiel de l'éducation et de la structuration de la personnalité du citoyen : il agit à un niveau subconscient qu'il faut canaliser. La fonction du mythe platonicien consiste ainsi à produire de la persuasion par le biais du récit et l'emploi de mythes traditionnels, déjà admis par les auditeurs potentiels, que Platon investit toutefois d'une finalité sociale nouvelle. Cerri voit dans *République* X la synthèse des propos de Platon sur le mythe, à la fois analyse théorique de la poésie et illustration par le biais d'exemples de sa fonction éthico-politique – dont on trouve des prolongements dans le reste de la trilogie, le *Timée* et le *Critias*. Enfin, Cerri développe l'hypothèse selon laquelle Platon avait déjà mis au jour la théorie de la *katharsis* poétique développée plus tard par Aristote, mais qu'il l'a rejetée en raison de l'accoutumance et de l'assimilation qui lui parurent plus prégnantes, et donc plus dangereuses sur le plan social, dans le rapport au mythe. La seconde partie, « Oralité et écriture », envisage l'évaluation critique que Platon donne de l'écriture dans le *Phèdre* et la *Lettre* VII. Sur la base de la récapitulation qui termine le *Phèdre*, Cerri en déduit que l'écrit peut constituer un *hypomnêma* acceptable dans un cadre dialectique, dès lors qu'il rassemble les étapes d'un processus d'interrogation. Il oppose ensuite discours sans structure et discours structuré, celui échappant à tout programme et celui obéissant à une structure de composition dont la finalité est justement de produire une *doxa* chez son récepteur. Cette dernière étape lui permet de conclure à la revalorisation de l'écriture par Platon, principalement dans son usage législatif : la loi écrite produit une persuasion structurée autour d'une *doxa* que le lecteur doit assimiler. Le livre se termine ainsi sur la revalorisation de l'écriture par la loi, sans autre forme de conclusion. Passons aux remarques. Une difficulté empêche le lecteur d'accorder facilement sa thèse à l'auteur. Cerri tient pour « évident » que l'analyse des mythes en *République* II se situe sur le plan de la psychologie sociale et de la sociologie de la communication (p. 41). L'affirmation soulève cependant deux problèmes. Tout d'abord, s'il s'agit d'une évidence, comment se fait-il qu'aucun prédécesseur n'ait pensé à interpréter le texte en ces termes ? Ensuite, et surtout, Cerri n'explicite nulle part la signification qu'il attribue à ces notions. Or il paraît difficile de parler de psychologie sociale et de sociologie de la communication, dans la mesure où ces disciplines appartiennent aux sciences descriptives et proposent des méthodes d'analyse, voire de diagnostic, plutôt que des moyens d'imposer un usage (fût-il social). Or, dans son rapport au mythe, Platon recourt à un vocabulaire injonctif et prescriptif, qui le situe davantage sur le plan de la philosophie de l'éducation, éventuellement de la philosophie de la littérature et de la philosophie politique. Il se livre manifestement à un travail d'analyse des mythes dans leur efficacité pédagogique, mais dans le but de produire un nouvel usage qui corresponde à une finalité politique déterminée. Leenseur ne peut donc que regretter l'absence de définition des notions employées, qui conduit à penser que l'auteur prend un postulat pour une évidence. Car, en définitive, recourir à de telles étiquettes modifie-t-il vraiment l'interprétation ? Une autre remarque concerne un véritable manque de précaution et de précision sur certains enjeux pourtant centraux dans les études platoniciennes. Signalons avant tout l'usage de la *Lettre* VII, admise sans autre forme de procès, alors que son authenticité est largement contestée. Il aurait sans doute fallu prendre position par rapport aux doutes qui l'entourent, en la prenant par exemple comme une simple confirmation du *Phèdre*. Dans la même ligne, Cerri attribue une grande importance

aux lois écrites, sur la base des *Lois* notamment, pour souligner la fonction doxique de l'écriture. Mais il ne fait aucune référence à la critique de la loi que Platon formule dans le *Politique*, où le principal grief tient justement au caractère écrit – à l'immutabilité et à la généralité abusive – de la loi (294a-d). Enfin, s'agissant de la dialectique, Cerri considère qu'elle est identique au discours bref, oral et ouvert (par opposition au discours structuré), base sur laquelle il formule son hypothèse finale qui a été rapportée plus haut. Ce point est difficile à admettre pour deux raisons. La première est logique : après avoir affirmé « ainsi l'opposition oralité-écriture tend-elle à coïncider avec l'opposition entre discours bref (dialogique) et discours long (monologique) » (p. 164), il considère pour acquise l'identité entre dialectique et discours bref (p. 170-171). Il surdétermine ainsi le sens de « tendre à » dans son propre discours. Ce qui conduit à la deuxième raison. À lire encore le *Politique*, on voit que le travail du dialecticien n'est pas seulement celui de la division et du rassemblement, de l'interrogation et de la réponse. Le mythe et le paradigme sont pour lui des outils féconds, des outils dialectiques (je renvoie à l'article de Sylvain Delcomminette, « Exemple, analogie et paradigme. Le paradigmatisme dialectique de Platon », *Philosophie antique* 13, 2013, p. 147-169). Ce point mériterait sans doute davantage de considération, tant la frontière entre la science propre du philosophe et les outils de communication paraît souvent ténue.

Marc-Antoine GAVRAY

Paulo BUTTI DE LIMA, *Platone. L'utopia del potere (La settima lettera)*. A cura di P. B. de L., traduzione di Maria Grazia CIANI. Venise, Letteratura universale Marsilio, 2015. 1 vol., 201 p. Prix : 15 €. ISBN 978-88-317-2043-4.

Des treize lettres attribuées, à tort ou à raison, à Platon, la septième retient particulièrement l'attention : en plus d'être une des plus longues de toutes, elle comporte des éléments uniques, exposés à la première personne du singulier, sur la vie du philosophe au cours de ses séjours à la cour de Denys de Syracuse. À ce titre, cette lettre a fait l'objet, dès le XVIII^e siècle, de nombreux commentaires, notamment quant à sa paternité platonicienne douteuse, tant sur sa forme que sur certaines parties de son fond. Dans son introduction (p. 9-52), Paulo Butti de Lima propose une analyse, articulée autour de trois axes, sur ce qui constitue l'intérêt essentiel de la *Septième Lettre*. Le premier aborde sommairement la question du conseil comme expression non secondaire de l'activité philosophique, thème qui parcourt toute la lettre à la fois dans le récit des leçons de philosophie politique dispensées à Denys et dans le conseil même adressé aux destinataires de la lettre, à savoir les proches de Dion. Le deuxième axe se concentre sur la question des différentes « vérités du texte », en prenant pour base la discussion sur l'authenticité de la lettre : si l'identité de son auteur est remise en cause, son contenu peut-il être conforme à la vérité des faits historiques ? Si la lettre est bien de Platon, mais n'est qu'une œuvre de fiction, les éléments autobiographiques émergeant du genre épistolaire sont-ils véridiques ? Enfin, comment juger de la vérité du discours philosophique figurant dans la lettre, si on ne peut pas la mesurer selon les résultats qu'elle a produits une fois mise en œuvre ? P. Butti de Lima prend le parti de ne pas trancher véritablement le débat sur la paternité de l'œuvre, mais la considère néanmoins comme « matériel platonicien » dans la mesure où, même s'il

Michael J. GRIFFIN, *Aristotle's Categories in the Early Roman Empire*. Oxford, Oxford University Press, 2015. 1 vol. 13,8 x 21,6 cm, XIV + 283 p. (OXFORD CLASSICAL MONOGRAPHS). Prix : 55 £. ISBN 978-0-19-872473-5.

Les *Catégories* d'Aristote sont l'un des textes les plus influents de la tradition, du fait de leur place au principe des études philosophiques. Elles ouvrent l'*Organon*, l'instrument destiné à doter les philosophes des outils logiques nécessaires. Or l'idée d'un *organon* ne remonte pas à Aristote, pas plus que celle d'un ordre de lecture s'ouvrant sur les *Catégories*. Le rôle central de ce texte ne fut pas prémédité par son auteur, et c'est à décortiquer le moment où il acquit sa place que M. Griffin s'attelle dans ce livre issu de sa thèse de doctorat soutenue à Oxford en 2009. Ce faisant, il comble un vide dans les recherches sur cette période rendue délicate par la rareté des sources. Le tournant de la fin de la République et du début de l'Empire fut traversé d'intenses débats entre écoles rivales : néopythagorisme, platonisme, stoïcisme, épicurisme et, bien entendu, aristotélisme, que nous connaissons grâce à des sources postérieures, souvent platoniciennes : Plotin, Porphyre, Dexippe, Simplicius (surtout), Jamblique, Philopon, Boèce dans une moindre mesure, ainsi que Strabon, Alexandre d'Aphrodise ou Galien. Suivant un tracé chronologique, ce livre reconstruit ce fragment d'histoire. Entre l'introduction (chap. 1) et la conclusion (chap. 8), il se divise en trois parties de deux chapitres. La première développe la redécouverte des *Catégories*, s'articulant autour de deux figures : Andronicos et Eudore (suivi du Pseudo-Archytas). Le chapitre 2, le plus long et le plus important, examine le rôle joué par Andronicos de Rhodes (fl. 43 ACN), à qui la tradition romancée (issue de Strabon et Plutarque) attribue la première édition d'Aristote suite à la redécouverte miraculeuse de ses écrits sous Sylla. Selon toute vraisemblance, c'est lui qui les intitula les *Catégories* (elles circulaient sous le titre d'*Avant les Topiques*), qui les situa au début de l'*Organon*, qui en définit le sujet et qui souligna l'unité des trois parties. Il fut le premier à leur reconnaître une portée logique, et non rhétorique comme ses prédécesseurs (ce qu'atteste leur titre antérieur) : leur fonction serait de transformer nos préconceptions (προλήψεις) sur les sensibles particuliers en notions (ἐννοιαί) correctement articulées afin de produire les divisions nécessaires au processus de définition. Quant à l'unité, elle résulte de la division des catégories en *absolues* et *relatives*, ces dernières étant elles-mêmes distinguées en *relatives au sens large* (qualité, quantité, etc.) et *relatives au sens restreint* (les relatifs, le lieu et le temps). Ce faisant, Andronicos rend compte de l'ordre et de la structure, qu'il n'hésite pas à modifier légèrement en inversant l'ordre d'un ou l'autre élément. Le chapitre 3 se penche sur Eudore d'Alexandrie (fl. 50 ACN), membre des cercles pythagoriciens et contemporain d'Andronicos, bien que leur relation soit difficile à établir. Il voit dans les *Catégories* un traité ontologique portant sur le réel dans son ensemble, sensible et intelligible. Griffin situe dans sa suite le pseudépigraphe attribué à Archytas (fl. 50 ACN ?), qui suit une même ligne de raisonnement, résolument métaphysique et pythagoricienne. Puis, la deuxième partie étudie les premières critiques, platoniciennes et stoïciennes. Le chapitre 4 se penche sur deux figures platonisantes méconnues, Lucius (fl. I^{er} s. PCN) et Nicostrate (fl. II^e s. PCN), dont les critiques seront liées par la doxographie postérieure (Porphyre et Simplicius). Griffin cherche toutefois les nuances, comparant le type de réponses que chacun a suscitées – étant entendu que, pour des raisons

chronologiques, seul Lucius put entraîner une réaction du péripatéticien Boéthos de Sidon. De façon générale, quand il est possible de les distinguer, les critiques de Lucius concernent davantage des questions métaphysiques, celles de Nicostrate des questions de rhétorique et de structure du traité. Globalement, elles relèvent d'une lecture ontologique des *Catégories* qui en souligne les limites relativement à l'intelligible, au sens où elles ne rendent pas compte de réalités aussi essentielles que l'Un ou les nombres intelligibles. Quant aux critiques formulées par les Stoïciens au cœur du chapitre 5, elles s'articulent autour de deux personnages centraux : Athénodore de Tarse (fl. 50 ACN) et L. Annaeus Cornutus (fl. 60 PCN). L'enjeu en est la division, *διαίρεσις*, qui reçoit deux acceptions : la division du traité lui-même et la division en dix catégories – deux groupes d'objections partiellement confondus par Simplicius, mais sur lesquels nos deux figures ne s'accordent pas. Si Athénodore accepte volontiers le second, Cornutus tend à le rejeter. Tous deux se placent toutefois sur le plan de la logique stoïcienne, le premier estimant que le traité porte sur les expressions comme telles (*λέξεις καθὸ λέξεις*), le second sur les dicibles (*λεκτά*). Dans le premier cas, les *Catégories* forment un traité linguistique ; dans le second, elles mêlent les termes logiques à leur référent ontologique. Mais, de part et d'autre, les critiques concluent à l'incomplétude du traité, qui ne rend pas compte de toutes les réalités. Griffin examine ensuite les réponses platoniciennes aux apories stoïciennes, chez Porphyre, Dexippe et Simplicius, dont il trouve déjà le principe chez Cornutus lui-même, qui critiqua la critique d'Athénodore. Dans la dernière partie, plus brève, Griffin examine la synthèse péripatéticienne. Il consacre le chapitre 6 à Boéthos de Sidon (fl. 1^{er} s. ACN – 1^{er} s. PCN), disciple probable d'Andronicos. C'est de lui que partirait la définition du *skopos* des *Catégories* comme portant sur les « mots en tant qu'ils désignent les réalités », celle-là même qui sera reprise par Porphyre, Jamblique et Simplicius, une lecture qu'il aurait développée dans un commentaire linéaire aux *Catégories* et dans un ensemble de réponses aux apories soulevées contre ce traité. Un dernier chapitre (7), presque anecdotique, dresse un portrait rapide de quelques figures de la tradition postérieure, qui prépare la voie à Alexandre d'Aphrodise. Signalons enfin la présence de trois annexes très utiles à la lecture (le catalogue des auteurs et des sources étudiées, un point sur les sources et sur les travaux d'Andronicos, un résumé analytique des *Catégories*), d'une bibliographie fouillée (30 pages), d'un index général et d'un index *locorum*. Pour le résumer en peu de mots, ce livre apporte un éclairage informé sur des questions essentielles de l'histoire de la tradition philosophique, autant qu'il approfondit des pistes et en soulève d'autres pour des recherches futures sur cette période mal documentée. Comment pourrai-je mieux le recommander au lecteur ?

Marc-Antoine GAVRAY

Marco BERETTA, Francesco CITTI, Alessandro IANNUCCI (Ed.), *Il culto di Epicuro. Testi, Iconografia e paesaggio*. Firenze, Leo S. Olschki, 2015. 1 vol., vi-306 p. (BIBLIOTECA DI « NUNCIUS », 75). Prix : 34 €. ISSN 1122-0910. ISBN 978-88-222-6392-6.

L'ouvrage est d'abord le fruit d'une rencontre interdisciplinaire qui s'est tenue à Ravenne les 16-17 novembre 2011 sous les auspices du *Dipartimento di Beni*

dialogue entre ces trois techniques décoratives ne soient cependant pas approfondies. Enfin, si la monumentalisation des structures renouvelle profondément l'apparence du site, il doit en aller de même des cultes rendus, dans une recherche de conciliation, de la part des élites locales, entre les pratiques cultuelles ancestrales et la religion romaine officielle ; les réflexions menées sur l'intégration du groupe statuaire de la famille impériale apparenté à celui identifié sur le forum éclairent ainsi le statut du sanctuaire et son rôle dans l'exercice de la religion à Avenches. Quant aux hypothèses relatives à la fonction commémorative ou de lieu d'offrandes du tétrastyle et du tétrapyle, elles se verraient volontiers alimentées par une vue d'ensemble sur le mobilier recueilli dans les différentes phases d'occupation rythmant l'évolution de ce grand complexe religieux.

Catherine COQUELET

Franck GABAYET (Dir.), *La marge orientale du vicus de Boutae. Les fouilles Galbert à Annecy (Haute-Savoie)*. Lyon, ALPARA – Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2015. 1 vol., 445 p., nombr. ill. nb et coul. (DOCUMENTS D'ARCHEOLOGIE EN RHONE-ALPES ET EN AUVERGNE, 42). Prix : 43 €. ISBN 2-916125-09-4.

Cette monographie consacrée à la marge orientale du *vicus* de *Boutae*/Annecy en Haute-Savoie vient une fois de plus contredire l'adage selon lequel l'archéologie préventive n'est que trop rarement à la hauteur des attentes de la communauté scientifique pour publier les résultats de ses opérations de terrain. L'ouvrage dirigé par Frank Gabayet est d'une qualité absolument remarquable. Il est consacré aux résultats de la fouille, entre 2001 et 2005, d'une série de parcelles totalisant 16 750 m² à l'emplacement de l'ancienne caserne Galbert. Comme il se doit dans ce genre de publication, les résultats présentés reflètent une équipe pluridisciplinaire regroupant archéologues, historiens, anthropologues, archéozoologues, archéobotanistes, numismates et géologues (outre le directeur de publication, l'ouvrage compte six contributeurs principaux et une douzaine d'autres intervenants). Le volume est bien écrit et richement illustré en couleur (plans, photos, restitutions et reconstitutions, planches et graphiques). La mise en page est agréable et dynamique, avec l'ajout fréquent d'encarts de couleur différente sur des thèmes particuliers. L'ouvrage est divisé en six chapitres, suivis de six études spécialisées plus ou moins longues et majoritairement consacrées au mobilier. Le chapitre 1 propose un état de la question général sur Annecy et sa région entre la préhistoire et l'Antiquité tardive, en particulier du point de vue géomorphologique et archéologique. On y trouve, entre autres, un utile résumé des connaissances sur le *vicus* de *Boutae*, ses origines et les fouilles anciennes. Les chapitres suivants sont consacrés à la fouille de 2001-2005, qui est divisée en cinq zones. Les zones 2, 3 et 5, à l'ouest et au centre sont considérées comme appartenant à l'espace urbain, alors que les zones 1 et 4, à l'est, appartiennent à l'espace suburbain. C'est cette position à cheval entre la ville et la « campagne » qui fait tout l'intérêt du secteur fouillé et dont l'évolution et l'organisation sont étudiées en détails. Le chapitre 2 traite des cinq zones et aborde les prémices de l'urbanisation avec l'implantation de fossés parcellaires au milieu du I^{er} s. av. J.-C. puis l'établissement d'un réseau viaire entre l'époque augustéenne et le premier tiers du I^{er} s. ap. J.-C. Fossés et voies définiront les principaux axes autour desquels s'organiseront par la suite les

installations urbaines et suburbaines. Le chapitre 3 est dévolu aux trois zones urbaines avec une description précise de l'évolution de plusieurs groupes de constructions entre le I^{er} et le III^e ou le IV^e siècle le long des voies établies précédemment. On y constate une densification progressive et l'établissement d'entrepôts et d'installations artisanales, en particulier d'assez nombreux ateliers métallurgiques, qui caractérisent un secteur que l'on peut considérer comme un faubourg de la ville. Le chapitre 4 est consacré aux deux zones suburbaines – le *suburbium*. Au sud, se succèdent des enclos et fossés à vocation agro-pastorale (seconde moitié du I^{er} s. av. J.-C. et époque augustéenne), une grande halle pouvant à la fois servir d'entrepôt et abriter des activités artisanales (construite au milieu du I^{er} s. ap. J.-C. et abandonnée et détruite dans le courant du IV^e s.) et finalement une petite exploitation agricole des IV^e-V^e s. caractérisée par trois bâtiments et un ou deux enclos construits sur poteaux de bois. Il s'agit probablement d'habitat, mais une fonction artisanale ne peut être exclue pour certaines constructions. Au nord, le *suburbium* comprend une petite nécropole associant une sépulture d'enfant isolée et un ensemble funéraire délimité par un enclos circulaire, à l'intérieur duquel ont été implantées trois sépultures d'adultes. Toutes sont des sépultures à incinération et sont datées de la première moitié, voire du premier tiers du I^{er} s. ap. J.-C. La nature de cet ensemble suggère qu'il s'agit d'une nécropole familiale. L'une des tombes correspond manifestement à une crémation sur place (*bustum*), rarement attestée dans la région, alors que les trois autres sont de plus traditionnels dépôts de crémations faites ailleurs. Dans deux cas, les sépultures associent un coffre en bois carré à l'intérieur duquel est placé un deuxième coffre-ossuaire de forme hexagonale. L'orientation divergente d'une partie des fossés et du réseau viaire mis au jour à Galbert, les études anciennes sur le parcellaire de P. Broise et la présence de cette petite nécropole à caractère familial tendrait à accréditer l'hypothèse de l'existence d'un grand domaine foncier de type *villa* s'étendant à l'est de la ville. Le chapitre 5 aborde la question de la déprise urbaine dans les zones 2, 3 et 5 et est en fait surtout consacré à une nécropole à inhumations du V^e s., qui prend place le long de la principale voie traversant le quartier des ateliers artisanaux abandonnés dès le III^e s. Le chapitre 6, intitulé « Conclusion générale », est bien plus que cela et propose, sur la base de la fouille Galbert, mais aussi de quelques autres fouilles récentes, une véritable synthèse sur le plan, les limites et la périphérie du *vicus* de *Boutae*, ainsi que sur son développement chronologique. La question des complexes artisanaux des marges de la ville et celle du déclin durant l'Antiquité tardive y sont également abordées et discutées. L'ensemble est replacé dans un contexte gallo-romain beaucoup plus large et se fait utilement l'écho d'autres recherches récentes sur l'urbanisme. Viennent ensuite six études spécialisées, qui concernent principalement les grandes catégories de mobilier trouvé lors de la fouille (monnaies, céramique, verre, *instrumentum*, ainsi que les restes de faune et une petite étude micromorphologique). Elles sont toutes accompagnées d'un catalogue et complètent le dossier de la fouille Galbert, dont l'intégralité est ainsi livrée à la communauté scientifique. Parmi ces dernières, on remarquera particulièrement l'étude de la céramique, qui présente une quinzaine d'assemblages cohérents et bien datés étalés entre le milieu du I^{er} s. av. J.-C. et le V^e s. ap. J.-C. Le dossier est d'ailleurs étoffé de quelques assemblages provenant d'autres fouilles récentes et permettant de combler quelques lacunes chronologiques. En conclusion, il faut saluer la publication de ce volume, qui se trouvera en

bonne place dans les bibliothèques de tous ceux qui travaillent sur les agglomérations gallo-romaines et l'urbanisme du nord de la Narbonnaise, du plateau suisse et plus largement des provinces gauloises.

Denis GENEQUAND

Pierre GROS, Emilio MARIN & Michel ZINK (Ed.), *Auguste, son époque et l'Augusteum de Narona*. Actes du colloque organisé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Université catholique de Croatie, Zagreb, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 12 décembre 2014. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2015. 1 vol., 196 p., 83 ill. Prix : 30 € (broché). ISBN 9782877543255.

Cet ouvrage constitue une sorte de petit mémorial d'une aventure scientifique et patrimoniale inaugurée avec la découverte en 1995 de l'*augusteum* de Narona (Dalmatie, act. Croatie). Fut alors mis au jour une petite salle de 8 x 8 m donnant sur le forum de la ville romaine et munie de banquettes destinées à l'exposition de statues impériales. Les vestiges de dix-sept effigies ont ainsi pu être patiemment restitués puis identifiés, avant la construction d'un musée à l'emplacement de l'édifice en question. Emilio Marin et Toni Glučina racontent la gestation des différents projets muséaux (expositions itinérantes et musée de site) qui a suivi finalement une activité scientifique prolixe tout entière dédiée aux statues retrouvées, acéphales et par conséquent difficiles à identifier précisément. Cette activité permet désormais, vingt ans après la découverte, de proposer un état des connaissances sur l'*augusteum* et son contexte politique et religieux. Isabel Rodà de Llanza résume les attributions proposées, notamment celle qui concerne Auguste (statue n° 13). François Baratte s'attache à l'étude d'une camée en pâte de verre représentant Livie, qu'il attribue à un élément décoratif de la salle de l'*augusteum*. Il est également possible qu'à l'image des temples, outre les statues, la salle ait conservé dans un coffre tout un mobilier qui donnait au lieu un caractère « sacré » ou empreint de respect. Robert Turcan présente le contexte politique général en donnant quelques éléments de l'originalité du régime augustéen. Gianfranco Paci revient sur les documents épigraphiques remarquables des villes de l'Adriatique alors que Marc Waelkens illustre l'importance de l'empreinte impériale sur les villes de l'Empire à travers l'exemple remarquable de Sagalassos. John Scheid traite, lui, de la question très débattue, depuis longtemps, des cultes rendus à l'empereur. Les ambiguïtés de la rhétorique politique augustéenne sont sans surprise à l'origine d'une grande variété de cultes et d'honneurs rendus à l'empereur, sans toutefois qu'Auguste vivant ne reçoive un culte de sa personne, cela malgré l'ambiguïté contrôlée et volontaire des libellés épigraphiques ou des compositions iconographiques. Tant qu'Auguste était vivant, c'est à son génie ou à son *numen* que l'on sacrifiait. Un tel constat rejoint finalement la démonstration de Simon Price sur le culte dit impérial en Asie Mineure (1984, p. 213) : « Language sometimes assimilated the emperor to a god, but ritual held back. » Reste la question de la définition d'un *augusteum*, abordée par Pierre Gros, qui propose un itinéraire débutant par l'exèdre de la basilique vitruvienne de Fano. Il s'agit essentiellement d'édifices articulés le plus souvent sur les bâtiments du forum qui participaient à la représentation du pouvoir municipal, les empereurs formant, avec les décurions et les magistrats, le

part entière et qui peut jouer un rôle capital dans la compréhension des relations sociales, des échanges culturels et des gestes rituels dans le bassin méditerranéen.

Maria NOUSSIS

Lawrence J. BLIQUEZ, *The Tools of Asclepius, Surgical Instruments in Greek and Roman Times*. Leiden, Brill, 2015. 1 vol., xxxv-439 p., ill. (STUDIES IN ANCIENT MEDICINE, 43). Prix : 150 € (Relié). ISBN 978-90-04-27907-0.

Avec ce livre, l'objectif de L. J. Bliquez était de remplacer la seule synthèse actuellement existante sur les instruments chirurgicaux antiques : J. S. Milne, *Surgical Instruments in Greek and Roman Times*, Oxford, 1907. Depuis cette époque en effet, les découvertes archéologiques se sont multipliées, nombre d'articles et de synthèses ont été écrits, notamment par L. J. Bliquez lui-même ; ils ont permis d'avoir une vue plus précise du sujet (voir la synthèse bibliographique d'E. Künzl datant de 1996, parue dans *ANRW* 37.3, p. 2433-2639). Le livre de L. J. Bliquez compte quatre parties, dont la première est une introduction exposant l'objectif de l'ouvrage et précisant les conditions d'exercice de la chirurgie dans l'Antiquité gréco-romaine ; l'organisation est ensuite chronologique : le premier chapitre expose les instruments cités dans le *Corpus hippocratique*, le deuxième chapitre les instruments hellénistiques d'après le témoignage de Celse ; le dernier chapitre, bien plus fourni, développe l'*instrumentarium* de l'Empire, en s'appuyant sur les œuvres de Celse, de Galien, d'Oribase, de Cassius Félix, de Célius Aurélien, d'Arétée de Cappadoce, de Paul d'Égine... Une annexe est consacrée aux accessoires qui participaient aux opérations sans être forcément des objets de métal, comme les pansements, les bandages, les sutures... Il s'agit donc d'une étude lexicologique qui concerne les deux langues, grec et latin, qui ne sont en médecine pas séparables, dans la mesure où le grec médical a fortement influencé le latin. La méthode de L. J. Bliquez, qui avait été aussi celle de J. S. Milne, est de mettre en relation les témoignages littéraires et les découvertes archéologiques. Son ouvrage se termine donc par les planches photographiques des objets étudiés, figures p. 383-439, qui renvoient systématiquement au texte, dès lors qu'on peut associer un objet et un mot ; et c'est l'une des principales forces de cet ouvrage en même temps qu'une nécessité – bien qu'on ne puisse faire tout coïncider. Cette perspective explique que le chapitre impérial soit le plus fourni, puisque la majeure partie des objets retrouvés date de l'Empire : de l'époque hippocratique, nous n'avons que des ventouses. Beaucoup de ces illustrations sont des photos ou dessins inédits, comme le montre la liste des autorisations photographiques p. xxxiii-xxxv. À l'intérieur des chapitres, les noms d'instruments sont classés par type de forme ou de fonction : ventouses, scalpels, aiguilles, cautères, sondes, instruments de chirurgie osseuse ou dentaire, pinces, crochets, tubes, instruments gynécologiques, matériel de préparation ou d'administration des remèdes comme le mortier, la balance... La fiche de chaque instrument comprend son nom en grec et en latin, la traduction anglaise, sa description et son usage d'après les témoignages littéraires, cités par ordre alphabétique d'auteur et non par ordre chronologique – les références visent l'exhaustivité, contrairement à celles de Milne. Le deuxième volet de chaque fiche étudie les objets archéologiques pouvant correspondre à la fonction décrite, et renvoie aux illustrations

quand c'est possible. Le livre de L. J. Bliquez, fruit d'un très important et très long travail sur les instruments chirurgicaux, remplacera donc avantageusement par sa précision et son exhaustivité celui de J. S. Milne, qu'il corrige en plusieurs endroits : par exemple p. 94 (*polypoxustes*), p. 126 (*cyathiscomele*), p. 135 (*specillum oricularium*), p. 148 (forme des aiguilles à suture), p. 202 (*xuster*). L'ouvrage est muni d'une riche bibliographie, à laquelle on peut toutefois reprocher l'absence d'un certain nombre de références sur tel ou tel instrument : J.N. Adams, « The *forfex* of the *veterinarius Virilis* », *Britannia* 21 (1990), p. 267-271, à propos du problème des différents sens de *forceps/forfex*, qui aurait été utile p. 236-238 ; F. Bourdy, « La saignée chez le cheval dans l'Antiquité tardive », *Revue de médecine vétérinaire* 139/12 (1998), p. 1181-1184, sur l'efficacité de la saignée, qu'il aurait été utile de citer p. 86 ; V. Gitton-Ripoll, « Sur quelques noms d'instruments de chirurgie et de contention conservés par les textes vétérinaires latins », dans M.-T. Cam (Ed.), *La médecine vétérinaire antique*, Brest, 2007, p. 251-270 ; J. Jouanna-Bouchet, « La cautérisation dans la médecine antique. Étude sur le vocabulaire, les instruments et les techniques dans la littérature latine », *Galenos* 1 (2007), p. 87-111 ; M.-H. Marganne, « Le médecin, la trousse et le livre dans le monde gréco-romain », *Papyrologica Lupiensia* 12 (2003), p. 115-130 ; F. Biville, « Rupture et continuité dans les lexiques techniques : l'exemple de l'*Instrumentum medicum* latin », dans M. Biraud (Ed.), *(Dis)continuité en linguistique latine et grecque*, Paris, 2012, p. 121-132. Rares sont les points contestables. À la p. 92, l'instrument que Galien (2. 607 K) appelle *kephalike* est bien un bistouri, et non un cataplasme, le passage ne fait aucun doute ; voir V. Gitton-Ripoll, « Le sens de *deltos*... » dans I. Boehm & N. Rousseau (Ed.), *L'expressivité du lexique médical*, Paris, 2014, p. 212. Un des problèmes posés par le sens des noms d'instruments est l'existence en grec et en latin de doublets à suffixe diminutif, par exemple *smile/smilion/smlarion*, pour lesquels L. J. Bliquez dit très justement p. 75 que le diminutif est utilisé pour le simple. Il en donne une première preuve p. 83, où *smilarion* est attesté dans un usage hippiatrice, et n'est donc pas plus petit ; et p. 249 lorsqu'il cite le syntagme *mikron dioptrion*. De fait, quand on voit la fréquence des diminutifs dans la littérature latine tardive, on constate que ce suffixe ne peut plus avoir sa valeur originelle (*auricula* a remplacé *auris* par exemple). Il faudrait donc corriger quelques passages où demeure l'idée de la taille plus petite, p. 76 « scalpels were generally seen as small » et p. 127 (*cyathiskos*). Quelques instruments ont été oubliés : *circumcisorium*, « rénette » (Chiron 22, *Vég.* 1, 26, 2, voir V. Gitton-Ripoll, 2007, p. 25, et 2016, p. 78) ; *diairesis*, « drain » (*Vég.* 2, 43, 2) ; *fistula centetalis*, « trocart » pour faire évacuer l'humeur de l'hydropisie (Chir. 402, *Vég.* 1, 43, 3-4 et 2, 89, 4), *grosa*, « râcloir » (Arnob. *nat.* 6, 14, Chiron 593-594, V. Gitton-Ripoll, 2007, p. 256) ; *gulbia*, « gouge », un type d'instrument évoqué p. 191-195 (*Vég.* 1, 26, 2, V. Gitton-Ripoll, 2007, p. 257), *ossicisorium*, « coupe-os » (Chiron 58 et 85, *Vég.* 2, 22,1) ; le *τυφλάγκιστρον* est étudié p. 177-180 mais pas le *tyflodiplangistrum* (Chiron 73) ; *securicella*, « flamme », cité p. 86, est oublié dans l'index latin. On ne trouve pas non plus les instruments de réduction des luxations comme les *scalae*, les échelles, pourtant bien étudiés (M.-H. Marganne, « La réduction des luxations de l'épaule dans le *De Medicina* de Celse », dans *La médecine de Celse*, Saint-Étienne, 1994, p. 123-133), ou la roue, *rota*, utilisée en hippiatrice, et traitée par V. Ortoleva, « I termini *rota*, *strophus*, *mac(h)ina* e la

riduzione della lussazione della spalla del cavallo », dans *La trousse du vétérinaire*, 2016, p. 115-141. Dans l'ensemble, cet ouvrage sera donc extrêmement utile aux archéologues désireux d'identifier les objets qu'ils mettent au jour, ainsi qu'aux traducteurs de textes médicaux grecs et latins. Valérie GITTON-RIPOLL

Claudio GIARDINO (Ed.), *Archeometallurgia: dalla conoscenza alla fruizione*, Atti del Workshop, 22-25 maggio 2006, Cavallino (LE), Convento dei Domenicani. Bari, Edipuglia, 2011. 1 vol. 21 x 30 cm, 405 p., nombr. Ill. (BENI ARCHEOLOGICI – CONOSCENZA E TECNOLOGIE, 8). Prix : 50 € (broché). ISBN 978-88-7228-649-4.

Ce riche ouvrage rassemble une trentaine de communications présentées à l'occasion de la table ronde « Archeometallurgia : dalla conoscenza alla fruizione » organisée en mai 2006 à Lecce sous l'égide de l'Université du Salento. L'ambition de ce travail est grande : l'objectif annoncé est de fournir une synthèse sur l'état de la recherche au travers d'une approche holistique. La métallurgie antique et médiévale en Europe est ainsi abordée sous différents aspects tels que l'étude de traces archéologiques, la restauration des artefacts, les analyses physico-chimiques, l'étude des sources écrites, l'approche expérimentale et les analogies ethnologiques. La recherche italienne fait figure de proue en matière d'archéométallurgie (e.g. E. Antonacci Sanpaolo (Ed.), *Archeometallurgia, Ricerche e prospettive*, Bologne, 1992 ; M. Cavallini & G. E. Gigante (Ed.), *De re metallica. Dalla produzione antica alla copia moderna*, Rome, 2006 ; AA.VV., *Archaeometallurgy in Europe*, Milan, 2003) et cet ouvrage s'inscrit bien dans cette tradition. Les différents travaux sont rassemblés en six sections : la métallurgie préhistorique et protohistorique ; la métallurgie grecque, romaine et médiévale ; l'exploitation des gisements métallifères ; les techniques d'investigation scientifique, le diagnostic et la restauration ; le potentiel d'utilisation : éducation, parcs et musées ; l'archéologie expérimentale et l'ethnoarchéologie. Outre la présentation des résultats de nombreuses études de terrain, l'ouvrage comprend des articles de synthèse essentiels sur la métallurgie de différentes régions (e.g. S. Rovira, « Contribution of the Analytical Work to the Knowledge of the Early Metallurgy in the Iberian Peninsula » ; A. Quercia, « Forge e ferro dell'Italia meridionale in età romana »). D'autres travaux abordent plusieurs catégories d'artefacts (e.g. Th. Lejars, « L'armement celtique en fer » ; R. Ciardiello, « La argenterie romane nel Museo Archeologico Nazionale di Napoli »), archéométrie (e.g. A. De Giacomo *et al.*, « LIBS (Laser Induced Breakdown Spectroscopy Technique for Chemical Analysis of Ancient Artworks Made of Copper-based Alloys ») et ethnoarchéologie (e.g. Fr. Lugli, « Osservazioni sulla metallurgia nepalese attuale »). Saluons la volonté des éditeurs d'offrir une section entièrement dédiée à la réflexion sur l'utilisation didactique des données de la recherche dans les institutions culturelles que sont les musées et les parcs archéologiques (e.g. L. Dallai, « Parchi archeominerari pre-industriali fra la Val di Cornia e le Colline Metallifere »), approche innovante qui aurait cependant mérité d'être développée. Par ailleurs, nous regrettons le petit nombre de travaux relatifs à la métallurgie médiévale et l'absence quasi totale d'études sur l'or et le plomb. Enfin, un lexique anglais-italien, qui contribue à la compréhension des articles, définit un cadre de correspondance des nombreux termes

d'utiliser l'ouvrage. Si intéressante, et parfois fascinante, que soit la dernière monographie d'Aldo Luigi Prosdocimi, elle demande à son lecteur des connaissances étendues pour être appréciée conformément à son véritable intérêt. Emmanuel DUPRAZ

Juan Manuel ABASCAL & Géza ALFÖLDY, *Inscripciones romanas de la provincia de Toledo (siglos I-III)*. Madrid, Real Academia de la Historia, 2015. 1 vol., 366 p. nombr. ill. (BIBLIOTHECA ARCHAEOLOGICA HISPANA, 42). Prix : 50 €. ISBN 978-84-15069-65-2.

L'ouvrage *Inscripciones romanas de la provincia de Toledo (siglos I-III)* comporte une présentation, une introduction, une bibliographie, le catalogue, reprenant également les textes faux, interpolés ou modernes, et les *inscripciones alienae*, quatre appendices et des index épigraphiques. Ce *corpus* qui se veut exhaustif contient plus de trois cents inscriptions provenant de soixante-dix localités modernes de l'actuelle province de Tolède (centre de l'Espagne). Il est, comme J. M. Abascal l'indique dans l'introduction, le résultat des missions épigraphiques menées par le regretté G. Alföldy dans la région depuis 1979 ainsi que du travail de J. M. Abascal lui-même. Cette entreprise était, au départ, impulsée par le projet de réédition du deuxième volume du *Corpus Inscriptionum Latinarum* ; J. M. Abascal a néanmoins souhaité publier les inscriptions incluses dans cette province moderne (Tolède) sans attendre la publication des volumes correspondant aux différents *conventus*, un des buts de cette initiative étant de publier le travail du savant hongrois. L'introduction propose une description approfondie de la géographie de la région étudiée, en se concentrant sur l'organisation territoriale de la province de Tolède à l'époque romaine, et une présentation de ses trois cités principales, Tolède, Talavera de la Reina et Consuegra. J. M. Abascal survole leur historiographie ; il reprend ainsi la question des limites de leur territoire durant l'Antiquité à partir des sources littéraires, archéologiques et, bien sûr, épigraphiques. Il mentionne ensuite à grands traits les provenances des inscriptions du catalogue ; le récit des allées et venues, aux époques moderne et contemporaine, d'une grande partie des inscriptions de Talavera de la Reina est particulièrement intéressant (p. 20-21). La connaissance des antiquaires (et des faussaires...) est notable. S'ensuivent de sommaires annotations sur les matériaux, sur les formules épigraphiques ou encore sur l'onomastique employées dans la région. La bibliographie est très riche : les références aux antiquaires ne sont pas négligées, tout comme les ouvrages récents dont la liste approche les six cent cinquante titres. Le catalogue est divisé selon les sites de provenance, présentés par ordre alphabétique. Au sein de chaque site, une fiche reprend chacune des 278 inscriptions publiées. Elle comprend une description reprenant le type de monument, son matériau, sa forme générale, son état de conservation, son décor, ses dimensions, les dimensions du champ épigraphique, la taille des lettres, le lieu de trouvaille s'il est connu, le lieu de conservation si le monument est conservé et enfin la date de création de la fiche ; cette description, généralement illustrée par une photographie, peut intégrer des mentions d'antiquaires lorsqu'elles sont utiles ; la transcription du texte est présentée avec son développement, puis la bibliographie qui est suivie par des observations : celles-ci peuvent porter sur la forme des lettres ou sur de possibles développements qui ne

peuvent pas accompagner la transcription du texte en raison du manque d'espace. Si nécessaire sont présentées des éditions d'autres auteurs. Certaines inscriptions dont le texte est long ou compliqué, comme c'est le cas du *carmen epigraphicum* d'Alcolea de Tajo, ont reçu une traduction en espagnol. Le cas échéant, la fiche comprend des commentaires onomastiques et une datation. Enfin, la fiche est signée et datée par l'auteur ou les auteurs de celle-ci. – Un total de 31 fiches inclut les numérisations des brouillons faits par G. Alföldy qui correspondent principalement à ses missions épigraphiques menées en 1983 et 1985. La section concernant les textes faux, interpolés ou modernes contient 23 textes d'un intérêt inégal pour l'histoire de la discipline. En particulier, l'attention est attirée sur les textes épigraphiques 8* et 9*, déjà mentionnés dans l'introduction, que l'antiquaire Roman de la Higuera avait forgés pour prouver l'existence d'une *res publica Monetensis* dans le hameau de Malamonedá. Les six *inscriptiones alienae* conservées dans la province de Tolède sont citées de façon sommaire et accompagnées d'une bibliographie. Quatre appendices de longueur variable rédigés par divers auteurs et portant sur des inscriptions inédites complètent le catalogue principal. Le premier et le quatrième appendice concernent une *tabula cerata* (la première découverte dans la péninsule Ibérique) et une inscription funéraire provenant du rempart élevé à l'époque islamique à Talavera de la Reina. Le deuxième appendice concerne l'édition de huit inscriptions inédites, dont au moins sept funéraires (et un autel anépigraphe), trouvées en fouilles entre 2007 et 2011 dans l'Alcazaba de Talavera de la Reina. Les fiches suivent le même format que dans le catalogue principal. Enfin, l'appendice 3 présente un total de 27 monuments inédits de la province de Tolède, dont trois sont anépigraphes et 24 proviennent de Talavera de la Reina. Le volume est accompagné d'index épigraphiques très complets listant principalement l'onomastique latine et indigène, mais aussi les empereurs, les consuls, l'armée, les divinités, les tribus, les *origines*, les charges municipales, les rapports de parenté, sociaux ou de servilité. De même sont répertoriés les éloges, les mentions de monuments, les formulaires des dédicaces, qu'elles soient votives, honorifiques ou funéraires, tout comme les indications concernant l'emplacement des monuments et le lieu de sépulture. On trouve encore les équivalences épigraphiques avec tous les autres *corpora* précédents présentant les mêmes inscriptions et, enfin, une liste détaillée des lieux de provenance des inscriptions. Il s'agit d'un *corpus* régional qui, malgré sa limitation chronologique, fait preuve d'exhaustivité et de souci du détail. On pourrait regretter l'absence d'une section contenant les principes de publication et la légende des signes diacritiques. Néanmoins, les fiches possèdent une structure cohérente et uniforme, et les signes employés dans les transcriptions suivent les conventions des *corpora* publiés récemment. Hernán GONZÁLEZ BORDAS

José Manuel IGLESIAS GIL & Alicia RUIZ GUTIÉRREZ (Ed.), *Paisajes epigráficos de la Hispania romana. Monumentos, contextos, topografías*. Rome, "L'Erma" di Bretschneider, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 286 p., 77 fig. (HISPANIA ANTIGUA. SERIE HISTÓRICA 9). Prix : 175 € (relié). ISBN 978-88-913-0010-2.

Ce volume constitue les actes d'un colloque consacré aux « paysages épigraphiques » qui s'est tenu à Santander les 2 et 3 mai 2013. Ce concept doit beaucoup à

Joëlle JOUANNA-BOUCHET, *Scribonius Largus. Compositions médicales*. Texte établi, traduit et commenté par J. J.-B. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CLXXIV-448 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE LATINE, 412). PRIX : 59 € (broché). ISBN 978-2-251-01472-2.

Les *compositiones medicae* sont un recueil de préparations médicales, rassemblées par Scribonius Largus, dont nous ne savons pas grand-chose ; le recueil est précédé d'une épître dédicatoire adressée par l'auteur à Calliste, affranchi de l'empereur Claude. Cette épître, qui sert de préface à l'ouvrage, est d'une grande importance pour l'histoire des idées, comme expression de la déontologie médicale à Rome, au I^{er} siècle après J.-C. C'est en effet, à ce jour, fait remarquer Mme Jouanna-Bouchet, la plus ancienne attestation du *Serment* d'Hippocrate, qui, « fondateur de notre profession, a transmis les principes de la discipline par un serment qui interdit à tout médecin de donner ou d'indiquer un médicament abortif... » (p. 3), avec de bouleversantes formules comme, pour évoquer l'avortement, *spem dubiam hominis laedere*. Mais la papyrologie peut toujours nous réserver des surprises. L'établissement du texte tient compte de l'ensemble de la tradition directe et indirecte, exploite de nouveaux témoignages de la tradition indirecte et intègre bien les travaux antérieurs dont ceux de Sergio Sconocchia, que nous avons souvent appelé « Scribonio » lors de nos colloques sur les textes médicaux latins antiques. Mais... mais il est peut-être temps que la « Collection Budé » révise son mode de présentation : combien de lecteurs de cet ouvrage seront latinistes, ou à la rigueur linguistes et spécialistes de l'Antiquité tardive ? Combien seront médecins (et particulièrement ophtalmologistes ou dermatologues), botanistes, pharmaciens, historiens, curieux ? Au tout petit nombre, un appareil critique envahissant ; au grand nombre, l'agacement permanent de la formule « voir notes complémentaires, p... », et du feuilletage tâtonnant (avec de temps en temps des aberrations comme la note 3 page 143, qui renvoie à la page 309, qui renvoie à la page 87 note 3 ; ou la note 2 page 208, qui renvoie à la note 1 page 65, qui renvoie à la note complémentaire page 257 ; et je n'ai pas cherché l'exhaustivité). Apparat critique et notes tous deux sont nécessaires, je ne le mets pas en doute, mais les notes critiques qui éclairent le texte sont beaucoup plus passionnantes pour le plus grand nombre ; et d'ailleurs dans certains volumes de la collection, ces notes sont toutes rejetées à la fin du volume : c'est déjà moins acrobatique pour le lecteur ! Signalons notamment aux pharmaciens la longue vie des compositions médicales de cet auteur, en latin évidemment mais aussi en grec, chez Galien, et aux spécialistes des plantes médicinales et de la *materia medica* en général l'appendice (des mots latins) qui regroupe les ingrédients d'origine végétale, minérale et animale. Sans aller jusqu'à réclamer le foie d'un gladiateur pour nous préserver du risque de rage, délectons-nous des anecdotes qui ancrent bien le texte dans la société romaine des débuts de l'Empire ; régalons-nous des noms pittoresques dont le texte est truffé, avec souvent des premières occurrences, noms d'insectes, de médicaments, de maladies, d'instruments et d'objets pouvant en faire occasionnellement office. La bibliographie est d'une grande richesse, l'index des mots latins est une mine. Enfin, remercions Joëlle Jouanna-Bouchet de nous offrir avec cette édition la première traduction française, dans l'ensemble précise et agréable ; on a tout de même parfois des étonne-

ments ou des doutes (par exemple page 150, *quadam verborum altercatione*, « en s'exprimant comme dans une altercation » ; page 130, *vitia* = maladies, traduction particulièrement irritante pour qui a cherché à plusieurs occasions à distinguer *vitium* de *morbis*). Malgré de petites réserves, je suis convaincue que ce livre sortira du petit monde des antiquisants et touchera un large public. Danielle GOUREVITCH

Martin DEGAND, *Sénèque au risque du don. Une éthique oblatrice à la croisée des disciplines*. Turnhout, Brepols, 2015. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 440 p. (ANTIQUITE ET SCIENCES HUMAINES, 2). Prix : 100 € + taxes (broché). ISBN 978-2-503-55491-4.

Issu d'une thèse de doctorat, le livre de Martin Degand propose d'étudier la réflexion que Sénèque a conduite sur le *beneficium* en mettant à profit les outils créés par l'anthropologie et la sociologie pour l'analyse du don. Il faut d'emblée souligner l'intérêt que suscite un tel projet, reconnu autant par les spécialistes de Sénèque que par les héritiers contemporains de M. Mauss, et dont l'un des mérites est de rappeler que l'approche interdisciplinaire est dictée moins par une mode que par l'objet d'étude lui-même. Mais l'interdisciplinarité exige une méthode rigoureuse fondée sur des justifications théoriques précises. Il ne suffit pas de dire, avec A. Caillé, que le traité *De beneficiis* de Sénèque est une « anticipation » de l'*Essai sur le don* de M. Mauss (p. 30) : il faut surtout clarifier comment les analyses anthropologiques du cycle oblatif peuvent apporter une meilleure compréhension de l'œuvre de Sénèque. Or M. Degand a choisi de présenter distinctement les analyses qui portent sur Sénèque et les études empruntées à d'autres domaines : cette juxtaposition (formellement indiquée par un trait latéral gris placé en marge) suggère tout au plus des « résonances » ou des « échos ». Le procédé, utilisé dans tous les chapitres, laisse en suspens sans les aborder les questions qui portent sur la pertinence et l'efficacité des outils d'analyse mis en œuvre et sur les types de rapprochement qu'il est légitime d'établir entre le monde de Sénèque et les études sociologiques contemporaines : il serait pourtant utile à l'ensemble de la démonstration de montrer que les observations faites dans telle ou telle société, à une époque précise, offrent un point d'appui et le recul nécessaire pour faire apparaître ce qu'une étude strictement disciplinaire laisse de côté. Encore faut-il consacrer à l'étude du texte même tous les moyens disponibles : M. Degand s'en prive délibérément en refusant de prendre en compte, sauf très ponctuellement, les considérations d'ordre historique, les références au contexte socio-politique et, plus grave encore, l'ancrage de la réflexion de Sénèque dans la philosophie stoïcienne (p. 45-46). Ce parti pris, difficilement compréhensible pour qui veut apprécier une œuvre qui est à la fois largement déterminée par des pratiques sociales et une situation politique particulières tout en étant pensée dans le cadre du système stoïcien, semble aussi avoir fait obstacle à l'élaboration du plan : les liens qui unissent la première partie (« Les temps du don ») à la seconde (« Autour du *beneficium* ») sont présentés de manière peu rigoureuse dans l'introduction (p. 27) et la lecture de l'ensemble confirme cette fragilité. Dans la première partie, quatre chapitres de longueur très inégale s'attachent chacun à un moment du processus (*dare-accipere-debere-reddere*) mais le découpage temporel utilisé est abandonné dans le dernier chapitre au profit de l'idée de circularité. La composition de la seconde partie

combats faciles a aussi un parallèle avec Capanée (X, 837-838), bien noté, lui, par A. Augoustakis, et cela crée une sorte de lignée héroïque Tydée-Capanée-Thésée (que l'on peut interpréter diversement, au demeurant). Pour continuer sur les suggestions de détail, je pense que p. 133 (n. à 165-167), pour le procédé de la « négation par antithèse », il serait bon de citer l'article de P. Esposito « Lucano e la negazione per antitesi » publié en 2004 dans son recueil *Lucano e la tradizione dell'epica latina*. Et pour en finir avec les remarques particulières, j'avoue que le côté « comique » du discours d'Hercule à Pallas v. 497-518 (cf. p. 250) m'échappe un peu. Bref, le commentaire d'A. Augoustakis, précis et très complet, est fidèle en tous points à la méthode éprouvée du *full-length commentary* à l'anglo-saxonne, qui est sans contredit ce que l'érudition d'Outre-Atlantique réussit le mieux. Et à l'intérieur même de sa catégorie, il se situe clairement dans le « haut de gamme ». Le meilleur du meilleur, en somme.

François RIPOLL

Carmela LAUDANI, Nazario. *Panegirico in onore di Costantino*. Bari, Cacucci Editore, 2014. 1 vol., 463 p. (BIBLIOTECA DELLA TRADIZIONE CLASSICA, 12). Prix : 45 € (broché). ISBN 978-88-6611-405-5.

Le renouveau des études sur l'Antiquité tardive s'est traduit ces dernières années par des travaux de synthèse ou thématiques qui se sont appuyés sur de nouvelles éditions de sources que l'historien Santo Mazzarino avait qualifiées en son temps de *testi fondamentali*. Parmi les textes littéraires qui permettent de mieux comprendre le monde romain tardif et d'en saisir l'essence, le recueil des *Panegyrici latini* tient désormais en bonne place alors qu'il avait longtemps été relégué par la tradition savante comme une œuvre mineure composée de discours médiocres, ampoulés et mensongers. Dans le prolongement de l'édition-traduction du corpus parue en 2000 sous la direction de Domenico Lassandro, Carmela Laudani, enseignant-chercheur à l'Université de Calabre, a publié en 2014 une copieuse analyse du *Panegyrique latin* IV(10). Prononcé certainement le 1^{er} mars 321 à l'occasion du jubilé des fils de Constantin par un rhéteur bordelais nommé Nazarius, ce discours constitue une source d'informations de premier plan sur l'idéologie officielle du moment et sur les événements intervenus neuf années plus tôt. Dans le portrait tout en contraste qu'il brosse de Constantin et de Maxence, dans son désir de louer le premier et de blâmer le second, Nazarius narre avec une grande précision les différents affrontements qui conduisirent à la victoire finale de Constantin le 28 octobre 312 lors de la bataille du Pont Milvius. L'ouvrage de C. Laudani suit un plan tout à fait traditionnel : l'introduction (p. 11-50) s'attache à présenter l'auteur et l'œuvre, en insistant autant sur le genre panégyrique du discours que sur la valeur historique des informations qu'il contient, sans oublier de dire quelques mots sur la structure du texte, la langue et le style de l'auteur. Le texte latin du discours reprend celui de l'édition de Lassandro (p. 51-68), C. Laudani ne proposant pas de nouvelle traduction italienne du texte. Suit un important commentaire linéaire (p. 69-446). Le livre s'achève sur un index des principaux termes latins relevés dans le discours ainsi que sur une bibliographie substantielle. S'il est conçu avec grand soin, le lecteur attentif relèvera ça et là quelques coquilles, en particulier dans les citations de travaux en langue étrangère ou

de certains termes latins (e.g. corriger p. 92 *Marie-Claude* ; p. 259 *recherches* ; p. 399 *Imperator* ; p. 445 *Conservator*). Pour qui s'intéresse en particulier à la langue du discours de Nazarius et en général à celle des orateurs latins tardo-antiques, ce commentaire minutieux et détaillé constitue une mine d'informations. Monument d'érudition, il satisfera les philologues par les multiples rapprochements de langue ou de style opérés avec des œuvres antérieures, ou encore par les riches réflexions formulées sur le genre encomiastique. Quant aux historiens, ils auront peut-être plus de mal à en tirer profit en raison du caractère sommaire de l'index, conçu autour d'un nombre d'entrées très réduit, et de la minceur relative des 39 pages d'introduction historique comparées aux 377 pages du commentaire linéaire.

Antony HOSTEIN

Jan DEN BOEFT, Jan Willem DRIJVERS, Daniël DEN HENGST & Hans C. TEITLER (Ed.), *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXX*. Leiden – Boston, Brill, 2015. 1 vol., 257 p. Prix : 110 €. ISBN 978-90-04-29995-5.

The penultimate instalment of the commentary on Ammianus Marcellinus follows the well-established mould of the series with detailed line-by-line discussion of philological and historical questions. As usual, the commentary provides a wealth of information and is a good guide to recent scholarship on the various aspects the text touches upon and to the numerous problems posed by the text. Indeed, several conjectures are proposed. The authors should receive praise for their continuing commitment to the project and for offering readers of Ammianus a fixed point of reference to start their own investigations. A commentary is not meant to be read from front to cover and as a format it imposes restrictions on its authors. I felt, for example, that the genre of the commentary is not the most suitable vehicle to assess the meaning projected by entire passages, such as the digression on Roman lawyers (30.4) or the virtues and vices of Valentinian (30.7-9). A commentary also implies making choices about what to comment and how much information to give, and readers are bound to approach Ammianus sometimes with other questions in mind than the commentators. The following list of suggestions is therefore offered with due modesty as notes to an important scholarly undertaking. The discussion of Valens' dedication to trials might have been broadened to include how Ammianus seems to play with the idea of Valens as a *princeps clausus* (p. 63). The evidence for the bar as the principal way of social advancement could have been more extensively discussed (p. 65). The fragment of Hermippus cited p. 71 is edited and commented as FGrHist 1026 F 53 (J. Bollansée). The discussion of the satirical digression on lawyers argues that the four types of lawyers distinguished by Ammianus refer to existing groups (p. 80-82), but the discussion did not allow me to really grasp how the commentators see this. On p. 110 it might have been good to assess what was known about Probus' glorious ancestry, to which Ammianus alludes (30.5.4). The commentators do not seem to be very interested in medical detail (see p. 146 on 30.6.5). The discussion of Valentinian's virtues and vices could have been enhanced by situating it more explicitly, on the one hand, within the context of ancient judgements on the emperor (see, e.g., Hier., Chron. a. 365, which has the same emphasis as Ammianus on *avaritia* and *crudelitas*) and, on the other, in that of late ancient thought about imperial virtues,

aux lois écrites, sur la base des *Lois* notamment, pour souligner la fonction doxique de l'écriture. Mais il ne fait aucune référence à la critique de la loi que Platon formule dans le *Politique*, où le principal grief tient justement au caractère écrit – à l'immutabilité et à la généralité abusive – de la loi (294a-d). Enfin, s'agissant de la dialectique, Cerri considère qu'elle est identique au discours bref, oral et ouvert (par opposition au discours structuré), base sur laquelle il formule son hypothèse finale qui a été rapportée plus haut. Ce point est difficile à admettre pour deux raisons. La première est logique : après avoir affirmé « ainsi l'opposition oralité-écriture tend-elle à coïncider avec l'opposition entre discours bref (dialogique) et discours long (monologique) » (p. 164), il considère pour acquise l'identité entre dialectique et discours bref (p. 170-171). Il surdétermine ainsi le sens de « tendre à » dans son propre discours. Ce qui conduit à la deuxième raison. À lire encore le *Politique*, on voit que le travail du dialecticien n'est pas seulement celui de la division et du rassemblement, de l'interrogation et de la réponse. Le mythe et le paradigme sont pour lui des outils féconds, des outils dialectiques (je renvoie à l'article de Sylvain Delcomminette, « Exemple, analogie et paradigme. Le paradigmatisme dialectique de Platon », *Philosophie antique* 13, 2013, p. 147-169). Ce point mériterait sans doute davantage de considération, tant la frontière entre la science propre du philosophe et les outils de communication paraît souvent ténue.

Marc-Antoine GAVRAY

Paulo BUTTI DE LIMA, *Platone. L'utopia del potere (La settima lettera)*. A cura di P. B. de L., traduzione di Maria Grazia CIANI. Venise, Letteratura universale Marsilio, 2015. 1 vol., 201 p. Prix : 15 €. ISBN 978-88-317-2043-4.

Des treize lettres attribuées, à tort ou à raison, à Platon, la septième retient particulièrement l'attention : en plus d'être une des plus longues de toutes, elle comporte des éléments uniques, exposés à la première personne du singulier, sur la vie du philosophe au cours de ses séjours à la cour de Denys de Syracuse. À ce titre, cette lettre a fait l'objet, dès le XVIII^e siècle, de nombreux commentaires, notamment quant à sa paternité platonicienne douteuse, tant sur sa forme que sur certaines parties de son fond. Dans son introduction (p. 9-52), Paulo Butti de Lima propose une analyse, articulée autour de trois axes, sur ce qui constitue l'intérêt essentiel de la *Septième Lettre*. Le premier aborde sommairement la question du conseil comme expression non secondaire de l'activité philosophique, thème qui parcourt toute la lettre à la fois dans le récit des leçons de philosophie politique dispensées à Denys et dans le conseil même adressé aux destinataires de la lettre, à savoir les proches de Dion. Le deuxième axe se concentre sur la question des différentes « vérités du texte », en prenant pour base la discussion sur l'authenticité de la lettre : si l'identité de son auteur est remise en cause, son contenu peut-il être conforme à la vérité des faits historiques ? Si la lettre est bien de Platon, mais n'est qu'une œuvre de fiction, les éléments autobiographiques émergeant du genre épistolaire sont-ils véridiques ? Enfin, comment juger de la vérité du discours philosophique figurant dans la lettre, si on ne peut pas la mesurer selon les résultats qu'elle a produits une fois mise en œuvre ? P. Butti de Lima prend le parti de ne pas trancher véritablement le débat sur la paternité de l'œuvre, mais la considère néanmoins comme « matériel platonicien » dans la mesure où, même s'il

s'agissait d'une lettre mettant fictivement en scène Platon, ce dernier y apparaît comme sujet littéraire de la narration. Il expose cependant bien les arguments majeurs qui ont été avancés en faveur et défaveur de l'authenticité, en revenant notamment sur l'origine potentiellement composite de l'œuvre. Le troisième axe traite de la critique de l'écriture et de l'acquisition de la véritable connaissance philosophique développée dans la « digression » qui occupe les paragraphes 342a1 – 345d2 de la *Septième Lettre*. À la suite de cette introduction, le lecteur trouvera (p. 53-57) une série de petites tables pratiques contenant un détail de la structure de la lettre, une brève chronologie de la vie de Platon, une généalogie de Denys de Syracuse et quelques notes sur la présentation de l'édition du texte. Le texte grec de la *Septième Lettre* correspond à l'édition qu'en fit Jennifer Moore-Blunt chez Teubner en 1985. P. Butti de Lima la présente sans appareil critique, et n'y apporte qu'une douzaine de modifications mineures, dont des changements dans la ponctuation et dans le découpage en paragraphes. On pourra regretter que ces modifications soient uniquement signalées (p. 57) quant à leur position, mais pas quant à leur nature exacte. Une comparaison avec l'édition Teubner est, semble-t-il, inévitable pour l'établir. La traduction italienne, réalisée par Maria Grazia Ciani, est présentée en regard du texte grec. Il me faut noter que cette dernière figurait déjà dans une édition bilingue grec-italien antérieure (M. Isnardi Parente, *Platone. Lettere*, a cura di M. I. P., traduzione di Maria Grazia Ciani, Milan, Mondadori-Fondazione Lorenzo Valla, 2002). L'ensemble est accompagné d'un commentaire linéaire (p. 133-192) qui, outre le fait d'expliciter le cheminement de pensée de l'auteur, replace certaines idées platoniciennes en perspective de leur expression dans d'autres œuvres du philosophe et situe les événements évoqués dans leur contexte historique et leur déroulement chronologique. De façon assez curieuse, les termes grecs qui y sont employés y figurent sous forme translittérée. On pourra par ailleurs déplorer que, dans un volume de petit format, le commentaire soit présenté dans une police plus petite encore que celle du texte et de la traduction, ce qui ne rend pas sa consultation très ergonomique. Cet ouvrage ne présente, en fin de compte, que fort peu d'attraits : l'amélioration de l'édition est des plus minimes, la traduction n'est pas neuve et le commentaire, s'il peut se révéler pratique pour une première approche du texte, ne dispensera certainement pas le lecteur de se plonger dans d'autres études plus approfondies de la *Septième Lettre*. À ce titre, on pourra se prêter à une prudente comparaison avec le travail similaire – que je ne trouve mentionné qu'une seule fois chez P. Butti de Lima – de R. Knab, *Platons Siebter Brief*. Einleitung, Text, Übersetzung, Kommentar. Hildesheim/Zürich/New York, Georg Olms, 2006. Je me permettrai de renvoyer également au très récent M. Burnyeat et M. Frede, *The Pseudo-Platonic Seventh Letter*, ed. D. Scott, Oxford, Oxford University Press, 2015. Ce dernier, publié quelques mois après *Platone, L'utopia del potere*, apporte un point de vue plus détaillé et surtout plus tranché sur les questions d'authenticité que le très laconique *statu quo* de Paulo Butti de Lima, dont le travail sans éclat particulier ne satisfera guère les chercheurs.

Marc-Antoine HUBERT

statut du héros tel qu'il était présenté dans la tragédie. Telle serait donc la logique de cette quatrième place du drame satyrique après la trilogie tragique : une forme de détournement du regard vers ce qui semble un spectacle évacuant les fortes émotions tragiques mais qui est en même temps un retour réflexif sur la fonction du théâtre dans la cité grecque. Pour ce qui est de la seconde grande partie, il est vain ici de reprendre chacune des notices consacrées aux pièces connues et aux fragments conservés. Quant aux thèmes, il faut signaler qu'à côté de thèmes traditionnels (vin, sexualité, dédoublement, animaux...), l'auteur en considère d'autres plus originaux. On soulignera notamment l'importance de l'invention, celle du vin par Dionysos mais aussi celle des instruments de musique. C'est le cas de la lyre dans les *Limiers* de Sophocle, qui sont une réécriture de l'*Hymne homérique à Hermès*. L'importance du son et des jeux verbaux dans le drame satyrique permet ainsi de repenser la proximité phonique de $\beta\omicron\upsilon\varsigma$, $\beta\omicron\eta$ et $\beta\omicron\alpha\nu$. L'*Inachos* du même auteur reprend de son côté le mythe de l'invention de la syrinx par Pan. Ces deux intrigues sont mises en perspective avec l'invention des instruments du thiasse dans les *Bacchantes* d'Euripide. Ici le théâtre interroge donc ses propres conditions d'existence, par le lien intrinsèque entre drame, musique et danse. Le drame satyrique est peut-être le genre le plus méta-poétique, en ce qu'il conduit à repenser constamment l'origine du théâtre dans la cité grecque à partir du culte de Dionysos, en jouant les mythes de fondation athéniens. Le prologue du *Cyclope* est l'occasion de revenir sur le mythe fondateur de la pyrrhique, danse guerrière en l'honneur d'Athéna, qui était une spécificité du concours des Grandes Panathénées et donc une invention tout athénienne. Le drame satyrique explore également les limites conscientes ou inconscientes de l'ordre et du débordement : les *Isthmiastes ou théores* d'Eschyle montrent bien comment l'on peut glisser d'une procession liée à un concours panhellénique en l'honneur de Poséidon, dieu dont il est par ailleurs souvent question dans les drames satyriques, au thiasse de Dionysos. En somme, R. Lämmle a produit une synthèse très riche sur ce genre, tout en proposant quelques nouvelles analyses permettant de remettre le « quatrième élément » en contexte. D'un point de vue anthropologique, il y a tout intérêt à croiser le livre de R. Lämmle avec celui de Fr. Lissarrague, *La cité des satyres. Une anthropologie ludique*, paru la même année.

Sylvain PERROT

Mary LEFKOWITZ, *Euripides & the Gods*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 294 p. Prix : 29,99 £. ISBN 978-0-19-975205-8.

Quand un lecteur moderne s'intéresse au rôle des dieux dans les tragédies d'Euripide, il doit s'efforcer d'éviter deux écueils majeurs : appliquer des schémas de pensée propres aux visions exclusivement monothéistes de la divinité et appliquer systématiquement, sur base des éléments biographiques issus de la comédie attique qui dépeignent Euripide comme un athée, une lecture dite « ironique » de l'intervention des dieux grecs dans son œuvre. C'est avec ces deux précautions préliminaires que Mary Lefkowitz entreprend de fournir une interprétation nouvelle de la figure des dieux, en les traitant non pas comme un groupe indifférencié mais comme des personnages distincts avec un rôle précis. Loin des approches traditionnelles qui mettent en relief l'apparente absurdité, ou du moins l'amoralité des dieux grecs chez Euripide,

elle prend pour principe de considérer leurs actions au premier degré afin de voir ce qu'elles nous disent sur l'identité des dieux eux-mêmes. Les chapitres 1 et 2 servent à asseoir ces principes méthodologiques. Le premier revient en détail sur les problèmes que pose une lecture littérale des portraits du tragique dépeints par Aristophane, et comment ces éléments biographiques douteux ont influencé l'interprétation de son œuvre jusqu'à nos jours. Le deuxième est une illustration concrète de cette divergence d'interprétation fondée sur l'analyse de l'*Héraclès furieux* : ce qui peut passer pour un discours qui s'oppose aux dieux traditionnels selon une lecture ironique de la pièce sert précisément, selon l'auteur, à les définir tels qu'ils sont réellement. Il convient cependant pour l'audience de reconnaître que les dieux fonctionnent selon des logiques et des morales différentes de celles des humains, et qu'ils n'ont que très peu d'égards véritables pour cette humanité qu'ils ont seulement héritée d'une génération précédente de dieux. Les chapitres 3 à 6 ont pour objectif de faire émerger les traits majeurs et la façon d'agir de différentes divinités apparaissant de façon visible ou non dans les pièces d'Euripide. Le troisième est entièrement consacré à la figure d'Athéna, qui apparaît le plus grand nombre de fois dans les tragédies. En analysant particulièrement ses actions dans *Érechthée*, *Iphigénie en Tauride* et *Les Suppliantes*, on peut voir une Athéna presque exclusivement soucieuse de la cité d'Athènes, dont elle vante les valeurs. À ce titre, la déesse poliaide fait passer la protection du sol de sa cité avant celle d'individus particuliers, elle met un point d'honneur à faire respecter la piété due à son égard, et elle est en personne – par des étiologies nouvellement inventées par Euripide – à l'origine de nombreux cultes et traditions de l'Attique. Le quatrième chapitre est lui dédié à Apollon, dieu qui soit apparaît *ex machina* soit œuvre depuis les coulisses. M. Lefkowitz fera ressortir de ses actions dans *Alceste*, *Ion*, *Oreste* et *Les Euménides* un dieu plus difficile à appréhender pour les mortels, dont il évite le contact direct autant que faire se peut. C'est un Apollon ambigu qui est représenté chez Euripide : il ne montre aucune empathie envers les mortels, y compris ceux qu'il protège personnellement et, bien qu'étant le dieu des prophéties et pouvant voir l'avenir, il demeure muet sur ses motivations ou ne manifeste ses intentions qu'au travers de songes ou d'oracles. Mais s'il paraît œuvrer avec lenteur, ses actions reflètent en fin de compte sa puissance, et sont signées par un *timing* impeccable. Dans un cinquième chapitre, l'auteur examine selon la même méthode les figures d'Aphrodite, Dionysos, Thétis et des Dioscures. Toutes ces divinités présentent une même forme de disproportion comportementale dans la façon dont elles appliquent la justice divine établie par Zeus : en dehors de Castor et Pollux – qui par leur grande proximité avec les mortels font preuve d'une certaine empathie – toutes ces figures liées à Zeus sont implacables et impitoyables, ne s'embarrassent pas de prendre les souffrances des hommes en considération et n'expliquent jamais leurs motivations quand il s'agit de faire respecter la piété et les honneurs qui leur sont dus. Le sixième et dernier chapitre se penche sur des pièces où les dieux restent en dehors de la scène mais influencent néanmoins l'action des personnages mortels, et particulièrement des pièces où des morts atroces surviennent pour l'apparent bon plaisir des dieux, à savoir *Médée*, *Hécube* et *Les Héraclides*. De ces pièces plus que d'autres émerge la perception que les dieux grecs n'existent somme toute que pour eux-mêmes, et non pour les hommes, qui par la brièveté de leur vie ne peuvent souvent que mal interpréter les motivations des divinités. M. Lefkowitz a souhaité s'adresser à un public aussi large

que possible en rédigeant cet ouvrage. Il peut en tout cas parfaitement convenir à un lectorat étranger à l'œuvre d'Euripide et même dépourvu de connaissance du grec : les passages tirés des différentes tragédies ne se présentent que sous forme de traduction originale, et tous les termes grecs employés sont translittérés. L'auteur met également un point d'honneur à replacer l'action de toutes les pièces abordées dans leurs contextes mythologiques et dramatiques généraux, avec un niveau de détail qui frôle parfois l'excès et pourra peut-être sembler dispensable aux philologues classiques plus chevronnés. Ces derniers apprécieront cependant davantage le soin particulier que Mary Lefkowitz déploie pour démonter la lecture ironique d'Euripide, qui est encore pratiquée dans de nombreuses études modernes. Enfin, par son approche très nuancée des aspects théologiques de ces tragédies, elle explore une voie semble-t-il encore peu arpentée de leur interprétation littéraire. Son point de vue est en tout cas intéressant à prendre en considération, et son ouvrage tiendra sans doute à l'avenir une bonne place dans les lectures de base de ceux qui étudieront la délicate question des dieux chez Euripide.

Marc-Antoine HUBERT

Boris NIKOLSKY, *Misery and Forgiveness in Euripides, Meaning and Structure in the Hippolytus*. Traduit par Mikhail Nikolsky. Swansea, The Classical Press of Wales, 2015. 1 vol., 215 p. Prix : 58 £. ISBN 978-1-910589-03-8.

Les analyses fines et savantes de l'*Hippolyte* d'Euripide sont déjà nombreuses, mais pour Boris Nikolsky aucune n'a su encore rendre compte avec exhaustivité de l'ensemble de la structure des motifs et thèmes développés dans la pièce. La nouvelle interprétation découlant de l'analyse produite tout au long de sept chapitres très denses pourrait être, ainsi qu'il le dit lui-même, résumée comme suit : « Humans are weak, and therefore they turn out to be not culprits but victims of fate. Their will always tends towards virtue, but their natural weakness and the ambivalence of virtue itself lead them to wrong actions. Their conflicts are apparent and mutual blaming is ungrounded, and it is exoneration and forgiveness that is shown as the highest and only pure moral value. » Le premier chapitre établit en quelque sorte les différents motifs qui permettent de disculper les personnages punis par la divinité : les motifs récurrents de l'erreur involontaire, des présuppositions erronées, des actions nées d'émotions fortes, et de la puissance des circonstances extérieures (et particulièrement la malveillance manifeste d'Aphrodite à l'égard d'Hippolyte) tendent à faire considérer les torts des personnages humains avec bienveillance et même indulgence. Le deuxième chapitre se concentre sur les motifs du discours et de la vision des personnages. Ceux-ci, dans la mesure où ils induisent les travers mentionnés précédemment ou sont induits par eux, constituent les deux principaux moteurs de l'action dans l'*Hippolyte* : la force des mots prononcés ou d'une vision particulière est propre à faire naître des sentiments tout aussi puissants, tel que l'amour, chez les personnages. Cet emploi du lien tissé entre discours, vision et induction de l'amour chez Euripide est très pertinemment rapproché par B. Nikolsky de l'emploi qu'en fit Gorgias dans son *Éloge d'Hélène* : dans les deux œuvres, les émotions qui influent sur les actions des personnages sont nées d'éléments qui poussent ceux-ci à l'erreur, et en cela elles constituent également des facteurs qui les disculpent. Le troisième chapitre s'attache à

que possible en rédigeant cet ouvrage. Il peut en tout cas parfaitement convenir à un lectorat étranger à l'œuvre d'Euripide et même dépourvu de connaissance du grec : les passages tirés des différentes tragédies ne se présentent que sous forme de traduction originale, et tous les termes grecs employés sont translittérés. L'auteur met également un point d'honneur à replacer l'action de toutes les pièces abordées dans leurs contextes mythologiques et dramatiques généraux, avec un niveau de détail qui frôle parfois l'excès et pourra peut-être sembler dispensable aux philologues classiques plus chevronnés. Ces derniers apprécieront cependant davantage le soin particulier que Mary Lefkowitz déploie pour démonter la lecture ironique d'Euripide, qui est encore pratiquée dans de nombreuses études modernes. Enfin, par son approche très nuancée des aspects théologiques de ces tragédies, elle explore une voie semble-t-il encore peu arpentée de leur interprétation littéraire. Son point de vue est en tout cas intéressant à prendre en considération, et son ouvrage tiendra sans doute à l'avenir une bonne place dans les lectures de base de ceux qui étudieront la délicate question des dieux chez Euripide.

Marc-Antoine HUBERT

Boris NIKOLSKY, *Misery and Forgiveness in Euripides, Meaning and Structure in the Hippolytus*. Traduit par Mikhail Nikolsky. Swansea, The Classical Press of Wales, 2015. 1 vol., 215 p. Prix : 58 £. ISBN 978-1-910589-03-8.

Les analyses fines et savantes de l'*Hippolyte* d'Euripide sont déjà nombreuses, mais pour Boris Nikolsky aucune n'a su encore rendre compte avec exhaustivité de l'ensemble de la structure des motifs et thèmes développés dans la pièce. La nouvelle interprétation découlant de l'analyse produite tout au long de sept chapitres très denses pourrait être, ainsi qu'il le dit lui-même, résumée comme suit : « Humans are weak, and therefore they turn out to be not culprits but victims of fate. Their will always tends towards virtue, but their natural weakness and the ambivalence of virtue itself lead them to wrong actions. Their conflicts are apparent and mutual blaming is ungrounded, and it is exoneration and forgiveness that is shown as the highest and only pure moral value. » Le premier chapitre établit en quelque sorte les différents motifs qui permettent de disculper les personnages punis par la divinité : les motifs récurrents de l'erreur involontaire, des présuppositions erronées, des actions nées d'émotions fortes, et de la puissance des circonstances extérieures (et particulièrement la malveillance manifeste d'Aphrodite à l'égard d'Hippolyte) tendent à faire considérer les torts des personnages humains avec bienveillance et même indulgence. Le deuxième chapitre se concentre sur les motifs du discours et de la vision des personnages. Ceux-ci, dans la mesure où ils induisent les travers mentionnés précédemment ou sont induits par eux, constituent les deux principaux moteurs de l'action dans l'*Hippolyte* : la force des mots prononcés ou d'une vision particulière est propre à faire naître des sentiments tout aussi puissants, tel que l'amour, chez les personnages. Cet emploi du lien tissé entre discours, vision et induction de l'amour chez Euripide est très pertinemment rapproché par B. Nikolsky de l'emploi qu'en fit Gorgias dans son *Éloge d'Hélène* : dans les deux œuvres, les émotions qui influent sur les actions des personnages sont nées d'éléments qui poussent ceux-ci à l'erreur, et en cela elles constituent également des facteurs qui les disculpent. Le troisième chapitre s'attache à

analyser en profondeur le motif de l'*αἰδώς*, qui parcourt toute la pièce. Ce concept, qui exprime la conscience aiguë du regard d'autrui sur soi et tous les sentiments connexes comme la honte, la fierté ou la respectabilité, possède chez Euripide une nature ambivalente : s'il est *a priori* considéré comme une vertu positive qui tend vers la moralité (comme, par exemple, la réserve qui permet à Phèdre de taire sa passion honteuse pour Hippolyte au début de la pièce), il peut s'avérer nocif s'il est déployé dans une situation inappropriée, et est alors mis au même niveau qu'une tentation à laquelle les personnages succombent (comme lorsque Phèdre cède, en observant le respect dû aux suppliants par contrainte sociale, aux questions insistantes de sa servante). Par conséquent, les erreurs des protagonistes, ne procédant pas d'une malveillance foncière mais étant induites par l'ambivalence même de l'*αἰδώς*, peuvent également trouver une résolution par l'indulgence et le pardon. Le quatrième chapitre analyse la structure « en double discours » du drame : au fil de la tragédie, en passant du point de vue de Phèdre à celui d'Hippolyte, on voit incarnées tour à tour la vertu conventionnelle et la vertu naturelle, l'apparence et la réalité de cette vertu. Dans la continuité des chapitres précédents où des parallèles étaient dressés entre ce qu'exprimaient les personnages et la façon dont les orateurs du V^e siècle av. J.-C. construisaient leurs discours, B. Nikolsky met en évidence cette structure où s'alternent l'une et l'autre argumentation sur un même sujet et la compare assez justement avec les *τόποι* récurrents dans la littérature sophistique du V^e siècle av. J.-C. Le cinquième chapitre se penche sur la façon dont sont articulés les rapports entre humains et dieux dans la structure dramatique. Au niveau humain, la symétrie de composition de toute la tragédie trouve sa fondation dans la symétrie du conflit central : les deux personnages majeurs, en opposition, partagent des similarités de situation et d'action qui sont mises en miroir après un renversement de leurs situations à mi-pièce (la mauvaise fortune de l'un au début de la pièce devient la mauvaise fortune de l'autre à la fin, etc.). Le niveau divin ne fait que se superposer à ce conflit humain. C'est au travers du conflit qui oppose Aphrodite et Hippolyte qu'on trouve les vraies clefs du drame : victimes de l'ire divine, les personnages s'accusent en vain l'un l'autre, et au terme de la tragédie, Euripide a fourni suffisamment de motifs de disculpation pour souligner la nécessité de laisser place à une forme de pardon. En cela, Euripide met également en évidence une différence majeure entre hommes et dieux : ces derniers, par la froideur de la morale qu'ils appliquent envers les hommes, sont incapables d'empathie et de pardon, et par contraste, le pardon humain n'en devient que plus louable. Les sixième et septième chapitres de l'ouvrage fonctionnent davantage comme des *addenda* que comme une stricte continuation du fil qui unissait les cinq premiers chapitres. Le sixième analyse en détail les images de la nature figurant dans la tragédie en tant qu'éléments scéniques ou en tant que descriptions d'espaces non scéniques, et les motifs littéraires qui en découlent. Le septième quant à lui développe l'angle d'analyse potentiel sur l'*Hippolyte* que pourrait ouvrir une étude sur la façon dont est employé l'espace scénique et dramatique. L'ouvrage que nous livre B. Nikolsky constitue une remarquable entrée en matière pour quiconque souhaiterait se plonger dans une analyse détaillée de l'*Hippolyte* d'Euripide sans avoir une connaissance préalable et profonde de la pièce. Les citations de la pièce y sont systématiquement faites en grec (suivant l'édition Loeb de 1964) et accompagnées d'une traduction anglaise. Le point de vue adopté est des plus convaincants, appuyé sur une

utilisation fine des subtilités du texte grec et sur une réfutation rigoureuse et claire des interprétations produites antérieurement. Boris Nikolsky parvient en deux centaines de pages à développer un propos plutôt dense, mais sans jamais perdre son lecteur.

Marc-Antoine HUBERT

Susanne FROELICH, *Handlungsmotive bei Herodot.* Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2013. 1 vol., 226 p. (COLLEGIUM BEATUS RHENANUS, 4). Prix : 44 €. ISBN 978-3-515-10411-1.

Cet ouvrage est la version révisée de la thèse doctorale de l'auteur. Pour permettre une meilleure compréhension de la méthode de travail d'Hérodote, Susanne Froehlich y analyse les motifs d'action attribués par l'historien aux protagonistes de son œuvre. Dans l'introduction (p. 11-33), l'auteur explique que ces motifs d'action sont un aspect important de l'œuvre d'Hérodote, qui s'efforce d'expliquer les causes des événements qu'il raconte : « An etwa 600 Stellen thematisiert er ausdrücklich, was jemanden zu einer bestimmten Handlung bewegt hat, und immer wieder widmet er dieser Frage eine eigene Diskussion. Diese Abschnitte nehmen mehrfach eine Schlüsselposition ein und gipfeln in der kunstvollen Darstellung der reichen Palette von Motiven, die Xerxes zu seiner Entscheidung für den Zug nach Griechenland führen (VII 5-19) » (p. 11). Elle déplore également le manque de considération de certains historiens modernes pour l'analyse des motifs, en citant Golo Man : « Unsere neuen Theoretiker [...] lieben die erzählerische Methode nicht, weil sie ihnen als altmodisch, als reaktionär, elitär, erfolgsverherrlichend, beschönigend, oberflächlich gilt, als blind gegenüber dem Hintergrund wirtschaftlicher, sozialer Bedingungen, welche allein den Gang der Ereignisse verstehen lassen » (cité par l'auteur, p. 14). S. Froehlich explique que son ouvrage a largement bénéficié de la monographie d'Emily Baragwanath, *Motivation and Narrative in Herodotus* (voir p. 24), tout en soulignant une différence importante : « Mein Vorgehen ist daher weniger narratologisch als typologisierend: Die detaillierte Einzelanalyse von Motiven wird eine empirische Basis für die systematische Betrachtungen bilden » (p. 25). Le premier chapitre (p. 34-85) consiste en une typologie détaillée des motifs d'actions ; S. Froehlich distingue les motifs d'ordre émotionnel ou liés au caractère des personnages (voir p. 34-47), les motifs d'ordre social (voir p. 47-60), les motifs d'ordre politique (voir p. 60-64), les motifs d'ordre économique (voir p. 64-65), les motifs d'ordre esthétique (voir p. 66-67), les motifs d'ordre religieux (voir p. 67-78), et enfin, les facteurs externes (voir p. 78-80). L'auteur évalue ensuite l'importance respective des différentes catégories : « Die beiden wichtigsten Bereiche der Handlungsbegründung sind gesellschaftlich sowie emotional und charakterlich begründete Motive, gefolgt von den etwa gleichgewichteten Bereichen der Politik, der Religion und der externen Faktoren » (p. 81). Dans le chapitre 2 (p. 85-134), l'auteur s'intéresse à la manière dont Hérodote utilise son inventaire de motifs au bénéfice de son écriture historique, notamment en attribuant certains motifs, respectivement, aux protagonistes appartenant au passé lointain et à ceux des époques récentes (voir p. 85-88), aux Grecs et aux non-Grecs (voir p. 88-98), aux hommes et aux femmes (voir p. 98-101), aux groupes et aux communautés (voir p. 101-104), et enfin aux dieux et aux héros (voir p. 104-

Platon : comme le fondateur de l'Académie (avec l'Atlantide), Théopompe décrit des sociétés réalistes mais non réelles, qui servent de (contre-)modèles (voir p. 209-210). L'œuvre de Théopompe accorde aussi une place importante aux *epitēdeumata* de Philippe II (voir p. 211-214). Simon Hornblower (p. 217-231) s'intéresse à la liste des prétendants d'Agariste de Sicyone (énumérés par Hérodote, VI, 127), plus précisément à leurs noms ethniques. Il affirme qu'ils « come from places which for the most part make good sense in the light of the early list of Olympic victors » (p. 218). Pour autant, cela n'implique pas que tous les détails de ce récit d'Hérodote soient vrais : « the best fiction is improved by a degree of circumstantiality » (p. 228). Enfin, la contribution d'Oswyn Murray (p. 233-244) consiste en une réflexion sur l'amitié, en particulier « friendship as an intellectual pleasure » (p. 234). À la fin de l'ouvrage, on trouve une bibliographie d'O. Murray (p. 245-262) et un index (p. 263-267). D'une manière générale, ce *Festschrift* contient des réflexions très diverses, et les contributeurs du volume ne partagent pas nécessairement les mêmes vues (voir p. 14). Le lecteur pourra constater que les contributions de N. Luraghi et P. Kosmin sont relativement spéculatives ; elles n'en sont pas moins dignes d'intérêt. En fin de compte, le livre s'avère instructif aussi bien en ce qui concerne les traditions culturelles, telles que celles des Babyloniens ou des Séleucides (contribution de P. Kosmin), qu'en ce qui concerne les mœurs d'individus, tels que Philippe II (contribution d'A. Moreno).

Julien DELHEZ

Andrew T. ALWINE, *Enmity and Feuding in Classical Athens*. Austin, University of Texas Press, 2015. 1 vol. XVI-253 p. (ASHLEY AND PETER LARKIN SERIES IN GREEK AND ROMAN CULTURE). Prix : 55 \$. ISBN 978-1-4773-0248-4.

Kathryn WELCH (Ed.), *Appian's Roman History. Empire and Civil War*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2015. 1 vol. XI-403 p. (ROMAN CULTURE IN AN AGE OF CIVIL WAR). Prix : 62 £ (relié). ISBN 9781910589007.

Ces deux ouvrages abordent un même thème, celui de la haine qui se perpétue entre concitoyens dans l'Athènes classique et dans la Rome du dernier siècle de la République, à travers l'étude de productions littéraires de natures différentes, des discours destinés à accuser ou à défendre lors de procès athéniens, essentiellement au IV^e siècle, et un travail d'historien, la partie d'*Histoire romaine* d'Appien consacrée aux guerres civiles, du tribunat de Ti. Sempronius Gracchus à la mort de S. Pompée en 35 qui marque la fin de quelque cent ans de guerres civiles. Si les œuvres à la base de ces travaux ont été écrites en grec, elles relèvent de genres différents, l'éloquence judiciaire et l'historiographie, et poursuivent des buts précis, persuader dans le premier cas un jury de plusieurs centaines d'individus de voter l'acquittement ou la condamnation, interpréter, dans le second, des faits antérieurs de plus de 150 ans et fournir à des lecteurs vivant dans un monde en paix les clés pour comprendre un univers de violence. Les deux livres ont aussi leur diversité, puisque le premier est l'œuvre d'un auteur unique qui cherche à dégager le rôle de la démocratie athénienne dans le

traitement de situations nées de la haine entre groupes, alors que le second, né d'une rencontre à Sydney intitulée « Appian and the Romans », traite à travers seize études dues à divers spécialistes du rapport entre guerre civile et domination extérieure dans l'œuvre d'Appien. – A.T. Alwine part de l'affirmation quasi constante de la haine dans les discours prononcés devant les tribunaux athéniens et s'intéresse, pour comprendre ce fait, aux stratégies développées par les orateurs qui ont l'obligation de tenir un discours crédible. Il prend ainsi part au débat instauré par les études de David Cohen et de Gabriel Herman sur la violence dans la société athénienne et sur la question de la ranger ou non parmi les sociétés fondées sur la vendetta. Il est amené à étudier un nombre important de discours du corpus des orateurs attiques, dont seuls quelques-uns sont liés à des affaires d'homicide. Son analyse le conduit à montrer que, si les Athéniens sont convaincus de l'idée de nuire à leurs ennemis privés, l'État met des freins importants au libre développement de ces haines à travers le système politique, le système judiciaire et les usages sociaux eux-mêmes. Quelles que soient leurs obligations envers leurs familles, leurs amis, les Athéniens ont des devoirs plus importants encore envers la Cité. Cette conscience fortement ancrée dans les mentalités explique que cette apparente culture de haine n'a pas eu les conséquences qui auraient pu être les siennes si le discours avait toujours entraîné l'action. C'est pourquoi les épisodes de *stasis* avérée comme la stratégie de la tension en 411 et la tyrannie des Trente ont été aussi circonscrits dans l'histoire athénienne et ont provoqué un tel rejet. L'analyse du vocabulaire et des stratégies rhétoriques est particulièrement fine et les nombreuses citations où le texte est donné en grec et en traduction permettent de suivre la démonstration. Il est regrettable que la précision du travail se soit arrêtée aux épreuves et que les nombreux renvois internes, qui auraient pu être utiles, n'ont pas été documentés dans les notes où le « See p. 000-000 » finit par agacer le lecteur qui se sent abandonné par l'auteur. – Avec l'ouvrage de K. Welch, la part de la violence concrète se fait bien plus importante. Par-delà les notions de guerre civile et de domination, l'ouvrage s'intéresse au rapport que le Grec d'Égypte Appien entretient avec les Romains et leur passé le plus violent. Appien est d'ailleurs le sujet principal de plusieurs des contributions, que ce soient l'introduction de K. Welch qui présente l'œuvre, sa survie et sa réception, la contribution d'A.G. Bonnell sur K. Marx lecteur d'Appien, un thème qui revient dans l'étude qu'A. Powell consacre aux traductions des livres portant sur la période du Triumvirat et aux distorsions auxquelles elles conduisent à partir de préjugés sur l'auteur et les faits, ou celle de J. Osgood montrant l'originalité d'Appien qui organise son œuvre autour d'un axe temporel et d'un axe spatial, répartit les quelque 900 ans de son histoire en trois sections (les 500 ans de la conquête de l'Italie, les 200 ans nécessaires pour ranger sous le pouvoir de Rome la quasi-totalité des peuples de l'œcoumène et les 200 dernières années où de nouveaux peuples ont été soumis et les rebelles ont été matés) et réorganise en cours d'écriture une œuvre marquée par les figures d'Auguste et d'Hadrien. La contribution de J. Rich sur Appien, Polybe et la guerre contre Antiochos le Grand rappelle que l'historiographie a eu tendance à accorder peu d'intérêt à l'usage qu'Appien a fait de Polybe et de Denys d'Halicarnasse, alors que le premier est une source importante du livre consacré à la Syrie et au premier des deux moments de l'expansion romaine qui la concerne. L'analyse pointue des différents moments du conflit met en lumière la façon dont travaille Appien pour rédiger les

épisodes de son histoire. Le travail de F. Tweedie vise à voir si la fragmentation de son histoire due au choix préférentiel donné à l'espace (l'Italie, puis les provinces du monde grec) sur le temps de la conquête a des conséquences sur le portrait qui est fait de figures historiques qui interviennent dans plusieurs livres : le cas de Scipion Émilien se prête particulièrement bien à l'étude, puisqu'il est présent dans l'*Ibérique*, la *Libyke* et le livre I des *Guerres civiles* et que l'ordre d'écriture des épisodes ne correspond pas à celui de la vie du personnage que le lecteur découvre à Numance, avant de le voir à Carthage. Comme Scipion Émilien manifeste une attitude différente à la fin des deux campagnes et que les trois raisons qu'Appien avance pour expliquer son comportement à Numance sont toutes condamnables, F. Tweedie voit là le signe d'un profond trouble d'Appien face à un grand nom de Rome. La contribution de L. Pitcher sur l'érotisme chez Appien entend montrer la place de l'amour dans l'histoire d'Appien comparée à celle qu'il occupe dans l'œuvre d'autres historiens : Appien manifeste une réserve face au sujet que montrent son recours aux euphémismes, son idée que l'excès en amour est cause de déclin et de ruine. La contribution de K. Morell sur la loi judiciaire de M. Livius Drusus se donne pour propos d'expliquer pourquoi le témoignage d'Appien n'est pas sans intérêt, quoiqu'il ne soit pas un auteur précis quand il s'agit de domaines techniques. Il montre comment on retrouve chez lui les deux versions du projet de Livius Drusus, mais il a confondu les deux moments du projet : le retour des tribunaux au Sénat – ce qui posait le problème du nombre des juges et a entraîné la proposition de jurys de sénateurs et de chevaliers. L'abrogation de toutes les lois de Livius Drusus a fait que cette loi sur les tribunaux a été abrogée avant d'entrer en application, alors qu'elle avait été votée. Des contributions associent l'analyse de la méthode d'Appien et le thème de la guerre civile : c'est le cas de l'étude de J. Price portant sur l'utilisation de la notion de *stasis* chez Thucydide par Appien dans son interprétation de l'histoire, étude qui met en lumière l'importance du phénomène vu comme un effondrement social, l'échec d'un système auquel se substitue avec Auguste, vainqueur de tous ses rivaux, un pouvoir plus fort et plus stable. C'est aussi celui de l'exposé de R. Westhall sur les sources des *Guerres civiles*, qui, après un bilan historiographique, se livre à des études de cas minutieuses pour tester la vraisemblance des hypothèses relatives à l'emploi de telle ou telle source : c'est le cas de l'épisode de la mort de Cicéron qui ne peut venir d'Asinius Pollion, source privilégiée par de nombreux commentateurs, alors même que l'auteur déclare avoir beaucoup lu, y compris des récits individuels, et cite expressément certains ouvrages. En étudiant l'ensemble des sources qu'Appien a pu utiliser, R. Westhall pose particulièrement la question de l'usage des inscriptions et des documents qu'il affirme avoir traduits du latin en grec. Il s'intéresse aussi à la question du cadre chronologique : sauf quand il a une source grecque qui use du cadre des olympiades, Appien ne date pas vraiment, car il n'utilise pas le cadre romain des annales. L'étude de R. Westhall donne une place importante dans les sources à l'œuvre de Sénèque l'Ancien qui a pu donner à Appien un accès indirect à des sources contemporaines des guerres civiles ; il dégage le paradoxe d'Appien qui faisait un énorme travail de recherches et écrivait ensuite en se fiant à sa mémoire, parfois infidèle. E. Cowan présente la tromperie, la dissimulation comme un concept central d'Appien dans son histoire qui traite du passage des guerres civiles à l'harmonie monarchique en trois temps marqués par la dictature de Sylla, celle de César et le régime augustéen

après la conquête de l'Égypte : son étude analyse la place de ces notions de *προσποίημα* et *δόλοισις* dans ces différents moments et leur rôle déstabilisateur dans le récit. L'analyse de la présentation du rapport de Tiberius Gracchus et des peuples d'Italie dans l'œuvre d'Appien par M. Stone part d'une comparaison avec l'autre source qu'est Plutarque ; il expose comment tous deux font une analyse socio-économique de la situation de l'Italie divisée en fonction des statuts des habitants et montre comment le récit des événements de 90 permet de comprendre ce qui restait allusif dans son évocation de 133 : la division pan-italienne entre riches et pauvres à propos de la terre, l'imbrication du social et du politique et ses conséquences. L'étude de T. Stevenson porte sur l'explication donnée à la défaite de Pompée en 48 et sur les thèmes de la Fortune (τύχη / *Fortuna*) et de la Chance (εὐτυχία / *Felicitas*) analysés dans les six parties qui composent le récit de la campagne de Pharsale, ce qui conduit là encore à la question des sources et de leur exploitation. La contribution de K. Welch part d'une remarque d'A.M. Gowing qui présente Appien et Dion Cassius comme des auteurs qui ont plus interprété l'histoire qu'ils ne l'ont purement transmise. Si la capacité d'interpréter les faits historiques est aujourd'hui bien reconnue, il faudrait encore, selon K. Welch, réévaluer son rôle dans la transmission des récits historiques, ce qu'elle fait à propos de l'épisode des Ides de Mars et de la bataille de Philippes où le texte d'Appien ne peut s'expliquer que par le recours à au moins deux sources qui sont contradictoires, ce dont Appien est conscient, mais sans qu'il ne fasse aucun effort pour harmoniser en fonction de la source qui a sa préférence. L'un des points révélateurs est le fait qu'Appien s'intéresse plus à Antoine qu'à Octavien, à Cassius qu'à Brutus. Appien, qui consacre les deux tiers du récit des neuf années qui vont de la mort de César à celle de S. Pompée aux 31 mois qui séparent l'assassinat de César de la bataille de Philippes, s'attache tout particulièrement au thème de la vengeance en recourant au vocabulaire religieux de la souillure et du sacrilège. L'étude de B. Hopwood sur le discours d'Hortensia comme *patrona* des matrones romaines interprète les ressemblances avec le discours contre la loi Oppia dans l'*Histoire romaine* à l'inverse de la tradition historiographique, en faisant du discours d'Hortensia le modèle du discours que Tite-Live prête au tribun Valerius Tappo, personnage autrement inconnu. La dernière contribution, celle de K. Brodersen, s'intéresse à l'homme Appien dans sa vie privée, à partir d'une inscription funéraire gravée au II^e siècle ap. J.-C. sur le sarcophage d'un couple conservé au Campo Santo Teutonico de Rome. Le nom de l'homme, prêtre du culte de Rome et de Vénus institué par Hadrien dans un double temple au sud du Forum, Appianos, est très rare à Rome. K. Brodersen propose de voir dans cet homme qui vécut 31 ans de félicité conjugale avec Eutychia l'historien, ami de Fronton.

Anne JACQUEMIN

Florence GHERCHANOC, *Concours de beauté et beautés du corps en Grèce ancienne. Discours et pratiques*. Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol., 228 p., fig. noir et blanc et couleur (SCRIPTA ANTIQUA, 81). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-148-5.

Dans cet ouvrage, Florence Gherchanoc s'attache à un sujet qui a été très peu traité : les concours de beauté féminine et masculine qui sont largement attestés dans les cités grecques antiques. Sur base des textes littéraires, de l'iconographie (surtout

subdivisions, – jusqu'à cinq par endroits, qui ne sont d'ailleurs pas toutes reprises dans la table des matières –, s'avère déroutante. En dernier lieu, on aurait peut-être souhaité une liste récapitulative des figures utilisées dans l'ouvrage et, de temps à autres, des cartes, plans ou schémas supplémentaires, comme par exemple pour la structure des viviers (p. 95-96) ou les itinéraires maritimes (p. 116). En somme, l'ouvrage de J.-Fr. Chemain remplit parfaitement son rôle de synthèse. L'auteur y fait preuve de méthode et de rigueur en respectant son objectif ainsi que le cadre d'étude qu'il s'est fixé. Si dans cette optique, l'exposé est parfois restreint, il n'en demeure pas moins bien documenté, technique et précis. L'auteur accorde une importance appréciable aux termes latins, même si leur traitement inégal rend par endroits le propos moins accessible, et il n'hésite pas à se répéter et à procéder à des renvois internes. Il fait également un usage adéquat des notes de bas de page, s'en servant notamment pour apporter des précisions ou définitions utiles au lecteur non aguerri, tout en évitant de submerger ce dernier d'un surplus d'informations. Le style et la langue de l'auteur, à la fois simples et concis, contribuent encore à la clarté de l'exposé et à sa compréhension par le plus grand nombre, spécialistes ou non.

Laëtitia DOLNE

Caroline RÖDEL-BRAUNE, *Im Osten nichts Neues? Stiftungen und Ehrungen römischer Magistrate im Osten des römischen Reiches vom Ende des 3. Jahrhunderts v. Chr. bis zum Ende der Augusteischen Zeit*. Heidelberg, Morio Verlag, 2015. 1 vol. 18,7 x 24,8 cm, 672 p. (MORIO WISSENSCHAFT, 1). Prix : 49,95 €. ISBN 978-3945424261.

Le titre pourrait égarer qui se souviendrait trop du grand roman d'E. M. Remarque, mais le sous-titre donne de façon claire le sujet et ses bornes spatiales et temporelles. C. Rödel-Braune livre ici une version revue et mise à jour jusqu'en 2012 de la thèse qu'elle a rédigée sous la direction de T. Hölscher et soutenue en 2008 à Heidelberg. Après une brève présentation du travail et de ses objectifs, deux chapitres d'une trentaine de pages chacun s'intéressent à ce qu'il faut entendre par *Stiftung* et *Ehrung*, termes qui permettent de saisir les différentes formes de la présence des magistrats romains dans l'espace sacré ou public de l'Orient romain, comme sujets de l'acte de dédier ou comme objets de celui d'honorer ; puis aux traces matérielles de ces actions et à leur répartition géographique documentée par huit cartes. Le cœur de l'ouvrage est constitué par le grand développement historique de 120 pages organisé en cinq séquences chronologiques inégales en durée et en importance documentaire – des premières attestations à la fin du III^e siècle, du début du II^e siècle à 146, du milieu du II^e siècle à 44 –, le second triumvirat jusqu'à l'affirmation du pouvoir d'Auguste et les monuments de M. Vipsanius Agrippa. Quelque quinze pages étudient la place de ces monuments dans les sanctuaires et trois brefs chapitres s'interrogent sur le succès de ces formes de communication pour les magistrats romains, sur les échanges dont elles témoignent entre Romains et Grecs, sur l'existence d'un mode romain de la consécration et des honneurs, avant une rapide synthèse. Un catalogue de 375 pages présente de façon chronologique les interventions des magistrats romains (101 cas), les consécérations (91 cas) et les honneurs qui

leur ont été décernés (358 cas). Une bibliographie dresse la liste des recueils d'inscriptions utilisés et donne sur 27 pages la littérature secondaire relative au sujet ; deux indices regroupent les noms de lieux et ceux de personnes – dans ce dernier cas, l'ordre est singulier, qui fait se suivre les femmes, les souveraines et souverains non romains, les artistes, les hommes politiques, prêtres et particuliers non romains, et enfin les Romains ; trois appendices recensent les magistrats honorés comme *sôter* et *ktistès*, les monuments érigés dans les sanctuaires et les inscriptions latines de ce corpus. La collation de la documentation a été faite avec soin et pourra servir de base à des futurs travaux. Il est dommage cependant que le grec n'ait pas été revu par un tiers, ce qui aurait évité les fautes d'esprit et l'erreur sur Amphictyonie ou la formule θεός υἱός pour Auguste (p. 139). Les formes dialectales encore en usage à Lesbos à l'époque augustéenne et l'absence de notation du iota au datif singulier n'ont pas aidé l'auteur et une certaine méconnaissance des usages dans la rédaction des dédicaces rend parfois les choses plus obscures qu'elles ne le sont (notamment p. 63 n. 173 et E 127-138, où la distinction entre datif et accusatif permettrait de mieux distinguer autel et statue). Une attention plus soutenue portée au texte grec aurait permis des commentaires plus pertinents : ainsi p. 286 (S 39), les dieux sont déjà présents dans la dédicace de la statue de Balacros à Aulis, mais sous forme dialectale ; l'apport de Mummius consiste dans sa substitution au peuple de Tanagra et le renouvellement de la dédicace en *koiné*. La dédicace de la statue de Flamininus par le *koinon* thessalien (p. 345 [E 4]) devait comporter le *nomen* dont les deux dernières lettres sont conservées : il n'y a que six lettres avant, mais le nom latin est transcrit en grec de plusieurs façons (cf. E 5 à E 8) et la forme KOINTION de E 8 conviendrait. Dans le cas de la statue de M. Minucius Rufus (p. 374-376 [E 43]), les vestiges s'opposent matériellement à la restitution d'une seule base portant les deux dédicaces grecque et latine. Il aurait fallu aussi distinguer Marcus de Manius (p. 416-417). Certains noms ont été curieusement transcrits, comme (p. 418 [E 92]) celui de Dionysios fils de Lysanias. Une relecture plus serrée aurait permis de faire disparaître ces fautes d'inattention, comme la localisation de Sicyone en Turquie (p. 301) ou les incohérences de la bibliographie, comme la référence Raubitschek 1954 renvoyant à deux articles différents ou p. 471 (E 162) Brommer pour « Brommer 1985 » ou encore l'ordre des entrées « Picard » et « Robert » et les auteurs qui ont perdu l'initiale de leur prénom (Schalles, Schrader). Les notices du catalogue sont accompagnées d'illustrations graphiques empruntées aux publications des monuments et de photographies faites lors d'un voyage de recherche en 2006 et fournissent ainsi une documentation utile pour qui s'intéresse aux monuments en relation avec les magistrats romains dans l'Orient grec.

Anne JACQUEMIN

Martin JEHNE & Francisco PINA POLO (Ed.), *Foreign clientelae in the Roman Empire. A Reconsideration*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol., 374 p., 11 fig. n/b, 2 tables (HISTORIA – EINZELSCHRIFTEN, 238). Prix : 68 € (relié). ISBN 978-3-515-11061-7.

Foreign clientelae publié par Ernst Badian en 1958 marqua durablement l'historiographie. L'ouvrage dirigé par Fr. Pina Polo et M. Jehne, issu d'un colloque tenu à

surcroît, insère dans l'*oratio continua* la discussion des témoignages, malheureusement sans les rapporter. Il y a encore l'*Institution oratoire* de Quintilien, datant de la fin du I^{er} siècle de notre ère, mais dont, par bonheur, les développements sont largement transposables au I^{er} siècle avant notre ère. Enfin, il existe encore, plus rares, quelques sources juridiques, républicaines et impériales. Au départ de ce vaste ensemble de sources à examiner, l'auteur poursuit l'objectif de tenter de dégager « les enjeux, les méthodes et les modes de discours propres à cet aspect négligé du procès républicain » (p. 17). Pour réaliser son dessein, il subdivise sa recherche en cinq chapitres. Le premier étudie la fonction et le statut du témoin judiciaire, en prenant bien soin de distinguer ce dernier tant des autres types de témoins (instrumentaire, naturel) que des autres acteurs du procès, et en n'omettant ni le rôle probatoire ni les implications sociales du témoignage. Le deuxième chapitre aborde le cadre procédural du témoignage judiciaire : capacité testimoniale, diversité des témoignages (oral, écrit, servile, public), manifestation voisine (*laudatio*), rôle de la *quaestio*. Le troisième chapitre positionne l'échange testimonial au cœur du débat judiciaire et lui restitue son rôle central. Le quatrième traite de la production du témoignage : son obtention par l'interrogatoire, les stratégies mises en œuvre, les outils intellectuels au service de l'*interrogatio*. Le dernier chapitre est consacré au témoignage considéré en tant que mode de preuve, évoquant au passage le faux témoignage, ainsi que les questions de la crédibilité du témoin et de sa mise à l'épreuve. Une conclusion positive – « Comment croire autrui ? » – achève ce beau parcours, tout en renvoyant à la question fondamentale de la *ueritas* testimoniale. La bibliographie est étoffée et trois index – notions, acteurs judiciaires romains, sources latines utilisées – parachèvent utilement une monographie érudite, enlevée et d'un grand intérêt.

Huguette JONES

Paul J. DU PLESSIS, Clifford ANDO & Kaius TUORI (Ed.), *The Oxford Handbook of Roman Law and Society*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol. 18 x 25 cm, XVI-728 p. (OXFORD HANDBOOKS). Prix : 110 £. ISBN 978-0-19-872868-9.

On ne présente plus la collection « Oxford Handbooks », riche à ce jour de nombreux volumes thématiques, dont plusieurs déjà consacrés à un aspect particulier du monde romain antique (relations sociales, épigraphie, Égypte romaine, enfance et éducation, etc.). Voici à présent le volume dédié au droit romain, du II^e siècle avant notre ère au VI^e siècle de notre ère, et à ses interactions avec les sphères politique, économique, sociale, intellectuelle et religieuse. Cinquante contributions sont ici colligées. D'une longueur uniforme – une petite quinzaine de pages denses –, elles sont toutes suivies d'une bibliographie essentielle, écrites ou traduites en langue anglaise, et rédigées par des spécialistes reconnus de la Rome antique, issus de quinze pays. Le souci des éditeurs a été de préserver la diversité de pensées et d'approches de l'étude historique du droit romain, afin de favoriser l'émergence de nouveaux questionnements et la recherche de nouvelles réponses à y apporter. Les études sont distribuées en sept titres, en ce compris l'introduction (mot des éditeurs précités ; J. Pölonen : cadre de la thématique droit et société dans le monde romain). Le titre II est consacré à la lecture du droit romain (D. Mantovani : au-delà des codes, méthodes

romaines d'organisation et d'accessibilité de l'information juridique ; T. Beggio : épigraphie ; J. L. Alonso : papyrologie juridique et droit romain ; M. Lowrie : droit romain et littérature latine). Le titre III traite la structure constitutionnelle de l'État romain (Fr. Pina Polo : institutions et participation populaire sous la République ; W. Eck : l'empereur, la loi et l'administration impériale ; J. Richardson : administration provinciale ; S. T. Roselaar : administration locale ; J. S. Perry : les *collegia* et leur influence sur la structure constitutionnelle de l'État romain). Le titre IV s'attache aux professionnels du droit et à la culture juridique (J. Harries : formation juridique et apprentissage de la profession de juriste ; M. Peachin : les juristes dans l'administration ; U. Babusiaux : écrire le droit et raisonner en droit ; J. Giltaij : philosophie grecque et droit romain classique ; A. Kacprzak : rhétorique et droit romain). Le titre V développe l'action judiciaire et la procédure, sur le plan civil d'abord (Fr. J. Vervaeke : les magistrats qui élaborèrent et appliquèrent le droit ; L. Bablitz : tribunaux romains et arbitrage privé ; E. Metzger : sanction à l'encontre du défendeur récalcitrant dans la procédure civile républicaine ; Th. Rüdiger : la *cognitio*, procès sous l'Empire ; E. A. Meyer : évidence et argument : la vérité du prestige et ses résultats ; C. Ando : pluralité des sources formelles du droit dans la pratique), sur le plan pénal ensuite (Ch. J. Fuhrmann : fonctions de police et ordre public ; A. Riggsby : droit criminel public et privé ; A. Z. Bryer : crimes contre les personnes : violence et crimes sexuels ; C. Williamson : crimes contre l'État). Le titre VI examine les personnes devant la loi, en premier lieu sous l'angle de leur statut (Tr. S. Taylor : statut social, statut légal et privilège légal ; R. Knapp : groupes marginalisés par le droit sous l'Empire ; B. Kelly : répression, résistance et rébellion ; R. Gamauf : esclavage : position sociale et capacité juridique ; H. Mouritsen : manumission), en second lieu sous l'angle du genre (M. J. Perry : définition du genre ; E. Cantarella : femmes et patriarcat en droit romain ; V. Halbwachs : les femmes comme acteurs en droit). Enfin, le titre VII étudie les relations de droit, subdivisées en quatre pôles d'intérêt : personnes et famille (S. Dixon : famille ; J. Urbanik : mari et femme ; V. Vuolanto : enfant et parent en droit romain ; E. Jakab : successions), propriété (R. A. Epstein : structure économique de la propriété romaine ; L. Capogrossi Colognesi : propriété et pouvoir en droit romain ; Ch. Baldus : la possession en droit romain ; A. Jördens : possession et pratique provinciale), obligations (D. Ibbetson : l'*obligatio* en droit romain et dans la société romaine ; R. Fiori : contrats, commerce et société romaine ; M. Floriana Cursi : but et fonction des fautes civiles dans la société romaine), économie (E. Koops : fixation du prix et autres tentatives de contrôles économiques ; J.-J. Aubert : droit, projet d'entreprise et commerce ; P. J. du Plessis : propriétaires et locataires urbains ; D. P. Kehoe : droit foncier et réglementation agricole ; L. de Ligt : droit romain, marchés et prix du marché). Un index des termes utilisés et un index des sources achèvent utilement l'ouvrage. En conclusion, un manuel ambitieux, qui offre un panorama intéressant de la société romaine et de son ordonnancement juridique et permet de s'initier à de nombreuses facettes du domaine.

Huguette JONES

un *modus agendi* spécifique, l'évolution des pratiques sociales n'étant que secondairement l'occasion d'ajuster, de compléter ou de corriger ses mécanismes ? À l'aune de la deuxième solution, et dans la mesure où la théorie élaborée pour les sciences naturelles est transposable au droit, il apparaît que le pivot des II^e – I^{er} siècles av. J.-C., dont Mucius Scaevola apparaît comme la figure de proue, correspond à un véritable renouvellement de la *matrice disciplinaire* que constituait le droit pontifical, où le droit passe de son mode d'expression rituel et procédural archaïque (mais fondateur) à l'exposé « scientifique » de ses matières à partir de notions et de principes élémentaires et suivant un ordre rigoureusement logique, dans la jurisprudence classique, dont les spécialistes représentent effectivement une nouvelle génération de juristes. L'innovation radicale ne serait donc pas à quérir dans les réalités sociales telles que les normes juridiques sont censées les refléter, mais dans une évolution du système du droit lui-même, et des méthodes et instruments à partir desquels il se construit au siège d'une pensée et d'une technique spécifiques (la création de l'exception de dol étant à cet égard un repère essentiel). Même s'il comporte une dimension sociale, en effet, le dégagement d'une *nova ratio* est de nature juridique, et non sociologique, au même titre que les paradigmes de Kuhn. L'*Isolierung* du droit, sa séparation par rapport aux institutions politiques, économiques et sociales, se manifeste précisément en ceci que la révolution scientifique à l'origine de la jurisprudence classique s'est produite en amont et indépendamment des évolutions de la société observables dans le domaine des mœurs et des échanges sous l'Empire.

Annette RUELLE

Charles GUÉRIN, *La voix de la vérité. Témoin et témoignage dans les tribunaux romains du I^{er} siècle avant J.-C.* Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 424 p. (MONDES ANCIENS). Prix : 27,50 €. ISBN 978-2-251-30002-3.

Professeur de langue et littérature latines à l'Université Paris-Est Créteil, Charles Guérin se profile aujourd'hui comme l'un des grands spécialistes de la rhétorique en usage à Rome au I^{er} siècle avant notre ère. L'ample monographie – près de 900 pages – qu'il a consacrée, il y a quelques années, de manière générale, à l'élaboration d'une notion rhétorique au I^{er} siècle avant J.-C. se voit judicieusement complétée par le présent ouvrage, dont l'attention se focalise cette fois sur le témoin judiciaire et sur son témoignage. Reconstituer la place de cette pratique judiciaire n'est pas une tâche aisée car, déplore l'auteur avec pertinence, « le témoin et sa parole sont le membre fantôme du discours judiciaire antique » (p. 12). Et la raison en est que, contrairement aux faits réels, « le corpus oratoire républicain et la doctrine rhétorique [...] se sont efforcés de construire l'image d'un orateur remportant la victoire par le seul discours qu'il adresse aux juges et au public, l'*oratio continua* » (p. 11). Si le matériau qui s'offre à l'étude est abondant, il n'en demande pas moins une prudence d'approche différenciée selon sa nature. Il y a bien sûr les manuels rhétoriques républicains, la *Rhétorique à Herennius*, texte anonyme, et les divers traités de Cicéron, *De inuentione*, *De oratore*, *Brutus*, *Orator*, *De optimo genere oratorum*, *Partitiones oratoriae* et *Topica*. Il y a aussi les nombreux discours judiciaires de Cicéron, corpus d'une grande richesse mais que nous savons adultéré par la réécriture, et qui, de

surcroît, insère dans l'*oratio continua* la discussion des témoignages, malheureusement sans les rapporter. Il y a encore l'*Institution oratoire* de Quintilien, datant de la fin du I^{er} siècle de notre ère, mais dont, par bonheur, les développements sont largement transposables au I^{er} siècle avant notre ère. Enfin, il existe encore, plus rares, quelques sources juridiques, républicaines et impériales. Au départ de ce vaste ensemble de sources à examiner, l'auteur poursuit l'objectif de tenter de dégager « les enjeux, les méthodes et les modes de discours propres à cet aspect négligé du procès républicain » (p. 17). Pour réaliser son dessein, il subdivise sa recherche en cinq chapitres. Le premier étudie la fonction et le statut du témoin judiciaire, en prenant bien soin de distinguer ce dernier tant des autres types de témoins (instrumentaire, naturel) que des autres acteurs du procès, et en n'omettant ni le rôle probatoire ni les implications sociales du témoignage. Le deuxième chapitre aborde le cadre procédural du témoignage judiciaire : capacité testimoniale, diversité des témoignages (oral, écrit, servile, public), manifestation voisine (*laudatio*), rôle de la *quaestio*. Le troisième chapitre positionne l'échange testimonial au cœur du débat judiciaire et lui restitue son rôle central. Le quatrième traite de la production du témoignage : son obtention par l'interrogatoire, les stratégies mises en œuvre, les outils intellectuels au service de l'*interrogatio*. Le dernier chapitre est consacré au témoignage considéré en tant que mode de preuve, évoquant au passage le faux témoignage, ainsi que les questions de la crédibilité du témoin et de sa mise à l'épreuve. Une conclusion positive – « Comment croire autrui ? » – achève ce beau parcours, tout en renvoyant à la question fondamentale de la *ueritas* testimoniale. La bibliographie est étoffée et trois index – notions, acteurs judiciaires romains, sources latines utilisées – parachèvent utilement une monographie érudite, enlevée et d'un grand intérêt.

Huguette JONES

Paul J. DU PLESSIS, Clifford ANDO & Kaius TUORI (Ed.), *The Oxford Handbook of Roman Law and Society*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol. 18 x 25 cm, XVI-728 p. (OXFORD HANDBOOKS). Prix : 110 £. ISBN 978-0-19-872868-9.

On ne présente plus la collection « Oxford Handbooks », riche à ce jour de nombreux volumes thématiques, dont plusieurs déjà consacrés à un aspect particulier du monde romain antique (relations sociales, épigraphie, Égypte romaine, enfance et éducation, etc.). Voici à présent le volume dédié au droit romain, du II^e siècle avant notre ère au VI^e siècle de notre ère, et à ses interactions avec les sphères politique, économique, sociale, intellectuelle et religieuse. Cinquante contributions sont ici colligées. D'une longueur uniforme – une petite quinzaine de pages denses –, elles sont toutes suivies d'une bibliographie essentielle, écrites ou traduites en langue anglaise, et rédigées par des spécialistes reconnus de la Rome antique, issus de quinze pays. Le souci des éditeurs a été de préserver la diversité de pensées et d'approches de l'étude historique du droit romain, afin de favoriser l'émergence de nouveaux questionnements et la recherche de nouvelles réponses à y apporter. Les études sont distribuées en sept titres, en ce compris l'introduction (mot des éditeurs précités ; J. Pölonen : cadre de la thématique droit et société dans le monde romain). Le titre II est consacré à la lecture du droit romain (D. Mantovani : au-delà des codes, méthodes

Heyworth suggère que seul le souhait irréaliste qu'exprime *sidera corruerint!* explique le rapprochement entre le Verseau et Orion malgré la distance qui les sépare ; mais les deux constellations se trouvaient associées par l'épithète *aquosus* d'Orion (Verg. *Én.* IV, 52 ; Prop. II, 16, 51) et par la croyance que l'Éridan se mêlait au fleuve du Verseau (voir Le Bœuffle, p. 140). Je proposerais volontiers *sidera tu cum iteres, utinam coma regia fiam, / proximus Hydrochoi fulgeat Oarion!* avec *iteres* pris au sens de « parcourir périodiquement » en contexte astronomique (Prop. IV, 1, 82 ; IV, 3, 7 ; voir *MH*, 72 [201]5, p. 34-36). Pour *tu cum*, voir 13, 13 (*quod tu cum olfacies...*) ; puisqu'il faut un subjonctif présent, *fulgeat* est plus conforme à l'usage (Cic. *Arat.* 33, 368 : *Orion... fulgens* ; Man. V, 58-59 : *Orion... / quo fulgente* ; Luc. I, 665 : *fulget latus Orionis*), avec la confusion banale entre *a* et *re*.

Marc DOMINICY

Elizabeth Marie YOUNG, *Translation as Muse. Poetic Translation in Catullus' Rome*. Chicago – Londres, The University of Chicago Press, 2015. 1 vol. viii + 259 p. Prix : 50 \$ (relié). ISBN 978-0-22627-991-6.

Le lecteur qui découvrira l'ouvrage d'Elizabeth Marie Young en s'attendant à y lire une étude tout entière consacrée aux deux fameuses traductions / transpositions par Catulle de poèmes grecs que sont les *carmina* 51 et 66, respectivement traduits de Sappho et de Callimaque, sera assurément surpris, et – pensons-nous – agréablement surpris : l'ouvrage de Young ne se limite pas à ces deux cas évidents et déjà bien étudiés, ni même ne débute par eux. En ré-inscrivant la pratique romaine de la traduction dans le contexte plus général de l'appropriation littéraire de la culture et des modèles grecs et au terme d'un itinéraire de six chapitres consacrés successivement au poème 64, à un petit groupe de poèmes brefs polymétriques, au poème 4 puis, pour finir, aux poèmes 66 et 51 (non sans avoir regardé de près leurs « préfaces », les poèmes 65 et 50), Young nous permet de considérer ces derniers textes avec un regard neuf et enrichi des analyses toujours subtiles et très souvent convaincantes qui étayent l'ensemble du livre. Ainsi, sa thèse, selon laquelle l'œuvre de Catulle est tout entière informée par la traduction sous des formes que nous, modernes, ne reconnaissons pas spontanément comme telles, est séduisante et parfaitement stimulante. L'introduction de l'ouvrage fait le point sur ce qui distingue la conception de la traduction à l'époque actuelle et dans la Rome de Catulle. Rappelant que notre vision de la traduction comme nécessairement « soumise » au texte source, visant à un idéal de fidélité et d'effacement maximal au profit du texte traduit, a infléchi l'idée que nous nous faisons de l'histoire littéraire de Rome comme progressivement affranchie d'une dépendance servile par rapport à la culture grecque « victorieuse de ses vainqueurs », Young insiste, dans la lignée de l'ouvrage de Siobhán McElduff (*Roman Theories of Translation: Surpassing the Source*, New York, 2013), sur la compétition et la volonté de pouvoir qui se manifestent dans la pratique romaine de la traduction. C'est cette affirmation de l'ascendant et du contrôle exercés par le poète-traducteur sur ses sources grecques que révèle l'œuvre catulléenne qui la thématise dans les divers poèmes étudiés ici, non sans mettre en scène, pourtant, l'inquiétude également suscitée par l'arrivée de cette culture étrangère dans la Rome tardo-républicaine. Le

premier chapitre (« The Task of Translation in Catullus 64 ») excelle à dévoiler la façon dont le *carmen* 64, l'épithalame de Thétis et Pélée, réfléchit sur sa propre condition de texte « transféré », non pas en tant que traduction d'un poème particulier, comme on l'a jadis pensé, mais comme la « traduction d'un genre », la transposition à Rome de l'épyllion alexandrin dont le texte se donne comme une réplique. Young montre comment le poème exhibe son statut d'artéfact exotique, par la mise en avant d'objets et de personnages associés à la migration culturelle et dotés, dans le texte, d'une valeur métopoétique : le navire Argo, la tapisserie pourpre, Ariane elle-même. Particulièrement remarquable est l'auto-représentation du poète-traducteur comme le véritable héros du poème : l'analyse du seul vers que nous savons, grâce à un témoignage de Cicéron, être une traduction littérale d'un vers grec, peut-être tiré de l'*Hécalè* de Callimaque, permet de superposer au combat de Thésée et du Minotaure le *certamen* auquel se livre le traducteur romain avec son modèle grec au moment précis où il réécrit(ra) la description par ce dernier de la victoire du même héros sur le taureau de Marathon. De même, l'évocation initiale de la conquête de la toison d'or permet au poète romain, rapportant d'un voyage audacieux dans les contrées lointaines de la poésie grecque le genre exotique de l'épyllion, de se présenter comme un nouveau Jason. C'est ainsi que le *carmen* 64 offrirait aux *poetae noui* le mythe valorisant de leur conquête des trésors alexandrins : cette lecture du texte, même si elle repose sur quelques nécessaires spéculations au passage, se révèle dans l'ensemble tout à fait à même d'emporter l'adhésion. Le chapitre 2 (« Excavating the Poetic Emporium: Material and Cultural Capital in the Polymetrics »), qui établit un parallèle entre les objets de luxe étrangers importés à Rome depuis les territoires conquis et la poésie hellénistique qui a suivi les mêmes voies, considère ces importations dans leur dimension économique. Il se concentre pour cela sur quelques poèmes brefs de la première section, polymétrique, du recueil dans lesquels Catulle décrit la transformation d'accessoires étrangers, à la valeur culturelle douteuse, devenant, du fait de l'assimilation culturelle (et de l'appropriation poétique), des objets susceptibles de soutenir la valeur sociale d'un Romain. Sont étudiés successivement, dans cette perspective, le poème 12 (le vol d'un mouchoir venu d'Hibérie), le poème 25 (le vol d'une tunique et de broderies grecques) et les poèmes 5 et 7 (les milliers de baisers échangés avec Lesbie dans des textes dont les mots poétiques importés en latin sont, entre autres, l'équivalent des épices précieuses importées de Cyrène – à l'image de l'autre produit d'exportation de la ville : Callimaque lui-même). Le troisième chapitre (« Catullus 4 and the Demographics of Late Republican Alexandrianism ») interroge, quant à lui, la complexité sociale de l'alexandrinisme romain à la fin de la République, en soulevant la question de l'identité des poètes-traducteurs et du rôle joué par les intellectuels étrangers, d'extraction modeste, qui ont permis le transfert de la poésie hellénistique à Rome. Il le fait en se focalisant sur le navire personnifié qui, prenant la parole dans le poème 4, évoque ses voyages passés entre l'Asie Mineure et l'Italie. Young suggère alors que la présentation ambiguë du *phaselus* qui y est faite illustre l'inquiétude qui pouvait animer les Romains désireux de contrôler une tradition poétique venue de Grèce par l'intermédiaire d'intellectuels étrangers d'humble statut social. Le chapitre se clôt par l'étude du poème 10 du *Catalepton* pseudo-virgilien, dont la parodie du modèle catulléen remplace l'esclave grec par le poète provincial de Gaule transpadane, pointant alors le rôle joué par cette région dans

l'apport de « poètes nouveaux » à Rome. Formant un ensemble serré, pour finir, les trois derniers chapitres sont consacrés aux deux couples de poèmes que l'on associe généralement avec l'idée de la traduction chez Catulle : d'une part, la traduction du fragment 31 de Sappho, précédée de ce que l'on s'accorde généralement désormais à reconnaître comme son billet d'accompagnement, adressé à Calvus, d'autre part, la traduction de la « Boucle de Bérénice » qui clôt le quatrième livre des *Aitia*, précédée de la missive à Hortalus dans laquelle Catulle annonce expressément à ce dernier l'envoi des *expressa carmina Battiadae*. Tout d'abord, le quatrième chapitre, intitulé « Intimate Act of Reading. Imitation and Self Expression in the Translation Prefaces (50 and 65) », considère tour à tour les deux billets d'accompagnement, qualifiés par Young de préfaces. Parce que la traduction est une manière de lire éminemment intime, argue-t-elle, il s'ensuit une forme d'indistinction entre la source du poète et la voix propre de ce dernier, en une forme de porosité qui fait que le texte traduit n'est pas le seul à s'en trouver modifié. Le chapitre vise alors à montrer comment l'influence des deux traductions colore l'univers de leurs préfaces respectives : à propos du couple de poèmes 65 et 66, cependant, Young note avec raison que les aspects de la *Coma Berenices* qui semblent s'être diffusés dans le poème adressé à Hortalus sont précisément ceux que le traducteur a amplifiés, sinon ajoutés, par rapport au texte callimaquéen. Si donc d'un côté on peut penser que la traduction infléchit la formation de la voix personnelle du poète, de l'autre, il apparaît que ce dernier déforme sa source – ce que montrera d'ailleurs avec force le chapitre suivant, consacré à la « construction de Callimaque » que met en œuvre la traduction de son poème. Dans l'ensemble, on ne peut s'empêcher de penser que ce chapitre 4 gagnerait peut-être à être redistribué dans les chapitres 5 et 6, soit pour éviter certaines impressions de redite (en particulier, en ce qui concerne l'étude du couple de poèmes 50-51), soit pour que puissent être envisagés plus nettement les paradoxes et les contradictions (en particulier dans les poèmes 65-66) que la distinction des chapitres empêche d'aborder de front (ils sont mentionnés en guise de transition) d'une manière qui, certainement, aurait pu être des plus stimulantes, à l'image des autres analyses conduites dans le livre. Le chapitre 5, « Constructing Callimachus », est donc consacré au poème 66, en apparence une traduction des plus fidèles du texte de Callimaque (les philologues ont d'ailleurs toujours été tentés – et ce depuis la Renaissance – de s'en servir pour reconstituer le texte alexandrin, sur le postulat d'une traduction littérale pratiquée par Catulle) ; en réalité, Young rappelle et montre avec une grande justesse que cette traduction est, en elle-même mais aussi par le contexte romain que lui confère sa préface et par sa place dans le recueil catulléen, une reconstruction biaisée du modèle de Callimaque, qui crée ainsi de toute pièce la source qu'elle semble dupliquer. La décontextualisation du poème hellénistique permet rétrospectivement de faire dire à l'œuvre l'histoire de sa propre genèse comme traduction romaine d'un texte grec, de lui (re)donner sens, en contexte romain, comme un *munus* scellant l'*amicitia* entre deux *sodales*, et enfin, par sa position initiale dans la section en distiques élégiaques encadrée par la mention de *carmina Battiadae* (65, 16 et 116, 2), d'ériger Callimaque en modèle de la poésie élégiaque romaine tout en posant Catulle comme le premier auteur de ces *carmina Battiadae*, poèmes « traduits de Callimaque » ou « écrits à la manière de Callimaque », en une oscillation entre traduction et expression originale qui en vient alors à caractériser

l'ensemble de la section. Le dernier chapitre (« Surpassing the Gods. Infatuation and Agonism in Catullus's Sappho (51) ») revient sur ce qui est peut-être la traduction la plus fameuse de l'histoire littéraire latine. Young y analyse en détail l'usurpation par Catulle de la position auctoriale de Sappho, qu'elle avait déjà évoquée dans le chapitre 4 ; elle compare avec bonheur l'insertion du nom du traducteur s'appropriant le texte traduit au geste de Scipion Émilien gravant son nom sous la statue de Diane de Segeste qu'il avait restaurée, les deux œuvres étant ainsi transformées en monuments signifiant la victoire et la conquête romaines. Young explique également le choix du poème de Sappho par le fait que la triangulation amoureuse qui y est figurée permet de le transformer, pour ainsi dire, en intrigue métapoétique qui thématise la passion agonistique qui sous-tend la pratique de la traduction romaine. De fait, le poème figure les désirs contradictoires du poète-traducteur, admirateur éperdu de sa source, en même temps qu'il est mû par l'ambition de surpasser tout à la fois l'auteur traduit et ses autres traducteurs potentiels. Dès lors, le pronom *ille* qui désigne le rival en amour peut renvoyer, à un deuxième niveau de lecture, à un autre traducteur de l'ode, et en particulier – pourquoi pas ? – à Calvus lui-même. Enfin, Young suggère que l'adjonction de la strophe finale condamnant les ravages de l'*otium* permet à Catulle de situer son entreprise de traduction dans le contexte des débats sur les effets délétères de l'importation de la culture grecque à Rome : une telle intrusion du discours contemporain sur les dangers de l'hellénisme et de ses amollissantes séductions esthétiques, et ce au cœur même de la mâle revendication du contrôle romain sur une littérature grecque conquise et soumise, avait déjà été notée à propos, en particulier, du *carmen* 64. On aurait aimé voir Young s'attarder peut-être, de manière plus théorique, précisément sur ces tensions que laissent, à dessein, entrevoir les textes de Catulle quand ils réfléchissent sur leur propre statut de poèmes nouveaux et étrangers, transférés, d'une manière ou d'une autre, de Grèce à Rome. L'ouvrage s'achève par un épilogue, intitulé « Towards a Poetic of Lyric Appropriation », qui nous invite à repenser l'innovation poétique comme un processus d'appropriation en s'appuyant sur l'exemple du poème 70, inspiré de l'épigramme 25 Pf de Callimaque, qui s'affiche comme un recyclage de mots, d'images, de clichés et de proverbes, et qui pourtant parvient à transformer sa source et à offrir un nouveau modèle pour la tradition. L'épigramme catulléenne figure ainsi l'impossibilité, pour un poète de l'époque tardo-républicaine, de ne pas marcher sur les sentiers déjà foulés par ses prédécesseurs, mais affirme, et prouve, en même temps l'idée éminemment romaine selon laquelle cette position toujours 'seconde' n'est pas moins profondément (re)créatrice. L'ouvrage s'achève par une bibliographie et un index général (des personnages, des auteurs, des notions...) ainsi qu'un index des passages de Catulle commentés. Indubitablement, ce très beau livre se recommande non seulement pour l'éclairage souvent neuf et inspirant, en tout cas toujours plaisant, qu'il offre sur des textes par ailleurs bien connus, mais aussi pour sa thèse forte, aussi nettement formulée que patiemment démontrée, même si quelques points dépendent – par la force des choses – d'hypothèses auxquelles Young nous donne, en tout cas, très envie de croire...

Florence KLEIN

chronologiques, seul Lucius put entraîner une réaction du péripatéticien Boéthos de Sidon. De façon générale, quand il est possible de les distinguer, les critiques de Lucius concernent davantage des questions métaphysiques, celles de Nicostrate des questions de rhétorique et de structure du traité. Globalement, elles relèvent d'une lecture ontologique des *Catégories* qui en souligne les limites relativement à l'intelligible, au sens où elles ne rendent pas compte de réalités aussi essentielles que l'Un ou les nombres intelligibles. Quant aux critiques formulées par les Stoïciens au cœur du chapitre 5, elles s'articulent autour de deux personnages centraux : Athénodore de Tarse (fl. 50 ACN) et L. Annaeus Cornutus (fl. 60 PCN). L'enjeu en est la division, *διαίρεσις*, qui reçoit deux acceptions : la division du traité lui-même et la division en dix catégories – deux groupes d'objections partiellement confondus par Simplicius, mais sur lesquels nos deux figures ne s'accordent pas. Si Athénodore accepte volontiers le second, Cornutus tend à le rejeter. Tous deux se placent toutefois sur le plan de la logique stoïcienne, le premier estimant que le traité porte sur les expressions comme telles (*λέξεις καθὸ λέξεις*), le second sur les dicibles (*λεκτά*). Dans le premier cas, les *Catégories* forment un traité linguistique ; dans le second, elles mêlent les termes logiques à leur référent ontologique. Mais, de part et d'autre, les critiques concluent à l'incomplétude du traité, qui ne rend pas compte de toutes les réalités. Griffin examine ensuite les réponses platoniciennes aux apories stoïciennes, chez Porphyre, Dexippe et Simplicius, dont il trouve déjà le principe chez Cornutus lui-même, qui critiqua la critique d'Athénodore. Dans la dernière partie, plus brève, Griffin examine la synthèse péripatéticienne. Il consacre le chapitre 6 à Boéthos de Sidon (fl. 1^{er} s. ACN – 1^{er} s. PCN), disciple probable d'Andronicos. C'est de lui que partirait la définition du *skopos* des *Catégories* comme portant sur les « mots en tant qu'ils désignent les réalités », celle-là même qui sera reprise par Porphyre, Jamblique et Simplicius, une lecture qu'il aurait développée dans un commentaire linéaire aux *Catégories* et dans un ensemble de réponses aux apories soulevées contre ce traité. Un dernier chapitre (7), presque anecdotique, dresse un portrait rapide de quelques figures de la tradition postérieure, qui prépare la voie à Alexandre d'Aphrodise. Signalons enfin la présence de trois annexes très utiles à la lecture (le catalogue des auteurs et des sources étudiées, un point sur les sources et sur les travaux d'Andronicos, un résumé analytique des *Catégories*), d'une bibliographie fouillée (30 pages), d'un index général et d'un index *locorum*. Pour le résumer en peu de mots, ce livre apporte un éclairage informé sur des questions essentielles de l'histoire de la tradition philosophique, autant qu'il approfondit des pistes et en soulève d'autres pour des recherches futures sur cette période mal documentée. Comment pourrai-je mieux le recommander au lecteur ?

Marc-Antoine GAVRAY

Marco BERETTA, Francesco CITTI, Alessandro IANNUCCI (Ed.), *Il culto di Epicuro. Testi, Iconografia e paesaggio*. Firenze, Leo S. Olschki, 2015. 1 vol., vi-306 p. (BIBLIOTECA DI « NUNCIUS », 75). Prix : 34 €. ISSN 1122-0910. ISBN 978-88-222-6392-6.

L'ouvrage est d'abord le fruit d'une rencontre interdisciplinaire qui s'est tenue à Ravenne les 16-17 novembre 2011 sous les auspices du *Dipartimento di Beni*

Culturali de l'Université de Bologne, et qui prévoyait un dialogue entre histoire des sciences et littératures. Mais il a finalement bénéficié de collaborations supplémentaires qui en ont sans doute profondément réorienté la conception. La ligne initiale reste sensible dans plusieurs articles (ainsi la contribution de Matteo Martelli et les trois derniers articles, à commencer par celui de Marco Beretta). On peut supposer néanmoins que l'épicurisme antique a imposé la nécessité d'éclairer le paradoxe de sa dimension religieuse, malgré les perspectives libératrices que sa doctrine matérialiste ouvrit aux lettrés et aux savants depuis la Renaissance. Tel qu'il nous parvient, le livre (uniformément en italien) réunit, sur la réception de l'épicurisme de sa naissance au XIX^e siècle, des textes très divers. Ces textes sont dus aussi bien à de jeunes docteurs qu'à des savants chevronnés. Le noyau principal, qui bénéficie de la plume de certains des meilleurs spécialistes, concerne le rapport d'Épicure et de ses sectateurs à la religion et notamment leur défense contre le reproche d'impiété. Les treize articles, tous de bonne érudition, sont très brièvement introduits par les éditeurs (p. V-VI), et suivis seulement d'un index des noms propres qui, à défaut d'une bibliographie récapitulative, a le mérite de rassembler aussi bien les noms anciens que ceux des savants contemporains. Parcourons rapidement un sous-ensemble dont le propos d'histoire intellectuelle ne s'aventure pas dans la question du religieux : il a trait aux données historiques et archéologiques permettant de situer le fonds épicurien (attribué pour l'essentiel à Philodème) de la bibliothèque trouvée dans la « Villa des papyrus » à Herculaneum, par rapport à la bibliothèque athénienne du Jardin, initialement léguée par Épicure à son successeur Hermarque. Maria Paola Guidobaldi (« L'impronta epicurea nella Villa dei papiri di Ercolano alla luce delle recenti indagini archeologiche », p. 151-161) récapitule utilement les fouilles de la villa et les interprétations successives des riches découvertes sur le site. Fabrizio Pesando (« Epicuri parietinae: Filodemo di Gadara ad Atene all'epoca del sacco sillano », p. 163-176) réunit de manière lumineuse les données sur la situation des écoles philosophiques à Athènes dans le contexte obscur du sac d'Athènes par Sylla en 86 av. n.è. Tous deux acceptent les indications biographiques tirées des *Épigrammes* de Philodème par M. Gigante : ils tiennent une part du fonds épicurien le plus ancien de la villa (dont des copies du grand œuvre d'Épicure *Sur la nature*) pour des reliques de la bibliothèque d'Épicure sauvées des exactions syllaniennes par Philodème lui-même, qui aurait obéi aux instances du scholarque Zénon : nous reviendrons sur cette question ci-après. Notons surtout les mises au point permises par l'excavation encore récente de la villa elle-même : elles révèlent que l'entretien de la villa et, simultanément, les travaux de conservation et de copie des textes, s'y sont poursuivis sans interruption jusqu'à l'éruption du Vésuve en l'an 79 de notre ère, indépendamment, donc, de la présence ou de l'absence de Philodème lui-même. À un programme décoratif imprégné d'une idéologie hellénistique a succédé sous le principat un programme classicisant. Et retenons provisoirement de ce parcours que la vitalité de l'épicurisme ne dépendait pas seulement de l'activité de maîtres dont l'histoire et l'archéologie ont pu sauver, souvent presque par hasard, les noms et des fragments de textes. Venons-en au thème principal de l'ouvrage : la question du culte d'Épicure et de sa conception des dieux et de la religion, sur laquelle nous tâchons nous-mêmes d'exercer de temps en temps nos lumières. C'est là-dessus que l'ouvrage réunit des éclairages essentiels. L'approche la plus large, qui permettrait de situer la divinisation d'Épicure dans le contexte plus

général de l'ὁμοίωσις θεῶν hellénistique et romaine, figure dans l'article de Matteo Martelli, « L'assimilazione al dio attraverso le τέχναι. Gli "scienziati" in età ellenistica e imperiale ». L'auteur part d'un intéressant passage du *Protreptique* de Galien (5, 1-4) : ceux qui ont à la fois bien vécu et excellé dans leur art y sont admis dans le chœur d'Hermès, après les penseurs et savants, les artistes puis « tous les autres artisans », en un quatrième cercle qui est pourtant le plus proche et le plus cher au dieu. On connaissait les héros, les sages (Socrate, Platon...), les législateurs (Lycurque), les poètes (Homère, Archiloque) divinisés, mais il faut ajouter ici Hippocrate tel que le dessinent notamment les *Lettres pseudo-hippocratiques*. Qualifié de « sauveur » (σωτήρ), Hippocrate peut en effet être rangé au nombre des évergètes honorés comme « premiers inventeurs », aux côtés de Déméter qui introduisit la culture du blé, de Dionysos l'inventeur du vin, d'Héphaïstos inventeur du feu, qui n'auraient été, pour le sophiste Prodicos, que des hommes divinisés en vertu de leurs bienfaits. On peut suivre un tel point de vue sur les débuts de la culture humaine, « en clef égyptienne » d'apothéoses royales, depuis Hécatee de Milet jusqu'à Diodore de Sicile. Un genre littéraire spécifique consacré aux « premiers inventeurs » était né au IV^e s. av. J.-C., avec Scamon de Mytilène. Mais l'épicurisme d'une part, le stoïcisme d'autre part, remettaient en cause la théorie de Prodicos : le premier en la qualifiant d'athéisme et en lui opposant d'une part des dieux qui ne se soucient pas des hommes, d'autre part la figure d'Épicure comme sauveur ultime et définitif ; le second en ne divinisant dans l'homme que l'inspiration du πνεῦμα divin et par là rendant caduc le rôle des τέχναι, des savoir-faire techniques. Cependant le stoïcien Posidonius réintroduisit les inventeurs en rangeant parmi eux des « rois sages » et des philosophes comme Démocrite ou Anacharsis – c'est un tel νοῦς divin, fondé cette fois en mathématiques, qui est encore prêté par Galien aux philosophes et aux savants. Dès lors, l'ensemble des sciences pouvaient fournir une pépinière de « génies », dont les inventions (ainsi les automates) allaient orner les temples en appui aux déifications royales, comme autant de *mirabilia*. C'est ainsi finalement sous la figure du démiurge que les arts et savoir-faire pratiques, les τέχναι, en parfaite tension avec la contemplation noétique, avaient fait retour, chez Cicéron ou chez Vitruve, pour définir l'ὁμοίωσις θεῶν. Si cet article nous offre un intéressant tableau des formes variées de l'assimilation d'hommes au divin dans le monde ancien, il ne rend compte qu'en négatif de la spécificité de la position épicurienne, très brièvement abordée : comment saisir ensemble l'athéisme prêté à Prodicos comme à Épicure, les *dei otiosi* de Lucrèce et la quasi-divinité d'Épicure comme bienfaiteur définitif des humains ? Épicure, d'autre part, se donnait-il seulement pour « semblable » à un dieu ? Michael Erler, dont l'article ouvre le volume (« La sacralizzazione di Socrate e di Epicuro », p. 1-13), restreint le champ comparatif en opposant la « sacralisation » d'Épicure à celle de Socrate (l'article de M. Beretta offrira une seconde rencontre entre les deux philosophes, Épicure étant portraituré sous les traits de Socrate en tête d'un commentaire de Gassendi, p. 218). Selon une ligne d'interprétation bien établie (de J. Bollack à D. Obbink), il tient le culte d'Épicure pour adressé seulement, à travers lui, à une image de dieu, laquelle confère l'évidence du visible et une assise historique à l'efficacité de sa doctrine physique ainsi qu'à la possibilité d'atteindre réellement le bonheur sans trouble, la béatitude quasi divine qui est le but ultime de l'enseignement épicurien : l'exemple d'Épicure en quelque sorte suffirait à emporter la persuasion (πίστις). La différence

avec Platon, chez qui Socrate servait lui aussi de modèle et de preuve qu'un homme peut s'élever à la justice, tiendrait au statut de l'argument de réalité et à la qualité des destinataires de l'argument : chez Épicure, qui veut persuader le grand nombre, à elle seule l'image d'Épicure-dieu vaudrait preuve, puisque accessible aux sens, qui sont les critères ultimes du vrai, et historiquement attestée ; chez Platon le caractère divin de Socrate ne serait qu'un argument sophistique, la dialectique seule pouvant conduire, du chatolement du sensible à la vérité une, les âmes assez élevées pour en suivre les démonstrations. L'auteur ne recule-t-il pas devant les ultimes conséquences de la pensée d'Épicure ? Ce dernier est honoré « comme » un dieu, pour une « divinisation seulement temporaire », certes. Mais cette divinisation n'a rien à envier à Zeus même (SV 33, cf. *PHerc* 1098, XXXI, 892-895, cité ici par Indelli, p. 85), puisque son effectivité se mesure au bonheur atteint et que ce bonheur lui devient consubstantiel (le temps, la durée, en eux-mêmes n'ont pas de réalité substantielle pour Épicure, ils sont *σύνπτωμα σύνπτωμάτων*, cf. P.-M. Morel, « Les ambiguïtés de la conception épicurienne du temps », *Revue philosophique* 227/2 (2002), p. 195-211 : « il est dans la nature du temps de ne pas avoir d'unité substantielle, mais aussi parce que cette absence ne remet pas en cause la fonction pragmatique du mot qui désigne la chose ») ; l'article de Guido Milanese montrera plus loin qu'elle se réalise d'autre part comme n'importe quelle concrétion naturelle, selon les lois de la physique des atomes : à la fois, ajouterons-nous, sur le terrain du visible – le bonheur historique d'Épicure continuant de se lire dans ses lettres et aussi dans ses traits transmis par ses portraits, comme les atomes se conçoivent à partir des poussières dansant dans un rayon de soleil –, et sur le terrain de l'invisible – ce sont des atomes extrêmement déliés qui composent l'âme, et plus déliés encore dans celle du sage, puisqu'il est à même précisément de percevoir grâce à cette finesse la vraie « nature des choses », y compris l'existence et la nature des dieux. L'article de Francesca Longo Auricchio, « Il culto di Epicuro. Testi e studi : qualche aggiornamento » (p. 39-64), serre de plus près le problème historique du culte rendu à Épicure, non sans en récapituler une partie de l'historiographie (priviliégiant – outre les indispensables documents publiés et commentés dans les *CErc* – les travaux de W. Schmid, D. Clay, D. Konstan, M. Erler, P. Zanker et B. Frischer, et même N. De Witt). L'auteur rappelle avec justesse que la vénération du maître valait thérapie de l'âme aux yeux des épicuriens et montre, avec une excellente connaissance du dossier, qu'il faut prendre au sérieux a) l'exaltation sentimentale dans la communauté et la qualification d'Épicure comme « héraut » et « sauveur », qui, contrairement aux cultes royaux, perdura jusqu'au second siècle au moins (cf. Diogène d'Énoanda, le dossier épigraphique concernant l'impératrice Plotine, l'*Alexandre* de Lucien), b) les cinq cultes instaurés par le testament d'Épicure, dont D. Clay a constitué le dossier, et qui unissaient la communauté sur un modèle familial (le témoignage du *PHerc*. 176 sur les funérailles d'Apollodore, les échanges de lettres de consolation et le bizarre témoignage d'Élien sur des tables funéraires, ainsi que celui d'Héliodore sur un « monument des épicuriens » hors les murs sont utilement pris en compte), c) la participation d'Épicure lui-même aux cultes athéniens, d) la diffusion des portraits des premiers maîtres épicuriens et des « Vies » des maîtres successifs, opposée à une focalisation progressive, à l'époque impériale, sur le Maître seul, e) l'attachement à une orthodoxie qui, malgré des retours continus sur les textes fondateurs et une rationalité toujours en éveil, laissait peu de place

à la contestation. L'auteur propose enfin de considérer les cultes mémoriels comme un succédané à l'immortalité qu'Épicure déniait aux humains. Il est d'autant plus étonnant qu'un tableau si informé soit précédé (p. 41) d'un refus *a priori*, sous l'autorité de W. Schmid, de reconnaître les cultes épicuriens comme authentiquement religieux (« quasi-religioso, non religioso »). Que faudrait-il de plus ? Une apothéose mythique ? Θεοὶ μὲν γὰρ εἰσιν (Ménécée 123), *deus ille fuit, deus...* (Lucrèce, V, 8). Si la rationalité était incompatible avec le religieux, c'est toutes les théologies qu'il faudrait soustraire à la science des religions. Giovanni Indelli (« Epicuro fondatore et maestro del Giardino », p. 65-88), s'intéressant davantage à la personnalité et au comportement d'Épicure lui-même, apporte au précédent article des compléments utiles et une grande acribie philologique. Après avoir rappelé le portrait contrasté que nous donnent, du fondateur, Diogène Laërce et la Souda, entre calomnies et louanges dithyrambiques, l'auteur se concentre sur un choix de passages de sept ouvrages de Philodème et du *PHerc.* 176, plus ancien. Le *PHerc.* 1289 (*Sur Épicure*, 2) évoque la modération d'Épicure dans la controverse, qui toujours s'appuie sur le raisonnement. Le *PHerc.* 1424 (*Des vices*, 9) consacré à la doctrine économique fait de la gratitude et de la vénération (χαρις, σεβασμός) le seul salaire du discours vrai d'Épicure. Le *PHerc.* 1471 (*Du franc-parler*) montre Épicure usant lui-même et avec une sévérité graduelle, adaptée aux fautes, de cette franchise à l'égard de ses disciples, notamment pour blâmer l'athéisme de Léonteus et de Pythoclès. Le *PHerc.* 182 (*De la colère*) admet chez Épicure des moments de colère justifiée et mesurée, qui n'entamaient pas son calme essentiel. Le *PHerc.* 1050 (*Sur la mort*, 4), affirme qu'Épicure et Métrodore, ainsi que les grands hommes politiques, méritent autant que les héros morts au combat d'être chantés par la postérité. Le texte du *De pietate* dans le *PHerc.* 1077 fait valoir, contre les accusations d'impiété, qu'Épicure n'a jamais été poursuivi ni inquiété de ce chef, ni même vilipendé par les comiques (ce qui, note l'auteur avec raison, n'est pas tout à fait vrai) – était-ce seulement, suggérait un détracteur, par défaut de notoriété ? Le *PHerc.* 1005 (*À l'adresse des...*) et le *PHerc.* 1098 (autre témoin du *De pietate*) ont conservé des attestations et des preuves nombreuses du fait qu'Épicure ne se privait pas de prier, d'invoquer les dieux dans des expressions formulaires mais aussi bien dans des serments, de participer aux fêtes, aux sacrifices et aux mystères non seulement pour des motivations sociales, mais encore parce que la pratique cultuelle et la vénération des dieux concourent à l'ataraxie dont ils sont le modèle, autorisant ainsi des mortels à vivre, par la religion, un bonheur égal à celui de Zeus : aussi est-ce également une « table sacrée » que la table commune des agapes épicuriennes en leurs fêtes honorant leurs propres maîtres, et y inviter tous les amis et voisins bien disposés (*PHerc.* 1232, *Sur Épicure*, 1), c'était les conduire à leur tour à la vie bienheureuse. L'atmosphère religieuse, conclut l'auteur sans renoncer au « quasi religieux » de W. Schmid, est dans la communauté épicurienne un trait aussi saillant que totalement original malgré une apparence de conformisme. La n. 102, p. 88, fait l'historique de la lecture d'un passage controversé du *PHerc.* 1005 (col. 14, 6-13 Angeli : Ἐπικ[οῦ]ρου κατοχᾶς – et non καθ'αἱς – τε καὶ θεοφ[ο]ρ[ο]λαίς) désormais restauré avec certitude par G. Del Mastro, à qui l'on doit l'article suivant où le même passage est cité et commenté (p. 102), « Filodemo e la lode di Zenone Sidonio : ΠΙΣΤΟC ΕΡΑΚΤΗC ΚΑΙ ΑΚΟΠΙΑΤΟC ΥΜΝΗΤΗC » (p. 89-109). Cet article nous fait pénétrer plus avant encore dans l'élaboration même des papyri

d'Herculanum. Il apparaît que Philodème en plusieurs de ses écrits non seulement cite, mais se réfère dès le titre (*PHerc.* 1003, 1389 et 1471) à l'enseignement de son maître Zénon dont il produit des sortes de *compendia*. En Zénon, le Gadarénien a pu trouver refondée et défendue l'orthodoxie épicurienne, explicitée en de nombreux livres visiblement destinés, pour une part, à une large diffusion (cependant le seul ouvrage subsistant de Zénon est une controverse en géométrie contenue dans le *PHerc.* 1533 : on en déduit que Philodème avait sans doute pratiqué les mathématiques aussi). D'où la gratitude et la vénération pour Zénon exprimées tant dans la formule *supra* du *PHerc.* 1005, où les *κατοχαί* désignent la ferme possession de la science épicurienne et les *θεοφορίαι* une inspiration divine, que dans l'emploi du mot *ἀνήρ* appliqué à Zénon lui-même, et non, selon l'usage ordinaire de la secte, aux seuls quatre fondateurs. Ce dernier trait ramène l'auteur à la question de la divinisation du sage épicurien. On note l'utile proposition de lire dans *PHerc.* 1098 (col. 51, 1461-1468 Obbink) le mot *συναγωγαί* comme désignant les « recueils » où Zénon avait rassemblé les données sur les pratiques d'Épicure (en l'occurrence, solliciter un écot en vue des célébrations mémorielles dans la secte, *συμβόλαια*) : l'élève pouvait par cette lecture remonter à la source même, à l'autorité d'Épicure en personne. Faut-il pourtant réduire à la suite d'Obbink la vénération du maître au respect d'un étudiant pour des professeurs charismatiques ? Ne pouvait-on être épicurien, comme un certain Hauranus *ex Epicureio gaudivigente choro* attesté à Naples (cité p. 108), sans être un maître soi-même, par une éducation première et/ou par adhésion enthousiaste (nous nous permettons de renvoyer à notre article sur « Philocratès de Sidon, disciple d'Épicure », 2009) ? Il n'est pas évident, d'autre part, que le Phénicien Zénon ait voulu, dans sa résistance à la dissidence rhodienne, simplement restaurer la centralité et l'orthodoxie de l'école athénienne : il était issu lui-même de la large diffusion de l'épicurisme dans le Proche-Orient et y avait sans doute largement commencé sa carrière, comme l'atteste la polémique dirigée surtout contre le stoïcien Diogène de Babylone, que poursuivit son élève, le Syrien Philodème de Gadara. L'épicurisme s'était d'emblée constitué en réseaux fraternels (entre Colophon, Mytilène, Lampsaque et Athènes), il n'avait pas attendu Irénée de Milet (II^e s., cf. p. 107) pour essaimer, et un autre Syrien comme Philonidès de Laodicée, introduit à la cour séleucide dans les premières décennies du second siècle, avait en Orient précédé Zénon, par exemple, dans son goût des mathématiques, la fermeté doctrinale et le travail de diffusion (cf. encore notre article « Philonidès de Laodicée et le canon épicurien », *Cahiers Glotz* [2010]). Philodème, au fond, n'aurait pas eu besoin de passer par Alexandrie ni même par Athènes pour être instruit d'épicurisme et se constituer une bibliothèque. La multiplication des centres épicuriens en Italie même au I^{er} s. (ainsi l'auteur rappelle qu'il faut distinguer l'école de Siron et l'école de Philodème) témoigne à son tour de ces essaimages depuis longtemps en cours et qui resteront vivants au moins jusqu'au temps de Diogène d'Énoanda. C'est finalement Guido Milanese (« L'immagine di Epicuro, la totalità della vita, la cultura romana », p. 111-137) qui nous paraît trouver, sur la question du culte d'Épicure, la note la plus juste : partant de Lucrèce, il s'appuie sur la doctrine elle-même et sur sa logique interne. L'épicurien se pense comme une sorte de converti et croit accéder définitivement, mentalement et physiquement, à un statut réellement divin (ce qui ne signifie nullement désincarné). Et peu importe que ce statut, borné par la mort, puisse être

évoqué au passé (*deus ille fuit*) : la perfection divine, une fois atteinte (l'auteur souligne très justement l'importance du mot ὑπαξ) par des âmes disposées (δι'αθροισις) à la recevoir (δεκτικοί), grâce à la doctrine d'Épicure, à la faveur d'un saut de conversion à la fois émotionnelle et inférentielle, s'étend dès lors, quel que soit l'âge du disciple, à la totalité de l'existence (importance, ici, de la récurrence de l'adjectif ὅλος dans les textes épicuriens), physique aussi bien que psychique, de l'homme mortel. Une telle perfection, donnée par nature chez le dieu, est chez l'homme affaire de conquête : là est (outre l'immortalité) toute la différence. Et nombreux sont ceux qui pourront y accéder, la vénération particulière d'Épicure résultant seulement de son caractère pionnier décisif. L'auteur tire notamment argument de la discussion de Cicéron avec l'épicurien Torquatus dans le *De finibus* 1 et 2 : Cicéron s'y déclare offusqué par le style d'Épicure, mais ce qui manquerait à son ouïe déformée par la rhétorique, c'est la réceptivité à l'évidence immédiate de la nature dont ce style est porteur (l'auteur renvoie aussi là-dessus au fr. 127 de Diogène d'Énoanda). « Le message épicurien est pour tous mais ne les atteint pas tous », écrit l'auteur (p. 132). Il faut en être ou ne pas en être, et c'est dans cette exclusion des hommes constitutionnellement non réceptifs que l'épicurisme atteindrait finalement les limites de sa diffusion : malgré la générosité si manifeste encore chez Diogène d'Énoanda, il s'opposerait intrinsèquement à une universalité effective. Les références au premier christianisme dans cet article ne doivent pas, me semble-t-il, nous rebuter : elles ajoutent au contexte méditerranéen de l'expansion épicurienne la dimension qui manquait dans l'article de M. Mattei, et qui donne mieux à comprendre ce qui fait l'originalité de l'épicurisme au plan religieux. L'article de Jürgen Hammerstaedt, « Strategie di persuasione all'epicureismo nell'iscrizione filosofica di Diogene di Enoanda » (p. 139-150) ajoute une comparaison supplémentaire avec des inscriptions rupestres bouddhistes : par la monumentalité de l'inscription que Diogène d'Énoanda commandita pour l'édification des passants présents et futurs, ce maître épicurien, lui aussi partagé entre des communautés nombreuses, conseillant les disciples éloignés dans ses lettres et instruisant même des femmes, invitait à un vrai parcours physique et rendait voix au fondateur (les maximes d'Épicure se déroulaient en une seule ligne au bas de l'inscription) comme à ses propres écrits qui, à l'exemple de ceux d'Épicure, se déclinaient à leur tour en maximes, lettres et abrégés d'éthique et de physique, outre un traité original sur la vieillesse pour ceux qui sauraient lire, depuis le sol, à trois mètres de haut (il reste bien des choses à investiguer et à apprendre sur cette inscription. On déplore depuis peu le décès subit, à Istamboul, de l'architecte Martin Bachmann (1964-2016) qui supervisait l'étude des résultats des dernières fouilles menée entre 2007 et 2012). L'épicurisme se propageait décidément comme par clonage tout en restant toujours directement rattaché à son initiateur, et les aléas de l'histoire n'ébranlèrent qu'à peine la certitude de cette allégeance directe. Le mécanisme de sa diffusion nous est rappelé par la contribution de B. Frischer (« Ripensando *The Sculpted Word*. Come ricostruire e interpretare la statua di Epicuro oggi ») : ce dernier, dans son ouvrage de 1982, réédité en 2006, partait de l'idée d'une contradiction entre l'idéal de tranquillité du sage épicurien et la nécessité d'une diffusion de la doctrine pour le salut d'autrui. La diffusion de l'image du maître et de ses successeurs, de leurs portraits sculptés ou peints (en effet exceptionnellement nombreux parmi les portraits des philosophes antiques), aurait été le moyen de remédier à

cette contradiction tout en mettant sous les yeux du public une figure idéale, propre à représenter la félicité divine que la doctrine offrait d'atteindre (l'auteur croit trouver un argument nouveau dans D.O. fr. 19 Smith, qui témoigne d'un souci d'adapter les images des dieux à la théorie épicurienne de leur parfaite béatitude ; les écrits de la première génération n'auraient été qu'à usage interne et non de diffusion : il nous semble pourtant qu'Épicure n'aurait pas autant écrit – 300 livres selon Diogène Laërce ! –, y compris des abrégés, si cela avait été le cas. Mais toute forme de diffusion était bonne pour une doctrine qui se proposait comme un salut). Il se serait agi de condenser en une seule image les types du philosophe, du père, du héros, du sauveur, du *megalopsuchos* et du dieu. Comment alors penser l'original du portrait d'Épicure ? L'auteur a dédié un site internet à la reconstitution virtuelle de cette image. Le problème principal était celui de la position du bras droit (systématiquement disparu des exemplaires venus jusqu'à nous) : replié (figure de penseur ?) ou détaché, voire étendu en un geste d'enseignement ? La mosaïque d'Autun aujourd'hui reconstituée (A. Blanchard et M. Blanchard-Lemée 1993), représentant un Épicure trônant, atteste le geste d'enseignement, cependant que Métrodore, qui y accompagne Épicure, en penseur à la manière de Rodin et tenant un livre non déroulé encore, figure le disciple assis sur un *κλισμὸς* sans apprêt. Cette forte opposition a le mérite de nous interroger, car Épicure n'a pas cessé de présenter Métrodore comme son *alter ego*, et c'est de l'hermès double (Épicure-Métrodore) du musée romain du Capitole que partait justement *The Sculpted Word*. Mais la transmission suppose bien la dualité de l'enseignement et de l'écoute, dans une tension encore inégalitaire, mais dynamique, entre le maître et l'auditeur qui s'efforce de lui ressembler. Neuves et originales, les trois contributions qui concluent le volume sont dédiées d'une part à l'iconographie de Lucrèce de l'Antiquité au XIX^e siècle (Marco Beretta, « Immaginare Lucrezio. Note storiche sull'iconografia lucreziana », p. 193-225), d'autre part à un commentaire de Lucrèce publié en 1511 par un humaniste de Bologne (Elena Nicoli, « Il giudizio su Epicuro nel commento di Giovan Battista Pio a Lucrezio », p. 227-254), enfin à deux opéras mettant Épicure en scène, l'un en 1672 et l'autre en 1800 (Sara Elisa Stangalino & Nicola Badolato, « Epicuro all'opera ! », p. 255-287). La critique ou l'apologie d'Épicure y sont notamment reconfigurées par l'autorité, désormais, du christianisme ou les efforts pour s'en libérer. Marco Beretta s'étonne que Lucrèce, dont on sait maintenant que son œuvre n'avait pas été ignorée de ses contemporains, ait pu ne pas bénéficier de l'ardeur des épicuriens à diffuser les portraits de leurs maîtres, en un temps surtout où les Romains multipliaient les images des hommes illustres. Outre un profil sur une gemme d'agate aujourd'hui perdue, on a néanmoins proposé de reconnaître son visage dans celui du « Pseudo-Sénèque » de la *Villa dei papiri*, connu encore par une quarantaine d'autres exemplaires. L'auteur récapitule sans prendre parti les arguments en faveur de cette hypothèse, qui nous paraît pourtant très sérieuse. À l'aube de la Renaissance, la redécouverte du poème de Lucrèce en 1417 entraîna la multiplication des *codices*, mais c'est seulement en 1523 qu'une édition imprimée de Strabon présenta en frontispice, entre autres, une figure originale du poète, et en 1683 qu'une édition anglaise de Lucrèce tâcha d'illustrer la théorie même des atomes : jusque-là, en dehors de Gassendi qui, en 1649, produisit un commentaire philosophique du *De natura rerum*, il était prudent, pour éviter la censure, de ne vanter que le poète. Avec le XIX^e siècle, la prudence philologique créa une nouvelle

auto-censure qui mit fin à ces efforts d'imagination. Sorte d'étude de cas illustrant le travail de M. Beretta, l'article d'Elena Colli s'applique avec finesse à débusquer les efforts de l'humaniste commentateur de Lucrèce Giovan Battista Pio, qui parvenait par le détour de mille ruses à rendre justice au poète et à exposer les thèses épicuriennes tout en s'alignant sur leur condamnation « canonique » chez Lactance. Enfin Sara Elisa Stangalino et Nicola Badolato réunissent dans la contribution finale deux divertissements d'époques et d'intention très différents. Le *drama per musica* intitulé *Gl'atomi d'Epicuro*, de Nicolò Minato, dramaturge vénitien devenu poète de cour à Vienne, et du compositeur Antonio Draghi, remonte à 1672 et s'inspire de la *Vie d'Épicure* par Diogène Laërce, dont il mêle un épisode (l'installation d'Épicure à Athènes) à une intrigue amoureuse complexe, non sans faire exposer à Épicure ses thèses atomistiques à l'archonte du moment : le plus grand peut naître du plus petit ! L'opéra-comique *Épicure*, de Demoustier, héritier de Gassendi et des Lumières, et du duo de musiciens Cherubini et Méhul, n'eut que trois représentations à Paris en 1800. Le théâtre devenait en ce temps-là le porte-voix du culte civique, national et laïc. La perte du livret de Demoustier et de la quasi-totalité de la partition n'interdit pas des conjectures sur l'intrigue. Épicure y prêchait sans doute un plaisir vertueux et la physique des atomes jusque devant l'aréopage où le menait la malveillance d'amoureux éconduits par son élève Aspasia, autre Léontion. Mais le public, malgré la vogue de l'Antiquité en ce temps-là, avait dû boudier ses longs discours. Revenons pour finir au titre de l'ouvrage, qui met en relief « le culte d'Épicure ». Dans l'Antiquité, c'est pour avoir assimilé la science d'Épicure et atteint le saut d'une conversion que ses disciples pouvaient trouver dans le modèle du maître, y compris ses portraits sculptés et peints, l'image de la félicité atteinte pour la propager à leur tour. Les στοιχεῖα, éléments de la doctrine, rendaient compte des éléments de la nature, et leur science procurait une sagesse béatifique dont l'inventeur méritait un culte enthousiaste, mais n'avait pas attendu ce culte pour être (et rendre son disciple) l'égal de Zeus, sans pour autant, au contraire, perdre son humanité ni disputer son culte à Zeus. Nous ne devrions pas hésiter à dire, nous semble-t-il, que la divinité d'Épicure en ce sens se donnait comme réelle et entière – si du moins nous évitons d'entendre sous le mot « dieu » un pur esprit ou des abstractions anachroniques. À partir de la redécouverte de l'épicurisme dans l'Europe renaissante, trois des auteurs nous montrent que quelque chose de ce culte impressionne encore ; s'il ne trouve pas dans l'environnement chrétien une traduction religieuse adaptée, mais au contraire une embarrassante condamnation, la pensée audacieuse dont il naquit accompagne au contraire et inspire les progrès de la science et les lumières. La philologie et l'archéologie qui depuis deux siècles nous restituent une part toujours plus riche de l'histoire de l'épicurisme sauront-elles nous rendre aussi l'intelligence de sa dimension religieuse ? C'est là sans doute la question essentielle posée par ce livre.

Renée KOCH PIETTRE

Alfonso MORENO & Rosalind THOMAS (Ed.), *Patterns of the Past. Epitēdeumata in the Greek Tradition*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 22 x 14 cm, 272 p. Prix : 55 £ (relié). ISBN 978-0-19-966888-5.

qualités politiques, militaires ou religieuses. Les deux chapitres suivants envisagent des formes de beauté spécifiques via les concours de virilité (*euandria*) ainsi que les concours de prestance (*euaxia*) connus à partir de l'époque classique et organisés dans le cadre de fêtes religieuses comme par exemple les Hermaia. Ces compétitions peuvent être vues comme des moyens d'affirmation de la cité à travers la puissance et la force qui se dégagent des vainqueurs et qui sont données à voir lors des festivités. La conclusion interroge la notion de beauté dans le monde grec et l'ouvrage se clôt sur une abondante bibliographie, un index des sources et un index général. Il s'agit d'un livre très bien construit avec un fil conducteur clair et qui a le grand mérite d'aborder un sujet ayant jusqu'ici peu suscité l'intérêt des chercheurs.

Isabelle ALGRAIN

Véronique DASEN, *Le sourire d'Omphale. Maternité et petite enfance dans l'Antiquité*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. 1 vol., 408 p. (CAHIERS D'HISTOIRE DU CORPS ANTIQUE, 4). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7535-4015-6.

In the last decades, studies on ancient families and childhood received a strong boost. While pregnancy, birth and early infancy often were first chapters in broader overviews on ancient children, the available source material has now been studied so intensively that a separate monograph on the subject can be written. The aim of the present study by Véronique Dasen is overtly ambitious: to write a history of early childhood which goes beyond the traditional approaches dealing with infant mortality, infanticide, contraception and abortion – all themes which are often treated from the traditional male/medical point of view. Instead, Dasen proposes to bring together the study of the history of women with that of early infancy. Writing the history of the intimate connection between mothers and their young offspring needs to be done by resorting to a wide range of approaches: folklore, comparative anthropology, iconography and the study of ancient artefacts are as much part of the picture as the ancient literary sources and, to a lesser extent, papyri and inscriptions. As such, the reader is confronted with a wide range of often unexpected facts, stories and sources. While few will perhaps ever have heard about the healing or procreative capabilities of stones, the first chapter *Sexe et sexualité des pierres* (p. 25-51) introduces the reader to a catalogue of more than 200 such stones, to speaking stones, to their animalisation or gender, and to ancient views on the healing power of magnets. Such beliefs were shared by both what we now call folkloristic medicine and reputed physicians as Soranus or Galen. The second chapter *Métamorphoses de l'utérus, de la ventouse à la Gorgone* (p. 53-85) brings us as close as one can get to the intimate life of mothers in Antiquity. Literary testimonies on female masturbation, sensing early pregnancy, and the uterus are confronted with artefacts as diverse as suction cups, keys to guard the uterus, gems with images of octopuses and their tentacles protecting the uterus from possible incidents such as eclampsia, and monsters such as the Gorgo which stood as a symbol for the womb. All this is illustrated by beautiful parallels, from pharaonic Egypt up to the Modern Age. *Le secret d'Omphale* (p. 87-112) deals with the legendary story about the slavery and the inversion of gender roles of the hero Heracles while he was with Omphale. As such, Heracles' swollen belly is sometimes

connected to pregnancy, and the figure of Omphale, often connected to the Egyptian god Seth, seems to be a symbol for unbridled sex. Dasen carefully tracks down this tradition, which hardly appears in the literary sources, but which is amply attested in the iconographic record. The chapter *Exister avant de naître* (p. 113-152) convincingly contradicts the outdated view that pagans would not have cared about the foetus while still in the uterus and the idea of life as something to be protected *in utero* as an exclusively Christian one. Indeed, ancient doctors already applied numerical divisions to the development of the child in the womb. While Galen advocated dissections on bodies of exposed newborns, there also exists a rich tradition of prayers and expressions of concern for the child *in utero*: deities who took care of the different phases in the development of the foetus, ex votos of wombs containing little balls, and rattles consisting of little puppets are examples Dasen extensively elaborates on. Chapter 5 *Taches de naissance* (p. 153-177) is a wonderful contribution to the expanding field of the history of disabilities, as it deals with both the subject of congenital deformity and the physiognomical interpretation of bodily signs. Here, one reads fascinating stories on subjects as wide-ranging as the colour of eyes and the way this was understood, the consequences of sex during menstruation, impregnation by looking at objects or persons, alcohol and procreation/pregnancy, predicting deformities during pregnancy, the role of accidents, divine marks on the child's body, or how to find out beyond doubt who the father was. For the subject, Dasen should have made use of the rich monograph by C. G. Bien, *Erklärungen zur Entstehung von Mißbildungen im physiologischen und medizinischen Schrifttum der Antike* (Stuttgart, 1997). *Le regard des astrologues. Naître jumeaux : un destin ou deux ?* (p. 179-196) is again a fascinating account, dealing with topics including retrospective calculation of the conception by astrologists, superfetation and rumours or jokes about different fathers involved in the case of birth of multiplets, differences between twins (both physical and psychological), apotelesmatic significance of certain days for the giving of birth. Again, Dasen touches upon a very wide scope, ranging from Egyptian Isis and Osiris up to nineteenth century poems on the numerological significance of days for giving birth. Chapter 7 *Mourir avant de naître* (p. 197-215) deals with the subject of the survival of the weakest, where Dasen traces examples of "monsters" who were allowed to live on. At the same time, funerals with special ceremonies for deceased foetuses existed. The case of the mummy of a deadborn anencephalous child in Egypt is interpreted by Dasen as a token of respect and special protection. The baby was not regarded as an extravagant monkey. Chapter 8 *Les Parques et le pouvoir des femmes* (p. 223-247) is on the well studied subject of female decision making during childbirth and the issue of maternal death during delivery. In line with most recent studies, Dasen makes a strong point for the profound impact of both midwives, mothers and other females in making sometimes difficult decisions in the first hours after delivery. Males, and surely fathers, were largely absent at these crucial moments, and the importance of paternal power or the gesture of lifting up the baby as a sign of acceptance has been largely and wrongly overestimated. Dasen also relativises the importance of the *dies lustricus* as the moment of social birth, but her account on this may be supported further by two of my recent publications (Chr. Laes, *Infants between Biological and Social Birth in Antiquity: A Phenomenon of the longue durée*, in *Historia* 63, 3 [2014] p. 364-383; Chr. Laes, *The Youngest Children in Latin*

Epigraphy, in M. Carroll, E-J. Graham (ed.), *Infant Health and Death in Roman Italy and Beyond* [Portsmouth, 2014] p. 131-144). The latter publication in any case predates Dasen's claims about the presence of very young infants on inscriptions. *Le monde des nourrices* (p. 249-279) is again an extensively studied subject, but here also Dasen manages to surprise her readers with case stories on family formation based on inscriptions, with remarks about the iconographical representation of breasts, and instances of very prolonged periods of breastfeeding. The Evil Eye and frustrated mythological mothers who became child killing demons are the subject of the tenth chapter, *Probaskania* (p. 281-318) in which the Evil Eye and all sorts of amulets and medals play a prominent role, ranging from *bullae* (also worn by girls) to medals with a lunar or phallic shape. The role of teeth in funerals of young children is elaborated on. The whole chapter is again illustrated with striking parallels from anthropology and folklore, as in the case of present-day Albania where mothers spit at young babies and wash them in dirty water, certainly when the child turns out to be particularly beautiful. As for the Mormones and other child-killing creatures, one would have expected references to the monograph by L. Cherubini, *Strix. La strega nella cultura romana* (Torino, 2010). The final chapter *Mors immatura* (p. 319-346) deals with puppets buried together with young girls who had never fulfilled the expectation of marriage and childbearing. More often than not, the dolls express the young adult mother the deceased had never been. Dasen of course does not deny that there were also dolls which were meant as toys, but such have hardly survived in the archaeological records. The chapter ends with a digression on the plaquette of the so-called Egyptian girl of Hawara. The way the young woman is represented reminds us of the figurines called Baubo, representing women with big breasts and swollen bellies – covered with amulets, their bodies point to pregnancy being imminent. The man depicted on the reverse side of the plaquette presumably was a doctor, as is clear from the instruments which are represented. Dasen concludes with an eloquent conclusion (p. 347-358), in which the vase of Pandora is used as a metaphor: a recipient in which hope is left as the final element, as was the case with pregnancies in Antiquity. The volume contains over one hundred illustrations, which are all represented in a most functional way and always carefully contextualised. A general index, next to an index of ancient authors and texts, a geographical index and an index of historical and mythological figures further adds to the value of the book, as does the very rich bibliography, which is rightly entitled as selective since for a subject as this completeness is hard to achieve (for that matter, I missed references to M. Lentano, “*Noscere amoris iter*”: *l'iniziazione alla vita sessuale nella cultura romana*, in *Euphrosyne* 24 (1996) p. 271-282; B. Leyerle, *Appealing to Children*, in *Journal of Early Christian Studies* 5, 2 (1997) p. 243-270; W. Scheidel, *Roman Funerary Commemoration and the Age of First Marriage*, in *Classical Philology* 102 (2007) p. 389-402 – all of which have a lot to say on the female sphere as regards marriage, sexuality, and early childhood years). Though all chapters have been published elsewhere in a somewhat different form, the idea of bringing them together in a monograph was excellent. Dasen has produced a volume which will be both the standard work for the subject for years to come and a starting point for new comparative research on gender. In all, this is a great achievement, for which the scholarly world ought to be immensely grateful.

Christian LAES

Marco BERETTA, *La rivoluzione culturale di Lucrezio. Filosofia e scienza nell'antica Roma*. Roma, Carocci Editore, 2015. 1 vol. 15 x 22 cm, 311 p. (BIBLIOTECA DI TESTI E STUDI, 1042). Prix : 32 €. ISBN 978-88-430-7945-2.

L'auteur de cette monographie, historien des sciences, avait déjà consacré plusieurs travaux à Lucrèce et à l'influence de son œuvre pendant la Renaissance et à l'époque moderne. Ses travaux ont également porté sur l'histoire de certaines techniques comme la fabrication du verre. Il affirme dans son introduction que le point de départ de son questionnement fut une réflexion sur la célèbre loi de conservation de la matière exprimée par le chimiste français Lavoisier. Ce dernier était de fait lecteur de Lucrèce, dont il possédait une traduction française. Le cheminement suivi par cette étude est bien celui d'un historien des sciences et des idées plus qu'il n'est celui d'un philologue, une caractéristique qui n'entache en rien la rigueur et la qualité de l'étude du point de vue de la philologie. Il faut en effet créditer M. Beretta de s'être plié à l'exigence de la citation complète et exacte pour toutes les sources invoquées : les auteurs de langue latine sont cités dans leur langue d'origine et donnent lieu à une traduction, à partir d'éditions de référence explicitement mentionnées dans la bibliographie. Pour ce qui est du *De natura rerum*, l'auteur s'appuie sur l'édition de C. Bailey (Oxford, 1922) et la traduction donnée par A. Fellin (UTET, Torino, 1976²). Trois pages de la bibliographie sont d'ailleurs consacrées à lister les manuscrits et incunables consultables en ligne ainsi que les éditions modernes, depuis celle de Denis Lambin en 1563 jusqu'à l'édition critique en 3 volumes d'Enrico Flores (Bibliopolis, Napoli, 2002-2009). M. Beretta est lui-même l'auteur d'une réédition de l'*editio princeps* de 1472/3 aux Presses de l'Université de Bologne (2015). On pourra regretter que l'édition et le commentaire de la Collection des Universités de France soient attribués à A. Arnout et non Ernout, mais cela est un détail purement formel. Les traductions plus récentes de J. Kany-Turpin et de B. Pautrat auraient pu être ajoutées à la liste car elles font désormais autorité, alors que d'autres traductions en langue anglaise ou italienne, plus anciennes et plus confidentielles, ne requerraient peut-être pas une mention. Le recours aux sources secondaires démontre la maîtrise de la bibliographie consacrée à l'épicurisme antique et à Lucrèce en particulier, même si certains travaux de langue française comme ceux de Michel Serres et Jean Salem auraient dû être exploités, tant ils sont importants aussi bien pour l'histoire de la philosophie ancienne que pour l'histoire de la pensée scientifique. L'étude est organisée en huit chapitres, dont les chapitres 1, 6 et 8 sont les plus novateurs quant à notre connaissance et notre lecture du texte lucrétien. Le chapitre 1 propose en effet une entrée en matière qui est celle de l'histoire des sciences : là où la perspective philologique aurait probablement commencé par rappeler les sources philosophiques et épicuriennes, M. Beretta consacre le début de son étude à présenter l'état des sciences et des techniques à Rome à l'époque de Lucrèce. L'époque voit la multiplication des écrits scientifiques, un engouement marqué qui connaît un affaiblissement à partir de l'époque flavienne. Dans sa mise en évidence d'un contexte propice, l'auteur invoque des découvertes récentes telles que celle de l'horloge astronomique d'Anticythère, témoignage matériel venant conforter les références littéraires plus anciennement connues à la « sphère » d'Archimède et au « planétarium » de Poseidonios. Ses remarques consacrées à Varron et à Nigidius Figulus sont

bienvenues, de même que celles portant sur la villa des papyrus à Herculaneum, qui traduisent une parfaite connaissance de l'état du dossier et des recherches en la matière. D'autres observations plus ponctuelles précisent de manière intéressante le propos, ainsi le fait que le terme *uitrum* aurait pu être introduit dans la langue latine par Lucrèce, fait dans lequel M. Beretta voit le reflet de progrès techniques contemporains (p. 52-53). Le chapitre 2 (L'épicurisme à Rome : une révolution culturelle) démontre avant tout la nécessité épicurienne d'adopter un modèle unitaire qui rompt avec la séparation entre monde sublunaire et mouvement des astres théorisée par Aristote. Le chapitre 3 (La vie et l'œuvre de Lucrèce) apporte lui aussi quelques éléments contextuels venant renouveler l'état des connaissances ou des questionnements. Les *Empedoclea* de Salluste, proche de Nigidius Figulus, sont invoqués et l'on se demande s'ils ne seraient pas une traduction du *Peri physeôs* d'Empédocle, ce qui nuancerait le jugement traditionnel sur le caractère original de l'entreprise lucrétienne. À la page 119, l'auteur évoque la découverte d'anneaux de fer sur le site d'un sanctuaire de Samothrace comme un fait renforçant le témoignage de Lucrèce sur le magnétisme (VI, 1044-1046), qui avait été considéré par D. Sedley (*Lucretius and the Transformation of Greek Wisdom*, Cambridge University Press, 1998) comme une reconstruction imaginaire, sur la base du témoignage d'Isidore de Séville. Dans le chapitre 4 (La sciences des semences), l'auteur emploie à plusieurs reprises le terme « molécules » (*molecole*) pour désigner les combinaisons d'atomes qui donnent aux choses leur existence. Il faut reconnaître que la démonstration est assez convaincante, notamment la partie intitulée « un monde de molécules » des pages 145-148. Beretta montre en particulier comment l'analogie avec les lettres de l'alphabet, qui peuvent donner lieu à une multitude de combinaisons de mots, a pu influencer les chimistes d'obédience newtonienne. Il renvoie sur ce point à son article de 2007, « Lucrezio e la chimica », publié dans la revue *Automata. Journal of Nature, Science and Technology in the Ancient World*. Il rappelle également que la dénomination de « molécules » pour traduire les *concilia* du poème lucrétien a déjà été admise par certains philologues, les références invoquées étant C. Bailey et S. Sambursky. L'édition de Bailey fait incontestablement autorité. La monographie de Sambursky (*The Physical World of the Greeks*, London, Routledge & Kegan, 1956) est une étude remarquable offrant sur les systèmes et notions physiques des écoles philosophiques de l'Antiquité un regard d'ensemble empruntant volontiers aux concepts contemporains des analogies éclairantes, ainsi la physique pneumatique des stoïciens mise en regard de la physique ondulatoire. Il n'est donc pas certain que cette approche, proche de la méthodologie de l'histoire et de la philosophie des sciences, puisse constituer une caution philologique. Cette caution n'était de fait pas nécessaire car le recours à la notion de « molécules », bien qu'il reste philologiquement et historiquement discutable, n'en constitue pas moins un modèle analogique intellectuellement stimulant. Autre point devant retenir l'attention dans ce chapitre, la mention d'une géométrie alternative à celle d'Euclide, contenue dans l'œuvre perdue d'Épicure *Sur l'angle de l'atome*, déjà mise en avant par A. Angeli et T. Dorandi dans une étude de 1987 consacrée à Démétrios Lacon. Le chapitre 5 (Voir et savoir) fait la synthèse d'un aspect déjà bien étudié de l'épistémologie épicurienne, que Beretta qualifie d'« empirisme extrême ». Ici aussi, l'auteur est en mesure de proposer des ouvertures vers la physique moderne, en démontrant que les critères épistémologiques permettant de démontrer l'existence

et l'origine de tous les phénomènes naturels sur la base de deux entités imperceptibles, les atomes et le vide, posent un modèle épistémologique qui sera repris par Isaac Newton. Il est surtout noté que l'attention portée aux méthodes d'observation et à la réalité phénoménale reste assez rare dans la science antique et que l'apport personnel de Lucrèce se perçoit notamment dans la relation des exemples et des observations venant soutenir la démonstration. Beretta nuance toutefois le propos en rapportant l'analyse des phénomènes liés à l'expérience et au monde des techniques à l'héritage empédocléen. Le chapitre 6 (Le nouvel ordre de l'univers), dont nous avons dit qu'il constituait l'une des parties les plus originales de cette étude, revient sur des considérations esquissées d'un point de vue contextuel dans le chapitre 1. À partir du constat de la sensibilité forte des Romains à l'égard de la science astronomique, fortement liée à la pratique divinatoire, et du rôle joué par les Pythagoriciens (Nigidius Figulus) et les Stoïciens pour fusionner astronomie et astrologie, Beretta met en évidence la faiblesse de l'astronomie épicurienne, qui représente une régression par rapport à l'état des connaissances contemporaines. Les disciples d'Épicure défendent en effet la théorie selon laquelle la Terre serait plate ainsi que l'idée d'une renaissance du Soleil chaque jour. Si de telles positions semblent inconciliables avec l'état des connaissances, elles sont en revanche parfaitement cohérentes avec les postulats épistémologiques de l'épicurisme. D'une part l'astronomie échappe à l'expérience sensible, ce qui la fait sortir du cadre d'une physique du sensible ; d'autre part la pensée épicurienne repose sur une volonté de réduire tous les phénomènes à une physique unifiée et de réunir, par le biais d'une même méthode épistémologique, l'enquête sur les mondes céleste et sublunaire. Une telle synthèse ne se réalisera qu'à l'époque moderne (Galilée, Descartes, Newton). Dans le cadre étiologique qui est celui des Anciens, elle marque une opposition radicale au modèle cosmologique aristotélicien et justifie la thèse des explications multiples. Le chapitre 7 revient sur les idées d'évolution et de progrès, qui sont au cœur de la conception lucrétienne de l'histoire des hommes. Il faut créditer Beretta de se garder de vouloir voir en Lucrèce un improbable précurseur du darwinisme (p. 213). Enfin le chapitre 8 passe en revue, d'un point de vue chronologique, l'importante lignée des éditeurs savants du *De natura rerum*. Ce texte sera emblématique de la lutte contre l'aristotélisme et il n'est pas surprenant de le voir ressurgir dans toutes les polémiques modernes contre la science institutionnelle. Il intervient bien souvent dans les épisodes de mise en cause des systèmes établis. L'analyse de Beretta se cantonne à l'histoire de la physique mais on aurait pu élargir la perspective en montrant que la philosophie d'Épicure, par l'intermédiaire du poème de Lucrèce, a été un point d'appui des pensées révolutionnaires, même lorsque les questions relevant de la science n'étaient pas en jeu. Ainsi de nombreux théoriciens marxistes ont vu dans l'absolue contingence de la physique atomiste le fondement par excellence de toute liberté. Les références aux travaux de J. Salem, que nous mentionnions plus haut, seraient ici éclairantes. Indication révélatrice de la démonstration menée, Beretta rappelle que le second volume de l'édition de H. Diels (1924) est introduit par Albert Einstein, qui exalte l'intuition anticipatrice de Lucrèce. L'ouvrage se clôt sur un précieux appendice recueillant les témoignages relatifs à la vie de Lucrèce, suivi d'une bibliographie très complète et d'un index des noms. Il est très agréable d'y rencontrer au fil des pages des illustrations, dont certaines viennent éclairer avec bonheur le propos. À titre d'exemple, l'illustration de

la p. 135 reproduit une page d'un manuscrit de 1507 (Piacenza, Biblioteca Passerini Landi, Cod. 33 Fol. 100r) où sont représentées, en marge du texte, des figures géométriques donnant à voir les différentes formes atomiques. La p. 192 reproduit une magnifique gravure illustrant la théorie de la pluralité des mondes, tirée de l'ouvrage de Thomas Wright, *An Original Theory or New Hypothesis of the Universe*, London, 1790. Nous ne saurions terminer sans exprimer un regret, l'absence de citations ou de termes en langue grecque dans cet ouvrage où les théories physiques des anciens grecs sont largement sollicitées. Cette absence n'est globalement ni préjudiciable ni invalidante mais elle se fait sentir ponctuellement. Ainsi, à la p. 165, l'auteur renvoie à un commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à Épicure (frg. 290 Usener), passage très précis portant sur les mélanges d'atomes. Une traduction du passage est proposée. Compte tenu de l'enjeu de ce commentaire, sur un point à la fois fondamental et technique de la physique épicurienne, un accès au texte original aurait été souhaitable. S'agissant de commentaires sur des points de doctrine, la traduction seule s'avère insuffisante. Malgré les quelques réserves exprimées sur certains aspects, formels pour l'essentiel, de cette ambitieuse étude, il faut reconnaître dans ce travail une réflexion novatrice en matière d'histoire des idées, fondée sur une riche documentation et sur l'exploitation ponctuelle mais judicieuse de données archéologiques récentes. Cette contribution de M. Beretta ne sera pas une monographie de plus venant s'ajouter à une liste abondante d'études portant sur Lucrèce et sa philosophie mais, de par sa longueur de vue et sa capacité à conceptualiser au regard de l'histoire de la pensée, elle apporte de nombreux éclairages stimulants et originaux sur un texte qui continuera à fasciner les lecteurs.

Frédéric LE BLAY

Philip HARDIE (Ed.), *Augustan Poetry and the Irrational*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 327 p. Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-87472-8.

Ce volume d'actes émane d'un colloque tenu en août-septembre 2012 à l'Université de Cambridge dans le cadre d'un réseau international sur *la poésie augustéenne*. L'intitulé du volume peut laisser perplexe, tant la notion d'irrationnel est difficile à cerner, et peut recouvrir des problématiques très différentes : le fantastique et/ou le merveilleux, la contradiction logique, l'hyperbole ou l'*adynaton* rhétoriques, la psychologie des passions, la mystique dionysiaque, etc. On comprend certes que l'unité d'une telle approche se définit plutôt par ce à quoi elle s'oppose plus ou moins implicitement : l'image d'un « classicisme augustéen » rationnel, ordonné et « apollinien », image un peu réductrice et « post-nietzschéenne » à certains égards, mais qui est tout de même bien représentée (sous une forme scientifiquement étayée) dans la tradition critique universitaire. Le but de cet ouvrage est évidemment de nuancer cette image globale plutôt que de la renverser radicalement. Mais le risque est réel, compte tenu de la polysémie du terme d'« irrationnel » que j'ai pointée plus haut, de voir le recueil partir un peu dans tous les sens, au gré des intérêts de chacun, sans parvenir à une véritable vision d'ensemble. Cet écueil est en partie évité (mais en partie seulement) par la longue et riche introduction de Ph. Hardie (p. 1-33). Celle-ci ne se borne pas, comme c'est souvent le cas, à un résumé anticipatif des différentes contributions tentant de rétablir acrobatiquement une cohérence *a posteriori*, mais offre un panorama

déesse *Libertas* : en procédant de la sorte, Clodius privait Cicéron de sa maison et en faisait un tyran sur lequel avait triomphé la liberté. Une fois revenu d'exil, l'orateur entend démontrer que ce culte était privé, puisque la chapelle avait été érigée illégalement et qu'elle pouvait donc être démantelée sans offenser la divinité. Autour des questions de définition de sphères ou culte public et privé se joue ici une lutte entre hommes politiques rivaux à la fin de la République. W. Van Andringa présente une étude de cas bien documentée et particulièrement intéressante pour la thématique traitée par l'ouvrage : celle du temple de Fortuna Augusta à Pompéi, qui a été construit par un membre de l'élite locale, à ses frais, en bonne partie sur un terrain lui appartenant. Si l'*aedes* était érigée sur terrain privé, l'autel fut élevé sur la rue – dans la sphère publique donc. En agissant ainsi, M. Tullius se conformait à une stratégie utilisée par d'autres membres de l'élite locale à l'époque augustéenne, en rapprochant sphères publique et privée dans leurs évergésies monumentales et en tendant à s'identifier avec la *res publica*. J. Evans Grubbs examine une facette des relations familiales romaines et leur interaction avec des préoccupations davantage publiques : la situation des enfants illégitimes dans le droit romain, d'Auguste à Dioclétien, et plus particulièrement celle des enfants nés d'unions incestueuses. H. Maier étudie la manière dont le christianisme des premiers siècles a classifié, représenté et régulé les croyances divergentes en les associant avec une vie domestique dérégulée, à partir des épîtres pastorales, d'un texte d'Irénée et des lettres d'Ignace d'Antioche. L'association entre maisonnée bien tenue et ordre civique était déjà présente dans les discours politiques grecs et romains ; elle est donc reprise et adaptée par les chrétiens pour stigmatiser les croyances fausses ou hérétiques. R. Raja se base sur les quelque 1 500 *tesserae* utilisées pour les banquets religieux à Palmyre, afin d'éclairer la mise en scène de la religion « privée » dans les temples publics de Palmyre, par différents groupes cultuels au fil du temps. Les deux articles suivants, de N. B. Dohrman et de C. Hezser prennent en compte, d'une part la loi orale rabbinique et d'autre part le sens que revêtait, à côté des notions de public et de privé, la catégorie neutre (*Carmelit*) dans la littérature rabbinique tardo-antique. A. El Shamsy enfin examine les notions islamiques de "privacy", à travers les concepts de honte, péché et vertu. Index général.

Françoise VAN HAEPEREN

Danny PRAET & Béatrice BAKHOUCHE (Ed.), *Franz Cumont. Astrologie*. Turnhout, Brepols, 2014. 1 vol. LVII-416 p. (BIBLIOTHECA CUMONTIANA. SCRIPTA MINORA, IV). Prix : 75 €. ISBN 978-90-74461-79-5.

Cet imposant volume relève d'une entreprise commencée en 2006 destinée à recueillir les écrits du grand historien belge des religions et des sciences que fut Franz Cumont (1868-1947), dans le but de « mettre en lumière les conditions intellectuelles dans lesquelles la pensée de l'historien s'est formée et épanouie » et « mesurer le chemin parcouru, sur le plan des thématiques et des concepts autant que des méthodes, de lui à nous ». De fait, le savant ici honoré reste une référence obligée de notre savoir historique. Les enjeux de cette compilation sont rappelés ainsi que sa constitution : Préface : D. Praet (Universiteit Gent) ; Vol. 1 : philosophie ancienne ; Vol. 2 : cultes à mystères et religions orientales ; Vol. 3 : transformation du paga-

nisme ; Vol. 4 : astrologie ; Vol. 5 : judaïsme et christianisme ; Vol. 6 : manichéisme ; Vol. 7 : fouilles de Doura-Europos. Il n'est évidemment pas question de rédiger ici le compte rendu critique des articles et études réunis, dont beaucoup furent abondamment commentés en leur temps. Catégorisation délicate : pour Cumont, l'astrologie entretient un lien étroit avec le culte de Mithra. L'introduction de ce volume consacré aux écrits portant sur l'astrologie, rédigée par B. Backhouche (p. XV-XLI), expose rigoureusement les conditions actuelles d'une lecture ou d'une relecture des travaux de Fr. Cumont. Les notions de « syncrétisme » et de « religions orientales », si centrales dans sa réflexion, sont aujourd'hui remises en question. Sur la question spécifique de l'astrologie, il est rappelé que l'auteur adopte trop souvent la posture du moraliste qui fustige une pseudo-science et ses praticiens, une posture qui n'est désormais plus de mise. Cette attitude relève de ce que B. Backhouche caractérise comme l'hégélianisme de Cumont, qui propose une lecture évolutionniste de l'histoire des religions, transférable à l'histoire des sciences. Elle note également la double polarisation sur la figure de Posidonius et le néo-platonisme pour marquer l'influence des idées philosophiques sur l'épanouissement de l'astrologie et de la magie à Rome. Malgré ces réserves, auxquelles toute recherche menée sur le long terme se heurte avec le recul des années, on doit reconnaître l'intérêt persistant de ces travaux ambitieux : « Aujourd'hui, dans une démarche inverse de celle de Cumont, les chercheurs se focalisent trop souvent sur des points microscopiques sans larges perspectives socio-culturelles. » (p. XXXIX) En somme, l'œuvre de Cumont présente les défauts de ses qualités. D. Praet (« Le problème de l'astrologie » dans le contexte idéologique de l'affaire Cumont : les relations entre religion et sciences dans l'Antiquité et dans les universités d'État belges, p. XLIII-LVII) revient sur ce qui fut l'« affaire Cumont », autour d'un article publié dans l'*Almanach des Étudiants libéraux de l'Université de Gand* en 1911. On se rend compte à quel point se pencher sur l'histoire des religions était un exercice délicat dans le contexte idéologique et politique du début du siècle passé. Ce contexte socio-culturel peut aussi expliquer certaines orientations des analyses et des arguments défendus par Fr. Cumont. Bien des travaux historiques menés aujourd'hui avec la plus grande rigueur se heurteront à la même critique s'ils sont relus avec une distance de quelques décennies. Nous donnons pour mémoire les titres des études rassemblées : « L'éternité des empereurs romains », p. 1-12 ; « L'astrologue Palchos », p. 13-20 ; « À propos du calendrier astrologique des Gaulois », p. 21-23 ; « La date où vivait l'astrologue Julien de Laodicée », p. 25-38 ; « L'astrologie et la magie dans le paganisme romain », p. 49-69 ; « La plus ancienne géographie astrologique », p. 77-87 ; « Comment les Grecs connurent les tables lunaires des Chaldéens », p. 89-94 ; « Babylon und die griechische Astronomie », p. 95-104 ; « Le problème de l'astrologie », p. 105-107 ; « Fatalisme astral et religions antiques », p. 111-132 ; « Astrologica », p. 133-149 ; « Zodiacus » (E. Saglio *et al.*, *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines*), p. 151-197 ; « Écrits hermétiques », p. 199-234 ; « Astrologues romains et byzantins », p. 237-251 ; « Démétrios Chloros et la tradition des Coréanides », p. 253-256 ; « Franz Boll », p. 259-260 ; « Le sage Bothros ou le phylarque Arétas ? » p. 263-280 ; « La fin du monde selon les mages occidentaux », p. 281-334 ; « Les présages lunaires de Virgile et les "selenodromia" », p. 335-344 ; « L'astrologie dans une épitaphe de Sidon », p. 345-346 ; « Les noms des planètes et l'astrolâtrie chez les Grecs », p. 347-376 ; « Les "Pro-

gnostica de decubitu” attribués à Galien », p. 377-388 ; « Trajan “kosmokrator” ? », p. 393-397. Y sont adjoints quatre comptes rendus bibliographiques, un texte relatif au Prix Joseph Gantrelle fondé pour la philologie classique (Septième période : 1903-1904), les comptes rendus de l’Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur les communications données par Fr. Cumont en 1918, 1924, 1925, 1935 et 1936. Un index permet de naviguer entre les différents articles.

Frédéric LE BLAY

Jörg RÜPKE, *Religiöse Erinnerungskulturen. Formen der Geschichtsschreibung in der römischen Antike*. Darmstadt, WBG, 2012. 1 vol., 238 p. Prix : 49,90 €. ISBN 978-3-534-25378-4.

Partant de recherches récentes qui ont fait prendre conscience que la mémoire historique va bien au-delà de la simple narration historique, J. Rüpke étudie dans ce volume les rapports entre mémoire, histoire et religion durant les derniers siècles de la République et sous l’Empire. Il s’agit d’éclairer le rôle joué par la religion, espace de communication fondamental dans le monde romain, dans le développement de la mémoire et d’une identité collectives – rôle qui est assumé en articulation, en tension même selon J. Rüpke, avec l’histoire, autre « medium » fondamental pour la communication et la construction de cette identité. Le volume est divisé en trois grandes parties, chacune formée de plusieurs chapitres qui correspondent à des contributions parues précédemment ailleurs, légèrement remaniées. La première section est consacrée au développement des genres historiographiques durant la République tardive (les sphères de la communication littéraire dans la phase de formation de la littérature romaine ; le « lieu » social des débuts de l’épopée romaine et ses conséquences pour la mémoire historique ; l’histoire sacerdotale et les *annales maximi* ; la romanité et les intérêts de groupes, à partir des *Commentarii* de César). La deuxième section porte sur les chroniques et les calendriers (les fastes, en tant que sources ou produits de l’historiographie romaine ; l’historiographie sous forme de listes ; le souvenir historique chez les petites gens, à partir du cas des *Fasti* des *Vicomagistri* ; les Fastes et le sanctoral : la créativité religieuse et l’historicisation de la religion durant l’Antiquité tardive). La dernière partie a pour thématique la religion en tant qu’histoire (la mémoire rituelle qui se développe autour des temples, des dates et des rites ; l’historicisation de la religion dans des textes de la République tardive, avec notamment les livres de Numa, Ennius et les fastes ou l’histoire varronienne ; l’historicisation des rituels, à partir de l’exemple du *Regifugium* à l’époque augustéenne). Dans le dernier chapitre, sous forme d’épilogue, J. Rüpke s’intéresse aux éléments antiques dans la culture européenne de la mémoire (avec des réflexions sur les *solemnitates*, *dies natales* ou fêtes politiques par exemple et un exemple concret, celui de l’année Schiller en 2005). Ce volume rassemble utilement une série de réflexions de l’auteur déjà parues précédemment, en les articulant autour de la question centrale des relations complexes qui se nouent entre histoire, mémoire et religion. Index général et index des sources.

Françoise VAN HAEPEREN

consules (p. 117) ? Assimiler ordre équestre et publicains (p. 136), est-ce tout à fait correct ? Il faut donc bien se souvenir que l'ouvrage n'est pas une histoire générale de la République mais une synthèse des institutions, y compris dans leur mise en œuvre sur le terrain chronologique. Une autre synthèse, d'histoire politique et militaire cette fois, s'impose sur le bureau du lecteur pour établir les relations indispensables. Un peu différent est l'« état des recherches », où des problématiques choisies sont traitées brièvement avec une sélection de titres commentés, un chapitre qui ouvre des perspectives, qui met en parallèle des théories et des interprétations divergentes et qui donne accès à des questionnements vastes ou pointus qui brisent un peu la couche de vernis qui enferme les descriptions précédentes. Au total, donc, un livre excellent qui restera longtemps une référence de base, une somme d'informations et de sources qui éclairera des recherches, une introduction aussi à des notions complexes et indispensables à la pensée critique qui pourrait, qui devrait, devenir un livre de chevet pour tous les historiens de Rome.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Yann BERTHELET, *Gouverner avec les dieux. Autorité, auspices et pouvoir, sous la République romaine et sous Auguste*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol., 448 p. Prix : 27,50 €. ISBN 978-2-251-30001-6.

Dans ce livre dense issu d'une partie de sa thèse de doctorat, Y. Berthelet traite, comme le sous-titre de l'ouvrage l'indique, des rapports entre autorité (*auctoritas*) et pouvoir (*potestas*) à Rome, sous la République et sous Auguste, à partir de la question des auspices (*auspicia*). Posé dans l'introduction générale (p. 15-32), le point de départ de l'ouvrage est le binôme *auctoritas* / *potestas*, emprunté aux travaux de H. Arendt (« Qu'est-ce que l'autorité ? », 1972) : à Rome, fonctions d'autorité et de pouvoir étaient à la fois exclusives et complémentaires, et à l'articulation de ces fonctions se trouvait le « nœud gordien » des auspices. Un magistrat romain, détenteur de *potestas* (*cum* ou *sine imperio*), devait en effet s'assurer, avant d'accomplir un acte public, de l'accord de Jupiter. Il le faisait par un rite divinatoire, la prise d'auspices (*auspicia*). La *potestas* du magistrat se trouvait ainsi « augmentée », c'est-à-dire actualisée et légitimée, par l'*auctoritas* jovienne. Cette articulation institutionnelle fondamentale *auspicium* / *potestas* / *auctoritas*, qui constitue le fil directeur de l'ouvrage, est au centre de la deuxième partie (« II. *Potestas-auspicium* versus *Auctoritas*. Du contrôle du pouvoir par l'autorité », p. 143-283). Y. Berthelet souligne ensuite la nécessité de prendre en compte, dans cette problématique institutionnelle, « l'incarnation sociologique » de ces notions, en l'occurrence le lien ancien et profond entre *auctoritas*, auspices et aristocratie patricienne (p. 24). C'est l'objet de la première partie du livre (« I. Le monopole patricien sur les auspices », p. 33-141). S'esquisse ici, en fait, un trait général de l'enquête, qui adopte tantôt une perspective synchronique – définir des articulations structurant juridiquement et symboliquement les institutions romaines –, tantôt une perspective diachronique – montrer comment ou pourquoi ces articulations se forment (avec le patriciat et la plèbe en particulier) puis se transforment (à la fin de la République et avec Auguste). Un bilan historiographique (p. 25-27) inscrit la démarche de l'auteur dans le double cadre de l'approche institutionnelle traditionnelle et des apports récents de la sociologie et de

l'anthropologie politiques. On comprend dès lors que l'enquête n'aborde pas la question proprement « religieuse » de la croyance aux signes, ni les problèmes concrets que pouvait poser le dialogue avec les dieux (crédibilité variable des signes, divergences d'interprétation, par exemple). L'introduction s'achève par un point sur le traitement des sources (p. 28-32). La première partie de l'ouvrage entend expliquer la « relation privilégiée du patriciat aux auspices pris à titre public » (p. 35), et le maintien du monopole patricien sur les auspices après l'ouverture des magistratures et des sacerdoces à la plèbe au cours du IV^e siècle avant notre ère. Il s'agit de montrer d'abord (A, p. 37-73) que ce monopole patricien est étroitement lié à l'histoire des *gentes* et à la revendication gentilice des patriciens. Le patriciat, qui revendiquait un monopole sur l'*auctoritas*, continua de bénéficier, après l'ouverture des magistratures à la plèbe, du privilège de l'interrègne, c'est-à-dire de la possession des auspices en cas de vacances des magistratures du peuple (qui les détenaient normalement). Il y avait donc un consensus autour de la prétention patricienne à détenir un monopole auspicial. Cela s'explique si l'on relie ce monopole à la revendication gentilice des patriciens : c'est sur la *gens* que le patriciat aurait construit son identité pendant la période archaïque. Or les prétentions auspiciales et gentilices des patriciens ont ceci de commun qu'elles ne sont pas réductibles, à divers titres, à la catégorisation public / privé qui structure par ailleurs la vie publique romaine. En outre, les auspices des *gentes* (patriciennes) étaient associés au caractère sacré de la fondation de Rome : les patriciens avaient donc une capacité spéciale à représenter la cité, ce qui expliquerait leur prérogative auspiciale. (B, p. 75-101) L'idée, parfois avancée, que les magistrats de la plèbe détenaient un droit d'auspices pose problème, car elle s'oppose à l'hypothèse du monopole patricien. Les témoignages directs et indirects d'un *ius auspicandi* des magistrats de la plèbe sont examinés et écartés : ni leur droit de réunir le sénat, ni leur droit d'obstruction par annonce de signes contraires (*ius obnuntiandi*) lors d'un vote des comices ou du *concilium plebis*, ni le fait que la création des magistrats de la plèbe ait pu être entachée d'un vice rituel (*uitio creatus*) n'impliquent qu'ils aient détenu le *ius auspicandi*. Les prérogatives divinatoires des magistrats de la plèbe relèvent de la sphère augurale, et non auspiciale. (C, p. 103-141) Y. Berthelet montre enfin que les *auspicia patriciorum* ne devenaient véritablement des *auspicia publica*, utilisables donc par un magistrat du peuple, patricien ou plébéen, qu'une fois avalisés par le vote de la loi curiate, qui rendait « ainsi *iusta* leur *imperium* et leurs *auspicia* » (p. 128). Elle conférait aux magistrats un surcroît de légitimité nécessaire, en particulier quand un magistrat agissait hors de l'*Vrbs*. La deuxième partie de l'enquête se centre sur les liens entre *potestas/auspicium* d'un côté, et *auctoritas* de l'autre. Aussi l'auteur commence-t-il par prouver (A, p. 147-200) l'indissociabilité de la *potestas* (*cum* ou *sine imperio*) et de l'*auspicium*, en trois temps : il existe une correspondance étroite entre la hiérarchie des auspices et celle des *potestates*. D'autre part, non seulement tous les magistrats du peuple détenteurs de *potestas* possédaient le *ius auspicandi*, y compris les promagistrats, mais ils étaient les seuls à le détenir : contrairement à ce qui a été avancé, certains prêtres (pontifes, grand pontife, *flamen dialis*) n'ont ni *potestas* ni *ius auspicandi* ; les augures, quant à eux, ne disposent pas des *auspicia*, augmentation ponctuelle de *potestas*, mais des *auguria*, accroissement durable de l'*auctoritas* d'un lieu, d'une personne ou d'un rite. Enfin, l'exercice de l'*auspicium* et de la *potestas* relève d'une même logique de partition spatio-juridique

(que ce soit à partir du *pomerium* ou de l'opposition *imperium domi/militiae*). (B, p. 201-283). Ce couple indissociable *potestas/auspicium* s'oppose à et se combine avec l'*auctoritas* : la détention des auspices publics est à la fois une « source de prestige » et « une contrainte institutionnelle » (p. 201), puisqu'elle est un signe de dépendance des magistrats du peuple vis-à-vis des détenteurs de l'*auctoritas*, sénateurs (patriciens), prêtres (augures) et dieux (Jupiter). Après avoir distingué plusieurs types d'*auctoritas* (du sénat, des Pères, des augures), Y. Berthelet décrit le contrôle du sénat et des augures sur l'action des magistrats à travers les auspices, garantie d'équilibre des pouvoirs au sein de l'aristocratie sénatoriale romaine. Ce contrôle s'exerce dans l'assistance augurale lors de la prise d'auspices et le contrôle de conformité *a posteriori* – même si ce contrôle fut de moins en moins effectif sur l'action des généraux ; il s'exerce sur un autre plan dans l'obligation de prendre les auspices depuis un *templum*, un espace inauguré ; le *ius obnuntiandi* en est une dernière modalité, par laquelle les augures ont la possibilité de faire obstruction à la *potestas* des magistrats. L'épilogue consacré au passage de la République au Principat montre, en une vingtaine de pages très denses (« Augustus plutôt que Romulus », p. 285-312), comment Octavien réunit en sa personne les fonctions d'*auctoritas* et de *potestas*, sur le plan des institutions certes, mais aussi et surtout à partir du modèle romuléen et au travers du *cognomen Augusti*, qui dotait Octavien d'une *auctoritas* pérenne. Le résumé des principaux arguments de l'ouvrage, sans rendre compte de sa richesse, laisse deviner ses qualités : sur une matière difficile, technique, que renseignent des sources peu nombreuses et souvent allusives, l'enquête est à la fois remarquablement claire et démonstrative, appuyée par la citation abondante des textes d'exemple (en français, mais donnant quand c'est nécessaire le texte latin). L'ouvrage emporte pleinement l'adhésion dans son double effort : fournir une grille de lecture générale de la divination publique augurale (à partir du binôme *auctoritas/potestas-auspicium*) et résoudre, dans cette perspective, une série de problèmes parfois très complexes, brouillés souvent par les constructions historiographiques modernes. La lecture de l'ouvrage suscite quelques remarques. L'étude est centrée sur « la divination augurale », comprenant les *auspicia*, et écarte la « la divination sacrale » (extispicine sacrificielle, prodiges), qui relève d'autres prêtres que les augures (p. 18). On aimerait savoir néanmoins comment s'articulent le couple *auctoritas / potestas-auspicium* et la divination sacrale, en particulier l'*auspicatio* et la *litatio* (à partir par exemple de Tite-Live, 5, 38, 1 ou 9, 14, 3 : *Papirius ait : auspicia secunda esse, Tarentini, pullarius nuntiat ; litatum praeterea est egregie ; auctoribus dis, ut uidetis, ad rem gerendam proficiscimur*), mais aussi le couple « signe impératif » / « signe oblatif » (notamment p. 92 et suiv.), catégories modernes dont la pertinence, pour décrire la divination publique, est loin d'être évidente. Sur un autre plan, les incohérences ou imprécisions relevées dans le vocabulaire augural ou institutionnel de certaines sources tardo-républicaines sont sans doute effectivement des « confusions » (p. 140), qui gênent la restitution de la structure juridique et religieuse de la *res publica*. Mais ces confusions (autour de l'*obnuntiatio*, des emplois d'*auspicium*) ne sont-elles pas elles-mêmes les indices d'une évolution de cette structure (un affaiblissement, un assouplissement ?), dont témoigneraient les auteurs tardo-républicains et confirmant les évolutions institutionnelles observées par ailleurs dans l'ouvrage ? Un dernier point porte sur le binôme *potestas-auspicium* et *auctoritas*. Il faut insister sur la complémentarité positive de

ces fonctions dans le dialogue avec les dieux : si d'un point de vue institutionnel, l'augure et le sénateur contrôlent effectivement par les auspices l'action du magistrat, d'un point de vue divinatoire, ils certifient la réception régulière des avis divins et peuvent aider à leur juste compréhension. De même, les strates d'*auctoritas* qui s'accumulent sur la *potestas* du magistrat (prise d'auspices d'entrée en charge, assistance et contrôle des augures lors de la prise d'auspices, obligation de prendre les auspices depuis un lieu inauguré) donnent certes de la légitimité à son action, mais parce qu'elles sont d'abord les garanties d'une bonne et intelligible communication avec Jupiter (par un individu plusieurs fois « autorisé », dans des conditions favorables ou conformes à la volonté du dieu). C'est là en définitive une force de l'ouvrage d'Y. Berthelet : si la complexité de la matière le destine naturellement aux spécialistes de droit religieux à Rome, il lui donne souvent une simplicité éclairante, qui stimule la réflexion et mérite le plus vaste public.

Romain LORIOU

Jean-François CHEMAIN, *L'économie romaine en Italie à l'époque républicaine*. Paris, Picard, 2016. 1 vol., 192 p., 16 fig., 1 carte (ANTIQUITE/SYNTHESES, 17). Prix : 33 €. ISBN 978-2-7084-1010-7.

Dix-septième volume de la collection Antiquité/Synthèses, qui a pour objectif de rendre accessible à tous la recherche scientifique, l'ouvrage de J.-Fr. Chemain, historien spécialiste du droit et des questions financières à Rome, se présente comme une synthèse des études les plus récentes sur l'économie romaine d'Italie à la période républicaine. Le livre respecte une découpe chronologique de la matière et s'axe en trois grandes phases : une description du cadre géographique et humain de l'Italie avant la montée en puissance de Rome (p. 11-36), une analyse de la société et de son économie jusqu'à la deuxième guerre punique (p. 37-79), et de même pour les deux derniers siècles de la République (p. 81-166). La première partie décrit l'environnement dans lequel s'est développée l'économie italienne entre le VIII^e et le I^{er} siècle av. J.-C. Elle est divisée en cinq sections, traitant chacune d'une zone géographique (Latium, Étrurie, Campanie, Apennin et Grande-Grèce) et s'articulant selon une même structure : caractéristiques du territoire d'abord, peuplement et habitat ensuite, type d'activité économique enfin. L'auteur consacre en outre une section supplémentaire au site même de Rome (p. 14-16) et une autre à la pratique des pillages et du « printemps sacré » (p. 30). Dans les deuxième et troisième parties, il entre dans l'étude proprement dite de l'économie romaine et de son évolution sur les cinq siècles de la République. Il y traite principalement des grands pôles de l'agriculture, de l'artisanat et du commerce, et les ancre dans le contexte des conquêtes romaines, qui ont façonné et alimenté cette économie. De plus, il s'intéresse aussi aux conséquences sociales de l'évolution de celle-ci et aux nouveautés juridiques, techniques et monétaires qui ont favorisé sa croissance. L'ouvrage est enrichi de quelques cartes (p. 10 ; p. 82 ; p. 130-132), plans et schémas (p. 58 ; p. 70 ; p. 71 ; p. 87 ; p. 156), ainsi que photographies (p. 78 ; p. 103 ; p. 104 ; p. 152), et complété en fin de volume par trois index succincts (*index rerum*, p. 183-188 ; *index nominorum*, p. 188-190 ; *index locorum*, p. 190-192). Puisqu'il est conçu comme une synthèse, le travail de J.-Fr. Chemain se heurte aux problèmes inhérents à ce type de production, dont le

1637, publié en 1668 et dont est ici reproduit le bel exemplaire conservé au Deutsches archäologisches Institut de Rome (plan 3 en portefeuille). La documentation graphique et photographique recueillie par M. De Franceschini est impressionnante et rendra les plus grands services aux chercheurs. Tout au plus regrettera-t-on que certaines notices s'attardent à des détails et considérations qui n'ont guère de rapport avec la villa – et les illustrent (sur le luxe affiché par Hippolyte II et ses travaux à la Villa d'Este, p. 103-104 et fig. 2 ; sur les recherches d'acoustique d'Athanase Kircher, p. 213-214 et fig. 3-4, par exemple) ; mais « abondance de biens ne nuit pas », me rétorquera-t-on, d'autant que toute cette illustration est de grande qualité, qu'il s'agisse de la reproduction des dessins et plans anciens ou des photographies en couleurs et plans modernes. Une très belle réalisation de l'éditeur Fabrizio Serra et des Istituti editoriali e poligrafici internazionali ! M. De Franceschini s'étend beaucoup sur l'histoire du candélabre Barberini, sa vente, sa restauration, et en fournit une description très détaillée, abondamment illustrée (p. 144-163, fig. 15-35), ce dont on ne se plaindra pas non plus (c'est un des détails de cette œuvre célèbre qui orne la jaquette du livre). S'agissant de Pirro Ligorio, on ne manquera pas de rappeler que l'authenticité du *codex* de Turin, qui procure la description la plus complète de la villa par le savant antiquaire, est aujourd'hui garantie par la similitude d'écriture constatée par G. Vagenheim (2003) avec une lettre autographe ; M. De Franceschini reproduit ici (p. 99-100) le texte original, établi par A. Ten (2005), des passages de Ligorio qu'elle utilise dans le chapitre qui lui est consacré (p. 91-97) et qu'elle cite (*ibid.*) dans sa traduction anglaise. Un détail, certes, mais il y aurait lieu de le vérifier et de le corriger éventuellement : Ligorio écrirait dans le *codex* de Turin qu'« il commença à explorer le site de la villa en 1538 afin de trouver des marbres et des statues pour décorer les résidences romaine et tiburtine du Cardinal Hippolyte II » (p. 81) ; or, partout ailleurs dans le livre (p. 43, 77 et 80 notamment), ces fouilles sont datées des années 1550-1555, Ligorio n'étant d'ailleurs entré au service du Cardinal qu'en 1549 (p. 77). Est-ce bien la date donnée par le *codex* qui est erronée ? Ce n'est évidemment que vétille dans la masse d'informations fournie par ce beau volume. Inutile de dire que l'on attendra maintenant avec impatience et intérêt la publication des deuxième et troisième tomes qui doivent respectivement prolonger l'enquête sur les XVIII^e et XIX^e siècles et procurer l'étude architecturale définitive des différents bâtiments de l'Académie dont les plans 2 et 4 (en portefeuille) fournissent déjà le relevé récent (De Franceschini – Pavanello – Andreatta, 2010).

Jean Ch. BALTÿ

Laurent BRASSOUS & Alejandro QUEVEDO (Dir.), *Urbanisme civique en temps de crise. Les espaces publics d'Hispanie et de l'Occident romain entre le II^e et le IV^e siècle*. Madrid, Casa de Velazquez, 2015. 1 vol., 388 p., nombr. ill. (COLLECTION DE LA CASA DE VELAZQUEZ, 149). Prix : 31 €. ISBN 978-84-9096-010-3.

Les dix-sept contributions rassemblées dans ce beau volume rendent compte des résultats d'un programme de recherche consacré aux espaces civiques dans la partie occidentale de l'Empire. Les provinces de la péninsule Ibérique sont les mieux représentées, avec neuf contributions, suivies par les Gaules, avec quatre articles ; la Bretagne et l'Italie du Nord font l'objet d'une contribution chacune, tandis que deux

articles ont une vocation transversale. L'introduction pose clairement les problèmes, rappelant que l'on avait longtemps pensé que le III^e s. avait été le cadre d'une crise définitive du modèle civique, conclusion que les travaux récents appellent à nuancer fortement. Les initiateurs de la rencontre se donnent pour objectif de recourir à l'archéologie et à l'étude des espaces publics pour – à une époque où sources littéraires et épigraphiques se font moins abondantes – en exploiter des informations sur l'évolution des structures civiques. Ils inscrivent leur propos dans le temps long, sans se concentrer exclusivement sur le III^e s., pour éviter de fausser les perspectives et ne pas manquer des mouvements plus longs. L'ouvrage est divisé en trois parties, correspondant à des échelles géographiques différentes : un cadre régional ou provincial pour la première partie ; un cadre plus restreint pour la deuxième, où sont examinées des villes ; un cadre supraprovincial pour la dernière partie, avec l'examen de quelques catégories d'édifices à l'échelle de plusieurs provinces. Cette diversité des approches est particulièrement intéressante et permet de balayer de façon efficace le champ de l'enquête, à tel point que l'on aurait souhaité que les première et troisième parties soient plus étoffées. Une définition de la notion d'espaces civiques et des manifestations qu'ils accueillent n'aurait sans doute pas été superflue : tous les auteurs ne prennent pas la peine de définir leur champ d'enquête aussi précisément que B. Pichon (p. 9). On note une disparité assez frappante des approches dans les deux premières parties : les *fora* sont systématiquement pris en compte et constituent le sujet central de plusieurs articles, mais les édifices de spectacles et les sanctuaires publics érigés hors du forum le sont moins fréquemment ; quant aux complexes monumentaux qui se dressent dans des agglomérations du territoire, ils ne sont abordés que par une seule communication. Un colloque récemment consacré aux sanctuaires à la fin de l'Antiquité (W. Van Andringa (dir.), *La fin des dieux. Les lieux de culte du polythéisme dans la pratique religieuse du III^e au V^e s. ap. J.-C. (Gaules et provinces occidentales)*, *Gallia* 71/1 (2014) ; recension AC 85 [2016], p. 424-426) a pourtant bien montré le parti que l'étude de la construction civique pouvait tirer de l'examen des sanctuaires publics, qu'ils apparaissent dans des chefs-lieux, dans des espaces périurbains ou des agglomérations du territoire. L'introduction de l'ouvrage revient (p. 3-6) sur les apports de chaque contribution, ce qui nous dispense d'en rendre compte ici et nous invite à nous en tenir à des remarques synthétiques. Deux thèmes en particulier traversent le livre et sont abordés par plusieurs communications. Le lien entre la conjoncture d'ensemble et les données de l'archéologie, entre l'histoire impériale et l'histoire locale, d'abord. Les réponses les plus diverses sont apportées. Dans sa communication sur Augst, T. Hufschmid défend l'hypothèse d'une solidarité étroite et, de façon bien invraisemblable, toutes les évolutions de la ville sont perçues comme des conséquences directes des pulsations de l'histoire impériale : le complexe du Schönbühl aurait été construit à la suite d'une intervention de Vespasien (p. 182) et le remplacement d'un théâtre scénique par un amphithéâtre pourrait être une conséquence directe de la victoire de Trajan sur les Daces (p. 184). L. Brassous adopte dans sa synthèse sur les édifices de spectacles de la péninsule Ibérique une position très nuancée, assise sur une grande attention à la nature et à la valeur de la documentation archéologique : l'auteur souligne que les II^e-IV^e s. ne sont pas le cadre d'un démantèlement massif, et refuse de déduire de ces monuments les signes d'un déclin généralisé des villes de la péninsule ; leur histoire reflète au moins

autant l'évolution des goûts des spectateurs – le théâtre, l'amphithéâtre et le cirque bénéficiant successivement de leurs faveurs – que des histoires locales. Le lien est évidemment plus sensible pour les villes qui acquièrent un rôle stratégique nouveau durant l'Antiquité tardive, au point de devenir parfois résidence impériale : c'est le cas de Milan, Vérone et Aquilée (examinées par M. Cavalieri) et d'Arles (M. Heijmans). Deux données situées à l'articulation de ces deux échelles, impériale et civique, sont parfois évoquées : les *curatores rei publicae*, que ne mentionnent que deux articles, celui d'A. Quevedo et S. F. Ramallo Asensio sur *Carthago Nova*, et la conclusion de J. Arce ; les prescriptions juridiques sur le maintien de la parure monumentale et sur les remplois, qu'évoquent A. Borlenghi dans son article sur les *campi*, et à nouveau J. Arce. Peut-être aurait-il été utile de proposer dès l'introduction un bilan sur ces questions, de façon à définir aussi clairement que possible le cadre juridique qui s'imposait aux cités en matière de démantèlement des monuments publics et de remplois. Un deuxième thème traverse plusieurs communications, celui de la supposée « privatisation » des espaces publics aux époques tardives. Elle est évoquée par B. Pichon à Bavay (p. 20-21), par M. Heijmans pour les édifices de spectacles de Narbonnaise (p. 56 et 58), par A. Quevedo et S. F. Ramallo Asensio pour la *porticus post scaenam* du théâtre de *Carthago Nova* (p. 167), et elle constitue le sujet de la contribution de P. Diarte Blasco sur les espaces civiques en péninsule Ibérique. Les structures qui occupent les monuments et espaces publics et en modifient au moins partiellement la fonction doivent-elles être systématiquement interprétées comme le signe d'un recul de la puissance publique ? Quand des habitats occupent le forum de Bavay, et jusqu'à la basilique, c'est effectivement vraisemblable, mais quand des boutiques empiètent sur des *fora* qui, par ailleurs, continuent à exercer leurs fonctions anciennes, l'hypothèse d'une construction et d'une gestion par la *civitas*, qui en tirerait des revenus, mérite d'être prise en considération. On ne peut qu'être frappé par l'infinie variété des situations dont rend compte l'ouvrage. Le déclin très précoce de certaines villes hispaniques (*Bilbilis* et *Lucentum*, dès la fin du I^{er} s., dans une moindre mesure *Carthago Nova*, au tournant des II^e et III^e s.) contraste avec la vitalité de *Complutum*, qui connaît à partir de la fin du III^e s. une nouvelle phase édilitaire publique, durant laquelle est érigé un complexe qui marque certes une réduction par rapport à l'ancien forum qu'il recouvre partiellement, mais qui n'est pas dépourvu de monumentalité. En Gaule Belgique, certaines villes perdent la *dignitas civitatis* au III^e s., quand d'autres sont promues, sans pour autant recevoir une parure monumentale conforme à leur rang (B. Pichon), ce qui prouve que s'est désormais imposée, au moins dans certaines régions, une nouvelle image urbaine. Dans d'autres provinces, les formes urbaines héritées du Haut-Empire semblent se maintenir plus longtemps et ne connaissent d'altérations profondes qu'au IV^e s. (S. Edmond Cleary). Certaines villes présentent des histoires originales, comme *Valentia*, qui, de l'époque tardo-républicaine à l'Antiquité tardive, connaît des phases successives de destructions et d'intense activité édilitaire. Que l'on considère la péninsule Ibérique ou l'Italie du Nord, c'est bien l'idée de variété et de nuance qui s'impose. L'ouvrage s'achève sur une bibliographie très étoffée. Sur de telles questions, on ne saurait attendre l'exhaustivité, mais l'absence de toute mention des travaux de Patrick Le Roux sur la péninsule Ibérique et sur les élites hispaniques au III^e s. est à tout le moins dommageable. Tout aussi surprenante, l'absence dans les références fournies par l'article de

T. Hufschmid du livre de Markus Trunk sur les temples des régions rhéno-danubiennes (*Römische Tempel in den Rhein- und westlichen Donauprovinzen*, Augst, 1991), ouvrage qui consacre à Augst d'amples développements ; une préférence systématique accordée à la bibliographie la plus récente ne rend pas justice à des travaux essentiels. Les responsables de la publication lui ont assigné des objectifs clairs, postulant dès l'introduction (p. 2) que les complexes publics « sont une source précieuse pour comprendre le devenir des cités d'Occident ». On peut se demander si les données examinées appartiennent exactement au même registre, si les vestiges archéologiques permettent d'interroger pleinement le modèle civique, sa persistance ou sa dégradation. Au début de la période impériale, la plupart des communautés civiques se sont dotées de monuments publics assez lentement et tardivement, ce qui ne les a pas empêchées de fonctionner. Le problème du cadre concret, architectural, des institutions de la cité, se pose aussi pour les périodes les plus tardives. Peu nombreux sont les contributeurs qui posent clairement ces questions : S. Esmond Cleary, M. Cavalieri, M. Kasprzyk, A. Quevedo et son co-auteur S. F. Ramallo Asencio sont les plus explicites, nous semble-t-il, sans toujours pouvoir apporter de réponse ferme. Si les communications rassemblées apportent une contribution notable à l'étude de l'évolution du phénomène urbain, si elles confirment, avec des nuances locales, que la vie civique ne s'exprime plus, à partir de la fin du III^e s., dans les mêmes cadres monumentaux, elles apportent peu de réponses sur les cadres nouveaux. Où se réunissent désormais les curiales ? Quelles sont les manifestations de la vie communautaire ? Nous n'avons de réponses tangibles à ces questions que lorsque se manifeste une forme de continuité avec le Haut-Empire, que lorsque la vie civique revêt des formes que nous savons identifier.

Yvan MALIGORNE

Laetitia BORAU & Aldo BORLENGHI (Ed.), *Aquae ductus. Actualité de la recherche en France et en Espagne*. Bordeaux, 2015, 355 p. nombr. ill. (AQUITANIA, SUPPLÉMENT 33). Prix : 40 €. ISBN 978-2-910763-38-2.

Dans l'Antiquité, la gestion de l'eau constitue un marqueur de développement architectural pour les villes, les agglomérations, et même pour les établissements ruraux. Parmi les ouvrages techniques participant d'un programme édilitaire s'impose tout naturellement l'aqueduc, comme le rappelle P. Leveau en introduction des actes de ce colloque international organisé en 2013 à la Maison de la Recherche à Toulouse. Il recense d'ailleurs à cette occasion la bibliographie parue sur le sujet depuis le colloque publié en 1997 par R. Bedon, *Les aqueducs de la Gaule romaine et des régions voisines*, Limoges (*Caesarodunum*, 31). La présente publication démontre tout le potentiel des recherches en cours et les multiples façons d'aborder l'étude de ces constructions complexes. Les actes sont répartis en trois thèmes, le premier portant sur la technologie de construction des conduites, le deuxième sur l'actualité des recherches, les dernières contributions reflétant les spécificités des approches pluridisciplinaires. Sur le plan méthodologique, il ressort d'ailleurs de l'ensemble des exposés que l'examen des données géologiques et géomorphologiques paraît déterminant dans tous les aspects de l'étude archéologique des conduites, puisqu'elles conditionnent aussi bien le projet de son tracé depuis la source, que l'économie de son

Iasos, securely dated to this period (see Berti, above), would seem to provide a firmer basis for investigation. On much more secure ground is Roberta Fabiani's reedition of *I. Iasos* 52 (p. 163-202), a decree granting the priesthood of Zeus Idrieus to one Theodoros son of Hegyllos. This is admirably complemented and elucidated by comparison with another decree, *I. Iasos* 27, and dated to the 330s or 320s BC. Theodoros is attractively situated as a member of a distinguished family at Iasos. The cult of Zeus Idrieus is particularly intriguing: Fabiani argues that the epithet must be a regional one, related to the (unlocated) area known as Idrias in Karia. But she does not completely exclude the possibility, argued by some, that it resonated with the name of the satrap Idrieus himself. The text begs historical questions which remain to be solved: why was the priesthood of this distinctive cult awarded at this particular date to a prominent individual? For some reactions to the text of this new edition, see already J.-M. Carbon in *Epigraphica Anatolica* 49 (2016), p. 67-69. – The book concludes with Maddoli's publication of an inscribed base in honour of Valerian (p. 203-212), now in the Museum in Istanbul, in which the name of the emperor has also been erased. Invoking parallels from Iasos, Maddoli determines 254-259 AD, the period of his many military expeditions in Asia, as the historical context for the honour bestowed on Valerian. The erasure of the base, however, remains more murky and hints to other factors, "di preoccupazione et di paura" (p. 210). In much the same way, the volume actually opened on an ominous note, touching on unfortunate economic circumstances for the ongoing Italian excavations (p. 2). This snapshot of research at Iasos is extremely stimulating and the state of the art must be kept evolving. The book is a considerable achievement; here's hoping for many more.

Jan-Mathieu CARBON

Catherine ABADIE-REYNAL (Ed.), *Zeugma III. Fouilles de l'habitat (2) : la maison des Synaristôsai. Nouvelles inscriptions*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée (diffusion De Boccard, Paris), 2012. 1 vol. 21 x 30 cm, 200 p., nombr. fig., 14 pl. coul. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE, 62). Prix : 35 €. ISBN 978-2-35668-025-9.

Le troisième volume de la publication des fouilles menées entre 1995 et 2000 à Zeugma s'articule en deux volets : dans le premier, Catherine Abadie-Reynal présente de manière détaillée la maison où a été trouvé un splendide tableau de mosaïque mettant en scène les *Synaristôsai*, c'est-à-dire les *Femmes au (petit-)déjeuner*, de Ménandre (p. 11-150) ; dans le second volet, Rifat Ergeç et Jean-Baptiste Yon publient une série d'inscriptions découvertes à Zeugma et dans la région (p. 151-200). – La maison des *Synaristôsai* est établie sur une terrasse, préalablement occupée par une nécropole (de la fin de l'époque hellénistique au 1^{er} siècle ap. J.-C.). La maison elle-même a connu trois phases de développement (entre le 1^{er} siècle et le milieu du 6^e siècle). L'état de la construction auquel appartient la fameuse mosaïque date des premières décennies du 3^e siècle ; cette phase se termine par une destruction violente dès le milieu du siècle. Le tableau des *Synaristôsai* occupe le sol de la pièce P 13 (p. 55-60), qui faisait partie des appartements de réception. On lit avec intérêt que le mur M 15, qui occupe un côté de cette pièce, était décoré : de la « scène figurée avec

effets architecturaux » qui l'ornait, il reste peu de choses (p. 57, fig. 45), pas assez en tout cas pour déterminer si le motif peint entretenait quelque rapport que ce fût avec le panneau inspiré par la pièce de Ménandre. – Le dossier épigraphique présenté dans la seconde partie de l'ouvrage est largement inédit ; il vient de faire l'objet de notices dans la dernière livraison du *SEG* : cf. vol. 62, n^{os} 1528-1564. Les inscriptions funéraires dominent largement ; le formulaire est peu diversifié : la pierre salue le défunt ou la défunte au moyen d'une épithète au vocatif (ἄλυπε, « qui n'a pas causé de peine », parfois ἄωρε, « avant son heure »), suivie de l'impératif χαῖρε. Une épitaphe de Zeugma est métrique (p. 156-157, n^o 4) ; elle célèbre une jeune femme morte en couches. « L'ensemble forme trois distiques élégiaques corrects », notent les éditeurs. Je ne partage pas ce jugement : au v. 5, εἰκοσιέτης, « âgée de 20 ans », présente une suite de trois syllabes brèves incompatible avec le schéma d'un hexamètre dactylique. On devine que le graveur s'est inspiré d'un modèle qui portait un autre âge ; des difficultés du même genre se présentaient sans doute dans le secteur occupé par le nom (aujourd'hui mutilé) de la défunte, comme il arrive souvent. R.A. Tybout, dans le *SEG* (vol. 62, n^o 1531) a rétabli avec brio la lecture et la traduction du v. 6 : πρῶτως ἡρώσθη τέκνον ἔχειν φθιμέν[η], « pour la première fois j'eus envie d'avoir un enfant, moi qui suis morte ».

Alain MARTIN

Luca MAURIZI, *Il cursus honorum senatorio da Augusto a Traiano. Sviluppi formali e stilistici nell'epigrafia latina e greca*. Helsinki, Societas scientiarum Fennica, 2013. 1 vol. 17,5 x 25 cm, xii-324 p., ill., 17 graphiques, 18 tableaux (COMMENTATIONES HUMANARUM LITTERARUM, 130). Prix : 30 € (relié). ISBN 978-951-653-394-3.

Conçu à l'origine comme thèse de doctorat, cet ouvrage s'intéresse à l'expression formelle du *cursus honorum* comme mode de communication épigraphique servant l'auto-représentation des sénateurs, avec un double objectif : premièrement, puisqu'il s'agit d'un phénomène typique du monde romain, il convient d'en décrire les critères et les règles stylistiques ; ensuite, il est nécessaire de saisir dans quelle mesure les inscriptions sont fiables en tant que sources historiques, en mettant en évidence le sens à accorder aux altérations ou aux modifications dans les formulaires gravés (selon que l'on soit en présence d'un cursus direct, indirect ou structuré), quand il est possible de comparer des textes relatifs à un même sénateur, preuve de l'emploi par ce dernier de différentes minutes mises à la disposition du dédicant. En d'autres termes, les évolutions et les divergences de style peuvent-elles servir à dater et à fournir des données prosopographiques ? Pour ce faire, dans la section liminaire (p. 1-11), l'auteur initie son propos en retraçant la genèse du phénomène à l'époque républicaine, surgi dans un contexte funéraire, lorsque mention était faite aux différentes étapes de la carrière politique du défunt et à ses *res gestae*, tandis que les hommages rendus ne faisaient état que de la dernière magistrature obtenue, puisque le dédicataire était toujours en vie. À la fin de la période, si l'on commence peu à peu à fournir la liste des honneurs remplis sur des inscriptions au caractère non funéraire, il faudra toutefois attendre le règne d'Auguste pour voir se développer l'habitude épigraphique de graver le *cursus honorum* (entendu ici comme l'énumération de la succession d'au moins deux fonctions publiques, chronologiquement rangées ou non), selon le modèle

des actes d'affranchissement, de nombreuses épitaphes, des mosaïques, des graffites, mais aussi des timbres d'amphore, sur tuile ou sur *pithoi*, dont certains avec des noms illyriens (n^{os} 420, 422, 432, 445, 447, 460). À ce sujet, on n'est pas étonné par la fréquence de l'onomastique indigène, plus précisément de facture illyrienne (*e.g.* Γενθιος, Δαζος, Επιχαδος, Πλατωρ, Πρευρατος); signalons aussi quelques noms nouveaux (Δρώπας) et des noms grecs épichoriques (*e.g.* Λυσήν, Παρμήν) ou rares (Ανδροόκκας). Parmi les étrangers, les plus nombreux sont les ressortissants de Corcyre, la grande île située dans le voisinage; s'y ajoutent des personnes originaires d'Acarmanie, de la Grande Grèce (Syracuse, Sicile, Lucanie) et de plus loin (Héraclée du Pont, Phocée). Quelques notules: N° 453, dans l'épitaphe perdue de Verri Slatinë (sans photo; *editio princeps* fautive), la première ligne, Δαζειωνος, comporte sans doute le génitif du nom du défunt, Δαζ(ε)ίων, hypocoristique grec à partir du nom indigène banal Δαζος; après Γενθιανός Πλατορος, la séquence κατὰ ΔΙΧΟΗ|ΙΟΠΙΧΦ[---], approximativement transcrite, est à comprendre sans doute comme κατὰ διαθή|κην κτλ. – N° 462, épitaphe sur la base d'un buste féminin (Shetaj, nord de l'Albanie): Δάζα Τά[---] | χαίρει (photo floue); le nom *hapax* de la défunte, de facture illyrienne, est expliqué comme étant la forme féminine du très fréquent Δαζος. Ne pourrait-on pas comprendre *Δαζατα, un nom féminin suffixé? On retrouve ce suffixe dans ce domaine onomastique: Audata, l'épouse illyrienne de Philippe II; Κλευατα à Mieza (*I. Basse Macédoine* 112) et *Clevata* en Dalmatie (*ILJug* III 1978) et dans la région de Scodra (*CIA* 17 = *LIA* 9); en revanche, le nom Κλεβέτα (*I. Epidamnos* 267, 268) est considéré hellénique par O. Masson, *OGS*, III, 92. – N° 469, épitaphe latine de Gorno Solnje (près de Scupi/Skopje; l'édition de référence en est *IMS* VI 142), le nom d'un ressortissant d'Albanopolis n'est pas *Fl(avius) Delus*, mais *Fl(avia) Delus Mucati f(ilia)*, car il s'agit d'un nom thrace occidental de femme; ce toponyme est de localisation incertaine, soit en Albanie (propositions: Zgërdhesh ou Persqop), soit plutôt en Macédoine, comme l'indique par ailleurs Ptolémée et également l'onomastique, qui n'est pas de facture illyrienne. Saluons un nouveau corpus de qualité, qui présente les inscriptions dans leur contexte géographique et historico-culturel et qui rendra de grands services pour la meilleure connaissance de cette région de confins dans l'Antiquité.

Dan DANA

Dimitris BOSNAKIS & Klaus HALLOF (Ed.), *Inscriptiones Graecae*. Volumen XII. *Inscriptiones Graecae insularum maris Aegaei praeter Delum*. Fasciculus IV. *Inscriptiones Coi, Calymni, insularum Milesiarum*. Pars II. *Inscriptiones Coi insulae. Catalogi, dedicationes, tituli honorarii, termini*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2012. 1 vol. 25 x 35 cm, vi-341 p. et ix-644 p. Prix: 309 €. ISBN 978-3-11-022227-2.

Le vol. XII des *IG*, consacré aux îles de la mer Égée (à l'exception de Délos), a connu un sommeil long de 85 ans, entre 1915 et 2000. Le xxi^e siècle a donné le signal d'une nouvelle vigueur, qui a profité en particulier aux inscriptions de Cos: une première livraison, parue en 2010, réunissait les décrets, les lettres, les édits et les textes sacrés (1-423); la deuxième livraison, dont je rends compte ici, regroupe les listes, les dédicaces, les inscriptions honorifiques et les bornes (424-1239); une troisième livraison, consacrée aux épitaphes, est annoncée au moment où j'écris ces

lignes. Ce sursaut de l'épigraphie coaque est dû pour l'essentiel au tandem constitué par Dimitris Bosnakis (Université de Crète) et Klaus Hallof (Humboldt Universität, Berlin), qui méritent notre reconnaissance et notre admiration pour la qualité du travail accompli. La présente livraison comporte un peu plus de 800 inscriptions, dont environ 250 inédits. La vérité oblige à dire que la plupart de ces textes « nouveaux » sont de modestes *frustula*, souvent réduits à quelques lignes ou à quelques syllabes – un cas extrême : **666** se réduit à deux lettres et à deux traces incomplètes, mais on comprend qu'il s'agit d'une dédicace grâce à la couronne dans laquelle le texte est inscrit. Une bonne part des inédits est tirée du journal de l'archéologue Rudolf Herzog (1871-1953), qui a fouillé à Cos vers 1900. C'est le cas notamment de **425**, une liste attribuée au milieu du III^e s. av. J.-C. ; on notera la présence, parmi les donateurs énumérés là, du médecin Xenotimos fils de Timoxenos, déjà connu par ailleurs (cf. **30** dans la première livraison) : les amateurs d'onomastique apprécieront l'effet de miroir dans lequel s'inscrivent le nom et le patronyme de ce personnage. Un autre médecin, C. Stertinus Xenophon, qui, dans la 1^{re} moitié du I^{er} s., compta des empereurs parmi ses patients, ne passe pas inaperçu tant sont nombreuses les inscriptions qui le concernent, lui et les siens (cf. **644-646**, **712-779**, **951-970**, etc.). J'ai eu l'occasion, il y a vingt ans, d'attirer ici l'attention sur cet abondant dossier épigraphique en rendant compte d'un livre posthume de Mario Segre : *AC* 65 (1996), p. 419-420. Les éditeurs ont bien voulu faire écho aux observations mineures que j'ai formulées en cette occasion (cf. notamment **721**, **724**, **738**). Deux inscriptions métriques figurent parmi les inédits. **507** est une dédicace de l'Asclépieion du II^e s. ap. J.-C. ; deux hexamètres sont joliment restaurés, en partie à l'aide d'une note laissée par Werner Peek ; on y lit un emploi métaphorique du substantif ἐρπυστήρ (var. de ἐρπυστήρ, litt. « reptile ») pour désigner un bambin qui ne marche pas, mais « rampe » encore (ἐρπυστής était déjà attesté en ce sens). La dédicace **516**, en l'honneur d'une divinité dont le nom est perdu, remonterait à la 2^e moitié du IV^e s. av. J.-C. « Nescio utrum elegiacum an hexametricum », confie D. Bosnakis. Quelle que soit la réponse à la question laissée ainsi ouverte, la séquence [... ἀ]νέθηκε | [τὸ ἀμεμφ]ὲς ἄγαλμα, présentée comme une fin de vers, ne satisfait pas aux exigences de la métrique. À dire vrai, rien n'impose ἀμεμφές, « irréprochable » ; l'épithète usuelle de ἄγαλμα, en clausule d'hexamètre, est περικαλλές, « de toute beauté ». M'inspirant d'une dédicace archaïque de Samos (*CEG* I 422), je suggérerais *exempli gratia* : [... ἀ]νέθηκε | [θεῶ περικαλλ]ὲς ἄγαλμα (le masculin θεῶ convient aussi, il va sans dire).

Alain MARTIN

Nikolaos PAPAARKADAS (Ed.), *The Epigraphy and History of Boeotia. New Finds, New Prospects*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-501 p., fig. n./bl. et coul. (BRILL STUDIES IN GREEK AND ROMAN EPIGRAPHY, 4). Prix : 144 €. ISBN 978-90-04-23052-1.

Bien que leurs pages-titres se taisent souvent à ce sujet, beaucoup de volumes collectifs qui sortent de presse ces temps-ci sont en réalité des actes de colloques. C'est le cas ici, car l'ouvrage édité par N. Papazarkadas fait suite à une réunion organisée à l'Université de Berkeley, en collaboration avec le Collège de France, en septembre 2011. Je ne puis mieux faire que d'en reproduire le sommaire (réparti en

diese Texte besser nicht als Fragmente abdrucken bzw. deutlich als *fragmenta incerta*. Im Fall von F 16 scheint mir die Zuweisung an *Über Lebensweisen* so unsicher, daß man lieber darauf verzichten und das Fragment nicht für Fragen der Interpretation des Werks verwenden sollte. T. bespricht im Folgenden die mögliche Struktur und literarische Gestaltung des Werkes (er plädiert für Dialog; hierbei, S. 161, spielt auch F 16 eine Rolle, ist aber nicht das einzige Zeugnis), verteidigt erfolgreich gegen R. und V. Gorman die Vorstellung, daß das narrative Schema von *tryphe*/Glück-*hybris*-Untergang schon bei Klearchos zu finden war, und verortet das Werk im Rahmen peripatetischer Schriften zum Thema *bios*. Er sieht in dem Werk eine protreptische und polemische (Letzteres aber wegen F 16) Schrift. Fazit: T. hat ein Buch verfaßt, das ausgezeichnete Interpretationen enthält und unser Verständnis der von ihm interpretierten Werke, und somit des Autors und Philosophen Klearchos deutlich vorangebracht hat. Nicht verschwiegen werden sollte auch, daß das Buch in einem exzellenten Deutsch geschrieben ist und die Lektüre eine Freude ist.

Stefan SCHORN

Almut FRIES, *Pseudo-Euripides. Rhesus*. Edited with Introduction and Commentary. Berlin-Boston, De Gruyter, 2014. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XVIII-517 p. (UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKEN LITERATUR UND GESCHICHTE, 114). Prix : 159,95 €. ISBN 978-3-11-034207-9.

La doctrine largement dominante parmi les historiens de la littérature grecque se prononce contre l'attribution du *Rhésos* à Euripide. Almut Fries ne se démarque pas de ce jugement (ceci n'est pas un reproche), comme l'annonce, dès le premier mot, le titre de son ouvrage, tiré d'une dissertation présentée à Oxford en 2008. L'examen des indices de forme et de contenu amène l'auteur à situer la rédaction de la pièce au IV^e siècle av. J.-C., dans le premier quart ou le premier tiers (p. 28), mais pas au-delà – contre la suggestion plusieurs fois formulée par V. Liapis (auteur d'un autre commentaire récent du *Rhésos*) d'une production en Macédoine, sous le règne de Philippe II ou d'Alexandre III. Le texte de la tragédie et de ses *hypotheses* est édité (p. 57-105, sans traduction), puis commenté de façon approfondie (p. 107-481), dans la meilleure tradition britannique. L'introduction contient une mise au point sur les trois témoins papyrologiques (p. 54 – n. 42 : lire Mertens-Pack³ 454.4). Il manque un renvoi au livre bien documenté de P. Carrara, *Il testo di Euripide nell'Antichità. Ricerche sulla tradizione testuale euripidea antica (sec. IV a.C. – sec. VIII d.C.)*, Florence, 2009 : sur Π^2 (= P. *Achmîm* 4) et Π^3 (= P. *Oxy.* LXVII 4568), cf. respectivement p. 488, n° 128, et p. 425, n° 108. A. Fries se félicite (p. 56) d'avoir pu procéder à une collation de Π^3 grâce à une image accessible en ligne. La même opération peut maintenant être menée à bien en ce qui concerne Π^2 , puisque la Bibliothèque nationale de France a mis à la disposition de tous un jeu de photographies du ms. «Supplément grec 1099» (cf. <http://gallica.bnf.fr>). Au v. 84, l'examen du cliché donne raison à la vieille édition par U. Wilcken (*SPAW* 1887), qui lisait dans le papyrus la variante fautive $\mu\theta\theta\omicron\iota\varsigma$, contre la réédition par P. Collart (*BIFAO* 1930), qui porte $\mu\theta\theta\omicron\varsigma$; l'apparat critique d'A. Fries est donc correct. Au v. 75, le texte des ms. présente l'infinifit rare $\gamma\alpha\pi\omicron\nu\epsilon\acute{\iota}\nu$ (pour $\gamma\epsilon\omega\pi\omicron\nu\epsilon\acute{\iota}\nu$, «travailler la terre»), confirmé par Π^2 . U. Wilcken et P. Collart ont

tous deux relevé la présence des lettres γε, dues à une deuxième main, dans la marge droite du papyrus à la hauteur de ce vers, ce dont rend compte à nouveau l'apparat d'A. Fries. Je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une variante (la particule γε ferait violence au mètre), mais plutôt de l'amorce d'une glose. La photographie montre que le papyrus est brisé immédiatement après γε. La marge était peut-être plus large à l'origine ; je croirais volontiers que la deuxième main avait tracé une lettre supplémentaire, soit γε[ω-], pour signifier que la forme γαπωνεῖν est équivalente à γεωπωνεῖν. A. Fries explique (p. vii) que le projet dont est issu son livre s'inspire d'un séminaire animé à Oxford il y a une quinzaine d'années par le regretté M. West, dont les travaux sont abondamment mis à profit dans le commentaire. Le volume est d'ailleurs dédié, "with a sense of privilege and gratitude", à M. West et à son épouse.

Alain MARTIN

Bernd SEIDENSTICKER, Adrian STÄHLI & Antje WESSELS (Ed.), *Der Neue Poseidipp*. Text – Übersetzung – Kommentar, Griechisch und deutsch. Darmstadt, WBG, 2015. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 442 p., 2 ill. n/b. (TEXTE ZUR FORSCHUNG, 108). Prix : 59,95 € (relié). ISBN 978-3-534-24356-3.

Ce volume est le résultat des recherches et discussions des ateliers organisés par le centre de recherche *Ästhetische Erfahrung im Zeichen der Entgrenzung der Künste* de la Freie Universität Berlin. Il s'agit d'une collaboration de douze auteurs (présentés en fin de volume p. 441-442) dont trois sont aussi les éditeurs scientifiques du volume. Après l'*editio princeps* de G. Bastianini et C. Gallazzi en 2001 et l'*editio minor* de G. Bastianini et C. Austin en 2002, la communauté scientifique a connu une grande effervescence autour de cette découverte et les travaux, d'ampleur variable, se sont multipliés pour améliorer le texte des 112 nouvelles épigrammes de Posidippe mises au jour et pour comprendre les tenants et aboutissants d'une découverte qui a produit une petite révolution dans la connaissance de la poésie hellénistique du III^e siècle avant J.-C. Depuis les volumes *Labored in Papyrus Leaves* dirigé par B. Acosta-Hughes, E. Kosmetatou, M. Baumbach (Cambridge Ma. – Londres, 2004) et *The New Posidippus. A Hellenistic Poetry Book*, dirigé par K. Gutzwiller (Oxford, 2005), c'est un nouveau volume collectif d'ampleur sur la collection d'épigrammes, mais à la différence des précédents ouvrages, il s'agit ici surtout d'un commentaire linéaire sur le texte, ce qui n'avait pas encore été proposé. L'introduction signée par les éditeurs scientifiques du volume fait une rapide mise au point sur la production épigrammatique de Posidippe, et sur l'apparition du nouveau papyrus qui ne livre aucune épigramme érotique ou symposiaque contrairement à l'essentiel de ce que nous connaissions jusque-là du poète de Pella. Le nouveau recueil offre une certaine proximité en revanche avec la poésie didactique tout en instaurant des jeux savants avec la tradition épigrammatique en mettant en place notamment de nouveaux sous-genres parmi les formes canoniques de l'épigramme funéraire ou de l'épigramme dédicatoire et en offrant une nouvelle vision de la poésie de cour. L'introduction rappelle aussi un certain nombre de questions qui ne peuvent que rester sans réponse ou ne peuvent que recevoir des réponses partielles ou temporaires : le recueil est-il l'œuvre de Posidippe ou d'un éditeur autonome ? En l'absence de tout nom d'auteur

lignes. Ce sursaut de l'épigraphie coaque est dû pour l'essentiel au tandem constitué par Dimitris Bosnakis (Université de Crète) et Klaus Hallof (Humboldt Universität, Berlin), qui méritent notre reconnaissance et notre admiration pour la qualité du travail accompli. La présente livraison comporte un peu plus de 800 inscriptions, dont environ 250 inédits. La vérité oblige à dire que la plupart de ces textes « nouveaux » sont de modestes *frustula*, souvent réduits à quelques lignes ou à quelques syllabes – un cas extrême : **666** se réduit à deux lettres et à deux traces incomplètes, mais on comprend qu'il s'agit d'une dédicace grâce à la couronne dans laquelle le texte est inscrit. Une bonne part des inédits est tirée du journal de l'archéologue Rudolf Herzog (1871-1953), qui a fouillé à Cos vers 1900. C'est le cas notamment de **425**, une liste attribuée au milieu du III^e s. av. J.-C. ; on notera la présence, parmi les donateurs énumérés là, du médecin Xenotimos fils de Timoxenos, déjà connu par ailleurs (cf. **30** dans la première livraison) : les amateurs d'onomastique apprécieront l'effet de miroir dans lequel s'inscrivent le nom et le patronyme de ce personnage. Un autre médecin, C. Stertinius Xenophon, qui, dans la 1^{re} moitié du I^{er} s., compta des empereurs parmi ses patients, ne passe pas inaperçu tant sont nombreuses les inscriptions qui le concernent, lui et les siens (cf. **644-646**, **712-779**, **951-970**, etc.). J'ai eu l'occasion, il y a vingt ans, d'attirer ici l'attention sur cet abondant dossier épigraphique en rendant compte d'un livre posthume de Mario Segre : *AC* 65 (1996), p. 419-420. Les éditeurs ont bien voulu faire écho aux observations mineures que j'ai formulées en cette occasion (cf. notamment **721**, **724**, **738**). Deux inscriptions métriques figurent parmi les inédits. **507** est une dédicace de l'Asclépieion du II^e s. ap. J.-C. ; deux hexamètres sont joliment restaurés, en partie à l'aide d'une note laissée par Werner Peek ; on y lit un emploi métaphorique du substantif ἐρπυστήρ (var. de ἐρπυστήρ, litt. « reptile ») pour désigner un bambin qui ne marche pas, mais « rampe » encore (ἐρπυστής était déjà attesté en ce sens). La dédicace **516**, en l'honneur d'une divinité dont le nom est perdu, remonterait à la 2^e moitié du IV^e s. av. J.-C. « Nescio utrum elegiacum an hexametricum », confie D. Bosnakis. Quelle que soit la réponse à la question laissée ainsi ouverte, la séquence [... ἀ]νέθηκε | [τὸ ἀμεμφ]ὲς ἄγαλμα, présentée comme une fin de vers, ne satisfait pas aux exigences de la métrique. À dire vrai, rien n'impose ἀμεμφές, « irréprochable » ; l'épithète usuelle de ἄγαλμα, en clausule d'hexamètre, est περικαλλές, « de toute beauté ». M'inspirant d'une dédicace archaïque de Samos (*CEG* I 422), je suggérerais *exempli gratia* : [... ἀ]νέθηκε | [θεῶ περικαλλ]ὲς ἄγαλμα (le masculin θεῶ convient aussi, il va sans dire).

Alain MARTIN

Nikolaos PAPAARKADAS (Ed.), *The Epigraphy and History of Boeotia. New Finds, New Prospects*. Leyde – Boston, Brill, 2014. 1 vol. 16 x 24 cm, XIV-501 p., fig. n./bl. et coul. (BRILL STUDIES IN GREEK AND ROMAN EPIGRAPHY, 4). Prix : 144 €. ISBN 978-90-04-23052-1.

Bien que leurs pages-titres se taisent souvent à ce sujet, beaucoup de volumes collectifs qui sortent de presse ces temps-ci sont en réalité des actes de colloques. C'est le cas ici, car l'ouvrage édité par N. Papazarkadas fait suite à une réunion organisée à l'Université de Berkeley, en collaboration avec le Collège de France, en septembre 2011. Je ne puis mieux faire que d'en reproduire le sommaire (réparti en

trois sections : I. Boeotian History: New Interpretations; II. The New Epigraphy of Thebes; III. Boeotian Epigraphy: Beyond Thebes): H. Beck, "Ethnic Identity and Integration in Boeotia: The Evidence of the Inscriptions (6th and 5th Centuries BC)", p. 19-44; E. Mackil, "Creating a Common Polity in Boeotia", p. 45-67; D. Knoepfler, "Ἐχθρόνδε τᾶς Βοιωτίας. The Expansion of the Boeotian *Koinon* towards Central Euboea in the Early Third Century BC", p. 68-94; A. Robu, "Between Macedon, Achaea and Boeotia: The Epigraphy of Hellenistic Megara Revisited", p. 95-118; Chr. Müller, "A *Koinon* after 146? Reflections on the Political and Institutional Situation of Boeotia in the Late Hellenistic Period", p. 119-146; V.L. Aravantinos, "The Inscriptions from the Sanctuary of Herakles at Thebes: An Overview", p. 149-210; A.P. Matthaiou, "Four Inscribed Bronze Tablets from Thebes: Preliminary Notes", p. 211-222; N. Papazarkadas, "Two New Epigrams from Thebes", p. 223-251; M. Bonanno-Aravantinos, "New Inscribed Funerary Monuments from Thebes", p. 252-310; A. Schachter, "Tlepolemos in Boeotia", p. 313-331; Y. Kalliontzis, "Digging in Storerooms for Inscriptions: An Unpublished Casualty List from Plataia in the Museum of Thebes and the Memory of War in Boeotia", p. 332-372; R. Pitt, "Just as It Has Been Written: Inscribing Building Contracts at Lebadeia", p. 373-394; Cl. Grenet, "Manumission in Hellenistic Boeotia: New Considerations on the Chronology of the Inscriptions", p. 395-442; I. Pernin, "Land Administration and Property Law in the Proconsular Edict from Thisbe (*Syll.*³ 884)", p. 443-459. – On se rendra compte de l'ampleur du spectre couvert par le volume en comparant, en toute subjectivité, deux de ces contributions. Le sanctuaire d'Héraclès, au sud-est de la Cadmée de Thèbes, fouillé en 2004-2005, a livré un abondant matériel de céramiques inscrites (n^{os} 1-70), présenté avec soin par V.L. Aravantinos. Il s'agit de dédicaces fragmentaires à Héraclès, tantôt peintes, tantôt incisées, attribuables majoritairement au VI^e siècle av. J.-C. (s'y ajoutent deux textes sur bronze). Ces modestes tessons jettent un éclairage précieux sur la vie religieuse de la Thèbes archaïque. À l'autre extrémité, si l'on peut dire, de l'arc-en-ciel épigraphique, N. Papazarkadas publie deux inscriptions thébaines sur pierre, une stèle et une colonne, qui intéresseront à part égale philologues et historiens, les premiers parce qu'elles sont métriques et qu'elles présentent une rédaction double (en dialecte et en alphabet béotiens, d'une part; en ionien, d'autre part), les seconds parce qu'elles se rapportent respectivement à un événement majeur et à une figure illustre du passé grec. La stèle rend hommage à des soldats tombés pour Thèbes, πατρίδος πέρι Θέβας (une fin d'hexamètre), soit à Platées (479), soit à Tanagra (458 ou 457). La colonne porte une dédicace à Apollon et à Amphiaraos où figure le nom de Crésus. L'éditeur rapproche magistralement le texte, qui prend ainsi tout son sens, du témoignage d'Hérodote 1, 52. De la belle et bonne épigraphie, où l'on sent battre le pouls de l'Histoire.

Alain MARTIN

Sezioni antichistiche dei Dipartimenti di Filologia, Letteratura e Linguistica e di Civiltà e forme del sapere dell'Università di Pisa, *Epigrafi di Iasos, Nuovi Supplementi, II*. Pise, Pisa University Press, 2015. 1 vol., 217 p. (STUDI CLASSICI E ORIENTALI, 61, t. 2). Prix : 20 €. ISBN 978-88-6741-549-6.

visibles dès le VII^e siècle. Spatafora note la réorganisation profonde des territoires adjacents suite à la fondation de Sélinonte et les changements subséquents dans les croyances religieuses locales. Dans sa contribution, de Cesare s'intéresse aux zones sacrées de Ségeste, en particulier le sanctuaire de Contrada Mango et la zone sacrée de l'Acropole Nord qui constituait un lieu d'échange, de contact, d'alliance et d'ostentation. Marconi, Tardo et Trombi présentent une première analyse de la céramique votive archaïque du sanctuaire urbain de l'Acropole de Sélinonte ; la céramique grecque côtoie des vases indigènes et témoigne d'interactions culturelles. Bergemann explore la question des sanctuaires ruraux comme lieux de contacts et d'échanges entre Grecs et indigènes sur les territoires de Gela et Agrigente. La thématique abordée dans la troisième partie concerne les « Sanctuaries and the formation of elites: power of consumption – consumption of power » et se concentre sur les biens et techniques qui forment la base des échanges au sein de l'élite et qui servent à la définir. Crielaard aborde la thématique des biens de prestige déposés dans les sanctuaires grecs de la seconde moitié du VIII^e siècle et tente de reconstruire la « biographie » de ces objets. La contribution de Gleba traite des usages et de la fabrication des textiles dans les sanctuaires et de l'implication des élites dans ces processus. Sur base d'une étude céramologique, Kistler et Mohr s'intéressent aux différences entre deux lieux de fête mis au jour au Monte Iato (Sicile), l'un conçu pour les locaux et l'autre pour des rencontres inter-élites impliquant des contacts avec l'extérieur de la communauté. Öhlinger retrace l'évolution des lieux de culte indigènes locaux et interrégionaux, évolution marquée par une influence grecque de plus en plus manifeste au fil du temps. L'article d'Osanna nous renseigne sur les fouilles menées à Torre di Satriano et en particulier sur le « palais ». Son décor architectural en terre cuite fut réalisé par des artisans grecs de Tarente et la céramique qui en provient indique qu'il s'agissait probablement de la demeure de membres de l'élite locale qui y tenaient des banquets et d'autres rituels de commensalité. Zuchtriegel montre l'évolution des pratiques rituelles au sein des sanctuaires du Latium entre le VIII^e et le VI^e siècle, période qui se clôt par une baisse significative de la qualité et la quantité de matériel retrouvé dans ces sanctuaires, sans doute pour des raisons idéologiques. Enfin, l'article de Graells i Frabregat traite de l'adoption de la pratique du banquet dans le Nord-Est de la Péninsule ibérique au VI^e siècle. À la suite d'une brève conclusion écrite par Isler, les éditeurs présentent un long débat sur les apports de ce colloque et du volume qui en découle. Ils présentent notamment huit pistes exploratoires, sorte de grille d'analyse permettant de mieux aborder dans le futur le phénomène de proto-globalisation qui se développe durant l'époque archaïque. Cette partie est, à tous égards, exemplaire et l'on souhaiterait voir plus souvent des conclusions aussi bien pensées clore un volume d'actes de colloque.

Isabelle ALGRAIN

Milena MELFI & Olympia BOBOU (Ed.), *Hellenistic Sanctuaries between Greece and Rome*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol. 13,5 x 21,6 cm, xvi-326 p. Prix : 80 £ (relié). ISBN 978-0-19-965413-0.

Cet ouvrage constitue la publication des actes d'un colloque organisé à Oxford en 2010. Milena Melfi et Olympia Bobou ont réuni une dizaine de spécialistes pour pallier le manque de synthèse consacrée aux sanctuaires de l'époque hellénistique. La réflexion est centrée sur les régions de Grèce continentale, d'Italie du Sud et de Sicile pour une période allant de 300 av. J.-C. à 100 ap. J.-C. et privilégie la documentation archéologique. L'objectif était de s'interroger sur le devenir de la religion publique pendant l'époque hellénistique et dans les premiers temps de la domination romaine ainsi que sur le rôle des sanctuaires dans la constitution des identités civiques. De manière générale, les continuités l'emportent. Par le maintien et la transmission de leur patrimoine religieux, les populations s'enracinaient dans un passé prestigieux, ce qui ne les empêchait pas de trouver leur place dans un environnement en mutation. Ces questions étaient d'actualité en 2010, mais elles ont été depuis lors amplement traitées et le livre a quelque peu perdu de ce qui aurait fait sa force s'il avait paru plus tôt. Les délais de publication expliquent aussi que certaines références bibliographiques ne soient plus à jour. L'ouvrage reste cependant intéressant, notamment parce que, comme le titre l'indique, les contributeurs ont travaillé sur la longue durée pour mettre en évidence les évolutions provoquées par l'instauration du pouvoir romain dans le domaine de la religion et des sanctuaires civiques. Au-delà de ce cadre général, l'ouvrage présente surtout un ensemble de cas particuliers déterminés par des contextes spécifiques, ce qui lui donne un caractère un peu hétéroclite. L. M. Caliò présente les deux principaux sanctuaires de Camiros, l'une des trois cités rhodiennes, celui d'Hestia sur l'agora, et celui d'Athéna et Zeus Polieus sur l'acropole (« Traditionalism in cult practice from Hellenistic to Roman times in Kameiros », p. 63-81). Camiros était dirigée par des notables conservateurs qui furent soucieux d'y préserver les traditions religieuses. Y. Lafond montre que les grands sanctuaires sont restés des lieux où les élites, respectueuses des normes, mettaient en scène leur dévouement pour la cité et leur piété envers les dieux (« Euergetism and religion in the cities of the Peloponnese (first century BC to first century AD). Between civic traditions and self-assertion of the elites », p. 18-26). C'étaient des espaces où stratégies individuelles et pratiques identitaires collectives s'articulaient les unes aux autres. Certains sanctuaires se développèrent durant l'époque hellénistique, souvent pour des raisons politiques. E. Interdonato traite de l'Asclépieion de Cos qui connut deux périodes de transformations architecturales mais aussi cultuelles au III^e s. puis dans la première moitié du II^e siècle avant J.-C. (« Architecture and rituals in the Hellenistic age. The case of the Asklepieion in Kos », p. 170-181). Soutenu par les rois lagides puis attalides, il devint un grand sanctuaire international abritant des cultes royaux. Le passage sous domination romaine ne produisit en revanche aucun changement significatif : les généraux puis les empereurs romains se substituèrent simplement aux rois hellénistiques. Le sanctuaire de Dodone, dont le développement architectural ne se produisit qu'à partir de la deuxième moitié du IV^e siècle, fournit un autre exemple, étudié par J. Piccinini (« Renaissance or decline ? The shrine of Dodona in the Hellenistic period », p. 152-169). Après avoir contesté l'identification de plusieurs édifices comme des temples, l'auteur attribue à la confédération molosse l'impulsion qui favorisa ce développement. Certains exemples traités sont caractéristiques des tendances de l'époque hellénistique. S. Kravaritou propose une synthèse sur les cultes de Démétrias et leur évo-

lution après la disparition du royaume antigonide (« Sacred space and the politics of multiculturalism in Demetrias (Thessaly) », p. 128-151). Le paysage religieux de la ville s'est constitué autour de cultes thessaliens traditionnels et de cultes nouveaux (cultes royaux, cultes égyptiens...), révélateurs des multiples influences qui touchaient ses habitants. C'est aussi à des pratiques caractéristiques de l'époque hellénistique que s'intéresse O. Bobou (« New images for new gods. Change in votive habits in the Hellenistic period », p. 182-205). Elle décrit les choix effectués pour représenter les dieux nouvellement introduits dans les panthéons, notamment à Athènes, et se penche sur l'évolution de certaines pratiques votives (dédicaces de reliefs, de sculptures représentant des enfants). Perpétuer des traditions et se rattacher à un passé mythique n'était pas nécessairement une marque de conservatisme cependant. Plusieurs des contributions soulignent en effet la capacité des populations à les préserver et à les utiliser tout en s'adaptant au nouveau cadre politique. Ce fut le cas à Lykosoura comme le montre M. Kantirea (« Re-shaping the sacred landscape through benefaction. The sanctuary of Lykosoura in the Peloponnese », p. 27-39). Un décret voté en l'honneur du Mégapolitain Xenarchos fils d'Onésicrite (*IG V 2*, 515) met en évidence que le sanctuaire de Lykosoura, où furent construits un temple pour Koré et un autre pour le culte impérial, n'a pas perdu son importance dans les premières décennies de la domination romaine. Les élites de Mégalopolis comme de l'ensemble du Péloponnèse y marquaient leur attachement aux vieilles traditions arcadiennes, mais aussi leur adhésion au nouveau modèle romain. Le sanctuaire d'Artémis Lykoatis est un autre sanctuaire arcadien dont B. Forsén présente une première étude (« Artemis Lykoatis and the bones of Arkas. Sanctuaries and territoriality », p. 40-62). Récemment fouillé près de l'ancienne Asea, il connut un développement architectural à partir de l'époque hellénistique et jusque dans les premiers siècles de la domination romaine, probablement à l'instigation de Mégalopolis. Ce sanctuaire, mentionné par Pausanias en relation avec la petite cité de Lykoas, sur le territoire de laquelle il se trouvait, constitua probablement un sanctuaire majeur de la tribu arcadienne des Ménaliens. La référence au passé se faisait aussi visuellement par la perpétuation d'images cultuelles anciennes, perçues comme des éléments importants du patrimoine religieux. Le célèbre sculpteur Damophon de Messène y contribua en restaurant plusieurs statues de culte. M. Melfi s'intéresse plus particulièrement à son passage dans plusieurs cités de Grèce occidentale en exploitant une nouvelle inscription de Buthronte (« Damophon of Messene in the Ionian coast of Greece. Making, re-making, and updating cult statues in the second century BC », p. 82-105). Il travailla selon elle quand les Romains étaient déjà présents et œuvra à la promotion et à la restauration de cultes anciens qui avaient leur soutien. De son côté, J. Mylonopoulos montre que les artistes de l'époque hellénistique s'inspirèrent souvent de modèles iconographiques remontant au ^v^e siècle pour produire des images divines y compris lorsqu'ils représentèrent des dieux nouveaux ; ils contribuaient ainsi à préserver une imagerie traditionnelle mais restaient capables de l'adapter au goût du jour (« Hellenistic divine image and the power of tradition », p. 106-127). Trois contributions traitent plus spécifiquement d'évolutions propres à l'époque romaine. A. Lo Monaco s'intéresse aux dédicaces en lien avec des magistrats romains, qu'ils en soient les auteurs ou qu'elles aient été faites en leur honneur, et traite du phénomène du remploi d'anciennes statues redédicacées (« Wreaths,

shields, and old statues. Roman magistrates in sanctuaries of Greece », p. 206-227). M. Melfi met en évidence la persistance de plusieurs cultes de Corinthe après la conquête de 146 av. J.-C. et la destruction de la ville (« The making of a colonial Pantheon in the colonies of Caesar in Greece. The case of Corinth », p. 228-253). Ces cultes, également populaires à Rome, favorisèrent la cohésion de la nouvelle communauté comme l'allégeance au pouvoir romain. L. Campagna nous présente un cas inverse (« Tauromenion (Taormina, Sicily). The Hellenistic sacred area near the Church of Santa Caterina and its transformations during the Roman Imperial age », p. 254-272). Il montre à la suite d'une analyse archéologique minutieuse comment l'un des principaux temples de Tauromenion fut abandonné à la suite de reconstructions décidées à l'époque augustéenne et réutilisé comme élément de décor d'un odéon. L'ouvrage, de belle facture, se clôt par un index et une bibliographie commune à l'ensemble des articles.

Laurianne MARTINEZ-SÈVE

Sylvia ESTIENNE, Valérie HUET, François LISSARRAGUE & Francis PROST (Ed.), *Figures de dieux : construire le divin en image*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014. 1 vol., 380 p., nombr. ill., 134 planches, dont 32 en couleurs (HISTOIRE). Prix : 21 €. ISBN 978-2-7535-3522-0.

Les figures – comme on dit *figurae* en latin – dont il est question ici désignent quelque chose de façonné, fabriqué, mais renvoient aussi à la forme, au style ou à la représentation, d'une structure, voire d'une configuration. Cet ouvrage, issu de la XIV^e et avant-dernière rencontre FIGVRA – un Groupe de recherche européen du CNRS actif entre 2008 et 2011 –, qui a eu lieu à Paris du 30 septembre au 1^{er} octobre 2011, prend ce mot de *figura* au pied de la lettre pour se concentrer sur un sujet précis : les dieux. Le choix n'est pas fortuit et se démarque des publications issues des rencontres précédentes, consacrées aux représentations de dieux en un sens plus large (mentionnons par exemple : « *Nourrir les dieux ?* » *Sacrifice et représentation du divin*, 2011 ; *Les représentations des dieux des autres*, 2011). L'originalité du livre consiste à utiliser les images comme moyen d'investigation privilégié sur le divin. Il est divisé en trois parties, intitulées respectivement « Mettre en scène le divin », « Voir les dieux, penser le divin » et « Effigies, éphémères ». Les différentes contributions s'intéressent aux rapports entre, d'une part, la construction du divin en images et les dispositifs rituels et, d'autre part, entre l'effigie et la mise en image du divin, explorés dans une perspective comparatiste entre différents contextes culturels, périodes et supports. La publication de ces actes est bilingue, avec des textes en français et en anglais (4 sur 16) ; elle est richement illustrée, incluant un cahier iconographique en couleur, et elle est soigneusement éditée (les coquilles sont rares, signalons toutefois, p. 80 note 12 et p. 93, Ἀρχαιολογική au lieu d'Ἀρχαιολογική, p. 86 note 42, ἀναθέτω au lieu d'ἀναθέτω). La première partie, consacrée à la mise en scène du divin examine, à partir de dossiers précis, les modalités pratiques de création des images divines et leur statut ambigu. Il est ainsi question de statues, de leur relation avec les mortels et de leurs dispositifs. B. Holtzman (p. 13-25) ouvre le débat avec un exemple éloquent, celui d'Athéna sur l'Acropole d'Athènes. Son culte était prééminent selon les rites attestés, les

l'ouvrage est de livrer des éclairages nouveaux (par ex. sur la chronologie de la constitution d'une bibliothèque privée antique, sur sa durée de vie, sur l'étude du marché de la copie, ...) par l'exploitation minutieuse des documents et la confrontation croisée des dossiers ; si l'ouvrage n'apporte pas de réponse décisive à un certain nombre de débats anciens – ainsi de la question discutée de la présence de Philodème de Gadara à Herculaneum... –, il livre un bon état de la question dans un champ où les nouveautés s'accumulent rapidement, et permet par ailleurs à des lecteurs peu familiers des sources papyrologiques d'en apprécier des dimensions documentaires méconnues qui ne relèvent pas de la seule transmission textuelle. Les deux derniers chapitres font pour leur part écho à des recherches plus anciennes de l'auteur, relatives aux espaces de rangement et au personnel associé à cette économie de l'écrit. En définitive, G. W. Houston livre ici un ouvrage original et utile. Bibliographie, index des sources et index général.

Laurent THOLBECQ

Serena AMMIRATI, *Sul libro latino antico. Ricerche bibliologiche e paleografiche*. Pisa – Roma, Fabrizio Serra Editore, 2015. 1 vol. 22, 5 x 30 cm, 195 p. ill. Prix : 240 € (relié), 120 € (broché). ISBN 978-88-6227-821-8 (relié), 978-88-6227-814-0 (broché).

Cet ouvrage a l'ambitieux projet, par une étude des principaux papyri et *codices* antiques parvenus jusqu'à nous, de décrire les caractéristiques formelles, codicologiques, bibliologiques et, bien sûr, paléographiques du livre latin, du 1^{er} siècle av. J.-C. aux VI^e-VII^e siècles ap. J.-C. (jusqu'à l'essor des écritures nationales) et leur évolution à travers les siècles. Pour ce faire, il est divisé en cinq grands chapitres qui suivent un ordre chronologique. La première partie (« Il libro latino antico (secoli I A. C. – III D. C.) », p. 23-44) se consacre aux *uolumina* datables du 1^{er} siècle av. J.-C. au III^e siècle ap. J.-C. L'examen du corpus de papyrus de la Villa des Pisons, la plus ancienne « bibliothèque » retrouvée, mais aussi de textes orientaux provenant entre autres de Quasr Ibrîm ou Masada, conduit l'auteur à relever un certain nombre de caractéristiques typiques du livre latin jusqu'au début du III^e siècle : l'écriture est d'abord pendant toute cette période la capitale, plus ou moins « posée » en fonction de la qualité du support et du degré de raffinement recherché. S. Ammirati est assez encline, pour expliquer cette relative uniformité, à reprendre à son compte l'hypothèse que ce phénomène serait la conséquence de l'absence à Rome d'une classe de scribes (p. 43). De légers changements sont néanmoins perceptibles à partir de la seconde moitié du II^e siècle : on passe d'un espace d'écriture de grande ampleur à un plus conforme aux normes grecques et à des marges plus petites, tandis que les *interpuncta*, dont la présence était encore pour Sénèque (*Ep.*, 40, 11 ; cf. p. 32) une marque du *scribere* latin, tendent à diminuer, voire à disparaître. Surtout, on voit les capitales commencer çà et là à s'arrondir en forme d'oncials (cf. *P.Mich.* VII 429 et *P.lond.Lit* 184). La période suivante (III^e-VII^e siècles) est le théâtre d'une évolution plus nette. Le deuxième chapitre (« I libri latini tardoantichi prodotti nelle aree provinciali (secoli III-VII D. C.) », p. 45-73) montre ainsi, à partir de l'examen de textes antiques de provenance égyptienne et syro-palestinienne que, contrairement aux siècles précédents, différents types d'écritures, qui attestent du passage de la majuscule à une minuscule,

se développent, tandis que les livres assument des formes diversifiées : on trouve surtout des *codices* de parchemin ou de papyrus, mais aussi des *uolumina* tardifs, qui sont, selon S. Ammirati, la preuve que l'apparition et la généralisation progressives du *codex* et de la minuscule ne furent pas forcément simultanées et liées (p. 73). L'auteur souligne en outre que les documents orientaux contemporains ont été produits par des mains clairement formées à l'écriture grecque : les textes retrouvés sont souvent bilingues et/ou bigraphes et témoignent d'une évolution de la bureaucratie orientale se formant progressivement à l'usage du latin. Le chapitre trois (« I libri latini tardo-antichi di provenienza egiziana prodotti in Occidente (secoli IV-VII D. C.) », p. 75-81) se concentre pour sa part sur les témoignages, en provenance de l'Égypte, de la production occidentale à la même époque : l'auteur note qu'il s'agit de textes majoritairement à caractère profane, très soignés, en lettres capitales dont la résurgence, à la fin du IV^e siècle, sur un support nouveau mais qui est devenu la norme, le *codex*, constitue pour elle la preuve que ces lettres semblaient aux païens désireux de préserver la culture classique l'écriture latine par excellence. D'autres textes, indistinctement profanes ou religieux, sont au contraire en onciales. L'auteur hésite sur la provenance de certains de ces manuscrits mais insiste à juste titre sur le fait que certains d'entre eux pourraient être une production locale imitant un style perçu comme occidental. Le quatrième chapitre, le plus long (« I manoscritti latini di contenuto giuridico dalle origini alla tarda Antichità. Un quadro d'insieme », p. 83-104) est la version remaniée d'un gros article paru dans *JJP* 40 (2010, p. 55-110), dédié aux livres antiques de nature juridique depuis les origines : cette recherche monographique a l'intérêt de disposer d'un *corpus* beaucoup plus fourni que celui des textes littéraires et représentatif de l'ensemble de la période étudiée. L'auteur distingue une fois de plus les manuscrits issus des parties orientale et occidentale de l'Empire. Les plus nombreux sont évidemment ceux de la première zone. Elle recense des *uolumina* juridiques des plus anciens (*P.Mich.* VII 456 + *P.Yale* inv. 1158r) aux plus récents (*P.Fay.* 10 + *P.Berol.* inv. 11533 ; *P.Oxy.* XVII 2103) et des *codices*, qui forment la majorité des supports : les uns et les autres ne diffèrent eux aussi guère de leurs correspondants littéraires. S. Ammirati relève néanmoins, entre le IV^e et le début du V^e siècle, la prédilection affichée par un certain nombre de manuscrits pour une écriture anguleuse. En revanche, à partir des efforts de codification théodosiens, on assiste à l'essor de deux types d'écritures bien repérables, l'une, plus ronde et, selon l'auteur, constantinopolitaine, l'autre, plus anguleuse et que S. Ammirati rattache de manière intéressante aux écoles de droit qui fleurirent à l'extrême fin de l'Antiquité en Syrie-Palestine ; une telle variété n'est en revanche pas perceptible en Occident. Le dernier chapitre (p. 105-111) s'intéresse enfin aux *codices* de papyrus produits en Occident entre la seconde moitié du V^e siècle et le début du VIII^e et qui constituent les derniers témoins de l'usage d'un tel support en Occident. L'origine française de beaucoup d'entre eux met en lumière l'importance de l'archevêché de Lyon comme lieu de conservation de textes importants, et en particulier d'archives : la plupart de ces *codices* contiennent des textes avant tout documentaires, sans recherche calligraphique et destinés à être conservés dans les chancelleries. – La tâche entreprise par S. Ammirati pouvait de prime abord apparaître immense et les aires chronologique et géographique explorées beaucoup trop étendues, tandis que la quantité et la qualité inégales des matériaux dont elle disposait rendaient *a priori* incertaines ses

éventuelles conclusions. Le résultat est néanmoins globalement très convaincant : l'ensemble des textes dépouillés, consignés dans l'index placé en fin de volume (p. 117-142) et qui font tous l'objet dans le corps de l'ouvrage d'une description détaillée, la volonté de leur adjoindre, quand cela était possible, une étude comparative des graffiti et des tablettes de bois et de cire parvenus jusqu'à nous, l'étude de textes encore inédits jusqu'à ses recherches (cf. par exemple les papyrus de Berlin cités p. 89) lui ont permis de déterminer des phases caractérisées par de vraies constantes et une évolution nette tout au long de la période choisie. L'auteur s'appuie en outre beaucoup sur les travaux qui l'ont précédée, et en particulier sur une bibliographie qui s'est beaucoup renforcée ces dernières années, mais elle sait aussi proposer des hypothèses originales souvent convaincantes. *Last but not least* : la présentation du livre est extrêmement soignée et la recherche agrémentée de planches d'illustrations (p. 163-195). On ne peut donc que recommander la consultation de l'ouvrage aux philologues versés dans la paléographie et la codicologie latines.

Agnès MOLINIER ARBO

Sofia TORALLAS TOVAR & Klaas A. Worp (Ed.), *Greek Papyri from Montserrat (P.Monts.Roca IV)*. Barcelone, Publicacions de l'Abadía de Montserrat, 2014. 1 vol., 327 p. + 55 planches couleurs. (SCRIPTA ORIENTALIA, 1). Prix : 28 €. ISBN 978-84-9883-700-1.

Située en Catalogne, l'abbaye bénédictine de Montserrat conserve en ses murs des trésors inestimables. Parmi ceux-ci, on compte une collection de papyrus constituée de deux fonds. Le premier, dénommé *P.Montserrat* (abrégé *P.Monts.*) a été légué par le père B. Ubach (1879-1960). Constitué par le père R. Roca-Puig (1906-2001) et légué à l'abbaye à la fin des années 1990, le second fonds, appelé *P.Montserrat Roca-Puig* (abrégé *P.Monts.Roca*), comprend notamment le célèbre codex *miscellaneus* de Montserrat. Chargée depuis 2002 de l'édition des papyrus du fonds Roca-Puig, S. Torallas Tovar (Associate Professor à The University of Chicago) a publié, soit seule, soit en collaboration, plusieurs pièces de cet ensemble, notamment dans *P.Monts.Roca I* (S. Torallas Tovar & K.A. Worp, *To the Origins of Greek Stenography*, Barcelone, 2006), *P.Monts.Roca II* (S. Torallas Tovar, *Biblia Coptica Montserratensia*, Barcelone, 2007) et *P.Monts.Roca III* (J. Gil & S. Torallas Tovar, *Hadrianus*, Barcelone, 2010). À nouveau publié par elle-même et K.A. Worp, le quatrième volume des *P.Monts.Roca* contient l'édition de trente-deux papyrus inédits (39, 58 à 60, 62 à 72, 76, 78 à 89, 91, 93, 94 et 96) et de trente-deux déjà édités (33 à 38, 40 à 57, 61, 73 à 75, 77, 90, 92 et 95), pour la plupart, par R. Roca-Puig dans des périodiques ou des volumes difficilement accessibles. Les papyrus de ce recueil sont datés du III^e s. avant notre ère au VIII^e s. de notre ère. Le volume s'ouvre sur une préface du père P. Tragan, conservateur des papyrus à l'abbaye de Montserrat, suivie d'une introduction des deux éditeurs, d'un *conspectus siglorum* et d'une liste des abréviations. Pour chaque papyrus, les éditeurs fournissent le numéro d'inventaire, les dimensions, les numéros Trismegistos (TM) et, le cas échéant, ceux de la Leuven Database of Ancient Books (LDAB), du catalogue des manuscrits vétérotestamentaires d'A. Rahlfs et du catalogue des papyrus littéraires juifs et chrétiens de

ses répercussions en Adiabène ? En outre, comment expliquer l'attentisme bienveillant des Romains face à l'influence grandissante, sur son territoire, d'une famille royale en lien avec l'ennemi parthe ? Dans ce premier ouvrage, Michal Marciak ne pouvait pas traiter toutes les problématiques soulevées par la famille royale. Sa monographie de grande qualité deviendra vite une référence fondamentale pour ceux qui étudient l'Adiabène, le judaïsme et les royaumes de l'Orient hellénisé, mais aussi les relations politiques et religieuses entre Romains, Juifs et Parthes.

Jean-Sylvain CAILLOU

Henning BÖRM, Marco MATTHEIS & Johannes WIENAND (Ed.), *Civil War in Ancient Greece and Rome. Contexts of Disintegration and Reintegration*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2016. 1 vol. 17 x 24 cm, 437 p. (HEIDELBERGER ALTHISTORISCHE BEITRÄGE UND EPIGRAPHISCHE STUDIEN, 58). Prix : 68 €. ISBN 978-3-515-11224-6.

Ce volume, qui rassemble les travaux de neuf contributeurs, envisage les stratégies de communication à l'œuvre lors des processus de désintégration et de reconstitution en temps de guerre civile. Après une introduction (« Civil Wars in Greek and Roman Antiquity: contextualising Disintegration and Reintegration », p. 15-28) où H. Börm met en évidence la difficulté à donner une définition satisfaisante du phénomène, conçu dans l'ouvrage (p. 18) comme « un conflit violent entre deux partis armés, organisés de manière au moins paramilitaire et qui considéraient auparavant qu'ils appartenaient au même groupe », le livre choisit de s'intéresser à la guerre civile de manière chronologique, avec deux parties allant respectivement de l'époque classique grecque au début du Principat et du Haut Empire à l'Antiquité tardive. La première contribution, proposée par H.-J. Gehrte (« Stasis und sozialisation. Überlegungen zur Funktion des gymnastischen in der Polis », p. 31-52) souligne que les écrivains antiques comme Platon, Aristote, Polybe ou Lucien, ainsi que les sources épigraphiques mettent en évidence le rôle majeur joué dans la cité par le gymnase comme instrument de cohésion sociale dès la fin de la période classique : les jeunes gens n'y subissaient pas seulement un entraînement militaire mais apprenaient à contrôler leurs passions pour ne pas risquer de devenir des fauteurs de guerres civiles. B. Gray (« Civil War and Civic Reconciliation in a small Greek Polis: two acts of the same drama ? », p. 53-85) considère pour sa part la guerre civile dans de petites cités grecques du IV^e siècle av. J. C. sous l'angle de la « performance », et comme une pièce jouée selon des règles précises. Il commence par énumérer les rituels de réconciliation complexes (sacrifices, purifications et serment), vecteurs d'une certaine conception de l'ordre civique, décrits dans deux documents épigraphiques, l'un de Nakone en Sicile, et l'autre de Dikaia en Chalcidique, puis se demande si la représentation dans les textes de la guerre civile, conçue comme une inversion – mais parfois aussi comme une réalisation mal comprise – des normes du comportement civique, et la réconciliation qui suit ne constituent pas deux actes du même drame destiné à faire comprendre aux citoyens les processus politiques. L'article suivant (B. Dreyer, « Harmonie und Weltherrschaft. Die stasis bei Polybios », p. 87-97) explore la notion de *stasis* chez Polybe et en fait dans la pensée de cet écrivain une clef de compréhension du déclin de nombreuses cités contemporaines et de la crois-

sance parallèle de Rome. Il s'attache en particulier à l'exemple de la guerre des Mercenaires pour montrer que la défaite de Carthage est attribuée par l'historien grec, qui s'inspire ici de la pensée thucydéenne, aux défauts de sa constitution, tandis que la victoire des Romains serait parallèlement due à une constitution capable d'assurer la cohésion du corps social. H. Börm (« Hellenistische poleis und römischer Bürgerkrieg. *Stasis* im griechischen Osten nach den Iden des März (44 bis 39 V. Chr.). », p. 99-125) s'intéresse pour sa part à la résurgence de la *stasis* et aux luttes intestines qui ont éclaté dans certaines cités grecques de l'Est devenu champ d'affrontement de la guerre civile romaine après la mort de César, ainsi qu'aux différentes réactions des deux partis romains en présence à l'égard du camp adverse. Le texte suivant, écrit par F. Santangelo (« Performing Passions, negotiating survival : Italian Cities in the late Republican Civil Wars », p. 127-148), traite d'un thème assez voisin : à partir de trois moments forts des conflits civils de la fin de la République, il explore le comportement et l'implication – pas toujours dictés par le pragmatisme et la raison – de plusieurs cités d'Italie lors des proscriptions de Sylla, de la descente de César en Italie en 49 et de la victoire d'Octavien, ainsi que l'attitude des chefs à leur égard. W. Havener (« *Triumphus ex bello civili* ? Die Präsentation des Bürgerkriegssieges im spätrepublikanischen Triumphritual », p. 149-184) montre quant à lui que, bien qu'aucun général romain ne devait en principe célébrer le triomphe sur des concitoyens affrontés au cours d'une guerre civile, Sylla, Pompée, César et surtout Octavien ont tous trouvé un moyen de mettre en scène leur victoire et souligner qu'ils en avaient obtenu un regain de pouvoir ; le dernier d'entre eux, surtout, aurait, selon l'auteur, vraiment célébré, le deuxième jour de la cérémonie de 29, son triomphe sur Marc Antoine et par là sanctionné la fin de la guerre civile et le début d'une période de réconciliation sous son égide. La deuxième partie ne contient qu'un article consacré au Haut Empire. A. Heinemann s'y intéresse à l'année des trois empereurs, et particulièrement au choix, selon lui sans intérêt militaire, des partisans de Vespasien de s'enfermer au Capitole ; il tente de démontrer que c'était pour affirmer, contre les Vitelliens, leur légitimité en se présentant comme les défenseurs de la *respublica*. Le reste du volume est consacré à l'Empire tardif. M. Haake (« "Trophäen, die nicht vom äusseren Feinde gewonnen wurden, Triumph, die der Ruhm mit Blut befleckt davon trug...". Der Sieg im imperialem, Bürgerkrieg im langen "langen dritten Jahrhundert" als ambivalentes Ereignis », p. 237-301) part des témoignages dont nous disposons sur la manière dont Constance II présenta sa victoire sur Magnence pour se livrer à une ample étude rétrospective sur les guerres civiles du III^e siècle élargi (de l'époque de Septime Sévère à celle de Constantin) : il analyse les différentes stratégies mises en œuvre par les princes pour accréditer la légitimité d'un pouvoir certes fondé sur la victoire, mais quand même issu de la guerre civile, ce qui reste malgré tout à la fin de l'Empire un fait encore mal accepté. M. Icks (« Great Pretenders: Elevations of "good" Usurpers in Roman historiography », p. 303-320) interroge lui aussi la légitimité des princes en étudiant les figures hors normes d'usurpateurs qui n'ont pas été stigmatisés pour leur violence ou leurs objectifs égoïstes par l'historiographie, Vespasien, Pescennius Niger et Julien, et montre que, dans l'imaginaire commun, l'acclamation spontanée par les soldats et la *recusatio imperii* étaient indispensables dans le processus de légitimation. T. M. Kristensen (« Maxentius' head and the rituals of civil war », p. 321-346), à partir de l'exemple du sort réservé par Constantin après

sa victoire au corps de son rival Maxence, analyse le fort impact « rhétorique » et symbolique en temps de guerre civile de la décapitation et de la mutilation d'un rival en politique. J. Wienand (« The Law's Avenger: Emperor Julian in Constantinople », p. 347-366), après avoir souligné que l'usurpateur Julien avait été frustré d'une éventuelle victoire par la mort de l'Auguste senior, son rival Constance II, fait ressortir, par une analyse du *Panegyrique* de Claude Mamertin, qu'il a cherché à s'imposer à Constantinople non pas en tentant de se concilier les élites orientales mais en se présentant comme un vengeur de la loi et par une confrontation qui n'était pas forcément porteuse de réconciliation. M. Mattheis (« Rituale als Medien politischer Aushandlungen in den Bürgerkriegen der Spätantike », p. 367-387) démontre de manière convaincante que les rituels comme l'adoration des images impériales n'étaient pas des instruments au service exclusif du prince mais constituaient des moyens de communication entre un empereur ou un prétendant et le peuple obligé de choisir et donc de légitimer ou refuser le pouvoir d'un prince. P. Bell (« How the circus and theatre factions could help prevent civil war », p. 389-413), au rebours des idées reçues, explique que l'empereur savait manipuler à son profit les factions sportives et théâtrales, susceptibles de drainer les passions, de créer des solidarités transversales à travers les différentes couches sociales et les populations de l'Empire, et, pour finir, d'éviter plutôt que de provoquer des séditions. Le livre s'achève sur un épilogue rédigé par J. Wienand (« The Impaled King : a head and his context », p. 417-432) : il propose une analyse d'une monnaie exceptionnelle (*RIC* IV Maximinus 90 ; elle apparaît en couverture du livre) et à son sens parfaitement représentative de la problématique du volume : Maximin le Thrace y a été dépouillé de ses insignes impériaux et sa tête modifiée pour rappeler qu'elle a été coupée et exhibée au bout d'une pique après son élimination par ses soldats passés à Pupien et Balbin. Ce livre réussit jusqu'à un certain point l'exploit de renouveler une thématique déjà très parcourue, car il cherche moins à analyser les spécificités des différentes guerres civiles qui ont jalonné l'histoire de la Grèce et de Rome qu'à en mettre en évidence les schémas récurrents, l'apparat symbolique et même les comportements ritualisés auxquels elles donnaient lieu dans l'Antiquité. Particulièrement stimulantes à cet égard sont la communication de B. Gray (même si l'on n'est pas forcément d'accord avec certaines de ses lectures), qui représente la guerre civile comme un drame joué sur la scène civique à des fins didactiques, les études de H. Börm et F. Santangelo, qui montrent comment les guerres civiles romaines étaient capables de réactiver les antiques *staseis* des cités grecques ou de bouleverser les cités italiennes, les articles de T. M. Kristensen et M. Mattheis, qui font ressortir toutes les stratégies de communication des deux camps en présence et particulièrement des vainqueurs pour frapper l'esprit de leurs concitoyens, ou encore les recherches qui insistent sur les différents moyens trouvés pour garantir la cohésion sociale (B. Dreyer, P. Bell). Les recherches consacrées à l'histoire romaine sont de loin les plus nombreuses, car les Romains percevaient la guerre civile comme un mal extrêmement destructeur mais en même temps inévitable : on est ainsi particulièrement intéressé par les analyses (W. Havener, A. Heinemann, M. Haake, M. Icke, J. M. Wienand) qui insistent sur le statut ambigu du vainqueur d'une guerre civile et sur les efforts faits jusqu'à la fin de l'Empire pour légitimer son pouvoir et faire passer ses compétiteurs pour des tyrans

usurpateurs. L'exemple de Julien, présenté par J. Wienand, est à cet égard certainement le plus révélateur : frustré, contre toute attente, d'une victoire par la mort de son adversaire, il chercha à pallier par différentes stratégies ce qu'il percevait évidemment moins comme un atout que comme une faiblesse de son tout jeune principat. Les interprétations de ce livre ne remporteront pas toujours forcément l'adhésion du chercheur : il propose néanmoins de nombreuses analyses nouvelles d'un sujet fondamental pour la connaissance de l'Antiquité et nous ne pouvons qu'en recommander la lecture à tous les spécialistes de l'histoire politique et sociale gréco-romaine.

Agnès MOLINIER ARBO

Christophe BURGEON, *La troisième guerre punique et la destruction de Carthage. Le verbe de Caton et les armes de Scipion*. Louvain-la-Neuve, Academia-L'Harmattan, 2015. 1 vol. 24 x 15,5 cm, 189 p. Prix : 20 €. ISBN 978-2-8061-0254-6.

Doctorant en histoire à l'Université catholique de Louvain, Christophe Burgeon vient d'écrire ce qui est, à notre connaissance, la toute première synthèse consacrée spécifiquement à la troisième guerre punique. L'introduction permet à l'auteur d'exposer les buts de son ouvrage : « revoir l'histoire de ce conflit en sortant des sentiers battus et en versant au dossier des pièces nouvelles, autrement dit en analysant la destruction de la métropole punique sous différentes perspectives : événementielle, historiographique, socio-économique, politique, juridique, morale, etc. » (p. 11-12) ; Chr. Burgeon présente également le contenu et la finalité de chacun des six chapitres. Dans le premier chapitre (p. 15-27), l'auteur dresse un panorama des sources sur lesquelles ses recherches se sont fondées : après avoir mentionné l'important problème que constitue l'absence de sources carthaginoises, il présente les auteurs grecs et romains qui nous renseignent sur la troisième guerre punique, dont les principaux sont Polybe, Appien et Dion Cassius (abrégé par Zonaras). Ensuite, il aborde la question des sources archéologiques, qui permettent de remédier à un écueil non négligeable des sources grecques et romaines : « La chute de Carthage a [...] été déclinée chez une pléthore d'auteurs, mais la cité [...] est une cité stéréotypée, dont les citoyens sont le plus souvent dépourvus de vertus et de qualités morales [...]. La composante du *metus Punicus* [...] est un classique de la pensée romaine : elle est omniprésente dans les littératures grecque et surtout latine. Au total, ces passages forment une image peu flatteuse et, en partie, erronée des Carthaginois » (p. 26-27). D'une manière générale, tout au long du premier chapitre, Chr. Burgeon donne des explications bienvenues sur le crédit que l'on peut accorder à chaque auteur et aux différents types de sources. Dans le deuxième chapitre (p. 29-49), il dresse un portrait du roi numide Massinissa et décrit ses relations avec Scipion Émilien, ainsi que sa politique d'annexions et de pillages sous le regard officiellement impartial, en réalité bienveillant, de Rome, notamment lors de la guerre numido-carthaginoise de 150 : « Des députés avaient bien été dépêchés sur place, mais ils avaient reçu pour mission de mettre fin à la lutte si Massinissa avait été en mauvaise posture et d'encourager la poursuite de la guerre s'il avait été en position de force » (p. 47). Le troisième chapitre (p. 51-73) est intitulé : « *Delenda est Carthago* ». L'auteur y revient sur la fameuse phrase de Caton, rapportée dans différentes versions par les auteurs de

qui sait mettre en avant les acquis des différentes réflexions qui y ont été menées mais regrette certains manques, telle une approche économique ou anthropologique plus poussée. Relevons enfin la présence en fin de volume de deux tableaux synthétiques regroupant les membres de l'expédition de Bretagne et ceux composant le *corpus* établi au cours de la recherche. La réflexion est intéressante et bien menée, et les recherches prosographiques sur laquelle elle s'appuie rigoureuses. On regrette simplement le caractère un peu fuyant du sujet : l'ensemble de la recherche montre tout à la fois de façon convaincante qu'il existe un phénomène curial sous le règne de Claude mais peine à en définir précisément la nature et à en délimiter les contours. L'approche comparatiste, prônée dans l'introduction (p. 21) et qui esquisse un parallèle entre la « cour » claudienne et celles d'Ancien Régime, s'avère féconde et lance à plusieurs reprises l'auteur sur des pistes prometteuses ; mais en même temps, elle tend peut-être quelquefois à oblitérer les spécificités propres à une « cour » du Haut-Empire, déjà très différente de celles qui se développeront aux siècles suivants. Il reste qu'il s'agit d'un livre enrichissant, qui renouvelle la vision antique et moderne du règne de Claude et dont nous conseillons la lecture à tous les spécialistes de l'histoire de l'Empire romain.

Agnès MOLINIER ARBO

Olivier HEKSTER, *Emperors and Ancestors. Roman Rulers and the Constraints of Tradition*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 19, 5 x 25 cm, 395 p. (OXFORD STUDIES IN ANCIENT CULTURE AND REPRESENTATION). Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-873682-0.

Ce livre vient combler une lacune de la recherche actuelle, qui a proposé de nombreuses études sur l'importance du lignage et des ancêtres (masculins ou féminins, réels ou fictifs) dans l'image et la légitimité de tel ou tel prince, mais n'avait encore jamais produit une synthèse complète sur ce sujet. O. Hekster rappelle utilement dès le Prologue (p. XXVII-XXXII), à partir d'un curieux passage de Pliny l'Ancien (*NH* VI, 89) vantant les mérites de la monarchie non héréditaire de Taprobane, l'écart qui existait entre les attentes théoriques de l'opinion à Rome – ou peut-être plutôt des sources censées la refléter – et la réalité : si l'élection du meilleur apparaissait comme un idéal génération après génération, dans les faits, la succession dynastique qui prévalait a toujours rencontré le consensus. Dans le chapitre introductif (chapitre 1 : « Introduction to Dynastic Rule », p. 2-38), l'auteur montre d'abord que celle-ci ne pouvait qu'apparaître naturelle dans une civilisation romaine qui accordait une grande importance à la famille et à l'exemple familial commémoré de multiples manières ; il énumère ensuite les stratégies de communication du pouvoir et ses modes de diffusion sous l'Empire en insistant surtout sur le monnayage, qui constituera la source documentaire la plus importante de sa réflexion. Le thème est ensuite décliné en deux grandes parties, respectivement consacrées aux parentés réelles (« Family ties », p. 41-202) et fictives (« claiming kinship », p. 203-314). La première partie étudie d'abord l'exploitation de la figure du père dans la propagande d'un empereur régnant (chapitre 2 : « Running in the Family », p. 41-109), en suivant les dynasties par ordre chronologique : si Auguste, qui prétendait restaurer la République, n'a guère mis l'accent dans son monnayage sur Jules César, les Julio-Claudiens, dont aucun n'était

le fils de son prédécesseur, se sont tout de même appliqués à mettre en valeur leur père tantôt adoptif (Tibère-Néron) tantôt biologique (Caligula-Claude) pour asseoir leur légitimité. Les liens du sang existant entre Vespasien et son fils Titus ont été fortement emphasés dans la dynastie suivante, alors que Domitien n'a pas insisté sur sa condition de fils de Vespasien, peut-être parce qu'il n'en était pas le successeur immédiat. Analysant ensuite les II^e et III^e siècles, O. Hekster relève que, contre toute attente, les empereurs adoptés (Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux et Marc Aurèle) ont relativement peu exploité les figures de leurs prédécesseurs, même dans leurs premières années de règne. Ce sont les fils biologiques, Commode et Caracalla, qui ont produit le plus de monnaies à l'effigie de leur père, au moins au début de leur principat. Par la suite, au III^e siècle, on a du mal à trouver des constantes, même dans le cas de fils biologiques comme Gallien (sans doute peu désireux d'évoquer Valérien, mort en captivité chez les Perses). Le cas le plus exceptionnel est en définitive celui de Trajan, auquel l'auteur consacre un développement particulier (« Trajan: the son of two fathers », p. 66-78), car s'il a relativement peu célébré dans la documentation numismatique son père Nerva (tout en continuant à se présenter comme son fils dans sa nomenclature tout au long du règne), il a en revanche déifié son père biologique Trajan l'Ancien et émis des monnaies à son effigie dans la dernière partie de son principat : O. Hekster pense qu'il cherchait à créer rétrospectivement, dans la perspective de sa succession, une *domus diuina* où il pourrait trouver un héritier de son sang. En fait, selon lui, il y aurait eu un changement notable dans la représentation des ancêtres sous les princes adoptés à partir d'Antonin le Pieux (cf. p. 78-95) : le monnayage et peut-être aussi la statuaire indiquent un accent mis sur la *domus Augusta* au détriment de la représentation du père. L'auteur insiste néanmoins à la fin de cette partie sur la difficulté à établir des constantes d'une dynastie à l'autre, et même entre dynasties, sur les témoignages discordants des sources et sur la diversité des messages émis à Rome et dans les provinces. Le chapitre suivant (chapitre 3 : « Your Mother's Son », p. 111-159) s'inscrit dans la ligne de l'intérêt récent témoigné par la recherche pour les impératrices : l'auteur montre que, chez les Julio-Claudiens, à partir de 13 av. J.-C., le monnayage représente volontiers les mères et les aïeules d'empereurs, de Julie à Agrippine la Jeune, même si les épouses d'illustre lignage font progressivement elles aussi leur apparition. La situation change aux dynasties suivantes : le monnayage flavien ne met en évidence ni les mères ni les épouses impériales, à l'exception de Domitia, et encore seulement dans les provinces. Quant aux Antonins, seul Hadrien semble avoir témoigné d'une attention (relativement limitée) aux aïeules du règne précédent. D'une manière générale, les Antonins ont témoigné aussi peu d'intérêt aux mères qu'aux pères défunts, biologiques ou adoptés, en se focalisant surtout sur les épouses vivantes et la *domus Augusta*. Cela n'en rend le cas des Sévères que plus étonnant aux yeux d'O. Hekster : Julia Domna, honorée du vivant de son époux à l'égal des épouses antonines, devient, en tant que mère, la seule personnalité féminine mise en valeur sous Caracalla. Surtout, Julia Maesa, grand-mère d'Héliogabale et Sévère Alexandre, et les Juliae Soaemias et Mamaea, mères respectives de ceux-ci, eurent une place dans la numismatique sans précédent, sans doute parce qu'elles formaient le lien avec Julia Domna et les Sévères, mais aussi en raison de leur position singulière à Rome. La conclusion de cette partie insiste sur le déplacement progressif de l'attention aux membres féminins des dynasties des (grands)-

mères aux représentantes vivantes et surtout sur la discontinuité qui existerait entre la République et l'Empire sur la commémoration des femmes. Peut-être conviendrait-il de nuancer un peu plus ce dernier point : l'exemple de Jules César faisant l'éloge de sa tante suffit à démontrer, contre les affirmations de l'auteur (p. 157), que, dès l'époque républicaine, un homme pouvait trouver un intérêt politique à commémorer une parente. Le chapitre 4 de cette première partie (« we go back », p. 161-202) s'intéresse aux figures d'Auguste et de Nerva en tant que pères fondateurs. La figure d'Auguste est d'abord examinée en parallèle avec celle de Jules César : l'auteur note l'éviction progressive du deuxième dans la nomenclature des Julio-Claudiens, alors qu'Auguste reste invoqué de manière assez constante au-delà de la première dynastie, mais moins comme ancêtre que dans un esprit d'émulation. Les réflexions consacrées à la position singulière de Nerva dans l'histoire de l'Empire sont particulièrement stimulantes : cet homme obscur, qui ne saurait être comparé à Auguste et n'est plus guère mentionné par la numismatique dès l'époque de Trajan, figure dans la nomenclature des « Antonins » jusqu'à Caracalla. L'auteur, pour expliquer cette situation exceptionnelle, émet l'hypothèse que le précédent de la dynastie julio-claudienne a pu jouer. Le chapitre s'achève sur une comparaison entre les témoignages, à propos de la notion de *domus Augusta*, de la documentation figurée exploitée jusqu'à présent et la littérature, plus difficile à interpréter, en raison d'un fréquent double langage et des différences entre les genres, mais dont le témoignage semble corroborer celui des autres sources à propos de Jules César et d'Auguste, sans que l'on repère le même phénomène dans le cas de Nerva et Trajan. Le chapitre 5 (« Some Have Ancestors Thrust Upon Them », p. 205-237), avec lequel commence la deuxième partie du livre, veut éprouver les conclusions auxquelles était parvenue la première en étudiant les lignages fictifs, qui, sous l'Empire, commencèrent avec l'auto-adoption de Septime Sévère dans la famille des Antonins et furent une caractéristique de la propagande impériale au III^e et surtout au IV^e siècle. L'auteur souligne que le geste sans précédent de Septime Sévère ne semble pas avoir suscité de vives réactions dans l'opinion publique. Il passe ensuite aux exemples suivants les plus représentatifs, en particulier à la batardise présumée de Caracalla et de Sévère Alexandre comme vecteur problématique de leur légitimité, à Dèce qui se fit appeler Trajan dans sa nomenclature et chercha dans sa propagande à s'inscrire dans la lignée d'une suite d'*optimi principes* de Dèce et enfin au cas bien connu de Claude le Gothique et du réseau d'ascendance et de descendance fictives au centre duquel il se trouvait. Notons qu'à propos des prétendues origines claudiennes de la dynastie constantinienne, l'auteur aurait pu citer les nombreuses pages que Fr. Chausson (*Stemmata aurea. Constantin, Justine, Théodose*, Rome, « L'Erma » di Breitschneider, 2007) consacre à ce sujet. La conclusion (p. 233-237) replace dans la réflexion dans le cadre plus général de l'engouement généalogique qui caractérisait l'Antiquité tardive selon le témoignage d'Ammien Marcellin. Le chapitre suivant (chapitre 6 : « Sons of Gods and Heroes », p. 239-275) explore les ascendances ou les compagnonnages divins postulés par les empereurs, souvent présentés comme des intermédiaires entre les dieux et les hommes. L'auteur commence évidemment par la prétention de la *gens Iulia* de descendre d'Énée : passant en revue les témoignages littéraires de l'exploitation de l'image d'Énée par Auguste et plus globalement les Julio-Claudiens, il en conclut qu'il ne s'agit pas d'une politique systématique mais plutôt d'un essai ayant abouti à

une réussite. Il s'intéresse ensuite au cas plus fréquent des princes qui invoquaient des *comites* divins, tel Domitien avec Minerve ou Commode avec Hercule. En fait, comme le souligne l'auteur, comme il était désormais important d'être à la fois membre (même auto-proclamé) d'une *domus diuina* et *a diis electus*, ce furent souvent des princes à la légitimité contestable ou contesté qui mirent en avant un compagnonnage divin. O. Hekster étudie ensuite les différents empereurs qui, aux II^e et III^e siècles, ont eu recours à la figure de Mars, père du fondateur de Rome, mais surtout dieu de la guerre et Ultor. Le chapitre se clôt sur un développement consacré aux écarts observés sur ce point entre Rome et les provinces qui, même si le prince avait renoncé à toute prétention divine, n'ont jamais hésité à insérer leur culte à l'intérieur de pratiques locales. Le dernier chapitre est consacré d'une manière stimulante à la seule expérience de succession volontairement non-dynastique produite par l'histoire de l'Empire, la Tétrarchie (chapitre 7 : « The Tetrachs: Divine Brothers and Fictive Fathers », p. 277-323) : l'auteur montre que, au rebours de ce qui se passait auparavant, l'accent est mis pendant la première Tétrarchie sur l'absence de liens familiaux entre les quatre gouvernants, symbolisée entre autres par la disparition des femmes de la famille dans les représentations officielles. Mais l'échec de la seconde Tétrarchie illustre *a contrario* combien était forte à Rome l'attente dynastique, tandis que les *signa* Iouius et Herculius assumés par Dioclétien et Maximien et censés conférer à leurs porteurs, selon O. Hekster, la légitimité et l'aura qui découlaient auparavant de l'appartenance à la *domus diuina*, soulignent combien celle-ci était importante pour l'opinion publique. Un détour final par des sources littéraires, les *Panegyriques latins*, vient confirmer de manière convaincante la thèse soutenue dans ce chapitre. Relevons la présence, après une conclusion qui présente de manière efficace les acquis du volume, d'utiles *stemmata* des dynasties les plus importantes (p. 327-331), ainsi que d'une volumineuse bibliographie (p. 333-367). On est parfois décontenancé par les fréquents retours effectués par le livre sur des thèmes ou des personnages déjà abordés, ainsi que par son ambition d'exhaustivité qui risque çà et là de faire perdre au lecteur le fil du discours ou lui donne de temps en temps l'impression que de nombreux problèmes, de signification et d'enjeu différents, sont tous placés sur le même plan. On ne peut néanmoins que saluer la parution de cette somme qui traite sur le long terme un problème qui touche à l'essence même du principat. O. Hekster s'appuie en outre sur une documentation très diversifiée : les sources figurées utilisées, surtout de nature numismatique, sont fréquemment rapprochées en fin de chapitre des textes littéraires, et ce n'est pas un des moindres mérites du livre que de savoir montrer la diversité des messages en fonction des *media* de diffusion et des contextes. Les réflexions menées par l'auteur sont fréquemment très éclairantes (on pense par exemple au développement consacré aux deux pères de Trajan, ou encore au contre-modèle tétrarchique) et nourriront incontestablement les recherches des antiquisants spécialistes de l'Empire romain.

Agnès MOLINIER ARBO

Sénèque le fils, pour illustrer à la fois l'évolution et l'ambiguïté persistante de l'image d'Auguste sous les Julio-Claudiens. G. Zecchini (« Auguste selon Suétone ») fait ressortir l'interférence de préoccupations contemporaines de l'époque des Antonins (parallèle implicite entre César et Auguste d'une part, Trajan et Hadrien d'autre part) dans la rédaction de la *Vita Augusti* suétonienne. On se tourne vers l'historiographie grecque avec M.-L. Freyburger-Galland (« Octavien-Auguste chez Dion Cassius : entre propagande et objectivité »), qui met en lumière la finesse et la lucidité politique sous-tendant la représentation du règne d'Auguste chez l'historien grec, ainsi revalorisé. Un grand saut vers l'époque byzantine nous conduit enfin, avec E. Caire, dans la chronique de Jean Malalas (« Auguste "grand prêtre initié et roi" ». La légende augustéenne chez Jean Malalas ») pour une véritable autopsie de la curieuse légende d'Auguste annonciateur du Christ, dont l'auteur démonte la genèse et retrace la postérité dans une passionnante enquête. Si l'ensemble du volume est intéressant, certaines communications sont plus neuves et/ou plus marquantes que d'autres. Je détacherais notamment celle d'E. Caire, pour sa rigueur démonstrative, et celle de P.-M. Martin, pour sa finesse intuitive. Mais le tout est une contribution importante à l'approfondissement de notre connaissance de l'ambiance morale et intellectuelle de l'époque augustéenne. Je terminerai par un petit bémol sur le plan formel. Il est dommage qu'une révision plus attentive des textes n'ait pas éliminé quelques incorrections et impropriétés qui émaillent certaines communications, non seulement de collègues étrangers qui ont fait l'effort d'écrire dans notre langue (par ex., p. 209 l. 3, l. 14 ; p. 218 l. 6), mais aussi de contributeurs français (par ex. p. 30 l. 23 ; p. 33 l. 4 ; p. 34 l. 10 ; p. 35 l. 26 ; etc.). Enfin, certains nombres sont écrits en chiffres là où l'usage français serait plutôt de les écrire en toutes lettres (p. 210 l. 30-31 ; p. 212 l. 20, 24 ; p. 214 l. 22 ; p. 215 l. 30-31 ; p. 216 l. 4 ; p. 219 l. 16 ; p. 220 l. 15).

François RIPOLL

Anne-Claire MICHEL, *La cour sous l'empereur Claude. Les enjeux d'un lieu de pouvoir*, avec une préface de Frédéric HURLET. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. 1 vol. 16, 5 x 24 cm, 378 p. (SERIE « AULICA ». L'UNIVERS DE LA COUR). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7535-4202-0.

Ce livre aborde un thème déjà parcouru depuis de nombreuses années, mais qui a connu récemment un regain d'intérêt dans les recherches sur le pouvoir impérial, le problème de l'*aula Caesaris*. On a longtemps pensé qu'il n'y eut pas à Rome de cour proprement dite avant les II^e-III^e siècles. Or, comme le souligne A.-C. Michel dès l'introduction, le terme *aula* apparaît sous le règne de Claude à propos du milieu qui entoure le prince. Sa thèse est donc que, dès le quatrième César, quand le principat n'était désormais plus une forme de gouvernement contestée, a existé une véritable cour, avec ses structures et son personnel permanent et qu'elle se propose d'envisager d'une manière globale (p. 13), en dépassant, dans une perspective comparatiste destinée à nourrir sa réflexion (p. 21), la dichotomie public/privé introduite par Mommsen. L'ouvrage est divisé en trois parties, qui envisagent le phénomène curial respectivement dans sa dimension spatiale, sociale et politico-culturelle. La première partie, intitulée « La cour comme espace. Topographie des résidences impériales »

(p. 27-112), propose une synthèse sur l'état de la recherche sur le Palatin, les jardins et les villas impériaux en Italie sous le règne de Claude. Elle commence par un chapitre qui s'efforce de reconstituer l'évolution du Palatin de 41 à 54 : après avoir tenté de définir sa forme et son extension sous les règnes antérieurs, elle s'appuie sur les conclusions d'études archéologiques récentes pour affirmer (p. 56-57) que l'activité éditiltaire de Claude a été décisive et a transformé la résidence impériale en un véritable palais d'un appareil remarquable et doté de lieux de représentation précis, sans que l'on puisse cependant préciser s'il s'inscrit dans la continuité des réalisations des ères précédentes ou s'il s'agit d'une innovation claudienne. Le deuxième chapitre, qui met l'accent sur la pluralité des lieux auliques, s'intéresse aux *horti* à la périphérie de l'*Vrbs* et aux villas impériaux en Italie. Après avoir énuméré les nombreux jardins que Claude avait hérités de ses prédécesseurs et analysé les motifs de la politique de confiscation des derniers grands domaines appartenant à des particuliers dans l'*Vrbs*, l'auteur recense les villas impériaux sous Claude dans le *suburbium*, le Latium et la Campanie, et analyse la signification de l'organisation de leur espace. Selon elle, elles s'inscrivent dans le prolongement des pratiques des familles aristocratiques tardo-impériales, mais certaines pièces sont peut-être déjà adaptées aux besoins d'une cour hors du Palais : l'auteur souligne en effet à juste titre que ces villas devaient attirer, dans le cadre mal connu de la sociabilité impériale, des hommes en vue désireux de s'installer à proximité du prince. Elle propose ainsi dans ces chapitres un commode état des lieux sur les habitations de Claude, même si elle reconnaît elle-même que la documentation fragmentaire dont elle dispose ne lui permet généralement pas d'aller au-delà des hypothèses. La deuxième partie se concentre sur la composition de la cour (« La cour comme milieu social. Prosopographie de la cour claudienne », p. 113-227). Elle distingue trois groupes : les proches de l'empereur, c'est-à-dire ses parents avec ses esclaves et affranchis qui le servent sur le Palatin, ensuite ce qu'elles appellent les experts, c'est-à-dire ceux qui sont appelés à la cour ou y vivent en raison de leurs compétences intellectuelles ou techniques (elle agrège à cet ensemble les gardes de l'empereur et les rois étrangers), enfin l'élite sénatoriale et équestre que les liens d'amitié qu'elle entretient avec le prince ou/et les fonctions qu'elle exerce amènent à fréquenter le Palais. Il était relativement facile de remplir les deux premiers groupes, mais beaucoup moins le troisième : comment mesurer le degré de proximité avec le prince et déterminer quelles fonctions donnaient un accès régulier à celui-ci ? Elle a alors choisi de procéder par élimination (à partir d'une recherche prosopographique complète sur les sénateurs et chevaliers de l'époque claudienne) et passe en revue les différentes charges (consulat, sacerdoces, préfectures, etc.) susceptibles de faire de leur détenteur un membre de la cour : elle recense 69 sénateurs assurés et 25 probables, 21 femmes membres de l'ordre sénatorial et 10 probables, 21 chevaliers assurés et 5 probables (p. 161). Mais les critères choisis (en particulier celui de la charge) entraînent souvent la perplexité : par exemple, p. 147, l'exercice des grandes prêtrises fait selon elle de leur détenteur un membre de l'*aula* au motif que Claude a lui-même appartenu à plusieurs collèges. Mais on peut se demander si le lien est aussi automatique et assuré qu'elle le pense. En fait, l'écueil fondamental auquel elle se heurte, et qu'elle reconnaît elle-même d'entrée de jeu, est qu'il est difficile de donner une consistance réelle à la notion de « cour » et surtout d'en définir les contours à l'époque de Claude — elle a d'ailleurs soin de parler de « cours » imbriquées les unes

dans les autres et sans doute hiérarchisées autour d'un noyau de proches (p. 158) et rappelle judicieusement (p. 141) que « la cour est un ensemble constamment redéfini dont le seul dénominateur commun repose sur la proximité impériale ». Les deux derniers chapitres de cette partie sont ensuite consacrés à une analyse des personnages qui composent le *corpus* qu'elle vient d'établir. Le premier (« Le milieu aulique claudien : création impériale ou respect des traditions ? », p. 167-227) se focalise sur la composition de l'entourage de Claude lors de l'expédition de Bretagne de 43, déjà abordée à la fin de la première partie (p. 97-111), et qu'elle considère comme une « radiographie datée de la cour de Claude ». Mais ce point de vue, comme A.-C. Michel le reconnaît d'ailleurs jusqu'à un certain point (p. 168), est déjà problématique : une expédition militaire, même si y participaient sans aucun doute des proches de l'empereur, n'est pas la cour en déplacement, dont la plupart des membres avaient dû rester à Rome. Les conclusions de l'auteur sont donc biaisées : elle insiste sur la surreprésentation de l'élite sénatoriale italienne, et également d'hommes nouveaux qu'il fallait promouvoir, mais explique en même temps ces choix par des raisons conjoncturelles, d'ordre politique ou militaire. Dans le dernier chapitre de cette partie (« Continuités et ruptures dans la composition de la cour entre 41 et 54 », p. 195-227), l'analyse globale du *corpus* précédemment établi l'amène à mettre l'accent sur le respect de la tradition qui semble avoir présidé au choix de l'entourage de Claude : le tiers de la « cour » a certes changé entre 41 et 54 pour des raisons politiques (elle propose à cette occasion une relecture nuancée et convaincante du règne de Claude, et notamment de l'élimination de Messaline et du remariage du prince avec Agrippine), mais le milieu lui-même, où prédomine l'élite sénatoriale originaire d'Italie centrale, est resté globalement stable et n'a pas été marqué par une rupture profonde avec les règnes antérieurs. La troisième partie (p. 231-284) traite enfin de la cour comme lieu et symbole de pouvoir. Elle souhaite y démontrer, de manière raisonnable et dans la ligne des travaux de F. Hurlet (mais souvent en rupture avec ce que semblaient impliquer plusieurs développements précédents), que le règne de Claude connut moins une société que des pratiques de cour. L'analyse de passages de l'œuvre de Flavius Josèphe lui permet d'abord de mettre en avant la lutte d'influences de proches de Claude pour obtenir de ce dernier un arbitrage favorable à leurs protégés, mais aussi de nuancer la figure du prince, présenté non plus comme le jouet de ses familiers mais comme un homme capable de prendre les décisions les plus propres à préserver les intérêts de l'Empire. Le reste du chapitre va dans le même sens : il met en évidence l'existence d'un incontestable phénomène aulique, où la « cour » apparaît comme un espace d'échange, un instrument de pouvoir assurant une certaine stabilité au gouvernement de Claude et permettant réciproquement aux élites de collaborer avec le pouvoir. Il s'y trouvait également un grand nombre d'intermédiaires, parents, amis mais aussi personnel qui redistribuaient les charges et les honneurs, mais sans que pour autant Claude apparaisse comme un pantin. Le dernier chapitre est enfin dédié aux représentations de la cour, symbole du pouvoir claudien : elle montre que si la cour était rendue visible par des cérémonies quotidiennes (*salutatio, conuiuia*), régulières (jeux, spectacles) et extraordinaires (comme les funérailles publiques), il n'est pas possible d'en dire beaucoup plus car les sources ont surtout insisté sur l'image noire de la « Cour des Saturnales », propre à la représentation de la vie au Palais à l'époque de Claude. Le livre s'achève sur une conclusion

qui sait mettre en avant les acquis des différentes réflexions qui y ont été menées mais regrette certains manques, telle une approche économique ou anthropologique plus poussée. Relevons enfin la présence en fin de volume de deux tableaux synthétiques regroupant les membres de l'expédition de Bretagne et ceux composant le *corpus* établi au cours de la recherche. La réflexion est intéressante et bien menée, et les recherches prosographiques sur laquelle elle s'appuie rigoureuses. On regrette simplement le caractère un peu fuyant du sujet : l'ensemble de la recherche montre tout à la fois de façon convaincante qu'il existe un phénomène curial sous le règne de Claude mais peine à en définir précisément la nature et à en délimiter les contours. L'approche comparatiste, prônée dans l'introduction (p. 21) et qui esquisse un parallèle entre la « cour » claudienne et celles d'Ancien Régime, s'avère féconde et lance à plusieurs reprises l'auteur sur des pistes prometteuses ; mais en même temps, elle tend peut-être quelquefois à oblitérer les spécificités propres à une « cour » du Haut-Empire, déjà très différente de celles qui se développeront aux siècles suivants. Il reste qu'il s'agit d'un livre enrichissant, qui renouvelle la vision antique et moderne du règne de Claude et dont nous conseillons la lecture à tous les spécialistes de l'histoire de l'Empire romain.

Agnès MOLINIER ARBO

Olivier HEKSTER, *Emperors and Ancestors. Roman Rulers and the Constraints of Tradition*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol. 19, 5 x 25 cm, 395 p. (OXFORD STUDIES IN ANCIENT CULTURE AND REPRESENTATION). Prix : 80 £. ISBN 978-0-19-873682-0.

Ce livre vient combler une lacune de la recherche actuelle, qui a proposé de nombreuses études sur l'importance du lignage et des ancêtres (masculins ou féminins, réels ou fictifs) dans l'image et la légitimité de tel ou tel prince, mais n'avait encore jamais produit une synthèse complète sur ce sujet. O. Hekster rappelle utilement dès le Prologue (p. XXVII-XXXII), à partir d'un curieux passage de Pliny l'Ancien (*NH* VI, 89) vantant les mérites de la monarchie non héréditaire de Taprobane, l'écart qui existait entre les attentes théoriques de l'opinion à Rome – ou peut-être plutôt des sources censées la refléter – et la réalité : si l'élection du meilleur apparaissait comme un idéal génération après génération, dans les faits, la succession dynastique qui prévalait a toujours rencontré le consensus. Dans le chapitre introductif (chapitre 1 : « Introduction to Dynastic Rule », p. 2-38), l'auteur montre d'abord que celle-ci ne pouvait qu'apparaître naturelle dans une civilisation romaine qui accordait une grande importance à la famille et à l'exemple familial commémoré de multiples manières ; il énumère ensuite les stratégies de communication du pouvoir et ses modes de diffusion sous l'Empire en insistant surtout sur le monnayage, qui constituera la source documentaire la plus importante de sa réflexion. Le thème est ensuite décliné en deux grandes parties, respectivement consacrées aux parentés réelles (« Family ties », p. 41-202) et fictives (« claiming kinship », p. 203-314). La première partie étudie d'abord l'exploitation de la figure du père dans la propagande d'un empereur régnant (chapitre 2 : « Running in the Family », p. 41-109), en suivant les dynasties par ordre chronologique : si Auguste, qui prétendait restaurer la République, n'a guère mis l'accent dans son monnayage sur Jules César, les Julio-Claudiens, dont aucun n'était

diesem Grundprinzip abgesehen stellt sich nun die Frage, ob ein unveränderter Nachdruck in diesem konkreten Fall zu rechtfertigen ist. Dies ist grundsätzlich zu bejahen, da die eigentlichen Inhalte des Werkes (Übersetzung und Kommentar) als Ganzes noch immer von größtem Wert sind und die Rezensenten sowie die Spezialforschung zwar weitere Erkenntnisse in Einzelfragen hervorgebracht haben, ohne dass damit jedoch große Teile des Kommentars als überholt anzusehen wären. Eine gewisse Unzufriedenheit bleibt jedoch, da der Verzicht auf die Einarbeitung der Forschungen der letzten zwei Jahrzehnte auch den Verzicht auf die Berücksichtigung elementarer und wegweisender Studien bedeutet, die zum Verständnis der spätantiken *Panegyrici* maßgeblich beigetragen haben. Dennoch wäre es unklug, deswegen den Wert der Neuauflage dieses wichtigen Werkes zu verkennen und es ist dem Verlag dafür zu danken, dass er den von Raymond Van Dam am Schluss seiner Rezension der Erstpublikation geäußerten Wunsch nach einer Paperback-Ausgabe nunmehr erfüllt hat. Es besteht kein Zweifel daran, dass die aktuelle Generation der Spätantikeforscher, für die die spätantike Panegyrik – nicht zuletzt durch die Vorarbeiten von Nixon/Rodgers – immer wichtiger geworden ist und es auch weiter werden wird, diese Möglichkeit zu würdigen wissen wird.

Raphael BRENDEL

Saskia PEELS, Hosios. *A Semantic Study of Greek Piety*. Leiden – Boston, Brill, 2016. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, XIII-295 p. (MNEMOSYNE SUPPLEMENTS, 387). Prix : 115 €. ISBN 978-90-04-29463-9.

Les enquêtes lexicologiques peuvent être une voie d'accès privilégiée pour approfondir la connaissance de la religion grecque. Chacun pense à l'ouvrage célèbre que Jean Rudhardt a consacré, en 1958, à l'étude des *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique* qui a fort heureusement connu une réédition en 1992. Sous le rapport de la qualité, le livre de Saskia Peels, fruit d'une thèse doctorale soutenue à l'Université de Leyde, s'inscrit dans cette tradition de recherches. Il ne porte pour sa part que sur une notion, et l'on pourrait, à première vue, s'étonner qu'il faille près de 300 pages pour la sonder. Mais on a tôt fait de réprimer cette impression quand on apprend que l'adjectif *hosios* totalise à lui seul 245 occurrences dans les textes littéraires jusqu'à la fin du V^e siècle avant notre ère, à quoi s'ajoutent une trentaine d'occurrences des mots de sa famille nombreuse (l'antonyme *anosios*, le substantif *hosia* et trois verbes) ainsi qu'une dizaine d'autres trouvées dans les inscriptions durant la même période ; en outre, comme on va le voir, plusieurs notions voisines quant au sens trouvent place aussi dans l'enquête. À prendre en compte enfin le soin que met l'auteur à étudier les emplois de ces mots dans leur contexte et à produire à cette fin de nombreuses citations (texte grec et traduction), méthode qui n'est pas le moindre mérite du travail. Une question cependant à propos de la chronologie : s'arrêter à la fin du V^e siècle, n'est-ce pas amputer la période classique de représentants de grand poids, comme sont la plupart des orateurs et Platon ? Il est vrai que ce dernier, par exemple, sera un moment convoqué avec son *Euthyphron*, centré sur la notion, et que d'autres dialogues sont parfois cités, mais un témoin de cette importance, et d'autres avec lui, mériteraient sans doute, pour caractériser l'époque classique, un traitement systématique. D'une grande netteté, la

construction de l'ouvrage est faite de sept sections ou chapitres qu'une présentation sommaire peut réduire à trois grandes divisions. La première est une longue introduction (p. 1-26) qui, avec précision et clarté, expose le but principal poursuivi – l'occasion de souligner déjà l'importance de la notion d'*hosios* dans la religion grecque, mais aussi pour la démocratie athénienne –, ainsi qu'une série d'objectifs particuliers, répondant notamment à des questions soulevées par des études antérieures dont une brève revue est présentée. On a droit aussi à un exposé des théories linguistiques relatives aux recherches lexicologiques dont l'auteure s'est inspirée pour fixer sa méthode d'investigation. L'introduction se termine, comme il se doit, par l'annonce du contenu des chapitres et de leur raison d'être. Pour l'étude sémantique d'*hosios* et des mots apparentés que réalise la partie centrale de l'ouvrage (p. 27-148), on reçoit d'abord des informations très précises touchant la fréquence du vocabulaire examiné, les auteurs concernés, les configurations grammaticales, les thématiques les plus courantes et autres données utiles. Les analyses de textes aboutissent ensuite à une caractérisation générale de la notion d'*hosios* qui ne contredit pas les études antérieures : est réputé tel celui qui respecte les dieux en leur reconnaissant ce statut ainsi que leurs privilèges et en les honorant par le culte. L'adjectif peut qualifier non seulement les personnes et leurs actions, mais aussi des objets, des lieux. Le qualificatif de pieux ne convient pas mal pour traduire cette notion, mais n'épuise pas les nuances qu'elle peut véhiculer, comme celle de pureté ou de justice par exemple ; on peut donc parler d'une polysémie. Cependant, tout en observant que *hosios* sert à caractériser aussi les attitudes adéquates dans les relations familiales, les relations hospitalières, la supplication, les défunts, etc., Saskia Peels évite pour sa part d'opposer un sens éthique à un sens religieux, en notant que les dieux s'intéressent à la qualité de ces relations et que, pour les honorer comme il se doit, les hommes doivent donc témoigner eux-mêmes de cette qualité. Des remarques pertinentes sont faites également concernant l'évolution de l'emploi des mots de la famille de *hosios* : ils sont très rares chez Homère et Hésiode, mais la notion qu'ils expriment est déjà bien présente chez eux, signifiée qu'elle est par les mots *themis* et *dikè*. Ce n'est donc pas la mentalité elle-même qui a changé. Attentive aux contextes politiques et culturels, l'auteure s'attachera dans la suite à expliquer ce qui, à un moment donné, a pu provoquer l'accroissement très sensible de l'emploi de *hosios* et des mots apparentés. Les deux chapitres suivants confrontent cette famille à deux autres, celle d'*eusebès*, puis celle de *dikaïos* ; il s'agit là aussi de deux sections maîtresses pour l'exploration sémantique de la notion étudiée. L'auteure ne retient pas comme généralement applicable la distinction qui a été parfois proposée entre une notion plus objective et plus normative qu'exprimerait *hosios* et une attitude plus intérieure qu'exprimerait *eusebès* : les deux mots sont sémantiquement très proches et pratiquement interchangeables, sans qu'on puisse retenir une nuance permettant de les distinguer dans une majorité de cas. En revanche, des analyses éclairantes montrent que l'antonyme *anosios*, à la différence d'*asebès* ou *dussebès*, est souvent chargé d'une émotion hostile. Quant à *dikaïos*, il forme un couple assez fréquent avec *hosios*. Pour tenter de préciser ce qui spécifie l'un et l'autre, l'auteure a choisi la thématique de la supplication et sa conclusion est que, si les deux mots peuvent dire ce qui est juste, le juste exprimé par le second est souvent censé refléter la perspective des dieux, tandis que le premier est davantage spécialisé dans d'autres usages. La troisième partie de

l'ouvrage (p. 149-251) est consacrée à trois sujets bien particuliers qui soulèvent des problèmes et renouvellent dès lors l'intérêt de la lecture. Le premier se demande comment il se fait qu'un dieu puisse être lui-même qualifié de *hosios*, voire, plus étonnant encore, d'*anosios*, comme c'est le cas d'Apollon, ou comment encore la question de l'*hosia* peut être posée à propos d'un comportement divin ; ce questionnement nous vaut de belles analyses de pièces d'Euripide et d'un passage de l'*Hymne homérique à Hermès*. L'interprétation, nouvelle, de S. Peels mise sur l'effet comique que viserait cette façon audacieuse d'humaniser le divin. Le deuxième chapitre étudie les normes rituelles auxquelles se réfère le vocabulaire étudié dans des textes littéraires et aussi dans les quelques inscriptions où il apparaît au V^e siècle avant notre ère (matériel nouveau donc pour cette enquête lexicologique). Sont surtout concernés des textes où les mots de la famille d'*hosios* dénoncent des interdits ou des comportements indésirables. Le dernier chapitre est intitulé « The Semantic Paradox », titre lui-même, si j'ose dire, paradoxal, puisque la ferme conclusion à laquelle aboutit l'auteure est que le paradoxe évoqué n'existe pas, à savoir la double signification de « pieux » et de « profane » que souvent on a reconnue à *hosios* et aux mots apparentés. Passant en revue les principaux passages où d'aucuns voudraient traduire par « profane », elle montre avec brio qu'il est possible à chaque fois de renoncer à cette interprétation. Chaque chapitre se termine par une brève conclusion, ce qui n'empêche pas de substantielles conclusions finales (p. 252-256). Une copieuse bibliographie, forte de plus de 400 titres, un *Index locorum*, un index des termes grecs ainsi qu'un index général, bien précieux lui aussi, clôturent l'ouvrage, la table des matières, détaillée, figurant au début. Compétence, méthode, rigueur, perspicacité, clarté sont les mots qui viennent à l'esprit pour qualifier ce travail qui ouvre des pistes nouvelles, défend des positions originales et est digne, à bien des égards, de servir comme modèle à de semblables enquêtes.

André MOTTE

Monique TREDE-BOULMER, Kairos. *L'à-propos et l'occasion. Le mot et la notion, d'Homère à la fin du IV^e siècle avant J.-C.* Préface de Jacqueline DE ROMILLY. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 24 x 16 cm, 361 p., 6 fig. (COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES, 150). Prix : 45€. ISBN 978-2-251-32685-6.

Cette étude de Monique Trédé-Boulmer est, aux Belles Lettres, la réédition revue et augmentée de son ouvrage, publié chez Klincksieck en 1992, lui-même étant la version abrégée de sa thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne en 1987. Comme le souligne Jacqueline de Romilly dans la préface, *kairos* est un mot « exceptionnel », « déroutant et difficile » (p. 10). Aussi a-t-on renoncé à le traduire pour le citer dans sa forme grecque. C'est précisément au sens du mot et à son évolution que l'auteure consacre le premier chapitre de son étude, après une introduction dans laquelle elle annonce la méthode choisie, méthode chronologique visant à « suivre pas à pas les emplois du mot et les variations de la notion » (p. 20). Ce dossier sémantique de *καίρος* commence par l'étude des emplois de l'adjectif *καίριος* chez Homère où il s'applique à un lieu ou une partie du corps vulnérable et visée par l'ennemi, en d'autres termes un « point décisif ». À cette valeur spatiale qui s'est maintenue de manière cohérente jusqu'à l'époque romaine s'est ajoutée une valeur

sèmeion dans l'Évangile de Jean et surtout la puissance orale de l'Évangile dans les lettres de Paul. Il s'agit donc de discuter la place de l'audition dans la spiritualité. L'article de G. Hertz va tout à fait dans ce sens, en interrogeant le statut de l'ouïe chez Philon d'Alexandrie. Après avoir resitué ce sens dans la division entre partie divisible et indivisible de l'âme, elle montre ce que la mécanique de l'ouïe chez Philon doit au *Timée* de Platon. L'ouïe acquiert ainsi le statut de « sens philosophique ». Cependant, Philon manifeste sa méfiance devant les caractéristiques sensibles de l'ouïe, notamment le processus sensoriel et le rapport au temps et à l'espace, soulignant qu'il s'agit d'un sens féminin. Il exploite ainsi quelques épisodes vétérotestamentaires comme la tour de Babel et le décalogue pour justifier sa démarche. Au fond, la spiritualité introduit une forme de morale de l'écoute, comme le montre bien l'exemple des Cisterciens développé par M. Formarier. Ces derniers sont partagés entre une approche intuitive et une approche érudite de l'audition. Bons connaisseurs des textes des théoriciens antiques, ils développent néanmoins une conception inspirée de l'écoute. Si le rythme peut être trompeur, comme le montre Augustin, il peut néanmoins être d'un grand secours pour exposer un *exemplum* aux *indocti*, qui n'ont pas la même oreille que les *docti*. La dernière section consacrée à la reconstitution de l'ambiance sonore se concentre tout d'abord sur la figure de l'orateur dans le monde gréco-romain : après avoir situé la place de la voix dans l'éloquence, É. Salm expose les qualités attendues chez les orateurs. Elle rappelle notamment la différence aristoxénienne entre la voix parlée et la voix chantée, en montrant que l'orateur peut être critiqué pour une voix chantante. Les deux dernières contributions portent davantage sur les sons exogènes ou découlant d'échanges interculturels. Ainsi, A. Saura-Ziegelmeyer présente les grandes lignes de son travail de doctorat sur le sistre gréco-romain qui s'appuie sur tous les types de sources (l'auteur devrait toutefois revoir les traductions souvent fautives pour le vocabulaire technique). Il s'agit donc essentiellement d'un état des lieux avant de plus amples investigations. Il en va de même de l'article qu'E. Galbois consacre à la coroplastie figurant des musiciens, où il s'agit principalement de défendre l'intérêt de ce type de représentation pour l'étude de la musique antique. On regrettera cependant qu'il n'y ait pas plus de références à la coroplastie de Grande-Grèce.

Sylvain PERROT

Serena BIANCHETTI, Michele CATAUDELLA & Hans-Joachim GEHRKE (Ed.), *Brill's Companion to Ancient Geography: The Inhabited World in Greek and Roman Tradition*. Leyde – Boston, Brill, 2016. 1 vol. XVIII-490 p., 20 ill. Prix : 162 €. ISBN 978-90-04-28511-8.

Le présent volume rassemble les essais de vingt et un spécialistes de la géographie antique, considérée ici dans sa sphère d'extension la plus large. Les différents contributeurs, réunis préalablement dans un colloque organisé à Zurich en septembre 2013, ne prétendent pas couvrir l'ensemble de la discipline, mais faire le point sur les connaissances acquises depuis les travaux d'illustres prédécesseurs, publiés à la fin du XIX^e siècle et durant la première moitié du XX^e siècle : c'est pourquoi ils ont non seulement abordé quelques auteurs et textes fondamentaux de la géographie antique, mais ont également analysé des domaines qui avaient moins suscité l'intérêt des

historiens de cette branche du savoir, comme, par exemple, l'onomastique de certaines régions, les frontières des États, le pythagorisme etc. Les 21 études sont regroupées en trois parties traitant respectivement de « la géographie avant la géographie », de « la géographie entre science et politique » et des « rebondissements géographiques ». La première partie comprend 6 études. Elle est inaugurée par une analyse d'Hérodote géographe, effectuée par Reinhold Bichler. Celui-ci analyse d'abord la position du Père de l'Histoire face aux géographes ioniens, ensuite sa dépendance à l'égard de l'information véhiculée par les Perses, enfin son attitude vis-à-vis des prétentions hégémoniques de l'empire perse, notamment dans l'établissement de ses frontières. Le chapitre 2 est une « thalassographie » élaborée par Pietro Janni, dont l'importance aux yeux des Grecs s'explique par le rôle de la mer en tant que facteur de délimitation de territoires, d'encouragement à la création d'agglomérations le long des côtes et dispensatrice de coordonnées, propres à assurer une localisation scientifique des territoires proches et lointains. Le chapitre 3, dû à Gianfranco Maddoli, porte sur le concept de « Magna Graecia ». Son auteur démontre que celui-ci n'intègre pas la Sicile dans sa sphère d'application, mais se réfère à une entité géographique précise, le sud de l'Italie, à une période déterminée. Car la Grande Grèce s'épanouit dans les décennies qui se succèdent entre la fin du VI^e siècle et la moitié du V^e siècle et qui voient l'expansion des Grecs dans le sud de l'Italie et l'arrivée de Pythagore et de ses disciples, à la recherche d'un lieu propice à la mise en pratique de leur vision de la société. Dans le chapitre 4, Giovanna Daverio Rocchi démontre la plasticité et la complexité de la notion de frontière : frontière géographique, frontière convenue, délimitant le territoire d'un État (d'une cité) par rapport à un autre, frontière mentale, superposée aux premières, qui distingue « soi » de « l'autre » alors que dans la vie réelle, l'espace des frontières est souvent un lieu de rencontre des cultures et un encouragement au métissage. Les chapitres 5 et 6 nous entraînent dans le sillage d'Alexandre le Grand. Hans-Joachim Gercke aborde l'épineuse question des intérêts géographiques de l'empereur, mis en avant dans les éloges qui lui ont été décernés. Le préceptorat d'Aristote permet, d'une part, de supposer l'acquisition par son élève d'une ouverture aux sciences et, en ce qui concerne la géographique, d'une compréhension des deux modes de représentation du monde sur des cartes réelles ou mentales : la représentation géométrique de l'œcoumène et le classement selon un itinéraire terrestre ou maritime. Les décisions prises par Alexandre à propos des étapes de la conquête attestent d'autre part chez l'empereur une influence réciproque de son désir d'accroître son empire et d'accroître le domaine du savoir géographique, tant au niveau pratique qu'au niveau théorique. De son côté, Veronica Bucciandini compare les œuvres – à travers les fragments conservés – de quatre compagnons d'Alexandre (Néarque, Onésicrite, Ptolémée Lagide, Aristobule) en ce qui concerne les descriptions du système hydrographique indien. Elle y analyse le poids de la tradition et celui de l'information de terrain. La deuxième partie de l'ouvrage regroupe, sous l'intitulé général « La géographie entre science et politique », douze chapitres consacrés respectivement à la science géographique (chap. 7 et 8), à la représentation gréco-romaine de l'horizon lointain (chap. 10 et 11), à la géographie politique à l'époque de l'empire romain (chap. 12 à 17) et à la science cartographique développée à Alexandrie (chap. 18). Le chapitre 7 permet à Michele R. Cataudella de confronter les approches d'Eudoxe de Cnide et de Dicéarque de Messine parce que ceux-ci

marquent un tournant dans la transformation engendrée par le passage de la terre-disque à la terre-sphère. Dans le chapitre 8, Serena Bianchetti analyse l'apport original d'Ératosthène dans la mesure de la terre et dans l'inscription de l'œcoumène et de ses régions sur une carte. Elle démontre également à travers les renseignements contradictoires et variés transmis à son propos que cette originalité valut à Ératosthène l'estime des uns et la réprobation, voire l'incompréhension des autres. Le chapitre 9, dont Klaus Geus est l'auteur, retrace l'activité foisonnante d'Hipparque, astronome qui fut amené à s'intéresser dans le cadre de cette discipline à la géographie mathématique. Analysant le traité « Contre la géographie d'Ératosthène » à travers les fragments qui nous en ont été conservés, il met en évidence les points de désaccord de celui-ci à l'égard de cet illustre prédécesseur. Abordant un aspect de l'horizon lointain des Grecs et des Romains, à savoir l'espace de la mer Érythrée, soit la partie occidentale de l'océan Indien, Didier Marcotte se livre dans le chapitre 10 à une étude comparative du traité « Sur la mer Érythrée » d'Agatharchide de Cnide, et du « Périple de la mer Érythrée » d'auteur inconnu, dont le propos et le contexte diffèrent sensiblement. Le premier, s'inscrivant dans la longue tradition des sciences de l'homme dans son environnement, s'adresse à des responsables politiques, désireux d'agrandir leur empire, tandis que le second est produit par un marchand pour des marchands et considère la mer Érythrée comme un espace de circulation des marchandises. S'appuyant sur son remarquable livre sur l'Éthiopie et l'Inde, Pierre Schneider en reprend les aspects essentiels à propos de la confusion antique entre ces deux entités dans le chapitre 11 : après avoir présenté des exemples significatifs de confusions, il démontre que celles-ci ne relèvent pas d'ignorances des Anciens, mais procèdent de leur perception particulière des extrémités orientales et méridionales de l'œcoumène, dont il analyse le fondement. Le chapitre 12, rédigé par Pascal Arnaud, fait le point sur les connaissances dont nous disposons à propos du travail de Marcus Vipsanius Agrippa dans le domaine de la géographie : notes (secrètes ?) et carte représentée sur un portique portant son nom. Il décrit d'abord brièvement les fragments dont nous disposons pour reconstituer son œuvre, puis s'efforce de déterminer à partir de ceux-ci le contenu, les sources, la date de rédaction, la vision du monde, la nature du travail et le but poursuivi. Le chapitre 13, dû à Anne Kolb, démontre l'intérêt des Romains pour une géographie pratique, destinée au pouvoir politique, militaire et administratif. En témoigne l'importance accordée à la mensuration de l'espace, attestée par le travail de délimitation de toutes espèces de territoires, par le réseau de voies de circulation instauré à travers l'empire, par la présence d'inscriptions sur des bâtiments vantant la construction de telles voies, celle de bornes milliaires et le nombre d'itinéraires rédigés pour rendre service aux voyageurs. Dans le chapitre 14, Francesco Prontera analyse la *Géographie* de Strabon, dont il cerne le propos et les buts : il passe en revue la représentation cartographique du géographe, sa manière de diviser les parties de l'œcoumène et les régions, les critères qui sous-tendent les descriptions et l'utilisation des sources (autopsie, culture livresque) ; il revient également sur le rôle conféré par Strabon à la géographie avant d'expliquer le peu de succès rencontré par l'ouvrage auprès du public auquel celui-ci était destiné. Le chapitre 15 est centré sur la question suivante : l'intégration du Pont-Euxin et des pays riverains dans l'empire romain a-t-elle modifié la représentation géographique de celui-ci ? La réponse d'Eckart Olshausen est négative : la région était connue

depuis six cents ans grâce à des récits mythiques et des manuels de navigation et les textes qui en rendent compte se contentent le plus souvent d'en reproduire les renseignements à travers des intermédiaires qu'ils ne mentionnent pas et dont l'œuvre a généralement disparu. Le chapitre 16, rédigé par Gonzalo Cruz Andreotti, traite de l'évolution de la représentation de l'Ibérie dans les ouvrages géographiques une fois que celle-ci est intégrée dans l'orbe romain : de mythique et héroïque qu'elle était, elle devient une terre à conquérir et à administrer, dont on souligne les forces et les faiblesses dans un moule hérité des Grecs. Avec le chapitre 17, nous décryptons le cas « Solin », dont les *Collectanea* ont été injustement considérés comme l'ouvrage d'un compilateur de Pline dépourvu de talent. Kai Brodersen lui rend justice en montrant que le « singe de Pline » a fait œuvre originale en dégageant ses descriptions du modèle du périple et en les inscrivant dans un découpage de régions à part entière ; l'accès à l'information a été ainsi rendu plus aisé pour les lecteurs, qui ont assuré le succès du recueil depuis l'Antiquité jusqu'à la Renaissance. C'est à Germaine Aujac qu'a été confiée la tâche de clôturer la deuxième partie du présent ouvrage. Le chapitre 18, consacré à Ptolémée d'Alexandrie, insiste sur le renouvellement scientifique dont attestent ses œuvres astronomiques et géographiques. Héritier d'une tradition à laquelle il apporte sa contribution et qu'il ne craint pas de critiquer à l'aide de principes strictement établis, il repense la présentation de la terre, la méthode de projection de la terre et de ses régions à partir d'une sphère sur une surface plane et fixe avec minutie et précision les coordonnées d'un nombre important de villes et de lieux. Ainsi s'explique la survie remarquable dont bénéficie sa *Géographie* jusqu'à la fin du XVI^e siècle. La troisième partie regroupe trois rebondissements de la géographie antique. Le chapitre 19 traite de la Tabula Peutingeriana et de ses rapports avec la cartographie antique. Michael Rathmann y retrace l'histoire du document, définit le type de cartes circulant dans l'orbe gréco-romain avant de rattacher la carte de Peutinger aux cartes chorographiques explicitant des descriptions et rassemblant des renseignements utiles pour une élite qui tout à la fois voyageait et lisait la littérature géographique. Le chapitre 20, rédigé par Emilio Galvagno, s'intéresse aux listes de *theoradokoi* fournies exclusivement par des sources épigraphiques. Il s'agit de personnages importants dans une *polis*, qui étaient chargés d'offrir l'hospitalité aux délégués des cités organisatrices de festivals. Ces listes mentionnant non seulement les noms des *theoradokoi*, mais aussi les cités dont ils sont membres, on peut en retirer des informations sur la géographie régionale, en particulier sur les réseaux de routes secondaires et sur les variations dans les liens qui unissent les cités entre elles. Dans le chapitre 21, Jan R. Stenger analyse la représentation de la Terre Sainte chez Eusèbe de Césarée. Il démontre que le Père de l'Église inaugure une nouvelle approche de la géographie en lui conférant une dimension fondamentalement historique : Eusèbe fournit en effet un catalogue raisonné (*Onomasticon*) des lieux et des noms importants de la Palestine qui figurent dans la Bible et démontre de la sorte la réalité du message porté par le livre sacré. Le volume s'achève sur une bibliographie utile, qui rassemble les titres des ouvrages utilisés tout au long du volume et trois index : index des noms géographiques, index des références aux sources antiques et index des noms de personnes et de certains termes techniques. On admirera sans réserve la science et la connaissance approfondie du contexte de production des œuvres dont témoigne ce nouveau « compagnon Brill », qui constitue un apport

novateur à l'histoire de la géographie antique. On ne peut cependant s'empêcher de regretter que ces recherches de grande qualité aient été regroupées dans un recueil s'apparentant à des actes d'un colloque, sans conclusion ni synthèse récapitulative, plutôt que dans un livre organisé autour de lignes de force – par exemple autour de la géographie, science métisse entre les mathématiques, l'astronomie et les sciences humaines –, dont les chapitres préalablement coordonnés auraient permis d'éviter maints chevauchements et redondances. Mais peut-être était-ce trop demander à des savants qui nous ont déjà beaucoup donné.

Monique MUND-DOPCHIE

Michael ERLER, Therese FUHRER & Pascale DERRON (Ed.), *Cosmologies et cosmogonies dans la littérature antique. Huit exposés suivis de discussions et d'un épilogue*. Genève – Vandœuvres, Fondation Hardt, 2015. 1 vol. x-355 p., 7 fig. ill. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITE CLASSIQUE, LXI). Prix : 75 CHF. ISBN 978-2-600-00761-0.

Comme chaque année depuis 1952, la Fondation Hardt, établie à Vandœuvres, près de Genève, a organisé ses *Entretiens sur l'Antiquité classique*. Comme l'indique le titre, le thème des *Entretiens* de 2014 porte sur les cosmogonies et cosmologies dans la littérature antique, c'est-à-dire « sur les textes anciens traitant de l'origine du monde ou plus concrètement de la description de la Terre et de la transmission du savoir sur la genèse du cosmos » (p. 1), pour reprendre les termes de Therese Fuhrer et Michael Erler à l'origine du projet. C'est le critère chronologique qui a prévalu pour ordonner les huit exposés (suivi chacun d'une discussion, selon la loi du genre) qui, allant de l'épopée babylonienne *Enūma eliš* jusqu'au point de vue de la physique moderne des particules de Ruth Durrer (qui ajoute ainsi une neuvième conférence aux exposés concernant l'Antiquité), sont représentatifs d'une approche multidisciplinaire du sujet. C'est donc l'assyriologue Stefan Maul qui inaugure l'ouvrage en mettant en lumière l'intention politique contenue dans l'épopée babylonienne de la création qu'est l'*Enūma eliš*. En effet, si le contenu de cette épopée repose bien sur une représentation ancienne de la création du monde et de la succession des dieux, son objectif principal est de déployer cette théogonie jusqu'au dieu Marduk afin de légitimer le pouvoir du dieu impérial de Babylone. L'intention politique et la contextualisation y sont claires. La comparaison avec la *Théogonie* d'Hésiode, où le pouvoir de Zeus s'affirme définitivement, est pertinente, même si la dimension politique est moins évidente que dans l'épopée babylonienne. Il est également question des traditions mésopotamienne et hésiodique (mais aussi des présocratiques et de Platon) dans l'exposé de Konrad Schmidt consacré au récit de la création dans la *Genèse*, contribution dans laquelle l'auteur suit le récit cosmogonique dans son déploiement évolutionniste qui mène de la sphère divine au monde humain finalement stabilisé et pacifié. Jenny Strauss Clay aborde ensuite la question sous un angle littéraire, et plus précisément, rhétorique : quelle autorité revêt l'auteur de récits cosmologiques ? J. S. Clay a retenu quatre auteurs – poètes inspirés – dans la littérature grecque : Homère, qu'elle inclut dans la discussion même s'il ne présente pas une cosmogonie systématique, Hésiode, et, après eux, Parménide et Empédocle. Elle les réunit autour d'une thématique centrale, celle d'une connaissance qui apparaît comme doublement duelle : divine et humaine, et portant sur le divin et l'humain. Cette thématique se prolonge dans les

Benoît LAUDENBACH, *Strabon. Géographie. Tome XIV. Livre XVII I^{re} partie. L'Égypte et l'Éthiopie nilotique*. Texte établi et traduit par B. L. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. CX-327 p. en partie doubles, 7 cartes, 1 arbre généalogique (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 504). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00598-0.

La première partie du livre XVII se distingue de l'ensemble de la *Géographie* parce qu'elle traite d'un des rares pays extérieurs au monde grec dans lequel Strabon s'est rendu, à plusieurs reprises selon ses dires. Cette autopsie revendiquée n'exclut pas pour autant l'utilisation de sources livresques. C'est à démêler la part des intérêts du voyageur et celle des préoccupations du savant, du philosophe et de l'écrivain qu'est consacrée l'introduction érudite mais, hélas, peu structurée de ce nouveau volume. Benoît Laudenbach s'intéresse d'abord au voyageur qui a visité l'Égypte. Dans cette perspective, il rassemble les informations fournies par l'ensemble de la *Géographie* à propos de ce voyage, en établit la date approximative, le trajet, puis l'époque de la rédaction du texte qui en est au moins partiellement le résultat. Benoît Laudenbach fournit ensuite le plan du livre XVII, qui comporte deux parties : la description de l'Égypte et de l'Éthiopie nilotique, zone frontière instaurée entre l'Asie et l'Afrique mais intégrée *de facto* à l'Asie, la description de la Libye, troisième partie du monde, qui n'occupe qu'un petit tiers du livre et fait l'objet d'un autre volume de la *Géographie*. Ensuite, il passe en revue les sources livresques, peu nombreuses au demeurant – les unes étant utilisées pour l'information qu'elles dispensent, les autres pour illustrer un texte un peu sec et pour conférer à celui-ci une qualité littéraire –, les renseignements fondés sur l'autopsie de Strabon et les sources orales, à savoir des informateurs locaux dont certains sont nommés. Une fois établies ces analyses de l'enquête menée par Strabon, B. Laudenbach entreprend de cerner les centres d'intérêt et les arrière-pensées de l'historien-géographe. Il relève ainsi l'attention portée à des *realia* : la lithique, la navigation et les moyens de transport, l'économie en général, le vin et autres boissons en particulier. De même, il souligne l'importance accordée aux sciences et aux techniques – notamment à l'ingénierie hydraulique –, à la religion, aux faits de langue, aux toponymes, tous traits aboutissant à produire une œuvre qui oscille entre le manuel d'administration, le guide touristique et le traité savant. Enfin, il termine sa présentation de la première partie du livre XVII par une analyse de la langue et du style, lequel se révèle inégal, suscitant dès lors un doute sur l'état d'achèvement du texte qui nous a été transmis. B. Laudenbach clôt son exposé sur le contenu du livre XVII par l'étude mi-stylistique, mi-idéologique de trois éloges, effectués selon les règles de la rhétorique, qui constituent un fil conducteur dans le texte. L'éloge d'Alexandrie, qui respecte les règles présidant à l'utilisation des *topoi* dans ce type d'évocation (situation et site, édifices et beautés, origine, éducation et régime politique, actions et vertus), n'en est pas véritablement un : loin d'être l'exaltation d'une société idéale, il transforme Alexandrie en faire-valoir de Rome. L'éloge de l'Égypte est discret et convenu. Quant à l'éloge des Romains, si flagorneur soit-il, il atteste l'admiration sincère que leur porte Strabon. Le géographe d'Amasée y envisage essentiellement l'action romaine en Égypte, telle qu'elle est menée par l'administration et surtout par son chef, Auguste, dont il souligne la politique bénéfique pour le pays conquis tout en taisant les zones d'ombre qui en diminuent l'éclat. La fin de

l'introduction aborde la question de l'établissement du texte. Prenant ses distances par rapport au choix de sources primaires opéré par François Lasserre, B. Laudenbach fournit d'une part, une description des manuscrits contenant le livre XVII à partir de ses propres collations et des travaux publiés dans l'intervalle, d'autre part, une liste d'éditions (à partir de l'*editio princeps* fournie par la maison des Alde en 1516), de traductions et de commentaires, qui lui ont fourni des corrections dignes d'intérêt ou qui l'ont amené à porter un autre regard sur les variantes des manuscrits. De façon assez regrettable, les descriptions de manuscrits ne mentionnent pas systématiquement l'usage qui en est fait dans la nouvelle édition ; ces lacunes sont heureusement palliées dans la liste des *Sigla*. On ne s'étonnera donc pas que la liste des *testimonia* et l'apparat critique soient bien fournis, car l'établissement du texte a manifestement été minutieux. La traduction qui l'accompagne est précise et élégante. Quant au commentaire, il fournit de nombreux renseignements dans différents domaines ; citons à titre d'exemple les notes relatives à l'extrait XVII, 2, 1 décrivant les conditions misérables dans lesquelles vivent les habitants proches de la zone torride et des zones glaciales : (note 1) un rapprochement avec une évocation semblable de la part de Diodore de Sicile, III, 2-10 ; (note 2) une justification du choix de la leçon *gumnētēs* au lieu de *gumnētai* et de la leçon *tracheis* au lieu de *ei tacheis* ; (note 3) une analyse de l'ethnocentrisme et du déterminisme promus par Posidonios, avec la mention de leurs limites dans la réalité ; (note 4) un développement consacré aux Pygmées et à leur combat contre les grues (sources textuelles, identification à des peuplades réelles, situation géographique et bibliographie minimaliste). Par ailleurs, les notes consacrées aux nombreux monuments et cultes mentionnés dans la première partie du XVII^e livre fournissent de façon exemplaire une information succincte mais utile les concernant. Sans doute ces quelques sondages ne rendent-ils pas justice à l'immense travail accompli ; ils suffisent néanmoins à montrer que ce nouveau volume de la *Géographie* de Strabon fait honneur à l'*opus* strabonien dans lequel il s'insère et qu'il constitue un outil précieux pour l'enseignement et la recherche dans le domaine des sciences grecques.

Monique MUND-DOPCHIE

Ulrike BRANDT, *Kommentar zu Epiktets Encheiridion*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2015. 1 vol., 411 p. (WISSENSCHAFTLICHE KOMMENTARE ZU GRIECHISCHEN UND LATEINISCHEN SCHRIFTSTELLERN). Prix : 98 €. ISBN 978-3-8253-6477-9.

Dans la première partie de son introduction, U. Brandt passe en revue la recherche sur l'*Encheiridion* et définit les contours de son projet. Le commentaire de Keith Seddon (*Epictetus' Handbook and the Tablet of Cebes. Guides to Stoic Living*, London, 2005) ne porte pas sur les termes mêmes du texte grec d'Épictète ; le fondement du commentaire d'U. Brandt est le texte grec de l'*Encheiridion* édité par Gerard J. Boter (Leiden, 1999 ; Berlin, 2007, Teubner). L'auteur veut examiner le texte d'Épictète de près, éclaircir cette synthèse remarquable de rhétorique et de philosophie et étudier la terminologie et l'arrière-plan philosophique des exercices spirituels de l'*Encheiridion*. – Dans la deuxième et la troisième partie de l'introduction, qui concernent la genèse de l'*Encheiridion* et la relation avec les *Diatribai* d'Épictète, U. Brandt souligne que l'*Encheiridion* n'est pas un résumé des *Diatribai* (p. 15-17). –

particulier renvoie l'abréviation latine *o.c.* ? Il faut alors s'armer de patience et traquer le nom de l'auteur dans toutes les notes précédentes en espérant retrouver la référence idoine... Si l'on devait exprimer ici un regret, ce serait que la forme de la notice introductive au livre XVI de la *Bibliothèque historique* risque d'empêcher une partie des lecteurs auxquels elle serait particulièrement utile d'y avoir facilement accès et de profiter de l'érudition bien connue de Paul Goukowsky et des précieux résultats de ses enquêtes approfondies.

Catherine APICELLA

Pierre-Olivier LEROY, *Strabon. Géographie. Tome XII. Livre XV. L'Inde, l'Ariane, la Perse*. Texte établi et traduit par P.-O. L. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CCV-320 p. en partie doubles, 4 cartes (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 523). Prix : 55 €. ISBN 978-2-251-00607-9.

Le douzième volume de la *Géographie* de Strabon est particulièrement intéressant parce qu'il contient une description de l'Inde, la première qui nous ait été transmise dans son intégralité après celle d'Hérodote. De plus, il permet de confronter à propos du sous-continent l'usage que Strabon fait des œuvres de ses prédécesseurs après avoir mis en cause – parfois très sévèrement – leur fiabilité. C'est ce que démontre Pierre-Olivier Leroy dans sa remarquable notice introductive, divisée en six paragraphes, qui situe l'analyse dans une perspective vaste. Le premier paragraphe présente l'objet et le plan d'ensemble du livre XV, montrant d'emblée que l'Inde, l'Ariane et la Perse ne sont pas traitées de la même façon par le géographe d'Amasée. Le deuxième paragraphe aborde la question de la date et du mode de composition de l'ouvrage sur lesquels les avis sont partagés et qui, selon Leroy, ne peuvent être tranchés vu l'état de la documentation et les incertitudes de la critique interne. Le troisième paragraphe envisage la perception de l'Inde et du monde iranien dans la tradition grecque et dans l'ensemble de l'ouvrage de Strabon, le quatrième, les sources de notre géographe, le cinquième, la géographie et l'ethnographie des trois contrées envisagées ; c'est dans l'élaboration de ces trois paragraphes que P.-O. Leroy montre l'étourdissante érudition et l'analyse rigoureuse que sa thèse de doctorat lui a permis d'acquérir. Citons trois exemples illustrant ces qualités. Notre auteur remarque, à la suite d'autres, que Strabon, tout en proclamant son refus d'intégrer le mythe comme source d'information, produit non sans complaisance la liste des peuples monstrueux fournie par Mégasthène ; il attribue cette démarche à un goût refoulé de l'étrange (alors qu'il est explicitement affirmé chez d'autres) et au désir, manifeste dans d'autres passages, de produire une œuvre littéraire en même temps que scientifique (p. XXXVIII-XXXIX). Très intéressante est également l'analyse de la méthodologie de Strabon, laquelle est moins systématique que ce qu'annonce l'introduction générale de notre géographe : si la hiérarchie des sources, établie en fonction de leur fiabilité, est claire – au sommet de celle-ci figure Ératosthène, au second rang, Néarque et Aristobule, tandis qu'Onésicrite et Mégasthène occupent la dernière place et sont utilisés faute de mieux –, elle est souvent mise à mal dans la pratique : ainsi plusieurs auteurs sont compilés à propos d'un sujet identique soit pour donner plus de détails sur une information soit quand Strabon hésite à trancher entre témoignages divergents, soit encore quand il tient à définir sa propre position face aux auteurs qui

l'ont précédé (p. XXIV-LXXV). Enfin, P.-O. Leroy observe judicieusement que Strabon ne semble pas avoir été sensible au caractère fortement idéalisé de l'Inde, voulu par Onésicrite pour en faire une contrée utopique et par Mégasthène, qui y voit un modèle politique destiné à l'Empire séleucide en train de naître (p. CIV-CV). Le sixième paragraphe est consacré à l'établissement du texte grec ; pour ce faire, Leroy étudie successivement les manuscrits, les éditions, les traductions et commentaires du livre XV. En ce qui concerne les manuscrits, déjà analysés par d'éminents prédécesseurs, il examine les témoins antiques (le palimpseste II, transcrit à trois reprises, les *Ethnica* d'Étienne de Byzance et les *Chrestomathies*) et les témoins médiévaux décrits de façon très précise par Aubrey Diller ; il s'attarde sur deux d'entre eux parce qu'il est en mesure de fournir des éléments nouveaux à leur sujet, le *Vaticanus gr.* 1329 (F) et le *Vaticanus gr.* 482 (E). Un *stemma* synthétise les relations qui peuvent être établies entre les différents manuscrits. Leroy passe ensuite rapidement en revue les éditions les plus importantes dans l'histoire de la transmission de la *Géographie* : l'Aldine (1516), dont la collation s'est révélée peu utile, les éditions de G. Xylander (1571), d'I. Casaubon (1620), de K. Tzschucke (1798-1811), pour leurs corrections et conjectures heureuses, l'édition de D. Coray (1815-1819), qui se fonde sur le manuscrit *Parisinus gr.* 1393 et qui fournit des corrections judicieuses. Par rapport à celles-ci, l'édition de G. Kramer (1844-1852) marque une étape, car elle est la première à fournir une collation et une classification de la plupart des manuscrits de la *Géographie* et propose en même temps de nombreuses corrections ; elle servira de fondement aux éditions d'A. Meineke (1852-1853) et de C. Müller et F. Dübner (1853), qui proposent également des corrections. Enfin, la récente édition de S. Radt (2002-2011) exploite le palimpseste II malgré ses lacunes et est la première à intégrer des corrections évidentes qui, bien que connues, n'avaient pas été reprises auparavant, et à fournir des conjectures sinon convaincantes du moins éclairantes à propos du texte strabonien. Quant aux traductions, elles sont brièvement mentionnées, car elles n'influencent guère le travail éditorial. Le texte grec qui découle de cette recherche minutieuse s'appuie essentiellement sur les manuscrits témoins des différentes branches du *stemma*, les sigles de manuscrits non existants (les têtes de file supposés de ces différentes branches) n'étant pas repris dans l'apparat critique. Il se présente comme le résultat d'une confrontation entre différentes sources, le choix des meilleures leçons, corrections et conjectures s'effectuant au cas par cas. La traduction claire et précise reste fidèle au style de Strabon, rendant compte tantôt de la neutralité du langage scientifique tantôt du caractère littéraire de certains extraits du livre XV. Quant au commentaire, il présente les qualités déjà observées à propos de l'introduction : érudition remarquable et perspectives vastes. On y admirera particulièrement la connaissance approfondie de deux mondes différents, l'ensemble perse et l'ensemble indien. Bref, ce nouveau volume rendra service non seulement aux philologues classiques, mais aussi aux chercheurs intéressés par l'histoire ancienne de cette partie de l'Asie ; c'est de bon augure pour les études que Pierre-Olivier Leroy consacre à présent aux géographes mineurs et à Arrien et dont on attend avec intérêt l'aboutissement.

Monique MUND-DOPCHIE

COMPTES RENDUS – RECENSIES – BOOK REVIEWS

Martin L. WEST, *The Making of the Odyssey*. Oxford, Oxford University Press, 2014. 1 vol., XI-315 p. Prix : 70 £. ISBN 978-0-19-871836-9.

Le volume consacré à la « fabrication » de l'*Odyssée* est le frère du volume consacré à la « fabrication » de l'*Illiade*, publié en 2011. Ce frère n'est cependant pas un jumeau, tient à préciser Martin West. Certes, il s'agit ici aussi de montrer que l'aventure d'Ulysse est l'œuvre d'un seul auteur, rédigeant un texte susceptible d'être remanié en fonction des circonstances et de ses propres évolutions, auteur qui devient ainsi responsable des variations et des ajouts ; mais la création a eu lieu dans un contexte différent de celui de l'*Illiade*, notamment en raison de ses liens avec l'ensemble de la poésie cyclique. Pour éviter tout malentendu, M. West a fait du premier chapitre de son ouvrage l'exposé de ses conclusions, à savoir : (1) l'auteur (Q) n'est pas celui de l'*Illiade*, à en juger par les différences dans les valeurs morales mises en évidence, dans l'art de composer et dans la langue utilisée ; (2) le poème a été mis au point durant le troisième tiers du VII^e siècle, vraisemblablement en Attique ou en Eubée, comme en témoigne le bagage culturel sur lequel il se fonde ; (3) il a été conçu comme un concurrent de l'*Illiade* par sa dimension et par sa stabilisation. Les cinq chapitres suivants fournissent les arguments qui étayaient ces conclusions. Le chapitre 2 analyse la figure d'Ulysse, personnage ingénieux et rusé, associé à la guerre de Troie par le piège du Cheval qu'il a inventé. Le héros est simultanément le personnage central de deux contes populaires, provenant de l'aire pontique et diffusés dans la sphère hellénique au début du VII^e siècle : le conte du Cyclope, qui n'a rien à voir avec le cycle de Troie, et le conte du retour du mari qu'on n'attendait plus ; ce dernier conte se présente comme une suite naturelle d'un *Nostos*. Selon West, l'assemblage de ces trois données aurait été réalisé dans une proto-*Odyssée*, connue de Q. Le chapitre 3 situe « notre » *Odyssée* dans son contexte en soulignant les rapports entretenus par elle avec l'*Illiade*, avec différents cycles – le cycle de Troie, le cycle des Argonautes, la geste d'Héraclès, l'épopée de Gilgamesh connue sans doute à travers un intermédiaire grec –, avec la *Théogonie* et *Les travaux et les jours* d'Hésiode et avec la poésie lyrique de Tyrtée, Callinos, Archiloque et Sémonide. Il prend également en compte les allusions au monde connu des Grecs au VII^e siècle, en l'occurrence une Grèce vivant en paix, avec pour horizons lointains l'Égypte, la Cyrénaïque et le pays des Cimmériens. Le chapitre 4 analyse l'art du poète dans la mise en forme du récit et dans la présentation de ses valeurs : il croit en la justice et en la propriété et il affirme la moralité des dieux. En ce qui concerne le mode de rédaction, West souligne avec rigueur et impartialité les qualités et les faiblesses de l'auteur : sont passées en revue la technique narrative (scènes typiques, transitions, comparaisons, dialogues) ; les faiblesses et les disproportions ; les adaptations de vers empruntés à d'autres poètes ; la réutilisation de ses propres vers ; les abréviations ou

ellipses forgées à partir d'une phrase utilisée ailleurs, les obscurités et la scansion. Le chapitre 5 étudie le processus de création à travers l'agencement général du poème en trois parties bien articulées – la Télémachie, le *Nostos* d'Ulysse, le retour du mari – et l'intégration d'éléments qui viennent s'y greffer avec plus ou moins de bonheur. La Télémachie a pour fonction d'inscrire le retour d'Ulysse dans la perspective des retours des autres héros de la guerre de Troie et permet de préciser le contexte familial et social du roi d'Ithaque. Les errances qui s'ajoutent à l'épisode du Cyclope n'apportent rien de neuf à la représentation du héros, mais elles permettent de conférer une durée à l'absence, qui renforce le récit du retour du mari ; par ailleurs, elles sont situées à l'ouest du monde grec, contrairement à celles de Ménélas, qui se déroulent à l'est ; enfin, elles intègrent des emprunts au mythe des Argonautes, ce qui entraîne des amalgames géographiques plutôt confus : on songe notamment aux parallélismes entre Calypso et Circé et à la localisation ambiguë de l'Hadès. Quant au retour du mari, il comporte également bien des confusions : la compétition de l'arc constitue assurément le noyau ancien de l'épisode, celui-ci supposant toutefois qu'Ulysse triomphait seul d'ennemis en nombre limité. Or le recours à l'épée de Télémaque et à l'aide d'Eumée et Philoitios nécessite un plus grand nombre de prétendants ; cette modification a été imposée par la nécessité d'introduire Télémaque dans le combat final, pour tisser un fil conducteur entre la première et la troisième partie. Le chapitre 6, intitulé « Proof of the Pudding », qui occupe à lui seul la moitié du livre, est un commentaire des vingt-quatre chants et démontre l'intérêt que présente la lecture de l'*Odyssée* à travers le prisme conçu par M. West. L'ouvrage s'achève sur une bibliographie sélective, qui remet à l'honneur des ouvrages publiés au XIX^e siècle et durant la première moitié du XX^e siècle, contrairement à un usage récent répandu chez les spécialistes actuels d'Homère qui font l'impasse sur les ouvrages sortis de presse il y a plus de trente ans. Car, pour reprendre les termes de M. West, « il y a bien des choses intelligentes et des critiques valables dans les ouvrages plus anciens ; ce sont des fantômes qui méritent leur petite gorgée de sang (ou d'encre) de manière à ce que leur voix soit à nouveau entendue » (p. VII). Notons en passant que ce choix permet à son auteur de passer sous silence les analyses fondées sur le caractère oral des deux épopées d'Homère. En conclusion, ce livre qui est le chant du cygne de Martin West, décédé en 2015, synthétise toutes les qualités qui ont été reconnues au savant philologue durant sa brillante carrière : vaste culture, analyses profondes, vision originale, art de l'argumentation, engagement de la personnalité tout entière dans ses contacts avec les chefs-d'œuvre de la Grèce archaïque et, ce qui ne dépare en rien l'ensemble, recours au solide humour britannique. Il faut relire l'*Odyssée* d'une traite, comme M. West l'a lue, quitte à ne pas adhérer à toutes ses déductions et hypothèses ; en tout état de cause, on ne la verra plus avec les mêmes yeux.

Monique MUND-DOPCHIE

Rebecca LÄMMLE, *Poetik des Satyrspiels*. Heidelberg, Winter, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, 530 p. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, 136). Prix : 58 €. ISBN 978-3-8253-6064-1.

Le drame satyrique est sans doute l'une des plus grandes énigmes du théâtre grec, à la fois par le caractère très fragmentaire des pièces conservées (exception faite du *Cyclope* d'Euripide) et par son contexte de représentation, juste après la trilogie tragique. Jusqu'ici, il fallait s'en remettre à la synthèse de D.F. Sutton, *The Greek Satyr Play* (1980) et à l'approche plus resserrée de P. Voelke, *Un théâtre de la marge. Aspects figuratifs et configurationnels du drame satyrique dans l'Athènes classique* (2000), voir AC 72 [2003], p. 336-337. L'ouvrage de R. Lämmle est donc particulièrement bienvenu pour faire d'une part l'état des recherches sur le drame satyrique et d'autre part pour voir comment la recherche sur la tragédie des trente dernières années peut éclairer ce genre si étonnant qu'il perturbait les anciens eux-mêmes. Il faut d'emblée remarquer que l'auteur s'en tient aux témoignages littéraires : il n'y est point question d'iconographie ou d'épigraphie. L'objectif de l'auteur est en effet de reprendre l'ensemble du corpus des fragments conservés pour les mettre en série afin de déterminer les critères pertinents à l'analyse du genre. Sa « poétique du drame satyrique » est donc le fruit d'une méthode fondée sur un essai de systématique des témoignages. Le résultat est dans l'ensemble convaincant, avec quelques analyses originales et pertinentes, mais la démarche induit parfois quelques longueurs dues précisément à une mise en série de pièces ou de thèmes qui font davantage l'effet d'un dictionnaire, au demeurant très utile. Cet ouvrage reprend donc la question en apparence simple de la naissance et de l'existence du drame satyrique. Puisqu'il est intimement lié à la tragédie dans sa représentation, l'auteur tente de faire émerger les différences spécifiques de ce genre par rapport à celui qui le précède pendant le festival. Tout le livre s'organise autour de l'idée que « le drame satyrique est la mémoire dionysiaque et comique de la tragédie » (p. 28). C'est ce qui occupe la première grande partie de ce livre, constituée pour l'essentiel de deux chapitres : le premier est consacré aux caractéristiques formelles du genre lui-même et le second à la place de Dionysos et du chœur de satyres, afin de repenser le rapport à la tragédie. La seconde grande partie du livre est constituée de deux études : l'une consiste en un catalogue des drames satyriques connus, où l'auteur résume la tradition manuscrite, le mythe et l'intrigue, et propose un commentaire des passages connus ; l'autre est une série d'entrées correspondant aux principaux thèmes et motifs du drame satyrique (une trentaine). Après une introduction consacrée au déclin du genre, dû aux évolutions de la tragédie et de la comédie pour une bonne part, l'auteur entre donc dans le vif de son sujet par la célèbre formule qu'on trouve dans le traité *Sur le style* de Démétrios (§ 169), selon lequel le drame satyrique est une *τραγῳδία παίζουσα*, donc une tragédie qui s'amuse, à moins que, comme l'auteur le remarque à juste titre, elle ne soit une tragédie qui danse. Il s'agit donc de voir ici ce que le drame satyrique doit à la tragédie, pourquoi il la suit dans la représentation et surtout pourquoi il a ce statut si particulier de quatrième pièce venant après une trilogie, même si l'on sait que cette dernière n'était pas nécessairement liée thématiquement. L'auteur passe donc en revue les caractéristiques du genre (nombre d'acteurs et rôle du Silène, taille du chœur, costumes et masques, mise en scène) et celles de la composition, en particulier les faits de langue (registre, diminutifs, interjections, *hapax*, néologismes, formes dialectales ou étrangères ou encore sous-entendus sexuels). Dans les quelques pages consacrées à la métrique, l'auteur rappelle la prédominance du tétramètre trochaïque, dont l'allure dansante évoque le *kordax* selon Aristote. C'est l'occasion de préciser

colonnes fragmentaires de ciborium) ont été exhumés et sont publiés dans cette étude pour la première fois. La découverte des colonnes et des chapiteaux corinthiens proto-byzantins en calcaire dans les neufs montre que ce matériau était utilisé pour les éléments architecturaux tandis que le marbre était réservé au dispositif cultuel. Des fragments d'enduits peints, dont certains présentent un décor figuré et des inscriptions (MARIA et HIESU), ornaient les murs de l'abside et du baptistère du V^e siècle édifié au Nord du narthex lors de la première phase de construction de l'église. Signalons aussi la découverte, juste devant l'entrée orientale de la résidence de l'évêque, d'une bague en or dont la partie supérieure évoque peut-être la rotonde du Saint-Sépulcre de Jérusalem. L'interprétation des divers vestiges conduit à envisager une première phase de construction de l'église à la fin du IV^e ou au début du V^e siècle, tandis que la seconde phase a probablement eu lieu dans la première moitié du VI^e siècle. La destruction de l'ensemble du complexe a été mise en relation avec l'invasion avaro-slave de 614. La dernière contribution d'I. Achim, « Nuove ricerche archeologiche sui monumenti paleocristiani della Scizia » (p. 133-142) a trait à quatre édifices chrétiens de la province romaine de Scythie Mineure en Roumanie, actuelle Dobroudja, situés à Murighiol, Capidava, Pantelimon et Ovidiu. Particulièrement intéressantes s'avèrent les analyses anthropologiques effectuées sur les squelettes retrouvés dans l'hypogée de la basilique paléochrétienne de Murighiol (antique Halmyris) qui confirment les informations contenues dans les Vies du prêtre Epictet et du moine Astion issus de Bithynie et martyrisés dans cette ville sous Dioclétien. Catherine VANDERHEYDE

Georgios DELIGIANNAKIS, *The Dodecanese and the Eastern Aegean Islands in Late Antiquity, AD 300-700*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 232 p., nombr. ill. (OXFORD MONOGRAPHS ON CLASSICAL ARCHAEOLOGY). Prix : 105 £ (relié). ISBN 978-0-19-874599-0.

L'ouvrage de Georgios Deligiannakis, issu d'une thèse soutenue à Oxford en 2007, traite de l'histoire du Dodécanèse dans l'Antiquité tardive ; il porte sur une vingtaine d'îles de la *Provincia Insularum* qui, en raison de leur géographie, sont à la fois des plaques tournantes du commerce maritime, des points d'appui militaires, des lieux de pèlerinage et des terres d'exil. Véritable enjeu entre puissances concurrentes, elles sont le théâtre d'événements historiques et politiques majeurs : tant les Perses que les Arabes et les Byzantins y mènent en effet régulièrement campagne pour conquérir ces lieux prospères et d'un incontestable intérêt stratégique ; c'est ainsi que Rhodes, sous domination arabe, servira d'arrière-base pour le siège de Constantinople en 674-678. Pourtant, si l'Antiquité tardive est vraisemblablement une période mouvementée pour l'Égée orientale, sa situation économique demeure relativement stable. Parallèlement, le christianisme semble avoir trouvé un terrain particulièrement favorable sur ces îles proches des côtes d'Asie Mineure. Cette thèse avancée par l'auteur est corroborée par l'implication des évêques de la province ecclésiastique couvrant les Cyclades et le Dodécanèse dont Rhodes est le siège épiscopal, en tant que protagonistes dans la lutte contre les hérésies dès le premier concile œcuménique de Nicée. Cette religion nouvelle est à l'origine de la majorité des constructions tardo-antiques aujourd'hui visibles et répertoriées dans ce travail. L'ouvrage tend ainsi à prendre le

relais du volume J35 de la *Tabula Imperii Romani*, (*Smyrna, I: Aegean Islands*), paru en 2012 et dont le répertoire s'arrêtait aux sites du IV^e siècle (voir AC 83 [2014], p. 569-570). G. Deligiannakis parvient à pallier les difficultés d'accès au matériel et aux rapports de fouilles pour dessiner le paysage économique, social et architectural de la région, sur base de la littérature savante et de ses observations de terrain et en ayant recours à des sources variées (épigraphie, numismatique et mobilier céramique). Après discussion des données historiques concernant chacune des communautés religieuses présentes dans la région (p. 11-17), l'auteur se concentre sur la transition entre paganisme et christianisme ; sont successivement considérés les réoccupations de sites païens (p. 19-23), le sort que connaissent les principaux sanctuaires (p. 24 -27) et le développement des premières communautés monastiques (p. 27-38). Dans un second temps, les îles sont envisagées individuellement, avec deux études de cas qui analysent en détail le site de Palatia (Saria) et le territoire de Mesanagros (Rhodes). Enfin, un dernier chapitre tire des conclusions concernant la situation économique du Dodécanèse durant l'Antiquité tardive (p. 87-95). Le principal attrait de l'ouvrage est l'exhaustivité dont l'auteur tend à faire preuve dans le catalogue des monuments datés entre la fin du III^e et la fin du VII^e siècle (p. 115-205). La bibliographie qui les accompagne reprend les publications de fouilles des deux dernières décennies ; les découvertes récentes sont présentées aux côtés des recherches anciennes dont certains aspects, par exemple des questions de chronologie, sont attentivement réexaminés. Les sites sont décrits avec précision et accompagnés de plans détaillés, de cartes, de coordonnées GPS et de photographies. L'on regrette toutefois, pour les édifices religieux, majoritaires et généralement bien conservés, l'absence d'une approche typologique qui aurait été nécessaire pour enrichir les conclusions liées au développement architectural de l'Égée orientale, particulièrement en ce qui concerne les églises et les complexes interprétés comme palais épiscopaux. En découle néanmoins une vue d'ensemble des vestiges tels qu'ils se répartissent sur le territoire étudié et permettant de sérier des monuments que des publications éparses n'associent que rarement. Cette lecture globale permet de situer la province des îles par rapport au reste de l'Empire romain d'Orient en mettant en exergue les liens aussi bien ecclésiastiques que culturels qui l'unissent à Constantinople. Cette analyse de grande ampleur, qu'il serait par ailleurs intéressant d'appliquer à d'autres parties du monde antique, retrace ainsi le développement du Dodécanèse aux premiers temps de la Chrétienté et constitue de fait une réelle redécouverte de l'Antiquité tardive égéenne.

Maria NOUSSIS

Peter R. BROWN, *Treasure in Heaven. The Holy Poor in Early Christianity*. Charlottesville – Londres, University of Virginia Press, 2016. 1 vol. 14,5 x 22,1 cm, XXV-162 p. (PAGE-BARBOUR AND RICHARD LECTURES SERIES). Prix : 22,95 \$ (relié). ISBN 978-0-8-1393828-8.

Ce livre tire son origine des conférences – ayant pour thème la nature des dons religieux du I^{er} au V^e siècle – présentées en novembre 2012 par P. Brown dans le cadre des James W. Richard Lectures de l'Université de Virginie. Depuis 2000, P. Brown a publié deux ouvrages traitant essentiellement de la façon dont les riches parvenaient à concilier les injonctions bibliques à l'égard des pauvres et les valeurs de la société

Stéphanie HUYSECOM-HAXHI & Arthur MULLER, *Figurines grecques en contexte : présence muette dans le sanctuaire, la tombe et la maison*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015. 1 vol. 18 cm x 24 cm, 493 p., nombr. ill. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 48 € (Broché). ISBN 978-2-7574-1132-2.

L'ouvrage collectif rédigé sous la direction de Stéphanie Huysecom-Haxhi et Arthur Muller fait suite au symposium intitulé « Figurines en contexte : iconographie et fonction(s) », organisé en décembre 2011 par l'Université de Lille et le Centre de recherche HALMA. Lui a succédé, sur le même thème, une session organisée par le *Coroplastic Studies Interest Group* et intitulée « Silent participants. Terracottas as Ritual Objects » (Philadelphie, janvier 2012). Ces rencontres et la publication qui en découle témoignent d'un regain d'intérêt pour les terres cuites, présences discrètes mais fréquentes en contexte archéologique, et visent à souligner l'importance du lien existant entre ces objets longtemps sous-estimés et leur lieu de découverte. Les contributions se répartissent en quatre chapitres centrés, en premier lieu, sur l'interprétation des terres cuites figurées puis, plus spécifiquement, sur la présence des figurines dans les sanctuaires, dans les nécropoles et enfin en contexte domestique. Les articles présentent des terres cuites provenant de l'ensemble du monde grec, de l'époque archaïque à l'époque byzantine. Ces travaux participent à la mise en perspective des thèses jadis défendues qui voyaient dans les figures en terre cuite essentiellement féminines des représentations de divinités vénérées localement ; or l'absence d'attributs caractéristiques amène les chercheurs à favoriser aujourd'hui l'hypothèse de représentations d'adorantes. Cette évolution de lecture, de divinités à des mortelles, loin de simplifier le message, mène à des considérations sur le statut des offrants dont témoignent les variations de pose, de parure ou de coiffe notamment observées par S. Huber et P. Maillard sur des offrandes d'Érétrie (p. 157-178) et par G. Salapata pour le célèbre groupe de Genalao de Samos (p. 179-197). En revanche, la difficulté d'interprétation persiste pour les objets découverts en contexte funéraire qui présentent des variantes significatives autant dans le choix des figurines que dans leur utilisation, comme dans les nécropoles de Myrina étudiées par N. Mathieux (p. 245-264). L'on notera également l'excellente analyse des figurines longtemps incomprises de Scythopolis (Décapole) par S. H. Hagan qui témoigneraient de la survivance d'un culte à la divinité poliade à une période où le christianisme est pourtant la religion d'État (p. 305-317). Enfin, le contexte domestique ouvre un nouveau champ d'investigation lié aux pratiques rituelles domestiques mais également à la fabrication de ces figurines. Dans les trois cas de figure, la prise en compte du contexte est déterminante. Les figurines, ainsi contextualisées, témoignent de pratiques cultuelles et de cadres socio-culturels. Les contributions s'attachent donc à une présentation scrupuleuse des données recueillies en contexte de fouille. Les annexes fournies en fin d'articles présentent les principaux artefacts mentionnés. On regrette néanmoins l'absence de certaines vues de détails sur lesquels insistent pourtant les auteurs, notamment dans les éléments de parure ou de vêtement puisque ce sont eux qui traduisent le statut social ou familial. Par ailleurs, dès lors que la majorité des figurines étudiées représente des femmes, de nombreuses contributions se penchent essentiellement sur le monde féminin ; il serait toutefois intéressant de s'interroger sur les figurines masculines et sur la raison, sinon de leur absence, en tout cas de leur

présence moins fréquente autant dans les sanctuaires que dans le monde funéraire ou domestique. L'on pourrait également imaginer des recherches qui insisteraient plus encore sur l'interdisciplinarité, notamment par le biais de l'ethnologie. L'ouvrage livre toutefois une profonde remise en question des théories dominantes et offre des perspectives d'intéressantes études qui pourraient être étendues à d'autres catégories d'objets ; il constitue donc une contribution majeure à notre compréhension de ces objets négligés et souvent incompris, rendant ainsi ces présences muettes beaucoup plus éloquentes.

Maria NOUSSIS

Trésors hellénistiques de Mariemont. Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2016. 1 vol., 200 p., nombr. ill. coul. (CAHIERS DE MARIEMONT, 40). Prix : 18 €. ISBN 978-2-930469-57-7.

C'est avec un plaisir certain que l'on a vu paraître ce nouveau numéro des *Cahiers de Mariemont* comprenant un intéressant dossier thématique intitulé *Trésors hellénistiques de Mariemont* coordonné par Annie Verbanck-Piérard ; il fait honneur à la richesse et à la qualité de la collection d'antiques du Musée royal de Mariemont (Morlanwelz, Belgique) par le biais d'une présentation générale des arts de cette période mais surtout par plusieurs études approfondies de pièces emblématiques de la collection, étayées par de minutieuses analyses technologiques et de matériaux. Le dossier complète ainsi avec beaucoup de pertinence la récente publication des fresques de la villa du Boscoreale, pour certaines conservées dans ce musée (A. Barbet & A. Verbanck-Piérard, *La villa romaine du Boscoreale et ses fresques*, Arles – Mariemont, 2013 ; voir AC 84 [2015] p. 561-563), et les études plus anciennes de portraits hellénistiques sculptés, celui attribué à Arsinoé II Philadelphie (R. Tefnin, AC 36 [1967] p. 87-98) et celui assuré de Ptolémée X (C. Evers, *Cahiers de Mariemont* 27 [1996], p. 6-25), pour nous limiter à quelques exemples parlants. – Agnès Rouveret ouvre le bal par une belle préface qui revient sur les premières présentations muséales de la collection de Raoul Warocqué et met en perspective les dossiers présentés (p. 7-13). Suit une présentation didactique des contextes politique, artistique et religieux du monde hellénistique par A. Verbanck-Piérard (p. 14-44), en introduction aux études ponctuelles du dossier. D. Damaskos voit dans la petite tête dite « d'Alexandre » inv. B.10 datée de la fin du IV^e s. av. n.è. le visage d'une déesse, peut-être une Tychè en raison de la présence d'une coiffe rapportée, rapprochée de l'un des derniers *naiskoi* funéraires athéniens du Cimetière du Céramique (p. 51-61), l'origine pentélique du marbre étant de son côté confirmée par les analyses pétrographiques de Patrick Degryse (p. 62-63). Brigitte Bourgeois présente ensuite une étude archéométrique approfondie du portrait dit de « Bérénice II » d'Hermoupolis Magna (inv. B. 264 ; R. Tefnin, AC 38 [1969] p. 89-100), en particulier une stratigraphie des peintures, dorures et enduits de cire conservés sur la surface de la sculpture, qui conduit à reconnaître sur la surface de cette sculpture les états préparatoires, les couleurs originales, les retouches et repeints, savoir-faire picturaux proprement grecs, ainsi que la *ganôsis*, enduction de surface à la cire d'abeille signalée par Vitruve, Plinie et Plutarque (p. 65-81). De son côté, Natacha Massar reprend à nouveaux frais l'étude de trois dédicaces religieuses grecques conservées à Mariemont (inv. B.181,

Ergün LAFLI & Arthur MULLER, *Figurines de terre cuite en Méditerranée grecque et romaine. 2 – Iconographie et contextes*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2015. 1 vol., 832 p. (ARCHAIOLOGIA). Prix : 93 € (broché). ISBN 978-2-7574-1133-9.

Ce volume paru dans la collection *Archaialogia* et consacré aux figurines de terre cuite présente les résultats du colloque tenu à Izmir en 2007, issu du partenariat entre l'Université d'Izmir, l'École française d'Athènes et le Centre de recherche HALMA de l'Université de Lille 3. Un premier volume, consacré plus spécifiquement aux questions de production, de diffusion et d'étude, a été édité par l'EFA dans les suppléments du *Bulletin de Correspondance Hellénique* (BCH Suppl. 54, 2016). Le rassemblement de 90 chercheurs et du même nombre de contributions dont sont composés ces actes témoigne de l'intérêt croissant pour l'étude des terres cuites figurées. À l'instar du volume dédié aux figurines grecques en contexte (cf. la recension dans ce volume p. 587-588), le présent ouvrage établit le lien entre ces objets souvent dénigrés au cours des fouilles anciennes et leur contexte de découverte. Le champ d'étude est toutefois élargi à la fois géographiquement et chronologiquement puisqu'il couvre ici une période allant du VII^e s. av. notre ère au IV^e s. de n.è.. L'ouvrage s'organise en trois parties. La première rassemble des questions d'iconographie, d'interprétation et de fonction, en dressant des répertoires des offrandes mises à jour dans chacun de ces contextes. L'intérêt principal réside dans la publication de figurines longtemps restées inédites, contrairement au reste du matériel des sites dont elles proviennent ; c'est le cas des figurines de sirènes de Myrina et des jouets d'Éphèse étudiés respectivement par N. Mathieux (p. 67-82) et C. Lang-Auinger (p. 83-94), ou encore de la présentation de types iconographiques uniques d'Harpocrate provenant de Délos par C. Barret (p. 195-204). Le deuxième chapitre est davantage centré sur les contextes privés, publics ou funéraires. Les contextes privés restent minoritaires ; l'on notera toutefois le réexamen particulièrement intéressant des figurines d'Olympe par H. Sharpe (p. 221-236) qui mène à l'hypothèse de l'adoration, au sein de la maison, de divinités féminines largement méconnues, aux côtés des dieux traditionnellement attendus. La troisième partie est consacrée aux figurines en contexte votif et comprend des catalogues de figurines issues de fouilles anciennes ou récentes. On soulignera l'aspect exhaustif de ces catalogues qui ne négligent ni les pièces les moins réussies ni les fragments. Les sites d'Asie Mineure sont mis en exergue et offrent un aperçu des études menées par les archéologues turcs au cours des dernières années. L'ouvrage présente également du matériel inédit, récemment mis au jour ou faisant depuis longtemps partie de collections muséales et réétudié, dont sont fournies des illustrations détaillées. Ainsi, le cas des figurines de Tégée (p. 425-430 et p. 31-436) offre une belle illustration de la perte d'informations qui découle de la dispersion des objets à travers l'Europe peu après leur découverte. La primauté accordée alors au bel objet, primant sur l'artefact contextualisé amène une perte irrémédiable d'information, obérant d'autant la compréhension du contexte et l'interprétation des figurines. L'on regrette néanmoins, malgré l'importance accordée au contexte de fouille, l'absence de mise en rapport de ces figurines avec le reste du mobilier retrouvé dans les contextes concernés. Le colloque d'Izmir peut toutefois être considéré comme un des jalons dans la redécouverte de la coroplastie antique comme domaine d'étude à

part entière et qui peut jouer un rôle capital dans la compréhension des relations sociales, des échanges culturels et des gestes rituels dans le bassin méditerranéen.

Maria NOUSSIS

Lawrence J. BLIQUEZ, *The Tools of Asclepius, Surgical Instruments in Greek and Roman Times*. Leiden, Brill, 2015. 1 vol., xxxv-439 p., ill. (STUDIES IN ANCIENT MEDICINE, 43). Prix : 150 € (Relié). ISBN 978-90-04-27907-0.

Avec ce livre, l'objectif de L. J. Bliquez était de remplacer la seule synthèse actuellement existante sur les instruments chirurgicaux antiques : J. S. Milne, *Surgical Instruments in Greek and Roman Times*, Oxford, 1907. Depuis cette époque en effet, les découvertes archéologiques se sont multipliées, nombre d'articles et de synthèses ont été écrits, notamment par L. J. Bliquez lui-même ; ils ont permis d'avoir une vue plus précise du sujet (voir la synthèse bibliographique d'E. Künzl datant de 1996, parue dans *ANRW* 37.3, p. 2433-2639). Le livre de L. J. Bliquez compte quatre parties, dont la première est une introduction exposant l'objectif de l'ouvrage et précisant les conditions d'exercice de la chirurgie dans l'Antiquité gréco-romaine ; l'organisation est ensuite chronologique : le premier chapitre expose les instruments cités dans le *Corpus hippocratique*, le deuxième chapitre les instruments hellénistiques d'après le témoignage de Celse ; le dernier chapitre, bien plus fourni, développe l'*instrumentarium* de l'Empire, en s'appuyant sur les œuvres de Celse, de Galien, d'Oribase, de Cassius Félix, de Célius Aurélien, d'Arétée de Cappadoce, de Paul d'Égine... Une annexe est consacrée aux accessoires qui participaient aux opérations sans être forcément des objets de métal, comme les pansements, les bandages, les sutures... Il s'agit donc d'une étude lexicologique qui concerne les deux langues, grec et latin, qui ne sont en médecine pas séparables, dans la mesure où le grec médical a fortement influencé le latin. La méthode de L. J. Bliquez, qui avait été aussi celle de J. S. Milne, est de mettre en relation les témoignages littéraires et les découvertes archéologiques. Son ouvrage se termine donc par les planches photographiques des objets étudiés, figures p. 383-439, qui renvoient systématiquement au texte, dès lors qu'on peut associer un objet et un mot ; et c'est l'une des principales forces de cet ouvrage en même temps qu'une nécessité – bien qu'on ne puisse faire tout coïncider. Cette perspective explique que le chapitre impérial soit le plus fourni, puisque la majeure partie des objets retrouvés date de l'Empire : de l'époque hippocratique, nous n'avons que des ventouses. Beaucoup de ces illustrations sont des photos ou dessins inédits, comme le montre la liste des autorisations photographiques p. xxxiii-xxxv. À l'intérieur des chapitres, les noms d'instruments sont classés par type de forme ou de fonction : ventouses, scalpels, aiguilles, cautères, sondes, instruments de chirurgie osseuse ou dentaire, pinces, crochets, tubes, instruments gynécologiques, matériel de préparation ou d'administration des remèdes comme le mortier, la balance... La fiche de chaque instrument comprend son nom en grec et en latin, la traduction anglaise, sa description et son usage d'après les témoignages littéraires, cités par ordre alphabétique d'auteur et non par ordre chronologique – les références visent l'exhaustivité, contrairement à celles de Milne. Le deuxième volet de chaque fiche étudie les objets archéologiques pouvant correspondre à la fonction décrite, et renvoie aux illustrations

groupe dépositaire de l'autonomie municipale. Ensuite, quelle que soit la dimension religieuse du nom donné à ces salles, *aedes*, *templum* ou *augustum* et si l'on se fie aux exemples connus (dont celui de Naronā), il semblerait que l'essentiel était bien d'installer des salles d'exposition destinées à accueillir des « représentations sacralisées » et officielles des membres de la famille impériale. Celles-ci pouvaient ainsi recevoir des honneurs propres, en dehors de toute association divine, ou même un culte au *numen* ou au *genius* du vivant de l'empereur. Dans ce dernier cas toutefois, il reste un problème à résoudre qui est celui de l'emplacement d'un autel fixe et orienté dont l'emplacement, comme à Naronā, n'a pas été retrouvé, à moins de penser que le culte et les honneurs étaient rendus sur des autels ou des trépieds transportables.

William VAN ANDRINGA

Laurent BRICAULT & Fabrice DELRIEUX, *Gangra-Germanicopolis de Paphlagonie. « Foyer des Dieux ». Étude de numismatique et d'histoire*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol., 204 p., nombr. ill. (NUMISMATICA ANATOLICA, 6). Prix : 40 €. ISBN 978-2-35613-102-7.

Depuis la fin des années 1990, les ateliers monétaires du nord de l'Asie Mineure ont fait l'objet de nombreux travaux et corpus qui font actuellement de cette région l'une des mieux étudiées pour la période romaine (p. 11-12) si l'on tient compte des publications passées ou à venir consacrées au Pont (Sébastopolis, Comana, Kérasonte, Trapézonte, Amaseia, Néocésarée, Nicopolis et Zéla) et à la Paphlagonie (Pompeiopolis, Abōnoteichos-Ionopolis, Néoclaudiopolis et Sinope). C'est dans cette dynamique que s'inscrit l'ouvrage publié par L. Bricault et F. Delrieux sur le monnayage provincial de la cité de Gangra-Germanicopolis. Cette monographie s'articule en trois parties. La première (p. 17-82) traite du matériel numismatique avec notamment les catalogues et l'étude numismatique ; la deuxième, intitulée « l'image et le sens » (p. 83-119), est consacrée aux types et légendes ; la dernière section (p. 121-141) consiste en un inventaire des sources littéraires couplé à une édition complète des inscriptions grecques et latines relatives à la cité. L'ouvrage est copieusement illustré et de nombreux tableaux appuient utilement le texte. La première partie contient trois catalogues : le premier recense 208 exemplaires avec l'ethnique civique ; les deux suivants regroupent huit monnaies plus anciennes et sans ethnique (quatre au nom de Deiotaros Philadelphie, quatre au nom d'Hestia). Toutes les monnaies sont en bronze. Il faut saluer la volonté des auteurs de donner accès à toutes les données relatives au matériel étudié. L'ensemble est d'une utilisation agréable, les descriptions sont précises et les nombreuses variantes des légendes sont indiquées coin par coin. Chaque exemplaire, dont le poids, le diamètre et l'axe sont indiqués chaque fois que cela fut possible, a manifestement fait l'objet d'une recherche approfondie quant à son pedigree et aux publications éventuelles où il figure. Les auteurs ont fait le choix de numéroter non pas les exemplaires mais les types (GG/1 à 110 puis DP et H/1 à 2) puis les combinaisons de coins (par exemple n° 114 = D43/R106). Malgré des vertus indéniables, ce système présente l'inconvénient de ne pas attribuer d'identifiant simple à chaque monnaie et ne permet donc pas de les citer ni de les compter aisément. Ainsi, à la page 13 de l'introduction, les auteurs annoncent avoir rassemblé 188

pièces alors que nous en avons compté 208 dans le catalogue principal (8 dans les deux suivants). Sans doute les auteurs ont retranché à ce total les 19 monnaies marquées d'un « * », pour lesquelles ils ne disposaient pas d'illustration ainsi que les 8 exemplaires dont le coin de droit n'a pas pu être identifié, ramenant ainsi le total à 189 pièces. Les catalogues sont le fruit d'un minutieux travail de dépouillement des catalogues de vente ainsi que des collections publiques (47 institutions listées p. 18, dont 24 où aucune monnaie n'est conservée). Avec 25 exemplaires annoncés, le département des Monnaies, médailles et antiques de la Bibliothèque nationale de France figure au deuxième rang après les *Staatliche Museen* de Berlin (29 ex.). Après vérification, ce sont 28 monnaies de la collection de Paris qui sont cataloguées (24 ex. dans le premier catalogue, 4 dans les deux suivants). À ce total, il conviendrait d'ajouter l'exemplaire 2007.460 (32 g, 27 mm, 7 h) qui devrait figurer dans le catalogue au type GG/71 sous le numéro 88c = D35/R82. Les auteurs connaissaient l'existence de cette pièce ayant appartenu à la collection Prowe (= *Recueil*², 192, n° 35) mais n'en avaient pas d'illustration. Suivent trois chapitres consacrés au classement et à la datation des séries (chap. II), à la métrologie, l'organisation et le volume des émissions (chap. III) et aux raisons et contexte des frappes (chap. IV). La totalité des monnaies de Gangra-Germanicopolis date de l'époque des premiers Sévères. Le matériel se divise en deux grands ensembles d'importance à peu près équivalente. Le premier comprend les monnaies datées selon une ère civique : précisément de l'an 214 et 215, c'est-à-dire de 208/9 et 209/10 ap. J.-C. Vient ensuite le groupe des monnaies non datées. Les nombreux revers liés par le coin de droit, le fait que plusieurs types comportent des émissions avec et sans date et la probable mise en service parallèle de plusieurs enclumes amènent les auteurs à estimer que l'essentiel des frappes relève d'une phase chronologique très restreinte (p. 51-54). La mise en base des données métrologiques (poids et diamètre notamment) leur permet également de reconnaître de manière convaincante quatre dénominations : c. 30 mm, c. 25 mm, c. 20 mm et c. 15 mm, respectivement identifiées au *tetrassarion*, au *diassarion*, à l'*assarion* et à l'*hemiassarion* (?). Ce système s'intègre assez bien à ceux des cités de la région (p. 59-61). Sans doute n'est-ce qu'une coquille, mais les exemplaires 118 (GG/93, D44/R110 : 24 mm ; 6,38 g) et 119 (GG/94, D44/R111 : 23 mm ; 9,39 g), rangés avec les monnaies de c. 30 mm, relèvent manifestement du module de c. 25 mm. 56 coins de droit et 128 de revers ont été repérés (p. 67). Les résultats de l'étude de coins sont rendus intelligibles par la réalisation de *stemmata* rangés par émission. Les liaisons de coins y sont signalées au sein de chaque type et d'un type à l'autre, restituant ainsi fidèlement les nombreuses interconnexions entre les monnaies des années 214, 215 et non datées, ainsi qu'entre celles aux portraits de Septime Sévère, Julia Domna, Caracalla et Géta. Ce dispositif est encore complété par neuf graphiques des liaisons de coins (p. 174-182). L'estimation du volume des émissions est par définition délicate à réaliser tant du fait des limites des outils statistiques (ici la méthode simplifiée de G.F. Carter) qu'en raison du caractère toujours approximatif des hypothèses retenues pour la productivité moyenne des coins. Ce dernier point fait justement l'objet d'une note, n° 19, p. 67. Les auteurs retiennent avec raison plusieurs hypothèses de productivité, allant de 30 000 exemplaires pour la plus élevée (estimation haute habituellement retenue pour les monnayages d'argent), à seulement 5 000 en raison des efforts plus importants qu'il faut déployer pour frapper le bronze. Or,

même cette dernière estimation peut encore paraître très optimiste au regard des résultats obtenus par l'expérimentation menée sous la direction de Th. Faucher visant à la frappe de bronzes ptolémaïques (Th. Faucher *et al.*, « Expérimentations sur la technique de fabrication des monnaies grecques : approches, réalisation, perspectives », dans F. Tereygeol, *Comprendre les savoir-faire métallurgiques antiques et médiévaux*, Paris, 2012, p. 95-97). L'usure avancée des coins après seulement plusieurs centaines à environ 1 500 frappes semble indiquer que l'écart entre la productivité des matrices pour l'argent et le bronze est encore plus important que nous ne le soupçonnions. Le chapitre IV aborde la question des raisons et du contexte des émissions, sujet capital, mais éminemment difficile étant donné – les auteurs le rappellent – le peu d'intérêt suscité par ces monnayages provinciaux de Paphlagonie et la pauvreté des sources disponibles. Alors que la représentation d'une *homonoia* avec Ancyre (GG/15) suggère le règlement de litiges entre les deux cités voisines, les nombreux revers à connotation militaire peuvent inciter à établir un lien entre ces frappes et les nombreuses campagnes initiées par les deux premiers Sévères. Ici, les auteurs font preuve de prudence et suggèrent, sans doute à raison, d'élargir le spectre aux régions du nord de l'Asie Mineure, de Paphlagonie et du Pont (p. 73-74). S'il semble que l'année 205/6 correspond à une recrudescence des frappes dans ces espaces, la production de Gangra intervient légèrement plus tard, en 208/9-209/10, sans que l'on puisse dégager de logique d'ensemble. L'extension du champ géographique paraît plus fructueuse lorsque sont mis en avant les nombreux mimétismes typologiques qui relient les monnayages de Gangra à ceux d'Ancyre et, dans une moindre mesure, de Tavium (p. 76-78). Un phénomène similaire est signalé pour Rome, particulièrement pour les émissions de la capitale datées de 208-210. Parmi les 10 types signalés (4 avant 208, 6 en 208-210), on remarque le grand nombre des représentations à caractère militaire : empereur dans un char ou à cheval, trophée et prisonniers, aigle et enseignes, Nikè dans un char (13 occurrences sur 27 dans le monnayage de Gangra d'après les tableaux p. 80). Parallèlement, il est notable que les types germanicopolitains à connotation militaire sont principalement cantonnés aux émissions portant une date. Les auteurs achèvent leur démonstration en évoquant la théorie de Konrad Kraft (*Das System der Kaiserzeitlichen Münzprägung in Kleinasien. Materialien und Entwürfe*, Berlin, 1972). Bien que de solides affinités stylistiques avec la zone d'Héraclée du Pont (datée de c. 205-208) et dans une moindre mesure avec celle d'Amaseia (c. 205-210) sont relevées, aucune liaison de coin ne concrétise cette proximité. La deuxième partie est dédiée à l'étude des types et légendes de droit (chap. I) et de revers (chap. II) avec un point sur l'usage de la contremarque (chap. III). Chaque type de droit, figurant Septime Sévère, Julia Domna, Caracalla et Géta, est décrit (p. 85-89). Caracalla est le plus représenté en nombre total de coins (21 sur 56), mais ils sont distribués très inégalement entre les séries datées (6 sur 32, contre 13 pour Septime) et non datées (15 sur 24). C'est bien entendu la multitude des presque 50 types et légendes de revers qui concentre l'essentiel des commentaires (p. 91-115). Cette étude minutieuse permet d'enrichir notre connaissance de l'histoire de la cité, ces données étant réparties en quatre grands domaines : I. la titulature civique, entre pompe et histoire ; II. L'urbanisme et la géographie ; III. L'attachement à l'Empire ; IV. Le panthéon local. Parmi le grand nombre des informations extraites de cette documentation, nous ne retiendrons que la

mise en avant des titres de « plus ancienne [cité] de Paphlagonie (*ἀρχαιοτάτη παφλαγονία*) – Gangra était au moins depuis le début du II^e siècle av. J.-C. la capitale des rois de la région – et de « foyer des dieux » (*ἑστία θεῶν*) ; présent sur pas moins de 32 types, ce second titre doit être mis en relation avec la multitude des représentations divines, qu’elles soient grecques, locales ou associées à l’Empire (p. 102-115). Cette spécificité germanicopolitaine – elle justifie pleinement le titre de l’ouvrage – n’empêche pas les auteurs de toujours replacer le phénomène dans un contexte géographique plus large, la région et l’Empire. Ainsi, le commentaire est appuyé par d’intéressantes cartes illustrant la diffusion de l’image de divinités comme Héraklès au repos (carte 7, p. 105), Sarapis (carte 8, p. 108), Mên (carte 9, p. 110) et Glycon (carte 10, p. 113). Au total se dégage l’image d’une cité qui, tout en revendiquant son identité, s’inscrit pleinement dans son environnement régional en même temps qu’elle affirme ses liens avec Rome et l’Empire. Ici, le discours porté par les monnaies rappelle dans une certaine mesure ce que plusieurs inscriptions de la fin de l’époque hellénistique (II^e – I^{er} s. av. J.-C.) nous apprennent du rapport que semblent entretenir les cités égéennes avec leur religion civique : volonté de rappeler la longue histoire de la cité ainsi qu’un retour aux traditions et la multiplication des références à Rome (N. Deshours, *L’été indien de la religion civique. Étude sur les cultes civiques dans le monde égéen à l’époque hellénistique tardive*, Bordeaux, 2011). Alors que les raisons immédiates de la frappe de ces numéraires en même temps que ses usages suscitent le débat, la documentation numismatique a permis de mettre au jour un véritable auto-portrait de Gangra-Germanicopolis au début du III^e siècle ap. J.-C. : une cité paphlagonienne qui revendique son antiquité, son identité tout en appartenant résolument à son environnement régional et à l’Empire. Si ce profil n’est pas en soi d’une grande originalité, ce n’est pas un maigre résultat que d’avoir restitué ce pan de l’histoire d’une cité par ailleurs bien délaissée par les autres sources historiques. On mesure ici toute la richesse des comparaisons faites avec les autres ateliers de la région, démarche rendue possible par une politique de publication systématique des ateliers du nord de l’Asie Mineure conduite par une équipe solide. Les auteurs continuent d’enrichir leur documentation comme le prouve le signalement de nouveaux exemplaires dans l’*addendum* placé en fin de volume ainsi que dans un article paru en février 2016 dans le *Bulletin de la Société française de Numismatique* (« Retour sur les monnaies de Gangra-Germanicopolis de Paphlagonie », p. 62-64). Parallèlement, de nouveaux ateliers ont été publiés, notamment celui d’Abōnoteichos-Ionopolis (J. Dalaison, F. Delrieux, M.-Cl. Ferrière, « Abōnoteichos-Ionopolis et son atelier monétaire », dans *Arcana Imperii. Mélanges d’histoire économique, sociale et politique offerts au Professeur Yves Roman*, vol. I., Lyon, 2015, p. 91-206). Nous ne pouvons que souhaiter que ce vaste et ambitieux projet puisse être mené à son terme avec, peut-être en point d’orgue, une synthèse consacrée aux ateliers monétaires du nord de l’Asie Mineure.

Julien OLIVIER

part de l'auteur, de distinguer la nature des matériaux de construction et notamment des différentes pierres employées. À la description des matériaux et des techniques de construction fait suite la description formelle des espaces construits, ainsi que leur organisation. Ann-Louise Shallin signe les trois pages du chapitre suivant, consacré aux enduits muraux, extrêmement fragmentaires. Le quatrième chapitre, entrepris par Brigitta Hallager, consacre ses quelque 110 pages à la céramique. Il est aisé d'imaginer que celles-ci représentent un travail titanesque, étant donné le volume des données traitées, présentées dans ce volume sous la forme d'une synthèse. Une première partie est consacrée aux formes et aux décors représentés, tandis que la deuxième présente les productions non locales et les importations. Ensuite, sont présentés les éléments de céramique commune ayant été retrouvés en place, avant une série de considérations sur la production céramique à La Canée, sur la nature de l'influence mycénienne et enfin sur la place de cet assemblage dans le contexte archéologique régional. Le cinquième chapitre réunit, de façon certainement trop rapide, des objets de nature disparate sous la bannière des « activités industrielles, objets de parure et effets personnels (Maria Bruun-Lundgren). Y sont décrits les objets utilisés dans l'industrie textiles (fusaïoles et poids de métier et autres pesons), mais aussi les objets en bronze, les outils en pierre polie et la parure, et enfin tout ce qui est susceptible d'intégrer la catégorie fourre-tout des « petits objets ». Il est certain qu'il y aurait eu lieu de nombreuses études plus ciblées et plus précises, et nous pouvons gager que ce mobilier fera l'objet de plusieurs thèses. Le sixième chapitre, confié à Marie-Louise Winbladh, est consacré là encore à deux catégories d'objets éloignées l'une de l'autre : celle des figurines de terre cuite et celle des vases en pierre. Leur répartition homogène dans la quasi-totalité des espaces ne justifie guère une telle association. Efi Karantzali consacre ensuite les quinze pages – dont sept de texte – du septième chapitre à la pierre taillée, représentée essentiellement par l'obsidienne, qu'accompagnent quelques pièces de silex. L'étude, qui se concentre sur les aspects technologiques et morphologiques, est bienvenue malgré son aspect rapide, tant le paysage est encore peu occupé en archéologie crétoise concernant ce domaine. Enfin, le neuvième chapitre, qui précède les conclusions, est consacré par E. Hallager aux inscriptions en Linéaire B et aux marques de potiers. En définitive, on retiendra de cet ouvrage la somme qu'il représente, notamment pour la présentation des trouvailles, la description de l'architecture et l'étude de la poterie. Les autres domaines qu'il aborde sont parfois traités très rapidement, mais le mobilier est désormais accessible et viendra sans nul doute alimenter de futurs travaux.

Raphaël ORGEOLET

Walter GAUB & Evangelia KYRIATZI, *Pottery Production and Supply at Bronze Age Kolonna, Aegina. An Integrated Archaeological and Scientific Study of a Ceramic Landscape*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2011. 1 vol. 31 x 23 cm, 527 p. (ÄGINA-KOLONNA FORSCHUNGEN UND ERGEBNISSE, 5, DENKSCHRIFTEN DER GESAMTAKADEMIE, 65. CONTRIBUTIONS TO THE CHRONOLOGY OF THE EASTERN MEDITERRANEAN, 27). Prix : 192,96 € (Broché). ISBN 978-3-7001-6801-0.

Égine et Kolonna, son principal site de l'Âge du Bronze, jouent un rôle prépondérant dans l'archéologie égéenne, particulièrement pour la période qui va du Bronze Ancien au début du Bronze Récent. Depuis la fin du XIX^e s., de nombreuses fouilles y ont en effet mis au jour un nombre considérable d'éléments exceptionnels, tels que les maisons à corridors du Bronze Ancien, un habitat dense et puissamment fortifié du Bronze Ancien au début du Bronze Récent, un bâtiment de dimensions exceptionnelles et sans équivalent continental pour le Bronze Moyen, plusieurs « trésors » métalliques, ainsi que la plus ancienne tombe à fosse connue, précurseur de celles qui formeront plus tard les cercles funéraires de Mycènes. Par ailleurs, les singularités de la production céramique éginète, de même que son importante diffusion sur le continent et par-delà les mers, ont été reconnues depuis longtemps et font d'Égine une plaque tournante dans les réseaux d'échanges de la période considérée. Cet ouvrage constitue le premier volume d'une série de monographies consacrées à la production céramique à Égine, couvrant différentes périodes et concernant de multiples facettes de cette activité. Consacrée à l'Âge du Bronze, cette entreprise répond à deux objectifs principaux : d'une part envisager la production et l'usage de la céramique dans une perspective environnementale et « paysagère » et, d'autre part, restituer les mécanismes de cette production. Son intérêt principal réside dans son approche archéométrique, qui permet d'approcher le cœur de la céramique éginète, avec deux avantages : par l'établissement de la signature chimique (au moyen d'analyses par activation neutronique) et pétrographique (lames minces) des pâtes et des sources de matières premières, cette démarche permet de restituer les modes de production et de diffusion de l'une des productions majeures de l'Âge du Bronze égéen, en fournissant d'autre part un précieux support aux nombreux archéologues désireux d'identifier les imports en provenance de l'île. L'ouvrage est composé de cinq sections, suivies de deux appendices. La première expose le contexte et la justification scientifique de ce travail (« Section A. Setting the Agenda ») ; on y trouvera notamment de très utiles résumés portant sur l'histoire des fouilles à Égine et sur la diffusion de la céramique éginète. La seconde section constitue une étude classique de la céramique de Kolonna, fondée sur un échantillon de tessons sélectionnés en fonction de leur appartenance supposée aux productions locales (« Section B. The Morphological and Stylistic Study of the Pottery »). La troisième section, qui est aussi la plus conséquente de l'ouvrage, est dévolue à l'établissement de l'identité chimique et pétrographique des fabriques – terme que l'on préférera à celui de pâtes – ainsi qu'à celle des sources de matières premières (« Section C. Pottery Production and Importation at Bronze Age Kolonna: The Ceramic Fabrics »). La quatrième section vise à combiner les données établies dans les deux précédentes (« Section D. Pottery Types at Kolonna (EBA III to LBA): Integrating Morphological, Technological and Compositional Data »), tandis que la dernière tente de synthétiser les résultats recueillis dans la perspective d'une histoire de la production et de la diffusion de la céramique éginète à l'Âge du Bronze (« Section E. The Production and Circulation of Aeginetan Pottery from EBA III to the End of the LBA: A Summary »). Enfin, si les deux appendices qui résument les données de laboratoire ne seront utiles, à titre de comparaison, qu'à ceux qui souhaiteraient entreprendre des analyses similaires, signalons que les figures sont utilement rassemblées à la fin du volume, pouvant être ainsi parcourues rapidement ou plus précisément ; l'on y trouve notamment, de façon

systématique, des photographies des tessons et des lames minces qui en sont tirées, ce qui constitue un remarquable catalogue photographique des fabriques éginètes, hautement utile pour les céramologues cherchant des points de comparaison et des critères d'identification pour leurs propres études. Pour conclure, cet ouvrage très bien conçu se rendra bien vite indispensable à tout spécialiste de céramique égéenne ainsi qu'à tous ceux cherchant à identifier les productions éginètes.

Raphaël ORGEOLET

Artemis GEORGIU, *Cyprus: an Island Culture. Society and Social Relations from the Bronze Age to the Venetian Period*. Proceedings of the 9th Annual Meeting of Young Researchers in Cypriot Archaeology. Oxford – Oakville, Oxbow Books, 2012. 1 vol. 21,5 x 30,5 cm, x-256 p., nombr. ill. Prix : 52 £ (Broché) ISBN 978-1-84217-440-1.

Ce volume constitue, pour la première fois rassemblés dans un volume, à l'occasion de l'édition 2009 (POCA : *Postgraduate Cypriot Archaeology*) la publication des actes d'une rencontre qui se tient annuellement depuis 2001. Comme son nom l'indique, il s'agit d'une réunion de jeunes chercheurs, doctorants ou jeunes docteurs, en provenance de nombreuses institutions de recherche d'Europe et des États-Unis. Inévitablement, les défauts inhérents à ce genre d'exercice ne sont pas évités ici. L'île de Chypre, qui constitue l'argument principal de la rencontre, est bien sûr un terrain extrêmement dynamique aujourd'hui en archéologie méditerranéenne, comme en témoigne ce volume. Néanmoins, on pourra regretter l'absence d'un parti-pris thématique, pour ne pas dire problématique, qui aurait permis d'orienter le propos. Certes, une grande période chronologique est couverte, allant du Chalcolithique au Moyen Âge, mais l'exhaustivité qui fait en général l'intérêt de ce type d'approche est ici absente, étant donné le nombre somme toute restreint des contributions (18 au total). On notera du reste à cet égard la prédominance des articles consacrés aux hautes périodes, puisque la moitié d'entre eux concerne le Chalcolithique et surtout l'Âge du Bronze. Le Moyen Âge ne fait quant à lui l'objet que d'une seule communication. L'ouvrage s'ouvre sur une contribution du regretté Edgar Peltenburg, qui offre en guise de patronage bienveillant une tentative de conciliation des textes et des données matérielles autour de la question de l'organisation politique de Chypre au Bronze Récent (*Text Meets Material in Late Bronze Age Cyprus*). Cette proposition, qui aborde un sujet difficile mais particulièrement discuté cette dernière décennie aussi bien pour ce qui concerne la Mésopotamie, le Levant ou encore l'aire égéenne, manipule une bibliographie importante et constitue une synthèse éclairante sur le sujet. S'ouvre ensuite la première section de l'ouvrage, intitulée « Settlements, Burials and Society in Ancient Cyprus ». Y sont réunies sept contributions disparates, dont la plupart portent sur les hautes époques. David Sewell expose les résultats de la fouille récente de la nécropole chalcolithique de Souskiou-Laona (*Expanding and Challenging Horizons in the Chalcolithic: New Results From the Early-Middle Bronze Age in Western Cyprus*). Lisa Graham, en fondant sa réflexion sur le matériel d'une nécropole du Bronze Ancien et Moyen de l'ouest de l'île, montre qu'à l'instar des régions septentrionales et méridionales, cette partie de

systématique, des photographies des tessons et des lames minces qui en sont tirées, ce qui constitue un remarquable catalogue photographique des fabriques éginètes, hautement utile pour les céramologues cherchant des points de comparaison et des critères d'identification pour leurs propres études. Pour conclure, cet ouvrage très bien conçu se rendra bien vite indispensable à tout spécialiste de céramique égéenne ainsi qu'à tous ceux cherchant à identifier les productions éginètes.

Raphaël ORGEOLET

Artemis GEORGIU, *Cyprus: an Island Culture. Society and Social Relations from the Bronze Age to the Venetian Period*. Proceedings of the 9th Annual Meeting of Young Researchers in Cypriot Archaeology. Oxford – Oakville, Oxbow Books, 2012. 1 vol. 21,5 x 30,5 cm, x-256 p., nombr. ill. Prix : 52 £ (Broché) ISBN 978-1-84217-440-1.

Ce volume constitue, pour la première fois rassemblés dans un volume, à l'occasion de l'édition 2009 (POCA : *Postgraduate Cypriot Archaeology*) la publication des actes d'une rencontre qui se tient annuellement depuis 2001. Comme son nom l'indique, il s'agit d'une réunion de jeunes chercheurs, doctorants ou jeunes docteurs, en provenance de nombreuses institutions de recherche d'Europe et des États-Unis. Inévitablement, les défauts inhérents à ce genre d'exercice ne sont pas évités ici. L'île de Chypre, qui constitue l'argument principal de la rencontre, est bien sûr un terrain extrêmement dynamique aujourd'hui en archéologie méditerranéenne, comme en témoigne ce volume. Néanmoins, on pourra regretter l'absence d'un parti-pris thématique, pour ne pas dire problématique, qui aurait permis d'orienter le propos. Certes, une grande période chronologique est couverte, allant du Chalcolithique au Moyen Âge, mais l'exhaustivité qui fait en général l'intérêt de ce type d'approche est ici absente, étant donné le nombre somme toute restreint des contributions (18 au total). On notera du reste à cet égard la prédominance des articles consacrés aux hautes périodes, puisque la moitié d'entre eux concerne le Chalcolithique et surtout l'Âge du Bronze. Le Moyen Âge ne fait quant à lui l'objet que d'une seule communication. L'ouvrage s'ouvre sur une contribution du regretté Edgar Peltenburg, qui offre en guise de patronage bienveillant une tentative de conciliation des textes et des données matérielles autour de la question de l'organisation politique de Chypre au Bronze Récent (*Text Meets Material in Late Bronze Age Cyprus*). Cette proposition, qui aborde un sujet difficile mais particulièrement discuté cette dernière décennie aussi bien pour ce qui concerne la Mésopotamie, le Levant ou encore l'aire égéenne, manipule une bibliographie importante et constitue une synthèse éclairante sur le sujet. S'ouvre ensuite la première section de l'ouvrage, intitulée « Settlements, Burials and Society in Ancient Cyprus ». Y sont réunies sept contributions disparates, dont la plupart portent sur les hautes époques. David Sewell expose les résultats de la fouille récente de la nécropole chalcolithique de Souskiou-Laona (*Expanding and Challenging Horizons in the Chalcolithic: New Results From the Early-Middle Bronze Age in Western Cyprus*). Lisa Graham, en fondant sa réflexion sur le matériel d'une nécropole du Bronze Ancien et Moyen de l'ouest de l'île, montre qu'à l'instar des régions septentrionales et méridionales, cette partie de

Chypre était peuplée jusque dans les périodes les plus reculées de l'Âge du Bronze, et que la production céramique y montrait de forts caractères régionaux (*The Necropolis at Kissonerga-Ammoudhia: New Ceramic Evidence from the Early-Middle Bronze Age in Western Cyprus*). Son article intéressera essentiellement les spécialistes du sujet. Semblablement, Luca Bombardieri propose une étude particulièrement ciblée, puisque consacrée à la stratigraphie et à l'inscription chronologique d'un complexe artisanal de l'Âge du Bronze, peut-être destiné à la teinture textile ou au tannage (*Detecting a Sequence: Stratigraphy and Chronology of the Workshop Complex Area at Erimi-Laonin tou Porakou*). Artemis Georgiou se démarque en reprenant un dossier « classique » de l'Âge du Bronze de Chypre, celui de la dualité des sites de Pyla et de Maa, déjà discutée par Dikaios et Karageorghis en leur temps, et plus récemment par Knapp (*Pyla-Kokkinokremos and Maa-Palaeokastro: a Comparison of Two Naturally Fortified Late Cypriot Settlements*). Ces deux sites à la très courte durée de vie, à la fin de l'Âge du Bronze, sont présentés dans leur contexte historique et selon les derniers éléments du débat historiographique ; ce texte constitue à n'en pas douter une excellente synthèse sur la question. Anna Georgiadou présente la production céramique d'une tombe importante découverte à Lapithos et s'intéresse aux questions de chronologie et de circulation au Géométrique Ancien (*The Early Cypro-Geometric I Pottery: Examining the Evidence from Lapithos Tomb 502*). Consacrée à l'étude d'un site portuaire, la communication de Dunkan Howitt-Marshall entend aborder la question de la connectivité maritime à Chypre à la fin de la Préhistoire et durant la Protohistoire (*The Anchorage Site at Kouklia-Achni, Southwest Cyprus: Problems and Perspectives*). Mais son étude fondée uniquement sur la découverte, certes exceptionnelle, de 120 ancres *in-situ*, souffre du manque de données complémentaires pour une réflexion poussée (installations portuaires, entrepôts, etc.). Philippa Steele clôt cette section avec une communication dédiée à la linguistique (*Eteocypriot: Linguistic and Archaeological Evidence*). La seconde section de l'ouvrage est intitulée « Religion, Cult and Iconography in Ancient Cyprus » ; elle rassemble quatre communications qui forment peut-être l'ensemble le plus cohérent du volume. Deux se penchent sur les liens entre l'industrie cuprifère bien connue de l'île et certaines manifestations cultuelles (Matthew Spigelman, *Copper and Cult in Bronze Age Cyprus* ; Aurélie Cabrillet, *Hathor, la grande déesse de l'industrie du cuivre chypriote*), et une autre, de Katarzyna Zeman-Wisniewska, explore la dimension du genre dans les statuettes de « guerriers » et de « déesses » du début de l'Âge du Fer (*Of « Goddesses » and « Warriors »*). *Gender Aspects of the Cypriot « Goddess With Upraised Arms »*). Enfin, Anja Ulbrich clôt la section avec une communication dédiée à la sculpture du sanctuaire de Maroni-Vournès, où elle explore l'iconographie cultuelle en relation avec le contexte cultuel (*Cult and Iconography : Votive Sculpture From the Archaic to Hellenistic Sanctuary at Maroni-Vournes*). La dernière partie de l'ouvrage s'intitule « Ancient Cyprus and the Mediterranean » et présente quelques aspects des contacts entre l'île et le reste du monde méditerranéen. Lesley Bushnell s'intéresse au rôle qu'a pu jouer Chypre dans la diffusion des productions mycéniennes d'huile parfumée (*Fragrant Copying? Mycenaean Perfumed Oil and the Role of Cyprus*). Son angle de vue, qui réfute aux Mycéniens le monopole de cette production est intéressant, mais la rhétorique mise en œuvre, qui emprunte beaucoup au vocabulaire du

marketing moderne, nuit au propos. Anna Paule présente son étude comparée de la parure à Chypre et dans le monde grec, mettant en lumière les relations entre les deux entités à la fin de l'Âge du Bronze et à l'Âge du Fer (*Some Notes on the Jewellery of Cyprus and Greece: the Art of Goldsmiths and Coppersmiths from the Late Bronze Age to the Early Iron Age*). Alexander Vacek, dans un article consacré à l'épineux problème de l'imitation dans l'art et les productions artisanales, s'intéresse à la céramique géométrique grecque et chypriote (*Imitation or Innovation? Style, Decoration and Syntax of Greek and Cypriot Pottery during the Geometric Period*). Le sujet, difficile, est abordé avec lucidité et selon une démarche intelligente, dont l'auteur reconnaît lui-même les limites. Cela constituera néanmoins certainement une contribution qu'il conviendra de connaître. Iva Chirpanlieva livre ensuite une étude sur la céramique attique de Kition aux ^v^e et ^{iv}^e siècles et propose une interprétation contextuelle qui préfère l'idée d'une mode grecque à Chypre et dans les cités phéniciennes, plutôt qu'une hellénisation précoce de l'Orient méditerranéen (*The Attic Pottery from Kition – A Contextual Approach*). Caroline Autret consacre sa présentation à la production et à la circulation des amphores entre Chypre et la Cilicie au début de l'époque romaine (*Cyprus and Cilicia: Amphora Production, Trade and Relations in the Early Roman Era*). Enfin, Iosif Hadjikyriakos rend compte des éléments vénitiens dans l'iconostase chypriote et en souligne les liens avec la société insulaire médiévale (*Venetian Elements in the Iconostasis of Cyprus*). En définitive, au-delà du témoignage que porte ce volume du dynamisme actuel de l'archéologie chypriote et de la jeune génération de chercheurs, particulièrement active pour les hautes périodes, sa valeur tient essentiellement à celle des contributions individuelles qui le constituent.

Raphaël ORGEOLET

Elizabeth R. GEBHARD & Timothy E. GREGORY (Ed.), *Bridge of the Untiring Sea. The Corinthian Isthmus from Prehistory to Late Antiquity*. Athènes, The American School of Classical Studies at Athens, 2015. 1 vol., 386 p., 140 fig. n./b. et 11 coul. 6 tables, 4 plans (HESPERIA SUPPLEMENT 48). Prix : 75 \$. ISBN 978-0-87661-548-5.

Cet ouvrage rassemble les actes du colloque international qui s'est tenu à l'American School of Classical Studies at Athens du 15 au 17 juin 2007 pour célébrer cinquante-cinq ans de fouilles américaines dans la région de l'Isthme de Corinthe, ce « pont jeté entre deux mers » selon la métaphore de Pindare qui donne son titre au recueil. Il contient dix-sept contributions en anglais, numérotées en autant de chapitres classés par ordre globalement chronologique – bien que quelques irrégularités surprennent (pourquoi avoir intercalé le chapitre 4, qui traite de l'habitat hellénistique, entre les chapitres 3 et 5, qui traitent tous deux du sanctuaire archaïque ?). Si près de la moitié des contributions concernent le sanctuaire de Poséidon et les pratiques qui l'entourent, l'habitat et les fortifications sont également abordés et tous les champs de l'archéologie (architecture, sculpture, céramique, coroplastie, numismatique, urbanisme, etc.) sont sollicités. L'unité de l'ouvrage repose donc avant tout sur l'identité géographique forte de la région envisagée sur le temps long – comme l'indiquent les éditeurs en introduction. Deux chapitres traitent d'abord de la présence mycénienne autour d'Isthmia, longtemps peu connue. Une

Erik HALLAGER & Birgitta P. HALLAGER (Ed.), *The Greek-Swedish Excavations at the Agia Aikaterini Square Kastelli, Khania 1970-1987 and 2001*. Vol. IV. *The Late Minoan IIIB: 1 and IIIA: 2 Settlements*. Stockholm, Institutum Atheniense Regni Sueciae, 2011. 2 vol. 21,5 x 31 cm, 486 p., 103 fig., 279 pl. (ACTA INSTITUTI ATHENIENSIS REGNI SUECIAE. SERIES IN 4°, 47. 4. 1 et 2). Prix : 848 SEK. ISBN 978-91-7916-060-9.

Les fouilles helléno-suédoises qui se sont déroulées sur le *kastro* de La Canée entre 1970 et 1987 (avec des investigations complémentaires en 2001), sont exceptionnelles à plus d'un titre. À celui tout d'abord de la richesse des trouvailles qu'elles ont permises, au cœur d'une Crète occidentale qui peine encore aujourd'hui à trouver sa place sur la carte archéologique. Logiquement ensuite, au titre des avancées qu'elles ont engendrées dans la connaissance de l'île à l'Âge du Bronze, et plus particulièrement dans celle de ses périodes les plus récentes, où la présence mycénienne est la plus marquée, et dont rend partiellement compte cet ouvrage. Enfin, il convient de souligner la chance que constitue une fouille de cette envergure en milieu urbain : car il s'agit d'un volume d'archéologie urbaine, à tous les égards. Les vestiges évoqués dans l'ouvrage, qui se concentre sur les phases du MR III B1 et du MR III A2, appartiennent donc à ce qui constituait certainement, avec d'autres comme Knossos ou Palaikastro, l'une des agglomérations les plus importantes de l'époque. Or, la série de publications dont ces deux tomes représentent le quatrième volume témoigne bien du fait que la petite éminence qui domine aujourd'hui le flanc oriental du port de la ville, le quartier de Kastelli, n'a cessé d'être occupée depuis l'Âge du Bronze. La mise au jour de vestiges aussi anciens sur une surface de cette importance dans un espace urbain occupé sans discontinuité – le terrain exploré couvrant la totalité de la place centrale du quartier sur près de 600 m² – présente à cet égard un caractère exceptionnel. L'imposant volume est divisé en deux tomes, le premier étant réservé au texte ainsi qu'aux plans des espaces décrits, le second étant dévolu à la documentation graphique et photographique (plans généraux et coupes, plans de répartition des trouvailles, photographies du chantier et des objets, dessins des pièces de mobilier). Au caractère exceptionnel des fouilles dont il rend compte, ce livre ajoute la réalisation d'un tour de force : la richesse des trouvailles a en effet engendré des quantités de données à traiter phénoménales, ce dont nous avertissent les auteurs dans l'introduction : plus de 7 000 unités stratigraphiques ont été distinguées ! Par ailleurs, la masse de documentation n'a pas pour autant conduit les auteurs à restreindre leurs ambitions méthodologiques, puisqu'ils ont pris le parti louable de présenter chaque objet dans son contexte archéologique. Ainsi, chaque unité stratigraphique ou ensemble d'unités cohérentes (pièces de bâtiments par exemple) sont présentés dans une première partie avec la liste exhaustive du mobilier qu'elles contenaient. Des plans détaillés, précisant l'origine de chaque objet, sont de surcroît proposés. Ce catalogue analytique, qui représente près de la moitié de l'ouvrage et qui retiendra à coup sûr l'intérêt des spécialistes, est suivi de sept chapitres consacrés à diverses thématiques. Erik Hallager consacre une douzaine de pages à l'architecture des deux phases concernées, dans lesquelles le sujet est abordé de façon classique. Un élément mérite d'être relevé : l'importance de la pierre dans la construction des édifices, au détriment de la traditionnelle brique crue (p. 258). On relève également le souci, de la

part de l'auteur, de distinguer la nature des matériaux de construction et notamment des différentes pierres employées. À la description des matériaux et des techniques de construction fait suite la description formelle des espaces construits, ainsi que leur organisation. Ann-Louise Shallin signe les trois pages du chapitre suivant, consacré aux enduits muraux, extrêmement fragmentaires. Le quatrième chapitre, entrepris par Brigitta Hallager, consacre ses quelque 110 pages à la céramique. Il est aisé d'imaginer que celles-ci représentent un travail titanesque, étant donné le volume des données traitées, présentées dans ce volume sous la forme d'une synthèse. Une première partie est consacrée aux formes et aux décors représentés, tandis que la deuxième présente les productions non locales et les importations. Ensuite, sont présentés les éléments de céramique commune ayant été retrouvés en place, avant une série de considérations sur la production céramique à La Canée, sur la nature de l'influence mycénienne et enfin sur la place de cet assemblage dans le contexte archéologique régional. Le cinquième chapitre réunit, de façon certainement trop rapide, des objets de nature disparate sous la bannière des « activités industrielles, objets de parure et effets personnels (Maria Bruun-Lundgren). Y sont décrits les objets utilisés dans l'industrie textiles (fusaïoles et poids de métier et autres pesons), mais aussi les objets en bronze, les outils en pierre polie et la parure, et enfin tout ce qui est susceptible d'intégrer la catégorie fourre-tout des « petits objets ». Il est certain qu'il y aurait eu lieu de nombreuses études plus ciblées et plus précises, et nous pouvons gager que ce mobilier fera l'objet de plusieurs thèses. Le sixième chapitre, confié à Marie-Louise Winbladh, est consacré là encore à deux catégories d'objets éloignées l'une de l'autre : celle des figurines de terre cuite et celle des vases en pierre. Leur répartition homogène dans la quasi-totalité des espaces ne justifie guère une telle association. Efi Karantzali consacre ensuite les quinze pages – dont sept de texte – du septième chapitre à la pierre taillée, représentée essentiellement par l'obsidienne, qu'accompagnent quelques pièces de silex. L'étude, qui se concentre sur les aspects technologiques et morphologiques, est bienvenue malgré son aspect rapide, tant le paysage est encore peu occupé en archéologie crétoise concernant ce domaine. Enfin, le neuvième chapitre, qui précède les conclusions, est consacré par E. Hallager aux inscriptions en Linéaire B et aux marques de potiers. En définitive, on retiendra de cet ouvrage la somme qu'il représente, notamment pour la présentation des trouvailles, la description de l'architecture et l'étude de la poterie. Les autres domaines qu'il aborde sont parfois traités très rapidement, mais le mobilier est désormais accessible et viendra sans nul doute alimenter de futurs travaux.

Raphaël ORGEOLET

Walter GAUB & Evangelia KYRIATZI, *Pottery Production and Supply at Bronze Age Kolonna, Aegina. An Integrated Archaeological and Scientific Study of a Ceramic Landscape*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2011. 1 vol. 31 x 23 cm, 527 p. (ÄGINA-KOLONNA FORSCHUNGEN UND ERGEBNISSE, 5, DENKSCHRIFTEN DER GESAMTAKADEMIE, 65. CONTRIBUTIONS TO THE CHRONOLOGY OF THE EASTERN MEDITERRANEAN, 27). Prix : 192,96 € (Broché). ISBN 978-3-7001-6801-0.

L'ouvrage, concis sans être réducteur, est d'une grande pédagogie. Sa lecture est rendue aisée par le style de l'auteure ainsi que par l'abondance de sous-titres qui permettent d'assimiler un à un les différents concepts abordés. À ce titre, et bien qu'il s'adresse à un public large, ce livre constitue une lecture idéale pour des étudiants entamant un parcours universitaire en histoire de l'art. Il paraît en effet important que ceux-ci prennent, dès le début de leurs études, la mesure de la distance qui sépare les façons antique et contemporaine de penser l'art, et se familiarisent avec ces notions essentielles. La bibliographie proposée en fin d'ouvrage est qualifiée de « succincte », ce que le lecteur désireux d'approfondir le sujet pourra regretter après une si brillante introduction.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Elisabeth SCHOFIELD, *Ayia Irini: the Western Sector. Results of Excavations conducted by the University of Cincinnati Under the Auspices of the American School of Classical Studies at Athens*. Philipp von Zabern, Darmstadt, 2011. 1 vol. 30,8 x 23 cm, XIX-224 p., 84 pl. n. b. (KEOS, 10). Prix : 86 € (Relié). ISBN 978-3-8053-4333-6.

Ce livre aurait tout à fait pu ne pas voir le jour sous cette forme, Elisabeth Schofield étant en effet décédée peu avant d'avoir pu y mettre une touche finale. C'est notamment à Jack L. Davis, l'un des fouilleurs du site et signataire du volume de la série des *Keos* consacré aux phases finales du Bronze Moyen à Ayia Irini, qu'est revenu le soin d'achever les conclusions et de mettre en forme l'ouvrage. Ces circonstances particulières, associées au fait qu'il s'agit de la publication de fouilles anciennes dont il se dit qu'elles ont été menées selon des standards déjà dépassés de leur temps (p. VIII), expliquent certainement les absences ou les lacunes que l'on peut relever çà et là, au premier rang desquelles l'absence d'une introduction en bonne et due forme. Certes, un avant-propos de J. L. Davis, particulièrement bienvenu, complète le court texte introductif (une page) de l'auteur. Mais ceci n'est pas suffisant pour dissiper la gêne que pourra ressentir un lecteur prenant contact avec le site et avec la série des *Keos*. Cette aventure éditoriale hésite en effet constamment, dans le compte rendu définitif des fouilles que John L. Caskey a menées à Ayia Irini sur l'île de Keos (Cyclades) de 1960 à 1970, entre une approche chronologique et une approche géographique. C'est celle-ci qui a été adoptée ici pour la publication du vaste secteur occidental de la ville protohistorique, qui comprend notamment, outre plusieurs maisons, la plus grande part préservée de la muraille ainsi que les aménagements permettant l'accès à une source souterraine. Les niveaux les plus anciens du « Secteur Ouest » ont déjà été intégrés aux publications antérieures, et ce volume se concentre, non sans quelques excursions dans un passé plus lointain, sur les périodes VI et VII (respectivement le début du Bronze Récent I et la fin de cette dernière phase, adjointe au Bronze Récent II). Ceci aurait mérité d'être annoncé d'emblée. Le volume est divisé, si l'on excepte la courte introduction (I) et les remarques conclusives (IX), en sept chapitres (II à VIII) découpant le Secteur Ouest en autant d'entités architecturales ou spatiales. Chacun de ces chapitres comprend une petite introduction, suivie d'une section replaçant les structures architecturales et les espaces dans une dynamique chronologique et dans leur relation avec l'environnement urbain. Les

espaces (pièces, cours et espaces extérieurs), leur architecture et leur contenu sont ensuite décrits dans le détail, avant que le mobilier soit présenté dans un catalogue obéissant à un classement spatial et typologique. Cet ouvrage, malgré son caractère passablement inachevé – nous y reviendrons – constituera une source d'informations et offrira matière à réflexion à ses lecteurs dans de nombreux domaines. En premier lieu bien sûr, il vient compléter nos connaissances sur l'histoire du site. Aux débuts de la période Mycénienne, Ayia Irini est assurément un habitat important, et le Western Sector recèle parmi les ouvrages les plus spectaculaires du site, puisque c'est là que se trouve le tronçon le mieux conservé de la muraille ainsi que la source d'eau claire et les aménagements qui en facilitent l'accès. Cet ouvrage, contribution à l'archéologie cycladique et insulaire, intéressera également le lecteur pour sa dimension régionale et au-delà, en raison notamment d'intéressantes associations stratigraphiques à même de préciser l'inscription chronologique de certaines catégories de matériel. Mais avant tout, il convient de recevoir ce *Western Sector* pour ce qu'il est : la publication d'un ensemble architectural urbain complexe et multistratifié. À cet égard, cet ouvrage s'en sort avec les honneurs, et jouit notamment d'une documentation très riche, qu'il s'agisse des descriptions architecturales, précises, complètes et même fouillées pour certaines, ou de la documentation graphique et photographique. On pourra en revanche regretter une certaine disparité des informations en fonction des domaines d'étude : c'est sans conteste aucun la céramique qui bénéficie de la meilleure exposition, comme en témoignent les planches où elle est très nettement majoritaire. Les vases entiers et les tessons remarquables ont été privilégiés, et on doit également relever la faiblesse du nombre des dessins, la documentation étant essentiellement photographique. Ceci s'explique bien sûr par la disparition prématurée de l'auteur, qui avait prévu un second volume tout entier dévolu à la céramique (p. VIII). On y aurait trouvé force dessins et statistiques, données qui font aussi défaut au présent volume. On doit en revanche souligner l'intérêt de celui-ci pour la mise en lumière de certaines associations stratigraphiques, notamment dans l'horizon de destruction de la période VIIa, ainsi que toute celles qui renvoient d'une manière plus générale à la position de Keos et à son rôle : la plus occidentale des Cyclades connaît ainsi une double, sinon triple influence, avec des productions tant cycladiques que continentales ou crétoises. Les autres catégories de mobilier, en revanche, sont complètement laissées de côté. Par ailleurs, on manque de renseignements topographiques précis sur la répartition du mobilier et sur les aménagements domestiques. Mais bien souvent, et c'est certainement un fait à imputer aux méthodes de fouille employées, les sols n'ont pas été détectés (c'est particulièrement saisissant en ce qui concerne le Central Block, p. 29-39). Peut-être est-ce également dû à une difficulté de lecture du terrain, car dans certains cas des données précises sont disponibles (salle W. 44 du block central par exemple). En définitive, et malgré les lacunes que nous avons pointées, cet ouvrage constitue une contribution majeure à l'archéologie du monde égéen protohistorique.

Raphaël ORGEOLET

Diderick HABERMEHL, *Settling in a Changing World. Villa Development in the Northern Provinces of the Roman Empire*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2013. 1 vol. 240 p. 74 ill. n/b (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 19). Prix : 89 €. ISBN 9789089645067.

Ce travail, issu d'une thèse défendue en 2011, a été réalisé dans le cadre d'un vaste programme de recherches consacré aux « *Roman villa landscapes in the North* » (voir aussi N. ROYMANS & T. DERKS (Ed.), *Villa Landscapes in the Roman North. Economy, Culture and Lifestyles*, AAS 17, Amsterdam, 2011). L'auteur tente ici d'apporter un regard neuf sur la romanisation des provinces nord-occidentales via l'analyse de l'évolution des établissements ruraux. L'étude englobe tout ce qui est communément appelé « villa », du petit habitat isolé sur poteaux au grand domaine structuré, de la fin de l'Âge du Fer au III^e siècle ap. J.-C., depuis le *limes* rhénan jusqu'à la Picardie française. Malgré des inégalités dans la documentation (rapports anciens et monographies rarissimes), D. Habermehl tente d'établir une typologie des domaines ruraux et s'attache à l'interprétation du processus d'évolution de ces derniers. Cinq types semblent se démarquer, toutes régions confondues : domaine ouvert comportant plusieurs bâtiments ; domaine multiple à enclos comportant plusieurs entités ; domaine simple à enclos ; grand domaine organisé et domaine à organisation axiale. Des variations régionales ont été remarquées, notamment la continuité d'occupation du sol entre l'Âge du Fer et l'époque romaine dans le Nord de la France contrairement à l'interpellante interruption en Belgique limoneuse. Autre fait remarquable, mieux connu, l'absence de grands domaines romains à organisation axiale au nord de la plaine lœssique belge. L'auteur aborde ensuite le sujet par régions géographiques, où semblent se refléter des évolutions différentes : dans le nord du territoire étudié, les établissements ruraux romains sont reconstruits progressivement au même endroit depuis la fin de l'Âge du Fer. L'aboutissement architectural est un bâtiment sur poteau à deux travées, avec dans certains cas l'adjonction d'un portique. Dans la plaine limoneuse située entre Meuse et Rhin, la période préromaine est peu documentée et il ne semble pas exister de domaines à enclos. L'organisation en domaine semble donc débiter seulement vers le milieu du I^{er} ap. J.-C. Concernant les domaines ruraux couvrant la moyenne Belgique, l'absence de données relatives à la fin de l'époque laténienne suggère une création *ex nihilo* pour la plupart d'entre eux. À l'ouest du territoire belge, quelques bâtiments sur poteaux évoluent en *multi-roomed houses* à fondations en pierre. Enfin, dans le Nord de la France, les établissements à enclos rectilignes laténiens donnent naissance à de grands domaines très structurés, rectangulaires ou à symétrie axiale, où les différentes parties du domaine sont séparées par des murs ou des fossés-limites. Bien évidemment, la réelle innovation sera le passage de la maison-étable à la demeure à plusieurs pièces à fondations en pierre. Cette évolution a été observée du Rhin à la Picardie. À côté de l'habitat, on note l'apparition aux I^{er} et II^e s. de notre ère d'une variété de grandes constructions annexes, destinées aux activités économiques et au stockage. Quelques tendances ont été remarquées dans l'évolution des domaines, au fil de l'époque romaine : les domaines sont de plus en plus structurés, organisés et monumentalisés, et sont établis à long terme. On note aussi au fur et à mesure une différence croissante dans les types d'habitat : certains restent traditionnels, d'autres évoluent. Par ailleurs, les grands

bâtiments à vocation économique se développent, et il serait tentant de les associer dans certains cas à une économie de surproduction. Se détache, enfin, une plus grande diversité dans la taille des domaines, avec de très grands et de très petits, dans toutes les régions étudiées. Les clés de compréhension de cette diversité et de ces évolutions peuvent être multiples : sociales, culturelles ou économiques et doivent être replacées dans une perspective diachronique, à échelle locale et/ou globale : le concept même de développement illustre un changement de mentalité entre la fin de l'Âge du Fer et l'époque romaine ; le fait que les domaines soient plus organisés, avec une hiérarchisation spatiale, illustre certainement des changements sociaux et l'apparition de différents rangs de contrôle. Le principe de monumentalisation des *villae* pourrait être perçu comme un moyen de communication afin d'affirmer son rang social, et l'adoption de matériaux durables pourrait aussi être compris comme une nouvelle façon d'exprimer une symbolique de pouvoir et de continuité au fil des générations (comme « Ets Dubois et fils, depuis 1834 »). Ce principe sert bien évidemment aussi à se positionner dans un monde nouveau, en rupture avec le passé, afin de créer des liens avec les élites et le pouvoir politique. La « middle class » va aussi changer de mode de vie progressivement, inspiré par les grands complexes ruraux. Ce n'est évidemment pas le cas pour tous les sites, et D. Habermehl explique qu'une autre classe sociale, moins perceptible archéologiquement, a dû exister. Les différentes classes sociales peuvent donc avoir exprimé de plusieurs manières cette adaptation au monde nouveau. Il semble que les changements sociaux ont débuté dès l'Âge du Fer. Ils doivent évidemment aussi être replacés dans le développement socio-économique global des *civitates*, aboutissant à une hiérarchisation croissante des habitants. Cette théorie se refléterait dans les grands domaines à organisation axiale, très standardisés, où l'on remarque une séparation nette entre le propriétaire et le monde ouvrier. L'auteur considère que cette situation diffère par rapport à l'âge du Fer. Au final, ce sujet couramment exploré (cf. travaux de J. Smith, J. Slofstra, A. Ferdière) fait l'objet d'un renouvellement intéressant, notamment grâce aux fouilles préventives menées en Flandre et aux Pays-Bas. La vision à grande échelle (France, Belgique, Allemagne, Pays-Bas) permet par ailleurs de mettre en lumière une grande diversité de cas de figure. D. Habermehl revient pour conclure sur la notion du « *becoming roman* » : le fait d'adopter une culture matérielle romaine implique-t-il l'intention de devenir romain ou est-ce plutôt dans la perspective de créer une rupture avec le passé, de s'intégrer à l'empire tout en gardant ses idées et ses valeurs indigènes ? La création de formes hybrides de *villae* « romaines » propres aux régions de cette partie de l'Empire nous oblige à nouveau à nous poser la question.

Nicolas PARIDAENS

Maaïke GROOT, *Livestock for Sale: Animal Husbandry in a Roman Frontier Zone*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2016. 1 vol. 21,5 x 30,5 cm, 254 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 24). ISBN 978-94-6298-080-8.

Maaïke Groot est l'une des archéo-zoologues des Pays-Bas parmi les plus actives de ces dernières années. Il a été rendu compte dans ces colonnes de son excellente étude sur les animaux de Tiel-Passewaaij (Amsterdam, 2008, cf. AC 79 [2010], p. 543) qui sert d'appui important à la synthèse qu'elle nous présente ici. L'objectif :

consécutive à la conquête de la rive est du Rhin et la mise en situation militaire du Rhin inférieur peu avant la conquête de Drusus, ont des répercussions significatives sur toute l'organisation du Nord de la Gaule et de ses circulations en réseau. Tant qu'à évoquer la Germanie inférieure, Tongres et la *civitas Tungrorum* auraient mérité un meilleur sort. Les derniers travaux sur Liberchies, une agglomération secondaire de la chaussée de Reims à Cologne par Bavai, montrent une installation autour de 15-10, et entraînent selon moi une chronologie analogue pour Tongres ; 10 est la chronologie basse. D'autres travaux comme ceux d'Ausbüttel et très récemment de Faoro remonteraient avec des arguments institutionnels solides la chronologie de fondation de la *Provincia Germania* vers 12, voire 15. Ce qui entraînerait dans son sillage les chefs-lieux de cités. Je reste pour ma part sur les conclusions formulées dans l'ethnogenèse de la *civitas Tungrorum* (AC 82 [2013], p. 111-148), donc entre 12 et 9. C'est à mon sens le « calage » historique le plus raisonnable. Au total, un bon bilan pour une quinzaine de sites intéressants, tous susceptibles de renouvellements prochains. Comme le faisait remarquer l'un des intervenants à propos de son site, la fenêtre connue sur le niveau de fondation est de l'ordre de 1 % de la surface estimée de l'agglomération. Affaire à suivre donc.

Georges RAEPSAET

Rome en pays nervien : retour sur notre passé antique. Catalogue de l'exposition présentée au Forum antique de Bavay, Musée archéologique du Département du Nord et à l'Espace gallo-romain de Ath, du 5 février au 25 août 2015. Bavay, Forum antique de Bavay – Ath, Espace gallo-romain, s.l., s.d., 2016. 1 vol., 220 p., 104 ill. coul. et n./b. Prix : 22 € (broché) ISBN 978-2-9543407-2-2.

Peu de cités gallo-romaines auront été placées à ce point sous le feu des projecteurs ces dernières années : après l'important dossier de G. Leman-Deliverie & X. Deru, *Le peuple gaulois des Nerviens* (*L'Archéo-Théma*, mai-juin 2011), l'exposition *Trésor ? /Trésor ! Archéologie au cœur de l'Europe* (Musée royal de Mariemont, 2014) relatant pour bonne partie des découvertes situées en territoire nervien (voir AC 84 [2015], p. 574), les beaux catalogues consacrés à Pommerœul (K. Bausier *et al.*, *Boisson d'immortalité. Regards sur Pommerœul gallo-romain*, Bruxelles, 2008) et à Famars (R. Clotuche, *La ville antique de Famars*, 2013 ; voir AC 84 [2015], p. 520-522), revoici Boduognat et son peuple pour une double exposition franco-belge, présentée durant l'année 2015 au Forum antique de Bavay et à l'Espace gallo-romain d'Ath. Le catalogue qui en est issu constitue un recueil d'articles – les notices étant uniquement accessibles par code QR – tantôt synthétiques, tantôt dédiés à quelques-uns des sites archéologiques majeurs de la cité, comme le forum de Bavay (R. Hanoune, p. 40-49). Parmi les synthèses, épinglons le texte de G. Leman-Deliverie consacré à la fin de l'Âge du Fer dans lequel des particularismes micro-régionaux sont mis en évidence, singulièrement dans le Cambrésis, notamment sur base du monnayage et des assemblages funéraires (p. 8-19). G. et M.-Th. Raepsaet-Charlier (p. 20-29), puis Chr. Hoët-Van Cauwenberghe, livrent une mise au point relative au statut administratif de la cité (p. 31-39) et de ses habitants (p. 109-114), à travers l'épigraphie, la religion et l'économie. La religion est encore abordée dans les synthèses de W. Van Andringa (p. 51-55 et 136-137) et les notices consacrées aux sanctuaires

de Blicquy (E. Gillet, p. 144-149), de Sains-du-Nord (P. Naud, p. 138-143) et Les-Rues-des-Vignes (D. Gaillard & M. Gustiaux, p. 151-155). Autre sujet bien développé, l'alimentation : un nombre conséquent de sites récemment fouillés, tant côté belge que français, permet une vision globale de l'élevage (F. Pigière, p. 79-82), de l'alimentation des élites (F. Pigière & T. Oueslati, p. 83-86), des céramiques de cuisine (S. Willems, p. 115-121 et A. Lepot, p. 122-127) et des boucheries et artisans associés (F. Pigière, p. 131-134). Mentionnons enfin l'intéressante synthèse consacrée aux pratiques funéraires des Nerviens, avec des usages et des monuments différents d'une région à l'autre (P. Herbin & N. Soupart, p. 156-169), notamment les spectaculaires mausolées monumentaux découverts à Marquion/Sauchy-Lestrée (Cl. Barbet & B. Untereiner, p. 171-179). On sera cependant surpris de voir au sein d'un même ouvrage la frontière sud-est de la cité située tantôt au niveau de Fontaine-Valmont et de la Hantes (p. 9 et 19), tantôt plus à l'est sur l'Eau d'Heure (p. 32), alors que l'on pensait que la question avait été résolue en 2009 (X. Deru, « Cadres géographiques du territoire des Nerviens », *Revue du Nord. Archéologie* 91, n° 383 [2009], p. 181-201). Enfin, on regrettera l'absence de notices consacrées aux sites et aux campagnes plus méridionaux (Flandre belge) qui auraient peut-être permis de nuancer certaines questions liées à l'occupation du territoire. Au final, une belle synthèse dont on soulignera la qualité du propos et des illustrations.

Nicolas PARIDAENS

Nicolas AUTHOM & Nicolas PARIDAENS, *La villa gallo-romaine du « Champ de Saint-Éloi » à Merbes-le-Château*. Namur, SPW Éditions, 2016. 1 vol., 398 p., 204 ill. (ÉTUDES ET DOCUMENTS ARCHEOLOGIE, 30). Prix : 35 € (broché). ISBN 9782930711065.

Quinze années après la remarquable publication de la villa de Champion par Paul Van Ossel et Ann Defgnée, la série Archéologie du Département du Patrimoine (SPW) enrichit sa collection *Étude et Documents* d'une nouvelle villa gallo-romaine wallonne, au « Champ de Saint-Éloi » à Merbes-le-Château. La publication regroupe des études spécialisées qui lui confèrent un caractère pluridisciplinaire. Cet ouvrage, qui compte 398 p. et 204 illustrations, se compose de huit chapitres qui décrivent les contextes (chapitre 1 : historique des recherches, chapitre 2 : contexte géographique, chapitre 3 : contexte archéologique ; p. 15-42), les résultats archéologiques (chapitre 4 : une fosse hallstattiennne ; p. 43-46, chapitre 5 : la villa ; p. 43-108), le mobilier (chapitre 6 ; p. 109-302), le dépôt d'objets de valeur (chapitre 7 ; p. 303-350) et la synthèse (chapitre 8 ; p. 351-358). L'ouvrage s'achève par un résumé en anglais (p. 359-360) et une bibliographie (p. 361-396). Le livre relate la destinée d'une villa de première importance qui était absente des radars archéologiques jusqu'en novembre 2005. Après un long cheminement administratif et grâce à une fouille préventive de dix-huit mois, menée dans les règles de l'art, la zone menacée a été étudiée alors que l'extension du site était classée en zone Natura 2000. En bref, une opération exemplaire qui permet de livrer cette synthèse dans un délai raisonnable. Durant l'Antiquité, les gallo-romains ont mis à profit des terres fertiles et bien drainées, localisées sur un versant peu pentu de la rive droite de la Sambre. Une villa est fondée à la

Angela BELLIA, *Il canto delle vergini locresi. La musica a Locri Epizefirii nelle fonti scritte e nella documentazione archeologica (secoli VI-III a.C.)*. Pise – Rome, Fabrizio Serra, 2012. 1 vol. 17,5 x 25 cm, 197 p., 30 fig. (NUOVI SAGGI, 116). Prix : 42 € (broché). ISBN 978-88-6227-542-2.

Angela Bellia, qui a consacré l'essentiel de ses travaux à la musique en Sicile antique, propose ici la première véritable étude régionale dans ce domaine. Aucune monographie en effet n'avait encore été consacrée à la musique d'une région spécifique de Grèce. Qui plus est, il s'agit ici du monde colonial, la cité de Locres Épizéphyrienne ayant été fondée à la fin du VII^e siècle par des Locriens. À titre ponctuel, l'étude considère également les sous-colonies de Locres, Hipponion et Medma. Il faut d'emblée souligner l'approche originale consistant à utiliser toutes les sources à disposition : témoignages (textes et iconographie) et vestiges (fragments d'instruments). En cela, c'est bien un ouvrage d'histoire et d'archéologie de la musique. Cependant, si toutes ces sources sont sollicitées, elles le sont pour une bonne part indépendamment les unes des autres, alors que leur confrontation aurait permis de pousser plus loin l'analyse sur différents aspects. Le plan de l'ouvrage obéit à cette différenciation des sources, avec un premier chapitre consacré aux textes, ce que l'auteur appelle le « cadre historique », tandis que les suivants présentent images et artefacts selon le contexte dans lequel ils ont été trouvés, d'une part les sanctuaires et d'autre part les nécropoles de la cité. Deux appendices complètent l'ensemble, l'un rassemblant les textes en grec et en traduction italienne (même s'il manque quelques traductions), et l'autre des considérations sur l'iconographie du trône Ludovisi et celui de Boston. Ainsi, A. Bellia dresse un tableau assez complet de la vie musicale des Locriens, du moins ce que l'on peut reconstituer des cérémonies, des rituels funéraires et de la vie quotidienne des anciens Locriens, en particulier le mode de vie des citoyens les plus aisés. L'ouvrage atteint donc son objectif dans la présentation des sources, mais le lecteur reste un peu en suspens pour la mise en relation des éléments épars. Le premier chapitre est consacré aux sources textuelles, dans le but avoué de situer les principales manifestations musicales qui impliquaient les citoyens de Locres. La part belle est faite à Xénocrite, le plus grand compositeur et innovateur de la cité : inventeur de l'harmonie dite locrienne, il est aussi l'un des artisans de la révolution musicale que connaît Sparte au VII^e siècle. Il est surtout connu pour ses dithyrambes sur des sujets héroïques et certains lui attribuent aussi des péans à Apollon. En cela, l'apport de Xénocrite doit être mesuré à celui de Stésichore, qui s'en est peut-être inspiré. L'auteur aborde ensuite la question des concours musicaux, auxquels ont participé quelques Locriens. L'exemple le plus célèbre est sans doute celui d'Eunomos de Locres, citharède, qui affronté Ariston de Rhégion à Delphes : c'est le fameux épisode de la cigale venue remplacer une corde du Locrien qui s'était rompue. Cette légende a servi à expliquer le « paysage sonore » particulier de la frontière entre Locres et Rhégion, puisque d'un côté les cigales strident et de l'autre elles restent muettes. Dans ce parcours des grandes figures de la musique locrienne, on regrette l'absence de Timée, philosophe pythagoricien que Platon met précisément en scène sur des questions de théorie musicale. A. Bellia revient ensuite sur le cas des danses en l'honneur de la « vierge locrienne » que Pindare évoque dans l'une de ses odes ; elle mentionne notamment une inscription attique avec un *chorodidaskalos* locrien et

un texte d'Athénée sur les danses ethniques, l'une d'entre elles étant spécifiquement locrienne. L'auteur semble penser qu'il s'agit dans les trois cas de la même danse, ce dont on peut douter : si l'on compare ce *chorodidaskalos* avec d'autres inscriptions contemporaines, notamment delphiques, on voit qu'il s'agit d'une charge bien spécifique adaptée au contexte d'exécution. Il paraît peu probable qu'une danse locale ait été exécutée ainsi à Athènes. Il s'agit plutôt des chœurs admis dans les concours. Il faut donc garder une certaine prudence compte tenu de l'indigence des sources. Enfin, l'auteur mentionne le peu que l'on sait des chansons populaires locriennes qui, à l'instar des poèmes de Sappho et Anacréon, célébraient Aphrodite et Dionysos. Dans le deuxième chapitre, intitulé « la musique dans la sphère du sacré », l'auteur semble réserver curieusement la notion de sacré aux seuls sanctuaires, puisque les nécropoles sont traitées dans un autre chapitre. Il s'agit donc d'évoquer les divers rites accompagnés de musique que l'on trouve dans les espaces consacrés aux dieux. Le propos est organisé topographiquement, selon les quatre sanctuaires où l'on a trouvé des artefacts illustrant la vie musicale de la période archaïque à l'époque hellénistique. Le premier *temenos* est le Persephonion sis *contrada Manella* : le corpus est principalement constitué des fameuses *pinakes* en terre cuite représentant diverses scènes musicales. L'auteur distingue les scènes à connotation musicale (danses de jeunes filles, « chasse » aux cigales, processions, offrandes) et celles où l'on identifie bien un instrument de musique (*aulos* ou lyre essentiellement). Certaines de ces plaques sont clairement liées au culte de Perséphone, comme déesse chthonienne favorisant la fertilité. On trouve en effet plusieurs scènes du cycle de la déesse, qui sont une transposition mythique des rites de passage que traversent les jeunes filles avant de devenir épouses et mères : l'auteur aurait pu développer davantage les enjeux anthropologiques de cette pratique votive. Les plaques représentant les Dioscures pourraient être interprétées comme l'équivalent masculin : la présence de la lyre serait le signe de la *paideia* dans laquelle les jeunes gens sont formés tant sur le plan musical que militaire. Signalons la trouvaille d'un fragment d'*aulos* inscrit, qui à mon sens est ἰή, une invocation à la divinité. Le deuxième sanctuaire considéré est celui d'Aphrodite sis *contrada Marasà-Centocamere* : il s'agit principalement de scènes de banquet, dans lesquelles l'auteur voit une allusion à des rituels religieux masculins, peut-être liés à Aphrodite et à la sphère du mariage. Un autre secteur, sis *contrada Centocamere*, se caractérise quant à lui par des habitats domestiques où ont été mis au jour des objets montrant notamment des femmes jouant de l'*aulos* ou du tympanon, ce qui les inscrit vraisemblablement dans la sphère de Dionysos et d'Aphrodite. Notons que ce type d'objets est assez répandu en contexte domestique. Enfin, l'auteur présente le cas de la *Grotta Caruso*, qui a livré de nombreuses figurines en terre cuite. Il s'agissait d'un sanctuaire rupestre en l'honneur des nymphes locales ; la nature des offrandes qui y étaient faites renvoie à des rites de purification et de fertilité que les femmes pratiquaient avant le mariage. Les figurines en terre cuite, qui vont du V^e au III^e siècle, montrent beaucoup de femmes jouant *aulos*, tympanon, cymbales ou lyres. Notons qu'il y a également quelques groupes sculptés. L'auteur estime que ces différents musiciens, parmi lesquels figurent aussi Pan et des Silènes, doivent être mis en lien avec les fêtes pastorales et agricoles de Dionysos dans la région. L'ensemble de ce matériel gagnerait donc à être comparé à d'autres grottes dédiées aux Nymphes, notamment l'Antre corycien près de Delphes. Le troisième chapitre est spécifique-

ment consacré aux nécropoles, en particulier celle de *contrada Lucifero* (VI^e-IV^e siècles). A. Bellia reprend pour l'essentiel les conclusions des contributions de D. Elia et de L. Lepore, parues dans L. Lepore & P. Turi (Ed.), *Caulonia tra Crotona e Locri*, Atti del Convegno internazionale (Firenze, 2007), Florence, 2010 (D. Elia, « Tombe con strumenti musicali nella necropoli di contrada Lucifero: aspetti del rituale e dell'ideologia funeraria a Locri Epizefiri », p. 405-422 ; L. Lepore, « Gli strumenti musicali locresi tra iconografia e realia », p. 423-458), en particulier sur l'interprétation de certains vestiges. On y trouve notamment des carapaces de tortue qui ont servi de caisses de résonance, parfois accompagnées du cordier en métal ; quelques beaux spécimens d'*aulos* ont également été découverts. Par chance, nous connaissons assez bien le contexte de nombreuses tombes, ce qui permet d'associer les instruments au reste du matériel et de voir que plusieurs de ces tombes appartiennent aux élites locriennes. Il subsiste néanmoins des difficultés d'interprétation. Ainsi, A. Bellia reprend l'hypothèse selon laquelle le cordier en bronze trouvé dans une tombe par P. Orsi appartiendrait à une cithare en berceau, instrument féminin. Toutefois, en l'absence de caisse de résonance (qui était en bois), il paraît difficile d'affirmer que nous aurions là une preuve de la vie musicale des femmes. Il semble en effet que dans son interprétation de certaines images, A. Bellia ait voulu combler l'absence de données sur les femmes, sans retenir toutes les hypothèses possibles. Il eût mieux valu mettre ces données en perspective avec celles des sanctuaires, afin d'étudier les différents aspects des rites d'initiation dans la société locrienne, notamment la continuité entre le culte de Perséphone et les pratiques funéraires. Enfin, dans son examen de l'iconographie des trônes sculptés, l'auteur prend parti pour leur authenticité et voit dans la joueuse d'*aulos* du trône Ludovisi une possible prostituée sacrée et dans le joueur de lyre du trône de Boston un Adonis : il s'agirait d'illustrer le cycle d'Aphrodite, telle qu'elle était honorée à Locres. C'est dans la conclusion qu'A. Bellia se prête à un exercice de synthèse pour aborder deux grandes questions : le panthéon locrien et la musique (notamment les déesses féminines, Perséphone et Aphrodite en particulier) et la fonction de la musique dans la société. L'auteur met bien en évidence la présence de la musique dans le passage de l'enfance à l'âge adulte, qu'il soit réel (dans les sanctuaires) ou virtuel (dans les tombes), mais il faudrait comparer cette situation à d'autres cités. Pour conclure, l'ouvrage d'A. Bellia est une contribution essentielle à l'histoire de la musique en Grande-Grèce, proposant pour la première fois une synthèse régionale. Néanmoins, le lecteur est invité à poursuivre la réflexion sur les enjeux anthropologiques de la musique dans les colonies grecques.

Sylvain PERROT

Jean-Christophe COURTIL & Régis COURTRAY (Ed.), *Sons et audition dans l'Antiquité*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, 272 p. (PALLAS, 98). Prix : 25 € (broché). ISBN 978-2-8107-0393-7.

La recherche sur les musiques de l'Antiquité est depuis récemment animée par une dynamique portant sur la question des sons en général. Plusieurs colloques ont été tenus sur le sujet et viennent d'être publiés : *Les sons du pouvoir* (Besançon, 2012) et *Le paysage sonore de l'Antiquité. Méthodologie, historiographie et perspectives* (Le

ment consacré aux nécropoles, en particulier celle de *contrada Lucifero* (VI^e-IV^e siècles). A. Bellia reprend pour l'essentiel les conclusions des contributions de D. Elia et de L. Lepore, parues dans L. Lepore & P. Turi (Ed.), *Caulonia tra Crotona e Locri*, Atti del Convegno internazionale (Firenze, 2007), Florence, 2010 (D. Elia, « Tombe con strumenti musicali nella necropoli di contrada Lucifero: aspetti del rituale e dell'ideologia funeraria a Locri Epizefiri », p. 405-422 ; L. Lepore, « Gli strumenti musicali locresi tra iconografia e realia », p. 423-458), en particulier sur l'interprétation de certains vestiges. On y trouve notamment des carapaces de tortue qui ont servi de caisses de résonance, parfois accompagnées du cordier en métal ; quelques beaux spécimens d'*aulos* ont également été découverts. Par chance, nous connaissons assez bien le contexte de nombreuses tombes, ce qui permet d'associer les instruments au reste du matériel et de voir que plusieurs de ces tombes appartiennent aux élites locriennes. Il subsiste néanmoins des difficultés d'interprétation. Ainsi, A. Bellia reprend l'hypothèse selon laquelle le cordier en bronze trouvé dans une tombe par P. Orsi appartiendrait à une cithare en berceau, instrument féminin. Toutefois, en l'absence de caisse de résonance (qui était en bois), il paraît difficile d'affirmer que nous aurions là une preuve de la vie musicale des femmes. Il semble en effet que dans son interprétation de certaines images, A. Bellia ait voulu combler l'absence de données sur les femmes, sans retenir toutes les hypothèses possibles. Il eût mieux valu mettre ces données en perspective avec celles des sanctuaires, afin d'étudier les différents aspects des rites d'initiation dans la société locrienne, notamment la continuité entre le culte de Perséphone et les pratiques funéraires. Enfin, dans son examen de l'iconographie des trônes sculptés, l'auteur prend parti pour leur authenticité et voit dans la joueuse d'*aulos* du trône Ludovisi une possible prostituée sacrée et dans le joueur de lyre du trône de Boston un Adonis : il s'agirait d'illustrer le cycle d'Aphrodite, telle qu'elle était honorée à Locres. C'est dans la conclusion qu'A. Bellia se prête à un exercice de synthèse pour aborder deux grandes questions : le panthéon locrien et la musique (notamment les déesses féminines, Perséphone et Aphrodite en particulier) et la fonction de la musique dans la société. L'auteur met bien en évidence la présence de la musique dans le passage de l'enfance à l'âge adulte, qu'il soit réel (dans les sanctuaires) ou virtuel (dans les tombes), mais il faudrait comparer cette situation à d'autres cités. Pour conclure, l'ouvrage d'A. Bellia est une contribution essentielle à l'histoire de la musique en Grande-Grèce, proposant pour la première fois une synthèse régionale. Néanmoins, le lecteur est invité à poursuivre la réflexion sur les enjeux anthropologiques de la musique dans les colonies grecques.

Sylvain PERROT

Jean-Christophe COURTIL & Régis COURTRAY (Ed.), *Sons et audition dans l'Antiquité*. Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, 272 p. (PALLAS, 98). Prix : 25 € (broché). ISBN 978-2-8107-0393-7.

La recherche sur les musiques de l'Antiquité est depuis récemment animée par une dynamique portant sur la question des sons en général. Plusieurs colloques ont été tenus sur le sujet et viennent d'être publiés : *Les sons du pouvoir* (Besançon, 2012) et *Le paysage sonore de l'Antiquité. Méthodologie, historiographie et perspectives* (Le

Caire, 2015). C'est donc dans ce mouvement que s'inscrit ce volume, issu d'un séminaire qui s'est tenu à l'Université de Toulouse. Il appréhende le phénomène sonore en posant des questions assez variées qui sont récapitulées dans l'avant-propos, autour de la perception et de la place des sons dans les sociétés antiques. Il faut d'emblée préciser qu'il s'agit en réalité de l'Antiquité gréco-romaine, païenne et chrétienne, avec une contribution consacrée à la réception de certaines théories antiques au Moyen Âge. C'est donc moins un recueil d'articles consacré à une problématique spécifique du sonore qu'une exploration de différentes dimensions qui correspondent aux quatre sections adoptées par les éditeurs : « imiter les sons de l'Antiquité », « son et société », « audition et spiritualité » et « retrouver les sons antiques ». Le lecteur doit donc s'attendre à trouver quelques études de cas assez spécifiques, qui par là-même proposent quelques pistes d'étude utiles. Tout d'abord, l'imitation des sons est envisagée sous deux aspects : l'expressivité des phonèmes en linguistique grecque et l'artificialisation des sons dans les automates alexandrins. É. Dieu revient sur le vocalisme et le consonantisme expressifs dans la désignation des sons inarticulés. Il s'intéresse notamment aux exemples à *υ* et *ι* radicaux : dans le premier cas, on trouve plutôt des bruits forts et menaçants tandis que dans le second on a des bruits ténus et discrets ; la séquence *ο-υ* (dans *ὀλολύζω*, *κοκκύζω*...) correspond quant à elle à la plainte ou l'appel. Il met ainsi en évidence le processus diachronique de formation et l'utilisation synchronique des termes pour éclairer certains verbes très proches comme *τρούζω* et *τριζώ*. Ensuite, l'auteur étudie la sonorisation expressive des occlusives, notamment dans le doublet *κοκκύζω/γογγύζω*, le groupe *τύπτω/δοῦπος/κτύπος* et les formes en *-βος/-δος* et *-χή/-γή*. Le second article est consacré aux automates producteurs de sons dans les sanctuaires alexandrins. Après avoir rappelé la genèse des automates par Ktésibios, Philon de Byzance et Héron, M. Lebrère montre par les exemples développés qu'il faut distinguer les sons adventices, générés par le fonctionnement du mécanisme lui-même, et ceux dont l'effet est recherché. Cette stimulation auditive apparaît dans des scènes de plus en plus complexes, ainsi dans un groupe représentant Pan et un dragon. Mais le cœur de l'article porte sur la fonction culturelle de certains objets, ainsi un appareil à purification où gazouillent les fauvettes. L'auteur prend également l'exemple du groupe d'Héraklès et Ladon qui rappelle l'iconographie de l'Héraklès thasien. L'auteur conclut par un essai d'interprétation de tous ces automates, destinés à manifester la présence du divin dans le sanctuaire grâce à la dissimulation du dispositif technique. Ces objets étaient probablement des commandes des rois pour lesquels le bruit est important, comme en témoigne la procession que Ptolémée II organise en l'honneur de son père défunt. La section « son et société » s'ouvre avec un article d'E. Caire qui revient sur la fameuse anecdote montrant Alcibiade qui juge l'*aulos* indigne de lui. L'auteur propose une réinterprétation de ce passage en le replaçant dans le contexte politique d'un affrontement entre les tenants de la démocratie et ceux de l'oligarchie. Elle remet ainsi en perspective le rejet de l'*aulos* avec le passage de Xénophon où Lysandre fait venir des joueuses d'*aulos*, habituellement recrutées pour des banquets, pour la destruction des Longs Murs. Cet article a donc le mérite de souligner le rôle des sons dans le domaine politique. On pourrait ajouter que ce reproche des contempteurs de la démocratie à l'encontre de l'*aulos* se retrouve dans les *Acharniens* d'Aristophane. C'est précisément au Comique que G. Jay-Robert consacre sa contribution, et notamment à la

place de l'écoute dans son théâtre. Après une étude lexicale complète des termes désignant l'ouïe, renvoyant à la fois à la perception et à la connaissance (par ouï-dire), elle passe en revue les principaux effets dramaturgiques que permet ce vocabulaire, qu'il s'agisse des entrées en scène, du commentaire de l'action en cours ou encore des écoutes furtives. Enfin, les allusions à ce que l'on entend permettent une certaine connivence avec le spectateur (le concept d'*eavesdropping* est ici sollicité). On voit donc ici l'importance de l'ouïe dans la construction dramatique ; il en va de même dans celle du récit, et notamment des récits de bataille. C'est ainsi que P. François examine les bruits de guerre dans le livre II de Tite-Live, consacré à la deuxième guerre punique. Il distingue trois niveaux d'analyse ou trois strates sonores. La première est ce qu'il appelle le « bruit de fond » de la bataille, qui regroupe les bruits annonceurs du conflit, les voix humaines (négociatrices ou messagères), les prodiges sonores ou encore les accidents de la voix (la voix de l'orateur qui déraile par exemple). À un deuxième niveau, il étudie les situations topiques : les harangues, le binôme *clamor/fragor* dans les récits de bataille et de siège, et enfin les diverses manifestations bruyantes qui suivent la victoire (dévastations, sanctions et procession triomphale). Enfin, la dernière couche sonore est l'utilisation des sons pour faire se croiser stratégie militaire et stratégie narrative : le bruit et le silence jouent en effet un rôle dans les stratagèmes, dont le texte rend compte notamment par ce que l'auteur appelle des « *ekphraseis* sonores ». La section suivante, intitulée « audition et spiritualité », s'ouvre avec une contribution d'A. Grand-Clément sur le « paysage sonore » des sanctuaires dans l'*Hymne homérique à Apollon*. S'appuyant sur la table-ronde de Rome préparatoire au volume *Le paysage sonore de l'Antiquité*, elle considère successivement la manière dont les sons sont mobilisés pour évoquer Délos puis Delphes. L'auteur emploie à bon droit la notion de « métamorphose sonore » pour les deux sanctuaires apolliniens. D'une part, Délos passe d'une dissonance à un juste renom ; d'autre part, l'établissement du culte d'Apollon à Delphes transforme l'environnement afin que le site devienne un écrin sonore et lumineux pour Phoibos. L'auteur parle également d'un « choc sensoriel » qui peut accompagner de telles mutations de l'espace sonore. Les sons de Delphes apparaissent par ailleurs dans l'*Œdipe* de Sénèque et c'est à ses silences qu'A. Vincent consacre son étude. S'il relève au début l'évocation du silence de la nuit dans les tragédies de Sénèque, c'est pour montrer que c'est là davantage un motif emprunté qu'une expérience personnelle du silence. Cette dernière est plutôt à trouver dans la conception philosophique du silence de Sénèque, qui semble être d'abord défini en creux comme l'absence de bruit et surtout de voix. L'auteur remarque que Sénèque fait du silence une démarche humaine et philosophique : comme il est impossible d'imposer le silence à la nature, c'est dans la contrainte de soi qu'on peut l'obtenir. Le silence n'est pas pour autant un effacement de soi : c'est une manière de rester actif et tout entier au monde. Enfin, R. Burnet élargit la question de l'audition au christianisme ancien, en réévaluant la place de l'ouïe dans la hiérarchie des sens qui se fait dans le monde judéo-chrétien. En effet, on a tendance à opposer les deux religions, qui privilégieraient l'une l'ouïe (judaïsme) et l'autre la vue (christianisme). En réalité, l'auteur montre bien que la religion juive se caractérise par un audiocentrisme très relatif, même si l'on relève une grande méfiance pour la vue. Le Nouveau Testament est dans la continuité de l'Ancien, avec une réelle importance de ce que l'on entend, comme le montre le

sèmeion dans l'Évangile de Jean et surtout la puissance orale de l'Évangile dans les lettres de Paul. Il s'agit donc de discuter la place de l'audition dans la spiritualité. L'article de G. Hertz va tout à fait dans ce sens, en interrogeant le statut de l'ouïe chez Philon d'Alexandrie. Après avoir resitué ce sens dans la division entre partie divisible et indivisible de l'âme, elle montre ce que la mécanique de l'ouïe chez Philon doit au *Timée* de Platon. L'ouïe acquiert ainsi le statut de « sens philosophique ». Cependant, Philon manifeste sa méfiance devant les caractéristiques sensibles de l'ouïe, notamment le processus sensoriel et le rapport au temps et à l'espace, soulignant qu'il s'agit d'un sens féminin. Il exploite ainsi quelques épisodes vétérotestamentaires comme la tour de Babel et le décalogue pour justifier sa démarche. Au fond, la spiritualité introduit une forme de morale de l'écoute, comme le montre bien l'exemple des Cisterciens développé par M. Formarier. Ces derniers sont partagés entre une approche intuitive et une approche érudite de l'audition. Bons connaisseurs des textes des théoriciens antiques, ils développent néanmoins une conception inspirée de l'écoute. Si le rythme peut être trompeur, comme le montre Augustin, il peut néanmoins être d'un grand secours pour exposer un *exemplum* aux *indocti*, qui n'ont pas la même oreille que les *docti*. La dernière section consacrée à la reconstitution de l'ambiance sonore se concentre tout d'abord sur la figure de l'orateur dans le monde gréco-romain : après avoir situé la place de la voix dans l'éloquence, É. Salm expose les qualités attendues chez les orateurs. Elle rappelle notamment la différence aristoxénienne entre la voix parlée et la voix chantée, en montrant que l'orateur peut être critiqué pour une voix chantante. Les deux dernières contributions portent davantage sur les sons exogènes ou découlant d'échanges interculturels. Ainsi, A. Saura-Ziegelmeyer présente les grandes lignes de son travail de doctorat sur le sistre gréco-romain qui s'appuie sur tous les types de sources (l'auteur devrait toutefois revoir les traductions souvent fautives pour le vocabulaire technique). Il s'agit donc essentiellement d'un état des lieux avant de plus amples investigations. Il en va de même de l'article qu'E. Galbois consacre à la coroplastie figurant des musiciens, où il s'agit principalement de défendre l'intérêt de ce type de représentation pour l'étude de la musique antique. On regrettera cependant qu'il n'y ait pas plus de références à la coroplastie de Grande-Grèce.

Sylvain PERROT

Serena BIANCHETTI, Michele CATAUDELLA & Hans-Joachim GEHRKE (Ed.), *Brill's Companion to Ancient Geography: The Inhabited World in Greek and Roman Tradition*. Leyde – Boston, Brill, 2016. 1 vol. XVIII-490 p., 20 ill. Prix : 162 €. ISBN 978-90-04-28511-8.

Le présent volume rassemble les essais de vingt et un spécialistes de la géographie antique, considérée ici dans sa sphère d'extension la plus large. Les différents contributeurs, réunis préalablement dans un colloque organisé à Zurich en septembre 2013, ne prétendent pas couvrir l'ensemble de la discipline, mais faire le point sur les connaissances acquises depuis les travaux d'illustres prédécesseurs, publiés à la fin du XIX^e siècle et durant la première moitié du XX^e siècle : c'est pourquoi ils ont non seulement abordé quelques auteurs et textes fondamentaux de la géographie antique, mais ont également analysé des domaines qui avaient moins suscité l'intérêt des

bâtiments à vocation économique se développent, et il serait tentant de les associer dans certains cas à une économie de surproduction. Se détache, enfin, une plus grande diversité dans la taille des domaines, avec de très grands et de très petits, dans toutes les régions étudiées. Les clés de compréhension de cette diversité et de ces évolutions peuvent être multiples : sociales, culturelles ou économiques et doivent être replacées dans une perspective diachronique, à échelle locale et/ou globale : le concept même de développement illustre un changement de mentalité entre la fin de l'Âge du Fer et l'époque romaine ; le fait que les domaines soient plus organisés, avec une hiérarchisation spatiale, illustre certainement des changements sociaux et l'apparition de différents rangs de contrôle. Le principe de monumentalisation des *villae* pourrait être perçu comme un moyen de communication afin d'affirmer son rang social, et l'adoption de matériaux durables pourrait aussi être compris comme une nouvelle façon d'exprimer une symbolique de pouvoir et de continuité au fil des générations (comme « Ets Dubois et fils, depuis 1834 »). Ce principe sert bien évidemment aussi à se positionner dans un monde nouveau, en rupture avec le passé, afin de créer des liens avec les élites et le pouvoir politique. La « middle class » va aussi changer de mode de vie progressivement, inspiré par les grands complexes ruraux. Ce n'est évidemment pas le cas pour tous les sites, et D. Habermehl explique qu'une autre classe sociale, moins perceptible archéologiquement, a dû exister. Les différentes classes sociales peuvent donc avoir exprimé de plusieurs manières cette adaptation au monde nouveau. Il semble que les changements sociaux ont débuté dès l'Âge du Fer. Ils doivent évidemment aussi être replacés dans le développement socio-économique global des *civitates*, aboutissant à une hiérarchisation croissante des habitants. Cette théorie se refléterait dans les grands domaines à organisation axiale, très standardisés, où l'on remarque une séparation nette entre le propriétaire et le monde ouvrier. L'auteur considère que cette situation diffère par rapport à l'âge du Fer. Au final, ce sujet couramment exploré (cf. travaux de J. Smith, J. Slofstra, A. Ferdière) fait l'objet d'un renouvellement intéressant, notamment grâce aux fouilles préventives menées en Flandre et aux Pays-Bas. La vision à grande échelle (France, Belgique, Allemagne, Pays-Bas) permet par ailleurs de mettre en lumière une grande diversité de cas de figure. D. Habermehl revient pour conclure sur la notion du « *becoming roman* » : le fait d'adopter une culture matérielle romaine implique-t-il l'intention de devenir romain ou est-ce plutôt dans la perspective de créer une rupture avec le passé, de s'intégrer à l'empire tout en gardant ses idées et ses valeurs indigènes ? La création de formes hybrides de *villae* « romaines » propres aux régions de cette partie de l'Empire nous oblige à nouveau à nous poser la question.

Nicolas PARIDAENS

Maaïke GROOT, *Livestock for Sale: Animal Husbandry in a Roman Frontier Zone*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2016. 1 vol. 21,5 x 30,5 cm, 254 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 24). ISBN 978-94-6298-080-8.

Maaïke Groot est l'une des archéo-zoologues des Pays-Bas parmi les plus actives de ces dernières années. Il a été rendu compte dans ces colonnes de son excellente étude sur les animaux de Tiel-Passewaaij (Amsterdam, 2008, cf. AC 79 [2010], p. 543) qui sert d'appui important à la synthèse qu'elle nous présente ici. L'objectif :

brosser un portrait de l'élevage à l'époque romaine dans la région des embouchures, entre Oude Rijn et Meuse, la *Dutch River Area*, dont de nombreux sites ont été étudiés par ses soins. Les données ostéologiques sont rassemblées avec toute la technicité requise. Plus de septante gisements sont analysés, ruraux, urbains et militaires, en mettant l'accent sur les assemblages. Les diagrammes et graphiques permettent d'évaluer, espèce par espèce, le spectre zoologique de chaque site, avec ses variétés et ses évolutions chronologiques. Mais il s'agit de beaucoup plus que d'une étude spécialisée. M. Groot tente de comprendre comment une paysannerie traditionnelle de la fin de l'Âge du Fer s'est adaptée, modifiée sous la domination romaine, pour répondre à des besoins nouveaux, alimentaires et culturels, comment l'on est passé d'une petite production animale dans un système quasi autarcique à un élevage intégré à une économie de marché. Les circuits sont courts. Le marché est régional et la vente-échange-achat se passait sans doute de manière presque directe, sans négociants. Il n'est point question ici du « macro-level market » interconnecté dont les historiens économistes actuels sont friands, mais d'un autre modèle plus simple, mais tout aussi significatif et sans doute même plus représentatif de la réalité micro-économique de nombreuses régions du limes. Même si les animaux de chasse, les oiseaux ont leur part dans l'alimentation carnée des soldats et des civils, il s'agit ici avant tout de bovins, ovins, porcs et chevaux, avec des proportions qui varient selon les sites parfois à la même époque. Au camp de Nimègue sous Auguste, le porc, peut-être élevé dans les environs ou même à l'intérieur des camps, domine dans la consommation, mais en général, c'est le bœuf dont la croissance, en nombre, en taille et en poids de viande, qui marque l'évolution au II^e siècle, surtout en ville, suivi par le mouton. Tout l'élevage connaît un développement et les petites fermes s'adaptent et produisent suffisamment de surplus pour répondre à la demande et s'enrichir dans une logique de petit marché. Cet investissement des campagnes s'observe par différents critères ; les terres cultivées sont en augmentation, la zootechnie est plus performante, les granges et étables sont plus spacieuses, des spécialisations apparaissent, en chevaux ou en production laitière. Les enrichissements des établissements ruraux permettent des achats d'objets fabriqués, pas seulement de l'outillage et de l'utilitaire, mais aussi de l'ordre du décoratif et du confort. Apparemment, il y a suffisamment de productivité animale pour satisfaire les besoins urbains et militaires proches, mais les céréales doivent être importées. Il est difficile de savoir si la croissance en poids et taille des chevaux et bœufs est liée aux besoins en viande ou en force de travail, même si des pathologies d'usage sont observées pour les bovins. Les croissances observées ne sont pas du même niveau que celles qui ont été constatées par exemple en Picardie, dans les grandes villas. Mais l'environnement géographique et agronomique est ici différent. Dans les campagnes de bordure du Rhin, les écosystèmes ont des limites difficiles à transgresser, notamment en terres arables. On évoque souvent ces dernières années les capacités d'investissement et de gestion rationnelle des grands domaines d'Italie, de Gaule ou d'Afrique, à main-d'œuvre importante, pour répondre aux besoins alimentaires des grandes villes, et leurs spectaculaires enrichissements sous le Principat. C'est d'un autre modèle qu'il s'agit ici, où une population indigène sur ses fonds propres, en hommes et en matériel, dès l'époque d'Auguste, parvient à développer

une stratégie de ce que l'on appellerait aujourd'hui une économie de proximité, avec une croissance suffisante pour tenir pendant trois ou quatre siècles.

Georges RAEPSAET

Cette monographie dresse le bilan des pratiques d'élevage et de l'exploitation des produits animaux durant la période romaine dans la Cité des Bataves. Elle ambitionne plus particulièrement de mettre en lumière les surplus agricoles dégagés par les campagnes pour assurer l'approvisionnement des sites dits consommateurs. Cette synthèse régionale a pu être réalisée grâce à l'intense recherche archéozoologique menée par l'auteur de la monographie et d'autres chercheurs dans cette aire géographique, qui inclut le *limes* rhénan, la ville de Nimègue et un vaste territoire rural. Comme d'autres avant elle, l'étude démontre la nécessité de développer une approche globalisante des occupations, en considérant tant les sites « producteurs » que ceux « consommateurs », pour mettre en évidence l'organisation économique romaine et examiner comment s'y intègrent les éleveurs locaux. L'ouvrage débute par une présentation approfondie du territoire étudié : les conditions naturelles qui y règnent, le mode d'occupation du sol, le descriptif des occupations humaines ainsi que les pratiques de l'élevage qui précèdent la conquête romaine sont exposés. Suivent deux chapitres qui présentent successivement les résultats archéozoologiques pour les sites producteurs et consommateurs, tandis que leurs interactions sont traitées au sein d'un chapitre à part, où l'ensemble du réseau de production, transformation et consommation des produits animaux est discuté. La richesse de la documentation archéologique disponible pour la région permet à l'auteur d'intégrer les résultats de la recherche botanique, remplaçant ainsi les données archéozoologiques dans le cadre plus large des productions agro-pastorales. Saluons encore la démarche interdisciplinaire mise en œuvre pour la reconstitution des pratiques bouchères, qui exploite les informations archéozoologiques ainsi que l'outillage retrouvé sur les sites archéologiques. Ce travail a recours à un important corpus faunique, mais qui se montre déséquilibré entre les deux catégories de sites : les données pour les sites consommateurs, à savoir les sites urbains, militaires et les temples, sont en effet relativement peu abondantes par rapport aux sites ruraux. Diverses informations archéozoologiques (la fréquence des restes des principaux animaux domestiques, le profil de mortalité, la représentation des parties du squelette, les traces de découpe et les données biométriques) sont exploitées et croisées pour reconstituer les pratiques de l'élevage. On regrette toutefois que les données métriques n'aient pas été exploitées pour la reconstitution du *sex-ratio* des animaux, étant donné l'importance de cette information pour déterminer les finalités de l'élevage en permettant la distinction entre animaux élevés pour le travail de traction, le lait ou la laine. Les questions sur le surplus que les campagnes sont capables de dégager et sur l'approvisionnement que nécessitent les sites consommateurs sont clairement posées, mais les modèles quantitatifs sur lesquels l'auteur s'appuie auraient mérité une présentation critique dans cette publication qui a vocation d'être un ouvrage de référence pour la Cité des Bataves. De plus, si les productions agro-pastorales des sites urbains et militaires sont explicitement envisagées, dans l'état actuel du corpus il n'est pas possible de les documenter de manière fiable ; ce défaut d'information pour les sites consommateurs n'est pas suffisamment pris en compte dans la discussion sur leur approvisionnement et leur dépendance par rapport

aux campagnes. En outre, il est surprenant que le lien entre temple et boucherie, mis en évidence en Gaule du Nord, ne soit pas évoqué pour ces territoires. Ceci étant, M. Groot nous livre une synthèse régionale exemplaire par la quantité et la diversité des informations croisées et dont l'interprétation proposée est un véritable modèle de production agro-pastorale pour le territoire de la Cité des Bataves.

Fabienne PIGIÈRE

Vilma RUPPIENE, *Natursteinverkleidungen in den Bauten der Colonia Ulpia Traiana. Gesteinkundige Analysen, Herkunftsbestimmung und Rekonstruktion*. Darmstadt, LVR-Archäologischer Park Xanten und LVR-Römer Museum, Verlag Philip von Zabern, 2015. 1 vol., 368 p., 199 fig. (XANTENER BERICHT, 28) Prix : 59 €. ISBN 978-3-8053-4971-0.

This comprehensive and well-illustrated publication covers the results of over five years of research, as part of a Ph.D. dissertation conducted at the Julius-Maximilians-Universität in Würzburg. It is the first archaeological publication that deals with a detailed and multidisciplinary provenance study of marble and decorative stone incrustations within the antique metropole of *Colonia Ulpia Traiana* (Xanten). This work represents an excellent handbook for starting or experienced geo-archaeologists interested in the exact geological nature and geographical provenance of colored decorative stones and marbles used for the revetment of Roman public buildings and private houses in the Roman province of Germania Inferior, but also for archaeologists interested in provincial Roman archaeology. The first chapter deals with the main objectives, research history and methodology. The aims of the current work consisted of identifying the exact nature and provenance of numerous fragments (3 256 pieces) of floor and wall tiles (including profiles and panels), establishing the ratio of regional over exotic import material and reconstructing the public building decorations of *Colonia Ulpia Traiana* (CUT). Because of the obvious lack of stone quarries in the immediate surroundings of Xanten, the bulk of the decorative material has to be considered as merchandise. The marble and decorative stone fragments have not been found *in situ*, but they represent the infillings of medieval robbed-out foundation trenches. Due to the expansion of the city, there was a growing need for construction materials, so that the antique buildings have been used as quarries and their building materials have been re-used. Most probably, a large part of the incrustations has also been used for lime burning. The used methodology includes a whole series of analytical tools, depending on the nature of each rock type, applied to representative samples. After a first macroscopical examination of their polished surfaces, optical, chemical and geochemical analytical techniques have been applied to representative decorative stone samples: petrographical microscopy (of over 400 thin sections), optical grain size analysis (average and maximum grain sizes of true marbles), X-ray diffractometry and electron probe micro analysis (mainly for fine-grained rock types, especially antique metamorphic marbles), near infrared spectroscopy (mainly for sandstones), X-ray fluorescence (mainly for discriminating between various igneous and metamorphic rocks) as well as oxygen and carbon stable isotope geochemistry (applied to antique marbles, preferentially in combination with thin

commerciales, ou marques d'appartenance et de propriété. Les « Études Massaliètes » et la « Bibliothèque d'Archéologie méditerranéenne et africaine » nous ont habitués à des volumes riches et consistants. Celui-ci ne déparera pas la collection.

Georges RAEPSAET

Manuel FERNÁNDEZ-GOETZ, *Identity and Power. The Transformation of Iron Age Societies in Northeast Gaul*. Amsterdam, University Press, 2014. 1 vol. 21 x 30 cm, IX-288 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 21). Prix : 89 €. ISBN 978-90-8964-597-5.

Soutenue en co-tutelle aux Universités de Kiel et de Madrid, la thèse de Manuel Fernández-Goetz, placée sous le signe de l'archéologie des identités, a trait aux transformations des communautés de l'Âge du Fer dans le Nord de la Gaule. Il s'agit de définir les niveaux socio-politiques et identitaires dans leur degré de cohésion, d'évolution et de variabilité, des environs de 600 av. n.è. au début de notre ère. Le projet est ambitieux, les objectifs considérables pour une documentation matérielle maigre et éclatée, surtout pour les phases hautes, soumise à l'analyse. Partir de la seule réalité matérielle, à l'exception heureuse en l'occurrence de quelques textes, pour définir une culture est d'autant moins simple qu'il convient d'abord de s'entendre sur ce qu'est une culture, mais en pénétrer les strates, les mutations internes, les sous-catégories et de surcroît la valeur identitaire, constitue un « challenge » presque démesuré. Mais l'auteur n'a pas froid aux yeux et touche à tous les aspects de la lourde problématique en faisant fond sur les multiples modélisations ethno-anthropologiques qui se sont développées depuis l'arrivée en force de la New Archaeology dans les standards de la méthodologie archéologique. Les deux concepts-clefs qui structurent la démarche sont l'identité et le pouvoir, ou plus précisément les relations de pouvoir qui existent entre les différentes catégories identitaires, et la méthodologie multidisciplinaire entend combiner l'information archéologique (nécropoles, habitat, environnement) avec les référents anthropologiques et historiques. Perspective « foucaultienne » oblige, le pouvoir est omniprésent et pénètre totalement le corps social. Une relation dialectique régit les rapports de l'identité au pouvoir. Synthétisant son propos, M. Fernández définit l'expression du pouvoir en Gaule du Nord par les liens de clientèle entre personnes et communautés, par le rôle des oppida, tant au niveau de la structure architecturale que dans l'organisation interne, par la standardisation croissante de la culture matérielle à la fin de La Tène, par la monumentalisation des tumuli et la disposition spatiale des tombes des élites, pour citer quelques points de la démonstration. La part réservée à la réflexion critique sur les définitions, concepts et modèles utilisés est importante, mais elle n'épuise assurément pas le sujet, le rapport entre le culturel et l'identitaire étant toujours d'une actualité brûlante et plutôt passionnelle. Pour l'antiquisant, ce sont les périodes tardives envisagées qui apportent les éléments plus intéressants pour comprendre et évaluer la relation entre un état des populations mosellanes et périrhénanes juste avant la conquête césarienne et les processus de romanisation, en différenciant assez nettement les cités trévières, médiomatriques ou éduennes des peuplades éburonnes, bataves, et autres ethnies plus ou moins cohérentes et généralement mal connues de la Meuse et du Rhin inférieurs. La

tendance à la centralisation des pouvoirs s'observe un peu partout au II^e siècle, selon des *modus operandi* et des faciès de culture matérielle différenciés, autour des oppida, par exemple en Trévirie, autour de « central places » et sanctuaires à valeur culturelle et politique, de lieux de mémoire rassemblant les élites pour les Bataves ou les Éburons ; d'un côté un pouvoir plus organisé, une méditerranéisation sensible à tous les niveaux de la culture, de l'autre des tissus sociaux plus relâchés, une hétérogénéité des fonctionnements, une fermeture apparente aux influences méridionales, qui entraîneront des acculturations différenciées à la romanité. Le propos n'est pas vraiment original, mais a le mérite de tenter une approche globalisée et structurée, sans être pour autant figée. C'est même une des autres qualités de la thèse, de relativiser dans le temps et l'espace les cohérences des populations. Les identités culturelles ne sont pas des données *a priori*, elles se forment et se modifient, voire se désagrègent, et sont traversées de stratifications internes ou de transversalités multiples. Et à travers la Gaule, il est difficile de parler d'uniformité ethnique et culturelle. On peut évoquer une certaine « laténisation » dans l'espace européen qu'on appelle « celtique », mais sur une base hétéroclite de multiples de cultures indigènes protohistoriques. Il rejoint ainsi les travaux de Dominique Garcia, et antérieurement de Christian Goudineau, sur la « fabrication » *a posteriori* de l'unité gauloise. L'ouvrage est touffu et l'on navigue sans cesse entre les modèles structurants, la matérialité contingente de l'archéologie, la terminologie de César ou l'importation rétrospective d'appellations romaines. De l'*extended family*, parenté de sang, qui correspondrait plus ou moins à un clan ou à la gens romaine, à la *local community*, hameau ou village à parenté métaphorique, des subethnic communities proches des *pagi* aux *city-state* et *tribal-state* comparables aux *civitates*, les hypothèses sont souvent séduisantes à défaut d'être convaincantes. Mais Fernández a le mérite d'oser. Il y a de bonnes pages aussi en matière d'art « celtique », montrant le caractère multipolaire des cultures La Tène et critiquant le schéma centrifuge au départ d'un noyau Suisse-Jura-Bavière. Le chapitre sur la romanisation du Nord de la Gaule est rapide. Là encore, l'auteur a raison de souligner les fluctuations et les évolutions différenciées de l'acculturation à la romanité et d'y voir une relation avec l'état politique et culturel à la fin de La Tène tel qu'il l'entrevoit, mais la formation des provinces romaines et des *civitates* relève d'autres processus plus complexes dont les modes culturelles ne constituent qu'un aspect. L'ouvrage ne se lit pas aisément, mais il vaut qu'on s'y attache. Il n'y a guère de certitudes, ni d'évidences quant aux schémas globaux défendus, mais des idées intéressantes et ouvertes à la discussion, bien loin des mythes identitaires gallicisants ou germanisants.

Georges RAEPSAET

Michel REDDE & William VAN ANDRINGA (Dir.), *La naissance des capitales de cités en Gaule Chevelue*. Paris, CNRS Éditions, 2015. 1 vol. 22 x 28 cm, 336 p., nombr. ill. (GALLIA, 72, 1). Prix : 59 €. ISBN 978-2-271-08834-5.

Les villes et agglomérations comme marqueurs de romanité et vecteurs de romanisation constituent un thème récurrent dans la recherche sur les provinces de l'Empire. Et à juste titre. Au fil des années, les bilans doivent être renouvelés tant le travail de terrain est actif et de plus en plus performant, tant aussi les méthodologies

bâtiments à vocation économique se développent, et il serait tentant de les associer dans certains cas à une économie de surproduction. Se détache, enfin, une plus grande diversité dans la taille des domaines, avec de très grands et de très petits, dans toutes les régions étudiées. Les clés de compréhension de cette diversité et de ces évolutions peuvent être multiples : sociales, culturelles ou économiques et doivent être replacées dans une perspective diachronique, à échelle locale et/ou globale : le concept même de développement illustre un changement de mentalité entre la fin de l'Âge du Fer et l'époque romaine ; le fait que les domaines soient plus organisés, avec une hiérarchisation spatiale, illustre certainement des changements sociaux et l'apparition de différents rangs de contrôle. Le principe de monumentalisation des *villae* pourrait être perçu comme un moyen de communication afin d'affirmer son rang social, et l'adoption de matériaux durables pourrait aussi être compris comme une nouvelle façon d'exprimer une symbolique de pouvoir et de continuité au fil des générations (comme « Ets Dubois et fils, depuis 1834 »). Ce principe sert bien évidemment aussi à se positionner dans un monde nouveau, en rupture avec le passé, afin de créer des liens avec les élites et le pouvoir politique. La « middle class » va aussi changer de mode de vie progressivement, inspiré par les grands complexes ruraux. Ce n'est évidemment pas le cas pour tous les sites, et D. Habermehl explique qu'une autre classe sociale, moins perceptible archéologiquement, a dû exister. Les différentes classes sociales peuvent donc avoir exprimé de plusieurs manières cette adaptation au monde nouveau. Il semble que les changements sociaux ont débuté dès l'Âge du Fer. Ils doivent évidemment aussi être replacés dans le développement socio-économique global des *civitates*, aboutissant à une hiérarchisation croissante des habitants. Cette théorie se refléterait dans les grands domaines à organisation axiale, très standardisés, où l'on remarque une séparation nette entre le propriétaire et le monde ouvrier. L'auteur considère que cette situation diffère par rapport à l'âge du Fer. Au final, ce sujet couramment exploré (cf. travaux de J. Smith, J. Slofstra, A. Ferdière) fait l'objet d'un renouvellement intéressant, notamment grâce aux fouilles préventives menées en Flandre et aux Pays-Bas. La vision à grande échelle (France, Belgique, Allemagne, Pays-Bas) permet par ailleurs de mettre en lumière une grande diversité de cas de figure. D. Habermehl revient pour conclure sur la notion du « *becoming roman* » : le fait d'adopter une culture matérielle romaine implique-t-il l'intention de devenir romain ou est-ce plutôt dans la perspective de créer une rupture avec le passé, de s'intégrer à l'empire tout en gardant ses idées et ses valeurs indigènes ? La création de formes hybrides de *villae* « romaines » propres aux régions de cette partie de l'Empire nous oblige à nouveau à nous poser la question.

Nicolas PARIDAENS

Maaïke GROOT, *Livestock for Sale: Animal Husbandry in a Roman Frontier Zone*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2016. 1 vol. 21,5 x 30,5 cm, 254 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 24). ISBN 978-94-6298-080-8.

Maaïke Groot est l'une des archéo-zoologues des Pays-Bas parmi les plus actives de ces dernières années. Il a été rendu compte dans ces colonnes de son excellente étude sur les animaux de Tiel-Passewaaij (Amsterdam, 2008, cf. AC 79 [2010], p. 543) qui sert d'appui important à la synthèse qu'elle nous présente ici. L'objectif :

brosser un portrait de l'élevage à l'époque romaine dans la région des embouchures, entre Oude Rijn et Meuse, la *Dutch River Area*, dont de nombreux sites ont été étudiés par ses soins. Les données ostéologiques sont rassemblées avec toute la technicité requise. Plus de septante gisements sont analysés, ruraux, urbains et militaires, en mettant l'accent sur les assemblages. Les diagrammes et graphiques permettent d'évaluer, espèce par espèce, le spectre zoologique de chaque site, avec ses variétés et ses évolutions chronologiques. Mais il s'agit de beaucoup plus que d'une étude spécialisée. M. Groot tente de comprendre comment une paysannerie traditionnelle de la fin de l'Âge du Fer s'est adaptée, modifiée sous la domination romaine, pour répondre à des besoins nouveaux, alimentaires et culturels, comment l'on est passé d'une petite production animale dans un système quasi autarcique à un élevage intégré à une économie de marché. Les circuits sont courts. Le marché est régional et la vente-échange-achat se passait sans doute de manière presque directe, sans négociants. Il n'est point question ici du « macro-level market » interconnecté dont les historiens économistes actuels sont friands, mais d'un autre modèle plus simple, mais tout aussi significatif et sans doute même plus représentatif de la réalité micro-économique de nombreuses régions du limes. Même si les animaux de chasse, les oiseaux ont leur part dans l'alimentation carnée des soldats et des civils, il s'agit ici avant tout de bovins, ovins, porcs et chevaux, avec des proportions qui varient selon les sites parfois à la même époque. Au camp de Nimègue sous Auguste, le porc, peut-être élevé dans les environs ou même à l'intérieur des camps, domine dans la consommation, mais en général, c'est le bœuf dont la croissance, en nombre, en taille et en poids de viande, qui marque l'évolution au II^e siècle, surtout en ville, suivi par le mouton. Tout l'élevage connaît un développement et les petites fermes s'adaptent et produisent suffisamment de surplus pour répondre à la demande et s'enrichir dans une logique de petit marché. Cet investissement des campagnes s'observe par différents critères ; les terres cultivées sont en augmentation, la zootechnie est plus performante, les granges et étables sont plus spacieuses, des spécialisations apparaissent, en chevaux ou en production laitière. Les enrichissements des établissements ruraux permettent des achats d'objets fabriqués, pas seulement de l'outillage et de l'utilitaire, mais aussi de l'ordre du décoratif et du confort. Apparemment, il y a suffisamment de productivité animale pour satisfaire les besoins urbains et militaires proches, mais les céréales doivent être importées. Il est difficile de savoir si la croissance en poids et taille des chevaux et bœufs est liée aux besoins en viande ou en force de travail, même si des pathologies d'usage sont observées pour les bovins. Les croissances observées ne sont pas du même niveau que celles qui ont été constatées par exemple en Picardie, dans les grandes villas. Mais l'environnement géographique et agronomique est ici différent. Dans les campagnes de bordure du Rhin, les écosystèmes ont des limites difficiles à transgresser, notamment en terres arables. On évoque souvent ces dernières années les capacités d'investissement et de gestion rationnelle des grands domaines d'Italie, de Gaule ou d'Afrique, à main-d'œuvre importante, pour répondre aux besoins alimentaires des grandes villes, et leurs spectaculaires enrichissements sous le Principat. C'est d'un autre modèle qu'il s'agit ici, où une population indigène sur ses fonds propres, en hommes et en matériel, dès l'époque d'Auguste, parvient à développer

une stratégie de ce que l'on appellerait aujourd'hui une économie de proximité, avec une croissance suffisante pour tenir pendant trois ou quatre siècles.

Georges RAEPSAET

Cette monographie dresse le bilan des pratiques d'élevage et de l'exploitation des produits animaux durant la période romaine dans la Cité des Bataves. Elle ambitionne plus particulièrement de mettre en lumière les surplus agricoles dégagés par les campagnes pour assurer l'approvisionnement des sites dits consommateurs. Cette synthèse régionale a pu être réalisée grâce à l'intense recherche archéozoologique menée par l'auteur de la monographie et d'autres chercheurs dans cette aire géographique, qui inclut le *limes* rhénan, la ville de Nimègue et un vaste territoire rural. Comme d'autres avant elle, l'étude démontre la nécessité de développer une approche globalisante des occupations, en considérant tant les sites « producteurs » que ceux « consommateurs », pour mettre en évidence l'organisation économique romaine et examiner comment s'y intègrent les éleveurs locaux. L'ouvrage débute par une présentation approfondie du territoire étudié : les conditions naturelles qui y règnent, le mode d'occupation du sol, le descriptif des occupations humaines ainsi que les pratiques de l'élevage qui précèdent la conquête romaine sont exposés. Suivent deux chapitres qui présentent successivement les résultats archéozoologiques pour les sites producteurs et consommateurs, tandis que leurs interactions sont traitées au sein d'un chapitre à part, où l'ensemble du réseau de production, transformation et consommation des produits animaux est discuté. La richesse de la documentation archéologique disponible pour la région permet à l'auteur d'intégrer les résultats de la recherche botanique, remplaçant ainsi les données archéozoologiques dans le cadre plus large des productions agro-pastorales. Saluons encore la démarche interdisciplinaire mise en œuvre pour la reconstitution des pratiques bouchères, qui exploite les informations archéozoologiques ainsi que l'outillage retrouvé sur les sites archéologiques. Ce travail a recours à un important corpus faunique, mais qui se montre déséquilibré entre les deux catégories de sites : les données pour les sites consommateurs, à savoir les sites urbains, militaires et les temples, sont en effet relativement peu abondantes par rapport aux sites ruraux. Diverses informations archéozoologiques (la fréquence des restes des principaux animaux domestiques, le profil de mortalité, la représentation des parties du squelette, les traces de découpe et les données biométriques) sont exploitées et croisées pour reconstituer les pratiques de l'élevage. On regrette toutefois que les données métriques n'aient pas été exploitées pour la reconstitution du *sex-ratio* des animaux, étant donné l'importance de cette information pour déterminer les finalités de l'élevage en permettant la distinction entre animaux élevés pour le travail de traction, le lait ou la laine. Les questions sur le surplus que les campagnes sont capables de dégager et sur l'approvisionnement que nécessitent les sites consommateurs sont clairement posées, mais les modèles quantitatifs sur lesquels l'auteur s'appuie auraient mérité une présentation critique dans cette publication qui a vocation d'être un ouvrage de référence pour la Cité des Bataves. De plus, si les productions agro-pastorales des sites urbains et militaires sont explicitement envisagées, dans l'état actuel du corpus il n'est pas possible de les documenter de manière fiable ; ce défaut d'information pour les sites consommateurs n'est pas suffisamment pris en compte dans la discussion sur leur approvisionnement et leur dépendance par rapport

de publier un fac-similé de la lettre émouvante accompagnant la nécrologie de René Dussaud, adressée en décembre 1958 à la rédaction de *Syria* ; François-René Martin et Marie Tchernia-Blanchard brossent le portrait de l'ami des arts et des artistes, amitiés nouées par H. Seyrig entre 1942 et 1945, alors conseiller culturel de la France libre à New York ; Olivier Picard se penche sur l'Athénien, tandis que Denis Knoepfler en dresse le portrait à travers sa bibliothèque, léguée à l'Université de Neuchâtel ; Jean-Marie Dentzer revient de son côté sur l'œuvre visionnaire du créateur et gestionnaire d'institutions de recherches archéologiques de pointe au Levant, Bruno Calleguer éclairant pour sa part ses relations entretenues avec le franciscain néerlandais Auguste Spijkerman, attaché au *Studium Biblicum Franciscanum* de Jérusalem, en particulier autour de leurs études respectives du grand trésor de Qumrân (*Locus* 120). Le volume se referme sur cinq émouvants témoignages de première main (Pierre Bordreuil, Jean-Louis Huot, François de Callataÿ pour Georges Le Rider, Jean-Claude Margueron et Salah Stétié) qui rendent justice à la finesse de jugement et à l'humour d'un interlocuteur toujours exigeant. En définitive, ces hommages rendus par deux grandes institutions de recherche à deux de leurs maîtres tutélaires sont l'occasion de livrer d'importantes études critiques qui, sans verser dans l'hagiographie, dessinent le parcours intellectuel de deux êtres d'exception et nourrissent le lecteur de témoignages essentiels.

Laurent THOLBECQ

Sabine PANZRAM, Werner RIES & Christoph SCHÄFER (Ed.), *Menschen und Orte der Antike. Festschrift für Helmut Halfmann zum 65. Geburtstag*. Rahden, Marie Leidorf, 2015. 1 vol. 16 x 22,5 cm, XIV-457 p., ill. (PHAROS, 34). ISBN 978-3-86757-262-0.

Les collègues de Helmut Halfmann lui ont offert à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire une *corona* de contributions intéressantes mais de thématiques dispersées. Il n'y a pas de fil conducteur sinon les sujets multiples sur lesquels notre collègue de Hamburg a travaillé durant sa carrière et qui l'ont entraîné de Marc-Antoine au sénat à l'époque impériale, des voyages de l'Empereur aux villes et sociétés d'Asie Mineure dont il est un des épigraphistes attitrés. Nous ne pouvons guère qu'énumérer les thèmes abordés par les 25 contributeurs, certains plus approfondis, d'autres relevant de la note de lecture. Dans tous les cas, quelques lignes de résumé en anglais ou français n'auraient pas été superflues pour orienter le lecteur vers ses centres d'intérêt privilégiés. Dans l'ordre de la table des matières, la bataille de Platées qui permet de revenir sur le vieux problème de l'historicité et de la véracité du récit d'Hérodote ; l'*Asclepieion* d'Athènes et les documents iconographiques et épigraphiques honorant Asklepios ; le port béotien d'Anthedon et ses vieux pêcheurs « rougis » par la récolte de l'algue *Rytiphloea tinctoria* C. ; un autel inscrit à Apollon Didumeios au Musée d'Istamboul ; autour des *leges agrariae* et *frumentariae*, les *rogationes* de tribuns de la plèbe, des Gracques à Sylla ; le cas de Tarraco dans le contexte des représentations spatiales romaines ; la correspondance épistolaire entre Antoine et Cicéron, de 49 à 44 ; un questionnement autour du concept de réciprocité, et de *sacramentum* et *disciplina* ; les *horti lucilliani*, C. Valerius Asiaticus, sa meurtrière Messaline et leurs destins respectifs ; la déposition du roi arménien Mithridate

par Caligula et les stratégies impériales à l'est de l'Empire ; une dédicace à *Mars equitum* à Ravna (Serbie) par un *eques* de la 2^e cohorte aurélienne des Dardani ; deux contributions consacrées aux diplômes militaires de la fin du règne de Commode, dont un nouveau fragment de Pannonie inférieure ; le brigandage sous les Sévères et les exploits d'un bandit de grand chemin, Bulla Felix, mis en scène par Dion Cassius ; une réflexion sur les *principales* dans les camps militaires, et sur le concept de *securitas* à Rome ; la création de niches économiques dans un contexte de spécialisation et de concurrence ; les armateurs d'Alexandrie et le transport très contrôlé du blé vers et au départ de la ville sous l'Empire tardif ; les responsabilités juridiques et administratives des préfets de l'annone ; les saints patrons des villes, les martyrs et le culte des saints ; Plutarque et l'« Antony and Cleopatra » de Shakespeare ; la réception d'Aristophane, de Rome au XX^e siècle ; et un échange épistolaire entre érudits du XIX^e siècle au sujet de Trogue Pompée. Toutes ces contributions sont solides et argumentées, certaines proposent des documents originaux. À chacun d'y faire sa moisson.

Georges RAEPSAET

Clément CHILLET, Cyril COURRIER & Laure PASSET (Ed.), *Arcana Imperii. Mélanges d'histoire économique, sociale et politique offerts au professeur Yves Roman*, Vol. 1. Lyon – Paris, Société des amis de Jacob Spon – De Boccard, 2015. 1 vol., 508 p. (MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE JACOB SPON). Prix : 45 € (broché). ISBN 978-2-909142-05-0.

Le premier volume des mélanges offerts à Yves Roman paraît sous le titre *Arcana Imperii*, groupant six articles autour du thème « économie », trois autour de « l'épigraphie » et trois autour de « varia ». Autant dire que l'ensemble est très inégal et que certains articles abordent de façon renouvelée, à partir d'un riche corpus, des questions de fonds, alors que d'autres restent d'un intérêt tout à fait anecdotique. Nous ne traiterons donc ici, avouons-le, que ce qui, de manière subjective, nous a paru renouveler l'histoire économique et sociale de l'Empire romain. Michel Debidour porte un regard critique (p. 61-89) sur l'interprétation des amphores grecques, de leur nombre, de leur fabrication, de leur circulation, des produits qu'elles ont contenus. Il se garde d'extrapoler « du matériel amphorique à l'économie tout entière », une précaution qu'en effet, archéologues et historiens n'ont pas toujours respectée. Bien entendu, l'auteur insiste sur la nécessaire attention que l'on doit porter à la façon dont sont constitués les corpus : les fouilles anciennes, les collections des musées ou des particuliers, les fouilles récentes, notamment d'épaves ou de camps romains, ne peuvent être traitées de la même façon et mises sur le même plan. Il reprend méthodiquement les explications multiples des timbrages, souvent surreprésentés car certains chercheurs n'ont conservé que les objets caractéristiques portant des timbres. Il n'est plus question de considérer que les amphores timbrées ont représenté 80 à 90 % des amphores, comme ce fut écrit vers 1900, alors qu'aujourd'hui sur les chantiers de fouilles ou en prospection, les proportions sont souvent inférieures à 10 %, et surtout varient d'un lieu de fabrication à l'autre (les amphores rhodiennes sont presque toutes timbrées, celles de Cos bien plus rarement). Les raisons du timbrage demeurent variées et aucune explication d'ensemble ne se justifie pleinement selon Michel

concentrant son attention sur la communauté chrétienne aux environs de 200. D. Hernández de la Fuente s'intéresse aux oracles présents dans la poésie épique grecque d'époque tardive : ceux-ci sont utilisés tant par des chrétiens que par des païens, au centre ou dans les cités des provinces. Enfin, J. Niehoff-Panagiotidis reprend brièvement une vaste question : comment le monde méditerranéen est-il devenu musulman ? Index des sources, des personnages, des lieux, des thèmes.

Françoise VAN HAEPEREN

Isabelle PERNIN, *Les Baux ruraux en Grèce ancienne. Corpus épigraphique et étude*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2014. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 631 p., ill. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE, 66). Prix : 75 €. ISBN 978-2-35668-040-2.

Ce remarquable ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue à Lyon 2 en 2004. Il réunit un ensemble important de documents relatifs aux baux ruraux dans le monde grec. Les contrats portent sur des biens-fonds, du simple jardin ou verger à des domaines comportant terres et bâtiments. Ils se présentent dans des documents de divers types, aux statuts juridiques et administratifs variés. Ils sont rédigés le plus souvent par l'autorité qui administre le bien-fonds, publics ou sacrés, tantôt décrets (*psèphismata*) pris par la cité, le dème ou une autre autorité civique, tantôt contrats, règlements ou inventaires de baux insérés ou non dans des comptes comme à Delphes ou à Délos. La plupart sont connus et édités mais souvent assez anciennement et personne à ce jour n'en avait établi un corpus systématique et commenté. Deux cent cinquante-neuf textes sont réunis concernant l'Attique, le Péloponnèse, la Grèce centrale et septentrionale, les îles de l'Égée, l'Asie Mineure, la Grande-Grèce. Les inscriptions sont présentées selon l'ordre géographique du *Bulletin épigraphique* et, à l'intérieur de chaque série régionale, par ordre chronologique. Quelques exemples : à Athènes, location du sanctuaire de Kodros, Néleus et Basilè ; location par les orgéons du Héros Médecin d'un jardin à Thrasyboulos d'Alôpéké ; décrets et règlements pris par les dèmes du Pirée, de Rhamnonte, Theithras, Myrrhinonte, Prasiai, Salamine ; d'importants documents de Thespies relatifs aux locations de domaines et de terres sacrées ; à Delphes, locations et loyers au profit d'Apollon ; à Délos, une vingtaine de textes de l'amphictyonie attico-délienne et pour la période de l'Indépendance, plus d'une soixantaine de documents relatifs à des baux, loyers, réadjudications, renouvellements, dettes ; à Naxos et Poiessa, bornes gravées ; nombreux contrats pour Mylasa, Olymos, Sinuri, ... L'édition est d'un soin et d'une rigueur rares : lemme avec description et bibliographie suivi du texte grec avec l'apparat critique et la traduction. Dans tous les cas possibles, les textes ont été revus et les corrections apportées. Quelques photographies complètent le dossier. Le corpus épigraphique est un modèle du genre et sera la référence obligée pour toute référence aux contrats ruraux grecs. La mise en œuvre historique est à la hauteur du travail d'édition, tout aussi remarquable pour cette matière décisive tant pour l'histoire institutionnelle que rurale. Aucun aspect de la pratique locative n'échappe à l'auteur et son exposé de synthèse, dense et parfaitement informé, est clair et d'une lecture agréable. Sont successivement présentés l'historiographie de la question agraire, les aspects institutionnels et

la terminologie autour de *misthoô* et *misthothès*, *synthèkai*, *syngraphè* et *prorrhèsis* et les conditions et clauses générales des baux. Viennent ensuite les bailleurs, propriétaires de terres privées ou publiques, et les bailleurs de biens sacrés ; les procédures d'adjudication qui font entrer en scène les magistrats et collèges compétents, précisent les clauses et engagements, procédures en cas de rupture de contrat ou de réadjudication, les garants et garanties apportées par le preneur, ainsi que la durée des baux, déterminée ou « à perpétuité ». À travers les contrats se dessinent les structures agraires avec des précisions parfois insoupçonnées sur les contenus des biens, des prescriptions sur les entretiens, les plantations, les améliorations du bien-fonds, données que l'on a bien du mal à entrevoir sur le terrain. À Délos où l'on dispose à la fois de nombreux contrats et de fouilles récentes de fermes, il est un peu frustrant de ne pas pouvoir lier les deux approches. À travers les pratiques locatives, Isabelle Pernin tente également de reconnaître les statuts et motivations des bailleurs, fermiers et garants. Ce sont plutôt des notables ou gens aisés qui louent des terres et développent des stratégies pour les maintenir dans un réseau familial ou dans un milieu social. D'après les quelques exemples où l'on connaît la valeur du bien et son prix de location, on peut être assuré que les revenus sont assez intéressants et sans doute plus sûrs que d'autres. C'est un revenu régulier et l'assurance que le bien est entretenu, voire amélioré. Côté fiscal, en principe le locataire n'est pas soumis à autre chose que son loyer, mais le bien rentre dans l'estimation du patrimoine du propriétaire. La question de la part, dans l'économie agraire, du faire-valoir direct par le propriétaire et de la mise en location, reste ouverte. Même à Délos où l'on connaît bien les contrats de prises à ferme par des particuliers des terres du dieu, il existe une propriété privée importante. Ces contrats de location et baux ruraux, qu'on peut reconnaître dans le monde hellénique à l'époque mycénienne, apparaissent, dans le présent corpus, au milieu du V^e siècle pour les documents les plus anciens et se prolongent durant l'époque hellénistique. Nous n'avons rien d'équivalent pour l'Empire romain, sinon en Égypte. Les supports de contrats y sont différents et ont généralement péri. Nous avons ici assurément un travail exemplaire. Georges RAEPSAET

Pierre CABANES, Faïk DRINI, avec la collaboration de Miltiade HATZOPOULOS, *Corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire 3. Inscriptions d'Albanie (en dehors des sites d'Épidamne-Dyrrhachion, Apollonia et Bouthrôtos)*. Athènes, École Française d'Athènes, 2016. 1 vol. 21 x 29,7 cm, 336 p. + 46 pl. (ÉTUDES ÉPIGRAPHIQUES, 2). Prix : 85 €. ISBN 978-2-86958-262-0.

Ce quatrième tome du corpus des inscriptions grecques d'Illyrie méridionale et d'Épire (*CIGIME*) recueille la production épigraphique de l'intérieur de l'Albanie, à l'exception des trois grands sites grecs, cités dans le sous-titre. Les inscriptions sont présentées par région : d'abord la Chaonie, un *koinon* avec deux centres majeurs, Phoinikè (Finik) et Antigoneia (Jerma), ainsi que Gjirokastra, Hadrianopolis (Sofratike) et Onchesmos (Saranda) ; les confins illyro-épirotes, avec Amantia, Olympè (Mavrovë), Treport, Aulon (Vlora), Kanina, Orikos, la côte ionienne (Himara, Borshi, Grammata), le *koinon* des Bylliones et Antipatreia (Berat) ; enfin, le centre, l'est et le nord de l'Albanie, avec Lissos et Scodra. Dans les deux premières

tendance à la centralisation des pouvoirs s'observe un peu partout au II^e siècle, selon des *modus operandi* et des faciès de culture matérielle différenciés, autour des oppida, par exemple en Trévirie, autour de « central places » et sanctuaires à valeur culturelle et politique, de lieux de mémoire rassemblant les élites pour les Bataves ou les Éburons ; d'un côté un pouvoir plus organisé, une méditerranéisation sensible à tous les niveaux de la culture, de l'autre des tissus sociaux plus relâchés, une hétérogénéité des fonctionnements, une fermeture apparente aux influences méridionales, qui entraîneront des acculturations différenciées à la romanité. Le propos n'est pas vraiment original, mais a le mérite de tenter une approche globalisée et structurée, sans être pour autant figée. C'est même une des autres qualités de la thèse, de relativiser dans le temps et l'espace les cohérences des populations. Les identités culturelles ne sont pas des données *a priori*, elles se forment et se modifient, voire se désagrègent, et sont traversées de stratifications internes ou de transversalités multiples. Et à travers la Gaule, il est difficile de parler d'uniformité ethnique et culturelle. On peut évoquer une certaine « laténisation » dans l'espace européen qu'on appelle « celtique », mais sur une base hétéroclite de multiples de cultures indigènes protohistoriques. Il rejoint ainsi les travaux de Dominique Garcia, et antérieurement de Christian Goudineau, sur la « fabrication » *a posteriori* de l'unité gauloise. L'ouvrage est touffu et l'on navigue sans cesse entre les modèles structurants, la matérialité contingente de l'archéologie, la terminologie de César ou l'importation rétrospective d'appellations romaines. De l'*extended family*, parenté de sang, qui correspondrait plus ou moins à un clan ou à la gens romaine, à la *local community*, hameau ou village à parenté métaphorique, des subethnic communities proches des *pagi* aux *city-state* et *tribal-state* comparables aux *civitates*, les hypothèses sont souvent séduisantes à défaut d'être convaincantes. Mais Fernández a le mérite d'oser. Il y a de bonnes pages aussi en matière d'art « celtique », montrant le caractère multipolaire des cultures La Tène et critiquant le schéma centrifuge au départ d'un noyau Suisse-Jura-Bavière. Le chapitre sur la romanisation du Nord de la Gaule est rapide. Là encore, l'auteur a raison de souligner les fluctuations et les évolutions différenciées de l'acculturation à la romanité et d'y voir une relation avec l'état politique et culturel à la fin de La Tène tel qu'il l'entrevoit, mais la formation des provinces romaines et des *civitates* relève d'autres processus plus complexes dont les modes culturelles ne constituent qu'un aspect. L'ouvrage ne se lit pas aisément, mais il vaut qu'on s'y attache. Il n'y a guère de certitudes, ni d'évidences quant aux schémas globaux défendus, mais des idées intéressantes et ouvertes à la discussion, bien loin des mythes identitaires gallicisants ou germanisants.

Georges RAEPSAET

Michel REDDE & William VAN ANDRINGA (Dir.), *La naissance des capitales de cités en Gaule Chevelue*. Paris, CNRS Éditions, 2015. 1 vol. 22 x 28 cm, 336 p., nombr. ill. (GALLIA, 72, 1). Prix : 59 €. ISBN 978-2-271-08834-5.

Les villes et agglomérations comme marqueurs de romanité et vecteurs de romanisation constituent un thème récurrent dans la recherche sur les provinces de l'Empire. Et à juste titre. Au fil des années, les bilans doivent être renouvelés tant le travail de terrain est actif et de plus en plus performant, tant aussi les méthodologies

et concepts mis en œuvre dans l'approche du thème évoluent-ils. Depuis plus d'une vingtaine d'années, déjà sous l'impulsion de l'archéologie préventive et d'intervention urgente, les colloques se sont multipliés. Je me souviens du deuxième colloque Aquitania, *Les villes et agglomérations urbaines antiques du Sud-Ouest de la Gaule* (Bordeaux, 1992), et pour le Nord, du colloque fondateur de Saint-Riquier en 1982, *Les villes de la Gaule Belgique au Haut-Empire* (Amiens, 1984), plus récemment *La marque de Rome, Samarobriva et les villes du Nord de la Gaule* (Amiens, 2004), enfin l'excellent *Les villes romaines du Nord de la Gaule*, édité par Roger Hanoune à Lille en 2007. Ici une quinzaine de chefs-lieux de cité des Trois Gaules sont soumis à l'analyse, se focalisant particulièrement sur la fondation, l'installation et les premiers développements urbains. Un *caput civitatis* est beaucoup plus qu'un *Zentralplatz* protohistorique. Il s'agit d'un espace urbain fondé en tant que tel par le pouvoir dans un cadre institutionnel précis, subdivision d'une province avec des pouvoirs importants. C'est aussi par sa charte constitutive une entité gérée administrativement et civiquement avec une précision remarquable, siège de l'*ordo decurionum*, « sénat » de la cité et, par son recrutement, instrument d'intégration des élites au nouveau pouvoir. C'est encore un espace parfois très vaste, structuré sur une grille viaire quadrillée, d'implantation d'édifices et d'habitat publics et privés et de zones économiques, artisanales et commerciales dont l'archéologie nous révèle chaque jour l'ampleur. Ce qui ne veut pas dire que l'approche du sujet, tout encadré qu'il fût, soit linéaire et uniforme. Michel Reddé et William Van Andringa proposent en contributions liminaires des synthèses des travaux présentés mesurés à l'aune de la recherche actuelle. Les points en discussion : la chronologie historique de la fondation ; les premières traces décelables sur le terrain de l'activité romaine ; le préalable indigène et le problème du déperchement des *oppida* et « central-places » ; le concept d'urbanisation et ses réalités contingentes ; le calendrier de la romanisation et de la monumentalisation et les éventuelles résistances à celle-ci, ou les persistances de la culture laténienne dans l'espace romanisé ; les formes de l'habitat précoce et de la culture matérielle ; les sièges de l'exercice du pouvoir et de la vie civique et les formes de leur matérialisation ; l'implantation et l'habitat des élites et des artisans ; les lieux de l'économie, de l'artisanat et du commerce ; l'environnement routier et fluvial et le rôle centripète et centrifuge du chef-lieu. Van Andringa met quant à lui l'accent sur les documents textuels et épigraphiques qui fixent les événements historiques et les contextualisent : le cens de Drusus, l'autel de Lyon en 12 av. n.è., les opérations militaires et civiles, le fonctionnement des pouvoirs, le transfert des cités, la définition de la *res urbana*, mais aussi, indissociables des fonctionnements civiques, les sanctuaires, les cultes et les dieux. Dans l'ordre de présentation des études de cas : Toulouse-Tolosa, dans la *Provincia*, donc dans un processus de romanisation très différent de celui de la Chevelue, très précoce, est l'héritière d'une pré-urbanisation indigène et dotée du droit latin entre César et Auguste. Un nouveau programme d'urbanisation se met en place sous Auguste. Pour Saintes-Mediolanum et Bordeaux-Burdigala, un intéressant essai comparatiste de deux « destins croisés » : Saintes, où les éléments indigènes sont plus prononcés qu'à Bordeaux, est doté dès l'époque augustéenne d'une parure architecturale exceptionnelle. La mise en valeur d'un urbanisme et au moins d'un début de monumentalisation effective dans le courant de l'époque augustéenne est désormais acquise dans tous les cas en Aquitaine et en

Lyonnaise, un peu moins assurée pour la Belgica. À Rennes-Condade, on observe un curieux déclin sous Tibère avant une reprise sous Claude. L'habitat est attesté dans la deuxième décennie av. n.è. à Angers-Iuliomagus avant un remodelage de grande ampleur vers 20 de n.è. Le rythme est plus lent au Mans-Vindinum. Quand on sort de l'impulsion augustéenne, je pense que les investissements ultérieurs peuvent être autant liés à des actes d'évergétisme qu'à des décisions publiques. Cela vaut pour Le Mans mais aussi pour d'autres cas, comme à Chartres-Autricum où les constructions publiques sont plus nombreuses à partir du milieu du 1^{er} siècle. La fondation d'Amiens-Samarobriua est liée à la voie de l'Océan et au second voyage d'Agrippa (19-16), mais l'urbanisme n'en est perceptible sur le terrain que dans la deuxième partie du règne d'Auguste. La culture matérielle augustéenne est en tout cas remarquable. Reims-Durucortorum est capitale de province et alliée privilégiée et précoce de Rome. Le développement y est post-césarien avec une refondation augustéenne ambitieuse et une enceinte qui couvre 500 ha. Le scénario est plutôt original, mais je ne suis pas convaincu pour autant que Reims en tant que *Caput Civitatis Remorum* remonte au premier gouvernement d'Agrippa. Les niveaux augustéens de Metz-Divodurum sont mieux connus aujourd'hui grâce à des fouilles très récentes et mettent en évidence un habitat précoce très simple, socles de pierres, bois, armatures de poteaux, pisé, chaume, un type de construction qui perdure à travers le premier siècle et qu'on retrouve dans de nombreux sites urbains du Nord de la Gaule et de la Germanie inférieure. Le déperchement de Bibracte et son transfert vers Autun-Augustodunum font l'objet d'un bilan bien informé. Langres-Andemantunum commence à livrer ses secrets et les travaux urbanistiques ainsi que la parure monumentale qui succèdent à un oppidum gaulois sont à présent identifiés dès le changement d'ère. Je ne vois pas de raison de douter du *templum Caesaris* consacré par Drusus en 9, pas plus que du monument de Sens-Agedincum offert par la Cité à Gaius et Lucius avant 3, jalon épigraphique majeur, comme celui de Trèves. Un scénario un peu analogue pour Troyes-Augustobona. Trèves-Augusta Treverorum naît du pont de bois de 18-17, date dendrochronologique qui colle bien avec les stratégies de circulation routière et fluviale vers le Rhin mises en place par Agrippa au cours de son second gouvernement. Le matériel augustéen ne doit pas être sous-estimé et je ne vois rien dans celui-ci qui empêche de relier les italo-gauloises les plus anciennes à l'horizon Oberaden. Il n'y a pas lieu non plus de mettre en doute la chronologie augustéenne des éléments décoratifs en marbre, due à la compétence de Karin Goethert-Polaschek, pas plus que celle du monument à Gaius et Lucius César, et le portrait de Livie se rapporte au même environnement culturel et chronologique. Il n'y a aucune raison objective de faire de la capitale des Trévires un site « attardé ». Il s'agit d'un chef-lieu de cité comme les autres analysés dans le présent volume, où l'impulsion augustéenne est décelable et difficile à contester. Mais quand on connaît les lieux, qui ont dû supporter en leur centre un remodelage de fond en comble déjà par l'installation du palais du procurateur, et plus encore sous l'Empire tardif, on comprend qu'il ne soit pas facile d'investiguer les niveaux profonds. Suit une incursion vers le Nord et la Germanie inférieure qui aurait mérité un traitement plus global, et pas seulement à titre comparatif et ponctuel. Les bilans sur Cologne-Ara Ubiorum, Capitale de province et chef-lieu de cité, et Nimègue-Batavodurum, siège des Bataves, sont exemplaires, et montrent que la création de la Province de Germania

consécutive à la conquête de la rive est du Rhin et la mise en situation militaire du Rhin inférieur peu avant la conquête de Drusus, ont des répercussions significatives sur toute l'organisation du Nord de la Gaule et de ses circulations en réseau. Tant qu'à évoquer la Germanie inférieure, Tongres et la *civitas Tungrorum* auraient mérité un meilleur sort. Les derniers travaux sur Liberchies, une agglomération secondaire de la chaussée de Reims à Cologne par Bavai, montrent une installation autour de 15-10, et entraînent selon moi une chronologie analogue pour Tongres ; 10 est la chronologie basse. D'autres travaux comme ceux d'Ausbüttel et très récemment de Faoro remonteraient avec des arguments institutionnels solides la chronologie de fondation de la *Provincia Germania* vers 12, voire 15. Ce qui entraînerait dans son sillage les chefs-lieux de cités. Je reste pour ma part sur les conclusions formulées dans l'ethnogenèse de la *civitas Tungrorum* (AC 82 [2013], p. 111-148), donc entre 12 et 9. C'est à mon sens le « calage » historique le plus raisonnable. Au total, un bon bilan pour une quinzaine de sites intéressants, tous susceptibles de renouvellements prochains. Comme le faisait remarquer l'un des intervenants à propos de son site, la fenêtre connue sur le niveau de fondation est de l'ordre de 1 % de la surface estimée de l'agglomération. Affaire à suivre donc.

Georges RAEPSAET

Rome en pays nervien : retour sur notre passé antique. Catalogue de l'exposition présentée au Forum antique de Bavay, Musée archéologique du Département du Nord et à l'Espace gallo-romain de Ath, du 5 février au 25 août 2015. Bavay, Forum antique de Bavay – Ath, Espace gallo-romain, s.l., s.d., 2016. 1 vol., 220 p., 104 ill. coul. et n./b. Prix : 22 € (broché) ISBN 978-2-9543407-2-2.

Peu de cités gallo-romaines auront été placées à ce point sous le feu des projecteurs ces dernières années : après l'important dossier de G. Leman-Deliverie & X. Deru, *Le peuple gaulois des Nerviens* (*L'Archéo-Théma*, mai-juin 2011), l'exposition *Trésor ? /Trésor ! Archéologie au cœur de l'Europe* (Musée royal de Mariemont, 2014) relatant pour bonne partie des découvertes situées en territoire nervien (voir AC 84 [2015], p. 574), les beaux catalogues consacrés à Pommerœul (K. Bausier *et al.*, *Boisson d'immortalité. Regards sur Pommerœul gallo-romain*, Bruxelles, 2008) et à Famars (R. Clotuche, *La ville antique de Famars*, 2013 ; voir AC 84 [2015], p. 520-522), revoici Boduognat et son peuple pour une double exposition franco-belge, présentée durant l'année 2015 au Forum antique de Bavay et à l'Espace gallo-romain d'Ath. Le catalogue qui en est issu constitue un recueil d'articles – les notices étant uniquement accessibles par code QR – tantôt synthétiques, tantôt dédiés à quelques-uns des sites archéologiques majeurs de la cité, comme le forum de Bavay (R. Hanoune, p. 40-49). Parmi les synthèses, épinglons le texte de G. Leman-Deliverie consacré à la fin de l'Âge du Fer dans lequel des particularismes micro-régionaux sont mis en évidence, singulièrement dans le Cambrésis, notamment sur base du monnayage et des assemblages funéraires (p. 8-19). G. et M.-Th. Raepsaet-Charlier (p. 20-29), puis Chr. Hoët-Van Cauwenberghe, livrent une mise au point relative au statut administratif de la cité (p. 31-39) et de ses habitants (p. 109-114), à travers l'épigraphie, la religion et l'économie. La religion est encore abordée dans les synthèses de W. Van Andringa (p. 51-55 et 136-137) et les notices consacrées aux sanctuaires

etc.) est enfin illustrée par de courtes communications issues de posters, sur le patrimoine hydraulique espagnol plus particulièrement. Catherine COQUELET

Réjane ROURE (Ed.), *Contacts et acculturations en Méditerranée occidentale. Hommages à Michel Bats. Actes du colloque de Hyères, 15-18 septembre 2011*. Arles, Errance, 2015. 1 vol. 22 x 28 cm, 562 p., nombr. ill. (BIBLIOTHÈQUE D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE ET AFRICAINE, 15. ETUDES MASSALIÈTES, 12). Prix : 55 €. ISBN 978-2-87772-555-2.

Trois journées de rencontres internationales à Hyères en 2011, une centaine de participants, une cinquantaine de contributions ont marqué l'hommage de la communauté scientifique à Michel Bats. Ce qui nous vaut 560 pages d'Actes autour des thèmes chers au collègue honoré : la question des contacts entre les différents peuples qui bordent la Méditerranée nord-occidentale. Les éditeurs ont choisi avec raison de cibler et de cadrer le travail des intervenants, ce qui nous vaut un volume très riche, très ouvert, sur les échanges et les processus d'acculturation dans les régions côtières et les arrière-pays, de l'Italie et la Sicile à l'Espagne, avec au milieu, la Provence qui cristallise, de l'époque archaïque à l'époque hellénistique, toutes les confluences culturelles. Un terrain d'élection pour la mise à l'épreuve de l'archéologie des contacts et des identités. Grecs, Phocéens, Étrusques, Phéniciens, Ibères, Ligures, populations indigènes multiples, se rencontrent et s'influencent, au départ des implantations coloniales, du commerce et des échanges, et créent des interfaces culturelles originales et variées. Les recherches de Michel Bats ont traversé tous ces courants aujourd'hui très actifs, et qui structurent le présent volume : Étrusques et Grecs en Méditerranée nord-occidentale ; les questions d'identité ethnoculturelle et d'acculturation, les céramiques dans leurs fonctionnements et leurs usages et dans une perspective anthropologique ; le témoignage de l'écriture et l'appropriation de l'écriture dans les sociétés protohistoriques. Dans presque tous les cas de figures et tous les exemples présentés, la céramique est présente, non pour esquisser des typo-chronologies, mais comme paramètre et mesure de pratiques culturelles au sens large du terme, témoin privilégié des modes de la vie et des pratiques funéraires. Michel Bats avait ouvert la voie dès 1988 en publiant la vaisselle d'Olbia, dont le sous-titre « modèles culturels et catégories céramiques » était significatif d'une approche originale. Il est impossible de tout énumérer mais on peut être assuré qu'il y a à glaner dans toutes les contributions y compris au niveau épistémologique, méthodologique et conceptuel. Au risque d'être subjectif, je note dans la première rubrique des recherches et découvertes récentes à Marseilleveyre, Lattes, Béziers, Fratte (SA), Cumes, Olbia, Ampurias aux côtés de synthèses régionales. Dans la deuxième partie, il est beaucoup question de cuisine, en tant que révélateur particulièrement intéressant d'identité et d'interculturalité, cuisine des vivants, cuisine des banquets, pratiques funéraires. La poterie ne l'est pas moins. Importations face aux productions indigènes, influences sur les formes, les décors et les usages, sont analysés au travers d'assemblages et d'inventaires pour toute une série de sites d'Italie, de Provence et d'Espagne. Et la céramique est toujours présente *in fine* comme support d'écriture, à fins économiques,

commerciales, ou marques d'appartenance et de propriété. Les « Études Massaliètes » et la « Bibliothèque d'Archéologie méditerranéenne et africaine » nous ont habitués à des volumes riches et consistants. Celui-ci ne déparera pas la collection.

Georges RAEPSAET

Manuel FERNÁNDEZ-GOETZ, *Identity and Power. The Transformation of Iron Age Societies in Northeast Gaul*. Amsterdam, University Press, 2014. 1 vol. 21 x 30 cm, IX-288 p., nombr. ill. (AMSTERDAM ARCHAEOLOGICAL STUDIES, 21). Prix : 89 €. ISBN 978-90-8964-597-5.

Soutenue en co-tutelle aux Universités de Kiel et de Madrid, la thèse de Manuel Fernández-Goetz, placée sous le signe de l'archéologie des identités, a trait aux transformations des communautés de l'Âge du Fer dans le Nord de la Gaule. Il s'agit de définir les niveaux socio-politiques et identitaires dans leur degré de cohésion, d'évolution et de variabilité, des environs de 600 av. n.è. au début de notre ère. Le projet est ambitieux, les objectifs considérables pour une documentation matérielle maigre et éclatée, surtout pour les phases hautes, soumise à l'analyse. Partir de la seule réalité matérielle, à l'exception heureuse en l'occurrence de quelques textes, pour définir une culture est d'autant moins simple qu'il convient d'abord de s'entendre sur ce qu'est une culture, mais en pénétrer les strates, les mutations internes, les sous-catégories et de surcroît la valeur identitaire, constitue un « challenge » presque démesuré. Mais l'auteur n'a pas froid aux yeux et touche à tous les aspects de la lourde problématique en faisant fond sur les multiples modélisations ethno-anthropologiques qui se sont développées depuis l'arrivée en force de la New Archaeology dans les standards de la méthodologie archéologique. Les deux concepts-clefs qui structurent la démarche sont l'identité et le pouvoir, ou plus précisément les relations de pouvoir qui existent entre les différentes catégories identitaires, et la méthodologie multidisciplinaire entend combiner l'information archéologique (nécropoles, habitat, environnement) avec les référents anthropologiques et historiques. Perspective « foucaultienne » oblige, le pouvoir est omniprésent et pénètre totalement le corps social. Une relation dialectique régit les rapports de l'identité au pouvoir. Synthétisant son propos, M. Fernández définit l'expression du pouvoir en Gaule du Nord par les liens de clientèle entre personnes et communautés, par le rôle des oppida, tant au niveau de la structure architecturale que dans l'organisation interne, par la standardisation croissante de la culture matérielle à la fin de La Tène, par la monumentalisation des tumuli et la disposition spatiale des tombes des élites, pour citer quelques points de la démonstration. La part réservée à la réflexion critique sur les définitions, concepts et modèles utilisés est importante, mais elle n'épuise assurément pas le sujet, le rapport entre le culturel et l'identitaire étant toujours d'une actualité brûlante et plutôt passionnelle. Pour l'antiquisant, ce sont les périodes tardives envisagées qui apportent les éléments plus intéressants pour comprendre et évaluer la relation entre un état des populations mosellanes et périrhénanes juste avant la conquête césarienne et les processus de romanisation, en différenciant assez nettement les cités trévières, médiomatriques ou éduennes des peuplades éburonnes, bataves, et autres ethnies plus ou moins cohérentes et généralement mal connues de la Meuse et du Rhin inférieurs. La

précisément dans la perception et l'organisation des camps en tant qu'entités fermées se suffisant à elles-mêmes sur le quasi-modèle de la cité. C'est à ce point de vue que l'ouvrage apporte des informations utiles et des nouveautés substantielles. Et le dossier épigraphique peut se révéler fort utile pour d'autres recherches. Par contre il convient de prendre les conclusions relatives aux dieux et aux cultes avec une certaine précaution car la portée des généralisations est trop limitée pour être toujours pertinente. Une mine d'informations sur les camps, exclusivement, à exploiter désormais comme modèle d'interprétation des environnements archéologiques des dédicaces militaires.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bassir AMIRI (Dir.), *Religion sous contrôle. Pratiques et expériences religieuses de la marge ?* Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2016. 1 vol. 16 x 22 cm, 100 p., ill. (INSTITUT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE L'ANTIQUITE). Prix : 22 €. ISBN 978-2-84867-561-9.

Ce petit volume, au titre un peu obscur, constitue les actes d'un colloque tenu à Besançon, qui avait pour propos de s'interroger sur les pratiques religieuses de certains groupes qui, au sein de la société romaine, se situaient d'une manière ou d'une autre « en marge » des classes dominantes, ce que le sous-titre aide à saisir. Mais cette définition même de l'axe de la recherche est insuffisante à rendre compte de tous les aspects traités et, par exemple, la marginalité du christianisme ne s'impose pas à l'esprit de tous. Ces remarques formelles sur la diffusion du recueil n'enlèvent rien à la richesse de son contenu qui fait le point sur une série de thèmes complémentaires. L'introduction, due au promoteur du colloque, constitue en soi un premier article, méthodologique, très complet et très utile sur les notions mêmes de marge et de marginaux, en matière de religion notamment. Une première partie ensuite est consacrée à la perception que les Romains classiques – en la personne de Varron – avaient des cultes d'origine orientale, Isis et Sérapis en particulier, et au rejet organisé contre eux. Rejet contrebalancé par une évidente séduction en matière de philosophie et de spiritualité. « La pesanteur du *mos maiorum* notamment et les habitudes religieuses qui le sous-tendent ne manqua pas provoquer en Varron un sursaut spirituel face à la poussée des croyances nilotiques ». On perçoit en filigrane dans cette phrase – et d'autres – la vieille conception d'une religion romaine froide, « dévalorisée » et sans intérêt, ce qui anime la réflexion dans un sens préétabli (Y. Lehmann). La seconde contribution s'inscrit dans le même thème avec un accent mis de manière forte sur la critique féroce de Varron contre le dieu Sérapis dans la satire ménippée « les Euménides » (A. Rolle). Vient ensuite un exposé sur le caractère marginal des adeptes du pythagorisme en raison de leur végétarisme (G. Freyburger). On entre ensuite dans une perspective attendue de la recherche : la religion des affranchis. Tout d'abord Fr. Van Haepereen s'interroge sur la place laissée par les élites dirigeantes aux affranchis dans l'exercice des prêtrises publiques de Rome et de l'Italie. Elle établit un bilan détaillé des cultes qui sont desservis par des affranchis avérés et le comptage n'est pas très lourd. Certes on rencontre des cas mais ils sont peu nombreux et, si la *lex Visellia* qui interdisait aux *liberti* l'accès aux magistratures municipales ne portait pas sur les sacerdoces civiques, dans les faits les ingénus leur accordaient rarement

l'accès à de telles fonctions ; les choses se présentaient un peu différemment dans le culte de Mater Magna, ou d'Isis, en raison sans doute de la composition sociale globalement différente du peuple des dévots. Même si le classement du volume a séparé les deux contributions, on évoquera ici la communication de L. Beaurin sur le culte d'Isis où l'auteur combat l'idée que le culte d'Isis serait un « culte de femmes », les prêtresses étant moins nombreuses que les prêtres dans notre documentation ; elle souligne toutefois que cette pratique leur permettait d'enrichir leur vie religieuse et leur existence sociale, mieux que la religion civique plus masculine. Ce tableau du personnel d'Isis et de ses adeptes nous fait entrer dans le monde des dévots. Tout d'abord la religion du monde servile et affranchi. B. Amiri veut montrer que l'exclusion des esclaves des rituels publics n'était pas complète puisque les esclaves exerçaient des rôles importants dans les actes sacrificiels, les victimaires en particulier. Il joue un peu sur les mots. Certes pratiquement les esclaves étaient présents et posaient des gestes, mais l'initiative ne leur appartenait pas et, dans une certaine mesure, ils agissaient par procuration pour éviter aux élites le contact avec les animaux. Ils étaient présents mais passifs quoi que l'auteur tente de mettre en valeur pour leur attribuer une certaine intégration dans la communauté qui célèbre le culte. Toujours dans le même groupe social, A. Binsfeld concentre son regard sur la cité des Trévires d'une part, la ville de Mayence d'autre part et cherche à définir les rôles que les affranchis notamment assumaient dans le culte public de la *civitas*. La conviction que Mogontiacum n'a pas de statut urbain et fonctionne au sein d'une organisation militaire, vulgate allemande qui n'a pas que des adeptes, impacte la comparaison au niveau par exemple de la religion des *vici* urbains ou d'un éventuel territoire. En tout cas en Trévirie il est possible de reconnaître au groupe une réelle intégration sociale et locale par un certain nombre d'actes religieux en relation avec l'organisation coloniale. Autre ensemble considéré comme marginal – est-ce une bonne manière de les définir ? – les femmes. Critiquant l'interprétation que l'on peut résumer par la formule « incapables mais indispensables », qui marginaliserait les femmes, D. Sterbenc Erker adopte une position qui leur accorderait une autonomie plus grande. Et pour ce faire elle décrit la participation féminine aux Jeux séculaires augustéens et sévériens, en insistant sur l'importance des actes accomplis par des femmes. Le problème est que précisément les Actes des Jeux conservent le formulaire rituel où l'on voit bien que les gestes et les prières des femmes leur sont dictés par des hommes. C'est donc une question de proportion ou de point de vue : soit on considère que, à l'instar du droit, les femmes sont incapables au sens juridique en matière de religion, publique ou privée (voir à ce propos l'organisation des cultes domestiques sous l'autorité du *pater familias*), bien que leur rôle soit primordial pour l'équilibre des rites, soit on considère que leur importance prime leur obéissance. Quoi qu'il en soit, l'interdiction sacrificielle de principe doit rester partie prenante de la réflexion malgré les nombreuses tentatives pour la rejeter (voir aussi sur ce sujet l'article de J. Rives dans le volume *Women in the Roman City*, recensé dans ce volume, p. 551-553). Après l'examen de la part féminine dans le culte d'Isis que nous avons déjà signalée, on passe au problème de la place dans la société des chrétiens des deux premiers siècles qui se sont marginalisés eux-mêmes en refusant de participer aux fêtes et aux cérémonies publiques qui marquent l'intégration sociale. Nombre de liens sociétaux ont ainsi été brisés par eux au moment de leur conversion ce qui, selon les époques, les a fait

apparaître comme de mauvais citoyens ou carrément des traîtres. Ce qui explique sans doute que l'attrait du christianisme ait été plus grand pour les femmes, les esclaves, les migrants et les pauvres, toutes catégories de gens pour lesquels l'importance du tissu social, notamment collégial, était moins forte que les espoirs eschatologiques (Chr. Stein). B. Decharneux examine le cas de Peregrinos, philosophe converti à la religion des chrétiens, et sa condamnation par Lucien ; au départ de ce traité, l'auteur propose d'y reconnaître la lutte ou l'écart entre « les élites dominantes et les minorités opprimées qui n'auraient eu nullement accès à la culture des dirigeants ». Cette vision des choses paraît un peu simpliste ou du moins simplifiée, reposant sur des *a priori* sur la société romaine provinciale et la religion civique, et on aurait aimé que l'auteur exprime plus clairement ce qu'il entendait par « minorités opprimées » face à la « caste » à laquelle aurait appartenu Lucien. La dernière contribution s'intéresse aux derniers siècles du paganisme. M. Ghetta qui nous a procuré une étude systématique des sanctuaires trévires du Bas-Empire (*Spätantikes Heidentum. Trier und Trevererland*, Trèves, 2008) se penche sur la théorie de W. Van Andringa (dans *Gallia* 71, 1 [2014], p. 3-10) qui pense que les dieux auraient « changé » en Occident à la fin du III^e siècle avec une pratique religieuse finissante. Rencontrant avec d'autres éléments l'argumentation de mon article sur le sujet (*RBPH* 93 [2015], p. 122-133) et développant les nombreux indicateurs de la permanence du polythéisme, il montre que « la religion païenne n'était pas devenue une religion à la marge pendant l'Antiquité tardive ». Une brève conclusion par B. Poule referme l'ouvrage : on en retiendra quelques phrases : « les cultes marginaux ne le sont pas tellement » et « le paganisme romain n'exclut pas mais au contraire contrôle et encadre l'hétérogénéité et l'infériorité » ; en fait c'est bien davantage de marginalisation sociale que nous parle ce livre. – Au total un petit volume très riche d'idées diverses qui touchent aussi bien à la sociologie des esclaves qu'aux gender-studies, à la problématique de la « fin des dieux » et aux cultes d'origine étrangère. Il intéressera de nombreux chercheurs dans des domaines très variés de la société romaine.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jörg RÜPKE, *Superstition ou individualité ? Déviance religieuse dans l'Empire romain*. Bruxelles, Latomus, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, 126 p. (COLLECTION LATOMUS, 352). Prix : 25 €. ISBN 978-90-429-3266-1.

Le propos de ce petit ouvrage est original : montrer que, dans la religion romaine, les comportements religieux que les normes établies de fonctionnement condamnent au titre de déviances ou de *superstitio* peuvent être interprétés comme des actes individuels, séparés de la pratique officielle, qui tendent à faire évoluer celle-ci qui n'aurait rien eu « de figé ou d'immuable ». Cette étude au but très ciblé, qui bénéficie d'une diffusion supplémentaire grâce à l'excellente traduction de Ludvine Beaurin, s'inscrit dans un projet de recherche de l'Université d'Erfurt, le « Kollegforschergruppe religiöse Individualisierung in historischer Perspektive » qui, comme son nom l'indique, place l'individu au centre du phénomène religieux, en particulier dans le monde gréco-romain. J. Rüpke lui-même a déjà consacré un volume au thème : *The Individual in the Religions of the Ancient Mediterranean*, Oxford, 2013. Les pro-

avec un appendice consacré aux auxiliaires des édiles. Ensuite l'auteur nous offre de manière très détaillée l'étude structurée et rigoureuse de chacune de leurs attributions replacée dans le contexte général, celui du déroulement de l'histoire politique de la République. Chacune des rubriques est l'occasion de broser un tableau complet de tous les aspects des activités des édiles, regroupées en trois thèmes, la *cura ludorum sollemnium*, avec le détail des jeux concernés et la difficile question de leur financement, en partie personnel ; la *cura urbis*, contrôle de la Ville et de sa logistique, entretien, surveillance, urbanisme, incendie, police des mœurs et des cultes ; la *cura annonae*, contrôle du commerce alimentaire, marchés, poids et mesures, prix, se complétant des ventes à prix réduit et des *frumentationes*. Ce dernier point a fait l'objet assez récemment d'études très approfondies de Catherine Virlouvet notamment, ce qui autorise ici une vision plus synthétique très éclairante. Un dernier chapitre se concentre sur la vente des esclaves et l'importante juridiction edilicienne sur le sujet dont les prescriptions alimentèrent la jurisprudence jusque loin dans le III^e siècle, à une époque où le préfet de la Ville avait depuis longtemps remplacé les édiles dans la surveillance de ce commerce. Cet aspect institutionnel de l'organisation des marchés sous la houlette et le contrôle des édiles et agoranomes a fait il y a peu l'objet d'un volume collectif qu'on rappellera ici, auquel Anne Daguet avait d'ailleurs participé, et qui brossait un tableau coloré de leurs interventions multiples (L. Capdetrey et Cl. Hasenohr [Ed.], *Agoranomes et édiles. Institutions des marchés antiques*. Bordeaux, Ausonius, 2012). Un quatrième appendice complète le volume, consacré aux extraits de l'« Édit des édiles curules », qu'Emmanuelle Chevreau avait présenté et commenté de manière critique dans le volume cité ci-dessus ; ces textes sont évoqués à de nombreuses reprises et leur citation avec traduction sera appréciée des historiens auxquels ces sources sont moins familières. Une mise à disposition d'un dossier juridique difficile dont on ne peut que louer la constitution et souligner la présence, pour l'étude de toutes les questions relatives aux litiges commerciaux, bien au-delà de la seule problématique des fonctions ediliciennes. Enfin, une conclusion étoffée clôt l'ouvrage en replaçant les temps forts de l'étude au sein d'un développement structuré des institutions. Répétons-le : une somme d'un intérêt remarquable et une mine d'informations critiques essentiellement pour l'histoire républicaine, la vie urbaine et le droit des ventes. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

François BERARD, *L'armée romaine à Lyon*. Rome, École française de Rome, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-620 p., 7 pl., 2 fig. (BIBLIOTHEQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHENES ET DE ROME, 370). Prix : 54 €. ISBN 978-2-7283-1085-2.

L'ouvrage était attendu de longue date puisqu'il est issu d'un dossier d'habilitation de 2000 et que l'auteur en a publié des extraits dans divers contextes, qui ont meublé l'intervalle. La rédaction de cette édition doit être déjà ancienne au vu d'une bibliographie qui compte peu de titres de moins de dix ans d'âge et où certaines absences se perçoivent (par exemple l'*aggiornamento* des *Cohortes* de H. Freis par C. Ricci, *Historia*, 2011). Mais l'attente était largement justifiée et c'est d'une synthèse de premier plan dont nous disposons. Centrée sur la garnison de Lyon dont la composition est précisée, et solidement fondée sur un corpus d'inscriptions revues

avec rigueur et compétence, celle-ci propose un nouveau regard sur nombre d'aspects de l'armée romaine, en particulier son recrutement, sa hiérarchie et sa participation aux nombreux bureaux administratifs provinciaux. Au sein de l'exposé, nombre de notes importantes ne devront pas échapper à ceux qui s'intéressent aux armées danubiennes par exemple, et le chapitre consacré à la cohorte urbaine de Carthage s'imposera aux spécialistes de l'armée d'Afrique. La première partie du volume est consacrée comme il se doit à l'histoire de la garnison lyonnaise, des cohortes de composition et de dénomination imprécises ou incertaines de l'époque julio-claudienne à la cohorte *Ia Flavia urbana* que remplacera la XIII^e cohorte urbaine dans la première moitié du II^e siècle dans un échange, direct ou non, avec Carthage. C'est un chassé-croisé complexe où l'auteur propose d'ingénieuses solutions à des problématiques pauvres en sources et riches en questions qui demandent à rester prudent au niveau des conclusions. Pour chacune des troupes attestées, on dispose d'un examen précis de la documentation et des différents grades de la hiérarchie et du commandement. Ensuite, à l'époque sévérienne, cette cohorte prestigieuse, aux nombreux privilèges qui, à Rome, étaient ceux du prétoire, fut dissoute, peut-être/sans doute à cause de ses accointances avec Clodius Albinus. Après la bataille de 197, Septime Sévère la remplaça par des détachements prélevés sur les quatre légions de Germanie qui demeurèrent en poste, sans doute avec des séjours longs, jusqu'à une date imprécise du III^e siècle. Ces troupes, dont l'organisation mal connue est longuement analysée (étaient-ce ou non des vexillations ?), laissèrent à Lyon de nombreux témoignages épigraphiques, des épitaphes pour la plupart, que François Bérard a réédités avec grand soin. Commandement et hiérarchie sont également examinés avec soin, chaque fois avec remise en contexte et définition précise des postes attestés. La seconde partie part du point de vue des soldats. Tout d'abord leur identité et leur origine. Si la recherche est brève pour les *urbaniciani*, peu nombreux, elle est largement approfondie pour les légionnaires dont l'étude onomastique détaillée autorise des conclusions fermes à propos des régions de recrutement. La troisième partie porte sur les différents *officia* auxquels furent affectés un certain nombre de soldats de la garnison lyonnaise : celui du gouverneur de Lyonnaise, celui du procureur de Lyonnaise et d'Aquitaine, et les bureaux légionnaires. À chaque fois, il est possible de reconstituer un bureau presque complet en ne cherchant pas à le réunir de manière contemporaine. Cette partie apportera des renseignements utiles à la compréhension des fonctionnements administratifs provinciaux et à la définition des différents postes. Les bureaux lyonnais sont à cet égard particulièrement importants car ils présentent un caractère plus étoffé que les autres provinces inermes, proche de celui des provinces militaires. La richesse documentaire repose certes sur l'existence de la garnison mais, sans doute surtout, sur le nombre élevé de vétérans qui ont pris leur retraite à Lyon et qui y ont laissé leur épitaphe. Il est probable que les soldats détachés dans les provinces sans armée pour assurer le fonctionnement du gouvernement provincial n'étaient pas nécessairement moins nombreux, mais ils rejoignaient ensuite leur garnison sans laisser dans la capitale de nombreux témoins de leur passage. La documentation ne procure pas de révision importante de la structure des *officia* mais, par contre, illustre de manière intéressante le déroulement de la carrière des *officiales*. Le volume se clôture par un catalogue des épitaphes militaires lyonnaises dont nous avons rendu compte dans la chronique (*supra*). – L'intérêt de l'ouvrage est multiple,

épigraphique assurément grâce à une réédition utile des monuments, militaire et administratif, bien au-delà de l'histoire de la garnison lyonnaise par sa révision de nombreuses problématiques générales. Une somme d'érudition qui fera date et constituera indubitablement un pilier des prochains travaux sur l'armée romaine impériale.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Sabine LUCIANI (Ed.), avec la collaboration de Patricia ZUNTOW, *Entre mots et marbre. Les métamorphoses d'Auguste*. Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol. 298 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 82). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-35613-151-5.

En parallèle avec l'exposition « Moi, Auguste, empereur de Rome », tenue au Grand Palais à Paris en 2014 à l'occasion du bimillénaire de la mort d'Auguste, a eu lieu un colloque international intitulé : « Auguste en mots. Le *princeps* au miroir de la littérature », fruit d'une coopération entre le Grand-Palais, le CNRS et l'Université d'Aix-Marseille. Le but de ce colloque, dont est issu le présent volume, était de compléter l'exposition en abordant le versant littéraire du Siècle d'Auguste. L'ensemble regroupe quatorze communications, précédées d'une préface de C. Lévy (offrant une large perspective synthétique sur l'évolution socio-historique de la philosophie à l'époque augustéenne), d'une introduction de S. Luciani (qui fait la synthèse des contributions), et d'une présentation de l'exposition du Grand-Palais (avec quelques illustrations en couleurs) par ses commissaires, C. Giroire et D. Roger, et suivies de plusieurs annexes : liste des contributeurs, résumé des contributions, liste des abréviations, *index nominum*, *index locorum* et bibliographie générale. Un ouvrage très complet et bien unitaire sur le plan formel, mais aussi, à certains égards, quant au fond. Le sous-titre choisi (« Les métamorphoses d'Auguste ») oriente habilement le lecteur vers ce qui apparaît, au fil des articles, comme un fil directeur de l'ouvrage : l'évolution de l'image d'Octave, du triumvir vindicatif et implacable vers la figure apaisante et vertueuse du fondateur du Principat. Ce volume est à ce titre un bon complément au recueil publié en 2009 par F. Hurlet et B. Minéo, *Le Principat d'Auguste. Réalités et représentations du pouvoir. Autour de la Res publica restituta*, auquel il est fait fréquemment référence. Les articles sont regroupés en quatre parties. La première s'intitule « Biographie, Littérature et politique », et est plus spécifiquement centrée sur la personne d'Auguste. Elle débute par une contribution de J. Scheid : « Les "Hauts faits du Divin Auguste". Texte littéraire ou bilan politique ? », qui apporte une réponse à la fois positive et nuancée à la double question alternative de son titre : les *Res Gestae* sont à la fois un bilan politique à portée constitutionnelle et une œuvre à prétention littéraire (comme l'illustrent notamment les clausules), bien que probablement rédigées par un secrétariat plutôt que de la main du Prince lui-même. F. Rohr Vio (« Le nozze di Augusto tra azione politica e strategia propagandistica ») s'intéresse au mariage d'Octave et de Livie en 38 av. J.-C., pour mettre en évidence ses objectifs (stratégie politique de rapprochement avec l'aristocratie républicaine) ainsi que la démarche de légitimation mise en œuvre pour contrer les critiques d'Antoine et les attaques de Sextus Pompée (aval de Lépide en qualité de Pontifex Maximus, exploitation d'un parallèle apologétique avec les noces d'Hortensius et Marcia parrainées par Caton). Quant à M. Ledentu (« Auguste et ses

l'institutionnel, en même temps que la question des clientèles est moins vue depuis Rome, la question s'est décentrée et restituée aux conquis leur initiative. En définitive, un ouvrage dont la lecture profitera à qui s'intéresse à Rome et à son Empire.

Benoît ROSSIGNOL

Anne DAGUET-GAGEY, *Splendor aedilitatum. L'édilité à Rome (I^{er} s. avant J.-C. - III^e s. après J.-C.)*. Rome, École française de Rome, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, 807 p., ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 498). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7283-1057-9.

Dans le *cursus honorum* sénatorial, l'édilité apparaît à première vue comme une fonction mineure, loin derrière (ou plus tôt avant) le prestigieux consulat. Et il est vrai que certains hommes nouveaux ou ressortissants de famille de moindre prestance durent se contenter de cette étape, marchepied de la préture. La lecture de la somme qu'Anne Daguet vient de consacrer à cette fonction dans ses multiples variantes au cours de son histoire longue vient quelque peu rectifier cette vision hiérarchique : l'édilité représente en réalité, au meilleur moment de sa *potestas*, soit aux II^e et I^{er} siècles avant notre ère, un poste fondamental dans le fonctionnement de la vie romaine, aux responsabilités multiples et essentielles, alliant la sécurité urbaine, le bon fonctionnement des marchés, en particulier celui des vivres (en ce compris la très « médiatique » *cura annonae* et les distributions de blé), des esclaves, des bêtes de somme et du bétail, le contrôle des prix, des poids et mesures et l'organisation des jeux publics. Cicéron l'avait bien perçu et décrit lorsqu'il parlait de la *splendor aedilitatum*, qui sert de titre à l'ouvrage. *Splendor* liée aussi à l'évergétisme de certains qui se ruinèrent à organiser des jeux somptueux afin de faciliter leur carrière ultérieure. Cette magistrature était née des luttes entre patriciens et plébéiens aux V^e-IV^e siècles et les premiers détenteurs étaient des magistrats de la plèbe subordonnés aux tribuns. Elle acquit son autonomie et s'étoffait au cours des siècles : quatre édiles au III^e siècle, deux plébéiens et deux patriciens, virent leur champ de compétences s'élargir pour en arriver à la situation maximale avec la création des édiles de Cérès. Mais à la même époque l'éventail de leurs attributions fut réduit dès l'intervention de Pompée en 57 qui se fit attribuer la *cura annonae*, certes de manière temporaire, mais la tendance se mettait en place comme on put le voir immédiatement dans la manière dont la question annonaire rebondit avec Clodius, édile curule en 56, contré par le Sénat et Pompée à nouveau. C'est en 50 que l'on situe la dernière mention connue des édiles dans leur rapport avec le ravitaillement urbain. César mais surtout Auguste leur enlevèrent leurs prérogatives urbaines pour les attribuer à des spécialistes s'apparentant à des fonctionnaires. L'Empire n'en fit guère plus que des détenteurs d'un échelon hiérarchique pour finalement les laisser disparaître dans le courant du III^e siècle. L'ouvrage nous propose d'abord un exposé chronologique, clair et précis des étapes de création – développement – réduction des édiles et de leurs compétences, leur place dans la carrière, le déroulement de leurs élections, soit une mise au point des plus utiles sur l'aspect proprement hiérarchique de la fonction. Suivie d'un exposé sur le déroulement de la prise de fonction, sur les insignes et pouvoirs, à savoir la question de la collégialité, celle des différents droits de coercition, celle de leur juridiction

avec un appendice consacré aux auxiliaires des édiles. Ensuite l'auteur nous offre de manière très détaillée l'étude structurée et rigoureuse de chacune de leurs attributions replacée dans le contexte général, celui du déroulement de l'histoire politique de la République. Chacune des rubriques est l'occasion de broser un tableau complet de tous les aspects des activités des édiles, regroupées en trois thèmes, la *cura ludorum sollemnium*, avec le détail des jeux concernés et la difficile question de leur financement, en partie personnel ; la *cura urbis*, contrôle de la Ville et de sa logistique, entretien, surveillance, urbanisme, incendie, police des mœurs et des cultes ; la *cura annonae*, contrôle du commerce alimentaire, marchés, poids et mesures, prix, se complétant des ventes à prix réduit et des *frumentationes*. Ce dernier point a fait l'objet assez récemment d'études très approfondies de Catherine Virlouvet notamment, ce qui autorise ici une vision plus synthétique très éclairante. Un dernier chapitre se concentre sur la vente des esclaves et l'importante juridiction edilicienne sur le sujet dont les prescriptions alimentèrent la jurisprudence jusque loin dans le III^e siècle, à une époque où le préfet de la Ville avait depuis longtemps remplacé les édiles dans la surveillance de ce commerce. Cet aspect institutionnel de l'organisation des marchés sous la houlette et le contrôle des édiles et agoranomes a fait il y a peu l'objet d'un volume collectif qu'on rappellera ici, auquel Anne Daguet avait d'ailleurs participé, et qui brossait un tableau coloré de leurs interventions multiples (L. Capdetrey et Cl. Hasenohr [Ed.], *Agoranomes et édiles. Institutions des marchés antiques*. Bordeaux, Ausonius, 2012). Un quatrième appendice complète le volume, consacré aux extraits de l'« Édit des édiles curules », qu'Emmanuelle Chevreau avait présenté et commenté de manière critique dans le volume cité ci-dessus ; ces textes sont évoqués à de nombreuses reprises et leur citation avec traduction sera appréciée des historiens auxquels ces sources sont moins familières. Une mise à disposition d'un dossier juridique difficile dont on ne peut que louer la constitution et souligner la présence, pour l'étude de toutes les questions relatives aux litiges commerciaux, bien au-delà de la seule problématique des fonctions ediliciennes. Enfin, une conclusion étoffée clôt l'ouvrage en replaçant les temps forts de l'étude au sein d'un développement structuré des institutions. Répétons-le : une somme d'un intérêt remarquable et une mine d'informations critiques essentiellement pour l'histoire républicaine, la vie urbaine et le droit des ventes. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

François BERARD, *L'armée romaine à Lyon*. Rome, École française de Rome, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, VIII-620 p., 7 pl., 2 fig. (BIBLIOTHEQUE DES ÉCOLES FRANÇAISES D'ATHENES ET DE ROME, 370). Prix : 54 €. ISBN 978-2-7283-1085-2.

L'ouvrage était attendu de longue date puisqu'il est issu d'un dossier d'habilitation de 2000 et que l'auteur en a publié des extraits dans divers contextes, qui ont meublé l'intervalle. La rédaction de cette édition doit être déjà ancienne au vu d'une bibliographie qui compte peu de titres de moins de dix ans d'âge et où certaines absences se perçoivent (par exemple l'*aggiornamento* des *Cohortes* de H. Freis par C. Ricci, *Historia*, 2011). Mais l'attente était largement justifiée et c'est d'une synthèse de premier plan dont nous disposons. Centrée sur la garnison de Lyon dont la composition est précisée, et solidement fondée sur un corpus d'inscriptions revues

Carthage, et l'anéantissement final de Carthage, qui aurait donné lieu à quelques larmes de Scipion. À ce sujet, l'auteur écrit : « Nous nous rangeons à l'avis de H. H. Scullard qui suppose que tout cet acharnement contre cette vieille ville a provoqué chez Scipion une exaltation mentale et/ou une crise émotive et psychologique profonde » (p. 140). Le chapitre se termine par un examen des relations entre Caton l'Ancien et Scipion Émilien, qui furent cordiales « en dépit d'une divergence de vue quant à la portée de l'hellénisme en Méditerranée » (p. 147), et par des considérations sur le sort de Carthage, pour lequel « la légende s'est inextricablement mêlée à l'Histoire » (p. 152). Dans la conclusion du livre (p. 155-158), Chr. Burgeon revient sur le redressement économique de Carthage après la deuxième guerre punique – qui a pu susciter les inquiétudes des Romains et les inciter à intervenir militairement –, les rôles joués par Caton et par Scipion, l'idéalisation de ce dernier par les auteurs de l'Antiquité, et les conséquences de la disparition de Carthage pour la République romaine. Tout au long de l'ouvrage, l'on peut apprécier la simplicité et la clarté de la langue utilisée par l'auteur et sa présentation accessible de problèmes parfois complexes, par exemple les causes du déclenchement de la guerre, la comparaison d'auteurs anciens présentant des points de vue différents, ou encore la confrontation de textes anciens à des données archéologiques. Les limites du livre et la méthodologie de l'auteur sont parfaitement définies : dès l'introduction, Chr. Burgeon explique clairement sa volonté d'envisager la troisième guerre punique sous ses différents aspects, et le lecteur peut constater qu'il recourt à tous les types d'auteurs et, plus généralement, à tous les types de sources pour accomplir sa tâche. En conclusion, cet ouvrage est une vraie réussite, une synthèse qui s'impose comme une référence pour tous ceux qui s'intéressent aux derniers jours de Carthage. Julien DELHEZ

Adalberto GIOVANNINI, *Les institutions de la République romaine des origines à la mort d'Auguste*. Bâle, Schwabe, 2015. 1 vol. 15,5 x 23,5 cm, 245 p. (SCHWEIZERISCHE BEITRÄGE ZUR ALTERTUMSWISSENSCHAFT, 42). Prix : 78 CHF. ISBN 978-3-7965-3458-4.

Il est rare, dans l'énorme production scientifique actuelle, de pouvoir saluer un ouvrage qui comble une lacune importante de la littérature de base. C'est le cas avec le manuel que nous offre A. Giovannini qui propose la première synthèse en langue française consacrée aux institutions romaines républicaines qui tienne compte des avancées de la recherche depuis près d'un siècle. Depuis la monographie de L. Homo en 1927, les historiens, en ce compris les étudiants débutants, ont dû s'informer d'une matière aussi complexe dans une langue étrangère, dont l'expression elle-même recourt à des termes compliqués et à des structures de phrase nuancées qui souvent obscurcissent le propos. C'est donc en termes de félicitations que nous traiterons de ce volume au contenu exprimé de manière limpide par un des meilleurs connaisseurs de la matière. L'ouvrage se divise en trois parties clairement distinctes : une présentation relativement théorique des institutions romaines structurées de manière à la fois thématique et chronologique, des origines obscures au début du Principat, suivie d'une histoire de ces mêmes institutions pendant la même période cette fois d'un point de vue essentiellement chronologique. Enfin un « état des recherches », plus

bref, analyse et met en parallèle complémentaire les principales références bibliographiques sur chacun des épisodes étudiés et en propose une critique courte mais solide. Une caractéristique générale doit être d'emblée soulignée : les deux parties principales procurent des notes exclusivement destinées aux sources anciennes, il n'y a aucun exposé des théories diverses qui s'opposent, aucune historiographie ni aucune bibliographie. Celle-ci, très sélective, est entièrement reléguée en troisième partie et ensuite dans une rubrique spéciale. C'est dire que l'auteur a choisi son interprétation des données antiques, sa version des faits et l'expose de manière claire sans jargon inutile. Tous les éléments institutionnels sont définis, y compris dans leur évolution, de la « simple » notion de « citoyen » aux complexes aménagements introduits par Auguste pour légitimer son pouvoir. À maints endroits, on se prend à penser que le propos est simplificateur mais l'ouvrage doit bien être compris comme une introduction à de difficiles problématiques imbriquées, dans l'idée que les notions de base doivent être parfaitement maîtrisées dans un premier temps avant de se lancer dans des variantes, des nuances ou des controverses. Ce point de vue peut-être un peu trop « lisse » permet aussi à l'auteur de ne pas s'engluier dans la polémique entre défenseurs d'une Rome vaguement démocratique où les citoyens ont réellement un mot à dire, et la tendance entièrement oligarchique qui explique l'histoire romaine par des factions et des luttes entre ces factions rivales et familiales – et de ne pas prendre parti. Mais c'est aussi un point de vue qui élague toute tendance à l'explication idéologique, la « lutte des classes » étant explicitement limitée aux luttes des débuts de la République entre patriciens et plébéiens, et complètement absente de l'évolution des institutions sous l'influence des « *populares* ». D'ailleurs ces termes d'optimates et de populaires sont bannis. L'auteur expose de manière aseptisée des institutions et non des idées politiques, des faits et non des explications et des théories. Aucune idéologie, aucune mention de la notion de souveraineté du peuple. Cela tient quand même un peu du jeu de l'équilibriste quand on aborde la partie « histoire » des institutions. En effet, décrire le dernier siècle en termes d'« effondrement des institutions républicaines » sans poser la moindre question sur les causes et les motivations est un peu surprenant, un peu décevant. Pourtant, on trouve sous sa plume une condamnation sévère de l'atteinte au droit « constitutionnel » par Scipion Nasica en 133, jugée plus grave que les inconstitutionnalités de Ti. Gracchus, une sévérité fondée sur les seuls éléments juridiques, et rarement lue. Pourtant, aucune question sur le pourquoi de ces attitudes tranchées ni sur l'enjeu de ces combats fratricides. Une autre difficulté peut apparaître pour comprendre certaines évolutions en l'absence de mise en contexte des différentes composantes de l'histoire. Ainsi, pour la définition des patriciens par rapport aux plébéiens, ce seraient des « pères de famille » sans citer aucun autre critère de richesse, d'origine, de type d'occupation (p. 28), tandis que la plèbe serait la « masse des pauvres » habitant Rome : cela paraît un peu court et peu clair car les pauvres aussi ont des « pères de famille » ; quel élément de différenciation veut-on énoncer ? De même, pour le chapitre « l'urbanisation de Rome » où il est question de l'afflux des citoyens romains dans la capitale sans avoir évoqué la conquête de l'Italie et sans date même approximative (p. 111) : d'où viennent-ils ? Des raccourcis aussi laissent un peu perplexes, une fois encore en l'absence de critique historique : pourquoi la création du collège des censeurs doit-elle être mise directement en relation avec le changement de dénomination des magistrats supérieurs, de *praetores* à

consules (p. 117) ? Assimiler ordre équestre et publicains (p. 136), est-ce tout à fait correct ? Il faut donc bien se souvenir que l'ouvrage n'est pas une histoire générale de la République mais une synthèse des institutions, y compris dans leur mise en œuvre sur le terrain chronologique. Une autre synthèse, d'histoire politique et militaire cette fois, s'impose sur le bureau du lecteur pour établir les relations indispensables. Un peu différent est l'« état des recherches », où des problématiques choisies sont traitées brièvement avec une sélection de titres commentés, un chapitre qui ouvre des perspectives, qui met en parallèle des théories et des interprétations divergentes et qui donne accès à des questionnements vastes ou pointus qui brisent un peu la couche de vernis qui enferme les descriptions précédentes. Au total, donc, un livre excellent qui restera longtemps une référence de base, une somme d'informations et de sources qui éclairera des recherches, une introduction aussi à des notions complexes et indispensables à la pensée critique qui pourrait, qui devrait, devenir un livre de chevet pour tous les historiens de Rome.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Yann BERTHELET, *Gouverner avec les dieux. Autorité, auspices et pouvoir, sous la République romaine et sous Auguste*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol., 448 p. Prix : 27,50 €. ISBN 978-2-251-30001-6.

Dans ce livre dense issu d'une partie de sa thèse de doctorat, Y. Berthelet traite, comme le sous-titre de l'ouvrage l'indique, des rapports entre autorité (*auctoritas*) et pouvoir (*potestas*) à Rome, sous la République et sous Auguste, à partir de la question des auspices (*auspicia*). Posé dans l'introduction générale (p. 15-32), le point de départ de l'ouvrage est le binôme *auctoritas* / *potestas*, emprunté aux travaux de H. Arendt (« Qu'est-ce que l'autorité ? », 1972) : à Rome, fonctions d'autorité et de pouvoir étaient à la fois exclusives et complémentaires, et à l'articulation de ces fonctions se trouvait le « nœud gordien » des auspices. Un magistrat romain, détenteur de *potestas* (*cum* ou *sine imperio*), devait en effet s'assurer, avant d'accomplir un acte public, de l'accord de Jupiter. Il le faisait par un rite divinatoire, la prise d'auspices (*auspicia*). La *potestas* du magistrat se trouvait ainsi « augmentée », c'est-à-dire actualisée et légitimée, par l'*auctoritas* jovienne. Cette articulation institutionnelle fondamentale *auspicium* / *potestas* / *auctoritas*, qui constitue le fil directeur de l'ouvrage, est au centre de la deuxième partie (« II. *Potestas-auspicium* versus *Auctoritas*. Du contrôle du pouvoir par l'autorité », p. 143-283). Y. Berthelet souligne ensuite la nécessité de prendre en compte, dans cette problématique institutionnelle, « l'incarnation sociologique » de ces notions, en l'occurrence le lien ancien et profond entre *auctoritas*, auspices et aristocratie patricienne (p. 24). C'est l'objet de la première partie du livre (« I. Le monopole patricien sur les auspices », p. 33-141). S'esquisse ici, en fait, un trait général de l'enquête, qui adopte tantôt une perspective synchronique – définir des articulations structurant juridiquement et symboliquement les institutions romaines –, tantôt une perspective diachronique – montrer comment ou pourquoi ces articulations se forment (avec le patriciat et la plèbe en particulier) puis se transforment (à la fin de la République et avec Auguste). Un bilan historiographique (p. 25-27) inscrit la démarche de l'auteur dans le double cadre de l'approche institutionnelle traditionnelle et des apports récents de la sociologie et de

Christiane KUNST (Ed.), avec la collaboration d'Anja SCHULZ, *Matronage. Handlungsstrategien und soziale Netzwerke antiker Herrscherfrauen*. Beiträge eines Kolloquiums an der Universität Osnabrück vom 22. bis 24. März 2012. Rahden, Verlag Marie Leidorf, 2013. 1 vol. 21 x 29,5 cm. 164 p., 13 tabl., 15 fig., 1 carte. (OSNABRÜCKER FORSCHUNGEN ZU ALTERTUM UND ANTIKE-REZEPTION, 20). Prix : 59,80 €. ISBN 978-3-89646-741-6.

Réunis à Osnabrück au printemps 2012, les participants du colloque organisé par Christiane Kunst, ont réfléchi ensemble au « matronage » (néologisme qui désigne le patronage féminin) de ces filles, épouses ou mères vis-à-vis non seulement d'hommes et de femmes de leur entourage, mais aussi, ce qui concourt à porter un regard neuf, vis-à-vis d'individus extérieurs au noyau familial, par le biais de l'évergétisme ou de recommandations. En retour, comme marque de gratitude, ces personnalités illustres issues de la haute société pouvaient compter sur la loyauté de celles et ceux qu'elles avaient comblés de bienfaits ou recevoir des hommages de leur part. Comme en témoignent les quinze contributions éditées dans ce volume, il s'agissait d'étudier, en recourant à l'anthropologie historique, la sphère d'action publique et privée de ces dames, et de mettre au jour leurs stratégies pour y parvenir, qui leur octroient une position à laquelle leur sexe ne pouvait prétendre. Sont concernées les princesses des dynasties d'Ur (XXI^e s. avant notre ère), mais aussi les impératrices byzantines (VI^e s.) ou carolingiennes (IX s.), en passant par les souveraines hellénistiques (IV^e-I^{er} s.), les membres des élites locales de Milet ou de l'Occident romain et les *Augustae* de la famille impériale (I^{er}-II^e s.). En conclusion, un ouvrage qui permet d'apporter un nouvel éclairage sur ces dames proches du pouvoir, par l'examen par exemple de leurs actes d'évergétisme envers d'autres personnes des deux sexes, socialement inférieures, ou de leurs stratégies pour se mouvoir et paraître en public, telles que la gestion de leur patrimoine, leurs recommandations, les commémorations qu'elles reçoivent ou dont elles sont les dédicataires, qui dévoilent leurs réseaux sociaux, en dépit des obstacles heuristiques qui entravent généralement, dans le cas des femmes, la perception de ces phénomènes.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Bertrand GOFFAUX, *La vie publique des cités dans l'Occident romain*. Édition présentée par Delphine ACKERMANN et al. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 473 p., 91 fig. (HISTOIRE ANCIENNE). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7535-4317-1.

La vie publique des cités dans la partie occidentale de l'Empire constitue un sujet fortement travaillé ces dernières années et la dispersion des études qui y sont consacrées demanderait une synthèse qui permette de s'informer de tous les aspects traités mais aussi, et surtout, qui organise et articule ces différentes approches en un tout cohérent. Bertrand Goffaux aurait pu en être l'auteur. Malheureusement, il nous a quittés en 2013 déjà, laissant, à un âge de plein essor, une série de travaux significatifs sur le thème. C'est un choix de ces publications que ses collègues ont rassemblées et indexées, qui paraît aujourd'hui, doté d'une préface de John Richardson et d'une postface de Patrick Le Roux, l'un et l'autre soulignant l'importance des apports

dans des perspectives différentes. En effet, Bertrand Goffaux alliait une formation archéologique solide acquise à l'Université catholique de Louvain à une compétence historique et épigraphique, ce qui le conduisait à allier de même les facettes matérielles et textuelles, urbanistiques et institutionnelles ou religieuses des problématiques qu'il abordait. Des séjours à la Casa de Velazquez ont aussi influencé ses recherches en les inclinant vers l'Hispanie romaine très souvent au cœur de ses préoccupations et de ses fouilles. Quatre parties divisent le volume qui structurent les articles et lui donnent – presque – l'allure d'une monographie tant les liens entre les pages sont étroits. La première partie, intitulée « Construction publique et évergétisme », traite de plusieurs aspects complémentaires de la question des travaux publics qui avait été le sujet de sa thèse restée inédite, en Étrurie, en Hispanie, tentant de faire la part des choses entre l'action officielle et l'évergétisme. À cet égard, son article à propos de l'inscription *CIL* II²/7, 97 de Obulco où il révisé la traduction de la formule d'achat du terrain est emblématique de la précision logique du chercheur : le terrain en question n'a pas été acheté par la cité, mais à la cité par l'évergète pour y construire divers bâtiments (*horreum* ?, *tabernae*) au bénéfice de la cité, « à la jonction des intérêts publics et privés » selon la formule de l'auteur. D'autres recherches sont plus institutionnelles qui portent sur la mise en relation des promotions urbaines et de la monumentalisation des villes. La seconde partie, consacrée à « Épigraphie et mémoire », s'intéresse notamment à la relation réelle ou prétendue entre destruction des bâtiments par le feu ou la vétusté et politique de rénovation. Sur la base de trois inscriptions de Hr Khima, Cartima et Barcino, B. Goffaux montre que le *topos* de la reconstruction est un discours qui permettait au généreux donateur de s'inscrire dans le temps long et la mémoire de la cité : « discours épigraphique et vestiges archéologiques ne partagent pas le même langage et il faut se garder soigneusement de les utiliser sur un même plan ». La troisième partie aurait pu s'intituler « *Scholae* et *Horrea* ». La question difficile des locaux de réunions des associations et *collegia* et de leur identification d'après les vestiges a en effet été particulièrement appréciée dans les travaux de B. Goffaux, et ses approches ont été multiples et riches d'enseignements. Tout d'abord, et c'est trop rarement le cas, le chercheur s'est intéressé au vocabulaire et aux sens des mots du sujet : qu'est-ce qu'une *schola* ? Ensuite, il a mis à profit cette mise au point pour montrer que les diverses formes de *scholae* se rencontrent sur le terrain : à côté des grands bâtiments réunissant les collèges d'ampleur parfois vaste, il existait une autre catégorie de *scholae*, celles que l'on établissait près du forum des villes pour mettre en valeur une grande famille dirigeante. C'est ainsi le cas à Avenches notamment pour les Otacilii qui représentaient un cas exceptionnellement bien documenté de notables présents à la fois dans la vie politique, la vie religieuse et la vie économique de la cité des Helvètes. De plus, l'enquête qu'il a menée en Hispanie « à la recherche des édifices collégiaux » montre leur variété archéologique et leur situation à mi-chemin entre espace public et espace privé, situation mixte qui caractérise le phénomène associatif entre statut privé et insertion dans le paysage et la vie de la cité. Les *horrea*, à l'étude desquels il a consacré une édition d'ouvrage collectif « *Horrea* d'Hispanie et de la Méditerranée romaine » (2011), et dont il a également souligné la polysémie du terme (entrepôt privé, entrepôt public, entrepôt impérial, voire local militaire), on les retrouve à Mactar dans une évergésie hors norme qui réunit la *Iuventus* locale, des *cultores* de Mars, une basilique et des

horrea (AE 1959, 172) que l'auteur réétudie au départ des identifications et interprétations de G.-Ch. Picard. La conclusion de ce débat qui a donné lieu en son temps à des polémiques vives se dégage d'une relecture sans *a priori* : une association de jeunes gens (je dirais plutôt l'association de la jeunesse), réunis autour du culte de Mars Auguste, obtenait un terrain pour édifier sa *schola* (ici dénommée *basilica*) et deux *horrea*, sans doute des locaux destinés au service du collège et du culte (j'ajouterais bien : aux besoins de la cité pour des biens de consommation locale), probablement sans lien ni avec l'annone et le blé fiscal ni avec le ravitaillement militaire. Le parcours de cette rubrique se complète d'une communication inédite présentée à un colloque à Athènes en 2012 et consacrée à la relation entre circuits de distribution et entrepôts dans la péninsule ibérique dans l'Antiquité tardive. Il s'agit en particulier de critiquer une théorie qui veut que les villes du nord-ouest de la péninsule aient été fortifiées à l'époque tétrarchique selon un plan concerté et avec l'intervention de l'armée pour abriter des *horrea* destinés à conserver les productions des grandes villas et à alimenter un réseau d'approvisionnement sécurisé de l'annone militaire, vision qu'une remise en question de la chronologie invite à abandonner. On passe ensuite au volet religieux de la vie publique des cités. Premier thème, « le culte au génie de la cité » en Hispanie. Une réflexion méthodique intéressante sur une forme particulière du culte public, typiquement romaine, j'ajouterais : et indicateur d'une profonde romanisation, quoi qu'en pensent les détracteurs de cette notion. Ici aussi la recherche s'appuie à la fois sur l'épigraphie très répandue de cette pratique et sur les réalités archéologiques des temples, notamment à Italica et à Labitolosa ; elle montre le lien entre les notables et ce culte d'une sorte de double de la communauté, élites qui célébraient ainsi la permanence de la *res publica* à travers les générations. Un article fondateur qui, aux côtés de celui de Claude Lepelley sur l'Afrique, doit servir de référence pour d'autres régions moins bien dotées en sources de toute nature mais où le culte en question apparaît toutefois implanté. Autre aspect du culte public des *civitates*, la relation et l'articulation entre le chef-lieu et le territoire, problématique souvent traitée sur le modèle de la cité des Trévires particulièrement bien documentée et étudiée. Elle est ici appliquée à la colonie d'Emerita en Lusitanie dont le caractère foncièrement romain de l'organisation et des conceptions n'était pas insensible au substrat religieux de son territoire qu'elle s'efforçait d'intégrer à son propre système. Se pose aussi, bien sûr, la question du culte impérial, à l'échelon provincial, et sa chronologie. Deux articles sont repris, l'un consacré aux premiers flamines de Bétique, l'autre aux prêtres du *conventus* d'*Hispania citerior*. Dernier *opus*, une plaque opisthographe du sanctuaire des Tours Mirandes dans la cité des Pictons, en très nombreux fragments, dont B. Goffaux réussit à proposer une lecture partielle (AE 2011, 749 qui ne rend pas compte des variantes possibles) suffisant à savoir qu'elle était la dédicace notamment d'une basilique à Apollon et aux *Numina* impériaux par un prêtre de Rome et d'Auguste, alors que la face a, la première, est beaucoup plus difficile à cerner. Elle comprenait la formule *Augusto sacrum* et concernait un temple et des portiques, mais était-elle destinée à Auguste ou à un dieu (Apollon ?) qualifié d'Auguste ? En tout cas, cette double inscription illustre deux phases de monumentalisation du sanctuaire, à l'époque julio-claudienne et dans la 2^e moitié du II^e siècle très probablement, qui ne sont pas sans parallèle dans le territoire picton. La mise en contexte religieux et administratif, y compris dans les cités voisines, est exemplaire et

rend bien compte du rôle de ces « grands sanctuaires » dans le paysage des Gaules romaines. – Nous sommes très heureux de disposer de ce recueil d'études toutes de grande qualité et novatrices, mais notre satisfaction serait bien plus grande encore si c'était là le bilan d'un début de carrière prometteur. Que les félicitations que nous lui adressons à titre posthume conservent sa mémoire dans nos travaux.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Sabine LEFEBVRE (Ed.), *Identités et dynamiques provinciales du I^{er} siècle avant notre ère à l'époque julio-claudienne*. Dijon, Éditions universitaires de Dijon, 2013. 1 vol. 15 x 23 cm, 143 p., 1 tabl., 34 fig. Prix : 18 €. ISBN 978-2-36441-050-3.

Prenant la suite, dans une certaine mesure, des actes du colloque de Séville sur les identités provinciales qu'elle a édités conjointement avec A. Caballos Rufino et dont nous avons rendu compte dans un précédent volume (AC 82 [2013], p. 600-603), Sabine Lefebvre se propose d'approfondir les réflexions issues des conclusions de la rencontre sévillane, mais en s'intéressant cette fois à l'époque républicaine et au début de l'Empire. Il s'agit de voir si les populations conquises, et en particulier leurs élites, ont créé ou bien se sont approprié un nouveau référent identitaire, celui de la province, cadre inconnu avant l'arrivée de Rome. Pour ce faire, quatre contributions en français et une en espagnol, sont ici réunies afin de juger de la pertinence de l'hypothèse. En premier lieu, E. García Riaza s'intéresse aux alliances conclues entre populations indigènes des Gaules dans les trois derniers siècles de la République, afin d'établir si celles-ci ont contribué ou furent la conséquence de l'émergence d'une identité collective (p. 13-27). Si de telles ententes aux motivations variées se mettent effectivement en place à l'initiative des chefs de tribus, elles ne sont pas nécessairement fondées sur des affinités ethniques, familiales ou culturelles, ce qui permet à chaque peuplade de conserver sa spécificité. Pour sa part, S. Lefebvre réfléchit sur les réunions de notables de Citérieure et d'Ultérieure à l'époque de la guerre civile qui opposa César à Pompée, puis à ses partisans dans la Péninsule ibérique (p. 29-59). Selon elle, ces assemblées, convoquées à l'instigation du Dictateur, semblent suggérer l'existence d'une organisation provinciale, sans pour autant qu'elles soient le creuset d'une prise de conscience d'appartenance à la province. Nous menant en Bithynie et en Asie, régions aux fortes identités civiques, en passant par Éphèse, H.-L. Fernoux s'interroge sur l'éventuelle apparition d'un sentiment identitaire lié aux structures administratives que sont la province ou aux *κοινά*, datant des dernières décennies avant notre ère (p. 61-86). En réalité, tant dans le cas de la Bithynie que de sa voisine anatolienne, on ne relève pas le surgissement de nouveaux référents durant le Haut-Empire, car la vieille *πόλις* demeure, sur cette question, le seul point d'ancrage identitaire. Un constat similaire peut être posé pour les provinces maurétaniennes, qui font l'objet de la contribution de G. Bernard (87-106). En effet, initialement, les cités romaines de la région dépendaient administrativement d'autres provinces, mais elles ne furent pas davantage le socle d'une identité provinciale, même après la création des Maurétanies Césarienne et Tingitane par Claude. Toutefois, celle-ci finira par émerger, grâce à la figure du gouverneur, au culte impérial, aux garnisons cantonnées sur le *Limes*, comme en témoigne l'ère provinciale, dont l'usage subsistera par

endroits jusqu'au VII^e s. Enfin, C. Vernou examine la problématique du volume par l'étude de l'iconographie à thématique religieuse des Santons (p. 107-119) ; il y décèle le maintien, dans les premiers temps de l'Empire, d'une tradition celtique vouée à disparaître, pour l'analyse de laquelle nous regrettons l'absence d'une perspective qui tienne compte des panthéons des cités, dans le fil des travaux de W. van Andringa (cf. *AC* 72 [2003], p. 474-476), par exemple. En conclusion, on peut affirmer que l'ouvrage, en dépit de quelques *lapsus calami*, contribue à nourrir la réflexion sur la genèse et le développement des identités provinciales, issues de structures administratives décidées par Rome, dont l'examen est complexe parce qu'une réponse univoque est impossible.

Anthony ÁLVAREZ MELERO

Emily HEMELRIJK & Greg WOOLF (Ed.) *Women and the Roman City in the Latin West*. Leyde-Boston, Brill, 2013. 1 vol. 16 x 24 cm, XXII-408 p., 40 fig. (MNEMOSYNE. Supplements, 360). Prix : 151 €. ISBN 978-9-0042-5594-4.

Le volume édité par Emily Hemelrijk et Greg Woolf constitue les actes d'un colloque tenu à l'Université d'Amsterdam en 2011 et consacré à la vie urbaine à Rome, en Italie et dans les provinces occidentales, examinée du point de vue des « gender studies ». Quelle était la place des femmes dans ces activités urbaines, qu'elles soient politiques, économiques, évergétiques ou de représentation ? Un colloque sur le même thème avait fait l'objet d'un ouvrage très intéressant publié à Faenza en 2005 : *Donna e vita cittadina nella documentazione epigrafica*. Les sujets précis examinés alors comprenaient des problématiques proches insuffisamment mises à profit ici, comme d'ailleurs, souvent, la recherche continentale. Après une courte introduction, cinq parties divisent la matière. Dans la première section, cinq articles traitent des rôles civiques, ce qui correspond essentiellement aux questions de patronage et d'évergétisme. F. Cenerini s'intéresse aux cas de femmes « *matres* » de leur cité, A. Cooley et E. Hemelrijk envisagent plusieurs aspects des activités de bienfaisance publique, la première dans la perspective d'une imitation par les provinciales des pratiques italiennes et impériales, la seconde dans l'essai de tracer un tableau, d'une part des catégories sociales impliquées dans l'évergétisme, et d'autre part des types de dons offerts. E. Hemelrijk offre une bonne synthèse des connaissances, quoique moins originale qu'il n'y paraîtrait étant donné la bibliographie lacunaire. Une plus fine définition de chacune des couches de population et une mise en parallèle plus étroite des donations auraient permis des conclusions plus nuancées, en ce qui concerne notamment les distributions et les banquets. W. Eck étudie l'image de la femme dans l'épigraphie en distinguant les types d'inscriptions (funéraires, privées, publiques) et les ordres sociaux et constate que les femmes sont plus rarement mentionnées que les hommes dans l'épigraphie publique, où elles ne figurent seules que dans une faible proportion de cas. L'épigraphie ne donne qu'un reflet amoindri de la place de la femme dans la société, une conclusion que la perception générale des dames romaines donnait à prévoir. Un cas précis illustre le questionnement : Chr. Witschel décrit la représentation féminine publique à Cuicul et à Timgad et parvient à des constatations très proches. Le deuxième thème est celui de la religion. On touche là immédiatement à un débat important qui divise les chercheurs : la participation ou

non de la femme au sacrifice sanglant. J. Rives se positionne immédiatement parmi ceux qui considèrent que cette participation active était autorisée, affirmant même avec témérité que « the majority of scholars agree that women in the Graeco-Roman world were indeed capable of presiding an animal sacrifice and that at times they actually did so » (p. 129). Je ne fais pas partie de cette majorité, que je pense largement surestimée, et je persiste à penser que l'exclusion était légale et théorique même si elle supportait de nombreuses exceptions, qui ne supprimaient en rien l'incapacité générale ; cette situation présente un parallèle intéressant à établir avec l'incapacité juridique des femmes en droit qui subissait, elle aussi, de fréquentes dérogations (voir *Annaeus* 3 [2006], p. 161-181). En fin de compte, l'auteur doit cependant admettre que la pratique féminine du sacrifice était rare. Il ne tente toutefois pas non plus d'expliquer pourquoi. Les deux autres contributions portent sur des religions « orientales » : J. North pour Mithra, Isis et Attis, W. Spickermann pour Mater Magna. Dans le premier cas, on retrouve l'interprétation de la religion sous l'Empire comme une forme de « compétition » entre les dévots et les cultes, dans une conception qui ne tient pas suffisamment compte du cadre de fonctionnement de la religion publique ; dans le second cas, est mise en évidence une situation de la femme très active dans les cérémonies métroaques. On aurait aimé lire une comparaison avec le cas de Bénévent étudié par G. Guadagno dans le colloque italien cité ci-dessus ainsi que des références aux travaux de Françoise Van Haepere sur Cybèle. La troisième thématique est celle de la représentation, avec plusieurs recherches sur les statues féminines élevées en contexte public. G. Davies compare les différents types de statues, qu'elles soient honorifiques ou funéraires, leur fréquence, leur répartition ainsi que les modèles impériaux ; elle constate que, à la différence de ce que l'on peut relever pour les inscriptions qui présentent des profils différenciés selon que l'on se trouve dans la sphère publique ou dans la sphère privée, il est très difficile de proposer des catégories bien définies socialement pour les statues. Sh. Dillon examine plus particulièrement les portraits féminins de Délos qui ne s'inscrivent pas dans une tradition hellénistique mais se développent avec le temps sous l'effet des modes italiennes avec la même typologie des modèles qu'en Occident. L'autre volet de la représentation est consacré aux vêtements : M. Harlow s'interroge sur la garde-robe féminine portée dans les rues, et U. Rothe compare les représentations féminines et masculines en province. On retiendra du second article une analyse des vêtements féminins représentés sur les monuments funéraires d'Arlon, qui présenteraient selon l'auteur une plus grande propension à se romaniser que les habits masculins. Et ce à la différence nette du cas de Flavia Solva en Norique où les femmes seraient au contraire le réservoir des usages indigènes. C'est là une recherche à approfondir car l'examen très résumé et peu illustré demande de la confiance pour y souscrire. On passe ensuite à l'économie envisagée sous quelques aspects limités : la médecine, par R. Flemming, qui répertorie les métiers médicaux et tente de cerner la clientèle et la spécificité technique de chacun, qu'il soit féminin ou masculin ; la participation des femmes au marché et au travail urbain, qu'il soit familial ou indépendant, par M.J. Groen-Vallinga qui conclut à une importance économique réelle ; le thème étant repris par Cl. Holleran qui s'attache plus directement au commerce. Enfin, C. Van Galen se pose la question de savoir si les femmes pouvaient ou non être bénéficiaires directes des distributions de blé à Rome : l'étude des sources implique un détour par le droit et

la question de la capacité ou de l'incapacité juridique pour aboutir au constat que « the evidence is not conclusive » et qu'une réponse complète à l'interrogation n'est pas possible. Certains aspects du thème ont cependant pu être éclaircis. La dernière partie consacrée à la mobilité ne comprend que deux articles. G. Woolf envisage la thématique de manière générale dans les provinces occidentales à la lumière de répertoires existants, de J. Krier notamment pour les Trévires et de L. Wierschowski ; il signale les nombreuses réserves émises à l'encontre des travaux de ce dernier mais exploite cependant ses chiffres, pourtant sujets à caution. Ses conclusions sont sans surprise : les hommes circulent plus que les femmes, les membres de l'élite plus que les couches inférieures, les militaires plus que les civils. L. Foubert ensuite se penche sur le cas de la Bretagne d'après les tablettes de Vindolanda et analyse deux cas : Iulia Livilla et Vibia Pacata, exemples qui illustrent l'accompagnement des époux dans les provinces de garnison ou de gouvernement. La bibliographie est trop courte et par ci, par là on relève des erreurs : l'affranchi qui accompagne Lucilla dans sa dédicace n'est pas d'origine grecque d'après son nom. On sait depuis longtemps qu'à Rome et dans les provinces occidentales l'usage de noms grecs pour les esclaves est sans relation aucune avec leur origine géographique. – Un volume riche d'informations mais dispersées et loin d'épuiser le sujet. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Lukas LEMCKE, *Imperial Transportation and Communication from the Third to the Late Fourth Century: The Golden Age of the cursus publicus*. Bruxelles, Latomus, 2016, 161 p. (COLLECTION LATOMUS). Prix : 30 €. ISBN 978-90-429-3356-9.

Ce livre concis – environ 120 pages de texte sans carte ni chronologie mais avec de précieux index – est tiré d'une thèse soutenue en 2013 devant le département de lettres classiques de l'Université canadienne de Waterloo (province d'Ontario) sous la direction du professeur Altay Coşkun. Jusque-là, la question du *cursus publicus*, c'est-à-dire le service officiel de transport des fonctionnaires, des nouvelles administratives et des ressources de l'État tardo-antique, demeurait le domaine privilégié de la recherche érudite de langue allemande. Il faut rappeler l'étude pionnière, bien qu'un peu vieillie, d'Ernst Eduard Hudemann, *Geschichte des römischen Postwesens während der Kaiserzeit*, 1^{re} éd., Berlin, 1876 ; la notice intéressante, malgré sa sinuosité, d'Otto Seeck, « Cursus publicus », dans *Realencyclopädie*, IV, 2 (1901), col. 1846-1863 ; la thèse encore utile d'Erik J. Holmberg, *Zur Geschichte des cursus publicus*, Uppsala, 1933 ; l'article pratique d'Ernst Kornemann, « Postwesen », dans *Realencyclopädie*, XXII, 1 (1953), col. 988-1014 ; à compléter pour le réseau routier par les synthèses, de valeur inégale, de Thomas Pekáry, *Untersuchungen zu den römischen Reichsstrassen*, Bonn, 1968, de Gerhard Radke, *Viae publicae Romanae*, Stuttgart, 1971, et de Hans-Christian Schneider, *Altstraßenforschung*, Darmstadt, 1982. Enfin, plus près de nous, ajoutons les deux belles études, documentées et méthodiques, de Pascal Stoffel, *Über die Staatspost, die Ochsenespanne und die requirierten Ochsenespanne. Eine Darstellung des römischen Postwesens auf Grund der Gesetze des Codex Theodosianus und des Codex Iustinianus*, Berne, 1994, et d'Anne Kolb, *Transport und Nachrichtentransfer im Römischen Reich*, Berlin, 2000. Après tant d'études érudites et marquantes consacrées à la question des origines, de la

apparaître comme de mauvais citoyens ou carrément des traîtres. Ce qui explique sans doute que l'attrait du christianisme ait été plus grand pour les femmes, les esclaves, les migrants et les pauvres, toutes catégories de gens pour lesquels l'importance du tissu social, notamment collégial, était moins forte que les espoirs eschatologiques (Chr. Stein). B. Decharneux examine le cas de Peregrinos, philosophe converti à la religion des chrétiens, et sa condamnation par Lucien ; au départ de ce traité, l'auteur propose d'y reconnaître la lutte ou l'écart entre « les élites dominantes et les minorités opprimées qui n'auraient eu nullement accès à la culture des dirigeants ». Cette vision des choses paraît un peu simpliste ou du moins simplifiée, reposant sur des *a priori* sur la société romaine provinciale et la religion civique, et on aurait aimé que l'auteur exprime plus clairement ce qu'il entendait par « minorités opprimées » face à la « caste » à laquelle aurait appartenu Lucien. La dernière contribution s'intéresse aux derniers siècles du paganisme. M. Ghetta qui nous a procuré une étude systématique des sanctuaires trévires du Bas-Empire (*Spätantikes Heidentum. Trier und Trevererland*, Trèves, 2008) se penche sur la théorie de W. Van Andringa (dans *Gallia* 71, 1 [2014], p. 3-10) qui pense que les dieux auraient « changé » en Occident à la fin du III^e siècle avec une pratique religieuse finissante. Rencontrant avec d'autres éléments l'argumentation de mon article sur le sujet (*RBPH* 93 [2015], p. 122-133) et développant les nombreux indicateurs de la permanence du polythéisme, il montre que « la religion païenne n'était pas devenue une religion à la marge pendant l'Antiquité tardive ». Une brève conclusion par B. Poule referme l'ouvrage : on en retiendra quelques phrases : « les cultes marginaux ne le sont pas tellement » et « le paganisme romain n'exclut pas mais au contraire contrôle et encadre l'hétérogénéité et l'infériorité » ; en fait c'est bien davantage de marginalisation sociale que nous parle ce livre. – Au total un petit volume très riche d'idées diverses qui touchent aussi bien à la sociologie des esclaves qu'aux gender-studies, à la problématique de la « fin des dieux » et aux cultes d'origine étrangère. Il intéressera de nombreux chercheurs dans des domaines très variés de la société romaine.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jörg RÜPKE, *Superstition ou individualité ? Déviance religieuse dans l'Empire romain*. Bruxelles, Latomus, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, 126 p. (COLLECTION LATOMUS, 352). Prix : 25 €. ISBN 978-90-429-3266-1.

Le propos de ce petit ouvrage est original : montrer que, dans la religion romaine, les comportements religieux que les normes établies de fonctionnement condamnent au titre de déviances ou de *superstitio* peuvent être interprétés comme des actes individuels, séparés de la pratique officielle, qui tendent à faire évoluer celle-ci qui n'aurait rien eu « de figé ou d'immuable ». Cette étude au but très ciblé, qui bénéficie d'une diffusion supplémentaire grâce à l'excellente traduction de Ludvine Beaurin, s'inscrit dans un projet de recherche de l'Université d'Erfurt, le « Kollegforschergruppe religiöse Individualisierung in historischer Perspektive » qui, comme son nom l'indique, place l'individu au centre du phénomène religieux, en particulier dans le monde gréco-romain. J. Rüpke lui-même a déjà consacré un volume au thème : *The Individual in the Religions of the Ancient Mediterranean*, Oxford, 2013. Les pro-

blèmes que suscite cette perspective sont nombreux en ce sens que la notion même d'individu est très étrangère à la mentalité antique et que les religions polythéistes de l'époque sont fondamentalement communautaires. La critique complète de cette notion a été entreprise par J. Scheid dans son ouvrage de 2013, *Les dieux, l'État et l'individu. Réflexions sur la religion civique à Rome* (voir aussi AC 84 [2015] p. 173-266), mais elle ne semble pas avoir été reçue non plus que d'autres réticences exprimées de plus longue date. Le programme d'Erfurt se prolonge sans être ralenti par les points de vue divergents auxquels il n'est apporté aucune réponse. L'ouvrage comprend un examen des sources classiques et tardives qui définissent les normes religieuses et une réflexion sur les notions antiques de déviance et de *superstitio*. L'auteur se fonde pour cette dernière définition en particulier sur les travaux de R.L. Gordon pour lequel cette notion est utilisée par une élite pour délimiter une religion qui lui est propre et qui participe de manière importante à la communication politique et à la domination (en particulier dans l'ouvrage collectif *Religion of Fools? Superstition Past and Present*, Oxford, 2008, p. 72-94). Dès lors la qualification de *superstitio* s'applique non seulement à une série de comportements jugés délictueux mais aussi aux religions étrangères dont le judaïsme. Cette perspective ne se déduit pas aisément des sources : en effet, on constate que la conception même de la déviance religieuse telle qu'elle est décrite par Varron, Cicéron ou Sénèque, par exemple, est inscrite dans le fonctionnement de la religion publique, avec des implications communautaires une fois encore, et n'apparaît nullement comme un ferment d'innovation. Aussi la question que pose l'auteur se situera-t-elle dans la recherche des causes de la déviance conçue comme le reflet d'une individualisation des pratiques destinée à contourner les standards élitaires jugés décalés par rapport à la réalité des besoins et désirs religieux des « autres ». On en revient donc à cette tendance développée ailleurs d'une religion publique étroite et manipulée par les autorités tandis que la population s'intéresse à d'autres dieux et d'autres cultes. « L'individualisation par la déviance » constitue dès lors un des thèmes développés dans l'ouvrage et cette individualisation apporterait des nouveautés et élargirait le spectre des cultes. L'étude de la religion privée est difficile mais elle ne trouvera pas de progrès dans la minimisation de la religion publique à laquelle participait, qu'on le veuille ou non, la population dans son ensemble dans les lieux de culte construits et monumentalisés par les élites : la documentation épigraphique en témoigne. Mais l'argument ne convaincra pas les tenants d'une religion populaire « autre » qui ici prennent appui soit sur des sources romaines qui portent sur des délits qui mettent en danger la communauté et réclament une expiation dans cette optique, soit sur des témoignages d'époque chrétienne qui relèvent d'une tout autre conception – dogmatique – de la religion.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jörg RÜPKE (Ed.), *The Individual in the Religions of the Ancient Mediterranean*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2013. 1 vol., ix-549 p. Prix : 100 £ (185 \$). ISBN 9780199674503.

Cet ouvrage est consacré au problème important de l'individuation religieuse durant les époques hellénistique et romaine, Antiquité tardive comprise. Dans une

Oliver SCHIPP, *Götter in der Provinz. Eine Untersuchung der Weiheinschriften in der nördlichen Germania superior und der östlichen Gallia Belgica*. Gutenberg, Computus Druck Satz & Verlag, 2016. 1 vol. 17 x 24,5 cm, 230 p. (PIETAS, 7). Prix : 68 €. ISBN 978-3-94059826-4.

D'emblée le titre et le sous-titre de cet ouvrage interpellent. Pourquoi « in der Provinz » alors que deux provinces sont concernées ? Ensuite le lecteur s'interroge : quels sont les critères de la délimitation du sujet ainsi à cheval sur deux provinces de statut différent (inermes / militaires), de population différente, l'une de conquête césarienne, l'autre partiellement flavienne, dont seuls deux secteurs sont pris en compte ? Une carte bien étrange (p. 14) localise le champ d'investigation mais de manière très approximative puisque, par exemple, Charleville-Mézières y figure dans le territoire trévire alors que la ville est en réalité rème. Tous ces critères ne sont pas explicités, la seule explication au « nord » de la Germanie supérieure étant la prétendue absence d'étude systématique de ce territoire du point de vue religieux. On rencontre là une des plus importantes lacunes de l'ouvrage, une bibliographie indigente. Si l'on précise, par exemple, que, pour un sujet où une partie significative de la Gaule Belgique et les Trévires en particulier sont centraux, manquent les travaux de John Scheid et de William Van Andringa, pour se limiter aux deux noms les plus significatifs, on mesurera la faiblesse de la mise en place de la problématique. De plus la bibliographie citée ne doit pas faire illusion. Plusieurs références récentes figurent mais ne sont pas exploitées, comme l'article d'Ausbüttel sur les fondation et division de la province de Germanie (*Klio* [2011]). De surcroît, en dehors de l'aspect territorial, c'est aussi tout le questionnement qui pose problème puisque l'auteur se place, délibérément je suppose mais sans justification, en dehors du concept de religion civique et du *polis-model* (voir AC 84 [2015] p. 173-181) puisque rien dans son travail n'est accordé aux *civitates* qui ne sont nulle part présentées comme partie prenante de l'organisation de la religion dans ces régions, également sans aucun regard consenti aux statuts urbains comme la colonie trévire. Mais d'autres choix, discutables, en amont de la recherche impliquent à l'avance le regard qui sera posé sur les inscriptions. Dans ce vaste ensemble géographique à cheval sur le Rhin, 374 dédicaces religieuses sont retenues. C'est peu. Les critères (p. 12-13) sont : précision de la divinité, précision du ou des dédicant(s), statut ou profession, éventuellement date et origine. Mais il faut bien s'entendre sur le terme « Status », il ne s'agit pas de s'interroger sur le statut civique des personnes, le fait d'être citoyen ou pérégrin n'entrera pas en ligne de compte. Le statut, pour les civils, c'est par exemple « *libertus* » ou alors un métier ou une fonction (comme *décursion*). Dès lors, le poids de la donnée militaire sera très largement surévalué puisque le nombre de dédicaces civiles cataloguées est minime, en l'absence récurrente de définition complémentaire. Comment dès lors apprécier la part de la dévotion des indigènes dans les cultes puisque la plupart des textes ne sont pas pris en compte faute d'un « statut » ? Et même selon ce critère, il y a des inégalités de traitement : les *vicani Altaeienses* sont retenus (*CIL* XIII 6265) mais non les *vicani Orolaunenses*. Seule explication envisageable : les gens d'Alzey sont représentés par deux personnages qui ont eu la charge (*cura*) d'élever la dédicace et sont considérés, à tort, comme les dédicants alors qu'ils ne sont que les exécutants d'une initiative des *vicani*. Or une rubrique du catalogue porte le titre

« offizielle Zivilistenweihungen » qui aurait dû comporter toutes les dédicaces des entités politico-administratives des cités, notamment les *vici*. Et si l'inscription d'Alzey ne figure pas dans cette rubrique où on l'attendrait, par contre y figure celle de Bitburg (*CIL* XIII 4132) qui, précisément, n'est pas une dédicace officielle mais une évergésie d'un certain Ammiatius (et non Ammius) Gamburgio dont le statut dans le *vicus* n'est pas précisé, les *curatores vici* n'intervenant que pour le soin de l'exécution de la fondation. Chez les soldats, une erreur du même ordre affecte certaines dédicaces offertes par une unité militaire : ainsi à la Brohl, le légat Q. Acutius Nerva (*CIL* XIII 7697, 7715, 7716) n'agit en rien dans la carrière de pierres où travaillent les détachements. Ce sont eux qui se protègent contre les dangers de leur activité auprès d'Hercule, sous la houlette de leur centurion, mais le lointain légat provincial ne doit en aucune manière être considéré comme le dédicant, ni même comme l'initiateur de la dévotion. Ce n'est pas anodin car ces cas seront exploités pour montrer l'impact des « Italiens » dans la pratique religieuse. On pourrait énoncer aussi de nombreuses négligences dans la copie des noms des dédicants, y compris en donnant à des légionnaires une nomenclature de pérégrins (ex. *CIL* XIII 6223, p. 176). Manifestement l'auteur ne maîtrise pas les dénominations selon les statuts non plus que les formes canoniques des noms ; la note 58 (p. 47) en constitue un bon exemple, la référence à *OPEL* II 57 étant inexacte. Les origines attribuées sont souvent problématiques, le plus souvent fondées sur une hypothèse onomastique. Ainsi, l'affranchi Zosimus a bien peu de chances de venir d'Orient comme mentionné p. 150, le nom étant sans signification comme on sait. On ajoutera des erreurs de localisation (p. 173 pour *CIL* XIII 4564 : trouvée à Marsal et non à Hohenburg, le dédicant est précisé comme originaire de Germanie supérieure, ce qui n'est pas exploité), des erreurs de référence (p. 151 Nesselhauf-Lieb 152 pour *AE* 1951, 134 ; le lieu de découverte est Bingen, le nom est incorrect, Pattonius et non Patronius, et l'origine affirmée de la cité des *Suebi Nicrenses* non explicitée) ; et il serait aisé de multiplier les corrections. Si l'on quitte le domaine du catalogue, on regrettera une division systématique entre « dieux romains » et « dieux indigènes » sans part suffisante accordée aux recompositions locales des personnalités divines, dans une vision peu documentée et peu satisfaisante de l'*interpretatio*. En outre le point de vue religieux sur les divinités « orientales » date, même si on leur met des guillemets. Mais c'est la conception générale qui fait problème car les notions de culte public de l'État romain, ou de culte public des cités ne sont pas envisagées. Il est question de pénétration des cultes dans la société par le fait d'une action extérieure et non de réception au sein du panthéon officiel de Rome, comme pour Mater Magna dès le III^e siècle avant notre ère. Pour les provinces, aucun espace n'est offert à la constitution des panthéons par les élites locales dans le conseil des *civitates*. Tout est présenté comme une influence directe de Rome (par quel intermédiaire ?) sur les personnes : ainsi les premières dédicaces civiles à des dieux « romains » qui sont, si les dates sont exactes ce qui n'est pas garanti, le fait d'un gladiateur, de deux affranchis, d'un esclave et de trois « magistrats » (de *vici*), sont considérées comme émanant de dédicants « die in rechtlicher Abhängigkeit von Römern standen oder gestanden haben » (p. 45). Si les esclave et affranchis en question peuvent être définis comme « proches » de l'administration romaine, il n'en va pas de même pour les *curator*, *quaestor* et *actor* d'un quartier de Mayence, qui sont en outre définis comme « Ortsfremden » sur des bases fragiles. Rappelons qu'en

droit un *actor* peut difficilement être qualifié de magistrat ; les deux autres étaient choisis par les habitants selon un processus où les éventuels « Romains » de la région n'ont aucune part. En tout cas, la conclusion globale est biaisée puisque l'enquête a exclu d'office toutes les dédicaces émanant de civils sans « Status oder Beruf ». On lit pourtant (p. 49) que les dédicaces civiles jusque vers 150 émaneraient uniquement de personnes qui s'identifieraient à la culture romaine ; ils seraient étrangers à la région, Romains ou descendants de Romains, dépendants de Romains ou immigrés de régions de romanisation ancienne. – Étant donné l'historiographie tronquée, le nombre de questions éludées ou mal posées, s'appuyant sur des ouvrages vieillissés (par exemple le droit latin p. 30-31), le manque de prise en considération de l'histoire des *civitates* au processus de romanisation chronologiquement différent, ainsi que les faiblesses techniques du dossier des sources, l'ensemble de l'exposé repose sur des bases fautives ou fragiles. Il est impossible de suivre et/ou de critiquer les raisonnements de l'auteur. Il faut tout reprendre ligne à ligne et rectifier au passage les approximations ou les affirmations non fondées, pour parvenir à repérer des éléments intéressants, mais pas nécessairement originaux. J'espère avoir toutefois pu donner un aperçu des problèmes structurels que pose cet ouvrage. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Christophe SCHMIDT HEIDENREICH, *Le glaive et l'autel. Camps et piété militaires sous le Haut-Empire romain*. Rennes, Presses universitaires, 2013. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 518 p., 44 fig., cartes et plans (HISTOIRE. SERIE HISTOIRE ANCIENNE). Prix : 26 €. ISBN 978-2-7535-1857-5.

Sous ce titre un peu trop général qui impose de tenir compte du sous-titre, Christophe Schmidt Heidenreich nous propose la version remaniée de sa thèse de doctorat soutenue à Paris-13 en 2005. Le sujet envisagé est bien ciblé : la piété dans les camps de l'armée romaine impériale. Autrement dit à l'intérieur des camps et non dans l'entourage des camps, ou dans le milieu militaire des garnisons. La collecte du matériel épigraphique a été minutieuse et a abouti à établir un corpus de 550 dédicaces réparties dans tout l'Empire, surtout dans sa partie occidentale. Tous les textes retenus sont fournis en un corpus soigneusement reproduit avec références et indication du lieu exact de mise au jour, s'il échet. Trois parties divisent le volume. La première consacrée au matériel et à sa localisation dans les camps : lieux publics, semi-publics et privés dans la mesure où les circonstances de découverte et/ou les contenus permettent de les définir. On relève ainsi 200 inscriptions localisées, dont un quart provient des *principia*, et un cinquième des bains. Puis viennent le *valetudinarium*, l'amphithéâtre, les portes. Deux dixièmes seulement des autels proviennent des habitats, soit des officiers soit de la troupe. Cela dessine une bonne topographie des pratiques cultuelles mais laisse dans l'ombre une autre partie de dédicaces, plus nombreuse, qui ne peut être attribuée avec un degré suffisant de probabilité à des lieux précis, faute souvent de précisions archéologiques, ou épigraphiques. Cela n'empêchera pas l'auteur de proposer des catégories convaincantes de types d'autels et de dédicants selon les zones des camps. Le second axe de recherche est celui des acteurs de la piété castrale : officiers, sous-officiers, soldats gradés et simples soldats, tous participent à l'érection des monuments. Cela reflète une adhésion de tous, y

droit un *actor* peut difficilement être qualifié de magistrat ; les deux autres étaient choisis par les habitants selon un processus où les éventuels « Romains » de la région n'ont aucune part. En tout cas, la conclusion globale est biaisée puisque l'enquête a exclu d'office toutes les dédicaces émanant de civils sans « Status oder Beruf ». On lit pourtant (p. 49) que les dédicaces civiles jusque vers 150 émaneraient uniquement de personnes qui s'identifieraient à la culture romaine ; ils seraient étrangers à la région, Romains ou descendants de Romains, dépendants de Romains ou immigrés de régions de romanisation ancienne. – Étant donné l'historiographie tronquée, le nombre de questions éludées ou mal posées, s'appuyant sur des ouvrages vieillissés (par exemple le droit latin p. 30-31), le manque de prise en considération de l'histoire des *civitates* au processus de romanisation chronologiquement différent, ainsi que les faiblesses techniques du dossier des sources, l'ensemble de l'exposé repose sur des bases fautives ou fragiles. Il est impossible de suivre et/ou de critiquer les raisonnements de l'auteur. Il faut tout reprendre ligne à ligne et rectifier au passage les approximations ou les affirmations non fondées, pour parvenir à repérer des éléments intéressants, mais pas nécessairement originaux. J'espère avoir toutefois pu donner un aperçu des problèmes structurels que pose cet ouvrage. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Christophe SCHMIDT HEIDENREICH, *Le glaive et l'autel. Camps et piété militaires sous le Haut-Empire romain*. Rennes, Presses universitaires, 2013. 1 vol. 15,5 x 24 cm, 518 p., 44 fig., cartes et plans (HISTOIRE. SERIE HISTOIRE ANCIENNE). Prix : 26 €. ISBN 978-2-7535-1857-5.

Sous ce titre un peu trop général qui impose de tenir compte du sous-titre, Christophe Schmidt Heidenreich nous propose la version remaniée de sa thèse de doctorat soutenue à Paris-13 en 2005. Le sujet envisagé est bien ciblé : la piété dans les camps de l'armée romaine impériale. Autrement dit à l'intérieur des camps et non dans l'entourage des camps, ou dans le milieu militaire des garnisons. La collecte du matériel épigraphique a été minutieuse et a abouti à établir un corpus de 550 dédicaces réparties dans tout l'Empire, surtout dans sa partie occidentale. Tous les textes retenus sont fournis en un corpus soigneusement reproduit avec références et indication du lieu exact de mise au jour, s'il échet. Trois parties divisent le volume. La première consacrée au matériel et à sa localisation dans les camps : lieux publics, semi-publics et privés dans la mesure où les circonstances de découverte et/ou les contenus permettent de les définir. On relève ainsi 200 inscriptions localisées, dont un quart provient des *principia*, et un cinquième des bains. Puis viennent le *valetudinarium*, l'amphithéâtre, les portes. Deux dixièmes seulement des autels proviennent des habitats, soit des officiers soit de la troupe. Cela dessine une bonne topographie des pratiques cultuelles mais laisse dans l'ombre une autre partie de dédicaces, plus nombreuse, qui ne peut être attribuée avec un degré suffisant de probabilité à des lieux précis, faute souvent de précisions archéologiques, ou épigraphiques. Cela n'empêchera pas l'auteur de proposer des catégories convaincantes de types d'autels et de dédicants selon les zones des camps. Le second axe de recherche est celui des acteurs de la piété castrale : officiers, sous-officiers, soldats gradés et simples soldats, tous participent à l'érection des monuments. Cela reflète une adhésion de tous, y

compris pérégrins, aux principes religieux officiels, qui reflète à son tour une forme de romanisation. Mais ce consensus s'applique à des lieux différents, selon un système cohérent, qui voit, par exemple, les autorités agir dans les *principia* et dans les espaces privés qui leur étaient dévolus, et les spécialistes fonctionner très logiquement dans les lieux de spécialité que sont les *tabularia*, les *officia*, l'*armamentarium*, le *carcer*. Cette structuration des espaces et des gens régissait aussi les dieux. Jupiter règne aux *principia* avec Minerve et Mars, Minerve dans les lieux d'activité spécialisée, Hercule, Silvain, les Lares et Pénates de même que Junon dans les logements, par exemple. Némésis est à l'amphithéâtre et les génies dans les collèges. Le point de vue développé conduit donc à une vision renouvelée de la piété militaire perçue sous l'angle de l'organisation et de la hiérarchie. Avec des considérations sociales et chronologiques originales. Il faut toutefois revenir quelques instants sur les méthodes de choix des inscriptions retenues. Pour les critères externes et archéologiques, pas de problème sinon que la plupart des découvertes anciennes sont répertoriées de manière peu précise. Pour les critères internes, on restera plus circonspect. Si, par exemple, pour Bremenium (High Rochester), *RIB* 1270 est retenue alors que *RIB* 1269 ne l'est pas, c'est (sans doute car ce n'est pas explicité) que la première est offerte à Dea Roma, déesse officielle honorée par les *duplicari* de l'unité des *exploratores* locaux, et l'autre une simple dédicace aux « *dis montibus* » par un décurion isolé, alors que toutes deux sont connues simplement pour avoir été trouvées à High Rochester sans précision. On peut comprendre les critères. Par contre à Birrens, où une très faible proportion des inscriptions figure au corpus, on s'interroge davantage sur les choix qui ont évacué toutes les dédicaces aux divinités indigènes, y compris celles (par exemple *RIB* 2107 et 2108) qui sont offertes par une sous-unité de la cohorte avec mention du tribun. Ensuite l'auteur conclut que les divinités indigènes (qu'il définit systématiquement comme celtiques, à tort), sont peu représentées dans les camps. N'est-ce pas un raisonnement circulaire ? Cet enfermement de la recherche dans ce carcan du camp *stricto sensu* conduit aussi à négliger une autre topographie, celle qui aurait pu se dégager de la comparaison entre l'intérieur et l'extérieur. Si, réellement, les divinités indigènes honorées en nombre par les soldats auxiliaires le sont hors du camp, cela pourrait avoir des explications et des implications au niveau de l'organisation culturelle, des hiérarchies et des autorisations qui ne sont pas anodines. Et qui pourraient étoffer la remarque que les dieux indigènes étaient toujours honorés dans le cadre privé (p. 171). Il faudrait toutefois peut-être nuancer ce constat intérieur aux camps en fonction des dédicants de *RIB* 2107 et 2108, précisément, d'autant que les dédicaces à des dieux ethniques emportés par les auxiliaires et offertes par des troupes entières, des détachements ou des sous-unités ne sont pas rares en tout cas en Bretagne (*RIB* 919, 920, 1421, 1593-94, 2135, 2147, *AE* 2013, 972...). Quelle relation avec le *campus* ? L'examen des différents dieux souffre aussi de cette limitation topographique. Si on prend en considération Hercule, il faudrait se souvenir que l'identité du dieu, peu représenté dans le corpus retenu, ne se limite pas à ce cadre. Avant d'écrire (p. 159-160) que la popularité d'Hercule dans l'armée avancée par certains relève peut-être de l'exagération, et que « rien ne vient étayer l'hypothèse » d'un dieu germanique, il faudrait regarder un peu au-delà et examiner l'Hercule des Bataves par exemple, Bataves qui ont largement servi dans l'armée romaine. — Au total donc il convient de bien penser le livre dans son cadre car ses principaux apports se situent

précisément dans la perception et l'organisation des camps en tant qu'entités fermées se suffisant à elles-mêmes sur le quasi-modèle de la cité. C'est à ce point de vue que l'ouvrage apporte des informations utiles et des nouveautés substantielles. Et le dossier épigraphique peut se révéler fort utile pour d'autres recherches. Par contre il convient de prendre les conclusions relatives aux dieux et aux cultes avec une certaine précaution car la portée des généralisations est trop limitée pour être toujours pertinente. Une mine d'informations sur les camps, exclusivement, à exploiter désormais comme modèle d'interprétation des environnements archéologiques des dédicaces militaires.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Bassir AMIRI (Dir.), *Religion sous contrôle. Pratiques et expériences religieuses de la marge ?* Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2016. 1 vol. 16 x 22 cm, 100 p., ill. (INSTITUT DES SCIENCES ET DES TECHNIQUES DE L'ANTIQUITE). Prix : 22 €. ISBN 978-2-84867-561-9.

Ce petit volume, au titre un peu obscur, constitue les actes d'un colloque tenu à Besançon, qui avait pour propos de s'interroger sur les pratiques religieuses de certains groupes qui, au sein de la société romaine, se situaient d'une manière ou d'une autre « en marge » des classes dominantes, ce que le sous-titre aide à saisir. Mais cette définition même de l'axe de la recherche est insuffisante à rendre compte de tous les aspects traités et, par exemple, la marginalité du christianisme ne s'impose pas à l'esprit de tous. Ces remarques formelles sur la diffusion du recueil n'enlèvent rien à la richesse de son contenu qui fait le point sur une série de thèmes complémentaires. L'introduction, due au promoteur du colloque, constitue en soi un premier article, méthodologique, très complet et très utile sur les notions mêmes de marge et de marginaux, en matière de religion notamment. Une première partie ensuite est consacrée à la perception que les Romains classiques – en la personne de Varron – avaient des cultes d'origine orientale, Isis et Sérapis en particulier, et au rejet organisé contre eux. Rejet contrebalancé par une évidente séduction en matière de philosophie et de spiritualité. « La pesanteur du *mos maiorum* notamment et les habitudes religieuses qui le sous-tendent ne manqua pas provoquer en Varron un sursaut spirituel face à la poussée des croyances nilotiques ». On perçoit en filigrane dans cette phrase – et d'autres – la vieille conception d'une religion romaine froide, « dévalorisée » et sans intérêt, ce qui anime la réflexion dans un sens préétabli (Y. Lehmann). La seconde contribution s'inscrit dans le même thème avec un accent mis de manière forte sur la critique féroce de Varron contre le dieu Sérapis dans la satire ménippée « les Euménides » (A. Rolle). Vient ensuite un exposé sur le caractère marginal des adeptes du pythagorisme en raison de leur végétarisme (G. Freyburger). On entre ensuite dans une perspective attendue de la recherche : la religion des affranchis. Tout d'abord Fr. Van Haepereen s'interroge sur la place laissée par les élites dirigeantes aux affranchis dans l'exercice des prêtrises publiques de Rome et de l'Italie. Elle établit un bilan détaillé des cultes qui sont desservis par des affranchis avérés et le comptage n'est pas très lourd. Certes on rencontre des cas mais ils sont peu nombreux et, si la *lex Visellia* qui interdisait aux *liberti* l'accès aux magistratures municipales ne portait pas sur les sacerdoces civiques, dans les faits les ingénus leur accordaient rarement

tardo-antique et byzantine est annoncé ; enfin par un article de synthèse de l'architecte Ufuk Serin, « Late Antique and Byzantine Ankara: Topography and Architecture », dans O. Brandt & P. Pergola (Ed.), *Marmoribus Vestita*, Vatican, 2011, p. 1257-1280. – Soucieux de livrer un contexte élargi à sa nouvelle étude de l'église Saint-Clément érigée au milieu du IX^e siècle et aujourd'hui presque totalement détruite, Urs Peschlow, spécialiste d'archéologie chrétienne et byzantine, se livre à une nouvelle analyse critique des documents (pour certains inédits) et des vestiges architecturaux connus, de l'époque romaine à l'époque byzantine et au-delà, à travers les observations menées sur la citadelle tardo-byzantine et sur le rempart du XVII^e siècle. Le travail est méritoire car la documentation souffre crûment de l'absence d'enregistrement rigoureux (blocs erratiques, contextes de découverte incertains, stratigraphies inconnues et études de matériel quasi inexistantes) ; les points d'ancrage chronologiques des principaux monuments de la ville restent donc imprécis, les datations étant essentiellement fondées sur des parallèles et des arguments typo-chronologiques parfois cadrés par quelques inscriptions ; par ailleurs, en dépit de la fouille de deux segments de rue, la trame viaire ne se laisse guère deviner et les éléments qui permettraient de restituer une image assurée du développement urbain font toujours défaut. L'ouvrage réunit donc quatorze chapitres de longueur variable consacrés aux principales constructions des époques romaine et byzantine, un appendice relatif au rempart ottoman et une mise en contexte historique d'Ankara aux VII^e-IX^e s. par W. Brandes. Les propositions qui résultent d'une discussion méticuleuse des sources, contrastent parfois fortement avec les études précédentes et il serait vain de tenter d'en relever ici l'ensemble des apports ; pointons en particulier l'étude de détail de l'église ayant succédé au IX^e s. au pseudodiptère corinthien consacré à Auguste et à Rome, vraisemblablement détruit dès l'époque proto-byzantine ; une tentative de phasage du théâtre, suggérant l'existence possible d'un bouleutérion augustéen (faut-il par conséquent rechercher un premier forum dans ce secteur situé en contrebas du temple augustéen ?), auquel aurait été adjoint un bâtiment de scène au II^e s. ayant fait l'objet de reprises jusqu'aux V^e et VI^e s. ; une réévaluation chronologique des grands thermes-gymnase situés au nord-ouest de la ville, de leur construction sous Caracalla jusqu'au IX^e s. ; les brèves mises au point relatives au pseudo-nymphée, au *praetorium* (?), au barrage romain, aux remparts tardo-antiques, à la colonne honorifique dite de Julien datant en réalité (suivant Kautzsch 1936) du VI^e s., et aux nécropoles romaines et byzantines ; on soulignera surtout la reprise à nouveaux frais des dossiers byzantins tardifs de la citadelle et de l'église Saint-Clément qui livrent certainement les avancées les plus significatives ; l'on saura donc gré à U. Peschlow d'avoir produit cette salutaire mise à jour. Suivent de brefs résumés en anglais et en turc ; le volume séparé de planches, dont la mise en page est parfois déroutante, est maniable et fournit de bons documents. Laurent THOLBECQ

Andreas SCHMIDT-COLINET & Ulrike HESS (†), *Das Nymphäum von Apamea in Syrien*. Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2015. 1 vol. 25,5 x 34,5 cm, 87 p., 10 fig., 106 pl. n/b, 5 pl. coul. (FOUILLES D'APAMEE DE SYRIE, 4). Prix : 70 € (relié). ISBN 978-2-8031-0442-0.

Le corpus des fontaines monumentales d'époque romaine au Proche-Orient reste peu abondant. À la différence d'autres régions telles que l'Asie Mineure ou l'Afrique du Nord pour lesquelles on dénombre depuis longtemps catalogues, travaux de fond et contributions interdisciplinaires, aucune étude ne propose un regard à la fois général et approfondi sur la quinzaine de nymphées publiés comme tels en Syrie, Jordanie, Liban et Israël. Le plus souvent, seule une brève mention au sein d'études plus larges offre un court aperçu de leur architecture et de leur décor. On notera toutefois, parmi les exceptions, l'étude architecturale du nymphée de Bosra par J.-M. Dentzer *et al.* dans *Syria* 79 (2002) ou la reprise de dossiers d'archives traitant du petit nymphée de Sweida-Dionysias par A. Sartre-Fauriat dans *Ktema* (1992). La monographie qui fait l'objet de cette recension propose, aux pages 24 à 26, une bibliographie exhaustive et, pour certains, une description succincte de cette quinzaine d'édifices (il est à noter que le plan du nymphée de Bosra figurant en Fig. 8 est celui d'un édifice depuis lors identifié comme une « kalybè »). Au sein de ce corpus, le nymphée d'Apamée de Syrie occupe une place à part, non seulement en raison du caractère ancien des recherches dont il a fait l'objet, mais surtout par la clarté de son insertion au sein d'un contexte urbanistique particulier, celui de la grande colonnade, écho au grand nymphée d'Antioche aujourd'hui disparu. Le secteur situé directement à l'est du nymphée a été fouillé dès 1934-1935 par F. Mayence, dans le cadre de la Mission archéologique belge à Apamée de Syrie. Un espace en péristyle, ladite « maison à atrium », réexaminé par J. Ch. Balty en 1976, s'est avéré être un complexe de latrines. Afin d'en éclairer le contexte, la zone séparant celui-ci de la grande rue à colonnades a été fouillée de 1978 à 1984 par l'archéologue Andreas Schmidt-Colinet, assisté de l'architecte Ulrike Hess aujourd'hui décédée. Deux rapports préliminaires ont été publiés par A. Schmidt-Colinet en 1984 et 1985, respectivement dans les *Actes du Colloque d'Apamée de Syrie. Bilan des recherches archéologiques 1973-1979*, 1984, p. 141-150 et dans l'*Archäologischer Anzeiger* (1985), p. 119-133. Le premier livre un bref état des recherches menées dans le secteur des latrines, le second détaille l'abondant assemblage de statues et de fragments de sculpture associé au nymphée. On notera également une brève contribution en ligne par A. Schmidt-Colinet et U. Hess dans *Forum Archaeologiae*, 36/IX/2005, prélude à la présente monographie. – La publication finale du nymphée prend donc la forme d'un court rapport richement illustré de photographies de fouilles et des fragments de sculpture, de nombreux relevés d'architecture ainsi que de quelques planches en couleur comprenant photographies, plan et restitution – deux coupes – de l'élévation. Suite à la disparition inopinée d'U. Hess, les éditeurs ont pris le parti de publier les relevés architecturaux réalisés par cette dernière avant leur mise au net (Pl. 25-106). Malgré leur qualité et leur précision, ils sont hélas d'exploitation malaisée. L'étude architecturale du nymphée (p. 17-27) débute par un exposé succinct de sa position privilégiée dans l'urbanisme d'Apamée : situé au nord-est du carrefour le plus fréquenté de la ville, entre la grande voie à colonnades et le *decumanus* principal, son opulente façade cachait le complexe de latrines situé juste derrière, à l'est. Ce dernier était accessible depuis la rue via une rampe pavée courant le long du flanc sud du nymphée. Comme le souligne A. Schmidt-Colinet, la proximité des deux structures hydrauliques présentait l'intérêt de pouvoir combiner leur adduction en eau, même si le tracé de l'aqueduc d'Apamée reste flou et que, nous y reviendrons, l'interaction possible entre ces deux

structures n'est que partiellement évoquée. Les vestiges *in situ*, comprenant le podium inférieur de la façade, le bassin de puisage et la cour centrale, sont complétés par l'étude de plus d'une centaine de fragments d'architecture et d'une cinquantaine de fragments de sculpture (p. 28-33). L'ensemble occupe un emplacement quadrangulaire d'environ 15 m de côté qui s'ouvrait largement vers l'ouest sur le portique oriental de la « rue à colonnades ». Le nymphée se composait d'une façade à deux niveaux s'élevant sur un podium mouluré inférieur. L'ensemble adoptait un curieux plan en fer à cheval, donnée qui n'est pas approfondie par l'auteur qui se contente de la mettre en parallèle avec le plan plus typique en exèdre simple ou prolongée d'ailes latérales longitudinales, formule récurrente pour le Proche-Orient romain. Le bassin de puisage délimité par un parapet mouluré suit le plan de la façade. Il délimite un vaste espace central, profonde cour pavée à pavement polychrome, qui contraste également avec la zone utilitaire généralement strictement frontale des nymphées romains. L'élévation, en grande partie lacunaire, consistait en une architecture de tabernacles sur deux niveaux articulée autour d'un *naiskos* – aussi appelé *Brunnenhaus* – sorte de tabernacle à entablement dorique soulignant, par sa projection dans l'axe central, les principales conduites d'adduction. Celles-ci se complétaient par des conduites d'adduction débouchant au niveau du podium de la façade dans chaque entrecolonnement. La présence, à un niveau inférieur du bassin, de conduites dites « de régulation », qui auraient notamment permis un reflux d'eau vers les latrines, n'est pas investiguée dans le détail. Comme souvent, l'attention est davantage portée sur la restitution architecturale du monument que sur le caractère dynamique de l'adduction d'eau, pourtant fonction première d'un nymphée (voir cependant les planches en couleurs 1 à 3 réunies en fin de volume). Le remplissage des deux tiers du bassin par une masse d'*opus caementicium* durant une phase tardive est brièvement évoqué dans la dernière section dédiée à la chronologie. Ce type de modification – étant *a fortiori* observé dans les latrines adjacentes également – est pourtant hautement significatif du point de vue de l'instabilité des ressources en eau. Une attention particulière est portée à la couverture. D'importants fragments d'*opus caementicium* combinés à trois séries de voussoirs permettent de reconstituer de façon convaincante une voûte en cul-de-four surplombant la partie semi-circulaire du nymphée et une voûte en berceau surplombant la cour. La connexion avec le portique latéral de la grande colonnade est plus incertaine ; la visibilité du nymphée depuis celle-ci était en tout cas optimale. L'auteur omet d'évoquer la connexion architecturale entre le nymphée proprement dit et la série de dix piliers massifs distribués à l'arrière de la façade, qui délimitent un espace technique dans lequel plusieurs canalisations en terre cuite ont été dégagées. Des coudes et des manchons, indicateurs de conduites sous pression, suggèrent une adduction d'eau au second étage, possibilité qui n'est pas envisagée explicitement par A. Schmidt-Colinet. L'ensemble d'une cinquantaine de fragments de sculpture découvert entre 1978 et 1983 est le second point d'intérêt du nymphée d'Apamée (catalogue p. 35-52, Pl. 12-24). Deux séries de statues plus petites que nature, mesurant respectivement 90 et 125 cm, forment un programme statuaire particulièrement hétéroclite distribué dans les deux étages de la façade. Si les figures d'Asclépios, Hygie, d'une Muse, d'une Nymphé, Héraclès et Athéna font partie de l'équipement « standard » des façades à tabernacles, les statues des Trois Grâces, d'Éros et Psyché, ainsi que de trois garçons portant des guirlandes ou des paniers de

fruits n'ont pas de parallèle strict dans l'univers des nymphées publics, et pousseraient à s'interroger sur une possible récupération tardive dans le nymphée. Cette hypothèse est toutefois contredite par la datation apparemment cohérente de l'ensemble durant la période antonine tardive, malgré quelques différences dans la qualité d'exécution. Pour terminer, une brève liste des différentes catégories de matériel archéologique issu de la fouille n'apporte que peu au débat, de même que celle de trouvailles sporadiques provenant de la boutique adjacente. On notera toutefois l'intérêt d'un décret de la *boulè* daté du IV^e siècle et concernant l'approvisionnement en huile de l'éclairage public ; une photographie de l'inscription, déjà présentée à Hama en 1999 par W. Van Rengen dans un colloque dont les actes n'ont malheureusement jamais été publiés (résumé de la communication « L'éclairage public d'Apamée de Syrie à l'époque byzantine », dans *La Syrie moyenne de la mer à la steppe*, Damas, 1999, p. 91), est publiée (Pl. 11) ; elle aurait au moins mérité une transcription. La chronologie de l'ensemble, assigné à la seconde moitié du II^e siècle de notre ère, est basée sur le contexte des fouilles et de sondages – non décrits – ainsi que sur l'analyse de l'architecture et du programme statuaire. L'ensemble, possiblement remanié à la suite d'un séisme à l'époque de Justinien, serait resté en usage jusque durant la seconde moitié du VII^e siècle ; son effondrement final aurait suivi une longue période d'abandon. En définitive, cette monographie est avant tout un travail de *Bauforschung*, dont la faible dimension interprétative est à regretter. Une mise en contexte plus poussée de la typologie architecturale et du programme statuaire – dont l'état de conservation est exceptionnel pour la région – allant au-delà d'une simple liste de comparaisons aurait permis de souligner toute la singularité de cet édifice. De même, le versant proprement archéologique de la recherche, non inclus dans la monographie, contraint le lecteur à accepter sans débat les datations proposées. Ceci s'explique, à la décharge des auteurs, par l'inaccessibilité de l'édifice et du matériel issu de la fouille. En dépit de ces quelques réserves, cette monographie enrichit de façon bienvenue le corpus des fontaines romaines du Proche-Orient et, au-delà, contribue à la mise à disposition de la communauté scientifique du riche patrimoine syrien. Résumés en allemand, anglais, français et arabe.

Julian RICHARD

Jørgen Christian MEYER, Eivind HELDAAS SELAND & Nils ANFINSET (Ed.), *Palmyrena: City, Hinterland and Caravan Trade between Orient and Occident. Proceedings of the Conference held in Athens, December 1-3, 2012*. Oxford, Archaeopress Archaeology, 2016. 1 vol, vi-183 p., nombr. fig. n.b. et coul. Prix : 45 £ (broché). ISBN 978-1-78491-279-6.

Le *Research Council of Norway* et l'Université de Bergen ont financé entre 2009 et 2013 une prospection des zones montagneuses situées au nord-ouest de Palmyre visant à en saisir le développement du Néolithique à l'époque omeyyade. C'est en clôture de ces travaux qu'a été organisé fin 2012 un colloque réunissant une quinzaine de chercheurs aux Instituts norvégien et danois d'Athènes. En réalité, ce petit volume qui en constitue les actes ne se propose pas de présenter les résultats de ces seuls travaux mais livre plutôt un aperçu des recherches menées plus largement à Palmyre peu avant l'irruption de la guerre par des équipes norvégienne (Bergen), polonaise

rend plus perplexe encore : aucun des huit courts chapitres n'a une place pertinente par rapport à ce qui précède. Ainsi, la réflexion sur le temps de la demande initiale du bienfait, qui occupe le premier chapitre, pourrait plus utilement amorcer la dynamique de la première partie. On s'étonne surtout que la mention du public et des relations visés par Sénèque, objet du deuxième chapitre, n'apparaisse qu'à la page 265. Si la philosophie stoïcienne avait été mieux connue et invoquée autrement que dans des remarques ponctuelles, les considérations sur la joie (chapitre 3), sur les dieux (chapitre 7) et sur la métaphysique (terme dont il faudrait au moins donner une justification dans le chapitre 8) auraient pu fournir dès le début les instruments indispensables pour aborder dans toutes ses dimensions l'éthique du bienfait élaborée par Sénèque. Enfin, une étude plus rigoureuse de l'usage des métaphores et du rôle des paradoxes stoïciens dans l'écriture de Sénèque aurait sans doute permis d'éviter les fausses questions abordées dans le chapitre 4 consacré au vocabulaire économique et juridique. Dans ces conditions, il est difficile de tirer profit de bonnes observations dispersées et comme englouties dans des paraphrases et des répétitions causées par une construction et une problématisation beaucoup trop floues. Cela est d'autant plus regrettable que le texte est observé avec minutie, que les études de vocabulaire sont précises et nuancées et que l'abondante bibliographie des différents champs disciplinaires parcourus est connue et citée avec probité.

Clara AUVRAY-ASSAYAS

Antony AUGOUSTAKIS (Ed.), *Flavian Epic*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 538 p. (OXFORD READINGS IN CLASSICAL STUDIES). Prix : 90 £ (relié). ISBN 978-0-19-965066-8.

Suivant la formule bien rodée des *Oxford Readings*, le présent recueil propose un certain nombre d'articles jugés importants par l'éditeur sur un corpus donné (en l'occurrence les épopées flaviennes : *Argonautiques* de Valérius Flaccus, *Thébaïde* et *Achilléide* de Stace, *Punica* de Silius Italicus). La plupart des articles sont récents (à deux exceptions près) et illustrent assez bien la vogue des études flaviennes des vingt-cinq dernières années. La plupart sont d'origine anglo-saxonne (ce qui reflète à la fois l'habitude des *Oxford Readings* et la réalité des études flaviennes actuelles) ; trois d'entre eux traduits en anglais de l'italien (aucun de l'allemand ou du français ; les causes en sont probablement multiples et il serait trop long d'en disserter ici). La bibliographie est elle aussi, comme on pouvait s'y attendre, bien actualisée mais surtout anglo-italienne. Les copieux *indices* (*index locorum* et index général) sont dans la meilleure tradition de la collection. Une introduction d'A. Augoustakis proposant un panorama des études flaviennes depuis 1990 et présentant brièvement les articles retenus précède utilement l'ensemble. Les dix-sept articles, parus antérieurement dans diverses publications, sont repris ici avec, pour certains, une réactualisation perceptible à travers les notes, les références bibliographiques ou des appendices. La plupart sont bien connus des spécialistes de l'épopée flavienne, à l'exception de l'un d'entre eux, extrait d'une thèse de Cambridge non publiée (J. Brown, « *Lacrimabile nomen Archemorus: the Babe in the Woods in Statius' Thebaid 4-6* »), que beaucoup de lecteurs découvriront avec intérêt à la faveur de cette publication. Le recueil intéressera donc surtout, conformément à sa visée, le public universitaire non spécialiste,

prioritairement dans le monde anglo-saxon. La plupart des articles suivent une démarche fondée sur les principes de l'étude intertextuelle bien rodés depuis les années 1980 par la critique anglo-saxonne et italienne notamment, et orientée dans une perspective interprétative. Ces articles ont généralement en commun de présenter des rapprochements textuels suggestifs et une démarche ingénieuse, même si l'on peut parfois hésiter à les suivre dans toutes les conséquences qu'ils en tirent. En effet, à partir d'un même fait textuel constaté, diverses conclusions interprétatives sont possibles, et certaines contributions ouvrent plutôt qu'elles ne clôturent la discussion. C'est notamment le cas de l'article de M. A. Davis (« *Ratis audax*: Valerius Flaccus' Bold Ship »), qui attire à juste titre l'attention sur l'importance des intertextes de Catulle 64 et de la *Médée* de Sénèque, pour aboutir à une conclusion très marquée par la tendance « néo-harvardienne » des années 1980, à laquelle on peut ne pas adhérer totalement. Celui d'A. Pomeroy (« Silius' Rome: The Rewriting of Vergil's Vision ») tend un peu aussi dans cette direction, mais sous une forme moins assertive ; et de toute façon, l'essentiel de cet article est une pertinente étude des rapports entre le chant VIII de l'*Énéide* et les *Punica* à laquelle tout spécialiste de Silius ne peut que très largement souscrire. À l'opposé sur le spectre « politique », l'article « ultra-pro-flavien » d'A. Mezzanotte (« Echoes of the Contemporary World in Silius Italicus ») propose, entre l'œuvre et son environnement historique, un certain nombre de rapprochements intéressants, mais pas tous convaincants au même degré : à vouloir faire flèche de tout bois, on prend quelquefois le risque d'affaiblir une démonstration... On rangera parmi les articles stimulants dans leur déroulement mais largement spéculatifs dans leur conclusion l'étude à tendance psychanalytique de G. Nugent sur le rapport entre Stace et Virgile (« Statius' Hypsipyle: Following in the Footsteps of the *Aeneid* ») et celle de H. Lovatt sur le caractère « ouvert » de la fin de la *Thébaïde* (« Competing Endings: Re-reading the End of Statius' *Thebaid* through Lucan »). A. Augoustakis propose pour sa part une lecture interprétative d'un épisode des *Punica* qui présente des aspects intéressants, mais reste sujette à discussion (« *Lugendam formae sine uirginitate reliquit*: Reading Pyrene and the Transformation of Landscape in Silius' *Punica* »). Pour rester dans les études à dominante interprétative, celle de R. Marks (« *Per uulnera regnum*: Self-destruction, Self-sacrifice, and *Deuotio* in Silius' *Punica* 4-10 ») mérite une mention particulière en raison de la rigueur argumentative de la démarche suivie, et l'on adhère volontiers à sa démonstration du rôle fondamental du sacrifice de soi dans les *Punica* (une *deuotio* entendue au sens large). D'autres articles présentent une perspective plus limitée ou une plus grande prudence sur le plan de l'interprétation d'ensemble, sans que cela accroisse ou diminue forcément leur valeur intrinsèque. On peut signaler dans cet ordre d'idées la subtile étude diachronique du chant VI des *Argonautiques* par M. Fucecchi (« The Restoration of Ancient Models: Epic Tradition and Mannerist Technique in Valerius' *Argonautica* 6 »), la riche enquête sur le thème du regard dans la *Thébaïde* de N. Bernstein (« *Auferte oculos*: Modes of Spectatorship in Statius' *Thebaid* 11 »), les intéressantes réflexions sur l'intertextualité ovidienne du mythe thébain chez Stace d'A. Keith (« Ovid's Theban Narrative in Statius' *Thebaid* ») ou encore la très complète et suggestive investigation de D. Hershkowitz sur les réécritures statiennes de la scène de Vénus rassurée par Jupiter dans l'*Énéide* (« *Parce metu, Cytherea*: « Failed » Intertext Repetition in Statius' *Thebaid*, or, Don't Stop Me If You've Heard This One

Before ») : sans contredit un modèle du genre. On peut y ajouter la contribution, à mon avis tout à fait marquante, d'A. Zissos sur les « incohérences » de Valérius (« Allusion and Narrative Possibility in the *Argonautica* of Valerius Flaccus ») : le genre d'article somme toute assez prudent dans ses conclusions, mais qui stimule puissamment la réflexion et donne envie d'aller plus loin pour comprendre en profondeur les ressorts de la composition épique. Quant aux deux articles plus anciens, ils sont sans aucun doute bien choisis, et le côté plus « traditionnel » de leurs méthodes d'approche respectives n'enlève rien au caractère fondamental de leur apport : l'un offre une étude littéraire tout en finesse et en précision de la réécriture des motifs virgiliens chez Valérius (R. Nordera, « Virgilianisms in Valerius Flaccus: A Contribution to the Study of Epic Language in the Imperial Age ») et l'autre, tout en s'inscrivant dans la meilleure tradition de la *Quellenforschung*, marque un jalon décisif dans la reconnaissance de l'influence ovidienne chez Silius (R. T. Bruère, « *Color Ovidianus* in Silius' *Punica* »). Il faut enfin faire une place à part au brillant essai de S. Hinds (« Essential Epic: Genre and Gender from Macer to Statius ») sur la complexité du genre épique (un genre qui a pour ainsi dire besoin en permanence de sa propre transgression pour s'auto-définir), même s'il n'aborde que dans un second temps l'*Achilléide*, poème qu'il est le seul à représenter dans ce recueil. Quoi qu'il en soit, le choix des articles retenus pour figurer dans ce volume relève avant tout de la responsabilité de l'éditeur et de son idiosyncrasie. Un autre spécialiste du même domaine n'aurait sans doute pas fait exactement les mêmes choix, même si certains articles véritablement marquants auraient assurément figuré dans les deux palmarès.

François RIPOLL

Antony AUGOUSTAKIS, *Statius. Thebaid 8*. Edited with an Introduction, Translation and Commentary. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 449 p. Prix : 100 £. ISBN 978-0-19-965533-5.

La *Thébaïde* de Stace, qui accusait un certain retard en matière de commentaires par rapport à d'autres épopées flaviennes comme les *Argonautiques* de Valérius Flaccus (et depuis peu, l'*Achilléide*), est en train de le combler. Après les chants I, XI et X commentés dans les années soixante-dix respectivement par A. Caviglia, P. Venini et R. Williams, et moyennant un « trou noir » dans les années quatre-vingt, les années quatre-vingt-dix ont apporté un nouveau souffle à ce genre d'étude, avec M. Dewar (chant IX) et J. Smolenaars (chant VII), qui s'est poursuivi dans les années deux mille avec K. Pollmann (chant XII) et R. Parkes (chant IV), pour s'en tenir aux commentaires de chants complets. Celui que procure A. Augoustakis du chant VIII s'inscrit donc dans cette continuité. On n'attend plus désormais qu'une version actualisée des commentaires déjà un peu anciens des chants II (Mulder) et III (Snijder), ainsi qu'un commentaire complet du chant VI, et surtout du chant V, le grand oublié. A. Augoustakis, figure éminente et particulièrement dynamique des études flaviennes actuelles, livre donc un précieux commentaire du chant VIII de cette épopée, structuré autour de ces deux temps forts que sont la catabase d'Amphiaraos (et son remplacement par Thiodamas) d'une part, l'aristie et la mort de Tydée (incluant l'épisode secondaire de la mort du fiancé d'Ismène) d'autre part. En ce qui concerne le texte,

Before ») : sans contredit un modèle du genre. On peut y ajouter la contribution, à mon avis tout à fait marquante, d'A. Zissos sur les « incohérences » de Valérius (« Allusion and Narrative Possibility in the *Argonautica* of Valerius Flaccus ») : le genre d'article somme toute assez prudent dans ses conclusions, mais qui stimule puissamment la réflexion et donne envie d'aller plus loin pour comprendre en profondeur les ressorts de la composition épique. Quant aux deux articles plus anciens, ils sont sans aucun doute bien choisis, et le côté plus « traditionnel » de leurs méthodes d'approche respectives n'enlève rien au caractère fondamental de leur apport : l'un offre une étude littéraire tout en finesse et en précision de la réécriture des motifs virgiliens chez Valérius (R. Nordera, « Virgilianisms in Valerius Flaccus: A Contribution to the Study of Epic Language in the Imperial Age ») et l'autre, tout en s'inscrivant dans la meilleure tradition de la *Quellenforschung*, marque un jalon décisif dans la reconnaissance de l'influence ovidienne chez Silius (R. T. Bruère, « *Color Ovidianus* in Silius' *Punica* »). Il faut enfin faire une place à part au brillant essai de S. Hinds (« Essential Epic: Genre and Gender from Macer to Statius ») sur la complexité du genre épique (un genre qui a pour ainsi dire besoin en permanence de sa propre transgression pour s'auto-définir), même s'il n'aborde que dans un second temps l'*Achilléide*, poème qu'il est le seul à représenter dans ce recueil. Quoi qu'il en soit, le choix des articles retenus pour figurer dans ce volume relève avant tout de la responsabilité de l'éditeur et de son idiosyncrasie. Un autre spécialiste du même domaine n'aurait sans doute pas fait exactement les mêmes choix, même si certains articles véritablement marquants auraient assurément figuré dans les deux palmarès.

François RIPOLL

Antony AUGOUSTAKIS, *Statius. Thebaid 8*. Edited with an Introduction, Translation and Commentary. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 449 p. Prix : 100 £. ISBN 978-0-19-965533-5.

La *Thébaïde* de Stace, qui accusait un certain retard en matière de commentaires par rapport à d'autres épopées flaviennes comme les *Argonautiques* de Valérius Flaccus (et depuis peu, l'*Achilléide*), est en train de le combler. Après les chants I, XI et X commentés dans les années soixante-dix respectivement par A. Caviglia, P. Venini et R. Williams, et moyennant un « trou noir » dans les années quatre-vingt, les années quatre-vingt-dix ont apporté un nouveau souffle à ce genre d'étude, avec M. Dewar (chant IX) et J. Smolenaars (chant VII), qui s'est poursuivi dans les années deux mille avec K. Pollmann (chant XII) et R. Parkes (chant IV), pour s'en tenir aux commentaires de chants complets. Celui que procure A. Augoustakis du chant VIII s'inscrit donc dans cette continuité. On n'attend plus désormais qu'une version actualisée des commentaires déjà un peu anciens des chants II (Mulder) et III (Snijder), ainsi qu'un commentaire complet du chant VI, et surtout du chant V, le grand oublié. A. Augoustakis, figure éminente et particulièrement dynamique des études flaviennes actuelles, livre donc un précieux commentaire du chant VIII de cette épopée, structuré autour de ces deux temps forts que sont la catabase d'Amphiaraos (et son remplacement par Thiodamas) d'une part, l'aristie et la mort de Tydée (incluant l'épisode secondaire de la mort du fiancé d'Ismène) d'autre part. En ce qui concerne le texte,

l'auteur s'est appuyé sur les éditions existantes, et notamment celles de D. E. Hill (1996) et de J. B. Hall (2007), en discutant au cas par cas diverses leçons problématiques dans le cours du commentaire ; un utile tableau récapitulatif des variantes des différentes éditions est donné p. LXXIV. L'auteur a notamment bénéficié des commentaires non encore publiés de L. Bennardo (partie du chant VIII) et de K. Gervais (chant III) ainsi que d'un dialogue direct avec plusieurs autres chercheurs dont l'apport est attesté par la fréquente mention *per litteras* dans le commentaire : témoignage vivant d'une riche et féconde sociabilité universitaire dont les longs remerciements de la préface portent aussi la marque. L'ouvrage est pourvu d'une ample introduction, qui, après une brève biographie de Stace et un aperçu synthétique sur le chant VIII, aborde divers thèmes comme la représentation des dieux, la tradition mythique et littéraire sur la mort d'Amphiaraos et sur celle de Tydée (avec l'appui de la documentation figurée), et une étude des épisodes secondaires de la mort d'Atys et de l'investiture de Thiodamas. Vient ensuite un chapitre d'analyse stylistique (figures, comparaisons, métrique) et un long développement sur la réception du texte dans la littérature et les arts jusqu'à l'époque moderne ; un ensemble très complet par conséquent. L'ouvrage s'achève par une copieuse bibliographie bien actualisée et trois *indices* (des mots latins, des passages cités, index général). Globalement, le commentaire se signale par sa richesse et sa densité. Richesse tout d'abord : tous les aspects du texte sont envisagés, avec une attention particulière (sensible aussi dans l'introduction) aux sources grecques, ainsi qu'aux effets stylistiques (beaucoup d'utiles remarques de métrique notamment). Densité ensuite : toutes les indications visent réellement à éclairer le texte, sans effet de remplissage gratuit. Le système des renvois bibliographiques fréquents est aussi de bonne méthode (toutefois, je n'ai pas retrouvé dans la bibliographie générale les références de l'étude de Leeman (1992) citée p. 173, et il y a une coquille p. 177 sur un nom propre : lire Walter (2014), et non Walters). Quelques suggestions complémentaires à présent. Pour le motif de la terre qui s'entrouvre, v. 19 (*telluris hiatus*), il faudrait peut-être ajouter comme parallèle le *Bellum Civile* de Pétrone, v. 101 (*rupto tellurem soluit hiatus*), d'autant que ce passage présente d'autres points de contact avec le texte de Stace : contexte de guerre fratricide, plaintes de Pluton contre les intrusions humaines dans son royaume (cf. *BC* 90-91), appel à Tisiphone... Je ne saurais pour autant me prononcer avec certitude sur la présence d'une « interaction » entre Stace et Pétrone dans ces deux scènes (pour ne pas parler du problème de la datation). Puisqu'on en est à ces délicates questions d'interaction, s'agissant des ressemblances entre l'épisode de Tydée et Mélanippe chez Stace et celui de Laevinus et Tyrès chez Silius, je n'ai jamais « exclu la possibilité de toute interaction » (contrairement à ce qui est dit p. XL n. 97), mais j'ai dit que l'on manquait d'indices probants et, je cite, qu'« il n'est pas certain que l'un des deux poètes se soit inspiré de l'autre », ce qui n'est pas la même chose (au demeurant, le commentaire d'A. Augoustakis n'apporte aucun élément décisif de nature à me faire réviser cette impression). Par ailleurs, il me semble qu'il y aurait deux parallèles intéressants à ajouter avec l'aristie de Thésée au chant XII, 730 sq. : d'une part, en VIII, 124-126 (motif du lion « clément » qui dédaigne une proie facile : cf. XII, 736-740) et d'autre part, en VIII, 695-696 (mépris pour les adversaires de second rang, néanmoins suivi d'une petite androktasie introduite par un *tamen* adversatif : cf. XII, 736-738 et 741). Le rapprochement mérite d'être signalé, parce que ce motif du dédain pour les

combats faciles a aussi un parallèle avec Capanée (X, 837-838), bien noté, lui, par A. Augoustakis, et cela crée une sorte de lignée héroïque Tydée-Capanée-Thésée (que l'on peut interpréter diversement, au demeurant). Pour continuer sur les suggestions de détail, je pense que p. 133 (n. à 165-167), pour le procédé de la « négation par antithèse », il serait bon de citer l'article de P. Esposito « Lucano e la negazione per antitesi » publié en 2004 dans son recueil *Lucano e la tradizione dell'epica latina*. Et pour en finir avec les remarques particulières, j'avoue que le côté « comique » du discours d'Hercule à Pallas v. 497-518 (cf. p. 250) m'échappe un peu. Bref, le commentaire d'A. Augoustakis, précis et très complet, est fidèle en tous points à la méthode éprouvée du *full-length commentary* à l'anglo-saxonne, qui est sans contredit ce que l'érudition d'Outre-Atlantique réussit le mieux. Et à l'intérieur même de sa catégorie, il se situe clairement dans le « haut de gamme ». Le meilleur du meilleur, en somme.

François RIPOLL

Carmela LAUDANI, Nazario. *Panegirico in onore di Costantino*. Bari, Cacucci Editore, 2014. 1 vol., 463 p. (BIBLIOTECA DELLA TRADIZIONE CLASSICA, 12). Prix : 45 € (broché). ISBN 978-88-6611-405-5.

Le renouveau des études sur l'Antiquité tardive s'est traduit ces dernières années par des travaux de synthèse ou thématiques qui se sont appuyés sur de nouvelles éditions de sources que l'historien Santo Mazzarino avait qualifiées en son temps de *testi fondamentali*. Parmi les textes littéraires qui permettent de mieux comprendre le monde romain tardif et d'en saisir l'essence, le recueil des *Panegyrici latini* tient désormais en bonne place alors qu'il avait longtemps été relégué par la tradition savante comme une œuvre mineure composée de discours médiocres, ampoulés et mensongers. Dans le prolongement de l'édition-traduction du corpus parue en 2000 sous la direction de Domenico Lassandro, Carmela Laudani, enseignant-chercheur à l'Université de Calabre, a publié en 2014 une copieuse analyse du *Panegyrique latin* IV(10). Prononcé certainement le 1^{er} mars 321 à l'occasion du jubilé des fils de Constantin par un rhéteur bordelais nommé Nazarius, ce discours constitue une source d'informations de premier plan sur l'idéologie officielle du moment et sur les événements intervenus neuf années plus tôt. Dans le portrait tout en contraste qu'il brosse de Constantin et de Maxence, dans son désir de louer le premier et de blâmer le second, Nazarius narre avec une grande précision les différents affrontements qui conduisirent à la victoire finale de Constantin le 28 octobre 312 lors de la bataille du Pont Milvius. L'ouvrage de C. Laudani suit un plan tout à fait traditionnel : l'introduction (p. 11-50) s'attache à présenter l'auteur et l'œuvre, en insistant autant sur le genre panégyrique du discours que sur la valeur historique des informations qu'il contient, sans oublier de dire quelques mots sur la structure du texte, la langue et le style de l'auteur. Le texte latin du discours reprend celui de l'édition de Lassandro (p. 51-68), C. Laudani ne proposant pas de nouvelle traduction italienne du texte. Suit un important commentaire linéaire (p. 69-446). Le livre s'achève sur un index des principaux termes latins relevés dans le discours ainsi que sur une bibliographie substantielle. S'il est conçu avec grand soin, le lecteur attentif relèvera ça et là quelques coquilles, en particulier dans les citations de travaux en langue étrangère ou

la p. 135 reproduit une page d'un manuscrit de 1507 (Piacenza, Biblioteca Passerini Landi, Cod. 33 Fol. 100r) où sont représentées, en marge du texte, des figures géométriques donnant à voir les différentes formes atomiques. La p. 192 reproduit une magnifique gravure illustrant la théorie de la pluralité des mondes, tirée de l'ouvrage de Thomas Wright, *An Original Theory or New Hypothesis of the Universe*, London, 1790. Nous ne saurions terminer sans exprimer un regret, l'absence de citations ou de termes en langue grecque dans cet ouvrage où les théories physiques des anciens grecs sont largement sollicitées. Cette absence n'est globalement ni préjudiciable ni invalidante mais elle se fait sentir ponctuellement. Ainsi, à la p. 165, l'auteur renvoie à un commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à Épicure (frg. 290 Usener), passage très précis portant sur les mélanges d'atomes. Une traduction du passage est proposée. Compte tenu de l'enjeu de ce commentaire, sur un point à la fois fondamental et technique de la physique épicurienne, un accès au texte original aurait été souhaitable. S'agissant de commentaires sur des points de doctrine, la traduction seule s'avère insuffisante. Malgré les quelques réserves exprimées sur certains aspects, formels pour l'essentiel, de cette ambitieuse étude, il faut reconnaître dans ce travail une réflexion novatrice en matière d'histoire des idées, fondée sur une riche documentation et sur l'exploitation ponctuelle mais judicieuse de données archéologiques récentes. Cette contribution de M. Beretta ne sera pas une monographie de plus venant s'ajouter à une liste abondante d'études portant sur Lucrèce et sa philosophie mais, de par sa longueur de vue et sa capacité à conceptualiser au regard de l'histoire de la pensée, elle apporte de nombreux éclairages stimulants et originaux sur un texte qui continuera à fasciner les lecteurs.

Frédéric LE BLAY

Philip HARDIE (Ed.), *Augustan Poetry and the Irrational*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 327 p. Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-87472-8.

Ce volume d'actes émane d'un colloque tenu en août-septembre 2012 à l'Université de Cambridge dans le cadre d'un réseau international sur *la poésie augustéenne*. L'intitulé du volume peut laisser perplexe, tant la notion d'irrationnel est difficile à cerner, et peut recouvrir des problématiques très différentes : le fantastique et/ou le merveilleux, la contradiction logique, l'hyperbole ou l'*adynaton* rhétoriques, la psychologie des passions, la mystique dionysiaque, etc. On comprend certes que l'unité d'une telle approche se définit plutôt par ce à quoi elle s'oppose plus ou moins implicitement : l'image d'un « classicisme augustéen » rationnel, ordonné et « apollinien », image un peu réductrice et « post-nietzschéenne » à certains égards, mais qui est tout de même bien représentée (sous une forme scientifiquement étayée) dans la tradition critique universitaire. Le but de cet ouvrage est évidemment de nuancer cette image globale plutôt que de la renverser radicalement. Mais le risque est réel, compte tenu de la polysémie du terme d'« irrationnel » que j'ai pointée plus haut, de voir le recueil partir un peu dans tous les sens, au gré des intérêts de chacun, sans parvenir à une véritable vision d'ensemble. Cet écueil est en partie évité (mais en partie seulement) par la longue et riche introduction de Ph. Hardie (p. 1-33). Celle-ci ne se borne pas, comme c'est souvent le cas, à un résumé anticipatif des différentes contributions tentant de rétablir acrobatiquement une cohérence *a posteriori*, mais offre un panorama

synthétique d'une grande clarté, assorti d'une réflexion approfondie, sur les différentes modalités d'approche de la problématique de l'irrationnel dans la poésie augustéenne : la question du *furor* dans l'œuvre virgilienne, le problème de la folie amoureuse dans l'élégie, la place du Dionysisme, le statut de l'irrationnel dans la poésie didactique, les figures féminines de déraison. Les références aux contributions particulières viennent s'insérer naturellement au fil de cette réflexion générale, de sorte que celle-ci donne l'impression de leur préexister plutôt que l'inverse. Au nombre des facteurs d'unité, on peut aussi mentionner la bibliographie générale à l'anglo-saxonne (que l'on apprécie ou non ce système), l'index des passages cités, et l'index général. Dans le détail des différentes contributions, l'unité est moins évidente, même si des regroupements thématiques ont été tentés. La première partie s'intitule : « Civil War: Expiation and the Return of the Repressed ». Elle regroupe trois communications, dont les deux premières ont en commun d'être centrées sur l'*Énéide*. Celle de E. Gusti (« My Enemy's Enemy is My Enemy: Virgil's Illogical Use of *metus hostilis* »), si elle se rattache un peu « par la bande » à la question de l'irrationnel (elle a pour objet les jeux d'identification implicite à géométrie variable, par le biais de l'allusion intertextuelle, entre communautés ethniques : Perses, Carthaginois, Romains, Troyens, Grecs...), n'est pas l'une des moins marquantes du recueil, et constitue un apport très important aux études sur l'intertextualité virgilienne. Celle de S. Rebeggiani (« Orestes, Aeneas, and Augustus: Madness and Tragedy in Virgil's *Aeneid* »), sur laquelle je reviendrai, est à mes yeux l'une des meilleures du volume. Celle de M. Labate (« The Esquiline and Witches in Horace ») offre un bon aperçu d'ensemble sur l'imaginaire fantastique lié à l'Esquilin, même si son lien avec les précédentes est moins évident. Vient ensuite une série de trois communications sous le chapeau : « Order and Disorder: Counting and Account ». Deux d'entre elles sont centrées sur les *Géorgiques* : celle de Chr. Hass, « Beyond *Cosmos* and *Logos*: An Irrational Cosmology in Virgil, *Georgics* 1. 231-58 ? », consacrée aux problèmes de cohérence de la cosmologie virgilienne, et celle d'E. Gowers, « Under the Influence: Maecenas and Bacchus in *Georgics* 2 » sur laquelle je reviendrai également. Entre les deux, celle de J. P. Schwindt, « The Magic of Counting: On the Cantatoric Status of Poetry (Catullus 5 and 7; Horace *Odes* 1. 11) », qui s'intéresse notamment au dénombrement de l'indénombrable, rend l'unité de cette section un peu problématique. Ce n'est pas le cas de la troisième (« Reason and Desire »), dont l'unité repose sur le corpus élégiaque et sur la problématique du *furor* érotique. On y trouve une étude des usages « irrationnels » de la figure d'Apollon avec J. Burkowski (« Apollo in Tibullus 2. 3 and 2. 5 »), une démonstration de la portée érotodidactique à l'usage des femmes de l'*Ars amatoria* avec J. Fabre-Serris (« The *ars rhetorica*: An Ovidian *remedium* for Female *furor*? »), un article sur le *furor* propertien de D. O' Rourke (« The Madness of Elegy: Rationalizing Propertius »), et au milieu, un examen de la réécriture ovidienne dans une perspective « pré-gothique » dans l'épître d'Héloïse à Abélard d'Alexander Pope, sous la plume de W. Fitzgerald (« Augustan Gothic: Alexander Pope reads Ovid »). La quatrième section (« Self-contradictions: Philosophy and Rhetoric ») réunit le pénétrant article, à dominante philosophique, de M. Citroni, « The Value of Self-deception: Horace, Aristippus, Heraclides Ponticus and the Pleasures of the Fool (and of the Poet) », et l'aperçu (un peu aporétique) de S. J. Heysworth sur les aspects hyperboliques de l'éloge impérial (« Irrational

Panegyric in Augustan Poetry »). On revient, indirectement, à Virgile dans la dernière partie (« Virgilian Figures of the Irrational ») avec les articles de S. Clément-Tarantino et de Ph. Hardie, réunis autour de la représentation de figures surnaturelles menaçantes et respectivement consacrés aux commentateurs de Virgile (« *Caderent omnes a crinibus hydri*: The Problems of the Irrational in the Juno and Allecto Episode in *Aeneid* 7 ») et à la postérité virgilienne dans l'image du Géant dans les *Lusiades* (« Adamastor and the Epic Poet's Dark Continent »). Ces communications sont très diverses par leur méthode et l'intérêt de leur apport. Si certaines sont nettement structurées autour d'une idée directrice et organisées dans une perspective démonstrative (comme celle de J. Fabre-Serris), d'autres sont un peu plus flottantes dans leur démarche et leur propos. À cela s'ajoute que certaines ne cultivent pas spécialement la clarté. Mais je voudrais mettre surtout en valeur deux communications qui me paraissent particulièrement importantes, et entre lesquelles se dessine une vraie convergence de fond au regard de la problématique du recueil. Il s'agit, d'une part, de l'article d'E. Gowers sur les aspects « dionysiaques » du livre II des *Géorgiques*, et d'autre part surtout, de la très suggestive étude sur l'assimilation entre Oreste et Octave chez Virgile par S. Rebggiani (dans la continuité des travaux de M. Dewar), où l'auteur développe une lecture apologétique et pro-augustéenne de cette assimilation, qui donne à la vengeance notoirement brutale de Jules César par Octave une sorte de précédent mythique pour mieux en « déminer » la mémoire. Ces deux contributions ont en commun de sortir de l'opposition schématique entre *furor* et *pietas* d'une part, et entre Dionysisme et Apollinisme d'autre part, dans laquelle on enferme encore trop souvent la poésie augustéenne (que ce soit dans une perspective pro- ou anti-augustéenne, d'ailleurs), et de montrer comment celle-ci assimile consciemment, de façon « compréhensive », une part d'irrationnel dans une perspective de réconciliation des antagonismes et de synthèse des contraires. Cette stratégie parfaitement rationnelle de récupération et d'intégration de l'irrationnel est peut-être finalement un des traits principaux de l'« irrationnel augustéen » que ce volume aura contribué, par le biais notamment de ces deux articles marquants, à faire ressortir, et ses modalités précises offrent encore un vaste champ d'exploration. François RIPOLL

Hans-Peter STAHL, *Poetry Underpinning Power. Vergil's Aeneid: the Epic for Emperor Augustus. A Recovery Study*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2016. 1 vol. XII-488 p. Prix : 45 £. ISBN 978-1-910589-04-5.

Éditeur en 1998 d'un recueil d'articles marquant sur Virgile chez le même éditeur (*Vergil's Aeneid: Augustan Epic and Political Context*), H.-P. Stahl est connu dans le monde des spécialistes de Virgile comme le plus ardent pourfendeur des thèses de l'« École de Harvard » et de sa lecture pessimiste et anti-augustéenne de l'*Énéide* (tendance critique qui s'est affirmée à partir des années 1960, dans la filiation de l'ouvrage de V. Pöschl, *Die Dichtkunst Vergils*, et qui reste encore influente de nos jours, avec des représentants talentueux comme R. F. Thomas). Cet important ouvrage, synthèse des réflexions de l'auteur sur le sujet, se présente donc à la fois comme une vigoureuse réfutation des thèses harvardiennes et comme une réaffirmation puissamment argumentée de la dimension pro-augustéenne de l'*Énéide*. Plus

épigraphique assurément grâce à une réédition utile des monuments, militaire et administratif, bien au-delà de l'histoire de la garnison lyonnaise par sa révision de nombreuses problématiques générales. Une somme d'érudition qui fera date et constituera indubitablement un pilier des prochains travaux sur l'armée romaine impériale.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Sabine LUCIANI (Ed.), avec la collaboration de Patricia ZUNTOW, *Entre mots et marbre. Les métamorphoses d'Auguste*. Bordeaux, Ausonius, 2016. 1 vol. 298 p. (SCRIPTA ANTIQUA, 82). Prix : 25 €. ISBN 978-2-35613-35613-151-5.

En parallèle avec l'exposition « Moi, Auguste, empereur de Rome », tenue au Grand Palais à Paris en 2014 à l'occasion du bimillénaire de la mort d'Auguste, a eu lieu un colloque international intitulé : « Auguste en mots. Le *princeps* au miroir de la littérature », fruit d'une coopération entre le Grand-Palais, le CNRS et l'Université d'Aix-Marseille. Le but de ce colloque, dont est issu le présent volume, était de compléter l'exposition en abordant le versant littéraire du Siècle d'Auguste. L'ensemble regroupe quatorze communications, précédées d'une préface de C. Lévy (offrant une large perspective synthétique sur l'évolution socio-historique de la philosophie à l'époque augustéenne), d'une introduction de S. Luciani (qui fait la synthèse des contributions), et d'une présentation de l'exposition du Grand-Palais (avec quelques illustrations en couleurs) par ses commissaires, C. Giroire et D. Roger, et suivies de plusieurs annexes : liste des contributeurs, résumé des contributions, liste des abréviations, *index nominum*, *index locorum* et bibliographie générale. Un ouvrage très complet et bien unitaire sur le plan formel, mais aussi, à certains égards, quant au fond. Le sous-titre choisi (« Les métamorphoses d'Auguste ») oriente habilement le lecteur vers ce qui apparaît, au fil des articles, comme un fil directeur de l'ouvrage : l'évolution de l'image d'Octave, du triumvir vindicatif et implacable vers la figure apaisante et vertueuse du fondateur du Principat. Ce volume est à ce titre un bon complément au recueil publié en 2009 par F. Hurlet et B. Minéo, *Le Principat d'Auguste. Réalités et représentations du pouvoir. Autour de la Res publica restituta*, auquel il est fait fréquemment référence. Les articles sont regroupés en quatre parties. La première s'intitule « Biographie, Littérature et politique », et est plus spécifiquement centrée sur la personne d'Auguste. Elle débute par une contribution de J. Scheid : « Les "Hauts faits du Divin Auguste". Texte littéraire ou bilan politique ? », qui apporte une réponse à la fois positive et nuancée à la double question alternative de son titre : les *Res Gestae* sont à la fois un bilan politique à portée constitutionnelle et une œuvre à prétention littéraire (comme l'illustrent notamment les clausules), bien que probablement rédigées par un secrétariat plutôt que de la main du Prince lui-même. F. Rohr Vio (« Le nozze di Augusto tra azione politica e strategia propagandistica ») s'intéresse au mariage d'Octave et de Livie en 38 av. J.-C., pour mettre en évidence ses objectifs (stratégie politique de rapprochement avec l'aristocratie républicaine) ainsi que la démarche de légitimation mise en œuvre pour contrer les critiques d'Antoine et les attaques de Sextus Pompée (aval de Lépide en qualité de Pontifex Maximus, exploitation d'un parallèle apologétique avec les noces d'Hortensius et Marcia parrainées par Caton). Quant à M. Ledentu (« Auguste et ses

Res Gestae mis en mots par Properce : un regard élégiaque sur le Principat »), elle propose une lecture en diachronie des allusions à l'œuvre d'Auguste dans les élégies de Properce, d'où ressort la fameuse métamorphose que nous évoquons plus haut. Dans la deuxième partie (« *Imania Caesaris acta condere*. Regards poétiques sur le Principat »), la perspective s'élargit au Principat dans son ensemble, abordé à travers la poésie « augustéenne ». Dans la lignée de ses travaux antérieurs, Ph. Le Doze revient sur la question de la « propagande » sous Auguste, pour relativiser la thèse de l'interventionnisme du Pouvoir dans le domaine littéraire (« *Vox Apollinis/Vox Augusti* : liberté d'inspiration des poètes et principat augustéen ») : le respect d'une certaine liberté de parole des poètes était précisément une garantie de la façade républicaine du Principat, et ce sont plutôt les poètes eux-mêmes qui ont cherché à influencer le régime. Vient ensuite l'article (assez largement hypothétique mais original et stimulant) de D. Nelis, « Qu'y a-t-il dans un nom ? Technique poétique et histoire contemporaine dans les *Géorgiques* de Virgile », qui s'emploie à débusquer quelques acrostiches à portée politique dans le poème virgilien. On se tourne ensuite vers Horace avec B. Delignon (« Le Prince et les bonnes mœurs : la restauration du *mos maiorum* dans les Odes érotiques d'Horace »), qui s'attache à montrer, essentiellement à partir du livre 3 des *Odes*, comment le poète s'efforce de réconcilier poésie érotique et morale conjugale, en réplique à l'immoralisme de la poésie élégiaque et en soutien à la politique moralisatrice du régime. L'article d'H. Casanova-Robin (« Chanter l'origine de Rome dans les *Métamorphoses* d'Ovide ») vient compléter cette revue des poètes (à laquelle ne manque que Tibulle) en montrant comment la mise en place de l'ordre romain au chant XIV des *Métamorphoses* émerge à partir de la puissance générative des passions, loin de toute perspective théologique et téléologique. Comme la précédente, la troisième partie (« Écrire l'Histoire sous Auguste ») trouve son unité dans un genre littéraire, en l'occurrence l'historiographie. Tout en niant l'existence d'une véritable censure de l'Histoire sous Auguste, P.-M. Martin (« L'écriture de l'Histoire sous Auguste : une liberté surveillée ») met en évidence les mécanismes subtils de l'*omerta* et de l'autocensure spontanées chez les historiens contemporains en rapport avec les « événements » du second triumvirat (par exemple, Tite-Live laissant au futur empereur Claude encore *adulescens* le soin de traiter des épisodes qu'il n'osait aborder lui-même). Dans son article « Tite-Live et Auguste », B. Minéo reprend certaines idées directrices de sa fameuse thèse sur Tite-Live (le principe des cycles) pour montrer comment certains personnages de l'Histoire romaine sont conçus comme des préfigurations (Évandre, Camille) ou des repoussoirs (Manlius Capitolinus) d'Auguste, dans une perspective de *speculum principis* encourageant le Prince dans la mise en œuvre du volet restaurateur de son projet tout en le mettant en garde contre la tentation tyrannique. C'est enfin l'image exemplaire d'Auguste dans ses rapports avec la famille et ses amis, face à divers contre-modèles, et partant, comme figure œcuménique du bon gouvernant, qu'O. Devillers met en évidence à travers l'*Histoire universelle* de Nicolas de Damas (« Octave comme modèle politique universel. Remarques sur le thème de la famille et des amis chez Nicolas de Damas »). La quatrième partie (« Auguste jugé par l'Histoire ») aborde la postérité de l'image d'Auguste du I^{er} siècle de notre ère jusqu'à l'Antiquité tardive. I. Cogitore (« Du Vengeur de César au Prince de la Paix, une longue métamorphose ») nous conduit diachroniquement de Sénèque le Père à

Sénèque le fils, pour illustrer à la fois l'évolution et l'ambiguïté persistante de l'image d'Auguste sous les Julio-Claudiens. G. Zecchini (« Auguste selon Suétone ») fait ressortir l'interférence de préoccupations contemporaines de l'époque des Antonins (parallèle implicite entre César et Auguste d'une part, Trajan et Hadrien d'autre part) dans la rédaction de la *Vita Augusti* suétonienne. On se tourne vers l'historiographie grecque avec M.-L. Freyburger-Galland (« Octavien-Auguste chez Dion Cassius : entre propagande et objectivité »), qui met en lumière la finesse et la lucidité politique sous-tendant la représentation du règne d'Auguste chez l'historien grec, ainsi revalorisé. Un grand saut vers l'époque byzantine nous conduit enfin, avec E. Caire, dans la chronique de Jean Malalas (« Auguste "grand prêtre initié et roi" ». La légende augustéenne chez Jean Malalas ») pour une véritable autopsie de la curieuse légende d'Auguste annonciateur du Christ, dont l'auteur démonte la genèse et retrace la postérité dans une passionnante enquête. Si l'ensemble du volume est intéressant, certaines communications sont plus neuves et/ou plus marquantes que d'autres. Je détacherais notamment celle d'E. Caire, pour sa rigueur démonstrative, et celle de P.-M. Martin, pour sa finesse intuitive. Mais le tout est une contribution importante à l'approfondissement de notre connaissance de l'ambiance morale et intellectuelle de l'époque augustéenne. Je terminerai par un petit bémol sur le plan formel. Il est dommage qu'une révision plus attentive des textes n'ait pas éliminé quelques incorrections et impropriétés qui émaillent certaines communications, non seulement de collègues étrangers qui ont fait l'effort d'écrire dans notre langue (par ex., p. 209 l. 3, l. 14 ; p. 218 l. 6), mais aussi de contributeurs français (par ex. p. 30 l. 23 ; p. 33 l. 4 ; p. 34 l. 10 ; p. 35 l. 26 ; etc.). Enfin, certains nombres sont écrits en chiffres là où l'usage français serait plutôt de les écrire en toutes lettres (p. 210 l. 30-31 ; p. 212 l. 20, 24 ; p. 214 l. 22 ; p. 215 l. 30-31 ; p. 216 l. 4 ; p. 219 l. 16 ; p. 220 l. 15).

François RIPOLL

Anne-Claire MICHEL, *La cour sous l'empereur Claude. Les enjeux d'un lieu de pouvoir*, avec une préface de Frédéric HURLET. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015. 1 vol. 16, 5 x 24 cm, 378 p. (SERIE « AULICA ». L'UNIVERS DE LA COUR). Prix : 22 €. ISBN 978-2-7535-4202-0.

Ce livre aborde un thème déjà parcouru depuis de nombreuses années, mais qui a connu récemment un regain d'intérêt dans les recherches sur le pouvoir impérial, le problème de l'*aula Caesaris*. On a longtemps pensé qu'il n'y eut pas à Rome de cour proprement dite avant les II^e-III^e siècles. Or, comme le souligne A.-C. Michel dès l'introduction, le terme *aula* apparaît sous le règne de Claude à propos du milieu qui entoure le prince. Sa thèse est donc que, dès le quatrième César, quand le principat n'était désormais plus une forme de gouvernement contestée, a existé une véritable cour, avec ses structures et son personnel permanent et qu'elle se propose d'envisager d'une manière globale (p. 13), en dépassant, dans une perspective comparatiste destinée à nourrir sa réflexion (p. 21), la dichotomie public/privé introduite par Mommsen. L'ouvrage est divisé en trois parties, qui envisagent le phénomène curial respectivement dans sa dimension spatiale, sociale et politico-culturelle. La première partie, intitulée « La cour comme espace. Topographie des résidences impériales »

Panegyric in Augustan Poetry »). On revient, indirectement, à Virgile dans la dernière partie (« Virgilian Figures of the Irrational ») avec les articles de S. Clément-Tarantino et de Ph. Hardie, réunis autour de la représentation de figures surnaturelles menaçantes et respectivement consacrés aux commentateurs de Virgile (« *Caderent omnes a crinibus hydri*: The Problems of the Irrational in the Juno and Allecto Episode in *Aeneid* 7 ») et à la postérité virgilienne dans l'image du Géant dans les *Lusiades* (« Adamastor and the Epic Poet's Dark Continent »). Ces communications sont très diverses par leur méthode et l'intérêt de leur apport. Si certaines sont nettement structurées autour d'une idée directrice et organisées dans une perspective démonstrative (comme celle de J. Fabre-Serris), d'autres sont un peu plus flottantes dans leur démarche et leur propos. À cela s'ajoute que certaines ne cultivent pas spécialement la clarté. Mais je voudrais mettre surtout en valeur deux communications qui me paraissent particulièrement importantes, et entre lesquelles se dessine une vraie convergence de fond au regard de la problématique du recueil. Il s'agit, d'une part, de l'article d'E. Gowers sur les aspects « dionysiaques » du livre II des *Géorgiques*, et d'autre part surtout, de la très suggestive étude sur l'assimilation entre Oreste et Octave chez Virgile par S. Rebggiani (dans la continuité des travaux de M. Dewar), où l'auteur développe une lecture apologétique et pro-augustéenne de cette assimilation, qui donne à la vengeance notoirement brutale de Jules César par Octave une sorte de précédent mythique pour mieux en « déminer » la mémoire. Ces deux contributions ont en commun de sortir de l'opposition schématique entre *furor* et *pietas* d'une part, et entre Dionysisme et Apollinisme d'autre part, dans laquelle on enferme encore trop souvent la poésie augustéenne (que ce soit dans une perspective pro- ou anti-augustéenne, d'ailleurs), et de montrer comment celle-ci assimile consciemment, de façon « compréhensive », une part d'irrationnel dans une perspective de réconciliation des antagonismes et de synthèse des contraires. Cette stratégie parfaitement rationnelle de récupération et d'intégration de l'irrationnel est peut-être finalement un des traits principaux de l'« irrationnel augustéen » que ce volume aura contribué, par le biais notamment de ces deux articles marquants, à faire ressortir, et ses modalités précises offrent encore un vaste champ d'exploration. François RIPOLL

Hans-Peter STAHL, *Poetry Underpinning Power. Vergil's Aeneid: the Epic for Emperor Augustus. A Recovery Study*. Swansea, The Classical Press of Wales, 2016. 1 vol. XII-488 p. Prix : 45 £. ISBN 978-1-910589-04-5.

Éditeur en 1998 d'un recueil d'articles marquant sur Virgile chez le même éditeur (*Vergil's Aeneid: Augustan Epic and Political Context*), H.-P. Stahl est connu dans le monde des spécialistes de Virgile comme le plus ardent pourfendeur des thèses de l'« École de Harvard » et de sa lecture pessimiste et anti-augustéenne de l'*Énéide* (tendance critique qui s'est affirmée à partir des années 1960, dans la filiation de l'ouvrage de V. Pöschl, *Die Dichtkunst Vergils*, et qui reste encore influente de nos jours, avec des représentants talentueux comme R. F. Thomas). Cet important ouvrage, synthèse des réflexions de l'auteur sur le sujet, se présente donc à la fois comme une vigoureuse réfutation des thèses harvardiennes et comme une réaffirmation puissamment argumentée de la dimension pro-augustéenne de l'*Énéide*. Plus

précisément, l'auteur a ici un « cœur de cible » : Turnus, dont la réhabilitation partielle par Pöschl au nom de la compassion tragique a servi de tremplin aux lectures « subversives » de l'*Énéide* dans l'Amérique de la Guerre du Vietnam et au-delà ; même si H.-P. Stahl élargit la problématique à d'autres aspects plus ou moins connexes, c'est bien la question de la culpabilité de Turnus et, corrélativement, de la légitimité de l'attitude d'Énée qui est au centre de la thèse, avec en ligne de mire la fameuse scène finale. Le premier chapitre, issu d'un article antérieur, attaque Turnus de front, en montrant comment, dans les deux derniers chants, le poète s'attache à caractériser négativement son état d'esprit pour suggérer une forme de culpabilité au moins subjective de sa part dans l'enchaînement des faits menant à son affrontement final avec Énée. Dans le chapitre 2, la mise à mort de Turnus elle-même est au centre d'une analyse apologétique, fondée, du côté d'Énée, sur la légitimation morale de l'idée de vengeance, et du côté de Turnus, sur la dévalorisation de son attitude et de son discours de suppliant. Les chapitres trois et quatre se tournent vers Énée pour le laver des griefs de violence excessive, notamment dans son aristie du chant X ; l'auteur y insiste sur le contraste moral entre l'attitude d'Énée vis-à-vis de Lausus et la dureté de Turnus vis-à-vis de Pallas (et à travers lui, de son père Évandre), et s'attache à minimiser le caractère choquant, aux yeux des contemporains du poète, du sacrifice humain offert par le héros aux Mânes de son jeune protégé. Le chapitre 5 semble nous éloigner du sujet, puisqu'il s'intéresse à Didon, l'autre grande figure de l'« anti-destin » objet d'une « réhabilitation tragique » chez les Harvardiens (et pas seulement eux, d'ailleurs) ; mais en fait, l'auteur pose ici des jalons pour une problématique qui sera reprise plus loin à propos de Turnus : la question de la part de responsabilité humaine et de manipulation divine dans l'engrenage passionnel, autre grand sujet de controverse ; H.-P. Stahl argumente évidemment en faveur de la thèse d'une Didon pleinement responsable, et d'une lecture plus ou moins allégorique de l'action divine. Le chapitre 6 revêt plus franchement l'aspect d'une digression : l'auteur nous propose de parcourir le site de Rome en compagnie d'Énée et d'Évandre au chant VIII (suivant un itinéraire un peu différent de celui de P. Grimal, notamment en raison d'une interprétation divergente de *Janiculum*), en faisant systématiquement ressortir (non sans quelque tendance à l'extrapolation) l'intention de mise en valeur des réalisations urbanistiques d'Octave-Auguste. On retrouve enfin Turnus au chapitre 7, pour le « coup de grâce ». H.-P. Stahl revient sur la caractérisation du roi rutule au chant VII notamment, pour réfuter l'image, fréquente dans la critique, d'un Turnus légitimement fiancé à Lavinia, champion du patriotisme italien et manipulé par les dieux contre son gré ; il souligne notamment son opposition consciente aux arrêts du Destin, ainsi que sa responsabilité (ainsi que celle d'Amata) dans son entrée dans le conflit (suivant la méthode de lecture déjà éprouvée à propos de Didon). De là découle l'idée d'une culpabilité morale et religieuse du personnage clairement suggérée par le poète, par contraste avec le dispositif apologétique qui entoure la mise en scène d'Énée. Ce résumé rapide ne rend que très imparfaitement compte de la valeur et surtout de la nouveauté de cet ouvrage, qui se signale par la rigueur de sa méthode argumentative. L'auteur y scrute de très près les textes sur la « longue distance », c'est-à-dire en prenant en compte tous les indices cumulés au fil des chants 7 à 12 et qui conduisent le lecteur, par une chaîne de « subliminal guidance » (selon l'expression de H.-P. Stahl), à acquiescer moralement à l'action du

héros. Cette approche cumulative du « long-distance reader », qui fait ressortir une stratégie parfaitement cohérente de légitimation éthico-religieuse orchestrée sur la durée, conforte par des arguments nouveaux la lecture « positive » de la geste d'Énée. Mais l'étude de H.-P. Stahl comporte aussi une part importante de réfutation, volontiers polémique, contre les représentants de l'École de Harvard, en n'hésitant pas à faire flèche de tout bois : en particulier, l'allusion insistante au passé nazi de V. Pöschl pour discréditer sa lecture de l'*Énéide* nous rapproche davantage du « point Godwin » que de la pure argumentation philologique. Mais l'essentiel n'est pas là, et cet ouvrage vaut aussi par la façon dont il démonte méthodiquement les sophismes des Harvardiens et leurs défauts méthodologiques : surévaluation du détail et de l'impression ponctuelle au détriment de la logique d'ensemble, tendance à extrapoler arbitrairement la portée des images et des comparaisons au-delà de leur fonction première, défaut de prise en compte de la resémantisation des réminiscences intertextuelles ou des échos internes en fonction de leur insertion dans un nouveau contexte... Tout cela méritait d'être pointé et dénoncé, et l'on ne saurait reprocher à H.-P. Stahl d'y mettre une vigueur verbale en accord avec la fermeté de sa conviction intellectuelle. Pour autant, sa thèse « radicale » n'est pas exempte de tout soupçon de schématisation et d'exagération. On a tout de même parfois l'impression que H.-P. Stahl est plus sévère que Virgile vis-à-vis de Turnus ; ainsi, l'idée que l'attitude suppliante de Turnus vis-à-vis d'Énée dans la scène finale serait destinée à être perçue comme une marque de lâcheté ne trouve aucun appui solide dans le texte de Virgile, et la comparaison avec Mézence (qui, lui, se résigne à la mort), est trompeuse : ce dernier est un vieillard qui vient de perdre son fils unique et n'a plus de raison de vivre, alors que Turnus est un homme jeune qui s'accroche encore à la vie de façon assez naturelle (et il n'est pas évident que la contradiction interne que comporte sa supplique ne soit pas un élément de pathétique destiné à émouvoir le lecteur plutôt qu'à l'indigner par son incohérence logique). Par ailleurs, la responsabilité d'un personnage dans sa propre dérive passionnelle n'exclut pas nécessairement toute forme de compassion tragique à son égard ; de plus, même si on lui donne un sens allégorique, l'idée de manipulation divine est bien là, et peut tout de même contribuer à un certain degré à cette suggestion. Même si les impressions affectives ponctuelles ne doivent pas l'emporter sur le mouvement d'ensemble, il est tout de même difficile de les étouffer totalement. D'autant qu'une lecture « sensible » et (au moins partiellement) « compassionnelle » de l'*Énéide* n'est pas forcément incompatible avec une interprétation pro-augustéenne : la sympathie pour les opposants vaincus peut parfaitement s'inscrire dans une entreprise de réconciliation nationale ; on peut renvoyer à ce sujet à la théorie de la « propagande assimilative », développée notamment par L. Morgan dans le recueil édité par... Stahl que j'ai cité plus haut. Cela amène à mettre en question la notion de « propagande », que Stahl (rejoignant en cela les Harvardiens...) entend en un sens extrêmement autoritaire et manichéen, nonobstant la mise en question de l'application de cette notion au régime augustéen par tout un courant critique, de P. White (que Stahl récuse sans vraiment le réfuter) à Ph. Le Doze, en passant par P. Veyne. Et même en laissant de côté la question (à vrai dire largement insoluble) du degré de pression exercé par Auguste et Mécène sur les poètes de leur entourage, ne peut-on concevoir qu'une œuvre de « propagande » (si l'on tient à garder ce mot) qui s'adresse non pas aux masses de Nuremberg ou de la

Place Rouge, mais à une élite cultivée, comporte un degré de subtilité et de complexité supérieur à celui que nous propose H.-P. Stahl ? Mais même si elle appelle quelques nuances, la thèse de H.-P. Stahl sur la stratégie de légitimation *morale et religieuse* de la cause d'Énée emporte assez largement la conviction. Plus largement, cet ouvrage constitue un salubre antidote, au-delà du Harvardisme *stricto sensu*, à un certain nombre de dérives et d'illusions qui parasitent parfois la lecture interprétative de l'*Énéide*. Tout d'abord, la « dérive universalisante », qui, à partir de la confusion entre le projet de l'auteur dans son contexte spécifique de rédaction et la résonance universelle que peut revêtir secondairement son œuvre du fait des problématiques qu'elle aborde, aboutit à assigner arbitrairement à cette œuvre un « message » atemporel qui fait perdre de vue son dessein premier et prépare en fait la voie à l'anachronisme interprétatif. Ensuite, la « dérive lyricisante », qui consiste à voir dans ce poème, pourtant longuement mûri et médité, l'expression éruptive et aléatoire des états d'âme conjoncturels de l'auteur, et le reflet de ses prétendus doutes et fluctuations éthico-politiques. Enfin, la « dérive polyphonique », qui à partir de la vieille « two-voices theory » de Parry ou d'une lecture maladroite et biaisée des analyses de G.-B. Conte (plutôt que de Conte lui-même, mis en cause sans trop de nuances par Stahl) revient à faire de cette œuvre une cacophonie contradictoire, aporétique et relativiste. Gageons que Virgile, en écrivant l'*Énéide*, savait parfaitement ce qu'il faisait, et ce n'est pas le moindre mérite du livre de H.-P. Stahl que de réaffirmer la dimension de construction intentionnelle de l'*Énéide*, et sa manipulation délibérée des affects du lecteur dans une visée parénétique bien déterminée. Au-delà de sa fonction de « bréviaire de l'anti-Harvardisme », cette étude s'affirme donc comme un ouvrage fondamental de la meilleure critique virgilienne, aux côtés de ceux de Ph. Hardie et de F. Cairns.

François RIPOLL

Paolo DAINOTTI, *Word Order and Expressiveness in the Aeneid*. Translated from Italian by Alisa CAMPBELL. Berlin – Boston, De Gruyter, 2015. 1 vol., xi-294 p. (UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKEN LITERATUR UND GESCHICHTE, 121). Prix : 129,95 €. ISBN 978-3-11-038422-2.

Le livre que nous présentons ici est une révision de la thèse de doctorat de l'auteur. Dans l'introduction (p. 3-18), P. Dainotti explique les concepts d'expressivité et d'iconicité et rend compte de son approche du sujet. Le vaste premier chapitre (p. 19-151) traite des effets expressifs de l'enjambement. Dans le deuxième chapitre (p. 152-216), l'auteur parle successivement de la synalèphe, des « vers à la grecque » (il s'agit entre autres de l'hiatus et des vers spondaïques) et de l'usage expressif des césures et des monosyllabes en fin de vers. Dans le troisième chapitre (p. 217-263), P. Dainotti étudie la relation entre l'ordre des mots et la sémantique et attire l'attention sur le début et la fin des vers, sur des juxtapositions frappantes comme le polyptote et l'oxymore ainsi que sur l'hyperbate. Après la bibliographie, le lecteur trouvera un *index locorum* et un *index rerum*. – P. Dainotti s'attarde plusieurs fois sur sa méthode. Une disposition expressive des mots (cf. « a marked or emphatic order », à la p. 217) est pour lui, par définition, une disposition qui s'éloigne d'un « *neutral*, purely denotative, way of ordering the words » (p. 1 ; cf. e.a. la page 26). Il souligne

Farouk F. GREWING, Benjamin ACOSTA-HUGHES & Alexander KIRICHENKO (Ed.), *The Door Ajar. False Closure in Greek and Roman Literature and Art*. Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2013. 1 vol. XVIII-367 p., illustr. (BIBLIOTHEK DER KLASSISCHEN ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN, 132). Prix : 66 €. ISBN 978-3-8253-5697-2.

Cet ensemble de quinze contributions stimulantes, poursuivant le travail fondateur de D. Fowler sur la clôture d'une œuvre, est l'aboutissement d'un colloque tenu à Vienne en 2009 sur la fausse fin/clôture, c'est-à-dire le point où « the text seems to pause or end but the external division has not yet been reached ». En étendant ce principe herméneutique aux arts plastiques et aux *corpus* de textes (*Lettres* de Pline, *Épigrammes* de Martial) et d'images, l'ouvrage en montre la richesse et se révèle novateur. Ainsi, dans la très intéressante troisième section, « Looking at Closure », Gl. Ferrari Pinney, analysant la célèbre mosaïque nilotique de Préneste, souligne qu'il s'agit moins d'une chorographie que d'une métaphore du cours du temps et de la révolution des Empires se poursuivant hors du cadre : l'observateur, à la fin du II^e s. avant J.-C., savait que les Romains avaient succédé, hors du cadre, aux Ptolémées représentés à la fin du parcours. D. Petrain, dans « Epic Cycles in the *Tabulae Iliacae* and Other Roman Visual Narratives of the Trojan War », se demande si la subjectivité du regardeur n'interdit pas toute possibilité d'une fin : « visual narratives call into question the possibility of a true end because they are inexhaustible, always prone to be traversed again in a new way as we turn wherever we wish » (p. 163). M. Squire, traitant le rapport dialectique et instable qui unit texte et image (« iconotext ») à propos des épigrammes, au sens étymologique du terme, « inscriptions », de la Maison des Épigrammes à Pompéi, où l'iconotexte peut être saisi séparément ou dans l'ensemble du décor pariétal, insiste sur le regardeur-lecteur de ces artefacts qui associent deux media. Que dire des corpus textuels ? Chr. Whitton, « Trapdoors : The Falsity of Closure in Pliny's *Epistles* » part du rapport problématique entre la lettre et la collection qui la comprend pour s'interroger notamment sur le statut de la *Lettre* 9.40, généralement considérée comme une clôture. Quant à R. Höschel, elle s'intéresse aux *Carmina Priapea* et aux *Épigrammes* de Martial et montre que les épigrammatistes jouent, par la fausse fin, avec les attentes du lecteur à un niveau macro-textuel, la brièveté du poème ne le permettant pas au niveau microtextuel. Revenons à la progression voulue par les éditeurs : la première partie, « Questioning Closure », s'ouvre par la contribution de Fr. Dunn qui réfléchit avec humour sur la légitimité de sa démarche, avant de proposer que la fin d'*Édipe Roi* soit lue dans une perspective éthique, attentive aux rapports entre le protagoniste et ses proches, en parallèle avec l'éloquence judiciaire, ce qui permettrait de dépasser les querelles d'interprétation autour de la « vraie » fin de la pièce (p. 19). Chr. Kaesser, « False Closure and Deception », après avoir rappelé que l'équivalent en allemand de « false closure » est *Trugschluss*, qui dénote la tromperie, alors que l'anglais est, *a priori*, neutre (cf. p. 29, et Ph. Hardie, p. 312), montre que les Anciens n'associent pas fin et tromperie, sauf, peut-être, Ovide dans ses *Fastes*. Dans la partie II, « Time, Space, and Closure », M. Asper, « Minding the Gap: Aetiology and (False) Closure », étudie le statut spécifique de l'étiologie, notamment celle de l'époque hellénistique, « détachée », c'est-à-dire ne s'adressant plus à un auditoire local et produisant ainsi de « fausses fins », qui

créent un hiatus, un vide qu'il s'agit de combler par le plaisir esthétique et intellectuel. M. Lowrie, « Foundation and Closure », s'inspirant de Machiavel et Arendt, se penche, dans le cadre de la refondation de Rome par Auguste, sur le modèle romain de la fondation, caractérisé par la continuité, traversée de répétitions violentes, chez Virgile, ou apaisée, chez Tite Live. Enfin, V. Rimel, « (En)closure and Rupture: Roman Poetry in the Arena », à travers Martial, Horace, Virgile, Ovide et Lucain, démontre que l'image récurrente du cirque/clôture, qui coexiste avec l'idéologie de l'*imperium sine fine*, aboutit à un paradoxe intenable : « Through the microcosmic circus/amphitheatre, the *orbis* as *orbis terrarum*, we see the paradoxes of *imperium sine fine* in action: to enclose is to celebrate limitlessness » (p. 10) qui culmine avec Lucain dont le *Bellum Civile* « turns the world into an open prison, in the tightest imaginable-creative dynamite » (p. 127). Dans la partie IV, « Performing Closure/Reading False Closure », I. Petrovic, examinant les hymnes grecs, spécialement l'*Hymne à Apollon*, doté de pas moins de six fausses fins, affirme que, en tant qu'offrandes et images des dieux éternels, ils ne sauraient avoir une fin : « Hymns last » (p. 215). J. Wallis considère la fausse fin des *Élégies* de Propertius en 3. 24, présentée comme *renuntiatio amoris*, dans la perspective du lecteur de poésie érotique, qui connaît aussi Catulle et Ovide, et montre que, malgré le dévoilement du caractère fictif de *Cynthia*, il n'est pas possible de rompre. C'est à travers la conception romantique du fragment, « a fragment of an unfinished project » (p. 271), que M. Baumbach justifie que l'*Histoire vraie* de Lucien n'ait pas de fin. A. Kirichenko s'attaque, lui, au difficile problème de la fin de *L'Âne d'or* d'Apulée, qui accumule les épisodes, et il avance l'hypothèse que l'auteur, philosophe platonicien, utilisant la réflexion de Platon sur le mensonge, la fiction et la *mimesis*, produit un héros qui admire ce qui est mimétique et fait de son existence une métamorphose mimétique ; par ce biais, Apulée s'interroge sur la nature mimétique de son œuvre. Il revient à Ph. Hardie, unique contributeur de la partie V « Beyond Closure », de donner une fausse fin à ce volume par une étude consacrée à *Fama* (« Fama—The Last Word ? »), dont la polysémie (renommée/rumeur/tradition) dit assez qu'elle est à la fois ce qui parachève et ce qui est fluctuant ; à travers le recours à Milton, Pétrarque, Vida, il note que le christianisme renouvelle la notion. Au terme de ce parcours, le lecteur aura compris que c'en est fini du modèle rassurant de l'œuvre théorisé par Aristote, avec un début, un milieu et une fin, et que, par l'entrebâillement de la porte, est signifiée une ouverture sur la création toujours recommencée du sens. *The Door Ajar* est donc un excellent instrument mis à notre disposition dans cette quête herméneutique : une liste des ouvrages cités et un *index locorum* sont utiles, contrairement aux illustrations en noir et blanc, de qualité très médiocre.

Patrick ROBIANO

Raffaele PERRELLI & Paolo MASTANDREA, *Latinitas est, et legitur. Metodi e temi dello studio dei testi latini*. Amsterdam, Adolf M. Hakkert, 2011. 1 vol., 402 p. (SUPPLEMENTI DI LEXIS, 65). Prix : 80 €. ISBN 978-90-256-1275-7.

Ce volume, issu d'une conférence qui s'est tenue du 4 au 6 novembre 2009 à l'Università della Calabria, regroupe non moins de vingt-sept contributions portant sur des approches très diverses des textes latins. L'ensemble pâtit, dès lors, d'une

romain. La première génération de traducteurs de textes littéraires était composée d'étrangers. Leur statut était complexe. Aucun d'entre eux n'avait une position de citoyen romain de naissance, mais ils occupaient une place ambiguë entre les différentes cultures de l'Italie centrale et méridionale (grecque, osque et romaine). Ils étaient des *semigraeci*, selon l'appellation que leur donne Suétone (*Gram.*, 1.2). Le poète Ennius, né à Rudies, disait avoir trois cœurs (Aulu-Gelle, XVII, 17, 1) et était très fier d'être devenu Romain (*Ann.*, 525 Skutsch). Le premier auteur latin né citoyen romain qui écrivit de la poésie en latin fut Accius, qui avait 30 ans en 140, un siècle après la première production de Livius Andronius. Pourquoi les Romains ont-ils en quelque sorte délégué à des étrangers la tâche d'écrire leur propre littérature ? Sans doute parce que ces « demi-grecs » possédaient une solide connaissance de la littérature grecque. Les *semigraeci* ne furent toutefois pas les seuls à entreprendre la rédaction de textes d'une certaine ampleur. Des Romains de naissance, des sénateurs, comme Fabius Pictor ou Cincius Alimentus, ont écrit des histoires de la ville, mais en grec. Le grec resta la langue de l'historiographie jusqu'à ce que Caton publie ses *Origines* en latin, dans les années 160. Nous avons donc un chiasme assez curieux : les « Grecs » composent des drames et de la poésie épique en latin et les Romains écrivent des textes ethnographiques et historiques en grec. Fabius Pictor et les autres annalistes ont fait, d'une certaine manière, comme Xanthus de Lydie, Bérusse de Babylone et Manéthon d'Égypte : utiliser le grec pour proposer un récit concernant leur propre pays aux Grecs, c'est-à-dire au monde civilisé, mais aussi au public de l'Italie, dans la mesure où le grec était la *lingua franca* de la péninsule. Le chapitre 7 évalue quelle fut la portée de la nouvelle littérature dans le contexte de l'expansion du monde romain durant le II^e s. La création d'une littérature en latin doit se comprendre dans le cadre des relations entre Italiens et Romains, lesquels cherchent à « barbariser » les autres peuples d'Italie en vue d'instaurer leur supériorité culturelle. Denys d'Halicarnasse insiste sur le fait que Rome est la seule ville grecque parmi les peuples non helléniques d'Italie. Dans le couple traditionnel Grecs/barbares, Rome est amenée à prendre la place des Grecs. Le chapitre 8 propose une comparaison de l'expérience romaine avec d'autres cas dans le monde ancien (les Étrusques et les Carthaginois) et moderne (littérature russe) pour clarifier ce qui est spécifique ou pas à Rome. La conclusion évalue l'implication de la réalisation romaine dans le cadre très large du monde méditerranéen. Les deux thèses soutenues dans cet ouvrage, à savoir le caractère unique du projet de traduction de Rome et la politique délibérée de l'élite romaine en vue de placer Rome sur la scène internationale après 240, ne sont pas vraiment neuves. Elles se situent dans une ligne interprétative de la littérature latine qui remonte à Friedrich Leo, qui fut un des premiers savants à attirer l'attention sur l'importance de la traduction pour comprendre la nature de l'entreprise littéraire de Rome.

Bruno ROCHETTE

Peter BARRIOS-LECH, *Linguistic Interaction in Roman Comedy*. Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2016. 1 vol. xxiii-381 p., 10 fig. n/b, 32 tables. Prix : 75 £ (relié). ISBN 9781107129825.

Le texte des comédies offre un matériau propice pour l'étude des interactions linguistiques entre les personnages : ils jurent, s'exclament, saluent, insultent, sollicitent, demandent... bref ils interagissent en permanence. Le monde de la comédie romaine est en outre hétérogène, contrairement à celui qui se fait jour dans d'autres textes, comme les écrits philosophiques de Cicéron, où l'on ne rencontre que des figures issues de la classe supérieure. On sait depuis longtemps que Térence utilise différents types de langue selon les personnages (différence d'après le sexe, l'âge, le statut social et les personnalités individuelles). Pour Plaute, en revanche, les faits sont moins bien établis. Contrairement à ce que pourrait laisser penser le titre, la présente recherche ne concerne pas tous les types d'interactions linguistiques : l'auteur a pris le parti de n'étudier que les faits pour lesquels il croit pouvoir apporter du neuf en laissant de côté ceux qui ont déjà donné lieu à des travaux satisfaisants. Sont ainsi étudiés les ordres et les demandes, les particules qui ponctuent les échanges (renforcement et atténuation) ainsi que les formules et les dispositifs de la conversation (en vue de capter l'attention, d'interrompre, de saluer et de clore une prise de parole). L'ouvrage, clairement structuré et écrit sans jargon inutile, est divisé en cinq parties, d'importance un peu inégale, dotées de résumés réguliers et de synthèses finales très claires. On note aussi la présence de nombreux tableaux, comme celui de la page 111, qui résume les résultats de la première partie sur les façons de formuler un ordre et une demande avec de brèves indications sur le contexte où ces formules apparaissent, leur degré de politesse et le type de locuteurs qui les utilisent. La première partie (chap. 2-8), de loin la plus importante, concerne les ordres et les demandes : pourquoi un locuteur latin choisit-il telle formule de demande plutôt que telle autre ? Après une définition de ce qu'il faut entendre par « politesse » d'après des linguistes comme P. Brown et P. Levinson et les auteurs latins, l'analyse des données couvre tout le spectre, de l'ordre le plus formel à la formule polie (*fac, facito, facias, faciamus, ne facias, ne fac, noli facere, quin facis, aequom est te facere, potin ut facias? uolo ut facias*). L'étude est fondée sur un corpus exhaustif de 6.981 exemples tirés de Plaute, de Térence ainsi que des fragments du théâtre romain et recensés sur base d'une lecture personnelle des textes, non par la consultation de bases de données. Les conclusions, très nuancées, vont bien au-delà des résultats acquis par deux travaux antérieurs (R. Risselada [1993] et L. Unceta Gómez [2009]), qui prennent en considération d'autres textes que les comédies, en particulier Cicéron et Plinius le Jeune, jusqu'à la latinité tardive dans le cas de L. Unceta Gómez. Les acquis sont trop nombreux pour être présentés ici. En voici seulement quelques-uns. La construction *noli* + infinitif, utilisée banalement par les auteurs classiques pour exprimer un ordre négatif, est une forme polie chez Plaute. Le subjonctif présent d'ordre à la deuxième personne ne semble pas avoir un sens différent de l'impératif. La fréquence de l'adjectif verbal d'obligation du type *faciendum est* pourrait s'expliquer par le fait que les formes impersonnelles permettent de donner un ordre en restant vague sur l'identité de la personne qui doit exécuter l'action (à condition que le pronom personnel d'agent soit omis). Les « esclaves intelligents » de Plaute sont plus polis que d'autres esclaves masculins : ils atténuent régulièrement leurs impératifs. La deuxième section (chap. 9-11) étudie les formules pour dire « s'il vous plaît » (*amabo, quaeso, sodes, obsecro*) et certaines particules parenthétiques comme *Fac amabo*, pour adoucir un ordre, *Quin fac!*, pour le renforcer (ainsi que *dum, i, modo, quin, sis, uero*), et *Pluet cras, ut*

opinor, pour adoucir une assertion (ainsi que *ut opinor, mea quidem sententia...*). La troisième partie (chap. 12-13) s'intéresse aux éléments qui structurent, redirigent ou interrompent la conversation : comment saluer et attirer l'attention, comment ouvrir une conversation et comment la clore : *heus, eho, audin, quid ais?, salve, saluus sis, salueto, iubeo te saluere, di te ament, numquid uis, uale*. Tandis que la quatrième partie (chap. 14-15) analyse la langue de l'amitié, dans une relation d'égal à égal, et celle de la domination à travers les interactions entre maîtres et esclaves, la cinquième (chap. 16-17) montre comment Plaute et Térence créent certains effets en mettant en scène des personnages déguisés qui adoptent la langue propre au protagoniste en qui ils sont déguisés : Philocrates et Tyndarus dans les *Captivi* de Plaute, Chaerea dans l'*Eunuchus* de Térence, Demea dans les *Adelphes*. Il s'agit de jeunes citoyens déguisés en esclaves, sauf Demea qui, de *senex iratus*, se transforme en *lepidus senex*. L'ouvrage est doté de cinq appendices. Le premier présente des statistiques concernant le nombre de lignes par type de personnage masculin et féminin. Le second explique quel type de matériel est inclus ou exclu du corpus. Le troisième donne une liste des expressions de politesse dans la comédie romaine. Le quatrième et le cinquième ne sont pas dans le livre (ils sont disponibles sur le site personnel de l'auteur, dont l'adresse est donnée, de façon assez discrète, p. 287, n. 94). On trouve un ensemble de passages dans lesquels Donat discute le caractère poli d'une phrase ou d'un mot dans son commentaire à Térence ainsi qu'une longue liste de références permettant d'étayer des assertions particulières faites dans le livre. L'ouvrage, que l'on peut situer dans la voie tracée par J.N. Adams, *Social Variation and the Latin Language*, Cambridge, 2013, est doté d'une bibliographie finale et de plusieurs index. Il s'agit incontestablement d'une étude qui fait progresser la connaissance des stratégies langagières de Plaute et de Térence.

Bruno ROCHETTE

Jean-Pierre DE GIORGIO, *L'écriture de soi à Rome. Autour de la correspondance de Cicéron*. Bruxelles, Latomus, 2015. 1 vol., 305 p. (LATOMUS, 347). Prix : 51 €. ISBN 978-90-429-3238-8.

Cette monographie est l'incarnation d'une frustration, celle que ressentent tous ceux qui ont un jour tenté de se faire une idée un peu claire de ce qu'a été la vie personnelle de Cicéron. De l'homme, les faits sont connus ; il en va plus inconfortablement des répercussions de ceux-ci sur celui-là. Pour les appréhender entre les lignes de son histoire, sa correspondance joue un rôle qu'on lui connaît au moins depuis les désespoirs de Pétrarque découvrant en 1345 que le Cicéron qui s'adresse à Atticus n'est pas aussi présentable que celui qui se montre dans l'ordinaire de son œuvre. Cette discordance, qui s'observe jusque dans l'usage linguistique, incitait à l'interprétation. Depuis *Les secrets de la correspondance de Cicéron*, le livre cruellement mal intentionné d'un Jérôme Carcopino publiant en 1947 un texte endurci de déception politique, la critique tente de faire façon du corpus des *Lettres*. L'hétérogénéité de celui-ci ne facilite pas la tâche ; varié de tons, de contenus, d'époques et de destinataires, il épouse en compliqués méandres la sinuosité de relations dont nous saisissons à peu près les enjeux matériels et sociologiques mais dont nous mesurons mal les dimensions cognitives, émotionnelles ou, si l'on préfère, psychiques. Sur cette

lemmes sont enrichis de notes de grammaire contrastive. En ce qui concerne les *Adnotationes* aux *auctores*, seuls deux textes sont analysés : *P. Ryl.* III 477, fragment de la *diuinatio in Caecilium* de Cicéron (33-37 ; 44-46) avec des annotations en grec et en latin, et le *P. Ant.* s.n., le Juvénal d'Antinoé (septième satire, v. 149-198) avec des *marginalia* en grec et en latin que l'on peut attribuer à au moins cinq mains différentes. Pour finir, l'ouvrage intègre des *Dubia grammaticalia*, qu'il n'était peut-être pas utile d'introduire, surtout le premier : *P. Oxy.* VI 871 (la nature du texte est fort difficile à établir [philosophie ?] et le lien avec la grammaire est ténu), *P. Oxy.* XVII 2088 (sujet historique relatif à Servius Tullius, lien supposé avec le *De uerborum significatu* de Verrius Flaccus), *P. Iand.* I 5 (contient une référence à un traité grammatical circulant sous le nom de Dosithée). On signalera que plusieurs témoins étudiés ici ont été analysés du point de vue paléographique et codicologique par Serena Ammirati, *Sul libro latino antico. Ricerche bibliologiche e paleografiche*, Pise-Rome, 2015. Comme le souligne L. Holtz dans sa préface, l'ouvrage constitue un outil très utile, incontestablement un livre de référence, doté d'index (passages cités, inscriptions, papyrus et manuscrits cités, lieux) et de 7 planches hors texte (une numérotation continue des fragments publiés aurait rendu les renvois plus aisés). Il ouvre un champ d'investigation important et suggère des pistes de recherche stimulantes, évoquées par A. Wouters et P. Swiggers dans leur postface. Bruno ROCHETTE

Eleanor DICKEY, *The Colloquia of the Hermeneumata Pseudodositheana*. Volume II. Colloquium Harleianum, Colloquium Montepessulanum, Colloquium Celtis, and Fragments. Cambridge, Cambridge University Press, 2015. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, xi-346 p. (CAMBRIDGE CLASSICAL TEXTS AND COMMENTARIES, 53). Prix : 90 £. ISBN 978-1-107-06539-0.

Les *colloquia* des *Hermeneumata Pseudo-dositheana* (HP), publiés dans le troisième volume du *Corpus glossariorum Latinorum* de G. Goetz (1892), sont des manuels de conversation gréco-latins ou latino-grecs présentant des scènes de la vie quotidienne caractéristiques de l'Empire romain, empruntées pour la plupart à la vie scolaire. La tradition médiévale a conservé six versions différentes de ces textes, suffisamment différenciées entre elles pour être étudiées indépendamment l'une de l'autre mais assez semblables pour pouvoir remonter à un ancêtre commun. Les *colloquia* seraient venus se greffer à un noyau originel constitué de deux livres de glossaires alphabétiques et d'un livre de *capitula* (avant, entre les deux ou après : il est difficile de le dire). De nature composite, les *colloquia* peuvent être divisés en deux catégories : *schoolbooks* et *phrasebooks*, respectivement des scènes de la vie scolaire et des ensembles phraséologiques concernant des situations plus diversifiées. Apparues indépendamment l'une de l'autre, ces deux sections ont été unifiées seulement dans un second temps par analogie de structure et de finalité. Dans les deux cas, il s'agit incontestablement d'outils didactiques destinés à des étrangers qui peuvent avoir une origine bien plus ancienne que celle des manuscrits datant du Moyen Âge et de la Renaissance qui nous les ont transmis. La preuve de cette ancienneté est donnée par les vestiges papyrologiques (alphabets, déclinaisons et conjugaisons, vocabulaire et lecture des *auctores*), réunis par M. Ch. Scappaticcio,

Artes grammaticae in fragmenti. I testi grammaticali latini e bilingui greco-latini su papiro. Edizione commentata, Berlin/Boston, 2015. Eleanor Dickey a entrepris de publier les *colloquia* en les dotant d'une introduction (sources, éditions modernes, langue du texte, nature et évolution du *colloquium*), d'une traduction et d'un commentaire, avant tout d'ordre lexical et linguistique. Le premier volume, dont j'ai rendu compte ici même (AC 83 [2014], p. 321-324) et, avec plus de détails, dans *Gnomon* (86 [2014], p. 596-600), contient l'édition de trois des six *colloquia* : *Monacensia-Eindsidlensia* (ME), *Leidense-Stephani* (LS) et *Stephani* (S). Dans le second tome que voici, on trouve les trois autres, à savoir *Harleianum* (H), *Montepessulanum* (Mp) et *Celtis* (C), absent de l'édition de Goetz, ainsi que les fragments de papyrus qui peuvent se rattacher à certains de ces *colloquia*, comme le P. Prag. II 118. Le *Colloquium Harleianum* (H), désigné d'après le manuscrit qui l'a conservé (British Library Harleianus 5642, copié vers 900, sans doute à Saint-Gall), présente un texte moins cohérent que celui des autres *colloquia*. Il est aussi connu par un papyrus, le P. Prag. II 118 (= P. Wessely Prag. Gr. III 237), naguère réédité par E. Dickey elle-même et R. Ferri (*A New Edition of the Colloquium Harleianum Fragment in P. Prag. 2.118*, ZPE 180, 2012, p. 127-132). Il s'agit de trois petits fragments d'une page de codex de papyrus que l'on peut dater, d'après l'écriture, entre le IV^e et le V^e s. contenant la version d'un *sermo cottidianus* qui s'intègre à celui de tradition médiévale du *Colloquium Harleianum*. La scène décrite par le fragment de Prague appartient au monde de l'école : le maître reprend l'un de ses élèves parce qu'il ne l'a pas trouvé en train de remplir ses devoirs d'écolier lorsqu'il est passé chez lui le jour précédent. L'élève présente ses excuses et justifie son absence en disant que son père l'avait détourné de ses devoirs pour l'emmener avec lui au *praetorium*. On dispose aussi d'extraits du *Colloquium Harleianum* dans un cahier de notes du XVII^e s. copié par Claudius Salmasius (Claude Saumaise) d'après des manuscrits perdus des HP. Le *Colloquium Montepessulanum* (Mp) ne se trouve que dans un seul manuscrit, conservé à la Bibliothèque universitaire de médecine de l'Université de Montpellier I. Il contient différents textes, parmi lesquels plusieurs glossaires et les *Hermeneumata Montepessulana*. Ces derniers contiennent un *colloquium*, placé au début (folios 139r-146v), une longue section de *capitula* et un bref glossaire alphabétique qui semble provenir d'une source différente. On trouve également des extraits du *colloquium* dans deux glossaires très apparentés appelés *abscida lucida* d'après les premières entrées. En outre, plusieurs passages du *colloquium* sont proches du glossaire trilingue latin-grec-copte P. Berol. inv. 10582, publié en appendice. Le *Colloquium Celtis* (C), ainsi appelé parce que c'est l'humaniste Conrad Celtis qui est l'auteur de la seule copie existante, réalisée en 1495, est parfois désigné comme *Colloquium Vindobonense*, la copie se trouvant aujourd'hui à Vienne. Publié par A.C. Dionisotti en 1982, il est un des plus longs parmi les *colloquia* et contient beaucoup de matériel ancien. La quatrième partie de l'ouvrage contient des papyri apparentés à la tradition des *colloquia*. Le plus important d'entre eux est le P. Berol. inv. 10582, un fragment de codex contenant un *colloquium*, non attesté par ailleurs, apparenté au *Colloquium Montepessulanum*. Il s'agit d'un *colloquium* trilingue latin-grec-copte qui a probablement circulé dans un milieu chrétien (peut-être monastique). Publié pour la première fois par W. Schubart en 1913, il a été réédité par J. Kramer en 2010, puis par E. Dickey en 2015 : *How*

Coptic Speakers Learned Latin ? A Reconsideration of P. Berol. inv. 10582, ZPE 193, 2015, p. 65-77. Cette édition est reprise ici. Un autre papyrus, le *P. Berol. inv. 21860*, dont une nouvelle édition est proposée ici, est sans doute un glossaire plutôt qu'un *colloquium*, mais il contient parmi ses entrées une grande proportion de phrases de la conversation, parfois groupées en unités de sens. Un troisième papyrus, *P. Lond. II 481*, dont E. Dickey fournit également une nouvelle édition, est certainement un glossaire, mais il comporte aussi quelques phrases de la conversation. Ce fragment est sans doute un témoin d'un phénomène plus répandu, dans la mesure où nous disposons au moins d'un autre glossaire contenant quelques phrases parmi ses entrées : le *P. Louvre inv. E 2329* ou *Folium Parisinum*. Deux autres papyrus ont été sélectionnés pour illustrer le contexte dans lequel les *colloquia* se sont développés. Il s'agit de *P. Sorb. inv. 2069 verso*, un glossaire d'homonymes présentant des similitudes avec les listes de vocabulaire dans les *colloquia*, et le *P. Louvre inv. E 7332*, qui contient un ensemble de paradigmes grammaticaux illustrant comment l'étude de la grammaire décrite dans les scènes d'école des *colloquia* devait se dérouler dans la réalité. Ces deux textes ont fait l'objet de réévaluations récentes (E. Dickey-R. Ferri, *A New Edition of the Latin-Greek Glossary on P. Sorb. inv. 2069 (verso)*, ZPE 175, 2010, p. 177-187 et E. Dickey - R. Ferri - M.Ch. Scappaticcio, *The Origins of Grammatical Tables: a Reconsideration of P. Louvre inv. E 7332*, ZPE 187, 2013, p. 173-189) et sont repris dans le recueil de M. Ch. Scappaticcio, *op. cit.*, p. 184-226 (*P. Louvre inv. 7332*) et 445-460 (*P. Sorb. inv. 2069*). Le volume est doté de neuf planches dans le texte, d'une bibliographie et d'indices pour les deux volumes : mots et phrases grecs, mots et phrases latins, sujets mentionnés dans les *colloquia*, sujets abordés dans l'introduction et le commentaire. Je ne puis que réitérer l'appréciation positive que j'exprimais dans mon compte rendu du premier volume. Nous sommes à présent bien armés pour mieux comprendre comment le latin était enseigné comme langue étrangère dans l'Antiquité et comment ces *colloquia* se situent dans le contexte des outils didactiques mis au point à cette fin, comme l'a déjà montré E. Dickey elle-même, *Teaching Latin to Greek Speakers in Antiquity*, dans E.P. Archibald - W. Brockliss - J. Gnoza (Ed.), *Learning Latin and Greek from Antiquity to the Present*, Cambridge, 2015 (Yale Classical Studies, 37), p. 30-51.

Bruno ROCHETTE

Giovanni CERRI, *La Poétique de Platon*. Traduit de l'italien par Myrto GONDICAS, préface de Bruno GENTILI. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 224 p. (L'ÂNE D'OR). Prix : 25,5 €. ISBN 978-2-251-41054-7.

Ce livre est la traduction française d'un ouvrage paru pour la première fois en 1991, sous le titre original de *Platone sociologo della comunicazione*, dont la troisième édition – révisée, augmentée et rebaptisée *La poetica di Platone* – date de 2007. À travers les deux parties qui le composent, de longueur inégale en dépit d'un nombre de chapitres identique, G. Cerri examine comment et à quelle fin Platon, dans le processus d'écriture, développe et illustre une théorie de la composition littéraire dont la dimension sociale est patente. « Mythe et poésie », la première partie, pose les jalons de ce que l'auteur appelle une interprétation psychosociale du mythe, en tant qu'il

procurée avec Angelo Luceri pour le site *Musis Deoque*. Une approche aussi attentive aux désaccords de la tradition ou de la critique ne peut faire l'économie d'une interrogation véritable sur le statut de la variation textuelle. Paolo Chiesa (*Il metodo genealogico oggi da un osservatorio mediolatino*, p. 61-70) livre, à cet égard, un plaidoyer à la fois rationnel et éclairé sur les dangers d'une « nouvelle philologie » qui se résoudrait, par avance, à l'incertitude en matière de choix éditoriaux. Une illustration particulièrement intéressante des débats en cause nous est fournie par Alessandro Fusi (*Marziale e il fantasma di Scorpo. Nota a 10.48.23*, p. 261-280). On sait que, pour le vers X, 48, 23 de Martial, la tradition se divise entre le texte privilégié par la très grande majorité des philologues (*de prasino conuiua meus uenetoque loquatur*) et deux versions alternatives où *ueneto* cède la place soit à l'inattendu *scuto*, soit à la leçon évidemment incorrecte *scipio*. Fusi soutient, à raison, que toute critique textuelle de cette ligne doit expliquer la présence de *scuto* et de *scipio* ; mais il développe également une argumentation très robuste contre l'hypothèse de Lindsay, selon laquelle Martial aurait écrit *Scorpo* (déjà proposé par Gruterus) dans l'édition de 95, avant de remplacer ce nom propre par *ueneto* dans l'édition de 98. Il n'y a donc pas, aux yeux de Fusi, « variante d'auteur » : *scuto* est la leçon authentique et *ueneto* se réduit à une faute produite par banalisation à partir de XIV, 131, 1 (*si ueneto prasinoue faues, quid coccina sumes ?*). La réfutation opposée à Lindsay aurait été plus convaincante si Fusi ne s'était pas contenté de décrire *scipio* comme « una corruttela meccanica » de *scuto* (p. 276), passant ainsi trop vite sur le fait que *Scorpo* permet de comprendre immédiatement l'apparition de *scipio*. Mais, comme l'a noté Raoul Verdière (*RBPh*, 55/2 [1977], p. 601), la tradition transmet *luci* à côté de *Lupi* en I, 59, 3 ; il est permis de croire, par conséquent, qu'une confusion analogue entre T/C et P, causée par la mélecture de l'écriture capitale, a produit ici †*scupo*†, dont *scipio* n'est qu'une normalisation manquée. La leçon *scipio* ne saurait donc justifier le *Scorpo* de Gruterus et Lindsay ; tout au contraire, elle témoigne de l'ancienneté de *scuto*. À l'appui de son choix éditorial, Fusi (p. 273) mentionne encore un passage de Marc Aurèle (*In semet ipsum*, I, 5) : παρὰ τοῦ τροφῆως τὸ μήτε Πρασιανὸς μήτε Βενετιανὸς μήτε Παλμουλάριος ἢ Σκουτάριος γενέσθαι. Mais il s'agit là d'un parallèle discutable, dans la mesure où les couples qu'il exhibe favorisent davantage *ueneto* que *scuto*, à moins que l'on ne préfère une correction qui paraît inédite à ce jour : *de parma conuiua meus scutoque loquatur*, pour laquelle on peut invoquer XIV, 213, 2 (*parma tibi, scutum pumilionis erit*). L'éventualité d'une « variante d'auteur » regagne alors quelque plausibilité, puisque tant *prasino... ueneto* que *parma... scuto* se trouvent légitimés par la formulation de Marc Aurèle.

Marc DOMINICY

Denis FEENEY, *Beyond Greek. The Beginnings of Latin Literature*. Cambridge (Mass.) – Londres, Harvard University Press, 2016. 1 vol. 16 x 24 cm, 377 p. Prix : 31,5 €. ISBN 928-0-674-05523-0.

Dans l'histoire littéraire de Rome, 240 av. J.-C. est une date essentielle. C'est le *dies natalis* de la littérature latine. Cette année-là, après la victoire de Rome sur Carthage, un affranchi de Tarente, Andronicus, fit représenter le premier drame grec

traduit en latin dans le cadre des *Ludi Romani* (16-19 septembre). Les années qui ont suivi la première guerre punique (264-241) ont été cruciales pour la naissance des premiers textes littéraires latins. C'est en effet durant cette période que les Romains ont commencé à développer une littérature dans leur propre langue selon des modèles grecs. Quoi qu'en pense Horace, dont les vers célèbres *Graecia capta ferum uictorem cepit et artis / intulit agresti Latio* (*Épîtres* II, 1, 156-157) décrivent la situation paradoxale dans laquelle s'est trouvée Rome, victorieuse politiquement sur la Grèce, mais culturellement conquise par elle, les Romains ont su tirer un avantage de cette position : ils ont été les seuls capables, dans l'Antiquité, d'opposer aux Grecs une littérature écrite dans leur propre langue. Andronicus, probablement fait prisonnier lors de la prise de Tarente en 272, a joué un rôle capital dans cette évolution comme trait d'union entre le monde grec et Rome. Devenu, après son affranchissement, citoyen romain sous le nom de L. Livius Andronicus, il traduisit en latin des drames attiques ainsi que l'*Odyssée*. Lorsque l'on étudie cette période, on doit donc inévitablement aborder le problème de la traduction. Encore faut-il s'entendre sur ce que l'on désigne ainsi. Les Romains n'ont pas traduit littéralement les modèles grecs, tel un *fidus interpres* (Horace, *Art poétique*, 133). Bien au contraire, ils ont réalisé ce que S. Mariotti a appelé une « traduction artistique » rendant non les mots, mais leur valeur : *non uerba, sed uim Graecorum expresserunt poetarum* (Cicéron, *Académiques*, 10). Les trois premiers chapitres tentent de circonscrire ce phénomène complexe en soulignant combien rares sont certains types de traductions dans le monde antique. De nos jours, nous considérons la traduction d'ouvrages littéraires comme banale. Mais ce n'est pas le cas partout. Dans l'Inde contemporaine, qui est multilingue, on trouve très peu de traductions entre les langues vernaculaires et même vers l'anglais. Dans le monde classique, la situation est plus nette encore. Bien que la littérature grecque ait été largement diffusée dans le monde ancien, elle a été peu traduite. On trouve beaucoup d'exemples de textes non littéraires traduits, mais la littérature est restée en général sans traduction. Des textes grecs ont été traduits en arabe entre 750 et 1000 : il s'agit toutefois de textes scientifiques. On ne trouve pas de traduction en arabe d'Homère, de Théocrite ou de Sophocle. L'exemple de l'Alexandrie des Ptolémées est intéressant. La métropole égyptienne est une cité cosmopolite où se côtoient Égyptiens, Juifs et Grecs. Dans cette société, on ne trouve toutefois pas de projet de traduction systématique, même s'il existe des exceptions apparentes, comme la traduction de la Bible hébraïque des Septante et celle de chroniques égyptiennes par le prêtre Manéthon. La traduction à Rome est donc, vu son ampleur, un phénomène tout à fait isolé qui a donné une impulsion décisive aux œuvres postérieures de la littérature latine à travers la création de ressources linguistiques et de nouveaux cadres de référence. En général, comme on le voit dans d'autres périodes de l'histoire littéraire, des phases de grande productivité dans le domaine de la littérature sont précédées par une génération de traducteurs très actifs. L'exemple romain est d'autant plus surprenant que le grec était bien connu à Rome. Traduire n'était donc pas nécessaire. Les chapitres 4 et 5 sont consacrés à la révolution dans les *Ludi Romani* qui ont donné naissance au projet de traduction, en examinant en particulier les transformations successives sur la scène internationale auxquelles répondaient les différentes réformes dans les *Ludi*. Le chapitre 6 envisage les enjeux de l'utilisation du terme « littérature » dans un sens ancien spécifique au contexte

romain. La première génération de traducteurs de textes littéraires était composée d'étrangers. Leur statut était complexe. Aucun d'entre eux n'avait une position de citoyen romain de naissance, mais ils occupaient une place ambiguë entre les différentes cultures de l'Italie centrale et méridionale (grecque, osque et romaine). Ils étaient des *semigraeci*, selon l'appellation que leur donne Suétone (*Gram.*, 1.2). Le poète Ennius, né à Rudies, disait avoir trois cœurs (Aulu-Gelle, XVII, 17, 1) et était très fier d'être devenu Romain (*Ann.*, 525 Skutsch). Le premier auteur latin né citoyen romain qui écrivit de la poésie en latin fut Accius, qui avait 30 ans en 140, un siècle après la première production de Livius Andronius. Pourquoi les Romains ont-ils en quelque sorte délégué à des étrangers la tâche d'écrire leur propre littérature ? Sans doute parce que ces « demi-grecs » possédaient une solide connaissance de la littérature grecque. Les *semigraeci* ne furent toutefois pas les seuls à entreprendre la rédaction de textes d'une certaine ampleur. Des Romains de naissance, des sénateurs, comme Fabius Pictor ou Cincius Alimentus, ont écrit des histoires de la ville, mais en grec. Le grec resta la langue de l'historiographie jusqu'à ce que Caton publie ses *Origines* en latin, dans les années 160. Nous avons donc un chiasme assez curieux : les « Grecs » composent des drames et de la poésie épique en latin et les Romains écrivent des textes ethnographiques et historiques en grec. Fabius Pictor et les autres annalistes ont fait, d'une certaine manière, comme Xanthus de Lydie, Bérusse de Babylone et Manéthon d'Égypte : utiliser le grec pour proposer un récit concernant leur propre pays aux Grecs, c'est-à-dire au monde civilisé, mais aussi au public de l'Italie, dans la mesure où le grec était la *lingua franca* de la péninsule. Le chapitre 7 évalue quelle fut la portée de la nouvelle littérature dans le contexte de l'expansion du monde romain durant le II^e s. La création d'une littérature en latin doit se comprendre dans le cadre des relations entre Italiens et Romains, lesquels cherchent à « barbariser » les autres peuples d'Italie en vue d'instaurer leur supériorité culturelle. Denys d'Halicarnasse insiste sur le fait que Rome est la seule ville grecque parmi les peuples non helléniques d'Italie. Dans le couple traditionnel Grecs/barbares, Rome est amenée à prendre la place des Grecs. Le chapitre 8 propose une comparaison de l'expérience romaine avec d'autres cas dans le monde ancien (les Étrusques et les Carthaginois) et moderne (littérature russe) pour clarifier ce qui est spécifique ou pas à Rome. La conclusion évalue l'implication de la réalisation romaine dans le cadre très large du monde méditerranéen. Les deux thèses soutenues dans cet ouvrage, à savoir le caractère unique du projet de traduction de Rome et la politique délibérée de l'élite romaine en vue de placer Rome sur la scène internationale après 240, ne sont pas vraiment neuves. Elles se situent dans une ligne interprétative de la littérature latine qui remonte à Friedrich Leo, qui fut un des premiers savants à attirer l'attention sur l'importance de la traduction pour comprendre la nature de l'entreprise littéraire de Rome.

Bruno ROCHETTE

Peter BARRIOS-LECH, *Linguistic Interaction in Roman Comedy*. Cambridge – New York, Cambridge University Press, 2016. 1 vol. xxiii-381 p., 10 fig. n/b, 32 tables. Prix : 75 £ (relié). ISBN 9781107129825.

Maria Chiara SCAPPATICCIO, *Artes grammaticae in frammenti. I testi grammaticali latini e bilingui greco-latini su papiro. Edizione commentata*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2015. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XV-585 p. (SAMMLUNG GRIECHISCHER UND LATEINISCHER GRAMMATIKER, 17). Prix : 146,95 € (relié). ISBN 978-3-1-044503-9.

En 1979, Alfons Wouters faisait paraître un corpus des papyrus grammaticaux grecs, où sont rassemblés vingt-cinq textes, vingt-quatre en grec et un en latin (*P.Mich.* VII 429 + *P.Lit.Lond.* 184). Le présent travail est en quelque sorte le pendant du recueil de notre collègue louvaniste pour les textes grammaticaux en latin et bilingues grec-latin. Ces fragments, provenant de la partie orientale de l'Empire (de la Libye à la Jordanie, Bu Njem, Kellis et Maximianon, à travers le désert oriental d'Égypte, et du sud au nord de l'Égypte, de la Vallée de Thèbes à l'Arsinoïte, à travers Hermoupolis, Oxyrhynchos et Héracléopolis), permettent de reconstituer, de façon fragmentaire, mais néanmoins assez complète, l'état de l'enseignement du latin dans l'Orient hellénophone. Le recueil contient vingt-sept fragments, rangés selon l'ordre de progression supposé de cet enseignement en trois stades : l'étude de l'alphabet, les déclinaisons et les conjugaisons, le vocabulaire et la lecture des *auctores*. Sans doute déjà présent durant les premiers siècles de notre ère, l'enseignement du latin dans les régions orientales de l'Empire romain s'est surtout développé à partir du règne de Dioclétien pour des raisons avant tout pratiques. Les hellénophones ont dû étudier la langue de Rome pour des motifs administratifs et politiques, le latin étant la langue officielle de l'Empire, la « langue d'État ». Les vestiges papyrologiques sont contemporains des grammaires latines composées pour un public hellénophone, Diomède, Charisius, Dosithée, Priscien et Eutychès, dont les *artes* nous sont parvenues par la tradition occidentale. Les témoins papyrologiques sont complémentaires de ces grands textes et doivent sans cesse être mis en lien avec eux. En outre, les *Hermeneumata Pseudo-dositheana* constituent des instruments d'enseignement linguistique bilingues (latin-grec et grec-latin) rassemblant des matériaux hétérogènes accumulés par couches successives. Ils permettent aussi des comparaisons avec les fragments réunis ici, lesquels appartiennent à tous les genres qui composent l'*ars grammatica* : alphabets et exercices d'écriture, glossaires, manuels de conversation, traités de grammaire, *idiomata*, textes d'auteurs classiques avec gloses. L'introduction replace d'abord les vestiges dans le contexte qui les a produits, c'est-à-dire un monde où le multilinguisme est la règle et l'unilinguisme l'exception, et décrit l'aire géographique couverte. Une digression est consacrée au phénomène de la langue latine en écriture grecque et de la langue grecque en lettres latines. Vient ensuite l'évocation du contexte pédagogique et grammatical. On trouve pour finir une description du matériel publié, classé par genres, selon la progression de l'enseignement : les abécédaires, les fragments du type *Schulgrammatik* et ceux du type *regulae*, le vocabulaire et les *auctores* lus avec l'aide de la grammaire. On dénombre onze alphabets dans quatre papyrus et quatre ostraca, datés entre le I^{er} s. et le V^e s et provenant de différentes localités de la *pars Orientis*. On peut distinguer trois typologies différentes : la séquence de lettres exclusivement latines (l'alphabet qui termine le codex de papyrus *P. Chester Beatty* AC 1499 et un des deux alphabets copiés sur le *P. Ant.* 1 ainsi que deux séquences partielles de deux ostraca inédits de Bu Njem), les lettres latines flanquées de leurs équivalents grecs (*P. Oxy.* X 1315 et *O. Deir Rumi* inv. OEA 314),

les lettres latines surmontées d'une tentative de transcription phonétique en caractères grecs (*O. Max.* inv. 356 et le second alphabet du *P. Ant.* 1). On peut ajouter le curieux *P. Worp* 1, un fragment portant deux alphabets en langue grecque, mais en écriture latine. Le noyau le plus étoffé de papyrus publiés ici est constitué de fragments qui transmettent des traités grammaticaux systématiques, d'un côté, et, de l'autre, ceux contenant des flexions plus ou moins partielles nominales et verbales. Dans le premier groupe, sous l'étiquette *Schulgrammatik*, on range des papyrus qui ont transmis des traités grammaticaux développant des questions spécifiques. On compte seulement deux textes de ce type, le premier du II^e s., le second du IV^e s., attribués généralement à des compilateurs anonymes. Il s'agit de *P. Lit. Lond.* II 184 + *P. Mich.* VII 429, de Karanis, qui contient la définition de *dictio* et d'*oratio*, suivies de la liste des *partes orationis* et de la définition de *nomen*. Il traite aussi une question orthographique sur la formation des syllabes avec un renvoi spécifique à la forme *ae/ai*. Le second texte est la *lacinia membranacea* du *PL* III/504, qui contient une argumentation sur la *dialysis* présentant des points de contact avec les lignes de la grammaire de Charisius sur la *dialysis* et avec celles de Marius Plotius Sacerdos sur la *parenthesis*. Dans le second groupe, on trouve quatre textes de flexions nominales et quatre de flexions verbales. Il s'agit de tableaux de déclinaisons ou de conjugaisons, tantôt unilingues, tantôt bilingues grec-latin. Les fragments contenant des formes déclinées sont tous datables entre le IV^e et le V^e s. D'un côté, certains fragments doivent plutôt être présentés comme des *exercitationes scribendi* dans lesquels un mot est recopié plusieurs fois à des cas différents (*P. Vindob.* inv. L 19 ; *PSI* XIII 1309). D'un autre côté, on doit citer le *P. Bodl.* I 2 (inv. *Gr. Bibl. d.* 2), dont la *scriptio inferior* contient une séquence de lemmes en forme de tableau en langue latine (seulement quelques-uns partiellement fléchis), tandis que le *P. Louvre* inv. E 7332, probablement destiné à des hellénophones, présente un véritable tableau de déclinaison de neuf noms latins féminins et neutres de la troisième déclinaison. Chaque mot est introduit par son parallèle en langue grecque (recopié à l'encre rouge) et décliné soit au singulier, soit au pluriel en même temps que le pronom démonstratif *hic, haec, hoc*. Les flexions verbales sont le plus souvent bilingues. On peut citer *P. Stras.* inv. G. 1175 et *P. Oxy.* LXXVIII 5161, l'un et l'autre datables entre le III^e et le IV^e s., ainsi que le *P. Oxy.* inv. 103/182(a), qui est en cours d'édition. À ces trois témoins, on peut ajouter l'exercice de conjugaison exclusivement latin *P. Vindob.* inv. L 156 (IV-V). Viennent ensuite les lexiques et glossaires ainsi que les gloses et scholies aux textes des *auctores*. On dénombre peu de lexiques latins et de glossaires bilingues gréco-latins ou latino-grecs pourvus d'informations supplémentaires de type grammatical. On connaît un seul lexique latin sur papyrus (*P. Oxy.* LII 3660), du IV^e-V^e s., qui contient une séquence de lemmes et d'expressions latines entre g et l, parmi lesquels *glans* et *interrex* sont partiellement déclinés. Le *BKT* IX 150 est le plus ancien glossaire gréco-latin en écriture grecque, daté entre le I^{er} s. av. et le I^{er} s. ap., contenant des formes partiellement conjuguées de quatre verbes. On peut dire la même chose du *P. Oxy.* LXIX 3452 (II^e s.). Ces témoignages attestent que des outils didactiques destinés à l'étude du latin par des hellénophones circulaient déjà avant la *Constitutio Antoniniana* de 212. Ce sont des témoins précieux de la phase de formation d'un enseignement de langue latine dans les provinces orientales de l'Empire. Le *P. Sorb.* inv. 2069 (III^e s.) est un cas particulier. Il s'agit d'un glossaire bilingue digraphe latino-grec dans lequel les

lemmes sont enrichis de notes de grammaire contrastive. En ce qui concerne les *Adnotationes* aux *auctores*, seuls deux textes sont analysés : *P. Ryl.* III 477, fragment de la *diuinatio in Caecilium* de Cicéron (33-37 ; 44-46) avec des annotations en grec et en latin, et le *P. Ant.* s.n., le Juvénal d'Antinoé (septième satire, v. 149-198) avec des *marginalia* en grec et en latin que l'on peut attribuer à au moins cinq mains différentes. Pour finir, l'ouvrage intègre des *Dubia grammaticalia*, qu'il n'était peut-être pas utile d'introduire, surtout le premier : *P. Oxy.* VI 871 (la nature du texte est fort difficile à établir [philosophie ?] et le lien avec la grammaire est ténu), *P. Oxy.* XVII 2088 (sujet historique relatif à Servius Tullius, lien supposé avec le *De uerborum significatu* de Verrius Flaccus), *P. Iand.* I 5 (contient une référence à un traité grammatical circulant sous le nom de Dosithée). On signalera que plusieurs témoins étudiés ici ont été analysés du point de vue paléographique et codicologique par Serena Ammirati, *Sul libro latino antico. Ricerche bibliologiche e paleografiche*, Pise-Rome, 2015. Comme le souligne L. Holtz dans sa préface, l'ouvrage constitue un outil très utile, incontestablement un livre de référence, doté d'index (passages cités, inscriptions, papyrus et manuscrits cités, lieux) et de 7 planches hors texte (une numérotation continue des fragments publiés aurait rendu les renvois plus aisés). Il ouvre un champ d'investigation important et suggère des pistes de recherche stimulantes, évoquées par A. Wouters et P. Swiggers dans leur postface. Bruno ROCHETTE

Eleanor DICKEY, *The Colloquia of the Hermeneumata Pseudodositheana*. Volume II. Colloquium Harleianum, Colloquium Montepessulanum, Colloquium Celtis, and Fragments. Cambridge, Cambridge University Press, 2015. 1 vol. 21,5 x 28,5 cm, xi-346 p. (CAMBRIDGE CLASSICAL TEXTS AND COMMENTARIES, 53). Prix : 90 £. ISBN 978-1-107-06539-0.

Les *colloquia* des *Hermeneumata Pseudo-dositheana* (HP), publiés dans le troisième volume du *Corpus glossariorum Latinorum* de G. Goetz (1892), sont des manuels de conversation gréco-latins ou latino-grecs présentant des scènes de la vie quotidienne caractéristiques de l'Empire romain, empruntées pour la plupart à la vie scolaire. La tradition médiévale a conservé six versions différentes de ces textes, suffisamment différenciées entre elles pour être étudiées indépendamment l'une de l'autre mais assez semblables pour pouvoir remonter à un ancêtre commun. Les *colloquia* seraient venus se greffer à un noyau originel constitué de deux livres de glossaires alphabétiques et d'un livre de *capitula* (avant, entre les deux ou après : il est difficile de le dire). De nature composite, les *colloquia* peuvent être divisés en deux catégories : *schoolbooks* et *phrasebooks*, respectivement des scènes de la vie scolaire et des ensembles phraséologiques concernant des situations plus diversifiées. Apparues indépendamment l'une de l'autre, ces deux sections ont été unifiées seulement dans un second temps par analogie de structure et de finalité. Dans les deux cas, il s'agit incontestablement d'outils didactiques destinés à des étrangers qui peuvent avoir une origine bien plus ancienne que celle des manuscrits datant du Moyen Âge et de la Renaissance qui nous les ont transmis. La preuve de cette ancienneté est donnée par les vestiges papyrologiques (alphabets, déclinaisons et conjugaisons, vocabulaire et lecture des *auctores*), réunis par M. Ch. Scappaticcio,

de vingt années de rencontres régulières et enrichissantes qui ont suivi les progrès et développements des études hellénistiques durant toute cette période.

Christophe CUSSET

Frédérique WOERTHER, *Caecilius de Calè-Actè. Fragments et témoignages*. Texte établi, traduit et annoté par Fr. W. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 12,5 x 19 cm, XL-204 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 518). Prix : 43 €. ISBN 978-2-251-00602-4.

Cette édition des fragments et témoignages de Caecilius de Calè-Actè est le troisième volet d'un triptyque consacré à la théorie rhétorique grecque de l'époque hellénistique. Les deux premiers tableaux représentent les éditions, parues respectivement en 2012 et 2013, d'Hermagoras de Temnos (*fl.* 150/130 av. J.-C.) et d'Apollodore de Pergame (120 av. J.-C. – *ca* 40 av. J.-C.) ainsi que Théodore de Gadara (né à la fin des années 70 av. J.-C.). La production littéraire de Caecilius de Calè Aktè en Sicile, rhéteur, mais aussi critique littéraire, est variée : histoire, rhétorique, étude des figures, doctrine du sublime, remarques critiques, définitions de termes historiquement marqués. Ces textes sont aujourd'hui perdus. Cette édition comporte une introduction (p. VII-XL), une édition critique avec traduction française en regard (30 pages doubles), des notes complémentaires (p. 31-42), un commentaire continu (p. 43-143), un répertoire bio-bibliographique des sources (p. 145-181) et six index (183-204). L'introduction se compose de quatre sections : Caecilius de Calè-Actè en contexte, les éditions antérieures (Theophil Burckhardt [1863], Ernst Ofenloch [1907, réimpr. 1967], Irene Augello [2006]), présentation de cette édition, bref aperçu de la vie et de l'œuvre de Caecilius de Calè-Actè. Éditer des fragments n'est pas une tâche facile : le danger est grand d'y mettre trop ou trop peu. À la différence d'Ofenloch, qui rassemble dans son édition des textes qui n'entretiennent qu'un rapport très lâche avec la doctrine de Caecilius (ce qui donne un ensemble de 168 extraits), dans une présentation confuse, avec des choix typographiques difficiles à comprendre, Fr. Woerther a davantage le sens de la mesure. Un juste équilibre a été trouvé, car seuls ont été sélectionnés les témoignages mentionnant *explicitement* le nom du rhéteur. C'est heureux, car, sinon, où va-t-on ? C'est ainsi que, contrairement aux éditions antérieures (fr. XIV 168 Ofenloch ; fr. 45 Augello), Fr. Woerther ne retient pas un passage de l'*Institution oratoire* de Quintilien (VIII, 3, 34-35), car le texte ne présente pas, selon l'édition de Winterbottom, le nom de Caecilius. Le but de cette édition n'est pas de reconstruire les traités de Caecilius, comme tentait de le faire Ofenloch, mais de réunir les témoignages, découpés sans que le cotexte, c'est-à-dire l'environnement linguistique, soit inclus, afin de faire mieux ressortir l'information pertinente. La situation textuelle et le contexte historique et littéraire de chaque passage sont présentés dans le commentaire. Fr. Woerther estime que la plupart des textes retenus sont des témoignages (T) et que très peu méritent d'être identifiés comme des fragments (F), ceux-ci étant considérés comme des citations *verbatim* des auteurs envisagés. Témoignages et fragments sont réunis dans un même classement thématique. Les témoignages (au nombre de 50) et fragments (seulement 4 en comptant l'*Ineditum Vaticanum*, inauthentique) ont été rangés, après une première

section (chronologie et généralités), en fonction des principaux sujets abordés par le rhéteur, en particulier : la doctrine rhétorique rattachée explicitement au nom de Caecilius (II), sa doctrine des figures (III), la doctrine caecilienne du sublime telle qu'elle a été conservée par le Pseudo-Longin (IV), les remarques critiques formulées par Caecilius sur les orateurs et quelques auteurs (V), les remarques formulées par Caecilius à propos de la définition de certains termes (relevant principalement du domaine juridique) (VI). Une seconde section (*incertum*) contient le long texte de l'*Ineditum Vaticanum* (conservé dans le *Vat. Gr.* 435, fol. 220), placé dans un appendice par Ofenloch comme *Pseudocaecilianum* (p. 206-210). Ce fragment n'est pas authentique. La traduction est précise. Elle respecte les termes techniques qui se retrouvent d'un témoignage à l'autre. Très utile pour l'étude de la rhétorique et de la critique de l'époque hellénistique est le lexique final (p. 197-204) réunissant les principaux termes techniques mentionnés ainsi que les équivalences entre les notions grecques et latines. Il aurait peut-être fallu une bibliographie récapitulative des travaux modernes, ce qui aurait permis d'alléger les références dans les notes (parfois assez lourdes, d'autant plus qu'elles comportent régulièrement de longues citations de travaux modernes). Je ferai deux remarques ponctuelles. À la page xxx, n. 60, à propos du bilinguisme de Caecilius, il n'est plus nécessaire de citer l'article pionnier d'Émile Egger (1855). Sans parler de mon ouvrage *Le latin dans le monde grec* (1997), il existe quelques synthèses récentes et utiles sur les Grecs parlant latin à Rome : Th. HIDBER, « Vom Umgang der Griechen mit lateinischer Sprache und Literatur », *Paideia* 61 (2006), p. 237-254 et H.-G. NESSELRATH, « Latein in der griechischen Bildung? Eine Spurensuche vom 2. Jh. v. Chr. bis zum Ende des 3. Jh. n. Chr. », dans P. SCHUBERT, P. DUCREY, P. DERRON (éd.), *Les Grecs héritiers des Romains : huit exposés suivis de discussions* (Fondation Hardt. Entretiens sur l'Antiquité classique, 59), Vandœuvres-Genève, 2013, p. 281-308. P. 43-44, sur la question du judaïsme de Caecilius, je renvoie à mon article « Les *Caecilii*, la Sicile et le judaïsme », *Maia* 51 (1999), p. 243-246. Il y a peut-être eu des confusions, mais je ne mettrais pas en doute le témoignage de la *Souda* sous prétexte que c'est la seule source. Par la précision de la traduction et la richesse des informations contenues dans le commentaire, cette édition constitue un instrument de travail désormais indispensable.

Bruno ROCHETTE

Danièle GAILLARD-GOUKOWSKY & Paul GOUKOWSKY, *Diodore de Sicile. Bibliothèque historique*. Tome XI. *Livre XVI*. Texte établi par D. G.-G., présenté, traduit et annoté par P. G. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CCXXXIV - 202 p. (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 519). Prix : 55 € (broché). ISBN 978-2-251-00603-1.

La Collection des Universités de France s'est enrichie en 2016 de la publication du tome XVI de l'*Histoire universelle* de Diodore de Sicile, avec un texte établi par Danièle Gaillard-Goukowsky et traduit et commenté par Paul Goukowsky, grand connaisseur s'il en est de l'œuvre de l'historien d'Agyrion. Le livre XVI, qui couvre la période 359/8 à 336/5 avant J.-C., fait alterner selon le principe annalistique des chapitres consacrés à l'histoire grecque, centrée sur le règne de Philippe II de

leur ont été décernés (358 cas). Une bibliographie dresse la liste des recueils d'inscriptions utilisés et donne sur 27 pages la littérature secondaire relative au sujet ; deux indices regroupent les noms de lieux et ceux de personnes – dans ce dernier cas, l'ordre est singulier, qui fait se suivre les femmes, les souveraines et souverains non romains, les artistes, les hommes politiques, prêtres et particuliers non romains, et enfin les Romains ; trois appendices recensent les magistrats honorés comme *sôter* et *ktistès*, les monuments érigés dans les sanctuaires et les inscriptions latines de ce corpus. La collation de la documentation a été faite avec soin et pourra servir de base à des futurs travaux. Il est dommage cependant que le grec n'ait pas été revu par un tiers, ce qui aurait évité les fautes d'esprit et l'erreur sur Amphictyonie ou la formule θεός υἱός pour Auguste (p. 139). Les formes dialectales encore en usage à Lesbos à l'époque augustéenne et l'absence de notation du iota au datif singulier n'ont pas aidé l'auteur et une certaine méconnaissance des usages dans la rédaction des dédicaces rend parfois les choses plus obscures qu'elles ne le sont (notamment p. 63 n. 173 et E 127-138, où la distinction entre datif et accusatif permettrait de mieux distinguer autel et statue). Une attention plus soutenue portée au texte grec aurait permis des commentaires plus pertinents : ainsi p. 286 (S 39), les dieux sont déjà présents dans la dédicace de la statue de Balacros à Aulis, mais sous forme dialectale ; l'apport de Mummius consiste dans sa substitution au peuple de Tanagra et le renouvellement de la dédicace en *koiné*. La dédicace de la statue de Flamininus par le *koinon* thessalien (p. 345 [E 4]) devait comporter le *nomen* dont les deux dernières lettres sont conservées : il n'y a que six lettres avant, mais le nom latin est transcrit en grec de plusieurs façons (cf. E 5 à E 8) et la forme KOINTION de E 8 conviendrait. Dans le cas de la statue de M. Minucius Rufus (p. 374-376 [E 43]), les vestiges s'opposent matériellement à la restitution d'une seule base portant les deux dédicaces grecque et latine. Il aurait fallu aussi distinguer Marcus de Manius (p. 416-417). Certains noms ont été curieusement transcrits, comme (p. 418 [E 92]) celui de Dionysios fils de Lysanias. Une relecture plus serrée aurait permis de faire disparaître ces fautes d'inattention, comme la localisation de Sicyone en Turquie (p. 301) ou les incohérences de la bibliographie, comme la référence Raubitschek 1954 renvoyant à deux articles différents ou p. 471 (E 162) Brommer pour « Brommer 1985 » ou encore l'ordre des entrées « Picard » et « Robert » et les auteurs qui ont perdu l'initiale de leur prénom (Schalles, Schrader). Les notices du catalogue sont accompagnées d'illustrations graphiques empruntées aux publications des monuments et de photographies faites lors d'un voyage de recherche en 2006 et fournissent ainsi une documentation utile pour qui s'intéresse aux monuments en relation avec les magistrats romains dans l'Orient grec.

Anne JACQUEMIN

Martin JEHNE & Francisco PINA POLO (Ed.), *Foreign clientelae in the Roman Empire. A Reconsideration*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2015. 1 vol., 374 p., 11 fig. n/b, 2 tables (HISTORIA – EINZELSCHRIFTEN, 238). Prix : 68 € (relié). ISBN 978-3-515-11061-7.

Foreign clientelae publié par Ernst Badian en 1958 marqua durablement l'historiographie. L'ouvrage dirigé par Fr. Pina Polo et M. Jehne, issu d'un colloque tenu à

Saragosse, en propose un retour critique. Après une présentation des chapitres et de leurs principales conclusions, la première partie, méthodologique et historiographique, s'ouvre par la contribution de Fr. Pina Polo. Souvent citée par la suite, sa lecture critique est fondamentale, car elle justifie le besoin de reconsidérer en détail l'ouvrage de 1958 : l'ayant replacé dans l'historiographie, il se concentre sur l'utilisation de l'onomastique et infirme Badian ; il refuse aussi l'idée de clientèle gentilice et montre la fragilité de l'idée d'une loyauté intergénérationnelle. Les clientèles étaient bien moins nombreuses et rigides qu'on a pu le penser. L'auteur termine sur les conséquences pratiques et les avantages que le rapport de clientèle avait pour les deux parties, provinciaux et Romains. Le modèle de Badian étant largement déconstruit, il revient aux autres contributions de préciser, chacune dans son domaine, le bilan des connaissances. A. Ganter procède à partir de l'analyse de la relation de clientèle à Rome même ; elle récuse l'idée d'un âge d'or des clientèles et propose de porter un nouveau regard sur cette relation en décrivant l'*habitus* des patrons et des clients. On ajouterait volontiers que pour qu'un *habitus* soit bien compris, il importe avant tout de comprendre et de décrire le champ social auquel il faut le rapporter et d'en identifier le capital spécifique. La deuxième partie est consacrée aux liens développés entre Rome et l'Italie. H. Beck confronte l'héritage de Badian à celui de Münzer pour révéler l'importance des liens matrimoniaux entre les élites romaines et italiennes. F. Wulff Alonso considère la place des Italiens dans l'ouvrage de Badian et souligne les faiblesses de ses hypothèses : pour lui, la valeur du livre provient plus de ses nombreuses digressions et d'une approche qui rompait avec un hyper-légalisme et une admiration pour Rome. Le propos de W. Blösel est plus restreint : il examine les soutiens italiens à Scipion l'Africain en 205 ; le récit qu'en fait Tite-Live est une fiction, peut-être d'époque césarienne. La troisième partie est consacrée aux *foreign clientelae* dans la partie occidentale de l'Empire. À partir de la nécessité de lier nomenclature et statut, E. García Fernández considère la diffusion d'une onomastique romaine en Hispanie et le besoin d'expliquer, mais à l'époque impériale, la présence d'un réservoir de dénominations qui pourraient renvoyer aux noms des gouverneurs de l'époque républicaine. Il faut refuser l'idée d'imitation du nom du patron par les clients provinciaux, ou d'usurpation à grande échelle des pratiques onomastiques romaines. La situation en revanche se comprend si l'on prend en compte l'existence de communautés latines importantes qui ont pu soutenir la diffusion et la transmission des noms romains gagnés par manumission ou par concession *virtutis causa*. Considérant le cas de la péninsule ibérique jusqu'en 133, E. García Riaza s'oppose à une lecture des sources envisageant prioritairement les interactions entre Romains et indigènes dans un cadre de relations personnelles : les sources littéraires privilégient des figures comme Scipion ou Sempronius, mais les interactions s'établissaient dans un cadre institutionnel et légal que les locaux connaissaient. Revenant sur le cas de Balbus et de Gadès, F. Beltrán Lloris insiste sur la différence entre la position d'*hospes* et celle de *patronus*. L'*hospitium* conféré à Balbus par son ancienne cité n'en faisait pas un patron, mais doit plutôt être compris comme un moyen de maintenir sa position après avoir reçu la citoyenneté romaine. On ne doit pas considérer *hospitium* et patronat seulement du point de vue de Rome : ils pouvaient aussi être utilisés par les provinciaux à leurs propres fins. Considérant la place de la Gaule méridionale dans le travail de Badian, M. Christol revient précisément sur sa genèse

marquée par les recherches de Syme. Il montre l'importance de la Narbonnaise dans la question de la diffusion de la citoyenneté par les clientèles provinciales. L'enquête onomastique doit procéder minutieusement à partir d'un cadre civique et d'une analyse précise de l'épigraphie locale. Le mécanisme de la concession *ob virtutem* est connu par les sources littéraires, mais la perspective de Badian doit être complétée en considérant le rôle du droit latin et des processus juridiques dans l'histoire d'une province à l'intégration exemplaire. Pour F. Hurlet, l'Afrique illustre les difficultés des analyses de Badian : l'onomastique n'est pas un guide sûr pour retracer des liens de clientèle. Surtout il est difficile d'imaginer ces liens inflexibles et continus dans le temps pour une province qui représenta un enjeu fortement et souvent disputé entre les factions romaines. Prolongée jusqu'au début de l'Empire, l'analyse montre la particularité d'une Afrique où le gouverneur reste bien plus qu'ailleurs recherché comme patron par les cités. A. Suspène réévalue la notion de roi client à la lumière des monnaies de Juba II. Il constate l'autonomie proclamée sur ce monnayage et sa qualité attestant de la volonté d'imiter Auguste. Il souligne lui aussi que le concept de *clientela* s'applique mal aux royaumes et aux états. Il faut raisonner en termes de *societas* et d'*amicitia*. Les relations étaient diverses : il n'y avait pas de modèle unitaire et rigide. La quatrième partie concerne la partie orientale de l'Empire. M. Snowden présente une analyse des ressorts et des effets de l'*amicitia* dans la diplomatie : la notion ne décrivait pas seulement une relation, mais prescrivait aussi des comportements ; elle réorganisait le temps et l'espace des cités autour du rapport à Rome et en naturalisait l'autorité. À travers l'exemple de Flamininus et Nabis, P. Burton illustre le caractère dynamique de l'*amicitia* et l'importance de sa dimension morale qui ne doit pas être effacée par les considérations de *Realpolitik*. À partir du cas de Chypre, C. Tiersch examine les transformations de l'attitude romaine et les conséquences de la crise de la République. La cinquième partie envisage l'impact des clientèles à Rome. Les *Foreign clientelae* n'étaient pas une source importante de statut à Rome selon C. Rossillo-López, qui montre que la plèbe en percevait avant tout les aspects négatifs. J. Prag envisage la question militaire et les *auxilia externa* : Badian avait sous-estimé l'importance du service militaire de non-Italiens, service qui au demeurant se comprend mal à partir de la catégorie de clientèle. Il n'en constituait pas moins un puissant moyen de mise en relation entre les commandants romains et les élites indigènes. La dernière partie est consacrée aux évolutions jusque sous l'Empire. Il était impossible à l'empereur d'être un patron universel, car la logique du patronage est particulariste ; M. Jehne montre comment Auguste sut substituer la position de juge et de *pater* à celle de *patronus*. C. Eilers conclut en débattant des positions de J. Nicols sur les patrons de cité : il réaffirme l'idée d'un déclin progressif, quantitatif et qualitatif de la fonction, à partir d'Auguste. Malgré leur diversité et leurs approches très différentes, les contributions se recoupent ou se complètent assez largement. Si une réelle distance est prise en général avec Badian, toutes reconnaissent la valeur séminale de son ouvrage et la portée de son écriture de l'histoire. Plus qu'une rupture globale, cette reconsidération déplace les approches, reconsidère l'ampleur et les modalités du phénomène, les méthodes pour le comprendre. Il apparaît clairement que la notion de clientèle n'est pas pertinente pour définir une relation d'État à État. De même, l'usage indiscriminé de l'onomastique et l'idée de clientèles pérennes et continues sont remis en cause. Ces points de vue réorientent de fait vers

l'institutionnel, en même temps que la question des clientèles est moins vue depuis Rome, la question s'est décentrée et restituée aux conquis leur initiative. En définitive, un ouvrage dont la lecture profitera à qui s'intéresse à Rome et à son Empire.

Benoît ROSSIGNOL

Anne DAGUET-GAGEY, *Splendor aedilitatum. L'édilité à Rome (I^{er} s. avant J.-C. - III^e s. après J.-C.)*. Rome, École française de Rome, 2015. 1 vol. 16 x 24 cm, 807 p., ill. (COLLECTION DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME, 498). Prix : 60 €. ISBN 978-2-7283-1057-9.

Dans le *cursus honorum* sénatorial, l'édilité apparaît à première vue comme une fonction mineure, loin derrière (ou plus tôt avant) le prestigieux consulat. Et il est vrai que certains hommes nouveaux ou ressortissants de famille de moindre prestance durent se contenter de cette étape, marchepied de la préture. La lecture de la somme qu'Anne Daguet vient de consacrer à cette fonction dans ses multiples variantes au cours de son histoire longue vient quelque peu rectifier cette vision hiérarchique : l'édilité représente en réalité, au meilleur moment de sa *potestas*, soit aux II^e et I^{er} siècles avant notre ère, un poste fondamental dans le fonctionnement de la vie romaine, aux responsabilités multiples et essentielles, alliant la sécurité urbaine, le bon fonctionnement des marchés, en particulier celui des vivres (en ce compris la très « médiatique » *cura annonae* et les distributions de blé), des esclaves, des bêtes de somme et du bétail, le contrôle des prix, des poids et mesures et l'organisation des jeux publics. Cicéron l'avait bien perçu et décrit lorsqu'il parlait de la *splendor aedilitatum*, qui sert de titre à l'ouvrage. *Splendor* liée aussi à l'évergétisme de certains qui se ruinèrent à organiser des jeux somptueux afin de faciliter leur carrière ultérieure. Cette magistrature était née des luttes entre patriciens et plébéiens aux V^e-IV^e siècles et les premiers détenteurs étaient des magistrats de la plèbe subordonnés aux tribuns. Elle acquit son autonomie et s'étoffait au cours des siècles : quatre édiles au III^e siècle, deux plébéiens et deux patriciens, virent leur champ de compétences s'élargir pour en arriver à la situation maximale avec la création des édiles de Cérès. Mais à la même époque l'éventail de leurs attributions fut réduit dès l'intervention de Pompée en 57 qui se fit attribuer la *cura annonae*, certes de manière temporaire, mais la tendance se mettait en place comme on put le voir immédiatement dans la manière dont la question annonaire rebondit avec Clodius, édile curule en 56, contré par le Sénat et Pompée à nouveau. C'est en 50 que l'on situe la dernière mention connue des édiles dans leur rapport avec le ravitaillement urbain. César mais surtout Auguste leur enlevèrent leurs prérogatives urbaines pour les attribuer à des spécialistes s'apparentant à des fonctionnaires. L'Empire n'en fit guère plus que des détenteurs d'un échelon hiérarchique pour finalement les laisser disparaître dans le courant du III^e siècle. L'ouvrage nous propose d'abord un exposé chronologique, clair et précis des étapes de création – développement – réduction des édiles et de leurs compétences, leur place dans la carrière, le déroulement de leurs élections, soit une mise au point des plus utiles sur l'aspect proprement hiérarchique de la fonction. Suivie d'un exposé sur le déroulement de la prise de fonction, sur les insignes et pouvoirs, à savoir la question de la collégialité, celle des différents droits de coercition, celle de leur juridiction

encore à dégager les aspects les plus significatifs de ce mécanisme, qui expliquent le succès qu'il a pu rencontrer.

Évelyne SCHEID-TISSINIER

Boudewijn SIRKS (Ed.), Nova Ratione. *Change of Paradigms in Roman Law*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol., VII-181 p. (PHILIPPIKA, 72). Prix : 48 € (broché). ISBN 978-3-447-10219-3.

Un système de droit positif qui se développe sur plus d'un millénaire est inévitablement appelé à évoluer sous l'influence d'idées nouvelles diffuses et persistantes dans la culture et la société. Un nouveau *ratio* s'impose aux esprits qui engage le droit dans un ou plusieurs « changement(s) de paradigme », selon l'expression empruntée à Thomas S. Kuhn dans son livre *La structure des révolutions scientifiques*. L'ouvrage édité par Boudewijn Sirks se propose de discerner quelques-uns de ces changements paradigmatiques en droit classique et leurs implications sur l'idée même du droit en tant que création intellectuelle. Après une mise en garde pertinente sur la difficulté que posent nos sources pour une telle problématique, U. Babusiaux analyse l'édit de Julien sur les successions (*nova clausula Iuliani*) comme le résultat d'une fusion des systèmes civil et prétorien des successions *ab intestat* au service de l'égalisation du sort des enfants émancipés et des enfants en puissance sous l'Empire. J. Platschek sonde les limites imposées à la puissance du *pater familias* de contraindre son fils ou sa fille de divorcer d'un mariage heureux (*concordans matrimonium*), signe de la reconnaissance de l'individualité des enfants par les empereurs. R. Fiori se penche sur le principe de la typicité des contrats, soutenant que, loin d'être originale, celle-ci s'est développée dans le contexte de la procédure formulaire et comme une conséquence de la séparation tracée entre la vente et le louage par les Sabinieniens, pour être finalement neutralisée à son tour par l'introduction de l'action *praescriptis verbis* au II^e siècle ap. J.-C. I. Reichard discerne dans la stipulation aquilienne l'expression d'un changement de paradigme par rapport à la novation du droit civil. G. Santucci s'attaque quant à lui au contrat de société, où l'évolution des règles relatives à l'égalité des associés et à la nature de leurs apports s'analyse en fonction de l'essor du commerce au lendemain des guerres puniques. M. Schermaier traite de la doctrine classique du *consensus*, notion qui évolue de l'idée d'acceptation ou d'adhésion vers celle d'accord de volonté, illustrée à partir de la question de l'erreur, suivi par B. Sirks, qui envisage l'influence des doctrines stoïciennes relatives aux mouvements de l'âme (*motus animi*) sur l'évolution qui a conduit à la reconnaissance du *contractus* au sens d'un acte juridique bilatéral. Dans l'introduction de l'ouvrage, B. Sirks prend en considération l'innovation spectaculaire attribuée par la tradition à Q. Mucius Scaevola, qui le premier conçut le projet d'organiser le droit à partir de *genera*, mais il l'écarte étrangement aussitôt comme ne constituant pas un changement de paradigme, à défaut d'impliquer des innovations institutionnelles reliées aux évolutions sociales (p. 3). Or un tel choix sous-tend une question fondamentale : sont-ce les transformations de la famille et de la société qui provoquent le droit à « changer de paradigme », ou est-ce le droit qui, comme système cohérent défini par des instruments et des techniques propres, détermine les conditions de son propre développement, en interaction avec la société, mais suivant

un *modus agendi* spécifique, l'évolution des pratiques sociales n'étant que secondairement l'occasion d'ajuster, de compléter ou de corriger ses mécanismes ? À l'aune de la deuxième solution, et dans la mesure où la théorie élaborée pour les sciences naturelles est transposable au droit, il apparaît que le pivot des II^e – I^{er} siècles av. J.-C., dont Mucius Scaevola apparaît comme la figure de proue, correspond à un véritable renouvellement de la *matrice disciplinaire* que constituait le droit pontifical, où le droit passe de son mode d'expression rituel et procédural archaïque (mais fondateur) à l'exposé « scientifique » de ses matières à partir de notions et de principes élémentaires et suivant un ordre rigoureusement logique, dans la jurisprudence classique, dont les spécialistes représentent effectivement une nouvelle génération de juristes. L'innovation radicale ne serait donc pas à quérir dans les réalités sociales telles que les normes juridiques sont censées les refléter, mais dans une évolution du système du droit lui-même, et des méthodes et instruments à partir desquels il se construit au siège d'une pensée et d'une technique spécifiques (la création de l'exception de dol étant à cet égard un repère essentiel). Même s'il comporte une dimension sociale, en effet, le dégagement d'une *nova ratio* est de nature juridique, et non sociologique, au même titre que les paradigmes de Kuhn. L'*Isolierung* du droit, sa séparation par rapport aux institutions politiques, économiques et sociales, se manifeste précisément en ceci que la révolution scientifique à l'origine de la jurisprudence classique s'est produite en amont et indépendamment des évolutions de la société observables dans le domaine des mœurs et des échanges sous l'Empire.

Annette RUELLE

Charles GUÉRIN, *La voix de la vérité. Témoin et témoignage dans les tribunaux romains du I^{er} siècle avant J.-C.* Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 15 x 21,5 cm, 424 p. (MONDES ANCIENS). Prix : 27,50 €. ISBN 978-2-251-30002-3.

Professeur de langue et littérature latines à l'Université Paris-Est Créteil, Charles Guérin se profile aujourd'hui comme l'un des grands spécialistes de la rhétorique en usage à Rome au I^{er} siècle avant notre ère. L'ample monographie – près de 900 pages – qu'il a consacrée, il y a quelques années, de manière générale, à l'élaboration d'une notion rhétorique au I^{er} siècle avant J.-C. se voit judicieusement complétée par le présent ouvrage, dont l'attention se focalise cette fois sur le témoin judiciaire et sur son témoignage. Reconstituer la place de cette pratique judiciaire n'est pas une tâche aisée car, déplore l'auteur avec pertinence, « le témoin et sa parole sont le membre fantôme du discours judiciaire antique » (p. 12). Et la raison en est que, contrairement aux faits réels, « le corpus oratoire républicain et la doctrine rhétorique [...] se sont efforcés de construire l'image d'un orateur remportant la victoire par le seul discours qu'il adresse aux juges et au public, l'*oratio continua* » (p. 11). Si le matériau qui s'offre à l'étude est abondant, il n'en demande pas moins une prudence d'approche différenciée selon sa nature. Il y a bien sûr les manuels rhétoriques républicains, la *Rhétorique à Herennius*, texte anonyme, et les divers traités de Cicéron, *De inuentione*, *De oratore*, *Brutus*, *Orator*, *De optimo genere oratorum*, *Partitiones oratoriae* et *Topica*. Il y a aussi les nombreux discours judiciaires de Cicéron, corpus d'une grande richesse mais que nous savons adultéré par la réécriture, et qui, de

entrées, S. Alessandri retranscrit le texte grec avec annotations philologiques, commentaires et notices bibliographiques en notes de bas de page (p. 21-60). Ceci en rend la lecture malaisée : il est ardu de distinguer clairement les commentaires philologiques qui devraient se trouver dans l'apparat, des commentaires d'analyse du texte et des notices bibliographiques. De plus, le texte des notes est peu aéré et souvent long. L'absence d'apparat critique se justifie dans la mesure où l'auteur n'entend pas rééditer le texte, mais s'attache tout de même à donner des conjectures pertinentes, personnelles ou non, dans les notes. En outre, aucune lettre incertaine n'est pointée dans le texte grec, ce qui rend l'utilité de la reproduction du document hors de cette étude relativement restreinte. La troisième partie de cet ouvrage est constituée de la traduction en italien du document (p. 61-77) : rédigée dans une langue limpide, la traduction souffre toutefois de sa position après le texte grec ce qui rend la manipulation de l'ouvrage difficile. Il aurait à notre sens été préférable d'organiser le texte, ses commentaires et la traduction par entrée, ce qui en aurait facilité la compréhension et la manipulation pour le lecteur. La quatrième partie de l'étude s'attache à définir la nature et la finalité du document (p. 79-122) en reprenant et dépassant les observations de Sijpesteijn et Worp en 1993 : les observations de l'auteur sont toujours pertinentes et rédigées dans son style clair habituel, même si elles traînent parfois en longueur. À titre d'illustration, citons la liste de documents qui attestent l'existence de locations quinquennales aux différentes époques de la domination romaine en Égypte, chaque exemple étant muni d'une description fournie du contenu du document qui ne semble pas toujours nécessaire, qui s'étend de la p. 106 à la p. 120. Notons dans le troisième point de cette partie, qui porte sur les locations quinquennales et la définition de l'*oktodrachmia* (p. 93-105), une organisation surprenante des arguments puisque la discussion sur la définition de l'*oktodrachmia* n'a lieu qu'après la discussion au sujet de son rôle dans le document. Si l'analyse de S. Alessandri est excellente et bien argumentée, on peut regretter l'absence d'une conclusion clairement délimitée, celle-ci semblant se réduire au dernier paragraphe du livre, dans la continuité du dernier sous-titre de la quatrième partie. Les p. 123 à 156 de l'ouvrage comprennent la bibliographie, claire et exhaustive, les index, aisés à manier, ainsi que des planches reproduisant en noir et blanc le *recto* du papyrus. L'auteur nous livre donc un travail fouillé et qui actualise à juste raison les connaissances qui concernent le *P. Pher*. Toutefois, ce travail est réalisé sous une forme qui manque parfois de structure et traîne quelque peu en longueur.

Garance CLAPUYT

Andrea COZZO, « *Nel mezzo* ». *Microfisica della mediazione nel mondo greco antico*. Pise, Pisa University Press, 2014. 1 vol., 494 p. (SCIENZE PER LA PACE, 38). Prix : 18 €. ISBN 978-88-6741-466-6.

C'est un essai très stimulant que donne à lire Andrea Cozzo, qui part du constat aujourd'hui largement admis que les tensions et les conflits sont inhérents à toute vie en société, qu'ils insufflent leur dynamique aux rapports aussi bien politiques que sociaux. Confrontées à cet état de fait universel, le monde grec, ou plus précisément les cités-états grecques, ont mis en œuvre des pratiques destinées à apaiser les

tensions, à éviter des affrontements mortifères. Le recours à un tiers qui se voit assigner le rôle de rompre le face-à-face de l'inimitié, en s'interposant, en allant se placer au *milieu*, *es meson*, est attesté dès l'époque homérique. Avec, à l'époque archaïque, le soupçon qui pèse sur ces hommes qui appartiennent tous à l'élite sociale de manquer d'impartialité, voire d'honnêteté. La démocratie athénienne a dévolu la charge de régler les conflits à des juges, les *dikastes*, pris par tirage au sort parmi l'ensemble des citoyens, sauf dans le cas des affaires de meurtre dévolues à l'Aréopage. Si le nombre important de juges permet d'écarter les soupçons de corruption, donnent-ils pour autant le sentiment de faire émerger le juste ? C'est le problème qu'avait soulevé Nicole Loraux, en pointant le fait que les juges, en votant pour l'une ou l'autre des parties qui comparaissent devant eux, font nécessairement un vainqueur et un vaincu, avec le risque de générer un sentiment d'injustice ou du ressentiment chez le perdant et ses proches. Si les discours prononcés par les plaideurs pendant l'audience leur permettent de faire valoir leur point de vue, aucun espace n'est cependant laissé à la discussion, à la négociation ou à la persuasion. Les juges sont d'une certaine manière en position surplombante et leur verdict est brutal et sans appel. D'où le recours à l'arbitrage, attesté lui aussi depuis les textes homériques puis dans de multiples cités, dont Athènes, sous des dénominations différentes. Qu'il s'agisse de l'arbitrage privé, dans lequel les litigants choisissent eux-mêmes le ou les arbitres, ou de l'arbitrage public, lorsque l'arbitre est désigné d'une manière ou d'une autre par la cité, le but recherché est le même. Il s'agit d'arriver, à l'issue des discussions, à un compromis susceptible d'être accepté par les deux parties sans que l'une des deux ait le sentiment d'être perdante. La fonction de l'arbitre, du *diaitetès*, comme l'indique le terme de « conciliateur », *diallaktès*, qui le désigne souvent, est de « réconcilier », *diallatein*, de « dénouer », *dialuein*, les conflits. Aristote le dit bien. L'arbitre prend le temps de chercher l'*epieikeia*, l'« équité ». Dans la mesure où il arrive à persuader chacun de faire des concessions, de renoncer parfois à obtenir tout ce que la justice, selon la loi, incarnée dans le verdict des juges, pourrait lui accorder, il évite que l'une des deux parties se sente lésée et permet ce faisant le rétablissement de la paix. Les analyses précises qui occupent la première moitié de l'ouvrage, dans un long chapitre intitulé « *Forme della medietà e rapporti interpersonali* », sont particulièrement éclairantes. La manière dont il scrute à la fois les contextes dans lesquels l'arbitrage est utilisé et les enjeux personnels ou familiaux qu'il véhicule permet à Andrea Cozzo de saisir dans toutes ses dimensions cette procédure, en faisant émerger les attitudes et les codes sociaux ainsi que les schémas politiques et culturels auxquels elle est étroitement liée. Le deuxième chapitre est consacré au rôle, réel ou parfois souhaité par les théoriciens, que l'arbitrage a pu avoir dans les conflits politiques internes aux cités. À ce propos, l'auteur relève justement que les juges dits « étrangers » qui, à l'époque hellénistique, étaient invités à intervenir dans une cité donnée pour résoudre des conflits qui s'accumulaient, appliquaient les deux procédures judiciaires. Ils tentaient d'arbitrer et avaient recours au jugement lorsque l'arbitrage s'avérait impossible. L'époque hellénistique va étendre ce recours à un tiers aux conflits entre cités et c'est l'objet de la troisième partie de ce livre qui étend son enquête jusqu'à l'époque romaine. Sans prétendre à l'exhaustivité dans la mesure où des études importantes ont déjà exploré cette pratique de l'arbitrage entre états, Andrea Cozzo s'emploie là

encore à dégager les aspects les plus significatifs de ce mécanisme, qui expliquent le succès qu'il a pu rencontrer.

Évelyne SCHEID-TISSINIER

Boudewijn SIRKS (Ed.), Nova Ratione. *Change of Paradigms in Roman Law*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol., VII-181 p. (PHILIPPIKA, 72). Prix : 48 € (broché). ISBN 978-3-447-10219-3.

Un système de droit positif qui se développe sur plus d'un millénaire est inévitablement appelé à évoluer sous l'influence d'idées nouvelles diffuses et persistantes dans la culture et la société. Un nouveau *ratio* s'impose aux esprits qui engage le droit dans un ou plusieurs « changement(s) de paradigme », selon l'expression empruntée à Thomas S. Kuhn dans son livre *La structure des révolutions scientifiques*. L'ouvrage édité par Boudewijn Sirks se propose de discerner quelques-uns de ces changements paradigmatiques en droit classique et leurs implications sur l'idée même du droit en tant que création intellectuelle. Après une mise en garde pertinente sur la difficulté que posent nos sources pour une telle problématique, U. Babusiaux analyse l'édit de Julien sur les successions (*nova clausula Iuliani*) comme le résultat d'une fusion des systèmes civil et prétorien des successions *ab intestat* au service de l'égalisation du sort des enfants émancipés et des enfants en puissance sous l'Empire. J. Platschek sonde les limites imposées à la puissance du *pater familias* de contraindre son fils ou sa fille de divorcer d'un mariage heureux (*concordans matrimonium*), signe de la reconnaissance de l'individualité des enfants par les empereurs. R. Fiori se penche sur le principe de la typicité des contrats, soutenant que, loin d'être originale, celle-ci s'est développée dans le contexte de la procédure formulaire et comme une conséquence de la séparation tracée entre la vente et le louage par les Sabinieniens, pour être finalement neutralisée à son tour par l'introduction de l'action *praescriptis verbis* au II^e siècle ap. J.-C. I. Reichard discerne dans la stipulation aquilienne l'expression d'un changement de paradigme par rapport à la novation du droit civil. G. Santucci s'attaque quant à lui au contrat de société, où l'évolution des règles relatives à l'égalité des associés et à la nature de leurs apports s'analyse en fonction de l'essor du commerce au lendemain des guerres puniques. M. Schermaier traite de la doctrine classique du *consensus*, notion qui évolue de l'idée d'acceptation ou d'adhésion vers celle d'accord de volonté, illustrée à partir de la question de l'erreur, suivi par B. Sirks, qui envisage l'influence des doctrines stoïciennes relatives aux mouvements de l'âme (*motus animi*) sur l'évolution qui a conduit à la reconnaissance du *contractus* au sens d'un acte juridique bilatéral. Dans l'introduction de l'ouvrage, B. Sirks prend en considération l'innovation spectaculaire attribuée par la tradition à Q. Mucius Scaevola, qui le premier conçut le projet d'organiser le droit à partir de *genera*, mais il l'écarte étrangement aussitôt comme ne constituant pas un changement de paradigme, à défaut d'impliquer des innovations institutionnelles reliées aux évolutions sociales (p. 3). Or un tel choix sous-tend une question fondamentale : sont-ce les transformations de la famille et de la société qui provoquent le droit à « changer de paradigme », ou est-ce le droit qui, comme système cohérent défini par des instruments et des techniques propres, détermine les conditions de son propre développement, en interaction avec la société, mais suivant

à Athènes et Sparte sont évoqués afin d'identifier les erreurs commises par ces cités dans la gestion du pouvoir et de tirer ainsi de l'Histoire des modèles utiles à la réflexion sur l'hégémonie. C.I. Brunello tente ensuite de situer le modèle éducatif prôné par Isocrate par rapport aux sophistes du siècle précédent et à Platon. C'est néanmoins dans le dernier chapitre (V) que Cl. Brunello traite véritablement de la position d'Isocrate par rapport à la *paideia* traditionnelle, notamment en ce qui concerne la place des poètes dans la formation. Platon, dans ses *Lois* (811c), insistait sur la nécessité de fournir aux élèves des modèles, que ce soit en poésie ou en prose, reconnaissant ainsi que le principe de l'imitation était l'un des fondements sur lesquels reposait l'éducation. Isocrate adhère d'une certaine façon à ces principes, sauf qu'il entend forger lui-même ces modèles – n'hésitant pas ainsi à transposer en prose les préceptes de la poésie –, d'où le fait que les seules citations littérales que l'on retrouve chez lui soient celles de ses propres discours ! En dépit de son titre, le présent ouvrage ne traite pas uniquement du *Panathénaique*, mais englobe dans la réflexion la plupart des autres écrits d'Isocrate. De même, celui qui s'intéresse à la *paideia* dans les dialogues de Platon y trouvera bon nombre d'éléments pertinents. On déplorera néanmoins que l'ouvrage soit dépourvu d'une conclusion qui remette adéquatement en perspective les acquis d'une analyse dont on peine parfois à suivre le cheminement.

Christophe FLAMENT

Christian BOUCHET & Pascale GIOVANELLI-JOUANNA (Ed.), *Isocrate. Entre jeu rhétorique et enjeux politiques*. Colloque de Lyon 5-7 juin 2013. Lyon, Centre d'étude et de recherche sur l'Occident romain, 2015. 1 vol., 414 p. (ÉTUDES ET RECHERCHES SUR L'OCCIDENT ROMAIN, 47). Prix : 36 €. ISBN 978-2-36442-057-1.

Isocrate n'est sans doute pas l'un des personnages les plus flamboyants du IV^e siècle athénien. Il véhicule une image de professeur tranquille et solennel, qui excellait dans la prose d'apparat et sut se tenir à l'écart, contrairement à certains de ses contemporains, des vicissitudes de la politique. Il fut pourtant aussi un éducateur soucieux d'éthique et préoccupé par le fonctionnement de la démocratie, qui vit venir à lui de tout le monde grec des hommes séduits par sa science et désireux de bénéficier de son enseignement. Un maître dont l'œuvre méritait sans doute d'être revisitée, comme le relève Maddalena Vallozza dans l'introduction du volume, en pointant le regain d'intérêt que suscite depuis près de deux décennies le texte d'Isocrate, avec la multiplication de travaux qui ont produit des avancées dont témoigne en premier lieu la mise au point effectuée par Stefano Martinelli Tempesta sur la transmission manuscrite du corpus d'Isocrate qui ouvre le volume. Le colloque, d'où sont issues les présentes contributions, avait choisi d'éclairer ce qui est au cœur même de cette œuvre : l'articulation entre rhétorique, réflexion politique et visée éducative. C'est l'efficacité qu'ambitionne d'atteindre l'orateur et les stratégies qu'il déploie pour y parvenir qu'explorent précisément les premières contributions du volume. En commençant par deux portraits, élaborés par Isocrate : celui d'Alcibiade, dans le plaidoyer judiciaire *Sur l'attelage* dont Bernard Eck démonte le mécanisme, et l'éloge d'Évagoras, le monarque chypriote défunt, qu'analyse Evangelos Alexiou. Un éloge qui concerne chaque fois un personnage controversé. Dans le cas d'Alcibiade, dont la

fidélité à la démocratie n'a pas toujours été sans faille, l'insistance mise sur son dévouement à sa cité doit convaincre un public de juges que son fils (Alcibiade le Jeune) ne saurait être condamné pour une fausse accusation de vol d'attelage portée plus de vingt ans auparavant contre le père. Le contexte historique dans lequel s'inscrit le plaidoyer (daté de 396-395), alors que pèse encore le souvenir de la défaite athénienne et de la tyrannie des Trente, impose à l'orateur un parcours périlleux que Bernard Eck suit pas à pas. De même, il n'était pas évident dans la démocratie athénienne de 365 d'entreprendre un éloge susceptible d'être interprété comme un plaidoyer en faveur de la monarchie. Bien que le discours soit théoriquement destiné au fils du défunt, Nicoclès, qui n'eut pas, tant s'en faut, la vie d'un roi modèle, Isocrate s'arrange pour faire d'Évagoras un monarque pourvu de qualités qui pourraient être celles d'un démocrate exemplaire et qui mériterait de servir de modèle à ses contemporains. Isocrate n'est pas historien, comme le relèvent les deux auteurs, et pour lui, l'exemplarité qu'il prête aux personnages qu'il met en scène a un rôle majeur lié au souci qu'il a de s'en servir pour l'éducation de ses concitoyens. Pierre Chiron éclaire ainsi un aspect bien particulier de la stratégie rhétorique déployée par le virtuose que fut Isocrate. Il s'agit de l'usage qu'il fait, dans le *Panathénaïque*, du discours figuré, dit aussi discours « à faux semblants », dans lequel les énonciations ont « un but différent de, voire opposé à leur intention explicite ». Une pratique dont l'utilisation peut avoir plusieurs motifs (sécurité ou bienséance par exemple) et dont le fonctionnement a été remis en lumière par la redécouverte d'un certain nombre de traités de rhétorique des époques hellénistique et impériale. Dans une perspective assez semblable, le discours l'*Aréopagitique* dont Paul Demont cherche à dégager « la composition et le sens » se présente comme un véritable projet éducatif. Il s'agit de réformer la démocratie athénienne en revenant à la *politeia* de Solon, telle que l'avait restaurée Clisthène après avoir chassé les tyrans. Une constitution qui donnait au peuple sa juste place et avait aussi le souci de veiller à l'éducation morale et civique des jeunes à travers les quartiers et les dèmes. Isocrate réfute à l'avance l'accusation que pourrait lui valoir son attitude, de dénigrer la démocratie au bénéfice d'une oligarchie, en livrant une évocation très sombre du détestable régime des Trente. L'opposition entre passé et présent est utilisée pour montrer que le véritable éloge de la démocratie passe par la critique de ceux qui la dévoient et l'éloge de ceux qui veulent la conserver dans son authenticité. Qu'en est-il de la personne même d'Isocrate ? Quels éléments biographiques laisse transparaître son œuvre ? Après avoir insisté sur le fait que ce n'est pas l'individu privé qu'Isocrate souhaite faire connaître mais le personnage public, Pascale Giovannelli-Jouanna scrute « la stratégie d'autoreprésentation et d'autopromotion » que le rhéteur met en œuvre pour construire l'image de Soi qu'il souhaite présenter au monde, avec le projet non pas de s'exposer dans sa singularité, mais de convaincre et de susciter l'adhésion tant à l'égard de sa pensée qu'à l'égard de son action. Vincent Azoulay analyse précisément le souci que manifeste Isocrate quant à la réception de son œuvre, les craintes qu'il exprime des déformations qui pourraient lui être infligées, et les solutions qu'il imagine pour préserver la bonne interprétation. Premier recours : raccourcir ses textes. Faire en sorte que le lecteur sélectionne à l'intention de ses auditeurs des morceaux choisis, des extraits significatifs qui conserveront à l'œuvre le sens que son auteur a souhaité lui donner. Ce à quoi Isocrate lui-même a procédé à partir de son discours

À *Nicoclès*, selon une technique qui fait l'objet d'une analyse détaillée. Ou alors, au contraire, rallonger l'œuvre en intégrant les éventuelles objections que sont susceptibles de formuler ses disciples. C'est la spécificité des discours d'Isocrate par rapport aux textes à la fois de son maître Gorgias et de Xénophon qu'explore Roberto Nicolai. En rappelant le double souci qu'a toujours entretenu Isocrate : définir la spécificité de la prose littéraire qu'il associe à la perfection formelle, et faire en sorte que sa prose soit porteuse de préoccupations éthiques et politiques. Cette double visée se retrouve, comme l'illustre Annie Hourcade, dans l'usage que fait Isocrate du verbe *sumbouleuein* (et de ses dérivés) comme du substantif *euboulia*, des termes qui renvoient à la délibération, commune ou individuelle, qui a pour vocation de produire une décision utile pour la cité. L'orateur a une fonction de conseiller. Les procédés qu'il maîtrise ont pour fonction de lui permettre de persuader et de faire émerger le meilleur conseil. La deuxième partie du volume intitulée « Philosophie politique d'Isocrate. Entre mythe et histoire » se compose de trois volets. Son souci d'une bonne constitution d'abord, qui semble avoir de plus en plus préoccupé Isocrate à partir du milieu du IV^e siècle. Christian Boucher examine ainsi le regard que le rhéteur jette sur les lois, les *nomoi* qu'il crédite d'une fonction préventive autant que répressive, destinée à assurer la préservation du bon ordre de la cité. Mais la loi ne peut pas tout. Il faut compter avec la nature humaine, la *phusis* et l'éducation, la *paideia* chargée de l'amender. C'est l'opinion, très critique, qu'Isocrate formule à propos des juges des tribunaux, ce rouage essentiel de la démocratie athénienne qu'expose Cynzia Bearzot. Ces *dikastes*, qui ont un devoir d'impartialité auquel ils se sont engagés par serment, ne sont pas en mesure de s'y conformer ni même d'avoir une constance dans leur manière de juger. La modestie de leur origine et leur manque d'éducation les disqualifiaient aux yeux du partisan d'une démocratie modérée, qui refuse de leur reconnaître le moindre rôle positif au sein de la cité. C'est une logique assez similaire que dégage Alexandre Bartzoka lorsqu'il analyse le rôle qu'Isocrate assigne au peuple, le *dèmos*, et à ses dirigeants. En pointant la conviction du rhéteur qu'un équilibre bénéfique pourrait être rétabli, si l'Aréopage récupérait certains des pouvoirs qui lui avaient été retirés par Éphialte et s'il lui revenait en particulier de préparer le travail des tribunaux populaires pour éviter les possibles dérives. Alberto Maffi enfin tente de mesurer l'apport des textes d'Isocrate, ce logographe pourvu d'une clientèle internationale, à notre connaissance du droit. Le fonctionnement du bureau de l'orateur, les moyens qui lui permettaient d'avoir accès non seulement aux lois athéniennes, mais aussi aux lois des autres cités, sont autant de points qui retiennent l'attention de l'auteur qui s'attarde tout particulièrement sur le *Contre Callimaque*, composé autour de 402, dans un contexte politique donc particulièrement tendu. Le deuxième volet réunit une série de contributions qui portent sur la politique extérieure d'Athènes. C'est d'abord la position d'Isocrate sur le mode de désignation des stratèges qui est examinée par Marco Bettalli. Sont-ils choisis parmi les individus réellement compétents ou en fonction de leur richesse ? La dimension largement politique que conserve encore la stratégie au IV^e siècle ressort de manière évidente. Gianluca Cuniberti scrute de son côté la lecture que fait l'orateur de l'histoire athénienne du V^e siècle, en particulier dans le *Panégérique* et le *Panathénaïque*. Ceci à travers le jugement qu'il porte sur les hommes politiques illustres du siècle : Thémistocle, Cimon, Périclès ou Alcibiade, aussi bien qu'à travers l'examen qu'il fait de certaines affaires, comme l'affaire de Mélos en 416.

Nikos Birgalias, d'autre part, rappelle le projet panhellénique défendu par Isocrate : renverser l'empire du Grand Roi et conquérir l'Asie, avant d'explicitier la conviction monarchique de l'orateur qui considérait la royauté comme le meilleur des régimes pour gérer à la fois les cités elles-mêmes et les relations qu'elles entretiennent entre elles. Quatre contributions éclairent ensuite les opinions d'Isocrate concernant les alliés d'Athènes et ses ennemis. Chypre d'abord. À partir de l'usage que fait l'orateur du mythe de Teucros, le fils du roi de Salamine Telamon, fondateur à Chypre de la cité du même nom, Élisabeth Bianco analyse la nature des liens qui ont rapproché les deux cités, sous le règne d'Évagoras. Anna Cannavò s'attache quant à elle à définir la nature des stratégies politiques et idéologiques qui furent celles du souverain et qu'elle met en perspective avec la philosophie de l'orateur. La position complexe d'Isocrate à l'égard de Sparte, faite de réprobation pour l'impérialisme brutal qu'elle exerça au IV^e siècle et d'admiration pour ses institutions et la valeur militaire de ses hommes, est analysée par Edmond Lévy. Dominique Lenfant, enfin, part de la manière dont Isocrate décrit les relations entre Grecs et Perses, pour tenter d'évaluer l'influence que ces représentations ont pu avoir sur la postérité au regard de ce que d'autres sources nous apprennent par ailleurs. Les trois contributions qui composent le troisième volet de cet ensemble concernent plus particulièrement l'éducateur. Il s'agit de l'analyse qu'Hélène Boucher consacre au rôle de penseur politique engagé et utile à la Grèce qu'Isocrate se reconnaît à lui-même dans l'*Échange*, et de l'exposé que présente Jean-Pierre Levet de la sagesse, de la *sophia*, qu'Isocrate prône et qu'il souhaite exposer à travers la rhétorique pédagogique qu'est pour lui la philosophie. Le tableau que trace Pasquale Massimo Pinto de l'école d'Isocrate et les pistes de recherche qu'il suggère pour mieux comprendre son organisation, la nature de son enseignement et son rôle dans la politique et la vie culturelle de l'Athènes d'alors, termine le volume. Un volume dont la richesse renouvelle incontestablement notre connaissance d'Isocrate en mettant tout à la fois en évidence la multiplicité des approches de l'orateur et la cohérence des stratégies déployées pour convaincre de la pertinence de ses positions.

Évelyne SCHEID-TISSINIER

Stavros TSITSIRIDIS, *Beiträge zu den Fragmenten des Klearchos von Soloi*. Berlin, De Gruyter, 2013. XI + 206 p. (UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKEN LITERATUR UND GESCHICHTE, 107). Prix : 90 €. ISBN 978-3-11-025967-4.

Dieser Band enthält eine Edition der Fragmente von sieben Werken (und zweier Fragmente ohne Buchtitel) des Peripatetikers Klearchos, gefolgt von einer Interpretation, die je nach Werk die Form eines Kommentars, eines interpretierenden Essays oder einer Gesamtinterpretation der entsprechenden Schrift hat. Tsitsiridis (T.) begründet diese unterschiedliche Herangehensweise mit dem disparaten Charakter des vorliegenden Materials (S. viii). In der Einleitung (S. 1-20) diskutiert T. zunächst die wenigen Angaben, die wir über das Leben des Klearchos besitzen. Wie vor ihm schon Wehrli argumentiert er überzeugend für die Herkunft aus dem zyprischen, nicht aus dem kilikischen Soloi (siehe aber unten). Bei der näheren Eingrenzung des Geburtsjahres (spätestens vor 340) kommt auch er mangels Material nicht über seine Vorgänger hinaus. Mit guten Argumenten verteidigt er Roberts Identifizierung des

Nikos Birgalias, d'autre part, rappelle le projet panhellénique défendu par Isocrate : renverser l'empire du Grand Roi et conquérir l'Asie, avant d'explicitier la conviction monarchique de l'orateur qui considérait la royauté comme le meilleur des régimes pour gérer à la fois les cités elles-mêmes et les relations qu'elles entretiennent entre elles. Quatre contributions éclairent ensuite les opinions d'Isocrate concernant les alliés d'Athènes et ses ennemis. Chypre d'abord. À partir de l'usage que fait l'orateur du mythe de Teucros, le fils du roi de Salamine Telamon, fondateur à Chypre de la cité du même nom, Élisabeth Bianco analyse la nature des liens qui ont rapproché les deux cités, sous le règne d'Évagoras. Anna Cannavò s'attache quant à elle à définir la nature des stratégies politiques et idéologiques qui furent celles du souverain et qu'elle met en perspective avec la philosophie de l'orateur. La position complexe d'Isocrate à l'égard de Sparte, faite de réprobation pour l'impérialisme brutal qu'elle exerça au IV^e siècle et d'admiration pour ses institutions et la valeur militaire de ses hommes, est analysée par Edmond Lévy. Dominique Lenfant, enfin, part de la manière dont Isocrate décrit les relations entre Grecs et Perses, pour tenter d'évaluer l'influence que ces représentations ont pu avoir sur la postérité au regard de ce que d'autres sources nous apprennent par ailleurs. Les trois contributions qui composent le troisième volet de cet ensemble concernent plus particulièrement l'éducateur. Il s'agit de l'analyse qu'Hélène Boucher consacre au rôle de penseur politique engagé et utile à la Grèce qu'Isocrate se reconnaît à lui-même dans l'*Échange*, et de l'exposé que présente Jean-Pierre Levet de la sagesse, de la *sophia*, qu'Isocrate prône et qu'il souhaite exposer à travers la rhétorique pédagogique qu'est pour lui la philosophie. Le tableau que trace Pasquale Massimo Pinto de l'école d'Isocrate et les pistes de recherche qu'il suggère pour mieux comprendre son organisation, la nature de son enseignement et son rôle dans la politique et la vie culturelle de l'Athènes d'alors, termine le volume. Un volume dont la richesse renouvelle incontestablement notre connaissance d'Isocrate en mettant tout à la fois en évidence la multiplicité des approches de l'orateur et la cohérence des stratégies déployées pour convaincre de la pertinence de ses positions.

Évelyne SCHEID-TISSINIER

Stavros TSITSIRIDIS, *Beiträge zu den Fragmenten des Klearchos von Soloi*. Berlin, De Gruyter, 2013. XI + 206 p. (UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKEN LITERATUR UND GESCHICHTE, 107). Prix : 90 €. ISBN 978-3-11-025967-4.

Dieser Band enthält eine Edition der Fragmente von sieben Werken (und zweier Fragmente ohne Buchtitel) des Peripatetikers Klearchos, gefolgt von einer Interpretation, die je nach Werk die Form eines Kommentars, eines interpretierenden Essays oder einer Gesamtinterpretation der entsprechenden Schrift hat. Tsitsiridis (T.) begründet diese unterschiedliche Herangehensweise mit dem disparaten Charakter des vorliegenden Materials (S. viii). In der Einleitung (S. 1-20) diskutiert T. zunächst die wenigen Angaben, die wir über das Leben des Klearchos besitzen. Wie vor ihm schon Wehrli argumentiert er überzeugend für die Herkunft aus dem zyprischen, nicht aus dem kilikischen Soloi (siehe aber unten). Bei der näheren Eingrenzung des Geburtsjahres (spätestens vor 340) kommt auch er mangels Material nicht über seine Vorgänger hinaus. Mit guten Argumenten verteidigt er Roberts Identifizierung des

Klearchos, der in Aï-Khanum die Inschrift mit den Maximen der Sieben Weisen aufstellte, mit dem Peripatetiker gegen die Zweifel Lernalers, wenngleich man hierbei kaum über ein gewisses Maß an Wahrscheinlichkeit hinauskommen kann. Anschließend bespricht T. Interessen in Klearchos' Œuvre und ordnet sie in den Kontext des frühen Peripatos ein. Mit Wehrli deutet er Plutarchs Behauptung, Klearchos sei in vielen Punkten von peripatetischer Lehre abgewichen (F 97) als Hinweis auf seine Sympathie für Platons Psychologie. Dies ist gut möglich. Man sollte solchen späten Behauptungen allerdings nicht allzu viel Gewicht beimessen. So hat sich auch die „große Differenz“ zwischen Theophrast und Dikaiarchos, von der Cicero spricht, nach W. W. Fortenbaugh's Ausführungen in Luft aufgelöst (Cicero's *Letter to Atticus* 2.16: „A Great Controversy“, CW 106 [2013], S. 483-486). Angesichts der fragmentarischen Überlieferung ist es erstaunlich, wie deutlich T. den oft ungewöhnlichen Sprachgebrauch und Stil des Klearchos herausarbeiten kann. Abschließend will er aufzeigen, daß Negativurteile wie das Zellers über Klearchos, der ihn eher als „ziemlich oberflächlichen Literaten“ denn als „gründlichen Gelehrten und Philosophen“ sieht, problematisch sind. Was T. dabei gut zeigen kann, ist, daß der philosophische Tiefgang und das literarische Niveau etwa dem der esoterischen Werke des Aristoteles und der frühen Peripatetiker entsprechen. Zeller hätte dies als Bestätigung seiner Aussage gesehen, heute interpretiert man es eher als Zeichen für ein verändertes Philosophieverständnis. Es folgt die Edition der Fragmente, die sich in der Textkonstitution und Abgrenzung der Fragmente an einigen Stellen von der bei Wehrli oder Taïfakos unterscheidet (z.B. Abgrenzung von F 12, F 20). In T.'s Edition finden sich zudem mehr Fragmente der hier untersuchten Werke als in denen seiner Vorgänger. Dabei handelt es sich vor allem um Texte, in denen der Name des Autors nicht erscheint und die ihm vom Herausgeber zugewiesen werden. Man könnte darin ein methodisch problematisches Vorgehen sehen, das in Fragmentsammlungen unüblich ist. Im Fall der neuen Fragmente aus *Über den Schlaf* (F S1a-c) ist dies aber legitim (S. 62-63). Die zwei Fragmente aus Damaskios' Kommentar zu Platons *Phaidon*, in denen Aristoteles zitiert wird, wurden schon von Bernays mit diesem Dialog in Verbindung gebracht. Durch ein erstmals von T. herangezogenes weiteres Fragment in Probus' Kommentar zu Porphyrios' *Eisagoge* (nur syrisch überliefert), das Klearchos explizit zitiert, ist es nun Gewißheit, daß der von Damaskios genannte Gewährsmann Aristoteles der Unterredner in Klearchos' Dialog ist. Die Aufnahme dieser drei Texte ist daher ganz und gar berechtigt. Es folgt mit dem ausgezeichneten Interpretationsteil das Hauptstück der Studie (S. 47-183). Der Autor überzeugt hier durch seine gründliche Kenntnis der antiken und modernen Literatur und sein interpretatorisches Geschick. Besonders wichtig und überzeugend sind seine Kontextualisierungen und Interpretationen von philosophischen Konzepten und historischen Angaben (z.B. zur Seelenlehre in *Über den Schlaf*, zu mythologischen und historischen Angaben im *Gergithios*, zur aristotelischen Psychologie in *Über Panik*) und seine Detailanalysen, die viele schwer verständliche Stellen in den Fragmenten erhellen. Natürlich wird jeder Leser hier und da zu anderen Schlüssen kommen, was angesichts des fragmentarischen Materials unvermeidlich ist. T. argumentiert aber durchgehend sehr überlegt und klar und hat den Rezensenten von sehr vielen seiner Interpretationen überzeugen können. Ich hebe im Folgenden nur einige Aspekte heraus, die mir als besonders wichtig erscheinen. 1) Viel klarer als bei Wehrli ist die

Erklärung des Sprichworts in F 11-12, das sich von einem Brettspiel herleitet und aus der Schrift *Arkesilaos* stammt (S. 85-94). T.s detaillierte Diskussion der *vexata quaestio* der Identität des Titelhelden kommt wie Wehrli und die meisten Interpreten zu dem Resultat, daß es sich um den Akademiker Arkesilaos von Pitane handelt. Allerdings scheint mir auch eine alternativ zuerst von T. erwogenen, aber letztlich verworfene Identifizierung attraktiv zu sein. In einer Weihinschrift aus Epidauros (4. Jh. v.Chr.) auf einem tischartigen Stein, der allem Anschein nach ein Exemplar des Brettspiels darstellt, auf welches das von Klearchos diskutierte Sprichwort zurückgeht, finden sich die Namen Arkesilaos und Lysandros als Stifter. Hier an einen berühmten Spieler zu denken, auf den sich dann auch der Werktitel bezieht, liegt nahe und würde die Probleme der Chronologie der Schrift und ihres Inhalts beseitigen, zu denen die Identifizierung mit dem Philosophen führt. 2) Die Interpretation von *Über Freundschaft* macht deutlich, daß Wehrli's abschätzige Beurteilung des Werks (anekdotisch; keine philosophische Behandlung) unbegründet ist (S. 95-102). 3) Während bei Wehrli der Kommentar zum langen Zitat aus dem *Gergithios* (F 19-20) über die Schmeichler an den zypriotischen Königshöfen und anderswo weniger als zwei Seiten in Beschlag nimmt, sind es bei T. einundvierzig (S. 103-143). T. bietet eine detaillierte Erörterung der Abgrenzung des Zitats und der Kürzungen durch Athenaios und erschließt auf dieser Grundlage die Struktur des *Gergithios* (S. 110 zum möglichen weiteren Inhalt ist etwas spekulativ). Anschließend diskutiert er Punkt für Punkt die wichtigsten Themen des Fragments, erhellt die oft kryptischen Aussagen und geht auf die Historizität der geschichtlichen Angaben ein. Die geistesgeschichtliche Einordnung und Charakterisierung der Schrift als moralphilosophisches Werk, das historische Exempla zur Abschreckung verwendete, dabei das argumentative Schema $\tau\rho\upsilon\phi\acute{\eta}\text{-}\acute{\upsilon}\beta\rho\iota\varsigma\text{-}\acute{\epsilon}\lambda\epsilon\theta\rho\omicron\varsigma$ anwandte und *Über Lebensweisen* nahestand, ist gänzlich überzeugend. Wie T. (2) betont, macht die Kenntnis zypriotischer Interna in diesem Werk die Herkunft des Klearchos von der Insel wahrscheinlich. Was ich mich dabei frage, ist, wie man dann zu erklären hat, daß laut dem *Gergithios* die Schmeichelei nicht nur ein fundamentales Element monarchischer Herrschaft auf Zypern ist, sondern laut Klearchos von dort als 'Exportschlager' in zahlreiche andere Königreiche gelangte. Mit anderen Worten: die Insel kommt hier nicht gut weg, und Klearchos mußte sich wohl den Vorwurf des 'Nestbeschmutzers' gefallen lassen (das Streben danach, den *protos heuretes* zu stellen, kann hier nicht ausschlaggebend gewesen sein). 4) Die 31 Fragmentnummern (z.T. mehrere Texte unter einer Nummer) aus *Über Lebensweisen* bespricht T. nicht im Detail (S. 155-172). Auch für dieses Werk reklamiert T. mehr Fragmente als Wehrli, eines mit Autor-, aber ohne Werkangabe (F 16), das Wehrli *Über Erziehung* zugeschrieben hatte, und fünf andere Texte ohne Autornamen bei Athenaios und in den sogenannten *Proverbia Alexandrinorum* (d.h. Zenobios), die schon in der Vergangenheit T., Nenci und Taïfakos dem Klearchos zugeschrieben hatten. Es ist bedauerlich, daß der Leser hier meist keine Darlegung der Argumente für diese Zuschreibung findet und selbst in den zitierten Arbeiten nachlesen muß, um zu sehen, wie wahrscheinlich hier die Resultate der Quellenforschung sind. V.a. Taïfakos' neugriechischer Kommentar, der selbst in großen Forschungsbibliotheken fehlt, dürfte den meisten Forschern unzugänglich sein. Wenngleich mir die Argumente für die Zuschreibungen der Texte ohne den Autornamen plausibel erscheinen, sollte man aus methodischen Gründen

diese Texte besser nicht als Fragmente abdrucken bzw. deutlich als *fragmenta incerta*. Im Fall von F 16 scheint mir die Zuweisung an *Über Lebensweisen* so unsicher, daß man lieber darauf verzichten und das Fragment nicht für Fragen der Interpretation des Werks verwenden sollte. T. bespricht im Folgenden die mögliche Struktur und literarische Gestaltung des Werkes (er plädiert für Dialog; hierbei, S. 161, spielt auch F 16 eine Rolle, ist aber nicht das einzige Zeugnis), verteidigt erfolgreich gegen R. und V. Gorman die Vorstellung, daß das narrative Schema von *tryphe*/Glück-*hybris*-Untergang schon bei Klearchos zu finden war, und verortet das Werk im Rahmen peripatetischer Schriften zum Thema *bios*. Er sieht in dem Werk eine protreptische und polemische (Letzteres aber wegen F 16) Schrift. Fazit: T. hat ein Buch verfaßt, das ausgezeichnete Interpretationen enthält und unser Verständnis der von ihm interpretierten Werke, und somit des Autors und Philosophen Klearchos deutlich vorangebracht hat. Nicht verschwiegen werden sollte auch, daß das Buch in einem exzellenten Deutsch geschrieben ist und die Lektüre eine Freude ist.

Stefan SCHORN

Almut FRIES, *Pseudo-Euripides. Rhesus*. Edited with Introduction and Commentary. Berlin-Boston, De Gruyter, 2014. 1 vol. 16 x 23,5 cm, XVIII-517 p. (UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKEN LITERATUR UND GESCHICHTE, 114). Prix : 159,95 €. ISBN 978-3-11-034207-9.

La doctrine largement dominante parmi les historiens de la littérature grecque se prononce contre l'attribution du *Rhésos* à Euripide. Almut Fries ne se démarque pas de ce jugement (ceci n'est pas un reproche), comme l'annonce, dès le premier mot, le titre de son ouvrage, tiré d'une dissertation présentée à Oxford en 2008. L'examen des indices de forme et de contenu amène l'auteur à situer la rédaction de la pièce au IV^e siècle av. J.-C., dans le premier quart ou le premier tiers (p. 28), mais pas au-delà – contre la suggestion plusieurs fois formulée par V. Liapis (auteur d'un autre commentaire récent du *Rhésos*) d'une production en Macédoine, sous le règne de Philippe II ou d'Alexandre III. Le texte de la tragédie et de ses *hypotheses* est édité (p. 57-105, sans traduction), puis commenté de façon approfondie (p. 107-481), dans la meilleure tradition britannique. L'introduction contient une mise au point sur les trois témoins papyrologiques (p. 54 – n. 42 : lire Mertens-Pack³ 454.4). Il manque un renvoi au livre bien documenté de P. Carrara, *Il testo di Euripide nell'Antichità. Ricerche sulla tradizione testuale euripidea antica (sec. IV a.C. – sec. VIII d.C.)*, Florence, 2009 : sur Π^2 (= P. *Achmîm* 4) et Π^3 (= P. *Oxy.* LXVII 4568), cf. respectivement p. 488, n° 128, et p. 425, n° 108. A. Fries se félicite (p. 56) d'avoir pu procéder à une collation de Π^3 grâce à une image accessible en ligne. La même opération peut maintenant être menée à bien en ce qui concerne Π^2 , puisque la Bibliothèque nationale de France a mis à la disposition de tous un jeu de photographies du ms. «Supplément grec 1099» (cf. <http://gallica.bnf.fr>). Au v. 84, l'examen du cliché donne raison à la vieille édition par U. Wilcken (*SPAW* 1887), qui lisait dans le papyrus la variante fautive $\mu\theta\theta\omicron\iota\varsigma$, contre la réédition par P. Collart (*BIFAO* 1930), qui porte $\mu\theta\theta\omicron\varsigma$; l'apparat critique d'A. Fries est donc correct. Au v. 75, le texte des ms. présente l'infinifit rare $\gamma\alpha\pi\omicron\nu\epsilon\acute{\iota}\nu$ (pour $\gamma\epsilon\omega\pi\omicron\nu\epsilon\acute{\iota}\nu$, «travailler la terre»), confirmé par Π^2 . U. Wilcken et P. Collart ont

Le livre offre un aperçu des aspects administratifs (de la supervision exercée par les hauts fonctionnaires au petit personnel affecté à l'entretien des *mansiones* et des *mutationes*) et des aspects financiers (entretien et fournitures à charge des communautés locales), des différents usagers (officiels, militaires, ecclésiastiques) et des principaux usages (circulation de l'information, transferts de fonds). Ce chapitre central se termine par une énumération des magistrats habilités à délivrer des permis d'utilisation du système et dresse une brève esquisse du service des *curiosi* chargés de contrôler et de réprimer les abus attestés par les sources juridiques et littéraires. Si, dans le détail, on peut regretter l'oubli de telle référence bibliographique importante, l'omission d'une source pertinente ou le manque de développement sur certains points, il faut reconnaître que ce livre offre une synthèse commode et accessible sur un aspect important de l'histoire administrative du Bas-Empire.

Sylvain DESTEPHEN

Arnaldo MARCONE (Ed.), *L'imperatore Giuliano. Realtà storica e rappresentazione*. Milan, Mondadori Education S.p.A., 2015. 1 vol., 349 p. (STUDI SUL MONDO ANTICO, 3). Prix : 23,80 €. ISBN 978-88-00-74586-4.

This volume contains fifteen articles on the Roman emperor Julian the Apostate which were originally delivered as lectures in the spring of 2014. The book opens with *Per delle biografie dell'imperatore Giuliano* by Ignazio Tantillo, who not only draws attention to some recent trends in Julianic scholarship, including the presence of the apostate emperor on the internet, but also points to some topics which deserve closer attention, for example the relationship between Julian and his uncle Constantine the Great. In what I consider one of the best contributions, Fabio Guidetti deals in *I ritratti dell'imperatore Giuliano* with Julian's outward appearance, in as much as this can be reconstructed on the basis of iconographic, literary and, above all, numismatic material. Umberto Roberto argues in *Giuliano e la memoria politica della tetrarchia* that the reputation of the emperor Diocletian and his co-tetrarchs, which Constantine the Great had tried to devalue, was revaluated in the time of Julian. One of the texts which Roberto adduces to support his view is derived from Julian's *Symposium* or *Kronia*, generally known as *Caesares* (Or. 10 Lacombrade). Roberto is right when he states that Julian says in this satire that "the gods admired the unanimity" of the four emperors (315b), and that Julian speaks of "a harmonious quartette" (315c). However, Julian also states that one of the tetrarchs was so grossly immoral that he was removed from the symposium, and that "into that harmonious symphony of four there crept a terrible harsh and discordant strain. For this reason Justice would not suffer the two so much as to approach the door of that assembly of heroes" (315c-d, tr. Wright). Roberto duly mentions the dissolute tetrarch, but fails to explain the implication of the rest of the quoted words. Andrea Pellizzari's *Testimonianze di un'amicizia: il carteggio fra Libanio e Giuliano* depicts the relationship between Julian and the Antiochene rhetor Libanius who in the course of time became close friends. It is obvious that Pellizzari leans heavily on Pierre-Louis Malosse's *Les alternances de l'amitié : Julien et Libanios (349-363 et au-delà)*, published in *RPh* 69 (1995), p. 249-262, but because of a wealth of details and keen observations he

succeeds in improving on his model, which is no mean achievement. The panegyrics Julian composed in honour of his cousin Constantius II and of Constantius' wife Eusebia form the subject of Alessandro Pagliara's *Giuliano Cesare panegirista di Costanzo II*. Pagliara's familiarity with the works of scholars from the sixteenth, seventeenth and eighteenth centuries such as Charles de Chanteclair, Gerrit Janszoon Vos, Denis Pétau, Jean-Philippe-René de la Bléterie (or Bletterie) manifests itself throughout his contribution, in which he discusses *inter alia* the date of Julian's *Second Panegyric on Constantius* (Or. 3 Bidez), "uno dei problemi più controversi della critica giuliana" (p. 99). Pagliara makes a good case trying to prove that the summer of 358 was the date of composition of the oration, and that the celebration of Constantius' victory over the Quadi, Sarmatae and Limigantes in the autumn of that year was the occasion for its delivery – however, I still wonder whether we should not follow Hal Drake in his brilliant "*But I digress...*": *Rhetoric and Propaganda in Julian's Second Oration to Constantius* in Nicholas Baker-Brian and Shaun Tougher, eds., *Emperor and Author: The Writings of Julian the Apostate*, Swansea, 2012, p. 35-46, and take "this speech for what it appears to be: a parody" (p. 41). Incidentally, *Emperor and Author* contains more articles which are devoted to the same topics as *L'imperatore Giuliano*. Maria Carmen De Vita convincingly argues in *Giuliano e l'arte della "nobile menzogna"* (Or. 7, *Contro il Cinico Eraclio*) that Julian's *To the Cynic Heracleios* with its seemingly chaotic structure is not as closely associated with his *To the Uneducated Cynics* (Or. 9 Rochefort) as is generally thought. In fact, its polemic against the Cynics is of only secondary importance. The "cynic-stoic diatribe" is first and foremost a text in which the emperor defends his own political and religious program. Julian's *Letter to Themistius* (Or. 6 Rochefort), in which the emperor challenges the views of the originally Paphlagonian philosopher Themistius on the connection between philosophy and politics, is taken by Riccardo Chiaradonna in *La Lettera a Temistio di Giuliano Imperatore e il dibattito filosofico nel IV secolo* as the startingpoint for a very learned discussion about the characteristics of philosophy in the time of Julian. The vicissitudes of the Persian prince Hormisdas (PLRE I, Hormisdas 2), who fled to the Roman empire in 324 and served in the Roman army under Constantius II and Julian, are ably discussed by Laura Mecella in *Il principe Ormisda alla corte romana tra Costantino e Giuliano*. The evidence for his life is scant and not always easy to interpret. Mecella weighs it with exemplary cautiousness, but she is perhaps too confident when she accepts that the qualification *architecturae peritissimum* for Hormisdas are Ammianus' ipsissima verba, on the basis of a marginal note of the 15-century humanist Biondo in his *Italia Illustrata*. In *Giuliano, la scuola, i cristiani: note sul dibattito recente*, Giovanni Cecconi deals with Julian's famous and much discussed School Law. He opts for the view that neither *Codex Theodosianus* 13.3.5 nor Julian's *Ep.* 61c Bidez "possano direttamente collegarsi al testo della legge giuliana" (p. 214). In *Paideia greca e religione in iscrizioni dell'età di Giuliano*, Gianfranco Agosti examines the relationship between education and culture in the time of Julian on the one hand and religion on the other, on the basis of epigraphical evidence, metrical inscriptions in particular. He warns against conclusions which might prove to be too far-reaching, and stresses that it is "estremamente difficile identificare la confessione religiosa sola sulla base del linguaggio classicistico" (p. 223). In "*Il nuovo Empedocle*". *A proposito di Temistio*

Or. 5, 70b (not 79b, as is erroneously written in the title of the article), Augusto Guida raises the question to whom Themistius is alluding when, referring to Empedocles in a passage of his fifth oration, he adds: “by Zeus, I do not mean the ancient one” (tr. Heather and Moncur). Suggestions that Jesus-Christ is meant, or Julian the Apostate, or Peregrinus Proteus, are firmly (and rightly, in my opinion) rejected in favour of an identification with the emperor Jovian, to whom the oration is addressed. Osvalda Andrei’s *Giuliano: da apostata a l’Apostata (sul buon uso dell’apostasia)* offers a detailed study of the terms *apostata*/ἀποστάτης, *praevaricator*, παροβότης and the like as applied to Julian in the Christian literature of the fourth, fifth and sixth centuries. Unlike the other articles, this one is not easy to read, with its parentheses within parentheses. *Ancora su Giuliano Imperatore nella letteratura siriana* is the title of Riccardo Contini’s contribution, an update of the author’s *Giuliano imperatore nella tradizione siriana* of 2003. The reader is well informed about the poetry of Efreem, the only Syriac source which is contemporaneous with Julian, about the date and content of the two so-called *Julian Romances*, as well as about hagiographical and historiographical sources from the fifth until the thirteenth century. As to the *Julian Romances*, for convenience sake Contini sticks to this generally accepted designation, which was introduced by Nöldeke in 1874, but he clearly prefers the definition coined by Jan Willem Drijvers in 2011: “narrative fiction in the form of a Christian propaganda nature with hagiographical elements”; by the way, in his text Contini duly discerns between Drijvers senior and Drijvers junior, but in his bibliography the two scholars, father and son, are confused. In *Giuliano l’Apostata in Giovanni Antiocheno*, Stefano Trovato has seized the opportunity to go more deeply into the *Chronological History* of John of Antioch, written in the seventh century, than he had done in his excellent *Antioch dai molti volti: Giuliano l’Apostata nel Medioevo bizantino*, Udine, 2014, p. 353-360. John’s *History* is only fragmentarily preserved, and “è però opportuno tener sempre presente che il frammentario stato di conservazione dell’opera non permette conclusioni sicure” (p. 312). There is, last but not least, *Ierone, Giuliano e la fine della storia nel dibattito tra Alexandre Kojève e Leo Strauss*, by Arnaldo Marcone, the editor of the volume under discussion, and a well-known scholar in, *inter alia*, the field of Julianic scholarship. Marcone’s contribution differs from those in the rest of the book, in that it only indirectly has to do with Julian. But its content is very interesting indeed. The name “Ierone” in the title refers to a minor work of Xenophon, an imaginary conversation between King Hiero of Syracuse and the poet Simonides. Xenophon’s *Hiero* is the subject of a study by Leo Strauss, a German scholar who emigrated to the United States in the 1930s: *On Tyranny. An Interpretation of Xenophon’s Hiero*. Strauss’ ideas about the relation between philosophy and politics were criticised by his friend Alexandre Kojève (Koževnikov), a French philosopher and statesman, born in Moscow. The two friends – both had studied philosophy in Berlin – continued their debate, in the course of which Kojève wrote *The Emperor Julian and his Art of Writing*, in J. Cropsey, ed., *Ancients and Moderns. Essays on the Traditions of Political Philosophy in Honor of Leo Strauss*, New York, 1964, p. 65-113. In this paper, Kojève develops a rather peculiar view on Julian’s religious beliefs. In Marcone’s words: ‘La singolare interpretazione che Kojève dà del pensiero religioso di Giuliano deve essere posta in

relazione alla sua lettura del *Fenomenologia dello spirito* di Hegel' (p. 333 n. 30). To sum up, *L'imperatore Giuliano. Realtà storica e rappresentazione* is a very valuable collection of articles.

Hans C. TEITLER

Jitse H.F. DIJKSTRA & Greg FISCHER, *Inside and Out. Interactions between Rome and the Peoples on the Arabian and Egyptian Frontiers in Late Antiquity*. Louvain, Peeters, 2014. XVIII-481 p. (LATE ANTIQUE HISTORY AND RELIGION, 8). Prix : 94 €. ISBN 978-90-429-3124-4.

Ce volume réunit les actes de journées d'études organisées à Ottawa en 2012 et consacrées aux populations, arabes ou africaines, qui vivaient dans les marches de l'Empire romain oriental (Arabie et Égypte). Les contributions couvrent une période allant du I^{er} au VII^e siècle et proposent différentes approches. La première approche, de nature documentaire, se fonde sur les découvertes épigraphiques pour l'Arabie et la Syrie, et papyrologiques pour l'Égypte. Au nombre de ces contributions, on trouve l'excellente étude de C. J. Robin (p. 33-79) qui montre comment les découvertes épigraphiques réalisées ces dernières années permettent de réécrire l'histoire de la péninsule arabique du IV^e au VI^e siècle, une période que l'on ne pouvait appréhender jusqu'ici que par des récits essentiellement hagiographiques ou religieux syriaques et arabes. En se fondant sur des inscriptions ainsi que sur l'*instrumentum*, A. S. Lewin (p. 113-143) s'intéresse à l'impact qu'eut l'installation des Romains en territoire nabatéen. Il constate qu'après des relations tumultueuses et parfois violentes entre indigènes et conquérants, les territoires nabatéens s'intégrèrent pleinement à l'empire et à son économie. M. C. A. Macdonald (p. 145-163) relève les mentions de Romains ou d'événements de l'histoire romaine attestées dans les inscriptions safaïtiques. Ces textes offrent un tableau bien plus nuancé que celui que livrent les auteurs classiques : on y voit les nomades du sud de la Syrie entretenir des contacts étroits avec les Romains ; l'une de ces inscriptions mentionne notamment la mort de Germanicus près d'Antioche. H. Cuvigny (p. 166-198), s'appuyant sur la riche documentation papyrologique découverte dans les fortins du Désert oriental de l'Égypte, examine les relations qu'entretenaient aux I^{er}-III^e siècles les garnisons romaines avec les populations « barbares », appelées parfois « Arabes », le long des routes qui menaient de la vallée du Nil à la mer Rouge, et qui étaient essentielles pour l'économie égyptienne. Elle montre que, même si elles pouvaient, par nécessité commerciale, être pacifiques, ces relations étaient souvent conflictuelles aux deux premiers siècles de l'occupation romaine. Les soldats en poste devaient faire face à des harcèlements répétés, qui viraient souvent à l'affrontement direct et à la mort de soldats comme de barbares. H. Cuvigny observe que les relations évoluent à partir du III^e siècle et que les tensions s'atténuent. Au terme de sa contribution, l'auteure se demande à quelle souche ces populations barbares appartenaient : l'onomastique ainsi que la nature de la céramique montre qu'il s'agissait vraisemblablement de populations de souche africaine, probablement des Blemmyes dont l'activité dans la région est attestée par les sources littéraires à partir du milieu du III^e siècle. La contribution d'H. Satzinger est complémentaire de la précédente (p. 199-212) : l'auteur y étudie en détail, du point de vue linguistique, l'onomastique des noms barbares attestés dans les ostraca du fortin de

(p. 193-202) étudie le rôle de « la diaspora spartiate », quinze personnes dont le roi Cléomène III, à la cour d'Alexandrie, en sollicitant les sources littéraires, épigraphiques et papyrologiques qui renseignent sur la vie sociale et économique de l'Égypte ptolémaïque. A. Paradiso (p. 203-218) suggère que Dicéarque, élève d'Aristote, doit être la source des informations de Proclus et de Plutarque relatives aux syssities, les repas en commun des citoyens spartiates, cet auteur ayant entretenu d'excellentes relations avec les autorités de Sparte. M. Piérart (p. 219-236), d'après de nombreux documents financiers d'Argos récemment publiés par C. Kitazas, définit à nouveau les relations de cette cité avec ses voisins, donc avec Sparte, au IV^e siècle. Enfin J.-G. Texier (p. 237-296) reprend, à l'aide des sources (historiens), l'examen de la période politiquement mouvementée de 192-182 avant J.-C., qui vit Sparte s'allier à la confédération achéenne, s'en détacher, être contrainte de la réintégrer, faire appel à Rome, pour finalement trouver un compromis avec cette confédération. Toutes ces contributions, reposant sur une riche documentation très sollicitée, permettent, sinon de répondre à toutes les questions concernant la Sparte hellénistique, du moins d'exposer scientifiquement les nombreux points d'achoppement à notre connaissance de la grande rivale d'Athènes.

Monique BILE

Julien ALIQUOT & Corinne BONNET (Ed.), *La Phénicie hellénistique*. Actes du colloque international de Toulouse (18-20 février 2013). Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2015. 1 vol., 396 p., nombr. ill. (TOPOI, ORIENT-OCCIDENT SUPPLÉMENT, 13). Prix : 30 €. ISSN 1764-0733.

Une quinzaine de chercheurs réunis autour de la Phénicie hellénistique, et autant de points de vue destinés à dépasser une lecture binaire opposant un hellénisme triomphant à des identités locales par définition moins vigoureuses, une réunion visant à cerner les dynamiques propres et les modalités permettant de définir ces expressions et cadres culturels régionaux, marqués par des traditions – politiques, religieuses, matérielles – spécifiques et d'actifs réseaux commerciaux intra-méditerranéens, dans un monde désormais soumis à la convoitise de grands ensembles hellénistiques concurrents, voilà ce que nous proposent J. Aliquot et C. Bonnet, les éditeurs de ce volume. L'espace d'étude ne se limite pas aux frontières étroites du Liban actuel mais s'étend à la côte du Levant, d'Arados à Ascalon, suivant la définition géographique livrée par le périple du Pseudo-Skylax, s'élargissant ici à l'arrière-pays, à la présence phénicienne à Chypre, à la communauté sidonienne de Marisa et aux relations entretenues entre Carthage et Tyr. Les angles sont variés : évolution des cadres institutionnels antérieurs et consécutifs à la conquête d'Alexandre sur base des sources textuelles phéniciennes et grecques (C. Apicella & Fr. Briquel-Chatonnet) ; rôle des élites locales dans la transition politique, des royaumes indépendants à l'annexion lagide, sous l'angle des institutions politiques et religieuses (S. Fourier) ; publication par J.-B. Yon d'un beau dossier fondé sur deux textes inédits conservés au Musée national de Beyrouth, parmi lesquels une version locale de l'inscription de Marisa SEG 57, 1838, affichée en 178 av. n.è. dans l'un des sanctuaires de Byblos et dont l'étude permet de caractériser les évolutions et certaines survivances des cadres politico-religieux, après la transition politique Lagides –

Séleucides. Clôturent cette première partie politique et institutionnelle, C.C. Lorber examine de son côté les frappes monétaires des cités phéniciennes, leur alignement aux alexandres puis à l'étalon lagide, système survivant à l'administration séleucide des territoires, avec quelques adaptations et évolutions dûment identifiées, dont sont explorées les implications économiques et politiques. Ouvrant une deuxième partie intitulée « Ville et campagnes du pays phénicien », H. Sader dresse sur une large assise temporelle un tableau général des territoires des grandes cités phéniciennes historiques, parfois amputés par la constitution de nouvelles entités (e.g. à Akko/Ptolémaïs etc.). Suivant une démarche innovante et en marge d'une thèse de doctorat (2013), É. Guillon précise cette enquête dans la Pérée d'Arados (quelque peu élargie), essentiellement sur base d'une modélisation spatiale de l'occupation territoriale des arrière-pays, et du mobilier archéologique (dépendant donc de l'état des connaissances et induisant par conséquent d'inévitables distorsions du data) ; elle conclut à l'existence, à vrai dire pas inattendue, d'un réseau intra-montagneux plutôt limité mais stable à côté d'un réseau littoral très développé, polarisé durant la haute période hellénistique autour d'Arados et articulé sur l'arrière-pays par un sanctuaire de sommet ; au deuxième siècle apparaît un autre réseau littoral (Gabala) qui tend ensuite à se confondre avec le premier, tandis qu'émergent des réseaux secondaires comme celui centré sur Tripoli. L'exercice me semble avoir le mérite de souligner le rôle de sites secondaires comme relais essentiels (« sites-passerelles ou nœuds de communication » [p. 136] et sans doute « relais fiscaux » [p. 139]) des réseaux principaux ; l'analyse historique confirme de son côté une politique volontariste d'Arados destinée à asseoir sa mainmise sur cet arrière-pays. T. Waliszewski et U. Wicenciak livrent quelques réflexions préliminaires de leur analyse des textes et de fouilles menées par leur équipe libano-polonaise sur la petite agglomération côtière de Jiyeh/*Porphyreon*, située à une quinzaine de kilomètres au nord de Saida/Sidon. Il en ressort qu'une agglomération, attestée par des vestiges et du mobilier céramique, a existé à l'âge du Fer II (IX^e – VI^e s. av. n.è.), après un état évanescent du Bronze récent (céramique résiduelle) ; lui succède, après une interruption, une seconde agglomération, développée du V^e s. av. au VII^e s. de n.è. ; les auteurs reviennent ensuite plus largement sur les autres établissements secondaires du segment de côte situé entre Beyrouth et Saida, établissant par ailleurs un possible déplacement des réseaux commerciaux de Jiyeh/*Porphyreon*, de Saida vers Bérytos à la fin du II^e s. av. n.è., sur base du répertoire des formes céramiques. De son côté, R. Stucky revient plus spécifiquement sur les contacts entre entités phéniciennes et exogènes durant l'époque achéménide et la haute période hellénistique, essentiellement sous l'angle de la culture matérielle (innovations technologiques, mobilier et productions artistiques), relativisant l'influence grecque en lui confrontant d'autres influences manifestes ; il introduit ici d'importantes nuances et l'idée d'une géométrie variable (de cette influence grecque), non pas hiérarchisée entre sites majeurs et sites mineurs mais s'exprimant sous diverses formes aussi bien dans les sites de prestige (nécropole royale de Sidon, sanctuaires) que dans les agglomérations secondaires (*Leukos Limen*). Au début de la troisième partie, « Culture matérielle et *koinè* hellénistique », J. Nitschke œuvre dans le même esprit dans un article programme « What is Phoenician about Phoenician material culture in the Hellenistic period ? » ; reprenant la question à sa racine, i.e. en remontant à la définition par Henry Layard (1817-1895) d'une catégorie stylistique

« phénicienne », elle insiste sur que ce que l'on aurait appelé jadis le « génie propre » de la culture phénicienne, au détriment d'une lecture trop hellénico-centrée des motifs et des développements artistiques locaux ; sa démonstration, dans ses grandes lignes convaincante, s'articule sur l'exemple de la tombe à hypogée E.I (« sidonienne ») de la nécropole de Marisa (Idumée) où J. Nitschke récuse les influences alexandrines régulièrement sollicitées au profit de sources d'inspiration plus proprement phéniciennes. I. Oggiano semble au contraire remettre à l'honneur l'influence alexandrine (p. 242, 248) dans son étude de la coroplastie de Kharayeb, sanctuaire situé à 10 km – à deux/trois heures de marche donc – au nord-est de Tyr ; la production, représentée par plusieurs milliers de figurines d'une grande variété de formes, s'y étend du VI^e au II^e s. av. n.è. et paraît très marquée à l'époque hellénistique par les modes de représentation proprement helléniques ; on s'interroge cependant sur le statut de ce sanctuaire, présenté ici comme rural (p. 249 note 47) et fréquenté par de petites gens – I. Oggiano utilise le terme connoté de « subalterne », désignant « des ruraux établis dans l'arrière-pays des cités phéniciennes » –, et sur ses éventuels liens institutionnels et sociaux avec le centre urbain, donnée indispensable à l'étude de la diffusion supposée de « modes côtières » (l'évocation de moules provenant de la côte p. 249-250 renvoie à d'évidents réseaux économiques qui ne sont pas univoques) dans un espace qui me semble personnellement perçu comme trop isolé de la métropole (en matière de langue, d'éducation...). Étudiant dans un article d'une grande clarté du mobilier céramique de la fouille de Beyrouth, S. Elaigne met en évidence, à côté de produits d'origine attique, la présence d'importations chypriotes dans les assemblages de vaisselle de table (céramique fine) bérytains de la période de l'époque de transition perse / macédonienne (seconde moitié du IV^e s. av. n.è.) ; les productions attiques sont au siècle suivant concurrencées par des importations de Cilicie et de la grande région d'Antioche (relayées par le port de Séleucie de Piérie, lagide de 246 à 219 av. n.è.), à côté d'importations rhodiennes et toujours de productions chypriotes ; les importations de la région d'Antioche s'imposent ensuite, parallèlement à l'intégration des territoires à la sphère séleucide, dans un mouvement qui ira croissant jusqu'à la diffusion à grande échelle à partir du milieu du II^e s. des sigillées orientales A. Sont également signalées les productions « phéniciennes semi-fines » émanant de plusieurs centres côtiers méridionaux. E. Eristov se penche ensuite sur les décors peints et stuqués des maisons hellénistiques de Béryte, isolant quelques spécificités locales de la production décorative, dans un schéma général pour le reste largement partagé avec les autres cités du bassin oriental de la Méditerranée, du III^e s. au I^{er} s. av. n.è. Clôturant le volume, trois contributions sont rassemblées sous le titre « Mémoires de la Phénicie hellénistique ». C. Bonnet souligne la dette de l'historien moderne à l'endroit des sources littéraires grecques et latines, qui relèvent « d'une légitimation et d'une héroïsation de la conquête de la Phénicie par Alexandre » (p. 329) et en isole à la fois le parallèle littéraire exploité entre le siège de Tyr et celui de Troie, la sollicitation de la figure d'Héraclès se rangeant aux côtés d'Alexandre, et la construction symbolique d'une altérité barbare phénico-punique justifiant le recours à la force. G. Garbati prend prétexte (en note introductive) du récit par Quinte-Curce du siège de Tyr, de sa mention de l'appui carthaginois à la résistance tyrienne et de celle de pratiques *a priori* édifiantes (sacrifice humain), pour revenir sur les liens existant entre la métropole et sa colonie, à travers une nouvelle exploration d'inscriptions

émanant de levantins et des cultes attestés aux III^e et II^e s. av. n.è. dans le tophet de Carthage (voir aussi les remarques de M. Sartre, p. 372). Le volume se clôture par l'excellente contribution de J. Aliquot, qui se livre à une minutieuse exploration des récits de fondation de Byblos livrés par Malalas puis par Eustathe de Thessalonique (XII^e s.) ; les couplant à d'autres sources, il y décrypte le rôle joué vers 66/65 av. n.è. par M. Calpurnius Bibulus, alors légat de Pompée – il sera consul en 59 avec César et proconsul de Syrie en 51/50 – dans la déposition du tyran de Byblos mais aussi dans celle du dernier souverain séleucide d'Antioche (p. 360-361), inaugurant ainsi en 66 une nouvelle ère antiochéenne. Commentant chacune des contributions, M. Sartre signe les remarques conclusives de la rencontre. Un très utile colloque donc qui apporte son lot de précisions et de nouveautés et incite à poser un regard renouvelé sur la Phénicie à l'époque hellénistique. Textes rédigés en français (11), anglais (2), allemand (1) et italien (1). Index des sources et index général. Laurent THOLBECQ

Michał MARCIAK, *Izates, Helena, and Monobazos of Adiabene: Study on Literary Traditions and History*. Wiesbaden, Harrassowitz, 2014. 1 vol., 324 p., 2 ill., cartes (PHILIPPIKA, 66). Prix : 62 € (Relié). ISBN 978-3-44710-108-0.

Ce livre est le premier à être entièrement consacré à la famille royale d'Adiabène (nom donné à l'Assyrie depuis la période perse) qui, au milieu du I^{er} s. ap. J.-C., s'est convertie au judaïsme et a construit à Jérusalem plusieurs palais ainsi qu'un vaste monument funéraire où, d'après les auteurs anciens, furent inhumés Hélène (la reine mère), le roi Izatès (son fils) et le roi Monobaze (son frère et successeur). L'ouvrage de M. Marciaak est tiré de sa thèse de doctorat, soutenue à l'Université de Leyde en 2012. Pour nourrir sa recherche, l'auteur polonais a séjourné dans différentes universités en Europe, aux États-Unis et en Israël. Il s'est également rendu à Jérusalem pour visiter les sites en rapport avec son sujet. En introduction, l'auteur souligne les points qui ont déjà retenu l'attention des chercheurs (Flavius Josèphe et ses sources, conversion et circoncision, l'Adiabène dans les écrits rabbiniques, les vestiges archéologiques à Jérusalem) et ceux qui ont été délaissés (portée du récit de Flavius Josèphe, l'Adiabène et la révolte juive, l'aspect socio-historique de la conversion et des liens avec Jérusalem, la perceptions de l'Adiabène dans les sources latines, enfin l'Adiabène dans le jeu des relations entre Rome et les Parthes). – La première des trois parties de l'ouvrage est consacrée au passage de Flavius Josèphe (*AJ* 20 : 17-96) qui constitue, de loin, la source littéraire la plus importante. M. Marciaak cherche à déterminer quelles étaient les intentions de son auteur et comment le récit s'inscrit dans le genre biographique de l'époque. Il analyse le texte en suivant sa progression puis en étudiant les thèmes suivants : la vie d'Izatès, Izatès comme roi, Izatès comme juif, pitié humaine et divine providence. La seconde partie étudie tout ce qui présente la famille royale d'Adiabène comme une dynastie juive exemplaire. L'analyse porte d'abord sur les actions qui l'ont promue au rang de bienfaitrice du judaïsme et de modèle de pitié. Elle aborde ensuite son établissement à Jérusalem, matérialisé par la construction du mausolée royal et de trois palais. La troisième et dernière partie est dévolue au contexte culturel et politique de l'Adiabène à cette époque. Les textes géographiques et ethnographiques, les sites archéologiques, les données épigraphiques,

mesure d'accomplir cette tâche, qui nécessitait à la fois une maîtrise de la langue et de la littérature russes et une connaissance approfondie de Virgile, et l'on saura gré à l'auteur d'avoir mené à bien son projet. L'on peut regretter que la question de l'enseignement du latin en Russie, du XVIII^e siècle à nos jours, n'ait pas été davantage évoquée ; le lecteur ne sait pas nécessairement quelle place était réservée au latin dans l'enseignement en Russie, et quelle place était réservée à Virgile dans l'enseignement du latin. Or, il s'agit là d'une donnée importante pour connaître l'influence de Virgile sur les auteurs russes. Par ailleurs, comme expliqué plus haut, l'auteur aurait pu donner davantage d'explications sur les limites de son domaine de recherches. Néanmoins, pris séparément, les différents chapitres contiennent des réflexions intéressantes, même si certaines d'entre elles ne portent pas directement sur la perception de Virgile en Russie. Tout au long du livre, l'auteur traite de manière détaillée et accessible la question de l'identité russe, tantôt prise entre la Grèce et Rome, tantôt prise entre l'Europe et l'Asie. En fin de compte, les caractéristiques de cet ouvrage incitent à le considérer davantage comme un intéressant recueil d'études sur un même thème que comme une monographie à proprement parler.

Julien DELHEZ

Sophie BASCH (Ed.), *Portraits de Victor Bérard*. Actes du colloque international organisé à l'École française d'Athènes (5-6 avril 2013). Athènes, École française d'Athènes, 2015. 1 vol. 18,5 cm x 24 cm, 319 p., ill. n/b (MONDES MEDITERRANEENS ET BALKANIQUES, 6). Prix : 59 €. ISBN 978-2-86958-275-0.

Frédérique DUYRAT, Françoise BRIQUEL-CHATONNET, Jean-Marie DENTZER & Olivier PICARD (Ed.), *Henri Seyrig (1895-1973)*. Actes du colloque Henri Seyrig (1895-1973) tenu les 10 et 11 octobre 2013 à la Bibliothèque nationale de France et à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Paris. Beyrouth, Presses de l'Institut français du Proche-Orient, 2016. 1 vol. 22 cm x 28 cm, 409 p., nombr. ill. (SYRIA SUPPLEMENT, 3). Prix : 45 €. ISBN 978-2-35159-801-6.

Hasard de calendrier ou besoin partagé de renouer avec leur passé, l'École française d'Athènes, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et le Département des Médailles, Monnaies et Antiques de la Bibliothèque nationale de France organisaient en 2013, à quelques mois d'intervalle, deux colloques réunissant antiquistes et modernistes autour de deux grandes figures de la recherche française : Victor Bérard (1864-1931) pour l'École française d'Athènes et Henri Seyrig (1895-1973), le fondateur de l'Institut français d'archéologie de Beyrouth. À la lecture de ces actes, l'on ne peut manquer d'être frappé, en dépit de la différence de génération, par le parallélisme de ces destins d'hommes de terrain et d'hommes de science : athéniens l'un et l'autre, aimantés par une conscience profondément ancrée des liens tissés entre le monde grec et le Levant, qu'il s'agisse du prisme phénicien pour Bérard ou d'une mosaïque d'identités locales pour Seyrig ; deux Français de l'Est pourrait-on ajouter, le premier, né à Morez, traduisant son attachement au pays natal comme sénateur du Jura de 1920 à 1931 ; le second, né à Héricourt (Haute-Saône), se retirant en 1967 à Neuchâtel où sa famille avait des attaches, après une carrière d'exception largement dévouée à l'archéologie levantine ; deux hommes également marqués par l'institution militaire,

comme professeur de géographie à l'École supérieure de marine pour Bérard (1898-1914), comme parent d'officiers supérieurs et artilleur (1914-1919) pour Seyrig ; deux grands républicains enfin, hommes de conviction, dont l'exigence morale et l'engagement s'expriment aussi, lorsque nécessaire, par la résistance et le refus, l'un dreyfusard de la première heure, membre fondateur de la ligue des droits de l'homme, arménophile dénonçant, entre autres, les exactions d'Abdülhamid II, l'autre démissionnant en septembre 1941 de ses fonctions de directeur des Antiquités de Syrie et du Liban, exercées depuis 1929, pour rallier Charles de Gaulle. On arrêtera ici la comparaison qui a bien entendu ses limites mais qui nous rappelle combien ces grands savants, d'une insatiable curiosité, furent aussi de grands hommes. Ces deux colloques, qui tirent l'un et l'autre parti de nombreux fonds d'archives jusque-là inexploités, livrent deux portraits vivants, sous les angles de la recherche (cadre épistémologique, formation, filiations intellectuelles, contributions), de l'engagement politique, des réseaux intellectuels et des institutions servies par ces deux personnalités exceptionnelles. – L'imbrication de la traduction de l'*Odyssée* et de la Question d'Orient justifie que le colloque *Portraits de Victor Bérard* paraisse dans la collection « Mondes méditerranéens et balkaniques » : l'ouvrage édité par Sophie Basch réunit une quinzaine de contributions explorant, en deux parties, « L'archéologue, le philologue, l'historien, le géographe » puis « Le témoin de son temps ». Les contributions, de très grande tenue, posent un regard désormais critique sur l'œuvre du traducteur (Pierre Chuvin), et du « disciple des sciences phéniciennes » (Corinne Bonnet). Particulièrement stimulant est le texte de Michel Espagne qui confronte Bérard aux sciences germaniques de son époque, en particulier philologique (Fr. A. Wolf) et géographique (« l'anthropogéographie » de Fr. Ratzel), mais aussi à la production la plus récente, en relevant les échos bérardiens dans les travaux très discutés de l'Autrichien Raoul Schrott (cf. aussi S. Grimm-Hamen, « Écrire "comme sur un socle carbonisé de maçonnerie" : Raoul Schrott et l'expérience archéologique », dans D. Baric (Ed.), *Archéologies méditerranéennes*, [Revue germanique internationale 16, 2012], p. 135-154). Sont ensuite explorés les cadres analytiques sur lesquels s'adosse l'élaboration des *Navigations d'Ulysse* (Pascal Payen), la « Poétique » de Victor Bérard (Sophie Rabau) et l'important fonds photographique Bérard-Boissonnas de la Bibliothèque de Genève accompagnant les pérégrinations odysséennes de Bérard, dont seule une minime partie fut exploitée dans le livre posthume *Dans le sillage d'Ulysse* [1933] (Estelle Sohier). C'est ensuite vers l'homme de Lettres que nous attirent les contributions suivantes, et vers l'écrivain géographe traitant de questions politiques contemporaines, dans une vingtaine d'ouvrages et des chroniques de politique étrangère publiées à *La revue de Paris* entre 1901 et 1911 : la Question d'Orient et la Question arabe (Henry Laurens), les populations arméniennes et chrétiennes de Crète et d'Asie Mineure (Gilles Pécout, Edhem Eldem), la Macédoine et les Balkans (Georges Tollas). C'est enfin l'homme public qui est évoqué, à travers son engagement dans l'affaire Dreyfus, comme témoignage de son approche scientifique de la vérité (Perrine Simon-Nahum) ; en imaginant ensuite ce qu'aurait pu être le discours de réception à l'Académie française, jamais écrit par Bérard, candidat malheureux au fauteuil d'Anatole France (1927), en regard de celui prononcé par Paul Valéry qui lui succéda, sollicitant le témoignage de son contemporain Albert Thibaudet (Sophie Basch) ; en étudiant enfin l'action de Victor

Bérard sénateur (Jean Garrigues). L'ouvrage, réellement stimulant, est bellement introduit par une présentation biographique à la fois plus subjective et plus intime, signée par Étienne et Reine-Marie Bérard. Suivent une bibliographie sélective de V. Bérard et des résumés des contributions en français et en anglais. – De son côté, le colloque *Henri Seyrig (1895-1973)* réunit une vingtaine d'études et cinq témoignages de contemporains ; le sommaire aurait mérité une hiérarchisation plus grande, certaines contributions relevant de l'exploration biographique, d'autres constituant des présentations de collections réunies par Seyrig ou des dossiers de recherche ouverts à sa suite, ainsi qu'une relecture minutieuse des retranscriptions des manuscrits de Seyrig qu'obèrent un certain nombre de coquilles. Ces articles doivent en effet beaucoup à l'exploitation d'archives inédites, correspondance privée et journaux intimes ; ainsi de l'étude de Matthieu René-Hubert des années de service de Seyrig sur divers fronts (Verdun, Balkans) durant la Grande Guerre, années décisives durant lesquelles germent déjà sa passion pour la numismatique et l'idée d'une carrière dans l'archéologie, passées l'agrégation et l'intégration à l'École d'Athènes (les encouragements adressés en ce sens en 1918 ou 1919 par Victor Bérard à Henri Seyrig [p. 26, note 140] prennent ici un relief inattendu...) ; ainsi aussi de la reconstitution, par Samuel Provost, des débuts de Seyrig sur le terrain oriental lors des deux missions menées en 1924 et 1925 en Syrie du Nord, dans la région d'Antioche et à Hiérapolis/Mambidj, en compagnie de Paul Perdrizet (1870-1938) ; ainsi enfin du remarquable article de Jérôme Bocquet qui livre l'un des portraits les plus intimes de la pensée politique de Seyrig qu'il ait été donné de lire, sous l'angle de son engagement durant la Seconde Guerre mondiale et dans une après-guerre chahutée et marquée par les indépendances. Duncan Youngerman, petit-fils de Seyrig à qui l'on doit un accès complet aux archives familiales, en signe un portrait subtil et sensible. Corinne Bonnet explore ensuite les échanges intellectuels tissés entre Henri Seyrig et Franz Cumont, de 27 ans son aîné, et publie une soixantaine de lettres de leur correspondance, échangées entre 1925 et 1947. Les contributions suivantes traitent des monnaies et intailles, dont H. Seyrig était un éminent connaisseur : Frédérique Duyrat revient sur tout ce que la Bibliothèque nationale de France et le Cabinet de Médailles doivent aux interventions de Seyrig (dons et suggestions d'achats de monnaies, poids et glyptique, dépôt d'archives scientifiques) ainsi que sur ses investissements dans la durée qui ont permis d'asseoir le travail de plusieurs générations de numismates. Les textes suivants éclairent certains pans de cette collection d'exception : tétradrachmes provinciaux de Syrie (Michel Amandry), sceaux et sceaux-cylindres (Marielle Pic), glyptique (paléo-) phénicienne (Éric Gubel), camées, intailles et bijoux gréco-romains (Mathilde Avisseau-Broustet). Enfin, Christian Robin présente, en écho à une proposition de Seyrig (*Antiquités Syriennes* 87 [1965], p. 26, note 2) un important état de la question relatif à Gherra d'Arabie, à l'époque séleucide, en recourant aux sources textuelles et aux monnayages du golfe persique. Les interventions suivantes relèvent plus du témoignage : Rolf A. Stucky souligne la dette de gratitude de l'archéologie suisse en Syrie et au Liban à l'endroit de Seyrig ; Bérénice Lagarce-Othman et Frédéric Alpi présentent le dernier volume des *Antiquités Syriennes* paru en 2013, réunissant les textes publiés par H. Seyrig entre 1970 et 1972, six notices nécrologiques de figures éminentes de l'archéologie française et un volumineux index couvrant la totalité des volumes publiés ; on saluera l'initiative

de publier un fac-similé de la lettre émouvante accompagnant la nécrologie de René Dussaud, adressée en décembre 1958 à la rédaction de *Syria* ; François-René Martin et Marie Tchernia-Blanchard brossent le portrait de l'ami des arts et des artistes, amitiés nouées par H. Seyrig entre 1942 et 1945, alors conseiller culturel de la France libre à New York ; Olivier Picard se penche sur l'Athénien, tandis que Denis Knoepfler en dresse le portrait à travers sa bibliothèque, léguée à l'Université de Neuchâtel ; Jean-Marie Dentzer revient de son côté sur l'œuvre visionnaire du créateur et gestionnaire d'institutions de recherches archéologiques de pointe au Levant, Bruno Calleguer éclairant pour sa part ses relations entretenues avec le franciscain néerlandais Auguste Spijkerman, attaché au *Studium Biblicum Franciscanum* de Jérusalem, en particulier autour de leurs études respectives du grand trésor de Qumrân (*Locus* 120). Le volume se referme sur cinq émouvants témoignages de première main (Pierre Bordreuil, Jean-Louis Huot, François de Callataÿ pour Georges Le Rider, Jean-Claude Margueron et Salah Stétié) qui rendent justice à la finesse de jugement et à l'humour d'un interlocuteur toujours exigeant. En définitive, ces hommages rendus par deux grandes institutions de recherche à deux de leurs maîtres tutélaires sont l'occasion de livrer d'importantes études critiques qui, sans verser dans l'hagiographie, dessinent le parcours intellectuel de deux êtres d'exception et nourrissent le lecteur de témoignages essentiels.

Laurent THOLBECQ

Sabine PANZRAM, Werner RIES & Christoph SCHÄFER (Ed.), *Menschen und Orte der Antike. Festschrift für Helmut Halfmann zum 65. Geburtstag*. Rahden, Marie Leidorf, 2015. 1 vol. 16 x 22,5 cm, XIV-457 p., ill. (PHAROS, 34). ISBN 978-3-86757-262-0.

Les collègues de Helmut Halfmann lui ont offert à l'occasion de son soixante-cinquième anniversaire une *corona* de contributions intéressantes mais de thématiques dispersées. Il n'y a pas de fil conducteur sinon les sujets multiples sur lesquels notre collègue de Hamburg a travaillé durant sa carrière et qui l'ont entraîné de Marc-Antoine au sénat à l'époque impériale, des voyages de l'Empereur aux villes et sociétés d'Asie Mineure dont il est un des épigraphistes attitrés. Nous ne pouvons guère qu'énumérer les thèmes abordés par les 25 contributeurs, certains plus approfondis, d'autres relevant de la note de lecture. Dans tous les cas, quelques lignes de résumé en anglais ou français n'auraient pas été superflues pour orienter le lecteur vers ses centres d'intérêt privilégiés. Dans l'ordre de la table des matières, la bataille de Platées qui permet de revenir sur le vieux problème de l'historicité et de la véracité du récit d'Hérodote ; l'*Asclepieion* d'Athènes et les documents iconographiques et épigraphiques honorant Asklepios ; le port béotien d'Anthedon et ses vieux pêcheurs « rougis » par la récolte de l'algue *Rytiphloea tinctoria* C. ; un autel inscrit à Apollon Didumeios au Musée d'Istamboul ; autour des *leges agrariae* et *frumentariae*, les *rogationes* de tribuns de la plèbe, des Gracques à Sylla ; le cas de Tarraco dans le contexte des représentations spatiales romaines ; la correspondance épistolaire entre Antoine et Cicéron, de 49 à 44 ; un questionnement autour du concept de réciprocité, et de *sacramentum* et *disciplina* ; les *horti lucilliani*, C. Valerius Asiaticus, sa meurtrière Messaline et leurs destins respectifs ; la déposition du roi arménien Mithridate

travaux réalisés entre 2006 et 2010 sur le temple funéraire 129b enchâssé dans un segment du rempart nord, soit rédigée dans une langue d'une totale étrangeté (p. 115-129). Si la lecture de la dédicace (?) rédigée sur le linteau de la porte principale avancée (sans illustration) devait être confirmée, la mention de Gaius Julius Bassus pourrait éventuellement être rapprochée d'un autel offert en 179 par l'un de ses affranchis (*IGLS* XVII, 1, 321). Saeko Miyashita étudie ensuite (p. 131-146) les représentations sculptées de *skyphoi* tenus par les convives masculins de l'exceptionnel banquet funéraire de la tombe F (nécropole sud-est) ; dans la tombe H de la même nécropole, ce sont de leur côté majoritairement des coupes à fond plat qui sont représentées ; elles peuvent être rapprochées des productions verrières à décor à facettes taillées en nid d'abeille d'époque impériale (II^e-IV^e s.) dont des fragments ont été retrouvés à Palmyre (types VII.3.12 a-b de la typologie de R. Ployer [2013] *supra*). Le recueil se referme sur deux études d'anthropologie physique (Takahiro Nakahashi, K. Yoshimura *et al.*) et une étude paléoenvironnementale très prometteuse basée sur les pollens emprisonnés dans de la brique crue d'époque byzantine et dans des coprolithes qu'elle renferme (Knut & Jonatan Krzywinsky, p. 171-183). Au final, ce petit ouvrage qui réunit un ensemble de contributions certes hétéroclites mais pas dépourvues d'intérêt, ne livre cependant que peu d'information sur les travaux de la mission syro-norvégienne en Palmyrène.

Laurent THOLBECQ

Justine GABORIT, *La Vallée engloutie, Géographie historique du Moyen-Euphrate (du IV^e s. av. J.-C. au VII^e s. ap. J.-C.)*. 1. Synthèse, 2. Catalogue des sites. Beyrouth, Presses de l'Institut français du Proche-Orient, 2012-2015. 2 vol. 22 cm x 28 cm, 419 p.+ 539 p. + tables des matières en arabe ; nombr. ill. n/b et coul., 3 cartes dépliantes hors-texte (BIBLIOTHEQUE ARCHEOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 199). Prix : 80 € (vol. 1 & 2, brochés). ISBN 978-2-35159-377-6 et 978-2-35159-376-9.

Sylvie BLETRY (Ed.), *Zénobia-Halabiya, Habitat urbain et nécropoles. Cinq années de recherches de la mission syro-française (2006-2010)*. Ferrol a Coruña, Université de la Corogne, 2015. 1 vol. 21 cm x 30 cm, 572 p. + 1 CD, nombr. ill. n/b et coul. (CUADERNOS MESOPOTAMICOS, 6). Prix : 59 € (relié). ISBN 978-84-608-1605-8.

Ces deux ouvrages parus en 2015 témoignent de l'intense activité éditoriale qui a suivi le départ des équipes ayant œuvré en ces premières années du millénaire dans l'est du territoire syrien : l'un est une somme fondamentale qui constituera la pierre angulaire de toute recherche archéologique future sur le Moyen-Euphrate, pas uniquement aux périodes considérées dans son titre d'ailleurs, l'autre est une publication de rapports variés écrits à la suite de cinq campagnes de fouilles réalisées de 2006 à 2010 dans la ville et la forteresse de *Halabiya*, place forte tardo-antique déjà explorée en 1944-45 par J. Lauffray. Dans *La Vallée engloutie, Géographie historique du Moyen-Euphrate (du IV^e s. av. J.-C. au VII^e s. ap. J.-C.)*, Justine Gaborit, archéologue et excellente connaissance du terrain envisagé, livre en deux volumes parus en 2012 (catalogue) et en 2015 (synthèse), une remarquable somme documentaire et une analyse détaillée des résultats de travaux menés par d'innombrables équipes, en prévision de la mise sous eaux de vastes secteurs des deux rives de l'Euphrate, consécutive à la

construction, entre 1968 et 2000, de quatre barrages (un cinquième a été suspendu par l'irruption de la guerre). Un constat à double visage donc, selon que l'on se place du côté de ce qui a pu être sauvé, ou du côté des dizaines de sites disparus alors. Ajoutant à ceci les destructions liées à la guerre, qui n'a fait que décupler les pillages endémiques dans la région, la satisfaction est bien amère. Ceci étant, c'est un travail colossal qui a été mené et qui livre désormais dans la diachronie une synthèse régionale, dans la lignée des grandes monographies de géographie historique, qu'il s'agisse de la *Topographie historique de la Syrie antique et médiévale* de R. Dussaud (1927), de la *Haute Mésopotamie orientale et pays adjacents* de L. Dillemann (1962) ou des trois volumes syriens de la *Tabula Imperii Byzantini* également parus en 2015 (voir la recension de P.-L. Gatier dans *AC* 85 [2016], p. 632-634). Le catalogue (2012) présente une fiche détaillée pour près de 200 sites répartis sur les 450 kilomètres du segment syrien de l'Euphrate, de Belkis-Zeugma (Cyrrestique/Turquie) à la région de Mari/Abu Kamal, sur la frontière iraquienne. L'ordre est quelque peu déroutant, puisqu'il décrit les sites en six segments alternant partiellement rive droite et rive gauche mais les trois belles cartes dépliantes hors-texte permettent de les localiser. Les fiches signalétiques, issues d'un SIG, sont accompagnées d'un historique des travaux, d'une description des vestiges, particulièrement importante pour les nécropoles, d'une périodisation (synthèse chronologique), à l'occasion, de données relatives aux études matérielles, et d'une bibliographie d'orientation. Un outil d'autant plus indispensable que 70 de ces sites ont totalement disparu et que l'on peut craindre un état patrimonial dramatiquement appauvri à l'issue du conflit actuel, qu'il s'agisse des grands sites comme Doura Europos ou des innombrables nécropoles qui parsemaient la vallée. Le volume de synthèse (2015) est tout bonnement exceptionnel par la qualité du traitement des très nombreuses données étudiées, accordant une part égale aux questions de géographie (physique, navigation, irrigation), aux sources textuelles (antiques, voyageurs) et documentaires, là aussi dans l'épaisseur historique (fouilles anciennes et récentes, cartographie, toponymie, images satellites...); le tout débouche sur la synthèse proprement dite, intitulée « nouvelles perspectives chronologiques et archéologiques » où la région est étudiée dans la durée, à travers une succession de discussions minutieuses des données, de l'époque hellénistique à l'avènement de l'Islam (p. 227-344). Comment qualifier cet espace, à la fois désertique et habité, à la fois frontière et lien, à la fois distant des centres de pouvoir et – on le voit encore aujourd'hui – essentiel à la stabilité desdits centres ? Région stratégique et hautement militarisée – c'est là un invariant –, mais marquée aussi par des développements locaux, en échos aux proximités naturelles, aux réseaux d'échanges, marquée aussi par un certain nombre de ruptures liées au (r)évolutions intervenues dans les centres, au point de définir des cohérences locales sinon des identités régionales (par ex. nord/sud...). Une synthèse d'une grande richesse donc qui nous amène à regretter l'absence de conclusion et, plus encore, de résumés à l'adresse des non-francophones (en dehors d'une pauvre présentation de l'ouvrage reproduite en anglais et en arabe au revers des rabats de couverture). Suivent les annexes, un glossaire, une table des matières détaillée, la liste des figures, une bibliographie et des index (toponymes modernes, antiques, personnes et sujets archéologiques). – L'ouvrage dirigé par Sylvie Blétry relève lui du rapport préliminaire de fouille, réunissant les contributions en français et en espagnol d'une quinzaine de

collaborateurs ; il comporte quatre parties présentant (I) l'exploration urbanistique et architecturale de divers secteurs du rempart et de la ville *intra muros*, (II) des études de matériel, essentiellement d'époque byzantine (céramique, verre et 22 monnaies), (III) des études de matériau, techniques de construction et cadres de restauration du bâti et enfin, (IV) une rapide étude descriptive des nécropoles, avec inventaire et cartographie GPS de l'ensemble des monuments (tombeaux-tours, tombes à hypogées...), livrant quelques données relatives au décor ; ces monuments s'intègrent dans la tradition des tombes-tours nord-ouest arabiques dont les plus anciens témoignages remontent pour l'heure à la fin du III^e s. av. n.è. (B. Overlaet, M.C. Macdonald & P. Stein, « An Aramaic-Hasaitic Biligual Inscription from a Monumental Tomb at Mleiha, Sharjah, UAE », *AAE* 27.1, [2016], p. 126-142), les monuments de Halabiya étant de leur côté apparemment (ré ?-)utilisées jusqu'aux VI^e-VII^e s. Annexe historiographique (sources anciennes, médiévales, voyageurs et archéologues), bibliographie, table des illustrations et planches couleur.

Laurent THOLBECQ

Michael C. NELSON (Ed.), *The Temple Complex at Horvat Omrit. 1. The Architecture*. Leiden – Boston, Brill, 2015. 1 vol., XXIX-384 p., 747 fig. n/b. (THE BRILL REFERENCE LIBRARY OF JUDAISM, 45). Prix : 168 €/230 \$ (Relié). ISBN 978-90-04-25063-5.

Les monographies consacrées à l'architecture religieuse du Proche-Orient sont suffisamment rares pour que l'on se réjouisse de la parution de cette nouvelle étude détaillée d'un intéressant sanctuaire d'époque hellénistique et romaine situé non loin des sources du Jourdain, sur les contreforts méridionaux de l'Hermon (alt. ca. 185 m). Le bâtiment, fouillé entre 1999 et 2011 par le Macalester College de Saint Paul (Minnesota), s'élève à proximité du village de Horvat Omrit / Khirbat 'Umayrī, sur la frontière syro-israélienne, à 4 km au sud-ouest de Panéas (auj. en Golan occupé), sur une voie reliant autrefois Tyr à Damas et contournant l'Hermon par le sud. L'ouvrage constitue le premier des trois volumes annoncés d'un rapport final portant sur treize campagnes de fouille ayant du reste fait l'objet d'une brève présentation préliminaire par J. A. Overman et D. N. Schowalter (Ed.), *The Roman Temple Complex at Horvat Omrit: An Interim Report*, Oxford, Archaeopress, (BAR Int. Ser. 2205), 2011 (122 p.). Le temple occupe l'extrémité d'un promontoire qui semble également comprendre une agglomération si l'on se fie à la présence apparente d'une rue à portiques ; il a été occupé aux époques tardo-hellénistique, romaine et byzantine (IV^e-VI^e s.), puis au XIII^e s. La publication porte exclusivement sur l'architecture du temple qui, comme de nombreux édifices religieux de la région, présente plusieurs états enchâssés et, dans une moindre mesure, sur les *téménè* successifs, leurs autels et les propylées associés à la phase la plus récente du sanctuaire païen. Disons-le d'emblée, d'un strict point de vue des données architecturales, c'est là l'une des plus utiles études qu'il nous ait été donné de lire cette dernière décennie pour les provinces orientales de l'Empire puisqu'elle livre les données brutes (et non comme trop souvent les seules restitutions) en un temps record. Une fois évoqués la séquence générale (chap. 1) et les aspects techniques de la construction (chap. 2), M. C. Nelson

vandale et célèbrent l'activité des rois et des riches propriétaires. On retrouve fréquemment le thème des bains à côté du cirque et de l'amphithéâtre, ce qui montre la permanence du mode de vie romain. Cependant, le statut de ces épigrammes reste incertain : on ignore si elles ont été gravées ou s'il s'agit de fausses inscriptions. Deux poèmes sont cités et traduits, le n° 119 de l'Anonyme et le n° 346 de Luxorius. Une bibliographie, des *indices* et une table de concordance, p. 293-312, permettent de se repérer. Ce volume constitue donc, on l'aura compris, un ouvrage de référence sur lequel devra s'appuyer toute étude ultérieure de ce type de documentation, et il convient de féliciter les membres du groupe de recherche pour l'ensemble du travail accompli.

Claude BRIAND-PONSART

George W. HOUSTON, *Inside Roman Libraries: Book Collections and Their Management in Antiquity*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2014. 1 vol. 15,5 cm x 23,5 cm, XVI-327 p., 13 fig. n/b (STUDIES IN THE HISTORY OF GREECE AND ROME). Prix : 59,95 \$ (Relié). ISBN 978-1-4696-1780-0.

Plusieurs ouvrages traitant des bibliothèques de l'Antiquité gréco-romaine ont paru ces dernières années : dans *Archives et bibliothèques dans le monde grec : édifices et organisation, v^e siècle avant notre ère - II^e siècle de notre ère* (Oxford, 2013), Gaëlle Coqueugniot proposait une étude et un corpus des espaces accueillant βιβλιοθήκαι et ἀρχεῖα dans le monde grec ; de son côté, le volume *Ancient Libraries* (Cambridge – New York, 2013) réunissait une vingtaine de dossiers brossant un vaste tableau des pratiques (organisation, usages) et des enjeux (politique, éducation) liés aux bibliothèques antiques, tant privées que publiques, aux époques hellénistique, républicaine et impériale ; enfin, le catalogue de Roberto Meneghini et Rossella Rea, *La biblioteca infinita : i luoghi del sapere nel mondo antico*, publié en marge d'une exposition présentée en 2014 au Colisée, se centrait sur les supports et les espaces de diffusion de la culture écrite, en faisant la part belle à quelques découvertes romaines récentes, celle d'un auditorium de l'époque d'Hadrien apparu en 2008 sous la place Notre-Dame de Lorette, non loin de la colonne Trajane, et celles occasionnées par les travaux du Jubilé menés de l'autre côté du forum, sur le *Templum Pacis*. Le point de vue adopté ici par G. W. Houston est radicalement différent puisqu'il centre son développement sur les informations livrées par les *volumina* eux-mêmes, qu'elles soient issues des sources littéraires ou, bien entendu, papyrologiques ; il livre ainsi une lecture approfondie de la bibliothèque au sens moderne (et non du dépôt d'archive) sur base de critères internes donc, ce qui fait l'originalité et l'intérêt de la démarche. Plusieurs ensembles sont ainsi exploités, tant du point de vue du contenu (textes, qualité, copies) que des supports (formats, date, réparations, mains, annotations) : le corpus de la *villa dei papiri* d'Herculanum (dont le contenu est également synthétisé en annexe 2, p. 280-286), les divers fragments de bibliothèques antiques retrouvés par lots successifs à Oxyrhynque (parmi lesquels les manuscrits des Fonds Breccia+GH₃ présentés en annexe 3, p. 287-296) et huit des dix-neuf listes d'ouvrages qui nous sont parvenues sur papyrus, utilement rassemblées par Rosa Otranto dans *Antiche liste di libri su papiro* (Rome, 2000), et dont cinq sont détaillées par G. W. Houston en annexe 1 (p. 265-279, avec traduction anglaise et commentaires). Une des forces de

l'ouvrage est de livrer des éclairages nouveaux (par ex. sur la chronologie de la constitution d'une bibliothèque privée antique, sur sa durée de vie, sur l'étude du marché de la copie, ...) par l'exploitation minutieuse des documents et la confrontation croisée des dossiers ; si l'ouvrage n'apporte pas de réponse décisive à un certain nombre de débats anciens – ainsi de la question discutée de la présence de Philodème de Gadara à Herculaneum... –, il livre un bon état de la question dans un champ où les nouveautés s'accumulent rapidement, et permet par ailleurs à des lecteurs peu familiers des sources papyrologiques d'en apprécier des dimensions documentaires méconnues qui ne relèvent pas de la seule transmission textuelle. Les deux derniers chapitres font pour leur part écho à des recherches plus anciennes de l'auteur, relatives aux espaces de rangement et au personnel associé à cette économie de l'écrit. En définitive, G. W. Houston livre ici un ouvrage original et utile. Bibliographie, index des sources et index général.

Laurent THOLBECQ

Serena AMMIRATI, *Sul libro latino antico. Ricerche bibliologiche e paleografiche*. Pisa – Roma, Fabrizio Serra Editore, 2015. 1 vol. 22, 5 x 30 cm, 195 p. ill. Prix : 240 € (relié), 120 € (broché). ISBN 978-88-6227-821-8 (relié), 978-88-6227-814-0 (broché).

Cet ouvrage a l'ambitieux projet, par une étude des principaux papyri et *codices* antiques parvenus jusqu'à nous, de décrire les caractéristiques formelles, codicologiques, bibliologiques et, bien sûr, paléographiques du livre latin, du 1^{er} siècle av. J.-C. aux VI^e-VII^e siècles ap. J.-C. (jusqu'à l'essor des écritures nationales) et leur évolution à travers les siècles. Pour ce faire, il est divisé en cinq grands chapitres qui suivent un ordre chronologique. La première partie (« Il libro latino antico (secoli I A. C. – III D. C.) », p. 23-44) se consacre aux *uolumina* datables du 1^{er} siècle av. J.-C. au III^e siècle ap. J.-C. L'examen du corpus de papyrus de la Villa des Pisons, la plus ancienne « bibliothèque » retrouvée, mais aussi de textes orientaux provenant entre autres de Quasr Ibrîm ou Masada, conduit l'auteur à relever un certain nombre de caractéristiques typiques du livre latin jusqu'au début du III^e siècle : l'écriture est d'abord pendant toute cette période la capitale, plus ou moins « posée » en fonction de la qualité du support et du degré de raffinement recherché. S. Ammirati est assez encline, pour expliquer cette relative uniformité, à reprendre à son compte l'hypothèse que ce phénomène serait la conséquence de l'absence à Rome d'une classe de scribes (p. 43). De légers changements sont néanmoins perceptibles à partir de la seconde moitié du II^e siècle : on passe d'un espace d'écriture de grande ampleur à un plus conforme aux normes grecques et à des marges plus petites, tandis que les *interpuncta*, dont la présence était encore pour Sénèque (*Ep.*, 40, 11 ; cf. p. 32) une marque du *scribere* latin, tendent à diminuer, voire à disparaître. Surtout, on voit les capitales commencer çà et là à s'arrondir en forme d'onziales (cf. *P.Mich.* VII 429 et *P.lond.Lit* 184). La période suivante (III^e-VII^e siècles) est le théâtre d'une évolution plus nette. Le deuxième chapitre (« I libri latini tardoantichi prodotti nelle aree provinciali (secoli III-VII D. C.) », p. 45-73) montre ainsi, à partir de l'examen de textes antiques de provenance égyptienne et syro-palestinienne que, contrairement aux siècles précédents, différents types d'écritures, qui attestent du passage de la majuscule à une minuscule,

Yves LAFOND & Vincent MICHEL (Ed.), *Espaces sacrés dans la Méditerranée antique, Actes du colloque des 13 et 14 octobre 2011, Université de Poitiers*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016. 1 vol., 359 p., ill. n.b. (HISTOIRE) Prix : 21 € (Broché). ISBN 978-2-7535-4311-9.

C'est à une réflexion portant sur la longue durée que nous convient les éditeurs de ce volume, réunissant une petite vingtaine de contributions présentées en 2011 lors de deux journées d'études organisées à l'Université de Poitiers ; Yves Lafond, historien de la Grèce aux époques hellénistique et romaine, et Vincent Michel, archéologue œuvrant essentiellement en Libye byzantine et dans les Territoires palestiniens éditent ce recueil ; il est balisé dans un avant-propos de V. Michel articulé sur la tension existant entre la sacralité induite par les éléments naturels (hydro- et orographie) et l'intervention humaine qui déduit l'espace sacré du domaine commun, à titre mémoriel, lui imprimant une définition (bornes, péribole), des pôles (autel, espaces partagés par les communautés concernées), des règles et partant des gestes s'y conformant (p. 7-12). Le spectre chronologique couvre près de cinq millénaires, de l'Âge du bronze mésopotamien (Babylone, Larsa, Mari) ou levantin (Ougarit) au Proche-Orient byzantin (Qal'at Sim'ân, Syrie). Dans une conclusion qui vaut compte rendu, N. Belayche (p. 347-354) résume et contextualise les apports de ces contributions distribuées entre quatre parties : 1. *Définitions, caractéristiques, aspects constitutifs* (trois contributions) ; 2. *Aménagement, organisation, gestion de l'espace sacré* (six contributions) ; 3. *Pratiques rituelles* (quatre contributions) ; 4. *Symbolisme et représentation* (quatre contributions). – 1. Analysant l'organisation spatiale des sanctuaires et les structures de la ville, J.-Cl. Margueron interroge la sacralité des espaces religieux mésopotamiens, pointant, comme dans le temple de Jérusalem à diverses époques, « une hiérarchie des lieux empreints d'une sacralité d'intensité différente » (p. 15-56). I. Patera explore rapidement les rites de consécration du sanctuaire grec qui renvoient essentiellement au thème de la délimitation (p. 57-67). J. Rüpké développe un argumentaire plutôt disparate (cadres légaux définissant les rapports entre *sacer* et *sacrilegus*, portée de l'image comme *medium*, rôle de l'expérience religieuse subjective) pour explorer l'« Individual Appropriation of Sacred Space » (p. 69-80). – 2. C. Roche-Hawley relaye une hypothèse récente d'O. Callot et considère que le récit ougaritique de la construction du palais de Ba'lu (*Cycle de Ba'lu*) peut refléter des faits réels, consécutifs à un séisme intervenu au milieu du XIII^e s. av. n.è. (p. 83-93). Sur la base des recherches de terrain et de l'étude d'objets provenant de fouilles clandestines désormais conservés au *Museo Nazionale della Siritide (Policoro)*, M. Costanzi évoque l'existence d'un sanctuaire œnotrien sur l'Acropole de Timpone della Motta (Francavilla Marittima) et les logiques de coexistence qui semblent avoir prévalu dans ce cas précis lors de la prise de possession de la *chôra* par les colons de Sybaris (p. 95-116). P. Sineux étudie dans le détail le vocabulaire et les espaces et dispositifs associés au rituel de l'incubation dans les sanctuaires asklépieiens grecs (p. 117-133). Fr. Quentin présente l'histoire du *Nymphaion* d'Apollonia d'Illyrie, un sanctuaire situé aux confins méridionaux du territoire civique et caractérisé par un feu perpétuel lié à un gisement de bitume ; il commente sa dimension oraculaire et les infrastructures de ses concours sacrés, relayant ainsi une proposition de J. Ducat qui, sur base de SEG 15, 1958, 412, suggérait que le sanctuaire était, au III^e s. av. n.è., doté

d'un théâtre (p. 135-151). J. Seigne oppose de son côté l'extension de l'emprise au sol des sanctuaires de Zeus et d'Artémis à Gerasa au cours de leur longue histoire – ce dernier ayant été transféré au milieu du deuxième siècle depuis le tell primitif trop étroit vers l'emplacement qu'on lui connaît aujourd'hui – à la réduction spatiale des temples de Nabû et de Bêl de Palmyre – c'est là une nouveauté mais les arguments archéologiques n'en sont malheureusement pas présentés (p. 153-167) ; J. Seigne rappelle ainsi que l'emprise topographique des sanctuaires urbains n'est pas immuable et évolue suivant diverses contraintes (urbanistiques, politiques, financières...). D. Pieri livre une rapide présentation des infrastructures d'accueil associées au martyrium de Saint-Syméon l'ancien (Qal'at Sim'ân), entre la fin du V^e s. et le début du XI^e s. (p. 169-189). – 3. M.-L. Haack suggère de rechercher dans deux édifices des secteurs 11-12 et 8 de Spina (VI^e s. - III^e s. av. J.-C.) de possibles sanctuaires, en raison de la présence, à côté de matériel inhabituel en contexte domestique, d'abécédaires étrusques partiels, généralement retrouvés en plaine padane dans des contextes funéraires – ce qui n'est pas le cas ici – ou sacrés (p. 193-201). L. Hugot interroge les sources iconographiques et archéologiques permettant d'identifier une éventuelle « cuisine sacrificielle » en Étrurie (p. 203-213). Dans un article particulièrement riche, D. Ackermann explore la vie religieuse des dèmes attiques – *i.e.* les sanctuaires financés et administrés par les dèmes – sous les angles topographiques (caractéristiques spatiales et répartition territoriale), et institutionnels (financement et relations avec la cité) (p. 215-251). De son côté, après un prologue particulièrement éclairant sur la transformation des maisons-églises des II^e-III^e s. en lieux sacrés, B. Caseau analyse remarquablement la portée symbolique des parfums (successivement le nard et l'encens) brûlés dans l'espace ecclésial (p. 253-270). – 4. Analysant la *Vie de Saint Théodote* d'Ancyre, le *Martyre de Sainte Ariadne* de Prymnessos et la *Vie de Porphyre* de Gaza, A. Busine relève l'exploitation qui a pu être faite de textes épigraphiques antiques dans l'élaboration aux IV^e-V^e s. d'hagiographies fictives, mythes de fondation qui contribuent à la nouvelle sacralité des lieux de culte chrétiens (p. 273-287). En marge d'une thèse intitulée « Les rites d'initiation en Grèce ancienne : historiographie d'une catégorie anthropologique et perspectives de recherche » (2015), R. Roy déconstruit le paradigme jeunesse / marge / initiation à l'appui d'une analyse des cultes conjoints d'Artémis Triclaría et Dionysos Aisymnêtès à Patras, et d'Héra Akraia et des enfants de Médée à Corinthe (p. 289-303). E. Soler explore pour sa part la relation entretenue au IV^e s. entre rites théurgiques et rites d'initiation traditionnels, en particulier éleusiens ; après quoi, à l'appui des traités de Jamblique *Les Mystères d'Égypte* et de Julien, *Sur la Mère des Dieux*, il commente les temps propices – solstices et équinoxes – du calendrier théurgique (p. 305-316). Enfin, E. Morvillez interroge quelques sources écrites et archéologiques pour tenter de percevoir une éventuelle survivance de sacralité païenne dans les jardins de l'Antiquité tardive ; la réponse semble plutôt négative sauf à évoquer l'ambiguïté des représentations ou le mobilier de certains jardins exceptionnels tel celui de la villa de Welschbillig (Trèves), dans le dernier quart du IV^e s. (p. 317-345). On l'aura compris, ce recours à une vingtaine d'exemples répartis sur près de cinq millénaires se révèle moins propice à la théorisation qu'à l'illustration de la multiplicité des approches et des cas de figures qui témoigne du dynamisme d'une recherche portée ici par trois générations de chercheurs.

Laurent THOLBECQ

d'Hercule, symbole officiel de Florence depuis la fin du XIII^e siècle, et sur celle du héros qui, de symbole de la vertu chrétienne qu'il est au début, devient héros politique sous les Médicis, donnant naissance à des œuvres aussi célèbres que le groupe d'Hercule et Cacus de Baccio Bandinelli placé devant le Palazzo Vecchio, groupe réalisé en 1534 pour marquer le retour des Médicis et leur victoire sur ceux qui les avaient chassés de la ville sept ans plus tôt. M. Koortbojian s'interroge sur le problème même de la miniaturisation – et ce, qu'elle affecte des figures de dieux, des *opera nobilia*, des figures de genre, des portraits ou de monuments qui, comme la fameuse Tyché d'Antioche, évoquaient un tout autre horizon culturel encore – et le degré de fiabilité qu'il y a lieu d'accorder à ces « petits grands bronzes ». M. Cadario s'intéresse aux différents contextes dans lesquels apparaissent ces œuvres, qu'il s'agisse d'ex-votos, de simples *ornamenta* domestiques ou d'objets de collection. Tous les aspects et problèmes posés par cette petite statuaire de bronze sont abordés ici, qui aident à entrevoir le caractère et la signification des objets arrivés dans les collections médicéennes. De quoi leur redonner, indiscutablement, un regain d'intérêt salutaire.

Jean Ch. BALTZ

Hélène MÉNARD & Rosa PLANA-MALLART (Ed.), *Espaces urbains et périurbains dans le monde méditerranéen antique*. Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2015. 1 vol., 201 p., nombr. ill. n.b. et coul. (MONDES ANCIENS). Prix : 21 € (broché). ISBN 978-2-36781-168-0.

Les marges urbaines sont décidément à la mode : dans le sillage du colloque de C. Belarte et R. Plana-Mallart, *Le paysage périurbain en Méditerranée occidentale pendant la Protohistoire et l'Antiquité*, Tarragone, 2012 et une année à peine après la publication de l'ouvrage de P. Darcque, R. Étienne et A.-M. Guimier-Sorbets, *Proasteion. Recherches sur le périurbain dans le monde grec*, Paris, 2014 (voir AC 84 [2015], p. 473-475) paraissait ce nouveau livre, fruit de deux journées d'études organisées en 2011 et 2012 à Montpellier. En 2012 toujours, se tenait à Versailles un autre colloque *Franges urbaines, confins territoriaux. La Gaule dans l'Empire* dont les actes, publiés en 2016 à Bordeaux, nous sont parvenus trop tardivement pour en rendre compte dans ce numéro. Le volume qui nous intéresse ici s'ouvre sur un excellent état de la question des éditrices qui tirent parti de l'acquis des rencontres précédentes pour explorer les cadres urbains et périurbains de l'Âge du fer méditerranéen (grec et indigène) et de l'Occident romain, à l'aune des deux principaux modèles analytiques généralement envisagés, *polis* grecque et *surburbium* romain. H. Ménard et R. Plana-Mallart offrent ici un tableau nuancé des problèmes posés, à la fois de conception et de modélisation d'un espace hybride situé entre ville et campagne et qui associe plusieurs fonctions essentielles, pôles religieux définissant des circulations symboliques, nécropoles qui agissent comme limites (mouvantes) et activités de production qui ne sont du reste pas du ressort exclusif de la périphérie. Ces modèles et questionnements sont explorés dans une quinzaine de contributions, divisées entre quatre parties : les définitions et états de la question (trois contributions), la protohistoire récente (trois contributions), les cultes et nécropoles (cinq contributions) et, adoptant un point de vue original, l'animal dans la ville et sa

proche périphérie (trois contributions). J. du Bouchet dresse un riche bilan critique du vocabulaire du périurbain en grec ancien (p. 27-32). B. Lemaire confronte les définitions parfois trop théorisées du périurbain à quelques études de cas (Pompéi, Cumes, Marseille), sous l'angle spécifique des imbrications fonctionnelles (p. 33-42). M. Py présente (Partie 2) quelques exemples d'occupation périurbaine durant la Proto-histoire du Languedoc oriental, qui mettent en évidence l'existence récurrente de quartiers bas développés au pied des *oppida*, dans sept sites étudiés, parmi lesquels Nîmes et Lattes (p. 45-57). S. Fichtl s'intéresse au périurbain dans les *oppida* de l'Europe celtique et développe, à partir d'une quinzaine de sites, un modèle d'occupation territoriale hiérarchisée de la périphérie, partant d'une enceinte à forte fonction symbolique vers des faubourgs, entourés d'espaces matérialisés par des sanctuaires *extra muros* et des domaines aristocratiques, puis par des agglomérations secondaires (p. 59-83). S. Fourrier sollicite les sources iconographiques, à côté des textes et de l'archéologie, pour étudier ces espaces de transition dans l'« Âge du fer » chypriote – manière de se démarquer des cadres proprement grecs –, et étend à la nature sauvage le tableau généralement brossé des relations socio-économiques tissées entre urbain et périurbain (p. 85-95). S'agissant des cultes et des nécropoles (partie 3), D. Chatzivasiliou revient sur la chronologie des cultes attestés par l'archéologie et la portée symbolique des liens entretenus entre les sanctuaires d'Eleusis et l'Eleusinion d'Athènes, à l'époque archaïque (p. 99-112). I. Tantillo synthétise les données archéologiques (espaces et mobilier) relatives au culte de Déméter en Sicile archaïque (p. 113-128). L. Péchoux évoque les rites de passage déjà identifiés par T. Derks dans deux sanctuaires de Trèves, les temples de l'Altbachtal et le sanctuaire périurbain de Lenus Mars (p. 129-134). S. Lefebvre rassemble quelques exemples d'honneur rendu par la cité à certains de ses membres éminents par l'attribution de *loci publici sepulcrae* et s'interroge sur la gestion publique des abords de voiries (p. 135-142). V. Bel synthétise très utilement l'apport de quinze années de fouilles préventives à l'étude des nécropoles de *Nemausus* (Nîmes), sur base d'un SIG réunissant un corpus d'environ 530 tombes, de l'époque tardo-républicaine et du Haut-Empire (p. 143-158). A. Renaud ouvre la dernière partie du volume par une belle étude de l'économie animale de Nîmes, fondée sur l'étude archéozoologique de onze sites, dont cinq *intra muros*, aux I^{er} et II^e s. de n.è. (p. 161-174). Chr. Chandezon aborde dans une très intéressante contribution un sujet peu exploré jusque-là, étudiant la présence des animaux domestiqués (chiens, animaux de monte et de somme, élevage *intra muros*, pâturage au pied des remparts, marchés d'animaux...) dans la ville grecque, et sa régulation, sur base des textes (épigraphie et littérature), données parfois complétées par l'archéozoologie (p. 175-184). N. Gautier se tourne de son côté vers l'iconographie et quelques rares ossements d'animaux pour évoquer la présence animale dans la partie noble et les quartiers serviles de la villa pompéienne (p. 185-200). En définitive, un excellent état de la question introductif suivi d'un recueil d'études souvent originales et puisant à de multiples sources, de l'Occident méditerranéen à Chypre, de l'Âge du fer à l'époque impériale.

Laurent THOLBECQ

fruits n'ont pas de parallèle strict dans l'univers des nymphées publics, et pousseraient à s'interroger sur une possible récupération tardive dans le nymphée. Cette hypothèse est toutefois contredite par la datation apparemment cohérente de l'ensemble durant la période antonine tardive, malgré quelques différences dans la qualité d'exécution. Pour terminer, une brève liste des différentes catégories de matériel archéologique issu de la fouille n'apporte que peu au débat, de même que celle de trouvailles sporadiques provenant de la boutique adjacente. On notera toutefois l'intérêt d'un décret de la *boulè* daté du IV^e siècle et concernant l'approvisionnement en huile de l'éclairage public ; une photographie de l'inscription, déjà présentée à Hama en 1999 par W. Van Rengen dans un colloque dont les actes n'ont malheureusement jamais été publiés (résumé de la communication « L'éclairage public d'Apamée de Syrie à l'époque byzantine », dans *La Syrie moyenne de la mer à la steppe*, Damas, 1999, p. 91), est publiée (Pl. 11) ; elle aurait au moins mérité une transcription. La chronologie de l'ensemble, assigné à la seconde moitié du II^e siècle de notre ère, est basée sur le contexte des fouilles et de sondages – non décrits – ainsi que sur l'analyse de l'architecture et du programme statuaire. L'ensemble, possiblement remanié à la suite d'un séisme à l'époque de Justinien, serait resté en usage jusque durant la seconde moitié du VII^e siècle ; son effondrement final aurait suivi une longue période d'abandon. En définitive, cette monographie est avant tout un travail de *Bauforschung*, dont la faible dimension interprétative est à regretter. Une mise en contexte plus poussée de la typologie architecturale et du programme statuaire – dont l'état de conservation est exceptionnel pour la région – allant au-delà d'une simple liste de comparaisons aurait permis de souligner toute la singularité de cet édifice. De même, le versant proprement archéologique de la recherche, non inclus dans la monographie, contraint le lecteur à accepter sans débat les datations proposées. Ceci s'explique, à la décharge des auteurs, par l'inaccessibilité de l'édifice et du matériel issu de la fouille. En dépit de ces quelques réserves, cette monographie enrichit de façon bienvenue le corpus des fontaines romaines du Proche-Orient et, au-delà, contribue à la mise à disposition de la communauté scientifique du riche patrimoine syrien. Résumés en allemand, anglais, français et arabe.

Julian RICHARD

Jørgen Christian MEYER, Eivind HELDAAS SELAND & Nils ANFINSET (Ed.), *Palmyrena: City, Hinterland and Caravan Trade between Orient and Occident. Proceedings of the Conference held in Athens, December 1-3, 2012*. Oxford, Archaeopress Archaeology, 2016. 1 vol, vi-183 p., nombr. fig. n.b. et coul. Prix : 45 £ (broché). ISBN 978-1-78491-279-6.

Le *Research Council of Norway* et l'Université de Bergen ont financé entre 2009 et 2013 une prospection des zones montagneuses situées au nord-ouest de Palmyre visant à en saisir le développement du Néolithique à l'époque omeyyade. C'est en clôture de ces travaux qu'a été organisé fin 2012 un colloque réunissant une quinzaine de chercheurs aux Instituts norvégien et danois d'Athènes. En réalité, ce petit volume qui en constitue les actes ne se propose pas de présenter les résultats de ces seuls travaux mais livre plutôt un aperçu des recherches menées plus largement à Palmyre peu avant l'irruption de la guerre par des équipes norvégienne (Bergen), polonaise

(Varsovie), germano-autrichienne (Vienne, Bonn) et japonaise (Fukuoka), à côté de quelques dissertations doctorales récentes. Le programme était donc prometteur. Les premières contributions du volume traitent de l'arrière-pays (à l'âge du Bronze), de l'espace et des réseaux caravaniers. Nous limitant ici aux périodes classiques, pointons l'article de Michael Sommer, relayant des idées déjà développées en 2005 dans son *Roms orientalische Steppengrenze. Palmyra – Edessa – Dura-Europos – Hatra ; eine Kulturgeschichte von Pompeius bis Diocletian* (voir la recension de M. Sartre dans AC 77 [2008], p. 719-720) et qui mettent en cause quelques conceptualisations actuelles des institutions structurant la société palmyrénienne (p. 11-17). Ainsi par exemple du caractère civique des quatre tribus attestées par divers décrets (*IGLS XVII*, 1, 149, 222, 307, etc.) pour lesquelles on renverra cependant à l'analyse aussi nuancée qu'assurée de Jean-Baptiste Yon, *Les Notables de Palmyre*, 2002, p. 66-78 ; M. Sommer suggère ensuite, dans un raccourci insaisissable pour celui qui n'a pas lu l'ouvrage de 2005, que ces institutions ne peuvent expliquer l'émergence d'un Septimius Odainathos ; Annie et Maurice Sartre ont pourtant précisément démontré dans *Zénobie, de Palmyre à Rome* (2014) comment cet épisode avait pu intervenir au sein d'une cité provinciale romaine dont les institutions étaient parfaitement normalisées, dans une période d'incertitude politique et de vide de pouvoir (voir AC 85 [2016] p. 499-500). De la même manière, M. Sommer conteste la proposition anciennement défendue par Ernest Will d'une protection encadrée des caravanes ; la question est évidemment complexe mais peut-on écarter d'un revers de main la dédicace de statue émanant du Conseil et du Peuple, les quatre tribus de Palmyre honorant un individu « qui les a assistés par toute sa valeur et son courage et par des commandements fréquents contre les nomades (*kata tōn nomadōn*), en procurant toujours la sécurité aux marchands et aux caravanes ... » (*IGLS XVII*, 1, 222) ? Le détour par la définition de la *militia* était-il bien nécessaire, le terme *stratēgos* étant polysémique et le problème se posant de la même manière dans de nombreux contextes (voir ici encore l'exposé prudent de J.-B. Yon [2002] *supra*, p. 112-114, plus nuancé que le titre « La police du désert » ne pouvait le laisser présager) ; de même de certaines clefs de lecture qui, comme l'évergétisme, ne répondraient selon M. Sommer que partiellement aux structures sociales spécifiques de la société palmyrénienne ; cette originalité a été nettement reconnue, maintes fois soulignée et relayée d'ailleurs par des recherches ethnographiques – je pense ainsi par exemple aux excellents travaux de Françoise Métral. La mise en cause de cadres conceptuels anciens et généralement admis est certes salubre et plusieurs d'entre eux, élaborés il y a un demi-siècle, peuvent en effet paraître entachés par le contexte colonial ou postcolonial dans lequel ils sont apparus, mais jusqu'à preuve du contraire, les savantes intuitions d'Ernest Will me semblent garder aujourd'hui toute leur pertinence et leur force visionnaire. De leur côté, Michał Gawlikowski et Marta Żuchowska pointent tous deux l'absence de preuve établissant l'existence de relations directes entre Palmyre et la Chine via l'Asie Centrale ; M. Gawlikowski commente au passage la bilingue *IGLS XVII*, 1, 24 (*Inv. IX 6-7*), considérant que l'identification de *bslwk'y* – la version grecque fait défaut – à une Séleucie (et l'on songe bien entendu à Séleucie-du-Tigre) est à tout le moins incertaine (p. 19-28). De son côté, rappelant que « exchange does not necessarily mean trade », M. Żuchowska explore les importations occidentales retrouvées en Chine et les confronte, après David F. Graf

dont elle semble ignorer les travaux, aux sources littéraires disponibles (p. 29-38). Les deux auteurs insistent sur l'importance des relais maritimes « érythréens » (Golfe Persique et mer Rouge), au détriment des routes terrestres, uniquement documentées dans le segment de territoire séparant Palmyre de l'Euphrate. En marge d'une thèse publiée en 2013 sous le titre *Trading Communities in the Roman World: A Micro-Economic and Institutional Perspective*, Taco T. Terpstra revient après d'autres sur la communauté palmyrénienne de Rome en réutilisant un dossier documentaire brillamment réuni en 1995 par François Chausson (« Vel Iovi, vel Soli », *Mefra* 107.2, p. 661-765) ; il met en cause la proposition mal étayée de Filippo Coarelli (et qui n'avait à vrai dire jamais reçu le moindre écho auprès des spécialistes) selon laquelle cette communauté aurait été liée au commerce d'esclaves, et lui préfère sans surprise celle d'une « trading diaspora », soulignant du reste la proximité topographique entre le temple aux dieux palmyréniens du Transtévère et la *porticus Aemilia*, les entrepôts de l'*emporium* romain (p. 39-48). C'est également en marge d'une thèse que Paola Mior réétudie les pistes reliant Damas et Palmyre ; confrontant les données archéologiques à l'itinéraire unique représenté sur la *Tabula Peutingeriana*, elle conclut à la correspondance entre cet itinéraire et une voie nord, longeant l'Anti-Liban, et lui oppose un second parcours méridional (via Dumayr), qui est celui de la *Strata Diocletiana* dont les forts sont signalés par la *Notitia Dignitatum* (p. 49-55). Reste désormais à expliquer l'absence de ce segment de la *Strata Diocletiana* dans la *Tabula Peutingeriana* ... Deux contributions traitent du noyau urbain, aux époques hellénistique et romaine, Roland Linck revenant sur l'apport spécifique des méthodes de prospection non intrusive à Palmyre (p. 77-85), Claudia Bührig qualifiant au terme d'une brève étude comparative la voie à colonnade orientale romaine de « linear forum » (p. 59-75). Dans une contribution à caractère historiographique, Pavel Alipov explore l'influence de M. I. Rostovtzeff sur les travaux de C. Hopkins, son élève à Yale dès 1925 et principal maître d'œuvre des fouilles américano-françaises de Doura-Europos (1928-1937) ; il présente ainsi une analyse croisée de l'étude des divinités palmyréniennes par ces deux savants, consécutive à la découverte à Doura-Europos du « Temple des dieux palmyréniens » (p. 87-91). À côté d'une nouvelle présentation par Christine Ertel † et René Ployer de la maison d'époque romaine fouillée entre 1999 et 2007 dans le « quartier hellénistique » de Palmyre (p. 93-106), les excellentes études de matériel de Christiane Römer-Strehl (céramique, p. 107-114) et de R. Ployer (verre, p. 101-104) font elles aussi écho à leurs contributions respectives publiées dans l'ouvrage de A. Schmidt-Colinet et W. al-As'ad, *Palmyras Reichtum durch weltweiten Handel. Archäologische Untersuchungen im Bereich der hellenistischen Stadt*, Vienne, 2013 (voir AC 83 [2014], p. 577-579). Livrant une lecture critique de cette publication et une vision sensiblement différente de celle défendue par A. Schmidt-Colinet, Ch. Ertel et R. Ployer récusent l'identification des vestiges d'époque romaine explorés à un khan et leur association à une économie caravanière ; ils soutiennent par ailleurs l'existence d'une ville étendue dès l'époque hellénistique au territoire occupé à l'époque romaine, contestant l'hypothèse d'un strict déplacement vers le nord de l'espace urbain à l'époque impériale depuis un noyau méridional hellénistique. Enfin, quatre contributions présentent les résultats de travaux effectués sur, ou en marge des nécropoles sud-est et nord par nos collègues japonais. On regrettera que la présentation très succincte par Kiyohide Saito des

travaux réalisés entre 2006 et 2010 sur le temple funéraire 129b enchâssé dans un segment du rempart nord, soit rédigée dans une langue d'une totale étrangeté (p. 115-129). Si la lecture de la dédicace (?) rédigée sur le linteau de la porte principale avancée (sans illustration) devait être confirmée, la mention de Gaius Julius Bassus pourrait éventuellement être rapprochée d'un autel offert en 179 par l'un de ses affranchis (*IGLS* XVII, 1, 321). Saeko Miyashita étudie ensuite (p. 131-146) les représentations sculptées de *skyphoi* tenus par les convives masculins de l'exceptionnel banquet funéraire de la tombe F (nécropole sud-est) ; dans la tombe H de la même nécropole, ce sont de leur côté majoritairement des coupes à fond plat qui sont représentées ; elles peuvent être rapprochées des productions verrières à décor à facettes taillées en nid d'abeille d'époque impériale (II^e-IV^e s.) dont des fragments ont été retrouvés à Palmyre (types VII.3.12 a-b de la typologie de R. Ployer [2013] *supra*). Le recueil se referme sur deux études d'anthropologie physique (Takahiro Nakahashi, K. Yoshimura *et al.*) et une étude paléoenvironnementale très prometteuse basée sur les pollens emprisonnés dans de la brique crue d'époque byzantine et dans des coprolithes qu'elle renferme (Knut & Jonatan Krzywinsky, p. 171-183). Au final, ce petit ouvrage qui réunit un ensemble de contributions certes hétéroclites mais pas dépourvues d'intérêt, ne livre cependant que peu d'information sur les travaux de la mission syro-norvégienne en Palmyrène.

Laurent THOLBECQ

Justine GABORIT, *La Vallée engloutie, Géographie historique du Moyen-Euphrate (du IV^e s. av. J.-C. au VII^e s. ap. J.-C.)*. 1. Synthèse, 2. Catalogue des sites. Beyrouth, Presses de l'Institut français du Proche-Orient, 2012-2015. 2 vol. 22 cm x 28 cm, 419 p.+ 539 p. + tables des matières en arabe ; nombr. ill. n/b et coul., 3 cartes dépliantes hors-texte (BIBLIOTHEQUE ARCHEOLOGIQUE ET HISTORIQUE, 199). Prix : 80 € (vol. 1 & 2, brochés). ISBN 978-2-35159-377-6 et 978-2-35159-376-9.

Sylvie BLETRY (Ed.), *Zénobia-Halabiya, Habitat urbain et nécropoles. Cinq années de recherches de la mission syro-française (2006-2010)*. Ferrol a Coruña, Université de la Corogne, 2015. 1 vol. 21 cm x 30 cm, 572 p. + 1 CD, nombr. ill. n/b et coul. (CUADERNOS MESOPOTAMICOS, 6). Prix : 59 € (relié). ISBN 978-84-608-1605-8.

Ces deux ouvrages parus en 2015 témoignent de l'intense activité éditoriale qui a suivi le départ des équipes ayant œuvré en ces premières années du millénaire dans l'est du territoire syrien : l'un est une somme fondamentale qui constituera la pierre angulaire de toute recherche archéologique future sur le Moyen-Euphrate, pas uniquement aux périodes considérées dans son titre d'ailleurs, l'autre est une publication de rapports variés écrits à la suite de cinq campagnes de fouilles réalisées de 2006 à 2010 dans la ville et la forteresse de *Halabiya*, place forte tardo-antique déjà explorée en 1944-45 par J. Lauffray. Dans *La Vallée engloutie, Géographie historique du Moyen-Euphrate (du IV^e s. av. J.-C. au VII^e s. ap. J.-C.)*, Justine Gaborit, archéologue et excellente connaissance du terrain envisagé, livre en deux volumes parus en 2012 (catalogue) et en 2015 (synthèse), une remarquable somme documentaire et une analyse détaillée des résultats de travaux menés par d'innombrables équipes, en prévision de la mise sous eaux de vastes secteurs des deux rives de l'Euphrate, consécutive à la

collaborateurs ; il comporte quatre parties présentant (I) l'exploration urbanistique et architecturale de divers secteurs du rempart et de la ville *intra muros*, (II) des études de matériel, essentiellement d'époque byzantine (céramique, verre et 22 monnaies), (III) des études de matériau, techniques de construction et cadres de restauration du bâti et enfin, (IV) une rapide étude descriptive des nécropoles, avec inventaire et cartographie GPS de l'ensemble des monuments (tombeaux-tours, tombes à hypogées...), livrant quelques données relatives au décor ; ces monuments s'intègrent dans la tradition des tombes-tours nord-ouest arabiques dont les plus anciens témoignages remontent pour l'heure à la fin du III^e s. av. n.è. (B. Overlaet, M.C. Macdonald & P. Stein, « An Aramaic-Hasaitic Biligual Inscription from a Monumental Tomb at Mleiha, Sharjah, UAE », *AAE* 27.1, [2016], p. 126-142), les monuments de Halabiya étant de leur côté apparemment (ré ?-)utilisées jusqu'aux VI^e-VII^e s. Annexe historiographique (sources anciennes, médiévales, voyageurs et archéologues), bibliographie, table des illustrations et planches couleur.

Laurent THOLBECQ

Michael C. NELSON (Ed.), *The Temple Complex at Horvat Omrit. 1. The Architecture*. Leiden – Boston, Brill, 2015. 1 vol., XXIX-384 p., 747 fig. n/b. (THE BRILL REFERENCE LIBRARY OF JUDAISM, 45). Prix : 168 €/230 \$ (Relié). ISBN 978-90-04-25063-5.

Les monographies consacrées à l'architecture religieuse du Proche-Orient sont suffisamment rares pour que l'on se réjouisse de la parution de cette nouvelle étude détaillée d'un intéressant sanctuaire d'époque hellénistique et romaine situé non loin des sources du Jourdain, sur les contreforts méridionaux de l'Hermon (alt. ca. 185 m). Le bâtiment, fouillé entre 1999 et 2011 par le Macalester College de Saint Paul (Minnesota), s'élève à proximité du village de Horvat Omrit / Khirbat 'Umayrī, sur la frontière syro-israélienne, à 4 km au sud-ouest de Panéas (auj. en Golan occupé), sur une voie reliant autrefois Tyr à Damas et contournant l'Hermon par le sud. L'ouvrage constitue le premier des trois volumes annoncés d'un rapport final portant sur treize campagnes de fouille ayant du reste fait l'objet d'une brève présentation préliminaire par J. A. Overman et D. N. Schowalter (Ed.), *The Roman Temple Complex at Horvat Omrit: An Interim Report*, Oxford, Archaeopress, (BAR Int. Ser. 2205), 2011 (122 p.). Le temple occupe l'extrémité d'un promontoire qui semble également comprendre une agglomération si l'on se fie à la présence apparente d'une rue à portiques ; il a été occupé aux époques tardo-hellénistique, romaine et byzantine (IV^e-VI^e s.), puis au XIII^e s. La publication porte exclusivement sur l'architecture du temple qui, comme de nombreux édifices religieux de la région, présente plusieurs états enchâssés et, dans une moindre mesure, sur les *téménè* successifs, leurs autels et les propylées associés à la phase la plus récente du sanctuaire païen. Disons-le d'emblée, d'un strict point de vue des données architecturales, c'est là l'une des plus utiles études qu'il nous ait été donné de lire cette dernière décennie pour les provinces orientales de l'Empire puisqu'elle livre les données brutes (et non comme trop souvent les seules restitutions) en un temps record. Une fois évoqués la séquence générale (chap. 1) et les aspects techniques de la construction (chap. 2), M. C. Nelson

a pris le parti judicieux de présenter chacune des phases architecturales selon une grille systématique traitant les vestiges *in situ*, les éléments en chute et les remplois (chap. 3-5), la relative difficulté de lecture et de restitution des élévations provenant de l'imbrication des éléments nouveaux et remployés retrouvés en chute. Les propositions de restitution (chap. 6) sont ensuite confrontées à ce que l'auteur connaît des développements de l'architecture levantine d'époque tardo-hellénistique et romaine (chap. 7). Le texte occupe un cinquième du volume (p. 1-83), le reste étant essentiellement dévolu aux illustrations (p. 85-167 ; 139 fig.) et au catalogue des blocs (p. 169-371, 608 fig.) intégrant les photographies et de nombreux relevés, fragments au trait et restitutions en tiretés. La séquence architecturale peut être résumée comme suit : un premier bâtiment sur podium de nature inconnue (mausolée, hérôon ou autel pour G. Mazor 2011 [*supra* p. 20], sans doute plate-forme ou chapelle primitive) et entouré d'un péribole est érigé à l'époque hellénistique tardive (soit, dans le courant du premier siècle av. n.è., en territoire ituréen) ; il est transformé à la fin du 1^{er} s. av. n.è. en un petit temple pseudo-périptère tétrastyle d'ordre corinthien (ca. 8,30 m x 5 m), apparemment érigé sur le podium préexistant. Dans l'espace plutôt étrié du téménos (ca. 14 m de côté) a été retrouvée une base de statue inscrite accompagnée d'un pyrée. Ce petit monument disparaît au tournant de l'ère, totalement ennoyé dans un nouveau temple nettement plus grand (ca. 25,25 m x 13,20 m – Tableau 8, p. 47, hors escaliers de façade). Des blocs du temple et du péribole antérieurs sont remployés dans sa substructure, ce qui livre de précieuses données sur l'élévation du monument tardo-hellénistique transformé (chapiteaux, frise ornée d'un rinceau stuqué, corniches du fronton et décor stuqué ornant le tympan, éléments de frise dorique et merlons que M. C. Nelson propose de restituer au sommet du péribole, lequel a du reste conservé une partie de son décor peint). Ce nouveau bâtiment pseudo-périptère tétrastyle d'ordre corinthien – les murs extérieurs de la *cella* étant comme dans le bâtiment plus ancien rythmés de pilastres – prend place dans un téménos désormais agrandi ; c'est probablement à cette phase du sanctuaire qu'il faut attribuer l'autel monumental (ca. 5,60 x 5,60 m) axé et érigé 18 m devant la façade du temple. La vie de cet édifice sera plutôt courte dès lors qu'une intervention radicale paraît nécessaire, dès l'époque flavienne si l'on suit l'auteur qui semble fonder sa datation sur le décor architectural (G. Mazor y ajoutait du matériel archéologique ; voir *supra* [2011], p. 23) ; cette intervention se traduit par un nouvel agrandissement de l'édifice par chemisage et adjonction d'une majestueuse colonnade périphérique, transformant le bâtiment en un puissant périptère hexastyle (10 x 6 colonnes ; 25,24 m x 19,66 m hors escaliers de façade) précédé d'un porche profond de trois rangées de colonnes, sa *cella* étant dotée d'un *adyton* tripartite surélevé. Le nouveau temple s'intègre alors dans un vaste téménos qui s'articule par des propylées (en cours de fouille) à la rue à portiques signalée plus haut. Au moins partiellement détruit dans la seconde moitié du IV^e s., le bâtiment est pour partie réutilisé dans une fonction inconnue, une petite chapelle absidiale étant de son côté érigée dans le téménos, à proximité de l'autel monumental. – Il n'est pas permis de revenir ici sur l'ensemble des propositions de l'auteur ; en l'état, et en attendant la publication des deux autres volumes annoncés, cette publication doit être lue à l'appui du rapport préliminaire paru en 2011, lequel éclaire le lecteur et l'informe des contextes historique et archéologique de la fouille. On saluera cependant la prudence des propositions de

M. C. Nelson, en particulier dans son chapitre 7 « Context and Style », qui renvoie à des parallèles judicieux sans chercher à tout prix à livrer une explication historique à l'apparition de telle ou telle forme architecturale dans cette région du monde antique : ainsi l'auteur souligne-t-il la parenté de vocabulaire entre le premier téménos (« Early Shrine », premier état) et le *naos* hellénistique découvert à *Gerasa* sous l'autel du temple de Zeus ; de même des rapprochements proposés entre le plan du second état de ce monument et l'architecture romaine des années 40-30 av. n.è. ; s'agissant de l'état égrandi du tournant de l'ère (temple 1), l'auteur ne tranche pas entre le temple au culte impérial signalé par Flavius Josèphe d'après *Ant.* XV, 363-364 / *B.J.* I, 404) et érigé selon ce dernier par Hérode « dans le voisinage » de Panion/Banias/Panéas, et un sanctuaire lié à la fondation en 2 av. n.è. de *Caesarea Philippi* par Philippe le Tétrarque, site qui pourrait être l'agglomération qui jouxte le temple et est actuellement en cours de fouille (p. 77-81), mais l'on était en droit d'espérer plus de précision sur les moments charnière et la cause des ruptures parfois intervenues dans des moments clefs de l'histoire locale (transformation de l'« Early shrine », reconstruction du temple 1, destruction du temple 2...). Pour le détail, j'ai retenu deux petites notes de lectures : que faire du mur absidial d'époque byzantine retrouvé dans l'*adyton* central (p. 8 et p. 112, fig. 37) ? Ne peut-on y rechercher le témoignage d'une chapelle chrétienne ? Rappelons aussi que la restitution en plan de l'*adyton* du temple 2 (p. 105, fig. 26) dont ne subsistent que les fondations – qui induisent sa tripartition – et quelques éléments de colonnes, n'est qu'illustrative et n'a nullement valeur de preuve. Mais ce ne sont en effet que détails. En attendant la parution des études de matériel qui permettront sans doute d'asseoir et de préciser le phasage présenté dans ce premier volume ainsi que l'interprétation historique qu'il faut apporter à ces découvertes, nous ne pouvons que nous réjouir de la parution rapide de ce travail particulièrement utile et dont la qualité tranche avec celle de plusieurs tentatives de synthèses récentes (e.g. A. Ovadiah & Y. Turnheim, *Roman Temples, Shrines and Temene in Israel*, Rome, 2011 ; A. Segal, *Temples and Sanctuaries in the Roman East*, Oxford – Oakville, 2013) qui n'avaient pas emporté l'adhésion.

Bibliographie et index général.

Laurent THOLBECQ

Manuel FLECKER, *Römische Gladiatorenbilder. Studien zu den Gladiatorenreliefs der späten Republik und der Kaiserzeit aus Italien*. Wiesbaden, Reichert Verlag, 2015. 1 vol. 24 cm x 32 cm, 309 p. (STUDIEN ZUR ANTIKEN STADT, 15). Prix : 98 € (relié). ISBN 978-3-95490-097-8.

Depuis une vingtaine d'années et plus de vingt ans après l'ouvrage posthume fondateur de Georges Ville, les recherches sur la gladiature ont connu un grand développement que suffisent à évoquer dans le monde académique les noms de M. Junkelmann qui a classé les équipements des *armaturae*, de F. Coarelli ou d'E. Teyssier. Dans le public, le succès de grandes expositions à Lattes (*Les gladiateurs* en 1987), à Rome en 2001 (*Sangue e arena*), celui des reconstitutions de jeux à partir de groupes spécialisés (*Ars Dimicandi* en Italie du Nord, *Britannia* en Grande-Bretagne, *Acta* en France) et du film *Gladiator* témoignent d'un réel engouement. La recherche scientifique a pris appui sur des mobiliers jusqu'ici peu sollicités, sur des

lyser des vestiges, mais aussi les replacer dans leur environnement urbain local et leur contexte régional, comme dans l'histoire de la construction romaine. Le lecteur retiendra également des détails, comme la constatation que le seuil de la porte ouest de la façade nord a été le plus usé par les passants ; il s'intéressera aussi au raisonnement sur le fonctionnement du chantier de construction, p. 63-65, en notant par exemple que les tailleurs de pierre réalisaient la presque totalité du décor architectural au sol, pour qu'il ne reste plus que des retouches minimales à effectuer sur les blocs mis en place.

Pierre-Louis GATIER

Urs PESCHLOW, *Ankara. Die bauarchäologischen Hinterlassenschaften aus römischer und byzantinischer Zeit. Mit einem Beitrag von Wolfram Brandes*. Vienne, Phoibos, 2015. 2 vol. reliés, Textband, 306 p., Tafelband, 176 pl. 586 fig. n./b. et coul. Prix : 119 €. ISBN 978-3-85161-132-8.

En dépit de son importance, l'archéologie d'*Ankyra* (Ankara) reste mal connue : à l'exception insigne du temple à Auguste et à Rome qui doit sa notoriété à la préservation sur les murs de sa cella de la plus complète des copies des *Res Gestae* – son naos transformé en église ayant, à l'inverse de la péristasis, échappé aux spoliations –, les autres vestiges de la ville ne sont guère documentés. Ce n'est pas le moindre des paradoxes pour une cité dont l'origine remonte assurément au royaume phrygien (IX^e-VIII s.) – reliefs, céramiques et tumulus situés au sud-ouest de la ville en témoignent –, développée autour d'un *phrourion* des Galates tectosages (Strabon, *Géogr.* 12.5.2) sans doute situé sous l'actuelle citadelle, sur la rive gauche de la rivière Ankara, capitale de la province de Galatie dès l'époque augustéenne (25 av. n.è.), siège de son gouverneur donc et nœud routier essentiel de l'Asie Mineure romaine si l'on en croit les mouvements de troupes et les voyages impériaux signalés du II^e au IV^e s. : toujours convoitée, elle a vu ses principaux édifices dépouillés par la construction de remparts – ainsi du stade partiellement démantelé dès le III^e s. –, mais surtout lors de la construction de la citadelle byzantine sous le règne de Michel III (842-867), véritable conservatoire de spolia comprenant nombre d'inscriptions, de sculptures et d'éléments d'architecture monumentale. Contrôlée par divers pouvoirs aux époques byzantine, perse, arabe, seljoukide et ottomane, puis promue capitale de la Turquie moderne en 1923, Ankara s'est largement étendue à l'ouest et au sud de sa citadelle, à l'emplacement même des cités romaine et ottomane, à une époque où l'archéologie préventive n'existait pas. La documentation, longtemps limitée à quelques études pionnières (G. de Jerphanion, D. Krencker & M. Schede), s'est heureusement enrichie ces dernières années : tout d'abord par le petit volume de M. Kadioğlu, K. Gökay & S. Mitchell, *Roman Ancyra* paru en 2011 à Istanbul, tentative de synthèse rassemblant une bonne introduction historique de S. Mitchell articulée sur les données épigraphiques, et la documentation de fouilles de sauvetage ponctuelles menées au XX^e siècle par diverses instances archéologiques turques, travail qui a permis de produire une première cartographie des vestiges connus ; ensuite par le désormais fondamental ouvrage de S. Mitchell & D. French, *The Greek and Latin Inscriptions of Ankara (Ancyra). 1. From Augustus to the End of the Third Century AD*, Munich, 2012 (voir AC 82 [2013], p. 486-488), dont le second volume portant sur les époques

tardo-antique et byzantine est annoncé ; enfin par un article de synthèse de l'architecte Ufuk Serin, « Late Antique and Byzantine Ankara: Topography and Architecture », dans O. Brandt & P. Pergola (Ed.), *Marmoribus Vestita*, Vatican, 2011, p. 1257-1280. – Soucieux de livrer un contexte élargi à sa nouvelle étude de l'église Saint-Clément érigée au milieu du IX^e siècle et aujourd'hui presque totalement détruite, Urs Peschlow, spécialiste d'archéologie chrétienne et byzantine, se livre à une nouvelle analyse critique des documents (pour certains inédits) et des vestiges architecturaux connus, de l'époque romaine à l'époque byzantine et au-delà, à travers les observations menées sur la citadelle tardo-byzantine et sur le rempart du XVII^e siècle. Le travail est méritoire car la documentation souffre crûment de l'absence d'enregistrement rigoureux (blocs erratiques, contextes de découverte incertains, stratigraphies inconnues et études de matériel quasi inexistantes) ; les points d'ancrage chronologiques des principaux monuments de la ville restent donc imprécis, les datations étant essentiellement fondées sur des parallèles et des arguments typo-chronologiques parfois cadrés par quelques inscriptions ; par ailleurs, en dépit de la fouille de deux segments de rue, la trame viaire ne se laisse guère deviner et les éléments qui permettraient de restituer une image assurée du développement urbain font toujours défaut. L'ouvrage réunit donc quatorze chapitres de longueur variable consacrés aux principales constructions des époques romaine et byzantine, un appendice relatif au rempart ottoman et une mise en contexte historique d'Ankara aux VII^e-IX^e s. par W. Brandes. Les propositions qui résultent d'une discussion méticuleuse des sources, contrastent parfois fortement avec les études précédentes et il serait vain de tenter d'en relever ici l'ensemble des apports ; pointons en particulier l'étude de détail de l'église ayant succédé au IX^e s. au pseudodiptère corinthien consacré à Auguste et à Rome, vraisemblablement détruit dès l'époque proto-byzantine ; une tentative de phasage du théâtre, suggérant l'existence possible d'un bouleutérion augustéen (faut-il par conséquent rechercher un premier forum dans ce secteur situé en contrebas du temple augustéen ?), auquel aurait été adjoint un bâtiment de scène au II^e s. ayant fait l'objet de reprises jusqu'aux V^e et VI^e s. ; une réévaluation chronologique des grands thermes-gymnase situés au nord-ouest de la ville, de leur construction sous Caracalla jusqu'au IX^e s. ; les brèves mises au point relatives au pseudo-nymphée, au *praetorium* (?), au barrage romain, aux remparts tardo-antiques, à la colonne honorifique dite de Julien datant en réalité (suivant Kautzsch 1936) du VI^e s., et aux nécropoles romaines et byzantines ; on soulignera surtout la reprise à nouveaux frais des dossiers byzantins tardifs de la citadelle et de l'église Saint-Clément qui livrent certainement les avancées les plus significatives ; l'on saura donc gré à U. Peschlow d'avoir produit cette salutaire mise à jour. Suivent de brefs résumés en anglais et en turc ; le volume séparé de planches, dont la mise en page est parfois déroutante, est maniable et fournit de bons documents. Laurent THOLBECQ

Andreas SCHMIDT-COLINET & Ulrike HESS (†), *Das Nymphäum von Apamea in Syrien*. Bruxelles, Académie royale de Belgique, 2015. 1 vol. 25,5 x 34,5 cm, 87 p., 10 fig., 106 pl. n/b, 5 pl. coul. (FOUILLES D'APAMEE DE SYRIE, 4). Prix : 70 € (relié). ISBN 978-2-8031-0442-0.

présence moins fréquente autant dans les sanctuaires que dans le monde funéraire ou domestique. L'on pourrait également imaginer des recherches qui insisteraient plus encore sur l'interdisciplinarité, notamment par le biais de l'ethnologie. L'ouvrage livre toutefois une profonde remise en question des théories dominantes et offre des perspectives d'intéressantes études qui pourraient être étendues à d'autres catégories d'objets ; il constitue donc une contribution majeure à notre compréhension de ces objets négligés et souvent incompris, rendant ainsi ces présences muettes beaucoup plus éloquentes.

Maria NOUSSIS

Trésors hellénistiques de Mariemont. Morlanwelz, Musée royal de Mariemont, 2016. 1 vol., 200 p., nombr. ill. coul. (CAHIERS DE MARIEMONT, 40). Prix : 18 €. ISBN 978-2-930469-57-7.

C'est avec un plaisir certain que l'on a vu paraître ce nouveau numéro des *Cahiers de Mariemont* comprenant un intéressant dossier thématique intitulé *Trésors hellénistiques de Mariemont* coordonné par Annie Verbanck-Piérard ; il fait honneur à la richesse et à la qualité de la collection d'antiques du Musée royal de Mariemont (Morlanwelz, Belgique) par le biais d'une présentation générale des arts de cette période mais surtout par plusieurs études approfondies de pièces emblématiques de la collection, étayées par de minutieuses analyses technologiques et de matériaux. Le dossier complète ainsi avec beaucoup de pertinence la récente publication des fresques de la villa du Boscoreale, pour certaines conservées dans ce musée (A. Barbet & A. Verbanck-Piérard, *La villa romaine du Boscoreale et ses fresques*, Arles – Mariemont, 2013 ; voir AC 84 [2015] p. 561-563), et les études plus anciennes de portraits hellénistiques sculptés, celui attribué à Arsinoé II Philadelphie (R. Tefnin, AC 36 [1967] p. 87-98) et celui assuré de Ptolémée X (C. Evers, *Cahiers de Mariemont* 27 [1996], p. 6-25), pour nous limiter à quelques exemples parlants. – Agnès Rouveret ouvre le bal par une belle préface qui revient sur les premières présentations muséales de la collection de Raoul Warocqué et met en perspective les dossiers présentés (p. 7-13). Suit une présentation didactique des contextes politique, artistique et religieux du monde hellénistique par A. Verbanck-Piérard (p. 14-44), en introduction aux études ponctuelles du dossier. D. Damaskos voit dans la petite tête dite « d'Alexandre » inv. B.10 datée de la fin du IV^e s. av. n.è. le visage d'une déesse, peut-être une Tychè en raison de la présence d'une coiffe rapportée, rapprochée de l'un des derniers *naiskoi* funéraires athéniens du Cimetière du Céramique (p. 51-61), l'origine pentélique du marbre étant de son côté confirmée par les analyses pétrographiques de Patrick Degryse (p. 62-63). Brigitte Bourgeois présente ensuite une étude archéométrique approfondie du portrait dit de « Bérénice II » d'Hermoupolis Magna (inv. B. 264 ; R. Tefnin, AC 38 [1969] p. 89-100), en particulier une stratigraphie des peintures, dorures et enduits de cire conservés sur la surface de la sculpture, qui conduit à reconnaître sur la surface de cette sculpture les états préparatoires, les couleurs originales, les retouches et repeints, savoir-faire picturaux proprement grecs, ainsi que la *ganôsis*, enduction de surface à la cire d'abeille signalée par Vitruve, Plinie et Plutarque (p. 65-81). De son côté, Natacha Massar reprend à nouveaux frais l'étude de trois dédicaces religieuses grecques conservées à Mariemont (inv. B.181,

OGIS 64, Memphis ?, à Sarapis et Isis, sous Ptolémée III et Bérénice II) et aux Musées royaux d'Art et d'Histoire de Bruxelles (inv. A.1484, SEG 1964, n° 641, Fayoum ou delta ?, à Boubastis/Bastet, sous Ptolémée VI et Cléopâtre II ; inv. E.493, *Archiv für papyrusforschung* 2 [1903], delta ?, à Isis et d'autres divinités, sous Cléopâtre III, Ptolémée IX et Cléopâtre Sélénè ; p. 86-103). Suit une présentation collective d'un ensemble de bijoux en or des époques hellénistique et romaine conservé au Musée royal de Mariemont comprenant un catalogue remarquablement illustré de dix numéros – deux pièces étant écartées comme remontage moderne et pièce douteuse –, et une étude stylistique et matérielle (analyses physico-chimiques et technologiques ; p. 105-147). A. Verbanck-Piérard livre ensuite une très belle étude stylistique et iconographique (remise des armes à Achille par Thétis et les Néréides, représentation du défunt héroïsé entouré de porteurs et porteuses d'offrandes) d'un cratère à volutes apulien monumental attribué au peintre de Baltimore (inv. Ac.85/14, dernier tiers du IV^e s. av. n.è. ; p. 148-171). Paul Fontaine referme le dossier par le réexamen d'un miroir étrusque connu depuis le XVII^e s. (inv. B.206, fin du IV^e s. av. n.è.) ; il résout subtilement un problème qui avait laissé les premiers commentateurs interdits, supposant une erreur (par interversion de termes) du graveur chargé de nommer les personnages représentés et restitue ainsi un groupe associant *Menrva*, *Herlce* et *Thetis* face à une *Eris* (la Discorde) ailée (p. 174-180). Assurément un très beau dossier.

Laurent THOLBECQ

Mary C. STURGEON (Ed.), *Ancient Mediterranean Art in the Ackland Art Museum*. Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2015. 1 vol., 344 p., 727 ill. Prix : 100 \$. ISBN 978-1-4696-2551-5.

L'Ackland Art Museum est le musée universitaire de l'Université de Caroline du Nord située à Chapel Hill. Il y a là un foyer très vivant pour la recherche universitaire en général (surnommé « the triangle » et qui comprend aussi Duke University) et les études classiques en particulier (c'est à Chapel Hill qu'est logé le secrétariat américain de *L'Année philologique*). L'histoire de ce musée universitaire est emblématique de ce que les États-Unis ont de meilleur : des réussites privées éprises de culture et soucieuses du progrès commun par l'éducation, le tout sur fond d'évergétisme collectif. Qu'une femme, Katherine Pendleton Arrington of Warrenton (1876-1955), ait été à la base de l'entreprise ne fait qu'ajouter au tableau. Quant au généreux mécène dont le musée porte à présent le nom, William Hayes Ackland (1855-1940), il est enterré dans le musée même comme stipulé dans son testament. Par sa libéralité, il entendait que « the people of his native South to know and love the fine arts ». Le musée, qui dispose d'un budget important d'acquisition (les plus belles pièces sont le plus souvent entrées de cette manière), s'est progressivement enrichi, beaucoup grâce aux généreux dons faits par les *alumni*, au premier rang desquels figurent souvent des membres du corps académique. Parmi ses pièces de prestige, on trouve notamment « Cléopâtre et le paysan », un tableau peint par Eugène Delacroix en 1838 (Inv. 59.15.1). L'ouvrage ici recensé fait connaître un florilège de ce que le musée possède en termes d'art ancien méditerranéen. Il a été dirigé par Mary Sturgeon, spécialiste de sculpture grecque à qui l'on doit la publication de tout ce que les fouilles américaines

par Caligula et les stratégies impériales à l'est de l'Empire ; une dédicace à *Mars equitum* à Ravna (Serbie) par un *eques* de la 2^e cohorte aurélienne des Dardani ; deux contributions consacrées aux diplômes militaires de la fin du règne de Commode, dont un nouveau fragment de Pannonie inférieure ; le brigandage sous les Sévères et les exploits d'un bandit de grand chemin, Bulla Felix, mis en scène par Dion Cassius ; une réflexion sur les *principales* dans les camps militaires, et sur le concept de *securitas* à Rome ; la création de niches économiques dans un contexte de spécialisation et de concurrence ; les armateurs d'Alexandrie et le transport très contrôlé du blé vers et au départ de la ville sous l'Empire tardif ; les responsabilités juridiques et administratives des préfets de l'annone ; les saints patrons des villes, les martyrs et le culte des saints ; Plutarque et l'« Antony and Cleopatra » de Shakespeare ; la réception d'Aristophane, de Rome au XX^e siècle ; et un échange épistolaire entre érudits du XIX^e siècle au sujet de Trogue Pompée. Toutes ces contributions sont solides et argumentées, certaines proposent des documents originaux. À chacun d'y faire sa moisson.

Georges RAEPSAET

Clément CHILLET, Cyril COURRIER & Laure PASSET (Ed.), *Arcana Imperii. Mélanges d'histoire économique, sociale et politique offerts au professeur Yves Roman*, Vol. 1. Lyon – Paris, Société des amis de Jacob Spon – De Boccard, 2015. 1 vol., 508 p. (MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE JACOB SPON). Prix : 45 € (broché). ISBN 978-2-909142-05-0.

Le premier volume des mélanges offerts à Yves Roman paraît sous le titre *Arcana Imperii*, groupant six articles autour du thème « économie », trois autour de « l'épigraphie » et trois autour de « varia ». Autant dire que l'ensemble est très inégal et que certains articles abordent de façon renouvelée, à partir d'un riche corpus, des questions de fonds, alors que d'autres restent d'un intérêt tout à fait anecdotique. Nous ne traiterons donc ici, avouons-le, que ce qui, de manière subjective, nous a paru renouveler l'histoire économique et sociale de l'Empire romain. Michel Debidour porte un regard critique (p. 61-89) sur l'interprétation des amphores grecques, de leur nombre, de leur fabrication, de leur circulation, des produits qu'elles ont contenus. Il se garde d'extrapoler « du matériel amphorique à l'économie tout entière », une précaution qu'en effet, archéologues et historiens n'ont pas toujours respectée. Bien entendu, l'auteur insiste sur la nécessaire attention que l'on doit porter à la façon dont sont constitués les corpus : les fouilles anciennes, les collections des musées ou des particuliers, les fouilles récentes, notamment d'épaves ou de camps romains, ne peuvent être traitées de la même façon et mises sur le même plan. Il reprend méthodiquement les explications multiples des timbrages, souvent surreprésentés car certains chercheurs n'ont conservé que les objets caractéristiques portant des timbres. Il n'est plus question de considérer que les amphores timbrées ont représenté 80 à 90 % des amphores, comme ce fut écrit vers 1900, alors qu'aujourd'hui sur les chantiers de fouilles ou en prospection, les proportions sont souvent inférieures à 10 %, et surtout varient d'un lieu de fabrication à l'autre (les amphores rhodiennes sont presque toutes timbrées, celles de Cos bien plus rarement). Les raisons du timbrage demeurent variées et aucune explication d'ensemble ne se justifie pleinement selon Michel

Debidour (taxe de fabrication, exportation, taxation différentielle selon les produits, mode de comptage). Michel Debidour avance ses propres hypothèses, tout en présentant les théories d'autres chercheurs. Formes, pâtes, couleurs, étudiées à grands frais, ne donnent pas toujours des résultats probants. Il aborde aussi un sujet qui nous tient à cœur : ne pas confondre volume et valeur, notamment lorsque l'on veut comparer des flux, des circulations, des consommations. On peut tout à fait rapprocher cet article de celui que Christian Ricco consacre (p. 207-231) au commerce du vin de Tarraconaise au début de l'époque impériale. En effet, l'article est à la fois empirique, basé sur une foule de données, et très théorique et méthodologique. Le vin de Tarraconaise a surtout été transporté dans des amphores Dressel 2-4, mais l'emploi de barriques n'est pas exclu, ce qui expliquerait que le vin de cette province apparaisse peu sur le *limes* et en Italie. En effet, les épaves à *dolia* et amphores laissent supposer que ce vin a pu arriver à Rome en vrac. C. Rico aborde la difficile question de la variété des vins et notamment le fait que le vin de Sagonte ne serait guère plus qu'une piquette, la *fales laletana* dont se rit Martial à côté de quelques crus plus appréciés et surtout du renom des vins de Bétique loués par Pline. On retrouve là l'une des questions primordiales, et souvent oubliée, en matière d'économie et de statistiques antiques, à savoir la question de la valeur qui doit largement compenser l'intérêt porté au comptage des échantillons et à la masse des produits souvent peu chers mais qui occultent prix, goûts et donc consommation. Pour C. Rico, « il suffisait d'inscriptions peintes » même sans différencier les amphores pour transporter aussi bien piquettes que crus de qualité. Notons que cette remarque vaut pour de nombreux terroirs, ainsi pour le Massique où du bas de coteau jusqu'aux flancs du mont et enfin au sommet tout distingue un excellent et rare Falerne digne d'être millésimé d'un vin de table et d'abondance. On comprend mieux que le vin de Tarraconaise soit presque absent d'Ostie (26 amphores) et du *limes*. En revanche, les 47 épaves ayant été identifiées comme utilisées pour le transport de vin de Tarraconaise sont de petits bateaux, voués au cabotage et transportant à peine quelques centaines d'amphores, qui n'ont rien à voir avec les navires à *dolia* ou les grandes barriques des camps militaires des Germanies, ayant contenu des milliers de litres. Les soldats ont plutôt dû boire du vin de mauvaise qualité arrivé en vrac d'Italie (les *Pirani* de Minturnes sont connus pour avoir participé à cette activité d'Italie en Gaule et sur le Rhin) puis des vignobles allobroges. On voit ainsi se dessiner une production et une consommation très variées de vin, des circuits multidirectionnels, des bateaux aux capacités fort différentes, des relais mêmes où le vin a pu être transvasé ou complété d'autres chargements (soit de vins différents, soit de lingots d'étain). Bref, C. Rico construit un système économique complexe, loin des images stéréotypées de monopoles du vin italien vers la Gaule, du vin de Bétique ou de Tarraconaise vers le sud de la Gaule et le *limes* ou vers Rome. Comme pour l'huile, comme pour des salaisons, les modèles et les « règles » doivent être nuancés. On ne quitte pas les marchandises et la complexité de l'approche de leur transport et de leur stockage avec l'article de Cyril Courrier sur « les entrepôts de Rome » (p. 275-329). Là encore, la rigueur méthodologique est mise au service d'une étude, à la fois de la *Forma Urbis*, des sources littéraires et des quelques fouilles disponibles. C. Courrier traite de la polysémie du terme *horrea*, entrepôt, grenier, voire *horti* ou coffre-fort. Cependant, son approche manque d'aspects techniques et comparatifs, car des *horrea* ont été très bien étudiés hors de

Rome et peuvent utilement servir pour les typologies et les corpus, et il évoque peu les contraintes techniques (résistance des matériaux, risques d'explosion ou d'incendie) qui permettent, parfois, de trancher entre telle ou telle hypothèse. Une archéologie du bâti, une étude des modes de fermeture et d'accès aux entrepôts, une différenciation des périodes où ceux-ci ont été construits et utilisés s'avèrent nécessaires et sont en germe dans de nombreux programmes de recherche actuellement. Tout aussi méthodologique, l'article de Julie Dalaison, Fabrice Delrieux et Marie-Claire Ferriès (p. 91-206) traite de l'atelier monétaire d'Abônoteichos-Ionopolis (Paphlagonie), cité dont l'oracle s'inscrit dans le réseau des grands sanctuaires. Le succès, malgré les déboires de la peste de 165 et les affres de la bataille de 166, est largement dû à l'abondance d'images, d'amulettes, de plaquettes de bois ou de bronze, de statues qui circulèrent dans tout le monde romain, à l'effigie du serpent Glycon. Un monnayage autonome se fait jour vers 150. L'ensemble des documents prouve « le triomphe de la culture hellénique dans l'empire » (p. 107). Un constat indéniable même s'il est parfois assez éloigné des conceptions d'Yves Roman lui-même qui considère, dans son dernier ouvrage *Rome, de Romulus à Constantin. Histoire d'une première mondialisation*, Paris, 2016 « que les Romains acceptèrent longtemps d'être des barbares » (p. 425), que l'Empire resta dans un « inachèvement culturel » (p. 348), qu'il y eut des « réticences grecques » (p. 353) voire une « relative sécession » de la cité grecque (p. 405) face à Rome. Les deux cents oracles délivrés chaque jour par l'oracle prouvent le succès du sanctuaire et son caractère très évidemment gréco-romain. L'étude des coins, la comparaison avec d'autres ateliers comme Héraclée s'appuient sur une abondante documentation et un catalogue fourni. La distance entre le texte de Lucien, d'autres témoignages littéraires et le matériel numismatique incite à une grande prudence. L'approche que font les trois auteurs du rapport entre masse monétaire et activité économique, entre abondance ou pénurie d'un certain type de monnaie et croissance ou récession, le passage à une monnaie pratiquement fiduciaire dès le second siècle, sont un apport indéniable à la connaissance du fonctionnement de l'économie romaine. Ce premier volume est encore riche d'articles sur l'Empire romain dans les systèmes mondes (Philippe Beaujard), les dédicaces religieuses en Narbonnaise (Nicolas Mathieu), sur les objets de plomb, sur Marseille chrétienne (Paul Mattei), sur les accidents de la circulation (Michel Molin), sur le patrimoine et l'héritage des femmes à Rome à propos des princesses antonines (Marie-Odile Charles-Laforgue), sur les images positives ou négatives qu'ont eues certains empereurs (Pierre Cosme). Nous l'avons dit en introduction, nous ne voulions ni ne pouvions rendre compte de toute la richesse de cet ouvrage et n'avons insisté que sur les apports qui nous ont paru majeurs.

Jean-Pierre VALLAT

Joël THOMAS, *Mythanalyse de la Rome antique*. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol., 288 p. (VERITE DES MYTHES, 45). Prix : 27 € (broché). ISBN 978-2-251-38570-9.

La mythanalyse est un rejeton du structuralisme. Elle se fonde sur le postulat selon lequel la conscience humaine se projette sur un appareil mythique réductible à une abstraction illustrative d'un état mental collectif et transcendantal. On y sent une pensée essentialiste, de tendance jungienne, mâtinée d'un saussurisme oublié et

D. J. Thompson se penche sur les sens que peut revêtir le terme *ethnos* dans les textes légaux ptolémaïques relatifs à la taxation. Ph. Venticinque consacre sa contribution à la place des associations professionnelles dans l'Égypte d'époque impériale et insiste sur les bonnes relations qu'elles semblent avoir généralement entretenues avec les notables locaux, même si certaines associations ont été dissoutes par le pouvoir central. – Index général et des sources.

Françoise VAN HAEPEREN

Clifford ANDO & Jörg RÜPKE (Ed.), *Public and Private in Ancient Mediterranean Law and Religion*. Berlin – Munich – Boston, De Gruyter, 2015. 1 vol., VIII-255 p. (RELIGIONSGESCHICHTLICHE VERSUCHE UND VORARBEITEN, 65). Prix : 99,95 €. ISBN 9783110371024.

Ce volume, issu d'un colloque, vise à examiner la distinction public/privé dans les domaines du droit et de la religion. Deux principes ont guidé le projet : d'une part, cette distinction, tout comme la définition de ces deux termes, est contingente et variable selon les contextes historiques et idéologiques (il convient d'éviter tout anachronisme) ; d'autre part, les notions de public et de privé sont en étroite interaction avec d'autres concepts importants mais tout autant contingents : la maisonnée, la famille, le peuple en tant que collectivité politique. Le projet se voulant en outre comparatif, le volume comporte des contributions portant tant sur le monde grec, romain occidental ou oriental, chrétien ou juif et même sur l'Islam. Les éditeurs du volume insistent à juste titre dans l'introduction sur les différences qui séparent nos conceptions *a priori* de public et privé et les réalités antiques qui pouvaient être bien davantage enchevêtrées. Il aurait sans doute été utile de se pencher également sur les significations données par les Anciens eux-mêmes à ces deux notions, en contexte juridique, religieux ou autre. E. Harris examine la question de la souillure dans les procédures légales athéniennes relatives aux homicides. Contrairement à une idée reçue, cette conviction, déjà attestée dans les épopées homériques, reste bien vivace au IV^e s. Intimement liée au développement de l'Etat, elle permet de protéger son monopole de la force légitime. A. Laani envisage l'application du droit dans l'Athènes classique, au prisme des notions public/privé (qui auraient pu davantage être explicitées). E. Eidinow propose de sortir du modèle de la *polis religion* et de sa distinction public/privé pour lui préférer une autre approche, centrée sur la notion de réseau. Plutôt que d'examiner les activités religieuses principalement au niveau du groupe social, elle suggère de se concentrer sur les activités, interactions et expériences de l'individu, sur les réseaux auxquels il participe, sur les processus cognitifs, collectifs et individuels, qui sont impliqués dans la création des concepts et pratiques de la religion grecque. En procédant de la sorte, c'est aussi une nouvelle perspective qui s'ouvre sur les perceptions anciennes du « soi » : certains individus (par exemple ceux qui écrivaient des questions pour les oracles) se sont perçus comme des êtres délibérant en relation avec le divin, leur conception de leurs propres réseaux social, culturel ou cognitif comprenant à la fois les mortels et les divinités. Ces relations ne concernaient pas que leur environnement social et politique mais aussi le domaine de leur moi intérieur, qui peut être pensé comme un espace privé. E. Begemann examine la question de la dédicace, par Clodius, de la maison de Cicéron alors en exil, à la

déesse *Libertas* : en procédant de la sorte, Clodius privait Cicéron de sa maison et en faisait un tyran sur lequel avait triomphé la liberté. Une fois revenu d'exil, l'orateur entend démontrer que ce culte était privé, puisque la chapelle avait été érigée illégalement et qu'elle pouvait donc être démantelée sans offenser la divinité. Autour des questions de définition de sphères ou culte public et privé se joue ici une lutte entre hommes politiques rivaux à la fin de la République. W. Van Andringa présente une étude de cas bien documentée et particulièrement intéressante pour la thématique traitée par l'ouvrage : celle du temple de Fortuna Augusta à Pompéi, qui a été construit par un membre de l'élite locale, à ses frais, en bonne partie sur un terrain lui appartenant. Si l'*aedes* était érigée sur terrain privé, l'autel fut élevé sur la rue – dans la sphère publique donc. En agissant ainsi, M. Tullius se conformait à une stratégie utilisée par d'autres membres de l'élite locale à l'époque augustéenne, en rapprochant sphères publique et privée dans leurs évergésies monumentales et en tendant à s'identifier avec la *res publica*. J. Evans Grubbs examine une facette des relations familiales romaines et leur interaction avec des préoccupations davantage publiques : la situation des enfants illégitimes dans le droit romain, d'Auguste à Dioclétien, et plus particulièrement celle des enfants nés d'unions incestueuses. H. Maier étudie la manière dont le christianisme des premiers siècles a classifié, représenté et régulé les croyances divergentes en les associant avec une vie domestique dérégulée, à partir des épîtres pastorales, d'un texte d'Irénée et des lettres d'Ignace d'Antioche. L'association entre maisonnée bien tenue et ordre civique était déjà présente dans les discours politiques grecs et romains ; elle est donc reprise et adaptée par les chrétiens pour stigmatiser les croyances fausses ou hérétiques. R. Raja se base sur les quelque 1 500 *tesserae* utilisées pour les banquets religieux à Palmyre, afin d'éclairer la mise en scène de la religion « privée » dans les temples publics de Palmyre, par différents groupes cultuels au fil du temps. Les deux articles suivants, de N. B. Dohrman et de C. Hezser prennent en compte, d'une part la loi orale rabbinique et d'autre part le sens que revêtait, à côté des notions de public et de privé, la catégorie neutre (*Carmelit*) dans la littérature rabbinique tardo-antique. A. El Shamsy enfin examine les notions islamiques de "privacy", à travers les concepts de honte, péché et vertu. Index général.

Françoise VAN HAEPEREN

Danny PRAET & Béatrice BAKHOUCHE (Ed.), *Franz Cumont. Astrologie*. Turnhout, Brepols, 2014. 1 vol. LVII-416 p. (BIBLIOTHECA CUMONTIANA. SCRIPTA MINORA, IV). Prix : 75 €. ISBN 978-90-74461-79-5.

Cet imposant volume relève d'une entreprise commencée en 2006 destinée à recueillir les écrits du grand historien belge des religions et des sciences que fut Franz Cumont (1868-1947), dans le but de « mettre en lumière les conditions intellectuelles dans lesquelles la pensée de l'historien s'est formée et épanouie » et « mesurer le chemin parcouru, sur le plan des thématiques et des concepts autant que des méthodes, de lui à nous ». De fait, le savant ici honoré reste une référence obligée de notre savoir historique. Les enjeux de cette compilation sont rappelés ainsi que sa constitution : Préface : D. Praet (Universiteit Gent) ; Vol. 1 : philosophie ancienne ; Vol. 2 : cultes à mystères et religions orientales ; Vol. 3 : transformation du paga-

l'espace dans la Rome tardo-antique et propose de nouvelles considérations, une génération après la somme *Roma Christiana* de Charles Pietri. Cl. Sotinel examine la question de la protection de la cité, qu'assuraient les dieux de l'ancienne religion : comment le christianisme va-t-il désormais assumer cette fonction fondamentale, particulièrement après le choc que représente le sac de Rome par Alaric ? A. Doig enfin s'intéresse au « Christian Ceremonial », formule sous laquelle sont regroupés les processions, bénédictions, sermons, vêtements, liturgies exprimant une autorité croissante mais aussi impliquant une participation plus large, notamment autour des principales basiliques de cités « terrestres » telles que Jérusalem, Rome, Milan et Constantinople. Le cérémonial apparaît avoir été utilisé de diverses manières pour négocier les relations entre l'Église chrétienne et la cité. À travers ces différentes contributions qui constituent autant d'études de cas, ce volume éclaire, sous différents angles, les relations que tissaient sociétés et religions au sein de l'espace urbain.

Françoise VAN HAEPEREN

Peter EICH & Eike FABER (Ed.), *Religiöser Alltag in der Spätantike*. Stuttgart, Steiner Verlag, 2013. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 293 p., 29 ill. (POTSDAMER ALTERTUMS-WISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 44). Prix : 58 €. ISBN 978-3-515-10442-5.

Ce volume, issu d'un colloque tenu à l'Université de Potsdam en 2010, est consacré au quotidien religieux durant l'Antiquité tardive. Dans leur introduction, les éditeurs présentent rapidement ce qu'ils entendent par « religion » et « quotidien », en restant volontairement pragmatiques. Les contributions portent sur des thèmes variés, liés plus ou moins étroitement à la problématique générale. Dans un article en anglais (le seul du volume), P. Brown s'intéresse brièvement au passage progressif de l'évergétisme civique aux formes chrétiennes du don et de la charité. Chr. Kunst envisage la christianisation des cérémonies du mariage : « les éléments culturels païens ont été rendus profanes, les profanes ont été sacralisés », conclut-elle au terme d'une analyse montrant notamment les ambiguïtés que pouvaient revêtir certaines pratiques ou formules, pouvant faire l'objet d'interprétations tant « païennes » que « chrétiennes ». E. Faber analyse les traces de l'influence chrétienne sur les célébrations liées à la victoire des empereurs au IV^e s. P. Barcelò se penche sur l'implication d'Athanase d'Alexandrie dans les conflits qui s'expriment lors des conciles, entre 335 et sa mort en 375. Cl. Tiersch examine dans quelle mesure le développement du culte marial a contribué à une théologie davantage unifiée et à la transformation de la piété quotidienne à Constantinople. Dans un article au titre évocateur, « Kein Bad für Häretiker », M. Clauss montre l'impact de la politique religieuse sur la vie quotidienne à Alexandrie, à partir de matériel lié au schisme donatiste. Les controverses théologiques semblent aussi influencer le quotidien religieux d'Édesse, comme le met en lumière Cl. Rammelt. À partir de sources rares, A. Eich donne un aperçu du quotidien religieux à Sagalassos. Le quotidien religieux des catacombes de Rome est présenté par N. Zimmermann, tandis que P. Eich tente de retracer celui de Cologne, en insistant à juste titre sur les difficultés que pose une documentation qui ne comprend pas de textes littéraires et peu de sources archéologiques exploitables. J. Hafner propose également une étude ancrée dans une cité précise, celle de Lyon, en

concentrant son attention sur la communauté chrétienne aux environs de 200. D. Hernández de la Fuente s'intéresse aux oracles présents dans la poésie épique grecque d'époque tardive : ceux-ci sont utilisés tant par des chrétiens que par des païens, au centre ou dans les cités des provinces. Enfin, J. Niehoff-Panagiotidis reprend brièvement une vaste question : comment le monde méditerranéen est-il devenu musulman ? Index des sources, des personnages, des lieux, des thèmes.

Françoise VAN HAEPEREN

Isabelle PERNIN, *Les Baux ruraux en Grèce ancienne. Corpus épigraphique et étude*. Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2014. 1 vol. 21 x 29,5 cm, 631 p., ill. (TRAVAUX DE LA MAISON DE L'ORIENT ET DE LA MÉDITERRANÉE, 66). Prix : 75 €. ISBN 978-2-35668-040-2.

Ce remarquable ouvrage est issu d'une thèse de doctorat soutenue à Lyon 2 en 2004. Il réunit un ensemble important de documents relatifs aux baux ruraux dans le monde grec. Les contrats portent sur des biens-fonds, du simple jardin ou verger à des domaines comportant terres et bâtiments. Ils se présentent dans des documents de divers types, aux statuts juridiques et administratifs variés. Ils sont rédigés le plus souvent par l'autorité qui administre le bien-fonds, publics ou sacrés, tantôt décrets (*psèphismata*) pris par la cité, le dème ou une autre autorité civique, tantôt contrats, règlements ou inventaires de baux insérés ou non dans des comptes comme à Delphes ou à Délos. La plupart sont connus et édités mais souvent assez anciennement et personne à ce jour n'en avait établi un corpus systématique et commenté. Deux cent cinquante-neuf textes sont réunis concernant l'Attique, le Péloponnèse, la Grèce centrale et septentrionale, les îles de l'Égée, l'Asie Mineure, la Grande-Grèce. Les inscriptions sont présentées selon l'ordre géographique du *Bulletin épigraphique* et, à l'intérieur de chaque série régionale, par ordre chronologique. Quelques exemples : à Athènes, location du sanctuaire de Kodros, Néleus et Basilè ; location par les orgéons du Héros Médecin d'un jardin à Thrasyboulos d'Alôpéké ; décrets et règlements pris par les dèmes du Pirée, de Rhamnonte, Theithras, Myrrhinonte, Prasiai, Salamine ; d'importants documents de Thespies relatifs aux locations de domaines et de terres sacrées ; à Delphes, locations et loyers au profit d'Apollon ; à Délos, une vingtaine de textes de l'amphictyonie attico-délienne et pour la période de l'Indépendance, plus d'une soixantaine de documents relatifs à des baux, loyers, réadjudications, renouvellements, dettes ; à Naxos et Poiessa, bornes gravées ; nombreux contrats pour Mylasa, Olymos, Sinuri, ... L'édition est d'un soin et d'une rigueur rares : lemme avec description et bibliographie suivi du texte grec avec l'apparat critique et la traduction. Dans tous les cas possibles, les textes ont été revus et les corrections apportées. Quelques photographies complètent le dossier. Le corpus épigraphique est un modèle du genre et sera la référence obligée pour toute référence aux contrats ruraux grecs. La mise en œuvre historique est à la hauteur du travail d'édition, tout aussi remarquable pour cette matière décisive tant pour l'histoire institutionnelle que rurale. Aucun aspect de la pratique locative n'échappe à l'auteur et son exposé de synthèse, dense et parfaitement informé, est clair et d'une lecture agréable. Sont successivement présentés l'historiographie de la question agraire, les aspects institutionnels et

des rivages de Thrace (*The Greek Settlements in Thrace until the Macedonian Conquest*, Leyde, 1986) et s'offre en ce sens comme un outil utile pour tout chercheur désireux de disposer d'un ouvrage synthétique sur cette région ou d'une première entrée sur la bibliographie existante.

Alexandre BARALIS

Vincent GABRIELSEN & Christian A. THOMSEN (Ed.), *Private Associations and the Public Sphere*. Proceedings of a Symposium held at the Royal Danish Academy of Sciences and Letters, 9-11 September 2010. Copenhagen, Marita Akhoj Nielsen, 2015. 1 vol, 362 p. (SCIENTIA DANICA, SERIES H, HUMANISTICA 8, 9). Prix : 300 DKK. ISBN 978-87-7304-389-9.

Issu d'un colloque tenu à l'Académie royale danoise en septembre 2010, ce volume est consacré aux relations entre associations privées et sphère publique, dans les cités de Méditerranée hellénophone, de l'époque classique jusqu'à la période romaine. La nature de ces relations varie : coopération, coexistence ou rivalité. Quoi qu'il en soit, ces interactions entre associations privées et sphère publique méritaient d'être approfondies, d'autant plus que ces associations étaient omniprésentes dans les cités et contribuaient à l'intégration des « non-citoyens » qui y étaient installés. I. Arnaoutoglou s'intéresse à l'introduction et au développement du culte de Bendis à Athènes. Il suggère une nouvelle hypothèse quant à son introduction : celle-ci pourrait être liée à une tentative athénienne, ambiguë et peut-être cynique, de revendiquer des zones autour d'Amphipolis, où Artémis Tauropole et Bendis étaient des divinités majeures. Il passe ensuite en revue les sources relatives aux associations de Bendis, à Athènes et à Salamine, montrant comment celles-ci ont gardé vivant le culte de la déesse jusqu'au III^e s. : il s'agissait là toutefois d'un culte privé, sans interaction avec la cité. M. Haake suggère de voir dans les écoles philosophiques des *θῆαισσι* (dédiés au culte des Muses) : l'abrogation de loi de Sophocle (306-305), qui conduisit à l'exode des philosophes d'Athènes, pourrait avoir été basée sur la loi de Solon sur les associations – ce qui impliquerait dès lors que les écoles philosophiques étaient considérées comme des associations. M. Paz de Hoz se penche sur les associations de professeurs en Asie Mineure, sur leur organisation interne et sur leurs privilèges (elles avaient notamment obtenu l'autorisation de se réunir dans des sanctuaires publics). A. Avram analyse des inscriptions du Bosphore, récemment publiées, qui offrent des renseignements sur des associations culturelles locales. St. Maillot étudie les associations d'étrangers dans la Rhodes hellénistique. La plupart d'entre elles regroupaient des étrangers d'origines diverses et avaient des rapports étroits avec les membres de l'élite locale, formant ainsi une sorte de « social platform » pour les riches étrangers, installés ou nouveaux venus, à Rhodes. J. Perry revient sur la grève des boulangers d'Éphèse et l'intervention de l'État qu'elle provoqua. K. Zamfir montre que les caractéristiques des communautés chrétiennes telles qu'elles apparaissent dans les épîtres apostoliques présentent une série de similitudes avec les associations. Les quatre dernières contributions portent sur les associations de l'Égypte ptolémaïque ou romaine. M. Gibbs présente les associations de commerçants de l'Égypte ptolémaïque, leur structure qui tend à s'inspirer de celles des *nomes* et leurs relations avec l'État. Th. Kruse examine les *koina* et *politeuma* ethniques, tandis que

D. J. Thompson se penche sur les sens que peut revêtir le terme *ethnos* dans les textes légaux ptolémaïques relatifs à la taxation. Ph. Venticinque consacre sa contribution à la place des associations professionnelles dans l'Égypte d'époque impériale et insiste sur les bonnes relations qu'elles semblent avoir généralement entretenues avec les notables locaux, même si certaines associations ont été dissoutes par le pouvoir central. – Index général et des sources.

Françoise VAN HAEPEREN

Clifford ANDO & Jörg RÜPKE (Ed.), *Public and Private in Ancient Mediterranean Law and Religion*. Berlin – Munich – Boston, De Gruyter, 2015. 1 vol., VIII-255 p. (RELIGIONSGESCHICHTLICHE VERSUCHE UND VORARBEITEN, 65). Prix : 99,95 €. ISBN 9783110371024.

Ce volume, issu d'un colloque, vise à examiner la distinction public/privé dans les domaines du droit et de la religion. Deux principes ont guidé le projet : d'une part, cette distinction, tout comme la définition de ces deux termes, est contingente et variable selon les contextes historiques et idéologiques (il convient d'éviter tout anachronisme) ; d'autre part, les notions de public et de privé sont en étroite interaction avec d'autres concepts importants mais tout autant contingents : la maisonnée, la famille, le peuple en tant que collectivité politique. Le projet se voulant en outre comparatif, le volume comporte des contributions portant tant sur le monde grec, romain occidental ou oriental, chrétien ou juif et même sur l'Islam. Les éditeurs du volume insistent à juste titre dans l'introduction sur les différences qui séparent nos conceptions *a priori* de public et privé et les réalités antiques qui pouvaient être bien davantage enchevêtrées. Il aurait sans doute été utile de se pencher également sur les significations données par les Anciens eux-mêmes à ces deux notions, en contexte juridique, religieux ou autre. E. Harris examine la question de la souillure dans les procédures légales athéniennes relatives aux homicides. Contrairement à une idée reçue, cette conviction, déjà attestée dans les épopées homériques, reste bien vivace au IV^e s. Intimement liée au développement de l'Etat, elle permet de protéger son monopole de la force légitime. A. Laani envisage l'application du droit dans l'Athènes classique, au prisme des notions public/privé (qui auraient pu davantage être explicitées). E. Eidinow propose de sortir du modèle de la *polis religion* et de sa distinction public/privé pour lui préférer une autre approche, centrée sur la notion de réseau. Plutôt que d'examiner les activités religieuses principalement au niveau du groupe social, elle suggère de se concentrer sur les activités, interactions et expériences de l'individu, sur les réseaux auxquels il participe, sur les processus cognitifs, collectifs et individuels, qui sont impliqués dans la création des concepts et pratiques de la religion grecque. En procédant de la sorte, c'est aussi une nouvelle perspective qui s'ouvre sur les perceptions anciennes du « soi » : certains individus (par exemple ceux qui écrivaient des questions pour les oracles) se sont perçus comme des êtres délibérant en relation avec le divin, leur conception de leurs propres réseaux social, culturel ou cognitif comprenant à la fois les mortels et les divinités. Ces relations ne concernaient pas que leur environnement social et politique mais aussi le domaine de leur moi intérieur, qui peut être pensé comme un espace privé. E. Begemann examine la question de la dédicace, par Clodius, de la maison de Cicéron alors en exil, à la

Bernard STENUIT, *Bibliographie analytique de la prière grecque et romaine. Deuxième Supplément. Années 2009-2013 (notices n° 1089 à n° 1424) et complément des années antérieures. Index cumulés couvrant les années 1898-2013 (notices n° 1 à n° 1424)*. Turnhout, Brepols, 2016. 1 vol. 15,6 x 23,4 cm, 385 p. (RECHERCHES SUR LES RHÉTORIQUES RELIGIEUSES, 1 ter) Prix : 70 € + taxes (broché). ISBN 978-2-503-56779-2.

Ce volume complète le supplément à la deuxième édition (2013) de la bibliographie analytique de la prière grecque et romaine, dont deux volumes étaient déjà parus, l'un en 2000, l'autre en 2008. Il couvre cette fois les années 2009 à 2013, là où le supplément sus-mentionné concernait les années 2004 à 2008. Ce deuxième supplément compte d'une part 335 nouvelles références, mais aussi des index cumulés couvrant les années 1898 à 2013, dont il faut souligner l'utilité et l'intérêt. À la différence du supplément précédent, l'introduction propose, cette fois, une brève définition de la prière : « toute parole humaine qui s'adresse aux dieux et, plus largement, cette parole dans ses rapports avec les dieux » (p. 7). La bibliographie s'étend donc non seulement aux prières structurées mais aussi aux dédicaces, tablettes de malédiction, invocations aux divinités ou encore hymnes. Le volume est organisé selon la même structure que le précédent (voir compte rendu paru dans AC 85 [2016], p. 413-414). Je réitère le souhait que les références et les index des volumes de cette bibliographie fassent l'objet d'une présentation sous forme de base de données – ce qui en faciliterait grandement le maniement et rendrait les recherches beaucoup plus aisées.

Françoise VAN HAEPEREN

Ted KAIZER, Anna LEONE, Edmund THOMAS & Robert WITSCHER (Ed.), *Cities and Gods. Religious Space in Transition*. Louvain, Peeters, 2013. 1 vol. 21 x 27,5 cm, VII-173 p., nombr. ill. (BABESCH SUPPL., 22). Prix : 76 €. ISBN 978-90-429-2905-0.

Ce volume, issu d'un colloque, vise à étudier l'impact de la religion sur l'environnement urbain, depuis la République romaine jusqu'à l'Antiquité tardive, et ce à partir d'études de cas portant sur Rome ou sur des cités d'Italie ou des provinces, orientales et occidentales, afin de mettre en lumière l'existence de similitudes et de différences dans l'expérience religieuse urbaine. Il s'agit d'analyser comment les communautés urbaines expriment leur(s) identité(s) à travers les espaces religieux et comment ces identités sont reformulées et réorganisées quand elles entrent en contact avec d'autres systèmes politico-religieux. Dans quelle mesure l'urbanisme et l'architecture expriment-ils les changements de pratiques religieuses issus des interactions entre les communautés locales et le pouvoir romain ? De quelle manière la matérialisation des diverses pratiques religieuses dans les paysages urbains (re)produit-elle des identités communautaires et exprime-t-elle un pouvoir social ? Quelles étaient les perceptions et les utilisations de ces structures monumentales par les groupes et les individus présents dans la cité ? Autant de questions posées par les éditeurs et qui sous-tendent les contributions ici rassemblées. Le volume est organisé autour de trois grands thèmes, formant autant de sections précédées chacune d'une brève introduction mettant en lumière les lignes de force, les points communs et les divergences qui s'observent à

travers les études de cas. La première section est consacrée à l'architecture religieuse en contexte urbain et vise à mettre en lumière l'influence des traditions religieuses sur le plan, la construction et la décoration des structures religieuses et leurs transformations au fil du temps. L'architecture religieuse est utilisée pour créer, maintenir et renforcer la cohésion et l'identité civiques et fournit aussi des indices permettant d'appréhender les relations intra et inter-communautaires. Plus largement, ces édifices religieux contribuent à définir l'espace urbain, ou à le redéfinir à la suite de l'introduction de nouvelles réalités politico-religieuses. La diversité des types architecturaux à travers l'Empire peut aussi être considérée comme un reflet des processus complexes de négociation entre pouvoir local et pouvoir central. Ces différents aspects sont examinés dans les trois contributions de la section. J. Stamper se penche sur les temples capitolins de Cosa et Pompéi (il faudra désormais aussi, sur les Capitoles, consulter l'article de J. Crawley Quinn et A. Wilson, « Capitolia », dans *JRS* 103 [2013], p. 117-173 et la mise au point d'A. Bertrand, *La religion publique des colonies dans l'Italie républicaine et impériale (Italie médio-adriatique, III^e s. av. n.è.-II^e s. de n.è.)*, Rome, École française de Rome, 2015, p. 113-118). L. Revell s'intéresse aux dieux et dévots dans deux temples de l'Occident romain, à Munigua en Bétique et à Aquae Sulis (Bath) en Bretagne ; ces deux exemples lui permettent d'observer l'influence des traditions romaines, locales ou régionales dans la restauration de sanctuaires indigènes. R. Raja revisite les transformations de l'espace du sanctuaire de Zeus à Gerasa, postérieures à la conquête de la Syrie par les Romains et les changements d'attitudes qu'elles impliquent. La deuxième section est intitulée « Rituel et perception de l'espace religieux urbain ». Les auteurs y envisagent plus largement le contexte urbain dans lequel temples et, plus tard, églises sont implantés et comment les rites et actes liturgiques structurent l'espace urbain et inversement. Certaines pratiques religieuses, telles les processions, pouvaient connecter différents lieux sacrés à travers le paysage urbain. D'autre part, les préconceptions modernes relatives à la religion (« Christianising assumptions ») doivent être débusquées afin de s'en libérer, comme le rappelle justement C. Ando dans sa contribution. Il s'agit aussi d'évaluer dans quelle mesure l'archéologie du « religieux » est, dans certains cas, manipulée et interprétée selon des idées contemporaines. M. Bommas s'intéresse aux temples dédiés à des dieux égyptiens, au sein de l'espace urbain, à partir des exemples de l'*Iseum Campense* de Rome et de la « Basilique rouge » de Pergame. Dans son étude des temples post-séleucides de la vallée de la Beqaa, M. Sommer s'interroge sur la création d'espaces civiques par le biais de constructions de temples, entre le I^{er} et le III^e s. de notre ère. Situés aux confins de l'espace civique, ils marquaient, physiquement, les limites du territoire et peuvent, en outre, être interprétés comme symboles du pouvoir des populations sédentarisées sur les nomades – qui, toutefois, étaient aussi, selon Sommer, invités à les intégrer. P. Goodman se penche sur l'architecture des temples et les frontières urbaines en Gaule et en Bretagne. La troisième section examine l'impact des nouvelles traditions religieuses sur l'espace civique. Jusqu'à quel point les espaces urbains sont-ils modifiés par l'introduction de nouveaux cultes ou par la conversion d'une bonne partie de la population à une autre religion : telle est la question qui traverse les différentes contributions ici rassemblées. I. Baldini Lippolis et G. Vallarino se penchent sur le cas de Gortyne (*From City of the Gods to Christian City*). L. Spera envisage les caractéristiques de la christianisation de

l'espace dans la Rome tardo-antique et propose de nouvelles considérations, une génération après la somme *Roma Christiana* de Charles Pietri. Cl. Sotinel examine la question de la protection de la cité, qu'assuraient les dieux de l'ancienne religion : comment le christianisme va-t-il désormais assumer cette fonction fondamentale, particulièrement après le choc que représente le sac de Rome par Alaric ? A. Doig enfin s'intéresse au « Christian Ceremonial », formule sous laquelle sont regroupés les processions, bénédictions, sermons, vêtements, liturgies exprimant une autorité croissante mais aussi impliquant une participation plus large, notamment autour des principales basiliques de cités « terrestres » telles que Jérusalem, Rome, Milan et Constantinople. Le cérémonial apparaît avoir été utilisé de diverses manières pour négocier les relations entre l'Église chrétienne et la cité. À travers ces différentes contributions qui constituent autant d'études de cas, ce volume éclaire, sous différents angles, les relations que tissaient sociétés et religions au sein de l'espace urbain.

Françoise VAN HAEPEREN

Peter EICH & Eike FABER (Ed.), *Religiöser Alltag in der Spätantike*. Stuttgart, Steiner Verlag, 2013. 1 vol. 16,5 x 24 cm, 293 p., 29 ill. (POTSDAMER ALTERTUMS-WISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 44). Prix : 58 €. ISBN 978-3-515-10442-5.

Ce volume, issu d'un colloque tenu à l'Université de Potsdam en 2010, est consacré au quotidien religieux durant l'Antiquité tardive. Dans leur introduction, les éditeurs présentent rapidement ce qu'ils entendent par « religion » et « quotidien », en restant volontairement pragmatiques. Les contributions portent sur des thèmes variés, liés plus ou moins étroitement à la problématique générale. Dans un article en anglais (le seul du volume), P. Brown s'intéresse brièvement au passage progressif de l'évergétisme civique aux formes chrétiennes du don et de la charité. Chr. Kunst envisage la christianisation des cérémonies du mariage : « les éléments culturels païens ont été rendus profanes, les profanes ont été sacralisés », conclut-elle au terme d'une analyse montrant notamment les ambiguïtés que pouvaient revêtir certaines pratiques ou formules, pouvant faire l'objet d'interprétations tant « païennes » que « chrétiennes ». E. Faber analyse les traces de l'influence chrétienne sur les célébrations liées à la victoire des empereurs au IV^e s. P. Barcelò se penche sur l'implication d'Athanase d'Alexandrie dans les conflits qui s'expriment lors des conciles, entre 335 et sa mort en 375. Cl. Tiersch examine dans quelle mesure le développement du culte marial a contribué à une théologie davantage unifiée et à la transformation de la piété quotidienne à Constantinople. Dans un article au titre évocateur, « Kein Bad für Häretiker », M. Clauss montre l'impact de la politique religieuse sur la vie quotidienne à Alexandrie, à partir de matériel lié au schisme donatiste. Les controverses théologiques semblent aussi influencer le quotidien religieux d'Édesse, comme le met en lumière Cl. Rammelt. À partir de sources rares, A. Eich donne un aperçu du quotidien religieux à Sagalassos. Le quotidien religieux des catacombes de Rome est présenté par N. Zimmermann, tandis que P. Eich tente de retracer celui de Cologne, en insistant à juste titre sur les difficultés que pose une documentation qui ne comprend pas de textes littéraires et peu de sources archéologiques exploitables. J. Hafner propose également une étude ancrée dans une cité précise, celle de Lyon, en

blèmes que suscite cette perspective sont nombreux en ce sens que la notion même d'individu est très étrangère à la mentalité antique et que les religions polythéistes de l'époque sont fondamentalement communautaires. La critique complète de cette notion a été entreprise par J. Scheid dans son ouvrage de 2013, *Les dieux, l'État et l'individu. Réflexions sur la religion civique à Rome* (voir aussi AC 84 [2015] p. 173-266), mais elle ne semble pas avoir été reçue non plus que d'autres réticences exprimées de plus longue date. Le programme d'Erfurt se prolonge sans être ralenti par les points de vue divergents auxquels il n'est apporté aucune réponse. L'ouvrage comprend un examen des sources classiques et tardives qui définissent les normes religieuses et une réflexion sur les notions antiques de déviance et de *superstitio*. L'auteur se fonde pour cette dernière définition en particulier sur les travaux de R.L. Gordon pour lequel cette notion est utilisée par une élite pour délimiter une religion qui lui est propre et qui participe de manière importante à la communication politique et à la domination (en particulier dans l'ouvrage collectif *Religion of Fools? Superstition Past and Present*, Oxford, 2008, p. 72-94). Dès lors la qualification de *superstitio* s'applique non seulement à une série de comportements jugés délictueux mais aussi aux religions étrangères dont le judaïsme. Cette perspective ne se déduit pas aisément des sources : en effet, on constate que la conception même de la déviance religieuse telle qu'elle est décrite par Varron, Cicéron ou Sénèque, par exemple, est inscrite dans le fonctionnement de la religion publique, avec des implications communautaires une fois encore, et n'apparaît nullement comme un ferment d'innovation. Aussi la question que pose l'auteur se situera-t-elle dans la recherche des causes de la déviance conçue comme le reflet d'une individualisation des pratiques destinée à contourner les standards élitaires jugés décalés par rapport à la réalité des besoins et désirs religieux des « autres ». On en revient donc à cette tendance développée ailleurs d'une religion publique étroite et manipulée par les autorités tandis que la population s'intéresse à d'autres dieux et d'autres cultes. « L'individualisation par la déviance » constitue dès lors un des thèmes développés dans l'ouvrage et cette individualisation apporterait des nouveautés et élargirait le spectre des cultes. L'étude de la religion privée est difficile mais elle ne trouvera pas de progrès dans la minimisation de la religion publique à laquelle participait, qu'on le veuille ou non, la population dans son ensemble dans les lieux de culte construits et monumentalisés par les élites : la documentation épigraphique en témoigne. Mais l'argument ne convaincra pas les tenants d'une religion populaire « autre » qui ici prennent appui soit sur des sources romaines qui portent sur des délits qui mettent en danger la communauté et réclament une expiation dans cette optique, soit sur des témoignages d'époque chrétienne qui relèvent d'une tout autre conception – dogmatique – de la religion.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Jörg RÜPKE (Ed.), *The Individual in the Religions of the Ancient Mediterranean*. Oxford – New York, Oxford University Press, 2013. 1 vol., ix-549 p. Prix : 100 £ (185 \$). ISBN 9780199674503.

Cet ouvrage est consacré au problème important de l'individuation religieuse durant les époques hellénistique et romaine, Antiquité tardive comprise. Dans une

introduction fort stimulante, J. Rüpke propose une série de réflexions et d'outils autour des concepts d'individualisation et d'individuation, qui peuvent être mobilisés dans la recherche en histoire, et plus précisément en histoire des religions antiques. Ces concepts offrent, selon lui, une nouvelle perspective permettant de dépasser les limites des études reposant sur le modèle de la « polis-religion » ou se focalisant sur des cultes spécifiques ou sur les compétitions entre divers cultes ou religions. Notons que le propos n'est en rien polémique : il s'agit de déplacer le curseur vers l'individu, en explorant le rôle que revêt l'individualité dans l'histoire des religions considérées. Les deux approches – « civic religion » d'une part, « individuation-individualisation » – ne me semblent pas antinomiques et apparaissent bien plutôt complémentaires. – Les termes « individual », « individuation », « individuality », « individualization » sont abondamment présents dans l'introduction, sans être systématiquement définis. Il ressort toutefois fort clairement que « l'individualité est le résultat d'un long processus appelé "individualisation" », généralement considéré comme caractéristique de l'époque moderne. L'individualisation inclut la notion de « dé-traditionalisation » impliquant que l'action individuelle est de moins en moins déterminée par les normes traditionnelles transmises par la famille ou le contexte social plus large. Durant l'Antiquité, observe J. Rüpke, l'individuation était portée par des valeurs telles que par exemple l'honneur ou la compétition. Les notions d'individuation et d'individualisation peuvent donc servir d'outils heuristiques et descriptifs, afin d'explorer le facteur « individuel » dans l'histoire des religions des périodes considérées, dans les dynamiques des changements religieux, mais aussi pour interroger les limites de la capacité d'action (« agency ») individuelle ainsi que les formes et mécanismes de l'individuation religieuse. Rüpke dégage et définit ainsi brièvement cinq formes d'individualité, qui varient en fonction du genre et de la position sociale de l'individu, qui peuvent se superposer partiellement et qui, ensemble, sont parties prenantes du processus d'individualisation (« practical individuality », « moral individuality », « competitive individuality », « representative individuality », « reflexive individuality »). J. Rüpke propose ensuite, sous forme d'un schéma commenté, un modèle pour l'analyse de l'individuation religieuse dans les sociétés méditerranéennes antiques. Celui-ci est centré sur l'individu, tel qu'il est informé par le genre et les facteurs sociaux et culturels. Un individu pourra développer des activités liées à la religion autour de huit segments, interconnectés, qui se rapportent d'une part aux interactions qu'il entretient avec la société, d'autre part, à ses représentations et réflexions qui lui ouvrent un « potentiel espace universel de communication ». Ces huit segments correspondent à la possibilité pour un individu de faire des choix (entre diverses options religieuses, y compris traditionnelles) ; de créer des choix (par exemple en introduisant un nouveau dieu dans un temple local) ; de créer des normes (par exemple en établissant un nouveau sanctuaire) ; de privatiser des cultes (en s'appropriant des traditions ou par le biais d'une dé-traditionalisation innovante), de communiquer avec le divin (en faisant des offrandes votives ou par la divination ou la magie par exemple) ; de vivre une expérience religieuse particulière (par ex. en faisant un pèlerinage) ; de développer le souci de soi ; d'user de rationalité. Ce modèle n'a certes pas la prétention de tout expliquer mais fournit un cadre conceptuel utile, permettant d'affiner notre appréhension du phénomène « individuation / individualisation religieuse » et d'éviter des discussions vaines autour du degré, plus ou moins

intense, d'individuation. – Cette riche introduction est suivie de dix-sept articles répartis en sept sections. La première, intitulée « Changement historique », comprend les contributions de C. Bonnet sur l'individualisation en tant que tendance historique dans la religion des cités phéniciennes à l'époque hellénistique, de J. North sur les changements religieux déguisés dans la Rome du premier siècle et de Cl. Ando sur les cités, les dieux et l'Empire. Dans la deuxième partie, « Individu et société », Fr. Graf propose des réflexions épigraphiques sur individu et culte collectif, tandis que Gr. Woolf s'interroge sur le rituel et l'individu dans la religion romaine. Les expériences et choix qui font l'objet de la troisième section sont illustrés par R. Gordon, à partir de l'anthropologie religieuse des pratiques magiques dans l'Empire et par J. Leemans, à partir du culte des saints dans l'Antiquité tardive, en tant que révélation de l'individualisation religieuse. C'est ensuite la conceptualisation de l'expérience religieuse qui est envisagée par K. Waldner (les dimensions de l'individualité dans les cultes à mystères, à partir des pratiques et des discours philosophiques) et par N. Belayche (l'individualisation et la rhétorique religieuse dans l'Anatolie sous l'Empire). La section « Agency » comporte quatre articles, l'un de I. Henderson sur l'évangile de Marc et la pré-histoire de l'individuation, un autre de T. Rajak sur texte, prophétie et individu dans le judaïsme d'époque hellénistique, un troisième de J. Rüpke sur les formes et les limites de l'individualisation religieuse dans le « Pasteur d'Hermas » et enfin, un article de K. King sur la littérature comme préparation au martyre. Dans la sixième section, « Maître et Disciple », G. Sfameni Gasparro et G. Filoramo s'intéressent au processus de l'individualisation, hermétique pour la première, gnostique pour le second. Dans la dernière partie, « Beyond the empirical individual », A. Setiaoli explore les sentiments privés et les doctrines philosophiques à partir des exemples de Cicéron et de Sénèque, tandis que Ch. Fonrobert s'intéresse à la ritualisation du corps dans le judaïsme romain, en tant que révélateur d'une individualisation différenciée. – Au terme de la lecture, il apparaît que les auteurs examinent l'individuation religieuse sous des angles divers et aboutissent à des conclusions contrastées. Ces différences dans les résultats obtenus ne doivent pas, me semble-t-il, être interprétées comme une défaillance du modèle proposé en introduction. Elles témoignent plutôt de la diversité des contextes envisagés mais aussi des sources prises en considération. Là où des textes littéraires peuvent révéler des processus d'individualisation religieuse autour d'un « moi autonome », les sources épigraphiques font davantage apparaître des « sociocentric persons », des individualités en interaction avec le contexte plus large dans lequel elles s'inscrivent. Comme l'observe N. Belayche dans sa contribution : « Individual commitments in religious praxis and personal experiences of relationships with divine beings were neither apart from the network of institutionalized, religious spaces and times, nor independent from normative ritual formulas though being personal ». Soulignons la présence utile d'un index des sources et d'un index général.

Françoise VAN HAEPEREN

gnostica de decubitu" attribués à Galien », p. 377-388 ; « Trajan "kosmokrator" ? », p. 393-397. Y sont adjoints quatre comptes rendus bibliographiques, un texte relatif au Prix Joseph Gantrelle fondé pour la philologie classique (Septième période : 1903-1904), les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur les communications données par Fr. Cumont en 1918, 1924, 1925, 1935 et 1936. Un index permet de naviguer entre les différents articles.

Frédéric LE BLAY

Jörg RÜPKE, *Religiöse Erinnerungskulturen. Formen der Geschichtsschreibung in der römischen Antike*. Darmstadt, WBG, 2012. 1 vol., 238 p. Prix : 49,90 €. ISBN 978-3-534-25378-4.

Partant de recherches récentes qui ont fait prendre conscience que la mémoire historique va bien au-delà de la simple narration historique, J. Rüpke étudie dans ce volume les rapports entre mémoire, histoire et religion durant les derniers siècles de la République et sous l'Empire. Il s'agit d'éclairer le rôle joué par la religion, espace de communication fondamental dans le monde romain, dans le développement de la mémoire et d'une identité collectives – rôle qui est assumé en articulation, en tension même selon J. Rüpke, avec l'histoire, autre « medium » fondamental pour la communication et la construction de cette identité. Le volume est divisé en trois grandes parties, chacune formée de plusieurs chapitres qui correspondent à des contributions parues précédemment ailleurs, légèrement remaniées. La première section est consacrée au développement des genres historiographiques durant la République tardive (les sphères de la communication littéraire dans la phase de formation de la littérature romaine ; le « lieu » social des débuts de l'épopée romaine et ses conséquences pour la mémoire historique ; l'histoire sacerdotale et les *annales maximi* ; la romanité et les intérêts de groupes, à partir des *Commentarii* de César). La deuxième section porte sur les chroniques et les calendriers (les fastes, en tant que sources ou produits de l'historiographie romaine ; l'historiographie sous forme de listes ; le souvenir historique chez les petites gens, à partir du cas des *Fasti* des *Vicomagistri* ; les Fastes et le sanctoral : la créativité religieuse et l'historicisation de la religion durant l'Antiquité tardive). La dernière partie a pour thématique la religion en tant qu'histoire (la mémoire rituelle qui se développe autour des temples, des dates et des rites ; l'historicisation de la religion dans des textes de la République tardive, avec notamment les livres de Numa, Ennius et les fastes ou l'histoire varronienne ; l'historicisation des rituels, à partir de l'exemple du *Regifugium* à l'époque augustéenne). Dans le dernier chapitre, sous forme d'épilogue, J. Rüpke s'intéresse aux éléments antiques dans la culture européenne de la mémoire (avec des réflexions sur les *solemnitates*, *dies natales* ou fêtes politiques par exemple et un exemple concret, celui de l'année Schiller en 2005). Ce volume rassemble utilement une série de réflexions de l'auteur déjà parues précédemment, en les articulant autour de la question centrale des relations complexes qui se nouent entre histoire, mémoire et religion. Index général et index des sources.

Françoise VAN HAEPEREN

cernant), et, comme dans les *testimonia* également, les références aux passages parallèles chez d'autres auteurs astrologues antiques sont données en bas de page, souvent accompagnées d'une traduction française. Les fragments papyrologiques ont été traités autrement que dans l'édition de D. Obbink : à la différence de celle-ci, l'édition de P. Schubert ne fournit pas la transcription diplomatique des papyrus, mais seulement l'édition critique. Cependant, on trouve quelques indications précises sur le papyrus et sur la « mise en page » du texte qui y est écrit (sens des fibres, numéro des colonnes, mains, etc.). L'édition est en outre enrichie de nombreuses notes, soit en bas de page, soit à la fin du volume, complétée par un index thématique et un index des mots grecs. L'édition d'Anoubion par P. Schubert présente donc un progrès certain par rapport à celle de D. Obbink, parue neuf ans plus tôt : outre le fait qu'elle tient compte des dernières publications concernant Anoubion et de l'apport important du *P.Gen.* 4.157, elle fournit de nombreuses informations sur Anoubion, les fragments et les *testimonia* de ce poète, absentes de l'édition Teubner, ainsi qu'une traduction française, aussi bien des fragments que des *testimonia*. S'il peut s'avérer utile de consulter les éditions des différents papyrus repris dans cet ouvrage pour obtenir des données plus nombreuses et précises quant à leurs caractéristiques physiques ou internes (dimensions, écriture, signes utilisés, etc.), ou encore pour savoir comment leurs éditeurs ont justifié telle ou telle leçon, et si l'on aurait aimé avoir dans les commentaires de P. Schubert davantage d'explications concernant l'ordre selon lequel les différents fragments ont été classés, l'édition des Belles Lettres s'avère excellente. Elle intéressera aussi bien les historiens de l'astrologie antique que les papyrologues ; en dépit de la difficulté du sujet traité, l'ouvrage est en outre accessible à un public relativement large.

Tatiana BERG

Marie-Christine FAYANT et Pierre CHUVIN, *Hymnes orphiques*. Édités et traduits par M.-Chr. F. et P. Ch. Paris, Les Belles Lettres, 2014. 1 vol. 12,5 x 19 cm, CII-776 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 509). Prix : 117 €. ISBN 978-2-251-00593-5.

L'édition des *Hymnes orphiques* dans la Collection des Universités de France vient très heureusement pallier une absence puisque aucune autre édition n'a vu le jour depuis celle de Quandt en 1955, sur laquelle Anne-France Morand s'était fondée dans ses précieuses *Études sur les Hymnes orphiques* (2001). Commencée en collaboration avec le professeur Francis Vian auquel, dans son avant-propos, Marie-Christine Fayant rend hommage parmi d'autres comme Pierre Chuvin, cette édition se présente selon la loi du genre, avec texte (et appareil critique) et traduction juxtaposée. L'ouvrage s'ouvre par une introduction dans laquelle l'auteure commence par rappeler la généalogie d'Orphée, son lien avec Dionysos et les mystères, soulignant au passage l'absence, dans le recueil des *Hymnes*, de toute allusion à sa descente chez Hadès et à sa mort. Elle y replace ensuite les *Hymnes* parmi les œuvres attribuées à Orphée, insistant sur l'importance de la connaissance de la théogonie orphique pour la compréhension des *Hymnes*. Vient ensuite une présentation du recueil : le titre des hymnes – fournissant deux informations, le nom du dieu et l'offrande –, les offrandes

elles-mêmes (ou l'absence d'offrandes pour certains dieux), la langue et le style, le lieu et la date de composition, l'usage auquel les hymnes étaient destinés, enfin la transmission et la réception du texte. Cette partie, brève et sans éclairage nouveau sur les zones d'ombre qui entourent ces textes, est suivie d'une étude de l'organisation du recueil où une analyse précise lui permet de mettre en lumière une structure annulaire autour de la partie consacrée à Dionysos, confirmant du même coup l'analyse de R. Keydell (1942) selon laquelle le recueil serait une image de l'ordre du monde. L'introduction se poursuit par la question du prologue dans lequel Orphée interpelle son disciple Musée et lui transmet une prière à tous les dieux. Selon l'auteure, cette unique intervention d'Orphée, qui ne parle plus dans la suite du recueil, ne fait que renforcer le caractère orphique des quatre-vingt-sept hymnes qui suivent. Elle reprend alors la question de la composition simultanée ou indépendante du prologue, question qui, même si elle ne trouve pas une réponse définitive, n'en souligne pas moins le milieu orphique du prologue et du recueil. Enfin, cette copieuse introduction se termine par une présentation de la structure interne des hymnes qui suivent le même schéma, à savoir une invocation suivie d'une requête. Après une bibliographie reprenant les éditions et les études citées dans l'apparat critique, ainsi que la liste des *sigla*, le prologue et chaque hymne sont édités, traduits (sous chaque traduction, une liste fort pratique des épithètes propres à l'hymne), précédés chacun d'une introduction et suivis de notes précises et détaillées, vers par vers pour presque tous les hymnes. Par choix de l'auteure, la traduction est littérale, ce qui assure une parfaite lisibilité des épiclèses. Le recueil est suivi d'une annexe qui, avec l'introduction à laquelle elle renvoie, l'encadre harmonieusement et en replace la théologie dans l'ensemble du *corpus* orphique. Il y est ainsi question des identifications de divinités à une ou plusieurs autres, par assimilations explicites ou par l'attribution de mêmes épithètes (cette partie de l'annexe est complétée par des tableaux récapitulatifs clairs), de la cosmogonie qu'il est possible de reconstituer à partir des hymnes, des mythes concernant Zeus et le démembrement de Dionysos par les Titans propres à la tradition orphique. Enfin, l'ouvrage se termine par une bibliographie sélective, une table des hymnes (comportant numéro, dédicataire, nombre de vers, offrande), un lexique des épithètes divines et un index général. Au final, un ouvrage alliant clarté, esprit de synthèse et qualité scientifique pour traiter de textes qui n'ont sans doute pas encore livré tous leurs secrets.

Carine VAN LIEFFERINGE

Lorenzo MILETTI, *L'arte dell'autoelogio. Studio sull'orazione 28 K di Elio Aristide, con testo, traduzione e commento*. Pise, Edizioni ETS, 2011. 1 vol., 235 p. (TESTI E STUDI DI CULTURA CLASSICA, 50). Prix : 21 € (broché). ISBN 978-884672960-6.

Cet ouvrage est le prélude d'un tome qui paraîtra dans la Collection des Universités de France et qui fournira l'édition et une traduction française du discours 28 Keil parmi d'autres œuvres d'Aelius Aristide. En effet, une équipe internationale dirigée par Laurent Pernot prépare une édition complète de l'œuvre d'Aristide dans un projet de grande envergure porté par le CARRA (Centre d'Analyse des Rhétoriques Religieuses de l'Antiquité) de l'Université de Strasbourg et auquel contribuera donc Lorenzo Milette, en bénéficiant des résultats de recherche obtenus dans le présent

novateur à l'histoire de la géographie antique. On ne peut cependant s'empêcher de regretter que ces recherches de grande qualité aient été regroupées dans un recueil s'apparentant à des actes d'un colloque, sans conclusion ni synthèse récapitulative, plutôt que dans un livre organisé autour de lignes de force – par exemple autour de la géographie, science métisse entre les mathématiques, l'astronomie et les sciences humaines –, dont les chapitres préalablement coordonnés auraient permis d'éviter maints chevauchements et redondances. Mais peut-être était-ce trop demander à des savants qui nous ont déjà beaucoup donné.

Monique MUND-DOPCHIE

Michael ERLER, Therese FUHRER & Pascale DERRON (Ed.), *Cosmologies et cosmogonies dans la littérature antique. Huit exposés suivis de discussions et d'un épilogue*. Genève – Vandœuvres, Fondation Hardt, 2015. 1 vol. x-355 p., 7 fig. ill. (ENTRETIENS SUR L'ANTIQUITE CLASSIQUE, LXI). Prix : 75 CHF. ISBN 978-2-600-00761-0.

Comme chaque année depuis 1952, la Fondation Hardt, établie à Vandœuvres, près de Genève, a organisé ses *Entretiens sur l'Antiquité classique*. Comme l'indique le titre, le thème des *Entretiens* de 2014 porte sur les cosmogonies et cosmologies dans la littérature antique, c'est-à-dire « sur les textes anciens traitant de l'origine du monde ou plus concrètement de la description de la Terre et de la transmission du savoir sur la genèse du cosmos » (p. 1), pour reprendre les termes de Therese Fuhrer et Michael Erler à l'origine du projet. C'est le critère chronologique qui a prévalu pour ordonner les huit exposés (suivi chacun d'une discussion, selon la loi du genre) qui, allant de l'épopée babylonienne *Enūma eliš* jusqu'au point de vue de la physique moderne des particules de Ruth Durrer (qui ajoute ainsi une neuvième conférence aux exposés concernant l'Antiquité), sont représentatifs d'une approche multidisciplinaire du sujet. C'est donc l'assyriologue Stefan Maul qui inaugure l'ouvrage en mettant en lumière l'intention politique contenue dans l'épopée babylonienne de la création qu'est l'*Enūma eliš*. En effet, si le contenu de cette épopée repose bien sur une représentation ancienne de la création du monde et de la succession des dieux, son objectif principal est de déployer cette théogonie jusqu'au dieu Marduk afin de légitimer le pouvoir du dieu impérial de Babylone. L'intention politique et la contextualisation y sont claires. La comparaison avec la *Théogonie* d'Hésiode, où le pouvoir de Zeus s'affirme définitivement, est pertinente, même si la dimension politique est moins évidente que dans l'épopée babylonienne. Il est également question des traditions mésopotamienne et hésiodique (mais aussi des présocratiques et de Platon) dans l'exposé de Konrad Schmidt consacré au récit de la création dans la *Genèse*, contribution dans laquelle l'auteur suit le récit cosmogonique dans son déploiement évolutionniste qui mène de la sphère divine au monde humain finalement stabilisé et pacifié. Jenny Strauss Clay aborde ensuite la question sous un angle littéraire, et plus précisément, rhétorique : quelle autorité revêt l'auteur de récits cosmologiques ? J. S. Clay a retenu quatre auteurs – poètes inspirés – dans la littérature grecque : Homère, qu'elle inclut dans la discussion même s'il ne présente pas une cosmogonie systématique, Hésiode, et, après eux, Parménide et Empédocle. Elle les réunit autour d'une thématique centrale, celle d'une connaissance qui apparaît comme doublement duelle : divine et humaine, et portant sur le divin et l'humain. Cette thématique se prolonge dans les

réflexions de Gordon Campbell qui étudie ensuite, chez Lucrèce, comment le poète a pu inclure un exposé « scientifique », celui du matérialisme épicurien fondé sur la doctrine atomiste de Démocrite, dans un poème en hexamètres, forme par excellence de la poésie inspirée. Dans la cinquième contribution, David T. Runia rappelle précisément les deux modèles cosmogoniques issus du monde grec (celui du *Timée* de Platon et celui de Démocrite) tels que les avait présentés Rémi Brague (*La sagesse du monde*, 1999) aux côtés de deux autres modèles, l'un dérivé des Écritures de la tradition judéo-chrétienne et islamique, l'autre issu de la Gnose. Il prolonge la perspective de Brague en soulignant l'importance du lieu de production des cosmologies et, à Athènes et Jérusalem, il ajoute une troisième cité, Alexandrie, montrant le rôle important qu'elle a joué dans leur évolution, à travers la Septante, les écrits de Philon et d'Origène. La communication de Jason David BeDuhn concerne la cosmologie manichéenne : on y retrouve une multiplicité de traditions, mésopotamienne, indo-européenne (grecque et indo-iranienne), anatolienne, présentant des motifs semblables, comme les combats entre dieux, les défaites de certains ou encore le cosmos issu du démembrement d'un dieu, traditions que Mani a voulu unifier et incorporer dans son discours comme des traces de la vérité. C'est au poème didactique en hexamètres d'Aratos que Katharina Volk consacre sa communication. Abondamment traduit, ce poème, résultant de la mise en vers du traité astronomique d'Eudoxe, qualifié de *leptos* par Callimaque – terme dont K. Volk montre qu'il est un mot-clef des *Phénomènes* –, fut chez les Grecs, comme à Rome, la première source pour la connaissance des étoiles. Enfin, l'intervention de Rémi Brague pose la question fondamentale, celle de la légitimité du terme « cosmologie » dont il donne sa conception personnelle, à savoir que le terme implique une réflexion sur le *kosmos* et la façon dont l'homme « comprend et ressent sa présence dans le monde » (p. 306), ce qui en fait une spécificité antique. Cette réflexion de R. Brague sert de point de départ à l'épilogue de Ruth Durrer qui aborde la question par le biais de la physique moderne, exempte de dimension philosophique. Le volume se termine par des illustrations et des *indices*, les notices bibliographiques accompagnant chaque exposé, une bibliographie essentiellement anglo-saxonne et germanophone, sans aucune référence aux travaux de Lambros Couloubaritsis à propos du discours ambigu des Muses, pourtant point de départ de la réflexion de J. S. Clay (p. 109) et revenant également chez G. Campbell (p. 152-153). Il n'en reste pas moins qu'une fois encore, ces *Entretiens* offrent aux spécialistes et aux chercheurs de savantes réflexions qui se déploient avec de belles transitions sur une aire chronologique et géographique large. L'Antiquité classique n'y est pas seule convoquée. À cet égard, puisque l'Antiquité orientale y trouve également sa place, on regrettera une grande absente, l'Égypte, qui offre pourtant une multiplicité de cosmogonies.

Carine VAN LIEFFERINGE

Sara M. WJMA, *Embracing the Immigrant. The Participation of Metics in Athenian Polis Religion (5th-4th Century BC)*. Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014. 1 vol., 197 p. (HISTORIA – EINZELSCHRIFTEN, 233). Prix : 53 €. ISBN 978-3-515-10642-9.

In our world, globalising yet more than ever riven by conflicts of ethnicity, migration and social integration, the study of ancient metics is appropriately very much in

l'ouvrage (p. 149-251) est consacrée à trois sujets bien particuliers qui soulèvent des problèmes et renouvellent dès lors l'intérêt de la lecture. Le premier se demande comment il se fait qu'un dieu puisse être lui-même qualifié de *hosios*, voire, plus étonnant encore, d'*anosios*, comme c'est le cas d'Apollon, ou comment encore la question de l'*hosia* peut être posée à propos d'un comportement divin ; ce questionnement nous vaut de belles analyses de pièces d'Euripide et d'un passage de l'*Hymne homérique à Hermès*. L'interprétation, nouvelle, de S. Peels mise sur l'effet comique que viserait cette façon audacieuse d'humaniser le divin. Le deuxième chapitre étudie les normes rituelles auxquelles se réfère le vocabulaire étudié dans des textes littéraires et aussi dans les quelques inscriptions où il apparaît au V^e siècle avant notre ère (matériel nouveau donc pour cette enquête lexicologique). Sont surtout concernés des textes où les mots de la famille d'*hosios* dénoncent des interdits ou des comportements indésirables. Le dernier chapitre est intitulé « The Semantic Paradox », titre lui-même, si j'ose dire, paradoxal, puisque la ferme conclusion à laquelle aboutit l'auteure est que le paradoxe évoqué n'existe pas, à savoir la double signification de « pieux » et de « profane » que souvent on a reconnue à *hosios* et aux mots apparentés. Passant en revue les principaux passages où d'aucuns voudraient traduire par « profane », elle montre avec brio qu'il est possible à chaque fois de renoncer à cette interprétation. Chaque chapitre se termine par une brève conclusion, ce qui n'empêche pas de substantielles conclusions finales (p. 252-256). Une copieuse bibliographie, forte de plus de 400 titres, un *Index locorum*, un index des termes grecs ainsi qu'un index général, bien précieux lui aussi, clôturent l'ouvrage, la table des matières, détaillée, figurant au début. Compétence, méthode, rigueur, perspicacité, clarté sont les mots qui viennent à l'esprit pour qualifier ce travail qui ouvre des pistes nouvelles, défend des positions originales et est digne, à bien des égards, de servir comme modèle à de semblables enquêtes.

André MOTTE

Monique TREDE-BOULMER, Kairos. *L'à-propos et l'occasion. Le mot et la notion, d'Homère à la fin du IV^e siècle avant J.-C.* Préface de Jacqueline DE ROMILLY. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. 24 x 16 cm, 361 p., 6 fig. (COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES, 150). Prix : 45€. ISBN 978-2-251-32685-6.

Cette étude de Monique Trédé-Boulmer est, aux Belles Lettres, la réédition revue et augmentée de son ouvrage, publié chez Klincksieck en 1992, lui-même étant la version abrégée de sa thèse de doctorat soutenue à l'Université de Paris-Sorbonne en 1987. Comme le souligne Jacqueline de Romilly dans la préface, *kairos* est un mot « exceptionnel », « déroutant et difficile » (p. 10). Aussi a-t-on renoncé à le traduire pour le citer dans sa forme grecque. C'est précisément au sens du mot et à son évolution que l'auteure consacre le premier chapitre de son étude, après une introduction dans laquelle elle annonce la méthode choisie, méthode chronologique visant à « suivre pas à pas les emplois du mot et les variations de la notion » (p. 20). Ce dossier sémantique de *καίρος* commence par l'étude des emplois de l'adjectif *καίριος* chez Homère où il s'applique à un lieu ou une partie du corps vulnérable et visée par l'ennemi, en d'autres termes un « point décisif ». À cette valeur spatiale qui s'est maintenue de manière cohérente jusqu'à l'époque romaine s'est ajoutée une valeur

temporelle qui s'explique par le rapport avéré entre le *καιρός* et le tranchant, la coupure – « l'occasion » constituant une rupture dans la continuité temporelle –. Ce fait conduit l'auteure à reprendre la difficile question de l'étymologie du terme qu'elle rattache à la racine **ker-* (« couper »). Cette dimension temporelle ne doit pas pour autant occulter les sens les plus anciens, liés à cette racine, ceux du *kairos* de la décision ou de la convenance, et de là, de la juste mesure ou de l'à-propos. Le large champ sémantique que recouvre donc le mot *kairos* suggère son importance dans de nombreuses actions humaines dont il assure l'efficacité. Tel est l'objet des chapitres III, IV et V de la deuxième partie de l'ouvrage. M. Trédé-Boulmer consacre toutefois d'abord le chapitre II au *kairos* archaïque, chez Hésiode et Pindare, et met en lumière un *kairos* lié à une action humaine elle-même inséparable de la relation entre les hommes et les dieux, bref, un *kairos* empreint d'une forte valeur morale, de *συμμετρία* et de *σωφροσύνη*. La deuxième partie s'ouvre par une brève introduction, quelque peu caricaturale, qui rappelle les changements profonds qui ont marqué le V^e siècle à Athènes, tourné vers l'homme et caractérisé par l'épanouissement des *technai* humaines qui feront l'objet des chapitres suivants. Ces activités humaines ont fait une large place au *kairos* dont le sens temporel s'affirme comme le moment décisif, et de là, l'occasion favorable. C'est l'art médical qui inaugure cette partie de l'ouvrage, art caractérisé par la *συμμετρία*, équilibre garant de bonne santé, et la *ποικιλία*, variété et diversité des maladies, des symptômes, des manières de soigner, des modes de vie, etc. Face à cette *ποικιλία*, par l'art de la classification et du pronostic, le médecin a su déterminer, connaître le *kairos* dans une démarche rationnelle. À cet égard, dès la seconde moitié du V^e siècle, sa *technè* a sans doute ouvert le champ aux autres « arts du *kairos* » (p. 193), comme l'art du stratège et l'art politique qui font l'objet du chapitre IV. L'auteure a choisi de traiter le premier en mettant en regard Hérodote et Thucydide, le second en confrontant Démosthène et Eschine. Dans un cas comme dans l'autre, la valeur temporelle du *kairos* s'affirme de plus en plus nettement, un *kairos*, moment crucial et décisif pour l'avenir qui, chez Hérodote, s'efface cependant devant la décision divine, mais dont la maîtrise, chez Thucydide, garantit le succès de l'action humaine. Dans le débat politique qui opposa Démosthène et Eschine dans la seconde moitié du IV^e siècle, les deux adversaires s'accusent mutuellement d'avoir fait manquer à Athènes le *kairos*, l'occasion à saisir. Pourtant, leur conception du *kairos* est différente comme l'est leur choix politique : pour l'un, Démosthène, il s'agit pour Athènes de saisir l'occasion de renouer avec les traditions de liberté et d'indépendance (appel à la lutte contre Philippe), pour l'autre, Eschine, il s'agit de saisir l'occasion de faire la paix (appel à l'entente avec Philippe) ; ce dernier a évolué vers un *kairos* opportuniste, celui des circonstances et du moment présents. Enfin, dans le chapitre V, consacré au *kairos* dans l'art oratoire, M. Trédé-Boulmer part du débat qui opposa Alcidas et Isocrate, disciples du sophiste Gorgias, défenseurs de deux types de rhétorique, l'un défendant une rhétorique fondée sur l'improvisation et l'oralité, l'autre privilégiant la composition écrite et minutieuse. Cette controverse entraîne une autre, portant sur la capacité à saisir le *kairos* : est-elle le propre de l'éloquence improvisée, alors que l'*ἀκρίβεια* du style est celui des discours rédigés ? Tant Alcidas qu'Isocrate lient l'art de l'orateur à la maîtrise du *kairos*, le premier en tenant compte du contexte, du moment et de l'auditoire, le second en y voyant le garant de la *συμμετρία* du discours. Ainsi, chez Isocrate, *kairos* et *ἀκρίβεια*, loin de

s'opposer, sont les fondements de l'art oratoire. Du *kairos* des orateurs, le propos de l'auteur s'oriente assez naturellement vers les dialogues platoniciens consacrés à la rhétorique, le *Gorgias* et le *Phèdre*. Si la question du *kairos* ne trouve pas sa place dans le *Gorgias* qui condamne la rhétorique des sophistes, dans le *Phèdre* en revanche, l'orateur doit posséder la maîtrise du *kairos* « qui seul décide de la parole ou du silence, de l'opportunité ou de l'inopportunité des divers procédés du discours » (p. 293). L'ouvrage de M. Trédé-Boulmer s'achève par un bref épilogue consacré au *kairos* chez Aristote et une conclusion reprenant l'essentiel des conclusions intermédiaires. Si cette réédition ne dément pas la qualité de la thèse, on aura toutefois constaté une bibliographie quelque peu vieillie et, bien qu'elle ne soit pas « un ouvrage de philosophie » (Jacqueline de Romilly, préface, p. 11), cette étude qui a pour objectif de « retracer les métamorphoses du *kairos* d'Homère à Aristote » (p. 305) a fait abstraction des nombreux travaux d'Evangelos Moutsopoulos, fondateur de la « philosophie de la kairicité ».

Carine VAN LIEFFERINGE

Camille DENIZOT et Emmanuel DUPRAZ (Dir.), *Latin quis/qui, grec τις/τίς : parcours et fonctionnements. Études sur deux interrogatifs-indéfinis-relatifs*. Mont-Saint-Aignan cedex, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2014. 1 vol., 158 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 5, FONCTIONNEMENTS LINGUISTIQUES). Prix : 19 €. ISBN 978-2-87775-583-2.

Ce volume rassemble les contributions d'une journée d'étude autour des interrogatifs-indéfinis-relatifs en latin et en grec et est consacré aux emplois communs et aux différences qui caractérisent lat. *quis/qui* et gr. *τις/τίς*. L'optique est à la fois synchronique et diachronique, et allie analyses syntaxique, sémantique et pragmatique. Chacune des contributions propose également des réflexions méthodologiques, notamment sur les cadres généraux d'analyse, qui se voient remis en question ou confirmés. Le volume est organisé en trois parties : 1) interrogatifs, 2) indéfinis, 3) intégratifs (relatifs et subordonnants). La première partie comporte l'étude de R. Faure sur les emplois communs de *τίς* et de *ὅστις* à la période classique. Trois articles composent la deuxième partie, sur les indéfinis : B. Bortolissi et L. Sznajder examinent les emplois de *quis* dans la Vulgate, notamment dans les faits de traduction et d'un point de vue diachronique, en posant la question de la continuité ou de l'innovation par rapport au latin classique. L'étude de C. Denizot est consacrée aux emplois et à la valeur de *οὗ τις* et de *οὐδεὶς* en grec homérique, notamment pour s'interroger sur la valeur dite emphatique de *οὐδεὶς* dans l'épopée. E. Dupraz consacre une étude au sémantisme d'*aliquis* en latin classique. L'auteur y examine les différents contextes d'emplois (distribution, référence à un monde possible, référent indéfinissable, concurrence avec *quis*, référence à un monde irréel, emplois au pluriel). La troisième partie, consacrée aux relatifs, s'ouvre avec la contribution de M.-D. Joffe sur les emplois et la valeur de *qui* et *si quis* chez Plaute et Cicéron. Enfin, G. Gibert revient sur la construction *ut qui* + subjonctif en latin, du point de vue syntaxique et sémantique. Un *index locorum* termine le volume.

Sylvie VANSÉVEREN

de certains termes latins (e.g. corriger p. 92 *Marie-Claude* ; p. 259 *recherches* ; p. 399 *Imperator* ; p. 445 *Conservator*). Pour qui s'intéresse en particulier à la langue du discours de Nazarius et en général à celle des orateurs latins tardo-antiques, ce commentaire minutieux et détaillé constitue une mine d'informations. Monument d'érudition, il satisfera les philologues par les multiples rapprochements de langue ou de style opérés avec des œuvres antérieures, ou encore par les riches réflexions formulées sur le genre encomiastique. Quant aux historiens, ils auront peut-être plus de mal à en tirer profit en raison du caractère sommaire de l'index, conçu autour d'un nombre d'entrées très réduit, et de la minceur relative des 39 pages d'introduction historique comparées aux 377 pages du commentaire linéaire.

Antony HOSTEIN

Jan DEN BOEFT, Jan Willem DRIJVERS, Daniël DEN HENGST & Hans C. TEITLER (Ed.), *Philological and Historical Commentary on Ammianus Marcellinus XXX*. Leiden – Boston, Brill, 2015. 1 vol., 257 p. Prix : 110 €. ISBN 978-90-04-29995-5.

The penultimate instalment of the commentary on Ammianus Marcellinus follows the well-established mould of the series with detailed line-by-line discussion of philological and historical questions. As usual, the commentary provides a wealth of information and is a good guide to recent scholarship on the various aspects the text touches upon and to the numerous problems posed by the text. Indeed, several conjectures are proposed. The authors should receive praise for their continuing commitment to the project and for offering readers of Ammianus a fixed point of reference to start their own investigations. A commentary is not meant to be read from front to cover and as a format it imposes restrictions on its authors. I felt, for example, that the genre of the commentary is not the most suitable vehicle to assess the meaning projected by entire passages, such as the digression on Roman lawyers (30.4) or the virtues and vices of Valentinian (30.7-9). A commentary also implies making choices about what to comment and how much information to give, and readers are bound to approach Ammianus sometimes with other questions in mind than the commentators. The following list of suggestions is therefore offered with due modesty as notes to an important scholarly undertaking. The discussion of Valens' dedication to trials might have been broadened to include how Ammianus seems to play with the idea of Valens as a *princeps clausus* (p. 63). The evidence for the bar as the principal way of social advancement could have been more extensively discussed (p. 65). The fragment of Hermippus cited p. 71 is edited and commented as FGrHist 1026 F 53 (J. Bollansée). The discussion of the satirical digression on lawyers argues that the four types of lawyers distinguished by Ammianus refer to existing groups (p. 80-82), but the discussion did not allow me to really grasp how the commentators see this. On p. 110 it might have been good to assess what was known about Probus' glorious ancestry, to which Ammianus alludes (30.5.4). The commentators do not seem to be very interested in medical detail (see p. 146 on 30.6.5). The discussion of Valentinian's virtues and vices could have been enhanced by situating it more explicitly, on the one hand, within the context of ancient judgements on the emperor (see, e.g., Hier., Chron. a. 365, which has the same emphasis as Ammianus on *avaritia* and *crudelitas*) and, on the other, in that of late ancient thought about imperial virtues,

which cannot be considered to be a mere continuation of classical ideas (esp. regarding capital punishment). The commentators cite many parallel sources for what Ammianus has to say, but the interdependency of these sources could be taken more into account: e.g. at p. 142 it does not have much sense to quote both Socrates and Sozomen as the latter does not do much more than rewrite the former. Only rarely there is too much information: that the Greek ἀναβλεψς is the equivalent of the Latin *strator*, “groom”, does not add anything to our understanding of Ammianus (p. 138). There is repetition of the material of the burial of Valentinian I (p. 148, 196).

Peter VAN NUFFELEN

Matthias GERTH, *Bildungsvorstellungen im 5. Jahrhundert n. Chr.: Macrobius, Martianus Capella und Sidonius Apollinaris*. Berlin – Boston, De Gruyter, 2013. 1 vol. VIII-269 p. (UNTERSUCHUNGEN ZUR ANTIKEN LITERATUR UND GESCHICHTE, 111). Prix : 119,95 €. ISBN 978-3-11-030197-7.

In this slightly revised version of his doctoral dissertation (Georg-August-Universität Göttingen, 2011), Matthias Gerth sets out to analyse Late Antique views on “learning” or “education” – civil or intellectual education, designated more comprehensively by the German term *Bildung*. As such, the study can in a way be considered a supplement to and refinement of the authoritative *Das lateinische Christentum und die antike pagane Bildung* (Tübingen, 2007) by the author’s doctoral supervisor Peter Gemeinhardt. Limiting the historical scope of his analysis to the 5th century AD, the author selects three literary works, viz. Macrobius’ symposiastic dialogue *Saturnalia*, Martianus Capella’s allegorically framed encyclopaedia of the liberal arts *De nuptiis Philologiae et Mercurii*, and Sidonius Apollinaris’ collection of literary letters. An important common feature of these three works (prominent in the cases of Macrobius and Martianus Capella) is that the authors style themselves as fathers addressing their sons with educational advice. Although Gerth duly motivates his choice not to include technical texts on specialist issues (*Spezialschriften*) nor Augustine’s (allegedly) specifically Christian reflections on *Bildung*, it might have been rewarding to include the other works composed by Macrobius and Sidonius Apollinaris, as well as other authors who wrote on the subject during the 5th century AD. This would have resulted in a more complete outlook on the differences and possible “interactions” between Christian and pagan authors, as well as between “specialist” and more “vulgarizing” writings. In general, one can say that Gerth builds his study on a thorough, carefully contextualized and philologically informed close-reading of his source texts. In the course of the study, he raises and (tentatively) answers interesting questions relating to (1) the philological or textual nature of ancient learning in general, and the importance of etymology within learning (the author should have taken into account Mark Amsler’s *Etymology and Grammatical Discourse in Late Antiquity and the Early Middle Ages*. Amsterdam/Philadelphia, 1989); (2) the presence and relevance of bilingual competence in Late Antiquity and the continuing transfer of “Greek learning” to a Latin context; (3) the backward orientation or *Rückwärtsgewandtheit* (cf. Thorsten Fögen in *Listy filologické* 121 [1998], p. 206) prevailing in the intellectual climate of Late Antiquity, manifesting itself clearly in the

bonne place dans les bibliothèques de tous ceux qui travaillent sur les agglomérations gallo-romaines et l'urbanisme du nord de la Narbonnaise, du plateau suisse et plus largement des provinces gauloises.

Denis GENEQUAND

Pierre GROS, Emilio MARIN & Michel ZINK (Ed.), *Auguste, son époque et l'Augusteum de Narona*. Actes du colloque organisé par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et l'Université catholique de Croatie, Zagreb, à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le 12 décembre 2014. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2015. 1 vol., 196 p., 83 ill. Prix : 30 € (broché). ISBN 9782877543255.

Cet ouvrage constitue une sorte de petit mémorial d'une aventure scientifique et patrimoniale inaugurée avec la découverte en 1995 de l'*augusteum* de Narona (Dalmatie, act. Croatie). Fut alors mis au jour une petite salle de 8 x 8 m donnant sur le forum de la ville romaine et munie de banquettes destinées à l'exposition de statues impériales. Les vestiges de dix-sept effigies ont ainsi pu être patiemment restitués puis identifiés, avant la construction d'un musée à l'emplacement de l'édifice en question. Emilio Marin et Toni Glučina racontent la gestation des différents projets muséaux (expositions itinérantes et musée de site) qui a suivi finalement une activité scientifique prolixe tout entière dédiée aux statues retrouvées, acéphales et par conséquent difficiles à identifier précisément. Cette activité permet désormais, vingt ans après la découverte, de proposer un état des connaissances sur l'*augusteum* et son contexte politique et religieux. Isabel Rodà de Llanza résume les attributions proposées, notamment celle qui concerne Auguste (statue n° 13). François Baratte s'attache à l'étude d'une camée en pâte de verre représentant Livie, qu'il attribue à un élément décoratif de la salle de l'*augusteum*. Il est également possible qu'à l'image des temples, outre les statues, la salle ait conservé dans un coffre tout un mobilier qui donnait au lieu un caractère « sacré » ou empreint de respect. Robert Turcan présente le contexte politique général en donnant quelques éléments de l'originalité du régime augustéen. Gianfranco Paci revient sur les documents épigraphiques remarquables des villes de l'Adriatique alors que Marc Waelkens illustre l'importance de l'empreinte impériale sur les villes de l'Empire à travers l'exemple remarquable de Sagalassos. John Scheid traite, lui, de la question très débattue, depuis longtemps, des cultes rendus à l'empereur. Les ambiguïtés de la rhétorique politique augustéenne sont sans surprise à l'origine d'une grande variété de cultes et d'honneurs rendus à l'empereur, sans toutefois qu'Auguste vivant ne reçoive un culte de sa personne, cela malgré l'ambiguïté contrôlée et volontaire des libellés épigraphiques ou des compositions iconographiques. Tant qu'Auguste était vivant, c'est à son génie ou à son *numen* que l'on sacrifiait. Un tel constat rejoint finalement la démonstration de Simon Price sur le culte dit impérial en Asie Mineure (1984, p. 213) : « Language sometimes assimilated the emperor to a god, but ritual held back. » Reste la question de la définition d'un *augusteum*, abordée par Pierre Gros, qui propose un itinéraire débutant par l'exèdre de la basilique vitruvienne de Fano. Il s'agit essentiellement d'édifices articulés le plus souvent sur les bâtiments du forum qui participaient à la représentation du pouvoir municipal, les empereurs formant, avec les décurions et les magistrats, le

groupe dépositaire de l'autonomie municipale. Ensuite, quelle que soit la dimension religieuse du nom donné à ces salles, *aedes*, *templum* ou *augustum* et si l'on se fie aux exemples connus (dont celui de Naronā), il semblerait que l'essentiel était bien d'installer des salles d'exposition destinées à accueillir des « représentations sacralisées » et officielles des membres de la famille impériale. Celles-ci pouvaient ainsi recevoir des honneurs propres, en dehors de toute association divine, ou même un culte au *numen* ou au *genius* du vivant de l'empereur. Dans ce dernier cas toutefois, il reste un problème à résoudre qui est celui de l'emplacement d'un autel fixe et orienté dont l'emplacement, comme à Naronā, n'a pas été retrouvé, à moins de penser que le culte et les honneurs étaient rendus sur des autels ou des trépieds transportables.

William VAN ANDRINGA

Laurent BRICAULT & Fabrice DELRIEUX, *Gangra-Germanicopolis de Paphlagonie. « Foyer des Dieux ». Étude de numismatique et d'histoire*. Bordeaux, Ausonius, 2014. 1 vol., 204 p., nombr. ill. (NUMISMATICA ANATOLICA, 6). Prix : 40 €. ISBN 978-2-35613-102-7.

Depuis la fin des années 1990, les ateliers monétaires du nord de l'Asie Mineure ont fait l'objet de nombreux travaux et corpus qui font actuellement de cette région l'une des mieux étudiées pour la période romaine (p. 11-12) si l'on tient compte des publications passées ou à venir consacrées au Pont (Sébastopolis, Comana, Kérasonte, Trapézonte, Amaseia, Néocésarée, Nicopolis et Zéla) et à la Paphlagonie (Pompeiopolis, Abōnoteichos-Ionopolis, Néoclaudiopolis et Sinope). C'est dans cette dynamique que s'inscrit l'ouvrage publié par L. Bricault et F. Delrieux sur le monnayage provincial de la cité de Gangra-Germanicopolis. Cette monographie s'articule en trois parties. La première (p. 17-82) traite du matériel numismatique avec notamment les catalogues et l'étude numismatique ; la deuxième, intitulée « l'image et le sens » (p. 83-119), est consacrée aux types et légendes ; la dernière section (p. 121-141) consiste en un inventaire des sources littéraires couplé à une édition complète des inscriptions grecques et latines relatives à la cité. L'ouvrage est copieusement illustré et de nombreux tableaux appuient utilement le texte. La première partie contient trois catalogues : le premier recense 208 exemplaires avec l'ethnique civique ; les deux suivants regroupent huit monnaies plus anciennes et sans ethnique (quatre au nom de Deiotaros Philadelphie, quatre au nom d'Hestia). Toutes les monnaies sont en bronze. Il faut saluer la volonté des auteurs de donner accès à toutes les données relatives au matériel étudié. L'ensemble est d'une utilisation agréable, les descriptions sont précises et les nombreuses variantes des légendes sont indiquées coin par coin. Chaque exemplaire, dont le poids, le diamètre et l'axe sont indiqués chaque fois que cela fut possible, a manifestement fait l'objet d'une recherche approfondie quant à son pedigree et aux publications éventuelles où il figure. Les auteurs ont fait le choix de numéroter non pas les exemplaires mais les types (GG/1 à 110 puis DP et H/1 à 2) puis les combinaisons de coins (par exemple n° 114 = D43/R106). Malgré des vertus indéniables, ce système présente l'inconvénient de ne pas attribuer d'identifiant simple à chaque monnaie et ne permet donc pas de les citer ni de les compter aisément. Ainsi, à la page 13 de l'introduction, les auteurs annoncent avoir rassemblé 188

entre-temps, ont eu le temps de se dissoudre dans des fusions... En complément de l'histoire de la cartographie de Délos publiée par L. Gallois en 1910 dans le troisième fascicule de la même collection, un inventaire précis des cartes de l'île et des plans des secteurs fouillés nous est proposé, depuis 1873, début de l'investigation archéologique systématique de Délos, jusqu'à la dernière carte photogrammétrique de l'île levée par le service géographique de l'armée grecque en 1986. Ce livret explicite surtout les grands choix opérés pour la réalisation des plans : tout d'abord celui des échelles retenues en fonction des objectifs recherchés ; ensuite, celui des techniques et méthodes de relevés ; enfin, les conventions graphiques nécessaires à la bonne compréhension de cette riche documentation. Un index particulièrement commode permet de retrouver facilement les planches où est représenté un monument précis, selon la dénomination adoptée dans le *Guide de Délos* de Ph. Bruneau et J. Ducat (et à défaut d'une identification, le numéro que le *Guide* attribue à l'édifice). Il va sans dire que cet *Atlas* est un instrument indispensable à l'étude de l'urbanisme délien et cela d'autant plus qu'une grande partie des vestiges relevés ne l'avaient pas encore été ou pas avec la même précision et en tout cas pas en fonction d'un unique système topographique. C'est ainsi une analyse globale de tous les vestiges de l'île et de leur relation topographique qui est désormais permise. On soulignera aussi l'intérêt de toute une série de codes qui enrichissent l'information disponible sur ces plans, comme, à titre d'exemples, certains matériaux utilisés dans les maçonneries, les types de sols, les ouvertures (portes et fenêtres, y compris l'indication de leur bouchage), les puits ou les points d'eau. Mais on s'interrogera néanmoins sur l'adéquation du support ici proposé aux besoins et technologies actuels de la recherche. Ces plans reproduits sur support papier restent en effet très fragiles et l'on peut craindre que leur conservation ne soit pas très aisée dans les bibliothèques ouvertes à un large public. Or, ces plans sont également sur support numérique et sont destinés à offrir la base à un SIG de Délos. Il aurait été plus commode de procéder d'emblée à une publication sous une forme numérique. Car, de surcroît, le prix de 215 € est assurément un frein à une large diffusion. À l'heure où les chercheurs réclament l'élargissement de l'*open access*, d'autant plus que la recherche est financée par les deniers publics, il aurait semblé opportun de limiter les frais de publication et de mettre au plus vite à la disposition de tous cette précieuse documentation, sous une forme aisément utilisable et qui simplifie, par ailleurs, les mises à jour qui s'imposeront immanquablement.

Didier VIVIERS

Rune FREDERIKSEN, Elizabeth R. GEBHARD & Alexander SOKOLICEK (Ed.), *The Architecture of the Ancient Greek Theatre*. Acts of an International Conference at the Danish Institute of Athens, 27-30 January 2012. Aarhus, Aarhus University Press, 2015. 1 vol. 21 x 27,3 cm, 468 p., nombr. ill. n. b et coul. (MONOGRAPHS OF THE DANISH INSTITUTE, 17). Prix : 329,95 DKK. ISBN 978-87-7124-996-5.

Le théâtre grec est probablement l'un des domaines des études grecques les plus animés de ces dernières années ; en témoignent deux colloques internationaux qui ont réuni en 2011 et 2012 les meilleurs spécialistes du sujet, *Greek Theatre in the Fourth Century B.C.* (2014) et l'ouvrage traité ici, *The Architecture of the Ancient Greek*

Theatre (2015). Là où le premier entendait faire la lumière sur le iv^e siècle av. n. è. et une époque jusque-là négligée de l'art dramatique grec au sens large (cf. AC 84 [2015], p. 475-477), le second se focalise sur l'histoire de l'architecture du théâtre, de sa naissance au vi^e siècle à l'époque impériale. Ces deux initiatives indépendantes offrent ainsi une vision assez complète des dernières orientations de la recherche en ce domaine. Cette vitalité s'explique sans doute par de nombreux projets de fouilles qui permettent de repenser aujourd'hui des pans entiers de l'architecture du théâtre grec. Sont présentées ici, à côté de contributions de portée plus générale ou théorique, les nouvelles recherches menées en Grèce continentale (le théâtre en bois de Dionysos à Athènes, Sicyone, Dodone, Messène, Corinthe, Maroneia, Égira), dans les colonies (Sélinonte, Apollonie d'Illyrie), à Chypre (Nea Paphos) et en Asie Mineure (Iasos, Éphèse, Kastabos, Halicarnasse, Patara). Les îles égéennes sont absentes mais bénéficient depuis 2007 de la publication exemplaire du théâtre de Délos par Ph. Fraisse et J.-Ch. Moretti. La place impartie à cette recension ne permet pas de décrire le détail de tous ces travaux ; on tâchera d'en pointer les grands axes communs. J.-Ch. Moretti et Chr. Mauduit présentent une mise au point bien utile sur le vocabulaire grec lié à l'architecture du théâtre dans laquelle ils soulignent la restriction de sens induite par l'usage moderne de ces termes. H. P. Isler, à qui il incombe de synthétiser l'histoire de l'étude du théâtre grec et d'en définir les futurs fils rouges, revient sur trois questions fondamentales soulevées par W. Dörpfeld il y a plus d'un siècle, lesquelles allaient orienter plusieurs décennies de recherches : la date de construction du théâtre en pierre de Dionysos à Athènes, depuis lors connue (les fouilles ont permis de le dater de la seconde moitié du iv^e siècle), le rôle du *proskènon* surélevé et la forme de l'*orchestra*. Cette dernière question a reçu une attention renouvelée à la suite des découvertes récentes. En particulier, l'origine du plan semi-circulaire fut âprement discutée durant le colloque. A. Sokolicek suggère une différence fonctionnelle originelle entre les plans rectangulaire et semi-circulaire (« form follows function », p. 102) et s'oppose explicitement à la théorie de R. Frederiksen, qui voit dans ces deux plans le résultat d'une évolution pragmatique, les gradins semi-circulaires offrant une meilleure expérience acoustique et visuelle aux spectateurs. De ce point de vue, le théâtre de Kalydon est remarquable : de plan rectangulaire, il présente néanmoins, dans la partie supérieure de son *koilon*, des angles arrondis très assurément conçus pour le confort du public. R. Frederiksen considère que c'est cette nouvelle forme de gradins qui a engendré l'*orchestra* circulaire ; il place ainsi le spectateur au centre des évolutions architecturales du théâtre grec. Après tout, comme le rappellent J.-Ch. Moretti et Chr. Mauduit, « théâtre » vient de *theomai*, action de celui qui regarde (p. 124). P. Pedersen et S. Isager se rangent à l'argument pragmatique de R. Frederiksen en insistant toutefois sur l'importance du contexte philosophique, mathématique et architectural du v^e siècle, dans lequel le cercle nourrit une réflexion intense (p. 308). Quant à la question du *proskènon*, elle reste également débattue, ce qu'atteste notamment la contribution, dans ce volume, d'A. Öztürk, qui examine, à l'aune des recherches récentes, le développement de la scène surélevée en Asie Mineure au début de la période romaine. Il nuance les théories anciennes de W. Dörpfeld et O. Puchstein et identifie différents scénarios : adoption, tel quel, du *proskènon* existant ; transformation du *proskènon* en scène surélevée ; construction d'un nouveau théâtre avec une scène surélevée

ayant pour modèle le *proskênion* hellénistique. À côté de ces problèmes séculaires, H. P. Isler met en exergue trois autres tendances de la recherche actuelle : les particularités régionales des théâtres à l'époque hellénistique (traitées ici par lui-même et par K. Piesker dans le cas de l'Asie Mineure et par M. Germani pour la Béotie), les conditions de terrain favorables à l'établissement d'un théâtre (sujet abordé par E. R. Gebhard au travers des orchestras creuses et par Ch. Hayward et Y. Lolos pour le cas de Sicyone) et les fonctions du théâtre à l'époque hellénistique. L'étude des transformations opérées durant l'époque impériale constitue lui aussi l'un des champs de la recherche qui appelle des développements futurs ; en témoignent les contributions de V. Di Napoli sur l'adaptation des théâtres grecs à l'époque augustéenne et de N. de Chaisemartin sur le caractère hybride du théâtre d'Aphrodisias. Enfin la question de la fonction des passages souterrains sous l'orchestra mériterait, selon J. R. Green, Cr. Barker et G. Stennett, d'être remise en chantier. Généreusement illustré, l'ouvrage livre un stimulant état de la recherche dans tout ce qu'il a de mouvant. Nombreux sont les auteurs qui exhortent à pousser plus loin les investigations : de nouvelles fouilles, y compris sur des sites explorés de longue date, pourront apporter les éclairages attendus sur les questions résumées ci-dessus ; et il apparaît tout aussi prioritaire de compléter la documentation graphique, encore souvent lacunaire voire inexistante pour certains sites, afin d'assurer des fondations solides au renouvellement de ces études.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Nina ZIMMERMANN-ELSEIFY, *Corpus Vasorum Antiquorum. Deutschland, Band 99. Berlin, Antikensammlung, ehemals Antiquarium, Band 16. Attische Salbgefäße*. Munich, Verlag C. H. Beck, 2015. 1 vol., 127 p., 13 fig. et 24 p. de fig. n. b., 60 pl. coul. (UNION ACADÉMIQUE INTERNATIONALE). Prix : 98 €. ISBN 978-3-406-68353-4.

Ce seizième volume du *Corpus Vasorum Antiquorum* de la collection de l'Antikensammlung de Berlin est consacré aux vases à parfums attiques et en particulier aux alabastres, à un aryballe à figure rouge, aux lécythes en technique de Six, aux lécythes aryballisques et aux lécythes décorés de motifs réticulaires. La première partie du volume est consacrée à l'alabastré et s'ouvre par une introduction précisant son évolution morphologique, son iconographie, ses usages, l'histoire des vases au sein de la collection et leur éventuelle publication. Le volume présente une série de vases qui n'avaient jamais été publiés avec des photographies, à l'instar de l'alabastré attribué au cercle de Lydos, qui est l'un des plus anciens exemplaires connus avec celui d'Amasis conservé à Athènes, au Musée de l'Agora. Les alabastres de la collection sont représentatifs de l'évolution morphologique et stylistique de cette forme et appartiennent à certains des grands ateliers producteurs de la fin de l'époque archaïque et du début de l'époque classique. L'aryballe à figure rouge appartient à la production du Peintre de la Clinique. À l'instar de la partie sur l'alabastré, une brève introduction précise l'histoire, l'iconographie, l'usage des lécythes en technique de Six et des lécythes aryballisques. Les cinq lécythes décorés en technique de Six sont attribués à l'atelier des potiers-peintres de Sappho et de Diosphos et en sont des productions tout à fait classiques. La majorité du catalogue est consacrée aux lécythes aryballisques à figure rouge de la collection qui datent de l'ensemble de la

différents apports des contributions du volume en conclusion et met en exergue l'importance du concept de genre comme outil permettant de mieux comprendre les rapports sociaux de sexe et de domination entre hommes et femmes et leurs mécanismes.

Isabelle ALGRAIN

Carole TALON-HUGON, *L'Antiquité grecque*. Paris, Presses universitaires de France, 2014. 1 vol. 12,5 x 19 cm, 132 p., 5 fig. (UNE HISTOIRE PERSONNELLE ET PHILOSOPHIQUE DES ARTS). Prix : 12 €. ISBN 978-2-13-060912-4.

Ce petit livre s'inscrit dans un projet plus vaste intitulé « Une histoire personnelle et philosophique des arts » mis en œuvre depuis 2014 par Carole Talon-Hugon, spécialiste d'esthétique et de philosophie de l'art. Ce premier titre de la collection, qui traite de l'Antiquité grecque et a paru avant les tomes *Moyen Âge et Renaissance*, *Classicisme et Lumières* et *Modernité*, est une synthèse éclairée des concepts esthétiques fondamentaux qui ont vu le jour durant l'Antiquité classique – pas seulement grecque d'ailleurs, Vitruve et Plin le Vieux étant également convoqués. Le livre comprend quatre parties : « À l'origine, poésie et tragédie », « Les arts visuels » (c'est-à-dire la peinture et la sculpture), « Penser l'imitation avec Platon » et « Les passions, l'utile et le beau », qui compare les visions aristotélicienne et pythagoricienne de l'art à celle du fondateur de l'Académie. Les concepts-clés comme la *technè*, la *mimèsis*, la *catharsis* ou la *kalokagathia* sont présentés de manière simple mais jamais simpliste. Le cas échéant, les différentes approches philosophiques d'un même concept sont mises en regard. Le travail est sous-tendu dans son ensemble par une perspective diachronique. Ainsi le statut de l'artiste/artisan est-il évoqué en relevant l'aspect paradoxal de son évolution : alors que se dessine un mouvement vers une individualisation et une valorisation de l'artiste (premières signatures au VI^e siècle av. n.è., premières biographies d'artistes à l'époque classique), celui-ci restera, sinon mal, du moins peu considéré, comme en atteste, au II^e siècle de n.è., le témoignage de Lucien, lequel a renoncé à la sculpture pour cette raison (*Le Songe*). L'auteure décrit par ailleurs l'évolution de l'art grec qui fut à l'origine intimement lié au fait religieux et y resta toujours attaché, à des degrés divers, tout en s'en émancipant progressivement. Le poète, d'abord considéré comme « un demi-dieu (Homère) ou un magicien (Orphée) », deviendra un « individu ordinaire » tout en restant un être inspiré, un porte-parole des dieux. Au théâtre, les histoires perdent progressivement leur caractère héroïque. Cette émancipation allait permettre une prise en considération grandissante du caractère esthétique et plus seulement fonctionnel de l'art. C. Talon-Hugon montre en outre comment les représentations grecques, peintes et sculptées, ont évolué vers toujours plus de réalisme. Plin le Vieux a donné un sens à cette évolution ; il « note chaque étape qui lui apparaît comme un progrès dans le sens d'une imitation toujours plus fidèle du sujet » (p. 51). Il serait, selon l'auteure, « le premier historien de l'art » (p. 7). C. Talon-Hugon est soucieuse d'expliquer ces manières antiques de penser les arts et ce qui les différencie des visions renaissantes, modernes ou contemporaines, tout en mettant en garde contre toute démarche anachronique. L'écueil le plus grave serait en l'occurrence d'oublier que les Grecs ne connaissaient pas de mots pour qualifier certains concepts esthétiques dont il est justement question ici.

L'ouvrage, concis sans être réducteur, est d'une grande pédagogie. Sa lecture est rendue aisée par le style de l'auteure ainsi que par l'abondance de sous-titres qui permettent d'assimiler un à un les différents concepts abordés. À ce titre, et bien qu'il s'adresse à un public large, ce livre constitue une lecture idéale pour des étudiants entamant un parcours universitaire en histoire de l'art. Il paraît en effet important que ceux-ci prennent, dès le début de leurs études, la mesure de la distance qui sépare les façons antique et contemporaine de penser l'art, et se familiarisent avec ces notions essentielles. La bibliographie proposée en fin d'ouvrage est qualifiée de « succincte », ce que le lecteur désireux d'approfondir le sujet pourra regretter après une si brillante introduction.

Jean VANDEN BROECK-PARANT

Elisabeth SCHOFIELD, *Ayia Irini: the Western Sector. Results of Excavations conducted by the University of Cincinnati Under the Auspices of the American School of Classical Studies at Athens*. Philipp von Zabern, Darmstadt, 2011. 1 vol. 30,8 x 23 cm, XIX-224 p., 84 pl. n. b. (KEOS, 10). Prix : 86 € (Relié). ISBN 978-3-8053-4333-6.

Ce livre aurait tout à fait pu ne pas voir le jour sous cette forme, Elisabeth Schofield étant en effet décédée peu avant d'avoir pu y mettre une touche finale. C'est notamment à Jack L. Davis, l'un des fouilleurs du site et signataire du volume de la série des *Keos* consacré aux phases finales du Bronze Moyen à Ayia Irini, qu'est revenu le soin d'achever les conclusions et de mettre en forme l'ouvrage. Ces circonstances particulières, associées au fait qu'il s'agit de la publication de fouilles anciennes dont il se dit qu'elles ont été menées selon des standards déjà dépassés de leur temps (p. VIII), expliquent certainement les absences ou les lacunes que l'on peut relever çà et là, au premier rang desquelles l'absence d'une introduction en bonne et due forme. Certes, un avant-propos de J. L. Davis, particulièrement bienvenu, complète le court texte introductif (une page) de l'auteur. Mais ceci n'est pas suffisant pour dissiper la gêne que pourra ressentir un lecteur prenant contact avec le site et avec la série des *Keos*. Cette aventure éditoriale hésite en effet constamment, dans le compte rendu définitif des fouilles que John L. Caskey a menées à Ayia Irini sur l'île de Keos (Cyclades) de 1960 à 1970, entre une approche chronologique et une approche géographique. C'est celle-ci qui a été adoptée ici pour la publication du vaste secteur occidental de la ville protohistorique, qui comprend notamment, outre plusieurs maisons, la plus grande part préservée de la muraille ainsi que les aménagements permettant l'accès à une source souterraine. Les niveaux les plus anciens du « Secteur Ouest » ont déjà été intégrés aux publications antérieures, et ce volume se concentre, non sans quelques excursions dans un passé plus lointain, sur les périodes VI et VII (respectivement le début du Bronze Récent I et la fin de cette dernière phase, adjointe au Bronze Récent II). Ceci aurait mérité d'être annoncé d'emblée. Le volume est divisé, si l'on excepte la courte introduction (I) et les remarques conclusives (IX), en sept chapitres (II à VIII) découpant le Secteur Ouest en autant d'entités architecturales ou spatiales. Chacun de ces chapitres comprend une petite introduction, suivie d'une section replaçant les structures architecturales et les espaces dans une dynamique chronologique et dans leur relation avec l'environnement urbain. Les

en présence de la Sibylle d'Érythrée ou l'interprétation qui suppose une rencontre entre l'empereur Auguste (accompagné de Virgile) et la Sainte Famille ; ou l'analyse du trône vide sur l'image de l'*Hetoimasia*. On pourrait évoquer d'autres exemples encore mais il est évidemment impossible, dans un cadre limité comme celui-ci, de rendre compte de toute l'érudition et de l'originalité audacieuse de cette exégèse. Certes, il peut arriver au lecteur ébloui de se dire : « se non è vero, è ben trovato » ; mais la plupart du temps, les instants de doute critique s'évanouissent, ou du moins s'atténuent, devant les arguments développés à partir des textes. Quant aux scènes traitées en style monumental sur les côtés de la nef, il apparaît clairement qu'elles se rattachent bien à l'ensemble de la thèse exposée sur l'arc triomphal. Le quatrième chapitre, intitulé : « Une vue d'ensemble des mosaïques », aurait pu faire croire qu'il s'agissait d'une étude concernant plus directement les mosaïques, au plan de l'histoire de l'art. Ce n'est cependant pas le cas : si G. Steigerwald est bien conscient que le décor de l'arc triomphal doit encore beaucoup à l'héritage culturel classique, il ne s'appesantit guère sur cette question de la tradition artistique dans laquelle pourraient s'inscrire les mosaïques. Selon lui, le programme décrypté était si important aux yeux des concepteurs que pour le traduire en images un nouveau langage avait été créé (le style monumental, p. 210-211), affirmation toutefois indémontrable vu le peu de témoignages conservés de l'art de l'époque ; on touche ici au point le plus faible de la démonstration. Au total cependant, beaucoup des hypothèses développées entraînent l'adhésion, quand il s'agit d'analyse iconographique sur base théologique. L'enthousiasme de l'auteur est communicatif et convaincant, grâce à sa très grande connaissance des textes et à sa profonde compétence en matière de vêtements antiques ; en dépit d'assez nombreuses répétitions relatives au but poursuivi, l'intérêt ne faiblit donc pas, stimulé de surcroît par une illustration excellente. Voilà un ouvrage qui devrait susciter la réflexion et la discussion.

Janine BALTZ

Renate Johanna PILLINGER (Ed.), *Neue Forschungen zum frühen Christentum in den Balkanländern*. Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2015. 1 vol. 20,5 x 29,5 cm, 157 p., nombr. plans, ill. n.b. & coul. (ÖSTERREICHISCHE AKADEMIE DER WISSENSCHAFTEN, PHILOSOPHISCH-HISTORISCHE KLASSE, DENKSCHRIFTEN 484. ARCHÄOLOGISCHE FORSCHUNGEN, 26). Prix : 71 € (relié). ISBN 978-3-7001-7817-0.

Cet ouvrage est issu d'un symposium interdisciplinaire organisé le 15 octobre 2012 par l'Institut des civilisations de l'Antiquité de l'Académie autrichienne des Sciences. La parole a été donnée en majeure partie à de jeunes chercheurs impliqués dans des projets sur les débuts du christianisme dans les pays balkaniques (Slovénie, Croatie, Serbie, FYROM, Albanie, Bulgarie et Roumanie) ainsi qu'en Hongrie. L'un des objectifs de cette rencontre, qui était de mettre en évidence l'importance des découvertes archéologiques effectuées dans cette zone géographique pour mieux comprendre l'histoire de la construction de l'Europe, a bel et bien été atteint. L'ouvrage comprend douze contributions richement illustrées (nombreuses photos, plans et coupes en couleur), la plupart sont écrites en allemand (8 sur 12). Sept articles offrent

un bilan sur les recherches archéologiques menées dans une région ou un pays, 4 ont trait à un site particulier et l'une s'intéresse à des pratiques culturelles mises en lumière par l'étude d'inscriptions. Diverses annexes utiles (liste des abréviations, index des noms de lieux et des noms de personnes) viennent compléter cet ensemble. Nous attirerons l'attention sur quelques aspects particulièrement significatifs des riches informations, parfois inédites, contenues dans ce livre dont le principal atout est de diffuser des connaissances publiées dans des revues balkaniques spécialisées, souvent difficilement accessibles. La première étude de Fr. Mitthof, « Illyrische Kaiser und *vetus religio*. Altrömische Kulte im Donau-Balkanraum und das Zeugnis des Inschriften » (p. 11-18) s'intéresse au début de la période étudiée dans ce volume et démontre que suite à l'affermissement progressif de la domination romaine dans la région de l'Illyricum entre le III^e s. av. J.-C. et le II^e s. après J.-C., les traditions et les cultes romains s'y sont peu à peu développés et légèrement transformés durant le III^e siècle ap. J.-C., comme l'atteste par exemple l'étude d'inscriptions en l'honneur de Jupiter. La contribution suivante, due à L. Nagy, « Die Lage der Erforschung des frühen Christentums in Ungarn im Spiegel eines neuen Projekts » (p. 19-36), présente un projet austro-hongrois sur l'étude des édifices et des objets de l'époque paléochrétienne situés en Hongrie (anciennes provinces romaines de Valeria et partie de la Pannonie prima) incluant, sous forme de catalogue, les découvertes archéologiques effectuées depuis les années 2000 et les nouvelles interprétations relatives aux ensembles plus anciens déjà connus. L'article suivant de R. Bratož, « Die Forschungen zum frühen Christentum in Slowenien (1991-2011) », p. 37-60, fournit une large vue d'ensemble des recherches historiques et archéologiques menées en Slovénie et dans ses environs par des chercheurs slovènes et étrangers. Les informations et la bibliographie afférant aux nombreux sites mentionnés, dont celui de Tonovcov doté d'un complexe ecclésial composé de trois églises (parmi lesquelles une basilique double), près de Kobarid, sont très riches mais il est dommage que l'illustration se limite à deux documents. Suit la contribution de Br. Migotti, « Early Christian Archaeology in Northern Croatia. The State of Research » (p. 61-68), qui donne un bref aperçu des recherches conduites sur l'époque paléochrétienne dans le Nord de la Croatie jusqu'en 1997 avant de se concentrer sur les découvertes réalisées entre 1998 et 2012 qui s'avèrent très prometteuses. Parmi celles-ci, signalons le complexe paléochrétien de Kamenica à Vinkovci qui fait l'objet d'une brève présentation dans l'article de Hr. Vulić « Kamenica. An Early Christian Complex », p. 69-72. Les recherches qui y ont été menées illustrent bien l'apport des nouvelles technologies à l'archéologie : une prospection géoradar réalisée en 2012 a révélé les vestiges d'un complexe architectural ecclésiastique couvrant une surface d'environ 6 000 m² et dont une reconstitution planimétrique et deux images en 3D ont été proposées. Des campagnes de fouilles systématiques ont lieu depuis 2014 afin d'étudier cet ensemble de constructions du IV^e siècle et ses remaniements ultérieurs. La Croatie est toujours à l'honneur dans l'article suivant écrit par J. Jeličić-Radonić intitulé Salona « Metropolis of the Roman Province of Dalmatia and Its Cultural Environment in the Light of Recent Research » (p. 73-81). Il s'agit d'une remarquable synthèse bien illustrée sur les recherches menées à Salone où fouilles archéologiques et prospections géoradar se complètent. La contribution suivante de M. Kaplarević, « Frühchristliche Archäologie in Serbien. Forschungsgeschichte und aktueller Stand »

(p. 83-91), offre un aperçu large mais forcément partiel des résultats des recherches sur les vestiges chrétiens en Serbie en insistant sur les découvertes et les prospections réalisées à Sirmium (Sremska Mitrovica), Naissus (Niš), Čalma, Bassianae (Donji Petrovci), Singidunum (Belgrade), Viminacium (Kostolac), Aquae (Prahovo), Mediana, Caričin Grad (ville identifiée à Justiniana Prima) et Gradina Jelici. Un projet d'étude historico-géographique de la région du nord de la Macédoine (FYROM et SO de la Bulgarie), soutenu par l'Académie autrichienne des Sciences, qui constituera le volume 16 de la *Tabula Imperii Byzantini*, fait l'objet d'une présentation par M. Popović intitulée « Frühchristliche Archäologie in der historischen Landschaften Makedonien (2006-2012) », p. 93-99. De courtes notices illustrées concernant Scupi (Zlokukani), Kale (Skopje), Bargala et Heraclea Lyncestis, de même qu'un bilan des recherches archéologiques menées dans la région étudiée, se rattachent à ce projet. L'article de N. Ceka, « Das frühe Christentum in Albanien. Ergebnisse und Überlegungen » (p. 101-108), propose quelques réflexions sur l'implantation du christianisme en Albanie à partir des données archéologiques des sites de Byllis, Butrint, Saranda, Durrës et Shkodra. En tant qu'archéologue spécialiste de l'Antiquité, N. Ceka fournit des observations intéressantes en comparant les périodes gréco-romaine et chrétienne. Il souligne notamment les caractères obscurs du début et de la fin de la période protobyzantine en Albanie : d'une part, l'absence d'inscriptions et de constructions entre le I^{er} et le IV^e siècle, alors que les sources historiques témoignent de la diffusion du christianisme en Illyrie, et, d'autre part, les persistances d'un mode de vie attesté par l'archéologie jusqu'au IX^e siècle qui semble s'expliquer par l'assimilation des tribus slaves aux populations illyriennes, phénomène jetant les bases d'une nouvelle ère qui caractérisera la période médiévale et dont les traces subsistent à Kruja et Lissus. Suivent deux contributions relatives aux recherches archéologiques relatives à deux sites bulgares : Serdica (Sofia) et Bjala. L'étude de G. Fingarova, « Das christliche Erscheinungsbild Serdicas » (p. 109-122), montre, à la lueur des dernières fouilles menées par M. Ivanov dans le centre de Sofia, comment le christianisme réussit à s'intégrer progressivement dans cette ville qui connut un essor important durant l'Antiquité tardive. Les édifices cultuels, dont peut-être la première cathédrale, ont d'abord été construits au nord du *decumanus maximus*, dans un quartier occupé par des maisons à péristyle dotées d'installations thermales. Ce n'est que dans la seconde moitié du V^e siècle que le centre épiscopal, constitué d'un complexe ecclésial comportant deux églises, fut implanté dans le centre de la ville antique. Ce pôle cultuel s'est maintenu durant le VI^e siècle tandis qu'à la même période, on constate l'abandon ou la destruction des églises situées *extra muros*. L'article de V. Jotov et Al. Minčev, « Der frühchristliche Kirchenkomplex am Kap Sveti Atanas bei Bjala, Region Varna (Ende 4. – Anfang 7. Jh.) », p. 123-132, fournit des nouvelles données et un matériel d'un grand intérêt. Les fouilles menées entre 2009 et 2012 au Cap Sveti Atanas près de Bjala ont révélé, outre la forteresse tardo-antique qui avait été repérée par les frères Škorpil en 1892, un groupe de constructions aux fonctions variées, des thermes et les vestiges d'une caserne. Les fouilles se sont concentrées sur l'église, la résidence du prêtre titulaire ou de l'évêque, deux baptistères, un hagiasma, un pressoir et des fours destinés à la production de céramiques culinaires. Plusieurs éléments en marbre issus des installations liturgiques de l'église (plateau et supports de la table d'autel, plaques et piliers ou piliers-colonnettes de chancel, bases et

colonnes fragmentaires de ciborium) ont été exhumés et sont publiés dans cette étude pour la première fois. La découverte des colonnes et des chapiteaux corinthiens proto-byzantins en calcaire dans les neufs montre que ce matériau était utilisé pour les éléments architecturaux tandis que le marbre était réservé au dispositif cultuel. Des fragments d'enduits peints, dont certains présentent un décor figuré et des inscriptions (MARIA et HIESU), ornaient les murs de l'abside et du baptistère du V^e siècle édifié au Nord du narthex lors de la première phase de construction de l'église. Signalons aussi la découverte, juste devant l'entrée orientale de la résidence de l'évêque, d'une bague en or dont la partie supérieure évoque peut-être la rotonde du Saint-Sépulcre de Jérusalem. L'interprétation des divers vestiges conduit à envisager une première phase de construction de l'église à la fin du IV^e ou au début du V^e siècle, tandis que la seconde phase a probablement eu lieu dans la première moitié du VI^e siècle. La destruction de l'ensemble du complexe a été mise en relation avec l'invasion avaro-slave de 614. La dernière contribution d'I. Achim, « Nuove ricerche archeologiche sui monumenti paleocristiani della Scizia » (p. 133-142) a trait à quatre édifices chrétiens de la province romaine de Scythie Mineure en Roumanie, actuelle Dobroudja, situés à Murighiol, Capidava, Pantelimon et Ovidiu. Particulièrement intéressantes s'avèrent les analyses anthropologiques effectuées sur les squelettes retrouvés dans l'hypogée de la basilique paléochrétienne de Murighiol (antique Halmyris) qui confirment les informations contenues dans les Vies du prêtre Epictet et du moine Astion issus de Bithynie et martyrisés dans cette ville sous Dioclétien. Catherine VANDERHEYDE

Georgios DELIGIANNAKIS, *The Dodecanese and the Eastern Aegean Islands in Late Antiquity, AD 300-700*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 232 p., nombr. ill. (OXFORD MONOGRAPHS ON CLASSICAL ARCHAEOLOGY). Prix : 105 £ (relié). ISBN 978-0-19-874599-0.

L'ouvrage de Georgios Deligiannakis, issu d'une thèse soutenue à Oxford en 2007, traite de l'histoire du Dodécanèse dans l'Antiquité tardive ; il porte sur une vingtaine d'îles de la *Provincia Insularum* qui, en raison de leur géographie, sont à la fois des plaques tournantes du commerce maritime, des points d'appui militaires, des lieux de pèlerinage et des terres d'exil. Véritable enjeu entre puissances concurrentes, elles sont le théâtre d'événements historiques et politiques majeurs : tant les Perses que les Arabes et les Byzantins y mènent en effet régulièrement campagne pour conquérir ces lieux prospères et d'un incontestable intérêt stratégique ; c'est ainsi que Rhodes, sous domination arabe, servira d'arrière-base pour le siège de Constantinople en 674-678. Pourtant, si l'Antiquité tardive est vraisemblablement une période mouvementée pour l'Égée orientale, sa situation économique demeure relativement stable. Parallèlement, le christianisme semble avoir trouvé un terrain particulièrement favorable sur ces îles proches des côtes d'Asie Mineure. Cette thèse avancée par l'auteur est corroborée par l'implication des évêques de la province ecclésiastique couvrant les Cyclades et le Dodécanèse dont Rhodes est le siège épiscopal, en tant que protagonistes dans la lutte contre les hérésies dès le premier concile œcuménique de Nicée. Cette religion nouvelle est à l'origine de la majorité des constructions tardo-antiques aujourd'hui visibles et répertoriées dans ce travail. L'ouvrage tend ainsi à prendre le

elles-mêmes (ou l'absence d'offrandes pour certains dieux), la langue et le style, le lieu et la date de composition, l'usage auquel les hymnes étaient destinés, enfin la transmission et la réception du texte. Cette partie, brève et sans éclairage nouveau sur les zones d'ombre qui entourent ces textes, est suivie d'une étude de l'organisation du recueil où une analyse précise lui permet de mettre en lumière une structure annulaire autour de la partie consacrée à Dionysos, confirmant du même coup l'analyse de R. Keydell (1942) selon laquelle le recueil serait une image de l'ordre du monde. L'introduction se poursuit par la question du prologue dans lequel Orphée interpelle son disciple Musée et lui transmet une prière à tous les dieux. Selon l'auteure, cette unique intervention d'Orphée, qui ne parle plus dans la suite du recueil, ne fait que renforcer le caractère orphique des quatre-vingt-sept hymnes qui suivent. Elle reprend alors la question de la composition simultanée ou indépendante du prologue, question qui, même si elle ne trouve pas une réponse définitive, n'en souligne pas moins le milieu orphique du prologue et du recueil. Enfin, cette copieuse introduction se termine par une présentation de la structure interne des hymnes qui suivent le même schéma, à savoir une invocation suivie d'une requête. Après une bibliographie reprenant les éditions et les études citées dans l'apparat critique, ainsi que la liste des *sigla*, le prologue et chaque hymne sont édités, traduits (sous chaque traduction, une liste fort pratique des épithètes propres à l'hymne), précédés chacun d'une introduction et suivis de notes précises et détaillées, vers par vers pour presque tous les hymnes. Par choix de l'auteure, la traduction est littérale, ce qui assure une parfaite lisibilité des épiclèses. Le recueil est suivi d'une annexe qui, avec l'introduction à laquelle elle renvoie, l'encadre harmonieusement et en replace la théologie dans l'ensemble du *corpus* orphique. Il y est ainsi question des identifications de divinités à une ou plusieurs autres, par assimilations explicites ou par l'attribution de mêmes épithètes (cette partie de l'annexe est complétée par des tableaux récapitulatifs clairs), de la cosmogonie qu'il est possible de reconstituer à partir des hymnes, des mythes concernant Zeus et le démembrement de Dionysos par les Titans propres à la tradition orphique. Enfin, l'ouvrage se termine par une bibliographie sélective, une table des hymnes (comportant numéro, dédicataire, nombre de vers, offrande), un lexique des épithètes divines et un index général. Au final, un ouvrage alliant clarté, esprit de synthèse et qualité scientifique pour traiter de textes qui n'ont sans doute pas encore livré tous leurs secrets.

Carine VAN LIEFFERINGE

Lorenzo MILETTI, *L'arte dell'autoelogio. Studio sull'orazione 28 K di Elio Aristide, con testo, traduzione e commento*. Pise, Edizioni ETS, 2011. 1 vol., 235 p. (TESTI E STUDI DI CULTURA CLASSICA, 50). Prix : 21 € (broché). ISBN 978-884672960-6.

Cet ouvrage est le prélude d'un tome qui paraîtra dans la Collection des Universités de France et qui fournira l'édition et une traduction française du discours 28 Keil parmi d'autres œuvres d'Aelius Aristide. En effet, une équipe internationale dirigée par Laurent Pernot prépare une édition complète de l'œuvre d'Aristide dans un projet de grande envergure porté par le CARRA (Centre d'Analyse des Rhétoriques Religieuses de l'Antiquité) de l'Université de Strasbourg et auquel contribuera donc Lorenzo Milette, en bénéficiant des résultats de recherche obtenus dans le présent

livre. Cela dit, le tome à publier chez Les Belles Lettres se démarquera de *L'arte dell'autoelogio* sur un point fondamental – même si cela reste implicite dans le sous-titre du livre de 2011 –, à savoir l'édition critique, de rigueur dans la CUF. Le texte d'Aristide que nous donne à lire Miletta ici est, à 35 passages près dans un discours que ses 156 paragraphes rendent l'un des plus longs textes de ce rhéteur de la Seconde Sophistique, celui de Bruno Keil (1898). L'auteur recense ces passages à la p. 58 pour les discuter dans le commentaire (p. 145-210). Il sera intéressant de voir si l'étude approfondie de la tradition manuscrite de 28 K amènera L. Miletta à faire de nouveaux choix dans la future édition « Budé » par rapport à cet ouvrage qui ne contient pas d'apparat critique. L'intérêt principal du discours 28 K, dont le titre grec, Περὶ τοῦ παραφθέγματος (« À propos de l'affirmation subsidiaire »), est *a priori* énigmatique (voir les explications p. 12 et 53-54), réside dans sa thèse originale : l'orateur défend la légitimité et l'utilité de l'éloge de soi et s'oppose ainsi de façon tout à fait sérieuse au modèle éthique de la modestie qui était prépondérant tout au long de l'Antiquité. Pour ce faire, Aristide se fonde notamment sur un dossier impressionnant de prédécesseurs (auteurs et personnages mythiques et historiques) qui ont ouvertement manifesté une grande estime de soi. Dans ce catalogue, qui constitue la partie centrale du discours (§ 18-97), l'auteur cite ou réutilise de nombreux passages d'auteurs grecs (notamment poètes et orateurs), dont certains ne nous sont pas connus autrement. Le discours 28 K d'Aelius Aristide, pourtant peu étudié, fait ainsi partie des textes anciens qui peuvent intéresser les spécialistes de l'intertextualité et de la fragmentologie : voilà un autre apport important de ce texte sur lequel L. Miletta ne manque pas de se pencher dans son commentaire. Cette belle intertextualité est pratiquée d'ailleurs dès la première partie du discours (§ 1-17), dans laquelle l'orateur réfute la critique reçue à l'occasion de la déclamation d'un hymne en l'honneur d'Athéna : un rhéteur anonyme l'avait accusé d'un éloge de soi inopportun dont Aristide se serait rendu coupable en louant la déesse. Les *exempla* fourmillent encore dans la troisième partie du discours (§ 98-156), qui aborde plus généralement les motivations de l'éloge de soi du point de vue de l'orateur qui se sait possédé d'une ferveur divine ; cette inspiration mystique rappelle de toute évidence la communion qu'Aristide disait entretenir avec Asclépios dans les *Discours sacrés*. On ne s'étonnera pas de la présence de Platon dans cette dernière partie ni de l'importance du platonisme dans l'ensemble du discours. Cet héritage s'illustre de manière emblématique dans l'auto-présentation allusive d'Aristide comme un nouveau Socrate face au rhéteur anonyme qui le critique à l'instar d'un second Euthydème (selon l'interprétation convaincante que l'auteur propose à partir du titre du discours, p. 53-54). Ce sont là quelques-uns seulement des problèmes abordés par L. Miletta dans sa riche introduction (p. 11-58) qui porte sur différents aspects d'Aelius Aristide (état des recherches sur l'auteur, son intérêt pour nous, vie et œuvre du rhéteur, tradition manuscrite et histoire des éditions) et spécifiquement sur les problématiques diverses soulevées par le discours 28 K. Quant à l'édition, le choix de reproduire en principe le texte établi par Bruno Keil est sans doute judicieux, en attendant la parution de la nouvelle édition dans la CUF. Pour la plupart des 35 passages dans lesquels L. Miletta se distancie néanmoins de son célèbre prédécesseur, il a repris la leçon des manuscrits. Cette démarche conservatrice donne globalement un texte libéré des trouvailles ingénieuses que l'*ingenium* allemand de la fin du XIX^e siècle proposa parfois sans nécessité. Il y a

toutefois des cas discutables. Ainsi, au § 82, il me paraît préférable d'accepter l'athétèse de Σωκράτης par Keil, nom sans doute interpolé pour expliquer αὐτός (p. 58 et 181). Aucun lecteur ne se méprendra sur l'identité de l'ἀνὴρ σοφός (§ 81) dont le rapport avec les sophistes, la perspective d'une condamnation à mort et le souvenir de l'apologie donnent autant de clés de lecture sûres, avant même la mention explicite du nom de Socrate au début du § 82 (ἐν ἀπολογίᾳ Σωκράτους), c'est-à-dire avant le passage incriminé, puis aux § 83 et 84, chaque fois au début du paragraphe. Le chercheur italien se propose de garder le nom de Socrate dans le texte, tout en le plaçant (apparemment par erreur) entre crochets dans son édition (p. 106). Prenons un deuxième cas dans la même section concernant Socrate. Au § 83, c'est à juste titre que les éditeurs ont trouvé le passage οὐκ ἐθαύμαζεν οὐδ' ἔφασκεν suspect. La conjecture de Keil οὐκ ἐθαύμαζεν, οὐς ἔφασκεν, dont L. Miletti, p. 182 met en avant les avantages, est abandonnée au profit de la leçon des manuscrits sur base d'un emploi spécifique de φάσκω chez Platon (dans le sens d'« accepter la thèse d'un interlocuteur »). Il est certes plausible de supposer pour Aristide un clin d'œil à l'usage platonicien assez technique d'un verbe, notamment dans un contexte qui traite de Socrate, mais plusieurs considérations semblent s'opposer à la leçon transmise. D'abord, on attendrait un régime exprimé explicitement comme complément direct du verbe θαυμάζω, d'autant plus que le sens « admirer » est régulièrement concurrencé par « s'étonner » dans le langage philosophique. Ensuite – et c'est là un argument de fond qui me paraît assez puissant –, ce paragraphe ne s'intéresse pas à l'accord ou au désaccord que Socrate pouvait exprimer vis-à-vis de ses interlocuteurs, mais bien à l'image que le philosophe se faisait de ceux-là et de lui-même. C'est précisément cette image de soi, rehaussée par l'opposition avec le jugement sur les autres, qui retient tout l'intérêt d'Aelius Aristide dans la section sur Socrate. Enfin, la leçon adoptée par L. Miletti p. 106 impliquerait que le philosophe d'Athènes n'était jamais véritablement d'accord avec ses interlocuteurs (trad. p. 107 : « né era seriamente d'accordo con gli interlocutori »). Ceci se heurte au rôle des interlocuteurs de Socrate qui, loin d'être uniquement des opposants, deviennent paradoxalement des adjuvants dans la quête intellectuelle du héros à travers le dialogue. La conjecture de Keil en devient assez probable, non seulement sur le plan paléographique. La traduction, la première traduction italienne du discours 28 K, est de qualité. Relevons une des rares erreurs. Le § 138 est une de nos sources pour le fr. 36, 3-22 West² = 30, 3-22 Gentili-Prato² = 24, 3-22 Diehl³ de Solon. Dans ces trimètres, la séquence τοὺς δ' ἀναγκαίης ὑπο / χρεοῦς φυγόντας (v. 10-11), qui pose d'ailleurs un problème textuel heureusement tranché par L. Miletti (p. 58, 132 – le mot accentué comme χρεοῦς doit être corrigé en périspomène dans le texte – et 205), a été mal comprise : « e quelli che per necessità, fuggendo il bisogno, ... » (p. 135). En réalité, le génitif χρεοῦς (de χρεῖω = χρεώ) dépend de la préposition ὑπό qui introduit le groupe nominal ἀναγκαίης χρεοῦς et dont l'accent remonte suite à l'anastrophe (la préposition étant placée après l'épithète ἀναγκαίης). Cela peut être rendu comme suit en italien : « altri che sotto la spinta dell'impellente necessità se ne erano andati profughi » (Marco Fantuzzi, *Solone. Frammenti dell'opera poetica*, Milan, Rizzoli, coll. « BUR Classici greci e latini », 2001, p. 167). Si la traduction de ce passage par L. Miletti ne produit pas un contresens, elle est incorrecte sur le plan de la syntaxe, quelle que soit d'ailleurs l'interprétation du passage pour la portée de ce long fragment de Solon. Dans son

commentaire (p. 205), l'auteur n'aborde pas à juste titre la question pénible de savoir si ce texte doit être considéré comme un témoignage de la *σεισάχθεια* solonienne (à ce sujet, voir Maria Noussia-Fantuzzi, *Solon the Athenian, the Poetic Fragments*, Leyde - Boston, Brill, coll. « Mnemosyne Supplements, 326 », 2010, p. 38 et 455-485). Le commentaire philologique et littéraire, qui donne un appui indispensable à l'établissement du texte et à certains choix faits dans la traduction, est notamment important pour l'étude de l'intertextualité qui caractérise de façon si marquante ce discours. On l'aura compris : cet ouvrage contribuera sans aucun doute, comme l'espère l'auteur (p. 57), « a sottrarre quest'opera, e altre opere di questo tipo, al pregiudizio negativo di cui sono state a lungo vittime ». Koen VANHAEGENDOREN

Michel CASEVITZ, Odile LAGACHERIE & Catherine SALIOU, *Libanios. Discours*. Tome III. *Discours XI. Antiochicos*. Texte établi et traduit par M. C. et O. L., notes complémentaires par C. S. Paris, Les Belles Lettres, 2016. 1 vol. CIII-213 p. en partie doubles, 2 cartes (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 524). Prix : 47 €. ISBN 978-2-251-00608-6.

Ce récent volume de la Collection des Universités de France propose une nouvelle édition, traduite et commentée, de l'éloge d'Antioche que prononça le rhéteur Libanios en 356 de notre ère devant ses concitoyens à l'occasion de l'ouverture des Jeux olympiques antiochéens à Daphnè, célèbre faubourg de la ville qui accueillait de nombreuses festivités. Cette publication était très attendue dans la mesure où le texte de Libanios n'avait jamais été traduit dans son intégralité en langue française (la fin du discours, § 196-272, avait été traduite par A. J. Festugière dans son *Antioche païenne et chrétienne*, Paris, 1959), tandis que la dernière édition critique du texte était toujours celle de Foester, publiée en 1903 dans la collection Loeb. L'intérêt de cet ouvrage remarquable par sa qualité et son ampleur réside aussi dans l'introduction et les notes complémentaires qui permettent de bien comprendre l'importance de ce texte unique en son genre. Dans l'introduction (p. VII-LIV), Catherine Saliou expose en quelques pages la nature, les circonstances et la date du discours. Ce texte, vraisemblablement remanié par Libanios quelques années après avoir été prononcé, se présente comme « une succession de variations sur des lieux communs de la rhétorique de l'éloge », tels qu'on les retrouve dans d'autres éloges de cités, surtout chez les auteurs de la Seconde Sophistique, mais aussi tels qu'ils ont été théorisés dans les manuels de rhétorique, parmi lesquels les deux traités attribués à Ménandre le Rhéteur. Suit une analyse détaillée du discours, dont la structure est utilement synthétisée dans un tableau reproduit aux p. XII-XVII, qui révèle la conformité des différents éléments du discours de Libanios avec le genre littéraire très codifié de l'*enkômion poleôs* : après l'éloge du territoire et de sa situation géographique vient l'évocation de l'histoire de la cité, depuis les temps héroïques jusqu'à son intégration dans l'Empire romain. Ensuite, le discours de Libanios passe en revue les institutions et les mœurs locales, avant de livrer une description particulièrement développée de la ville, de ses faubourgs et des plaisirs de la vie à Antioche. De façon surprenante, Libanios, avant de conclure, ne consacre que deux paragraphes au concours olympique à l'occasion duquel a été prononcé le discours. — Étant donné le caractère purement rhétorique de

s'opposer, sont les fondements de l'art oratoire. Du *kairos* des orateurs, le propos de l'auteur s'oriente assez naturellement vers les dialogues platoniciens consacrés à la rhétorique, le *Gorgias* et le *Phèdre*. Si la question du *kairos* ne trouve pas sa place dans le *Gorgias* qui condamne la rhétorique des sophistes, dans le *Phèdre* en revanche, l'orateur doit posséder la maîtrise du *kairos* « qui seul décide de la parole ou du silence, de l'opportunité ou de l'inopportunité des divers procédés du discours » (p. 293). L'ouvrage de M. Trédé-Boulmer s'achève par un bref épilogue consacré au *kairos* chez Aristote et une conclusion reprenant l'essentiel des conclusions intermédiaires. Si cette réédition ne dément pas la qualité de la thèse, on aura toutefois constaté une bibliographie quelque peu vieillie et, bien qu'elle ne soit pas « un ouvrage de philosophie » (Jacqueline de Romilly, préface, p. 11), cette étude qui a pour objectif de « retracer les métamorphoses du *kairos* d'Homère à Aristote » (p. 305) a fait abstraction des nombreux travaux d'Evangelos Moutsopoulos, fondateur de la « philosophie de la kairicité ».

Carine VAN LIEFFERINGE

Camille DENIZOT et Emmanuel DUPRAZ (Dir.), *Latin quis/qui, grec τις/τίς : parcours et fonctionnements. Études sur deux interrogatifs-indéfinis-relatifs*. Mont-Saint-Aignan cedex, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2014. 1 vol., 158 p. (CAHIERS DE L'ERAC, 5, FONCTIONNEMENTS LINGUISTIQUES). Prix : 19 €. ISBN 978-2-87775-583-2.

Ce volume rassemble les contributions d'une journée d'étude autour des interrogatifs-indéfinis-relatifs en latin et en grec et est consacré aux emplois communs et aux différences qui caractérisent lat. *quis/qui* et gr. *τις/τίς*. L'optique est à la fois synchronique et diachronique, et allie analyses syntaxique, sémantique et pragmatique. Chacune des contributions propose également des réflexions méthodologiques, notamment sur les cadres généraux d'analyse, qui se voient remis en question ou confirmés. Le volume est organisé en trois parties : 1) interrogatifs, 2) indéfinis, 3) intégratifs (relatifs et subordonnants). La première partie comporte l'étude de R. Faure sur les emplois communs de *τίς* et de *ὅστις* à la période classique. Trois articles composent la deuxième partie, sur les indéfinis : B. Bortolissi et L. Sznajder examinent les emplois de *quis* dans la Vulgate, notamment dans les faits de traduction et d'un point de vue diachronique, en posant la question de la continuité ou de l'innovation par rapport au latin classique. L'étude de C. Denizot est consacrée aux emplois et à la valeur de *ὅς τις* et de *οὐδεὶς* en grec homérique, notamment pour s'interroger sur la valeur dite emphatique de *οὐδεὶς* dans l'épopée. E. Dupraz consacre une étude au sémantisme d'*aliquis* en latin classique. L'auteur y examine les différents contextes d'emplois (distribution, référence à un monde possible, référent indéfinissable, concurrence avec *quis*, référence à un monde irréel, emplois au pluriel). La troisième partie, consacrée aux relatifs, s'ouvre avec la contribution de M.-D. Joffe sur les emplois et la valeur de *qui* et *si quis* chez Plaute et Cicéron. Enfin, G. Gibert revient sur la construction *ut qui* + subjonctif en latin, du point de vue syntaxique et sémantique. Un *index locorum* termine le volume.

Sylvie VANSÉVEREN

relazione alla sua lettura del *Fenomenologia dello spirito* di Hegel' (p. 333 n. 30). To sum up, *L'imperatore Giuliano. Realtà storica e rappresentazione* is a very valuable collection of articles.

Hans C. TEITLER

Jitse H.F. DIJKSTRA & Greg FISCHER, *Inside and Out. Interactions between Rome and the Peoples on the Arabian and Egyptian Frontiers in Late Antiquity*. Louvain, Peeters, 2014. XVIII-481 p. (LATE ANTIQUE HISTORY AND RELIGION, 8). Prix : 94 €. ISBN 978-90-429-3124-4.

Ce volume réunit les actes de journées d'études organisées à Ottawa en 2012 et consacrées aux populations, arabes ou africaines, qui vivaient dans les marches de l'Empire romain oriental (Arabie et Égypte). Les contributions couvrent une période allant du I^{er} au VII^e siècle et proposent différentes approches. La première approche, de nature documentaire, se fonde sur les découvertes épigraphiques pour l'Arabie et la Syrie, et papyrologiques pour l'Égypte. Au nombre de ces contributions, on trouve l'excellente étude de C. J. Robin (p. 33-79) qui montre comment les découvertes épigraphiques réalisées ces dernières années permettent de réécrire l'histoire de la péninsule arabique du IV^e au VI^e siècle, une période que l'on ne pouvait appréhender jusqu'ici que par des récits essentiellement hagiographiques ou religieux syriaques et arabes. En se fondant sur des inscriptions ainsi que sur l'*instrumentum*, A. S. Lewin (p. 113-143) s'intéresse à l'impact qu'eut l'installation des Romains en territoire nabatéen. Il constate qu'après des relations tumultueuses et parfois violentes entre indigènes et conquérants, les territoires nabatéens s'intégrèrent pleinement à l'empire et à son économie. M. C. A. Macdonald (p. 145-163) relève les mentions de Romains ou d'événements de l'histoire romaine attestées dans les inscriptions saïatiques. Ces textes offrent un tableau bien plus nuancé que celui que livrent les auteurs classiques : on y voit les nomades du sud de la Syrie entretenir des contacts étroits avec les Romains ; l'une de ces inscriptions mentionne notamment la mort de Germanicus près d'Antioche. H. Cuvigny (p. 166-198), s'appuyant sur la riche documentation papyrologique découverte dans les fortins du Désert oriental de l'Égypte, examine les relations qu'entretenaient aux I^{er}-III^e siècles les garnisons romaines avec les populations « barbares », appelées parfois « Arabes », le long des routes qui menaient de la vallée du Nil à la mer Rouge, et qui étaient essentielles pour l'économie égyptienne. Elle montre que, même si elles pouvaient, par nécessité commerciale, être pacifiques, ces relations étaient souvent conflictuelles aux deux premiers siècles de l'occupation romaine. Les soldats en poste devaient faire face à des harcèlements répétés, qui viraient souvent à l'affrontement direct et à la mort de soldats comme de barbares. H. Cuvigny observe que les relations évoluent à partir du III^e siècle et que les tensions s'atténuent. Au terme de sa contribution, l'auteur se demande à quelle souche ces populations barbares appartenaient : l'onomastique ainsi que la nature de la céramique montre qu'il s'agissait vraisemblablement de populations de souche africaine, probablement des Blemmyes dont l'activité dans la région est attestée par les sources littéraires à partir du milieu du III^e siècle. La contribution d'H. Satzinger est complémentaire de la précédente (p. 199-212) : l'auteur y étudie en détail, du point de vue linguistique, l'onomastique des noms barbares attestés dans les ostraca du fortin de

Xeron, qui datent du III^e siècle, en les comparant aux noms connus dans la région par le matériel du VI^e siècle. Il parvient à la conclusion qu'on ne peut être certain du caractère purement blemmyde de l'onomastique attestée à Xeron. En l'état, il faut sans doute supposer que les noms identifiés dans le matériel de ce fortin trouvent vraisemblablement leur origine dans un substrat apparenté à la langue blemmyde. Une autre approche consiste à lire les sources littéraires, grecques, romaines et sémitiques, pour voir ce qu'elles nous apprennent sur les nomades d'Arabie et d'Égypte. C. Whately (p. 215-233) montre comment ces nomades arabes sont présentés dans les sources tardives et suggère que ces dernières sont largement influencées par les descriptions qui sont faites des Barbares (Scythes ou autres) dans les sources classiques. H. Elton (p. 235-247) étudie le récit des historiens Priscus et Malchus pour voir ce qu'elles nous apprennent sur les relations diplomatiques qui purent exister entre l'Empire romain et les Arabes au V^e siècle. G. Greatrex (p. 249-264) examine, à la lumière des récits de Procope, les fluctuations de la politique de l'empereur à l'égard des Arabes et des habitants des déserts égyptiens. Les informations que l'archéologie est susceptible d'apporter à la problématique traitée restent, à mon avis, sous-exploitées. Ceci est d'autant plus incompréhensible que de nombreuses missions archéologiques ont été organisées, en particulier ces dernières années, dans les zones géographiques étudiées. Seule la contribution de S. T. Smith (p. 91-109) fait largement appel à l'archéologie pour montrer comment les populations nubiennes, en particulier leurs souverains, conservèrent des traditions artistiques héritées de l'art méroïtique tout en se montrant ouvertes aux modes romaines. Au final, l'impression générale qui se dégage des contributions est que les sources littéraires produites dans les grands centres urbains de l'Empire romain n'apportent pas grand-chose à notre connaissance de ces populations des marches orientales de l'Empire. Il faut se tourner vers les sources documentaires, épigraphiques ou papyrologiques, qui furent produites localement, pour saisir au mieux leur histoire et leur culture. La contribution de J. H. F. Dijkstra (p. 299-330) est à ce titre exemplaire : il démontre le biais des sources romaines qui présentent les tribus blemmydes et nubiennes du sud de l'Égypte comme inféodées à Rome par des traités, alors que les sources épigraphiques découvertes dans le sud de l'Égypte, notamment à Philae, suggèrent que, si traités il y eut de temps à autre, ces tribus restaient largement maîtres de leur destin et de leur politique. Les éditeurs ont su réunir dans ce volume des contributions de qualité autour d'une thématique cohérente, même si quelques rares communications, comme celle de P. C. Salzman (p. 83-90) qui traite des bédouins jordaniens au XX^e siècle, ne me paraissent pas contribuer pleinement à leur projet.

Naïm VANTHIEGHEM

Silvia PAÏN, *Manuel de gestion du mobilier archéologique. Méthodologie et pratiques*. Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2015. 1 vol., 21 x 29,7 cm, 233 p., nombr. ill. (DOCUMENTS D'ARCHÉOLOGIE FRANÇAISE, 109). Prix : 40 €. ISBN 978-2-7351-1762-8.

Silvia Païn, diplômée en conservation/restauration de biens culturels et restauratrice pour le Service archéologique départemental des Yvelines présente ici un

Kerstin HÖGHAMMAR, Brita ALROTH & Adam LINDHAGEN (Ed.), *Ancient Ports. The Geography of Connections. Proceedings of an International Conference at the Department of Archaeology and Ancient History, Uppsala University, 23-25 September 2010*. Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 2016. 1 vol. 20 x 28 cm, 346 p., 85 ill. (BOREAS. UPPSALA STUDIES IN ANCIENT MEDITERRANEAN AND NEAR EASTERN CIVILIZATIONS, 34). Prix : 305 SEK. ISBN 978-91-554-9609-8.

Ce 34^e volume de la Collection *Boreas* contient les actes d'un colloque qui fut organisé sur les ports antiques, de l'époque classique à l'Antiquité tardive, à l'Université d'Uppsala en septembre 2010. Il comprend onze articles qui abordent la fonction et les caractéristiques – tant économiques, politiques, sociales, que culturelles ou géographiques – des ports du monde méditerranéen grec et romain, ces ports qui ont constitué des « hubs » au cœur de réseaux divers et offrent autant de relais, économiques mais aussi culturels, entre la mer et l'intérieur des terres. La contribution introductive de Gary Reger (p. 9-36) permet d'entrer de plain-pied, et fort utilement, dans la problématique. Elle aborde avec clarté et pertinence les principales théories qui guident l'approche historique des ports, dans la perspective d'une sociologie de ces derniers qui s'établirait sur le temps long (ce qui l'amène à évoquer, par exemple, le port de La Havane au xvi^e s.). Il insiste sur le rôle des ports dans la vaste toile des réseaux commerciaux dans l'Antiquité (et dans la construction du concept de « connectivité ») mais aussi dans la négociation toujours délicate entre une « culture de marins » et celle des cités dans lesquelles ils accostent (ce qui entraîne l'historien à comparer la mer au désert et les ports à certaines oasis). Les deux contributions suivantes abordent, chacune selon un angle particulier et à partir d'une région différente, la relation structurante entre les ports et un *hinterland* plus ou moins proche. La thèse générale est que l'histoire et la fonction des ports méditerranéens ne peuvent se comprendre sans un examen de l'ensemble des réseaux dont ils relèvent, tant maritimes que terrestres. Zosia Archibald (p. 37-64) part du cas de l'*hinterland* thasien et plus précisément de l'emporion fluvial de Pistiros. Elle aborde à la fois les modes de transport, leur coût, voire leurs techniques et évoque principalement les agents de ces échanges à moyenne distance, à l'intérieur des terres, en arrière des ports côtiers. Anton Bonnier (p. 65-94) a choisi pour sa part l'environnement du Golfe de Corinthe et les liens que tissent les ports de l'Achaïe orientale avec l'arrière-pays et l'Arcadie septentrionale, de l'époque archaïque à la période hellénistique. L'étude se fonde sur une analyse morphologique des paysages et, en reprenant l'approche de Horden et Purcell qui insistaient sur l'importance de la connectivité entre micro-régions, il met en évidence le système économique qui se construit entre des implantations intérieures et les ports maritimes, soulignant leur interdépendance. Suivent deux longues études sur l'île de Kos. Tout d'abord celle que consacre Kerstin Höghammar (p. 95-165) aux différents contacts internationaux qu'entretient le port de Kos à l'époque hellénistique dont elle souligne, à travers différents types de sources, la grande attractivité commerciale. Elle détaille et compare à cet effet le réseau des *proxenoi* (tant étrangers résidant à Kos que citoyens de Kos à l'étranger), les échanges commerciaux appréciés à travers les monnaies et les relations « diplomatiques » qui se nouent avec Kos à propos du statut d'*asylie* de l'Asklépieion et du caractère panhellénique des jeux du même sanctuaire. Elle met ainsi en évidence toute l'étendue de l'aire

d'influence de Kos et, à travers un appendice, le fait qu'un port insulaire est moins vulnérable qu'un port continental. De leur côté, Georgia Kokkorou-Alevras, Dimitris Grigoropoulos, Charikeia Diamanti et Maria Koutsoumpou (p. 167-200) dressent un profil diachronique, de la préhistoire à l'Antiquité tardive, du dème de Halasarna et de la nature de ses contacts maritimes. Le matériel privilégié est ici la céramique et les objets en pierre, issus à la fois de la fouille du sanctuaire d'Apollon et d'une prospection du territoire du dème. Les auteurs établissent ainsi l'inventaire des importations mais soulignent aussi le rôle de ce port dans l'écoulement des produits locaux sur les marchés étrangers, essentiellement entre le II^e s. av. J.-C. et le II^e s. ap. J.-C. Catherine Bouras (p. 201-223) examine ensuite le réseau des ports égéens à l'époque impériale, posant la question essentielle à mes yeux – et pas seulement pour l'époque romaine – du niveau de fragmentation de l'espace méditerranéen en une série de bassins cohérents. L'échelle ici retenue est celle de l'ensemble du bassin égéen, considéré comme une région à part entière (contrairement aux descriptions des géographes antiques), elle-même structurée en différents réseaux sous-régionaux. À travers l'analyse des vestiges archéologiques, l'auteure tente de hiérarchiser différents ports égéens et compare ces résultats avec les sources écrites, faisant l'hypothèse de l'existence de différents réseaux correspondant à différents types de marchandises. Déplaçant l'analyse d'est en ouest, l'ouvrage offre ensuite une série d'études qui concernent des établissements portuaires de la partie occidentale de la Méditerranée. Tout d'abord, la Dalmatie, avec le port fluvial de Narona, qui connaît son pic d'activités entre le II^e s. av. J.-C. et le I^{er} s. ap. J.-C. ; Adam Lindhagen (p. 225-251) tente d'en aborder, sur le long terme, la dynamique économique mais aussi culturelle, entre Méditerranée et *hinterland*. Le port et la cité de Naxos en Sicile sont ensuite analysés, pour le V^e s. av. J.-C., par Maria Constanza Lentini, David Blackman et Jari Pakkanen (p. 253-267), à la lumière des nouvelles fouilles de *neoria* qui permettent de localiser le port militaire de la cité sicilienne, première colonie grecque de l'île. Les auteurs soulignent à cette occasion le lien topographique fort entre l'agora et le port, ce qui confirme l'importance de ce dernier dans la structure urbaine et dès lors dans la vie de la cité. Les deux communications suivantes abordent les ports de Rome. Giulia Boetto (p. 269-289) étudie l'ensemble du complexe portuaire de Rome à l'époque impériale, du Tibre à la mer. Ce complexe est composé du port de mer que constitue Portus, du port fluvio-maritime d'Ostie et des ports fluviaux de Rome et se voit complété par le système routier. L'étude distingue trois sections principales dans cette zone complexe de navigation dont les spécificités imposent chaque fois des choix techniques particuliers que décrit l'auteure, des infrastructures portuaires (ex. entrepôts) jusqu'aux types de bateaux (ex. *caudicariae*) qui varient en fonction des types d'espaces nautiques. Simon Keay (p. 291-322) s'attache pour sa part à décrire, dans un premier temps, l'évolution du système portuaire maritime romain (essentiellement Pouzzoles, Ostie, Portus et Centumcellae), du I^{er} au III^e s. ap. J.-C., en lien avec l'augmentation de la demande à Rome même et au-delà. Il aborde dans un second temps la connexion, au II^e s. ap. J.-C., entre les ports romains et les ports provinciaux en prenant plus particulièrement l'exemple d'Hispalis (Séville) et de Lepcis Magna. Il traite ainsi les questions cruciales de l'augmentation de la capacité commerciale des ports de la Méditerranée à l'époque impériale, du degré de coordination opéré par l'État romain, du volume du fret entre ports et finalement du niveau d'intégration économique de la

Méditerranée. Enfin l'ouvrage s'achève sur l'étude de synthèse du port et de la cité de Ravenne, par Simon Malmberg (p. 323-346). Profitant d'une position géographique stratégique, près de l'embouchure du Pô, Ravenne accueille, depuis le règne d'Auguste, l'une des principales bases navales de l'Empire. Mais l'importance commerciale de son port ira croissant du I^{er} au V^e s. ap. J.-C., lorsque la ville devient la capitale de l'Empire romain d'Occident. L'auteur souligne le caractère cosmopolite de la société ravennoise et dresse un portrait de ses importations. – On ne peut que recommander cet excellent volume qui aborde, à travers des contributions très complémentaires, la vaste problématique de la fonction et de la nature des ports dans l'Antiquité. Au-delà des ports, ce passionnant ouvrage s'intéresse en fait à l'histoire méditerranéenne durant l'Antiquité en général, dans une perspective qui doit beaucoup au livre de P. Horden et N. Purcell (*The Corrupting Sea*, Oxford, 2000) parce qu'il met l'accent sur la *connectivité* entre régions de la Méditerranée et, partant, sur la notion de réseau. On se réjouira aussi de la diversité des approches : textes littéraires, épigraphiques, mais aussi matériaux archéologiques en tous genres sont convoqués pour apprécier les contacts qui se matérialisent dans les ports. Quant à la comparaison entre périodes chronologiques ou zones géographiques très différentes, elle permet de mettre à l'épreuve des modèles d'interprétation et de susciter de nouvelles interrogations. Car, au-delà des cas particuliers qui nous sont présentés, avec rigueur et intelligence, de nombreuses problématiques générales traversent l'ensemble de l'ouvrage, comme, par exemple, la notion de « région », concept multiforme, qui tire sa définition de différents critères, d'ordre géographique, économique ou politique et dont la configuration peut varier d'une époque à l'autre en fonction des dynamiques qui la créent.

Didier VIVIERS

Sandro DE MARIA (Dir.), *L'Augusteum di Fanum Fortunae. Un edificio del culto imperiale nella Fano d'età romana*. Cinisello Balsamo / Milan, Silvana Editoriale, 2015. 1 vol., 160 p., 184 fig. en n. & b. et coul. Prix : 24 €. ISBN 9788836632886.

La construction de l'école L. Rossi à l'emplacement d'un ancien couvent du XVI^e siècle avait donné lieu, de 1899 à 1902, à une série de fouilles dont E. Brizio a immédiatement procuré un rapide rapport dans les *Notizie degli scavi* de 1899 ; dans les vestiges mis au jour, qui comportaient notamment une salle rectangulaire, de très nombreux éléments de placages de marbre, différents fragments de statues et quelques lambeaux d'inscriptions où l'on pouvait lire, entre autres, *[Ca]ESAR* et *[Aug]VSTAE*, le savant archéologue de Bologne reconnaissait un *Augusteum* – ce que font également les auteurs de la présente publication. Mais à Fano, comme l'écrit R. Villicich (p. 37), le fantasme de la basilique qu'y construisit Vitruve (*De arch.* V, 1, 6-8) pèse toujours sur la moindre découverte... L'identification de Brizio tombe dans l'oubli. Aussi l'occasion de reprendre l'ensemble du problème ne pouvait-elle mieux se présenter que lorsqu'on envisagea, en 2006, grâce au mécénat de la Fondation Montanari, de restructurer la vieille école et de la transformer en médiathèque. Sous le bâtiment, subsistaient encore d'importants éléments de la colonnade d'un grand péristyle et du sol de la salle qui lui était adossée (*l'Augusteum* de Brizio) et qui ouvrait en direction du *decumanus* principal de la colonie. Dans les archives locales,

importe peu à leurs auteurs et à lui-même (p. 182 n. 1086). C'est le côté faible de cet ouvrage, qui souffre aussi d'une fâcheuse coïncidence : l'auteur ne mentionne pas, parce qu'il n'a sûrement pas eu la possibilité de le consulter, l'ouvrage de D. Lefèvre-Novaro, *Du massif de l'Ida aux pentes du mont Diktè. Peuples, territoires et communautés en Messara du XIII^e au VII^e siècle av. J.-C.*, 2 volumes, Paris (2014), voir *AC* 85 (2016), p. 516-518, qui traite en grande partie des mêmes données (peuplement, économie, nécropoles, sanctuaires) sur une échelle plus grande, mais qui recouvre, évidemment, Gortyne et les autres cités étudiées par R. M. Anzalone. Il reste que les résultats archéologiques, bien exposés, de *Gortina VII* sont une source de renseignements précieuse pour l'historien et le dialectologue, confrontés aux épineux problèmes que pose la compréhension des textes gortyniens.

Monique BILE

Jean-Charles MORETTI (Dir.), Lionel FADIN, Myriam FINCKER et Véronique PICARD, *Atlas*. Athènes, 2015. 1 coffret, 25,5 x 32,5 cm, 1 livret de 39 p., 51 plans libres en couleur (EXPLORATION ARCHÉOLOGIQUE DE DÉLOS, 43). PRIX : 215 €. ISBN 978-2-86958-264-4.

Cette quarante-troisième livraison de la collection « Exploration archéologique de Délos » rassemble une très précieuse documentation graphique, composée de cartes, de plans et de profils, réalisés entre 2004 et 2010, et qui entend reproduire l'« état actuel » des vestiges de l'île, par ailleurs en constante évolution, ce qui obligera à une mise à jour régulière. Les deux premiers plans, au 1/5000, reprennent l'ensemble de l'île et la situation des autres plans réalisés à une échelle inférieure. Sont ensuite fournis sept cartes et plans généraux de l'île, englobant la côte orientale de Rhénée et les îlots Rhevmatiaris et Kherroniso pour la grande carte de l'île (pl. 3) qui a été levée au 1/2000 mais est ici reproduite au 1/5000 pour en faciliter le maniement. Une carte au 1/5000 reprend les parties fouillées de la ville antique (pl. 4), ville antique qui fait l'objet d'un plan général au 1/2000 (pl. 5) et de quatre plans de secteurs au 1/1000 (pl. 6-9). Au dos de chacun d'eux, le plan complet est reproduit pour faciliter l'identification du secteur représenté (sans doute aurait-il été cohérent d'en offrir une représentation au 1/5000). Viennent ensuite trente-sept plans au 1/200, balayant d'Ouest en Est et du Nord au Sud les secteurs fouillés. La répartition en secteurs tient compte du format de la publication et de la volonté de rendre le maniement des cartes le plus facile possible. L'équipe reconnaît, dans le livret qui accompagne les planches, que l'échelle 1/100 eût été plus commode pour la zone du sanctuaire, comme le choix en fut fait pour le « plan Maar » (d'ailleurs non exempt d'erreurs), mais la cohérence de l'ensemble a ici prévalu. Contrairement aux cartes et plans précédents, ils ne présentent pas d'échelle graphique. Au dos de chaque planche au 1/200 est représenté son plan au 1/1500. Enfin, cinq planches (pl. 47-51), toujours au 1/200, livrent treize profils qui permettent de rendre les élévations conservées et le relief qui accueille les structures. Ces documents sont accompagnés d'un petit fascicule qui éclaire l'*Atlas* sous différents angles et en constitue un utile *vade mecum*. Son « avant-propos » est daté de mai 2011, ce qui met en lumière les délais de publication qui finissent par rendre obsolètes jusqu'à certaines mentions d'universités qui,

entre-temps, ont eu le temps de se dissoudre dans des fusions... En complément de l'histoire de la cartographie de Délos publiée par L. Gallois en 1910 dans le troisième fascicule de la même collection, un inventaire précis des cartes de l'île et des plans des secteurs fouillés nous est proposé, depuis 1873, début de l'investigation archéologique systématique de Délos, jusqu'à la dernière carte photogrammétrique de l'île levée par le service géographique de l'armée grecque en 1986. Ce livret explicite surtout les grands choix opérés pour la réalisation des plans : tout d'abord celui des échelles retenues en fonction des objectifs recherchés ; ensuite, celui des techniques et méthodes de relevés ; enfin, les conventions graphiques nécessaires à la bonne compréhension de cette riche documentation. Un index particulièrement commode permet de retrouver facilement les planches où est représenté un monument précis, selon la dénomination adoptée dans le *Guide de Délos* de Ph. Bruneau et J. Ducat (et à défaut d'une identification, le numéro que le *Guide* attribue à l'édifice). Il va sans dire que cet *Atlas* est un instrument indispensable à l'étude de l'urbanisme délien et cela d'autant plus qu'une grande partie des vestiges relevés ne l'avaient pas encore été ou pas avec la même précision et en tout cas pas en fonction d'un unique système topographique. C'est ainsi une analyse globale de tous les vestiges de l'île et de leur relation topographique qui est désormais permise. On soulignera aussi l'intérêt de toute une série de codes qui enrichissent l'information disponible sur ces plans, comme, à titre d'exemples, certains matériaux utilisés dans les maçonneries, les types de sols, les ouvertures (portes et fenêtres, y compris l'indication de leur bouchage), les puits ou les points d'eau. Mais on s'interrogera néanmoins sur l'adéquation du support ici proposé aux besoins et technologies actuels de la recherche. Ces plans reproduits sur support papier restent en effet très fragiles et l'on peut craindre que leur conservation ne soit pas très aisée dans les bibliothèques ouvertes à un large public. Or, ces plans sont également sur support numérique et sont destinés à offrir la base à un SIG de Délos. Il aurait été plus commode de procéder d'emblée à une publication sous une forme numérique. Car, de surcroît, le prix de 215 € est assurément un frein à une large diffusion. À l'heure où les chercheurs réclament l'élargissement de l'*open access*, d'autant plus que la recherche est financée par les deniers publics, il aurait semblé opportun de limiter les frais de publication et de mettre au plus vite à la disposition de tous cette précieuse documentation, sous une forme aisément utilisable et qui simplifie, par ailleurs, les mises à jour qui s'imposeront immanquablement.

Didier VIVIERS

Rune FREDERIKSEN, Elizabeth R. GEBHARD & Alexander SOKOLICEK (Ed.), *The Architecture of the Ancient Greek Theatre*. Acts of an International Conference at the Danish Institute of Athens, 27-30 January 2012. Aarhus, Aarhus University Press, 2015. 1 vol. 21 x 27,3 cm, 468 p., nombr. ill. n. b et coul. (MONOGRAPHS OF THE DANISH INSTITUTE, 17). Prix : 329,95 DKK. ISBN 978-87-7124-996-5.

Le théâtre grec est probablement l'un des domaines des études grecques les plus animés de ces dernières années ; en témoignent deux colloques internationaux qui ont réuni en 2011 et 2012 les meilleurs spécialistes du sujet, *Greek Theatre in the Fourth Century B.C.* (2014) et l'ouvrage traité ici, *The Architecture of the Ancient Greek*

shields, and old statues. Roman magistrates in sanctuaries of Greece », p. 206-227). M. Melfi met en évidence la persistance de plusieurs cultes de Corinthe après la conquête de 146 av. J.-C. et la destruction de la ville (« The making of a colonial Pantheon in the colonies of Caesar in Greece. The case of Corinth », p. 228-253). Ces cultes, également populaires à Rome, favorisèrent la cohésion de la nouvelle communauté comme l'allégeance au pouvoir romain. L. Campagna nous présente un cas inverse (« Tauromenion (Taormina, Sicily). The Hellenistic sacred area near the Church of Santa Caterina and its transformations during the Roman Imperial age », p. 254-272). Il montre à la suite d'une analyse archéologique minutieuse comment l'un des principaux temples de Tauromenion fut abandonné à la suite de reconstructions décidées à l'époque augustéenne et réutilisé comme élément de décor d'un odéon. L'ouvrage, de belle facture, se clôt par un index et une bibliographie commune à l'ensemble des articles.

Laurianne MARTINEZ-SÈVE

Sylvia ESTIENNE, Valérie HUET, François LISSARRAGUE & Francis PROST (Ed.), *Figures de dieux : construire le divin en image*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014. 1 vol., 380 p., nombr. ill., 134 planches, dont 32 en couleurs (HISTOIRE). Prix : 21 €. ISBN 978-2-7535-3522-0.

Les figures – comme on dit *figurae* en latin – dont il est question ici désignent quelque chose de façonné, fabriqué, mais renvoient aussi à la forme, au style ou à la représentation, d'une structure, voire d'une configuration. Cet ouvrage, issu de la XIV^e et avant-dernière rencontre FIGVRA – un Groupe de recherche européen du CNRS actif entre 2008 et 2011 –, qui a eu lieu à Paris du 30 septembre au 1^{er} octobre 2011, prend ce mot de *figura* au pied de la lettre pour se concentrer sur un sujet précis : les dieux. Le choix n'est pas fortuit et se démarque des publications issues des rencontres précédentes, consacrées aux représentations de dieux en un sens plus large (mentionnons par exemple : « *Nourrir les dieux ?* » *Sacrifice et représentation du divin*, 2011 ; *Les représentations des dieux des autres*, 2011). L'originalité du livre consiste à utiliser les images comme moyen d'investigation privilégié sur le divin. Il est divisé en trois parties, intitulées respectivement « Mettre en scène le divin », « Voir les dieux, penser le divin » et « Effigies, éphémères ». Les différentes contributions s'intéressent aux rapports entre, d'une part, la construction du divin en images et les dispositifs rituels et, d'autre part, entre l'effigie et la mise en image du divin, explorés dans une perspective comparatiste entre différents contextes culturels, périodes et supports. La publication de ces actes est bilingue, avec des textes en français et en anglais (4 sur 16) ; elle est richement illustrée, incluant un cahier iconographique en couleur, et elle est soigneusement éditée (les coquilles sont rares, signalons toutefois, p. 80 note 12 et p. 93, Ἀρχαιολογική au lieu d'Ἀρχαιολογική, p. 86 note 42, ἀναθέτω au lieu d'ἀναθέτω). La première partie, consacrée à la mise en scène du divin examine, à partir de dossiers précis, les modalités pratiques de création des images divines et leur statut ambigu. Il est ainsi question de statues, de leur relation avec les mortels et de leurs dispositifs. B. Holtzman (p. 13-25) ouvre le débat avec un exemple éloquent, celui d'Athéna sur l'Acropole d'Athènes. Son culte était prééminent selon les rites attestés, les

figurations et les épiclèses qui représentent l'ensemble des fonctions de la déesse vénérée de manière complémentaire. Pour pouvoir parler de statue de culte, il faut au moins un culte, des pratiques rituelles organisées et communes. Cette question est également abordée par J.-Y. Marc et E. Rosso (p. 119-150), dans le contexte romain et du point de vue typologique et iconographique. Ils étudient des fragments sculptés appartenant à des statues colossales, et des blocs d'architecture, afin d'identifier et de dater l'image du dieu représenté, en faisant appel à des analyses d'ordre stylistique mais en ne cachant pas les difficultés méthodologiques de l'entreprise. E. Rosso (p. 39-76) est également l'auteur d'une contribution sur le *Genius Augusti*, dont l'image de divinité impériale se construit très progressivement et devient un amalgame de l'iconographie physionomique du prince vivant et de l'iconographie idéalisée soulignant sa puissance. Travaillant sur le contexte phrygien, Fr. Van Haepere (p. 99-118) analyse quant à elle la complexité des représentations figurées de desservants de *Mater Magna* (en interprétant les *galloi* comme des prêtres). Si ces portraits sont très répandus, ils ont été moins étudiés sur ce support précis que sont les autels tauroboliques dont les schémas iconographiques semblent entretenir un lien avec le rite. Par ailleurs, le don est un moyen courant pour établir et entretenir de bonnes relations avec la sphère divine, tant pour ses officiants que pour les fidèles, qui désirent toujours placer les images votives au plus près de l'image divine. Ce souhait s'explique, selon D. Steuernagel (p. 77-97), par le besoin d'approcher visuellement la divinité et de commémorer un acte de piété privé ou publique, tout en respectant les régulations quant à l'accès aux images divines. Enfin, D. Viviers (p. 27-38) propose d'analyser la variation des processions, qui constituaient pour les fidèles un autre moyen d'approcher les statues divines. Cette mise en mouvement est une sorte de scénographie, de théâtralisation, lors de laquelle l'image divine se transforme en instrument de sacralisation. Les articles de la deuxième partie « Voir les dieux, penser le divin », traitent des questions liées à la mise en image du divin, une procédure loin d'être anodine si l'on suit Fr. Prost (p. 361). Ils les examinent sous deux aspects : les processus d'organisation du divin en images d'une part, et la manière dont les dispositifs visuels jouent sur l'anthropomorphisme des dieux pour construire le divin d'autre part. Dionysos, traité avec une bienveillance particulière par l'imagerie italote et pompéienne, est une figure propice pour réfléchir aux stratégies de hiérarchisation et aux différentes associations des dieux. Th. Morard (p. 241-268) rappelle qu'il faut « expliquer Homère par Homère » pour rapprocher les interprétations fragiles des images comme des illustrations des textes. Il analyse, parmi d'autres, la figuration de Dionysos dans le répertoire du P. de Darius et son étonnante absence du bandeau divin. De même, entre verticalité et horizontalité, mobilité et fixité, V. Huet et St. Wyler (p. 195-221) rapprochent l'organisation spatiale des laraires pompéiens, avec leur décor composite d'images divines associées, à des panthéons domestiques destinés à la protection de la famille. La question du dispositif, de l'accessibilité et de la visibilité de la statue et de la relation établie avec les fidèles intéresse aussi Y. Volokhine (p. 175-194), qui analyse les effets illusionnistes qui sont créés grâce à une série de procédures virtuelles sur les reliefs au chevet des édifices sacrés. En Égypte, cet endroit était favorable pour « voir le dieu », lorsqu'une image plane se métamorphosait en statue virtuelle. D'autres moyens de transformation des images permettant de relier les dieux et les mortels lors du sacrifice sont

mis en évidence par D. Steiner (p. 153-174), qui traite la double réification des Gorgones à partir d'une amphore protoattique. Dans les images simples comme dans les images complexes, les artisans se confrontent chaque fois à plusieurs questions, au travers de schémas acquis ou par de nouvelles formules iconographiques, pour construire une image divine. J. Mylonopoulos (p. 269-291) compare les préférences pour la simplicité ou pour l'élaboration dans les statues de chaque période, en soulignant bien que l'on ne peut les expliquer par une évolution linéaire. Enfin, l'analyse de C. Michel d'Annville (p. 223-242) montre que les procédés de figuration des dieux païens ont été l'objet d'une critique appuyée par les auteurs chrétiens. Contrairement à Porphyre, Arnobe considère par exemple les statues divines comme de simples objets, vides, sans réalité ni intérêt. Les statues cultuelles, dont la pérennité est assurée par leurs matériaux, coexistent avec des figures divines plus éphémères, lesquelles sont traitées dans la dernière partie du livre. Certaines effigies divines sont fabriquées à des fins rituelles précises, destinées à la décomposition et souvent au renouvellement. Cela permet à l'image divine d'être à la fois toujours la même et toujours différente, à l'instar de certains exemples égyptiens ou d'autres, issus des mondes grec et romain. L. Coulon (p. 295-318) mène une enquête sur les figurations alternatives d'Osiris et sur le destin de ses figurines, dont la matérialité et la fonction rituelle évoquent une nature relativement éphémère. Le masque et le *phallos* du culte dionysiaque sont au centre de l'étude de Fr. Frontisi-Ducroux (p. 319-335) qui, s'appuyant sur de nouveaux témoignages, les considère comme des *agalmata*. Le dieu-masque forme d'une part une effigie composite, nullement fixe, dont le masque occupe une place centrale et qui rend visible la présence divine aux fidèles ; le *phallos*, de l'autre, un artefact, n'est pas une image du dieu, mais une offrande de valeur destinée à réjouir le dieu. Enfin, dans le contexte romain, S. Estienne (p. 337-349) analyse les éléments, la mise en scène et la nature éphémère des grandes manifestations religieuses, comme les processions, tandis que P. Stewart (p. 351-360) réfléchit sur les images votives dont l'iconographie est influencée par les images de culte. Certaines d'entre elles font appel à la statue du sanctuaire dans lequel elles se trouvent, alors que d'autres servent d'intermédiaires du dieu représenté. Les trois parties du livre s'insèrent entre l'introduction des éditeurs (p. 7-10) et les conclusions de Fr. Prost (p. 361-369). Qu'il s'agisse du double, du visible et de l'invisible ou de la présentification du divin, cet ouvrage est profondément influencé par la pensée de J.-P. Vernant. Le divin et ses figures ne sont pas un sujet neuf dans la recherche, sans être pour autant à la mode. Si « les images évoluent comme les dieux évoluent », comme l'écrit Fr. Prost (p. 362), ce constat s'applique également à notre savoir à leur propos. Le divin se remet constamment en question et devient un sujet de réflexion inépuisable, comme le démontre la bibliographie de la dernière décennie (*Image et religion dans l'Antiquité gréco-romaine* [2008], les travaux de M. Gaifman, J. Mylonopoulos, V. Plat, ainsi que le livre *Fabriquer du divin : constructions et ajustements de la représentation des dieux dans l'Antiquité* [2015], pour ne mentionner que quelques exemples qui ont considérablement amélioré nos connaissances sur le sujet). Nous attendons avec impatience les prochains développements de ce champ de recherche particulièrement dynamique.

Vasso ZACHARI

l'exercice auquel se prête Libanios, on est en droit de s'interroger sur ce que peut nous apprendre l'*Antiochicos* sur les réalités de son temps. C'est à cette question que C. Saliou répond dans la troisième partie de l'introduction (« L'*Antiochicos* comme source »), en synthétisant plus de vingt ans de recherche. Pour la spécialiste, l'*Antiochicos* est tout d'abord une source précieuse pour notre connaissance du processus de constitution et du fonctionnement de la mémoire urbaine d'Antioche. On connaît par exemple le rôle particulièrement important de l'évocation des mythes de fondation dans la constitution des identités civiques. Chez Libanios, l'histoire de la cité a pour principale fonction de mettre en valeur l'Antioche de son temps. Ensuite, l'*Antiochicos* est analysé pour son apport dans les études urbaines. S'il convient de distinguer ce qui relève de la topique de l'éloge de cité et ce qui relève de la description des éléments spécifiques du paysage ou de la vie d'Antioche, l'auteure note que tout éloge tire justement une part de son pouvoir de conviction du repérage par l'audience des spécificités de l'objet loué. Enfin, l'étude montre bien que le discours répond à des enjeux politiques contemporains de la pratique de l'éloge : d'une part, l'*Antiochicos* est le témoin de la recherche d'un consensus pour définir un espace commun à tous les Antiochéens, qu'ils soient païens ou chrétiens ; d'autre part, le discours peut être lu comme une défense auprès des autorités provinciales et impériales des intérêts de cette cité, qui aspirait encore à l'époque à la première place en Orient, se plaçant par là en concurrence tant avec les autres cités de la région qu'avec la nouvelle capitale de Constantin. – Après une présentation des différents manuscrits collationnés, dont plusieurs n'avaient pas été pris en compte par Foester (p. LV-LVII), M. Casevitz et O. Lagacherie produisent une nouvelle édition critique du texte, juxtaposée de la traduction française (p. 2-74). D'importantes notes complémentaires (p. 75-197) complètent le travail, tantôt précisant les termes employés par Libanios et leur intertextualité, tantôt envisageant la valeur documentaire du récit. Le volume est clos par plusieurs index (noms, lieux et termes grecs étudiés dans les notes du commentaire), ainsi que par une carte de la Syrie du Nord et par un plan de la cité, tous deux réalisés par Fr. Baudet.

Aude BUSINE

Delphine LAURITZEN, *Jean de Gaza. Description du tableau cosmique*. Texte établi et traduit par D. L. Paris, Les Belles Lettres, 2015. 1 vol. CIII-279 p. en partie doubles (COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE. SÉRIE GRECQUE, 515). Prix :65 €. ISBN 978-2-251-00599-7.

L'édition et la traduction commentée de la *Description du Tableau cosmique* de Jean de Gaza (ca 520) par D. Lauritzen offre enfin au public ce texte important sous une forme intégrale, dans une présentation extrêmement soignée, et avec tous les appareils nécessaires à sa lecture, sinon à sa pleine compréhension. Dans son introduction, D. Lauritzen qui a pris le parti d'éditer le texte seul, sans les poèmes anacréontiques et les quelques épigrammes conservées dans l'*Anthologie Palatine* et attribuées à Jean, présente les dernières hypothèses sur l'auteur (voir aussi E. Amato, « Sur l'identité de Timothée, commanditaire de la fresque de Gaza », *RET* 3 [2013-2014], p. 69-86 ; D. Lauritzen « Sur l'identité de Jean de Gaza : *grammatikos* et notable », *RET* 5 [2015-2016], p. 177-210). Cette parution s'inscrit dans une vaste entreprise de

publication des œuvres de l'école de Gaza (en particulier Procope [contemporain de Jean] et Chorikios de Gaza, sous la direction d'E. Amato). Constitué de 703 hexamètres de style nonnien et 29 trimètres iambiques répartis en deux prologues, le poème qui suit « la Muse vraie d'Homère qui montre le chemin » (560) est une *ekphrasis* du monde dans la tradition inaugurée par le bouclier d'Achille (Hom., *Il.* XVIII, 478-608) et le bouclier d'Héraklès (Ps.-Hes., *Bouclier*, 129-323), et s'apparente au *Tableau de Cébès* par sa forme allégorique : il décrit une soixantaine d'allégories et d'images (du ciel et de la mer, mais pas de la terre), en commençant par la croix et le Ciel, et en s'achevant sur le Cosmos lui-même, figuré en Héraclès triomphant du lion cosmique. L'intérêt de ce texte virtuose, à la fois description d'une vision et spectacle, est multiple : au-delà de son raffinement stylistique, il présente une synthèse de réflexions néoplatoniciennes et de poésie érudite, de tradition mythologique et de spiritualité chrétienne, pétrie de poésie didactique (avec de brillants développements physiques et météorologiques, comme sur la perception du tonnerre [538-548] – voir p. LVIII-LIX). Il doit être lu en lien avec les autres *ekphraseis* gazéennes (de l'horloge astronomique par Procope [Disc. 9] ou d'églises dans la *Laudatio Marciani* de Choricius) et surtout avec l'œuvre de Nonnos de Pannopolis dont Jean s'inspire massivement et auquel il emprunte un très grand nombre de formules et de tournures. On ignore si le « tableau » que le poème prétend décrire (16-24) exista, dans un bain d'hiver de Gaza où le situe son titre... et s'il s'agissait d'une mosaïque ou d'une peinture. D. Lauritzen, qui s'attache davantage à sa nature littéraire, ne s'intéresse pas à trancher la question, et ne propose pas une reconstitution de l'ensemble, comme G. Krahmer (*De Tabula Mundi ab Joanne Gazaeo Descripta*, 1920) qui en donne une représentation probablement infidèle (car le texte est non seulement complexe et dynamique, truffé d'extensions savantes et d'interprétations, mais il ne donne pas les positions relatives des scènes), et cependant utile et suggestive (voir aussi C. Cupane, « Il κοσμικός πίναξ di Giovanni di Gaza : una proposta di ricostruzione », *JÖB* 28 [1979], p. 195-207). L'établissement du texte, proposé en numérotation linéaire continue, repose sur la collation du seul manuscrit ancien (X^e s.) conservé (Paris, *Suppl. gr.* 384), qui n'est autre que la seconde partie du fameux codex contenant l'Anthologie palatine (*Palatinus Graecus* 23). Mais D. Lauritzen s'est appuyée aussi sur la consultation autoptique de l'apographe de J.C. Scaliger (*Leidensis BPG* 11) et des témoins secondaires (*Oxon.* Bodl. Libr. D'Orville 235 et 239 [lacunaire]). Elle propose un passionnant récit des tribulations du codex ainsi que de l'histoire du précieux apographe de Scaliger. Le texte grec est accompagné d'un appareil qui comprend non seulement les corrections manuscrites et les émendations proposées par les annotateurs et éditeurs successifs (et une quinzaine de corrections originales de D. Lauritzen) mais aussi, en blocs distincts, la liste des *Fontes* illustrant la culture du Gazéen (principalement Nonnos, mais aussi Homère, Apollonios, Aratos, Ménandre, Grégoire de Nazianze, Jean Chrysostome, Proclus, etc.), des *Testimonia* (essentiellement Paul le Siléntaire, – mais dont la nature reste vague) et les scholies marginales. Des notes de commentaire sur les figures de styles (parfois superflues) ou des traductions plus littérales sont proposées en bas de page, complétées par une longue partie de notes de commentaires (p. 51-209), organisées par sections et portant essentiellement sur l'intertexte, le lexique ou des difficultés d'interprétation. Dans l'ensemble, la traduction est excellente et inspirée (il suffit pour

apprécier la prouesse de la comparer aux extraits de L. Renaut [« La description d'une croix cosmique par Jean de Gaza, poète palestinien du VI^e siècle » *Iconographica*. Mélanges offerts à Piotr Skubiszewski, Lavauzelle, Poitiers, 1999, p. 211-220)]. Si la traduction des quelques iambes (dodécasyllabiques) en alexandrins, empruntant une syntaxe et des tours désuets, est modérément convaincante (le style de Jean, parnassien avant l'heure, y chavire), le texte est généralement servi par une langue qui en montre la préciosité (presque excessive) et le baroque (ἀελλήεντι δὲ τὰρσῶ/κινύμενοι μίμνουσι καὶ ὁ δρόμος ἵσταται ἔρπων, « Avec leur sabot d'ouragan ils se meuvent sans bouger et leur course avance statique »...). Les choix de traduction sont scrupuleusement justifiés, y compris pour les termes techniques et un lexique complet (p. 211-250) met en valeur les nombreux hapax (essentiellement des noms composés) et les emprunts à Nonnos. D. Lauritzen propose une éclairante mise en perspective littéraire, en consacrant un long et méthodique développement à la métrique de Jean (p. XXX-LXIII), et à ses sources : Nonnos (par les *Dionysiaques* mais aussi la *Paraphrase de Jean*) s'y taille la part du lion (voir index des principaux passages cités des *Dionysiaques*, p. 251-254). D. Lauritzen souligne aussi l'influence de ce texte sur Paul le Silencieux (auteur de deux descriptions éditées conjointement dans l'édition précédente de Friedländer [1912] sur laquelle s'est appuyée D. Lauritzen), bien que l'étude de la postérité byzantine de ce texte soit cependant assez limitée. Cet ouvrage n'est pas seulement l'édition désormais de référence et la première traduction moderne d'un texte élégant et méconnu, c'est une véritable boîte à outils pour les lecteurs intéressés par la poésie grecque du V^e-VI^e siècle. Arnaud ZUCKER

Laurent PERNOT, *Epidictic Rhetoric. Questioning the Stakes of Ancient Praise*. Austin, University of Texas Press, 2015. 1 vol. XIV-166 p. (ASHLEY AND PETER LARKIN SERIES IN GREEK AND ROMAN CULTURE). Prix : 50 \$. ISBN 978-0-292-76820-8.

Issu d'une série de séminaires organisés en 2012 à l'Université de Philadelphie, ce livre a été conçu par son auteur comme une synthèse accessible sur la rhétorique de l'éloge dans l'Antiquité gréco-romaine. Les textes épidiectiques antiques, pour la plupart grecs mais aussi latins, restent encore aujourd'hui difficiles à appréhender dans leur ensemble dans la mesure où les éloges sont à envisager à la fois comme des œuvres littéraires, des réflexions sur des problèmes moraux et des rituels sociaux. Il faut d'emblée dire que Laurent Pernot fournit ici bien plus qu'une version abrégée de son fameux double volume *La rhétorique de l'éloge dans le monde gréco-romain* publié en 1993. Ceux qui ont lu ce premier *opus*, ainsi que l'abondante production scientifique du spécialiste, mesureront l'importance et la nouveauté du livre ici recensé. Le but de l'auteur y est double : d'une part, retracer l'histoire de la rhétorique de l'éloge, de l'époque classique jusqu'à son développement extraordinaire durant les quatre premiers siècles de n. ère ; d'autre part, en comprendre les différentes fonctions. Les sources utilisées par l'auteur sont extrêmement variées (variété dont on aurait pu mieux mesurer l'ampleur si un index des sources avait été compilé), comprenant bien évidemment les discours et les traités théoriques qui en conceptualisent la forme et le contenu, mais aussi des inscriptions, des papyrus, des textes